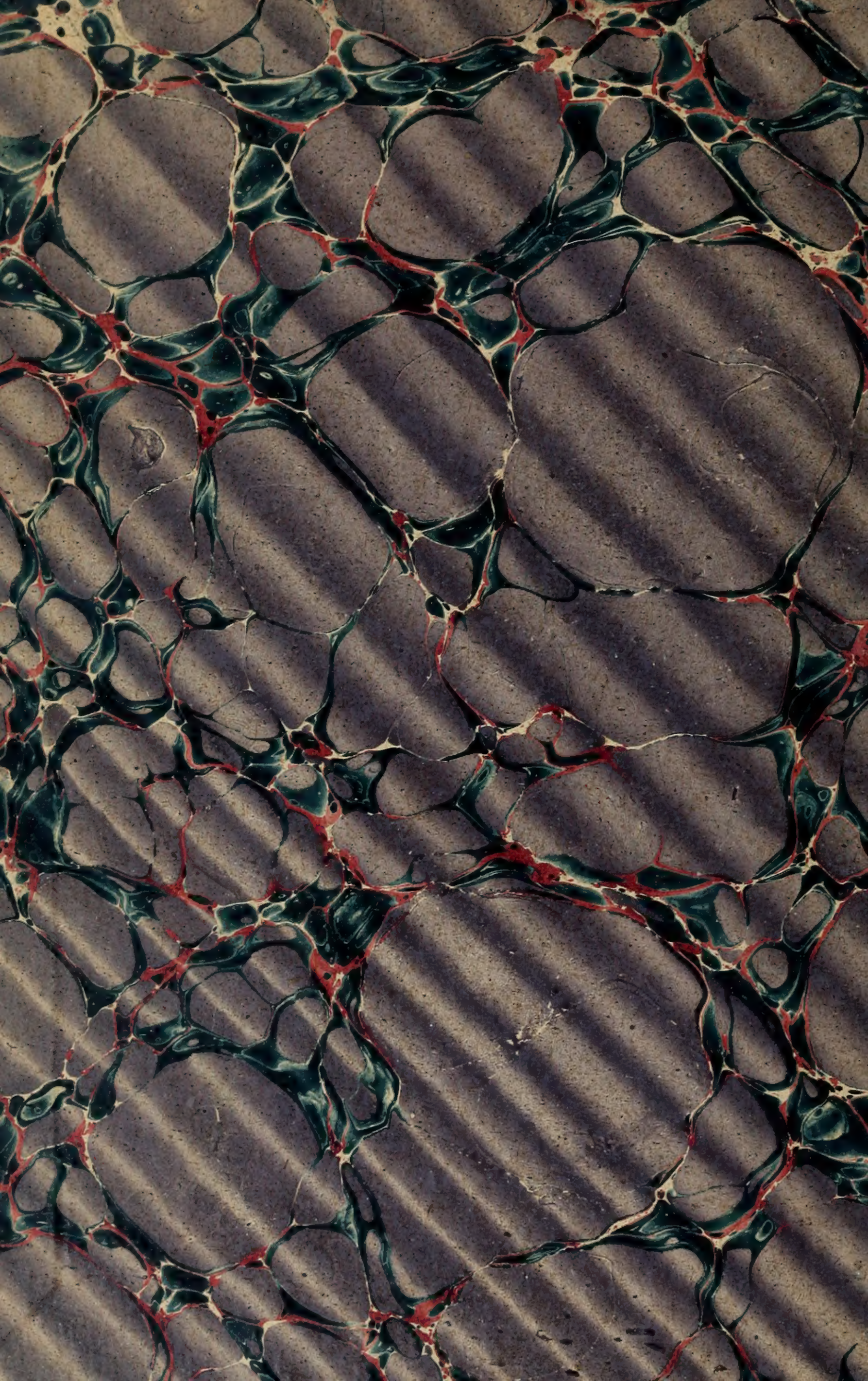
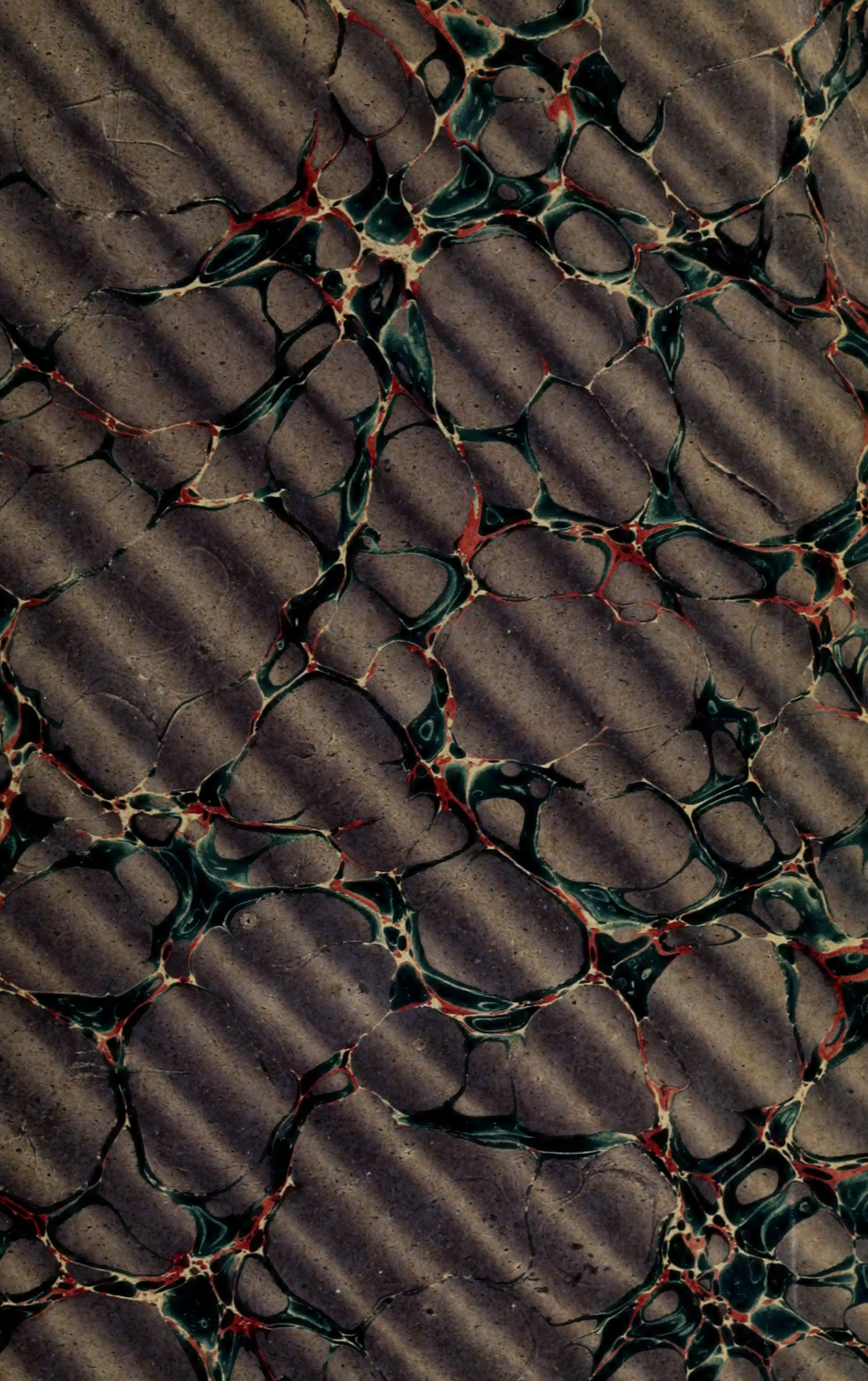






REVUE

DES

DEUX MONDES

QUATRIÈME SÉRIE

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME TRENTIÈME

QUATRIÈME SÉRIE

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DES BEAUX-ARTS, 10

1842

L'OBLAT.

PREMIERE PARTIE.

I.

Au mois d'août, en l'année 1778, un carrosse élégant, escorté de deux laquais et traîné par quatre chevaux de poste, roulait à travers des flots de poussière sur la grande route de Paris à Marseille. Bien que ce train considérable semblât annoncer quelque personnage de distinction, la voiture ne portait pas d'écusson armorié, et un simple chiffre était tracé sur les panneaux d'un bleu d'outre-mer. Une femme sommeillait assise au fond du carrosse, dont les stores étaient soigneusement baissés. Le demi-jour qui filtrait à travers le taffetas vert jetait un reflet pâle et adouci sur cette figure naturellement haute en couleurs, et qu'une légère couche de rouge enluminait encore. La dame avait dû être belle jadis; mais les jours fleuris de sa jeunesse étaient depuis long-temps écoulés, et de ses charmes tant admirés, il ne lui restait qu'une tournure noble, certains airs de tête imposans et les plus belles mains du monde. Le costume qu'elle portait semblerait aujourd'hui souverainement ridicule et gênant; mais, pour cette époque, il était d'une simplicité tout-à-fait élégante et

commode. Elle avait quitté ses paniers, et d'énormes poches de crin soutenaient sa jupe d'étoffe de Perse à grands ramages. Une grosse épingle à médaillon attachait son fichu, dont les plis bien empesés se gonflaient à chaque mouvement de sa poitrine, et lui donnaient quelque ressemblance avec un pigeon qui se rengorge. Ses cheveux crêpés et poudrés à frimas étaient coquettement surmontés d'une coiffure de gaze ornée de rubans violets. Toute sa personne exhalait une senteur ambrée, qui, se combinant avec l'odeur violente du tabac d'Espagne contenu dans une délicieuse boîte d'écaille, remplissait l'air de ces émanations irritantes auxquelles sans doute il faut attribuer la découverte des maladies nerveuses que nos grand'mères appelaient des vapeurs.

Sur le devant du carrosse était assise une autre femme, qu'à sa tenue, à sa physionomie discrète et prévenante, il était aisé de reconnaître pour une suivante de bonne maison. Un petit chien hargneux, tout pomponné de rubans roses, et qui répondait au nom de Mignon, dormait sur les genoux de la dame. A moitié du relais avant d'arriver à Aix, la voyageuse s'éveilla et avança la tête à la portière.

— Andrette, s'écria-t-elle, nous arrivons.

— Madame reconnaît le pays; un beau pays, vraiment! répondit la suivante en regardant par l'autre portière la campagne grisâtre, silencieuse et embrasée.

— Oh! non, non, Andrette, ce pays n'est pas beau, répliqua la dame en parcourant d'un regard ému la plaine bornée par les montagnes chauves de la Trévarèse; mais c'est ici que je suis née. Là-bas, je vois la maison de mon père, la maison que je quittai il y a trente ans passés, et où je n'étais plus revenue.

A ces mots, elle passa son mouchoir sur ses yeux mouillés de larmes, et, se penchant à la portière, elle cria au postillon en langue provençale :

— A la Tuzelle! Coupez droit par le petit chemin à gauche, et, si les ornières sont trop profondes, prenez à travers champs.

Le postillon lança intrépidement ses chevaux dans un chemin pierreux et coupé de ravins, où le carrosse roula avec d'horribles cahots, et non sans péril de verser sur les tas de cailloux qui bordaient cette voie peu fréquentée. La campagne était déserte, de tous côtés s'étendaient à perte de vue des champs dont la végétation semblait morte comme pendant les mois d'hiver; pourtant, de loin en loin, quelques allées de vigne égayaient de leur verdure les tons grisâtres et brûlés du paysage. Pas un oiseau ne traversait l'air enflammé; les insectes

se taisaient sous l'herbe flétrie; les cigales seules, suspendues aux branches des amandiers, chantaient d'une voix monotone et fêlée.

La dame parcourait d'un regard attendri cette campagne aride et nue; elle reconnaissait avec émotion chaque site, chaque accident de terrain; elle les revoyait à travers le charme de mille souvenirs touchans et doux, des souvenirs de son enfance, de sa première jeunesse, de ses plus beaux jours. Pendant quelques momens, elle se tut, recueillie dans ses impressions; puis, se rejetant au fond du carrosse, elle s'écria :

— Je n'aurais jamais pensé que quelque chose au monde pût me remuer ainsi le cœur. Ah! ma pauvre Andrette, il me semble que mon ame s'est tout à coup rajeunie, que je reviens à vingt ans. Quelle faiblesse! Moi, Mme Godefroi, une vieille femme qui a passé sa vie à raisonner sur toutes choses dans la société des plus grands philosophes de notre temps, je m'attendris, je pleure comme une petite fille, comme une pensionnaire qu'on ramène du couvent à la maison paternelle! C'est ridicule.

— Madame va surprendre son monde, dit la suivante; on ne l'attend pas de si bonne heure.

— Je le sais bien, répondit-elle; c'est ce que je voulais. Andrette, vois-tu là-bas ce toit rouge surmonté d'une girouette? Vois-tu ce grand portail au bas de la prairie? Nous arrivons!

Andrette se pencha à la portière, et aperçut une assez grande maison au-delà d'un terrain vague qui pouvait effectivement, après les pluies d'hiver, ressembler à une prairie, mais où, pour le moment, on aurait inutilement cherché un brin d'herbe fraîche. La maison était au fond d'une cour plantée d'aliziers; d'un côté s'élevait le colombier, de l'autre le petit clocher de la chapelle, et tout à l'entour de vieux murs crénelés, qui lui donnaient un certain aspect seigneurial.

Le carrosse entra au grand trot dans la cour, précédé par les deux laquais à cheval, et vint tourner devant le perron, où il s'arrêta. Les postillons firent claquer leur fouet en l'air, et les laquais, se hâtant de mettre pied à terre, vinrent ouvrir la portière. Cette entrée bruyante sembla réveiller les échos depuis long-temps endormis de ce séjour; les chiens aboyèrent au fond de la bergerie, une nuée de pigeons s'envola du colombier, et quelques oisons effarouchés s'enfuirent en piaulant à travers les tas de broussailles qui embarrassaient la cour. Mais personne ne paraissait autour de la maison; aucun visage joyeux et surpris ne se montrait aux fenêtres, dont les contrevents rouges restaient fermés.

— Personne! il n'y a personne! s'écria la dame d'un air triste et contrarié; Mme de Blanquefort est à la ville sans doute.

En ce moment la porte s'ouvrit, et une femme déjà sur le retour de l'âge parut au perron. La voyageuse hésita : sa mémoire lui retraçait une figure blonde, rose, souriante; elle ne reconnaissait pas ce visage pâle, flétri, et dont les traits étaient altérés par une effrayante maigreur.

— Ma sœur! ma chère sœur! s'écria la dame les larmes aux yeux.

Elles se jetèrent en pleurant dans les bras l'une de l'autre; une joie douloureuse pénétrait leur ame. Après tant d'années d'absence, elles retrouvaient au fond de leur cœur les sentimens, les tendres affections de leur première jeunesse, et pourtant elles avaient eu peine à reconnaître sous leurs rides ces traits que toutes deux avaient gardés si jeunes et si charmans dans leur souvenir. Après ce premier instant d'effusion et d'attendrissement, Mme Godefroi retira ses mains des mains de sa sœur, et, reculant un peu pour la mieux considérer, elle lui dit avec un grand soupir : — Cécile, nous avons vieilli!

— Non, ma chère Adélaïde, vous n'êtes pas vieille, répondit Mme de Blanquefort; à présent c'est moi qui suis votre aînée. Mon Dieu! qui croirait le contraire en nous voyant ensemble? qui ne me donnerait dix ans de plus qu'à vous?

En effet, Mme Godefroi avec sa taille haute et ferme, son fard, sa poudre et son élégant déshabillé, représentait encore quelque chose de ce qu'elle fut naguère, tandis que sa sœur n'avait plus même l'ombre de sa beauté passée. D'ailleurs on voyait à l'ajustement de la marquise qu'elle négligeait complètement les ressources de la toilette, qu'elle ignorait l'art qui étaie et conserve des attraits que le temps commence à sillonner de son ongle cruel et profond. Soit dédain de la mode, soit quelque autre motif, elle ne portait point de poudre, et ses cheveux blonds, entremêlés de fils argentés, étaient relevés sous le béguin de grosse mousseline qui encadrait son front austère. Elle était vêtue d'une simple robe de fleuret violet dont les plis flasques et sans ampleur laissaient apercevoir la maigreur excessive de ses formes.

Mme Godefroi, les yeux fixés sur ce blême visage, semblait y chercher la fraîcheur, le sourire, les charmes à jamais effacés qu'elle avait laissés jadis dans toute leur splendeur; elle semblait interroger cette physionomie triste, immobile, éteinte, avec une douloureuse

surprise, car il était évident que le temps seul n'avait pu amener un si complet et si terrible changement. Mme de Blanquefort avait baissé les yeux sous ce regard; des larmes silencieuses coulaient le long de ses joues sans qu'elle songeât à les essuyer, et elle courbait la tête avec une expression humble et résignée.

— Ma pauvre Cécile, vous n'avez pas été heureuse! dit Mme Godefroi en lui serrant tendrement les mains. Si je l'avais su, je serais venue plus tôt; mais dans vos lettres, qui étaient si rares, si courtes, jamais un mot de vos peines : vous ne m'avez jamais rien dit.

— Vous vous trompez, ma sœur, répondit la marquise avec effort; je ne me plains pas de la Providence, je ne murmure pas contre la position qu'elle m'a donnée; la vie que je mène vous paraîtra triste, mais c'est la seule qui me convienne; je l'ai choisie et non pas acceptée.

— Ma pauvre Cécile! répéta Mme Godefroi en secouant la tête avec un sourire plein de tristesse et de doute, un sourire de vieille femme clairvoyante et expérimentée; puis elle ajouta vivement : — Et dites-moi, M. le marquis de Blanquefort, conseiller au parlement de Provence, mon très honoré beau-frère, a-t-il été averti de ma prochaine arrivée?

— Oui, ma sœur; il comptait que vous seriez ici ce soir seulement, et il doit venir pour vous recevoir.

— Ah! il me fait cet honneur! dit Mme Godefroi avec quelque ironie; de mon côté je serai charmée de le connaître enfin. Et vos enfans? et mon neveu M. le comte de Blanquefort?

— Mon fils aîné est à la ville avec son père, répondit la marquise; à son âge on ne se plaît guère dans une solitude comme celle où je vis; sans doute vous le verrez aussi ce soir.

— Et votre Benjamin, votre petit Estève?

— Le voici, ma sœur, répondit Mme de Blanquefort en tournant les yeux vers un jeune garçon de quinze ou seize ans qui se tenait à l'écart et regardait de loin, d'un air curieux et effarouché, la voyageuse et sa suite. Venez, Estève, venez saluer votre tante.

— Comment! c'est là mon petit neveu? qu'il est joli! qu'il est beau! s'écria Mme Godefroi en l'embrassant avec une effusion presque maternelle; mais il ressemble à une fille avec ses cheveux cendrés, ses grands yeux bleus et son teint couleur de rose! Il a de vos airs, ma sœur; pourtant c'est un autre type plus régulier, plus rare. Devez-vous être fière de ce visage-là!

Ces mots n'amenèrent pas sur les lèvres de Mme de Blanquefort le

sourire d'orgueilleuse joie qui s'épanouit sur le visage des mères glorieuses de leurs enfans; elle détourna la vue, et, passant sa main sèche et blanche sur le front du bel adolescent, elle dit d'une voix triste :

— La beauté, ma sœur, est un vain et dangereux avantage dont il ne faut féliciter personne.

— Eh ! ma chère Cécile, que dites-vous là ? interrompit Mme Godefroi en souriant; vous ne pensiez pas ainsi jadis, vous étiez un peu vaine de votre beauté, et votre petit cœur s'épanouissait quand notre oncle le commandeur vous appelait le lis de la Provence.

— Hélas ! depuis long-temps j'ai reconnu le néant de ces vanités, le danger de ces frivoles avantages.

— Oui, depuis que vous êtes devenue dévote. Ah ! ma sœur, malgré votre réserve, vos lettres m'ont tout dit.

Mme de Blanquefort fit un mouvement, le sang remonta à ses joues et répandit sur son visage comme une lueur passagère; elle avait intérieurement tressailli, mais elle ne répondit pas à ces paroles, qui semblaient un reproche, et elle eut l'air d'attendre que sa sœur achevât d'expliquer sa pensée.

— Ma chère Cécile, reprit affectueusement Mme Godefroi, je ne viens pas ici pour blâmer votre vie et prêcher contre vos croyances; mais il est des choses, des affaires de famille sur lesquelles j'ai, je crois, le droit de remontrance, et dont je veux vous parler en l'absence de votre mari : c'est pour cela que je suis arrivée quelques heures plus tôt. Oh ! ma sœur, est-ce possible ce que vous m'avez écrit de l'avenir destiné à vos enfans? Est-il possible qu'un sort si différent les attende et que l'aîné seul soit traité comme votre fils ? Est-il possible que le cadet déshérité, chassé de la maison paternelle, soit enfermé dans un cloître, enseveli vivant dans un habit de moine? Non, non. Vous avez pour tous deux des entrailles de mère, vous n'y consentirez pas, ma sœur !

Aux premiers mots prononcés par Mme Godefroi, la marquise avait fait signe à son fils de s'éloigner; personne n'avait pu entendre cet appel à ses sentimens de mère, pourtant elle regardait autour d'elle tremblante et comme épouvantée.

— Ma sœur, je ne puis rien, dit-elle d'une voix éteinte; ne me parlez plus ainsi.

— Ma pauvre Cécile, vous ne pouvez, vous n'osez défendre la position, les droits de votre enfant. Je l'oserai, moi; je parlerai au marquis.

—Non, non, interrompit la marquise avec un effroi contenu; devant M. de Blanquefort, devant cet enfant, devant tout le monde, gardez le silence, je vous en supplie. Vos représentations ont une apparence de raison, de justice, et pourtant il serait inutile, dangereux de les renouveler.

En parlant ainsi, les deux femmes avaient monté l'escalier, et elles étaient entrées dans un salon au premier étage. Cette pièce, fort vaste et éclairée par de hautes croisées, était meublée dans un goût déjà fort ancien. Plusieurs générations avaient dû travailler à l'embellir et à l'orner; il avait fallu bien des années pour broder ces larges fauteuils alignés contre la tapisserie de cuir doré, pour fabriquer avec l'aiguille à filet ces réseaux semés de capricieux ornemens qui servaient de rideaux à ces immenses fenêtres dont les carreaux verdâtres étaient enchâssés dans des lames de plomb. Divers petits ouvrages qui témoignaient de l'adresse, de la patience infinie et surtout des loisirs de celles qui les avaient confectionnés, étaient rangés sur les tables et sur la cheminée; tout enfin dans ces lieux annonçait une vie calme, pleine d'ordre, incessamment occupée, la vie de la plupart des femmes d'autrefois. En entrant dans ce salon, Mme Godefroi se retrouva tout à coup en présence de mille souvenirs qui détournèrent un moment son esprit des idées dont il était préoccupé. Elle s'arrêta, et dit en jetant autour d'elle un long regard :

— Rien n'est changé ici... Voilà le fauteuil de notre mère, la place où je me mettais près d'elle. Ce tabouret est un travail de ses mains. Il me semble que toute notre famille va venir, comme aux grands jours, s'asseoir sur ces siéges vides...

Elle fit lentement le tour du salon. Quand elle fut devant le miroir qui, tant d'années auparavant, avait réfléchi sa jeune et charmante figure, elle s'arrêta triste et assaillie par ses souvenirs. — Hélas! murmura-t-elle avec un soupir, moi aussi j'étais belle! — Puis elle alla vers les fenêtres qui donnaient sur le jardin et regarda dehors. Là tout était changé au contraire : l'ortie et la bardane avaient envahi le terrain; plus d'ombrage, plus de fleurs; on eût dit un cimetière de village. Mme Godefroi fut frappée de cette désolation autant que de l'ordre minutieux, des habitudes immuables de cette maison, où rien ne semblait avoir été touché ni dérangé depuis trente ans.

— Ah! ma sœur, ma sœur! dit-elle en faisant asseoir la marquise auprès d'elle et en la regardant tristement, que s'est-il donc passé pendant ma longue absence? Que signifie tout ce que je vois? Tout ici porte comme l'empreinte d'une immobile désolation. Et vous-

même vous êtes la vivante image de la souffrance, des longues douleurs qui conduisent au dégoût de toutes choses. Ma chère Cécile, votre aspect me navre. Je croyais retrouver une heureuse mère de famille dont la jeunesse devait s'être prolongée dans une vie calme et prospère, et je vois une femme délaissée, détruite par je ne sais quelles peines affreuses. Pourtant vous avez fait un grand mariage selon le monde, et je crois aussi un mariage selon votre cœur.

— Je ne me plains pas de M. de Blanquefort, répondit la marquise, dont l'austère visage trahissait les angoisses d'une ame qui réprime ses souffrances.

Mme Godefroi serra la main qui était restée entre les siennes, et après un silence elle reprit doucement : — Ma sœur, votre cœur a changé pour moi; j'ai bien retrouvé en vous la tendre amitié de nos premières années, mais la confiance est perdue. Vous vous êtes déshabituée de me parler comme autrefois, quand nous nous disions tous nos secrets de jeunes filles : j'attendrai que cette confiance revienne.

La marquise soupira profondément et ne répondit pas.

— Ma chère Adélaïde, parlons de vous, dit-elle après un silence; M. Godefroi a été un bon mari; vous avez eu une vie heureuse et pleine de prospérités.

— Oui, la fortune nous a souri; M. Godefroi est devenu immensément riche, répondit la vieille dame. Nous avons ce qu'on appelle une bonne maison, et j'en fais, je crois, assez bien les honneurs pour une parvenue.

— Comme une femme de la maison de Tuzel doit savoir faire les honneurs de chez elle, interrompit gravement la marquise.

— J'aurais pu oublier ces bonnes traditions, si la fortune n'était venue en aide à ma noblesse, répliqua en souriant la vieille dame. Par le temps où nous vivons, les gens de finance vont de pair avec tous; M. Godefroi tout court est reçu dans le monde où vont les plus grands seigneurs du royaume, et j'y ai naturellement ma place près de lui. Nos enfans sont déjà des hommes, et leur position est toute faite; l'un sera fermier-général comme son père, l'autre étudie les sciences naturelles : il deviendra, je l'espère, un savant. Je mène une vie calme et agréable au milieu de ma famille, dans la société des gens d'esprit, des philosophes dont je me suis entourée. J'avais débuté d'une façon plus romanesque; mais ma première folie m'a rendue sage à tout jamais, et depuis long-temps M. Godefroi ni moi ne ressemblons plus à des personnages de roman.

La marquise avait écouté ces paroles avec une joie inquiète.

— Ma chère Adélaïde, dit-elle, la Providence a veillé sur vous; au milieu de votre bonheur, il faut vous souvenir que vous tenez tout de la main de Dieu, il faut songer à lui....

— Ne prêchons pas, ma sœur! interrompit Mme Godefroi avec une bonhomie tant soit peu railleuse; si vous tentiez de me convertir, je serais obligée de me défendre par des argumens qui vous scandaliseraient. Rappelez plutôt mon neveu; je veux que cet enfant s'habitue à voir sa tante.

Un moment après, Estève entra au salon avec un homme âgé, d'un extérieur grave, et qui portait l'habit ecclésiastique.

— Ma sœur, je vous présente M. l'abbé Girou, dit la marquise en se levant à demi pour saluer le prêtre; nous lui avons de grandes obligations. Il a bien voulu se charger de l'éducation de mon fils, et Estève lui doit tout ce qu'il sait, tout ce qu'il est; il lui doit d'avoir à son âge plus de sagesse et de piété que bien des jeunes gens élevés dans le monde.

Mme Godefroi salua froidement l'abbé et jeta rapidement sur lui un regard observateur, sévère, presque dédaigneux. La vieille femme philosophe professait une franche aversion pour les prêtres en général, et l'abbé Girou lui était suspect en particulier par la position qu'il semblait avoir prise dans la maison de sa sœur. Sans paraître faire plus d'attention à lui, elle attira Estève près d'elle et dit en le flattant d'un geste affectueux :

— Voyons, mon beau neveu, dites-moi si vous ne seriez pas bien aise de faire un voyage à Paris et de connaître vos cousins Godefroi? Ne viendriez-vous pas volontiers avec moi quand je partirai?

L'enfant regarda sa mère, puis son précepteur, et n'osa répondre. Cette soumission, cette obéissance passive, indignèrent Mme Godefroi; selon ses idées, elle avait sous les yeux la triste victime d'une éducation dirigée d'après des préjugés odieux, des idées absurdes. Il y eut un moment de silence; la vieille dame était près de manifester hautement son opinion. Elle se tourna vers l'abbé pour l'attaquer de quelque parole mordante; mais ses yeux rencontrèrent les yeux pleins de mélancolie et de sérénité du vieillard. Il y avait dans la physionomie de cet homme quelque chose qui la désarma à demi; elle passa la main sur les cheveux d'Estève, et reprit en souriant :

— Allons, cher enfant, relevez votre petite tête et répondez-moi : Est-ce que vous ne seriez pas content de voir un peu le monde, de voir les grandes villes?

— J'ai été deux fois à Aix, répondit naïvement Estève.

— Vraiment! deux fois en votre vie vous avez fait ce voyage? Trois grandes lieues! Voilà ce qui s'appelle avoir vu le monde! Et dites-moi, vous êtes-vous amusé à la ville?

— Je suis allé à vêpres à la cathédrale, et j'ai entendu les orgues : c'était bien beau!

— Et l'on ne vous a pas mené aussi à la comédie?

— Un oblat ne peut prendre part à des plaisirs si mondains, dit l'abbé avec une gravité qui n'avait rien de trop sévère et en regardant la marquise, dont la physionomie annonçait un secret malaise, un pénible embarras et toutes les anxiétés d'une conscience timorée en présence de certaines questions.

— Un oblat! qu'est-ce qu'un oblat? demanda Mme Godefroi en s'adressant cette fois à l'abbé Girou.

— Madame, répondit-il simplement, c'est celui qui a été offert au Seigneur et voué dès sa naissance à l'état religieux.

— Et cet enfant est un oblat? dit Mme Godefroi en se tournant vers la marquise.

— Oui, répondit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme et assurée, mais avec un tremblement, une pâleur, qui démentaient cette apparente fermeté; oui, avant sa naissance, j'ai fait vœu pour lui, je l'ai consacré à Dieu, j'ai promis qu'il prendrait l'habit dans l'ordre de Saint-Benoît.

A cette déclaration, Mme Godefroi se leva avec un geste d'indignation concentrée. Sa première parole allait être un blâme énergique, une protestation contre le fanatisme aveugle et téméraire qui avait dicté ce vœu terrible; mais un mouvement de l'abbé Girou l'arrêta : il lui montrait silencieusement Mme de Blanquefort. La marquise était à deux pas d'Estève qui, assis sur un tabouret devant elle, ne pouvait la voir, et, la tête inclinée, les mains jointes, immobile et comme raidie par quelque horrible contraction intérieure, elle arrêtait sur son fils ses yeux fixes et brûlans, des yeux où, malgré elle, éclatait un morne et muet désespoir. Mme Godefroi comprit cette révélation tacite; elle comprit que ce n'était pas le zèle d'une dévotion exagérée qui avait décidé du sort d'Estève, mais elle ne pénétra pas le secret d'une si étrange et si cruelle situation. Inquiète, étonnée, elle gardait le silence et interrogeait du regard l'abbé Girou. Le vieillard s'était rapproché de la marquise; on voyait, à sa manière de lui parler, qu'il avait l'habitude de venir en aide à cette ame souffrante.

— Madame la marquise, voulez-vous me permettre d'emmener

mon élève? dit-il doucement; nous avons encore à travailler aujourd'hui, et voici l'heure de la méditation.

— Oui, oui, monsieur l'abbé; ne violons pas la règle, répondit Mme de Blanquefort, d'une voix faible et avec une expression déjà plus calme.

Estève salua sa tante et se retira lentement; mais quand il eut passé l'antichambre, il se mit à sauter les degrés quatre à quatre comme un franc écolier. Mme Godefroi était allée avec l'abbé jusqu'à la porte du salon.

— Le travail, puis la méditation à la chapelle sans doute, dit-elle gravement, mais sans aucune nuance de raillerie ou de blâme. Ah! monsieur l'abbé, vous élevez ce pauvre enfant de manière à n'en faire jamais un homme.

— Puisqu'il doit être moine, répondit l'abbé Girou à demi-voix et sans lever les yeux.

— Il a raison, murmura Mme Godefroi en revenant près de la marquise.

Un moment après, elle se retira dans son ancienne chambre, sa chambre de demoiselle, où l'attendait Andrette. Là aussi tout était resté dans le même ordre, et la vieille femme retrouva des vestiges d'une époque de sa vie dont les souvenirs même s'étaient graduellement effacés de son cœur. Elle sourit et soupira en reconnaissant un nœud de rubans roses qui ornait jadis un bouquet offert furtivement par M. Godefroi, et qu'elle avait attaché au chevet de son lit.

— Je sonnerai si j'ai besoin de toi, dit-elle en congédiant du geste Andrette, qui attendait ses ordres.

Puis elle ferma sa porte, et vint s'asseoir devant une petite table sur laquelle autrefois elle avait écrit en secret bien des lettres, des lettres d'amour, adressées à M. Godefroi. Mais ce souvenir ne se réveilla pas vif et profond comme celui de ses affections de famille, des joies innocentes de sa première jeunesse. Il lui semblait que l'histoire dont ces lieux furent témoins n'était pas la sienne, et que les personnages dont ils lui retraçaient la mémoire étaient morts depuis long-temps. En effet, la figure carrée du fermier-général Godefroi ne ressemblait guère à celle que se rappelait en ce moment la bonne dame : une figure vive, svelte, élégante, le vrai type d'un héros de roman. Et ç'avait été, du reste, tout un roman que les amours de Mlle de Tuzel avec Sébastien Godefroi. Mlle Adélaïde de Tuzel était la fille aînée d'un gentilhomme qui vivait à la campagne fort honorablement, mais qui passait pour avoir moins de fortune

que de noblesse. Sa terre était un arrière-fief, dont les droits et les honneurs féodaux se réduisaient à quelques redevances pour les bonnes fêtes et à la prérogative de forcer les manans à tirer leur chapeau quand ils passaient devant l'écusson sculpté au-dessus du portail de la grande cour. Ce domaine, assez vaste, était d'une stérilité passée en proverbe dans le pays; on disait d'un champ qui ne produisait rien : Il est comme les terres de la Tuzelle. Cependant la famille de Tuzel s'était soutenue avec son mince revenu grace à une circonstance singulière : pendant quatre générations, il n'y avait eu dans cette maison que des fils uniques, et aucune parcelle, si minime qu'elle fût, n'avait été détournée de la succession en ligne droite. La maison qu'on appelait le château avait toujours été convenablement réparée, le colombier ne tombait pas en ruine, et même on avait fait quelques embellissemens à la chapelle. Les Tuzel avaient vécu de père en fils avec une religieuse économie pour subvenir à l'entretien de toutes ces constructions, qui sans doute dataient d'une époque plus prospère. Les femmes de la famille avaient aussi concouru à l'œuvre et travaillé pour orner leur manoir. La plupart des meubles qu'on y voyait étaient l'ouvrage de leurs mains. Ce fut un grand étonnement et une grande douleur pour le dernier des Tuzel lorsqu'après quelques années de mariage il se trouva père de deux filles. Dès-lors son parti fut pris; il résolut de marier l'aînée, en lui substituant ses biens et son nom, et de mettre la cadette en religion chez les bénédictines d'Aix. Pourtant les deux sœurs restèrent à la Tuzelle et furent élevées ensemble. A la vérité, il n'y avait pas grande différence entre ce séjour et celui du couvent. Mme de Tuzel mourut jeune, et les deux sœurs demeurèrent seules sous la garde et tutelle de leur père, un bon gentilhomme campagnard qui chassait tout le jour, s'endormait aussitôt après souper, et dans l'esprit duquel ne s'élevait aucune inquiétude à l'aspect de ces deux charmantes filles qui rêvaient, s'ennuyaient et faisaient dans leur tête des romans dont elles ne lui disaient jamais un mot. Elles allaient rarement à la ville, et leur solitude n'était égayée que par les visites d'un vieux parent de leur mère, commandeur de Malte, lequel leur faisait de grands récits du beau monde, où il avait vécu jadis sans se mettre en peine d'observer rigoureusement les trois vœux de son ordre. Les années s'écoulaient, et M. de Tuzel n'expliquait pas encore ses volontés; pourtant les deux sœurs s'attendaient d'un jour à l'autre à entendre parler de mariage et de couvent. L'aînée avait en perspective un mari choisi par son père et qu'il faudrait accepter, fût-il

peu agréable; la cadette, le voile noir et la clôture chez les bénédictines. Parfois, considérant le sort qui les attendait, elles se désolaient et formaient, pour s'y soustraire, des projets extravagans. La belle Adélaïde surtout ne pouvait se faire à l'idée de devenir la femme de quelqu'un de ces gentilshommes campagnards qui demeuraient aux environs de la Tuzelle. Sur ces entrefaites, le plus simple hasard commença l'histoire romanesque qui revenait maintenant à l'esprit de Mme Godefroi. Un soir qu'il faisait mauvais temps, on entendit frapper au grand portail : c'était un homme à cheval, qui, surpris par l'orage aux environs de la Tuzelle, demandait un gîte pour la nuit. Quelques instans après, un grand jeune homme de très bonne mine entrait dans le salon où les deux sœurs veillaient avec leur père. L'étranger déclina son nom; il s'appelait Sébastien Godefroi, et il était commis aux gabelles. M. de Tuzel était plus qu'aucun gentilhomme infatué de sa noblesse; mais il ne mettait aucune morgue dans ses relations, et souvent, le dimanche, il faisait la partie de boule avec ses paysans. Il introduisit le commis aux gabelles dans le salon, et ces demoiselles eurent la condescendance de faire la conversation avec lui. Quand Sébastien Godefroi partit le lendemain matin, il était déjà amoureux de Mlle Adélaïde. Le vieux gentilhomme avait bien pu recevoir une fois sans conséquence et faire asseoir à sa table un commis aux gabelles; mais de telles relations devaient nécessairement s'arrêter là. Godefroi se garda bien de risquer une visite, mais il se permit secrètement mille galanteries; il envoya des vers, des bouquets, qu'on n'accepta pas d'abord; il se déguisa en colporteur pour revoir l'objet de sa flamme; enfin il fit des folies qui finirent par toucher le cœur d'Adélaïde. Une correspondance s'établit; on expliqua par lettres les sentimens de son cœur. C'était, d'une part, l'amour le plus humble et le plus désespéré; de l'autre, un commerce de tendresse entremêlé de résistance et de remords. Toute cette belle passion aurait fini sans doute par s'user d'elle-même, si une circonstance décisive n'était venue l'entraver. Un jour, M. de Tuzel fit venir ses filles, et annonça sans préambule, à l'une, qu'elle épouserait le marquis de Blanquefort, conseiller au parlement de Provence; à l'autre, qu'elle entrerait au couvent le surlendemain. Le parti qui se présentait pour Adélaïde était bien au-dessus de ce que son père avait espéré pour elle; il ne s'agissait plus de ces gentilshommes campagnards dont l'alliance l'avait épouvantée. Le marquis avait une belle fortune, une belle position dans le monde, et, comme on disait dans ce temps-là, c'était un cavalier accompli. M. de Blanquefort

n'était jamais venu à la Tuzelle, et les paroles ne devaient être données qu'après la première entrevue; mais M. de Tuzel avait voulu éloigner d'abord sa seconde fille, dans la crainte des comparaisons. Adélaïde avait pourtant une beauté régulière, des yeux noirs, fiers et charmans. C'était la plus belle créature qu'on pût voir; mais Cécile avait des cheveux blonds, des yeux d'un bleu mourant, et ressemblait à un ange.

Les deux sœurs n'eurent pas même la pensée de résister aux volontés de leur père; elles allèrent s'enfermer dans leur chambre pour pleurer tout à leur aise. — Que je suis à plaindre! dit Adélaïde; quel malheur d'épouser un homme qu'on ne saurait aimer!

— Cela vaut encore mieux que d'entrer au couvent, s'écria Cécile tout en larmes. Ah! ma sœur, que vous êtes heureuse d'être l'aînée!

Le surlendemain, M. de Tuzel conduisit ses filles à la ville. Adélaïde accompagna sa sœur jusqu'à la porte du couvent. Quand il fallut se séparer, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre; Cécile, suffoquée par ses sanglots, était près de s'évanouir.

— Oh! ma sœur! ma sœur! répétait-elle tout bas, j'en mourrai!

Alors une pensée soudaine vint à l'esprit d'Adélaïde, elle considéra le désespoir de Cécile et sa propre situation; elle songea à Sébastien Godefroi, et sa résolution fut prise.

— Allez, allez sans crainte, ma sœur, dit-elle en étreignant Cécile avec un mouvement indicible de tendresse, de douleur et d'énergique volonté; vous ne resterez pas long-temps dans cette maison : demain, c'est vous qui serez l'aînée.

En effet, la même nuit, Adélaïde de Tuzel partit avec Sébastien Godefroi.

Les deux amans arrivèrent le lendemain à Avignon. Une fois en terre papale, ils étaient à l'abri de toute poursuite. Quelques jours plus tard ils se marièrent. Godefroi était intelligent, ambitieux; il alla tenter fortune à Paris, et devint en peu d'années un des plus riches financiers de l'époque. Cécile épousa l'homme auquel sa sœur avait été destinée. Ce mariage consola M. de Tuzel de ce qu'il appelait la honteuse mésalliance de sa fille aînée. Le vieux gentilhomme ne pardonna jamais à M[me] Godefroi, qui demeura brouillée avec toute sa famille. La marquise seule lui écrivait en secret. Cela dura ainsi trente ans. Pendant ce laps de temps, la première indignation s'était un peu apaisée, et, quelques années après la mort de M. de Tuzel, le marquis de Blanquefort avait permis à sa femme de recevoir M[me] Godefroi, lui-même avait annoncé qu'il viendrait à la Tuzelle saluer sa belle-sœur.

La vieille dame, assise au milieu de sa chambre de demoiselle, revenait avec une sorte d'étonnement sur ces souvenirs : il y avait si loin des illusions tumultueuses de sa jeunesse aux froides réalités du présent! Il s'était opéré en elle une si complète métamorphose! Après avoir été une jeune fille exaltée et romanesque, elle était devenue, presque sans transition, une femme philosophe et raisonneuse. Au milieu de toutes ces réflexions, la bonne dame s'était insensiblement assoupie. Un léger bruit la réveilla au bout de deux heures : c'était la marquise qui entrait; elle était agitée et tremblante.

— Qu'avez-vous, ma sœur? Que se passe-t-il? dit Mme Godefroi en se levant vivement; vous êtes toute troublée.

— J'entends une voiture, répondit-elle, c'est M. de Blanquefort... Il arrive.

— Et voilà l'effet que produit sur vous sa présence! s'écria Mme Godefroi en la regardant avec inquiétude.

Mme Blanquefort détourna les yeux en serrant le bras de sa sœur; elle lui dit d'une voix plus basse, et comme si quelque crainte qu'elle n'osait avouer l'eût préoccupée :

— Je vous en prie, Adélaïde, gardez le silence sur certaines questions en présence de M. de Blanquefort; il serait inutile, dangereux, de vous expliquer devant lui...

— Il ne faut pas lui parler d'Estève? interrompit Mme Godefroi.

— Ne prononcez pas même le nom de cet enfant devant le marquis, répondit Mme de Blanquefort, dont les traits décomposés annonçaient quelque secrète et terrible angoisse qu'elle essayait vainement de dominer.

— Il y a long-temps que vous n'avez vu votre mari? dit Mme Godefroi après un moment de silence.

La marquise fit un signe affirmatif : elle était défaillante.

— Des années peut-être? reprit Mme Godefroi.

— Plusieurs années, répondit Mme de Blanquefort en levant les yeux au ciel, comme pour demander à Dieu la force de supporter cette entrevue.

— Ma pauvre sœur, est-il possible que vous ayez été si malheureuse! s'écria Mme Godefroi surprise et consternée.

En ce moment, l'arrivée d'une voiture ébranla le pavé de la cour. A ce bruit, Mme Godefroi releva la marquise, qui était tombée sans force sur un siége.

— Venez, ma sœur, reprit-elle avec énergie, venez; que pouvez-vous craindre? Ce n'est pas devant moi, dans la maison de votre

père, que M. de Blanquefort oserait manquer aux égards qu'il vous doit.

Elles descendirent. Le marquis et son fils aîné étaient déjà au bas de l'escalier. Mme Godefroi s'avança avec une politesse froide et fière : elle s'attendait à quelque scène embarrassante; mais le marquis démentit sur-le-champ ses prévisions. Il baisa la main de sa belle-sœur, salua sa femme comme s'il l'eût vue la veille, et dit à Mme Godefroi, en lui présentant son fils aîné : — Madame, voici votre neveu, le comte Armand de Blanquefort. Il était aussi impatient que moi de vous rendre ses devoirs.

— Monsieur le marquis, je vous remercie de me l'avoir amené, répondit la vieille dame; c'est un charmant cavalier. — Et se tournant vers la marquise, elle ajouta : — Vous avez le droit, ma sœur, d'être une orgueilleuse mère!

Mme de Blanquefort entendit à peine ces paroles; elle s'était rapprochée de son fils aîné, et le considérait, absorbée dans un secret attendrissement. Sans doute elle avait été bien long-temps privée de sa présence, car, en le revoyant, elle avait tressailli, l'ame saisie d'une émotion qui dominait l'impression terrible que lui avait causée l'arrivée de son mari. Le comte Armand allait baiser la main qu'elle lui tendait; mais elle s'arrêta en disant, avec l'accent d'un doux reproche : — Vous ne m'embrassez pas, mon cher fils?

— Ma mère! répondit le jeune homme en baissant la voix comme s'il eût craint d'être entendu, ma bonne mère, que je suis heureux de vous revoir!

Il fallait que Mme de Blanquefort eût été bien long-temps et bien cruellement délaissée de sa famille; il fallait qu'elle eût craint de perdre jusqu'à l'affection de son fils, car, à ce mot, elle devint pâle de joie, et, se tournant vers M. de Blanquefort avec un élan de reconnaissance, elle s'écria : — Ah! monsieur, que de graces je vous dois! Qu'il y a long-temps que Dieu ne m'avait donné un jour heureux comme celui-ci!

En ce moment, Estève, conduit par l'abbé Girou, descendit pour saluer son père. A son aspect, la marquise se tut; l'expression de joie qui avait éclairé ses traits s'effaça subitement; un frisson intérieur parcourut tout son être; on eût dit que le poids de ses douleurs, un instant soulevé, retombait plus pesant sur son cœur. En apercevant Estève, le marquis avait aussi changé de visage. Quelque chose de sombre et de violent éclatait dans le regard qu'il arrêta sur lui; mais, se remettant aussitôt, il salua le précepteur, et lui dit, en

manière d'observation : — Cet enfant a beaucoup grandi, monsieur l'abbé.

Ce fut là toute l'attention qu'il accorda au pauvre Estève, qui, tout interdit et troublé, s'était instinctivement rapproché de sa mère. Le marquis passa devant lui sans le regarder, et offrit la main à Mme Godefroi pour remonter au salon.

Le marquis de Blanquefort était alors un homme d'environ soixante ans. Aucune infirmité n'avait frappé sa vigoureuse vieillesse, et sa figure présentait encore un type frappant. Ses traits étaient fortement accusés, et son profil offrait ces grandes lignes auxquelles on reconnaît les portraits de Louis XIV; c'était une beauté de race qui caractérisait les Blanquefort, et se transmettait avec le sang. Le marquis avait les façons élégantes et polies d'un homme du monde, mais tempérées par une austère gravité. Comme tous les membres des anciennes cours souveraines, il était justement pénétré de la dignité de ses fonctions, et l'on sentait en lui à un haut degré la religion d'honneur d'un gentilhomme et la sévère intégrité d'un magistrat. Pourtant, à travers ces grandes manières, qui véritablement imposaient le respect, perçaient parfois certains traits de caractère, et ceux qui approchaient de près le marquis, savaient qu'il était d'un naturel violent, despotique et inflexible.

Le comte Armand avait tous les traits de son père; c'était une de ces ressemblances frappantes qui caractérisent l'individu et font connaître au premier aspect de quelle race il sort. En voyant les traits du comte Armand, on reconnaissait qu'il était un Blanquefort aussi bien que s'il eût, comme au temps passé, porté son écusson armorié sur la poitrine; mais sa physionomie annonçait, entre son père et lui, une dissemblance morale non moins complète que la ressemblance physique : le jeune comte avait l'air doux, timide et mélancolique de sa mère.

Mme Godefroi avait été rassurée à demi par l'accueil de son beau-frère. Elle jugea sur-le-champ que c'était un homme d'un esprit élevé, d'un noble caractère, et il lui sembla que le bonheur de cette famille qu'elle venait de trouver si désunie n'était pas entièrement perdu. Elle résolut d'observer en silence cette situation qu'elle ne comprenait pas encore entièrement et d'agir ensuite d'une manière directe auprès du marquis.

On s'était assis dans le salon, et entre ces quatre personnes, dont l'esprit devait cependant être préoccupé d'intérêts vifs et présens, il n'était question que des choses les plus indifférentes. Pendant une

heure, la conversation roula sur la guerre avec l'Angleterre et sur l'arrêt du conseil qui venait récemment de casser l'arrêt du parlement contre le malheureux Lally. Au milieu de cet entretien, le marquis se tourna vers sa femme et lui dit :

—Je soupe ici et m'en retournerai ensuite à la ville.

— Si tard, monsieur, et par un chemin si désert? s'écria Mme Godefroi.

— Dans deux heures, la lune éclairera notre route; d'ailleurs, Saint-Jean suit à cheval; il a toujours ses pistolets dans les fontes; nous nous défendrions en cas de mauvaise rencontre, répondit le marquis en regardant sa femme.

A ce mot si simple, Mme de Blanquefort frémit et se leva brusquement. Un moment après, elle quitta le salon comme pour aller donner quelques ordres. Le marquis la suivit des yeux.

— Comme elle est changée! dit-il; certainement elle pratique des austérités au-dessus de ses forces.

— Mais, monsieur, c'est à vous de le lui remontrer, interrompit vivement Mme Godefroi; c'est à vous d'empêcher votre femme de mourir martyre de sa dévotion.

— Elle a l'ambition de devenir une sainte, et je ne saurais l'en blâmer, répondit le marquis avec tranquillité.

Et comme Mme Godefroi avait fait un mouvement de surprise et de désapprobation il ajouta :

—Vous n'êtes pas dévote, vous, madame?

—Je crois en Dieu, et je nie la religion révélée, répliqua-t-elle intrépidement.

A cette manifestation de principes, le marquis ne témoigna ni étonnement ni indignation.

— Vous êtes philosophe et de l'école des encyclopédistes, dit-il; je suis assez au courant de ces nouvelles doctrines, et je conçois qu'elles aient des adeptes fervens.

— Ainsi, monsieur, vous ne partagez pas les idées de ma sœur? s'écria Mme Godefroi avec satisfaction; vous blâmez cette dévotion exaltée, farouche, toujours prête aux plus douloureux, aux plus absurdes sacrifices?

Le marquis saisit la vague allusion que renfermaient ces derniers mots; un sourire singulier plissa sa lèvre dédaigneuse et fut près de trahir quelque arrière-pensée, quelque emportement secret, mais presqu'aussitôt il s'apaisa et répondit avec calme :

— Oui, madame, je suis essentiellement tolérant et ne me fais

pas juge des cas de conscience. A chacun sa religion. Je puis entendre, sans me scandaliser, la profession de foi d'un déiste et même l'exposé des doctrines d'un athée; mais, dans mon respect pour toutes les convictions, je tolère aussi la ferveur, le zèle des ames dévotes; et à Dieu ne plaise que je m'oppose jamais à aucun de ces sacrifices contre lesquels votre raison se révolte!

Mme Godefroi fut sur le point de provoquer une réponse plus explicite; mais elle se souvint des recommandations de sa sœur, et une vague appréhension l'arrêta.

On annonça le souper. En entrant dans la salle à manger, Mme Godefroi ne vit point Estève; comme elle le cherchait des yeux, Mme de Blanquefort s'approcha, et lui dit rapidement à voix basse :

— Ne demandez pas Estève, je vous en prie; il se couche de bonne heure ordinairement; je n'ai pas voulu qu'il changeât ses habitudes; il est déjà monté dans sa chambre avec M. l'abbé.

Le souper fut triste. Chacun des convives semblait être sous l'influence de quelque préoccupation pénible. La marquise surtout était en proie à une souffrance que trahissaient son extrême pâleur et l'altération de sa voix. Assise en face de son mari, elle ne pouvait lever les yeux sans rencontrer ce regard sévère et froid toujours arrêté sur elle. Saint-Jean, le valet de chambre du marquis, servait, debout derrière le fauteuil de son maître. Une fois Mme de Blanquefort leva les yeux jusque sur cette figure droite et silencieuse : quiconque l'eût observée en ce moment aurait vu ses lèvres frémir et une sueur froide mouiller ses tempes, comme si le choc répété de quelque horrible souvenir l'eût intérieurement bouleversée. Le comte Armand, placé à côté de sa mère, paraissait profondément triste. Soit qu'il ne pût dominer ses impressions, soit qu'il n'essayât pas de les dissimuler, on devinait qu'il assistait à cette réunion de famille avec un attendrissement douloureux, et qu'il observait son père avec une sorte de crainte. Le marquis avait l'air violent, la parole brève d'un homme tourmenté par quelque irritation trop long-temps contenue.

C'était en vain que Mme Godefroi s'efforçait de ramener une apparence de sérénité sur ces visages tristes, soucieux et sombres; ses discours n'obtenaient que des réponses courtes et distraites; son esprit, sa finesse et ses bonnes intentions échouèrent contre la contrainte et l'embarras toujours croissant de cette situation. Les pas des valets résonnaient seuls dans la salle; on eût dit le festin silencieux auquel présidait la statue du commandeur.

Enfin la marquise se leva. Son fils lui offrit cérémonieusement la

main, et ils restèrent un peu en arrière, parlant à voix basse. Mme Godefroi prêta l'oreille à cet entretien, et elle entendit le comte Armand dire avec émotion : — Ma mère, je reviendrai vous voir. Je ne veux plus passer ainsi des années loin de vous. Si mon père s'oppose à un désir si juste, je lui désobéirai. — Non, mon cher enfant; non, je vous en prie, répondit Mme de Blanquefort; respectez la volonté de votre père. Je m'y soumets sans murmure, et pourtant c'est une grande joie pour moi que votre présence, la plus grande joie que Dieu puisse m'accorder!

— Ce qui se passe ici est inconcevable, pensa Mme Godefroi en regardant furtivement le fils et la mère, qui tous deux avaient les larmes aux yeux.

Un quart d'heure après, le marquis et le comte Armand remontèrent en voiture. Quand les deux femmes furent seules, Mme Godefroi vint droit à sa sœur et lui dit : — Cécile, il faut que vous ayez confiance en moi. Vous êtes la meilleure des femmes, et votre mari me paraît un fort galant homme; pourtant vous vivez désunis, malheureux. Quelque déplorable malentendu vous a sans doute séparés, mais vous me direz tout, et nous réparerons le mal produit par des sentimens exagérés, par une fausse appréciation des choses ou peut-être par le hasard des évènemens. Allons, ma chère Cécile, un peu de confiance et d'abandon; après avoir versé tant de larmes dans la solitude et l'isolement, pleurez sans contrainte devant votre sœur qui pleure avec vous.

En achevant ces mots, Mme Godefroi chercha la main de la marquise, qui, penchée à la fenêtre, semblait regarder la voiture déjà près de disparaître au fond du chemin.

— Ma chère Cécile, venez, reprit la vieille dame; venez, il faut que nous parlions de vous, de vos enfans.

Mme de Blanquefort se releva et fit quelques pas en chancelant; puis, se retenant au bras de sa sœur, elle murmura : — Mon Dieu! les forces me manquent. Je me sens mourir, ma sœur!

Elle n'acheva pas, ses genoux faiblirent, et elle tomba inanimée sur le parquet. Mme Godefroi, effrayée, appela au secours et se hâta de dénouer les cordons qui serraient la robe de Mme de Blanquefort; mais ce qu'elle aperçut alors lui fit détourner les yeux avec une exclamation d'horreur : la marquise portait sur la poitrine nue un cilice dont le rude tissu de crin, parsemé de clous, meurtrissait ses chairs et lui infligeait une torture continuelle.

— Elle est folle, tout-à-fait folle! s'écria Mme Godefroi en lui arra-

chant le cilice avec une pitié mêlée d'indignation. Oh! triste victime! déplorables erreurs! funestes infirmités de l'ame humaine! voilà les fruits d'une religion aveugle et des stupides vertus qu'elle enseigne!

En déclamant ainsi, Mme Godefroi relevait sa sœur et la serrait dans ses bras avec un transport de douleur qui montrait bien que chez elle l'habitude de raisonner à propos de tout n'avait pas éteint la tendresse et la sensibilité du cœur.

Toute la maison était accourue; l'abbé Girou lui-même, qui veillait encore près de son élève endormi, était descendu au salon. Mme Godefroi l'aperçut au moment où l'on transportait la marquise, toujours évanouie, dans sa chambre.—Monsieur l'abbé, vous assistez au supplice d'une martyre, lui dit-elle amèrement; sans doute, vos exhortations la soutiennent au milieu des supplices qu'elle s'inflige. Soyez fier et satisfait de votre ouvrage. Bientôt elle mourra comme une sainte, et quelque jour peut-être elle sera béatifiée en cour de Rome.

— Je ne suis pas le directeur de Mme la marquise, répondit l'abbé avec douceur; elle ne me consulte point relativement à ses pratiques de dévotion. Cependant, tout exagérées qu'elles paraissent, je les lui conseillerais peut-être si j'étais appelé à la diriger : ceux qui comme vous, madame, ont toujours vécu dans la paix et la prospérité, ne comprendront pas le but de ces mortifications; mais ceux qui ont éprouvé les agitations, les longs désespoirs auxquels notre vie ici-bas est sujette, savent que les souffrances du corps sont bonnes contre celles de l'ame. Ce ne serait pas en vue de son salut éternel que j'exhorterais Mme la marquise à la prière, aux austérités, à toutes les pratiques d'une dévotion excessive, ce serait pour son repos, pour sa consolation en ce monde.

—Ceci a un sens raisonnable, murmura Mme Godefroi pensive; et, saluant l'abbé d'un air radouci, elle entra dans la chambre de sa sœur.

La marquise avait repris connaissance, mais elle était d'une faiblesse extrême. Couchée sur son lit, la tête renversée en arrière et les yeux fixés au ciel, elle semblait prier dans les terreurs et les défaillances de la dernière agonie. Au milieu de ses angoisses, elle fit signe à sa sœur de congédier tout le monde et de fermer la porte de la chambre. Cette pièce, où Mme Godefroi n'était pas encore entrée depuis son arrivée, était la chambre de demoiselle de la marquise, et rien non plus n'y avait été changé. Mais la vieille dame

s'aperçut, avec un serrement de cœur inexprimable, que cette apparence d'ordre et même de recherche dissimulait l'absence volontaire des commodités les plus simples. Le lit, qui semblait au premier coup d'œil blanc et douillet, était plus misérable que celui d'une carmélite : la courte-pointe brodée masquait des planches nues, et un sac de paille tenait lieu d'oreiller. La toilette, depuis long-temps fermée, était recouverte d'un tapis à franges et servait de prie-dieu; sous le tapis étaient cachés un sablier, une discipline et une tête de mort. D'abord la marquise parut faire un effort pour adresser à sa sœur quelque révélation, quelque recommandation suprême; mais, arrêtée aussitôt par ses scrupules ou ses craintes, elle murmura seulement en joignant les mains avec un élan de tendresse ardente et désespérée : — Estève, oh! pauvre enfant innocent! Mon Dieu! appelez-le, gardez-le, donnez-lui la force, la vocation d'être à vous! Mon Dieu! ayez pitié de moi, souvenez-vous que je suis responsable de son bonheur dans cette vie, de son salut dans l'autre!

Mme Godefroi, penchée sur le grabat de la marquise, écouta ces paroles avec une sorte d'espoir, car elle crut entrevoir un moyen de calmer la conscience de sa sœur, et de la soulager de cette responsabilité terrible qu'elle semblait redouter comme un remords.

— Ma chère Cécile, lui dit-elle, reprenez courage, il y a un moyen de changer le sort d'Estève, qui ne répugnera pas à votre religion. Il ne s'agit au fond que d'un cas de conscience; eh bien! nous enverrons l'abbé Girou à Rome, il fera les démarches nécessaires, et le pape vous relèvera de votre vœu.

— Non, non, jamais! c'est impossible, interrompit la marquise en s'agitant comme si elle eût été sous l'obsession d'une pensée qu'elle voulait repousser; j'ai fait à Dieu un sacrifice volontaire, il faut l'accomplir...

L'abattement qui succède toujours aux crises violentes empêcha la marquise de continuer; ses facultés morales s'affaiblissaient, les forces lui manquaient pour souffrir. Elle tomba dans une lourde somnolence, et ne manifesta plus ses douleurs que par quelques plaintes.

Mme Godefroi veilla toute la nuit près de sa sœur. Vers le matin, comme elle traversait le salon pour rentrer dans sa chambre, elle vit l'abbé Girou qui, debout devant la fenêtre, lisait son bréviaire aux premières clartés du jour : lui aussi avait veillé, sans qu'on le sût, pour être prêt dans le cas où sa présence serait nécessaire, et, après cette nuit de fatigue et d'insomnie, il allait se retirer sans bruit.

Mme Godefroi fut touchée de ce dévouement silencieux, et, s'avançant vers l'abbé, elle lui dit : — Ma pauvre sœur est dans une situation qui me navre, elle a des peines qui la tuent. Monsieur l'abbé, j'espère en vos bons conseils pour la sauver.

II.

Mme de Blanquefort revint de cette crise qui, un moment, avait mis sa vie en péril; mais elle resta si épuisée, si languissante, que sa sœur la jugea hors d'état de supporter la plus légère commotion morale. Mme Godefroi tremblait à l'idée d'une nouvelle visite du marquis; heureusement il s'excusa auprès d'elle dans un billet fort poli, et prétexta les devoirs de sa charge pour se dispenser de revenir à la Tuzelle.

Mme Godefroi ne devait passer qu'une quinzaine de jours près de sa sœur, et cet espace de temps lui semblait bien court pour la mission qu'elle avait résolu d'accomplir. La bonne dame, accoutumée au luxe de sa maison, à la société des beaux-esprits et aux amusemens du monde, se serait fort ennuyée dans cette campagne solitaire, en compagnie d'un prêtre, d'un écolier et d'une pauvre femme malade, si elle n'eût été distraite par une continuelle attention à observer cet enfant dont le sort la préoccupait si vivement, et peut-être aussi poussée par un certain goût de réforme, un besoin d'exercer son esprit à combattre ce qu'elle appelait des abus et des préjugés.

Dès le lendemain de son arrivée, Mme Godefroi était familièrement montée chez son neveu pour le surprendre au milieu de ses occupations. Estève et l'abbé Girou habitaient au second étage une grande chambre, la plus triste et la plus nue de la maison. Deux lits sans rideaux, une table, quelques chaises et quelques planches servant d'étagères, formaient tout l'ameublement; quelques vieux livres étaient posés sur la table, à côté d'une écritoire et d'un sablier pareils à ceux dont se servaient les moines pour mesurer les heures qu'ils passaient dans leurs cellules. Un ordre exact, mais sans grace, régnait dans l'arrangement de ce chétif mobilier, où l'on aurait vainement cherché quelqu'une de ces élégances que la pauvreté la plus dénuée peut se procurer. Une fleur épanouie dans un pot de terre, un lambeau suspendu devant la fenêtre et à travers lequel le jour filtre adouci, suffisent pour égayer le plus misérable réduit; mais ici,

ces humbles recherches avaient été oubliées ou dédaignées. Le soleil, qui dardait sur les contrevents fermés, projetait une réverbération rougeâtre sur le carreau poudreux; les étagères étaient couvertes d'échantillons de minéralogie dont les couleurs terreuses formaient une assez laide mosaïque; quelques fleurs étaient arrangées sur une encognure, mais c'étaient des fleurs artificielles fabriquées avec des coquillages : bouquets bizarres, sans parfum, sans fraîcheur et sans grace.

— Ne vous dérangez pas, mon cher enfant, dit Mme Godefroi en forçant Estève à se rasseoir devant la table; je viens, si M. l'abbé le permet, assister à une de vos leçons; faites comme si je n'étais pas là, et continuez votre lecture.

— Mais cela va vous ennuyer beaucoup, observa naïvement Estève.

— Eh! pourquoi? Cette étude vous ennuie donc vous-même?

— Moi, c'est bien différent.

— Vraiment, mon neveu! s'écria Mme Godefroi, en souriant de la vanité ingénue qu'elle croyait découvrir dans cette réponse.

— Madame votre tante ne vous comprend pas bien, mon cher Estève, dit doucement l'abbé Girou; achevez d'expliquer votre pensée.

Estève baissa les yeux, et dit en reprenant un cahier manuscrit qu'il avait posé sur le gros in-folio ouvert devant lui : — Ce travail est d'obligation; si je le faisais avec ennui, je commettrais une faute.

— J'entends, dit Mme Godefroi, touchée de ce naïf effort de conscience, vous prenez goût à vos occupations par devoir, n'est-ce pas? C'est bien, mon enfant! Et dites-moi quel est ce livre que vous lisiez quand je suis entrée?

— C'est, répondit Estève, le trentième volume des *Acta sanctorum*.

— Nous en avons traduit une partie, ajouta l'abbé; c'est cette traduction que nous allions revoir.

— Voyons, j'écoute, dit Mme Godefroi en s'asseyant.

Estève reprit ses cahiers et lut à haute voix la légende qu'il venait de mettre en français; c'était la vie de deux sœurs, de deux nobles dames syriennes, sainte Marane et sainte Cyre, qui avaient quitté leur palais pour habiter une cellule murée, et dont la pénitence avait duré quarante ans. Leur histoire n'était que la lugubre énumération des austérités inouies, des supplices étranges qu'elles avaient volontairement supportés. Mme Godefroi écoutait cette sinistre histoire sans en être révoltée ni surprise; cela lui faisait l'effet de quelque récit des temps fabuleux. Distraite et l'esprit occupé d'autres pen-

sées, elle regardait Estève, qui, penché sur ses livres, lisait avec une application entière et soutenue, comme pour accomplir consciencieusement sa tâche. Mme Godefroi considéra un moment cette jeune tête ainsi courbée, ces in-folios poudreux, ces épais manuscrits, témoignages d'un labeur patient et assidu; puis ses yeux se reportèrent sur le sablier qui avait mesuré tant de jours monotones, tant d'heures perdues dans d'inutiles travaux, et, le touchant du doigt, elle le secoua avec une sorte d'impatience. L'abbé Girou comprit ce geste, et, répondant à la pensée de Mme Godefroi, il lui dit : — On ne sent guère la marche du temps quand tous les jours de la vie se ressemblent; les années s'écoulent ainsi sans désirs, sans regrets, sans souvenirs.

—C'est être déjà mort, murmura Mme Godefroi.

— C'est n'avoir pas encore vécu, reprit l'abbé Girou en tournant sur Estève un regard plein d'affection et de mélancolie.

Les derniers grains de sable tombaient au fond du clepsydre; les heures consacrées à l'étude venaient de finir. Sur un signe de l'abbé, Estève referma son cahier et se leva.

— Et à présent, qu'allons-nous faire? demanda Mme Godefroi.

— C'est l'heure de la récréation, répondit l'abbé; Estève la passe dans le jardin. — Allons, mon enfant, saluez madame votre tante et descendez; vous me retrouverez à la chapelle.

— Il n'est pas malheureux encore, dit Mme Godefroi en suivant du regard Estève qui s'éloignait d'un air posé; il supporte le présent sans effort, sans ennui; il est sans crainte, sans prévision pour l'avenir.

— C'est un esprit simple, une ame innocente, telle encore qu'elle est sortie des mains de Dieu, dit l'abbé Girou avec un soupir; veuille le ciel qu'elle reste toujours dans sa sainte ignorance!

— Vous avez tout fait, monsieur, pour qu'elle n'en sorte jamais, s'écria Mme Godefroi d'un ton qui exprimait plutôt un regret qu'un reproche.

— Il est vrai, répondit tristement le vieux prêtre; j'ai caché la lampe sous le boisseau; j'ai éloigné des yeux de cet enfant la lumière qui lui eût montré des abîmes; je l'ai garanti de la science qui mène au doute, car l'ignorance et la foi peuvent seules le sauver.

— Vous pensez donc, monsieur, que son sort est irrévocablement fixé? Vous croyez qu'il ne sortira d'ici que pour entrer au couvent et se faire moine?

— Si j'en eusse douté, madame, l'aurais-je élevé ainsi, répliqua vivement l'abbé Girou.

— Vous avez aussi prévu, monsieur l'abbé, les privations matérielles que l'état religieux impose, reprit Mme Godefroi en jetant un regard autour d'elle; Estève ne s'est sans doute jamais aperçu qu'il est né d'une famille riche.

— Jamais. Il fera vœu de pauvreté sans savoir ce que c'est que la richesse; ainsi, loin de la regretter, il croira avoir trouvé dans son couvent tout le bien-être qu'elle donne. L'ordre a des revenus considérables, certaines recherches sont permises chez les bénédictins : en entrant dans la cellule où il doit passer sa vie, Estève s'apercevra qu'elle est mieux ornée et d'un aspect plus gai que cette chambre; il ne lui viendra pas à l'esprit de la considérer comme une prison, et tout d'abord il s'y plaira. Ce nouveau séjour lui offrira d'ailleurs bien des distractions innocentes dont je le prive. Il sera sensible aux petites jouissances de la vie monastique, car ici il n'aura connu que le travail et les privations.

— Ainsi votre but a constamment été de rendre son existence dans le monde plus monotone, plus pénible, plus dure que celle qui l'attend dans le cloître?

— Oui, madame; telle est la triste tâche que je me suis imposée; si je m'étais trompé, que Dieu me pardonne en faveur de ma bonne intention!

— Et pour rendre moins affreux le sacrifice de cet enfant, vous avez vous-même sacrifié plusieurs années de votre vie! s'écria Mme Godefroi, frappée de tant d'abnégation; vous avez partagé cette existence bornée, cet esclavage de l'ame et du corps, vous qui savez qu'il y a hors d'ici le monde, la liberté! Ah! monsieur, c'est un sublime dévouement!

— Je n'ai fait que mon devoir de chrétien et de prêtre, dit humblement l'abbé Girou.

Cette réponse refoula momentanément les sympathies qui commençaient à gagner la vieille dame; les mots de prêtre et de chrétien réveillaient toujours dans son esprit certaines rancunes et comme un instinct de controverse. Cependant elle garda le silence, et, saluant l'abbé d'un geste amical, elle descendit pour chercher Estève.

Le soleil disparaissait à l'horizon au sein des nuages enflammés; des clartés plus douces inondaient les cieux et la terre. La végétation souffrante et dévorée par les feux du jour semblait reverdir et

aspirer les vagues fraîcheurs qui circulaient dans l'air. De faibles gazouillemens commençaient à s'élever des arbres où la cigale avait répété son aigre chanson, tant qu'un rayon de soleil avait dardé sur son corselet gris. Déjà les vers luisans brillaient comme de pâles émeraudes dans les herbes du jardin, et les oiseaux nocturnes ouvraient leurs lourdes ailes sur la crête des vieux murs.

Le jardin de la Tuzelle était un terrain vague qui depuis nombre d'années n'avait reçu aucune culture. On y aurait vainement cherché les masses de lauriers-roses, les buissons de myrte, les fleurs rares que le vieux M. de Tuzel montrait avec tant d'orgueil, et dont ses deux charmantes filles faisaient jadis de si beaux bouquets. Les arbres indigènes avaient étouffé les arbustes exotiques; de tous côtés, le figuier étendait ses vigoureux rejets, et, à l'ombre de ses feuilles larges et dures, les plantes délicates avaient toutes péri. Les rameaux vivaces de la vigne rampaient sur le sol, au lieu de s'élever en treilles et de mêler comme autrefois leurs pampres aux tiges élégantes du jasmin d'Espagne. Le jet d'eau était à jamais tari, et les figures en terre cuite des quatre Saisons, tombées de leurs piédestaux, n'étaient plus que d'informes débris épars entre les ronces. Mme Godefroi marchait silencieusement dans ce vaste jardin; elle cherchait Estève et pensait le surprendre au milieu de sa récréation, tout rouge, tout essoufflé par quelqu'un de ces exercices violens auxquels se livrent volontiers les jeunes gens contraints à de longues heures de travail et d'immobilité; pourtant aucun joyeux éclat de voix, aucun bruit de pas ne se faisait entendre, et la vieille dame allait au hasard, à travers ces sentiers qu'elle ne reconnaissait plus. Enfin elle aperçut Estève assis au fond du jardin. Il n'était pas seul; une vieille servante attachée à la famille de Tuzel depuis un demi-siècle, et qui avait vu naître les deux sœurs, marmottait à côté de lui son chapelet. Estève, les coudes sur les genoux, le front dans ses mains, semblait absorbé dans quelque pensée triste.

— Mon cher neveu, que faites-vous donc là? s'écria Mme Godefroi; est-ce que vous récitez le rosaire avec Babeau?

— Non, ma tante, répondit-il en rougissant comme s'il se fût surpris à commettre une faute, hélas! non; tandis que Babeau disait son chapelet à l'intention de ma mère, moi, j'oubliais de faire les répons.

— Et à quoi pensiez-vous donc, mon enfant?

— Je n'ose presque le dire, murmura-t-il d'une voix mêlée de larmes qui tout à coup débordaient de son cœur. Il m'est venu une

pensée que je ne puis envisager : ma mère est malade; aujourd'hui je ne l'ai pas vue, et subitement j'ai ressenti au fond de mon cœur comme un grand effroi. Pour la première fois de ma vie j'ai pensé à la mort.

— Taisez-vous donc, monsieur, s'écria la Babeau, que les larmes gagnaient aussi; Mme la marquise est jeune, elle n'a pas cinquante ans : est-ce qu'on meurt à cet âge-là? J'ai trente ans de plus qu'elle, et je compte que Dieu ne me prendra pas encore.

— Elle a raison; vous vous affligez sans motif, ajouta Mme Godefroi en affectant une sécurité qu'elle n'avait peut-être pas; votre mère est souffrante, mais il n'y a pas le moindre danger à craindre. Allons, enfant, séchez vos yeux et n'ayez plus de chagrin.

Ces paroles rassurèrent complètement Estève. Comme tous ceux qui en sont à leurs premiers chagrins, il pouvait être aisément consolé. Un instant encore il demeura silencieux, agité, tremblant, sous le coup des impressions violentes qui venaient de l'assaillir. Son ame avait passé d'une douleur excessive à un vif sentiment d'espoir et de joie, et on voyait encore en lui comme les oscillations d'un ébranlement intérieur tel qu'il n'en avait jamais éprouvé; mais enfin tous ces troubles s'apaisèrent, et la tranquillité revint dans son cœur soulagé.

— Oh! mon Dieu, dit-il avec un profond soupir, mon Dieu! que je suis heureux d'être délivré de ces angoisses! C'est le mauvais esprit qui me les avait envoyées pour m'abattre et me tenter.

— Vous tenter! s'écria Mme Godefroi d'un air d'indulgente raillerie; mais c'est absurde, ce que vous dites là, mon enfant! A quelle faute, à quelle tentation le démon peut-il vous induire en vous désespérant par la prévision d'un si grand malheur?

— A la plus grande de toutes les fautes, répondit Estève; au murmure, à la révolte contre la volonté de Dieu, qui m'aurait envoyé une telle affliction.

Mme Godefroi hocha la tête et considéra en silence cet enfant, dans la voix duquel vibrait encore une sourde émotion. Elle était effrayée de ce qu'elle venait de découvrir en lui de puissance pour aimer et d'énergie pour souffrir.

— Ah! pauvre petit, pensa-t-elle, l'abbé Girou a beau faire, tu as trop de cœur pour être jamais un bon moine.

Un moment après, le premier coup de l'*Angelus* avertit Estève que l'abbé l'attendait à la chapelle. Il s'éloigna. Mme Godefroi retint la Babeau, qui s'en allait aussi.

— Ma bonne Babeau, lui dit-elle en la faisant asseoir à son côté, sais-tu que tu dois avoir bien des choses à me raconter? Il s'est passé tant d'évènemens dans la famille depuis que nous ne nous sommes vues!

La Babeau fit tristement un signe affirmatif.

— Il s'est passé peut-être bien des malheurs, des malheurs que j'ai ignorés, reprit Mme Godefroi. Ma sœur n'a pas été heureuse avec M. de Blanquefort; il l'a bien délaissée; depuis long-temps il ne l'aime plus.

— Il la hait et il voudrait la voir morte, répondit sourdement la Babeau.

— Ceci dépasse tout ce que j'avais soupçonné, murmura Mme Godefroi consternée. Comment une femme si douce, si vertueuse, si parfaite, a-t-elle pu inspirer de tels ressentimens? Peut-être est-ce une injuste jalousie qui a animé contre elle son mari?

— Non, madame, non. Eh! de qui donc aurait-il pu être jaloux, bonne sainte Vierge? De son ombre? Mme la marquise est une de ces femmes sur lesquelles il ne peut pas y avoir un soupçon.

— Mais alors quelle est la cause de cette haine?

— La cause! qui le croirait, qui oserait le penser sans l'avoir vu de ses yeux? s'écria la vieille servante avec une indignation qui, long-temps comprimée, éclatait tout à coup et comme malgré elle. La cause! c'est ce pauvre innocent que Mme la marquise a mis au monde pour son malheur! Dieu me garde de manquer au respect que je dois à mon maître; mais, puisque vous me demandez la vérité, il faut la dire : M. le marquis est un mauvais père. Il ne voulait qu'un héritier, et, quand cet enfant est venu au monde, il l'a maudit; j'en suis sûre, je l'ai entendu.

— Est-il possible qu'un sordide et misérable orgueil ait ainsi étouffé en lui tous les sentimens de tendresse et de justice! Est-il possible qu'il ait osé manifester cette haine abominable contre son propre sang!

— Non, non, madame, il n'a rien manifesté aux yeux du monde : le respect humain, qui est toute sa loi, l'a retenu; mais, quand les portes étaient fermées, dans la chambre de Mme la marquise, où j'étais seule avec elle, quels emportemens! quelles malédictions! que de pleurs! que d'angoisses! A force de mauvais traitemens, de secrètes injures, d'horribles menaces, il a chassé de chez lui la mère et l'enfant. Mme la marquise est venue se réfugier ici, et alors elle a été tranquille.

— M. de Blanquefort ne venait donc jamais la voir?

— Jamais. Pendant bien des années, Mme la marquise a vécu ainsi abandonnée, sans voir d'autres personnes que M. l'abbé et le révérend père Damase, son confesseur. La consolation de voir son fils aîné lui a même été refusée. Elle s'est soumise à tout sans murmure; elle a mis ses peines au pied de la croix et tout son espoir en Dieu. Dans le monde, on croit qu'elle a quitté sa famille par un excès de dévotion, et M. le marquis en a répandu partout le bruit, en disant qu'elle avait tout abandonné pour ne plus songer qu'à son salut. Il feint de se conformer à sa volonté en la laissant ici, et il assure qu'elle se trouve la plus heureuse créature qu'il y ait ici-bas; mais cela n'est pas vrai : elle se meurt de chagrin, vous le voyez.

— Je comprends à présent, s'écria Mme Godefroi; ma pauvre sœur a offert et voué son enfant à Dieu pour le soustraire à la haine de son père. Mon beau-frère a fait tous ces abominables calculs, tous ces mensonges, pour donner un prétexte à sa conduite, pour déguiser les sentimens dénaturés qui lui ont fait commettre déjà tant d'iniquités, et il a pensé que ma sœur ne le démentirait pas, qu'elle n'oserait dire la vérité, même devant moi. En effet, elle est capable de cet absurde et sublime effort de vertu; elle m'a tout caché, et sans doute elle persistera jusqu'au bout à se taire.

— Certainement elle n'accusera jamais M. le marquis devant vous, dit la Babeau; elle ne l'accuserait pas quand même il s'agirait de sa vie.

— Elle le craint donc plus que la mort?

— C'est plutôt la crainte de Dieu qui la retient; elle regarderait la moindre plainte comme un péché.

— Mais qui donc a réussi à lui persuader tout cela? s'écria Mme Godefroi; qui s'est emparé ainsi de son esprit et lui a donné des convictions si aveugles et si fermes? qui l'a sermonnée et prêchée avec tant de succès?

— Personne, répliqua Babeau; non, en vérité, personne. Mme la marquise est devenue tout à coup dévote.

— Comment! du jour au lendemain, pour ainsi dire?

— Oui, madame, à la suite d'un malheur dont elle a été témoin, répondit la Babeau en se rapprochant de la vieille dame comme si quelque souvenir effrayant revenait à son esprit. Mme la marquise a toujours eu de la religion; pourtant elle ne passait pas sa vie à l'église, elle allait au bal, enfin elle était comme tout le monde. A cette époque, il n'y avait encore qu'un enfant dans la maison, et M. le mar-

quis n'était pas ce qu'il a été depuis. Madame était jeune, jolie, partout fêtée; elle ne songeait guère à son salut : tout à coup ses idées changèrent; elle tomba dans la dévotion à la suite d'un évènement terrible qui s'est passé ici, sous ses yeux... il y aura dix-sept ans à la Saint-Lazare.

— Ma sœur ne m'en a rien écrit, je n'en ai rien su! dit Mme Godefroi étonnée; il y a long-temps de cela; mais tu dois t'en souvenir; tu étais là sans doute?

— Sainte Vierge! il me semble que j'y suis encore, répondit la Babeau en regardant la lune dont le disque argenté se levait à l'horizon. C'était par une soirée comme celle-ci, une belle soirée claire comme le jour; Mme la marquise était à la campagne depuis une semaine; monsieur devait la venir trouver pour les vacances, qui commençaient au 1er septembre. Donc le jour de Saint-Lazare, qui est le dernier du mois d'août, Mme la marquise était seule ici avec ses gens et le petit comte, M. Armand, qui avait alors dix ans. Il pouvait être environ minuit; les gens étaient déjà couchés; Mme la marquise m'avait dispensée de l'attendre pour la déshabiller; je l'avais laissée lisant dans le salon, et j'étais montée à ma chambre. Je faisais mes prières, lorsque j'entendis dans le chemin un coup de fusil, et presque aussitôt deux autres coups, puis le bruit d'une voiture qui arrivait. Nous n'attendions monsieur que le lendemain; pourtant j'eus l'idée que c'était lui, car les chiens n'aboyèrent pas. Je descendis, et dans l'escalier je rencontrai madame; elle était pâle comme une trépassée, et si tremblante qu'elle fut obligée de s'asseoir sur les marches. — Babeau, me dit-elle, as-tu entendu? Je suis sûre qu'il est arrivé un malheur. — Au même moment on frappa au grand portail. Madame se releva; l'inquiétude où elle était par rapport à M. le marquis lui donna subitement une force extraordinaire; ce fut elle qui ouvrit le portail. En reconnaissant la voiture de monsieur, elle jeta un cri et s'appuya sur moi, sans oser s'assurer par elle-même de ce qui était arrivé; ce fut moi qui, regardant au fond du carrosse, aperçus la première un corps étendu sur les coussins. M. le marquis était assis sur le devant, et il avait fait monter Saint-Jean à côté de lui.

Madame ne comprit pas d'abord ce qui venait d'arriver; elle avait un si grand effroi, qu'elle était comme égarée et poussait des gémissemens pitoyables. M. le marquis descendit de carrosse; il était tout couvert de sang, et, sans prendre garde à cela, il vint vers sa femme : — Rassurez-vous, lui dit-il, je ne suis pas blessé; mais il y a là quelqu'un de mort... le vicomte Gabriel d'Entrevaux.

Madame fit un cri étouffé et cacha son visage; la vue du sang et ce corps mort à deux pas d'elle lui donnaient le vertige. Monsieur reprit avec une tranquillité qui montrait bien sa dureté d'ame : — Comme je venais vous surprendre ce soir, j'ai rencontré le vicomte qui, de son côté, allait à la campagne pour un rendez-vous de chasse. Nous avons fait route ensemble; à cent pas d'ici, nous avons été attaqués par des hommes postés en embuscade au bord du chemin. J'étais sans armes, mais Saint-Jean, qui suivait à cheval, avait des pistolets dans les fontes; il a tiré ses deux coups, les voleurs ont riposté, et d'Entrevaux est tombé raide mort avec une balle dans la tête.

— Ah! je vois maintenant, interrompit Mme Godefroi contristée par ce récit, je vois pourquoi ma sœur a changé de visage hier soir quand son mari a dit qu'il ne craignait pas les mauvaises rencontres, pourquoi elle semblait éprouver une si pénible impression chaque fois que ses yeux s'arrêtaient sur ce vieux Saint-Jean. Mais, dis-moi, qui était M. d'Entrevaux? Quelque parent du marquis, je suppose? quelque ami de la famille?

— Point du tout, répondit la Babeau; madame ne l'avait pas vu quatre fois en sa vie peut-être. C'était un beau cavalier, pimpant et galant, la fleur de la jeune noblesse du pays. M. le marquis ne recevait pas des gens comme cela chez lui.

— Mais alors comment se peut-il que ma sœur ait pris tant à cœur sa triste fin?

— Ce n'est pas le chagrin qu'elle en a conçu qui a subitement tourné son ame vers la religion, c'est le tableau qu'elle a eu toute une nuit sous les yeux. Figurez-vous, madame, qu'elle tomba sur le perron à moitié morte de saisissement lorsqu'elle aperçut ce pauvre corps que Saint-Jean et le cocher tiraient du carrosse par les pieds. Jésus! le cœur me manqua aussi quand je vis tout sanglant et raide mort ce beau jeune homme qui, un moment auparavant, était plein de vie et ne songeait guère qu'il allait paraître devant Dieu. M. le marquis le fit transporter dans la maison; on l'étendit sur le canapé du salon d'en bas et on jeta sur lui un drap de lit. Quelle nuit nous passâmes! Tous les domestiques veillaient dans l'antichambre. Les portes et les fenêtres du salon étaient ouvertes. On avait allumé un cierge devant le canapé. M. le marquis n'avait pas voulu se retirer, il veillait aussi dans le salon, un livre de prières à la main.

— Mais ma sœur n'était pas restée là, son mari l'avait sans doute éloignée?

— Au contraire; dès qu'elle fut un peu revenue de son saisisse-

ment, il la fit entrer dans le salon pour qu'elle lui tînt compagnie pendant cette triste veillée. Mme la marquise obéit. Elle se mit à genoux devant un fauteuil, son livre de prières à la main. Elle ne lisait pas; elle avait les yeux fixés sur le mort, et cette vue lui donnait des frissons qui lui faisaient dresser les cheveux sur le front. De temps en temps M. le marquis lui parlait, mais elle ne répondait pas. Toute la nuit se passa ainsi. Le lendemain matin les gens de justice arrivèrent, et, après qu'ils eurent fait leur procès-verbal, on mit le corps dans la chapelle. Le même jour les parens et tout le clergé d'Aix vinrent pour les funérailles. Le vicomte fut enterré le lendemain. Mme la marquise avait passé toute cette journée en prières. Le père Damase, son confesseur, vint la voir, et dès-lors elle manifesta ses nouveaux sentimens. Elle ne pensait plus qu'à la mort, et elle s'y préparait comme si sa fin eût été proche. C'était une idée, une sorte de terreur qui s'était emparée de son esprit. Quelquefois, je puis vous le dire à vous, j'avais peur qu'elle ne devînt folle. La naissance de son second fils la détourna de ces imaginations. Elle ne parla plus de la mort quand elle eut cet enfant; mais sa dévotion n'a fait qu'augmenter au milieu de ses chagrins, et véritablement c'est sa confiance en Dieu qui l'a soutenue dans une si triste vie.

— C'est une ame pleine de douceur et de faiblesse, dit tristement Mme Godefroi; elle a succombé sans aucune résistance, sans tenter un effort contre les autres ou sur elle-même. Et, dis-moi, les meurtriers du vicomte ont-ils été reconnus et pendus?

— Malheureusement non. Ils firent du chemin pendant la nuit, et, le lendemain, quand la maréchaussée se mit à leur poursuite, ils avaient peut-être quinze lieues d'avance. M. le marquis ne s'épargna pas dans cette affaire; mais toutes ses diligences n'aboutirent à rien.

— Voilà une lugubre histoire, dit la vieille dame en se rapprochant instinctivement de la Babeau. Malgré sa force d'ame, elle ressentait une vague terreur, et les faibles bruits que le moindre souffle de vent éveillait dans le feuillage des figuiers la faisaient frissonner. — Viens, Babeau, reprit-elle en se levant vivement comme pour s'enfuir, viens, rentrons.

Plusieurs jours s'écoulèrent dans la monotone uniformité de cette vie solitaire, inaccessible aux bruits extérieurs, dont les habitans de la Tuzelle avaient depuis si long-temps l'habitude. La présence de Mme Godefroi et de sa suite n'avait pu animer et remplir cette maison vide et muette. On y parlait à voix basse, on n'y riait jamais, on s'y pétrifiait en quelque sorte dans la scrupuleuse observation des com-

mandemens de Dieu et de l'église. Les deux laquais de Mme Godefroi passaient leur temps, dans une salle basse, à dormir ou à jouer aux cartes en cachette. Andrette, la suivante parisienne, pleurait d'ennui tout le jour. Mme Godefroi ne quittait guère la marquise, que son état d'épuisement et de maladie retenait dans la chambre. Les deux femmes se parlaient peu; il n'y avait entre elles aucun échange d'idées; tout se bornait à de tendres soins d'un côté, et de l'autre aux témoignages d'une affection reconnaissante. Pourtant, malgré le silence qu'elles gardèrent sur certaines questions, les deux sœurs s'entendirent et se laissèrent aller, presque à leur insu, à de mutuelles concessions. Mme Godefroi vit sans se courroucer la vénération qu'un vieux moine, le père Damase, inspirait à la marquise, dont il était depuis bien des années le directeur. Elle toléra parfaitement des pratiques de dévotion qu'au premier abord elle avait trouvées absurdes, et dont elle s'était intérieurement moquée. Le père Damase lui inspira, en dépit de ses préjugés philosophiques, les mêmes sympathies que l'abbé Girou. Elle ne put, dans la sagacité de son esprit et la justice de son ame, méconnaître la vertu de ces deux hommes, réellement vénérables et saints par leurs œuvres. Elle ne fut pas tentée de se convertir à leur exemple, mais elle respecta leurs convictions au point de ne rechercher avec eux aucune controverse. D'autre part, Mme de Blanquefort se relâcha un peu de ses austérités. Elle consentit à quitter son horrible cilice et à coucher sur un meilleur lit. Le dimanche qui suivit l'arrivée de sa sœur, elle fit une plus grande concession : comme elle voulait se lever malgré sa faiblesse, afin de remplir ses devoirs religieux, Mme Godefroi la supplia de s'en dispenser pour cette seule fois; elle céda sans résistance, et assista d'intention à la messe que le père Damase célébrait dans la chapelle.

Mme Godefroi ne tarda pas à s'apercevoir que sa sœur était une de ces femmes chez lesquelles l'instinct maternel va jusqu'à la passion. Elle ne pouvait entendre le nom de son fils aîné sans un attendrissement mêlé de larmes, et la douleur d'être séparée de lui était continuelle dans son cœur. La présence d'Estève était sa consolation, son bonheur, toute sa joie : joie amère et troublée par la prévision d'une séparation inévitable et peut-être prochaine. Sa physionomie, habituellement mélancolique et morne, avait une expression plus sereine quand cet enfant était près d'elle; il semblait, quand elle arrêtait sur lui ses grands yeux tristes, que son ame soulagée se reposait un moment dans la satisfaction suprême d'une si chère con-

templation; mais la religion, qui défend tout témoignage excessif, même lorsqu'il s'agit de l'attachement le plus naturel et le plus légitime, retenait chez la marquise l'expression de ses sentimens. Elle s'interdisait ces caresses, ces douces paroles, dont les mères sont si prodigues, et réprimait continuellement tous les élans de son amour. Estève répondait à cette affection sérieuse et calme en apparence par une tendresse infinie, une profonde vénération. Il y avait encore dans les témoignages de cette tendresse quelque chose d'enfantin et de charmant qui faisait parfois sourire la triste mère. Estève n'avait pas perdu l'habitude de se reposer à ses pieds, la tête appuyée sur ses genoux, et toujours prêt à écouter quelque récit, l'histoire de quelque enfant prédestiné devenu un saint, ou bien celle de quelque image miraculeuse. C'était encore près de sa mère qu'il se réfugiait dans ses jours de trouble et de chagrin, lorsque l'abbé Girou l'avait regardé presque sévèrement pour une légère faute, ou bien lorsque une vague inquiétude s'emparait de son esprit, lorsque des idées qu'il ne pouvait pas formuler naissaient dans son cerveau semblables à ces germes qui, cachés trop profondément dans le sein de la terre, ne peuvent se faire jour, et périssent faute d'air et de soleil. Mais ces momens d'affliction étaient rares. Ordinairement Estève accourait calme et content près de sa mère; il restait avec elle pendant tout le temps de sa récréation; puis, l'heure du travail venue, il allait sans impatience et sans ennui recommencer la tâche accoutumée. La présence de Mme Godefroi l'avait d'abord effarouché; mais bientôt il l'aima de tout son cœur. Pourtant il ne put jamais s'enhardir jusqu'à une certaine familiarité, et il ne lui témoignait en retour de ses bontés qu'un timide respect. Dans les conversations que la vieille dame provoquait, il montrait habituellement un esprit droit, mais simple et paresseux; nul rayon ne traversait les ténèbres de son intelligence, nulle corde ne vibrait dans son ame endormie. Cependant, lorsque sa sensibilité était excitée, lorsque les seules facultés qui avaient pu se développer en lui recevaient une vive impulsion, il trouvait, pour exprimer ses sentimens, des mots qui plus d'une fois étonnèrent Mme Godefroi, en trahissant les trésors cachés de son intelligence. Alors la vieille dame arrêtait sur lui des regards inquiets, et disait en son ame : — Fasse le ciel que je le sauve du froc et du couvent!

Quinze jours s'écoulèrent ainsi, et telle était l'influence de cette vie monotone et murée, qu'elle commençait à agir sur le caractère de Mme Godefroi et à calmer son activité d'esprit. La vieille dame

s'assoupissait aussi dans le cercle éternel de ces mornes habitudes où roulaient depuis si long-temps les habitans de la Tuzelle. L'époque de son départ approchait; elle n'avait plus qu'une semaine à passer près de sa sœur, et pourtant elle n'avait encore rien fait, rien tenté pour rendre à cet enfant, dont le sort la touchait si vivement, sa liberté, ses droits, sa place dans la maison paternelle. Elle y songeait pourtant, et en parlait quelquefois à l'abbé Girou, qui, sans se permettre aucun conseil, lui laissait entrevoir peu d'espoir de succès, et semblait presque effrayé à l'idée de cette tentative.

Une après-midi, les deux sœurs étaient ensemble dans la chambre de la marquise, qui était encore plus faible et plus souffrante que d'habitude. L'atmosphère était lourde et suffocante; une chaleur intense se faisait sentir jusqu'au fond des habitations, et l'air qui pénétrait à travers les joints des persiennes était brûlant comme s'il eût soufflé à travers une fournaise. Mme de Blanquefort avait voulu descendre à la chapelle, où le père Damase était venu de grand matin dire une messe de mort, et elle y était restée long-temps en prières. Sa sœur n'avait pas tenté de la détourner de ce redoublement de ferveur; elle ne s'était pas étonnée non plus du service funèbre, car la Babeau l'avait prévenue la veille en lui disant : — C'est demain Saint-Lazare, un triste anniversaire. Mme la marquise passera la journée en prières pour que Dieu sauve l'ame de ce pauvre M. d'Entrevaux, qui mourut sans confession.

Mme de Blanquefort avait un moment fait trêve à ses exercices de piété; elle se reposait près de sa sœur, la tête inclinée, les yeux à demi fermés, les mains jointes sur ses genoux. Au premier abord, on aurait cru qu'elle priait encore au milieu d'une involontaire somnolence; mais, en la regardant mieux, on s'apercevait, au contraire, qu'elle était en proie à une souffrance intérieure, à une sombre agitation, contre laquelle son ame luttait désespérée et vaincue. Mme Godefroi la considérait tristement, et n'osait troubler cette funeste apparence de repos; elle n'avait point de paroles pour calmer ce cœur affligé; les ressources de sa philosophie, la grace de son esprit, l'autorité de sa raison, eussent été impuissantes auprès de cette pauvre femme, qui souffrait, croyait et ne raisonnait pas; sa tendresse seule pouvait lui apporter de muettes consolations. Elle prit affectueusement la main sèche et brûlante de la marquise, et lui dit doucement :

— Allons, Cécile; à quoi pensez-vous? Voici l'heure de la récréation; Estève attend peut-être déjà là dehors que nous lui disions d'entrer.

Comme elle disait ces mots, le bruit d'une voiture se fit entendre dans le lointain; les deux femmes écoutèrent un moment sans parler et en se regardant avec effroi; puis la marquise dit d'une voix éteinte:

— C'est M. de Blanquefort; ah! j'avais pensé qu'il viendrait. J'ai comme le pressentiment de quelque malheur; mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de nous!

— Eh! que pouvez-vous craindre, ma sœur? dit Mme Godefroi avec fermeté, pourquoi tremblez-vous devant votre mari? Parce qu'il a été injuste, violent, parce qu'il vous a méconnue et foulée aux pieds? Mais le moment est venu de protester enfin contre la conduite odieuse, inique de cet homme. Pendant seize ans, vous avez gardé le silence, vous avez subi sans vous plaindre tant de douleurs et d'outrages, vous avez plié à deux genoux sous la main qui vous frappait; mais aujourd'hui, ma sœur, vous vous relèverez, et, si la force vous manque, je serai là pour vous soutenir.

— Au nom du ciel! ne parlez pas ainsi, Adélaïde, s'écria la marquise éperdue; vous ne savez pas... vous ne connaissez pas M. de Blanquefort... Non, non, point de révolte, point de résistance; pas un seul mot de reproche.

— Eh bien! c'est moi qui parlerai, je parlerai seule et en mon nom seulement.

— Non, non, vous dis-je, interrompit la marquise avec égarement; gardez le silence, quoi qu'il arrive, ma sœur; il y va de ma vie, de celle de mon fils. Promettez-moi, jurez-moi de vous contenir, de vous taire?

Mme Godefroi, saisie d'étonnement et de crainte à l'aspect de cette terreur, de ce désespoir, promit de garder le silence. La marquise se jeta à genoux devant son prie-dieu, et attendit. Un moment après, la voiture de M. de Blanquefort entra dans la cour : — Est-il seul? demanda la malheureuse mère à Mme Godefroi qui regardait en bas, cachée derrière les persiennes.

— Il est seul, répondit-elle en revenant vers sa sœur; allons, Cécile, soyez au moins calme et résignée.

— Je le suis, Dieu me fait cette grace, dit la marquise avec l'accent d'une secrète exaltation, comme si la courte prière qu'elle venait de faire lui eût tout à coup rendu une sorte de courage et de tranquillité.

Le marquis aborda sa femme et sa belle-sœur avec le même sang-froid, la même politesse aisée et grave qu'il avait montrée à la première entrevue; il excusa le comte Armand, qui, engagé pour un

dîner d'étiquette, n'avait pu l'accompagner, et parla ensuite pendant une demi-heure des choses les plus indifférentes. Les deux femmes ne prenaient à cet entretien que la part indispensable; elles tâchaient de paraître calmes, mais il était facile de deviner que la marquise luttait contre une secrète épouvante, et que l'inquiétude ôtait à Mme Godefroi une partie de sa liberté d'esprit ordinaire. Au milieu de cette conversation languissante, M. de Blanquefort se tourna vers sa femme et lui dit sans aucun préambule : — Ma visite a aujourd'hui un autre motif que le plaisir de rendre mes devoirs à votre sœur; je viens vous demander si vous persistez à accomplir le vœu que vous avez fait pour votre second fils.

— Oui, monsieur, répondit la marquise sans hésiter, mais d'une voix mourante.

— En ce cas, j'ai décidé qu'Estève entrerait au noviciat très prochainement, reprit M. de Blanquefort d'un ton bref; il est temps de commencer ses préparatifs de voyage; il partira avec madame votre sœur.

Mme Godefroi regarda son beau-frère avec un geste de doute, de stupéfaction; elle était tentée de prendre ses paroles comme une raillerie, tant cette proposition de mettre elle-même Estève en religion lui semblait étrange. La marquise avait mieux compris l'intention de son mari, et elle s'écria toute tremblante :

— Vous voulez que cet enfant parte avec ma sœur; et où doit-elle le mener, monsieur?

— Ne l'avez-vous pas deviné déjà? répondit froidement M. de Blanquefort; dans la maison dont l'un des mes proches parens, le révérend père Anselme, est prieur, à l'abbaye de Châalis.

— Si loin de moi, mon Dieu! si loin que je ne le reverrai jamais, murmura la marquise avec désespoir. Ah! monsieur, j'avais espéré que vous ne me sépareriez pas ainsi de lui, qu'il me serait permis de le revoir quelquefois. Le sacrifice que vous ordonnez est au-dessus de mes forces.

Le marquis la regarda fixement, et dit avec le même calme : — Il dépend de vous de ne pas l'accomplir. C'est vous qui avez décidé du sort de cet enfant, qui l'avez voué à Dieu; vous pouvez le lui reprendre; le pape vous relèvera de votre vœu.

— Ma sœur! s'écria Mme Godefroi incapable de se contenir plus long-temps; ma sœur, c'est le parti que vous dictent la raison, la justice, vos sentimens de mère. Quel scrupule, quelle frayeur insensée peut vous arrêter?

— Oui, madame, dites-le, ajouta le marquis sans détourner de dessus sa femme ses yeux animés d'une ironie cruelle, d'une fureur contenue; si vous le pouvez, expliquez les scrupules de votre conscience et les pensées qui vous troublent.

La marquise garda le silence et se cacha le visage dans son mouchoir, comme pour étouffer ses pleurs. M. de Blanquefort reprit lentement :

— Vous vous taisez! je n'insiste pas. Je ne m'attribue pas le droit de vous interroger comme un confesseur. Vous ne devez compte qu'à Dieu et au père Damase de l'état de votre ame. Vous venez de me faire connaître votre résolution, vous m'avez dit que vous persistiez dans le vœu qui vous fut dicté par la dévotion, la crainte de Dieu, la pensée du salut éternel. A présent que vous avez vous-même pour la seconde fois décidé du sort de votre fils, c'est à moi qu'appartient l'exécution de votre vœu. La maison où Estève doit faire profession est une des plus riches et des plus anciennes abbayes du royaume. J'ai été déterminé d'ailleurs par des liens de parenté. L'aïeule du prieur de Châalis était une Blanquefort. Le père Anselme est un religieux comme il n'y en a malheureusement plus guère aujourd'hui, zélé, fervent, sévère dans l'observation de la règle. S'il avait un peu moins de sainteté et un peu plus d'intrigue, il serait aujourd'hui provincial de son ordre; mais son ambition se borne à bien gouverner son abbaye. Voilà l'homme sous l'autorité duquel Estève doit passer sa vie. Vous voyez, madame, que je suis entré dans vos pieuses intentions, et que je m'y suis en tout conformé.

La marquise ne fit aucune objection. Elle s'était soumise, et un sombre accablement avait succédé à la première explosion de sa douleur. Mme Godefroi se taisait aussi, retenue par sa promesse, mais le cœur animé de sourdes résolutions. L'énergie naturelle de son caractère lui faisait envisager sans crainte une explication violente avec le marquis, et considérer avec une amère compassion la faiblesse, les mortelles angoisses, la morne résignation de sa sœur. Le marquis s'aperçut peut-être de ces dispositions; mais il n'eut pas l'air de remarquer la contenance indignée de Mme Godefroi et le silence obstiné qu'elle gardait.

— Madame, lui dit-il du ton le plus simple, il me reste à vous faire mes excuses pour l'embarras que cet enfant va vous causer.

— Point du tout, monsieur, répondit-elle froidement; en venant

ici, j'avais espéré obtenir de vous et de sa mère la permission de l'emmener pour quelques mois à Paris.

— C'est à merveille; une fois arrivé, vous le garderez quelques jours, si vous le jugez convenable, ensuite une personne de confiance pourra le conduire à Châalis.

— Non, non, ce n'est pas ainsi qu'il nous quittera, interrompit Mme Godefroi avec un profond sentiment d'amertume; si Estève ne peut échapper à son sort, si, pour accomplir le vœu de sa mère et votre volonté, il doit aller s'ensevelir dans un cloître, mon mari, mes enfans et moi, nous le conduirons jusqu'à la porte de l'abbaye de Châalis, nous recevrons ses derniers adieux, et il saura du moins qu'il laisse derrière lui une famille qui le regrette.

A cette réponse, le marquis se tourna vers sa femme avec un geste violent, et lui dit : — Sur mon âme! on dirait, à entendre votre sœur, que je force votre volonté, et que je suis un père dénaturé, le tyran, le fléau de ma famille!

— Oh! monsieur! qui oserait le penser, s'écria la marquise d'une voix tremblante, qui oserait se plaindre? Ce n'est pas moi, vous le voyez.

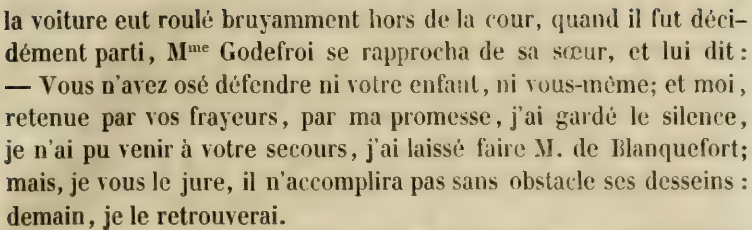
En entendant la malheureuse mère d'Estève protester ainsi de sa soumission, Mme Godefroi détourna les yeux, et alla s'asseoir à l'écart. Le marquis, après avoir marché un moment dans le salon, comme pour laisser à sa propre irritation le temps de se calmer, revint près de sa femme.

— Tout étant ainsi réglé et arrêté, je vais vous quitter, lui dit-il; ce soir, j'annoncerai dans le monde que cet enfant voué à Dieu, et que depuis long-temps on n'appelle plus que l'oblat, est près de ratifier la promesse que vous fîtes pour lui. C'est d'un grand exemple; mais on connaît votre haute piété, et personne ne s'en étonnera.

Comme il s'avançait pour prendre aussi congé de Mme Godefroi, elle se leva et vint à lui. — Monsieur, lui dit-elle, je dois partir dans quatre jours; peut-être ne pourrez-vous pas revenir ici recevoir mes adieux; demain, si vous voulez le permettre, j'irai vous les faire à Aix, chez vous, et embrasser une dernière fois mon neveu le comte Armand.

— Oui, madame, répondit le marquis étonné de cette brusque détermination; demain, j'aurai l'honneur de vous recevoir.

Il sortit; les deux femmes écoutèrent en silence le bruit de ses pas se perdre dans l'escalier et la porte se refermer sur lui. Quand



la voiture eut roulé bruyamment hors de la cour, quand il fut décidément parti, Mme Godefroi se rapprocha de sa sœur, et lui dit : — Vous n'avez osé défendre ni votre enfant, ni vous-même; et moi, retenue par vos frayeurs, par ma promesse, j'ai gardé le silence, je n'ai pu venir à votre secours, j'ai laissé faire M. de Blanquefort; mais, je vous le jure, il n'accomplira pas sans obstacle ses desseins : demain, je le retrouverai.

— Que voulez-vous faire, grand Dieu? s'écria Mme de Blanquefort en sortant à ces mots de son anéantissement.

— Je veux aller trouver votre mari, répondit froidement Mme Godefroi, je veux lui dire ce que je lui aurais dit aujourd'hui, si vous ne m'eussiez fermé la bouche. Soyez tranquille, vous ne serez pas là; vous et votre fils, vous serez à l'abri de ces emportemens, de ces violences qui vous font trembler pour la vie de tous deux; moi, je ne crains rien.

— Mon Dieu! je suis donc perdue! s'écria la marquise hors d'elle-même. Adélaïde, renoncez à votre résolution, je vous en supplie. Vous ne voulez donc pas me croire quand je vous dis qu'il y va de ma vie et de l'honneur de notre famille?

— C'est au nom de cet honneur que je parlerai, répliqua Mme Godefroi; c'est par la crainte du blâme, par le respect humain, par l'orgueil qui est son dieu, que j'attaquerai cet homme. Vos craintes vous aveuglent : il n'y a pas tant de péril que vous croyez à lui dire la vérité. Ce gentilhomme si jaloux de son honneur, ce magistrat intègre a su tromper le monde à force d'hypocrisie, donner à un sordide et détestable calcul l'apparence d'une tolérance pieuse. En sacrifiant son second fils, il a l'air de céder à vos intentions, et il satisfait impunément la haine abominable qu'il porte à son propre sang. Et vous ne voulez pas qu'il tremble quand je le menacerai de dévoiler de telles iniquités, de dire tout ce que vous avez souffert depuis seize ans! J'irai le trouver, je le démasquerai, vous dis-je. Courage, ma sœur! relevez-vous, envisagez votre situation. Qui pouvez-vous craindre? Vous avez pour vous la vérité, la justice, la loi.

— Non, non, ma sœur, s'écria la marquise en proie à une agitation effrayante; non : l'apparence vous abuse.

Et, se jetant impétueusement à genoux, elle ajouta : — M. de Blanquefort a été sévère, inflexible jusqu'à la cruauté, mais il a été juste.... il a été juste en chassant de sa maison l'enfant qui n'est pas le sien!...

Cette déclaration, cet aveu d'une faute qu'elle n'avait pas même

soupçonnée, frappèrent Mme Godefroi comme un éclair, un coup de foudre; elle vit d'un regard l'entière vérité et toute l'étendue du malheur de la marquise. Penchée sur cette femme qui sanglotait à ses pieds, et, pâle, tremblante elle-même de saisissement, elle la releva et la serra contre son sein. Quand les sanglots qui couvraient sa voix se furent apaisés, elle lui dit : — Mais votre mari s'est vengé... Celui que vous avez aimé n'existe plus.

— M. de Blanquefort s'est fait justice de ses propres mains, répondit la marquise avec un calme encore plus effrayant que les transports de douleur qu'elle venait d'éprouver; oui, il a été tout ensemble le juge et le bourreau... et, quand tout a été fini, il a traîné sous mes yeux le corps sanglant de celui qu'il venait d'assassiner. C'est aujourd'hui le funeste anniversaire de cette mort.

— Ah ! malheureuse, malheureuse! murmura Mme Godefroi.

— Vous voyez, ma sœur, quel a été le châtiment de ma faute, reprit la marquise, châtiment terrible et qui n'est pas retombé sur moi seule! J'ai offert le reste de ma vie en expiation, et Dieu, dans sa miséricorde, m'a recueillie. Quand ce pauvre enfant est venu au monde, je l'ai donné à lui pour le sauver, je l'ai remis entre ses bras pour qu'il le défendît, car je ne pouvais moi-même le protéger et le défendre. Que serions-nous devenus, Seigneur, si vous n'aviez eu pitié de ma détresse et accepté mon repentir?

— Hélas! dit Mme Godefroi, pourquoi ne vous êtes-vous pas souvenue qu'il y avait une personne au monde près de laquelle vous pouviez vous réfugier? Pourquoi n'êtes-vous pas venue me trouver avec votre enfant?

— J'en eus la pensée, ma sœur, mais M. de Blanquefort ne m'aurait pas laissé vivre en paix près de vous. Sa vengeance n'aurait pas été assouvie si j'eusse trouvé pour ce malheureux enfant des protecteurs, une famille. Il le hait comme le témoignage vivant de ma honte et de son déshonneur, et, n'en doutez point, il se serait une seconde fois vengé; Estève serait mort de sa main si je ne l'eusse, pour ainsi dire, retiré de ce monde en le vouant à Dieu.

— Ce vœu a satisfait sa justice, sinon sa vengeance, dit tristement Mme Godefroi; en faisant profession, Estève renonce à tout l'héritage de celui dont il est le fils aux yeux du monde et de la loi; il quitte jusqu'à son nom; Estève de Blanquefort ne sera plus que le frère Estève. Mais pourquoi le marquis exige-t-il que son sort s'accomplisse dès à présent? Pourquoi ne le laisse-t-il pas, pendant quelques années encore, vivre ici près de vous, comme il a si long-temps

vécu? Peut-être vos instances, vos prières, les miennes, obtiendront-elles ce délai.

— Non, non, ma sœur, répondit la marquise; je comprends les préoccupations de son esprit : il craint de mourir avant d'avoir assuré l'accomplissement d'une promesse dont notre saint père le pape peut me relever; il veut qu'Estève soit engagé par des vœux irrévocables avant que mon fils aîné devienne le chef de la famille.

— Il faut se soumettre, dit Mme Godefroi, abattue sous le coup de ces fatales révélations. Maintenant, ma sœur, je n'ai plus de conseils à vous donner; mais vous trouverez toujours près de moi des consolations, des secours : dans la situation terrible où vous êtes, que puis-je pour vous, que voulez-vous que je fasse?

— Rien, plus rien, ma chère Adélaïde, répondit la marquise en baissant la tête avec un geste de repentir, de profonde humilité; je n'ose même plus vous demander votre amitié; vous avez toujours été une femme sage, une épouse fidèle, et vous devez mépriser, au fond de votre ame, la malheureuse qui a trahi son devoir.

— Cécile, ma chère Cécile, est-il rien au monde qui puisse vous ôter mon affection? s'écria Mme Godefroi; ah! fussiez-vous mille fois plus coupable, fussiez-vous méprisée, repoussée par tous, votre sœur vous resterait et vous aimerait encore.

Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en fondant en larmes, comme autrefois à la porte du couvent des bénédictines, lorsqu'elles prononçaient de si tristes adieux; mais alors une vague espérance était au fond de cette désolation, une résolution énergique pouvait les sauver, et maintenant, à bout de leur avenir, elles pleuraient sur des malheurs à jamais irréparables.

— Ma sœur, dit enfin la marquise en réprimant sa douleur et son attendrissement, soyons calmes; j'ai peu de temps pour tout ce qui me reste à faire. Et d'abord, c'est à vous que je dois adresser une prière, c'est à vous que je vais demander une promesse. Vous allez emmener cet enfant; songez, hélas! que le contact du monde et jusqu'à vos soins pourraient lui être funestes, songez que sa perte et son salut dépendent de sa foi. Adélaïde, la promesse que j'ose exiger vous paraîtra bizarre, elle vous blessera peut-être; mais pardonnez aux prévisions, aux frayeurs d'une mère. Vous n'avez pas nos croyances, ma sœur, vous raisonnez sur les mystères que nous adorons; un mot échappé de votre bouche pourrait jeter un doute dans l'ame d'Estève, et la remplir de trouble et de regrets; un seul regard jeté hors du cloître où il doit passer sa vie pourrait lui laisser

quelque fatal souvenir. Promettez-moi de l'en préserver, promettez-moi que le pauvre oblat ne traversera seulement pas cette Babylone où vous vivez; promettez-moi de ne pas lui donner même l'espérance de vous revoir en le quittant au seuil de l'abbaye de Châalis...

— Je vous le promets, ma sœur, répondit Mme Godefroi.

— A présent, laissez-moi seule, ma chère Adélaïde, reprit la marquise; j'ai besoin de prier Dieu. Dans une heure, vous viendrez me retrouver avec mon fils et l'abbé Girou.

Elle alla s'enfermer dans sa chambre. Rien encore n'avait transpiré dans la maison. L'abbé était descendu au jardin pour lire son bréviaire. Estève, n'ayant pas trouvé sa mère au salon, se promenait tristement pendant sa récréation, et réfléchissait peut-être à cette nouvelle visite du marquis, pendant laquelle il avait inutilement attendu l'ordre de descendre pour rendre ses devoirs à son père.

Au bout d'une heure, Mme Godefroi entra silencieusement chez la marquise; Estève la suivait avec l'abbé Girou. Mme de Blanquefort était assise devant son prie-dieu; une pâleur effrayante couvrait ses traits décomposés comme ceux d'une mourante; pourtant elle paraissait calme, et l'accent de sa voix, ordinairement bas et voilé, semblait plus distinct et plus ferme. Elle dit à Estève d'approcher; il se mit à genoux près d'elle, sur le prie-dieu. Alors, sans faiblesse, sans émotion apparente, soutenue par cet immense amour de mère qui lui commandait de renfermer toutes ses douleurs, d'étouffer son désespoir pour rendre plus facile le sacrifice de cet enfant, dont l'ame allait frémir à ses premières paroles, elle annonça à Estève qu'il allait partir avec sa tante, et que très prochainement il entrerait au noviciat chez les pères bénédictins de Châalis.

A cette nouvelle, le pauvre enfant baissa la tête tout éperdu, et se prit à pleurer amèrement. Il y eut un silence. Mme Godefroi se cachait la figure dans son mouchoir; l'abbé Girou essuyait en tremblant les grosses larmes qui coulaient sur son visage vénérable; la marquise seule paraissait calme, et son regard, attaché sur le Christ qui surmontait son prie-dieu, avait une expression ineffable de souffrance contenue et de sombre sérénité.

— Mon enfant, dit-elle avec douceur, en réprimant tous les signes d'un attendrissement qui aurait augmenté la douleur d'Estève, mon enfant, pourquoi pleurez-vous ainsi? pourquoi votre cœur se révolte-t-il à la pensée de me quitter? Vous allez consacrer votre vie à Dieu, auquel je vous ai donné avant votre naissance; vous allez trouver votre père spirituel, vos frères en religion, toute une famille

unie par la charité, par des liens de paix et d'amour. Peut-être un jour aurai-je le bonheur de vous revoir dans la sainte maison où vous êtes près d'entrer; mais, si cette consolation m'était refusée, si je venais à mourir loin de vous, adorez la volonté suprême, et songez qu'il n'est point de séparation éternelle pour ceux qui ont vécu dans la pensée du salut; songez que je serai allée vous attendre dans le ciel, aux pieds de Dieu.

Elle se tut épuisée, à bout de ses forces, mais non de son dévouement, de sa résignation. D'un signe, elle pria l'abbé d'emmener Estève, car elle pensa qu'il achèverait plus promptement de se calmer hors de sa présence, et que, revenu de ce premier mouvement, il pourrait être consolé et persuadé par les exhortations du vieux prêtre. En effet, le soir même, Estève, quoique profondément triste et malheureux de quitter sa mère, songeait sans répulsion et sans effroi à la nouvelle vie qui l'attendait; il était déjà accoutumé à l'idée de revêtir la coule et l'aumusse des bénédictins de Châalis.

La marquise était restée seule avec sa sœur. Immobile à la même place, et trop faible pour parler ou faire une lecture, elle semblait prier mentalement. De temps en temps, Mme Godefroi prenait un livre posé sur le prie-dieu et lui lisait à haute voix quelques morceaux de l'*Imitation*. La Babeau pleurait tout bas dans un coin de la chambre. Avant de se retirer, Mme Godefroi s'agenouilla près du lit de sa sœur, qui venait de se coucher, et lui dit : — Je donnerais bien des années de ma vie pour vous sauver toutes ces angoisses; mais je ne puis rien, mon Dieu ! Pourtant il dépend de moi de retarder cette cruelle séparation. Je devais partir dans quatre jours; je resterai plus long-temps, bien plus long-temps, je resterai tant qu'on ne viendra pas me chercher de Paris.

— Non, ma chère sœur, répondit la marquise d'une voix faible et en serrant la main de la vieille dame contre son visage livide et froid, non, cette situation ne peut se prolonger; on ne peut vivre dans l'attente et la prévision d'une séparation si douloureuse. Mes forces y succomberaient.

Toute la journée du lendemain se passa tranquillement. Mme de Blanquefort retint son fils auprès d'elle et lui parla longuement de sa vocation, de ses devoirs, de son avenir. Mme Godefroi et l'abbé l'écoutaient, touchés jusqu'aux larmes et frappés de surprise, car il s'était opéré en elle une singulière et merveilleuse transformation. Cette femme, qui jusqu'alors avait fait consister la religion dans de minutieuses pratiques de dévotion, dans de cruelles austérités, dans

l'étroite observation d'inutiles devoirs, s'élevait tout à coup aux sublimes hauteurs de la philosophie chrétienne. Elle trouvait, pour raffermir l'ame de son fils, des pensées, des paroles, telles que Dieu en inspirait à la pieuse mère de saint Augustin. Estève, agenouillé près du lit, recueillait ces discours avec une avide et douloureuse attention; mais c'était moins le sens élevé, profond, qui se gravait dans sa mémoire, que l'accent de la marquise, que cette voix entrecoupée, dont les inflexions étaient si pleines de tendresse et de persuasion.

La fermeté, l'abnégation de Mme de Blanquefort ne se démentirent pas pendant les tristes jours qui précédèrent le départ d'Estève. L'instinct de sa tendresse trouva sûrement tous les moyens d'adoucir pour lui cette séparation, qu'elle envisageait avec autant d'effroi que le terme de sa propre vie. L'abbé Girou eut moins de force; son cœur se brisait à la pensée de quitter cet enfant, objet de si tristes soins, et il ne pouvait dissimuler sa profonde affliction.

Enfin, le moment fatal arriva. Aux premières clartés d'un beau jour de septembre, la voiture de Mme Godefroi roula dans la cour de la Tuzelle. Déjà l'on avait chargé les bagages; le postillon était en selle et faisait siffler son fouet; les chevaux, impatiens, battaient le pavé avec de sauvages hennissemens. — Mme Godefroi parut sur le perron. — L'abbé la suivait avec Estève.

— Monsieur, dit-elle en lui serrant la main, je vous recommande ma sœur....

La marquise s'avança la dernière. Elle ne jeta qu'un regard sur la voiture, et, serrant son fils dans ses bras, elle lui dit : — Estève, tous les jours de ta vie, souviens-toi de ta pauvre mère, et prie Dieu pour elle!...

A ces mots, elle le remit par un brusque mouvement à Mme Godefroi et rentra précipitamment. — Une minute après, Estève sanglotait, le front appuyé sur l'épaule de sa tante, et le carrosse roulait sur la grande route de Paris.

Mme Charles Reybaud.

DU MOUVEMENT
PHILOSOPHIQUE
EN PROVINCE.

Lorsqu'à la suite de la révolution française les coutumes locales et les priviléges des diverses provinces firent place à cette organisation régulière et uniforme qui réunit toute la France sous une même administration et dans une même hiérarchie, Paris devint l'unique centre de tous les pouvoirs et de tous les intérêts, et, par une conséquence presque nécessaire, de tout le mouvement littéraire et scientifique du pays. Les communautés religieuses vouées à la culture des lettres furent proscrites; avec elles disparurent les cours, les bibliothèques, les collections, et, ce qui n'est pas moins nécessaire pour susciter et entretenir le zèle des études, les conseils, les encouragemens et l'exemple d'hommes éclairés qui mettent en commun leurs lumières et leurs espérances. Par suite de cette concentration, tandis que l'Angleterre a deux universités florissantes, et qu'en Allemagne on rencontre partout des universités, des académies, des hommes d'étude, en France, l'activité intellectuelle n'a, à vrai dire, qu'un seul foyer pour suffire à tous les besoins. De là,

l'appauvrissement des provinces, qui, n'étant pas encouragées et ne recevant pas l'impulsion d'assez près, se détournent de la culture des lettres et font refluer sur la capitale, qu'ils encombrent, tous les esprits ardens et ambitieux. Le talent ne se révèle pas toujours de lui-même à celui qui le possède; le plus souvent l'étincelle vient du dehors. Si l'on veut que la lumière se répande également dans toute la France, il faut donner des alimens aux esprits, éveiller la curiosité, faire naître le goût de la science et des fortes études par le spectacle, rendu plus présent, de l'activité intellectuelle et de la vie littéraire et scientifique. Une riche nature peut rester endormie si rien ne la sollicite, et ignorer toujours les dons qu'elle avait reçus. L'amour de la vérité a aussi sa contagion, et, selon la belle parole d'un père de l'église, « les ames s'allument l'une à l'autre comme des flambeaux. » Croit-on que Paris s'accroisse de ce que l'on ôte aux provinces? Tout ce mouvement qui se fait autour des pouvoirs politiques dans une grande capitale, est-ce donc un auxiliaire pour la science? Avec cette publicité chaque jour croissante qui met la célébrité à la portée de tout le monde, assure cent mille lecteurs à un article frivole et n'en laisse pas aux œuvres les plus sérieuses, que devient la littérature sans croyance, sans culte de l'art, vendue au plus offrant et transformée en appeau pour prendre des dupes? Quelle indépendance, quelle dignité peut conserver la philosophie, traînée à la remorque des partis, flattant les passions qu'elle devrait dompter, et exploitée seulement au profit des philosophes? Les querelles envenimées, les ambitions, les intrigues qui occupent l'opinion et la faveur populaires, ne permettent pas à la philosophie de faire entendre sa voix au milieu de ces cris de haine. Il faut qu'elle s'avilisse jusqu'à devenir l'instrument d'un parti et à porter ses couleurs. Elle est la bien-venue sous cette livrée, pourvu encore qu'elle ne se rende pas importune! Ne sommes-nous pas les témoins de cette prévarication et de cette honte? Mais, s'il est vrai que la vérité ne se découvre qu'à ceux qui l'aiment et ne se donne qu'à ceux qui la recherchent pour elle-même, ne faut-il pas ouvrir des asiles aux méditations calmes, aux études persévérantes; fournir des issues à ces ambitions qui se nuisent, qui s'étouffent, et détourner au profit de la science cette impatiente activité qui se dépense sans but ou s'exerce pour le mal?

Notre pays peut être fier de cette unité qu'il a conquise au prix de tant de sang et de sacrifices, et qui n'est pas seulement dans le gouvernement et dans les lois, mais dans l'esprit, dans les mœurs

de la nation. Et cependant, sous ce niveau, l'originalité de nos provinces a-t-elle disparu tout entière? Parce que nous ne formons plus qu'un peuple et que nous avons tout mis en commun, nos intérêts et nos souvenirs, n'y a-t-il pas dans la diversité de nos origines un caractère qui devrait et pourrait encore se retrouver dans la littérature de chaque province? Nous touchons à la fois au nord et au midi de l'Europe; ne faut-il pas cultiver et développer ce double génie? L'Alsace, si éminemment française par l'esprit et par le cœur, placée en face de l'Allemagne, ne reçoit-elle pas l'impression de deux littératures, et presque de deux civilisations différentes? N'y a-t-il pas dans le midi de la France une population ardente, spirituelle, poétique, pleine d'invention et d'imagination, gardant les souvenirs de la gloire littéraire de Toulouse, et toute prête à rendre de nouveaux trésors si l'on vient à son secours? L'école de Montpellier, avec ses traditions spiritualistes, long-temps la première du monde, ne garde-t-elle pas encore aujourd'hui un rang à part dans l'enseignement de la médecine, et ne vient-on pas, par un coup de fortune, d'établir une chaire de philosophie à côté de la chaire de Lordat? Et cette vieille et poétique Bretagne, *remota Britannia*, tout isolée dans sa presqu'île, avec sa langue nationale, ses anciennes mœurs que les progrès de la civilisation ont tant de peine à entamer, ses préjugés, ses croyances naïves, son génie indomptable et persévérant, n'y a-t-il rien à en espérer? ne rallumera-t-on pas le feu sacré des études philosophiques dans la patrie de Descartes?

Il y a déjà quelques années que, dans l'espoir de diminuer l'encombrement des écoles de la capitale, de raviver le goût des lettres, et de donner un centre au développement original de chacune de nos grandes provinces, on a fondé à la fois plusieurs universités complètes. Caen, Strasbourg, Dijon et Toulouse possédaient seules presque toutes les facultés réunies; d'autres villes importantes ou n'avaient pas de haut enseignement, comme Lyon et Bordeaux, ou n'en avaient qu'un très incomplet, comme Rennes et Montpellier. Il était contraire à l'intérêt des bonnes études de laisser ainsi des facultés isolées. Une faculté des lettres, sans une école de droit, n'a pas son auditoire naturel; ni une faculté des sciences sans une école de médecine. Et d'autre part, quoi de plus nécessaire que d'ouvrir, à côté d'une école de droit ou de médecine, des cours de philosophie et de littérature? Ce que l'on appelle une éducation spéciale peut faire de bons praticiens; mais il n'y a pas d'homme véritablement éclairé sans une culture générale de l'intelligence. Les professeurs eux-

mêmes gagnent à ce rapprochement, ils s'instruisent mutuellement, ils s'aident, ils se piquent d'émulation, ils forment de concert des entreprises qui tournent au profit de la science. Qui ne voit que l'enseignement du droit appelle un professeur de morale, que la psychologie dirige, complète, rectifie les recherches anatomiques et physiologiques, tandis que le philosophe, à son tour, apprend des docteurs de la loi écrite à mieux comprendre la loi naturelle, et puise dans l'étude des conditions de la vie organique de nouvelles lumières sur les phénomènes du moi? La mesure qui fut prise comblait une grande lacune, et fut conçue dans les plus sages principes. Strasbourg, Dijon, Besançon, Lyon, Toulouse, Bordeaux, Rennes et Caen, possèdent aujourd'hui une école de droit, une école de médecine du premier ou du second degré, une faculté des lettres et une faculté des sciences.

Ces universités ont-elles répondu aux espérances qu'on avait dû concevoir? Quels résultats ont-elles produits? Si tant de ressources sont remises à des mains infidèles, si les ouvriers s'endorment à leur rang, dans l'espoir d'y être oubliés, s'ils corrompent la morale publique au lieu de l'éclairer et de la diriger, si aucun mémoire, aucun livre important ne signale le réveil des études philosophiques en province, ne faut-il pas que la critique s'en occupe et que l'opinion publique soit avertie? Qui songeait, avant toutes les querelles élevées dans ces derniers temps par le clergé, qu'il y eût à Toulouse ou à Strasbourg un enseignement public de la philosophie, et qu'on y faisait sans bruit un peu de bien, ou que l'on y pervertissait impunément la jeunesse par de détestables doctrines? Ces attaques, dont quelques esprits se préoccupent, quand elles ne porteraient que sur des faits mal compris ou exagérés, n'en serviront pas moins la cause de la philosophie et des lettres. N'est-ce rien que d'attirer tout de nouveau l'attention du public sur l'éducation, d'éveiller la critique sur le mouvement littéraire et philosophique de la province, de contraindre les professeurs à plus d'efforts et de vigilance, parce qu'ils se sentent surveillés? Si on accuse les professeurs d'être panthéistes, et qu'ils se défendent en soutenant qu'ils ne le sont pas, il n'y a que le panthéisme qui y perde. La discussion, la publicité, c'est la condition de la philosophie et son triomphe. Il vaut mieux pour elle être calomniée et persécutée que d'être oubliée.

Toutefois, on ne doit pas se hâter de juger. Rien de bon ne se fonde qu'avec le temps. Les nouvelles facultés ne peuvent être jusqu'ici que des colonies qui représentent en province l'état des sciences et des

lettres dans la capitale. Pour qu'elles prennent caractère et produisent de grands résultats, il faut qu'elles se fassent adopter dans chaque province, qu'elles en comprennent l'esprit, les intérêts, les besoins, qu'elles s'identifient avec elles, qu'elles acquièrent ainsi de l'autorité, pour y exercer une action véritable. Déjà tous les cours sont en pleine activité, quelques-uns dans de bonnes conditions de succès. On fonde des *revues*, on publie des livres. Ce n'est qu'un commencement; mais ce qui importe, c'est que l'impulsion donnée commence à être suivie. Un grand nombre de mémoires sur des sujets de philosophie ancienne, la traduction de plusieurs livres allemands, une histoire générale de la scholastique, une histoire du cartésianisme, deux traités complets de philosophie, voilà, en laissant de côté tout ce qui ne s'adresse pas au véritable public et paraît composé dans un intérêt autre que celui de la science, le résultat général de cette première campagne; et quoique la plupart de ces ouvrages n'aient qu'un mérite contestable, si l'on veut se rendre compte de l'état de la philosophie en France, on ne saurait faire abstraction de tous ces travaux et de toute cette activité.

Le mouvement particulier des diverses provinces n'est pas encore, au bout de trois ans, assez nettement dessiné pour que l'on puisse rapporter à chacune d'elles les ouvrages qu'elle a produits, et en tirer des conséquences pour son avenir. Rennes est la seule ville qui fournisse pour son contingent un grand nombre d'ouvrages; après elle, viendrait Lyon : les facultés de création nouvelle se signalent les premières. Les professeurs de l'université n'ont guère composé que des mémoires, et la plupart sur des sujets restreints. Les philosophes étrangers à l'enseignement conçoivent de plus hautes pensées, et publient des histoires générales ou des systèmes complets de philosophie. En général, les prétentions les plus modestes ont été les plus heureuses : la science ne compte pas de nouvelle école; mais l'érudition philosophique s'est enrichie de plus d'un excellent mémoire.

Un des meilleurs ouvrages, le meilleur peut-être qu'ait produit la province dans ces derniers temps, c'est le livre de M. Th. Henri Martin sur le *Timée* de Platon (1). Il faut louer d'abord M. Martin d'avoir choisi un sujet approprié à son talent, et non au goût et aux préférences de l'époque. S'il n'avait songé qu'à lui et à ses intérêts, il n'aurait pas consacré quatre années de sa vie à écrire un commen-

(1) *Études sur le Timée de Platon*, par Th. Henri Martin, professeur à la faculté des lettres de Rennes. Paris, chez Ladrange.

taire qui n'aura pas en France vingt lecteurs. Ce dialogue de Platon, qui paraît aujourd'hui édité, traduit et commenté par M. Martin, est l'un des plus difficiles à comprendre; il ne suffirait pas, pour en venir à bout, de connaître à fond la langue grecque, si l'on n'était au courant des doctrines platoniciennes et du système de Pythagore. Platon, dans cet ouvrage, résume toutes les connaissances de son temps : l'astronomie, la musique, l'anatomie, la physiologie, la médecine même; le commentateur pouvait-il être étranger à ces diverses sciences? Enfin, à ce dialogue du *Timée* se rattache en quelque sorte toute une littérature; on ferait une bibliothèque des commentaires anciens et modernes, grecs, latins, allemands, français, dont il a été l'objet, ou l'occasion, ou le prétexte. M. Henri Martin a eu le courage de dévorer tout cet ennui pour l'épargner après lui au reste des hommes. De cet amas de commentaires diffus, indigestes, incohérens, contradictoires, il a fait sortir un commentaire lumineux et comparativement très court, quoiqu'il n'ait pas moins de deux gros volumes. Il est possible, et ce sera tant pis pour le pays, que M. Martin n'ait pas travaillé dans son propre intérêt; mais il a travaillé dans le nôtre, et il a fait, avec une persévérance sans égale et un talent au-dessus de tous nos éloges, un livre que béniront bien des fois les platoniciens à venir, et qui jette des lumières toutes nouvelles sur l'histoire des sciences dans l'antiquité. M. Martin est beaucoup moins un philosophe et un littérateur qu'un érudit et un philologue. Ses opinions sur la doctrine même de Platon n'ont pas toujours la justesse et l'exactitude de ses recherches scientifiques; mais ce n'est là évidemment pour lui que l'accessoire; la part qu'il s'est choisie, c'est celle que tout le monde aurait trouvée rebutante et inaccessible. La presse, tout occupée à analyser et à porter aux nues des romans et des nouvelles, ou à créer de quinzaine en quinzaine une théorie philosophique complète à l'usage des philosophes, des politiques, des savans et des industriels, n'a pas le temps d'enregistrer des travaux de cette importance, qui restent pourtant dans la littérature d'un pays, et n'ont pas la destinée éphémère de tant de systèmes de philosophie inventés en quelques jours pour quelque besoin, et abandonnés le lendemain par leur auteur. M. Henri Martin n'a pas demandé qu'on le loue, et il est demeuré obscur. Après avoir achevé son grand travail sur le *Timée* et l'avoir imprimé à ses frais, il s'est mis tout aussitôt à composer une histoire des sciences du temps de Périclès. Il nous sera permis de dire au moins, sans attaquer la justice distributive de personne, que nous

voyons à l'Institut plus d'un académicien qui n'a pas fait de meilleures traductions, et ne ferait pas d'aussi bons commentaires. Du reste, M. Henri Martin n'est pas le seul qui représente en province l'érudition philosophique française, et nous venge des impitoyables improvisateurs de la capitale. Un collègue de M. Martin à la faculté des lettres de Rennes, M. Riaux, l'éditeur des *Niebelungen*, a publié sur Parménide un travail plein de recherches consciencieuses. A Caen, tandis que M. Berger nous donnait une exposition du système de Proclus, à laquelle il ne manque que plus d'étendue pour être un livre de la plus haute importance, un homme de talent et d'avenir, M. Émile Saisset, retrouvait toute la doctrine sceptique d'Enésidème, et en écrivait une réfutation pleine de verve et de logique. Quelques autres mémoires n'ont pas également réussi; mais ils sont tous conçus dans un bon esprit de critique. On remonte aux sources; on les discute. C'est de l'érudition saine au lieu de ces citations de troisième main dont on fait ailleurs un si ridicule étalage.

Nous ne parlerons des traductions d'ouvrages modernes que pour montrer qu'il y a là une mine féconde à exploiter; que les professeurs, par exemple, ne pourraient mieux employer leurs veilles qu'à doter le pays de toutes ces richesses, en même temps qu'ils s'exerceraient eux-mêmes à penser et à écrire, et se prépareraient ainsi à des travaux d'un autre ordre. De tous les pays de l'Europe, celui où l'on cultive la philosophie avec le plus de zèle, c'est l'Allemagne, et la philosophie allemande est à peine connue en France. Elle y a pourtant des enthousiastes et des adversaires, mais on en juge le plus souvent sur parole. Depuis le livre de M[me] de Staël, qui vint presque nous la révéler, on en a fait des expositions et des critiques; peut-être des traductions vaudraient-elles mieux. M. Tissot, de Dijon, qui a composé la meilleure histoire abrégée de la philosophie allemande, s'est chargé presque seul d'en traduire les ouvrages les plus importans. Nous lui devons une traduction de l'excellente *Histoire de la Philosophie ancienne* de Henri Ritter, et de la plupart des ouvrages de Kant. Il nous a donné, du philosophe de Kœnigsberg, la *Critique de la raison pure*, les *Principes métaphysiques du Droit*, les *Principes métaphysiques de la Morale*, la *Logique* (1). Malheureusement ces traductions, qui pourraient lui faire tant d'honneur, ne sont pas irréprochables. Écrites avec une précipitation sans exemple, chargées d'inexactitudes, de phrases mal construites et inintelligibles, de bar-

(1) Paris, chez Ladrange.

barismes, de fautes d'impression, elles peuvent soulager un peu le lecteur, mais elles ne dispensent pas des textes originaux. Il suffit, pour comprendre toutes ces négligences, de jeter les yeux sur la longue liste d'ouvrages traduits ou composés par M. Tissot. Un seul homme ne peut pas suffire à une telle besogne; et que résulte-t-il de toute cette hâte? Plût à Dieu qu'elle n'eût pas d'autre résultat que de produire de mauvais ouvrages! Si ce que M. Tissot a fait est mal fait, c'est tant pis pour M. Tissot; mais, si ses traductions empêchent d'en faire de meilleures, c'est tant pis pour tout le monde. Rien n'était plus facile à M. Tissot, l'homme de France le plus véritablement instruit du mouvement philosophique en Allemagne, que de choisir quelques livres considérables et d'en faire des traductions accomplies; tandis qu'en ajoutant en quelque sorte sa barbarie à celle de Kant, il n'a fait que créer des difficultés nouvelles et rendre plus repoussant encore l'aspect extérieur de cette philosophie. Ce n'est pas d'un Français qui se fait Allemand que nous devons attendre la lumière sur un pareil sujet. M. Tissot a passé à l'ennemi, c'est un Allemand, il ne peut s'en dédire. S'il pouvait faire entrer la philosophie française dans les voies de la philosophie allemande, il croirait l'avoir sauvée; mais je l'en défie. Ce pays-ci est le pays du sens commun; on ne s'y paie pas de chimères. Nos rêveurs métaphysiques, qui accaparent la vogue pour quelques jours, ont des enthousiastes, mais pas de disciples. Aucune philosophie ne jettera de racines dans le pays de Descartes si, avant tout, elle n'est raisonnable et intelligible. Si nous sommes sûrs d'avoir toujours le sens commun, nous pouvons sans regret abandonner le génie aux autres.

Il est juste toutefois de mentionner, à côté de M. Tissot, M. Ch. Bénard, professeur de philosophie à Rouen, qui a publié *l'Esthétique* de Hegel (1). C'est un heureux choix à tous égards. Aucune science n'a autant d'attrait pour tous les esprits que la science du beau, et, par une destinée bizarre, il n'en est peut-être aucune qu'on ait cultivée avec moins de succès. Nous avons en France, outre l'essai de Montesquieu sur le goût, le traité de l'abbé Batteux et celui du père André; mais ce sont assurément de fort médiocres ouvrages, et M. Bénard a bien raison de leur préférer celui de Hegel. Peut-être ne fait-il pas assez de cas du sixième livre de la première *Ennéade* de Plotin; le chef de l'école d'Alexandrie s'y élève, à la suite de Platon, à des hauteurs que personne peut-être ne pourra dépasser. Il

(1) *Cours d'Esthétique*, par W. Fr. Hegel, analysé et traduit par Ch. Bénard, professeur de philosophie. Paris, chez Joubert.

existe une traduction anglaise de cet admirable ouvrage, par Taylor (Londres, 1787). Hegel n'a pas l'abondante et magnifique inspiration de Plotin; mais son ouvrage, traduit par M. Bénard, est aujourd'hui ce que nous avons de mieux dans notre langue sur la science du beau. M. Bénard n'a pas tout traduit; il a abrégé quelquefois, suivant le système adopté par M. Michelet dans sa traduction de Vico. Faut-il l'en louer ou l'en blâmer? En principe, ces remaniemens sous prétexte de traduction sont une chose déplorable; toutefois, M. Bénard a composé son livre avec tant d'art, qu'on ne reconnaît pas la trace de son travail, et peut-être, après tout, nous a-t-il épargné des redites et des longueurs. Quoique *l'Esthétique* de Hegel soit un bel ouvrage, ce n'est pas là un de ces livres auxquels on ne peut toucher sans sacrilége.

M. Xavier Rousselot, qui habite Troyes, porte plus haut ses prétentions, car il a voulu écrire l'histoire d'une des trois grandes époques de la philosophie (1). C'est ici, comme on voit, une très grande et très longue entreprise, et peut-être ferait-on mieux, quand on ne peut venir à Paris, de choisir un point restreint d'érudition, de traduire des ouvrages, ou de se livrer à la spéculation pure. Qu'on y songe, en effet. Pour écrire l'histoire du développement philosophique pendant plusieurs siècles, que de matériaux il faut compulser! A Paris même, au milieu de tant de richesses bibliographiques, on ne pourrait tout trouver; et, quand on aurait tous les livres sous la main, comment les lire? Une histoire faite d'après d'autres histoires n'est pas une histoire, ce n'est rien; c'est un manuel, un sommaire, quelque chose qui n'existe pas. Dans une ville où la philosophie est cultivée par un grand nombre de savans, on consulte sur ce qu'on ne peut pas lire; on obtient des directions, des conseils. Mais conçoit-on que, dans une ville de province, un écrivain isolé, loin de tout secours, vienne à bout d'un tel projet? M. Rousselot, il est vrai, a choisi le moyen-âge, et c'est la partie de l'histoire de la philosophie pour laquelle on trouve le plus facilement des secours. Les anciennes bibliothèques des parlemens et des couvens recèlent des trésors sur la scholastique, et dans plus d'un diocèse on rencontre encore de ces vénérables prêtres, tout chargés d'années et de science, qui ne tiennent pas assez à la gloire pour écrire, mais qui aiment trop la vérité pour ne pas secourir ceux qui la cherchent. Que M. Rousselot n'a-t-il donné des limites à son ambition! Si M. Henri Martin, qui

(1) *Histoire de la Philosophie dans le moyen-âge*, par Xavier Rousselot. Paris, chez Joubert.

est plus savant que ne le sera probablement jamais M. Rousselot, avait voulu faire une histoire de la philosophie grecque, il est à croire qu'il n'y serait pas parvenu. Qu'a-t-il fait? Il s'est borné à Platon, et dans Platon il a choisi, sur trente-trois dialogues, le plus important et le plus difficile, puis il a passé quatre ans à l'étudier. Aussi ce qu'il a fait est fait, et on ne saurait en dire autant de l'*Histoire de la Philosophie au moyen-âge* de M. Rousselot.

M. Rousselot ne voit dans le moyen-âge que la question des *universaux*. Il divise toute cette période en quatre parties, en se fondant sur les phases diverses de cette question fondamentale. C'est une grande question sans doute, la première, si l'on veut, et pourtant ce n'était pas la peine de changer la classification reçue. Ce qui importe au moyen-âge, c'est plutôt la forme que le fond. S'il est vrai de dire que la méthode est tout en philosophie, cela est vrai surtout au moyen-âge, puisqu'il s'agit bien moins de découvrir la vérité que de se mettre en état de la découvrir, et de conquérir le droit d'y travailler sans entraves. M. Rousselot, qui généralise avec quelque légèreté, de cela seul qu'il voit des réalistes dans le moyen-âge, conclut que l'influence de Platon n'y a pas été moindre que celle d'Aristote; c'est le premier résultat fâcheux d'une érudition douteuse de conduire à des paradoxes, et de faire naître des rapprochemens défectueux. Il soutient que tous les systèmes modernes ont leurs racines dans la philosophie scholastique. Cela est juste et vrai; mais, pour avoir trop voulu abonder dans son propre sens, M. Rousselot a perdu le bénéfice de cette idée heureuse qu'il s'était appropriée. On ne saurait trop le répéter aux historiens : de comparaisons en comparaisons, à force de diminuer les différences et d'exagérer les ressemblances, on arrive à une identité et à une immobilité parfaites, et alors il n'y a plus d'histoire. Quand on sera parvenu à faire de tous les systèmes le même système, comment expliquera-t-on la génération des systèmes l'un par l'autre? M. Rousselot, par exemple, est convaincu que tout réaliste est panthéiste : c'est là certainement une proposition téméraire, à moins que M. Rousselot ne soit attaqué du même mal que M. l'abbé Maret, professeur à la Sorbonne, qui voit des panthéistes partout; car enfin, si tous les réalistes sont panthéistes, ne peut-on pas dire aussi que tous les nominalistes sont athées, de sorte que personne ne pourra plus croire en Dieu? De cette prémisse que tout réaliste est panthéiste, M. Rousselot conclut que saint Anselme est un panthéiste. Quoi! saint Anselme, l'auteur du *Proslogium!* saint Anselme, l'inventeur de la preuve *à priori* de l'existence de Dieu!

Cela ne prouve rien sans doute, et M. Rousselot dira de saint Anselme ce que disait Malebranche de cet infame athée de Vanini, qui, pour cacher son athéisme, avait malicieusement écrit une démonstration sans réplique de l'existence de Dieu. Bien plus, suivant M. Rousselot, le célèbre argument de saint Anselme, qui est celui de Descartes, qui est celui de Leibnitz, et que certains savans veulent retrouver jusque dans saint Augustin et dans Platon, cet argument conduit directement au panthéisme, et c'est pour cela que Fénelon ne s'en est pas voulu servir. Le malheur, c'est que Fénelon s'en est servi, et je renvoie M. Rousselot à la page 169 de l'*Existence de Dieu*.

« L'ouvrage d'Anselme qui nous montre le philosophe à découvert, dit M. Rousselot, est son *Dialogue sur la vérité*; c'est là que, s'oubliant pour ainsi dire, il plonge dans l'abîme métaphysique, dans le vrai en soi, l'intelligible de Platon, le vide *Sunya* du bouddhisme, en ramenant tout à l'unité. » Ne parlons pas de ce style. Que signifient tous ces rapprochemens? M. Rousselot sait-il bien ce qu'il fait quand il rapproche un peu plus loin l'unité de saint Anselme de l'unité de Plotin? Sait-il seulement ce que c'est que l'unité de Plotin? ce que c'est que la substance et le panthéisme?

Quelle histoire à écrire que cette scholastique! Pendant que le monde s'agite au dehors dans une sorte de chaos, au milieu de ces guerres sans merci, de ces vengeances impitoyables, de cette invincible et brutale ignorance, les couvens gardent précieusement le feu sacré de la science. Là des moines à demi barbares, assujettis à la règle, occupés à dompter leurs passions, à plier leur esprit sous le joug de la foi et de l'autorité, asservis à un jargon inintelligible, entravés par des règles puériles, agitent encore malgré eux ces grands problèmes de la science, et retrouvent, quoi qu'ils fassent, au fond de leur ame cette curiosité innée à l'esprit humain, qui engendre la philosophie et ne permet pas à la raison de s'abdiquer. La même foi qui, vaincus, les rend intrépides, vainqueurs, en aurait fait des persécuteurs implacables. Tour à tour victimes et bourreaux, tandis qu'ils demandent des chaînes et applaudissent à leur propre supplice, l'indépendance de la pensée rompt toutes les barrières; elle triomphe de l'inquisition et des bûchers, et, pour dernière victoire, de la conscience même des philosophes. M. Rousselot n'a pas compris cette longue lutte de deux principes opposés sans être contradictoires; il n'a pas su écrire cette autre histoire des conquêtes de la liberté, qui triomphe sur le forum romain, où l'on brûle Giordano Bruno, et sur la place du Salin à Toulouse, quand les cendres de Vanini sont jetées au vent.

Au lieu d'une histoire médiocre de la scholastique, M. Bouillier nous a donné une excellente monographie sur Descartes (1). M. Bouillier est le professeur de philosophie de la faculté des lettres de Lyon, et sans contredit l'un des professeurs les plus habiles et les plus distingués de l'Université. L'histoire de la révolution cartésienne qu'il vient de publier a remporté un prix dans un des concours de l'Académie des sciences morales. C'est en effet un mémoire plutôt qu'un livre, et il serait injuste de juger sur un essai, quelque brillant qu'il puisse être, un esprit aussi excellent. Cet ouvrage est conçu avec sagesse; le style en est clair, facile, et d'une sobriété remarquable; les idées sont plutôt justes et sensées que profondes et originales. M. Bouillier ne semble pas avoir une connaissance très étendue des sciences naturelles et mathématiques; mais la faute n'en est pas à lui. Elle est à nous tous, qui ne savons plus creuser qu'un seul sillon; comme si Descartes ou Leibnitz n'avaient pas été aussi grands par la science que par la philosophie. L'auteur poursuit l'histoire du cartésianisme jusqu'au triomphe éphémère de la philosophie sensualiste; son livre touche ainsi à toutes les grandes renommées du XVII[e] siècle, et nous fait voir l'influence du cartésianisme s'étendant sur toute la littérature et jusque sur la poésie. C'est une lecture attrayante, facile, accessible même aux gens du monde, et que les philosophes peuvent faire encore avec intérêt et avec fruit. Les détails ne sont pas irréprochables; cependant je ne ferai qu'une seule querelle à M. Bouillier.

Depuis ces dernières années, on a beaucoup parlé de Spinoza, raison de plus pour n'en rien dire qui ne soit exactement vrai. Il est infiniment plus facile de raisonner à perte de vue sur le panthéisme de Spinoza, que de lire une seule page de ces théorèmes et de ces lemmes que quelques écrivains veulent bien transformer en soupirs d'amour et en hymnes à la gloire de Dieu. Pour M. Bouillier, ne craint-il pas d'avoir expliqué d'une façon quelque peu légère l'origine de ce panthéisme? Tantôt il le fait sortir tout entier de la seule définition de la substance, sans doute d'après ce principe passablement ironique de M. Laromiguière, qu'un grand système de philosophie peut être bâti sur un malentendu; tantôt il se fait un monstre de cette proposition parfaitement innocente : « Il ne peut y avoir deux substances de même attribut (2), » et il est vrai que Spinoza s'en sert

(1) *Histoire et Critique de la révolution cartésienne,* par F. Bouillier, professeur à la faculté des lettres de Lyon. Paris, chez Joubert.

(2) *Éthique*, part. 1, prop. 5.

pour arriver à cette autre proposition un peu plus suspecte : « Il n'y a qu'une seule substance, dont tout le reste est un attribut ou un mode (1). » Mais la question est de savoir si la première conduit nécessairement à la seconde, et c'est là que M. Bouillier est tombé dans l'erreur. Que peut signifier en effet cette proposition, qu'il ne peut y avoir deux substances de même attribut? Si vous la prenez dans le sens de Spinoza, elle signifie qu'il ne peut y avoir deux dieux. Si vous la prenez dans le sens ordinaire, elle signifie qu'il ne peut y avoir deux êtres absolument identiques dans leur essence, et c'est tout uniment le principe des indiscernables. M. Bouillier voudrait-il ici faire la guerre à Leibnitz, pour lequel il professe ailleurs une admiration si sincère et si légitime?

En ne tenant aucun compte des manuels et des cahiers de cours, et de quelques ouvrages bizarres ou extravagans qui ne méritent pas l'honneur qu'on leur ferait de les réfuter, et de les tirer ainsi de l'obscurité qui leur convient, nous ne trouvons en province que deux philosophes spéculatifs, l'un tout jeune, M. Blanc-Saint-Bonnet, l'autre déjà mûr et connu par d'assez grands succès dans l'enseignement et dans la prédication, M. l'abbé Bautain. Loin de nous plaindre de cette disette, nous nous en félicitons sincèrement dans l'intérêt de la philosophie. Est-ce donc un bien que d'être inondés chaque jour des publications de M. Rogniat ou de M. Guiraud? Plût à Dieu que nous eussions rencontré en province un livre, un seul, digne de faire époque dans la science!

L'ouvrage de M. Blanc Saint-Bonnet a été publié sous ce titre assez bizarre : *De l'Unité spirituelle, ou de la Société et de son but au-delà du temps* (2). Cet ouvrage a quelques analogies avec le dernier livre de M. de La Mennais : *Esquisse d'une philosophie*. Comme M. de La Mennais, M. Blanc Saint-Bonnet aspire à renouveler entièrement la science, et à construire une synthèse complète; entreprise téméraire pour M. de La Mennais, malgré ses cinquante ans et son génie, et qui atteste dans M. Saint-Bonnet plus d'ardeur et d'impétuosité que de prudence. Ici, comme dans l'*Esquisse*, on s'efforce de réconcilier, non pas la raison et la révélation, mais, ce qui est fort différent, la raison et la tradition, c'est-à-dire que, par les lumières naturelles, on veut construire une métaphysique qui soit en tout d'accord avec la métaphysique chrétienne. La trinité de M. de La Mennais n'avait

(1) *Éthique*, p. 1, prop. 14 et 15.
(2) Paris, chez Pitois.

pas d'autre but. Que résulte-t-il de ces vains efforts? Qu'est-ce que la tradition sans la foi? Otez la révélation, il n'y a plus de doctrine chrétienne. Quand vous vous fatiguez ensuite pour retrouver le mystère de la trinité par les lumières naturelles, qu'attendez-vous de toutes ces subtilités? Ne sentez-vous pas, dès le premier mot, que la raison répugne à ces tentatives, et que, pour vouloir à tout prix faire d'un mystère un dogme philosophique, vous abandonnez du même coup la religion et la philosophie?

Prenez tous ces philosphes qui rêvent une même folie, le christianisme sans mystères : tous leurs systèmes roulent toujours sur deux points, en Dieu la trinité, au-dessous de Dieu l'opposition et la lutte de deux principes. Que d'efforts pour retrouver ensuite dans le monde, au moyen des deux principes qui le gouvernent, l'image et en quelque sorte la continuation des trois personnes divines! Une sorte de panthéisme confus et mystique est ordinairement le résultat de ces étranges tentatives. M. Blanc Saint-Bonnet n'a pas échappé à la loi commune. « La causalité, dit-il, est le principe qui individualise, et l'amour est le principe qui *divinise* le monde. » Où en serions-nous d'abord si l'on prenait au sérieux cette apothéose? Il n'y a pas en philosophie de métaphores vaines. « Dieu, dit-il encore, donna le nom d'ame à l'essence qu'il avait abstraite de lui-même. » Le monde, sorti de Dieu par cette abstraction, y rentre par l'amour qui le divinise. Philosopher ainsi, ce n'est pas philosopher, c'est jouer imprudemment avec les doctrines philosophiques. Pour bien apprécier le rôle des deux principes de la puissance et de l'amour, il faut voir comment M. Saint-Bonnet explique par leur moyen les rapports de l'homme et de la femme entre eux et avec le créateur. L'homme est la puissance, et la femme est l'amour. M. Saint-Bonnet va même plus loin, car il nous dit que la femme est créée pour être l'amour de la puissance de l'homme, et l'homme pour être la puissance de l'amour de la femme. Cet amour de la puissance, et cette puissance de l'amour, ne faisaient d'abord qu'un seul être et un seul principe; car M. Blanc Saint-Bonnet n'a pas échappé à cette pitoyable idylle de tous nos aventuriers philosophes, toujours empressés de coudre à leurs vaines et superficielles théories ce lambeau de vieille légende : « D'une ame, dit-il, le créateur en fit deux.... Lorsque ces deux ames se retrouvent, chacune ne s'unit pas à quelque chose d'étranger à elle; elle s'unit au contraire à quelque chose qui lui est intime et qu'elle possédait déjà par son origine. Chacune incomplète en soi possède ce qui compléterait l'autre. » Que l'on construise le mond

physique, ainsi que le veut M. de La Mennais, à l'image du monde moral, que l'amour se transforme en affinité, et cette union de l'homme et de la femme devient le signe mystique, le symbole de l'union de toutes les forces de la nature. Si M. Blanc Saint-Bonnet veut ouvrir *le Banquet* de Platon, il y trouvera *cet homme et cette femme qui se fondent en un ange*. Mais, que M. Saint-Bonnet y prenne garde, Platon, avec son art infini, a mis ce récit dans la bouche d'Aristophane. « Tous les hommes généralement étaient d'une figure ronde, avaient des épaules et des côtes attachées ensemble, quatre bras, quatre jambes, deux visages opposés l'un à l'autre, et le reste à proportion... Quand ils voulaient aller plus vite, ils s'appuyaient de leurs huit membres, par un mouvement circulaire, comme ceux qui, les pieds en l'air, imitent la roue. » Mais poursuivons le mythe de M. Blanc Saint-Bonnet. « L'homme a été créé puissance par le père; la femme a été créée amour par l'esprit, et l'enfant a été créé sagesse par le verbe. » Ici M. Saint-Bonnet est de sa propre école et ne peut être rapproché de personne. De bonne foi, qu'est-ce que tout cela? Est-ce de la science? Est-ce seulement du sens commun? Une dernière citation. M. Saint-Bonnet annonce en ces termes les titres des cinq livres qui doivent composer ses trois derniers volumes qui n'ont pas encore paru : « *De l'origine chronologique de la société*. — L'origine chronologique de la société en est la genèse, c'est-à-dire l'histoire (1). *De l'origine logique de la société*. — L'origine logique de la société en est la théorie, c'est-à-dire la science. *Du lien spirituel de la société*. — Le lien spirituel de la société est l'amour, c'est-à-dire la religion, etc. » On a besoin de le répéter, après de telles citations, le livre *de l'Unité spirituelle* est l'ouvrage d'un homme de mérite qui n'a pas su attendre. A-t-on le droit de s'étonner de ces extravagances, quand on sait qu'il s'en rencontre de toutes semblables dans des écrivains et des penseurs tels que M. de Bonald et M. de La Mennais? Ce qui les a conduits là, c'est le désir de ne pas s'écarter de ce que M. Blanc Saint-Bonnet appelle « la tradition. » Ces rêveries trouvent des partisans et des enthousiastes. Qu'on ne s'y trompe pas, les disciples de M. de La Mennais, par exemple, ne subissent pas ces bizarres théories par respect pour l'incontestable talent de leur maître; ils les aiment et les adoptent pour elles-mêmes, et croient fermement que la raison

(1) M. Saint-Bonnet emprunte à M. Buchez cette *innovation* d'appeler l'histoire la genèse de l'humanité, ou l'*androgénie*, et, pour éviter le reproche de plagiat, il a soin de nous prévenir de cet emprunt dans son premier volume.

et la philosophie sont perdues si l'on ne regarde comme une proposition démontrée, que Dieu est à la fois un seul Dieu et trois personnes. En vérité, si les théologiens peuvent se plaindre que l'invasion de la raison dans le domaine de la foi ait produit les hérésies et porté le trouble dans l'église, nous avons le droit de gémir à notre tour de cette importation et de ce travestissement des dogmes religieux. C'est un scandale pour la foi; c'est une décadence pour la raison.

Une nouvelle théologie, un nouveau système du monde, un plan nouveau de la nature humaine, voilà ce que M. Saint-Bonnet nous apporte, et il n'a que vingt-cinq ans! Rien n'effraie ces jeunes ames que ni l'expérience de l'histoire ni celle du monde n'a encore effleurées. Toutes les richesses qui leur poussent de leur propre fonds les enchantent elles-mêmes : elles ne voient ni les difficultés ni les conséquences fatales. Elles ne savent pas que ces mêmes principes qui leur semblent si nouveaux ont déjà vécu des siècles, qu'ils font partie de notre héritage philosophique, ou que la discussion les a réfutés et détruits. M. Blanc Saint-Bonnet, dans son ouvrage qui n'aura pas moins de six énormes volumes, parcourt le monde entier de la science avec une bonne foi sans exemple, portant partout la main, refaisant toutes choses, n'hésitant jamais, ayant un parti pris sur tous les points. Il ignore ces grandes luttes des systèmes philosophiques dont le spectacle, en attristant quelquefois l'ame du philosophe, mûrit et éclaire toujours sa pensée, en tempère les hardiesses, en règle, en assure l'élan. Il oublie ces grands esprits qui ont perdu la raison pour avoir envisagé de trop près de tels problèmes, tant d'autres qui ont perdu la foi et sont devenus sceptiques; les guerres allumées, les persécutions souffertes, et tout ce martyrologe philosophique qui nous étale pendant tant de siècles une si lamentable histoire. Le public même n'existe pas pour lui, ou du moins il ne soupçonne guère ce public indifférent, blasé, grand seigneur, faisant de la philosophie ou un objet de dédain, ou, ce qui est encore pis, un passe-temps; ni cet autre public plus instruit, initié aux secrets de la science, mais dévoué à ses propres idées, ayant fait de son côté son siége et disposé tout son ordre de bataille, et considérant comme un ennemi quiconque, avec des idées nouvelles, entreprend de porter le désordre dans des rangs si bien alignés. Le lecteur de M. Blanc Saint-Bonnet n'est pas un ennemi, c'est un disciple; ce n'est pas un indifférent, c'est un esprit jeune, ardent, passionné, que l'auteur a fait à son image. Il aime son lecteur, il le prend pour confident, il ne

lui déguise rien; il fait avec lui des digressions interminables; il ne soigne pas son style pour lui plaire; si ce style est ordinairement chaleureux et élevé, c'est que cela se trouve ainsi, sans qu'il y songe, par le bénéfice de sa nature; il ne recherche ni les agrémens ni la concision; un écrivain exercé ferait deux chapitres de chacun de ses volumes, et ne supprimerait rien d'important. On a si vite aujourd'hui deviné celui qui parle, sur son premier mot! Quand M. Saint-Bonnet, dont l'érudition est presque nulle, rencontre dans un philosophe de second ordre une opinion qu'il adopte, il le cite naïvement, sans s'excuser de mettre en scène pour si peu un personnage de cette importance. M. Buchez, M. Leroux, et d'autres qui n'ont pas même l'excuse d'une célébrité bien ou mal acquise, deviennent des autorités pour M. Blanc Saint-Bonnet, qui ne s'aperçoit pas que sa propre autorité aurait plus de poids pour tout homme de sens qui aura parcouru son livre. S'il lui arrive de lire un ouvrage médiocre, justement ignoré de tous, et que la presse dédaigne de réfuter, il le prend à partie et le discute comme s'il s'agissait de l'opinion la plus considérable. Un chapitre est intitulé : *Ch. Comte et Aristote;* un autre est consacré à la discussion des systèmes métaphysiques de M. Granier de Cassagnac. L'auteur écrit sans sourciller : Opinion de Fénelon, de M. Cousin et de *M. Noirot*, sur la fonction et le caractère de la raison. Cette habitude d'étudier et de citer de petits hommes et de petits écrits est un travers commun à beaucoup de nos philosophes. Ils liront Aristote dans quelque méchant sommaire rédigé par un moine à demi barbare, ils étudieront Platon dans je ne sais quel dictionnaire soi-disant philosophique; mais qu'il paraisse quelque brochure humanitaire sans idées, sans style, sans érudition, pourvu qu'on y fasse la guerre à l'éclectisme et à la psychologie, qu'on y vante le christianisme tout en proclamant les plus grossières hérésies, et qu'il y soit question à chaque page du progrès et de l'avenir de l'humanité, ils la dévoreront d'un bout à l'autre et la citeront à tout propos et hors de propos. C'est fort bien pour nos docteurs sexagénaires, qui ont publié leurs œuvres, fondé leur école, donné leur mesure, et dont par conséquent nous n'avons plus rien à attendre ni à craindre. Pour M. Saint-Bonnet, qui a du talent et de l'avenir, pour lui qui fait de la science parce qu'il l'aime et qu'il la comprend, si nous avions à lui donner des conseils, ce serait de laisser là tout ce bagage, d'abandonner aux partis politiques, à la suite desquels ils se traînent, ces ignorans présomptueux dont tous les travaux n'ont abouti qu'à porter le désordre et le trouble

dans quelques ames, de vivre dans la compagnie de Platon et d'Aristote, de Descartes, de Kant, de Malebranche, de Leibnitz; de n'avoir pas regret à cette ardeur, à cet emportement de jeunesse dont il veut profiter, dit-il, et qu'il sent s'éteindre en lui chaque jour. Qu'il ne le craigne pas, son inspiration est trop vraie pour ne pas être durable : il n'a nul besoin de s'emparer de l'occasion et de jeter tout son feu du premier coup. Avec l'élévation de son cœur et de sa pensée, qu'il étudie les maîtres, qu'il s'étudie lui-même, qu'il attende, et, au lieu de ces épisodes sans fin, de ces lieux communs, de ces discussions contre des adversaires qui n'existent pas, il nous donnera un ouvrage digne de lui, où il embrassera moins de sujets, mais où il aura su choisir et approfondir.

Le livre de M. Saint-Bonnet est le coup d'essai d'un jeune homme plein d'ardeur qui n'a guère vécu qu'en province. M. Bautain nous donne dans sa *Psychologie* et sa *Morale* les fruits d'une expérience que de graves études et une destinée agitée ont dès long-temps mûrie. Tout le monde sait que M. Bautain est un élève de l'école normale, et qu'il y a été le condisciple de M. Damiron et de M. Jouffroy. Envoyé à Strasbourg au sortir de l'école, c'est-à-dire, si je ne me trompe, en 1815 ou 1816, M. Bautain y est resté jusqu'à l'année dernière, et il est encore en ce moment le titulaire de la chaire qui a été quelque temps occupée par M. Ferrari. Pendant ce long intervalle, M. Bautain a constamment refusé de quitter Strasbourg pour venir enseigner la philosophie à Paris, à côté de son premier maître et de ses anciens condisciples. Mais, si sa vie extérieure ne présente aucun évènement, il n'en est pas de même de l'histoire de sa pensée. Arrivé à Strasbourg avec des doctrines spiritualistes, au moment où il vient à Paris se livrer à la prédication, M. Bautain est prêtre, et chef d'une école mystique.

On ne le sait pas à Paris; mais, à Strasbourg, M. Bautain est chef d'école. Il y a opéré des conversions dont quelques-unes ont eu des suites miraculeuses; il a failli y causer un schisme, et son évêque s'est cru obligé de le réfuter. M. Bautain a voué sa vie à la composition d'un traité complet de philosophie dont il a fait paraître la préface en 1833, et les deux premiers volumes six ans plus tard, sous ce titre : *Psychologie expérimentale* (1). La publication de la préface de M. Bautain fit une certaine sensation dans le monde philosophique. On savait l'importance et le succès de son enseignement;

(1) Strasbourg, chez Derivaux.

sa conversion avait fait du bruit. Dans cette préface, il attaquait toutes les écoles régnantes. Élève de l'école normale, il traitait l'éclectisme sans pitié, et le condamnait à n'être qu'un syncrétisme, c'est-à-dire l'accouplement de doctrines contradictoires et la négation même de toute philosophie. Prêtre, il n'épargnait pas l'enseignement des séminaires; on n'enseignait au clergé, disait-il, qu'une sorte de rationalisme scholastique, « rationalisme mesquin, bien plus étroit que celui de l'école écossaise. » Descartes même n'y était pas ménagé, et l'on y présentait sa philosophie comme une doctrine stérile et anti-chrétienne, repoussée avec raison pendant cent cinquante ans par le clergé, et à laquelle il revenait maintenant par ignorance ou par imprudence. Toutes ces attaques, assez superficielles, annonçaient du moins un esprit très convaincu et disposé à prendre dans la science un caractère net et déterminé. Sur ce point seulement, M. Bautain n'a pas trompé les prévisions qu'il avait fait naître. Ce n'est pas un catholique comme M. de Lamennais, M. Saint-Bonnet, M. Buchez, qui ne se montrent si fidèles au dogme de la trinité que pour se délivrer des commandemens de l'église; c'est un catholique pur et simple, n'admettant pas que l'on puisse douter comme philosophe de ce qu'on est obligé de croire comme chrétien, substituant à la raison, non pas cette révélation personnelle et immédiate dont le sens équivoque trouble si profondément l'esprit de M. Buchez et de M. Saint-Bonnet, mais « la révélation faite aux patriarches, et plus tard à Moïse et aux prophètes d'Israël, révélation qui a été expliquée, continuée, complétée par la parole évangélique. » La philosophie n'est pour M. Bautain ni supérieure, ni égale à la foi; elle n'a pas son chemin tracé à part, et n'en saurait être indépendante. La philosophie est la servante de la théologie, elle est l'exégèse sacrée; elle peut commenter les vérités révélées sous l'autorité de l'église. A nos yeux, parler ainsi, c'est nier tout simplement la philosophie; mais au moins cela est clair et catégorique. Il n'y a pas là d'illusion ni de faux-fuyant. On ne substitue pas la tradition à la foi, le suffrage universel aux conciles, ni la révélation personnelle à la parole de Jésus-Christ et à l'autorité des apôtres.

M. Bautain conçoit donc la philosophie comme la scholastique l'avait conçue, c'est-à-dire qu'il ne s'en occupe que pour l'anéantir, pour faire la guerre à la raison humaine et l'humilier devant la foi. « La parole sacrée, dit-il, doit fournir au vrai philosophe les principes, les vérités fondamentales de la science; mais c'est à lui qu'il appar

tient de développer ces principes, de mettre ces vérités en lumière, c'est-à-dire de les démontrer par l'expérience, donnant ainsi à l'intelligence l'évidence de ce qu'elle avait d'abord admis de confiance ou obscurément. » Nous avons trois moyens pour y parvenir : les sens, la raison, et le sens intime ou la conscience. Mais la raison, pour M. Bautain, n'est pas cette faculté supérieure qui s'appuie sur des principes fermes et incontestables, qui deviennent l'unique fondement de ses découvertes, et même de ses soumissions; c'est « une faculté qui tire les conséquences de nos observations et juge la parole et les faits de l'humanité. » Ainsi la raison n'est que le raisonnement et le jugement. Nous n'avons point par nous-mêmes la connaissance des principes et des vérités fondamentales; nous la devons à la foi, sans laquelle la raison ne peut rien.

S'il faut l'avouer, les philosophes du moyen-âge me semblent supérieurs en un point à nos théologiens modernes. De leur temps, on défendait à la raison de discuter les vérités de la foi; on n'allait pas jusqu'à nier absolument la raison elle-même. On comprenait qu'autre chose est nier au nom de la raison des vérités révélées, autre chose, soutenir que nous avons besoin de la raison pour comprendre qu'il y a une révélation, et qu'il faut nous y soumettre. On disait alors dans les écoles qu'on ne peut disputer avec ceux qui nient les principes, et l'on pensait qu'avant de connaître les principes, une intelligence n'est pas une intelligence, et qu'elle est radicalement incapable de recevoir une idée, de comprendre la parole. Ces philosophes scholastiques, que M. Bautain méprise si fort, savaient bien que Dieu même ne pouvait éclairer que par un miracle une intelligence dénuée de raison, et que, si ce miracle se faisait, il devait commencer par mettre cette intelligence en possession des principes, c'est-à-dire par lui donner la raison, et par-là la mettre en état de comprendre la langue, d'entendre la révélation et de s'y soumettre. Cette invention de M. de Bonald ou de M. de Maistre (car je ne sais à qui en appartient l'honneur), que l'homme pense parce qu'il a entendu parler, est infiniment au-dessous de la plupart des scholastiques. C'est un moyen désespéré qui ne pouvait naître que dans une école où l'on ignore les premiers principes de la logique et les premiers élémens de la psychologie.

On peut conclure de ce seul point toute la théorie de la connaissance de M. Bautain. Il est condamné par son principe, et ne peut que tomber d'erreurs en erreurs, comme tous ceux à la suite desquels

il s'est rangé. Il n'est pas plus heureux dans les explications qu'il a données du mouvement et de la volonté. Les études médicales de M. Bautain semblent avoir eu sur son esprit une singulière influence; il déguise tous les phénomènes moraux sous des noms empruntés à la chimie, et, quand il a ainsi indiqué une comparaison bizarre entre les lois de l'esprit et celles de la matière, il croit l'explication complète et ne s'aperçoit pas qu'il n'a fait qu'inventer un mot ridicule. Il est triste d'être obligé d'en convenir, mais c'est une maladie propre aux philosophes. Les phénomènes dont ils recherchent l'explication sont si difficiles à saisir, que, quand ils les ont nommés à leur manière, le mot leur fait illusion, et, se plaçant entre eux et l'objet, leur fait croire qu'ils ont supprimé la difficulté. M. Bautain, voulant rendre compte de l'action de l'ame sur le corps, expose et combat successivement les trois hypothèses des causes occasionnelles, de l'harmonie préétablie et du médiateur plastique, et voici la solution qu'il propose : — Les substances ne peuvent pas plus se pénétrer que les centres, donc la substance esprit ne peut agir sur la substance corps; mais il y a entre l'esprit et le corps un intermédiaire qui établit la communication. Cet intermédiaire n'est pas une substance, dit-il, car il serait ou esprit ou corps; c'est « le produit immédiat des deux natures, l'ame et le corps, aussitôt qu'elles entrent en mouvement. » Qu'est-ce que ce produit, distinct de la cause, et qui pourtant n'est pas une substance? Qu'est-ce que cet intermédiaire qui n'est pas une substance et qui a une action? Qu'est-ce que ce produit des deux natures qui procède à la fois de l'ame et du corps? M. Bautain appelle ce quelque chose un *esprit*. L'ame, en agissant, émet son rayonnement ou son *esprit*. Le rayonnement de l'ame est un esprit *psychique*, et le rayonnement du corps un esprit *physique*; mais ces deux esprits, psychique et physique, sont un seul et même esprit. Cet esprit, qu'on ne s'y trompe pas, c'est un esprit dans le sens chimique du mot. « Les esprits, ajoute l'auteur, sont volatils et expansifs. » Voilà une belle explication, bien démontrée, bien intelligible, qui ne présente point de difficultés et qui rend parfaitement compte de l'action de l'ame sur le corps. Ce qu'on ne peut contester à M. Bautain, c'est que cet esprit, ou psychique ou physique, qui n'est pas une substance, mais un rayonnement, est un esprit de son invention; mais je doute que personne puisse voir là autre chose qu'un mot qui ne représente aucune idée. L'explication de la propriété qu'a l'opium de faire dormir, par la vertu dormitive, me semble en vérité quelque chose de mieux trouvé, et c'est à Molière,

et à lui seul, qu'il faut renvoyer les philosophes qui marchent au progrès dans la même voie que M. Bautain.

Molière et M. Jourdain me rappellent une autre partie de la *Psychologie expérimentale*, dont je vais donner un extrait qui aurait pu me dispenser de tout ce qui précède : « La voyelle la plus simple et la plus profonde, qui est la racine de toutes les autres, c'est l'A. A est l'expression la plus spontanée, la moins réfléchie, l'expression du premier mouvement central dans l'être; de là le sens de cette parole : je suis l'alpha et l'oméga... La voyelle A est encore le type de la note appelée prime ou tonique. L'O, dans son émission, est le vouloir déterminé, le son et le ton harmonisés... L'O est l'A pleinement objectivé, comme la sagesse divine est la manifestation de Dieu, comme l'univers est la manifestation de la sagesse, comme l'entendement est la forme spirituelle de l'ame humaine, comme la terre est le déploiement de son centre, comme chaque monde est la réalisation de son idée, comme une forme organisée est l'exposition de son principe vital, comme une conclusion est la conséquence de son principe, comme le discours est l'expression de la pensée. » (Tome II, p. 270, sqq.) C'était bien la peine, pour arriver à de pareilles découvertes, de faire dans la préface une si cruelle guerre à toutes les écoles de philosophie, et de les traiter avec un dédain si superbe! Ceux qui ne connaissent de M. l'abbé Bautain que sa réputation seront fort étonnés de la citation qu'on vient de lire; mais je puis assurer que ceux qui parcourront son ouvrage, et la trouveront à sa place, cesseront d'en être surpris.

Que de choses dans les voyelles! M. Bautain est celui qui y a lu le plus profondément. De plus grands esprits que lui y ont fait aussi des découvertes. La trinité philosophique et le langage révélé donnent à ceux qui les admettent de grandes lumières pour ces merveilles grammaticales. On chercherait vainement de cette subtile philologie dans les philosophes rationalistes. Au contraire, M. Bautain, M. Buchez, M. de La Mennais, M. de Bonald, en sont pleins. Il est facile de s'en consoler pour les deux premiers; mais l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* démontrer la Trinité par les trois personnes des verbes! Si Pythagore est notre contemporain, comme le veut le système de métempsychose inventé dernièrement par M. Pierre Leroux, il doit avouer qu'on l'a dépassé.

M. Bautain vient de publier tout récemment sa *Morale* (1). Le pre-

(1) Deux vol. in-8°. Paris, chez Ladrange.

mier volume ne renferme que de la psychologie; c'est une description des sentimens, des passions, des besoins de l'homme, qui n'a point d'originalité. Quelques remarques physiologiques sur l'influence des sexes et des tempéramens n'élèvent pas ce travail à la hauteur de l'ouvrage de Cabanis, *De l'Influence du physique sur le moral de l'homme*. En général, M. Bautain procède par voie d'énumération, et ses remarques seraient mieux à leur place dans un dictionnaire de synonymes que dans un cours de morale. Il s'amuse, par exemple, à distinguer la bravoure, la valeur, la fermeté, l'intrépidité, l'audace et la témérité; ailleurs, il fait des catégories distinctes pour la lâcheté, la poltronnerie et la pusillanimité. Au milieu de ces distinctions puériles, on ne trouve pas une seule trace d'observation véritable. C'est une étude de la nature humaine faite d'après un dictionnaire. Il faut le louer au moins de n'avoir pas distingué aussi l'*habitativité*, la *constructivité*, la *destructivité*. Il n'avait que bien peu à descendre pour se trouver de niveau avec les distinctions phrénologiques. La seconde partie est plus sérieuse; l'auteur y traite la question de la liberté et de la loi morale. Pour la liberté, il se rapproche du sentiment de Malebranche, attribue le bien et même le mal à des inspirations qui nous sont données, et nous laisse pour toute prérogative ce qu'il appelle le droit d'acquiescer ou de repousser. Son opinion sur la loi morale est remarquable dans un si rude adversaire du rationalisme. Il a beau dire, dans sa préface, qu'il refuse à la raison la science des principes, et ne lui accorde que la faculté d'en tirer les conséquences et de les appliquer : l'ascendant de la vérité le porte à déclarer plus tard que « les idées d'être et d'existence, les notions de cause et d'effet, de temps et d'espace, etc., et toutes les définitions mathématiques, sont *à priori* pour la raison. » — « Elle ne peut, dit-il, refuser les axiomes sans se renoncer elle-même. » Nous n'en demandons pas davantage, et, à ce compte, M. Bautain a fait depuis deux ans bien du chemin en arrière. Il est vrai qu'il déclare ensuite qu'outre le principe moral que la raison nous impose au dedans de nous-mêmes, l'église nous enseigne extérieurement une règle de morale contenue dans les Écritures, et « que la voix du dedans se trouve contrôlée et confirmée par la voix du dehors. » Mais cela n'a rien de contraire aux doctrines rationalistes. On peut fort bien admettre la raison et la révélation; nous soutenons seulement, avec Malebranche, qu'on ne peut pas nier la raison sans nier du même coup la révélation.

M. Bautain appelle la loi naturelle l'expression de la volonté souveraine, c'est-à-dire qu'il attribue le bien à la volonté, et non à la nature de Dieu. On sait que les cordeliers professaient cette opinion par vénération pour la mémoire de Duns Scott, tandis que les dominicains, attachés à la doctrine de saint Thomas, tenaient pour le sentiment contraire. Puisque M. Bautain n'est pas cordelier, rien ne pouvait l'obliger à soutenir que la volonté de Dieu fait le bien et le mal, et que cela même qui est aujourd'hui le bien serait le mal, si Dieu l'avait voulu. Ce n'est pas tout que d'accorder enfin la raison à l'homme; il fallait aller plus loin, et convenir sans plus de disputes que Dieu lui-même est soumis à la raison, que la raison est l'essence même de Dieu, et non pas le produit de sa volonté.

Il faut bien l'avouer, ni le livre de M. Bautain, ni même celui de M. Saint-Bonnet, ne feront avancer la philosophie. C'est une grande gloire, et réservée à bien peu d'intelligences, que de répandre sur un point important de la science des lumières nouvelles, et d'attacher son nom à un véritable progrès. On ne doit point se décourager parce qu'il ne sort pas de terre, à chaque génération nouvelle, un philosophe de premier ordre. Les efforts, même malheureux, ne sont pas entièrement perdus. Si M. Saint-Bonnet, par exemple, n'a rien fait, il a évidemment prouvé qu'il pouvait faire. Deux longs traités de philosophie spéculative, un mémoire développé sur Descartes, un essai, quoique malheureux, d'histoire de la scholastique, la traduction de plusieurs grands ouvrages de Kant et de Hegel, plus de vingt dissertations d'un mérite très distingué, montrent assez d'ailleurs que la philosophie n'est pas oubliée en province, qu'elle y est cultivée avec autant de zèle et de succès qu'à Paris, et que l'activité philosophique, si heureusement réveillée depuis ces derniers temps, répond partout à l'impulsion généreuse qu'elle a reçue.

Un assez grand nombre de ces livres sont l'ouvrage des professeurs de l'Université. Mais les professeurs ont, entre tous les philosophes, une position particulière. Il ne leur suffit pas de produire eux-mêmes, leur devoir est de susciter des écrivains et des penseurs, et ils n'auront véritablement accompli ce que le pays a le droit d'attendre de leur talent et de leur zèle, que quand ils auront ranimé autour d'eux le goût des études sérieuses. Leur enseignement ne doit pas être seulement une sorte de prédication morale; si leur première obligation est de propager le spiritualisme et la morale du devoir, ils doivent songer aussi aux intérêts de la philosophie.

Il ne se peut pas qu'un homme dévoué tout entier à la science en parle publiquement avec conviction, avec enthousiasme, sans rencontrer quelques jeunes esprits empressés de se donner à elle sous ses auspices. Les facultés nouvelles n'ont peut-être pas eu encore tout le temps nécessaire pour s'acclimater; cependant, à Rennes et à Lyon, les cours sont suivis avec empressement. M. Lacordaire absorbe l'attention des Bordelais; mais qu'importe? l'intérêt qui nous préoccupe, ce n'est ni celui d'une chaire, ni celui de l'Université: c'est l'intérêt de la morale, l'intérêt de la philosophie, et nous ne le séparons pas de celui de la religion. A Montpellier, le vénérable abbé Flotte, qui a inauguré le nouvel enseignement philosophique, ne peut pas avoir le zèle et l'activité que déploient ses jeunes collègues de Lyon et de Rennes; il a de la maturité, de l'érudition, une considération personnelle acquise par un long séjour et une vie honorable, et qui tourne au profit de la science qu'il est chargé de représenter. Parmi les facultés d'institution plus ancienne, quelques chaires sont entourées de la foule, d'autres sont délaissées; cependant il serait injuste et déraisonnable de mesurer le talent et même le succès des professeurs sur le nombre d'auditeurs qu'ils attirent. La philosophie ne rencontre pas partout le même intérêt; un cours de philosophie ouvert à Metz n'aurait pas un seul auditeur, celui de Strasbourg ne peut guère être désert. Il y a des professeurs qui ne font aucun sacrifice au désir d'être populaires et qui croiraient se ravaler au rang d'un histrion s'ils flattaient les passions du public pour l'accaparer. Il peut s'en rencontrer aussi, qui, sous prétexte de rendre la science attrayante, lui font perdre son austérité, et prostituent la philosophie aux partis dans l'enseignement comme d'autres le font dans leurs livres. Un professeur d'une de nos villes méridionales écrivait, il y a quelques années, cette phrase assez curieuse: « Le cours de M *** a vingt auditeurs; celui de M. Bautain, à Strasbourg, en a cent; celui de M. Jouffroy, à Paris, deux cent cinquante; celui de l'auteur cinq cents. » Il n'en concluait pas sans doute, et personne ne sera tenté d'en conclure que le cours de l'*auteur* était fait avec plus de talent que celui de M. Jouffroy.

On s'est beaucoup occupé, dans ces derniers temps, du cours de M. Gatien-Arnoult, à Toulouse, et de celui de M. Ferrari, à Strasbourg. Quelques membres du clergé, ayant vu ou cru voir que ces enseignemens étaient hostiles à la religion chrétienne, les ont attaqués avec une grande vivacité, et aussitôt, comme à un signal

donné, l'Université et la philosophie ont été traquées de toutes parts par les journaux religieux. Il est évident que les auteurs de ces attaques ne les ont pas dirigées avec la modération nécessaire, et que des passions long-temps contenues les ont fait sortir des bornes de la polémique.

Il est résulté de cette animosité qui se faisait voir dans les attaques, une égale vivacité dans les réponses, et aussitôt les partis s'en sont mêlés; triste entourage pour des questions de religion et de philosophie. Comme les prêtres criaient au monopole de l'Université, les universitaires ont crié à la réaction religieuse, au retour de la restauration; et voilà comment on dénature toujours toutes choses. Un professeur enseigne une mauvaise doctrine; donc tous les professeurs pervertissent la jeunesse. On entend dans un cours, on lit dans quelque article une phrase condamnable, donc il faut tout de nouveau faire la guerre à la philosophie. De l'autre côté, on ne se montre guère plus raisonnable. Des partisans de la liberté de l'enseignement se mettent à soutenir provisoirement l'Université. Parce que les catholiques attaquent la philosophie avec violence, ils voudraient leur refuser le droit de la discuter, et de se plaindre en public de l'enseignement des professeurs. S'il y a véritablement une tentative de réaction religieuse, comme on l'appelle, c'est, à coup sûr, lui faire beaucoup d'honneur que de la prendre au sérieux; il se passera bien des choses en France avant qu'on rétablisse la loi du sacrilége, ou que l'on défende à un juif de publier des ouvrages où il expose les motifs de sa croyance. Si la réaction religieuse que l'on veut faire consiste tout simplement à rendre les hommes plus religieux, dans le sens philosophique du mot, ou à raffermir la foi catholique par des prédications et des publications quotidiennes, périodiques ou autres, qu'y a-t-il dans une réaction de cette espèce qui ne mérite le respect, sinon la coopération de tout honnête homme? Quant au droit de discuter des doctrines philosophiques, de rendre compte d'un cours public, de le blâmer ou de l'approuver, j'avoue que je ne saurais comprendre qu'on pût même concevoir la pensée de le contester à qui que ce soit. Les professeurs institués par l'état exercent une magistrature de l'ordre le plus élevé, ils ont droit au respect de tous, pourvu qu'ils s'en montrent dignes; mais, précisément à cause de ce que leur mission a de grave et d'élevé, ils doivent être soumis à la discussion et à la critique, et cela est tellement vrai, que, si l'on venait par malheur à abolir pour tout le monde le ré-

gime de publicité qui fait la principale sauve-garde de nos libertés, il faudrait le laisser subsister pour les professeurs, et particulièrement pour les professeurs de philosophie.

Il y a plus : ce n'est pas seulement un droit pour le clergé catholique de discuter les opinions philosophiques qui lui paraissent contraires à la doctrine de l'église, c'est un devoir, et un devoir strict; il doit le remplir avec courage, s'il y a lieu; mais je n'admets pas qu'il puisse y avoir du courage à dire aujourd'hui, en France, son opinion sur des matières religieuses ou philosophiques. C'était au clergé de s'honorer lui-même, en conservant la modération et la dignité qui convenaient à son caractère et à la gravité de l'objet de la discussion. Si ceux de ses membres qui ont pris part à la querelle ne l'ont pas fait, il serait aussi injuste d'en accuser le clergé tout entier que de conclure d'une ou deux phrases mal construites tirées de je ne sais quel livre profondément ignoré de tout le monde, que l'Université est matérialiste, panthéiste, et, que dit-on encore? athée.

On a cité un certain nombre de phrases de M. Gatien-Arnoult, et elles sont vraiment plus ridicules que pernicieuses. La seule défense possible pour M. Arnoult serait de prouver qu'il ne les a point écrites. M. Ferrari, que l'on avait accusé d'avoir professé les doctrines du communisme, a répondu par le démenti le plus formel. Nous verrons se renouveler l'aventure du jésuite Edmond Campian, qui avait lu dans Luther que l'épître de saint Jacques est un ouvrage de paille, qui fut poursuivi pour l'avoir dit, et qui, pour préparer sa défense, chercha dans tous les ouvrages de Luther le passage qu'il avait cité, et ne l'y trouva point. M. Ferrari a pris le parti de publier ses leçons (1), et il a fort bien fait. Tous ceux qui ont suivi son cours peuvent maintenant le traiter d'imposteur, s'il a publié autre chose que ce qu'il a dit. Mais il est évident qu'on avait pris le change sur ses doctrines, et sa publication ne laisse pas de doute à cet égard. En vérité, cela était à peine nécessaire. Qu'un homme instruit, un docteur de la faculté des lettres de Paris, envoyé dans une ville telle que Strasbourg pour y suppléer M. l'abbé Bautain, conçût le projet de se déclarer communiste en pleine chaire, et s'imaginât qu'il pourrait le faire sans être immédiatement chassé de l'Université, c'est une folie tellement insigne, qu'une pareille accusation ne pouvait s'accréditer. Si M. Ferrari avait oublié à ce point le sentiment de

(1) *Idées sur la politique de Platon et d'Aristote*, par J. Ferrari. Paris, chez Capelle.

ses devoirs et le sens commun, non-seulement on aurait rendu service à la morale publique en faisant connaître une telle extravagance, mais cette révélation eût été un véritable bienfait rendu à l'Université, qui se serait, à coup sûr, empressée de le reconnaître.

Ces discussions, dont on aurait tort de s'exagérer la gravité, nous ont appris que M. Gatien-Arnoult faisait son cours sur M. de La Mennais, et M. Ferrari sur Platon et Aristote. De tels sujets de cours ne me semblent pas parfaitement choisis. Il n'y a, dans les facultés de province, qu'une seule chaire de philosophie; il importe que le professeur consulte, non pas ses convenances personnelles, ni même le goût et les sympathies de son auditoire, mais les besoins de la ville et de la province qu'il habite. Il y a presque partout des traditions qu'il importe de remettre en honneur; prenons pour exemple Strasbourg. Strasbourg, Montpellier et Rennes sont, par leur position et par leur histoire, nos trois grandes villes scientifiques. Strasbourg est la patrie de Tauler, le philosophe mystique du XIVe siècle. Le professeur de philosophie a là, sous la main, une bibliothèque de cent quarante mille volumes, où sont conservés des manuscrits de Tauler, de Hugues de Saint-Victor et de Gerson. C'est son patrimoine. Voilà une mine féconde pour son enseignement et pour ses travaux. S'il préfère à l'histoire la philosophie spéculative, il a devant lui l'Allemagne. Qui peut être mieux que lui au courant de la philosophie allemande? Qu'il l'expose et la discute devant son auditoire, et qu'il nous la fasse connaître ensuite dans ses livres; qu'il juge l'Allemagne avec l'esprit français. Il y a dans Strasbourg même des institutions d'origine allemande, le gymnase protestant, le séminaire protestant, dont les cours sont publics. La ville est pleine d'hommes instruits qui s'intéressent également à la littérature de l'Allemagne et à celle de la France : M. Delcasso, M. Rauter, le professeur de droit; M. Colin, le traducteur de Pindare; M. Lehr, qui vient de traduire les poésies de Pfeffel. M. Willm prépare en ce moment une histoire de la philosophie allemande. Avec un tel entourage et de tels secours, dans cette position entre la France et l'Allemagne, la route du professeur de philosophie est toute tracée.

Lyon est aussi une ville mystique. Gerson y voulut mourir, Saint-Martin y fonda son école; mais Lyon est une seconde capitale, et appartient au mouvement général de la France. La ville littéraire, la reine poétique du Midi, c'est Toulouse. Le peuple de Toulouse est passionné pour sa ville, pour sa poésie, pour sa religion, et ne sépare pas de son orgueil national son attachement à ses croyances.

C'est là que les querelles religieuses du Languedoc ont eu leur principal foyer; Toulouse même conserve encore en manuscrit les lettres de Basville, qui retracent les derniers temps de cette longue agonie du nouveau manichéisme. Cette ardeur pour les questions religieuses a beaucoup diminué depuis que la ville presque tout entière est habitée par des catholiques; cependant le protestantisme est campé tout à l'entour, à Montauban, à Castres, à Sainte-Foix; et si la querelle se ranimait, Toulouse pourrait encore produire des théologiens, des inquisiteurs et des hérésiarques. Quant à la grande école de jurisprudence qui a produit Cujas, elle n'est guère plus aujourd'hui qu'un souvenir. La ville de Montpellier au contraire conserve encore son école de médecine dans tout son éclat, et c'est ce qui lui donne une importance et une destination particulière parmi toutes nos villes méridionales. Son école n'est pas seulement une école spiritualiste; elle représente le spiritualisme dans le monde médical. C'est une vieille et glorieuse tradition qui a long-temps régné dans la science, et qui, aujourd'hui abandonnée presque partout, se ravive au moins dans le foyer d'où elle est partie, et y devient d'autant plus chère à ses derniers défenseurs, qu'ils la sentent attaquée et menacée. M. Lordat y succède avec honneur à la tâche glorieuse des Sauvage, des Bordeu, des Lacaze, des Barthez, des Leroi, des Lamure, et s'efforce de lutter contre la déplorable prédominance de l'école matérialiste de Paris. M. Lordat est un philosophe; son *Exposition de la doctrine de Barthez* atteste des qualités philosophiques d'un ordre très distingué. Tout récemment, il a donné avec la collaboration d'un de ses meilleurs disciples, M. Caizergues, une exposition générale de la *doctrine de Montpellier*. A Montpellier appartenait aussi l'adversaire de Cabanis, l'auteur des *Nouveaux rapports du physique et du moral de l'homme*, M. Bérard. Vitaliste modéré comme M. Lordat, il se bornait à soutenir l'insuffisance des méthodes empiriques, et la nécessité d'une distinction entre les phénomènes physiques et les phénomènes physiologiques. Le matérialisme a pénétré dans la place; il y a son représentant, l'auteur des *Lettres sur l'encéphale*, M. Lallemand. Le professeur de philosophie à Montpellier peut s'inspirer des souvenirs de Maine de Biran, qui y a étudié la physiologie. C'est à lui de renouveler en la continuant la tradition spiritualiste de Barthez et de Stahl, d'élever cette tradition au niveau de la science physiologique et médicale de notre siècle, et de s'unir enfin avec l'école psychologique dans un intérêt commun contre le matérialisme médical de Broussais et de Magendie.

A Rennes, le professeur de philosophie peut choisir entre Descartes et Abélard. S'il veut faire connaître les vrais principes de la philosophie moderne, qu'il commente les ouvrages de celui qui en fut le père; qu'il poursuive l'histoire de cette révolution, accomplie d'abord dans les idées pour passer ensuite dans les institutions et dans les mœurs; qu'il raconte la grande ingratitude dont fut payée la gloire que Descartes faisait rejaillir sur le pays; ses amis et sa doctrine persécutée; lui-même allant mourir à Stockholm comme en exil; ses os rapportés en France après un intervalle d'un siècle, et les honneurs que l'Académie voulait rendre à cette illustre mémoire entravés par l'autorité royale; qu'il tire de ces efforts impuissans une leçon de tolérance philosophique, et de nouveaux motifs pour se tenir affermi dans une doctrine à laquelle se rattache étroitement la cause de la civilisation et de la liberté. S'il veut remonter plus haut et renouveler de plus anciens souvenirs, qu'il évoque le nom d'Abélard, si populaire dans toute la France, et que la Bretagne connaît à peine. Abélard, c'est toute l'histoire de la scholastique. Dans ce pays profondément religieux, ni les secours en livres et en manuscrits, ni l'intérêt et le zèle des hommes instruits ne lui feront défaut. Les chapitres ont conservé les richesses des anciennes bibliothèques. Les questions théologiques y sont discutées avec une ardeur digne des anciens temps, dans le langage d'Abélard et de Hervé, et dans les formes de l'école. Les religieuses qui occupent l'abbaye de Saint-Gildas, encore debout sur la crête d'un rocher au bord de la mer, ne savent plus qu'Abélard en a été le chef. La Bretagne ignorante a besoin d'être éclairée et civilisée; seulement il faut la civiliser sans porter atteinte à son caractère national. Il n'y a qu'à s'inspirer du génie de cette noble et pauvre terre, raviver les traditions, et maintenir le présent à la hauteur du passé. On peut attendre beaucoup de la Bretagne : c'est la patrie de Pélage, d'Abélard et de Descartes.

Pendant que de tous côtés on fait appel au génie original de nos provinces, la société des antiquaires de Normandie, entrant tout-à-fait dans la voie qu'il faut suivre pour servir utilement les études philosophiques, propose pour sujet de prix de faire l'histoire de la philosophie en Normandie au XI[e] siècle, c'est-à-dire d'exposer la doctrine des deux grands docteurs de l'abbaye du Bec, Lanfranc de Pavie et saint Anselme.

Pour que les doctrines philosophiques se répandent et élèvent peu à peu le niveau des idées dans toute la France, il faut que ce mouvement et cette activité s'accroissent et se développent encore. Il le faut

pour la propagation de la philosophie, il le faut aussi pour aider à ses progrès, pour éveiller le talent, inspirer le goût et l'ardeur du travail, séparer la science de la politique, faire revivre les traditions locales, et tourner au profit de la philosophie française le génie particulier de chaque population. Jusqu'ici le mouvement philosophique de la province lui est à peine propre, elle n'a pu répondre encore à l'appel qui lui est fait, et les livres qu'elle nous envoie ne peuvent point donner lieu à des conclusions générales. On publie à Paris plus de philosophie que d'histoire, en province plus d'histoire que de philosophie. La plupart des mémoires sur la philosophie ancienne qui ont été faits dans ces derniers temps ont été faits en province. Ce résultat était facile à prévoir; le besoin d'innover, et aussi peut-être la facilité de réussir par de puériles innovations, se rencontre plutôt à Paris que partout ailleurs; c'est le propre pays de l'improvisation, et la vie littéraire y est ainsi faite que les esprits les plus réservés y sont souvent condamnés à écrire et à dogmatiser prématurément. Pour choisir dans quelque doctrine de l'antiquité l'objet d'une longue et persévérante étude, il faut aimer la science avec désintéressement, et préférer la solidité à l'éclat. Ces mémoires, ces discussions savantes, sont, pour la plupart, des productions presque irréprochables. On doit en faire honneur à cette école de philosophie qui, réclamant avant tout l'indépendance de la pensée, s'efforce en même temps de ramener les esprits à l'histoire, pour éclairer la liberté et non pour l'entraver ou la détruire. Nous ne connaissons pas toutes nos ressources; combien de manuscrits restent enfouis, qui mériteraient d'être publiés, ou qui du moins fourniraient des matériaux pour l'histoire et peut-être des lumières pour la science! Combien d'abbayes célèbres dans le moyen-âge n'ont pas encore eu d'historiens! La spéculation offre plus d'attraits que l'histoire, mais c'est l'histoire qui est la véritable école de la spéculation, c'est en étudiant avec sincérité, avec fidélité, la pensée d'un homme célèbre, qu'on apprend à approfondir les questions, à en apercevoir les phases et les conséquences diverses, à les juger impartialement en cessant de se préoccuper des intérêts de son temps et du point de vue particulier à son pays et à son siècle. L'impartialité ne s'acquiert que par les études historiques : elles donnent à l'esprit cette paix et cette sérénité sans laquelle le caractère propre de la philosophie ne se retrouve plus. On parle tant aujourd'hui d'avenir et de progrès, que tout le monde aspire à renouveler et à changer; mais il n'y a de table rase que dans la pensée des uto-

pistes, et le véritable progrès, c'est celui qui s'appuie sur les traditions et jette ses fondemens dans l'histoire. Commencez par respecter le passé si vous voulez avoir confiance dans l'avenir. Ce que l'on peut souhaiter de plus heureux, c'est que le goût de l'érudition saine, de la critique sévère, continue à se développer en province et à produire des matériaux pour l'histoire approfondie des systèmes. Rien ne peut contribuer davantage à restituer à la philosophie toute son austérité, toute sa dignité. Cette forte école, cette mâle discipline de l'histoire crée des logiciens et des penseurs. Une intelligence, quelque puissante qu'on la suppose, a besoin de s'être long-temps exercée et d'avoir long-temps fréquenté les maîtres pour donner des œuvres durables.

Il faut donc se féliciter du progrès que font en province les études historiques. La philosophie qui s'y enseigne peut différer suivant les professeurs, et on ne saurait leur demander cette uniformité absolue que ne comporte pas la nature de la science; mais ils ont entre eux du moins les rapports communs que doivent produire la même direction et les mêmes maîtres. Quelle que soit la haine qui transporte quelques esprits contre ce qu'ils appellent non sans raison l'école régnante, ils doivent convenir du moins que ceux qui en sont les chefs ont toujours été les premiers à se proclamer les disciples de Descartes, de Malebranche et de Leibnitz. Sauf quelques exceptions honteuses, c'est dans cette voie que marche, à l'heure qu'il est, toute la philosophie française, et les belles théories qui ont honoré sous la restauration le renouvellement du spiritualisme en France, loin de nuire au cartésianisme, n'ont fait au contraire que le confirmer, le développer et l'agrandir.

Quelques-uns des livres que nous recevons de la province laissent entrevoir, à côté de cette influence supérieure, les traces d'une autre influence dont les résultats seraient déplorables, si elle n'était combattue à temps. La mode se glisse jusque dans la philosophie, et le romantisme a mis à la mode, dans une certaine classe de gens sans connaissances et sans principes arrêtés, je ne sais quel travestissement scandaleux des dogmes chrétiens qui conduit au scepticisme par l'extravagance, et détruit à la fois, sous prétexte de conciliation, la raison et l'autorité. On oublie, on feint d'oublier que tout système qui s'adresse à la raison doit être accessible à la raison et s'appuyer sur des démonstrations irrécusables. Avec des mots sonores et creux, des paradoxes audacieusement pris pour axiomes et les clameurs d'un parti politique auquel on vend son ame pour quelques éloges,

on se donne un faux air de novateur et de prophète qui fait illusion aux esprits faibles. La philosophie, ne l'oublions pas malgré tant de tristes exemples, est faite pour diriger les passions et non pour les suivre. Descartes a fait une révolution dans la méthode; aujourd'hui que nous avons la méthode et la liberté, ce qu'il nous faut, ce ne sont pas des révolutions, ce sont des améliorations. Les philosophies révolutionnaires n'existent qu'en vue des partis révolutionnaires et ne cherchent des principes que pour faire prévaloir des conséquences prévues. Ici, à la porte des conciliabules où la théorie se commente ouvertement par la pratique, la plupart de nos docteurs ne sont pas leurs propres dupes; mais quel irréparable malheur si le bruit qu'ils font dans les journaux et dans les pamphlets allait séduire en province quelques jeunes esprits pleins de sincérité et d'enthousiasme, et les enrôler, à leur insu, dans ces bandes noires d'une nouvelle espèce! Ce jargon néo-chrétien, ces idées indécises, ces théories au masque généreux et aux conséquences sinistres, ne doivent pas, ne peuvent pas prévaloir contre l'esprit ferme, sensé, raisonnable, de la philosophie française. En province, comme à Paris, il y a partout de mauvaises passions, et, par conséquent, un moyen assuré pour le philosophe d'acquérir la mauvaise popularité. C'est à lui de choisir entre l'office d'un médecin ou celui d'un laquais, entre la guérison ou les applaudissemens du malade.

JULES SIMON.

LITTÉRATURE ANGLAISE.

DRAME, HISTOIRE, TRADUCTIONS, ANTIQUITES.

C'est une bonne, utile et curieuse étude, de marquer les mouvemens intellectuels de l'Europe à mesure qu'ils s'effectuent, et cela sans préoccupation philanthropique et niaise, sans théorie *progressive*, sans misanthropie, sans vain désespoir et sans mauvaise humeur contre le temps présent. Suffit-il, pour un tel travail, d'annoter curieusement les livres qui paraissent? Non certes. Une liste bibliographique signifie peu de chose. Bonaparte demandait : Qu'est-ce qu'un trône? Il faut demander : « Qu'est-ce qu'un livre? » — Deux cents feuillets blancs, maculés et renfermés sous une feuille jaune ou sous un carton couvert de cuir, n'apportent en eux-mêmes aucune révélation précieuse. Cherchons ce que les productions intellectuelles veulent dire et non ce qu'elles paraissent, leur sens pour l'avenir, leur rapport avec le présent, et laissons de côté le nombre des volumes, le nom de l'éditeur, et autres matières également intéressantes.

La poésie et le drame ont fait leur dernière révérence et dit un adieu définitif à la vieille Angleterre. J'entends par poésie la haute

et originale poésie; les petites stances, les strophes élégiaques, les élans d'un lyrisme imitatif, ne manqueront jamais à une langue dont le rhythme iambique est si commode et la rime de si bonne composition; je veux parler aussi du drame original et inventé, car les mélodrames et vaudevilles français, les calques de nos opéra-comiques et les fac-simile de nos mimodrames apportent encore de délicieuses sensations à la bourgeoisie anglaise. Les poëmes qui s'intitulent dramatiques, et que leurs auteurs font imprimer, sont aussi très nombreux; la première tentative d'un jeune homme qui croit avoir du génie se résout en Angleterre par une pièce shakspearienne, sans rime et sans bon sens; de même qu'en France tous les jeunes aiglons de la poésie déploient leurs ailes vers la tragédie romantique, légitime et défunte héritière de la tragédie classique. A quoi bon citer les noms de ces mort-nés de la vanité impuissante? Laissons se briser et se perdre l'écume inutile des littératures fatiguées. Voyant les salles de Drury-Lane et de Covent-Garden rester vides et sombres comme de grands caveaux mortuaires, en dépit des efforts de Macready, de Bunn, de Bulwer et de Sheridan Knowles, les faiseurs de projets s'ingénient pour hâter ce qu'ils appellent la résurrection du drame en Angleterre. Récemment un auteur nouveau, M. Stephens, persuadé que les directeurs sont seuls coupables de cette décadence, a loué la salle de l'Opéra de Londres, engagé des acteurs, fait peindre des décorations et représenter à ses frais le chef-d'œuvre de sa création, une tragédie intitulée *Martinuzzi*. Vastes a i ches, annonces prodigieuses, claqueurs habilement distribués, ont rendu sa chute plus sanglante; le public a commencé par rire et a fini par siffler. Des trois ou quatre ouvrages récemment publiés sur la situation déplorable du théâtre anglais, des longues dissertations et des ingénieuses déclamations qu'ils contiennent (1), on ne peut rien recueillir, sinon que l'art dramatique anglais est parvenu à son dernier période, que le public s'y intéresse fort peu, que les hommes de talent ne savent pas construire une pièce, que les acteurs et les gens de métier n'ont pas le moindre talent, et qu'il faut prononcer le *de profundis* sur cette grande muse dont Shakspeare avait fait la gloire. Les auteurs des divers ouvrages qui signalent ce décès, nous envient extrêmement, à nous Français,

(1) *The Stage before and behind the curtain*, by A. Bunn. — *Past and present state of dramatic literature.* — *Stage effects or on the principles which command dramatic effect on the theatre*, by Edward Mayhew; 1841-1842.

l'*art de la charpente*, cette façon de remplacer l'art par la ruse, la création par l'adresse, la puissance par l'artifice, et de couvrir sous le stratagème des petits moyens la profonde stérilité de l'observation et le néant de l'originalité. En effet, l'art dramatique peut mourir de plusieurs manières; chez les Espagnols et les Anglais, par une mort subite, brusque et imprévue; chez les anciens Grecs et chez nous, par une transformation douce et lente; il devient alors le vulgaire talent de duper la curiosité, et d'attraper agréablement le public. On sent moins sa mort; la descente vers les dernières régions est plus paisible. Mais ce n'en est pas moins le terme fatal de l'art dramatique. Cet art est attaché d'une manière intime à certaines époques ardentes de la vie des peuples, et ce n'est pas un vain système, ce n'est pas une théorie inventée à plaisir, c'est un fait appuyé sur l'expérience, que l'efflorescence vive et passagère du drame réel. Les nations le créent selon les besoins, les désirs et les goûts de leur vie nationale, à l'époque de leur adolescence, sur le seuil de leur maturité; ils ne peuvent prolonger son existence par-delà ces limites.

La forêt du roman britannique ne s'éclaircit pas. M. Ainsworth a bâti son Saint-Paul et sa Tour de Londres, deux constructions sans solidité et sans proportion, mais baroques et obscures, ce qui plaît toujours à quelques esprits; il continue son travail, et met la main au château de Windsor. Tous les monumens anglais y passeront. Comment ne voit-on pas que cette façon mécanique, matérielle, industrielle, industrieuse, de produire les œuvres littéraires et de les jeter sur le marché comme on manufacture des jouets d'enfant, que cette abondance de fabrication, facilitée par l'art typographique et la satiété du public, à force d'augmenter cette montagne de feuilles sèches, à force d'accumuler les choses stériles, rendra la littérature, l'exercice sincère et courageux de l'esprit, méprisable et quelque jour impossible? Au milieu de ce silence du génie créateur, les antiquaires, les traducteurs, les éditeurs, les commentateurs, ont beau jeu. M. Hallywell, homme de beaucoup de sagacité et de savoir, rivalise avec Payne Collyer pour éclaircir quelques points obscurs de la littérature shakspearienne; Payne Collyer lui-même prépare une nouvelle édition du grand dramaturge, édition destinée à éclipser les six cents éditions précédentes; deux traductions simultanées de Flavius Josephe, ce merveilleux menteur judaïque, font leur apparition et trouvent des souscripteurs; un savant d'Oxford] publie, sous le titre de *Hodœporicon*, un recueil d'anciens voyages fort intéres-

sant, et le premier volume de cette publication qui vient de nous parvenir, publication consacrée à un amusant Gaulois du ve siècle, coïncide avec une traduction de ce même ouvrage, traduction qui vient de paraître à Lyon (1).

Il est surprenant que l'on ait accordé jusqu'ici peu d'attention à ce personnage très curieux, à ce païen gaulois, sénateur et consul, homme d'esprit et homme de parti, dont les vers ingénieux prouvent sans réplique ce que l'on peut nommer la vitalité gauloise, vitalité qui ne se dément jamais. A travers les variations de l'histoire et les vicissitudes des temps; sous la monarchie, l'anarchie, le fédéralisme, la féodalité, l'épiscopat, la France, soumise à toute la variété des gouvernemens et des institutions, a pu faiblir, mais elle s'est maintenue; elle a pu souffrir, languir, s'affaisser, mais elle a constamment vécu. Jamais elle n'a succombé à cette léthargie qui abat mœurs et lois, présent et avenir. C'est un corps dont la souplesse multiplie la force, et qui supplée par l'activité des ressorts à la vigueur musculeuse, quand cette dernière vient à manquer. Aux temps de malheur et de décadence, sous l'obscurité et la barbarie, l'étincelle du progrès et l'espoir de la renaissance se réfugient toujours dans la Gaule. Vers l'année 420, notre Rutilius écrit des vers presque aussi bons que ceux d'Ovide. Quel poète et quel prosateur conservent, au IVe siècle, un souffle de la tradition romaine? Deux Gaulois seulement, Sulpice Sévère et Ausone. La Gaule survit sans cesse au monde détruit.

Les excellentes notes et les commentaires dont les éditeurs allemand, français et anglais ont honoré ce vieux concitoyen, nous ont permis de l'étudier d'assez près, et cette étude offre un intérêt historique très piquant. Il y a quatorze cent vingt-six ans, ni plus ni moins, que ce Gaulois, après avoir gouverné la ville de Rome sous l'empereur Honorius, s'embarqua dans le port d'Ostie, et, côtoyant l'Étrurie et la Ligurie, revint dans son pays, que les uns croient être Poitiers et les autres Toulouse. Il avait été consul, maître des offices, préfet de Rome. Dévot au paganisme et rempli d'enthousiasme pour la vieille foi, notre homme fut renversé avec les idoles païennes. Il perdit son crédit lorsque le christianisme acheva de triompher. Il ne manquait ni de vanité, ni d'ambition, ni d'esprit, ni de savoir. Son dépit fut vif. Il se vengea comme les gens d'esprit

(1) *Itinéraire de Rutilius Claudius Namatianus,* etc., traduit en français avec commentaires par F. Z. Collombet. Paris, Delalain.

se vengent. Tout ce qui nous reste de lui est imprégné de cette bile amère et poignante qu'avaient amassée et aigrie dans son cœur le regret d'une lourde chute et la haine du christianisme qui le renversait.

C'est là le point de vue historique, réel et important, sous lequel il faut considérer Rutilius, et que les historiens, Gibbon à leur tête, ont trop négligé (1). Il est vrai que les écrits du Gaulois ont dormi pendant dix siècles, inconnus du monde entier.

Il a fallu la coïncidence de plusieurs circonstances singulières, pour que ses sept cents et quelques vers ne fussent pas dévorés par le temps ou supprimés, comme le furent un si grand nombre de monumens païens, par l'ardente piété des chrétiens du moyen-âge. Une copie de son *Voyage en vers* se trouvait ensevelie dans un monastère lombard, enseveli lui-même au fond d'une solitude des Alpes Pennines, à Bobbio. Ce double tombeau protégea le manuscrit. Vers la fin du XV[e] siècle, quand le secret matériel de la typographie eut éveillé les esprits, animé les curiosités, enflammé les désirs d'érudition, et lancé tous les hommes de quelque talent à la recherche des œuvres antiques, les pauvres moines de Bobbio, secouant la poussière de leurs archives, y découvrirent, entre un recueil d'épigrammes et un traité de grammaire, le plaidoyer du consul de Rome contre les chrétiens naissans.

L'humeur païenne de Rutilius ne les scandalisa pas. L'ardeur de la foi était très affaiblie; on était plus cicéronien qu'orthodoxe, et déjà la réforme se préparait. Le grammairien italien George Merula apprit qu'une importante trouvaille avait été faite à Bobbio; il engagea son ami l'Italien Thomas Inghirami, de Volterre, à visiter ce couvent, où, en effet, Inghirami, qui avait pris le nom de *Phœdrus*, copia le poème, bientôt retranscrit sur cette copie par le célèbre et ingénieux Sannazar, et enfin imprimé en 1520, sous la protection du pape Léon X, auquel il est dédié. Un demi-paganisme scientifique planait sur la féconde Italie. Le vieux dépit du consul déchu, après avoir traversé quatorze siècles, arriva donc jusqu'à nous, protégé par un pape.

Cet homme dont le portrait nous intéresse et importe à l'histoire, comme je vais le prouver, se nommait Rutilius *Numatianus*, *Nama-*

(1) On trouve de curieux détails et une juste appréciation du talent de Rutilius dans un ingénieux article de M. Ampère, inséré dans la *Revue des Deux Mondes* du 1[er] juin 1835, et intitulé *Portraits de Rome à différens âges*.

tianus ou *Numantianus*. Un savant français fort accrédité l'appelait récemment Rutilius de *Numance;* bévue aussi bizarre que la métamorphose des mots *Terentianus Maurus,* devenus le *Maure de Térence* sous la plume d'un érudit du XVI[e] siècle. Où ce Rutilius était-il né? On l'ignore. C'était un Gaulois, la tradition ne s'explique pas plus clairement là-dessus; elle le dit fils de la Gaule romaine, espèce de Rome plus pâle qui mêlait une demi-lueur grecque à son érudition latine et à sa souplesse natale. Comme Ausone et Sidoine Apollinaire, Rutilius est homme d'esprit; vieux caractère gaulois, que l'invasion franque n'a pas effacé, et qui date du berceau de la Gaule. Comme eux, c'est un bel-esprit; autre caractère français qui ne s'est jamais éteint non plus, et qui rapproche, par la vieille communauté d'un défaut national et indélébile, les noms de Dorat, de Voiture, de Crétin et d'Ausone. Rutilius est touchant et puéril, il est ingénieux et doux, il a des expressions charmantes et des graces presque enfantines. Il est un peu vain, parle souvent des dignités paternelles, des offices que lui-même a remplis, de ses charges de cour, de ses amis nombreux, de ses études, de ses voyages, de ses chasses, de ses travaux et de sa gloire. Cette aimable personnalité causeuse ne dégénère jamais en égoïsme, et se relève par mille traits délicats et ingénieux qui plaisent et qui attachent. Ses larmes coulent (*gaudia mœsta*) avec une « triste joie, » quand il voit la statue de son père, ancien magistrat de Pise, s'élever au milieu du forum de cette ville; « gaudia mœsta, » expression un peu prétentieuse, un peu coquette, un peu maniérée, mais élégamment pathétique, et qui donne une fort juste idée de son genre d'esprit, et du ton qu'il prête à sa pensée comme à son émotion. Il pleure, non quand il abandonne sa vraie patrie, non quand il s'éloigne de la Gaule, mais au moment où il va la revoir. Il pleure parce qu'il va quitter sa Rome païenne, la belle Rome, les théâtres qui retentissent de cris joyeux, les danses voluptueuses et les toges des vénérables pères, et les statues d'or et de marbre, et les festins, et ses amis nouveaux au beau langage et aux mœurs élégantes.

Le chagrin du Gaulois, sevré des plaisirs romains, forcé de retourner à ses champs qui l'appellent,

. . . . Gallica rura vocant...

est si vif, que l'on en est touché. On oublie son peu de patriotisme, et l'on sympathise avec sa reconnaissance envers Rome. Sur sa route, tout ce qui lui rappelle ce paganisme brillant dont il vient d'habiter le

sanctuaire, le charme et le ravit. Il aime jusqu'au dieu cornu et lascif qui protége les jardins, et dont notre Gaulois relève l'importance, le sens poétique et l'idée symbolique. La Gaule, pour lui, c'est l'exil; cependant il y est né. Il aime Rome, comme les habitans du Lancashire aiment Londres, comme certains provinciaux éloignés du centre adorent Paris. Rome! Rome! c'est pour Rutilius la gloire, le nom immense, le symbole du pouvoir, la source des honneurs et surtout de ses honneurs. Il a soin de nous apprendre que cette capitale du monde l'a reçu dans son sein maternel, qu'il est Romain par adoption, citoyen romain, vrai Romain, et qu'il dédaigne profondément la Gaule, où cependant son berceau a été placé, où sa mère, Gauloise, l'a allaité. « Je méprise beaucoup, nous dit-il, la *petite fumée* dont parle Homère, et qui s'élève du toit natal. » Que voulez-vous? ce sont faiblesses et vanités d'un esprit enivré par les séductions de la capitale. Il ne faut pas trop blâmer l'ambitieux, l'aimable Rutilius, qui fut consul, qui ne l'est plus, et qui, plein de respect pour la splendeur du passé, ne peut se faire ni à la Gaule provinciale, ni aux nouveaux chrétiens, ni aux changemens dont l'avenir est menacé par eux.

Oublieux de sa patrie gauloise, hostile au christianisme, Rutilius n'est pas un homme nouveau, un homme de la *Cité de Dieu*, telle que l'ouvre saint Augustin. C'est un homme du passé, du paganisme, de Rome, en adoration devant la vieille louve de Romulus et devant une gloire qui s'en va. On voit combien ce personnage est intéressant par lui-même et utile à l'histoire; mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que notre Gaulois a dû sa résurrection à quatre étrangers : un Allemand, deux Italiens et un Anglais. La première traduction correcte qu'un Français ait publiée de son itinéraire est toute récente et due à M. Collombet de Lyon. Gibbon, élève de Voltaire et de Locke, avait ridiculement jugé Rutilius, et le nouvel éditeur anglais a raison de dire : — « A travers ses lunettes de philosophe systématique, l'historien Gibbon ne comprend rien à ce caractère. Gibbon avait vécu trop long-temps et trop exclusivement avec ses chers livres, au bord de son lac de Lausanne; les montagnes de son érudition acquise lui voilaient une autre étude bien préférable, bien plus haute, bien plus profonde, la mère et la directrice de toutes les études, la connaissance des hommes. » — Gibbon se récrie contre les déclamations de Rutilius en l'honneur de Rome, de la ville éternelle; il veut absolument effacer ces amplifications comme oiseuses; il conseille au poète de les biffer et au lecteur de ne pas les lire. Il

est aussi aveugle des yeux de l'esprit, que Mme Dudeffant le croyait aveugle des yeux du corps. Gibbon oublie que ces grands et inutiles discours, cette emphase de panégyrique, cette véhémence ampoulée de dévotion romaine et païenne, correspondent au regret du Gaulois qui s'exile, du consul qui a perdu ses faisceaux, et qui voudrait les reprendre, du païen que les édits chrétiens privent de son crédit. Il ne faut pas chercher le chant naïf du poète dans l'ingénieuse invective d'un parti vaincu. Les vers de Rutilius respirent l'enthousiasme étonné d'un provincial : « O merveilles, s'écrie-t-il avec emphase, ô brillans aqueducs, fleuves suspendus dans les airs, ruisseaux qui parcourez des routes aériennes, là où l'écharpe d'Iris n'oserait même pas flotter! O ville prodigieuse! tes maisons sont-elles habitées par des hommes? Ne sont-ce pas plutôt les temples des dieux immortels? Comment fais-tu, Rome, pour réunir tant de miracles? Tu désarmes l'hiver, tu prolonges le printemps! Tes habitans sont des rois, ou plutôt des êtres surnaturels! » Tel est le cri de stupeur arraché par une grande civilisation à cet homme sensible et délicat, né dans une région moins industrieuse, moins cultivée, moins éclairée. L'esprit fin et vif de Rutilius est ébranlé et ravi de la supériorité romaine. Son admiration éclate avec la véhémence ingénieuse qui caractérise les Français, et embrasse dans le même culte Romulus, Vesta, Vénus, le sénat, la curie, le paganisme, le polythéisme et les onze cent soixante-neuf ans des annales romaines :

.... Sedecies denis et mille peractis,
Annus præterea... tibi nonus...

Comment cet homme serait-il chrétien? Toutes les plaisanteries de Voltaire contre le christianisme, contre les moines, l'ascétisme, les macérations, les veilles, les jeûnes, les prônes, l'abnégation, il se les permet. Il maudit la tristesse de ce monde sombre et idéal qui va fouler la vieille Rome aux pieds. Tout change, il le sent bien. Tout s'écroule, et il s'effraie. Ce sont les ames surtout qui changent autour de lui; il ne sait à quoi attribuer ce prodige. « Autrefois, on ne voyait que les corps se transformer, s'écrie-t-il, et maintenant ce sont les cœurs. »

Tunc mutabantur corpora, nunc animi!

Voilà le vers le plus remarquable de tout son livre, et c'est un grand témoignage historique.

Notre éditeur anglais, qui a consacré à Rutilius un in-quarto ma-

gnifique, a eu, comme le traducteur français, le mérite de comprendre le sens et la valeur historique des sept cents vers du païen Rutilius. Pendant qu'on les réimprimait à Oxford avec un grand luxe, la société camdenienne continuait ses travaux et publiait plusieurs tomes de lettres, de mémoires, de chants populaires, recueillis dans la poudre du musée britannique (1), anecdotes moisies, débris des vieux temps, curiosités, raretés, souvent pleines d'intérêt. En même temps on éditait à Londres les œuvres de Fuller, de Fox, de Bunyan, de Baillie. Recherches d'antiquités, notes, commentaires, observations de mœurs anciennes, tout ce qui est érudition ne manque pas. On est si cruellement fatigué de la littérature moderne, que l'on réimprime jusqu'aux œuvres des théologiens, controversistes ou satiriques du XVI[e] et du XVII[e] siècle; ces éditions trouvent des acheteurs. « Leur noisette, comme disait Swift d'ingénieuse mémoire, était un peu dure à casser; mais enfin on y trouvait une amande. » Il vient de nous arriver vingt de ces volumes antiques et nouveaux, qui n'ont guère plus d'ordre que ceux de Tiraqueau ou de Beroalde, mais qui, en revanche, se distinguent par l'éclat de l'esprit et le pittoresque du style. On a raison de réimprimer les auteurs qui ont quelque chose à dire, qui ne se contentent pas, selon la présente mode américaine, de classer soigneusement des matériaux vulgaires dans les compartimens creux de leurs chapitres; esprits vigoureux, pleins d'idées, à qui les apparences ne suffisent pas, et qui, avant tout, veulent penser; tous les jours plus rares, et tous les jours plus estimables; intelligences à la Montaigne, à la Bacon, à la Cervantes; hommes de réalité, et non de faux semblans! Fuller et Baillie étaient de ce nombre.

En 1637, un prudent et sage Écossais, du nom de Robert Baillie, principal de l'université de Glascow, fut député auprès du parlement de Londres par ses frères les puritains d'Édimbourg. C'était l'époque sanglante et orageuse où Strafford essayait de protéger la couronne et la tête de son maître, Charles I[er], et où Cromwell, confondu encore dans les rangs de la bourgeoisie puritaine, se faisait d'avance roi des esprits et maître des ames. Notre principal d'université était bavard, curieux et bon enfant. Il était surtout *canny*, comme disent les Écossais. Un homme *canny*, c'est un homme *canning*, *cunning*, *konning*, *knowing*, judicieux et sagace. La *canniness* va jusqu'à l'adresse et s'arrête à la fraude.

(1) *Plumpton correspondance*, etc., edited by Thomas Stapleton. — *Anecdotes and traditions illustrative of english history*, edited by W. J. Thoms. — *The Political songs of England*, edited by Thomas Wright. — *Confessio Goliæ*, etc.

A la même époque, un homme d'infiniment d'esprit et de beaucoup moins d'habileté que Baillie, prédicateur célèbre, connu déjà par un ou deux ouvrages historiques et théologiques qui avaient eu du succès, s'enrôlait sous les drapeaux contraires. Il se nommait Thomas Fuller. La *canniness* de Robert Baillie lui manquait absolument, et, tout spirituel, tout loyal qu'il fût, il trouvait moyen de déplaire au parlement, dont il condamnait la révolte, au roi, dont il n'admettait pas les prétentions absolues, et aux courtisans, dont il blâmait les mœurs licencieuses. Cependant il était sincèrement royaliste. Les puritains brûlèrent sa bibliothèque; il perdit ses prébendes, et eut de la peine à devenir fort peu de chose : chapelain dans l'armée royaliste.

Ce sont les œuvres de ces deux personnages si divers que l'on réimprime à droite et à gauche. Elles sont pleines de détails très curieux sur les guerres civiles d'Angleterre, et rien n'est plus amusant pour un observateur des hommes que de voir d'une part le madré Baillie (1) jeté dans les rangs fanatiques des amis de Cromwell, d'une autre, l'ardent, aimable et vertueux Fuller (2), mêlé à l'armée débauchée des royalistes, nous faire le portrait des deux camps. Des ouvrages, des lettres, des mémoires que ces deux hommes ont écrits ou publiés, s'échappent mille traits de lumière, charmans pour qui sait voir, parfaitement obscurs et insignifians pour qui ne se place pas au point de vue historique de leurs caractères respectifs. La réimpression simultanée de leurs œuvres peut servir de leçon aux gens de parti; deux hommes honnêtes, assez modérés l'un et l'autre, viennent comme par force, sous Charles I[er] et Cromwell, occuper un rang principal dans les deux armées ennemies, le plus moral parmi les plus libertins, le plus rusé parmi les plus fougueux :

..... Mes bons amis, cela doit nous apprendre
Que le Très-Haut fait de nous ce qu'il veut;
Dieu va comme il lui plaît, — et l'homme comme il peut (3).

On ne pourra pas désormais écrire l'histoire de cette époque

(1) *The Letters and Journals of Robert Baillie*, principal of the university of Glascow, 1637-1662; edited by David Laing.

(2) *The Church History of Britain*, 3 vol.; — *The Worthies of England*, 3 vol., — *The History of the Holy-war*, 1 vol.; — *The Holy state and the Profane state*, 1 vol.; — *Good thoughts in bad times, and good thoughts in worse times*, 1 vol., by Thomas Fuller, 1840 and 1841.

(3) *Hamlet*, act. III.

sans consulter, et de très près, les mémoires et lettres particulières du puritain Robert Baillie. Fuller le royaliste n'intéresse que les littérateurs. Quoique employé dans l'armée royaliste, et même avec un certain éclat de courage qui se déploya surtout pendant le siége d'Exeter, le brave homme, dès que la paix fut rétablie, revint à ses pacifiques et ingénieuses habitudes, écrivit des sermons lardés de calembours, des livres d'histoire ancienne semés d'observations naïves sur les mœurs contemporaines, et des commentaires théologiques brodés d'anecdotes piquantes. On ne peut pas avoir plus d'esprit que Fuller; son malheur est d'en avoir trop. Écrivant pour son plaisir et à son aise, avec une facilité impétueuse et une intarissable verve, il a laissé des traces brillantes et bizarres dans la littérature de son pays. Il sème à pleines mains la comparaison ingénieuse, la métaphore éblouissante, le jeu de mots, le portrait, la saillie, l'anecdote, le trait. Il n'est pas pédant; il nous épargne la citation et n'ennuie jamais. Ce qui lui manque, c'est le goût. Ses calembours les plus baroques et ses pointes les plus affectées lui viennent naturellement; et, quoique ces ornemens de son style et de sa manière soient étrangement recherchés, il ne les cherche pas. Il ressemblerait à Montaigne, s'il avait plus de jugement et de sévérité; aventureux comme le gentilhomme du Périgord, il se montre comme lui brillant, original, énergique, incroyablement hardi dans ses transitions, et surtout dans ses digressions. A propos de l'église anglicane, il traite, dans un singulier chapitre, « des tailleurs, des habits noirs, et de l'art de dégraisser. » Ainsi Montaigne, dans son chapitre des *Coches*, ne s'occupe que des empereurs romains et de leurs femmes. « Assez parlé de dégraissage! s'écrie Fuller; mais que personne ne condamne cet article comme une déviation qui m'éloigne trop de mon histoire ecclésiastique. D'abord, parce que je ne regrette pas le moins du monde de m'éloigner un peu de ma route, pourvu que ce sentier conduise au bien de mon pays; ensuite, parce que, obliquement je l'avoue, ce sujet appartient à l'église; une multitude de familles pauvres qui se trouvaient naguère à la charge de leurs paroisses, comme me l'ont prouvé les registres des officiers ecclésiastiques, ayant appris l'art du dégraissage et de la teinture, se trouvent maintenant hors de peine! »

Sous son désordre et sa bizarrerie, Fuller, comme les bons prosateurs anglais et allemands du XVIIe siècle, a l'immense avantage de contenir le minerai du talent, la matière première de l'esprit, du style, même de l'éloquence. Le lingot gît au fond de la mine, obscur,

mêlé; mais c'est un lingot. La profonde ignorance où nous sommes en France des littératures étrangères, n'a pas même laissé arriver jusqu'à nous les noms de ces prosateurs originaux et puissans, Burton, Barrow, Taylor, Fuller, doués de toutes les belles qualités de l'esprit, si l'on excepte la régularité et le choix. Rien de plus rare que ces intelligences étendues, souples et profondes, qui comprennent et embrassent tous les modes de perception et d'existence. La variété et la facilité de leurs évolutions les font regarder comme futiles; la largeur de diamètre qu'elles embrassent les fait passer pour vagues et flottantes. Telles étaient cependant les intelligences supérieures d'Aristote parmi les philosophes, de Shakspeare parmi les poètes, de Goethe parmi les polygraphes, de Cuvier parmi les naturalistes. Il ne faut pas bannir et mépriser ces esprits, qui sont les plus grands et qui sont aussi les plus précis; il ne faut pas leur préférer les intelligences froides, médiocres et rangées, qui, parquées dans un étroit espace, l'exploitent avec acharnement, et qui semblent grandes parce que leur cadre est petit.

Fuller, malgré ses défauts, est un écrivain très distingué. Baillie ne sait pas écrire; mais ce dernier est plus malin, plus fin, plus mondain, mieux informé des affaires. Ce brave Écossais, dont l'embonpoint, la sagacité, l'œil brillant et vif, l'attention soutenue, et le beau sang-froid ne se démentent pas au milieu des scènes les plus sanglantes, nous plaît partout en ce qu'il ne prétend pas être auteur. La littérature purement littéraire lui semble peu de chose. Écrire pour briller, c'est métier de baladin. Notre homme raconte à sa femme ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, ce qu'on a dit auprès de lui; ses lettres renferment un journal très naïf. Les mots écossais, les expressions familières, les fautes d'orthographe, y abondent. Devinez si vous pouvez que *crevishes* veut dire *écrevisses*, et que *tarter* veut dire *causer*. Sachez que *tirlies* signifie un *grillage*, et que les mots *merk*, *marc*, *marke*, *mercke*, sont le même mot, « marc d'argent, » monnaie d'Écosse. Il faut une certaine étude lente, passablement d'ennui, une intensité d'attention assez soutenue, et un courage de vieux savant, pour déchiffrer toute l'énigme proposée par notre Baillie. Alors seulement on est payé de sa peine. On aperçoit ce grand théâtre de 1637, dont il fut un comparse utile et un amusant accessoire. On découvre la tragédie, la comédie, la farce, le grotesque, le terrible, le pathétique, et la profondeur de cette époque, avec ses élémens de crime et de vice, de grandeur et de vertu. On la voit tout entière, à travers cette petite et faible trouée, pratiquée vers 1640

par un bonhomme né en Écosse, et qui, résidant en Angleterre, ne voulait pas laisser sa femme sans nouvelles du mari qu'elle aimait. Excellent Baillie de Kilwinning, que Dieu et l'histoire te bénissent! Tu es bien ennuyeux et bien diffus, si l'on juge tes mauvaises phrases d'après les règles de la rhétorique et de la grammaire; mais chacune de ces phrases est précieuse si l'on réfléchit à la merveilleuse transparence qu'elles prêtent au passé, à la façon dont elles éclairent l'époque la plus digne d'étude, la scène politique la plus étonnante parmi celles qui ont précédé l'épopée dramatique qu'on nomme révolution française, et que nous avons vu commencer par le prologue intitulé *Voltaire*, pour se terminer par l'épilogue intitulé *Napoléon*.

Tout le monde sait de quoi il était question dans ce procès de Strafford, ministre de Charles Ier, ministre sur lequel le peuple essaya sa force, et qui périt pour avoir voulu consolider une monarchie absolue qui s'en allait. Ce n'est pas chez Lingard ou chez Hume qu'il faut lire ce récit, mais chez notre *canny man* Baillie. Rien de plus curieux et qui émeuve davantage une ame un peu héroïque, rien de plus touchant dans le drame ou l'histoire que ce procès, tel qu'il est ingénument et longuement reproduit par notre bavard Écossais, principal de l'université de Glascow. Il assiste à toutes les séances sans en manquer une, et il y en a seize. Chaque séance commence à cinq heures du matin, et finit à quatre heures de l'après-midi. De retour chez lui, Baillie, qui se trouve au nombre des ennemis de Strafford, Baillie puritain, et puritain d'Écosse, député par les adversaires les plus sérieux du ministre accusé, rédige son journal épistolaire; et c'est là qu'il faut voir le vrai Strafford, ce beau lion traqué, cette noble proie aux abois, ce puissant caractère, sur lequel tombent pour le déchirer tous les vautours de la loi, toutes les rages populaires, avoués, huissiers, péroreurs, orateurs, chefs de parti, surtout Pym, son ancien ami, celui qui, après lui avoir volé sa maîtresse, lui avait dit un jour : « Strafford! ta tête est l'enjeu de la partie! » Ni Hume, ni Smollett, ni Adolphus, ni Mackintosh, n'ont reproduit cette scène de Westminster-Hall dans la force saillante de sa simplicité historique. Le pinceau de l'histoire est toujours pâle. Nos gens d'étude et de cabinet se trompent. Les hommes sont plus hideux et plus grands que cela.

On sera sans doute curieux de chercher dans les pages de Baillie les menus détails du procès de Strafford. Quand Baillie arrive à Londres, déjà Strafford est arrêté par ordre des communes. La chasse est commencée. La meute dirigée par Pym, encouragée par les fanfares

populaires, s'est ruée sur le gibier royal. Strafford, impérieux, hautain, violent, généreux, comme il convient à son rôle, voit venir de loin sans faiblir cette troupe hurlante. Il se prépare d'abord à se défendre, puis à mourir. Il est malade, languissant et pâle; toutes les passions humaines, depuis l'amour passionné jusqu'à l'ambition dévorante, ont épuisé ce corps vigoureux. Du roi, rien à espérer : Charles Ier, colère et faible comme une femme, l'aime, le regrette, sent ce qu'il va perdre, et l'abandonne à la fureur des communes, tout en protestant contre sa propre lâcheté. La masse puritaine, la majorité de la Grande-Bretagne, l'Écosse tout entière, les bourgeois et les bourgeoises, les artisans et les artisanes, les saints et les saintes, tout ce qui est entraîné par le mouvement commun, tout ce qui est vulgaire et enflammé réclame la tête du ministre; elle pavera la route, et l'on arrivera au roi.

Voici donc la grande salle de Westminster, où l'on a commandé tant de meurtres et dont les vitraux rouges paraissent sanglans sous la transparente clarté de l'histoire, cette salle haute et large que rien ne soutient et qui étonne le regard, ce lieu où Henri VIII s'est assis pour tuer légalement, où Élisabeth s'est assise pour tuer despotiquement, où Marie Tudor s'est assise pour tuer théologiquement. Elle s'ouvre, le 22 mars 1641, aux juges de Strafford et à notre ami, le gros Baillie, qui a soin de s'y rendre « à cinq heures du matin (1), » tant la foule s'y presse et tant cette affaire l'intéresse. Il va tout nous dire, les choses, les hommes, le mobilier, la largeur, la longueur, les costumes, les robes rouges des juges, les robes noires des greffiers, les hermines des pairs assis sur leurs banquettes vertes, le comité des dix, nommé par les communes pour attaquer et poursuivre Strafford, et Pym à leur tête, et le petit pupitre réservé à Strafford, et derrière ce pupitre le grand bureau de ses quatre secrétaires; puis les douze gradins s'élevant jusqu'au plafond pour la chambre des communes, enfin un bataillon de piquiers à la porte pour empêcher le peuple d'entrer. La scène n'est-elle pas solennelle, précise, dramatique? Le député écossais arrive vers cinq heures du matin, se fait donner une place de faveur (*the canny fellow!* l'homme adroit!) parmi les communes, et attend que le spectacle commence. Il ne commence qu'à huit heures. Le roi vient alors s'asseoir, non dans la salle même, cela lui est défendu, mais dans une chambre séparée de la grand'-

(1) « We always behoved to be there, a little after five in the morning. « (Baillie, Lett. 12.)

salle par un grillage de bois (*tirlie*). On voit le mélancolique visage de Charles Ier, pâle, avec sa moustache et sa royale aiguë, apparaître derrière ce grillage; et bientôt, pour qu'on sache qu'il est là, qu'il est furieux, il brise, dans un mouvement de colère affectée, le *tirlie* qui le sépare du peuple. Derrière lui sont des seigneurs français, des dames françaises, des catholiques, ce que les bourgeois et les communes abhorrent le plus. On ne fait pas la moindre attention à Charles et à sa cour; les pairs gardent leurs feutres sur le coin de l'oreille. Ne voyez-vous pas que ce roi est mort?

« Il y avait, dit Baillie, des dames dans les travées qui avaient payé fort cher pour voir le procès, et c'était plein comme un œuf; une glorieuse et magnifique assemblée, mais nullement grave. A la porte, le peuple faisait un grand vacarme. A l'intérieur, avant et après les interrogatoires, dans les intervalles des défenses et des répliques, les pairs se levaient, marchaient, causaient, chantaient, et les membres des communes en faisaient autant. Comme il s'agissait de rester enfermé dans le même lieu pendant dix heures de suite, on mangeait, on buvait, non-seulement des pâtisseries et de l'eau, mais des côtelettes, du vin, de la bierre; les bouteilles passaient de main en main et de bouche en bouche; point de verre, on buvait à même; tout cela devant le roi, sans le plus léger respect. Beaucoup même (*good heaven!* juste ciel! s'écrie Baillie) se levaient (1)... par-dessus les banquettes. Il n'y avait pas moyen de sortir avant quatre heures! »

La dignité de l'histoire, la majesté de l'histoire, s'évaporent ainsi, et font place à la plus infime réalité. Mais Strafford, au milieu de ces bouteilles sans verre, de ces morceaux de pain et de viande, et de ce tumulte grossier, Strafford, la grande proie, la victime désignée, que devient-il? — « Toujours en noir et très simple, dit Baillie, comme en deuil... En entrant, il saluait doucement; trois pas, nouveau salut; un troisième salut en arrivant à son pupitre, où était une bible devant laquelle il s'agenouillait; puis il se relevait vivement et s'asseyait. D'ailleurs calme comme à son ordinaire : au milieu du plus grand bruit, pendant les causeries, bavardages, mangeries, badinages, il se penchait, parlait sérieusement et tranquillement à ses secrétaires, comparait ses notes avec les leurs et écrivait. » Harcelé par ses ennemis, Pym, Maynard, Glyn, Stroud, et tous les mirmidons cruels qui se chargent de faire

(1) They compisst all... above and under the benches...

souffrir et mourir les grands hommes, Strafford ne se dément point. A chaque nouvelle accusation, il demande du temps pour se recueillir. On le lui refuse. — « Il se retourne, dit Baillie, vers ses secrétaires, et sans la moindre apparence de mécontentement ou de dépit, au milieu du plus grand désordre et du plus violent tumulte, il se lève de nouveau, fait signe de la main pour qu'on l'écoute, et parle.... » Baillie montre ensuite cette héroïque et calme simplicité donnant la rage à tous les éperviers, milans et vautours qui accourent pour l'abattre, et la terreur de ces oiseaux de proie quand l'intérêt populaire paraît refluer vers le héros. — « Dans la septième séance, dit Baillie, Strafford ayant dit que sa santé était affaiblie et son esprit épouvanté de cette haute trahison qu'on lui imputait, mais qu'il éprouvait surtout la plus vive douleur d'être accusé par la chambre des communes et par des amis anciens; — l'avoué Maynard prit la parole: — Vous voulez gagner du temps, lui dit-il, et, par votre éloquence facile, vous essayez de séduire les cœurs. — (En effet, interrompt Baillie, il faisait chaque jour des progrès dans le cœur du populaire, et *surtout des femmes.*) Ainsi attaqué par l'avoué, Strafford s'écria: « C'est à vous, monsieur l'avoué, et aux gentilshommes vos confrères qu'appartiennent la rhétorique et la chicane, et je ne sais vraiment pas comment je ferai pour me tirer de vos griffes. » On riait de cet assaut donné aux gens de loi, et le duc de Bristol, voyant que tout cela tournait en faveur de l'accusé, se mit, avec d'autres, à crier: *A vos places, messieurs, à vos places!* » — Défense inutile; Strafford mourra.

Pendant seize séances de dix heures chacune, pendant cent soixante heures de supplice, Strafford tient ses ennemis en échec. A la seizième, ils finissent par s'impatienter. « On entend tout à coup une *voix rauque et dure* (1) qui se fâche; c'est celle d'un certain esquire nommé Olivier Cromwell. Puis cinquante voix furieuses s'écrient: *Retirons-nous! retirons-nous!* Les membres des communes enfoncent leurs feutres gris sur le coin de leurs oreilles, Cromwell comme les autres. Le roi silencieux se retire; Strafford remonte dans le bateau qui le conduit à la prison de la Tour, et le peuple, sur le quai, demande qu'on lui livre Strafford, qu'il veut mettre en lambeaux. » Voilà le vrai drame de l'histoire. Chaucer a bien raison de dire: *Il n'y a de neuf que ce qui a vieilli.* Quelle admirable étude de mœurs que celle-là!

(1) *Harsh untunable voice.* (Baillie, Let. 15.)

On avait déjà publié, il y a quelque vingt ans, une première édition mutilée de la correspondance de Baillie; cette édition nouvelle, infiniment plus complète, mérite le succès qu'elle obtient. On publie aussi un *Recueil* intéressant de lettres originales relatives à la même époque, quelques-unes de Cromwell, de Milton, de Charles I[er] et de Charles II. En l'absence des grandes créations et des belles œuvres, vous avez de nombreux et intéressans mémoires, des anecdotes, controuvées quelquefois, piquantes toujours, sur les quatre parties du monde, des tableaux de mœurs colorés selon la situation ou la naissance du narrateur. Jusqu'au dernier souffle de sa vie commerciale et politique, l'Angleterre conservera ce caractère. Sa supériorité d'observatrice n'est pas un mérite : c'est pour elle une nécessité. Il faut qu'elle fasse jaillir dans toutes les directions le rayonnement aventureux de sa civilisation insulaire; il faut qu'elle observe, qu'elle compare, qu'elle juge, qu'elle soit homme d'affaires et analyste, pour exister. On voit ce caractère se prononcer d'une manière profonde dès les premiers pas que fait la Grande-Bretagne dans la carrière littéraire : admirez de quels traits positifs et précis sont marqués tous les personnages que le vieux Chaucer met en mouvement dans ses *Canterbury tales*. L'homme de lettres, l'étudiant d'Oxford parle peu et d'une voix douce; il médite, son œil rêve, tourné vers le ciel; son regard est distrait et un peu farouche. Le moine a les mains jointes, la tête baissée, les yeux caves (*the eyen stepe*). Le meunier a le nez rouge et une verrue sur le bout de ce nez. Le marchand, le front couvert d'un feutre de Flandre, s'avance les mains dans ses poches. Le père abbé regarde sa manche, dont il a fait une pelotte à épingles pour les donner aux belles bourgeoises (*fayre wives*). Tous ces petits traits caractéristiques vous donnent une image nette et complète de chaque personnage, et vous croyez vous promener dans une galerie peinte par Holbein. C'est là précisément le mérite que l'on trouve chez l'Écossais Baillie. Le costume du roi, le sourcil de Cromwell, l'habit sale d'Ireton, il n'oublie rien. Il commente avec une extrême perspicacité gestes, paroles, actions de chaque personnage. Ses pages sont du Shakspeare brut et non encore travaillé. On aurait bien tort en effet de regarder Shakspeare comme un dramaturge; c'est un historien philosophe. Les contemporains de Shakspeare ont si bien su dans quelle route marchait ce rival des Montaigne, des La Bruyère et des La Rochefoucault, que, peu de temps après sa mort, un contemporain parlait de lui en ces termes : « *This author's comedies are so framed to the life, that they serve for the most common*

commentaries of all the actions of our lives (1). (Ses pièces sont tellement calquées sur la vie humaine, qu'elles peuvent servir de commentaire à toutes nos actions... » La phrase suivante, de Michel Montaigne, est l'épigraphe naturelle du théâtre de Shakspeare et de toute la haute littérature anglaise : « Rien de plus utile que la considération des natures et conditions des divers hommes... et coutumes des nations différentes... seul vrai sujet de la science morale. »

Les recherches érudites de Fraser Tytler et les narrations pittoresques du quaker Howitt, qui vient de publier un second volume sur les champs de bataille, monumens et antiquités de l'Angleterre, visités récemment par lui, partagent le succès populaire avec la correspondance de Baillie. La femme de Howitt est poète; lui-même tourne assez agréablement les vers. Dans quelques stances fort élégantes adressées à mistriss Howitt, il fait ainsi l'éloge de sa vie nomade :

« Oh! la jolie vie, ma chère femme, ma femme aimée, quand je voyage ainsi, seul, sur la mousse et la colline de ces pays du Nord!

« Ne crois pas que je me lève avec le soleil! Non pas. Je le laisse apparaître et monter dans le ciel, où bientôt l'alouette le suit et lui répond, où bientôt se joue le merle, frisant du bout de l'aile la chute de la cascade.

« Me voilà debout; ma fenêtre s'ouvre, j'entends gronder délicieusement la mer, les vagues sont blanches, les voiles frémissent; je vais recommencer ma tournée.

« La bruyère jaune me reconnaît et me salue quand je passe; le genêt m'envoie des senteurs d'oranger et du midi; les fleurettes cachées dans le gazon humide me rappellent ces doux matins de ma jeune vie, etc., etc. »

La poésie est devenue si rare en Angleterre, que ces jolies strophes peuvent passer pour une curiosité. Quant à l'érudition, aux réimpressions, aux traductions, elles surabondent. Ce goût pour les antiquailles intellectuelles, les vieux récits, les reliques de toute sorte, les notes à la Tallemand des Réaux, ce « tallemandisme, » si l'on nous passe un mot nouveau, qui va très bien à la chose, puisque Tallemand est le vrai type de la race des anecdotiers d'autrefois, s'empare de l'Europe entière, et n'est pas un des signes les moins frappans de la décadence. C'est là que se trouve l'intérêt, et non dans cette jachère insensée de romans mal venus, mal pensés et mal écrits, qui alimentent la vaine curiosité des douairières, des demoiselles de pen-

(1) *Preface to the first quarto edition of Troïlus and Cressida*, 1609.

sionnat, des *maid-milliners* et des commis. En vain chercherions-nous quelque nouveauté, quelque grace, quelque observation et quelque originalité dans les quinze ou vingt fictions sans imagination qui paraissent tous les mois. J'aime bien mieux les *poèmes latins* de ce bon *Gaultier de Mapes*, archidiacre d'Oxford, contemporain de Henri II et poète bachique du XIII[e] siècle. M. Wright, infatigable collecteur, vient de faire imprimer, pour la société camdenienne, ces excellens fragmens de vieille et vigoureuse satire qui contiennent le tableau le plus exact des mœurs d'une époque reculée. La *Confession du bouffon Gollias* se distingue surtout par la verdeur, la force et l'originalité du trait. C'est à ce même M. Wright que sont dues les *Vieilles chansons politiques* de l'Angleterre, recueil aussi précieux pour l'histoire littéraire que pour l'histoire proprement dite. Il faut surtout remarquer dans ce nombre les chansons latines écrites et prosodiées selon la mode anglo-saxonne, productions des esprits les plus avancés de leur temps, et presque toutes dirigées contre la cour de Rome, la papauté, les cardinaux et la suprématie catholique. La révolte primitive des peuples septentrionaux s'y montre tout entière; on y voit que, dans le Nord, la réforme date de bien loin : « Rome, dit la plus remarquable de ces chansons, dont nous citons en note de remarquables couplets (1), est la tête du monde, et tout y est immonde.... Les écus seuls y sont éloquens; on les aime, on en adore la blancheur, la croix et la rondeur;... tout le monde en demande,... le pape, le papier, la bulle, la porte, le cardinal, le messager... C'est là que les bourses constipées se guérissent, et qu'on y

(1) Roma mundi caput est : sed nil capit mundum :
Quod pendet a capite totum est immundum;
Transit enim vitium primum in secundum,
Et de fundo redolet quod est juxta fundum.

. . . .

Munus et petitio currunt passu pari.
Opereris munere si vis operari.
Tullium ne timeas si vis causari.
Nummus eloquentia gaudet singulari
Nummis in hâc curiâ non est qui non vacet;
Crux placet, rotunditas, et albedo placet,
Et cum totum placeat, et Romanis placet.
Soli nummi loquuntur et lex omnis tacet.

. . . .

Papa quærit, chartula quærit, Bulla quærit,
Porta quærit, cardinalis quærit, cursor quærit, etc.

prend toujours d'abord beaucoup, puis davantage, puis infiniment... C'est là que le riche donne aux riches. » — Invective injuste sous bien des rapports, mais pleine d'énergie et de vivacité. Les chansons du même genre et du même temps contre le roi Jean-Sans-Terre attestent aussi la liberté d'opposition dont on jouissait alors; notre Béranger n'a rien écrit de plus vif, de plus acéré, de plus satirique. En les lisant, je n'ai pu m'empêcher de me rappeler le tombeau de ce mauvais roi à Worcester, tombeau qui est lui-même une satire. Les trois lions du blason royal, neuf fois répétés sur neuf écussons distincts, occupent le centre de neuf rosaces où toutes les variétés des courbes dentelées se nuancent avec une exquise finesse et charment les yeux par leur caprice régulier. Le temps a conservé, les morsures de l'hiver et les brumes rongeuses ont ménagé ces précieux détails et le fini de ces nervures; tout y est encore, ornemens et fleurs, tout, jusqu'au roi de pierre étendu sur son cercueil.

Jean *Lackland* ou Sans-Terre porte la main sur son épée, en homme qui ne veut pas la tirer. Il sourit, mais comme un homme en colère; son front est bas, son sourcil déprimé, son menton lourd et sans délicatesse, son aspect ignoble et sa physionomie fausse. L'étourderie et la violence se font lire sur ce visage mécontent. L'ironie du sculpteur a placé près de la tête du mauvais roi deux petites figures, coiffées et barbues, revêtues de longs manteaux et le front orné de bonnets de comte, tenant à la main des rubans qui vont se perdre derrière la chevelure royale, et qui ressemblent à des brides. L'une de ces têtes est dédaigneuse et se détourne; l'autre est méchante, et semble dire, en montrant Jean Sans-Terre : « Il est pourtant vrai que les hommes lui ont obéi ! » — Quand je visitai, en 1819, cette cathédrale de Worcester, je sentis un grand respect pour le moyen-âge, qui inscrivait dans ses églises la libre condamnation de ses rois, la taillait dans la pierre et l'immortalisait sur leur tombeau.

PHILARÈTE CHASLES.

LE SALON

DE 1842.

Depuis quelques années, la presse, en installant le salon dans ses colonnes, a l'air d'accomplir à contre-cœur une importune et maussade cérémonie d'étiquette, plutôt que d'inaugurer une joyeuse et brillante solennité. Son premier mot est une déclaration de guerre. Fatiguée et dégoûtée d'avoir à repasser sans cesse par les mêmes chemins, la critique ne déguise plus guère sa mauvaise humeur. Cette année les doléances et les accusations sont à la fois plus amères et plus générales. On est allé jusqu'à demander, au nom de l'intérêt de l'art et sur des considérations historiques tirées de fort loin, que la porte du Louvre fût close à jamais. Une opinion plus modérée voudrait seulement que cette porte s'ouvrît moins souvent, et, sur ce dernier point, le vote est à peu près unanime. Cette opinion ayant pris une certaine consistance et pouvant acquérir de la gravité, il conviendra peut-être d'en chercher l'origine et les motifs.

Il importe d'abord de remarquer que ces plaintes ne viennent ni des artistes ni du public. Pour les artistes, le salon est la publicité même. C'est la presse de l'art; cette presse doit, comme l'autre, être libre et toujours ouverte. La supprimer ou la trop restreindre, c'est

ôter aux œuvres de l'art, si on les considère comme de simples produits échangeables, leur marché, si comme des créations de l'imagination et du goût, leur théâtre. C'est à ces titres que l'institution est chère aux artistes. Un instinct plus sûr que tous les raisonnemens les y attache, et les critiques dont elle est l'objet les effraient plus qu'elles ne les persuadent. Pour eux, attaquer le salon, c'est attaquer l'art; c'est plus encore, c'est les attaquer eux-mêmes. Vraie ou fausse, leur conviction à cet égard n'est pas douteuse, et, quoi qu'on puisse penser sur le fond de la question, toujours est-il que ce n'est pas eux qui se plaignent. On a fait quelque bruit de certaines absences, et on en a tiré un argument contre le salon. On a dû supposer pour cela que ces absences étaient toutes volontaires et préméditées, et on a voulu voir là une petite conspiration. Ce parti pris serait fort dangereux. Dans ce cas-ci, la politique d'isolement serait une bien mauvaise politique. S'isoler, c'est se déclasser de son chef, c'est se faire exception, c'est jouer à l'Achille qui se retire dans sa tente. Un tel rôle ne peut se partager entre plusieurs; il peut accidentellement échoir à un homme; deux y sont déjà de trop; à quatre, à cinq, à six, il serait ridicule. S'isoler en compagnie d'ailleurs, ce n'est pas s'isoler, c'est bouder. Or, on ne boude pas longtemps les grandes puissances, cour ou peuple. Tôt ou tard il faut se rallier, à moins qu'on ne veuille décidément abdiquer, fantaisie philosophique assez rare aujourd'hui. Cette prétendue coalition ne peut donc être attribuée à des hommes sensés. Ce n'est certes pas dans la sphère de l'art qu'on réussira jamais à reconstituer une classe aristocratique. Partout ailleurs ce n'est que difficile, ici ce serait impossible, et, ce qui vaut mieux, ridicule. Les hommes distingués auxquels on a fait allusion doivent donc être provisoirement absous.

Il est facile d'ailleurs d'expliquer, pour la plupart d'entre eux, la disparition dont on a le mauvais goût de les louer. Aucun n'a traité le public avec cette hauteur dédaigneuse. Tous ont en fait exposé, non pas dans les galeries du Louvre, il est vrai, mais sur les murs des monumens décorés de leurs mains. Les ardentes et splendides peintures du *salon royal* à la chambre des députés, par M. Delacroix, la vaste, l'ingénieuse et élégante composition de M. Delaroche à l'école des Beaux-Arts, les batailles dont l'heureuse et facile main de M. H. Vernet a couvert les murs des nouvelles salles de Versailles, justifient suffisamment ces maîtres de n'avoir pas travaillé pour le salon. Ils n'ont ni dédaigné ni fui le public, ni encore moins prétendu faire briller leurs œuvres par leur absence, comme ces images

qui manquaient au convoi de Britannicus. Toute modestie à part, ces artistes sont trop gens d'esprit pour faire une si mauvaise spéculation; ils savent qu'en France et par ce temps-ci il n'y a en général rien à gagner à être absent. Il est donc plus simple de croire et de dire que l'absence de ces talens n'est pas une protestation contre le salon, mais un pur accident.

La retraite obstinée de M. Ingres n'est pas susceptible de la même interprétation, mais elle en a moins besoin. Chercher ici de petits calculs, ce serait insulter. Il y a une sensibilité exaltée semblable à celle de ces timides plantes dont les pudiques feuilles frémissent sous le moindre contact; pour elles, sentir c'est souffrir, et il n'est pas de main si délicate dont elles ne redoutent l'approche. L'illustre artiste a gardé rancune à la critique. On aurait mieux aimé qu'il eût pardonné. On a tout fait du moins pour obtenir ce pardon. Que manque-t-il désormais à sa gloire? quel homme vivant dans la carrière des arts a plus reçu de son pays? La France, mère tendre, quoique capricieuse, accorde beaucoup à ses enfans; elle n'a rien refusé à celui-ci. Elle l'entoure de caresses, d'hommages, de renommée; elle a attaché à son front une auréole sans rivale; et lorsqu'il s'agit de disputer à l'Europe la couronne de l'art, c'est lui qu'elle prend pour premier représentant. Enfin elle en est arrivée à le gâter, et, au lieu de le gronder un peu de ses bouderies, elle consent à l'aller caresser chez lui, puisqu'il ne veut pas venir chez elle. Avec tout cela, un artiste peut encore être malheureux, mais assurément il n'est pas à plaindre.

Sauf cette exception, admissible parce qu'elle est unique, et par cela même aussi sans signification, il est certain que ce n'est pas du camp des artistes que partent les mauvais propos sur le salon.

Quant au public, il est encore moins coupable. Le public entre partout où il voit une porte ouverte, et il n'est pas à craindre qu'il se plaigne jamais qu'on accorde trop à sa curiosité et à ses loisirs. Le noble et délicat amusement que chaque année lui apporte avec les premiers souffles du printemps est devenu pour lui une heureuse habitude; il va au salon comme il va à Longchamps. Parmi nos habitudes publiques, il n'en est pas d'aussi innocente; dans aucune, le côté brillant, cultivé, poli et civilisateur de l'esprit national ne se montre avec plus de simplicité, de laisser-aller et d'attrait. L'art est le seul terrain neutre qui nous reste. Le public n'a donc non plus aucun mauvais vouloir contre le salon.

C'est la critique qui laisse paraître ces fâcheuses dispositions.

D'où lui viennent-elles? Nous l'avons dit déjà, la critique est lasse, et, puisqu'il faut l'avouer, un peu ennuyée; elle trouve que l'art devient importun et voudrait bien ne pas se déranger si souvent pour lui. Comme elle ne sait plus trop quoi lui dire, elle préférerait n'être plus appelée à s'expliquer. Il se passe quelque chose d'analogue dans la critique littéraire, assaillie qu'elle est de romans, de vaudevilles et de vers; elle aussi soupire après le repos.

Cette indifférence qu'on peut partager, sans l'approuver, n'a rien d'extraordinaire. C'est celle qui succède inévitablement à tous les mouvemens un peu violens de l'opinion. La fortune de la littérature et celle de l'art sont communes. Après le grand bruit qui s'est fait dans ces deux régions pendant quelque dix ans, il a bien fallu s'attendre à un peu de silence. Ce bruit et ce mouvement ont cessé faute d'alimens. L'expérience ayant à peu près mis à leur place toutes les idées d'alors, donné leur valeur à toutes les prétentions et à toutes les espérances, en un mot classé les hommes et les choses, il est arrivé qu'on a cru s'être battu pour rien, et chacun est rentré chez soi bien résolu de n'avoir désormais de la passion qu'à bon escient. Dès qu'il n'y a plus eu, au salon, des hommes et des idées en présence et en lutte, et lorsque la critique n'y a trouvé que ce qu'y trouve le public, des statues et des tableaux, elle s'est dégoûtée de son œuvre. Sa mission n'étant plus un combat et se réduisant à un simple arbitrage portant sur de purés abstractions, elle la répudierait ou du moins l'ajournerait volontiers, et c'est à son corps défendant qu'elle recommence chaque année une nouvelle campagne dont elle n'attend ni émotions, ni résultats. Ceci se réduit, comme on voit, à un péché de paresse.

Mais cette cause de relâchement n'est pas la seule; il en est une autre encore plus grave, quoique plus cachée, et toute spéciale à la critique de l'art, telle qu'elle existe en France depuis Diderot, qui a donné le ton en ce genre, et qui y est resté le maître. Nous voulons parler du défaut de rapport qui existe intellectuellement entre l'artiste et la critique. Le point de vue d'après lequel le premier compose son œuvre et qui le guide à chaque pas de sa création, est le plus souvent si différent, ou du moins si éloigné de celui où se place d'ordinaire le second pour la juger, qu'il est aisé de prévoir combien il leur sera difficile de s'entendre. De là le peu de faveur de la critique auprès des artistes; ils la craignent assez, comme c'est bien naturel, et la caressent en conséquence, mais ils ont au fond très peu de respect pour elle. Sa compétence leur est plus que suspecte,

et ils apprécient ses éloges comme ses censures, plus par leur poids que par leur valeur. Tout le tort ici n'est pas du côté des artistes. Ils ont en effet très peu à profiter en général des conseils de la critique, qui est très volontiers doctrinale et magistrale, et c'est souvent même un bonheur pour eux de ne les point comprendre, car ces conseils sont tirés de considérations trop abstraites, trop générales et trop vagues, pour être utilisés dans la pratique. Un seul mot d'un maître leur vaut mieux sous ce rapport que tout un volume d'esthétique. Les critiques, quelque peine qu'ils aient prise pour s'initier théoriquement aux connaissances techniques de l'art, quelque avancés qu'ils soient dans l'étude et la comparaison des maîtres et des écoles, manquent plus ou moins, mais toujours plus qu'ils ne pensent, de bien des notions que la pratique seule peut donner, et qui sont précisément celles dont l'artiste se préoccuppe le plus. Cette insuffisance se trahit lorsque, sortant du cercle des appréciations fondées sur les principes communs à tous les arts et sur les règles générales du goût, ils essaient d'entrer dans l'analyse des particularités spéciales des ouvrages qu'ils ont sous les yeux, et de parler, par exemple, avec précision et détail de la couleur et de la lumière. Il est certain que sur ces points et sur d'autres encore bon nombre de délicatesses souvent essentielles leur échappent. Mais les artistes qui voient principalement ces choses auraient tort cependant de se figurer qu'il n'y ait que cela à voir dans les œuvres de l'art, et que tout ce que la critique y remarque soit faux ou chimérique. Le dissentiment résulte ici de la différence du point de vue où on se trouve placé de part et d'autre, et de la mesure qu'on apporte avec soi.

Quoi qu'il en soit, on est forcé de convenir qu'en général la critique, telle qu'elle se produit dans les journaux, n'est trop souvent qu'un écho plus ou moins intelligent du public. Elle rend compte de ses impressions plutôt qu'elle ne formule de véritables jugemens. Ces impressions sont d'ordinaire justes, mais elles ne conduisent pas bien loin ni bien avant dans la connaissance de l'objet qui les cause. L'influence prédominante des idées et du goût littéraires, l'application trop exclusive des formules de la poétique générale aux productions des arts plastiques, et l'insuffisance des notions empruntées directement à l'étude spéciale de ces mêmes arts, tels sont les défauts qu'on peut reprocher à notre critique esthétique. Il y a des exceptions, ou du moins nous devons supposer qu'il y en a, mais elles sont probablement trop clairsemées pour influer sensiblement sur le résultat général.

Ce défaut n'est pas ignoré de la critique elle-même. Elle en a jusqu'à un certain point conscience. Elle sent qu'elle est loin de posséder pleinement son objet, que sa marche n'est ni bien sûre ni bien directe, et qu'elle manque d'autorité; elle voit qu'il existe entre elle et les artistes une sorte de séparation qui rend les communications difficiles, et qu'elle a peu de chances d'être entendue et surtout écoutée. Ce sentiment secret d'insuffisance et de défaut d'autorité peut fort bien être une des causes du découragement dont la presse paraît frappée à l'endroit du salon.

Toutefois, et quoi qu'on puisse penser de ces explications, il importe de ne pas s'exagérer la gravité du fait, s'il existe. La critique ne peut pas, elle non plus, abdiquer. Si elle ne remplit pas d'une manière tout-à-fait satisfaisante certains côtés de sa mission, il lui reste toujours, par certains autres, une large et belle part d'influence. Elle éclaire peu sans doute, mais elle agite. C'est un moteur, sinon un flambeau. Elle est l'interprète des artistes auprès du public et l'interprète du public auprès des artistes, et entretient ainsi la vie de l'art lui-même. A tous ces titres, elle ne peut ni ne doit refuser son intervention. Elle ne doit pas surtout rendre l'art et le public responsables de ses dégoûts, et demander qu'on ferme le salon parce qu'elle s'y ennuie.

Du reste, la proposition si souvent reproduite de prolonger les intervalles des salons a des motifs très fondés. Il y aurait probablement des avantages à rendre les expositions biennales, mais biennales seulement. Si l'on devait aller plus loin, mieux vaudrait maintenir l'état actuel avec tous ses inconvéniens, et ne pas s'exposer à perdre les fruits d'une institution éminemment nationale, consacrée par le temps, et qui, dans les circonstances où se trouve l'art, est encore une des plus sûres garanties de son existence.

Passons maintenant à l'inventaire des produits que la nouvelle exposition, épurée par le jury, nous apporte. Il y en a, selon le livret, *deux mille cent vingt et un*. Il y en a, dit-on, à peu près autant de refusés. C'est, à une centaine près, au dedans et au dehors, le contingent de l'année dernière. On dirait qu'on fait ici comme au théâtre, où on ne donne plus de billets et on ferme la porte dès que tout est plein.

La haute peinture historique, à sujets sacrés ou profanes, ne manque pas de représentans au salon actuel. Quelques rares toiles méritent d'être distinguées. On voit sur plusieurs autres les marques

de louables efforts; vient ensuite la masse qui ne fournit pas même un prétexte à la critique.

La mort inattendue de François Bouchot, artiste jeune encore, frappé au milieu de succès brillans et d'une popularité qui pouvait devenir de la gloire, a répandu une teinte mélancolique sur cette toile inachevée où il a retracé un naïf et charmant épisode de la vie de Jésus, le *Repos en Égypte*. Rien dans les *Funérailles de Marceau*, sauf le talent, n'aurait fait soupçonner que cet artiste dût laisser son dernier mot dans une page du style et du sentiment de celle-ci. La Vierge, assise et vue de profil, incline légèrement sa tête appesantie par le sommeil; son bras droit, abandonné, tombe négligemment, tandis que le gauche, ramené en avant sur sa poitrine, ne laisse voir que la main sur laquelle s'appuie l'enfant debout auprès de sa mère. Saint Joseph dort aussi la tête appuyée sur une de ses mains. Cette composition laisse voir des traces du souvenir des derniers maîtres de l'école lombarde et bolonaise. Le goût des draperies et le caractère du style font songer au Parmesan, dont la grace un peu coquette et l'élégant maniérisme ont passé, non sans quelque réussite, dans la pose, dans les contours et l'ajustement de la madone de Bouchot. Son sommeil est plein d'élégance; on ne saurait dormir avec plus d'esprit. La couleur n'a pas la même distinction; elle est un peu dans le goût conventionnel et fade des maîtres français qui peignaient du temps de Vanloo. L'idée de mettre dans les yeux du petit Jésus l'expression réfléchie d'une pensée sérieuse et profonde, en le faisant *rêver à sa mission*, pendant que ses parens, succombant aux besoins terrestres, se livrent au repos, est peut-être plus subtile qu'heureuse. Cet air d'absorption méditative dans un enfant au maillot est un anachronisme psychologique qu'on n'accepte pas aisément. Cette difficulté ne valait pas la peine d'être cherchée, car, en la supposant pleinement vaincue, le résultat n'aurait rien ajouté à l'effet du tableau. Le ton doux et fin, répandu partout comme un léger voile, s'accorde au caractère calme de la scène. Loin de rien perdre à n'être pas entièrement fini, cet ouvrage nous semble y gagner. Il y a, en effet, ou du moins on trouve presque toujours dans les ébauches des peintres une certaine fleur d'invention, de hardiesse et de sentiment que conserve rarement l'œuvre terminée. Il est possible aussi que la triste et pieuse émotion que la vue de ces traits inachevés éveille involontairement, ajoute quelque chose à l'intérêt de cette peinture.

On a placé à côté de cette madone une autre composition de Bouchot qui offre, dans de très petites proportions, une grande scène. C'est Bonaparte, arrivé au mont Saint-Bernard, montrant à ses soldats, sans souliers et sans pain, les vastes et magnifiques plaines d'Italie sur lesquelles ils vont s'abattre. Cette esquisse est remarquable par l'énergie des expressions et la vivacité de la touche; mais ce n'est qu'un projet, et, en peinture, c'est peu de chose qu'un projet. Il y avait assurément, dans le talent de Bouchot, beaucoup de distinction et d'intelligence; mais l'empressement dont ses dernières productions sont l'objet paraît tendre singulièrement à l'exagération. Aux yeux des contemporains, ce n'est pas un petit mérite à un homme que d'être mort. Ce mérite-là rehausse toujours beaucoup les autres et quelquefois en tient lieu.

Parmi le très petit nombre de compositions à sujets religieux qui valent la peine d'être citées, il en est une dont l'aspect extraordinaire et la singularité ont des droits au moins à la surprise : c'est la *Descente de croix* de M. Chasseriau. Cette peinture n'est pas modeste. Si les vues ambitieuses qu'elle affiche étaient justifiées, il ne s'agirait de rien moins que de saluer en elle un des évènemens les plus imprévus et plus improbables dans nos temps, l'apparition d'un nouveau grand maître. Les prétentions de cette œuvre semblent, en effet, monter jusque-là. On conçoit dès-lors quelle serait, de cette hauteur, la gravité d'une chute. Pour les témérités de cette force, ne réussir qu'à demi, c'est tomber. Tel paraît être malheureusement le cas de M. Chasseriau. Ce n'est pas que nous partagions l'avis de ceux, en très grand nombre il faut l'avouer, qui ne voient dans cet ouvrage qu'une déplorable mésaventure. Il nous semble au contraire y apercevoir çà et là, confusément il est vrai et comme au sein d'un chaos, quelques empreintes d'une pensée et d'un sentiment nullement méprisables. Mais il n'est pas moins vrai que cette impression favorable est si ouvertement contredite par d'autres d'une nature opposée et bien autrement puissantes, qu'elle ne fait que traverser l'esprit par intervalles, sans s'y établir; et, chaque fois qu'elle s'y représente, on s'empresse de la chasser comme une mauvaise tentation.

Certains défauts de cette peinture sont écrits certainement en assez gros caractères, pour qu'il soit facile à chacun de les lire. Et, d'abord, quelle est l'action qu'a voulu représenter l'artiste? D'après le titre mis à son tableau, ce serait une *Descente de croix;* mais il est évident que sa peinture donne tout autre chose. Nous ne voyons pas

ici, comme dans les fameuses compositions de Daniel de Volterre, du Baroche, de Rubens, de Jouvenet, de Lebrun, pour ne citer que les plus connues, le corps du Christ, détaché de la croix, en *descendre,* soutenu d'en bas ou retenu d'en haut par les disciples. Le sujet représenté par M. Chasseriau n'est donc pas proprement la descente de la croix, mais la scène qui se passa alors que le corps inanimé de Jésus fut déposé tout sanglant entre les bras de sa mère, de saint Jean et de Madeleine, scène qui n'a d'autre réalité historique, du reste, que celle que lui a donnée la tradition de l'art. C'est ce qu'on appelle en Italie une *pietà* et en France un *Christ mort;* c'est là ce qu'il faut voir dans la composition de M. Chasseriau. Même en partant de cette donnée, la composition de M. Chasseriau pèche singulièrement par le défaut de clarté. La disposition de ses figures est pleine d'invraisemblances et d'impossibilités. Comment son Christ, qui n'est ni couché, ni assis, ni soutenu par aucun moyen visible, peut-il rester ainsi debout en dépit des règles de la pesanteur? Où sont ses jambes, qui, à la faveur de ce lambeau de linceul blanc, disparaissent tout d'un coup sans qu'on sache ce qu'elles sont devenues? Comment s'expliquer la position de la Vierge dont on ne sait pas davantage où placer le corps et les pieds? N'insistons pas, si l'on veut, sur ces défauts en quelque sorte matériels, quoiqu'ils indiquent ou une négligence ou une inexpérience également inadmissibles dans une œuvre qui veut évidemment être sérieuse et semble provoquer un parallèle avec celles des maîtres. Passons à des considérations d'un autre ordre. La tête du Christ n'est pas d'un beau caractère; elle n'appartient pas à la belle famille des christs italiens; on la dirait plutôt empruntée, comme forme et expression, à ces types délabrés et bizarres du gothique allemand. Celle de la Vierge est d'un style plus élevé, l'expression de la douleur y est rendue avec assez de grandeur et d'énergie; mais de fortes incorrections de dessin la déparent. L'action de la Vierge, qui détache du front de Jésus la couronne d'épines, est, sauf erreur, un motif neuf et heureux; toutefois on aurait pu, ce semble, en tirer un autre et meilleur parti. Les cheveux du Christ, engagés dans la couronne, étant ainsi relevés en masse et tirés perpendiculairement en haut, paraissent hérissés, ce qui donne à cette tête une expression de grimace étrange que l'artiste n'a pas peut-être cherchée, mais qu'il a eu le malheur de rencontrer. La figure de Marie-Madeleine qui, échevelée et pleurante, s'approche du Christ pour laver la plaie du coup de lance, est jetée avec une sorte de hardiesse qui ne nous déplaît point. Elle est sans

style proprement dit, mais non sans tournure; l'expression de son mouvement est forte et pathétique. Il est à regretter cependant que cet effet ne soit obtenu qu'au travers d'incorrections d'autant plus fâcheuses qu'on est porté à se demander si toute cette originalité apparente ne consisterait pas, par hasard, dans ces inégalités et disproportions mêmes. Les autres figures ont moins d'importance et sont loin de valoir celle de Madeleine. L'homme à genoux, qui soutient la main droite du Christ, est tout-à-fait banal, et les parties nues de son bras sont d'un dessin plus que suspect. Nous avons déjà vu à une autre époque les deux bras en l'air de la figure du fond; ils appartenaient alors à saint Symphorien. Considérée dans l'ensemble, cette composition pèche surtout par le défaut d'unité de pensée, de style, de manière. On cherche en vain à discerner à quelle école, à quel maître, à quelle tradition cette peinture se rattache; il y a des velléités florentines, bolonaises, allemandes, mêlées avec les plus flagrantes inspirations de la routine des ateliers; elle n'est empruntée à personne, sans appartenir pour cela à l'auteur. On n'y voit que des disparates. Ce qui est vrai du style ne l'est pas moins de l'exécution et de la couleur. Il n'y a pas plus de parti pris sur ce point que sur tout le reste.

Cet effort prodigieux vers le grand et le sublime est louable en soi; il témoigne dans l'artiste de nobles résolutions et d'un sentiment non vulgaire de l'art. Nous ne nous plaindrions même pas de le voir échouer devant les immenses difficultés de l'entreprise. Rien de plus commun que cet événement. La seule chose fâcheuse en ceci, c'est que cet effort se produise sous la forme d'une prétention, et avec une confiance telle dans le résultat, qu'on dirait qu'il s'agit de la chose la plus simple du monde, et qu'il n'y a, qu'on nous passe le terme, qu'à se baisser pour en prendre. Mais ce sommet de l'art où ce jeune artiste a la généreuse ambition d'atteindre, on n'y monte pas ainsi en courant; il faut le gravir, et avec plus de peine et de sueurs qu'il ne paraît le croire. Ces places-là sont, comme il n'est permis à personne de l'ignorer, exclusivement réservées à quelques rares génies, auxquels en outre on ne les donne et qui ne les demandent que lorsqu'ils ne sont plus écoliers.

Des observations analogues pourraient s'appliquer à un autre tableau du même artiste, à ses *Troyennes*. Quant à cette insignifiante étude de *la Toilette d'Esther*, il n'a fallu évidemment rien moins que l'étonnante sécurité de l'auteur à l'endroit de ses ouvrages pour venir l'exposer au grand jour du salon. « Esther était très belle, dit le livret

d'après la Bible, et son visage d'une grace si parfaite, qu'elle paraissait aimable et ravissante à tous ceux qui la voyaient. » On ne trouvera pas que M. Chasseriau ait servilement copié son modèle.

Ces deux dernières peintures font tort à la première, car elles leur servent comme de commentaire, et ce commentaire n'est pas très favorable. Leur faiblesse visible donne jusqu'à un certain point la mesure de la force et de la grandeur qu'on pourrait facilement, sur la première impression, attribuer à la *Descente de Croix*. Disons pourtant que cette impression, dont nous avons eu à nous défendre, n'est pas entièrement illusoire. Malgré ses défauts plus ou moins crians, il y a, selon nous, dans cette page bizarre quelque chose qui résiste à l'analyse dissolvante de la critique, et qu'on chercherait peut-être en vain dans toutes les autres toiles du même genre. Cette concession est grande, très grande. Le temps, qui explique tout, fera connaître si et jusqu'à quel point elle est méritée. En attendant, la sévérité était le parti le plus sûr. Nous avons vu assez d'enfans sublimes pour apprendre qu'il faut s'en défier et surtout ne pas les gâter.

Si l'on ne savait que les dimensions de la toile où M. Henri Lehmann a représenté *la Flagellation* lui ont été imposées, ainsi que le sujet, on s'étonnerait avec raison qu'il eût à ce point resserré et rapproché ses figures. Les deux bourreaux qui frappent, trop près de la victime, manquent évidemment d'espace pour se développer et asséner leur coup. Leur pose a quelque chose de gêné et de peu naturel. Dans cette composition, M. Henri Lehmann s'est efforcé d'agrandir sa manière. Nous croyons cependant que le grand style, les expressions violentes, le haut pathétique, sont, sinon au-dessus, du moins un peu en dehors de son talent, qui a plus d'affinité avec la grace qu'avec la force. Sa charmante *Ondine* de 1834 nous semble le type de ce qu'il peut et devrait vouloir faire de préférence. Ses *Femmes près de l'eau* (galerie de bois), inspirées par le même sentiment que l'*Ondine*, quoique d'un goût moins pur, nous paraissent, par cette raison, plus satisfaisantes que sa *Flagellation*. Cette composition est pourtant une œuvre fort estimable. Il a cherché avec soin, et non sans quelque succès, l'expression des têtes, chose rare aujourd'hui, et dont le secret est comme perdu. L'expression, toutefois, n'est pas la grimace, et je ne sais si M. Henri Lehmann n'a pas pris l'une pour l'autre dans la figure de son bourreau qui est à la droite du Christ. Le Christ lui-même n'est pas d'un style suffisamment élevé. Il n'a pas de cou, et le mouvement en haut de ses épaules,

entre lesquelles s'enfonce la tête, lui donne un air d'impatience et d'ennui plutôt que de souffrance résignée. Dans son ensemble, cette figure est, dans les formes et l'expression, d'une délicatesse un peu enfantine et féminine. Poussin ne voulait pas qu'on se figurât le Christ comme un père *Douillet;* bien moins encore eût-il approuvé qu'on en fît une femmelette. L'exécution ne manque ni de hardiesse ni de vigueur; la lumière est distribuée avec habileté; la couleur pourrait avoir plus de variété et d'éclat.

Le portrait historique de *Templier*, par le même artiste, ne pourra guère lui être pardonné qu'en considération de sa *Mariuccia.* Il y a aussi une *Chiaruccia* de M. Adolphe Lehmann. Les originaux sont de la même famille, les peintures également.

Le *Saint Louis* de M. Hippolyte Flandrin n'ajoute ni n'ôte rien à ce que ses précédens ouvrages nous avaient appris. C'est un de ces talens établis dont il n'y a certainement rien à craindre, et probablement peu à espérer. Tout, dans cette peinture, est si irréprochablement conçu, arrangé, étudié, travaillé et exécuté, qu'on éprouve quelque remords à ne pas s'y plaire. Le saint Louis est d'une vérité historique parfaite, quoique un peu bonhomme pourtant. Les quatre figures qui l'entourent sont gravement, simplement et noblement posées. Le sire de Joinville, appuyé sur le pommeau de sa longue épée, a un faux air du saint Paul de la *Sainte Cécile*, réminiscence déplacée si elle était volontaire. Le personnage debout et à capuchon, probablement l'abbé de Saint-Denis, est un peu mélodramatique. Il écoute et regarde en conspirateur; c'est un contre-sens. La correction continue du dessin, l'étude soignée du modelé inséparable de la correction, la sobriété et le calme de la couleur qui se cache pour faire valoir uniquement le caractère, la forme et la pensée, sont certes de belles et rares qualités. M. Flandrin les possède, mais elles sont chez lui pour ainsi dire à l'état abstrait et latent. Il leur manque la vie, l'action, le mouvement, la saillie. On a dit quelque part, dans le sens matériel, qu'il y avait sur ce tableau une sorte de voile nuageux; il y a aussi, au sens spirituel, un nuage, et ce nuage, c'est l'ennui.

C'est aussi l'ennui qui est le plus mortel ennemi de la peinture d'un autre disciple de la même école, M. Émile Signol. A Dieu ne plaise pourtant que nous veuillons établir un parallèle entre deux talens si inégaux et si différens! La peinture de M. H. Flandrin est celle d'un homme de goût, de sens, d'habileté, de science et d'intelligence. Que dire de celle de M. Signol? Il n'y a que l'*hélas!* de

Boileau pour la définir convenablement. Elle est d'une innocence à attendrir les cœurs les plus durs. La mère en permettra la lecture à sa fille. On croyait les genres épuisés, il y en a ici un nouveau, c'est le genre niais. C'est là, en bien cherchant, tout ce qui se peut dire à propos de la *Vierge mystique* et de *la Femme adultère*, compositions candides tout-à-fait dignes des honneurs lithographiques comme leurs aînées. La *Sainte Madeleine pénitente* offre cependant encore des traces des qualités qui donnèrent quelque éclat aux débuts de M. Signol; mais c'étaient alors des espérances, aujourd'hui ce sont des souvenirs, c'est-à-dire des regrets. Il y a une *Madeleine* plus maltraitée encore que celle-ci, c'est celle de M. Carbillet.

Une certaine analogie, sinon dans la manière, du moins dans le résultat, nous fera mentionner ici, en passant, un petit tableau de M. Henry Scheffer, *Jésus-Christ chez Marthe et Marie*. Le sentimentalisme et la sensiblerie, insipides partout, même dans le roman, sont insupportables dans la Bible. Ces sujets-là veulent un autre style que celui de la ballade. La peinture de M. Signol endort, celle-ci crispe. Nous ne choisirons pas.

M. Mottez s'est exercé sur le même sujet, mais plus en grand et sur un ton plus convenable. Dans un épisode de cette nature, où il n'y a pas proprement d'action déterminée et par conséquent pas d'intérêt dramatique, le peintre ne doit compter que sur lui-même et remplacer l'intérêt du sujet par celui de l'art. Sans y réussir complètement, M. Mottez s'en est pourtant tiré avec honneur. Sa figure de Marthe est pleine d'élégance; mais le geste presque tragique de sa main droite étendue ne nous paraît pas suffisamment clair, s'il a une signification, et mal choisi, si ce n'est qu'une attitude. Marie, assise en face de Jésus, manque peut-être un peu de style. Comme il arrive souvent, la principale figure, celle de Jésus, se trouve être la moins bonne. Cette petite scène d'intérieur aurait peut-être gagné à être rendue dans de moindres proportions.

Les tableaux de sainteté qui tapissent chaque année les murs du salon carré, distinction qu'ils doivent sans doute, pour la plupart, autant à leur dimension qu'à leur valeur, ne sont guère regardés que par leurs auteurs ou par ceux qui, comme nous, sont obligés d'y jeter les yeux. A voir la profonde indifférence, l'absolue incuriosité du public à l'égard de ces malheureuses toiles, on dirait qu'il ne les considère que comme les pièces ordinaires de l'ameublement de la salle, trop souvent vues déjà pour exciter son attention. Il croit innocemment que ce sont toujours les mêmes. L'erreur

est excusable, car, si ces vénérables pages ont quelque mérite, ce n'est certes pas celui de la variété. Ceci doit s'entendre en général, il y a toujours quelques exceptions. Il a été déjà question d'une flagellation et d'un saint Louis, on peut encore en trouver trois ou quatre autres : par exemple le *Moïse* de M. Sturler, peinture d'un beau dessin, d'un caractère élevé, et à laquelle on ne peut reprocher qu'un peu d'uniformité dans le ton général, qui est sourd. En revanche, le tableau de M. Debon, *Jésus-Christ et les Pères de l'église*, pécherait volontiers par l'excès contraire; les tons blancs, les reflets étincelans, y abondent, la lumière y ruisselle; l'auteur a sacrifié beaucoup à l'effet, qui est presque du fracas. C'est une œuvre surtout de coloriste. Ces figures de pères, avec leurs somptueux habits sacerdotaux, sont hardiment posées et largement peintes. Ce tableau marque un progrès notable dans ce jeune artiste. *La Mort de saint Jérôme*, de M. Bigand, est si pauvre en figures, que c'est à peine un tableau. Son saint à genoux rappelle trop littéralement celui du Dominiquin. Il y a cependant un heureux sentiment de couleur. Quelques têtes agréables se montrent çà et là dans la grande composition n° 1027 (*l'Entrée de J.-C. à Jérusalem*), mais elles ne suffisent pas pour compenser la stérilité d'invention, la platitude du style et la banalité des idées. *La Charité*, de M. Gosse, est une peinture propre, léchée, ornée et travaillée avec une recherche qui va jusqu'au précieux. Rien n'y manque du côté de la toilette. On y chercherait en vain autre chose que ces petits agrémens extérieurs. C'est un travail fort pénible, mais froid et mou. L'art proprement dit est absent. Avec bien moins d'apprêt, moins de frais de brosse et de glacis, et moins d'habileté pratique, Mme Desnos a mis, dans sa *Sainte Geneviève consacrée à Dieu*, assez de naturel et de naïveté pour se faire pardonner l'absence de certaines qualités qu'on aurait tort d'ailleurs d'exiger dans une œuvre de femme.

On nous dispensera d'étendre plus loin nos remarques sur les tableaux religieux du grand salon; il nous répugnerait d'affliger ou de blesser sans aucune chance d'être utile. La médiocrité et la faiblesse doivent être abandonnées à leur sort. Mais nous trouverons dans la grande galerie quelques oublis à réparer. Et d'abord en entrant, à droite, *l'Adoration des Bergers* de M. Cottrau présente un effet de lumière heureux et piquant. Le foyer lumineux, placé au centre de la scène, est le corps même de l'enfant Jésus, surnaturellement empreint d'une clarté resplendissante. L'idée appartient au Corrége, qui en a fait usage dans sa fameuse *Nuit* de la galerie de

Dresde, chef-d'œuvre qui, pour le dire en passant, ne coûta que cent soixante-dix francs au bon bourgeois de Parme Albert Pratonero, qui lui en fit la commande. Le ministre de l'intérieur a dû être plus généreux pour M. Cottrau. En ne cherchant dans cette peinture que ce que l'auteur a voulu y mettre, c'est-à-dire une vive et habile imitation des jeux de la lumière, les effets imprévus et pittoresques des fortes oppositions et le charme matériel du clair-obscur, tels que le Valentin, le Caravage et Gérard *delle Notti* en ont donné des exemples, on ne pourra qu'être très satisfait du résultat obtenu par M. Cottrau. Sans égaler la puissance et surtout l'originalité de l'exécution de ses modèles en ce genre, il a fait preuve d'une grande habileté.

Nous rencontrons à quelque distance, et du même côté, une toile de M. Gigoux. Le *Saint Philippe* n'est pas de nature à relever l'artiste du grand naufrage d'*Antoine et Cléopâtre*. Son talent ne paraît pas pouvoir s'acclimater dans les hautes régions de l'histoire païenne ou chrétienne. Comme composition, son *Saint Philippe guérissant des malades* mérite des éloges. Ce vieil apôtre, placé entre ses deux filles jeunes et belles, comme entre deux anges, est une sorte de bonne fortune. Le distribution des différens groupes dans le sens de la hauteur, à la faveur d'un escalier, est heureuse; elle introduit dans la scène beaucoup de variété sans l'éparpiller. Mais un défaut irrémédiable annule tous ces préparatifs. C'est l'absence d'élévation, de noblesse, de distinction, et, dans un seul mot, de style. Ce défaut est partout, dans les formes, dans l'expression, dans les poses, dans les ajustemens, dans les accessoires, et même dans l'exécution. Heureusement pour cet artiste, il pourra, lorsqu'il le voudra, prendre sa revanche dans quelqu'une de ces petites scènes familières, sur lesquelles son crayon ingénieux, inventif et spirituel s'est si brillamment exercé autrefois dans la charmante illustration de *Gil-Blas*, et dont il a donné aussi en peinture quelques exemples non moins satisfaisans.

La Foi, *l'Espérance et la Charité*, de M. Édouard Dubuffe, indiquent des études, un goût et surtout une direction qu'on ne devait guère s'attendre à voir germer dans l'atelier de son premier maître. C'est le cas de dire : *Omnia sana sanis*. Nous regrettons de ne pouvoir, dans la rapidité de notre course, accorder qu'une insignifiante mention à la *Sainte Cécile* de M. Ferret, bien posée et d'un ton harmonieux. Il faut nous contenter, par la même raison, de saluer en passant et de très loin une belle *Sainte Catherine* de M. Brémond, figure d'un grand goût, d'une exécution savante et solide, reléguée

au fond de la galerie de bois, hors de la portée du regard. Nous nous arrêterons davantage, plus loin, sur la *fresque* de ce même artiste.

Le *Prométhée enchaîné*, de M. Jourdy, n'est pas une composition, c'est un recueil d'études dont la plupart sont bonnes. Il faut seulement reporter une partie de notre approbation sur Flaxmann, qui a fourni les principales. Mais il y a du goût à bien choisir, et il faut beaucoup de talent pour ne pas gâter les belles choses qu'on imite. M. Jourdy mérite qu'on fasse ces distinctions.

M. Bezard a traité, dans sa *Calomnie*, un sujet entièrement idéal. Ses personnages sont tous des êtres allégoriques. La destinée de ce tableau est curieuse; il fut peint pour la première fois par Apelles; le tableau ne nous est pas parvenu, mais Lucien en a laissé une description très exacte et détaillée. Vers le milieu du XVI[e] siècle, un peintre florentin, Alexandre Botticelli, eut l'idée de retraduire en peinture la traduction en prose de Lucien. Cette composition se voit encore aujourd'hui à la galerie de Florence. Un demi-siècle après, Raphaël eut un caprice analogue et transforma la page de Lucien en un très beau dessin à l'aquarelle et au bistre qui est au Louvre à Paris. C'est dans cet état qu'il est enfin arrivé entre les mains de M. Bezard. Cette dernière édition n'est peut-être pas la meilleure; elle est d'une froideur académique à glacer. Il faut beaucoup d'imagination pour donner un sens à l'allégorie et la transporter dans la réalité. M. Bezard n'a trouvé qu'une tête pour la plupart de ses figures. La meilleure est, sans contredit, celle de la Crédulité qui est véritablement stupide. Il y a pourtant dans cette composition beaucoup de science et des études solides qui ne feront pas défaut à M. Bezard dans quelque autre sujet moins ingrat.

Puisque nous sommes dans la mythologie, plaçons ici la *Clytie*, de M. Riesener. Le livret assure que cette jeune fille est transformée en héliotrope dans le tableau. Heureusement il n'en est rien; elle va l'être seulement. Cette figure nue, ou à peu près, a la grace sensuelle et maniérée des Léda, des Érigone et autres nudités du même artiste; mais enfin c'est de la grace, et c'est beaucoup. Avec un sentiment moins fin de l'art et surtout bien moins d'esprit que l'auteur de la *Clytie*, M. Glaise a fait aussi un emprunt heureux à cette charmante mythologie. Il nous fait voir la pauvre Psyché retirée du fleuve où elle s'était précipitée de désespoir après sa rupture avec l'Amour. Le ton de cette peinture est doux et harmonieux; on pourrait souhaiter un peu plus d'idéal dans les formes de ces deux nymphes, et particulièrement dans la Psyché, qui, en dépit de son nom, est

bien chargée de matière pour représenter une ame. L'exécution est consciencieuse, étudiée sans minutie, la touche délicate et aussi un peu molle. Nous n'aurions pas pu donner les mêmes éloges à la *Fuite en Égypte*, du même auteur.

Nous ne pensons pas qu'il soit rigoureusement dans le devoir de la critique d'analyser en détail des œuvres comme le *Jean Guiton*, de M. Omer-Charlet, le *Lara*, de M. Balthazar, ou même *la Séance royale*, de M. Vinchon. Nous remarquerons cependant que dans ce dernier tableau le tapis de la salle est d'une ressemblance parfaite et admirablement exécuté. Plaignons surtout l'artiste habile auquel on a donné à peindre cette colonne du *Moniteur* de 1814.

Au premier aspect du tableau de M. Hesse, si riche en figurines, si encombré de cottes de mailles, de cuissards, de brassards, d'éperons dorés, de longues épées, de bannières, si provoquant de ton, si luisant et si propre, nous avons cru voir un produit de cette école de Lyon, fameuse jadis par son vernis. Il est impossible d'être moins coloriste, avec une masse de couleurs suffisante pour défrayer dix tableaux de Rubens ou de P. Véronèse. M. Hesse a voulu être solide, mais la solidité n'est pas la dureté et encore moins la crudité. Cette peinture n'appelle l'œil que pour le blesser. La composition ne nous indemnise guère de ce premier échec. Nous voyons ici beaucoup de riches costumes de soie, d'or et de pourpre, des armures magnifiques; mais où sont les corps qui portent tout cela? Toutes ces petites maquettes, placées les unes à côté des autres comme des découpures, ne sont pas de véritables hommes. N'allons pas plus loin; nous en avons déjà trop dit. Il en coûte d'avoir à constater une telle chûte d'un talent qui, après avoir fait *les Funérailles du Titien*, vient nous apporter le *Godefroi de Bouillon*. Espérons plutôt que ce n'est là qu'un faux pas.

Nous avons soupçonné le livret d'erreur en lui voyant attribuer le tableau qui porte le titre de *Bataille de Civitella* à M. A. Roger. Nous ne pouvions croire que l'auteur de ce tableau fût le même que celui des peintures des fonts baptismaux à Notre-Dame de Lorette. Cependant le fait est certain, et il devient dès-lors inexplicable; mais nous n'avons pas le temps d'étudier des énigmes.

Dans cette catégorie du *genre historique*, nous rencontrons encore M. Clément Boulanger, qui y est très fidèle. Son *Mal des Ardens* est un fort joli pendant de sa *Gargouille*. On voit, à ces noms pleins de goût, que l'auteur est de l'école romantique. Il y a quelque agrément de couleur et d'effet pittoresque dans ces compositions, qui

ne nous semblent pas d'ailleurs prétendre être examinées de près et sérieusement. Dans le *Raymond VI, comte de Toulouse*, de M. Gué, le même que l'auteur du *Jugement Dernier*, exposé au précédent salon, il y a un magnifique fragment d'architecture admirablement peint. C'est le frontispice de la vieille église de Saint-Gilles en Languedoc, à la porte de laquelle se passe la scène représentée. Il ne faut pas confondre cette composition avec une autre de M. Oscar Gué, qui nous fait assister à la comparution du prince de Condé, si compromis dans la conspiration d'Amboise, devant le conseil de François II. Comme composition, nous n'avons rien à en dire; comme couleur, il y a des parties très dignes d'éloges. La même observation s'appliquera convenablement au tableau de M. Blanchard (Octave), représentant *la Lecture de l'Évangile dans une église de Rome*. Il y a de la vigueur et du relief, et quelques souvenirs de la manière de M. Schnetz. M. Karll Girardet, qu'on doit distinguer aussi de son homonyme, M. Édouard Girardet, a peint une scène des persécutions religieuses qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes. Des protestans rassemblés à un prêche sont surpris par des soldats guidés par des moines. Le ministre est appréhendé au corps. Il y a de l'intelligence et du talent dans cette composition, mais rien d'assez saillant comme art pour motiver une étude particulière. M. Fragonard pourrait dire aux visiteurs du salon ce qu'Henri IV disait à ses soldats : Vous me reconnaîtrez à mon panache; c'est son emblème comme la fameuse giroflée du Garofalo. Il en met un au moins dans chacun de ses tableaux, et c'est le plus bel ornement de ses *Funérailles de Masaniello*, fatras pittoresque et chevaleresque du goût que vous savez.

Les *Femmes Franques*, de M. Eugène Lepoittevin, ne sont autre chose que des Mazeppas féminins, attachés tout nus, par je ne sais quel cruel tyran, à la queue de chevaux sauvages, et emportés à travers champs. Nous retrouverons avec plaisir M. Lepoittevin en mer.

M. Leullier, pour nous reposer sans doute du spectacle terrible de son vaisseau *le Vengeur*, de l'an passé, s'est inspiré de la féerie. Il nous montre l'enchanteur Atlant monté sur l'hippogryphe, en compagnie de trois ou quatre belles filles nues qu'il a enlevées en route. Il n'était pas facile d'arranger tout ce monde sur le dos de l'animal ailé. M. Leullier s'en est tiré à son honneur. La figure de son enchanteur, toute d'imagination, est heureusement inventée comme type et comme ajustement. Il y a un peu de fadeur peut-être et pas assez de solidité dans le ton dominant.

On a pu voir que jusqu'à présent nous avons suivi, pour classer les ouvrages, l'analogie des sujets et la division, assez élastique du reste, des genres. Cet ordre aurait été tout autre, si nous eussions suivi la hiérarchie du talent. Nous aurions eu alors à mettre en tête le nom de quelques artistes que notre plan ne nous fait rencontrer qu'ici et trop tard.

Et d'abord M. Decamps.

Le talent de M. Decamps se laisse difficilement analyser. Ce talent a des secrets, comme ses procédés techniques d'exécution. Il amuse, il entraîne, il attache, il éblouit, il étourdit; et de même que son talent échappe à l'analyse, ses œuvres échappent presque à la description.

De ses trois dessins, il en est un surtout d'une incomparable réussite, c'est *la Sortie de l'école turque*. Quelle gaieté, quelle expansion de bonheur et d'allégresse, quelle fleur de vie et de santé, quelle pétulance sur tous ces frais et rians visages de marmots turcs! Ils crient, ils sautent, ils courent, ils dansent, ils battent des pieds, des mains. Ils s'entrechoquent, se culbutent, tombent les uns sur les autres; ils sont à la fois comiques et gracieux, espiègles et naïfs, turbulens et pleins de bonhomie. Leurs petites mines sont si bouffonnes qu'on ne peut s'empêcher de rire, et ils sont si jolis qu'on voudrait les embrasser. Tel est le gamin turc pris sur le fait. Et le magister les vaut bien; vraie figure d'épouvantail, face de hibou lugubre tout-à-fait digne des anathèmes de la joyeuse nichée d'oiseaux qu'il tient en cage. Étendez sur cette charmante scène un frais bariolage de tons fins, doux, vifs, brillans, animés, harmonieusement mêlés et distribués partout sans dissonances ni papillotage; ajoutez-y une lumière pleine, abondante, qui pénètre dans les moindres coins et fait tout toucher à l'œil; supposez enfin le charme de cette exécution secrète et originale qui distingue la manière du peintre, et vous aurez quelque idée de cette aquarelle. Il faut toujours à la critique sa part. On a trouvé que les flots de poussière soulevés sous les pieds des enfans ressemblaient trop à du coton en boules, que la couleur des murs était par trop conventionnelle, et que sais-je encore? Tout cela est vrai, mais qu'importe?

Les deux autres dessins de M. Decamps nous placent dans un autre monde. C'est l'épopée après la comédie. Dans *le Siége de Clermont*, d'épaisses masses d'hommes et de chevaux, répandues à flots pressés sur de larges espaces, s'entrechoquent dans une horrible mêlée. Les Romains et les barbares y sont aux prises. Nous assistons à un de ces

drames gigantesques dans lesquels figuraient non-seulement des armées, mais des nations entières. Nous ne décrivons pas cette immense composition. L'effet d'ensemble en est solennel et terrible. Comme exécution, elle est supérieure à l'autre; mais celle-ci est d'une conception plus originale. C'est un épisode de *la Défaite des Cimbres*, exterminés par Marius. Les barbares sont en pleine déroute; ils luttent cependant encore en désespérés sur plusieurs points du champ de bataille. Sur le premier plan, au centre de la scène, au milieu d'un ravin traversé par un ruisseau, s'avance, traîné par quatre bœufs, un énorme char chargé de femmes, de vieillards et d'enfans, dans les attitudes de l'accablement, de la terreur et du désespoir; ce groupe offre de très beaux détails de style et d'expression. Sur l'arrière, deux guerriers, la face tournée vers l'ennemi, lancent leur javelot. A côté du char galope un cavalier dont le mouvement et le jet sont admirables. Sur le devant, aux pieds même des premiers bœufs, un homme couché à plat par terre, la face en bas, au bord du ruisseau, s'y désaltère à la hâte; c'est un de ces motifs qu'on ne trouve que chez les maîtres. Sur une hauteur, les Romains ont établi leurs machines de guerre. L'effet général est moins réussi que celui du *Siége de Clermont*. Le ciel et la terre ne s'y distinguent pas assez; les nuages manquent de légèreté, et l'air de transparence.

Il y a dans ces compositions de rares qualités d'invention, de style et de dessin, et une étonnante puissance d'exécution. Ce sont des œuvres d'un ordre fort élevé. Cependant la pensée et le sentiment de l'artiste n'y éclatent pas, ce nous semble, avec autant d'orginalité, de franchise et de liberté que dans des productions du genre de l'*École turque*. En entrant dans l'histoire, il y trouve la tradition, les exemples des grands modèles, et y cherche naturellement des appuis. Quoiqu'il emprunte avec une rare intelligence et sache toujours jeter dans son moule à lui ces matériaux, il ne peut effacer tout-à-fait la trace de ces études. Ces influences étrangères, jointes à celles des habitudes d'esprit et de main contractées dans l'exécution de ses autres ouvrages, ôtent quelque chose à l'individualité de son talent et nuisent à l'unité du résultat. Il arrive de là que, malgré leur mérite extraordinaire, ces dessins ont quelque chose de singulier, de bizarre et de bâtard, qui ne se rencontre pas dans sa manière habituelle.

Après M. Decamps, c'est à M. Meissonier que reviennent les seconds honneurs. Il est convenu de dire que c'est un Flamand; nous ne nous y opposons pas. Quelques défauts de perspective se font

encore remarquer à regret dans ces deux jolis ouvrages, *le Fumeur* et *le Joueur de Basse,* principalement dans le dernier. Comme caractère, comme expression, comme sentiment d'observation, il reste peu de choses à acquérir à M. Meissonier; mais son exécution, d'ailleurs si fine et si délicate, est encore un peu indécise sur beaucoup de points. Il faut que la perfection soit partout. Encore un pas, et un pas très facile à faire, et ce jeune artiste aura donné à l'école française un maître de plus, et dans un genre où cette école avait laissé une lacune.

Quelques autres tableaux de chevalet, à scènes familières, gaies, sérieuses ou tristes, peuvent trouver place ici. En première ligne se présente la *Korolle*, ou danse bretonne, de M. Ad. Leleux. Cet artiste a un sentiment naïf et doux de la nature, qui paraît s'offrir à lui de préférence par son côté mélancolique. Une ronde, exécutée par de jeunes villageois devant le seuil d'un toit rustique, au son d'un flageolet ou d'une musette, auprès de quelques toiles dressées en plein air; c'est le thème d'un tableau flamand. Rien ne ressemble moins cependant à une kermesse que la scène de M. Leleux. Ses bons paysans dansent, sautent et tournent bien, et le mouvement de ronde est rendu avec beaucoup d'art et justesse; mais l'impression morale n'est pas celle de la fête et de la joie. C'est une gaîté plus tendre que vive, et qui n'est qu'à la surface; il y a de la tristesse au-dessous. L'exécution est un peu triste aussi comme le sentiment moral. La lumière est douce, mais pâle; on dirait un beau clair de lune. La couleur est plus timide encore, et semble vouloir se cacher. Les figures des danseurs n'offrent que de légers simulacres privés de corps; ce sont des ombres dansantes, mais des ombres innocentes et amies. *Le Paralytique*, du même artiste, est loin de valoir sa *Korolle*.

Les trois pastels de M. Maréchal, *les Adeptes*, *le Loisir*, *la Détresse*, ont excité une admiration beaucoup plus modérée que ceux de l'an passé, dont on avait fait une sorte d'évènement. Ce n'est pas que ces dessins soient inférieurs (du moins *les Adeptes*) aux précédens; c'est que le talent de l'artiste, quoique fort distingué, ne paraît devoir s'appliquer qu'à un très petit nombre de motifs toujours les mêmes, et que son exécution, quoique habile, n'est ni assez originale, ni assez puissante, ni assez variée pour soutenir long-temps la curiosité.

Le Ministre médecin, de M. Jacquand, est une scène larmoyante de drame bourgeois, peinte dans la manière de M. Robert Fleury affaiblie on ne peut dire de combien de degrés. M. Jacquand pourrait-il nous expliquer pourquoi les doigts de la malade et ceux du

médecin, non moins malade que sa cliente, sont restés au bout de sa brosse?

M. Bellangé a donné aussi dans le sentimentalisme avec son *Départ du Conscrit* et son *Retour du Soldat.* Il y a du moins ici un mérite d'observation et quelque peu d'art. C'est à peine si on peut faire la même concession à la *Scène de Fugitifs* empruntée à Goethe par M. H. Scheffer, qui nous répète indéfiniment le même couplet de la même complainte. *Le Retour du Marin* et *la Bénédiction des Orphelins,* de M. Duval-Lecamus, sont également des pages de très bonne morale, dignes d'être mises sous les yeux de la jeunesse. J'allais oublier une petite *Marguerite* de M. Froment-Delormel, dont les accessoires sont finement traités, et une *Corinne improvisant,* de M. Simon Guérin, composition pleine de poésie, d'heureux motifs, et qui méritait d'être développée sur de plus grandes proportions.

M. Grosclaude ayant jugé à propos, cette année, d'abandonner le genre bouffon pour s'exercer, dans son *Marino Faliero,* à une lutte inégale avec le daguerréotype, M. Biard est resté maître de la place. C'est autour de son *Mal de mer* qu'ont lieu les hourras les plus expressifs de la jubilation publique. Tous ses ours, ses Lapons, ses glaces polaires, ses aurores boréales et même sa *Jane Shore* ne valent pas, à beaucoup près, le bon gendarme auquel les premières angoisses du mal de mer inspirent des méditations si profondes, ni surtout les deux admirables tuyaux de poële qui lui servent de bottes.

M. Biard n'a que deux compétiteurs, M. Guillemin qui fait de vrais progrès, mais dont le comique ne sera jamais ni bien varié ni bien incisif, et M. Eugène de Block d'Anvers, nom nouveau, ce nous semble, qui nous a envoyé quelques fruits de son pays. Sa *Kermesse* et son *Intérieur de ferme* sont peints avec une grande facilité et largeur de touche. Il met du caractère dans ses figures, qui ont cependant le tort d'être, en général, d'un type trop bas.

Nous avons parcouru toute l'échelle de la peinture historique et de genre. La liste est longue. Que reste-t-il au fond de ce van dont la critique rejette successivement tant de produits de mauvais aloi? Quel est le résultat net de l'exposition? Dans la haute peinture religieuse, un essai fortement suspect et très problématique; deux ouvrages, distingués sans doute, mais du second ou même du troisième ordre. Dans la haute peinture d'histoire, rien. Dans la peinture de genre, trois dessins et deux tableaux microscopiques. Sept à huit œuvres surnagent donc à peine, et, sur ces sept ou huit œuvres, il n'en est même que trois ou quatre au plus qui méritent la

couronne d'or de l'art. Serons-nous plus heureux dans le reste? C'est ce qu'un examen prochain nous fera voir.

En attendant, il nous reste à remplir notre promesse à l'égard de l'essai de peinture à fresque de M. Brémond, essai tout-à-fait digne d'intérêt sous plusieurs rapports, et sur lequel nous ferons quelques réflexions. M. Brémond a donné deux spécimens de peinture à fresque. L'un est un groupe de trois figures drapées représentant les trois arts du dessin; l'autre est une simple étude de tête d'homme. Ces spécimens sont dans le salon d'entrée, à côté de la porte et à la hauteur de l'œil. On ne pouvait leur donner une place plus ingrate. La fresque franche exige un jour direct et plein et un certain éloignement. Vu dans des conditions plus favorables, ce morceau aurait moins heurté les yeux peu habitués aux aspérités des peintures murales. Il y aurait peu de justice à juger ces figures comme une véritable composition complètement étudiée. L'artiste ne les a prises probablement que comme un motif. Ce n'est pas pourtant qu'elles soient insignifiantes, car celle de l'*architecture* est d'un dessin fier et d'une grande tournure, mais il s'agit ici surtout du procédé.

Nous regrettons que des critiques de quelque autorité aient accueilli cet essai avec si peu de faveur. M. Brémond n'a pas prétendu sans doute inventer, ni même simplement retrouver la fresque, dont les procédés sont décrits partout, et qu'on pratique même journellement en Italie et ailleurs. Il a voulu seulement apprendre à en faire lui-même, et en proposer l'introduction en France où, quoi qu'on en puisse dire, elle est parfaitement inconnue depuis des siècles. Cela est si vrai, que, lorsque dans ces dernières années la ville de Paris, poussée par on ne sait quelle inspiration d'en haut, a eu l'idée de faire peindre à fresque quelques murs d'églises, elle a été obligée de s'adresser à un badigeonneur piémontais, duquel les artistes chargés de ces travaux ont appris le peu qu'ils en savent aujourd'hui. La ville a dépensé huit mille francs en simples expériences matérielles. L'art de la fresque n'est donc pas chez nous chose si commune et si vulgaire. En fait, sauf quelques exemples tout récens et presque inconnus encore, déterminés par ces encouragemens, nous ne voyons pas qu'on en ait fait usage pour aucun des grands travaux exécutés dans les édifices publics par les plus éminens de nos artistes, qui n'ignorent pas pourtant l'excellence toute spéciale de cette méthode dans la peinture monumentale. Il est donc certain que la fresque est pratiquement tout-à-fait ignorée en France, et que l'essai de M. Brémond est par conséquent, sous ce rapport, nou-

veau, et mérite d'être remarqué. Nous ajouterons que cet essai n'est pas seulement nouveau, ce qui importerait peu, mais qu'il est utile.

Il n'y a qu'un cri aujourd'hui sur l'abaissement, sur la faiblesse, sur le dévergondage, sur l'anarchie, sur les misères de toutes sortes dont la grande peinture est frappée. Nous avons eu occasion nous-même, ici et ailleurs, de nous associer à ces plaintes. Quel est le remède? Nous l'avons dit aussi, et d'autres encore l'ont dit avec nous : rendez à la peinture son théâtre primitif, faites-la rentrer dans les temples, dans les palais, dans les monumens publics, donnez-lui des murs, et par ces murs une destination. C'est le plus sûr moyen de l'empêcher de divaguer comme elle le fait maintenant, et de s'épuiser en stériles efforts sans règle, sans direction et sans but. Associez-la à l'architecture, et ne craignez pas que sous la tutelle de cette sévère et inflexible maîtresse elle continue ses folies. Cette forte discipline pratique vaudra mieux pour elle que toutes les leçons et les déclamations de la théorie. Remarquons ce fait, que les plus grandes choses qui soient sorties, en peinture, de la main des hommes, se trouvent sur des murs; ce sont, sans rappeler les pœciles, les leschés et les temples antiques, les chambres du Vatican, la chapelle Sixtine, la coupole de Parme, le Campo-Santo de Pise. Mais laissons là les temps écoulés; laissons la Grèce, laissons l'Italie, dont les murs parlent pourtant si haut, mais de trop loin. Nous avons des expériences domestiques toutes fraîches encore. Allez au *salon du roi* de la chambre des députés, et dites si M. Delacroix aurait pu mettre sur une toile, dans son atelier, les richesses d'invention, d'imagination et de couleur qu'il y a déployées? Connaissait-on bien M. Delacroix avant d'avoir vu ces peintures, et se connaissait-il bien lui-même avant de les avoir exécutées? Indépendamment de l'immense surcroît d'énergie et d'ampleur qu'y ont acquis ses qualités éminentes de coloriste, son dessin, son style, ont aussi éprouvé une sorte de transformation. Qu'on se demande si jamais, dans un tableau destiné aux hasards du salon, il eût conçu et trouvé telle ou telle de ces figures couchées du plafond, celle de la *Guerre* par exemple, d'un jet si hardi et si fier, et d'un caractère si original? Qu'on dise également, pour passer de l'ouvrier à l'œuvre, si ces peintures, en fortifiant le talent de l'artiste et en ajoutant à sa renommée, ne sont pas aussi une véritable conquête pour l'art lui-même? Sans l'hémicycle de l'école des Beaux-Arts, aurions-nous jamais eu une expression aussi complète et aussi heureuse du talent de M. Delaroche, et aurait-il lui-même poussé si loin ces études

sérieuses et profondes qui, sans changer sa manière, l'ont perfectionnée et agrandie? Et son œuvre elle-même, ainsi attachée à l'édifice dont elle fait désormais partie, dont elle reflète le caractère, dont elle consacre la destination, n'a-t-elle pas une autre signification, une autre influence, une autre valeur artistiques et sociales que telle ou telle toile dont un caprice d'imagination, le hasard, ou, qui pis est, la fantaisie d'un homme ont fourni le sujet, exécutée d'ordinaire sur les exigences du goût régnant, en vue d'une popularité immédiate, et dont la fin dernière est d'aller remplir une place vide dans une galerie, ou même de compléter l'ameublement d'une chambre à coucher? Enfin, il a fallu qu'il y eût à mettre quelque chose sur le plafond de la salle des monumens étrusques au Louvre, pour que le plus éminent ouvrage de l'art moderne, celui qui renoue le mieux la chaîne des temps du triomphe de l'art, celui qui rend son auteur digne de figurer quelque part après sa mort dans le groupe d'élite de ces autres morts glorieux dont il a si noblement retracé les images, pour que *l'Apothéose d'Homère* fût produite.

Ce n'est certes pas par une rencontre purement fortuite que les trois plus belles créations de notre art contemporain se trouvent être précisément des peintures monumentales, et ce n'est pas davantage par hasard que ces trois ouvrages se trouvent aussi être les chefs-d'œuvre de leurs auteurs. Le hasard n'est pas si conséquent.

On voit par là tout ce qu'on peut attendre pour le progrès de l'art de son association avec l'architecture. C'est en se retrempant à cette antique source que la peinture a si rapidement en Allemagne atteint une hauteur inespérée. On paraît heureusement assez disposé chez nous à entrer dans cette voie, et il serait facile de faire voir que, hors du salon, il y a aussi en ce moment à Paris une exposition qui vaut bien celle du Louvre.

Si l'on convient de tout cela, si l'on ne peut pas méconnaître l'influence de la peinture monumentale, et si, par conséquent, on souhaite la voir fleurir, s'étendre et porter tous ses fruits, il faudra aussi lui rendre son instrument par excellence, qui est la *fresque*. La fresque est née en même temps que la peinture murale; elle en est le procédé en quelque sorte naturel. Michel-Ange disait que la fresque était la peinture des hommes, et que celle à l'huile ne convenait qu'aux femmes et aux paresseux. Ces anciens grands modèles de l'art dont il vient d'être parlé sont des fresques. C'est aussi par la restauration de la fresque que les Allemands ont commencé chez eux la restauration de leur art. Et il ne faut pas se figurer que les

procédés matériels de l'art soient sans influence sur son développement et son caractère internes. Tous les procédés ne se prêtent pas également à toutes les applications. Suivant qu'ils sont plus ou moins propres à réaliser tel ou tel aspect des choses, à rendre telle ou telle impression de l'artiste, à obéir à tel ou tel caprice de sa main, ils limitent sa puissance dans un sens ou dans un autre, et, en la limitant, la dirigent. Or, la fresque a des difficultés et des qualités spéciales qui ne sont pas celles de l'huile et réciproquement. La fresque, admirablement appropriée à l'expression des élémens fondamentaux de l'art, le contour et la forme, se prête avec moins de facilité à celle de la couleur et surtout de la lumière; elle deviendrait probablement tout-à-fait rebelle si on voulait lui faire réaliser les effets prestigieux de coloris et de clair-obscur de la peinture à l'huile. Sans l'huile, nous n'aurions peut-être ni Titien, ni Véronèse, ni Rubens, ni Rembrandt, ni Corrège, ou du moins nous ne les aurions pas tout entiers. L'art lui-même serait resté mutilé; un côté ravis sant de la nature nous eût été dérobé, car ces peintres qu'on appelle des coloristes n'ont pas plus créé les couleurs de leurs tableaux, que les statuaires n'ont créé les formes des dieux; ils n'ont fait que transporter sur la toile ce que leurs yeux, mais leurs yeux seuls, voyaient dans les choses, et ils nous ont ainsi fait jouir avec eux du spectacle de cette belle parure. Mais ce procédé nouveau, précisément à cause de la puissance et de la séduction des effets dont il avait livré le secret à l'art, ne tarda pas à être abusivement exploité. Il tendit à matérialiser la peinture et à en faire un langage pour les yeux plutôt que pour l'esprit; et comme ce langage était plus populaire, plus animé, plus universel, plus commode que l'autre, il devint universel. La fresque fut dès-lors négligée, puis à peu près abandonnée, et avec elle périclitèrent les hautes parties de l'art dont elle est, par sa nature, l'organe privilégié.

La fresque a aussi ses excès; elle tend à sacrifier la couleur, et, par suite, à mutiler l'art à sa manière. C'est ce qui est arrivé de nos jours aux Allemands. Ce danger, pris absolument, est, à tout prendre, moins grave que l'autre; il sauve toujours du naufrage ce qu'il y a de meilleur dans l'art. Mais il faut convenir qu'il n'est nullement à redouter en France, et que c'est plutôt de l'excès contraire qu'il faudrait avoir peur. La fresque peut donc être introduite sans inconvénient; il faut lui abandonner les murs, qui sont sa propriété. Sa rivale sera toujours la plus occupée, et pourra, comme de coutume, venir étaler au salon ses charmes et sa toilette.

Tels sont quelques-uns des motifs qui nous paraissent recommander très particulièrement l'essai de M. Brémond.

Le salon, avons-nous dit, est, de notre temps, une institution nécessaire; nous en avons donné les raisons. Seulement il peut arriver que, semblable à tant d'autres, elle ne dépasse ou ne fausse son but. Excellente pour mettre le public et les artistes en communication, pour provoquer l'émulation et le travail, en un mot comme moyen de publicité et de concurrence, elle a le grave inconvénient d'activer la production outre mesure, sans la diriger ni la régler. Pour tempérer cet excès d'action, il suffirait peut-être de n'ouvrir le salon que tous les deux ans; c'est une expérience qui vaut la peine d'être faite, et dans ces limites nous n'y voyons rien de dangereux. Mais en supposant que cette mesure eût les bons effets qu'on a droit d'en espérer, ce ne serait encore là qu'un résultat négatif. Or, ce qui manque surtout à l'art, à notre époque, c'est une direction, une tendance déterminée. Il s'agite beaucoup sans avancer, ce qui est le propre de toute anarchie. Pour le fixer et le régler, il ne suffit pas de l'endoctriner; il lui faut avant tout de bons et grands exemples. Or, ces exemples, la peinture monumentale peut seule les donner. C'est donc l'extension de cette peinture et sa plus large application possible qu'il faut désirer, conseiller et prêcher. C'est de là, selon nous, que dépend tout l'avenir de l'art.

L. PEISSE.

POÉSIES.

M. de Lamartine, absorbé par la politique, a presque entièrement renoncé à la poésie. Cependant, de temps en temps, le poète se retrouve comme malgré lui. Voici deux morceaux qui viennent de lui échapper; nous devons dire à quelle occasion pour l'intelligence de ces vers.

Tous les ans, vers le milieu d'avril, Mme de Lamartine fait tirer chez elle une loterie au bénéfice d'une œuvre de charité à laquelle elle s'est consacrée : l'œuvre du patronage des jeunes filles abandonnées. Pour cette occasion, les personnes bienfaisantes et les artistes surtout, dont le génie secourable ne manque jamais à la charité, envoient des lots, ouvrages de leurs mains. Dans ces lots, cette année, se trouvent des encadremens en arabesques représentant différens sujets groupés avec goût et admirablement peints. Entre ces encadremens, les artistes ont laissé une page blanche destinée à être remplie par des autographes d'écrivains ou de poètes; M. de Lamartine a été chargé d'en remplir deux.

Le premier de ces encadremens représente des scènes de la vie orientale : des armes, des pipes, des harnais, le désert, des chevaux arabes, des palmiers, etc. Voici les vers dont M. de Lamartine a rempli ce cadre.

LE CHEVAL ET LES ARMES DU VOYAGEUR.

Le soleil du désert ne luit plus sur ta lame,
O mon large yatagan, plus poli qu'un miroir,

Où Kaïdha mirait son visage de femme,
Comme un rayon sortant des ombres d'un ciel noir!

Tu pends par la poignée au pilier d'une tente,
Avec mon narghilé, ma selle, et mon fusil,
Et semblable à mon cœur, qui s'use dans l'attente,
La rouille et le repos te dévorent le fil!

Et toi, mon fier Sultan, à la crinière noire,
Coursier né des amours de la foudre et du vent,
Dont quelques poils de jais tigraient la blanche moire,
Dont le sabot mordait sur le sable mouvant,

Que fais-tu maintenant, cher berceur de mes rêves?
Mon oreille aimait tant ton pas mélodieux,
Quand la bruyante mer, dont nous suivions les grèves,
Nous jetait sa fraîcheur et son écume aux yeux!

Tu rengorgeais si beau ton cou marbré de veines
Quand celle que ma main sur ta croupe élançait,
T'appelait par ton nom, et, retirant tes rênes,
Marquetait de baisers ton poil qui frémissait!

Je la livrais sans peur à ton galop sauvage :
La vague de la mer, dans le golfe dormant,
Moins amoureusement berce près du rivage
La barque abandonnée à son balancement.

Car, au plus léger cri qui gonflait sa poitrine,
Tu t'arrêtais, tournant ton bel œil vers tes flancs,

Et, retirant le feu dans ta rose narine,
De l'écume du mors tu lavais ses pieds blancs!

Penses-tu quelquefois, l'œil baissé vers la terre,
A ce maître venu dans ton désert natal,
Qui parlait sur ta croupe une langue étrangère,
Et qui t'avait payé d'un monceau de métal?

Penses-tu quelquefois à ta jeune maîtresse,
Qui, pour parer ta bride, houri d'un autre ciel,
Détachait les rubis ou les fleurs de sa tresse,
Et dont la main t'offrait de blancs cristaux de miel?

Où sont-ils? que font-ils? quels climats les retiennent?
Les vaisseaux dont tu vois souvent blanchir les mâts,
Ces grands oiseaux des mers qui vont et qui reviennent,
Sur ton sable doré ne les déposent pas!

Ne les hennis-tu pas de ton naseau sonore?
Ton cœur dans ton poitrail ne bat-il pas d'amour
Quand ton oreille entend dans les champs de l'aurore
Résonner les doux mots qu'ils t'apprirent un jour?

Oh! oui; car de ta selle, en détachant mes armes,
Tu me jetas tout triste un regard presque humain!
Je vis ton œil bronzé se ternir, et deux larmes
Le long de tes naseaux roulèrent sur ma main!

Le second de ces encadremens représente des plantes marines et des coquillages de toute espèce, parmi lesquels on distingue la grande coquille, où l'air en s'introduisant reproduit à l'oreille tous les bruits de la mer et du vent. C'est ce phénomène qui a servi de texte au poète.

LE COQUILLAGE.

Quand tes beaux pieds distraits errent, ô jeune fille!
Sur ce sable mouillé, frange d'or de la mer,
Baisse-toi, mon amour, vers la blonde coquille
Que Vénus fait, dit-on, polir au flot amer.

L'écrin de l'Océan n'en a point de pareille!
Les roses de ta joue ont peine à l'égaler,
Et quand de sa volute on approche l'oreille
On entend mille bruits qu'on ne peut démêler:

Tantôt c'est la tempête, avec ses lourdes vagues,
Qui viennent en tonnant se briser sur tes pas;
Tantôt c'est la forêt avec ses frissons vagues;
Tantôt ce sont des voix qui chuchottent tout bas.

Oh! ne dirais-tu pas, à ce confus murmure
Que rend le coquillage aux lèvres de carmin,
Un écho merveilleux où l'immense nature
Résume tous ses bruits dans le creux de ta main?

Emporte-la, mon ange, et quand ton esprit joue
Avec lui-même, oisif, pour charmer tes ennuis

Sur ce bijou des mers penche en riant ta joue,
Et fermant tes beaux yeux recueilles-en les bruits.

Si dans les mille accens dont sa conque fourmille
Il en est un plus doux qui vienne te frapper
Et qui s'élève à peine au bord de la coquille
Comme un aveu d'amour qui n'ose s'échapper;

S'il a pour ta candeur des terreurs et des charmes,
S'il renaît en mourant presque éternellement,
S'il semble au fond d'un cœur rouler avec des larmes,
S'il tient de l'espérance et du gémissement,

Ne te consume pas à chercher le mystère!
Ce mélodieux souffle, ô mon ange! c'est moi.
Quel bruit plus éternel et plus doux sur la terre
Qu'un écho de mon cœur qui m'entretient de toi?

Paris, 23 mars 1842.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

REVUE DRAMATIQUE.

LES RESSOURCES DE QUINOLA.

En vérité, c'est avec regret et douleur que j'écris cette page de notre histoire littéraire, et pourtant les faits ne me manqueraient pas pour la rendre vivante et curieuse. Jamais le nom d'artiste n'a été plus prodigué qu'à notre époque, jamais on n'a fait un plus bruyant étalage de tous les sentimens d'honneur, d'élévation, de désintéressement et de franchise, qu'un pareil nom doit comporter. Dans ces temps de doute et de déception, l'art est pour nous une parole magique, un mot de ralliement et d'espérance qui me rappelle, par les sympathies qu'il éveille, par les enthousiasmes qu'il excite, le grand mot si passionnément aimé, si mal compris de Jean-Jacques et de son siècle, le mot de vertu. Julie, Saint-Preux, Volmar, s'écrient : « Vertu ! vertu ! » à chaque page de *la Nouvelle Héloïse;* il n'est pas un livre aujourd'hui où l'on ne parle sans cesse de l'art; poètes, romanciers, critiques, tout le monde fait sonner ce beau nom. Eh bien ! il en est parmi nous qui s'efforcent de rendre cette religion aussi mensongère que l'a été celle du XVIIIe siècle. Le XVIIIe siècle était débauché : les élans vers la vertu se tournaient chez les écrivains en transports et en tendresses d'homme ivre aux soupers de Mlle Quinaut. Notre siècle est industriel : les élans vers l'art se tourneront, si on n'y

prend garde, en désirs effrénés de spéculations hasardeuses, en passion et en délire de joueur dans les tripots littéraires.

Je hais, et je hais profondément tous ces poèmes de l'existence parisienne que les romanciers de ce temps-ci ont maintes fois tenté d'écrire, le tableau des luttes de la conscience contre les mille misères de la vie, l'intervention de l'usurier chez l'écrivain, l'irruption des affreux spectres de la réalité parmi les doux fantômes de l'imagination. Eh bien! c'est le chant d'un de ces poèmes, c'est le chapitre d'une de ces histoires que je serais obligé de tracer, si je voulais remuer les idées qui s'attacheront désormais au dernier drame de M. de Balzac en dehors de toutes les critiques que la pièce elle-même a pu soulever. Mais décidément ma plume s'y refuse. En jugeant l'œuvre sans apprécier la conduite de l'auteur, notre tâche sera assez pénible encore.

M. de Balzac n'a prétendu à rien moins qu'à nous donner un second Figaro. Ce n'est pas la première fois qu'il s'égare sur les traces de Beaumarchais. Un jour il entreprit de faire une campagne semblable à celle qui extermina Goëzman. Là où Beaumarchais avait envoyé les légers escadrons de ses phrases rapides, ces essaims de guêpes qu'on eût dit enlevés aux ruches de Voltaire, M. de Balzac fit avancer les bataillons lourds et mal rangés de ses phrases traînantes. L'auteur du *Lys dans la Vallée* ne s'est pas contenté de cette première tentative; il a eu l'imprudence de fournir une nouvelle preuve que la comédie et la satire échappaient à son esprit. Quand Geoffroy, le critique en rabat qui mettait les principes de sa discipline de collége au service de la discipline militaire de Bonaparte, quand Geoffroy parlait de Figaro, c'était avec des transports de colère, des épanchemens de bile dont on a peine à se faire idée. Au milieu des torrens d'injures que chaque représentation de *la Folle Journée* faisait sortir de sa plume, il y avait sans doute des réflexions justes et des reproches mérités; mais ce qui donnait à la critique de Geoffroy quelque chose de la critique malencontreuse des Patouillet et des Nonotte, c'étaient ses efforts impuissans pour nier la verve incontestable, la chaleur entraînante, en un mot l'esprit, l'esprit souverain, tout puissant, radieux, qui brille, éclate et subjugue dans les pièces de celui que Maupertuis et d'Argens auraient pu appeler aussi bien que Voltaire *leur révérend père en diable*. Le pauvre jésuite se débattait vainement contre ce damnable esprit, le malin sortait vainqueur de ses exorcismes. A chaque reprise de *Figaro*, le goupillon de Geoffroy s'agitait d'une façon désespérée, et, après chaque article de Geoffroy, Figaro restait debout avec sa mine railleuse, hardie, provoquante; l'engouement invincible du public ramenait toujours sur la scène la maudite apparition. Si M. de Balzac avait vécu sous l'empire, et si, ce dont je doute très fort, celui qui proscrivait *Pinto* avait laissé la scène libre aux *Ressources de Quinola*, Geoffroy aurait rencontré dans cette comédie les mêmes motifs de colère que dans *la Folle Journée*, et ses argumens ne s'y seraient certainement pas brisés contre le même obstacle. Le

héros de M. de Balzac, c'est le héros de Beaumarchais, moins le brillant costume du corps et celui de la pensée; sur son corps, les honteux haillons qui ont long-temps excité la risée des spectateurs du boulevart, le feutre percé, le pourpoint déchiré et crasseux, remplacent le chapeau enrubanné, la veste étincelante de boutons du joyeux barbier de l'Andalousie; sur sa pensée, les lambeaux de la langue flétrie et déformée que l'habitude d'écrire de gros livres à la hâte a faite aux romanciers de ce temps-ci, remplacent les pimpans atours de la langue coquette et dégagée du *Huron* et de *Candide*.

Au reste, quand M. de Balzac aurait eu le talent nécessaire pour créer un Figaro, son époque aurait repoussé une semblable création. Le règne de Figaro est passé; comme tous les règnes du monde, il a eu son jour, qui s'est évanoui pour ne plus renaître. C'était vers 1784, à cette fin de siècle qu'on eût prise pour une fin d'orgie, quand les maîtres étaient ivres, et ressemblaient au Romain de Pétrone qui veut affranchir tous ses esclaves en arrivant à sa dernière coupe; c'était alors, alors seulement que le laquais, qui était resté derrière la table, en voyant boire et en ne buvant pas, pouvait venir s'asseoir devant ceux qu'il servait, et profiter de ce que l'ivresse avait arraché le bâton de leurs mains, pour les traiter sur le pied d'une insolente égalité. Figaro n'a été possible qu'un seul moment; cela est si vrai, que l'homme dont on met maintenant le génie au-dessus de tous les génies de son temps, Molière lui-même, n'a produit dans son Scapin qu'un type incomplet, indigne de figurer parmi ceux dont il a doté la scène. Au XVII[e] siècle, Léandre ou Valère écoutait volontiers Scapin disserter sur les tours à jouer aux barbons; mais, si le drôle se fût mis à parler de la société et de la morale, on eût corrigé sur ses épaules les travers de son esprit. Tenez, voulez-vous que je vous raconte en deux mots l'histoire du héros de Beaumarchais, pour vous prouver qu'il ne peut plus revenir? La voici : Du temps de Molière, il s'appelait donc Scapin, tendait la main aux bourses pleines, le dos aux nerfs de bœuf, et ne pensait à distinguer les hommes qu'en tuteurs et en amoureux. Du temps des philosophes, il déroba à ses maîtres les contes de Voltaire, et lut par-dessus leur épaule quelques pages de l'Encyclopédie; on le trouva si instruit, qu'on le fit intendant; il devint le Figaro dont nous nous sommes tous égayés, l'homme important de l'antichambre, gras et bien nourri, l'œil vif et le teint frais. Cet état dura pour lui jusqu'en 89. Alors Figaro disparut comme ceux qu'il avait attaqués. Je ne crois point qu'il ait émigré cependant, je le soupçonne plutôt d'avoir acheté les biens qu'abandonnaient ses maîtres. Ce qui est certain, c'est qu'à présent son rôle n'est plus possible, car l'ordre qu'il frondait n'existe plus.

Que représente donc Quinola? Il représente une espèce d'hommes encore au-dessous de celle que Beaumarchais avait en vue. Celui qui l'a créé s'est trompé lui-même en le prenant pour un fils de Scapin et de Figaro. Ce n'est qu'une transformation nouvelle de ce honteux personnage dont on a fait le symbole des plus flétrissantes misères de notre époque, dont le nom est une

des plus expressives injures du langage populaire. Je croyais qu'il y avait une convention tacite entre les honnêtes gens de laisser dans l'oubli cette odieuse création; si elle a, comme on le prétend, son modèle dans une certaine nature avilie et corrompue, c'est une nature que, Dieu merci, nous n'avons jamais eue sous les yeux. Il y a long-temps que cet impur fantôme dont nous nous flattions d'être à jamais délivrés tourmente l'imagination de M. de Balzac. *Vautrin* eut le triste honneur de fournir à la langue des dernières classes un synonyme du nom que nous ne voulons pas tracer ici. Le rôle de Quinola n'est qu'une réminiscence de celui de Vautrin. Si M. de Balzac ne remuait pas dans *les Ressources de Quinola* d'autres idées que celles qu'il a soulevées déjà en abordant la scène, nous aurions passé sa pièce sous silence, nous ne nous reconnaissons point pour juge de portraits dont nous n'avons pas vu les originaux; mais, à côté de la comédie grossière et infime, de l'imitation malheureuse de Beaumarchais, il a imaginé de placer une ébauche du drame moderne. Vouloir nous rendre la raillerie agressive et l'audacieuse gaieté du XVIIIe siècle était une prétention qui ne lui suffisait pas, il a voulu faire vibrer en même temps que ces grelots moqueurs les cordes bruyantes et sonores que le génie des temps actuels cherche toujours à faire retentir en frappant à coups désespérés sur le clavier de l'ame humaine.

Voilà qui nous emporte vers un monde nouveau. Il existe une grande et sérieuse pensée qui peut faire naître dans les ames des désespoirs déchirans ou y verser des consolations infinies: c'est celle qui a été exprimée pour la première fois d'une façon éternellement sublime dans la passion du Christ, la pensée des souffrances, des douleurs, des tortures qu'une intelligence divine doit s'attendre à supporter ici-bas. Dans les siècles qui nous ont précédés, cette pensée, si elle a préoccupé les esprits, ne s'est pas traduite par des œuvres d'art; dans les deux derniers (puisque ce sont eux dont nous connaissons le mieux l'histoire), il lui était impossible de se produire: la société paisible et radieuse du XVIIe siècle ne l'aurait pas comprise, la société frivole et turbulente du siècle de Voltaire l'aurait impitoyablement raillée. De notre temps, où, il faut le reconnaître, si la foi est dans peu de cœurs, l'insulte n'est sur aucune bouche, on l'a vue reparaître comme bien d'autres idées élevées et austères dont l'ame des penseurs et des poètes, sinon celle des croyans, a fait son profit. La plus belle, la plus noble forme qu'elle ait reçue, c'est celle que lui a donnée l'auteur de *Stello* dans son beau drame de *Chatterton*. Chatterton, il s'agit ici du héros du drame et non pas, M. de Vigny l'a dit lui-même, du pauvre enfant désolé dont le talent et l'existence ne livrèrent au souffle de la mort que des fleurs de printemps; Chatterton est le génie méconnu auquel l'indifférence, le dédain et les basses jalousies des hommes font subir une véritable *passion*. La pièce de M. de Vigny est une œuvre d'artiste par excellence, portant l'empreinte d'un travail aimé et douloureux, laissant dans l'ame de longs frémissemens comme les symphonies de Weber ou de Beethoven; enfin c'est une de ces œuvres qui suspendent des larmes

aux cils de toutes les jeunes paupières; le seul reproche à lui adresser, c'est que ces larmes, au lieu d'être salutaires, sont stériles et quelquefois dangereuses. Chatterton a le grand tort d'entretenir et d'exalter ce malheureux orgueil de dix-huit ans qu'on voudrait pouvoir conjurer au contraire, tout en le respectant comme une illusion, tout en l'admirant comme une vertu. Mais, si ce drame peut produire de funestes effets sur quelques-unes de ces ardentes cervelles toujours prêtes à faire pénétrer la balle du pistolet de Werther au milieu de leurs espérances déçues de gloire ou de tendresse, s'il peut envoyer, comme l'a fait le terrible roman de Goethe, des ames égarées l'accuser devant un autre tribunal que le nôtre, il a, pour combattre en sa faveur, les sentimens nobles et dignes qu'il ne cesse jamais d'exprimer; et puis, c'est là une considération profane, et cependant la plus propre de toutes peut-être à nous toucher, si le breuvage qu'il renferme est dangereux, il l'offre dans la coupe de cristal la plus brillante, la plus pure qu'ait jamais tenue main de poète ou d'enchanteresse.

A côté du drame de *Chatterton*, j'en aperçois un qui reste encore à faire et que je n'esquisse qu'en tremblant, car d'autres que moi peuvent essayer de peindre le divin modèle que je crois entrevoir, et je ne voudrais pas qu'une ébauche grossière leur en eût gâté les traits. Je m'imagine un homme ayant vraiment reçu du ciel le magnifique présent dont M. de Vigny a doté son héros, un homme qui sent à chaque instant monter sur ses lèvres la parole de feu, et qui, par une fatalité de situation ou de nature, ne peut pas communiquer aux autres la foi légitime qu'il a lui-même dans la divinité de son esprit. Eh bien! que fera cet apôtre inconnu de la sainte religion de l'art? demandera-t-il à son cœur des hymnes de désespoir et de haine? jettera-t-il des cimes solitaires de son orgueil un regard de dédain et de courroux sur l'humanité? enfin, après quelques jours d'une existence passée dans l'amertume, ira-t-il sommer la mort de donner à sa grandeur outragée l'asile que lui demandent les douleurs hautaines et les désespoirs fastueux? Non, il prendra un rôle plus digne et surtout meilleur. Au lieu d'être la source de ses souffrances, son génie sera au contraire celle de ses consolations. Sous le froid linceul que l'oubli aura jeté sur lui, son imagination cachera une Tempé éblouissante et fraîche, chère à son cœur, comme les lieux où l'on sent que nul regard n'a pénétré. Placez dans cette noble vie un amour ardent et pur comme celui que Chatterton rencontre dans Kitty Bell, une sûre et profonde amitié, comme celle qu'il trouve dans le quaker; mettez-y aussi (car dans toute œuvre calquée sur la nature humaine on n'atteint point la vérité sans laisser au mal la part qu'il réclame), mettez-y des épreuves et des souffrances, mais des épreuves fermement acceptées, des souffrances domptées glorieusement, et vous aurez un drame à l'action émouvante et simple, au dénouement triomphant et pacifique. Avec la pensée dont je parlais tout à l'heure, je ne vois que deux drames possibles, le drame de M. de Vigny et celui-là. Il faut que le génie insulté et méconnu par les hommes leur

échappe sur les ailes de la mort, ou, ce qui me paraît mille fois préférable, s'élève au-dessus d'eux sur ses propres ailes.

M. de Balzac a trouvé moyen de donner un troisième dénouement à l'action que nous avons indiquée. Lui aussi a voulu créer un homme de génie portant sous son front une pensée méconnue de tous; mais, après des efforts dont nul n'a réussi, des luttes dans lesquelles il a toujours été vaincu, son héros, au lieu de se résigner ou de mourir, de demander un refuge aux sombres abîmes du néant ou aux radieuses profondeurs de son ame, son héros tend une main à la femme perdue, une autre à l'homme flétri, et, fort de ces appuis indignes, se redresse pour défier la société. C'est là le dernier tableau de la pièce, celui sur lequel tombe la toile. Dans ce qui regarde Quinola, l'œuvre de M. de Balzac n'est pas autre chose que Figaro, moins l'esprit d'observation et la verve comique de Beaumarchais; dans ce qui regarde Fontanarès, le maître de Quinola, c'est Chatterton, moins la distinction profonde, le sens délicat et élevé de M. de Vigny. Je ne commencerai point par reprocher à Fontanarès le bizarre domaine que M. de Balzac lui a assigné dans le royaume du génie; ce sera l'objet d'une critique spéciale. Au lieu de rêver chants d'oiseaux et sourires de femmes, vents des bois et brises des mers, il rêve tuyaux et vapeur, rouages et machines; en un mot, au lieu d'avoir reçu le souffle poétique, il a reçu celui de l'industrie : soit, je l'accepte tel qu'il est. Je veux croire pour un instant que l'inspiration qui produit de beaux vers et celle qui crée des ressorts et des métiers sont également filles du ciel; j'accorde à Fontanarès un don aussi divin, aussi sacré que celui qu'a reçu Chatterton : la différence qui existe entre les tendances de M. de Vigny et celles de M. de Balzac n'en ressortira que mieux. Quels sont les personnages que l'auteur de *Stello* place auprès du grand homme repoussé pour l'aider à supporter ses douleurs? C'est une jeune femme qui réunit la tendresse de la mère et la pureté de la sainte, cette adorable Kitty Bell qu'on se représente comme les vierges entrevues par Raphaël et la Laurence rêvée par Jocelyn :

> Une ombre sur le front, au cœur une espérance,
> Et des enfans sur ses genoux.

C'est un vieillard à l'ame compatissante et austère, ce bon et paisible quaker qui ne trahit sa connaissance des misères de ce monde que par la tristesse de son sourire et la mansuétude de son regard. Quels sont les deux êtres que l'auteur de *Vautrin* donne pour soutiens au génie persécuté? Une femme dont le corsage de brocard recouvre un cœur de courtisane, et un homme dont les haillons laisseraient voir une marque infamante à qui oserait les soulever. Si M. de Vigny a manqué de justice envers la société, lorsqu'il n'a placé dans les hautes classes que de l'indifférence ou du dédain pour le talent, du moins il n'a pas méconnu les lois de la nature humaine, puisqu'il a fait

deviner l'élévation de l'esprit par celle du cœur. En reléguant dans les dernières classes, et dans les classes dégradées, les seules sympathies, les seuls secours qu'il soit permis d'attendre ici-bas à ceux qui portent une idée féconde dans leur sein, M. de Balzac a calomnié en même temps la nature humaine et la société. La première de ces calomnies n'a pas besoin qu'on la combatte, chacun a dans sa conscience de quoi en faire justice; la seconde est plus dangereuse, parce qu'elle a été débitée souvent et accueillie quelquefois. Non, il n'y a jamais eu de ligue formée contre l'intelligence parmi ceux qui ont composé de tout temps ce qu'on nomme l'aristocratie. Quand l'auteur des *Ressources de Quinola* nous montre le génie insulté dans les palais et ne recevant que dans les greniers le noble, le magnifique hommage qu'il exige, comme la religion l'hommage de la foi, ce sont là des tableaux dont aucun trait n'appartient au monde réel; au lieu de se haïr et de s'exclure, toutes les supériorités se recherchent et se comprennent. S'il existe des hommes chez qui le talent ne doive rencontrer ni défiance ni jalousie, mais au contraire de la bonté et de la prévenance, ce sont ceux qui, à l'abri des grandes inquiétudes du besoin, tranquilles sur les petits soucis de la vanité, ont le cerveau libre pour comprendre, le cœur libre pour aimer. Un des écrivains les plus charmans de notre langue, si ce n'est de notre pays, le prince de Ligne, a exprimé ces idées avec sa grace persuasive et son enjouement plein d'entrain; il a même fait mieux encore que de les traduire par des paroles, il les a traduites par des actions. Ainsi je me souviens d'une note fugitive, page détachée de ses souvenirs, où il raconte la visite qu'il fit à Rousseau. Avec quel aimable respect le grand seigneur qui avait approché familièrement de l'impératrice des Russies et de Frédéric de Prusse aborde l'auteur de *la Nouvelle Héloïse!* « Je sentais, dit-il, une sorte de tremblement en ouvrant sa porte. » Ces pauvres cœurs de courtisans ont été noircis bien des fois; on voit pourtant qu'ils sont capables, eux aussi, de sincères admirations et de naïfs enthousiasmes. Ce prince de Ligne qui badinait avec tant d'aisance dans des cercles présidés par des personnes couronnées, à qui Louis XVI reprocha même un jour l'étourderie un peu libre de ses manières au petit spectacle de Trianon, le voilà qui tremble en entrant dans un galetas; c'est que ce galetas (ce sont ses propres expressions qui me reviennent), *s'il est le séjour des rats, est en même temps le sanctuaire du génie.*

Puisque le nom de Rousseau s'est trouvé sous notre plume, combien d'exemples pourrait nous fournir encore la vie de cet homme, qui, en fait d'arrogance et de superbe, ne l'aurait cédé en rien aux poètes les plus orgueilleux d'aujourd'hui! Est-ce chez les horlogers de Genève ou chez le maréchal de Luxembourg qu'il trouva appui et protection? Les anges qui montaient l'étroit escalier de sa mansarde n'avaient pas des jupons courts et des béguins de grisettes, mais bien des chapeaux à plumes et de grands paniers. Le chagrin penseur de Genève a beau donner, dans ses *Confessions*, des interprétations malignes aux curiosités prévenantes, aux délicates attentions dont il

était l'objet : elles n'en montrent pas moins avec quelle sollicitude tendre et gracieuse les nobles, les élégans, les heureux, vont au-devant du talent, bien loin de le méconnaître ou de le proscrire. Dans ce pays surtout, au lieu de faire la guerre aux idées nouvelles, ceux que ces idées nouvelles menaçaient cependant ont été les premiers à les fêter. C'est sous les voûtes dorées des salons que cette terrible philosophie du XVIIIe siècle, qui a été si haut et si loin dans son vol, a fait le premier essai de ses ailes; des mains blanches et fines ont applaudi les premières à l'essor que des mains calleuses couvrirent ensuite de leurs redoutables applaudissemens. Que M. de Balzac se rappelle l'histoire même de l'écrivain dont sa dernière pièce nous prouve qu'il s'est si vivement préoccupé. Ce n'est pas un Quinola qui se glissa auprès de Louis XVI pour lui surprendre la permission de laisser jouer la fameuse pièce de Beaumarchais. Les illustres parrains de Figaro, la correspondance de Grimm nous les nomme, c'étaient les plus grands personnages de la cour. Le comte d'Artois protégea *la Folle Journée* avec toute l'ardeur enthousiaste d'une jeunesse bonne et chaleureuse; M. de Vaudreuil avait déjà prêté le théâtre de son hôtel à la comédie proscrite, la reine voulut qu'on la représentât à Trianon. Ainsi, quand on nous montre l'homme de génie ne recevant que du paria un hommage de dévouement complet et sincère, réduit à enrôler au service de sa pensée les ressources honteuses et les ruses coupables d'une intelligence avilie, c'est une image aussi fausse qu'elle est immorale. Le prince de Ligne ému devant Rousseau comme un écolier devant le poète qui lui a inspiré sa première pièce de vers, nous prouve que les classes élevées connaissent la forme la plus humble et en même temps la plus glorieuse du culte qu'on doit à la divinité de l'intelligence. Le comte d'Artois protégeant Beaumarchais nous prouve que, loin de reculer avec effroi et dédain devant les esprits entreprenans et inventifs, elles sont prêtes sans cesse à propager, même à leur risque et péril, les nouveautés les plus hardies.

M. de Balzac, j'en suis donc bien convaincu, inflige à son grand homme méconnu des misères et des hontes que le génie n'a jamais dû subir ici-bas, à moins que le hasard ne l'ait quelquefois logé dans la cervelle d'un fripon; mais je veux lui faire un instant trève à ce sujet, et revenir sur un reproche que j'ai indiqué tout à l'heure. Quand, au lieu d'un prophète de l'art, il nous représente un apôtre de l'industrie, croit-il sérieusement que l'intérêt peut être le même? L'industrie! il faut qu'elle ait grandi dans des proportions bien colossales aux yeux du romancier-feuilletoniste pour qu'il l'ait jugée digne d'allumer dans le sein d'un homme la même ardeur brûlante et sacrée, la même passion puissante et dramatique que la poésie. Certes, je ne veux pas l'attaquer, ce qui me conduirait d'ailleurs aux mêmes lieux-communs déclamatoires que la défendre; mais, pour Dieu! n'a-t-elle pas assez de tous les champs qu'elle envahit? Faut-il que sa pensée, qui plane déjà sur tant de lieux, vienne planer encore sur la scène? Est-il dit qu'il n'y aura plus un coin du ciel, dans les régions de l'art comme dans les autres, que ne doivent ob-

scurcir les noirs tourbillons de la vapeur? Au lieu des simples et nobles objets qui se trouvent toujours chez le poète, lors même qu'entre lui et les astres qu'il chante il n'y a que le toit d'un grenier, au lieu de ces choses dignes ou charmantes qui, jusque dans sa misère, ne cessent jamais de distinguer sa demeure, que sais-je? la vieille épée d'un père ou le jeune portrait d'une maîtresse, un humble pastel plein de souvenirs devant lequel on a pleuré, ou, ce qui est encore plus beau, une toile de grand maître devant laquelle on a eu faim; en un mot, au lieu de la touchante mansarde, qui ressemble à un front dégarni où rayonne une ame divine, M. de Balzac nous montre un hideux taudis que l'œil parcourt sans y rencontrer rien qui fasse rêver ou sourire. Ce ne sont que roues et longues cheminées, tout l'affreux appareil d'une fabrique; et, ce qui porte au dernier degré le malaise et la répugnance qu'on éprouve, on aperçoit dans un coin ce tableau, cet odieux tableau noir sur lequel ceux qui calculent font grincer la craie. Là tout rappelle à l'esprit, non pas le poète qui rend son galetas sublime, mais le chercheur de fortune qui avilit le sien.

Dernièrement quelqu'un me racontait le mot d'un saint-simonien qui s'écriait, il y a de cela dix années, dans l'accès d'un enthousiasme prophéthique assez mal justifié par les évènemens : « Voilà dix-huit cents ans qu'on joue ce vieux drame de la messe; il est temps de le remplacer par un autre. » Je crois que M. de Balzac a voulu tenter dans l'art l'innovation que l'homme dont on me parlait souhaitait d'opérer dans la religion. Le saint-simonien se disait : Peut-on souffrir une chaire d'où l'on ne parle au peuple que de foi, de charité et d'espérance? L'auteur de *Quinola* s'est dit : Peut-on souffrir un théâtre où il n'est question que de gloire, d'amour et de poésie? Et tous les deux ont cru qu'il y avait auprès d'eux, à leur portée, dans l'air même qu'ils respiraient, une pensée qui remplacerait ces pensées vides et creuses, celle de cette industrie aux travaux gigantesques, à l'ambition sans bornes, dont les efforts aspirent à lier à ses destinées celles de notre siècle tout entier. Est-il besoin de montrer l'extravagance de ces rêves? La glorification de l'industrie par des fêtes religieuses ou des solennités dramatiques, c'est quelque chose de monstrueux et d'absurde. Le pain que le prêtre de l'art et celui de la religion doivent montrer au peuple et élever au-dessus des fronts inclinés, ce n'est pas le pain qui se mange, le pain du corps; c'est le pain de l'ame, le pain sacré, celui qui fait descendre un Dieu dans le sein du poète comme dans le cœur du chrétien.

Au reste, M. de Balzac ne sait peut-être pas de quelle littérature il se rapproche quand il entreprend de substituer le drame industriel au drame héroïque ou au drame amoureux. Le hasard nous a fait rencontrer dans les curieuses archives du théâtre populaire une pièce à grand spectacle, appelée *Christophe le Suédois,* qui appartient tout-à-fait à la même famille que la sienne. Ce Christophe a fait, comme Fontanarès, une découverte qui doit être très utile à la fortune du pays et à sa propre fortune. Les piéges, les trahisons,

les obstacles de toute sorte ne manquent pas de se trouver sur sa route. Seulement le poète du boulevart s'est cru obligé envers ses spectateurs à un dénouement plus moral que celui qui termine *les Ressources de Quinola*. Le mérite triomphe par de légitimes moyens, et le dernier acte de *Christophe le Suédois* nous arrête sur le tableau de l'ovation décernée au génie par la reconnaissance des peuples. On aperçoit sur les derniers plans du théâtre des soldats, des drapeaux, des lauriers et un cheval blanc. Il est curieux de voir M. de Balzac chercher son point de départ dans ce que la scène sérieuse et la scène comique offrent de plus élevé, et arriver par d'invincibles tendances aux lieux où finit le domaine littéraire, à *Christophe le Suédois*. Encore si *les Ressources de Quinola*, en prenant au mélodrame actuel ses récens enthousiasmes, lui avaient pris également quelques traits de sa naïve morale, tradition bien affaiblie, quoique vivante encore, des mélodrames du vieux temps! Mais les pensées sur lesquelles M. de Balzac suspend l'esprit des spectateurs à la fin de sa pièce ne sont pas de nature à l'édifier. Entre la courtisane et le forçat dont il a fait les compagnons de sa destinée, Fontanarès s'écrie : « Maintenant l'avenir est à moi : nous irons en France! » Ce qui, soit dit en passant, m'a paru une véritable épigramme contre notre pays. On prétend qu'à une représentation de *Chatterton*, un de ces pauvres jeunes gens dont l'auteur de *Stello* exaltait la folie noble et douloureuse essaya de se tuer quand on eut joué le dernier acte. Si le drame de M. de Balzac conservait dans le dénouement son analogie avec celui de M. de Vigny, si le corps de Fontanarès roulait à côté de sa machine brisée, comme celui de Chatterton roule à côté de ses manuscrits à demi dévorés par le feu, alors on aurait peut-être vu les soupirans méconnus, les amans repoussés de la mécanique, accourir puiser l'inspiration du suicide dans *les Ressources de Quinola*. La salle de l'Odéon aurait peut-être été ensanglantée par le trépas de quelque inventeur incompris, venant, le poignard à la main, insulter à la société qui lui refuse une patente ou un brevet. Tel qu'il est, le drame de M. de Balzac fera prendre aux poursuivans malheureux de la fortune des conseils beaucoup plus funestes pour les autres que pour eux; Fontanarès peut leur communiquer un genre tout particulier d'exaltation qui ne me ferait pas craindre de laisser un pistolet à leur portée, mais bien de leur confier ma bourse.

Je crois la critique des idées beaucoup plus profitable que celle des faits; aussi, c'est aux idées seulement que j'ai voulu m'attaquer dans le drame de M. de Balzac. Si l'on voulait descendre aux détails, on pourrait adresser aux *Ressources de Quinola* tout un ordre de reproches que les connaissances historiques de chaque spectateur, si faibles soient-elles, doivent suffire à lui indiquer; mais je suis un peu de l'avis qu'émettait dernièrement encore un homme à qui la critique érudite serait pourtant aussi facile que la critique entraînante et chaleureuse. M. Magnin, à propos du *Cid*, tirait des

nombreux anachronismes de Corneille, qu'il relevait avec une indulgence d'artiste et une certitude de savant, cette conclusion tout-à-fait juste, suivant nous, qu'il ne faut pas soumettre les œuvres de l'imagination au sévère contrôle de l'histoire. Si Quinola nous avait réellement rappelé ce Figaro auquel il avait tant le désir de ressembler, on se soucierait peu du temps et du lieu où M. de Balzac place son drame. Qui s'est jamais avisé de chercher des Espagnols dans les personnages de Beaumarchais? Ainsi donc, que Fontanarès eût cité le nom de Galilée à une époque où Galilée était encore à naître, qu'on eût pu relever à chaque instant des erreurs de date, de pays, de costumes; tout cela n'aurait été rien pour un spectateur gaiement occupé par une peinture de situations et de caractères tracés avec verve et vérité. Si quelques-uns ont reproché à M. de Balzac d'être un historien bien inexact du XVI[e] siècle, c'est qu'heureusement pour eux, ceux-là n'avaient pas compris qu'il voulait être l'historien de notre temps.

Maintenant faut-il parler du style? Dans la forme comme dans le fond, *les Ressources de Quinola* offrent deux élémens distincts : l'imitation inhabile d'une bonne et ferme manière dont le secret se perd tous les jours, et l'imitation beaucoup trop habile, au contraire, de la manière mélodramatique et boursouflée dont nous avons tant d'exemples sous les yeux. C'est ce second élément qui domine. Le personnage qui donne son nom à la pièce, Quinola, s'efface près de Fontanarès. Il devait en être ainsi. Quand M. de Balzac fait parler Quinola, l'homme qui doit avoir la repartie vive et prompte, la phrase nette et concise, il ne trouve aucun mot dans son langage habituel, et il est obligé de tourner court dès qu'il est au bout de ses réminiscences de Lesage ou de Beaumarchais; mais, quand il fait parler Fontanarès, l'homme à qui appartient la tirade ambitieuse, la phrase déclamatoire et bruyante, alors tous les mots du langage désordonné et violent qu'il entend parler tous les jours, qu'il a parlé si souvent lui-même, se présentent en foule à sa mémoire; il n'a plus de raison pour s'arrêter; les périodes longues et pressées suivent le repos haletant des exclamations furibondes; enfin, la déclamation du XIX[e] siècle règne et triomphe sans obstacle. Or, cette déclamation n'a même pas la correction de collége qu'avait celle du siècle qui nous a précédés. Les contemporains de Jean-Jacques et de Diderot avaient, eux aussi, leur langue sonore et vide, leurs grands mots, leurs métaphores outrées, enfin toute cette rhétorique orgueilleuse et vulgaire que la littérature de chaque époque est obligée de subir; mais ce mauvais style du XVIII[e] siècle était préférable au mauvais style d'à-présent, en ce qu'il conservait certaines prétentions à la pureté, tandis que le nôtre, au nombre des lois qu'il foule, met au premier rang celles de la grammaire, comme ne le prouvent que trop les constructions vicieuses, les tours obscurs, les locutions impropres qui abondent dans *les Ressources de Quinola.* Au reste, ce qui unit entre eux non-seulement les déclamateurs du XVIII[e] siècle et ceux du nôtre, mais les déclama-

teurs de tous les temps, c'est la même absence d'énergie qu'ils essaient en vain de cacher sous une élévation factice. Dans les endroits où on croit sentir quelques élans, la pièce de M. de Balzac me rappelle un mot que Jean-Paul Richter met dans la bouche de Schoppe, un des personnages de *Titan,* sur les écrivains à grands sentimens et à grandes phrases de son époque : « Le style de ces gens-là, dit Schoppe, me fait toujours penser à la queue des chevaux anglais; si elle s'élève en l'air, c'est parce qu'on en a coupé le nerf. »

Du style et des pensées, du fond et de la forme, enfin de l'examen attentif des *Ressources de Quinola,* on doit, suivant nous, tirer cette conclusion : que M. de Balzac a singulièrement compromis son talent en le conduisant dans de mauvaises routes; mais que, l'eût-il conservé intact et complet, ce talent n'était pas appelé à se produire dans des œuvres dramatiques. Nous avons tous passé des heures entières dans les galeries du Louvre à contempler quelques-uns de ces merveilleux intérieurs de Van-Ostade, de Metzu ou de Gérard Dow, dans lesquels notre imagination pénètre, s'établit et s'amuse; M. de Balzac savait quelquefois donner à ses romans le genre d'attrait mystérieux que présentent ces tableaux. Quelques pages de *la Maison Claës* nous ont fait éprouver ce plaisir bizarre et intime qu'on sent en suspendant sa pensée aux sculptures des boiseries luisantes, aux rosaces des tapis moelleux, aux fauteuils, aux chenets, aux flambeaux, enfin à ces mille objets connus que les pinceaux flamands savent rendre avec la puissance de la vérité, en les imprégnant cependant d'un charme fantastique et rêveur. Dans quelques-uns de ces petits cadres que je me rappelle en ce moment, une fenêtre entr'ouverte, au dernier plan, laisse voir à travers des treillages garnis de houblon un ciel de Belgique ou de Hollande. Le jour brumeux qui vient de cette croisée, c'est celui qui convient au tableau qu'on a sous les yeux; à la place de cette pâle lumière, qu'on suppose un soleil d'Italie répandant tout à coup ses clartés ardentes dans cet intérieur où la demi-obscurité fait une partie du prestige; que deviendront les doux rêves qui se cachaient pour nous dans les profondeurs de cette alcôve, dans les sombres plis de cette tenture, sous le chambranle de cette cheminée? Le grand jour les mettra en fuite, et avec eux s'en ira tout notre plaisir. Eh bien! le monde que M. de Balzac a reçu le don de comprendre et de reproduire, est le même que celui de ces peintures bourgeoises, il peut trouver dans le roman les teintes voilées dont il a besoin; jetez sur ce monde la lumière du lustre, la clarté des rampes, tout l'éclat de la scène, il perdra sa poésie. L'imagination qui nous a donné *Eugénie Grandet* ne peut s'épanouir qu'à l'ombre de la vie retirée et solitaire; elle n'est même pas née pour cueillir, comme deux imaginations charmantes dont nous parlions récemment, celle de l'auteur de *Fa dièze,* celle de l'auteur de *Reisebilder,* les coquelicots des blés dorés, les clochettes roses des prairies; les fleurs qu'elle recherche avec une curiosité attentive, qu'elle contemple avec tendresse, ce sont ces fleurs pâles et étiolées qui, dans les cours humides et désertes des

grandes maisons de province, croissent entre les fentes des pavés et entre les crevasses des murs.

Je sais que les écrivains qui font de la prose et des vers, des drames et des romans, croient volontiers qu'on exalte de parti pris la forme qu'ils avaient adoptée d'abord, pour leur interdire celle qu'ils ont choisie en dernier lieu. Il existe un vieux mot avec lequel tous les romanciers qui ont éprouvé des revers sur la scène ont consolé leur amour-propre : « A mon premier roman, on dira du bien de mon drame. » Peut-être que M. de Balzac se l'est répété à son tour. Je ne crois pas pourtant que les *Mémoires de deux jeunes Mariées* aient inspiré à personne le panégyrique de *Vautrin*. Il est incontestable, des exemples encore récens en font foi, qu'il y a certains esprits qui, après avoir pris dans le roman un vol plein de vigueur, s'abaissent et rampent sur la scène. Il y aurait un travail curieux à faire, et que nous entreprendrons peut-être un jour, sur les motifs qui, de notre temps, ont fait échouer au théâtre des écrivains que le succès avait couronnés ailleurs. Mais ce qui est nécessaire en ce moment, c'est de protester et de protester avec énergie contre cette pensée, si prompte à se présenter aux auteurs, qu'on veut combattre leurs œuvres par leurs œuvres, et vanter alternativement, pour les décourager, leur dernier roman aux dépens de leur dernier drame, ou leur dernier drame aux dépens de leur dernier roman.

Eh! mon Dieu, drames et romans, nous voudrions pouvoir tout louer au contraire. Je ne conçois point de quoi les haines littéraires pourraient se nourrir aujourd'hui. Le caractère de notre époque, c'est un scepticisme sans raillerie qui ne demande qu'à se laisser séduire, une curiosité bienveillante qui accorde à toute chose sa part d'intérêt et d'attention. Pour moi, je déclare que la plus humble des œuvres d'art m'inspire une sorte de sentiment religieux et un véritable amour, quand elle porte l'empreinte d'un travail consciencieux et d'une étude laborieuse; je me reprocherais comme un crime d'en parler avec légèreté ou mépris. Je crois le denier dont l'artiste obscur augmente le trésor toujours grossissant des produits de l'intelligence humaine, aussi sacré que le denier du pauvre. Mais plus cette religion de l'art m'est chère et me paraît une indispensable croyance, plus j'en veux à ceux qui l'outragent quand ils pourraient la servir. Plus j'ai de tendresse sincère et de respect profond pour la noble toile sans cadre qui me révèle les longs et glorieux efforts d'une volonté persévérante, plus le tableau au cadre fastueux où je reconnais la touche hâtive d'un pinceau vénal m'inspire de répulsion. Ainsi donc, s'il n'y a pas aujourd'hui dans notre critique une plus grande part aux éloges qui compensent ou adoucissent le blâme, c'est que l'œuvre dont nous avions à parler, comme presque toutes celles qui passent maintenant sous nos yeux, révèle des habitudes et des tendances qui ne sont ni les habitudes ni les tendances d'un artiste. Nous ne croyons pas que M. de Balzac soit destiné à la carrière dramatique. Eh bien! cepen-

dant, pour nous donner un démenti, qu'il s'enferme dans son cabinet d'étude avec une pensée sérieuse, qu'il s'abandonne dans le recueillement aux divins épanchemens et aux purifiantes ardeurs de cette immortelle prière qu'on nomme le travail, et puis, suivant la belle expression de M. de Vigny, *tout frémissant des souffrances que son ouvrage lui aura causées,* qu'il vienne soumettre cet ouvrage au public: nous lui promettons pour notre part, sinon approbation sans réserve et enthousiasme sans examen, du moins attention profonde et ardente sympathie.

Encore une fois, ce qui nous anime surtout contre la comédie de M. de Balzac, c'est l'inspiration qui l'a produite, c'est l'ordre de sentimens et d'idées dont elle est l'expression. Il a existé de tout temps deux espèces de drames, le drame du cœur et le drame des faits, celui qui repose sur une grande passion, celui qui porte sur une action héroïque. A notre époque, il s'en est formé un troisième, qu'à défaut d'autre nom j'appellerai le *drame social.* Pour écrire les deux premiers, il faudrait un cœur de poète et un esprit de moraliste, une intelligence de politique et un sens d'historien; pour écrire le dernier, outre les qualités de poète, d'historien, de moraliste et de politique, il faudrait avoir le jugement certain et la sagacité prophétique du législateur. Mais, s'il est indispensable qu'on trouve dans le drame social la trace de tous ces mérites pour qu'il ait droit à l'admiration, il suffit, pour qu'il ait droit à l'estime, qu'on y découvre un but désintéressé et une conviction sincère. Or, je ne vois point de conviction dans l'œuvre de M. de Balzac, et, s'il y a un but, il n'est certainement pas désintéressé. Quand on se souvient du véritable lyrisme, du ton sombre et inspiré avec lequel l'auteur des *Contes drolatiques* a déploré maintes fois que toute son activité littéraire ne lui fît point gagner des millions, cinq grands actes consacrés tout entiers à la douleur d'un industriel que ses machines à vapeur ne conduisent pas à la fortune font faire des rapprochemens fâcheux. Ce que M. de Vigny réclamait pour les soldats de la pensée dans la noble et éloquente plaidoirie qu'il appela *Chatterton,* c'est ce que demandaient jadis les généraux de nos armées pour ceux qu'ils menaient au feu, du pain et de la gloire. Ce que M. de Balzac semble demander, je laisse à deviner au nom de qui, c'est de la célébrité et de l'argent.

Les Ressources de Quinola et *Chatterton,* ces deux pièces qui contiennent deux requêtes si différentes, représentent les deux littératures qui depuis long-temps déjà sont en présence l'une de l'autre. M. de Balzac, dans une fameuse lettre que nous n'avons pas oubliée, comparait autrefois le monde des écrivains au monde militaire, en s'assignant à lui-même la dignité de maréchal. Ne pourrait-on pas le comparer plutôt au monde maritime et dire : Il y a deux motifs qui font affronter les périls de la mer, le désir de s'enrichir et le désir de servir le pays; en un mot il y a deux marines, la marine royale et la marine marchande. Ceux qui s'engagent dans la première sillonnent l'Océan toute leur vie pour gagner une paire d'épaulettes qui leur

donne droit aux marques de respect partout où ils passent, et une retraite qui les fait à peine vivre; ceux qui s'engagent dans la seconde sont soutenus dans chaque traversée par l'espoir de jouir des richesses qu'ils ont acquises dès qu'ils auront touché le port. Les nobles vaisseaux qui portent les uns intéressent tout le monde, c'est à nous tous qu'ils appartiennent; les balles qui déchirent leur pavillon, les boulets qui brisent leur mâture, c'est pour notre cause qu'ils les reçoivent : s'ils triomphent, c'est une joie universelle; s'ils succombent, c'est un deuil public. Les navires qui portent les autres intéressent ceux qui les montent et surtout ceux qui les équipent; si la tempête ou les corsaires fondent sur eux, c'est un deuil pour quelques familles et pour une maison de commerce. Eh bien! il y a une littérature qui répond à la marine de l'état, qui souffre et combat pour tous; nous accompagnons de nos vœux les hardis bâtimens qu'elle lance. Il y a une littérature marchande qui défie pour elle seule les vents et les récifs; que ses galions touchent au port ou fassent naufrage, cela n'intéresse que l'armateur qui les a frétés.

Aussi jadis nous aurions attendu avec anxiété la nouvelle du succès ou du revers de *Chatterton;* maintenant nous nous inquiétons fort peu de la réussite ou de la chute des *Ressources de Quinola*.

G. DE MOLÈNES.

REVUE MUSICALE.

Nous ne savons encore à quel motif attribuer la mise en scène de la *Saffo* du maestro Pacini, que le Théâtre-Italien vient de produire. Aux approches de la clôture, à cette époque de l'année où les soirées se comptent, l'administration n'aura certes pas spéculé sur les chances plus ou moins favorables d'une nouveauté qui, même en réussissant, eût offert des garanties moins certaines que les chefs-d'œuvre du répertoire courant. Faut-il voir dans cette représentation un caprice de prima donna entraînée par les séductions et le côté pittoresque d'un beau rôle à créer, ou tout simplement un acte de soumission au cahier des charges? Nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, on ne saurait imaginer de plus pauvre musique. Vous ne retrouvez pas même là cette mélodie facile, abondante, fluide, peu originale sans doute, mais naturelle, et qui coule comme de source chez les maîtres italiens du troisième ordre. Qu'on se figure des motifs avortés et sans haleine, des phrases dont la simplicité va parfois jusqu'à la niaiserie, des chœurs de prêtresses d'Apollon à chanter dans un pensionnat de jeunes filles, des marches sacerdotales à faire danser les ours, puis, brochant sur le tout, un orchestre dont le tumulte étourdissant ne parvient pas à couvrir l'inexpérience déplorable, et l'on aura peut-être une idée assez juste de cette partition, l'une des plus faibles et des plus négligées qu'ait jamais produites l'improvisation italienne, qui certes, nous pouvons le dire, se connaît en négligences. Jusqu'ici nous n'avions guère entendu, en France, de M. Pacin , que sa cavatine de *Niobe*, morceau de coupe italienne, assez ordinaire si l'on veut, mais qui réussissait grace à je ne sais quel rhythme chaleureux dont l'ame du virtuose tirait parti, grace sur-

tout à cette cadence que Rubini enlevait avec tant de verve et de précision. On cite aussi avec éloge une partition des *Barons de Felsheim*, du même auteur, où bon nombre de dilettanti prétendent avoir rencontré d'excellentes qualités bouffes, des motifs pleins de verve et des phrases de bon aloi. Nous n'avons rien à dire de cette opinion, si ce n'est qu'elle servirait, au besoin, à confirmer la nôtre, à savoir que le style grave et solennel ne saurait convenir à ce musicien. Loin de nous cependant l'idée qu'en musique le sentiment épique et le sentiment bouffe doivent toujours s'exclure l'un l'autre; plus d'un exemple témoigne du contraire, mais, alors seulement, dans les régions supérieures. On écrit *Idoménée* et les *Nozze di Figaro,* la *Cenerentola* et la *Semiramide*, mais on est Mozart ou Rossini; aussi l'étrange manie, à tous ces Italiens, de se lancer à travers l'antique, de prétendre, avec leurs cabalettes et leurs trilles, animer cet élément sublime auquel il ne faut rien moins, pour s'émouvoir, que les grandes voix de Mozart, de Gluck et de Beethoven! En Italie, tout est mode : les drames romantiques ont eu leur temps, aujourd'hui le vent tourne à la tragédie. Poème et musique, au fond, c'est un peu toujours la même chose, et les situations ne varient guère plus que les rhythmes et les mélodies. Norma change sa couronne de gui pour la couronne de laurier d'or et s'appelle Saffo, Oroveze se drape de blanc et s'intitule Alicantro, et la jeune Gauloise Adalgise attache à son nom une désinence grecque; voilà tout. La belle occasion, en vérité, pour un musicien de creuser son sujet et d'y chercher le caractère, de s'évertuer à faire passer dans son inspiration quelque souffle harmonieux des brises de Lesbos! le poète lui donne si beau jeu! Sauf l'ovale si pur de la Grisi et le roc de Leucade qu'on attend là comme la statue du commandeur dans *Don Juan,* je ne vois pas qu'il y ait rien d'antique en cette affaire. Pollion amant de Norma convoite Adalgise; Phaon, lassé des charmes de Saffo, recherche la fille du prêtre d'Apollon et va l'épouser, lorsque la Lesbienne outragée se précipite comme une lionne au travers des pompes nuptiales, renverse l'autel et profane le sanctuaire des dieux. Si la situation n'était pas des plus neuves, du moins peut-on dire qu'elle prêtait au développement des passions musicales; il y avait là, pour un maître, ample matière à un beau finale; par malheur, M. Pacini n'a pas même abordé la question, et s'est contenté de se traîner d'un bout à l'autre sur les traces du finale de la *Lucia* et d'imiter servilement cette large composition, comme si Donizetti ne s'était pas chargé lui-même de la reproduire partout. En châtiment du sacrilége dont elle vient de se rendre coupable, Saffo est condamnée à mort. Mais patience, le dénouement nous ménage une intéressante surprise : au moment où le sacrifice suprême va se consommer, la Lesbienne retrouve son père dans le vénérable prêtre d'Apollon, et, par conséquent, sa sœur dans sa rivale. On le voit, l'imagination du poète italien se donne libre carrière et ne se fait pas faute d'en prendre à son aise avec la tradition classique. Si l'ardente maîtresse de Phaon se précipite du rocher, c'est tout simplement qu'elle y est condamnée;

le désespoir amoureux n'entre pour rien dans son suicide. Voilà qui s'appelle avoir le génie des combinaisons dramatiques. Un musicien fort en renom au Conservatoire, Reicha, écrivit aussi un opéra de *Sapho* représenté, il y a tantôt vingt ans, à l'Académie royale de musique, et qui n'eut alors guère plus de succès que la partition italienne ne vient d'en obtenir à la salle Ventadour. Reicha n'était pas un mélodiste, chacun le sait, mais au moins pouvait-on admirer dans son œuvre un style élevé et correct, une tenue de langage en harmonie avec les conditions du sujet qu'il traitait. De l'héroïne traditionnelle, de la grande artiste passionnée et sublime, de cette *mascula Sapho* dont parle Horace, l'opéra italien n'a gardé que l'improvisatrice de la légende antique; de la fable il n'est resté que la couronne de laurier et la lyre d'or : passe encore pour la couronne de laurier, elle sied si merveilleusement à la belle tête de Giulia Grisi; mais pourquoi la lyre, puisque le musicien n'en pouvait évoquer le génie? — Au moment de mourir, un beau délire s'empare de Saffo, son front s'illumine tout à coup d'une sérénité radieuse, les harpes de l'orchestre préludent, écoutez :

De quels sons lumineux va rayonner sa lyre ?

Tristes sons en vérité, pâles accords, musique ambitieuse et maniérée au moins autant que le vers que je viens de citer. Eh quoi! cette lyre d'or de Sapho, cette couronne prophétique, tout cet appareil, toute cette pompe pour une si chétive et si mesquine inspiration! Voilà cependant ce qui arrive tous les jours avec ces sujets grandioses, ces épopées musicales où se précipitent comme au hasard les imaginations les plus modestement douées. La *Saffo* de M. Pacini nous remet en mémoire le *Stradella* de M. Niedermeyer. Il faut être Gluck pour oser faire chanter Orphée. Du délire poétique à la démence il n'y a qu'un pas; une fois sur la pente, Saffo ne s'arrête plus, et l'improvisation académique se termine en une scène de folie dans les règles. Au fait, comment la Lesbienne n'aurait-elle pas son quart d'heure d'égarement tout aussi bien que l'Émilia de *la Vestale,* tout aussi bien que Lucia, Elvire, Anna Bolena, et ses vingt autres sœurs du répertoire? Un opéra italien serait-il donc un opéra italien, sans cette espèce d'intermède final où l'héroïne s'avance l'œil en pleurs, les cheveux dénoués, le sourire sur les lèvres, la main tendue vers son amant qu'elle appelle et croit voir, et récapitule l'un après l'autre, avec ses sensations de joie ou d'ivresse, tous les motifs épars çà et là dans le cours de l'ouvrage. M. Auber et les compositeurs de son école ont l'habitude de faire précéder leurs partitions d'une ouverture où glissent à la file, et plus ou moins adroitement présentées, les mélodies du drame musical qu'on va jouer. Ce que l'ouverture de M. Auber est à ses opéras-comiques, la scène de folie obligée l'est à l'opéra italien, et cette observation suffirait au besoin pour expliquer l'absence d'ouverture dans la plupart des opéras nouveaux. Les Italiens ont remplacé le prologue par l'épilogue. — Ce-

pendant, lorsque Saffo s'est livrée à son aise à tous ses désespoirs, lorsqu'elle a parcouru tous les degrés de son échelle de misères, et complété le sommaire des motifs contenus dans la partition de M. Pacini, son front rayonnant pâlit et s'incline, elle brise sa lyre, et, foulant sous ses pieds la couronne de laurier, elle s'élance échevelée sur le rocher classique du haut duquel le sacrifice de sa vie se consomme, non plus avec solennité et dans un libre arbitre généreux et sublime, mais froidement, sous le coup d'une nécessité banale. O Desdemona! vous aussi vous aviez une harpe d'or qui s'échappait de vos mains languissantes après l'immortelle improvisation du *Saule,* vous aussi vous mouriez en inspirée! Giulia Grisi semblait faite tout exprès pour représenter la Lesbienne Sapho telle qu'on se l'imagine, résumant en elle les qualités linéaires du style grec. Jamais on ne vit beauté plus resplendissante et plus fière. C'est au point qu'il faudrait représenter le chef-d'œuvre de M. Pacini seulement pour montrer la *diva* dans son costume du second acte, les tempes ceintes du laurier sacré, la chlamyde à demi flottante, abandonnée et retenue par les plis de la pourpre autour du corps, dont elle accuse la ligne vaguement. Quelle passion dans le regard, quelle harmonie dans le geste, quelle sérénité confiante dans la démarche et sur le front. C'est la tragédie antique en personne. Cependant, si le costume grec sied à ravir à la belle prima donna, avouons qu'en revanche il n'avantage guère les autres, les hommes surtout qui se trouvent par là travestis de la plus singulière façon. Tamburini emmailloté de longs voiles blancs, Tamburini grand-prêtre d'Apollon, mais assez chanteur encore pour ne pas négliger de se bien envelopper les bras dans des manches postiches du meilleur effet, est à coup sûr une physionomie sacerdotale intéressante et curieuse. Que dire aussi de ces malheureux choristes et de ces étranges bandelettes dont leurs perruques se couronnent? A la première représentation de *Saffo,* au moment où la Lesbienne outragée renverse l'autel, l'esprit de vin qui brûlait sur le trépied se répandit sur la scène, et, continuant à flamboyer par terre, effrayait déjà les chanteurs. Le trouble allait, selon toute apparence, se mettre dans le finale, sans l'inspiration d'un vénérable choriste, prêtre lui aussi du dieu qu'on adore à Délos, et qui, voyant le danger, s'en alla vite dans la coulisse chercher une éponge mouillée dont il se servit pour éteindre le feu sacré le plus sérieusement du monde. Faites donc de l'antique avec de pareils incidens, et surtout avec de la musique du genre de celle de M. Pacini! — Combien ne préférions-nous pas à cette indigeste composition *le Cantatrice villane* de Fioravanti, représentée quelques semaines auparavant! Qui n'aimerait cette musique si légère, si nette, si pleine de verve et d'aisance, d'esprit et de bonne humeur? Peu s'en faut que cette partition n'ait rien perdu de sa grace originelle, de sa primitive fraîcheur; supprimez çà et là quelques tours de phrase surannés, quelques formules où la désuétude s'est mise, et vous aurez un opéra bouffe italien de vieille roche, une musique parente à plus d'un titre du *Matrimonio segreto.* Au sortir des effroyables bacchanales du jour, on est tout ravi de ce style

correct et naturel, de cette verve qui sait se modérer; l'orchestre surtout vous enchante par sa sobriété bien entendue, les instrumens disent là ce qu'ils doivent dire, rien de plus, rien de moins; c'est une causerie animée, piquante, semée de traits où le bon sens trouve toujours son compte, où la logique des sentimens n'est point sacrifiée à tout propos à cette fureur d'emboucher la trompette de six pieds qui semble posséder la plupart de nos hommes de génie. Le duo entre Lablache et son fils, au second acte des *Cantatrice villane,* vaut, pour la mélodie et l'entraînement, les plus remarquables inspirations du genre. Ici l'élève a si bien imité, qu'on ne distingue plus, et ce morceau figurerait avec honneur dans une partition de Cimarosa. Lablache y est admirable de rondeur et de gaieté; du reste, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, sa veine bouffe ne se dément pas un instant. A voir comment il réussit dans cette excellente musique, on conçoit aisément que Lablache affectionne entre toutes la période italienne de Cimarosa et de ses élèves, et s'efforce de la reproduire aussi souvent qu'il peut. Mme Persiani, elle aussi, s'entend à merveille à chanter ces vieux maîtres; nous n'en dirons pas tant de Mme Albertazzi, qui n'a rien trouvé de plus ingénieux que d'intercaler dans cette partition de Fioravanti, écrite il y a plus de cinquante ans, une sorte de tyrolienne de fraîche date composée par Donizetti pour son opéra de *Bettly*. Voilà qui s'appelle avoir du tact, ce qui n'empêche pas cependant que Mme Albertazzi ne chante la tyrolienne de Donizetti d'une manière assez brillante, et qu'on eût davantage applaudie sans cette transposition malencontreuse. — Les Italiens ont terminé hier leur campagne au milieu des ovations accoutumées, bien qu'il soit tombé cette fois sur la scène moins de bouquets et de couronnes qu'aux temps mythologiques de Rubini. Maintenant, si nous récapitulons les travaux auxquels on s'est livré pendant la saison musicale qui vient de s'écouler, nous verrons que l'administration a su dignement tenir tête aux circonstances et marcher à travers les difficultés qui l'assiégeaient. En effet, d'une part les dépenses augmentaient: qu'on se rappelle la restauration de la salle et la subvention supprimée; de l'autre, les chances de fortune diminuaient par la retraite de Rubini. Heureusement le *Stabat* de Rossini s'est trouvé là, le génie du grand maître est venu encore une fois en aide à son théâtre. Mais rien ne fait supposer qu'un aussi favorable évènement doive se reproduire; aussi l'administration hésite, et, s'il faut en croire les bruits qui courent, elle serait sur le point d'abdiquer tout-à-fait. L'avenir l'effraie, les virtuoses en renom chez nous depuis dix ans commencent à vieillir, et pour les chefs-d'œuvre qui se composent aujourd'hui en Italie, la *Saffo* que nous venons d'entendre en donne la mesure. Le moment est critique, nous l'avouons; cependant pourquoi désespérer? Il y a au-delà des Alpes toute une jeune école de chanteurs dont en France nous ne savons rien encore : Moriani, Poggi, Ronconi, la Frezzolini; ne pourrait-on chercher à se recruter de ce côté, lorsque les temps seront venus? Donizetti continuera d'écrire, et qui nous dit que, dans le nombre, il ne se trouvera pas quelqu'une de ces partitions fortunées que le succès fait vivre? Il s'en faut d'ailleurs que le répertoire italien tombe

si fort en désuétude; le répertoire de Mozart, de Rossini et de Bellini est une bonne et féconde terre qui garde encore en elle le germe des plus belles moissons. Le public a-t-il donné cette année le moindre signe de lassitude ou d'ennui? Au contraire, on l'a vu accueillir avec empressement M. de Candia qui succédait à Rubini, applaudir comme par le passé Lablache, Tamburini, la Persiani; la Grisi seule semblait sur la fin de la saison un peu tombée en défaveur, mais depuis trois mois la Grisi n'était plus guère, pour la voix et le talent du moins, que l'ombre d'elle-même, et ce discrédit tout accidentel eût cessé bientôt avec la cause. Le Théâtre-Italien est dans nos mœurs, il est dans nos goûts et nos habitudes, il faut qu'il dure. L'administration actuelle peut se retirer, libre à elle; mais nous lui prédisons qu'avant peu elle en sera aux regrets.

A l'Académie royale de musique, les débuts, quelque temps interrompus, de M. Delahaye ont repris leur cours, sans que le public s'en soit bien vivement préoccupé. L'épreuve de *Guillaume Tell* n'a guère mieux réussi au nouveau ténor que l'épreuve de *Robert-le-Diable*. Certaines gens ne parlent qu'avec enthousiasme de l'organe de M. Delahaye, et ne se lassent pas de vanter à toute occasion le timbre et la sonorité de cette voix surnaturelle. Nous avons entendu M. Delahaye à sa première représentation, lorsqu'il était encore sous le coup d'une émotion inséparable du début, puis il y a quelques jours, c'est-à-dire à près de deux mois de distance, lorsque nous pensions pouvoir espérer, sans trop d'indiscrétion, qu'il nous mettrait dans sa confidence, et nous avouons que, si l'on excepte une émission stridente et gutturale, rien dans cette voix ne nous a frappé. Il est possible que ce timbre, encore enveloppé, parvienne un jour à se dégager à force de travail et grace à des études plus habilement dirigées que celles de M. Delahaye ne semblent l'avoir été jusqu'ici; en attendant, il faut bien décompter et renoncer d'abord aux splendides illusions qu'on s'était faites. *La Reine de Chypre* conserve le privilége d'attirer la foule. Le public a pris goût, sinon à cette musique monotone et que nulle échappée mélodieuse n'éclaire, du moins au spectacle varié, à la pompe théâtrale qu'elle accompagne. Barroilhet contribue aussi puissamment au succès de cette partition que la fortune adopte à l'heure qu'il est, sans doute parce qu'elle n'a rien de mieux à faire à l'Opéra. La voix de Barroilhet, flexible, juste, sonore, pathétique, d'une vibration profonde et métallique, trouve par momens des effets auxquels on ne résiste pas. Ainsi, dans le duo du troisième acte, quand revient cet élan : *O ma belle patrie!* c'est une conviction chaleureuse, une émission large et puissante qui vous remue jusque dans les entrailles. Barroilhet est aujourd'hui chez nous le seul chanteur qui gagne du terrain; tandis que ses rivaux décroissent, lui de jour en jour prend racine et s'élève; on sent que les encouragemens du public l'animent au travail et qu'il s'évertue à bien faire. A l'une des dernières représentations de *la Reine de Chypre,* Mme Stoltz, depuis quelque temps épuisée par les efforts auxquels elle se livre pour soutenir le répertoire dont la responsabilité pèse aujourd'hui sur elle seule, a

failli ne pouvoir continuer son rôle, et, sans un excès de bonne volonté dont on doit lui savoir gré, le spectacle allait demeurer suspendu. D'autre part, M[me] Dorus, retenue loin de la scène par une altération des régions vocales, ne fait plus de service, et, dans ces circonstances, force est à l'administration de laisser échoir les premiers rôles à des sujets de second et troisième ordre. Ne remarquez-vous pas que les destinées du théâtre se font bien menaçantes? Nous parlions tout à l'heure de la difficulté que l'Opéra italien trouverait à se renouveler; nous voici à l'Académie royale, et le même cas se présente. En Italie comme en France, musique et chanteurs manquent à la fois, la disette est partout.—Un ballet nouveau pour Carlotta Grisi, *la Rosière de Gand,* sera sans doute la première nouveauté à laquelle nous assisterons. Quant aux opéras qui se préparent, tous opéras de genre et signés de noms d'une importance musicale au moins problématique, nous doutons que l'administration fonde sur eux de grandes espérances et compte en faire autre chose que des prologues de ballets. La question est donc tout entière de savoir quand on aura l'opéra de M. Meyerbeer, et comment on en distribuera les rôles. Si éloignée que semble d'abord la mise en scène de cette œuvre, si enveloppée d'ombre et de vapeur que paraisse la date, il n'en est pas moins sûr que toutes les espérances doivent tendre vers ce but. Avant peu, l'illustre maître quittera Berlin pour venir agiter cette grande affaire dans le cabinet de la rue Lepelletier, et il ne s'agira plus que de s'entendre sur la cantatrice. Il ne faut en effet rien moins qu'un nouveau chef-d'œuvre de l'auteur de *Robert-le-Diable* et des *Huguenots* pour combler le vide d'un horizon où nul grand nom musical ne rayonne en perspective.

Parlerons-nous du nouvel opéra de M. Auber au théâtre Favart, de ce charmant fleuron ajouté aux *Diamans de la couronne?* Dirons-nous ce que personne n'ignore, à savoir que c'est là une musique ingénieuse, pétulante, facile, pleine de goût et d'esprit, où le motif (faculté surprenante après tant de travaux) perce encore et se laisse fort nettement saisir, le motif, cette ame des partitions de M. Auber, cette condition absolue de tant de jolis chefs-d'œuvre? Il y a des musiques qui vivent par l'instrumentation, les recherches du style, le clair-obscur habilement ménagé, celle de M. Halévy, par exemple; la musique de M. Auber vit de motifs, et point d'autre chose. Aussi le procédé de M. Auber (qui n'a le sien?), assez facile à découvrir du reste, ne se laisse pas si aisément imiter qu'il en a l'air. Le motif tel que l'entend l'auteur de *la Muette* et du *Domino noir* n'est qu'un fragment d'idée sans doute, qu'un grain de poussière diamantine taillée à facettes; mais que de gens n'ont pas même des fractions d'idée! Le jour où le motif que M. Auber cherche partout à la pipée comme un poète sa rime, où ce gentil oiseau, dont il note les chansons au retour de ses promenades au bois, s'envolera pour ne plus revenir, ce jour-là, soyez-en sûrs, M. Auber cessera d'écrire. Rien n'indique dans *le Duc d'Olonne* que ce jour doive arriver bientôt. Vous retrouvez là, comme dans *les Diamans de la couronne,* de ces lueurs mélodieuses, de ces tours élégans qui vous séduisent; je citerai entre

autres, dans le duo du second acte entre le duc d'Olonne et la duchesse déguisée en moine, un trait d'orchestre d'une finesse exquise, et la sérénade du troisième acte, si ingénieusement combinée, si bien en scène. Avec Mme Damoreau, la cantatrice par excellence, *le Duc d'Olonne* aurait parcouru la carrière du *Domino*. S'il manque à ce succès un peu d'élan, c'est à Mme Thillon seule qu'il faut s'en prendre. Mme Thillon a tous les défauts d'une actrice d'opéra-comique sans en avoir les qualités; j'en excepte une : elle est jolie. Dans la comédie, Mme Thillon ne joue pas, elle minaude; un effroyable accent britannique s'oppose chez elle à toute espèce d'esprit dans le dialogue, de justesse dans le trait; Mme Thillon ne se contente pas de chanter, elle parle faux. Cependant, malgré tous ces travers, je conçois encore que l'auteur du *Duc d'Olonne* l'emploie de préférence à Mme Rossi, talent plus sérieux sans doute, voix plus exercée, mais qui n'a rien de cette élégance flexible, de cette gentillesse dont sa musique ne saurait se passer. Mme Rossi entonne ces ariettes comme elle ferait d'une cavatine de Bellini ou de Mercadante. Une fois lancée, sa passion l'emporte; au lieu de raser le sol, elle prend le large et s'envole; lorsqu'il faudrait gazouiller à mi-voix, elle chante. Il suffit, pour s'en convaincre, d'entendre Mme Rossi dans le rôle d'Angèle du *Domino noir*. Vocalisation, tenue, intelligence dramatique, tout y est; une seule chose manque, le secret de cette petite musique dans ce qu'elle a de fin, de minutieux, si l'on veut, le secret que Mme Damoreau avait si bien, et que Mme Thillon cherche sans le trouver. C'est trop et trop peu. Si jamais M. Auber emploie Mme Rossi, ce sera pour lui confier un rôle tout musical, et par conséquent à l'Opéra-Comique accessoire, un rôle à cavatine, dans le genre de la princesse de Zanetta, comme faisait M. Meyerbeer pour Mme Damoreau, qu'il admettait dans ses ouvrages, mais à titre d'objet de fantaisie et de luxe.

Nous ne quitterons pas l'Opéra-Comique sans dire quelques mots d'un petit acte représenté voici tantôt deux mois. *Le Diable à l'école,* de M. Boulanger, est le coup d'essai d'un jeune homme de talent, qui, aux prises avec un poème des plus ridicules et d'assez pauvres chanteurs, a trouvé moyen de se tirer d'affaire comme il faut. Il y a dans cette musique de l'ingénuité, de la grace, de la fraîcheur, comme aussi de l'inexpérience, de la diffusion, du trop plein, en un mot, les qualités et les défauts d'un premier début. Les musiciens nouveau-venus ressemblent un peu à ces écrivains qui voudraient faire tenir toute une encyclopédie en quinze pages; les uns n'ont jamais assez de notes, comme les autres jamais assez de noms propres. Nous reprocherons encore à M. Boulanger de déposséder trop souvent les voix en faveur de l'orchestre; presque tous les motifs du *Diable à l'école* restent dans l'accompagnement; il est vrai qu'à l'Opéra-Comique c'est peut-être ce qu'un musicien a de mieux à faire. On se réfugie où l'on peut, et, lorsque les voix ne chantent pas, on s'adresse aux violons. Quoi qu'il en soit, ce petit acte semble promettre pour l'avenir, et mérite qu'on le note dans cette multitude d'ouvrages avortés que le gouffre du répertoire engloutit à chaque instant.

Si depuis deux mois environ les nouveautés manquent à la scène, si les théâtres lyriques s'endorment, en revanche les concerts se succèdent et se multiplient avec une infatigable activité. Cette époque de l'année est d'ordinaire la période musicale par excellence; les notes y pleuvent comme les giboulées. A la débâcle de Pâques, c'est à qui s'adressera aux virtuoses italiens, à qui profitera de ces quelques jours de liberté que Lablache, la Grisi et la Persiani comptent entre la campagne de Paris et celle de Londres. On les supplie, on les circonvient, on les assiége, et tant de démarches et d'obsessions finissent toujours par une cavatine chantée à la matinée musicale d'un bénéficiaire plus ou moins illustre. Qui n'a donné, qui ne donnera son concert? Voulez-vous entendre un air de ténor chanté par une basse, voilà M. Géraldi qui va vous débiter d'une voix d'enterrement la cavatine de Ponchard dans *la Dame Blanche;* voulez-vous entendre une ame de jeune homme qui s'exhale en un mélancolique adagio, voilà M. Batta et son violoncelle. Parlerai-je de M. Chopin? Avec lui, les choses ont un vernis de plus haute élégance. Le talent de M. Chopin ne se produit qu'à de longs intervalles, et s'entoure alors de toute sorte de soins minutieux et de ménagemens. M. Chopin n'admet à ses révélations annuelles qu'un public d'initiés, qu'un monde tout d'élite; il faut à son talent exquis, délicat, merveilleux, mais fragile et d'une ténuité qui se dérobe à l'analyse, un auditoire expressément composé d'organisations nerveuses, de natures presque éthérées; il y a dans le jeu de M. Chopin quelque chose de perlé, de rare, d'éolien, que de simples mortels ne pourraient saisir. Le jour où l'on inventera un microscope pour les oreilles, ce jour-là M. Chopin sera divinisé. Cependant, au-dessus de ce monde de petites passions, de petites coteries et de petite musique, règne le Conservatoire. Ici du moins il s'agit encore d'art et de grands maîtres; avec quel noble zèle cette admirable institution se perpétue! comme depuis quinze ans cet orchestre et ce public s'entendent et s'encouragent! quel enthousiasme chaleureux, convaincu, désintéressé, d'une part, quelle exactitude ponctuelle de l'autre! Il y a des orchestres et des sociétés musicales en Allemagne, mais la société des concerts n'existe que chez nous; et dire qu'il faut venir de Vienne et de Berlin pour entendre Beethoven et Weber, pour embrasser dans son idéal l'exécution des chefs-d'œuvre du génie allemand! Voilà, certes, qui est beau, et répond dignement aux rivalités mesquines de ces petits princes du Nord, qui prétendent chasser nos gloires de leurs temples. Cette année encore, Beethoven a fait tous les frais de musique religieuse pendant la semaine sainte; les hymnes spéciales les plus en renom, les langoureuses psalmodies du *Stabat* de Pergolèse lui-même, ont paru apprêtées et froides auprès de ces immortelles symphonies où la douleur humaine revêt une expression si magnifiquement élégiaque. On vivrait là des semaines entières en contemplation des chefs-d'œuvre et des belles harmonies; cet enthousiasme héroïque pour les grands maîtres vous repose du charlatanisme quotidien, et vous sentez que le sérieux, chassé de jour en jour du domaine des arts, s'est réfugié dans cette salle comme dans son dernier asile. Si de la tragédie nous

passons à la petite pièce, du sévère au plaisant, nous trouvons aussitôt sur notre route les nouveaux triomphes de M. Liszt à Berlin. L'illustre virtuose exploite ainsi l'une après l'autre toutes les capitales de l'Europe. L'an passé, c'était Vienne, si nous avons bonne mémoire; aujourd'hui c'est Berlin, demain ce sera Pétersbourg, et partout des hourras et du délire, partout le fanatisme au sein des populations agitées! Certes, après le fameux sabre de Hongrie, la Prusse avait fort à faire pour ne pas être en reste. Heureusement le corps universitaire s'est levé comme un seul homme, et l'ovation de Berlin formera un épisode non moins intéressant que les triomphes de Vienne dans l'épopée de cette vie d'artiste. M. Liszt, en homme d'esprit qu'il est, s'adresse volontiers aux influences dominantes dans le pays qu'il visite. Il donne à Vienne ses concerts à l'aristocratie, à Berlin il les dédie aux étudians. Or, l'étudiant allemand a plus d'une analogie avec l'étudiant de Salamanque, et, s'il lui ressemble par son goût passionné pour la musique, il lui ressemble encore davantage par le vide de sa bourse. En abaissant le prix de ses concerts au niveau des plus modiques fortunes, M. Liszt ne pouvait manquer de se concilier les plus bruyantes sympathies. L'enthousiasme est une sorte d'appoint qu'on ajoute au chiffre du billet, une monnaie que les gens qui paient cher économisent, et que la plupart du temps les autres jettent par les fenêtres. — Dire quelles acclamations accueillirent le virtuose dans ses concerts serait chose impossible. Sérénades, galas, toasts, illuminations, on ne savait comment célébrer sa bienvenue. Quand arriva le jour des adieux, la ville ne voulait plus le laisser partir. Dès le matin, une foule immense assiégeait les abords de l'hôtel où M. Liszt était descendu. Un carrosse attelé de six chevaux blancs attendait le musicien à sa porte. On sortit de Berlin en triomphe, au milieu des hourras et des fanfares d'une musique de janissaires. Arrivé au premier relai, le cortége s'arrêta; des discours furent prononcés de part et d'autre; on parla de l'humanité, des droits des peuples, de la monarchie et de la papauté; puis le virtuose, montant dans sa voiture de voyage, disparut dans un nuage de poussière, non sans avoir adressé pour derniers adieux à la multitude qui l'entourait ces trois vers d'un personnage du *Philtre :*

Adieu, adieu, mes bons amis,
Vivez unis;
Je reviendrai dans ce pays!

Tels sont les faits que rapportent les gazettes allemandes, s'il faut en croire les notes transmises aux journaux par des mains pieuses, auxquelles on ne contestera pas le privilége d'orner et d'embellir tout ce qu'elles touchent. Il y a dans la noblesse hongroise certaines maisons qui conservent encore de nos jours des droits souverains. Quand un de leurs membres arrive dans sa principauté, les cloches sonnent, le canon gronde, les bannières flottent sur les murailles. M. Liszt partage désormais ces priviléges féodaux avec les Esterhazy. Qu'on nie encore la souveraineté de l'art!

La musique et le Conservatoire viennent de faire une perte irréparable; l'au-

teur de *Médée* et des *Deux Journées*, le chantre illustre de la *Messe du Sacre*, Chérubini, est mort dernièrement. Génie austère et correct, d'une inspiration toujours sobre et mesurée, inimitable dans ses combinaisons instrumentales où jamais le travail ne se laisse sentir, Chérubini emporte avec lui le secret de toute une école classique dont il était le représentant suprême. Je comparerais volontiers sa musique à une eau de roche : elle en a la profondeur et la transparence, comme aussi, par momens, le froid glacial. Avec lui, l'art domine toujours; si le maître intervient dans ces œuvres de longue haleine, dans ces monumens de grand style, c'est par accès, par boutades, moins pour chanter que pour maudire et tonner du fond de son nuage, un peu à la manière du Jéhovah de la Bible. Les sentimens évangéliques, la douleur suave et résignée, ne sont pas en général ce qui l'attire. Sa présence dans l'œuvre se dénote par je ne sais quelle irritation nerveuse et maladive qui, du reste, était dans son organisation. Une fois cependant le maître a connu cette effusion d'amour, cette langueur divine, une seule fois, dans la marche de la communion de sa *Messe du Sacre*, page vraiment sublime, cantique tout parfumé d'encens et de bénédictions, et qu'on dirait tombé du livre des archanges. Depuis long-temps Chérubini n'écrivait plus, et, pour trouver la date de sa dernière partition, il faudrait remonter à la représentation d'*Ali-Baba*. L'accueil presque indifférent qu'on fit à cette partition éloigna le maître d'une scène dont il ne parlait plus la langue, et de ce jour il revint (non sans quelque amertume envers les temps) à cette muse austère qu'il cultivait encore aux approches de la mort, et que M. Ingres a surprise derrière le fauteuil du grand artiste. Chérubini se sentait vieillir avec peine, son grand âge le chagrinait; l'auteur de tant de chefs-d'œuvre voyait avec horreur venir le moment où il lui faudrait dire adieu à cette gloire si laborieusement conquise, à cette muse qu'il adorait, à ces respects, à ces déférences dont il était l'objet de toutes parts. Comme on pense, dans de pareilles conditions, un esprit comme le sien devait avoir son franc parler sur les choses et les hommes; ses bons mots n'épargnaient personne, et tombaient comme la grêle ici et là, impitoyablement. Enfermé dans sa retraite du Conservatoire, chargé d'ans et de gloire, Chérubini exerçait, sur la génération musicale nouvelle, cet effet prestigieux de M. de Châteaubriand dans les lettres. C'était un peu ce buste d'Homère régnant dans le fond dont parlait dernièrement M. Sainte-Beuve. Je cite Châteaubriand, c'est peut-être Royer-Collard qu'il faudrait dire, pour la vivacité du trait, le mordant de la repartie, qui souvent emportait la pièce. Chérubini avait désigné pour son successeur, dans les fonctions de directeur du Conservatoire de musique, M. Halévy, son élève affectionné, celui auquel il a transmis tout ce qu'il y a de transmissible dans l'héritage du génie. L'administration en a décidé autrement, et, quelque respect que nous ayons pour les dernières volontés du grand maître, nous ne pouvons que louer l'administration, dont le choix s'est fixé sur M. Auber. Le gouvernement du Conservatoire ne pouvait tomber en des mains plus dignes et plus capables. Avant tout, il faut, à la tête de cette

noble institution, un grand nom musical, dont l'autorité impose au dedans comme au dehors. A ce titre, Auber devait succéder à Chérubini, l'auteur de la *Muette* à l'auteur de *Médée*. M. Auber entre à la direction du Conservatoire, l'esprit exempt de tout préjugé systématique, libre de toute influence de coterie; il s'efforcera de tout voir par lui-même, portant son activité sur bien des points négligés par l'illustre vieillard, dont l'âge paralysait souvent les intentions. Tout provisoire va donc cesser. Les études vocales appelleront en premier lieu la sollicitude du nouveau directeur, et nous avons assez de confiance dans le goût éclairé et l'expérience de M. Auber, pour espérer qu'avant peu d'utiles réformes s'accompliront dans cette partie de l'enseignement. La mort de Chérubini a donné l'éveil aux directeurs de l'Opéra-Comique, et la reprise des *Deux Journées*, qui, du vivant de l'auteur, semblait naguère encore indéfiniment renvoyée, paraît, à l'heure qu'il est, toucher à sa réalisation : rien ne lève les difficultés d'une mise en scène laborieuse comme la mort. Vous aurez beau être un grand musicien, avoir eu cinquante ans du génie, et fondé votre renommée sur la fortune des théâtres, les obstacles naîtront par milliers dès qu'il s'agira de reprendre un de vos chefs-d'œuvre; et, pour les remettre au répertoire, on attendra que vous soyez mort. Le succès est comme les corbeaux, il ne s'abat que sur les tombes. — On se demande qui succédera à Chérubini dans le fauteuil laissé vacant à l'Institut. Déjà les ambitions sont en campagne, les deux candidats entre lesquels le scrutin aura, selon toute apparence, à se prononcer, paraissent être M. Onslow et M. Adolphe Adam. M. Onslow, bien que d'un renom moins populaire que l'auteur du *Postillon de Lonjumeau*, possède cependant des titres plus sérieux aux suffrages de l'Institut. Nous ne rappellerons pas ici ses quatuors et ses quintettes, tous les gens qui s'occupent de musique en France aussi bien qu'en Allemagne admirent la savante clarté et les grandes qualités de style par lesquelles se recommandent ces compositions instrumentales. Quant à M. Zimmermann, l'habile professeur du Conservatoire, nous ne pensons pas qu'il ait de chances, pour cette fois du moins. On a parlé d'une quatrième candidature; s'il fallait en croire certains journaux, l'auteur de la *Symphonie fantastique* se mettrait, lui aussi, sur les rangs. La survivance académique de Chérubini à M. Berlioz! Quel dommage que le malin vieillard, qui s'est tant de fois égayé sur les malencontreuses élucubrations du chantre d'*Harold aux montagnes*, n'ait pas eu vent de cette outrecuidante fantaisie! il y avait là de quoi piquer au vif une dernière fois son humeur sarcastique.

****

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 Mars 1842.

La situation politique de la Syrie devient de plus en plus compliquée et difficile. La Porte, humiliée de la protection hautaine et tracassière de l'étranger, éprouve des velléités d'indépendance, et, après avoir appelé à son aide les armes des chrétiens pour arracher la Syrie à un enfant de Mahomet, voudrait aujourd'hui secouer le joug de ses redoutables alliés. Elle ne sait donc pas que, lorsqu'un état s'est trouvé dans la douloureuse nécessité de se livrer à la tutelle armée de l'étranger, il a tout perdu? La force matérielle et la puissance morale lui manquent également; ses efforts impuissans ne font illusion à personne, nul ne les prend au sérieux. Il est des abaissemens dont on ne se relève jamais. Dans cette irréparable décadence, une résignation prudente et mesurée est le seul moyen de prolonger une existence qui, dépourvue de grandeur et de dignité, peut cependant avoir encore quelque durée. Le divan ne sonde pas dans toute leur profondeur les plaies de l'empire qu'il gouverne. Il prend pour des accidens fâcheux, mais passagers, les symptômes d'une dissolution qui, pour être lente, n'est pas moins progressive et certaine. Par ses imprudences, il aggrave la situation de l'empire, il en multiplie les dangers, il rapproche le jour de la catastrophe.

Singulière pensée que de vouloir imposer un gouverneur turc aux chrétiens de la Syrie lorsque cette province vient d'être rendue à la Porte par des troupes européennes et par le soulèvement des populations chrétiennes contre Méhémet-Ali!

Au surplus, les affaires d'Orient paraissent devoir porter le trouble dans les esprits les plus fermes et fausser les jugemens des hommes les plus éclairés. Que de mesures imprudentes, que de vaines prévisions depuis deux ans! Qui

peut aujourd'hui rappeler sans rire ce malencontreux traité du 15 juillet qui devait consolider l'empire ottoman, pacifier la Syrie, mettre le sceau à l'alliance anglo-russe, raffermir et couvrir de gloire le ministère qui l'avait enfanté? L'empire ottoman est encore plus faible, plus chancelant qu'il ne l'était avant le traité; la Syrie, quoi qu'en dise *le Moniteur ottoman,* n'a jamais été plus malheureuse, plus mécontente, plus agitée; la sincérité de l'alliance anglo-russe ne paraît dans tout son éclat que sur les bords de l'Indus; le cabinet whig est tombé en laissant à ses héritiers une succession pleine d'embarras et de périls.

Maltraitées par les Turcs, faiblement protégées par les cabinets européens, blessées dans leurs sentimens les plus chers, livrées aux suggestions perfides d'une foule d'intrigans, les populations de la Syrie ne tarderont pas à reprendre les armes, à se réunir contre les Turcs qui les oppriment toutes également, sauf ensuite à se déchirer entre elles, et à renouveler ces scènes de désolation et de carnage qui sont la honte de la Turquie et de l'Europe à la fois, de la Turquie qui les provoque par une administration déplorable, de l'Europe qui les tolère dans un pays qu'elle a placé sous sa haute protection, et dans les affaires duquel elle est intervenue, non-seulement par ses conseils, mais par ses armes. On devient dans ce cas responsable et du mal qu'on fait et du mal qu'on pourrait prévenir, et qu'on laisse cependant éclater. C'était une dérision, un aveuglement volontaire, que de compter sur la bonne administration et sur les forces des Turcs, pour fonder et maintenir l'ordre et la paix en Syrie. On a dit mille fois que, si des forces européennes pouvaient livrer de nouveau cette province au divan, il était impossible au divan de la ressaisir d'une main ferme et d'y établir une administration raisonnable, administration qu'il ne sait établir nulle part, pas même à Constantinople. Ces avertissemens ont été inutiles; il y avait parti pris; on ne voulait pas des observations sensées de la France; on aurait seulement consenti à nous admettre comme complices d'une entreprise que rien ne justifiait, et dont on s'efforce aujourd'hui d'atténuer par l'action diplomatique les fâcheuses conséquences. Aujourd'hui on ne se passe pas de la coopération du gouvernement français; on la sollicite au contraire; on lui demande de se réunir aux principaux signataires du traité du 15 juillet pour ramener, si c'est possible, le gouvernement turc dans les voies de l'équité et de la prudence.

Nous croyons que notre gouvernement ne refuse pas sa coopération à Constantinople; mais nous espérons peu de toutes ces négociations. Les Turcs ont bien compris que, pour le maintien de la paix du monde, ce que les puissances désirent avant tout dans ce moment, c'est que l'empire ottoman ne soit pas profondément ébranlé, que toute considération d'humanité, de civilisation, de religion, sera sacrifiée à cette pensée politique. Ils savent que dans des vues différentes c'est là la résolution de tous les cabinets, que dès-lors on n'oserait, à aucun prix, menacer la Porte d'une intervention armée; car, si les troubles et les désordres de quelques provinces turques inspirent

des inquiétudes sur le maintien de l'empire du croissant, une intervention armée l'anéantirait du coup et ferait surgir à l'instant même devant les puissances cette immense question qu'elles redoutent et dont elles s'efforcent de retarder la solution. Une intervention armée des cinq puissances est une chimère, et l'intervention armée de quelques-unes d'entre elles serait aujourd'hui une pensée plus chimérique encore. Voilà ce qui explique toutes les témérités du divan. C'est ainsi qu'il a remis les rênes de l'empire aux mains d'un représentant de la vieille Turquie, qu'il foule aux pieds ce hatti-shériff de Gulhané dont les gobe-mouches de l'Europe attendaient de si magnifiques résultats, qu'on a soumis les chrétiens de la Syrie à un gouverneur turc, qu'on éconduit les diplomates européens, qu'on leur dit avec une apparence de raison : Vous désirez consolider l'empire ottoman, vous voulez qu'il retrouve l'indépendance et la force d'un grand état; ne vous mêlez donc pas de notre administration intérieure, laissez-nous nous gouverner à notre guise; il n'y a ni force, ni indépendance sans autonomie. Et certes, si le sultan pouvait un jour se donner le plaisir de jouer la comédie, s'il disait aux représentans de l'Europe : Il vous convient de vous mêler de mes affaires, soit; mais je préfère, puisqu'il en est ainsi, vous livrer l'empire tout entier; prenez-le; je me retire simple particulier sur les rives du Bosphore, dans une maison de plaisance; qui serait dans l'embarras? qui s'empresserait de supplier le jeune monarque de ne pas briser le sabre de Mahomet et de ne pas déserter le sérail impérial? A coup sûr les cinq puissances. C'est ainsi que l'Europe ne peut aujourd'hui ni rajeunir l'empire ottoman ni le laisser mourir. Elle en prolonge péniblement l'agonie sans rien savoir du lendemain. La Providence seule sait comment s'accomplissent ces grandes péripéties qui changent la face des empires, et donnent naissance à un nouvel ordre de choses.

Il est, au milieu de ces discussions, un point sur lequel les résistances de la Porte sont aussi sensées que légitimes. Elle ne veut pas reconnaître les pouvoirs épiscopaux de l'évêque protestant qu'on a envoyé à Jérusalem. Elle lui a accordé des firmans pour le protéger, comme elle en accorde à tout voyageur distingué et particulièrement recommandé par son gouvernement. La Porte a raison. Que peut faire à Jérusalem un évêque protestant? Rien, puisque nous nous plaisons à croire que l'homme respectable qui a été revêtu de ces fonctions, n'est mêlé et ne voudrait se mêler à aucune intrigue politique. D'ailleurs, empressons-nous d'ajouter, car il faut, avant tout, rendre hommage à la vérité, que l'établissement d'un évêque protestant à Jérusalem n'est pas une pensée du gouvernement anglais. Seulement il n'a pas osé ne pas l'accueillir. Elle avait en Angleterre et ailleurs des appuis dont il n'aurait pas été prudent de blesser les sentimens et d'éluder les instances. Au surplus, l'arrivée de l'évêque protestant à Jérusalem n'a pas été suivie des désordres et des excès dont on a parlé ces derniers jours. La population, et en particulier le clergé de Jérusalem, ne se sont point émus de l'arrivée de ce pasteur sans ouailles. Ce fait leur a paru plutôt singulier que redoutable. C'est maintenant un essai malheureux, une tentative sans importance qui sera bientôt oubliée.

Le ministère anglais rencontre, pour l'établissement de l'*income-taxe*, plus d'opposition qu'il ne s'en manifestait d'abord. La lutte sera très vive dans le parlement. Le bill, cependant, sera, dit-on, adopté, à une faible majorité dans la chambre des communes, à une assez forte majorité dans la chambre des lords. Sir Robert Peel tient tête à l'orage avec un courage, une fermeté, une résolution qu'on ne saurait assez admirer. Il regarde ses adversaires en face, et il rallie ses amis avec toute l'autorité de l'homme d'état qui a pris un grand parti, après y avoir mûrement réfléchi, et après avoir acquis la conviction que c'est là ce qu'exigent le salut et l'honneur du pays. Cette parfaite conviction, il la fera partager à la majorité, ou il quittera le pouvoir. Sir Robert Peel gouverne.

Les adversaires du bill plus encore que du principe s'efforcent d'en attaquer les dispositions particulières. C'est une tactique fort habile, car en effet c'est par les applications et par les moyens d'exécution qu'un impôt de cette nature peut être facilement attaqué. Si dans les applications et les moyens d'exécution on ne rencontrait ni difficultés, ni incertitudes, ni vexations, ni inégalités, certes rien ne serait plus légitime et plus rationnel que la taxe sur le revenu. On atteindrait directement, sans détour, le but auquel en réalité on doit toujours tendre dans l'assiette de tout impôt. L'impôt ne devrait jamais être qu'un prélèvement sur le revenu, un prélèvement proportionnel, et qu'on ne devrait pas demander à celui qui n'a que le strict nécessaire. En établissant les impôts, quels qu'en soient le nom et la forme, on s'efforce de satisfaire, tant bien que mal, à ces conditions du problème. On proportionne le droit de patente à l'importance présumée des affaires du patenté, la contribution mobilière au taux du loyer, la contribution des portes et fenêtres au nombre et à la nature des ouvertures : c'est sur les denrées de luxe que la douane perçoit les droits les plus élevés; mais ici arrêtons-nous, car le principe *prohibitif* jette de singulières et tristes perturbations dans le système. Toujours est-il que, lorsque d'autres considérations ne viennent pas troubler l'esprit du législateur, il essaie par des conjectures, par des suppositions, par des voies indirectes, de réaliser le principe de la proportion de l'impôt avec le revenu du contribuable. Il suppose que celui qui paie un gros loyer est riche, que celui qui consomme beaucoup de sucre, de café, d'épices, de tabac, a un revenu plus considérable que celui qui ne fait qu'une faible consommation de ces denrées. Ces conjectures et tant d'autres sont vraies dans un grand nombre de cas; elles ne le sont pas toujours. Plus d'une fois la proportion de l'impôt avec le revenu du contribuable ne se trouve pas observée. Elle le serait au contraire toujours dans l'*income-taxe*, si les moyens d'exécution en étaient aussi faciles et aussi sûrs que le principe en est équitable. Malheureusement les moyens d'exécution sont sujets aux plus graves objections. Elles sautent aux yeux. Aussi l'impôt direct sur le revenu total n'avait-il été pratiqué que dans quelques petits états où le législateur, grace à la moralité générale et à la puissance de l'opinion publique, croyait pouvoir accepter presque sans contrôle les décla-

rations des contribuables. Dans les grands états au contraire, cet impôt paraissait impossible à établir et à supporter.

L'Angleterre, dans sa lutte acharnée contre la France sous le ministère Pitt, osa surmonter toutes les répugnances qu'inspire cet impôt et se soumit à l'*income-taxe*. Supprimé à la paix, il s'agit aujourd'hui de le rétablir au taux de 3 pour 100, et c'est un grand point pour le ministère que de pouvoir dire : Une longue expérience l'a déjà prouvé, il n'y a rien dans ce bill d'impossible, rien qui paralyse le développement de la prospérité publique. Le pays y a trouvé une puissante ressource à une autre époque : repoussera-t-il ce patriotique sacrifice, aujourd'hui que les besoins ne sont pas moins réels, et que le pays est encore plus riche ?

Tout promet une magnifique discussion. Si le ministère peut, dans les phases du débat, garder son terrain tout entier et ne point reculer d'un pas, il sortira vainqueur de la lutte; mais si une exception parvenait à se glisser dans le projet, si une première brèche était faite au système, il y aurait, ce nous semble, un tel soulèvement, une telle irritation des intérêts frappés, que le sort du bill serait compromis. La force du projet, malgré les objections de détail, est essentiellement dans l'universalité et par là dans l'équité du principe.

La chambre des députés se traîne péniblement vers la fin de la session. Elle évite avec soin toute discussion importante. Elle ne demande plus que deux choses : le vote du budget et l'ordonnance de clôture. L'opposition provoquera encore une fois la majorité au combat dans la discussion des crédits supplémentaires; elle s'efforcera de ranimer par un amendement la question du recensement, de se préparer ainsi un moyen d'action dans les colléges électoraux. La majorité n'entrera dans la lice qu'à regret; elle ne portera que les coups strictement nécessaires pour sauver l'honneur des combattans; l'urne prononcera, et tout sera dit. Après les crédits supplémentaires, il restera cependant une autre question d'une immense importance, et que la chambre n'osera pas ajourner : je veux dire la question des chemins de fer.

On paraît enfin être tombé d'accord sur les clauses de la loi. Ce sont les réticences et les sous-entendus qui en détermineront l'adoption : elle ne sera pas adoptée pour ce qu'elle dit, mais pour ce qu'elle ne dit pas. C'est ainsi qu'on espère réunir les votes les plus opposés. Plus tard, on sera aux prises sur chacun des points particuliers qu'on sera un jour obligé de décider. Pour se mettre à l'œuvre, il faudra bien appeler les choses par leur nom, et quitter la langue amphibologique des oracles. C'est alors que les observateurs du monde politique pourront recueillir une riche moisson de faits curieux et de remarques importantes. Tout se dira alors, tout sera connu : le boisseau sera brisé, car les intérêts irrités ne ménagent rien, et la lumière paraîtra. Les habiles se frotteront les mains; les autres crieront à tue-tête. Cette lutte municipale n'offre certes rien qu'on puisse appeler noble, grand, national : elle sera, en revanche, curieuse à observer, amusante; pour les esprits malins.

Dans une autre époque, ce n'est pas le Tasse, c'est Tassoni, c'est Boileau, qui en aurait été le chantre. Nous avons dit une lutte municipale, car les députés de la France, non contens de défendre les intérêts de leur département, défendent avec un zèle indomptable les intérêts de leur arrondissement, de leur commune, de leur hameau. Un dessinateur devrait se donner la peine de tracer, sur une carte de la France, un chemin de fer qui pût satisfaire toutes les exigences et donner gain de cause à tous les réclamans. Quel admirable zig-zag! Et comme chacun parle au nom de l'intérêt général, on pourra intituler ce beau dessin : carte des intérêts généraux de la France! Ce serait un *prospectus* aussi vrai que beaucoup d'autres.

En ajournant la loi des sucres, en découvrant tout à coup des obstacles et des oppositions qui certes n'étaient pas difficiles à prévoir six mois plus tôt, le ministère n'a pas eu de peine à se faire approuver par la chambre. En cela encore, ce n'est pas sa volonté; c'est la volonté de la majorité qu'il a faite. Il a eu la modestie de croire qu'en portant dans la discussion tout le poids, toute l'autorité de son opinion, il ne pourrait pas entraîner le vote de la chambre. Dès-lors il a dit : — Je voulais, mais je ne puis; donc je ne veux plus. — On l'a accusé d'avoir sacrifié un grand intérêt public à des intérêts électoraux. Sur cette accusation, nous sommes tout disposés à l'acquitter. Il ne nous est pas donné de comprendre ce qu'il peut espérer pour les élections d'une mesure qui a mis en fureur les villes maritimes sans donner satisfaction aux producteurs du sucre indigène. Mécontenter tout le monde, est-ce donc un moyen d'obtenir les voix de tout le monde?

La loi sur le rachat des actions de jouissance des canaux offre aux esprits réfléchis un vaste sujet de méditations et d'études; la question économique et la question de légalité ne sont pas les seules qui se présentent dans une affaire qui se rattache aux bases même de notre organisation politique.

La question économique est sans doute d'une haute importance. En cherchant à l'approfondir, on trouve qu'en définitive il s'agit de savoir s'il est plus utile au pays que certains services, nécessaires à l'industrie nationale, soient payés en tout ou en partie par la bourse commune, par la masse des contribuables, plutôt que d'en exiger le paiement direct et intégral de ceux qui réclament ces services. Nous ne voulons pas nous arrêter aujourd'hui sur cette question. Nous dirons seulement qu'il ne nous est pas suffisamment démontré que l'abaissement si désirable des tarifs ne pouvait pas être obtenu par des négociations avec les compagnies intéressées. Ce moyen aurait prévenu toutes les questions de légalité que suscite le projet présenté, et le trésor ne se trouverait pas exposé à une dépense qui, quoi qu'on en dise, ne laissera pas que d'être considérable. Pourquoi, en effet, le projet de loi, s'il trouve de la froideur ou de la répugnance dans une ou deux compagnies, est-il accueilli avec une faveur si marquée, avec un si vif empressement par les autres? C'est que les uns craignent de ne pas obtenir une indemnité suffisante, tandis que les autres ont l'espérance de réaliser par la loi un bénéfice inattendu, espérance fort naturelle du reste, et dont on ne saurait leur

faire un reproche, puisque c'est le gouvernement qui a pris l'initiative pour leur imposer le rachat.

Dès-lors on comprend comment les questions de légalité ne touchent guère les parties intéressées. Tout leur paraît, au contraire, régulier et légitime.

On les soumet à une commission dont les décisions ne seront pas obligatoires pour l'état. Les compagnies seront liées, l'état ne le sera pas.

On les paie au moyen d'annuités, c'est-à-dire par des promesses, et certes, si par malheur il arrivait entre l'émission de l'annuité et la réalisation quelque grave évènement politique, les porteurs s'apercevraient, par une baisse de 25 ou 30 pour 100, qu'une annuité est autre chose qu'un paiement effectif.

Tout cela n'alarme pas les parties intéressées. Elles savent qu'après tout le crédit public de la France est solidement établi, et que des évènemens extraordinaires ne sont guère à redouter.

Elles connaissent les tendances généreuses du pays. Par cela même qu'il y a quelque chose d'insolite et d'exorbitant dans la loi, on ne voudra pas, se dit-on, lésiner sur le prix et donner à la mesure l'apparence d'une spoliation. Dans ces appréciations conjecturales de l'indemnité, qui voudra risquer d'enlever leur propriété à des particuliers pour enrichir l'état? Que font à la France quelques millions de plus ou de moins? Une faible économie ne vaut pas une bonne renommée, même pour l'état, qui a plus que personne besoin de confiance et de crédit.

Ces raisonnemens ne sont pas mal fondés, ces prévisions sont justes.

Mais ce ne sont pas là les motifs de l'assentiment assez général que le projet de loi trouve dans le pays. Cet assentiment a des causes plus profondes, plus intimes; il tient à ce principe d'unité et de centralisation qui est, quoi qu'on en dise, un des sentimens les plus vivaces et les plus actifs de la nation.

Au fait, tout ce qu'on enlève de grandes entreprises et de travaux importans à l'administration publique paraît chez nous une anomalie et une usurpation. Ce qui est national, c'est par le gouvernement qu'on veut le voir exécuter. Alors seulement le pays regarde la chose comme sienne; c'est alors qu'il l'aime et qu'il en est fier. Les théories contraires, bonnes ou mauvaises, peu importe ici, ne sont en France que des théories individuelles, des systèmes isolés, qui ne représentent nullement l'opinion générale. C'est notre bureaucratie qui est l'expression fidèle des tendances et des sentimens du pays. On jette la pierre à nos fonctionnaires publics, on s'en prend aux hommes, à tel ou tel homme, et on ne voit pas que les noms propres ne font absolument rien à l'affaire. Changez les hommes, vous aurez exactement les mêmes faits, les mêmes tendances, les mêmes doctrines, parce qu'encore une fois ces tendances et ces doctrines sont les tendances et les doctrines de la France.

Et, pour tout dire, nous ne voudrions pas nous en plaindre. Nos travaux publics, cela est certain, se feront lentement et nous coûteront fort cher.

***

Mais si la France industrielle perd quelque chose au système de centralisation, nous sommes convaincus que c'est dans ce système que se trouve la force, la grandeur, la stabilité de la France politique. Avec notre position continentale, si l'on commençait à faire brèche dans notre grand système unitaire, on compromettrait l'avenir du pays.

On dit que la centralisation tue chez nous l'esprit d'association. On se trompe. L'esprit d'association se développe de plus en plus, et il ne lui manque pas d'objets auxquels il peut s'appliquer. La centralisation n'absorbe pas toutes les entreprises et tous les travaux. Elle n'est jalouse que de ceux qui paraissent exiger l'intervention du gouvernement. Le commerce, l'industrie, l'agriculture, ouvrent à l'association un champ très vaste où l'action gouvernementale ne peut jouer aucun rôle.

Quoi qu'il en soit, il est certain que toutes les fois que des compagnies particulières se mêleront, chez nous, d'entreprises qui par leur nature paraissent appartenir à l'état, il n'y aura jamais ni paix ni trève entre ces compagnies et les bureaux. Les bureaux regardent les membres de ces compagnies comme des intrus et des usurpateurs, et les traitent en conséquence. Les compagnies, en revanche, sont pleines de défiance à l'égard des administrateurs, et les blessent par l'exagération des garanties et des avantages qu'elles exigent. C'est un mauvais ménage, et nul ne peut en changer les conditions. Dans le principe, il n'y a que méfiance et jalousie, une guerre sourde; puis arrivent les tiraillemens et les luttes, jusqu'à ce qu'enfin le plus fort perd patience et fait la loi. Heureux encore les particuliers qui reçoivent cette loi de nos jours, lorsque l'intervention des chambres et la puissance de l'opinion publique, éclairée par la discussion, rendent impossible toute injustice criante.

M. le ministre de l'instruction publique a présenté à la chambre des députés un projet de loi auquel on ne peut assez applaudir. Il demande des fonds pour la réimpression des grands ouvrages de M. de Laplace. On comprend que l'élévation scientifique de ces livres immortels, monument impérissable élevé par le génie à la gloire nationale, les rende accessibles à trop peu de lecteurs pour que l'industrie privée soit intéressée à les publier. Mais en fût-il autrement, nous voudrions toujours qu'on dît : la *Mécanique céleste*, l'*Exposition du Système du Monde*, seront réimprimées aux frais de la nation.

Les *Essais de Philosophie*, de M. Charles de Rémusat, dont nos lecteurs ont déjà pu prendre une idée si favorable par l'excellent chapitre qui a été communiqué à la *Revue*, viennent de paraître (1). Nous consacrerons

(1) 2 vol. in-8°, chez Ladrange, quai des Augustins.

un article développé à ces deux volumes qui assurent à M. de Rémusat un rang éminent parmi nos écrivains et nos penseurs.

— Les lettres et les essais de M. Joubert, recueillis et mis en ordre par M. Paul Raynal, ont paru ces derniers jours (1). L'éditeur a porté une grande conscience dans l'accomplissement de la tâche pieuse qu'il s'était imposée, et le public possède à présent tout ce qu'a laissé d'important M. Joubert dans les papiers auxquels il confiait le résultat de ses fécondes méditations. Désormais on pourra juger en connaissance de cause ce philosophe original, cet écrivain profond et délicat, qui prendra rang, dans notre littérature, tout près de La Bruyère et de Vauvenargues. Une introduction développée, due à l'éditeur, M. P. Raynal, complète dignement cette publication par de curieux détails sur la vie et les travaux de M. Joubert.

— On annonce comme devant paraître cette semaine un ouvrage important de M. le comte Alexis de Saint-Priest sur les *Origines, les Variations et les Progrès de l'idée et de l'institution monarchique*. L'auteur remonte à la haute antiquité, et suit son sujet depuis le berceau qu'il lui assigne en Asie jusqu'à travers l'empire romain; il insiste particulièrement sur l'époque mérovingienne de notre histoire, et agite de nouveau ces intéressans problèmes non encore résolus. Ce que nous pouvons dire d'avance, c'est que l'ouvrage de M. de Saint-Priest n'est pas seulement un travail d'érudition, et que le talent l'aura vivifié. L'importance du sujet et le nom de l'auteur ne peuvent manquer d'attirer l'attention publique sur ce livre, auquel nous aurons à revenir.

— La question de l'esclavage dans les colonies a donné naissance, dans ces derniers temps, à une foule de travaux et de mémoires de diverse nature. Parmi les ouvrages non-abolitionistes, on peut citer le *Voyage aux Antilles françaises* de M. Granier de Cassagnac. Nous nous proposons de traiter prochainement cette importante question de l'esclavage, en examinant les publications française et anglaise les plus récentes.

(1) 2 vol. in-8°, chez Gosselin.

LA MONARCHIE

DES AFGHANS.

Les provinces au-delà de l'Indus qui composaient naguère la monarchie des Afghans ont pris une si grande part d'importance dans la politique anglaise, qu'il ne sera peut-être pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur les évènemens qui se sont accomplis dans cette partie de l'Asie depuis les trente dernières années, et sur la vie des hommes qui y ont joué les premiers rôles. Nous ne remonterons pas au-delà du commencement de ce siècle, car il est déjà peu facile de jeter une certaine clarté dans l'histoire contemporaine de ces pays perdus et dans le récit des révolutions très précipitées et très confuses qui ont amené le démembrement de la monarchie fondée par Ahmed-Shah en 1747. De tous les hommes remarquables qui ont figuré depuis trente ans dans les annales de l'Afghanistan, il n'y en a pas un seul qui soit mort de mort naturelle. La monarchie elle-même n'a pas vécu quatre-vingts ans; il y avait des Afghans plus vieux qu'elle, et quand Burnes visita Caboul en 1832, il y vit un homme de cent quatorze ans qui avait vu naître et mourir la domination des Douranis.

Timour, fils d'Ahmed, mourut, comme nous l'avons dit, en 1793. A sa mort, la monarchie afghane se composait des principautés de Cachemir, de Peschawer, de Candahar, de Caboul et de Hérat. Les Douranis avaient en outre un droit de suzeraineté sur les émirs du Sindy, qui leur payaient tribut Dans les guerres civiles qui suivirent la mort de Timour, le Cachemir, le plus riche joyau de la couronne des Douranis, tomba entre les mains de Runjet-Singh, roi de Lahore; Peschawer fut érigé en principauté séparée, sous la suzeraineté de Runjet-Singh, qui lui imposa un tribut; Hérat, Candahar et Caboul furent également démembrés de la monarchie et formèrent des états indépendans, sous des chefs différens. La principauté de Hérat était, comme

nous l'avons dit, la seule qui fût restée en la possession de l'ancienne famille royale, avant que les Anglais eussent rétabli sur le trône de Caboul un des fils de Timour, shah Soudja.

Timour laissa quatre fils, du moins l'histoire n'en connaît pas d'autres; ce qui ne prouve rien, car le chef de Peschawer, quand Burnes passa par sa cour, avait eu déjà soixante enfans, et il ne put jamais dire au voyageur anglais le nombre exact de ceux qui vivaient encore. Les descendans connus de Timour étaient Zehman, Mahmoud, Eyoub et Soudja. De ces quatre frères, le premier, Zehman-Shah, détrôné et aveuglé par son frère Mahmoud, est retiré à Loudiana, où il vit d'une pension du gouvernement anglais. Il est devenu, dit Burnes, extrêmement dévot, et passe tout son temps à écouter la lecture du Coran. Mahmoud, après avoir régné quelques années, détrôné par la famille des Barukzis, est mort en 1829, à Hérat, qu'il a laissé à son fils Kamram. Eyoub, qui lui avait succédé un instant, s'est réfugié, pendant les guerres civiles, à la cour de Lahore, et a depuis complètement disparu de la scène. Nous retrouverons trop souvent le nom du quatrième fils de Timour, shah Soudja, pour qu'il soit nécessaire de le rappeler ici.

Les Afghans sont constitués féodalement, et partagés en tribus qui ressemblent beaucoup aux anciens clans d'Ecosse. Deux grandes tribus apparaissent au premier rang dans les guerres civiles de l'Afghanistan, celle des Douranis, et celle des Barukzis. La famille royale des Sudozis ou des descendans d'Ahmed-Shah est de la tribu des Douranis; Dost-Mohammed, auquel les Anglais ont enlevé le trône de Caboul, est de la tribu des Barukzis. Burnes dit que la tribu des Sudozis était peu nombreuse, et qu'elle ne maintenait sa domination qu'avec l'aide de tribus alliées. Le chef des Barukzis, Haji-Djamal, avait beaucoup contribué à fonder la monarchie d'Ahmed-Shah. Cette maison puissante était composée d'environ 60,000 familles, et pouvait mettre sur pied 30,000 cavaliers (1).

L'histoire des Barukzis a des momens héroïques. La révolution dynastique qui leur livra les débris de la monarchie afghane a des traits frappans de ressemblance avec des passages de nos propres annales. C'est, dans de moindres proportions, l'histoire de la chute des Mérovingiens et de l'avénement des Carlovingiens. Les fils de Timour représentent très exactement les rois fainéans; ils règnent et ne gouvernent pas; ils s'endorment dans leur palais et laissent toute l'autorité aux mains des vizirs Barukzis. Pendant long-temps, les Barukzis « ont fait des rois et n'ont pas voulu l'être; » ils rappelaient tour à tour de l'exil les princes Sudozis, les mettaient sur un trône purement allégorique, et les renversaient avec la même facilité qu'ils les avaient élevés.

L'homme illustre des Barukzis, celui qui fait la plus grande figure dans leur histoire, c'est Feth-Khan, qui avait embrassé la cause de Mahmoud contre ses trois frères. Il était petit-fils de Hadji-Djamal, qui avait aidé Ahmed à fonder la monarchie des Douranis. Ce fut lui qui battit en 1809 shah Soudja, et renversa du trône ce prince destiné à de si étranges vicissitudes.

(1) Burnes, *Travels in to Bockara*, t. III, l. II.

La bataille eut lieu dans la plaine de Simla, près de Gundamuk. Soudja avait une armée dix fois plus nombreuse que celle de son adversaire, et il se croyait si sûr de la victoire, qu'il avait apporté avec lui ses joyaux et ses richesses, qui tombèrent au pouvoir du vainqueur. Le roi détrôné erra pendant longtemps de province en province jusqu'au moment où il se réfugia chez les Anglais.

Feth-Khan mit Mahmoud sur le trône et régna sous son nom. Il rendit un instant tout son lustre à la monarchie afghane, reprit Cachemir, qui était resté au pouvoir du visir de Soudja, força les émirs du Sindy à payer leur ancien tribut, et repoussa les attaques des Persans contre Hérat. Le vizir, véritable *maire du palais,* dirigeait toutes les affaires du royaume pendant que Mahmoud passait sa vie dans son harem. C'était bien le temps,

> . . . . Cet heureux temps
> Où les rois s'honoraient du nom de fainéans,
> . . . .
> Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte;
> Aucun soin n'approchait de leur paisible cour,
> On reposait la nuit, on dormait tout le jour;
> Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
> Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
> Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
> Promenaient dans *Caboul* le monarque indolent.

Le chef puissant des Barukzis avait dix-huit frères, tous dévoués, tous énergiquement trempés. Dost-Mohammed, qui fut depuis roi de Caboul, était de cette vaillante légion. Quand le vizir eut, en 1811, une entrevue avec Runjet-Singh, il y parut avec ses dix-huit frères. Quelques-uns d'entre eux lui conseillaient fortement de massacrer le roi de Lahore pendant la conférence; mais Feth-Khan avait alors besoin des Seiks pour reconquérir Cachemir, et il s'opposa à ce projet désespéré. Exerçant véritablement la souveraineté, il partagea entre ses frères les gouvernemens des provinces, et la famille des Barukzis se trouva ainsi là maîtresse des destinées de l'Afghanistan.

Ce fut alors que le fils de Mahmoud, Kamram, résolut de délivrer son père de la tutelle de son trop puissant vassal. Il fit saisir Feth-Khan et lui fit crever les yeux. Aussitôt les dix-huit frères Barukzis levèrent l'étendard de la révolte.

« La tragédie qui termina la vie de Feth-Ali Barukzi, dit Burnes, est peut-être sans égale dans les temps modernes. Aveugle et enchaîné, il fut amené à la cour de Mahmoud. Le roi lui reprocha ses crimes et lui enjoignit d'user de son ascendant pour faire rentrer ses frères dans le devoir. Feth-Khan répondit avec calme et courage qu'il n'était plus qu'un pauvre aveugle et ne se mêlait plus des affaires d'état. Mahmoud, irrité, donna le signal de sa mort, et cet infortuné fut impitoyablement coupé en morceaux par les nobles de la cour : ils finirent par lui abattre la tête. Feth-Khan en-

dura ce tourment affreux sans pousser un soupir; il tendait ses membres à ces monstres altérés de sang, et il montra la même indifférence tranquille, le même mépris, la même insouciance pour sa propre vie, qu'il avait si souvent témoignés pour la vie des autres. Les restes sanglans de ce malheureux furent réunis dans une toile et envoyés à Ghizni, où ils reçurent la sépulture (1). »

Cet acte sanguinaire, qui rappelle l'assassinat du duc de Guise, fut commis en 1818. Mahmoud n'osa pas même attendre la vengeance des Barukzis; il s'enfuit précipitamment à Hérat. Il conserva le titre de roi, mais il devint le vassal de la Perse, et il mourut en 1829, laissant la principauté de Hérat à son fils Kamram, qui la possède encore aujourd'hui.

Le gouverneur du Cachemir, Mohammed Azim-Khan, se trouva l'aîné et devint le chef des Barukzis, mais il ne voulut point, ou n'osa point, prendre la couronne. Il paraît que la race royale conservait encore un certain prestige. Le capitaine Wade, résident anglais de Loudiana, écrivait quelques années plus tard au gouvernement de l'Inde : « L'esprit de clan est très fort dans le Caboul, et la famille Sudozie a gardé une part considérable dans les affections de la tribu des Douranis, que les Barukzis n'ont pu parvenir à se concilier. » On doit croire que ces observations étaient justes, puisque Mohammed Azim, maître de la monarchie, prit le parti de rappeler Soudja de son exil et de lui offrir le trône. Soudja se hâta d'accourir à Peschawer, mais ce bizarre monarque n'avait pu, dans toutes les vicissitudes de sa vie, perdre la passion de l'étiquette. Il offensa grièvement un Barukzi qui avait eu l'indiscrétion de se servir devant lui d'un palanquin, et souleva de nouveau toute la famille avant d'avoir repris possession de son trône.

Alors un autre fils de Timour, Eyoub, se rendit au camp des Barukzis et sollicita humblement la couronne qui venait d'être offerte à son frère. Mohammed Azim régna sous son nom comme Feth-Khan avait régné sous le nom de Mahmoud. Mais, pendant ces troubles civils, le « lion du Pundjab, » Runjet-Singh, s'était jeté sur le Cachemir. En 1822, il traversa l'Indus et vint livrer à Nouchéro une bataille sanglante qui assura pour toujours sa domination sur la rive orientale de l'Indus et sur Peschawer, qui depuis cette époque lui paya un tribut. C'était non-seulement une guerre de territoire, mais aussi une guerre de religion. On sait que les Seiks formaient une secte fondée, vers le milieu du xv[e] siècle, sur des dogmes réformés du brahmanisme. Les Afghans, de leur côté, étaient de la religion musulmane, et ils combattaient les Seiks au nom de leur prophète comme au nom de leur indépendance.

Azim-Khan et ses frères n'avaient pu prendre part au combat. La rivière de Caboul les séparait du champ de bataille, et ils assistèrent sans coup férir à la défaite de la moitié de leur armée. L'aîné des Barukzis en mourut de chagrin, et sa mort rompit le lien qui avait fait jusqu'alors la force de sa famille. Ceux des dix-neuf frères qui vivaient encore se firent des guerres

(1) *Travels into Bockara*, t. III, l. I.

sanglantes; ils s'emparèrent du fils de Mohammed Azim, et forcèrent sa mère de leur livrer ses trésors en la menaçant de la faire sauter à la bouche d'un canon. L'un d'eux se déclara indépendant à Candahar, un autre à Peschawer, Dost Mohammed à Caboul. Eyoub se sauva à Lahore, et la monarchie douranie disparut au milieu de cette tempête.

Les Barukzis, en se divisant, emportèrent chacun un lambeau du royaume des Afghans. Sultan Mohammed devint chef de Peschawer, sous la protection du roi de Lahore. Burnes le visita dans sa ville en 1832 (1). « Ce chef, dit-il, n'est point un Afghan illettré, tel que je le supposais; c'est un homme de bonne compagnie, bien élevé et instruit, dont les manières affables ont produit sur mon esprit une impression durable. » « ..... Le chef de Peschawer, dit-il ailleurs, et sa famille vivent au jour le jour, comme font les Afghans; il est généreux de ce qu'il possède, et n'a point de trésor. On m'a assuré que sans cette libéralité, qui ressemble à de la prodigalité, les chefs ne pourraient se maintenir au pouvoir; celui de Peschawer a rallié autour de lui quelques-uns des capitaines Douranis qui ont part à sa magnificence. »

La faiblesse du chef de Peschawer le mettait à la discrétion du roi de Lahore, dont il était tout-à-fait le vassal. Si Rundjet-Singh n'occupait pas cette province, c'est qu'il n'aurait pu le faire sans y entretenir une garnison de musulmans. Dost-Mohammed, khan de Caboul, avait toujours eu le projet d'enlever cette ancienne possession des Afghans à la suzeraineté des infidèles, et son grand grief contre les Anglais, celui qui le jeta dans les bras de la Russie, c'est que le gouvernement de l'Inde protégeait son allié de Lahore contre toutes ses tentatives.

Un autre Barukzi, Kirdil-Khan, s'était déclaré indépendant à Candahar, et, en mourant, avait laissé cette principauté à son fils, Cohandil-Khan. Le chef de Candahar, comme celui de Peschawer, était l'ennemi du chef de Caboul, mais tous trois étaient prêts à s'unir contre le chef de Hérat, Kamram, seul descendant régnant des Sudozis, de même que contre toute invasion étrangère. Dost-Mohammed reçut un jour de son frère de Candahar l'avis qu'un ambassadeur persan était venu le menacer. Le chef de Caboul lui répondit : « Quand les Perses s'avanceront, mande-le-moi; et de même que je suis aujourd'hui ton ennemi, je serai alors ton ami. » Quand l'armée anglaise envahit l'Afghanistan en 1839, les frères ennemis se réconcilièrent et tombèrent ensemble.

Ils se réunirent aussi contre shah Soudja. Toutes les inimitiés de famille disparaissaient quand il fallait combattre l'ennemi de la tribu. Le roi de Lahore lançait de temps en temps les Sudozis contre les Barukzis. En 1833, l'aventureux Soudja fit une nouvelle tentative pour reconquérir son royaume, avec ses propres ressources et avec le secours des Seiks, car, à cette époque, les Anglais ne voulaient pas se mêler de ses affaires. Il parvint à lever une assez forte armée, partit de Loudiana au mois de janvier, passa l'Indus au mois de mai, et prit possession de Chikarpour, qui était aux émirs du Sindy. Il

(1) *Travels*, t. II, c. III.

marcha ensuite sur Candahar, battit l'armée des Barukzis et mit le siége devant la ville royale. Dost-Mohammed désespérait tellement de la partie, qu'il offrit aux Anglais de reconnaître leur suzeraineté, mais le gouvernement de l'Inde lui refusa toute intervention, comme il l'avait déjà refusée à Soudja (1). On dit que le Barukzi délibéra un instant s'il ne se soumettrait pas à son ancien souverain, mais il craignit sa vengeance, et se détermina à tenter jusqu'au bout la fortune des armes. Il réunit tous ses frères, marcha avec eux sur l'armée de Soudja, et, le 29 juin 1834, défit complètement le Sudozzi, qui s'enfuit de nouveau sans couronne et sans armée jusqu'à Loudiana.

Après cette victoire inespérée, le Dost resta en paisible possession de Caboul. Jusqu'alors il ne s'était maintenu qu'à force de politique, et même en s'appuyant sur des élémens étrangers à la nationalité afghane. Depuis la conquête de Nadir, il s'était établi, dans Caboul et aux environs, une colonie de Persans, appelés aussi Kouzilbashis, qui exerçaient une influence puissante dans les affaires de l'Afghanistan. Burnes, dans la relation de son grand voyage, porte leur nombre à douze mille familles, mais des relations plus récentes ne l'évaluent qu'à quatre mille. Ils habitaient un quartier séparé dans Caboul, et l'esprit de corps qui les unissait les rendait très influens dans les nombreuses révolutions du pays. Dost-Mohammed était un Barukzi, mais sa mère était persane; il tenait donc aux deux nations, et pendant long-temps il avait employé toutes les ressources de sa politique à se concilier la colonie des Persans. Il savait leur langue et protégeait leurs priviléges; et dans les commencemens de sa fortune, il dut son trône à l'appui d'un des plus vieux chefs persans, Mohammed-Khan-Byat. Cependant il y avait un obstacle à la politique à double tranchant de l'astucieux Barukzi, et cet obstacle était dans la diversité des croyances religieuses. Les Persans sont *shiites*, les Afghans sont *sunnites*. On sait que Mahomet ne laissa qu'une fille, Fatime, qui épousa son premier disciple Ali. Après la mort du prophète, les chefs arabes lui donnèrent pour successeur Aboubekre, qui prit le titre de calife. Ali protesta contre cette élection, et quand, en 655, il devint quatrième calife, les musulmans se divisèrent en deux sectes. Les shiites sont ceux qui regardent Ali comme le successeur immédiat du prophète, et les trois premiers califes comme des usurpateurs; les sunnites sont ceux qui reconnaissent l'ordre de succession historique. Après sa victoire sur Soudja, Dost-Mohammet se crut assez fort pour se passer des Persans, dont l'influence excitait la jalousie des Afghans. Il prit le titre d'émir qui a, dit-on une signification religieuse sunnite, et s'aliéna toute la colonie persane. Les shiites, alarmés, se rassemblèrent dans Caboul et se fortifièrent dans leur quartier. Toutefois ils ne prirent pas les armes et ils sont restés depuis lors sur la défensive. Burnes, dans sa dernière mission, écrivait au gouvernement de l'Inde : « Bien que leur influence militaire (des Persans) soit considérablement diminuée, cependant leur puissance s'est accrue d'un autre côté, car

(1) *Parliamentary papers. Correspondence relative to Afghanistan.* C. Wade's Letter.

tous les hommes d'un certain rang ont des Persans pour secrétaires, et toutes les correspondances, domestiques ou étrangères, sont entre leurs mains, ce qui les rend très dangereux (1). » Kamran, sultan de Hérat, n'avait pu s'affranchir de cette domination incommode qu'en chassant de sa principauté tous les shiites de race persane.

Burnes, après avoir été à Londres porter les fruits de son grand voyage à travers l'Asie, était revenu dans l'Inde à la fin de 1835. Il fut immédiatement remis en activité et envoyé dans le Sindy. « Je suis destiné, écrivait-il, à vivre toute ma vie en vagabond; mais cela est de mon goût, et je suis tout dispos (2). » Le gouvernement de l'Inde lui confia bientôt une mission plus importante dans le Caboul, auprès de Dost-Mohammed. Il prit avec lui le lieutenant Wood, qui a publié une relation de son voyage (3), deux autres Anglais et deux étudians parsis. Ils quittèrent Bombay le 28 novembre 1836.

Il paraît que l'objet de la mission était d'abord purement commercial; le gouvernement de l'Inde ne songeait alors à aucune intervention militaire. Burnes devait prendre par le Punjab et le Cachemir pour gagner Lahore, faire, s'il était possible, un traité de commerce avec le Dost, négocier des arrangemens semblables avec les chefs de Candahar et ceux des provinces occidentales, chercher à ouvrir un débouché commercial jusqu'à la mer par le Belouchistan et Khelat, et revenir par le Sindy. Mais à peine avait-il gagné le bas Sindy, que des évènemens inattendus changèrent la nature de sa mission. Une armée persane s'avançait sur Hérat et éveillait les inquiétudes du gouvernement de l'Inde, pendant que sur une autre frontière du Caboul il se passait un autre drame qui devait avoir les plus grandes conséquences.

Dost-Mohammed, comme nous l'avons dit, ne cherchait que l'occasion de reprendre Peschawer aux Seiks. En 1837, Runjet-Sing commit l'imprudence de rappeler son armée de la frontière pour célébrer plus splendidement à Lahore les noces de son petit-fils Nihal-Sing. Le Barukzi, qui couvait depuis long-temps sa proie, ne perdit pas de temps; il rassembla trente mille Afghans, et le 1er mai tomba à l'improviste sur les Seiks. Sept mille hommes restèrent sur le champ de bataille de Jumrood.

Ce qui fait le péril permanent de la puissance anglaise dans l'Inde, c'est que toutes les querelles des peuples limitrophes réagissent sur elle, et qu'elle doit toujours se tenir prête à intervenir. Comme l'annonça le gouverneur-général dans sa proclamation datée de Simla, l'invasion des Afghans pouvait rallumer la guerre dans les pays où les Anglais cherchaient alors à nouer des relations commerciales. Il résolut donc d'interposer sa médiation entre Runjet-Singh et Dost-Mohammed. Burnes fut chargé de cette tâche. Il s'engagea dans le Caboul sans autre escorte que des indigènes, et la mission entra dans la capitale, le 20 septembre, avec une garde d'honneur commandée par

(1) *Parliamentary papers*, lettre du 4 octobre 1837.

(2) Les journaux de l'Inde ont publié sur Alexandre Burnes un mémoire qui est attribué à son frère, le docteur Burnes.

(3) *L. Wood's Journey to the Oxus.*

Akbar-Khan, le fils favori du Dost. C'est ce même Akbar-Khan que nous avons retrouvé à la tête de l'insurrection de Caboul; c'est lui qui a tiré un coup de pistolet dans la poitrine de l'envoyé anglais, sir William Mac-Naghten. Le malheureux Burnes ne se doutait pas qu'il donnait la main au futur vengeur des Barukzis.

L'envoyé anglais se rencontra à Caboul avec l'envoyé russe Vicowich. Nous avons raconté précédemment leurs mutuels efforts. Il est certain que Dost-Mohammed hésita long-temps. Il disait à Burnes : « Au lieu de recommencer la guerre, je serais heureux que le gouvernement britannique voulût me conseiller; je m'engagerais en retour à seconder ses vues commerciales et politiques. »

La politique des Barukzis était d'ailleurs de flatter tour à tour les espérances des deux agens afin de tirer d'eux les meilleures conditions. Le chef de Candahar écrivait à son frère de Caboul, dans le *post-scriptum*, dit-on, d'une de ses lettres : « Quand le Russe viendra à Caboul, montre-lui du respect; cela mettra Burnes en émoi (*it will rouse the mind of Burnes*). Sa présence engagera Burnes à parler clair et à aller vite en besogne. » On sait déjà comment le Russe resta le maître de la place. Ce ne fut pas sans que Burnes eût tenté des efforts réitérés sur son gouvernement pour le déterminer à protéger le Barukzi. Il s'éleva à ce moment une lutte pleine d'intérêt entre les divers officiers anglais qui se partageaient l'influence à la cour de l'Inde. M. Mac-Naghten, secrétaire du gouverneur-général, et le capitaine Wade, résident de Loudiana, protégeaient le Sudozi Soudja, pendant que Burnes, de son côté, prêchait pour son saint Barukzi.

Burnes n'avait qu'une fort médiocre estime pour Soudja. « Ses manières, disait-il, son ton, annoncent un homme extrêmement poli; quant à son jugement, il est à peu près nul. La dynastie des Sudozis a passé, disait-il ailleurs; elle ne pourra se rétablir qu'à l'aide de l'étranger... Il est plus difficile de faire revivre que d'élever une dynastie. Si l'Afghanistan est encore destiné à devenir une monarchie, il faut chercher une autre maison que celle des Sudozis pour la rétablir, et, suivant toutes les probabilités, ce sera celle des Barukzis (1). »

Nous avons déjà parlé plusieurs fois des aventures de shah Soudja. Ce qui semble dominer dans le caractère de ce prince si souvent nomade, c'est une certaine indifférence philosophique et une persévérance qui donneraient de son courage meilleure opinion que Burnes n'avait de son jugement. Nous l'avons vu s'y reprendre à quatre ou cinq fois pour reconquérir son royaume, le reperdre, et recommencer encore. Après chacune de ces guerres de prétendant, il s'en retournait à Loudiana chez les Anglais, et écrivait paisiblement ses mémoires qui ont été publiés, mais qui ne sont guère autre chose qu'un journal sans aucune espèce de critique.

Un des malheurs de Soudja fut d'avoir en sa possession le Koh-i-Nour, diamant célèbre dans les fastes de l'Asie; il fut exposé à des persécutions

(1) *Travels*, t. III, l. II, c. V.

inouies à cause de ce joyau précieux. Quand il était prisonnier d'un de ses visirs à Attock, la lancette fut souvent approchée de ses yeux, et un jour son gardien l'entraîna, les mains liées, au milieu de l'Indus, en le menaçant de la mort. En sortant de prison, il tomba entre les mains du roi de Lahore, qui le mit aussi à la question pour se faire livrer le diamant. Il paraît qu'il le passa alors entre les mains d'une de ses femmes, Ouaffadar Begoum, qui était d'un grand courage et défendit obstinément le secret du Koh-i-Nour. Elle menaça un jour Runjet-Singh de broyer le diamant dans un mortier, de le faire avaler par les femmes de sa suite, et d'en avaler sa part. Ce ne fut que la faim qui put forcer Soudja à livrer ce dangereux diamant, qui resta entre les mains de Runjet. La manière dont la Begoum tira Soudja des mains rapaces du roi de Lahore est très romanesque. Elle était à Loudiana, et disposa des relais sur toute la route. Soudja, de son côté, loua toutes les maisons contiguës à celle où il était surveillé, et lui et ses gens s'ouvrirent une issue en perçant sept murs. Au milieu de la nuit, Soudja descendit dans la rue, vêtu comme un habitant du Pundjab, et, ne pouvant sortir par les portes de la ville qui étaient closes, il passa en rampant par un égout, avec deux domestiques, et parvint ainsi à s'échapper.

Il paraît que ses nombreuses infortunes ne l'ont jamais corrigé. Après que les Anglais l'eurent rétabli sur son trône en 1839, il recommença le cours de ses extravagances. Il indisposa la population en entretenant une nombreuse garde du corps, composée d'étrangers qui couraient devant lui en tenant le peuple à distance avec leurs fusils; il avait aussi amené de Loudiana une troupe de favoris qui levaient tribut sur tout le monde. Mais ce qui offensa surtout les Afghans, et ce qui sans doute contribua beaucoup à amener l'insurrection, c'est que le shah avait à sa solde une garde de Seiks dans le costume de leur pays, ce qui était un sanglant outrage et un intolérable scandale pour les mahométans (1).

Bien différent, au dire de Burnes, était le Barukzi. « La renommée de Dost-Mohammed, disait en 1832 l'officier anglais, retentit aux oreilles du voyageur long-temps avant qu'il entre dans les possessions de ce chef; aucun ne mérite mieux la réputation qu'il a acquise. L'attention qu'il donne aux affaires est infatigable; chaque jour il assiste au tribunal avec le cadi et les mollahs pour prononcer sur toutes les causes... Il a donné de très grands encouragemens au commerce, et le marchand peut voyager sans escorte d'une frontière à l'autre, chose inouie du temps des rois d'Afghanistan... Sa justice fournit un sujet continuel de louanges à tout le monde... On est frappé de l'intelligence, des connaissances et de la curiosité qu'il montre, ainsi que de ses manières aisées et de son ton excellent. Il est indubitablement le chef le plus puissant de l'Afghanistan, et pourra encore, par son habileté, s'élever à un plus haut rang dans son pays natal (2). »

Le Dost semblait, en effet, montrer une ardeur extraordinaire pour s'in-

(1) *Mémoire* sur Alex. Burnes.

(2) *Travels*, t. III, l. II, a. II.

struire. Il questionna beaucoup son hôte anglais sur la situation et la politique des différens états de l'Europe, et sur les rapports qui existaient entre eux. L'écho des canons de l'empire et le grand nom de Napoléon étaient parvenus jusque dans ces contrées reculées; le chef de Caboul avait entendu parler de l'empereur. Burnes dit qu'il voulut savoir si les Anglais avaient quelques projets sur Caboul, et qu'il refusa de croire que leur intention fût d'épargner son pays. L'Anglais revint très frappé de ce qu'il avait vu. « Le chef de Caboul, disait-il, peut établir sa domination sur tout le pays après la mort de Runjet-Singh. Il est favorablement disposé pour les Anglais, comme le sont, du reste, presque tous les chefs afghans. Il ne faudrait pas beaucoup d'argent pour nous concilier ce chef, qui est en possession de la plus importante position de l'Asie, en ce qui concerne la sûreté de l'Inde anglaise. Si les circonstances nous avaient donné un allié dans le Caboul au lieu de la Perse, nous aurions un ami plus sûr et plus proche que celui que nous pouvons nous vanter d'avoir dans cet autre pays. »

Cependant, les jugemens de Burnes étaient contredits par d'autres. Le capitaine Wade prétendait que le Caboul était le pays des Afghans le plus fréquemment livré aux factions et aux révolutions, que la puissance de Dost-Mohammed n'était rien moins que solide, que, « même après son grand succès contre les Seiks, qui lui avaient gagné de la popularité, l'arrivée de la mission anglaise l'avait seule sauvé de la ligue formée par ses frères avec ses propres sujets, et que son désir de conclure une alliance étrangère venait surtout de sa crainte des ennemis intérieurs (2). »

Burnes écrivait de Caboul au gouvernement de l'Inde, le 24 septembre 1837 (3) : « D'après ce que j'ai vu et entendu, j'ai de bonnes raisons de croire que Dost-Mohammed ne mettra pas en avant des propositions extravagantes, et qu'il agira de manière à ce que le gouvernement anglais puisse lui montrer de l'intérêt, et en même temps conserver toutes ses bonnes relations avec le chef des Seiks. »

Mais le capitaine Wade, de son côté, écrivait de Loudiana (4) : « Mes propres sources d'information, dont l'exactitude a été confirmée à plusieurs reprises par les indigènes comme par les Européens qui ont visité Caboul, me permettent d'assurer que l'autorité de l'émir n'est rien moins que populaire parmi ses sujets; la plus grande partie de ses troupes n'a ni obéissance ni affection pour lui. » Disant ensuite que les Barukzis n'avaient pas encore pu se concilier la population, il ajoutait : « Je soumets mon opinion en toute déférence au jugement de sa seigneurie, mais il me semble que l'on ferait beaucoup moins de violence aux préjugés de ce peuple, et à la sécurité de nos relations avec les autres puissances, en facilitant la restauration de shah Soudja, qu'en forçant les Afghans à se soumettre à la souveraineté de l'émir, ce qui non-seulement serait fort difficile en soi, mais, en nécessitant la mé-

(1) *Parliamentary papers*, letter 1 january 1838.
(2) *Parliamentary papers.*
(3) *Ibid.*

diation du gouvernement britannique, exigerait des secours que nous ne pouvons donner aux possesseurs actuels de l'Afghanistan, ou plutôt au chef de Caboul, sans faire naître de nouveaux élémens de discorde qui mettraient la paix bien plus en danger que ne peut faire le maintien de la souveraineté des Afghans dans la famille Sudozie. J'ajouterai que les Barukzis, au lieu de former soixante mille familles, comme l'a dit le capitaine Burnes, n'en forment pas plus de six mille; que le reste des Douranis verrait avec indignation le gouvernement britannique chercher à leur imposer le joug des Barukzis, et que cet acte tendrait à faire grand tort au nom du gouvernement britannique, chez un peuple jaloux de son indépendance, et qui attache encore un grand prix à la conservation des dignites héréditaires et des anciennes institutions. »

Le gouverneur-général de l'Inde était dans le plus grand embarras. Rejeté tour à tour du Caboul à Loudiana, et de Dost-Mohammed à shah Soudja, alternativement converti par le capitaine Burnes et par le capitaine Wade, il ne savait auquel entendre. Rien de plus curieux que cette concurrence des deux prétendans, que cette lutte des deux officiers anglais dont chacun présentait son candidat, détaillant toutes ses qualités, et disant : « Prenez mon... prince. » Il paraît que lord Auckland hésita long-temps; ses résolutions changeaient d'heure en heure, et il penchait tour à tour pour la paix et pour la guerre. On sait comment se termina cette lutte d'influences rivales dans les conseils de l'Inde; Burnes fut rappelé de Caboul, un traité fut conclu entre le gouvernement de l'Inde, Runjet-Singh et shah Soudja, et lord Auckland publia, le 1er octobre 1838, son célèbre manifeste contre le chef de Caboul (1).

On peut voir, dans cette proclamation, comment le gouvernement de l'Inde se défendait de tout projet de conquête territoriale. Il ne passait par l'Afghanistan que pour arriver à Hérat, qu'une armée persane assiégeait alors sous la direction d'officiers russes. « Les assiégés, disait lord Auckland, se sont conduits avec un courage digne de la justice de leur cause, et le gouverneur-général conserve encore l'espoir que leur héroïsme leur donnera le moyen de se défendre *jusqu'à ce qu'ils reçoivent des secours de l'Inde britannique.* » Le gouverneur-général déclarait aussi de la manière la plus formelle que dès que le shah Soudja serait rétabli sur son trône, les forces anglaises se retireraient et rentreraient dans les possessions britanniques. « Par suite de ces mesures, disait-il, on peut s'attendre que la liberté et la prospérité du commerce seront encouragées, que le nom et la juste influence du gouvernement britannique prendront chez les nations de l'Asie centrale la place qui leur appartient, que la tranquillité sera établie sur la frontière la plus importante de l'Inde, et qu'une barrière solide sera élevée contre les intrigues et les envahissemens étrangers. »

La fatale campagne au-delà de l'Indus suivit cette proclamation. Les aver-

(1) La *Revue* a donné le manifeste de lord Auckland dans sa livraison du 1er janvier 1840, sur l'*État actuel des Indes anglaises.*

tissemens ne manquèrent pas aux Anglais. Quand Burnes fut envoyé pour négocier un traité avec le khan de Khélat, ce chef lui dit qu'il savait bien que les armées anglaises pouvaient entrer dans l'Afghanistan, *mais,* ajouta-t-il, *comment en sortiront-elles?*

Il y a peu de jours encore un membre radical de la chambre des communes déclarait que, pour sa part, il ne consentirait pas à ce qu'un seul shelling de la taxe anglaise fût employé à la guerre de l'Afghanistan, parce que les Afghans combattaient pour leur indépendance. Sir Robert Peel lui répondit: « Quand la question de la campagne de Caboul fut discutée dans le parlement, j'exprimai toutes les craintes que j'éprouvais alors sur la prudence de cette expédition, et je rendis en cette occasion un léger, quoique bien juste hommage, au brave et éminent officier qui vient d'être sacrifié dans l'Asie, Alexandre Burnes. Je citai alors son opinion, qui était que toute tentative pour rétablir le shah Soudja sur le trône qu'il avait perdu était à ses yeux destinée à un échec certain. Je déclarai moi-même que vouloir rétablir le shah Soudja sur le trône des Afghans, c'était absolument comme si nous avions voulu rétablir Charles X sur le trône de France. »

Cette entreprise était donc condamnée par les hommes les plus expérimentés de la Grande-Bretagne. Toutefois, remarquons bien que, si l'Angleterre a commis une grande faute en 1838, cette faute a été non pas, comme on pourrait le croire, de conquérir l'Afghanistan, mais de lui imposer un souverain tombé dans le mépris public. L'Angleterre n'était pas libre de ne pas faire cette nouvelle conquête. Dans l'Asie, elle ne peut avoir que des amis et des ennemis : toute puissance neutre est pour elle une puissance ennemie. Lord Auckland écrivait au gouverneur de la métropole (12 mai 1838), en parlant du Dost : « Quoiqu'il ne donne point prise à des mesures directes d'hostilité, cependant il doit être considéré comme un homme de sentimens plus qu'équivoques, occupant une position où il est de la plus grande importance pour la tranquillité de nos territoires que nous ayons des amis assurés. »

On parle beaucoup de l'ambition anglaise et des envahissemens de l'Angleterre dans le monde entier. Pour notre part, ce qui nous frappe le plus dans l'histoire de la domination britannique aux Indes, ce n'est pas tanle progrès constant, l'expansion illimitée de cette domination, que la résistance instinctive de l'Angleterre à son propre développement, et la lutte inutile qu'elle engage avec elle-même pour se contenir dans des limites qu'il ne dépend pas de sa volonté de poser. En 1793, le parlement déclare solennellement que « tout projet de conquête et d'extension de territoire dans l'Inde est contraire au désir, à l'honneur et à la politique de la nation (1). » Quand, en 1834, shah Soudja tente de reprendre son royaume, et demande des secours au gouvernement de l'Inde, lord William Bentinck lui répond : « Je crois de mon devoir de vous déclarer formellement que le gouvernement britannique s'abstient religieusement d'intervenir dans les affaires de ses

(1). Stat. 33. Georges III, c. 52, § 12.

voisins, quand il peut éviter de le faire. Votre majesté est naturellement maîtresse de ses actions; mais lui donner des secours pour l'expédition qu'elle a entreprise serait incompatible avec la neutralité qui est la règle de conduite du gouvernement britannique. » Dost-Mohammed propose de reconnaître la suzeraineté de l'Angleterre, le gouvernement de l'Inde refuse; les émirs du Sindy offrent de recevoir un résident anglais au prix de la protection de l'Angleterre, le gouvernement de l'Inde refuse encore. A la fin de 1837, une année seulement avant l'expédition, la cour des directeurs, à Londres, écrit au gouverneur de l'Inde : « Quant à ce qui concerne les états à l'ouest de l'Indus, vous avez uniformément suivi la marche convenable, qui est de n'avoir aucune liaison politique avec aucun état ou aucun parti dans ces contrées, et de ne prendre aucune part dans leurs querelles, mais de maintenir autant que possible des relations amicales avec tous. »

En 1809, M. Elphinstone avait conclu un traité avec le shah Soudja, alors régnant, et les deux puissances contractantes convenaient « qu'elles n'interviendraient en aucune façon dans les affaires de leurs possessions respectives. » Mais si l'Angleterre n'intervient pas, c'est à condition que personne n'interviendra. Or, peu à peu la Russie s'avance à pas lents et silencieux, elle apparaît toutes les fois que l'Angleterre s'efface, elle offre cette médiation que le gouvernement de l'Inde refuse, et c'est alors que pour éloigner l'influence russe de sa frontière, l'Angleterre se résigne, après une longue résistance, à intervenir. Ce n'est plus la neutralité qui est écrite dans le traité de 1838 (26 juin); tout au contraire, le shah Soudja s'engage, « lui et ses successeurs, à n'entrer dans aucune négociation avec aucune puissance étrangère sans la connaissance et le consentement des gouvernemens britannique et seik (Lahore), et à combattre de tout son pouvoir toute puissance qui aurait le projet d'envahir les territoires britannique et seik par la force des armes. » De plus, le shah prend l'engagement que « toutes les fois qu'il surgira quelque circonstance de grand intérêt *à l'ouest*, il sera pris des mesures telles qu'il semblera convenable aux gouvernemens britannique et seik de prendre. »

Ce n'est donc pas un désir sentimental de conquêtes, mais l'invincible nécessité qui a poussé l'Angleterre au-delà de l'Indus. Elle est sous le coup de cette voix dominatrice dont parle Bossuet, et qui lui crie : « Marche! marche! » Son ambition est pour ainsi dire une ambition défensive, et chaque fois qu'elle a étendu son territoire dans l'Inde, elle ne l'a fait que pour obéir à la loi fatale de l'intervention, qui est le fondement de son empire.

****

V. DE MARS.

ANCIENS

POÈTES FRANÇAIS.

ANACRÉON AU SEIZIÈME SIÈCLE.

La première édition d'Anacréon, donnée à Paris par Henri Estienne, est de 1554. Le grand mouvement d'innovation poétique de l'école de la Pleïade datait de 1550, c'est-à-dire était en plein développement quand ce recueil de jolies odes parut. Henri Estienne, très jeune, appartenait, par le zèle, par les études, par tous les genres de fraternité, à la génération qui se levait et qui se proclamait elle-même *gallo-grecque :* il s'en distingua avec quelque originalité en avançant et sut être plus particulièrement *gréco-gaulois*. Il n'était pas poète français; mais on peut dire qu'en publiant les chansons de Téos, il contribua pour sa part, autant que personne, au trésor que les nouveaux-venus trouvèrent sous leur main et qu'ils ne réussirent qu'incomplètement à ravir. Il leur en fournit même la portion la plus transportable, pour ainsi parler, et comme la monnaie la mieux courante. Presque tout ce qu'ils prirent de ce côté, ils l'emportèrent plus aisément et le gardèrent.

Les premiers essais de 1550 à 1555 sont extrêmement incultes, incorrects, et sentent l'effort à travers leur fierté. L'Anacréon est venu à point comme pour amollir et adoucir la verve férocement pindarique de Ronsard et consorts, pour les ramener au ton de la grace. Dans le dithyrambe pour la fête du bouc, célébrée en l'honneur de Jodelle, après le succès de sa *Cléopâtre* (1553), Baïf et tous les autres à tue-tête répétaient en chœur ce refrain de chanson à Bacchus; je copie textuellement :

Iach iach ia ha
Evoe iach ia ha!

L'Anacréon d'Henri Estienne rompit un peu ce chorus bizarre, et, comme un doux chant dans un festin, tempéra l'ivresse.

Je n'ai pas à discuter ici la question de l'authenticité des poésies de l'Anacréon grec, et j'y serais parfaitement insuffisant. On était allé d'abord jusqu'à soupçonner Henri Estienne de les avoir fabriquées. Depuis qu'on a retrouvé d'autres manuscrits que ceux auxquels il avait eu recours et qu'il n'avait jamais produits, cette supposition excessive est tombée. Il restait à examiner toujours si ces poésies remontent bien réellement au lyrique de Téos, au contemporain de Cambyse et de Polycrate, à l'antique Ionien qui, sous sa couronne flottante, prêta les plus aimables accens à l'orgie sacrée. L'opinion de la critique paraît être aujourd'hui fixée sur ce point, et les érudits, m'assure-t-on, s'accordent en général à ne considérer les pièces du recueil publié par Henri Estienne (à deux ou trois exceptions près) que comme étant très postérieures au père du genre, comme de simples imitations, et seulement *anacréontiques* au même sens que tant d'autres jolies pièces légères de nos littératures modernes. Qui donc les a pu faire ces charmantes odes pleines d'élégance et de délicatesse, et auxquelles tant de gens de goût ont cru avant que la critique et la grammaire y eussent appliqué leur loupe sévère? Y a-t-il eu là aussi, à l'endroit d'Anacréon, des Macpherson et des Surville de l'antiquité? Je me figure très bien que, même sans fraude, et d'imitation en imitation, les choses se soient ainsi transformées et transmises, que des contemporains de Bion et de Moschus aient commencé à raffiner le genre, que tant d'auteurs agréables de l'*Anthologie*, tels qu'un Méléagre, y aient contribué, et que, sous les empereurs et même auparavant, les riches voluptueux, à la fin des banquets, aient dit aux Grecs chanteurs : *Faites-nous de l'Anacréon!* Cicéron nous parle de ce Grec d'Asie, épicurien et poète, ami de

Pison, et qui tournait si élégamment l'épigramme, qui célébrait si délicatement les orgies et les festins de son disciple débauché. On a une invitation à dîner qu'il lui adresse. Certes, si ce Philodème (c'était son nom) a voulu faire de l'anacréontique, il n'a tenu qu'à lui d'y réussir (1).

Le goût pourtant, une fois averti par la science, se rend compte à son tour de la différence de ton entre les imitations et l'original, même quand ce dernier terme de comparaison manque; et il arrive ici précisément ce qui s'est vu pour plusieurs morceaux très admirés de la statuaire antique : on les avait pris au premier coup d'œil, et sous la séduction de la découverte, pour les chefs-d'œuvre de l'art, dont ils n'étaient que la perfection déjà déclinante et amollie. Quelques bas-reliefs augustes, quelques magnifiques torses retrouvés, sont venus replacer le grand art sur ses bases divines. Ainsi on se représente que, même dans sa grace, le premier et véritable Anacréon devait avoir une largeur et un grandiose de ton, un désordre sublime et hardi, quelque chose, si j'ose le dire, de ce qu'a notre Rabelais dans sa grossièreté, mais que revêtait amplement en cette Ionie la pourpre et la rose, un libre *faire* en un mot, que le *dix-huitième siècle* de la Grèce, si élégant et si prolongé qu'il fût, n'a plus été capable d'atteindre et qu'il n'a su que polir. L'Anacréon primitif avait l'*enthousiasme* proprement dit. Bien des pièces au contraire de l'Anacréon qu'on lit, de cet Anacréon qui semble refait souvent à l'instar de l'épigramme de Platon sur *l'Amour endormi*, ne sont guère que le pendant de ces petites figurines d'ivoire, de ces petits joyaux précieux qu'au temps de l'empire les belles dames romaines ou les patriciens à la mode avaient sur leurs tables : *l'Amour prisonnier*, *l'Amour mouillé*, *l'Amour noyé*, *l'Amour oiseau*, *l'Amour laboureur*, *l'Amour voleur de miel*, toute la race enfin des Amours roses et des Cupidons de l'antiquité. Henri Estienne, en sa préface d'éditeur, ne sortait pas de cet ordre de comparaisons, quand il rappelait par rapport à son sujet ce joujou délicat de la sculpture antique, ce petit navire d'ivoire que recouvraient tout entier les ailes d'une abeille.

Mais cette circonstance même d'être d'une date postérieure et de l'époque du joli plutôt que du beau ne faisait que rendre ces légers poèmes plus propres à l'imitation et mieux assortis au goût du moment. L'agréable et le fin se gagnent encore plus aisément que le

(1) Voir la dissertation à son sujet, tome I, page 196, des *Mélanges de Critique et de Philologie*, par Chardon de La Rochette.

grand; on commence surtout très volontiers par le mignard et le subtil. *Le Sanglier pénitent* de Théocrite (si une telle pièce est de Théocrite) agréera bien mieux tout d'emblée que ces admirables pièces des *Thalysies* ou de la *Pharmaceutrie.* On s'en prendra d'abord à Bembe, et non à Dante. Les littératures étrangères s'inoculent plutôt par ces pointes.

L'Anacréon d'Estienne, s'il ne rentrait pas tout-à-fait dans la classe des grands et premiers modèles, était du moins le plus pur et le plus achevé des moindres (*minores*), et il arrivait à propos pour les corriger : intervenant entre Jean Second et Marulle, il remettait en idée l'exquis et le simple. Dans cette ferveur, dans cette avidité dévorante de l'érudition et de l'imitation, il n'y avait guère place au choix; on en était à la gloutonnerie première; Anacréon commença à rapprendre la friandise. Il eut à la fois pour effet de tempérer, je l'ai dit, le pindarique, et de clarifier le Rabelais. Au milieu de la jeune bande en plein départ, et par la plus belle matinée d'avril, que fit Henri Estienne? Il jeta brusquement un essaim et comme une poignée d'abeilles, d'abeilles blondes et dorées dans le rayon, et plus d'un en fut heureusement piqué; il s'en attacha presque à chacun du moins une ou deux, qu'ils emportèrent dans leurs habits et qui se retrouvent dans leurs vers.

Ce que je dis là d'Anacréon se doit un peu appliquer aussi, je le sais, à l'*Anthologie* tout entière, publiée à Paris en 1531, et dont Henri Estienne donna une édition à son tour; mais Anacréon, qui forme comme la partie la plus développée et le bouquet le mieux assemblé de l'*Anthologie*, qui en est en quelque sorte le grand poète et l'Homère (un Homère aviné), Anacréon, par la justesse de son entrée et la fraîcheur de son chant, eut le principal effet et mérita l'honneur.

Quand les *Analecta* de Brunck parurent en 1776, ils vinrent précisément offrir à l'adolescence d'André Chénier sa nourriture la plus appropriée et la plus maternelle : ainsi, pour nos vieux poètes, l'ancienne *Anthologie* de Planudes, et surtout l'Anacréon d'Estienne : il fut un contemporain exact de leur jeunesse.

Du jour où il se verse dans la poésie du XVIe siècle, on y peut suivre à la trace sa veine d'argent. A partir du second livre, les *Odes* de Ronsard en sont toutes traversées et embellies; et chez la plupart des autres, on marquerait également l'influence. L'esprit français se trouvait assez naturellement prédisposé à cette grace insouciante et légère; l'Anacréon, chez nous, était comme préexistant; Villon dans

sa ballade des *Neiges d'antan*, Mellin de Saint-Gelais dans une quantité de madrigaux raffinés, avaient prévenu le genre : Voltaire, au défaut d'Anacréon lui-même, l'aurait retrouvé.

La veine anacréontique, directement introduite en 1554, et qui se prononce dès les seconds essais lyriques de Ronsard, de Du Bellay et des autres, fit véritablement transition entre la vigueur assez rude des débuts et la douceur un peu mignarde et polie des seconds disciples, Desportes et Bertaut; cette veine servit comme de canal entre les deux. Mais ce n'est pas ici de l'anatomie que je prétends faire, et, une fois la ligne principale indiquée, je courrai plus librement.

Remy Belleau, épris de cette *naïveté* toute neuve et de cette *mignardise* (c'était alors un éloge), s'empressa de traduire le charmant modèle en vers français. Sa traduction, qui parut en 1556, ne sembla peut-être pas aux contemporains eux-mêmes tout-à-fait suffisante :

Tu es un trop sec biberon
Pour un tourneur d'Anacréon,
Belleau, ...

lui disait Ronsard. *Belleau*, comme qui dirait *Boileau*, par opposition au chantre du *vin*, ce n'est qu'un jeu de mots; mais, à la manière dont Ronsard refit plus d'une de ces petites traductions, on peut croire qu'il ne jugeait pas celles de son ami définitives. Deux ou trois morceaux pourtant ont bien réussi au bon Belleau, et Saint-Victor, dans sa traduction en vers d'Anacréon, a désigné avec goût deux agréables passages : l'un est dans le dialogue entre *la Colombe et le Passant;* la colombe dit qu'elle ne voudrait plus de sa liberté :

Que me vaudroit désormais
De voler par les montagnes,
Par les bois, par les campagnes,
Et sans cesse me brancher
Sur les arbres, pour chercher
Je ne sais quoi de champêtre
Pour sauvagement me paître,
Vu que je mange du pain
Becqueté dedans la main
D'Anacréon, qui me donne
Du même vin qu'il ordonne
Pour sa bouche; et, quand j'ai bu
Et mignonnement repu,

Sur sa tête je sautelle;
Puis de l'une et de l'autre aile
Je le couvre, et sur les bords
De sa lyre je m'endors!

L'autre endroit est tiré de cette ode : *Qu'il se voudroit voir transformé en tout ce qui touche sa maîtresse :*

Ha! que plût aux dieux que je fusse
Ton miroir, afin que je pusse,
Te mirant dedans moi, te voir;
Ou robe, afin que me portasses;
Ou l'onde en qui tu te lavasses,
Pour mieux tes beautés concevoir!

Ou le parfum et la civette
Pour emmusquer ta peau douillette,
Ou le voile . . . .
Ou de ton col la perle fine
Qui pend sur ta blanche poitrine,
Ou bien, Maîtresse, ton patin!

Ce dernier vers, dans sa chaussure bourgeoise, a je ne sais quoi de court et d'imprévu, de tout-à-fait bien monté.

Mais il était plus facile, en général, aux vrais poètes d'imiter Anacréon que de le traduire. Belleau gagna surtout, on peut le croire, à ce commerce avec le plus délicat des anciens d'emporter quelque chose de ce léger esprit de la muse grecque qui se retrouva ensuite dans l'une au moins de ses propres poésies. Il est douteux pour moi qu'il eût jamais fait son adorable pièce d'*Avril* tant de fois citée, sans cette gracieuse familiarité avec son premier modèle; car, si quelque chose ressemble en français pour le pur souffle, pour le *léger poétique désintéressé,* à la *Cigale* d'Anacréon, c'est l'*Avril* de Belleau. Il arriva ici à nos poètes ce qu'un anonyme ancien a si bien exprimé dans une ode que nous a conservée l'un des manuscrits de l'*Anthologie;* je n'en puis offrir qu'une imitation :

Je dormais : voilà qu'en songe
(Et ce n'était point mensonge),
Un vieillard me vit passer,
Beau vieillard sortant de table;
Il m'appelle, ô voix aimable!
Et moi je cours l'embrasser.

Anacréon, c'est lui-même,

Front brillant, sans rien de blême :
Sa lèvre sentait le vin;
Et dans sa marche sacrée,
Légèrement égarée,
Amour lui tenait la main.

Faisant glisser de sa tête
Lis et roses de la fête,
Sa couronne de renom,
Il se l'ôte et me la donne :
Je la prends, et la couronne
Sentait son Anacréon.

Le cadeau riant m'invite,
Et sans songer à la suite,
Joyeux de m'en parfumer,
Dans mes cheveux je l'enlace :
Depuis lors, quoi que je fasse,
Je n'ai plus cessé d'aimer.

Eh bien! ce que le poète grec dit là pour les amours était un peu vrai pour la poésie; nos amis de la Pleïade, après avoir embrassé le vieillard et avoir essayé un moment sur leur tête cette couronne qui *sentait son Anacréon*, en gardèrent quelque bon parfum, et depuis ce temps il leur arriva quelquefois d'*anacréontiser* sans trop y songer.

Belleau, pour son compte, n'a guère eu ce hasard heureux que dans son *Avril;* d'autres petites inventions qui semblaient prêter à pareille grace, telles que *le Papillon*, lui ont moins réussi (1).

(1) Au défaut du *Papillon* de Belleau, j'en citerai ici un autre, une des plus jolies chansons de ce gai patois du midi, et qui montre combien vraiment l'esprit poétique et anacréontique court le monde et sait éclore sous le soleil partout où il y a des abeilles, des cigales et des papillons. Le refrain est celui-ci :

Picho couquin de parpayoun,
Vole, vole, te prendraï proun!...

« Petit coquin de papillon, vole, vole, je te prendrai bien! — De poudre d'or sur ses ailettes, de mille couleurs bigarré, un papillon sur la violette, et puis sur la marguerite, voltigeait dans un pré. Un enfant joli comme un ange, joue ronde comme une orange, demi nu, volait après lui. Et pan! il le manquait, et puis la bise qui soufflait dans sa chemise faisait voir son petit dos (*son picho quieü*). — Petit coquin de papillon, vole, vole, je te prendrai bien! — Enfin le papillon s'arrête sur un bouton d'or printanier, et le bel enfant, par derrière, vient doucement, et puis, leste! dans sa main, il le fait prisonnier. Vite alors, vite à sa cabanette il le porte avec mille baisers, et puis, quand il rouvre la prison, ne trouve plus dans sa menote que la poudre d'or de ses ailes,... petit coquin de papillon! »

Celui de tous assurément qui se ressentit et profita le mieux de la couronne odorante est Ronsard. Ce que j'ai pu conjecturer de l'*Avril*, ne peut-on pas aussi le penser sans trop d'invraisemblance de ces délicieux couplets : *Mignonne, allons voir si la rose...*, où une fraîcheur matinale respire? Après deux ou trois journées d'Anacréon, cela doit venir tout naturellement, ce semble, au réveil. On composerait le plus irréprochable bouquet avec ces imitations anacréontiques (et je n'en sépare pas ici Bion ni Moschus), avec un choix de ces pièces qui ont occupé tour à tour nos vieux rimeurs et notre jeune Chénier. Ne pouvant tout citer, et l'ayant fait très fréquemment ailleurs, j'en présenterai du moins un petit tableau pour les curieux qui se plaisent à ces collections; eux-mêmes compléteront le cadre :

L'Amour endormi, de Platon, a été traduit par André;

L'Amour oiseau, de Bion, l'a été par Baïf (*Passe-temps*, liv. II);

L'Amour mouillé, d'Anacréon, par La Fontaine, qui ne fait pas tout-à-fait oublier Ronsard (*Odes*, liv. II, XIX);

L'Amour laboureur, de Moschus, par André encore;

L'Amour prisonnier des Muses, d'Anacréon, et *l'Amour écolier*, de Bion, par Ronsard (*Odes*, liv. IV, XXIII, et liv. V, XXI);

L'Amour voleur de miel, d'Anacréon à la fois et de Théocrite, après avoir été traduit assez sèchement par Baïf (*Passe-temps*, liv. I), et prolixement imité par Olivier de Magny (*Odes*, liv. IV), a été ensuite reproduit avec tant de supériorité par Ronsard (toujours lui, ne vous en déplaise), que je mettrai ici le morceau, ne fût-ce que pour couper la nomenclature :

Le petit enfant Amour
Cueilloit des fleurs à l'entour
D'une ruche, où les avettes
Font leurs petites logettes.

Comme il les alloit cueillant,
Une avette sommeillant
Dans le fond d'une fleurette
Lui piqua la main douillette.

Si tot que piqué se vit,
Ah! je suis perdu (ce dit);
Et s'en-courant vers sa mère
Lui montra sa playe amère :

Ma mère, voyez ma main,

Ce disoit Amour tout plein
De pleurs, voyez quelle enflure
M'a fait une égratignure!

Alors Vénus se sourit,
Et en le baisant le prit,
Puis sa main lui a souflée
Pour guarir sa playe enflée :

Qui t'a, dis-moy, faux garçon,
Blessé de telle façon?
Sont-ce mes Graces riantes
De leurs aiguilles poignantes?

— Nenni, c'est un serpenteau,
Qui vole au printemps nouveau
Avecque deux ailerettes
Çà et là sur les fleurettes.

— Ah! vraiment je le cognois
(Dit Vénus); les villageois
De la montagne d'Hymette
Le surnomment Melissette.

Si donques un animal
Si petit fait tant de mal,
Quand son alêne époinçonne
La main de quelque personne;

Combien fais-tu de douleur
Au prix de lui, dans le cœur
De celui en qui tu jettes
Tes venimeuses sagettes?

Ce sont là de ces imitations à la manière de La Fontaine; une sorte de naïveté gauloise y rachète ce qu'on perd d'ailleurs en précision et en simplicité de contour. Vénus, comme une bonne mère, *souffle* sur la main de son méchant *garçon* pour le guérir; elle lui demande qui l'a ainsi blessé, et si ce ne sont pas ses Graces riantes avec leurs *aiguilles*. Arrêtée à temps, cette façon familière est un agrément de plus. Bien souvent, toutefois, ce côté bourgeois se prolonge, et tranche avec l'élégance, avec la sensibilité épicurienne. On se retrouve accoudé parmi les *pots;* on fourre les *marrons* sous la cendre; Bacchus, l'été, boit *en chemise* sous les treilles : heureux le lecteur quand d'autres mots plus crus et des images désobligeantes n'arrivent

pas. La nappe enfin, quand nappe il y a, est fréquemment salie, par places, de grosses gouttes de cette vieille lie rabelaisienne.

Mieux vaudrait, mieux vaut alors que tout déborde, que le jus fermente : l'image bachique a aussi sa grandeur. Ronsard, en je ne sais plus quel endroit, s'écrie :

> Comme on voit en septembre, aux tonneaux angevins,
> Bouillir en écumant la jeunesse des vins...

Cela est chaud, cela est poétique, et nous rend Anacréon encore, lequel, en sa *Vendange*, a parlé du *jeune Bacchus bouillonnant et cher aux tonneaux*.

Mais, d'ordinaire, on reconnaît bien plutôt le coin d'Anacréon en eux à quelque chose de léger, à je ne sais quel *petit signe*, comme celui auquel il dit qu'on reconnaît les amans (1).

Baïf, l'un des plus inégaux parmi les imitateurs des anciens, et qui a outrageusement gâté *l'Oaristys* et *la Pharmaceutrie* (2), a eu de singuliers éclairs de talent, et, si l'on ne peut dire précisément que c'est à Anacréon qu'il les doit, puisque c'est plutôt avec Théocrite et Bion qu'il les rencontre, il se ressent du moins alors du voisinage et ne sort pas de l'anacréontique. On sait les gracieux vers de son *Amour vangeur;* l'amant malheureux, près de se tuer, y parle à l'inhumaine :

> Je vas mourir : par la mort désirée,
> Ma bouche ira bientôt être serrée;
> Mais ce pendant qu'encor je puis parler,
> Je te dirai devant que m'en aller :
> La rose est belle, et soudain elle passe;
> Le lis est blanc et dure peu d'espace;
> La violette est bien belle au printemps,
> Et se vieillit en un petit de temps;
> La neige est blanche, et d'une douce pluie
> En un moment s'écoule évanouie,

(1) Voici l'endroit et la pièce entière; mais comment réussir à calquer des lignes si fines, une touche si simple?

> Le fier coursier porte à sa croupe
> Du fer brûlant le noir affront;
> Le Parthe orgueilleux, dans un groupe,
> Se détache, thiare au front;
> Et moi, je sais d'abord celui qu'Amour enflamme :
> Il porte un petit signe au dedans de son ame.

(2) Dans *les Jeux* de Baïf, les églogues XVI et XVIII.

Et ta beauté, belle parfaitement,
Ne pourra pas te durer longuement.

Desportes, qui n'allait plus emprunter si loin ses modèles et s'en tenait habituellement aux Italiens, a ressaisi et continué le plus fin du genre au sonnet suivant :

Vénus cherche son fils, Vénus tout en colère
Cherche l'aveugle Amour par le monde égaré;
Mais ta recherche est vaine, ô dolente Cythère!
Il s'est couvertement dans mon cœur retiré.

Que sera-ce de moi? que me faudra-t-il faire?
Je me vois d'un des deux le courroux préparé;
Égale obéissance à tous deux j'ai juré :
Le fils est dangereux, dangereuse est la mère.

Si je recèle Amour, son feu brûle mon cœur;
Si je décèle Amour, il est plein de rigueur,
Et trouvera pour moi quelque peine nouvelle.

Amour, demeure donc en mon cœur sûrement;
Mais fais que ton ardeur ne soit pas si cruelle,
Et je te cacherai beaucoup plus aisément (1).

On ne peut faire un pas dans ces poètes sans retrouver la trace et comme l'infusion d'Anacréon. Jacques Tahureau, qui en était digne, n'a pas assez vécu pour en profiter. Olivier de Magny, en ses derniers recueils, y a puisé plusieurs de ses meilleures inspirations. En voici une qui n'est qu'une imitation lointaine, mais qui me paraît d'un tour franc, et non sans une certaine saveur de terroir qui en fait l'originalité. Le poète s'adresse à un de ses amis appelé Jean Castin, et déplore la condition précaire des hommes :

Mon Castin, quand j'aperçois
Ces grands arbres dans ces bois,
Dépouillés de leur parure,
Je ravasse à la verdure
Qui ne dure que six mois.

Puis je pense à notre vie
Si malement asservie,
Qu'el' n'a presque le loisir

(1) Voir, pour le début, celui de *l'Amour fugitif* de Moschus, puis l'ode d'Anacréon, dans laquelle l'Amour, après avoir épuisé contre lui tous ses traits, se lance lui-même en guise de flèche dans son cœur, et, une fois logé là, n'en sort plus.

De choisir quelque plaisir,
Qu'elle ne nous soit ravie.

Nous semblons à l'arbre verd
Qui demeure un temps couvert
De mainte feuille naïve,
Puis, dès que l'hiver arrive,
Toutes ses feuilles il perd.

Ce pendant que la jeunesse
Nous répand de sa richesse,
Toujours gais nous florissons;
Mais soudain nous flétrissons
Assaillis de la vieillesse.

Car ce vieil faucheur, ce Tems,
Qui dévore ses enfans,
Ayant ailé nos années,
Les fait voler empennées
Plus tôt que les mêmes vents (1).

Doncques tandis que nous sommes,
Mon Castin, entre les hommes,
N'ayons que notre aise cher,
Sans aller là-haut chercher
Tant de feux et tant d'atomes.

Quelque fois il faut mourir,
Et, si quelqu'un peut guérir
Quelque fois de quelque peine,
Enfin son attente vaine
Ne sait plus où recourir.

L'espérance est trop mauvaise.
Allons doncques sous la braise
Cacher ces marrons si beaux,
Et de ces bons vins nouveaux
Appaisons notre mésaise.

Aisant ainsi notre cœur,
Le petit Archer vainqueur
Nous viendra dans la mémoire;
Car, sans le manger et boire,
Son trait n'a point de vigueur.

Puis avecq' nos nymphes gayes

(1) Plus vite que les vents mêmes.

Nous irons guérir les playes
Qu'il nous fit dedans le flanc,
Lorsqu'au bord de cet étang
Nous dansions en ces saulayes (1).

Je n'aurais qu'à ouvrir les recueils poétiques de Jean Passerat et de Nicolas Rapin pour y ramasser à plaisir de nouveaux exemples. Gilles Durant, surtout, foisonne en cas raffinés : *Amour pris au las*, *Amour jouant aux échecs;* Jean Dorat, dans ses imitations grecques, avait déjà fait, d'un goût tout pareil, *Amour se soleillant* (2). Mais j'aime mieux citer de Durant quelques stances, où un ton de sentiment rachète la manière :

Serein je voudrois être, et sous un vert plumage,
Çà et là voletant,
Solitaire, passer mes ans dans ce bocage,
Ma sereine chantant.

Oiseau, je volerois à toute heure autour d'elle;
Puis sur ses beaux cheveux
J'arrêterois mon vol, et brûlerois mon aile
Aux rayons de ses yeux.

Et après avoir continué quelque temps, et avec vivacité, sur ce genre d'ébats :

Parfois époinçonné d'une plus belle envie,
Je voudrois becqueter
Sur ses lèvres le miel et la douce ambroisie
Dont se paît Jupiter.

Sous mon plumage vert, à ces beaux exercices
Je passerois le jour,
Tout confit en douceurs, tout confit en délices,
Tout confit en amour.

Puis, le soir arrivé, je ferois ma retraite
Dans ce bois entassé,
Racontant à la Nuit, mère d'amour secrète,
Tout le plaisir passé.

(1) Au troisième livre des *Odes* d'Olivier de Magny (1559).

(2) Aux Grands-Jours de Poitiers de l'an 1579, à propos de cette puce célèbre qu'Étienne Pasquier aperçut et dénonça sur le sein de Mlle Des Roches, on ne manqua pas de chanter *l'Amour puce*, et l'avocat Claude Binet, parodiant *l'Amour piqué* par une abeille, imagina de le faire piquer par cette puce.

Toujours le même sujet, on le voit, ce même fond renaissant qui présente, a dit Moncrif, *certaines délicatesses*, *certaines simplicités*, *certaines contradictions*, dont le cœur humain abonde. Le détail seul, à y regarder de très près, diffère, et l'ingénieux s'y retrouve pour qui s'y complaît (1).

Vauquelin de La Fresnaye, en plus d'une épigramme ou d'une idylle, contribuerait aussi pour sa part au léger butin, si on le voulait complet (2). C'est lui qui donne cette exacte et jolie définition de

(1) Olivier de Magny, que nous citions tout à l'heure, avait dit déjà assez gentiment, dans une ode *à s'amie*, selon une idée analogue de métamorphose amoureuse :

Quand je te vois au matin
Amasser en ce jardin
Les fleurs que l'aube nous donne,
Pour t'en faire une coronne,
Je désire aussi soudain
Être, en forme d'une abeille,
Dans quelque rose vermeille
Qui doit choir dedans ta main.

Car tout coi je me tiendrois
(Alors que tu t'en viendrois
La cueillir sur les épines)
Entre ses feuilles pourprines,
Sans murmurer nullement,
Ne battre l'une ou l'autre aile,
De peur qu'une emprise telle
Finît au commencement.

Puis, quand je me sentirois
En ta main, je sortirois,
Et m'en irois prendre place,
Sans te poindre, sur ta face;
Et là, baisant mille fleurs
Qui sont autour de ta bouche,
Imiterois cette mouche
Y suçant mille senteurs.

Et si lors tu te fâchois,
Me chassant de tes beaux doigts,
Je m'en irois aussi vite
Pour ne te voir plus dépite;
Mais premier, autour de toi,
Je dirois, d'un doux murmure,
Ce que pour t'aimer j'endure
Et de peines et d'émoi.

(2) Les *Mémoires* de la Société académique de Falaise (1841) contiennent une

l'idylle, telle que les anciens l'entendaient : « Ce nom d'*Idillie* m'a semblé se rapporter mieux à mes desseins, d'autant qu'il ne signifie et ne représente que diverses petites *images* et gravures en la semblance de celles qu'on grave aux lapis, aux gemmes et calcédoines, pour servir quelquefois de cachet. Les miennes en la sorte, pleines d'amour enfantine, ne sont qu'imagettes et petites tablettes de fantaisies d'Amour » Une idylle, une *odelette* anacréontique ou une pierre gravée, c'est bien cela ; et, à la grace précise de sa définition, le bon Vauquelin montre assez qu'il a dû souvent atteindre dans le détail à la justifier. Son volume de poésies est peut-être celui d'où l'on tirerait le plus de traits dans le goût de ceux que nous cherchons :

Amour, tais-toi ! mais prends ton arc,
Car ma biche belle et sauvage,
Soir et matin, sortant du parc,
Passe toujours par ce passage.

Voici sa piste : oh ! la voilà !
Droit à son cœur dresse ta vire (1),
Et ne faux point ce beau coup-là,
Afin qu'elle n'en puisse rire.

Hélas ! qu'aveugle tu es bien !
Cruel, tu m'as frappé pour elle :
Libre, elle fuit, elle n'a rien ;
Mais las ! ma blessure est mortelle.

Mais il faut craindre pourtant d'entasser par trop ces riens agréables et d'affadir à force de sucreries. Je n'ai voulu ici que dégager un dernier point de vue en cette poésie du XVIe siècle et diriger un aperçu dont l'idée est plus souriante que le détail prolongé n'en serait piquant. L'Anacréon, chez nous, ne cessa de vivre et de courir sous toutes les formes durant le siècle suivant et depuis jusqu'à nos jours. L'abbé de Rancé, âgé de douze ans, en donnait une très bonne édition grecque ; La Fontaine le pratiquait à la gauloise toute sa vie. Chaulieu, plus qu'aucun, se peut dire notre Anacréon véritable, et c'est dommage que sa poésie trop négligemment jetée ne nous rende pas tout son feu naturel et son génie. Moncrif, avec bien moins de

bonne notice sur Vauquelin, par M. Victor Choisy : recommandable exemple pour chaque ville ou chaque province d'étudier ainsi son vieux poète.

(1) *Vire*, espèce de trait d'arbalète, lequel, lorsqu'on le tire, vole comme en tournant (Ménage).

largeur, et plusieurs du XVIIIe siècle après lui, ont eu des parties, des traits aiguisés du genre. Voltaire, en quelques pièces légères, l'a saisi et comme fixé à ce point parfait de bel esprit, de sensibilité et de goût, qui sied à notre nation. André Chénier n'a eu que peu d'anacréontique, à proprement parler, dans le sens final; il est remonté plus haut, et, si j'écris quelque jour sur Théocrite, comme j'en ai le désir, je marquerai avec soin ces différences. Le plus vraiment anacréontique des modernes a peut-être été le Sicilien Meli. Béranger pourrait sembler tel encore, mais par quelques imitations habiles et de savantes gaietés, plutôt que par l'humeur et le fond : lui aussi, je le qualifierai un poète de l'art. Quoi qu'il en soit, c'est bien certainement au XVIe siècle et au début que l'imitation immédiate et naïve d'Anacréon se fait le mieux sentir. Le second temps, le second pas des essais de la Pléïade en demeure tout marqué. Ayant insisté précédemment sur l'issue et les phases dernières de cette école, sur ce que j'ai appelé son détroit de sortie, j'ai tenu à bien fixer aussi les divers points du détroit d'entrée; c'est entre les deux qu'elle a eu comme son lac fermé et sa mer intérieure. En 1550, irruption brusque, rivage inégal; en 1554, continuation plus ornée, plus polie, jusqu'à ce qu'en 1572 on arrive tout en plein au golfe de mollesse. A partir de 1554, la colline, la tour d'Anacréon est signalée : la flottille des poètes prend le vieillard à bord, et il devient comme l'un des leurs.

Et maintenant, de ma part, c'est pour long-temps; c'en est fait, une bonne fois, de venir parler de ces poètes du XVIe siècle et de leurs fleurettes : j'ai donné le fond du panier.

SAINTE-BEUVE.

DU

GÉNIE DES RELIGIONS

PAR M. E. QUINET.

L'ouvrage de M. Quinet sur le *Génie des Religions* se préparait depuis long-temps dans sa pensée; il est le fruit naturel de ses études et de ses préoccupations favorites. M. Quinet l'annonçait déjà en quelque sorte quand il choisissait pour son premier essai littéraire la traduction du livre de Herder sur la philosophie de l'histoire. *Ahasvérus* parut bientôt après, drame étrange où le pèlerin condamné à poursuivre dans une course inutile un repos qui le fuit sans cesse est l'image des destinées humaines, où tout ce qu'il y a eu de grand, cités fameuses, génies illustres, glorieuses nations, dit les lassitudes du monde. La plainte de l'humanité y est à peine adoucie par un espoir bientôt dissipé, par quelques voix de femmes qui prient et qui consolent. L'univers entier y semble évoqué pour le désespoir, et les cieux et la terre, avec leurs dieux fragiles, voués à une même fatalité, finissent par disparaître dans la nuit muette du néant. Cette œuvre d'un doute universel, enivré de panthéisme, et qui cherche pour sa parure les plus magnifiques tissus de l'Orient, n'était pas le vrai mot de l'auteur. *Prométhée* suivit *Ahasvérus*. Ce nouveau poème, moins riche d'imagination, est supérieur de pensée. Ce n'est

plus le vagabond de la Judée qui en est le héros, c'est une auguste victime, un noble martyr, ce généreux crucifié du Caucase, qui semble un prophète du Christ au milieu de l'antiquité grecque; c'est toujours la souffrance, mais avec elle et par sa vertu le triomphe de tout ce qu'il y a de divin, et non plus l'affreuse victoire du sépulcre.

A peu près vers cette époque parut en Allemagne le livre de Strauss. Il faut y avoir été alors pour juger de l'effet que produisit cet évènement. Ce fut une consternation et une stupeur générale. Strauss découvrait avec une impitoyable franchise à l'Allemagne ce qu'elle pensait véritablement du christianisme; il ne lui permettait plus de complaisantes illusions, et lui montrait comment depuis Kant, par la philosophie et par la critique, elle n'avait cessé de marcher à une apostasie nationale. M. Quinet publia, à ce propos, un beau travail où il fit connaître avec une remarquable richesse d'informations l'épais fourré de la théologie allemande, sa profusion d'écoles et de systèmes, et ces subtiles disputes dont nous n'avons aucune idée en France, et qui passionnent au vif nos voisins, si froids aux débats politiques.

M. Quinet est un de ceux qui nous ont le mieux initiés à l'Allemagne. Il nous est difficile d'entrer dans ce sanctuaire : le plus souvent nous restons à examiner curieusement les dehors; il faut, pour en ouvrir les portes, un talisman que chacun n'a pas. Quand on se promène au bord du Rhin, sous les saules argentés par la lune, le murmure des eaux et la nuit font rêver aux merveilleuses légendes, et l'on croit voir sous les pâles feuillages errer le roi des aulnes et les ondines sortir du fleuve avec de suaves chansons. L'Allemagne intellectuelle est pour nous un pays non moins féerique : au lieu de sylphes, elle est peuplée d'abstractions dont le nom même n'est jamais parvenu jusqu'ici, légers fantômes, esprits familiers de Kant et de Hegel, sorte de mythologie métaphysique qui nous semble aussi superstitieuse et moins charmante que celle des poètes. Pour se transporter dans une région si différente de celle où nous demeurons, il faut une faculté qui ressemble presque au somnambulisme de l'intelligence. Ne nous félicitons pas trop vite de notre bon sens toutefois : cette seconde vue, à qui la netteté manque trop souvent peut-être, n'est, à le bien prendre, que l'habitude de l'infini. M. Quinet, par les tendances de son esprit, est naturellement préparé à comprendre l'Allemagne; il y rencontre à son tour toute une parenté intellectuelle. C'est en Allemagne que se trouve l'homme qui le rappelle le mieux, je veux dire Görres, esprit solennel et passionné aussi,

inspiré tout ensemble de poésie et de raison, d'une éloquence lyrique, d'un patriotisme exalté. Mais là s'arrête la ressemblance : plus loin, Görres et M. Quinet ne se rencontrent plus. L'un se délasse de ses études en recueillant les légendes et les miracles du moyen-âge; l'autre se repose en lisant Homère ou Dante. Görres ne s'adresse au peuple que du seuil du temple; M. Quinet ne craint pas de descendre sur la place publique. Görres a singulièrement varié : de la philosophie, il s'est jeté dans l'extrême catholicisme, mais il a changé de foi sans quitter jamais la certitude. M. Quinet n'est pas autant à l'abri du doute : c'est par le doute qu'il a commencé; sa parole semble quelquefois encore émue comme par une secrète contestation, et il ne demeure pas étranger à cette lutte qui se poursuit si douloureusement aujourd'hui entre l'avenir et le passé, entre les croyances anciennes et les besoins nouveaux.

M. Quinet se distingue du reste par une qualité éminemment française, le soin de la forme. En Allemagne, on néglige à l'excès le style; les ouvrages les plus remarquables par la science et la profondeur sont trop souvent presque illisibles, et l'on ne se fait aucun scrupule de parler dans une langue barbare des plus beaux chefs-d'œuvre de la Grèce. M. Quinet est artiste aussi bien que penseur : la raison et l'imagination sont même chez lui si intimement unies, que l'une ne se passe jamais de l'autre, et qu'elles ne forment plus, à vrai dire, qu'une seule faculté. Le secours qu'elles se prêtent n'est pas sans être un peu perfide, et elles s'embarrassent quelquefois en voulant s'aider. Ce vif sentiment de l'art a eu, malgré cela, une influence heureuse sur M. Quinet, en lui donnant un besoin de personnalité qui a combattu un panthéisme d'abord très prononcé. Cette lutte et ce progrès se remarquent bien dans le recueil de mélanges que M. Quinet a publié sous le titre d'*Allemagne et Italie*, surtout dans ses études sur l'épopée, où l'auteur fait justice des exagérations de la critique moderne, attaque les hypothèses de Wolfe et de Niebuhr, et restitue l'Iliade et l'Odyssée à Homère, ce prince des poètes que dans la première manie du symbole on voulait réduire à n'être plus que le nom magnifique d'une foule inconnue.

Dans les ouvrages de M. Quinet que j'ai rappelés, dans ses morceaux détachés comme dans ses deux poèmes, il se préoccupe toujours de l'histoire religieuse de l'humanité, parce qu'il y voit le principe et la raison de tous les autres évènemens; mais il n'avait guère fait jusqu'ici qu'indiquer ses pensées à ce sujet sans les développer nulle part avec étendue. Il entreprend aujourd'hui une histoire uni-

verselle des religions. Il l'avait déjà ébauchée à Lyon, dans le cours qu'il fut appelé à y professer. Le livre qu'il vient de publier comprend les cultes anciens. M. Quinet se propose de le continuer plus tard pour le monde moderne. Je vais, afin de faire connaître ses idées avec plus d'exactitude, le suivre pas à pas dans son récit, et résumer le tableau qu'il a tracé des diverses religions de l'antiquité.

La première question qui se présente à M. Quinet est celle de l'origine des cultes, et c'est une des plus difficiles. Volney, dans *les Ruines*, résume avec emphase la pensée de son siècle à ce sujet, et accuse d'imposture tous les prêtres et tous les révélateurs. Mais la fraude ne peut rien de durable, et, dans les croyances qui ont eu la vertu de fonder des sociétés presque impérissables, il y a eu sans doute quelque justice et quelque vérité. Ce n'est pas tout. Avant cet habile mensonge, l'homme, sans autels et sans culte, aurait dû végéter dans l'état misérable que Rousseau a décoré du nom de nature, et ne se serait élevé que par un lent progrès jusqu'à la société civile. Or, nous ne trouvons dans les traditions aucun témoignage de cette époque; nous avons beau remonter jusqu'aux temps les plus anciens, nous rencontrons encore des voyans, des prophètes, des peuples prosternés, une vaste adoration. Le souvenir des premiers jours est partout celui d'un immense ravissement. La langue, ce témoin le plus ingénu et le mieux informé, raconte ces augustes origines : dans les Védas, dans les livres zend, dans les documens du plus ancien style, nous la trouvons rude sans doute, indigente encore, mais plus sublime et plus sacerdotale que dans les temps postérieurs.

Du moment où jaillit dans un esprit l'idée de Dieu, cette idée qui unit l'homme à l'homme, qui sanctionne la loi, qui allume avec le sentiment de l'infini les grandes pensées et les vastes désirs, la société fut établie. Pour comprendre comment cette idée a rayonné sur les premiers peuples, il faut oublier ce qui se passe maintenant. L'homme n'a pas toujours eu les mêmes habitudes. Il n'était pas d'abord logicien et calculateur; il ne vivait pas, comme aujourd'hui, loin de la nature, d'analyse, d'abstraction, de raisonnement; c'étaient les jours de sa jeunesse, le matin de l'imagination. Perdu dans une magnifique ignorance, il admirait les pompes de la nature orientale. Ravis et terrifiés à cette vue, les peuples vivaient de ce sentiment qui, retiré de la foule, anime encore les ames de poète. Les nuits étoilées, les rougeurs de l'aurore, les grands monts avec leur repos, leurs chastes neiges et leurs cimes de feu, les secrètes forêts, l'immense Océan, tout leur semblait rempli d'une horreur sacrée, d'une

invisible présence, tout leur racontait un religieux mystère; la nature était pour eux tout à la fois un prophète, un temple et plus encore, l'idole même du Dieu au pied duquel ils s'abattaient. Ils voyaient dans l'ordre de la création celui qu'ils devaient imiter sur la terre : l'univers leur apparaissait comme l'éclatant modèle de la société religieuse et civile; tout était à leurs yeux un avertissement divin. Ils suivaient dans leurs migrations le vol des oiseaux sacrés; puis, quand ils s'arrêtaient, ils réglaient leurs cités sur les nombres et les régions du ciel. Avec cette habitude et ce besoin du symbole, leurs pensées se traduisaient instinctivement en images. L'art leur servait d'interprète et de parole. Ils sculptaient les rochers en un peuple de colosses, les creusaient en temples souterrains, les entassaient en pyramides, multipliaient partout ces monumens que le voyageur étonné rencontre aujourd'hui au milieu des sables, dans la solitude des forêts, dans des retraites abandonnées, et transformaient aussi les évènemens de la vie en une suite de fables merveilleuses qui chantent l'histoire primitive des hommes aussi bien que celle des dieux.

Les hymnes des Védas, qui font revivre l'époque patriarcale, sont l'expression de la société la plus ancienne. Ils correspondent à la condition la plus simple dont la tradition donne l'idée : point d'état, pas de gouvernement visible, mais des tribus, des chefs de famille qui promènent leurs troupeaux sur les pentes de l'Himalaya, marquant leurs stations par un cantique et une pierre sacrée. Ces nobles bergers, ancêtres des rois et des pontifes, contemplent de leurs tranquilles gazons la plaine encore ignorée qui attend une postérité moins heureuse : ils demandent aux dieux la santé, des troupeaux nombreux avec un lait abondant, l'herbe nouvelle, un abri contre la bête fauve, surtout une longue vie. Mais, au milieu de cette agreste simplicité, des accens sublimes s'échappent et trahissent les grandes pensées que l'on respire avec l'air des montagnes. Au matin de l'humanité, ce peuple de pasteurs salue Dieu dans les clartés de la première aube qui dissipe les tristesses de la nuit, dans l'aurore qui apporte les discours sincères et dévoile les fautes cachées, dans la lumière sans voile, dans le soleil, dans le jour d'Orient, Indra, roi du ciel et de la terre. La langue de ces bergers ressemble singulièrement à nos langues. Ces mots antiques et pourtant compris charment l'oreille et font illusion; il semble, à les entendre, que les âges anciens, séparés de nous par tant de douleurs, ne sont que d'hier. Ces mots que nous avons gardés des premiers pâtres portent jusqu'à

nous un souffle de jeunesse et les parfums de leurs Alpes. Du reste, toutes les tribus patriarcales ont, des divers sommets de la terre, salué de la même adoration l'aurore naissante des premiers jours qui se sont levés sur les hommes; de cime en cime, leurs cantiques s'entre-répondent et forment sur les hauts lieux un vaste chœur de louanges; partout d'abord la lumière a révélé Dieu.

A ce culte grand et naïf succède une autre époque où cette doctrine si simple est pénétrée d'une mysticité subtile qui discerne sous la lettre un sens caché et spirituel. Cette différence fonde le sacerdoce et le sépare profondément des autres classes. Les états se forment, soumis à des rois conquérans qui s'abaissent devant les prêtres. Des ascètes, dégoûtés déjà de ce monde qu'ils ont à peine entrevu, se retirent au fond des forêts. Tout est changé, et les images nouvelles qui se présentent sans cesse annoncent aussi un changement de lieu. Les pasteurs ont quitté leurs montagnes, et, de vallées en vallées, de forêts en forêts, ils sont arrivés jusqu'aux rivages de l'Océan, où les attendait un spectacle nouveau.

Cette solitude immense, inviolée, souriante ou terrible, toujours changeante et toujours la même, ciel et terre à la fois, ces eaux sans limites, dont les formes ne sont qu'illusion fugitive, jeux et caprices, devaient révéler une nouvelle figure de la Divinité. Toutes les harmonies du nouveau dieu, de Brahma, sont avec l'Océan. Il flotte dans le calice d'un lotus, au milieu des mers, et c'est de sa rêverie, bercée par le murmure de leurs ondes, que naît la création. Laissons parler les antiques Védas, qui nous racontent cette primitive solitude de Dieu : « Lui vivait sans respirer, seul avec lui-même. Regardant autour de lui, l'esprit ne vit rien que lui-même, et il eut peur; c'est pourquoi aujourd'hui l'homme a peur quand il est seul. Cependant il pensa : — Il n'est rien hors de moi; qui craindrais-je? — Et cette terreur s'éloigna de lui; mais il ne sentit aucune joie, et c'est pourquoi l'homme est triste quand il est seul. »

Cette psychologie ne ressemble guère à celle de l'école écossaise.

A la terreur succède le désir. Le grand solitaire souhaite l'existence d'un autre que lui-même, et ce désir à peine né devient le germe des choses. Pour peupler de lui-même le non-être, pour combler sa solitude et réaliser les types qu'il a conçus, l'être infini s'abaisse à revêtir successivement toutes les formes de la nature, à traverser tous les degrés de l'existence. Mais alors il ne se reconnaît plus, car il a perdu sa primitive grandeur, il est tombé de ses hauteurs éternelles dans l'espace et dans le temps, et la création a été

sa chute. Elle est aussi son sacrifice, puisqu'il ne se manifeste par elle qu'en se divisant entre toutes les formes passagères et bornées du monde, en immolant dans chacune d'elles son immensité. Cette violence que l'être infini s'est faite en s'emprisonnant dans les choses finies, ce sacrifice permanent de lui-même où il est à la fois le prêtre et la victime, sont des idées essentielles de la cosmogonie des Hindous, qui leur doit une haute mysticité. C'est l'univers entier qui est pour Dieu le Golgotha où il souffre à travers tous les âges une passion sans cesse renouvelée. Voyant que les êtres dans lesquels il s'est produit sont indignes de sa grandeur, il se retire sans cesse d'eux, il les frappe de sa colère, il institue la mort pour se venger de leur insuffisance. A côté du dieu créateur se dresse la figure terrible d'un dieu de la destruction. Mais, si l'être infini anéantit son œuvre, ce n'est que pour se manifester sous une forme plus parfaite, pour se transfigurer toujours de plus en plus, pour remonter par tous les degrés de l'existence jusqu'à ses premières hauteurs, pour se ressaisir enfin tout entier et retrouver son unité perdue. Entre Brahma et Siva, entre le Dieu créateur et celui de la destruction, s'élève Vichnou, le dieu médiateur qui répare incessamment les maux que fait le dieu de la mort, et cette trinité préside ensemble aux destinées du monde.

Le polythéisme signale une troisième époque. La mythologie des Hindous est contenue dans deux épopées gigantesques, le *Ramayana* et le *Mahabarata*, auxquelles le panthéisme de l'Inde a donné leur étrange caractère. De mystiques extases, de religieuses élévations, y interrompent à tout moment le récit, et la durée elle-même n'a rien de précis et de régulier. De courts instans contiennent les méditations et les entretiens de longues heures; des siècles passent rapides comme des minutes; on dirait, au lieu de temps, un jeu capricieux de l'éternité. Les principaux personnages cachent des dieux sous leur apparence humaine. La somptueuse nature de l'Orient est partout associée à l'homme et l'enchante de sa beauté; les héros les plus belliqueux sont inspirés de dévotion, de mansuétude, d'obéissance. Les chants sacrés couvrent le bruit des armes, et la caste sacerdotale est partout exaltée. C'est la poésie des forêts vierges et des savanes fleuries : elle est, comme les solitudes des tropiques, parée des plus riches couleurs et chargée d'enivrans parfums. Ascétique et voluptueuse plus que guerrière, elle possède tous les trésors; rien n'est refusé à son éblouissante féerie, rien, excepté pourtant la mesure, la force qui se possède, et l'art.

Le drame se développe dans l'Inde, comme partout ailleurs, après l'épopée. Selon M. Quinet, que je me borne, en tout ceci, à résumer, le drame est l'indice assuré d'une crise religieuse, d'une décadence de la foi. Il suppose le doute; son idée ne peut naître dans l'esprit tant que la créature, pieusement croyante, n'engage pas de débat avec Dieu. Dès qu'elle conteste avec lui, dès que la lutte éclate, les querelles tragiques de l'ame inspirent au poète, qui leur cherche une expression, les dialogues sanglans de la scène.

Avec le doute aussi naît la philosophie, qui discute, analyse, interprète le dogme, cherche et trouve dans la mythologie l'expression populaire et poétique de ses systèmes, commence par la soumission, poursuit par l'indépendance, finit par la révolte et substitue aux dieux ses abstractions. Il en est partout à peu près ainsi. Mais ce qui fait l'originalité de la philosophie hindoue et donne à ses systèmes les plus opposés un air de famille, c'est le but de ses recherches, qui est d'éviter le cycle douloureux des transmigrations et d'atteindre immédiatement l'immuable béatitude. S'élever au-dessus de toutes les vicissitudes, et, par une contemplation passive, se retirer de toutes les agitations et s'abîmer dans l'éternel repos du principe suprême, l'ambition du philosophe hindou n'est pas moindre, tant le génie de ce peuple est altéré de l'infini. Le doute prend également dans l'Inde une autre forme qu'en Occident. L'athéisme ne peut y être complet, il laisse aux dieux du moins l'empire illusoire du temps, il ne leur conteste que l'éternelle durée; et lorsque le scepticisme est arrivé jusqu'à tout nier, jusqu'à ne trouver dans l'univers rien d'assuré et de réel, il en conclut que l'être n'existe qu'affranchi de toute alliance avec l'espace et le temps, et par-delà les mondes, à l'issue de son triste voyage, il retrouve encore un infini pour régner sur ces empires du vide, un dieu qui, au lieu de s'incarner dans la création comme Brahma, demeure absent de toutes choses. C'est là le bouddhisme, qui n'est qu'un système métaphysique popularisé jusqu'à se transformer en culte; cette colossale hérésie, après une lutte long-temps indécise et de sanglantes querelles, chassée de la presqu'île du Gange, gravit le plateau du Tibet, se répandit dans les steppes de la Mongolie, pénétra en Chine, et compte encore aujourd'hui plus de croyans que le christianisme et l'islamisme.

De l'Inde, M. Quinet passe à la Chine, qui présente un spectacle bien différent. Les Chinois, frappés du miracle de l'écriture, qui découvre aux yeux le mystère de la pensée, virent dans l'écriture la révélation par excellence. L'univers ne demeure plus alors l'incarna-

tion de Dieu et n'est plus animé de sa vie infinie; le ciel et la terre ne sont que des caractères tracés par l'esprit suprême pour exprimer ses éternelles pensées. On n'adore plus la nature, on l'observe, on l'étudie et on la lit. Fo-hi, l'instituteur de la Chine, né d'une vierge qui l'a conçu en suivant solitairement les vestiges de Dieu, descend dans les plaines basses et rencontre une tortue monstrueuse, dont l'écaille couleur de ciel porte des caractères empreints dès le commencement. Les traces divines dans leurs élémens se réduisent à deux lignes, images des deux principes du monde : la première continue, image du ciel, de l'affirmation, de l'infini; la seconde brisée, image de la terre, du temps, de la contradiction, du fini. Les combinaisons de ces deux lignes forment tous les autres caractères. Ainsi, le ciel et la terre, l'infini et le fini, exprimés par des barres, c'est l'*a*, *b*, *c*, du premier homme, qu'on se figure ordinairement occupé, dans l'invention de l'écriture, à représenter les objets les plus infimes, selon que le hasard les lui offre, tandis que, dans la réalité, c'est l'incommensurable qu'il veut peindre d'abord.

La littérature doit avoir l'empire dans une société qui semble uniquement occupée à écrire. La supériorité de l'esprit et de la science sera le seul titre aux honneurs et aux premiers rangs. Le mérite crée les distinctions, et ce peuple de scribes ne fonde son gouvernement ni sur la théocratie, ni sur la noblesse, ni sur la propriété, ni sur la souveraineté de la multitude, mais sur la seule intelligence de la lettre des livres canoniques. Plus rien qui ressemble aux castes. La science est accessible à tous : les lettrés obtiennent les charges de l'état après des examens, et la seule hiérarchie est celle de la capacité.

Les livres canoniques de la Chine diffèrent également de ceux des autres peuples de l'Asie. Ils ne sont qu'un recueil de chants populaires, de principes de gouvernement, de maximes de conduite : au lieu du mysticisme, de la morale; guère de religion; de la politique, et point de culte; au plus quelques rares souvenirs de Dieu; pas trace de mythologie.

Il y a dans tout cela d'excellentes choses, et l'admiration pour la Chine fut grande au dernier siècle, qui avait plus d'une sympathie pour un peuple de rationalistes. Mais cette vertu peut facilement devenir froide et vulgaire. Cette renonciation de l'infini, à le bien prendre, est celle des grandes choses. Ce culte de la lettre doit dégénérer en une superstition de la forme, et la vie publique et privée de ce peuple sans élan et compassé a fini par avoir toutes les mesquineries d'une constante et minutieuse étiquette.

Ce rationalisme national devait provoquer une réaction; cette inanité de la révélation chinoise appelait les croyances étrangères, et, chose curieuse, la Chine a passé à la doctrine la plus audacieusement insensée, à celle qui a pour les choses visibles le plus universel mépris, et accuse sans pitié de néant cette terre qui faisait oublier aux Chinois tous les autres soins. La Chine a accueilli depuis longtemps le bouddhisme, et l'état est cependant demeuré fondé sur les anciens principes de la politique de Confucius. Ce fait est d'autant plus remarquable, qu'il y a entre les deux doctrines la plus complète opposition. L'une n'est guère qu'un système d'économie politique, l'autre conduit à délaisser la société pour la contemplation; l'une fait de la vie de famille le principe de la vie publique, la piété filiale est pour elle le premier devoir; l'autre prêche le célibat, la vie du cloître. Évidemment une scission pareille a dû porter un coup funeste à l'empire chinois. On comprend à peine qu'il y résiste depuis si longtemps. L'indifférence l'a préservé des dissensions violentes, qui ne sont guère à craindre, il faut l'avouer, pour qui peut dire : « Quoique les religions des lettrés, des bouddhistes et des tao-ssé diffèrent entre elles, cependant leurs principes tendent également à rendre l'homme vertueux. » Chose étrange que cette liberté de conscience et cette indifférence religieuse dans un empire oriental!

La Chine et l'Inde, malgré tous leurs contrastes, ont cependant en commun l'isolement et le repos. Il faut entrer dans l'Asie occidentale pour assister à la rencontre sanglante des peuples, à ce mouvement inquiet, à cette agitation tumultueuse, qui n'ont plus de fin une fois qu'ils ont commencé. Le premier peuple qu'on y trouve est celui des Perses. Leurs ancêtres et ceux des Hindous ont sans doute longtemps conduit leurs troupeaux dans des pâturages voisins; leurs langues offrent les plus grands rapports, leurs cultes sont pareils, les noms des divinités sont les mêmes. Toutefois, tandis que les patriarches hindous descendirent dans des vallées heureuses, dans des plaines opulentes, jusqu'aux rivages de l'Océan, les Perses demeurèrent sur les hauteurs, et eurent pour patrie un plateau où la terre est âpre, mais où le ciel, dans ses limpides profondeurs, dans son immense azur, resplendit de la plus sereine beauté, où les jours ont le plus radieux des soleils, et les nuits même de magnifiques clartés. L'élévation, la sécheresse et la latitude méridionale de cette contrée se réunissent pour faire d'elle, entre tous les pays du monde, par ce concours unique de circonstances, le royaume de la lumière. Les Perses devaient donc retenir le culte primitif : cependant ils ne saluent

plus la lumière, comme les anciens patriarches, dans l'aurore ou dans l'éclat du matin ; ils la connaissent et l'adorent dans toutes ses gloires; elle a pour eux atteint son midi.

Sur le plateau perse, le peuple, loin de s'efféminer comme dans l'Inde, garda des mœurs robustes et de viriles inclinations. D'un génie guerrier, il fut frappé de la guerre qui se poursuit dans le monde, de la dualité qui le divise, des principes ennemis qui se le disputent. L'univers lui parut entraîné dans une grande lutte où les deux moitiés de la création sont aux prises sous la conduite de deux puissances rivales, Ormuzd, dieu de la lumière, et avec elle de toute vie, de tout ce qu'il y a de bon, de beau, d'heureux; Ahriman, prince des ténèbres, de la mort et de tout ce qu'il y a de coupable, de laid, de douloureux, de funeste. Cette guerre n'a nulle part et jamais de trêve. Les adorateurs d'Ormuzd sont donc ses soldats dans une bataille qui ne souffre pas de repos. Sans cesse et partout ils doivent établir l'empire de la lumière et détruire les puissances des ténèbres, conquérir et soumettre à la loi de leur dieu tous les pays qui ne la reconnaissent pas. La guerre sainte est une suite nécessaire de ce dogme, et cela explique l'esprit de conquêtes qui, entre tous les peuples de l'Asie, animait les Perses. Il s'agissait pour eux du triomphe même de leur dieu, et l'épopée de Firdussi, qui chante leur histoire, témoigne de l'esprit religieux dont les héros perses étaient inspirés. Mais, au lieu de l'ascétisme contemplatif et de la mansuétude qui efféminent les héros de l'Inde, c'est l'énergie, la mâle dévotion et les vaillantes prouesses des chevaliers qui se croisaient pour Jérusalem.

Cette guerre sainte, chaque Perse avait à la livrer dans son ame aussi, dont il devait chasser tous les mauvais désirs, toutes les ténébreuses pensées; lutte morale qui s'étendait jusqu'aux plus secrets sentimens, se proposait une pureté sans tache, et a mérité aux Perses d'être appelés les puritains du paganisme. Cette guerre se poursuivait encore plus loin : le soldat d'Ormuzd devait, partout autour de lui dans la nature, multiplier la vie, le bonheur, et cultiver soigneusement la terre, puisque la stérilité et le désert appartenaient à Ahriman. On comprend sans peine la bienfaisante influence qu'exerçait un tel culte, et comment aussi il fondait l'accord aujourd'hui tant cherché de l'industrie et de la religion. Du reste, cette lutte n'est pas éternelle. Ahriman, purifié dans les flammes avec toutes ses légions, quittera ses haines pour se réconcilier avec Ormuzd; l'enfer repenti montera au-devant des anges de lumière, et tous ensemble entonne-

ront l'hymne des adorations éternelles. Plus de mort, plus de souillures, mais l'universelle et l'immuable félicité. Mithra est le médiateur des deux puissances ennemies et la troisième personne de la trinité persane. Dernier né des dieux de l'Orient, il était aussi le plus nourri de spiritualité, et ses analogies avec le Christ sont la cause qui fit recourir à lui le paganisme effrayé de ses défaites, et qui laissa le monde hésiter un moment dans son choix.

L'Afrique, malgré sa grandeur, n'a eu qu'une seule civilisation indigène. Ce continent est le moins favorisé de la nature. Ses côtes ne sont pas découpées en golfes profonds; il n'a que peu de fleuves importans; des solitudes brûlantes le traversent, rendent les communications plus difficiles encore, isolent les peuples dispersés sur sa vaste étendue, et entourent des terres barbares d'un vaste silence et d'un impénétrable mystère. La vie animale est avec le désert le trait de cette nature de feu : nulle part elle ne se montre avec autant de puissance, et les bêtes fauves, plus nombreuses en Afrique qu'ailleurs, y prennent aussi plus de force et de fureur.

La vie animale devait donc frapper singulièrement les habitans de l'Afrique, et, à l'époque primitive où la nature servait de révélation, les animaux, avec leurs instincts si merveilleux, si sûrs, si constans, devaient, sur cette terre où ils règnent, apparaître comme le symbole de l'intelligence divine. C'est là en effet ce que l'on voit dans la vallée du Nil, que sa position aux portes de l'Asie et de l'Europe, son climat tempéré, et son fleuve, le plus bienfaisant de tous, désignaient pour être le berceau de l'unique civilisation dont puisse se vanter l'Afrique. Le culte des animaux était du reste bien loin de ressembler en Egypte aux grossières idolâtries du fétichisme. La caste sacerdotale arrivée de l'Inde lui donna un sens profond, et imprima à ces croyances indigènes le sceau de la grandeur et de la sagesse. Ce n'étaient pas d'ailleurs les animaux seulement qu'on adorait. Le Nil, source unique de la vie pour l'Égypte, était regardé comme l'Osiris tutélaire, dieu de bonté qui semblait vivre dans ses eaux sacrées et porter avec elles la joie et l'abondance. Puis, quand les campagnes étaient abandonnées du fleuve, qui ne coulait plus qu'à flots épuisés, quand la terre était desséchée, quand l'aridité du désert seule régnait, le dieu semblait défaillir et succomber à la mort. On disait que son frère Typhon, le génie des brûlans déserts, l'avait fait traîtreusement périr. On racontait qu'Isis, la bonne mère de l'Égypte, l'épouse et la sœur d'Osiris, cherchait son corps avec des gémissemens et des plaintes. L'Égypte se lamentait avec elle, et le peuple

allait de ville en ville, le long du fleuve, pour pleurer la mort du dieu et célébrer sa passion. Quand le soleil dans les cieux et les eaux du fleuve sur la terre commençaient ensemble à remonter, on célébrait la résurrection du dieu délivré du tombeau. Hérodote a remarqué la tristesse qui faisait le caractère de la religion égyptienne; c'est que la mort d'Osiris en était la grande pensée, et aucun peuple n'a vécu en se souvenant si bien de la mort : elle était son habituelle méditation. Aucun peuple non plus n'eut comme les Égyptiens l'ambition de l'éternité, et n'a laissé de son passage de plus durables témoins. Ses institutions ont persisté, inaltérables, à travers les siècles, et ses temples, ses pyramides, ses colosses, semblent indestructibles comme les monumens de la nature.

L'Égypte enfin accommode le sentiment naissant de la personnalité avec le panthéisme de l'Orient. L'homme n'y est point, comme dans l'Inde, impatient de s'abîmer dans le grand tout; il s'efforce au contraire de murer sa vie privée au milieu de la vie universelle. Ce sentiment précoce d'individualité s'exprime jusque dans l'architecture, et les Pharaons élèvent leurs statues de granit en face de la demeure des dieux, comme s'ils voulaient durer autant qu'eux.

Il ne restait plus à M. Quinet, pour achever ce tableau de l'Orient, qu'à y placer les peuples sémitiques, chaldéens, phéniciens, syriens, hébreux : je ne parle pas des Arabes, qui n'apparaissent dans l'histoire religieuse qu'avec les temps modernes. A Babylone, Tyr, Sidon, Carthage, adoration du soleil et des astres, dans laquelle M. Quinet retrouve encore le culte de la lumière; seulement cette lumière n'est plus l'éclat partout répandu, elle s'est incarnée dans les astres, et les dieux semblent avoir quitté leur enfance pour une brûlante jeunesse. Ils ont grandi avec le temps : ce ne sont plus ces agrestes et sublimes divinités que le berger appelait auprès de l'offrande de laitage et du feu de son âtre. En Chaldée et sur les rivages de la Phénicie, leurs désirs se sont éveillés. La nature, la grande déesse, se consume d'amour pour le seigneur de la vie, Bel, Baal, Adonis, quel que soit son nom. Le mystère de leurs épousailles se célèbre dans des fêtes affreuses, et, pour honorer ces dieux cruels et voluptueux, il faut le sang des victimes humaines, les hontes de la prostitution et le ténébreux enthousiasme des orgies.

La religion hébraïque est bien différente. C'est en elle que se réunissent, comme dans un même foyer, tous les rayons épars et dispersés dans les autres cultes. Elle garde ce qu'il y a de vital et de vrai dans le paganisme, elle en rejette l'erreur, et ainsi elle l'ap-

prouve et le contredit à la fois, elle le consacre et l'abolit. Les autres religions de l'Orient sont toutes unies dans un vaste catholicisme, unanimes, malgré leurs différences, à prosterner l'homme devant la nature, à lui faire adorer l'univers comme l'incarnation de Dieu. Voici maintenant l'homme affranchi de la fatalité et du panthéisme : il détourne ses regards du monde pour les élever à un dieu spirituel, personnel et libre, devant qui le monde n'est rien, et qui, loin de lui communiquer sa divinité, la garde tout entière pour soi. Ne cherchez pas dans les sanctuaires de l'Inde, de l'Égypte, de Babylone, le pareil de Jéhovah; vous ne le trouveriez pas. Élevez, agrandissez, transfigurez, autant que vous le voudrez, Brahma, Osiris, Baal; jamais vous n'aurez que l'apothéose de la nature, à savoir de ce qui n'est rien devant leur rival; toujours vous demeurerez éloigné de lui de toute la distance du néant à l'être. Toutes les harmonies de Jéhovah sont avec le désert, comme celles de Brahma avec l'Océan. Ce Dieu qui devait arracher violemment l'homme au culte de la nature, et lui faire oublier l'enchanteresse, le conduit pour cela dans une solitude d'où elle soit en quelque sorte exilée. Il se manifeste dans la nue immensité du désert; il en a la grandeur, les flammes, et la majesté immuable, sévère, incorruptible.

Ce dieu personnel et libre donne à l'homme pour la première fois une vive conscience de sa liberté, et avec elle le génie du progrès, la pensée de l'avenir, le pressentiment du lendemain, le don de la prophétie. Le dieu du panthéisme ne se révèle que dans les mille changemens de la nature, et sous toutes ces apparences demeure pourtant toujours égal à lui-même. Avec cette identité permanente, les instans de la durée, les âges qui se succèdent, ne peuvent plus se distinguer nettement; ils ne sont que jeux et illusions, il n'y a pas de suite véritable, il n'arrive réellement rien de nouveau; le passé, l'avenir, ne deviennent plus que des noms différens d'une même et monotone présence; le temps vacille et se trouble, et il ne reste à sa place qu'une vague et confuse éternité. La fatalité d'ailleurs, ce dogme du panthéisme, conseille une résignation qui devient indifférente au lendemain et ne se fatigue plus à l'interroger. Le travail de l'avenir, au contraire, tourmentait les Hébreux. Pleins de l'idée du Dieu vivant et vrai, ils savaient que les idoles des nations n'étaient que mensonges. Autour d'eux, ils voyaient des sanctuaires debout, des sacerdoces puissans, des empires florissans, et cependant ils prédisaient hardiment que ces gloires ne laisseraient d'elles qu'une grande désolation. A côté du sacerdoce régulier de Lévi s'en éleva

un autre, libre, spontané, sans distinction de rang ni de titre : des fils de la solitude, des bergers et des rois, recevaient les confidences immédiates de Dieu, les visions de l'avenir, ou, pour mieux dire, c'était le peuple entier qui prophétisait ; car par sa foi il portait la sentence contre les nations, déclarait le triomphe réservé à son Dieu et les destinées qui attendaient l'humanité. Ce n'étaient pas en effet des évènemens isolés, des faits épars, que ces prophéties annonçaient, comme celles des astrologues de Chaldée, des prêtres d'Ammon, de la pythie de Delphes, des augures de l'Étrurie, mais les grandes révolutions de l'histoire, un changement social et universel, la rédemption du monde entier.

M. Quinet, qui ne voit dans tous les cultes de l'Orient, à l'exception de celui des Hébreux, sous des symboles divers qu'une même divinité, sous des formes variées qu'une pensée unique, l'apothéose de la nature, trouve en Grèce l'apothéose de l'homme, à Rome celle de la cité, et à la dernière heure du paganisme expirant l'apothéose de la pensée avec l'école d'Alexandrie, qui chercha pour sa philosophie une sanction religieuse, et qui livra le dernier combat contre le christianisme. Après cela, il ne restait qu'à chercher un dieu plus grand que la nature et que l'homme, qu'à s'agenouiller avec les bergers et les mages devant la crèche de Bethléem.

On peut voir, d'après cette exposition des idées de M. Quinet, la marche qu'il suit dans son ouvrage. Il ne parle guère avec détail des dieux de chaque peuple, de leurs fables religieuses, des cérémonies du culte. De prime-abord il se pose au faîte de leurs théologies. Il procède toujours par synthèse, et formule l'histoire plutôt qu'il ne la raconte; il néglige les faits extérieurs qu'il pourrait peindre avec tant d'éclat. Un peuple est, à ses yeux, un système qu'on devine tout entier dès qu'on en connaît le principe; c'est ce principe qu'il cherche à atteindre; puis, quand il s'est élevé jusqu'à cette suprême abstraction, il la pare des plus riches couleurs, il l'anime, il lui donne vie, et le penseur se trouve être un brillant poète. Ce procédé a bien des dangers en histoire, et surtout dans le sujet qu'a traité M. Quinet. Nulle part les faits ne sont plus obscurs, plus incertains, ni les généralisations par conséquent plus faciles et plus périlleuses.

Un coup d'œil sur l'état de la science nous en convaincra. Les livres sacrés les plus anciens sont, en général, postérieurs à l'origine des croyances qu'ils nous ont transmises. Ils contiennent déjà des idées d'âges différens qu'il est d'autant plus malaisé de discerner,

que ces livres donnent pour contemporain et primitif tout ce qu'ils renferment. Plus tard, les sources où on puise le dogme deviennent toujours moins pures : ce sont des poètes qui mêlent à la tradition leur fantaisie et la transforment au gré de l'art, des historiens qui se trompent souvent, qui essaient ou adoptent des explications et les donnent pour des faits avérés; des philosophes enfin qui, ici comme ailleurs, accommodent tout à leurs systèmes. Les écrivains venus quand toutes ces causes d'erreur avaient déjà agi, ont fait souvent, sur les fables anciennes, des compilations sans discernement où sont accueillis les récits les plus suspects, et confondues les traditions des époques les plus éloignées. Ils ne peuvent être de quelque usage que lorsqu'on a reconnu les sources diverses où ils ont puisé, l'âge et l'autorité de chacune, et le parti qu'ils en ont tiré. On voit quel effrayant travail la critique doit entreprendre sur chaque fait de l'histoire des dieux, de toutes assurément la plus embrouillée, et, sans ce travail, le mensonge et la vérité se trouveront dans un pêle-mêle qui ne permettra aucune confiance.

Cela fait, reste le plus difficile peut-être. Les fables mythologiques restituées sous leur véritable forme, il faut découvrir leur sens, et rien n'est plus aisé que des interprétations arbitraires; c'est ici surtout que l'habitude des rapprochemens, fussent-ils les plus ingénieux, a du danger, et que la circonspection la plus patiente est indispensable. Aucun pays de l'antiquité ne nous est mieux connu que la Grèce : il semble qu'on ait dû tout explorer. Cependant des points essentiels de sa mythologie ne sont pas encore fixés; les savans les plus habiles défendent des opinions contraires. Herrmann s'est illustré par le ridicule de ses conjectures. Creuzer, si remarquable à tant d'égards, a plus d'une idée décidément fausse et ne possède pas de méthode certaine; jusqu'à Ottfried Müller, connu par son histoire des Doriens, on n'en avait point d'assurée pour se guider dans cet inextricable labyrinthe.

S'il en est ainsi de la Grèce, l'Orient gardera long-temps encore des obscurités. On a fait bien des découvertes sans doute : c'est assez pour légitimer de belles espérances, c'est souvent trop peu pour conclure. Les Champollion et les Letronne n'ont pas dérobé au sphinx égyptien toutes ses énigmes. Nous n'avons pour Babylone et la Phénicie que des inscriptions mal déchiffrées, des témoignages étrangers, et un court fragment traduit de Sanchoniaton, dont l'authenticité n'est pas très avérée. La Perse ne sera connue que lorsque M. Burnouf aura restitué le *zend* et achevé l'interprétation des

livres sacrés écrits dans cette langue, car la traduction d'Anquetil est trop incertaine et trop décolorée pour avoir aucune valeur réelle. Si nous passons à l'Inde, les Védas sont loin d'être connus; on n'en a traduit qu'un seul, et l'on étudie depuis bien peu de temps les poèmes mythologiques. Mais cette ignorance n'est rien auprès de celle où nous sommes du bouddhisme, c'est-à-dire de la religion qui compte le plus de sectateurs, et dont la littérature est la plus considérable. A peine a-t-on rapidement feuilleté quelques-uns des innombrables volumes qui encombrent les bibliothèques de ses cloîtres.

Avec cette pénurie de renseignemens positifs, il ne suffit pas de dire que le procédé de M. Quinet ne doit pas s'employer ici; il faut aller plus loin et reconnaître que son livre est venu trop tôt. L'histoire universelle des religions n'est pas encore possible. Les matériaux ne sont pas réunis; il reste trop de terres inconnues pour tracer déjà cette carte. On est alors réduit à combler les lacunes de la science par des conjectures, et, fussent-elles justes, elles manqueraient cependant d'autorité. On n'accorde plus en effet de confiance qu'à une méthode sévère, parce qu'elle donne seule des résultats assurés : sa lenteur apparente est l'unique moyen de ne pas perpétuer les incertitudes, et sa réserve, sa timidité, mènent à des idées plus vastes que ne les aurait conçues de lui-même l'esprit le plus hardi. L'histoire des sciences naturelles depuis un demi-siècle en est la preuve évidente.

Le livre de M. Quinet a nécessairement les caractères d'une œuvre prématurée. M. Quinet distingue dans l'antiquité trois civilisations, celles de l'Orient, de la Grèce et de Rome. Il parle des immenses étendues de l'Orient et de tous ses empires comme d'un seul pays et d'un même empire. Il n'a fait, du reste, que suivre en cela les habitudes de la philosophie de l'histoire en France et en Allemagne. Cette division est consacrée depuis assez long-temps par l'usage; mais n'est-il pas permis de se demander si elle est aussi fondée qu'on paraît le croire, s'il est bien sûr que l'Orient ait cette uniformité qu'on est convenu de lui reconnaître?

Quand on le regarde de près, la nature et l'homme y offrent un spectacle singulièrement varié. Voyez l'Asie : elle est la terre des contrastes. Au milieu de l'Asie orientale s'élève un plateau considérable. Soutenu par l'Himalaya et l'Altaï, il descend vers le nord par trois gradins que des chaînes puissantes séparent : le Tibet avec ses vallées alpestres, la source des fleuves sacrés, ses monastères et ses cités populeuses à la hauteur du Mont-Blanc; puis l'immense désert

de Cobi, pierreux, désolé, battu par les tourmentes, farouche patrie d'Attila, de Gengiskhan et d'autres grands dévastateurs; plus bas enfin, des volcans au milieu des steppes, des lacs solitaires, et les tombeaux mystérieux de peuplades disparues. Au pied de ce plateau colossal, et séparées par ses neiges éternelles, ses vastes étendues, ses montagnes infranchissables, se déroulent quatre plaines basses, la Sibérie avec ses fleuves glacés, les rizières de la Chine, les campagnes parfumées de l'Inde et les vergers de Samarcande. L'Asie occidentale, moins massive, plus richement découpée, a une physionomie toute différente. Au lieu d'un plateau entouré de plaines basses qu'il isole, on y trouve la plaine de l'Euphrate environnée des trois plateaux de la Perse, de l'Arménie et de l'Asie mineure, puis à l'écart non plus une Sibérie, mais les solitudes africaines de la péninsule arabique. C'est la disposition contraire. Babylone, sur les bords de son fleuve, loin de séparer les peuples, les invite à descendre vers elle pour se rencontrer dans ses jardins : rendez-vous des marchands et des princes, des caravanes et des empires, des richesses et des ambitions de l'Orient, elle est le centre d'un vaste monde dont elle unit toutes les parties. Ces deux moitiés de l'Asie sont si bien séparées, qu'il n'y a que deux portes étroites pour conduire de l'une à l'autre. L'une de ces portes est au nord dans les steppes, et c'est par elle que descendent les hordes mongoles pour ravager le monde; l'autre, au midi, mène de l'Iran dans l'Inde et a laissé passer les Perses, Alexandre et les Arabes. Par l'une sortent la destruction et la barbarie, par l'autre entrent avec la conquête de nouvelles civilisations. La chaîne de l'Hindoukhousch enfin, qui relie le Tibet à la Perse, vrai centre géographique de l'Asie, est de tous les points du globe celui qui présente les contrastes les plus vivement heurtés; les plaines les plus basses et les plateaux de la plus grande hauteur s'y rencontrent brusquement. On parle d'uniformité, et je ne vois que variété, variété de structure, variété de climats, variété d'aspects, variété dans les trois règnes. Je n'ai rien dit pourtant de l'Afrique, que l'on comprend aussi sous le nom d'Orient, et qui est à tous égards si différente de l'Asie.

Les peuples se ressembleraient-ils davantage? Assurément le même génie ne respire pas dans les maximes politiques de Confucius, dans les épopées sacerdotales de l'Inde, dans les liturgies du Zend Avesta. Les extases des ascètes du Gange ont peu de rapports avec la froide sagesse du lettré chinois. L'ame héroïque des Perses n'a pas animé les géomètres et les théosophes de l'Égypte. Je compte

en fait de religions le panthéisme, le nihilisme, le dualisme, le christianisme, l'islamisme. Si ces doctrines ne sont pas différentes, que restera-t-il donc à distinguer? Si je ne regarde plus aux cultes, je ne vois partout encore que diversité profonde, diversité de races, diversité de langues, diversité de mœurs, c'est-à-dire de tout ce qui sépare le plus l'homme de l'homme.

Qu'est-ce qui ferait d'ailleurs l'unité de l'Orient? Aucun système religieux, car tous y ont eu place. On a dit pourtant que c'était l'adoration panthéiste de la nature. Mais, sans parler de Moïse, de Jésus-Christ, de Mahomet, en Chine cette adoration n'a pas eu lieu, et la religion des Perses est, nous pouvons déjà le savoir, la plus spirituelle, la plus pure d'idolâtrie de toutes les religions païennes. L'Occident d'ailleurs a connu aussi le panthéisme. La Grèce ne s'en affranchit jamais entièrement; elle le retint dans les mystères, et on le retrouve dans les mythologies des Germains et des Slaves.

Dira-t-on que c'est l'immobilité qui distingue l'Orient? Mais l'Asie occidentale nous offre un spectacle assez agité sans doute, et dans l'Asie orientale l'Inde a eu toutes les phases d'un complet développement : d'abord une religion sacerdotale, un culte grand et simple, des hymnes majestueux, puis la plus riche mythologie et des épopées pour livres sacrés, plus tard enfin une philosophie qui se termine par des systèmes pareils à ceux d'Épicure, de Lucrèce, d'Helvétius, c'est-à-dire la foi, la poésie et le doute, — l'enfance, la jeunesse, la décrépitude; que veut-on de plus? J'oubliais encore le plus vaste des schismes, l'origine, les luttes, la défaite de l'hérésie de Bouddha. Quand on parle de l'immobilité de l'Orient, on ne se souvient pas non plus qu'en introduisant dans le monde les diverses religions qui s'y sont succédé, il y a introduit presque toutes les ères nouvelles.

Veut-on saisir dans les civilisations de l'Orient un trait qui leur appartienne à toutes, et qui manque à celles de l'Occident; on cherche en vain, et, chose singulière, ceux qui ont fait de l'Asie et de l'Afrique un seul empire, distinguent ensuite les deux civilisations qu'unissent les plus étroits rapports. Ils ont confondu la Chine, l'Inde, l'Égypte, la Perse, et ils font de la Grèce et de Rome deux époques de l'histoire, deux âges de l'humanité. Ils ont raison cette fois, car, malgré leurs analogies, la Grèce et Rome offrent des différences dont on doit tenir compte; mais, si on les a maintenues avec tant de scrupule quand on connaissait bien les faits, n'est-il pas permis de soupçonner que, si on les a à ce point négligées ailleurs, c'est qu'on était moins exactement informé? Cette division de

l'histoire était plutôt excusée par l'état de la science que justifiée par la nature des choses; elle n'a jamais eu de sens précis; elle a introduit des idées fausses, et il est temps de l'abandonner.

M. Quinet avance plusieurs opinions qu'on pourrait également contester. Il croit que les hommes à l'époque patriarcale ont eu partout pour premier culte celui de la lumière naissante du jour. Le Rig-Véda qu'il cite le prouverait difficilement, et, quand il nomme Apollon pour montrer qu'il en a été ainsi en Grèce comme ailleurs, il est trop aisé de lui répondre qu'Apollon n'est pas un ancien dieu, qu'il a été précédé de deux dynasties célestes, et qu'il appartient à l'âge héroïque. M. Quinet pense que la seconde révélation s'est faite par l'Océan. C'est encore une conjecture. L'âge relatif des religions, tel qu'il le donne, n'a pas non plus de certitude. Il fait dériver l'Égypte de l'Inde; mais ni la langue, ni la race, ni les croyances, ni aucune tradition authentique, ne confirment cette origine. La civilisation égyptienne est essentiellement autochthone, et c'est la vallée du Nil qui cache toutes ses sources. Je ne dis rien des fréquentes analogies qu'il établit entre les dieux des diverses religions. Je passe au judaïsme. M. Quinet croit que Jéhovah s'est révélé par le désert. Cette idée ne rend pas compte de tous les faits. Je ne vois point d'abord, comme cela devrait être, que Jéhovah ait eu besoin du désert pour se révéler : il s'est manifesté partout ailleurs. Avant d'y conduire les Hébreux et d'apparaître sur le Sinaï, il se montra aux patriarches dans toutes les terres de leurs pèlerinages, à Moïse pendant la captivité d'Égypte, et plus tard, après les quarante années, aux juges, aux rois, aux prophètes, aux sacrificateurs, non-seulement dans la solitude, mais dans les villes, sur la terre de Baal et d'Astarté, et sous les saules des fleuves de Babylone aussi bien que sur les bords du Jourdain. Comme il ne relève pas de la nature, le lieu de ses entretiens avec l'homme semble lui être indifférent, tandis que Brahma apparaît sur l'océan de l'Inde, Ormuzd dans le ciel de la Perse, Osiris sur la barque sacrée du Nil, Jupiter sur les sommets olympiens, et qu'ils n'auraient pas pu avoir une autre patrie. D'ailleurs les vides et monotones étendues du désert, son immuable immensité, ses solitudes embrasées, annoncent un dieu unique et spirituel sans doute, mais abstrait aussi, solitaire, éternellement immobile sur son trône inaccessible, dieu du déisme et de la fatalité qui règne de loin sur ces espaces dépouillés et sur leur triste silence. Le dieu de Moïse est bien différent. Il ne s'isole point du monde, il n'est pas relégué par-delà les bornes de l'univers,

il habite au milieu de son peuple, il guide ses voyages, il accompagne ses exils, il le cherche dans ses égaremens, et il lui a promis de s'incarner un jour dans la race de ses rois. Or, cette idée de l'incarnation n'a pu être donnée par la nature morte du désert. Ce n'est pas tout : la mémoire de la chute, l'espérance de la rédemption, remplissent, dès les premières pages, les livres saints des Hébreux. Comment les sables brûlans auraient-ils redit à l'homme cette tragique aventure et cette promesse? Ils pouvaient parler de mort, et peut-être ainsi d'anathème et de mal; mais qui leur aurait donné une voix pour raconter la clémence et le pardon?

Jéhovah n'est donc point à l'image du désert. Je cherche le dieu qui peut l'être, et je trouve cette ressemblance empreinte sur les traits d'Allah. Je vois aussi que le dieu de Mahomet se révèle par un poète à des tribus enthousiastes de poésie, qu'à un peuple passionné et belliqueux il promet un ciel de voluptés et une terre de combats, et je me dis qu'il est vraiment le dieu naturel du désert et de ses hardis cavaliers.

Une dernière remarque. M. Quinet, en examinant le rapport du christianisme aux religions païennes, voit dans les panthéismes anciens une vaste prophétie de l'Évangile. Il faut bien s'entendre. Tous parlent sans doute de chute, de rédemption, d'incarnation. Dans les pagodes de l'Inde, dans les temples de l'Égypte, dans les mystères de la Grèce, dans les orgies asiatiques, on célébrait la mort et la résurrection du grand dieu. A l'époque où le soleil pâlit, où la nature tombe en défaillance, c'était sa vie que l'on croyait voir s'éteindre. Les peuples se répandaient dans les campagnes en troupes gémissantes qui répétaient la triste nouvelle, chœur désolé qui semble répondre de loin aux filles de Jérusalem sur le Golgotha et unir sa grande plainte à leurs lamentations et aux cantiques de l'église en deuil. Bientôt après on voyait le dieu renaître, et, pour célébrer sa victoire sur le tombeau, on s'abandonnait à tous les joyeux délires. Partout ainsi on croit d'abord retrouver des Bethléem, des Calvaires, des sépulcres divins dont la pierre est brisée, et, avant le fils de Marie, des Christs dont la merveilleuse histoire rappelle la sienne.

Il y a une différence entre eux et lui pourtant. Ces Christs qui l'ont précédé ne sont pas seulement venus partager nos douleurs : ils ont connu nos passions, ils nous donnent d'impurs exemples, ils exigent un culte infame, et, au lieu des hymnes pénitens, des saintes voluptés, des chastes allégresses de l'amour divin, ils demandent à leurs fêtes de sauvages clameurs, de fougueuses voluptés, et pour

prêtresses les ménades échevelées. Au printemps, quand ils renaissaient dans la nature, ils réveillaient la fiévreuse jeunesse du sang, ils rallumaient les brûlans désirs, et leurs adorateurs, par piété, croyaient devoir se livrer à une licence effrénée. Le Christ dont l'église célèbre alors aussi la résurrection, lui commande de mourir à la chair, au lieu de vivre à elle; il ne réforme pas la loi des anciens dieux, il l'abolit, et en promulgue une absolument contraire.

Il n'y a entre le christianisme et le panthéisme devant la pensée qu'une seule différence : l'un distingue, sans les désunir, le créateur de la créature, et maintient sa personnalité; l'autre abîme Dieu dans l'univers et le disperse dans l'infinie multitude des êtres. Du reste, ils se ressemblent à s'y méprendre. Cela s'explique : le panthéisme, qui adore Dieu dans la nature et l'humanité, retrouve en elles du moins ses traits empreints, et possède ainsi son image. Cette unique différence, qui, dans l'ordre de la pensée, n'est qu'un fil d'or à peine visible, s'entr'ouvre comme un abîme dans l'ordre moral, et, si les dogmes se touchent par tous les points, les volontés ne se rencontrent par aucun. Le panthéisme divinise les passions, nous égare dans tous les attraits sensibles, nous emprisonne dans l'univers, et ne connaît au-delà que la nuit du néant, ou je ne sais quel insaisissable fantôme sans forme et sans réalité, qui ne mérite point de nom. Il nous refuse Dieu en un mot; le christianisme nous adresse à lui, et ne permet les autres affections qu'après les avoir consacrées et transfigurées par cet amour suprême qui prête à tout son éternité, son immensité. Les deux volontés qu'ils donnent sont donc incompatibles; l'une mène si peu à l'autre, qu'elle en détourne; elle y prépare si mal, qu'elle est son seul obstacle, car elles décident en sens contraire la grande alternative qui nous est offerte relativement à Dieu. Entre religions, il ne peut pas y avoir de contradiction plus importante. Le christianisme et le panthéisme cachent donc sous le même vêtement des dieux ennemis, et sous des traits pareils deux ames toutes différentes.

Tout cela n'est encore que la moitié du livre de M. Quinet. L'histoire des cultes n'est que le commencement de ce qu'il s'est proposé. Il a voulu déduire aussi la société civile de l'institution religieuse, et montrer comment la vie entière des peuples, gouvernement, art, science, se rattache à leurs croyances et dépend d'elles. Il ne faut pas chercher, en effet, le vrai secret des choses humaines sur les champs de bataille, ni sur les places publiques, ni dans les palais : on doit le demander plutôt au désert où s'alluma le buisson ardent et aux

sanctuaires de tous les peuples. C'est là que se cachent les pensées qui gouvernent invisiblement les sociétés. L'homme est toujours à l'image de ses dieux : leurs aventures sont les siennes, ils subissent à la fois pareilles révolutions. On disait hier que les dogmes étaient l'œuvre de la politique : c'est l'inverse qu'on dit aujourd'hui, car les siècles se continuent en se contredisant; mais le nôtre a cette fois son tour d'avoir raison. Les dieux de l'Olympe ont précédé les législateurs des républiques grecques, le christianisme existait avant les libertés modernes, et le Coran avant le califat.

Deux faits frappent surtout M. Quinet parmi les institutions sociales du monde ancien, les castes et l'esclavage. Les castes sont en effet une des institutions les plus étonnantes. Dans un même état, plusieurs sociétés entièrement distinctes; à l'une le sacerdoce, à la seconde les armes, à d'autres le commerce, l'industrie, l'agriculture; l'inégalité la plus choquante éternisée par l'hérédité, immuable comme le destin; la liberté personnelle renoncée à jamais, et, chez ceux qui souffrent le plus de cet ordre, aucun étonnement, aucun murmure, aucune révolte. Ils se courbent sous leur sort, ils s'interdisent comme un blasphème toute pensée de le changer, ils se croient même exclus du droit à la vertu et à la piété, et se considèrent comme voués de Dieu à l'impureté : cela est étrange assurément. La violence seule est insuffisante pour l'expliquer, car elle n'étouffe pas une secrète protestation; d'ailleurs partout la caste sacerdotale est au-dessus de celle des guerriers. Au moyen-âge, on vit quelque chose de pareil : clergé, noblesse, bourgeoisie, servage, n'étaient-ce pas, semble-t-il d'abord, les castes de l'Orient? Mais les classes opprimées faisaient un constant effort pour s'affranchir, et puis elles retrouvaient devant Dieu l'égalité; dans l'église, tous n'étaient plus que des frères. L'esprit de la religion condamnait ces distinctions, elles n'ont pas pu se maintenir.

C'est dans l'Inde et l'Égypte que les castes ont été instituées avec le plus de puissance. L'Inde mérite surtout d'être remarquée à cause du nombre prodigieux de ses castes et du sort cruel fait à quelques-unes. On trouve aujourd'hui sur la côte du Malabar, dans le pays le plus beau de la terre, où la nature invite à vivre de fête et d'amour, d'innombrables malheureux réduits à l'existence la plus triste. Ils n'habitent jamais dans les villes ni même près des bourgs ou des villages; ils sont relégués dans les solitudes, loin des autres hommes. L'eau même est souillée de leur ombre et doit être ensuite purifiée par le soleil, la lune ou le souffle du vent. Les aperçoit-on

sur une route où passe un brahmane, ils sont poursuivis et tués pour que le saint personnage ne respire pas le même air qu'eux. Le seul moyen qu'ils ont de se protéger alors est de pousser un grand cri pour avertir de loin de leur voisinage et prendre le temps de se cacher dans le fourré. Quand ils sont pressés par la faim, ils s'approchent des villages, crient, déposent à terre des corbeilles tressées, se retirent à l'écart, et viennent ensuite prendre les alimens laissés en échange de ce qu'ils ont offert. On n'est pas surpris que, dégradés à ce point, ils aient presque perdu la physionomie humaine, et que leur langue soit à peine articulée. Cette abjection a cependant son orgueil et sa hiérarchie; ces malheureux ont tous à mépriser quelqu'un qui leur semble plus vil qu'eux. Les Pouléahs ne se mésallient jamais avec les Parias, et les Niadis, qui sont si impurs, qu'un esclave se souille à leur contact, refusent de manger à la même table qu'un Européen.

Ces lois barbares étonnent d'autant plus qu'elles sont reçues par un peuple doux et affectueux. Une suave mansuétude respire dans sa poésie et donne à son imagination les graces du cœur : il n'a rêvé que touchantes amours et inépuisables fidélités. Cette forêt où se cachent les Parias est celle aussi où se promènent Sacontala et ses charmantes sœurs; elles vivent de pitié, elles ont l'ame malade d'une infinie tendresse, elles savent plaindre l'insecte caché dans l'herbe, les fleurs de la solitude, les oiseaux qui chantent dans le feuillage, et elles n'ont pas été émues de compassion pour les plus infortunés des hommes.

Une erreur religieuse peut seule dénaturer l'homme à ce point. Le panthéisme explique suffisamment les castes : son dieu, qui se démembre dans la nature, se démembre aussi dans la société. Tous les hommes viennent de lui et n'ont pourtant pas la même origine. Les brahmanes sont sortis de sa bouche, les kchatryas sont formés de ses bras, les vaisyas de ses cuisses, les soudras de ses pieds. Plus le dieu se démembre et les dieux inférieurs deviennent nombreux, plus aussi l'état se divise et les castes se multiplient. C'est là où le panthéisme a été le plus puissant que l'institution des castes a été la plus solide. Dans la Perse, elles sont moins marquées, les Juifs ne les ont pas connues; en Chine, elles n'ont jamais existé, le bouddhisme les a abolies partout où il les a rencontrées, et le dieu de Mahomet a établi l'égalité civile dans toutes ses conquêtes.

L'esclavage a plus d'un rapport avec les castes, mais il est bien plus général : il n'y a pas de pays où il n'ait existé. Partout nous le

retrouvons : dans la Grèce et à Rome, il grandit avec la liberté. Ces républiques anciennes, dont le nom réveille tant de généreux souvenirs, étaient pourtant fondées sur une odieuse injustice. Cet homme sans nom, sans volonté, sans famille, sans patrie, cette chose, ce néant qu'on appelle esclave, était leur soutien nécessaire. Otez-le, ce bel édifice s'écroulera. Jamais sans doute on ne verra plus sur aucune place publique se presser une aussi noble foule que sur le pnyx d'Athènes ou le forum de Rome; mais, pour se donner ainsi tout entiers au soin de la liberté, de la patrie et de l'art, ces citoyens devaient abandonner le reste. Sans l'esclavage, tant de génie et d'héroïsme n'aurait pas été possible. Ce qu'il y a encore ici de remarquable, c'est que les plus éclairés, les plus désintéressés de ces républicains le considéraient, je ne dis pas comme utile, mais comme juste; il leur semblait légitime, et ils y étaient pourtant eux-mêmes exposés à chaque nouvelle guerre.

Un préjugé aussi universel doit reposer sur une croyance. Point de polythéisme sans esclavage. Un certain rapport existe donc entre eux. L'unité humaine fut brisée quand chaque peuple adora des dieux différens. Chaque nation considérait les autres comme barbares, moralement et religieusement déchues, inférieures de tout point, et toutes les inégalités se trouvaient sanctionnées par là. Comment d'ailleurs l'esclave se serait-il plaint de son abaissement? S'il levait les yeux au ciel, il y voyait sa sentence confirmée. La servitude y était montée. Les dieux étaient partagés en divers ordres : au sommet un monarque de l'univers, puis les grands dieux, superbes, oisifs, qui n'ont qu'à respirer l'encens et à recevoir des hommages; au-dessous une tourbe de dieux inférieurs, les uns enchaînés, fers aux mains et aux pieds, comme les Titans et les dieux dépossédés; les autres, infatigables ouvriers, cyclopes, telchines, cabires, véritables prolétaires du ciel, qui, dans les ateliers de la nature, sont livrés à un labeur sans salaire et sans fin. Polythéisme, esclavage, ces deux systèmes s'appelaient l'un l'autre. Pour y remédier, il fallait non pas réformer, mais détruire la société antique. Pour effacer la servitude sur la terre, il fallait l'effacer dans le ciel; car, si Dieu est partout égal à lui-même, l'homme fait à son image est partout l'égal de l'homme, et, avec l'unité de Dieu, les castes et la servitude disparaissent à la fois.

M. Quinet signale également l'influence des révolutions religieuses sur le développement de l'art et de la philosophie. La pensée n'a-t-elle pas en effet pour principes les idées éternelles, et l'histoire de

Dieu est-elle autre chose que leur histoire? Qu'est ensuite la beauté? Se trouve-t-elle dans les rougeurs du soir, dans l'immensité des nuits, dans la magnificence des océans, dans la fleur, dans le mystère des bois, peut-être dans un sourire d'amour, dans un regard de consolation? Elle est dans tout cela sans doute, répond M. Quinet; mais elle y est fragile, fugitive, et notre tristesse, quand nous voyons la fleur se faner, les graces de la jeunesse déchoir, nous dit assez que cette beauté périssable est incomplète aussi, qu'elle nous a trompés, qu'elle ne saurait nous suffire. Notre rêve en demande une que rien ne puisse jamais ni altérer ni dépasser; et cette éternelle perfection, dont le souvenir confus est dans toutes nos admirations, qui peut-elle être que Dieu? La religion est donc l'idéal qui règne sur chaque peuple. Ce n'est pas que l'art se confonde avec elle. En grandissant, il s'émancipe, il réclame l'indépendance, il ne tarde pas à mêler aux traditions consacrées ses libres imaginations, il altère bientôt le dogme. Les artistes, à vrai dire, n'ont qu'un culte, celui de la souveraine beauté; tous ils cherchent, sans le savoir, le même dieu, et c'est pour cela que l'art, chez les divers peuples, se ressemble bien plus que la religion.

L'histoire de l'art s'ordonne, d'après ce principe, en autant d'époques que l'histoire des cultes. En Orient, c'est la nature que l'homme adore; c'est elle qui le ravit de terreur ou d'amour, qui possède sa pensée, qui inspire ses rêves. Pour exprimer cette beauté, il faut un art d'où l'homme, pour ainsi parler, soit absent, et qui, par sa géométrie, sa grandeur et son mystère, traduise aux yeux l'ordonnance mystique de l'univers : il n'y a que l'architecture qui puisse faire cela. En Grèce, l'homme s'adore lui-même, et c'est sa forme que prend la beauté. L'art qu'a produit cette nouvelle phase de l'idée divine est et devait être la statuaire, qui idéalise l'homme, le dépouille de ce qu'il a d'éphémère, de caduque et de mortel, imprime à ses traits la sereine majesté de l'apothéose, tempère d'un calme suprême toutes ses agitations et toutes ses douleurs, lui prête la grandeur des dieux et donne aux dieux sa figure. Avec le christianisme, la sensualité païenne fut abandonnée; les artistes firent pénitence, la beauté resplendissait pour eux dans les traits affligés et le regard miséricordieux du divin coupable. Ce fut alors que la peinture, de tous les arts du dessin le moins matériel, parvint à sa perfection, et la musique aussi, la seule voix fidèle que le cœur trouve pour chanter les joies de l'amour et ses mélodieuses tristesses.

Raconter l'histoire de l'art, c'est dire ainsi les évènemens de la

passion dont le monde est épris pour la beauté et les rêves qui sont venus enchanter la terre. Pour faire dignement ce récit, il faut un esprit hospitalier à toutes les admirations, et l'on ne sera pas surpris que les pages sur la littérature et sur l'art soient les plus belles du livre de M. Quinet. Nous ne comprenons un chef-d'œuvre, nous ne saisissons son intime secret qu'au moment où l'enthousiasme qui l'a inspiré s'allume aussi dans notre ame. M. Quinet a cette sympathie qui fait vivre de l'ame des peuples et des grands poètes. Il a compris également le génie tendre et mystique, les royales idylles, les majestueuses rêveries de l'Inde, le sévère enthousiasme, l'élan rapide, le trouble pathétique de la poésie hébraïque, et le repos harmonieux des immortels de l'Olympe, de ces dieux d'Homère et de Phidias qui règnent par leur beauté. Cette intelligence universelle de tout ce qui est beau est un des bonheurs de notre époque, et chose nouvelle en France surtout, où naguère on n'admirait que les Grecs et les Latins. Encore les jugemens de La Harpe sur Eschyle et Sophocle ont-ils à peu près le mérite de ceux de Schlegel sur notre théâtre. Aujourd'hui nous savons accueillir les génies de tous les siècles, et personne ne les a mieux fêtés que M. Quinet.

On voit l'impression que laisse son livre. Au point de vue d'une méthode rigoureuse, il est prématuré; mais on a beau vouloir se défendre, l'éclat du style et la générosité de la pensée ont un charme qui fait plus d'une fois oublier l'incertitude des résultats. On est assuré, avec M. Quinet, de goûter ce noble plaisir de vivre que donnent les sentimens élevés; il ne souffre rien de médiocre pour l'homme : cette grandeur ne devait pas lui faire défaut dans un sujet pareil, et l'on n'a jamais à craindre de sa part les idées mesquines que l'on rencontre trop souvent chez ceux qui l'ont traité avant lui. Quand il deviendra possible de faire l'histoire des religions anciennes, il faudra pour cette œuvre, avant tout, la plus vaste et la plus minutieuse érudition et la critique la plus pénétrante. Le sévère génie de la méthode ne suffira pas cependant. Pour bien saisir des temps aussi différens des nôtres que ceux de la mythologie, pour ne pas relever seulement leur image morte, pour redonner une ame à un passé aussi étrange et comprendre sa vie, il faut savoir dépouiller l'homme moderne et revêtir l'homme antique; cela ne se fait pas sans le secours d'une rapide intuition, d'une intelligence sympathique comme celle des poètes, et d'une imagination puissante. L'histoire des religions est ensuite la plus grande de toutes : c'est elle qui raconte les pensées les plus sublimes et les scènes les plus solennelles; un esprit élevé et ma-

jestueux est seul digne de l'écrire. On ne contestera pas à M. Quinet ces brillantes qualités, et il leur doit d'excellentes choses là où elles suffisaient, quand il aborde des faits bien établis, toutes les fois, en général, qu'il abandonne les obscurités des systèmes théologiques, et surtout lorsqu'il se met à parler de littérature et d'art.

Cela nous fait espérer un beau livre dans le nouveau volume qu'il annonce. Au lieu des écueils qu'il a rencontrés cette fois, il trouvera partout l'avantage d'un sujet connu, et qui, plus qu'aucun autre, réclame un talent de la nature du sien. Il y a, en effet, dans l'histoire des religions modernes bien des choses qui, sous nos yeux depuis long-temps, demeurent encore inaperçues et ne peuvent être signalées que par un esprit comme celui de M. Quinet. On a jusqu'ici séparé l'évènement civil et l'évènement religieux. M. Quinet partira d'un principe plus juste en expliquant l'un par l'autre, les empires d'Orient par l'islamisme, les institutions du moyen-âge par le catholicisme, les libertés modernes par la réforme. C'est rendre à l'histoire religieuse toute son étendue, à l'histoire civile toute sa grandeur; il en jaillira sur les deux une riche lumière. Ce plan est largement conçu, et il peut être réalisé. M. Quinet ne réussira cependant qu'à une condition. On désirerait souvent chez lui plus de précision. Il quitte volontiers le terrain des faits pour des idées générales qui, sans contours assez arrêtés, échappent quand on veut les saisir. M. Quinet s'est trop laissé dominer par cette tendance. Ce n'est pas qu'il y cède toujours : il a su plus d'une fois la combattre avec succès. Qu'il lutte donc encore, qu'il néglige moins la partie positive de l'histoire, qu'il détermine plus rigoureusement sa pensée, et alors il pourra faire un livre digne du sujet, et tenir tout ce que nous a promis son talent.

A. Lebre.

LE SALON

DE 1842.[1]

On a remarqué depuis quelques années un progrès évident dans la peinture de paysage. Ce genre, après un assez long interrègne, a éprouvé une sorte de renaissance. Une foule de jeunes talens s'y sont produits, et, dans cette branche de l'art du moins, les artistes modernes suivent d'un peu plus près que dans les autres les pas de leurs devanciers. Ce résultat n'a rien qui doive étonner. Il est conforme à la marche générale de l'art et aux traditions particulières de l'art français. Le paysage, en effet, n'est apparu qu'assez tard dans le développement historique et chronologique de la peinture. On a mis en question si les anciens l'ont connu, et les récits des historiens aussi bien que les monumens tendent à faire adopter la négative. Rien ne prouve que les Grecs et les Romains aient traité le paysage comme une spécialité, directement et pour lui-même à la manière des modernes. Ce n'est qu'incidemment et accessoirement qu'ils ont emprunté aux champs et aux productions de la nature végétale quelques sujets d'imitation. Les murs de Pompéi suffisent pour donner une

(1) Voyez la livraison du 1er avril.

idée de ce qu'ils faisaient en ce genre. Les anciens ne paraissent pas avoir eu autant que les modernes le sentiment des beautés de la nature; ils ne s'en sont jamais fait un spectacle à part, et ne l'ont guère considérée que comme la demeure de l'homme et des êtres surnaturels dont ils l'avaient peuplée. En la divinisant au point de vue polythéiste, ils l'avaient pour ainsi dire incorporée à la forme humaine et transformée en un drame :

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots;
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.

Telle était la nature des Grecs : un théâtre où ils ne voyaient que les acteurs. Le christianisme mit en fuite toute cette population. Il débarrassa les rivages des fleuves de ces vieillards barbus et couchés sur leur urne, il expulsa des forêts les hamadryades et les sylvains, il permit au soleil de marcher seul dans l'espace sans le secours des coursiers d'Apollon, il ôta à Junon, à Neptune et à Jupiter, le gouvernement de l'atmosphère,

Et chassa les tritons de l'empire des eaux.

La nature dès-lors apparut aux yeux de l'homme telle qu'elle sortit des mains du créateur, animée de son souffle puissant, et pour raconter sa gloire. Elle devint immédiatement la propriété de la science et celle de l'art. Le paysage fut possible.

Ce n'est cependant que bien des siècles après cette révolution morale que la peinture s'avisa de reproduire ce ravissant spectacle. A l'origine et pendant la plus belle époque de l'art chrétien, la nature ne joua qu'un rôle secondaire dans les représentations plastiques. La peinture fut alors essentiellement hiératique et historique. Le sentiment religieux, dirigé et fortement maintenu dans une voie déterminée par les formules précises du dogme et les traditions écrites et orales de l'histoire sacrée, trouvait dans ces croyances et dans ces traditions les thèmes de représentations les plus riches, les plus élevés, les plus touchans et les plus frappans. Il s'y circonscrivit exclusivement. Ce monde matériel, d'ailleurs, que nos langues modernes appellent la nature, n'était et ne devait être, dans l'esprit du christianisme primitif, qu'un objet de dédain et même de réproba-

tion. C'est la matière et la chair, c'est-à-dire, en langage théologique, le démon. Les regards du chrétien, toujours dirigés vers les régions du monde spirituel, fuyaient les images des beautés terrestres comme une tentation. Ce sentiment était même si actif dans les premiers temps de la ferveur religieuse, que plusieurs pères, tels que Tertullien, saint Clément d'Alexandrie, Origène, saint Augustin, soutinrent que le Christ avait dû être laid; et plus tard une prévention analogue fit souvent réprouver les tentatives de l'art lorsqu'il chercha à embellir les types grossiers et sans grace des figures byzantines. Indépendamment de cette cause toute morale qui limitait les applications de l'art à la représentation de la figure humaine, la destination des œuvres, toujours employées à l'ornement des temples et dans un but d'édification, entretenait ces habitudes. Enfin, plus indirectement, les procédés techniques de la peinture, alors bornés à la fresque et à la détrempe, et qui offrent peu de ressources pour les effets de lumière et de clair-obscur, et en général pour produire l'illusion matérielle, contribuèrent peut-être à quelque degré au même résultat. Aussi, chercherait-on en vain dans toutes les peintures exécutées avant Raphaël, et dans celles de Raphaël lui-même, rien qui ressemble à un paysage proprement dit. Ce genre n'a même jamais pénétré dans les écoles romaine et florentine, sauf dans les dernières époques de leur histoire.

C'est à Venise qu'est né le paysage; c'est là qu'on l'a vu pour la première fois devenir l'objet direct et principal de l'imitation pittoresque, et les êtres animés et l'homme lui-même n'y plus figurer que comme des accessoires ou des commentaires. Il était naturel qu'il se produisît de préférence dans cette école qui, tournée de bonne heure vers le côté matériel de l'art et maniant la couleur avec une force souveraine, cherchait, avant tout, à éblouir et charmer les yeux, et pour qui tous les sujets étaient bons à représenter, pourvu qu'elle y pût faire jouer la puissance de sa main, et tous les objets bons à peindre, pourvu qu'elle pût déployer sur eux l'éclatante et somptueuse parure de sa palette. L'école vénitienne introduisit dans l'art l'éclectisme, qui, ici comme ailleurs, ressemble assez au scepticisme, du moins par ses effets. Elle n'a eu aucun paysagiste spécial et de profession; mais la plupart de ses maîtres firent des paysages. Le Titien s'y distingua particulièrement, et fut le créateur du genre en Italie. Il le traita dans une manière grande et poétique, qui fut aussi celle de l'école bolonaise tout entière, et surtout des Carraches et du Dominiquin, qui en ont laissé les plus beaux modèles

après lui. Il en fixa le goût et le style, dont l'empreinte est toujours restée depuis, malgré les variations des manières individuelles, dans la peinture de paysage des Italiens. Le Poussin lui-même ne fut, dans un sens général, malgré son originalité, qu'un de ses derniers disciples.

De Venise et de Bologne, le goût du paysage se répandit partout. Les Flamands et les Hollandais s'y attachèrent avec une prédilection marquée, et s'y acquirent de la gloire. Ils y déployèrent toute la finesse de sens, tout le talent d'observation et l'admirable habileté pratique dont ils faisaient preuve dans la peinture de genre. Ils poussèrent l'imitation de la nature au dernier degré de perfection. Chez eux, le paysage devint une spécialité. Plusieurs de leurs grands peintres d'histoire s'y exercèrent. Rubens, qui était aussi, lui, un sceptique, et qui peignait indifféremment tout ce que ses yeux voyaient, en a laissé beaucoup. Ils sont admirables de fougue, d'imagination et d'esprit. Le musée du Louvre en a trois. Les deux plus beaux que nous ayons vus sont ceux du palais Pitti à Florence. Rembrandt aussi en composa et grava bon nombre. Il est à peine besoin de rappeler les noms de Ruysdaël, de Both, de Berchem, de Wynants, de Backuysen, de Cuyp, de Van den Velde, de Paul Potter, de Wouwermans, de Teniers et de vingt autres.

Mais, par un hasard remarquable, c'est en France que la peinture du paysage s'éleva à une hauteur qui nous donne le pas sur toutes les autres écoles. Les deux plus grands paysagistes qui aient paru, le Poussin et Claude Lorrain, étaient Français, et il faut associer au Poussin le Gaspre, son parent et presque son émule. Ces deux maîtres se partagèrent le domaine du paysage dans les deux voies que cet art a toujours parcourues parallèlement, et qui constituent deux écoles, l'école *idéaliste* ou *historique* et l'école *naturaliste*, principalement représentées, la première par les Italiens et les Français, la seconde par les Flamands et les Hollandais.

Ces distinctions n'ont rien de très rigoureux; entre les points extrêmes qui les marquent, entre le Poussin, par exemple, qui a donné le type le plus élevé et le plus systématique du paysage idéal, et Wynants ou Berchem, qui offrent celui du paysage *agreste* ou *champêtre* (nous nous servons des désignations consacrées), il y a une foule de manières et de styles intermédiaires. Claude Lorrain paraît, dans plusieurs de ses ouvrages, être placé sur la limite. Il était, comme Jean Both, une sorte de Flamand italianisé. Cependant, en le comparant au Poussin, à Titien ou au Dominiquin, on

peut, sans trop d'effort, le ranger parmi les naturalistes. Quoique difficile à préciser dans beaucoup de cas, la différence indiquée par ces dénominations est réelle. Il y a certainement deux manières bien opposées de concevoir et de traiter la représentation de la nature dans le paysage, et par conséquent deux écoles de paysagistes. Cette représentation, en effet, peut n'avoir d'autre but qu'une imitation parfaite de la terre et de la mer, avec les accidens de lumière et de coloration que les circonstances des lieux, les saisons, les heures et les phénomènes météorologiques y produisent, et d'autre effet sur le spectateur que les impressions associées d'ordinaire à la vue de la nature même dans ces diverses conditions. Cette imitation comporte plus ou moins de choix, et par conséquent de véritable composition et invention. Elle peut aussi se réduire à n'être qu'une véritable copie d'un site déterminé, et alors le paysage n'est en quelque manière qu'un portrait. C'est ce genre d'imitation qu'ont particulièrement exploité à tous les degrés les Flamands et les Hollandais, et en général les peintres naturalistes. Mais, au lieu de copier simplement la nature, telle qu'elle s'offre à l'observation dans ses accidens habituels, et lui laisser tout l'honneur de l'effet produit, quel qu'il puisse être, l'art peut vouloir l'embellir, l'ennoblir, l'agrandir, lui imposer des formes et un caractère déterminés, en vue d'une certaine impression à produire, en un mot l'idéaliser, c'est-à-dire sortir du réel, sans cependant sortir du possible. Ainsi travaillée et façonnée par l'art, la nature perd, comme imitation, une partie de la vérité matérielle et se soumet aux lois de la vérité poétique. La représentation elle-même est une véritable création, la réalisation d'un objet idéal, fruit de la pensée de l'artiste. C'est sous ce point de vue que les grands maîtres italiens, et le Poussin surtout, ont traité le paysage.

Il importe de répéter que ces distinctions ne se retrouvent pas dans les œuvres des peintres avec la précision méthodique qu'y met la théorie. En fait, il y a simultanément et toujours de l'imitation matérielle, de l'imagination, de l'invention, de l'idéal, dans toute représentation de l'art. On ne peut pas plus copier littéralement la nature que l'inventer. L'artiste y met toujours beaucoup du sien, et c'est avant tout son propre sentiment qu'il nous montre, plutôt que les choses même. Le peintre ne représente que ce qu'il voit, et il ne voit qu'au travers des conditions et des influences de sa propre nature. Pas plus dans le paysage qu'ailleurs, la peinture n'est un simple miroir qui réfléchit les objets; et, si c'était un miroir, elle ne serait

plus de l'art. Même dans le paysage-portrait, la réalité n'est qu'un thème dont le développement est toujours subordonné à la manière de voir et de sentir de l'artiste, qui nous donne la chose non telle qu'elle est, mais telle qu'il l'aperçoit. C'est qu'en effet la réalité a mille faces, mille aspects, tous vrais, tous visibles, suivant le milieu et la position de celui qui la contemple. Mais l'art ne peut en saisir et en fixer qu'un à la fois, et c'est même là sa fonction supérieure de mettre successivement en saillie, avec l'exagération qui est de son essence, quelqu'un de ces aspects qui, confondus pêle-mêle et neutralisés l'un par l'autre dans la réalité, pourraient rester à jamais inconnus ou n'être aperçus que fortuitement par quelques yeux privilégiés exercés à les chercher, et capables de les discerner. C'est sous ce rapport et seulement ainsi que l'art est l'interprète de la nature. De ces conditions résultent les différences sans nombre des œuvres des paysagistes. Il y a autant de natures que de peintres, bien qu'ils puisent tous à la même source. La nature ne parle pas la même langue, ne rend pas le même son, si l'on nous passe ces images, dans les traductions de l'art. Douce et paisible dans Wynants, triste et tourmentée dans Ruysdaël, riche et éclatante dans Claude Lorrain, grandiose et sublime dans Poussin, élégante et noble dans le Titien, agitée et sombre dans Backuysen, gaie et resplendissante dans Rubens, grave et simple dans J. Vernet, effrayante et sinistre dans Salvator Rosa, elle est tout ce que l'art la fait être. La distinction entre les deux écoles de paysagistes ne doit donc être admise que sous ces restrictions.

Par une singulière fortune, avons-nous dit, c'est la France qui a produit les deux plus grands paysagistes. Ils eurent des imitateurs habiles tels que le Gaspre, leur égal peut-être, Stella, Séb. Bourdon, Patel. Ce sont là de bons précédens. Ils se produisirent au XVIIe siècle, qui fut l'âge d'or du paysage. Après ces maîtres, ce genre déclina avec tous les autres, bien qu'il puisse, à la rigueur, se développer isolément. Le XVIIIe siècle fut très pauvre en paysagistes français. Nous n'y trouvons qu'un grand talent parmi les peintres de marines, celui de J. Vernet. Avec ce maître qui a peu de supérieurs, c'est à peine si on se rappelle quelques noms, tels que ceux des trois Francisque, de Lantara et autres du même rang. La plupart de ces artistes suivirent, en général, les traces de Claude Lorrain et préférablement de Poussin, qui domine l'école française dans tous les genres. Lors de la réforme opérée par David, le paysage se tourna naturellement vers le style héroïque qui était de mode; Valenciennes

en fut le restaurateur par ses peintures et par ses écrits. Nous voyons aujourd'hui, au salon, les derniers restes de son école dans les paysages de MM. Victor Bertin et Bidauld. Cette école tout académique ne produisit rien d'original; elle opérait artificiellement d'après des théories et des traditions d'atelier; elle ne s'adressa pas à la nature, qui est le seul bon maître de style comme de tout autre chose. Michallon, qui promettait tant, ne fut qu'une brillante, mais courte apparition.

L'héritage du Poussin, de Cl. Lorrain et du Gaspre n'est pas tombé, comme on voit, en de très bonnes mains depuis deux siècles; mais, si nous ne sommes dupe de quelque illusion, il nous semble que la génération actuelle est destinée à le faire valoir. Depuis quelques années, ainsi que nous l'avons dit, un mouvement inaccoutumé s'est manifesté dans le paysage, et les talens qui s'y produisent sont à la fois assez forts, assez nombreux et assez variés pour donner déjà plus que des espérances.

Parmi nos paysagistes actuels, M. Aligny est celui de tous qui a cherché avec le plus de sérieux et de décision à renouer la chaîne de l'école idéaliste, dont Poussin est resté le type. Il n'en est pas un qui ait autant de tendance à s'écarter de l'imitation directe et matérielle de la réalité, et à la représenter moins comme il la voit que comme il la conçoit. Cette tendance se montre d'une manière évidente, même dans ses *Etudes* et *Vues* d'après nature, qu'il traite en général avec une grande indépendance, et on doit, à plus forte raison, s'attendre à la voir prédominer tout-à-fait dans ses paysages composés. Parmi les contemporains, il est certainement le seul qui fasse, dans un sens rigoureux, des paysages de *style*, à moins qu'on ne consente à regarder comme tels ceux de MM. Bidauld et J. Victor Bertin, qui n'offrent guère que la parodie du genre. Il y a quelques années, M. Aligny donna dans son *Prométhée* la première, je crois, et, sans aucun doute, la plus remarquable des compositions qu'il ait exécutées dans ce système. On a vu au précédent salon ses *Bergers de Virgile.* Cette année, il a exposé, sous le titre d'*Hercule combattant l'hydre de Lerne,* une œuvre tout-à-fait analogue aux précédentes par la conception, le style et la manière.

Le plan général, si l'on peut s'exprimer ainsi, du dernier ouvrage de M. Aligny, a de la grandeur; il nous place au milieu de la sombre solitude de Lerne, dans le creux d'un vallon lentement parcouru par un ruisseau dont les eaux noires et pesantes semblent se traîner avec peine à travers les replis tortueux du terrain. Au centre et à quelque distance, la vue est bornée par une masse de roches taillées

à pic; tout-à-fait au loin, à l'horizon, on aperçoit la cime fumante d'un volcan. Sur le premier plan, Hercule, la massue levée, attaque le dragon aux sept têtes, qui s'élance de sa caverne. A droite et à gauche, des arbres gigantesques étendent leur grande ombre sur le lieu de la scène. L'air est tout-à-fait calme; les rayons du soleil, interceptés et brisés en partie par quelques légers nuages, ne jettent qu'un jour inégal sur les premiers plans, tandis qu'ils dorent d'une vive lueur les montagnes du fond et le sommet des masses rocheuses du centre. Le but de l'artiste a été évidemment de nous donner dans sa sauvage grandeur le spectacle de cette terre primitive, à peine foulée par les premiers pas de l'homme obligé d'en faire la conquête sur les monstres qui en sont encore les seuls souverains. Tout est ici emprunté à la pure imagination; nous sommes dans le monde entièrement idéal du mythe et de la poésie; l'impression que nous devons en attendre n'est pas celle qui résulterait de l'imitation plus ou moins habile d'un aspect quelconque de la nature et de ses apparences visibles habituelles, mais une impression morale correspondante à la pensée qui a présidé à la conception du sujet; non une simple sensation, mais une idée. Telle a été sans aucun doute l'intention de M. Aligny.

L'effet de cette peinture ainsi considérée ne réalise peut-être pas pleinement le but de l'artiste. Ce n'est pas qu'elle n'offre, comme composition et comme exécution, de très belles qualités; mais il est à craindre qu'en cherchant l'idéal, M. Aligny ne le dépasse pour arriver au conventionnel, ce qui est bien différent. Nous ne croyons pas qu'il soit décidément tombé dans cette dernière et fâcheuse alternative; disons seulement qu'il y touche. Le système prédomine dans sa peinture, et principalement dans l'exécution. Nous admettons le système chez l'artiste, pourvu qu'il ne passe pas dans son ouvrage. Il ne nous appartient pas de donner des conseils à un talent si élevé et si mûr; mais des observations sont permises, et c'est plutôt sous cette forme que sous celle d'une critique que nous lui soumettons ces remarques générales. Dans le détail, nous aurions à louer la belle disposition du massif d'arbres de droite avec l'échappée de vue dans un horizon lointain au-dessous de leurs hautes arcades, le dessin savant de ceux de gauche, dont les rameaux vigoureux, se projetant en masses épaisses, s'inclinent majestueusement à leur extrémité sous leur propre poids; les terrains sont traités aussi avec beaucoup de largeur. C'est dans le mode d'exécution, dans le faire proprement dit, que nous trouverions trop de traces des procédés systématiques

et pas assez d'emprunts à la nature, même au point de vue idéal. Le ton général est sévère, trop sévère, car il approche de la monotonie. Les arbres du fond de la vallée sont du même ton et de la même forme que les rochers sur lesquels ils appuient, et on a de la peine à les en distinguer. En somme, si dans ce nouvel essai de paysage héroïque M. Aligny n'a pas complètement atteint le but qu'il poursuit et ne s'est pas égalé lui-même, son œuvre conserve toujours son rang. Il se peut qu'il se soit trompé, mais ce genre d'erreur n'est pas à la portée du commun des artistes. L'étendue de ces observations lui prouvera que nos restrictions à l'égard de son dernier ouvrage ne s'étendent pas jusqu'à son talent, qui peut errer, mais non s'abaisser.

La tendance de M. Édouard Bertin a de l'analogie avec celle de M. Aligny, quoiqu'il ne procède pas de la même manière. C'est la même recherche de la grandeur dans l'effet moral, dans le style et dans l'exécution. Seulement l'un s'inspire plus volontiers de la Bible, et l'autre de la mythologie. *La Tentation du Christ* de M. Édouard Bertin a, selon nous, comme composition, le défaut de vouloir être tout à la fois un tableau d'histoire et un paysage, et, comme elle n'est qu'à demi chacune de ces choses, l'effet total manque de décision et d'unité. En effet, si l'on ôte les figures du Christ et de Satan, il ne reste qu'une belle masse de rochers d'une touche large et d'un grand caractère de dessin, mais qui ressemble assez à un fragment détaché de composition qu'on aurait agrandi en tous sens pour qu'il suffît seul à remplir la toile; et si l'on fait abstraction de ce morceau de montagne, il ne reste que deux figures trop petites et trop éloignées de l'œil pour jouer avec convenance un premier rôle. Mais si l'on prend son parti sur ce point, et si on considère ce paysage uniquement comme peinture, on ne pourra qu'en admirer la large et belle exécution. Le ton général a paru gris, et il l'est en effet; mais y a-t-il beaucoup de maîtres, même parmi les meilleurs, qui n'aient un ton dominant? Ce ton est dans le faire d'un artiste ce qu'est l'accent dans le langage. Il suffit qu'il ne soi tpas choquant.

La route de M. Calame est tout autre. Ses précédens sont en Hollande et en Flandre, mais il a une manière propre, une exécution savante, adroite et pleine de séduction. Son grand paysage de cette année est une page de marque. On était un peu blasé sur ses glaciers, ses sapins, ses tourmentes de neige, fantasmagorie alpestre dont il commençait à abuser. Son site, réel ou plus ou moins com-

posé, est fort simple comme motifs, comme lignes et comme plan. A droite, une chaîne de montagnes se développe en profondeur et va se perdre à l'horizon; sur la gauche s'élève un massif d'arbres de haute futaie, grandement plantés, et de la même souche évidemment que le chêne de la fable,

> Celui de qui la tête au ciel était voisine,
> Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

C'est dans le ciel que se trouvent l'invention et l'effet. L'orage est dans sa force, la pluie tombe à torrens, quelques nuages dispersés errent çà et là par flocons dans les hautes régions de l'atmosphère, tandis qu'une masse plus compacte, sombre, ténébreuse, noirâtre, refoulée par le vent, s'est condensée à gauche derrière le bois. Ce bouleversement de la tempête est rendu avec beaucoup de vigueur. Les robustes branches de ces grands arbres s'inclinent et se plient en tous sens sous l'effort du vent; leur feuillage est bien tourmenté; le mouvement particulier de rotation et de tourbillon que le vent d'orage imprime aux feuilles est admirablement rendu. La terre est inondée, l'eau y ruisselle de toutes parts. Un homme surpris par le mauvais temps hâte sa marche et lutte de son mieux contre la tempête. Il y a beaucoup de métier dans cette peinture, mais c'est un métier fort habile et fort attrayant. Nous remarquerons en passant que nos peintres de paysage n'abordent que très rarement l'imitation de ces grands phénomènes atmosphériques si familiers aux artistes flamands et hollandais.

Il serait difficile de trouver dans la hiérarchie du paysage la vraie place de M. Corot, et il importe peu de s'en enquérir. C'est un talent aimable et naïf qui ne cherche ni à imposer ni à surprendre l'admiration, et qui, en demandant peu, obtient beaucoup. Il n'y a guère d'artistes qui n'aient plus d'habileté ou d'industrie pratique, et ne puissent se servir plus adroitement de leur brosse; mais il en est aussi très peu qui, avec tout le métier possible, sachent exprimer avec autant de charme et d'abandon ce qu'ils voient et sentent dans la nature. Son *site d'Italie* nous montre un terrain montueux fortement accidenté, semé de gros quartiers de rochers qui ne doivent leur place qu'aux hasards de la chute qui les y a amenés. Sur divers points, des arbres qui ont poussé à l'aventure, élèvent leurs tiges droites et élancées; quelques petites fleurs jaunes, les plus modestes de la botanique, sourient timidement çà et là au milieu des broussailles. L'heure du jour n'est pas bien marquée. Le temps est gris ou

paraît tel; l'atmosphère est tranquille. C'est le calme de la solitude. Sur le devant, un pâtre en appelle un autre qu'on voit dans l'éloignement à côté d'un rocher; à l'effort qu'il fait pour crier et à l'action de sa main placée en entonnoir sur sa bouche, on sent qu'il y a loin.

On pourrait désirer plus de variété et de vigueur dans le ton général, qui est gris et triste, plus de soin dans le dessin, une exécution moins négligée; mais ce qui est exprimé dans la peinture l'est si bien, qu'on ne s'aperçoit qu'assez tard de ce qui y manque. Cette maladresse, d'ailleurs, a quelque chose d'ingénu qui désarme. Le *Verger* (effet du matin), de M. Corot, est une petite vue de l'âge d'or, une charmante idylle. A droite, des rochers élevés sur le flanc desquels montent les touffes épaisses d'une abondante végétation; au centre, à gauche, partout, aussi loin que s'étend la vue, de beaux arbres fruitiers et autres entremêlent leurs riches rameaux. C'est la campagne sous son aspect le plus riant, le séjour du bonheur, de la paix et de l'innocence.

Là ni loups ravisseurs, ni serpens, ni poisons.

Trois petites filles nues ou à peu près sont occupées à dépouiller de ses fruits un magnifique pommier. La plus hardie a grimpé sur l'arbre qu'elle tient embrassé, et, suspendue à un de ses bras, elle se penche pour donner aux deux autres les pommes qu'elle détache. La plus jeune, ou du moins la plus petite, s'exhausse sur la pointe des pieds et élève ses mains pour les saisir; l'autre trouve plus de plaisir à les voir tomber dans sa corbeille. Ces figures sont dessinées comme il a plu à Dieu; mais elles ont tant de grace enfantine, de naïveté et d'aimable innocence, qu'on ne peut les quereller pour quelques fautes d'orthographe. L'air circule partout; au-dessus et au-delà des arbres, on sent l'espace. Les massifs de verdure, à droite, à demi baignés dans les vapeurs du matin, et argentés par les premiers feux du soleil levant, sont d'une finesse et d'une légèreté de tons particulièrement remarquables.

M. Corot aurait beaucoup à apprendre pour corriger les imperfections de ses ouvrages, et il n'est pas probable qu'il y réussisse, si toutefois même il y songe. Il a le sentiment délicat et naïf de la nature, une imagination poétique; mais, avec ces rares qualités, on doit craindre qu'il ne reste en chemin. Il lui manque beaucoup de ce qui fait les trois quarts de la valeur des œuvres d'art, l'exécution.

Ces deux charmans paysages de M. Corot sont obscurément cachés,

l'un dans la galerie de bois, l'autre (le verger) dans cette portion redoutée de la galerie que les artistes appellent les *catacombes!*

On sait que, dans l'opinion du public, le salon carré est la place d'honneur; il n'admire avec pleine sûreté de conscience que les ouvrages qui se présentent à lui avec cette recommandation. Ces places sont des certificats de mérite. Cette année, le hasard, qui en est le distributeur, a fait de singuliers quiproquos à l'égard des paysagistes. Il a mis M. Corot dans les catacombes, et il a installé aux deux ou trois plus beaux endroits M. Wattelet, dont la *Fuite en Égypte* et la *Vue d'Allevare* (Isère) sont tout ce qu'on peut souhaiter de plus commun comme composition et comme goût, et d'une exécution toute mécanique. Il y a mis le *Roland furieux* de M. J. Victor Bertin et la *Vue de la cascade de San-Cosimato* de M. Bidauld, œuvres d'une insipidité toute classique. Il a particulièrement favorisé le grand paysage à figures de M. Humbert, pastiche hollandais, verni, poli et luisant comme un meuble neuf; ouvrage inférieur au talent même de l'artiste, dont le *Repos* (groupe d'animaux et de figures) de la salle d'entrée a, comme lumière et perspective aérienne, des parties estimables. Il a eu la même prédilection pour le *Souvenir de Suède* de M. Wickenberg, qui sait incontestablement très bien imiter la glace, mais dont la manière minutieuse, la touche léchée et froide ne justifient pas suffisamment cette distinction.

J'en passe et des meilleurs, car il faut s'arrêter. Le hasard aurait été plus approuvé, si, à la place de ces toiles, il eût rencontré, par exemple, la *Vue d'Auvergne* de M. Gaspard Lacroix, peinture fine, gracieuse et élégante; les fonds surtout sont, comme forme et comme couleur, d'une grande délicatesse, doux, transparens et lumineux. Cet artiste a dépassé ses premiers débuts, et on peut espérer beaucoup plus encore. Son exécution est un composé de force et de grace plein de séduction et d'attrait. Nous lui souhaitons pour l'an prochain la rencontre d'un heureux sujet, où elle puisse se déployer avec pleine réussite. Quelques autres talens auraient mérité aussi, soit comme débuts, soit comme progrès, l'encouragement de ce privilége, notamment M. Français, avec son *Chemin*, d'une exécution fort inégale, mais d'un sentiment juste et vrai; M. Charles Leroux qui, dans son *Allée d'ormes*, son *Vallon* et son *Marais*, fait preuve d'une vigueur de touche et de ton peu commune, quoiqu'il ne sache pas la régler et la prodigue partout, défaut dont l'expérience le corrigera sans doute; M. Loubon, pour son *Abreuvoir* (bords de rivière

en Provence), d'une grande vérité locale et tout-à-fait agreste; M. Chevandier, dont le *Ruisseau dans la campagne de Rome* nous rappelle avec succès la manière de M. Marilhat, mais pas assez cependant pour nous consoler de l'absence de ce paysagiste éminent. Même remarque pour les deux paysages de M. Menn. Privés que nous sommes aussi de M. Paul Flandrin, nous devons prendre comme indemnité la *Vue de la grotte de la nymphe Égérie* de M. Desgoffes, qui suit d'assez près ses traces. Nous avons cherché en vain pour M. Cabat et M. Jules Dupré des substituts acceptables.

Les yeux du public sont si familiarisés avec la manière de quelques exposans infatigables, et la critique a eu si souvent occasion d'en parler, qu'elle ne trouve plus guère à dire sur leur compte. Tels sont MM. Lapito, Jolivard, Coignet, Ricois, Mme Empis et M. Giroux. Ce dernier faiblit notablement.

M. Hostein, quoique aussi connu que les précédens, s'est distingué cette année par le nombre de ses productions et par le mérite de quelques-unes. Sa *Rivière ombragée d'arbres* (n° 966) est un des morceaux capitaux de l'œuvre déjà si considérable de cet artiste, et un des plus remarquables paysages du salon. Les *Baigneuses* de M. Troyon offrent l'exagération des qualités de ce peintre, l'abus de la force; les tons noirs y dominent, et, manquant de transparence, sur plusieurs points ils font presque tache. Il y a du caractère cependant dans le dessin de ces grands arbres séculaires.

Réservons une mention plus spéciale pour trois ou quatre toiles. Et d'abord les deux *paysages avec animaux* de M. Brascassat. Sauf un peu de mollesse dans la manière de traiter les terrains, et je ne sais quelle pâleur fade du ton général qui tournerait volontiers au faux, ces deux morceaux sont dignes des précédens. Ils ont cependant le tort de leur ressembler beaucoup sous le rapport de la composition. Le taureau et la vache du grand salon ne diffèrent pas assez de taille et d'anatomie pour être facilement distingués. En outre ils ont l'un et l'autre la même valeur de ton, quoique placés sur des plans différens. La réunion de quatre jambes placées comme des pieux sur la même ligne, à égale distance, et, par une faute de perspective, en apparence sur le même plan, n'est pas heureuse. Nous remarquons les défauts, les qualités étant plus connues.

Il y a à signaler un début brillant, celui de M. Théophile Blanchard, un des derniers lauréats de l'École des Beaux-Arts. Son *Intérieur de forêt* (grand salon) offre de belles masses d'arbres ingénieusement agencées et variées avec beaucoup d'imagination. La lumière

joue partout avec liberté, et détermine des accidens piquans sans recherche ni papillotage; les fonds ont de la profondeur. Dans les détails, la touche est encore indécise et ne saisit rien assez fortement. M. Blanchard a besoin de s'attacher strictement à la nature; il tomberait facilement dans la fantaisie et le conventionnel. Cette tendance est déjà écrite sur sa première toile.

Dans la *Vue de la villa d'Este*, de M. Labouère, les hauts cyprès de droite sont d'un grand dessin et d'une belle tournure. Les grands pins à parasol du milieu ont de la vérité dans la forme et le port, mais une raideur exagérée. Ce défaut est général. Cette nature est un peu celle de l'Opéra; elle a trop la symétrie, l'aspect découpé, l'immobilité du carton, et la lumière ressemble un peu à un éclairage. M. Labouère a abusé de la transparence et de la pureté du ciel romain qui laisse voir en effet le contour des objets avec netteté, mais sans les isoler pourtant à ce point. Dans la nature, il y a partout du clair-obscur. Malgré ces exagérations, cette vue est un morceau fort estimable. La *Source*, de M. Célestin Nanteuil, n'est peut-être pas un paysage. Cependant, comme il y a du feuillage et de l'eau, elle peut figurer sous ce nom. C'est, du reste, une peinture de caprice, d'un goût peu châtié, d'une composition fantasque, mais dont les détails sont ingénieusement exécutés. La figure est la disgrace même.

La peinture de *fruits et de fleurs* est une annexe du paysage. Ce sont les dames qui en ont naturellement le monopole. Nous envelopperons tous ces petits ouvrages de leurs mains délicates sous un éloge général. Il n'y a aucune raison de louer les autres artistes en ce genre. Nous ne ferons qu'une exception en faveur de M. Saint-Jean, qui, sous le titre singulier d'une *Tête du Christ entourée de emblèmes eucharistiques*, nous a donné une magnifique guirlande de raisins, d'épis de blé et de pampres, dessinés et peints avec un rare talent.

Les *marines* ne nous retiendront pas beaucoup. Ce genre est pauvre; les mêmes noms reviennent toujours, celui de M. Gudin en tête. Sa fécondité dépasse toute imagination. Il a, cette année, dix tableaux à l'exposition dont plusieurs de grande dimension. Le plus important, au moins sous ce dernier rapport, est *l'Abordage*, du grand salon. On y trouve toutes les qualités brillantes de ce maître, dont la manière, en quelque sorte stéréotypée, ne paraît devoir jamais ni se perfectionner, ni faiblir, ni changer. L'élégance, la distinction, la finesse, y dominent; la profondeur, soit de l'observation, soit de l'imagination, y manque. C'est un talent facile, brillant, fertile en ressources, très intelligent, plein de goût, mais au fond un peu

superficiel. Son *Abordage*, quoique plein de vie et d'action, en dépit des morts et des mourans, malgré l'aspect de ces gouffres mouvans ouverts sous le champ de bataille, ne fait pas cependant beaucoup de peur. On dirait que l'affaire n'est pas sérieuse, et que ce n'est qu'un combat pour rire. Telle est du moins l'impression. Le *Bombardement de Tripoli* est un véritable feu d'artifice. Sa *Vue de la côte de Carthagène* est d'un effet de meilleur aloi : la mer s'y déroule bien avec sa majestueuse monotonie. C'est celle de ses marines que nous préférerions.

L'*Embarquement du cercueil de Napoléon sur la Belle-Poule*, de M. Eug. Isabey, est une scène historique plutôt qu'une marine. L'effet en est grave, solennel et religieux. Le corps de la frégate et tous les accessoires sont exécutés avec beaucoup de science et de vigueur. La *Vue de Dieppe*, du même artiste, n'est pas aussi satisfaisante, quoique peinte avec facilité et hardiesse. La meilleure partie est la mer, dont la surface, fouettée par un fort vent, commence à moutonner; les vagues blanchissent au loin et scintillent à leur cime. Cet aspect si fréquent de la mer est admirablement saisi. Le ciel est moins bien réussi. On dirait que l'artiste, ne pouvant venir à bout de donner à ses nuages le sentiment qu'il cherchait, s'est décidé à les tourmenter au hasard, laissant au caprice de sa brosse la responsabilité du résultat. Les derniers plans ont la même valeur de ton que les seconds, et les seconds que les premiers. En somme pourtant, l'effet général de cette vue est très piquant, et tel qu'on pouvait l'attendre d'une main si habile.

Après ces deux maîtres vient la foule, assez clair semée, il est vrai, dont on peut tirer quelques noms. La grande marine de M. Louis Mayer, les *Bateaux pêcheurs normands*, a quelques belles parties dans les eaux comme imitation; mais sa manière, un peu trop mêlée de celles de MM. Gudin et Mozin, n'a rien d'original. Dans son *Incendie en mer*, les flammes et la fumée sont traitées comme les vagues; elles ont absolument la même forme, le même mouvement, le même ton. MM. Lepoittevin et Mozin ont fait plutôt des paysages maritimes que des marines. On n'a rien de nouveau à apprendre sur ces talens estimables. M. Morel Fatio a peint une mer incompréhensible dans son *Combat d'Algésiras*. Il se peut qu'elle soit vraie, mais elle n'est pas vraisemblable, et encore moins agréable. On préférera son *Port d'Amsterdam*, fin et doux de ton, et intéressant d'ailleurs comme description historique. La *Vue des environs de Marseille*, par M. Barry, et la *Pêche dans le golfe de Nice*, de M. Émeric, méritent

également d'être distinguées : dans cette dernière, les eaux sont étudiées et rendues avec un grand sentiment de vérité; la barque balance bien, l'effet général est pittoresque. Il y a aussi quelques marines à l'aquarelle. Celles de MM. J. et Will. Callow ont tout le prestige des procédés artificiels qu'exploitent si adroitement les mains anglaises. Il y a pourtant du talent réel. Celles de M. Héroult offrent aussi quelques traces de ces méthodes, destinées à produire une illusion de première vue; mais il n'en a pas besoin. Parmi ses six dessins, nous avons remarqué particulièrement la *Mer agitée* et le *Clair de lune*. Nous ne croyons pas qu'avec l'aquarelle on puisse obtenir des effets plus vigoureux et une imitation plus vraie.

Passons aux *portraits*. On les compte par centaines, comme de coutume. Nous eûmes occasion de remarquer déjà l'an dernier, à pareille époque, que ce genre, considéré comme spécialité, était nécessairement dévolu, sauf quelques très rares exceptions, aux talens médiocres, et que sa culture exclusive avait, en outre, pour effet inévitable d'engendrer chez les artistes les mieux doués d'ailleurs des habitudes mécaniques de métier et de pure routine. Nous donnâmes en même temps les raisons de ce double fait. Nous ne rappelons cette opinion que pour justifier la brièveté de nos remarques sur les portraits exposés cette année. Quel intérêt peut inspirer, en effet, une cinquantième ou soixantième édition d'un portrait Dubuff, par exemple, d'un portrait Mirbel, d'un portrait Rouget, Rouillard, ou de tel autre praticien en ce genre? Lorsqu'un nouveau venu se présente, il y a un mouvement de curiosité; on admire, on censure, on discute cette nouvelle manière; on y revient l'année d'après, mais plus froidement. Après la quatrième ou cinquième expérience, on n'en veut plus et on a raison. Les plus habiles ne peuvent échapper à cette déconvenue. Pour en citer un parmi les plus distingués, M. Amaury Duval n'en est-il déjà pas arrivé là? Son dessin précis, son modelé minutieux, son style réservé, ou, si l'on veut, sévère, plurent beaucoup à ses débuts. L'engouement baissa l'année d'après; et, aujourd'hui, qu'est-ce qu'on en pense? N'est-il pas évident qu'il subit le sort de ses confrères portraitistes? Les traces du métier ne sont-elles pas déjà évidentes dans son portrait de femme (grand salon), particulièrement dans l'exécution des cheveux et des étoffes? La recette de l'exécution étant connue, il ne reste plus à un portrait aucune sorte d'attrait, car le sujet par lui-même ne fournit rien à l'invention, à l'imagination, à la pensée de l'artiste. Aussi, M. J.-B. Guignet

paraît-il n'avoir pas eu grand'peine, cette année, à attirer l'attention du public; il doit cette faveur un peu à son talent et beaucoup au piquant de la nouveauté. Il a huit portraits exposés; c'est trop, car le huitième qu'on voit ne plaît déjà plus autant que le premier. Nous en citerons deux seulement, celui de M. Pradier, et un autre en pied, d'homme également, dans la première travée de la galerie. Ils sont l'un et l'autre d'une exécution à la fois facile et solide; les têtes ont du relief, le modelé est bien accentué, les extrémités sont étudiées avec soin et traitées avec fermeté, les étoffes et accessoires convenablement rendus, l'ensemble de la figure a de la tournure et presque du caractère. Nous verrons l'an prochain ce qu'il adviendra de ce nouveau style.

M. Winterhalter, après le *Décaméron*, se jeta tout d'un coup dans le portrait et y est resté. Il y a bien du clinquant et du fard dans sa peinture, mais le véritable art y conserve encore une place. Ses portraits sont un peu conçus dans le goût anglais; son imagination de peintre se trouvant trop resserrée dans les limites de la seule figure du modèle, elle en sort autant qu'elle peut et se déverse sur les accessoires, les vêtemens, les fonds, sur tout ce qui lui tombe sous la main; ses portraits deviennent ainsi presque des tableaux. Le portrait lui-même y perd un peu, car il est en partie sacrifié à l'effet de l'ensemble; mais l'art et l'artiste surtout y gagnent. Des trois portraits exposés par M. Winterhalter, celui de la reine est le plus sobre d'appareil pittoresque et le meilleur comme portrait. La jolie petite tête du comte de Paris, dont les joues rebondies ont la rondeur, la fraîcheur et l'éclat de la pomme, est un peu trop absorbée par ce beau chapeau de satin blanc tout neuf et la superbe plume qui y est attachée. Dans le portrait de Mme la comtesse Duchâtel et de son fils, il y avait à vaincre l'effet ingrat et prosaïque du costume contemporain, si sensible surtout dans les figures en pied et de grandeur naturelle; pour esquiver la difficulté, l'artiste a plongé le principal personnage dans les vapeurs et les lignes d'un ciel nuageux. M. Winterhalter est assez heureux en modèles, à en juger par la plupart des portraits qu'il montre au salon. De bien moins habiles que lui profitent de ces bonnes rencontres pour faire regarder leur toile. C'est ce qui est arrivé à M. Dubuffe, avec son portrait de femme du grand salon; l'original indemnise de la copie.

Il y a de la distinction, du goût et beaucoup d'étude dans le portrait de femme, de M. Mottez. La pose est d'une simplicité élégante, la robe noire artistement touchée. Il y a quelques détails heureux

dans un autre portrait de femme, de M. Cornu, placé à côté du précédent. Les mains sont finement dessinées; le ton général manque un peu de ressort.

Les portraits en pied du roi, par M. de Rudder, et de l'amiral Roussin, par M. Larivière, diffèrent assez par le ton et la couleur, mais ils se ressemblent par l'absence de qualités d'exécution assez originales ou assez fortes pour donner une valeur artistique à un portrait. M. Eugène Devéria a fait une bien malheureuse rentrée au au salon, avec son portrait de femme dans lequel on ne peut rien louer. Cet artiste, du reste, semble s'être complètement épuisé dans sa première œuvre, déjà si ancienne, *la Naissance de Henri IV*. Il en est arrivé à peu près autant à M. Court, qui nous donna aussi son talent d'un seul coup et tout à la fois dans sa *Mort de César*. Par quelle étonnante aberration de sentiment et de goût cet artiste en est-il venu à produire des œuvres comme sa *Baigneuse algérienne* et son portrait de femme assise?

Avant de descendre à la salle des marbres, des bronzes et des plâtres, la petite galerie d'Apollon nous offre à citer quelques productions du burin et de la pointe. Depuis que les graveurs ont cessé d'inventer et de composer eux-mêmes leurs ouvrages, comme firent jadis tant d'excellens maîtres d'Italie, d'Allemagne et de France, pour se borner au rôle exclusif de traducteurs, cet art s'est amoindri. L'exécution a perdu cette originalité et cette variété qu'elle acquérait entre des mains conduites par un sentiment libre et spontané; elle est devenue de plus en plus mécanique. Ses procédés se sont systématisés et régularisés au point de n'exiger pour leur bonne application que le degré d'adresse et de patience nécessaire dans tout travail de précision et de délicatesse manuelles. La gravure s'est perfectionnée sans doute comme instrument de copie et de reproduction, mais elle a perdu de sa valeur comme art spécial et indépendant. Elle n'essaie plus que très rarement, parmi nous du moins, de se faire valoir par elle-même et par ses seules ressources; elle ne se montre que comme l'humble servante d'une pensée étrangère, devant laquelle elle abdique, autant qu'il lui est possible, son individualité, sa perfection comme copie consistant précisément à s'effacer complètement au profit de son modèle. Cependant, malgré l'abnégation à laquelle la gravure se résigne, elle est et sera toujours un art libéral. Le sentiment et le goût du graveur interviennent nécessairement dans son travail, qui doit reproduire, pour être exact, le dessin, le caractère, le style, et même, à quelque degré, la couleur de l'ori-

ginal : imitation difficile, qui réclame un talent et une science d'artiste. Nous comprenons dans ces remarques la lithographie, bien qu'elles ne s'y appliquent pas de tout point.

Cet art n'a rien fourni cette année de bien important. En suivant l'ordre alphabétique, nous trouvons d'abord quelques paysages originaux gravés à l'eau forte par M. Bléry, d'une pointe assez fine, mais qui, s'appuyant partout avec le même degré de force, ne fait pas leur part suffisante à l'ombre et à la lumière; d'où l'uniformité de ton, la confusion des plans et le manque d'effet. M. Calamatta a deux petits portraits, celui de M. Molé, d'après M. Ingres, et de Mme Sand, d'après nature, d'un dessin précis, d'un modelé solide et d'un beau burin. La *Vision d'Ézéchiel*, d'après Raphaël, par M. Eichens, ne saurait tenir lieu de l'ancienne estampe de Poilly ni de celle plus récente de Longhi. En traduisant la *Joconde* de Léonard de Vinci, M. Fauchery a un peu alourdi la grace incomparable du modèle. Les mains, les plus belles peut-être qui aient jamais été peintes, sont plus fortes et plus pesantes que celles de l'original. M. Henriquel, auquel les peintres contemporains doivent déjà tant, a eu l'idée de graver *le Christ consolateur*, de M. Ary Schœffer; il y a mis une grande sobriété de burin, et donné à peu près la même valeur de ton à toutes les figures. L'effet est ainsi plus sévère, mais l'estampe paraît un peu blafarde. Le portrait de Napoléon, d'après M. Delaroche, par M. Louis, a de la tournure et de l'effet, ce qu'il faut surtout attribuer au peintre; le travail de la gravure est, du reste, consciencieux et habile. Nous préférerions à ce portrait celui du Pérugin, gravé par M. Martinet. Nous y trouvons plus d'indépendance dans le maniement du burin, et une manière plus originale de rendre les chairs, les étoffes et les cheveux. C'est un pendant très convenable pour le beau portrait de Rembrandt du même graveur. Les estampes de M. Prévost, d'après Léopold Robert, sont si connues, qu'il suffit de mentionner l'apparition de la quatrième, *l'Improvisateur napolitain*.

Le morceau capital de la gravure est venu de l'Allemagne; c'est une *madone* de M. Steinla, d'après Holbein le jeune. Les Allemands ont, dans ces derniers temps, essayé de restaurer, dans la gravure, les anciennes traditions de leurs vieux maîtres, dont ils ont reproduit plus ou moins exactement la manière. Il y a quelques traces de ces souvenirs dans l'estampe de M. Steinla, qui, entre autres qualités, a celle d'épargner à l'œil le maussade aspect de ces tailles symétriques alignées en orbes concentriques, en spirales, en carreaux

géométriquement décroissans, si fatigantes dans les gravures de notre école depuis Bervick.

En *lithographie*, il n'y a que sept exposans. On peut citer les deux figures du *Christ* et de la *Vierge*, de M. Sudre, d'après M. Ingres. Celle de la Vierge, malgré quelques analogies, n'est pas celle du tableau qu'on a vu récemment dans l'atelier de ce maître; c'est, sauf erreur, la reproduction d'un dessin de même grandeur existant à Paris dans le cabinet d'un amateur. L'original de la tête du Christ nous est inconnu.

Les dessins d'*architecture* ne consistent, pour la plupart, qu'en de vastes projets de monumens, avec plans, élévations, coupes, cotes et détails. De tels ouvrages ne peuvent être jugés sur un simple coup d'œil, et n'offrent un véritable intérêt qu'aux gens de l'art. Nous déclinons la responsabilité de toute censure ou de tout éloge à l'égard de ces œuvres et de leurs auteurs. Nous ne citerons, comme appartenant de plus près à notre domaine, que la *Restauration du temple d'Erecthée*, à Athènes, par M. Travers. Sans nous faire juge d'un travail qui a dû coûter bien des recherches archéologiques à son auteur, nous doutons que l'usage excessif qu'il a fait des couleurs soit appuyé sur des autorités d'une authenticité suffisante, et acceptable dans l'état des connaissances acquises jusqu'ici sur l'architecture polychrôme des Grecs.

Sculpture. — Sur les deux mille cent vingt-un ouvrages d'art exposés cette année, il y a mille neuf cent quatre-vingt-trois tableaux, dessins ou gravures, et cent trente-huit morceaux de sculpture seulement; la sculpture y est donc, à la peinture, dans le rapport à peu près de un à quatorze. Ce chiffre représente le degré relatif d'intérêt et de faveur qu'on accorde en France à ces deux branches de l'art. Cette énorme disproportion tient sans doute, pour une bonne part, à des causes matérielles trop évidentes pour être expliquées ici; mais l'indifférence du public n'y est pas étrangère. La statuaire n'a jamais été bien populaire en France, excepté toutefois pendant le moyen-âge, époque, à la vérité, où elle n'était guère qu'un auxiliaire, de l'architecture qui en employait alors beaucoup, soit pour l'ornement des églises, soit pour la décoration des tombeaux. On peut même assurer, et des recherches exactes l'ont bien prouvé, qu'il s'est fait beaucoup plus de sculpture en France, durant cette longue période appelée de barbarie, du VIIIe au XVIe siècle, qu'il ne s'en est fait depuis. Jean Cousin, qui passe pour le fondateur de notre école en sculpture comme en peinture, avait eu plus de maîtres qu'il

n'a eu de disciples. Au XVIe siècle, l'art commença à abandonner l'église et le peuple, et devint l'hôte des cours. C'est la colonie d'artistes florentins appelés par François Ier qui donna le ton à notre sculpture de la renaissance; les œuvres de Jean Goujon, de J. Bullant, de Bontemps, de G. Pilon, de B. Prieur, de Guillain et des frères Anguier, en portent la marque. Ce moment fut brillant, mais assez court. Ce ne fut qu'une sorte d'épisode dans l'art français. Bientôt après, en effet, la décadence de la sculpture entre les mains des successeurs de Michel-Ange eut immédiatement son contre-coup chez nous, et, en même temps que le goût se corrompait chez nos artistes, l'art lui-même ne savait plus rien dire au public qui pût l'intéresser. Il y eut, au XVIIe siècle, des hommes habiles, de grands talens, mais qui ne parvinrent pas à mettre la sculpture au niveau de la peinture de leur temps; un seul homme, P. Puget, fait exception, mais il ne fit ni ne pouvait faire école, car malgré l'originalité de son génie, il n'était lui-même qu'un des membres de la mauvaise famille des Bernin et des Algarde. Au XVIIIe siècle, Bouchardon, Pigalle et Falconnet sont nos premiers maîtres. La sculpture s'efface de plus en plus et disparaît de partout. Une sorte de seconde renaissance parut se manifester à l'époque de David et de Canova. En conseillant de retremper le goût dans les sources antiques, ces maîtres prêchaient une bonne morale; mais, comme tous les prédicateurs, ils obtinrent plus de belles résolutions et de bons sentimens que de bonnes œuvres. Depuis, la sculpture vécut uniquement, chez nous, de ces réminiscences de l'antique, interprété par David et par Canova. Aujourd'hui on est moins exclusif; on s'adresse à tous les saints; on consulte simultanément la Grèce, Rome, Florence, le moyen-âge, la renaissance et même la nature. Mais tout cela ne sort guère des ateliers. Le public est parfaitement indifférent au résultat de ces élaborations; il accepte tout en sculpture parce qu'il n'y regarde pas, et il ne regarde pas parce qu'il ne sent pas, parce qu'il ne comprend pas. C'est un art trop abstrait pour lui. Et ce public-là, qui n'aime ni ne comprend la sculpture, n'est pas seulement celui qu'on appelle, suivant le besoin, la foule ou le peuple, c'est aussi celui qui s'est donné le privilége d'entrer sans l'autre au Louvre le samedi.

Dans ces fâcheuses conditions, il est naturel que la statuaire ne sorte pas de son état languissant et n'apporte au Louvre que ce que nous y voyons depuis tant d'années et ce que nous allons y voir.

En l'absence de M. Pradier, le petit coin de l'escalier paraît dé-

sert; c'est comme un sanctuaire privé de sa divinité. L'*Olympia*, de M. Etex, ne saurait remplacer, sous aucun rapport, une bacchante ou une odalisque. Qu'est-ce qu'Olympia? C'est une héroïne de l'Arioste, une répétition de Didon, d'Ariane, de Calypso; abandonnée par son amant Birene, elle se désole et s'écrie :

O perfido Bireno!
Chi mi dà ajuto! oimè! chi mi consola?

Chacun entend cet italien. La figure de M. Etex exprime-t-elle tout cela? Nullement. Ceci n'est pas un blâme pour l'artiste; la sculpture n'est pas une langue assez riche et assez claire pour exprimer tant de choses à la fois. L'expression des passions lui est à peu près interdite. Elle ne peut la mettre que sur le visage; mais on a fait assez d'inutiles efforts en ce genre pour apprendre à y renoncer. Nous ne voyons donc dans cette figure qu'une jeune femme nue, couchée et à demi soulevée sur un de ses bras, la tête tournée vers le ciel, et dont le visage exprime une émotion pénible indéterminée. L'intérêt dramatique étant mis de côté, il ne reste à considérer dans cette statue que les formes, le mouvement, le style, et l'exécution qui comprend tout cela. Sous ces rapports essentiels, la figure de M. Etex laisse beaucoup à désirer. Elle manque de la souplesse de la vie; tout y est tendu, roide, inflexible; c'est la froideur et la dureté de la pierre. Le corps ne pèse pas sur le bras qui est censé le porter, il est comme soulevé de toutes pièces par une force extérieure. La tête est d'un type mesquin plutôt que délicat et d'un style vulgaire. Avec ces défauts que nous préférerions ne pas voir, nous remarquerions plus volontiers la finesse d'exécution de chaque partie en détail, des extrémités surtout qui sont étudiées et rendues avec un soin extrême. Nous féliciterions enfin M. Etex d'avoir cette fois franchement traité la sculpture en sculpteur, ce qui ne lui était pas peut-être encore arrivé, quoiqu'il en ait déjà fait beaucoup.

Le bas-relief (la *Judith*) de M[lle] de Fauveau est pour beaucoup de gens une énigme. C'est là, à coup sûr, une sculpture tout-à-fait imprévue. Cependant il suffit de savoir d'où elle vient pour en connaître le secret. C'est tout simplement un pastiche très chargé de la sculpture florentine du temps de Donatello, et de Donatello lui-même. A la manière dont tout est brisé, disloqué, contourné, tortillé dans ce singulier morceau, on croirait plutôt voir du bois que du marbre. Le corps et les jambes de Judith, contre la coutume, ne vont pas de compagnie; la moitié supérieure de son corps va à

gauche, et l'inférieure à droite. C'est l'exagération du maniérisme florentin qui n'atteint souvent la force et l'élégance qu'à l'aide des disproportions. Il y a pourtant au fond de tout cela quelque chose qui frappe, saisit et attache. Le mouvement en avant de la figure est bien senti; l'action de la main qui relève le manteau pour découvrir la tête d'Holopherne que la main gauche va planter sur un croc, est assez fièrement exprimée. On peut trouver sur le visage immobile de Judith la sombre exaltation de son sanglant triomphe. La tête d'Holopherne est une tête coupée, elle est véritablement morte. Un talent capable de mettre tout cela dans un marbre, n'avait, ce semble, pas besoin de poursuivre ainsi à toute outrance une originalité d'emprunt, au risque de n'arriver qu'à des singularités puériles et baroques. Comment concilier ce sentiment réel de l'art avec de telles aberrations du goût, tant de facultés et tant de faiblesses? *Modò vir, modò femina.*

Grace au livret, nous savons que la statue en marbre de M. Desbœufs, tout près d'Olympia, doit s'appeler *l'Histoire*. Cette figure est insignifiante de dessin et de caractère, d'une exécution pénible et molle. Le ciseau de cet artiste a fait mieux.

A côté de cette triste muse se trouve une fort aimable figure de jeune fille couchée, ou plutôt assise, et que M. Droz, son auteur, a jugé à propos d'appeler *le Lierre*. Il y a en effet une branche de lierre à côté; mais le nom n'y fait rien. Cette figure a de la grace; sa pose est heureuse, et présente de tous côtés un aspect satisfaisant; le modelé a de la finesse et de la solidité; la tête exprime une gaieté mêlée de quelque malice. Nous voudrions que ce morceau fût un début pour en féliciter l'artiste. L'*Amour coupant ses ailes* de M. Bonassieux ferait un très joli pendant à ce *Lierre*. Le sentiment en est naïf et rendu avec beaucoup de charme. Cette figure est un envoi de Rome et fait honneur à l'académie, qui devrait bien prendre l'habitude d'en envoyer souvent de pareilles.

La *Vierge* (statue colossale) de M. Lescorné est d'une imposante disposition de lignes; la draperie est grandement jetée et se développe en belles masses sur les côtés et sur la poitrine. La pression des deux bras, croisés dans l'attitude de l'adoration, se fait bien sentir. La tête nous satisferait moins que le reste. Cette figure, destinée probablement à une niche, aura à sa place un bel aspect monumental.

M. Jacquot a répété le motif de la *Surprise*, qui l'a été déjà si souvent depuis la *Vénus* de Cléomènes jusqu'à celle de Canova. C'est

en effet, un joli thème de pose et d'expression. M. Jacquot l'a développé avec art. Le mouvement de sa figure est juste; il y a de l'agrément dans la pose. Nulles qualités supérieures d'ailleurs; les mains croisées sur la poitrine sont effilées à l'excès. Ce n'est plus là de la délicatesse, c'est de la maigreur. La *Nymphe endormie* de M. Klagmann est une étude de la nature choisie avec intelligence et imitée avec goût. Les contours en sont harmonieux; le modelé est traité avec soin, sans pédantisme. La *Nymphe caressant un Amour*, de M. Molchneth, mérite des observations analogues. Cet artiste caresse bien son marbre, et peut-être trop, car le moelleux de son ciseau va quelquefois jusqu'à l'afféterie. La figure du beau bâtard Dunois, par M. Duret, est d'un jet qui ne manque ni de fierté ni de tournure; mais il faut espérer que, dans la traduction définitive en marbre de son plâtre, l'artiste mettra plus de fini dans son exécution.

La figure assise de M. Husson, *Jeune Napolitaine apprenant la prière à son enfant*, semble dérobée à quelque peinture de Pompeï; sa pose et son mouvement sont tout-à-fait grecs. C'est une donnée heureuse.

M. Ramus s'est souvenu de Donatello en modelant son petit *Saint Jean-Baptiste*, mais ce n'est qu'un souvenir, et non un emprunt. Cette figure est d'une exécution délicate et d'un goût piquant. M. J. Debay a traité le même sujet. Sa figure est faiblement conçue, négligemment étudiée, d'un caractère banal, et au-dessous du talent de cet artiste recommandable.

Dans la statue en marbre de Laurent de Jussieu, par M. Legendre-Heral, nous ne trouvons que de la grosse pratique. Tout est exécuté de la même manière. C'est ce qu'on appelle en peinture du *poncif*. Si la statue assise et grande comme nature de la reine, par M. Cumberworth, était réduite aux proportions d'une figurine d'un pied de hauteur, on pourrait louer le travail adroit et minutieux des détails du costume et des accessoires.

M. Gayrard a donné un essai intéressant de sculpture sur bois dans un grand bas-relief représentant *Saint Germain qui prophétise les destinées de sainte Geneviève*. La sculpture sur bois, s'il faut en juger par ce spécimen, n'est pas d'un bon effet quand elle est neuve. Il faut que le vernis du temps passe dessus pour lui ôter un certain ton de menuiserie qui n'est pas agréable. Il nous semble aussi que l'emploi du bois doit entraîner quelques modifications dans la manière d'exécuter les nus, les draperies, et dans la combinaison des lignes et des plans. M. Gayrard a composé et exécuté son bas-relief abso-

lument comme s'il l'avait taillé dans la pierre. Nous soumettons cette observation à l'artiste. Il jugera si elle est fondée.

La *Chasse au sanglier,* groupe en terre cuite de grandeur naturelle, de M. Rouillard, ne manque ni de mouvement, ni de vérité; mais ces animaux pèchent du côté du style. Ils ne sont ni assez idéalisés, ni assez nature. Nous soupçonnerions volontiers M. Rouillard d'avoir trop regardé les tableaux d'animaux de quelques peintres français. Ses chiens nous paraissent de la famille de ceux d'Oudry et de Desportes. Le poil du chien renversé est absolument semblable à celui du sanglier; la robe naturelle de ces animaux diffère assez cependant pour qu'il soit difficile de les confondre.

On nous dispensera de décrire les portraits de ronde-bosse ou de bas-relief; il y a plus de cinquante bustes-portraits ou médaillons, c'est-à-dire plus du tiers de la totalité des morceaux de sculpture exposés. Nous citerons seulement les noms de MM. Lescorné, Dantan, Elschoët, Etex, Husson, Lanno, Petitot, Ottin.

Nous ne quitterons pas le Louvre sans saluer en passant la statue *colossale de Henri IV*, de M. Raggi, d'un marbre éblouissant de blancheur, et radieusement exposée au milieu de la cour. Les lignes générales en sont froides, et la figure est plutôt longue que grande. Il y a de belles parties de détail. Le monceau d'attributs empruntés aux trois règnes de la nature, placé derrière la jambe gauche, était peut-être nécessaire comme point d'appui, mais il embarrasse la figure et détruit son effet de plusieurs côtés.

La sculpture n'a, comme on voit, rien exécuté de bien remarquable pour le salon. Plus encore que la peinture, cet art a besoin d'une destination monumentale. Les édifices publics de Paris récemment achevés ou en voie d'exécution offrent aussi en sculpture, comme en peinture, une exposition bien plus riche et bien plus significative que celle du Louvre. Nous indiquons cette circonstance afin qu'on ne prenne pas le salon pour la mesure absolue de l'art en France, ce qui conduirait à l'estimer au-dessous de ce qu'il est. Nous pensons qu'une excursion hors du Louvre amènerait des conclusions moins défavorables; mais une excursion de ce genre nous ferait sortir des limites de notre sujet.

L. Peisse.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

DU CATALOGUE DE NOS MANUSCRITS.

Lorsque notre pensée se reporte vers les hommes illustres de l'antiquité, nous ne cherchons pas assez à nous rendre compte de la manière dont leur gloire est arrivée jusqu'à nous. Les grandes actions ne suffisent pas pour perpétuer la renommée, car la tradition s'éteint rapidement, et il y eut autrefois des peuples puissans et redoutés dont le nom même est aboli. Chaque jour voit tomber une pierre du vieil édifice du passé. Les témoignages historiques s'usent et s'affaiblissent sans cesse, et les hommes les plus célèbres sont comme ces colosses qui étonnent de près, et qui, à mesure qu'on s'éloigne, semblent avoir des dimensions plus petites : peu à peu les contours deviennent incertains, et l'on ne voit plus qu'une masse confuse; plus loin, ce ne sont que des points imperceptibles qui finissent bientôt par disparaître entièrement. De même ces héros qui, de leur vivant, remplissaient le monde de leur gloire, occupent dans l'histoire une place qui va de plus en plus s'amoindrissant : le souvenir de leurs actions s'efface, et on en vient même à douter de leur existence. Les plus heureux sont placés parmi les demi-dieux et relé-

gués dans la fable; les autres tombent dans l'oubli, et leur nom n'est plus prononcé.

Cet affaiblissement inévitable des témoignages historiques, qui, dans quelques siècles, portera infailliblement nos descendans à douter de l'existence de César et d'Alexandre, a exercé plutôt la curiosité de quelques géomètres que les méditations des historiens. Craig, habile mathématicien écossais du XVIIe siècle, homme pieux et sincèrement attaché à la religion chrétienne, ne craignit pas de faire à ce sujet un calcul qui semblerait sorti de la plume railleuse d'un disciple de Voltaire. Ayant égard à l'affaiblissement continuel des preuves du christianisme, Craig, dans ses *Principes mathématiques de la Théologie chrétienne*, publiés à Londres, en 1699, avança qu'au bout de quatorze cent cinquante-quatre ans, les raisons de croire au christianisme se seraient tellement affaiblies, qu'une nouvelle révélation et un second avènement de Jésus-Christ deviendraient nécessaires afin que la religion chrétienne pût se perpétuer! Sans s'arrêter ici à cette singulière prédiction pour l'an 3153, on ne saurait nier cette action destructive du temps, qui s'exerce sur les objets matériels comme sur les productions du génie, et qui tend sans cesse à effacer le souvenir du passé.

Ces remarques ne sont pas seulement inspirées par cette curiosité qui porte l'esprit humain à vouloir expliquer l'incertitude qui règne dans l'histoire primitive des peuples. Elles nous touchent plus qu'on ne semble le croire, car, à notre tour, nous deviendrons anciens, et la postérité, qui va bientôt commencer pour nous, oubliera comme nous avons oublié. Tout est périssable sur la terre, et, malgré la force de la civilisation moderne, aucune nation ne saurait se flatter d'avoir fixé irrévocablement chez elle les lumières et la grandeur. Que reste-t-il de ces villes de l'Asie mineure si célèbres autrefois par le luxe et par les arts, et qui se trouvaient alors au sommet de la civilisation? Repaires des chakals et des vautours, ces temples de marbre, ces théâtres magnifiques, attestent la décadence des pays qu'Alexandre remplit de ses victoires. Sans les écrivains, les grandes actions ne traversent pas les siècles : ce sont ceux qui les racontent qui donnent l'immortalité. Mais il ne suffit pas qu'un grand écrivain ait célébré les actions d'un homme illustre, il faut que le livre de l'écrivain ait pu résister à l'action du temps : c'est de la conservation de ce livre que dépend la gloire, et un ver qui a rongé un feuillet a pu tuer sans rémission la mémoire d'un grand homme.

De notre temps, avec l'imprimerie, qui reproduit de mille ma-

nières les ouvrages utiles, il y a plus à craindre de voir passer à la postérité des écrits médiocres que de voir les grandes actions tomber dans l'oubli. Cependant il ne faut pas croire que l'imprimerie puisse servir à conserver tous les livres ni même tous les bons livres qui paraissent; il s'en détruit journellement un nombre très considérable, et, sans citer les *incunables* et les premières éditions des classiques, qui ont presque entièrement disparu, il suffira de nommer Desargues, géomètre qui sut briller à côté de Fermat et de Descartes, et qui doit être compté parmi les gloires de la France. La plupart de ses écrits, imprimés vers le milieu du XVIIe siècle, ont tout-à-fait disparu, et on ne les connaît que par des citations.

Sans aborder la question littéraire, on peut affirmer que les chances de destruction augmentent sans cesse pour les livres qui se publient aujourd'hui. Imprimés sur un papier qui n'a aucune consistance, ils tomberont bientôt en poussière, et l'on peut prédire avec assurance que ceux qu'on ne réimprimera pas prochainement seront perdus pour la postérité. Quoique ordinairement écrits sur parchemin, les manuscrits étaient exposés à plus de chances de destruction encore : il n'existait habituellement qu'un petit nombre de copies du même ouvrage, et un accident suffisait parfois pour les faire disparaître. On a souvent déploré la perte de tant de trésors littéraires que l'antiquité nous avait laissés, et qui ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Ces regrets sont bien légitimes; cependant, lorsqu'on étudie avec soin l'histoire des siècles barbares, on en vient plutôt à s'étonner de ce qui a été préservé que de ce qui s'est perdu, et l'on ne s'explique pas bien par quels moyens ces manuscrits ont été conservés.

Il y a eu, chez les anciens, des bibliothèques de manuscrits non moins nombreuses que les plus grandes collections de livres imprimés qui existent à présent. La bibliothèque d'Alexandrie contenait sept cent mille manuscrits, et, plus tard, les Arabes eurent en Espagne des collections non moins nombreuses. Par suite des guerres civiles, si funestes aux établissemens littéraires, comme par les guerres religieuses et par le fanatisme des premiers chrétiens, les grandes bibliothèques de l'antiquité furent dispersées, et l'on sait maintenant que les chrétiens n'avaient guère laissé à faire à cet Omar qu'on accuse d'avoir ordonné la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie. Le besoin de détruire les derniers restes du paganisme amena les chrétiens à proscrire les ouvrages classiques grecs et latins, et l'on sait aussi combien saint Grégoire et Isidore lui-même ont fait pour abolir la littérature profane. C'était là peut-être

une impérieuse nécessité, et il faut se borner à constater le fait sans trop chercher à le qualifier; mais d'après ce fait on ne comprend pas que l'on ait voulu, plus tard, attribuer aux prêtres et aux moines la conservation des manuscrits. Malgré cette première persécution, on devrait certainement beaucoup de reconnaissance aux moines, si, après les invasions barbares, ils avaient au moins cherché à conserver les manuscrits classiques qu'ils pouvaient se procurer; mais rien n'annonce qu'ils l'aient tenté, et ils paraissent, au contraire, s'être exclusivement occupés de réunir et de faire copier les ouvrages ecclésiastiques, sans vouloir admettre dans leurs bibliothèques les livres des plus beaux génies de l'antiquité. Nous possédons encore les premiers catalogues des plus anciennes abbayes de l'Europe, entre autres le catalogue des manuscrits du Mont-Cassin, et l'on n'y rencontre presque jamais un ouvrage classique.

Au reste, nous ne voulons pas dire qu'il n'y eût pas de temps en temps, dans le cloître, des religieux aimant les lettres et l'instruction, et qui cherchaient avidement les manuscrits des auteurs anciens. La France peut citer avec orgueil deux des hommes qui ont certainement contribué le plus à la conservation des classiques. Ces deux hommes sont Loup de Ferriere et Gerbert, qui, au IX[e] et au X[e] siècle, ont fait les plus grands efforts pour se procurer de tous côtés les écrits des anciens. Malheureusement leur sollicitude pour ces monumens littéraires de l'antiquité ne se perpétua pas dans les couvens où ils avaient résidé. Gerbert, lorsqu'il était abbé de Bobio, n'épargnait aucune démarche pour se procurer d'anciens ouvrages; mais, après lui, les moines de cette célèbre abbaye, loin de garder soigneusement ces précieux manuscrits, établirent une espèce d'atelier de destruction, et, grattant ou lavant impitoyablement les vieux parchemins, ils substituaient aux ouvrages des plus grands écrivains de l'antiquité des traités de liturgie ou des glossateurs. C'est ainsi que le traité de la république de Cicéron, que Gerbert avait cherché à se procurer, fut gratté à Bobio par des moines qui voulaient se servir du même parchemin pour copier un traité de saint Augustin.

Le mépris des moines pour les classiques ressort, comme nous venons de le dire, des catalogues que nous possédons encore des plus riches abbayes. Les bibliothèques de Clairvaux et de Cîteaux, qui se composaient de plusieurs milliers de volumes, et où toutes les parties de la scholastique, de la discipline, du droit canon, où toute la science monacale en un mot était enseignée dans une foule de manuels, d'abrégés, de traités mnémoniques divers, ne contenaient

que quelques fragmens de classiques, et presque aucun livre de science. Dans les couvens les plus célèbres, on laissait périr les plus belles collections. Pour montrer quelle était l'incurie des moines à cet égard, même dans les siècles où tous les esprits se tournaient vers l'étude des lettres, il suffira de citer le récit qu'un ancien commentateur de Dante, Benvenuto da Imola, fait de la visite de Boccace à la bibliothèque du Mont-Cassin. Voici ce passage que Muratori a publié, et auquel nous conservons toute sa rude simplicité :

« Je veux rapporter ici ce que racontait agréablement mon vénérable précepteur, Boccace de Certaldo. Il me disait qu'étant dans la Pouille, attiré par la réputation de ce couvent, il se rendit au Mont-Cassin, et que, désireux de voir la bibliothèque qu'on lui avait dit être très riche, il pria un moine respectueusement, car il était très poli, de vouloir bien la lui ouvrir. Mais celui-ci, lui montrant un escalier élevé, répondit rudement : *Monte, c'est ouvert*. Boccace, montant tout joyeux, trouva ce trésor sans clé ni porte, et il vit l'herbe sur les fenêtres et les livres couverts d'une couche épaisse de poussière. Fort étonné, il commença à ouvrir et à examiner ces manuscrits l'un après l'autre, et il trouva plusieurs volumes anciens et rares qui étaient gâtés de plusieurs manières : ici il manquait un cahier, là on avait coupé les marges, et ainsi de suite. Enfin, regrettant que les travaux de tant de sublimes esprits fussent tombés entre les mains d'hommes si pervers, il s'éloigna triste et les larmes aux yeux. Et rencontrant un moine dans le cloître, il lui demanda pourquoi ces livres si précieux étaient en si mauvais état. Celui-ci lui répondit que quelques moines, voulant gagner deux ou cinq sous, grattaient un cahier et en faisaient de petits psautiers qu'ils vendaient aux enfans, et que des marges ils en faisaient des espèces de talismans qu'ils vendaient aux femmes. — A présent, homme studieux, casse-toi la tête pour composer des livres! »

Au reste, il faut reconnaître que, si, au moyen-âge, les moines abusèrent tant de l'éponge et du grattoir pour effacer des pages de Cicéron et de Virgile, et les remplacer par des écrits insignifians, ils ne furent pas les inventeurs de ces manuscrits grattés, de ces *palimpsestes*, comme on les appelle, car le mot et la chose existaient chez les Romains. Cicéron, plaisantant avec Trébatius sur quelques mots raturés dans la lettre qu'il avait reçue de lui, dit à son ami : « Revenons à vos lettres. Tout est fort bien jusqu'ici, mais j'admire qu'écrivant vous-même, vous ayez la patience d'en faire ainsi plusieurs copies. Que vous commenciez à écrire sur un *palimp-*

seste, c'est une épargne fort louable; mais je cherche ce qui a pu mériter ainsi d'être effacé, à moins que ce ne fût quelqu'une de vos formules, car je ne puis croire que vous grattiez vos lettres pour me faire vos réponses sur le même papier. Voudriez-vous me faire entendre que vos affaires n'avancent pas, qu'on vous oublie, que le papier même vous manque? »

Du temps de Cicéron, le papier, fait de papyrus, dont on se servait habituellement, était fort commun : plus tard, il devint de plus en plus rare, ainsi que le parchemin, et ce fut là ce qui porta les moines à gratter et à laver les manuscrits pour écrire de nouveau sur les mêmes pages. Un des plus curieux exemples de cette pénurie a été découvert par M. Champollion-Figeac, qui, dans une bulle sur papyrus adressée en 876 à Charles-le-Chauve par Jean VIII, a trouvé le haut couvert encore de caractères arabes. Le pape, ne sachant sur quoi écrire, avait lavé un papyrus déjà employé par les plus cruels ennemis du christianisme, et s'en était servi pour sa lettre à l'empereur. Long-temps négligés, ces palimpsestes n'ont été étudiés avec soin que dans ces dernières années, et l'on sait combien d'utiles et précieuses découvertes y a pu faire le cardinal Mai. La France possède un nombre considérable de manuscrits grattés, et il y a lieu d'espérer qu'ils pourront servir à recouvrer quelques restes encore inconnus de l'antiquité.

Livrés d'abord à l'animosité des chrétiens et aux dévastations des barbares, attaqués bientôt par le grattoir et l'éponge des moines, relégués plus tard dans des endroits humides, les anciens manuscrits durent périr presque tous. Nous le répétons, ce qui étonne, ce n'est pas qu'on en ait tant perdu, mais qu'au contraire plusieurs aient échappé à la destruction. Il n'est pas facile de savoir par quelles mains ils ont été préservés. Cependant, en étudiant avec soin l'histoire des siècles barbares, on voit qu'à côté des bibliothèques des couvens il y avait d'autres bibliothèques qui sont à peine indiquées, mais dont l'existence est certaine. Sans s'arrêter à la bibliothèque de ce Loup, professeur à Agen et à Périgueux, que cite Sidoine Apollinaire, ni aux manuscrits que, d'après le même écrivain, possédaient Philagre et Térence Ferreol, on trouve en France, au VIIIe siècle, les différentes bibliothèques de Charlemagne, qui en avait une au palais, dont Louis-le-Débonnaire et Charles-le-Chauve héritèrent successivement, et Éginhart nous apprend que les manuscrits qui étaient à Aix-la-Chapelle furent, d'après le testament de l'empereur, vendus au profit des pauvres. A la même époque,

Mannon, le philosophe, possédait beaucoup de livres qu'il offrit plus tard au tombeau de saint Oyend, dans le Jura. Plusieurs de ces manuscrits existent encore à Troyes et à Montpellier, et ils portent l'*ex voto* de Mannon. Puisqu'on vendait ainsi publiquement les livres, puisqu'on pouvait s'en procurer, il est évident qu'il existait déjà à cette époque, outre les copistes, un commencement de librairie ancienne. Les faits qui attestent alors l'existence des bibliothèques civiles se trouvent partout. Ainsi, lorsqu'au XI[e] siècle une comtesse d'Anjou donna deux cents brebis, trois muids de grains et plusieurs peaux de moutons en échange d'un manuscrit des homémélies d'Aimon d'Alberstat, il est évident que cette princesse avait des livres. Il y eut dès-lors des bibliothèques chez les princes, il y en eut chez les particuliers; les écoles et les universités eurent les leurs. C'est là, à notre avis, que se sont surtout conservés les classiques, qu'on ne trouve presque jamais cités dans les catalogues des bibliothèques des couvens, et qui cependant étaient connus, puisque on les citait assez fréquemment. Toutefois, il ne faut pas prendre à la lettre toutes ces citations, qui n'étaient souvent que de seconde main, ou qu'on faisait parfois d'après des extraits, des abrégés, des *excerpta,* qui remplaçaient l'ouvrage original, et l'on sait combien de fois Aristote a été cité d'après Boèce à une époque où les écrits originaux du philosophe de Stagyre n'étaient qu'en très petit nombre en Occident. Si l'on pouvait douter un instant de l'existence de ces bibliothèques civiles, de cette littérature profane, on n'aurait qu'à se demander comment les anciennes poésies populaires, qui remontent si haut, comment les écrits des trouvères et des troubadeurs, les romans de chevalerie, prohibés et poursuivis d'abord par l'église, sont arrivés jusqu'à nous? Ce n'est pas assurément dans les bibliothèques des couvens qu'on les conserva. Cette différence entre les deux genres de bibliothèques se manifeste bien plus clairement au XIV[e] et au XV[e] siècle. Tandis que, comme nous l'avons dit, dans les plus riches bibliothèques des couvens on ne trouvait que des ouvrages destinés uniquement aux moines, tandis que les livres français en étaient scrupuleusement bannis, les rois de France et les ducs de Bourgogne formaient de nombreuses bibliothèques où se trouvaient plusieurs classiques dans l'original ou traduits en français, et qui contenaient tout ce que la littérature moderne avait produit. Le catalogue, dressé en 1393, des manuscrits de Charles V, roi de France, ainsi que l'inventaire de ceux des ducs de Berri et des ducs Bourgogne, ont été publiés récemment par Van Praet et par M. Bar-

rois. En les examinant, on se persuade facilement de ce que nous venons d'avancer. La séparation entre les bibliothèques civiles et les bibliothèques ecclésiastiques, qui était dès-lors complète, avait commencé depuis long-temps. Ce qui avait lieu en France se répétait partout ailleurs. Sans parler de Pétrarque qui possédait une belle bibliothèque dont on connaît le catalogue, les rois de Naples, les Visconti à Milan, les Médicis à Florence, Mathias Corvin en Hongrie, cherchaient à grands frais à faire venir des manuscrits de toutes les parties de l'Europe.

Les collections formées par les rois de France et par les ducs de Bourgogne semblaient destinées à former le noyau des grandes bibliothèques qui existent actuellement à Paris; mais il n'en fut pas ainsi. Elles furent dispersées, et cette dispersion, malheureusement trop complète, nous fait comprendre comment d'autres bibliothèques, plus anciennes, ont pu se dissiper sans qu'il en restât ni traces ni souvenir.

Après l'invention de l'imprimerie, les manuscrits furent négligés; et comme souvent on imprimait alors sur le manuscrit même, sans se donner la peine de le copier, on en détruisit beaucoup de cette manière-là. Cependant, dès que l'on commença à s'occuper de donner des éditions critiques, l'on sentit le besoin de revenir aux manuscrits, qui furent bientôt recherchés avec soin. C'est du XV[e] siècle que date la formation de la Bibliothèque royale actuelle. Louis XI en jeta les fondemens; Charles VIII et Louis XII y transportèrent les manuscrits enlevés aux bibliothèques du roi de Naples et du duc de Milan, et François I[er] l'enrichit d'un grand nombre de manuscrits rares tirés de l'Italie. Henri II et Diane de Poitiers aimaient beaucoup les beaux livres, et l'on ne voit pas sans quelque étonnement le croissant et la figure de Diane chasseresse (qui étaient, comme on sait, les emblèmes de cette beauté célèbre) sur la reliûre de plusieurs des plus beaux manuscrits grecs de la Bibliothèque royale. Augmentée bientôt des manuscrits du maréchal Strozzi, que Catherine de Médicis s'était appropriés, et que Henri IV racheta des créanciers de cette princesse, la Bibliothèque royale dut aux soins des de Thou, des Dupuis, des Carcavi, des Colbert, à qui la garde en fut successivement confiée, des accroissemens considérables, et elle était déjà, au moment de la révolution, une des plus remarquables de l'Europe par le nombre, l'antiquité et l'importance des manuscrits qu'elle contenait.

Sous la terreur, la Bibliothèque royale fut gravement compromise.

Au milieu des évènemens si graves qui préoccupaient et épouvantaient tous les esprits, on fit à peine attention à un *auto-da-fé* que peu de personnes se rappellent aujourd'hui. Sous prétexte que ces livres contenaient l'histoire de la noblesse française, on brûla pendant plusieurs jours, sur la place Vendôme, au milieu de Paris, des centaines de manuscrits remplis de pièces originales, de chartes et de documens historiques de toute nature. Sans le dévouement courageux des conservateurs de cette bibliothèque, la perte aurait été bien plus grande, car tous les manuscrits blasonnés, tous ceux qui contenaient des ouvrages religieux, étaient menacés. Cependant ce vandalisme ne dura pas, et non-seulement cette bibliothèque répara ses pertes, mais elle s'enrichit immensément par l'héritage des couvens supprimés de Paris, dont les précieux manuscrits furent presque tous déposés dans cet établissement. Actuellement la Bibliothèque royale contient environ quatre-vingt mille manuscrits, et en y joignant ceux qui se trouvent à l'Arsenal, à la bibliothèque Mazarine, à Sainte-Geneviève et à l'Institut, on forme une masse qui, sans aucun doute, n'a d'égale dans aucune autre ville de l'Europe.

Pendant que la Bibliothèque royale commençait et recevait de si notables accroissemens, les bibliothèques des couvens s'étaient enrichies dans les provinces par une multitude de legs pieux. Dans des temps de troubles, on offrait des livres aux couvens et aux églises pour les placer dans un asile sûr. Les *ex voto*, les dons aux autels, se multiplièrent. Ce fut ainsi que quelques chapitres devinrent bientôt si riches en anciens manuscrits, et l'on sait qu'au lieu de laisser sa bibliothèque à son successeur, saint Louis l'avait partagée entre quatre couvens. Malheureusement ces asiles, si respectés dans les guerres ordinaires, furent violés dans les guerres de religion, et le XVI[e] siècle vit quelques-unes des plus anciennes bibliothèques de la France dévastées par le fanatisme aveugle des calvinistes. Tel fut le sort de la bibliothèque de l'île Barbe de Lyon, fondée par Charlemagne, et de celle de Saint-Benoît-sur-Loire (abbaye célèbre où se réunissaient, au X[e] siècle, plus de cinq mille écoliers), pillées toutes deux à diverses reprises par les huguenots. Plusieurs de ces manuscrits furent perdus; d'autres, retrouvés par Bongars et par Petau, finirent par sortir presque tous de France, et sont aujourd'hui à la bibliothèque du Vatican. Au XVI[e] et au XVII[e] siècle, il se forma dans les provinces des collections précieuses de manuscrits, et les érudits connaissent toute l'importance des bibliothèques de Pithou, de Peiresc et de Bouhier. Il n'y avait guère alors de bibliothèques publiques

en France; à Paris même, la Bibliothèque du roi n'était accessible que pour un petit nombre de personnes, et après la mort des savans qui les avaient formées, ces belles collections étaient dispersées, ou bien allaient s'ensevelir au fond d'un cloître. Dans certains cas, il est vrai, le donateur demandait au couvent que la bibliothèque fût ouverte au public. C'est ce que firent Hennequin à Troyes, Mazenot à Lyon, Prousteau à Orléans, et quelques autres; mais c'étaient là des cas rares, et la plupart des plus beaux manuscrits restaient encore enfouis dans les couvens, qui souvent n'en avaient aucun soin. Cette incurie scandalisa grandement dom Martène, savant bénédictin, qui, dans la relation de son Voyage littéraire, entrepris au commencement du siècle dernier, signala à cet égard des abus intolérables. Cependant les abus continuèrent, l'accès des bibliothèques ecclésiastiques ne devint guère plus facile, et très peu de villes de province purent avoir une bibliothèque. Ce ne fut que par la suppression des ordres religieux, à la révolution, que ces riches collections devinrent utiles au public. Il est vrai qu'il y eut alors beaucoup de gaspillage, et que, dans certaines localités, des manuscrits précieux furent enlevés ou détruits. Toutefois la destruction fut beaucoup moindre qu'on ne l'a cru. Quant aux manuscrits qui furent détournés, il s'en retrouve tous les jours dans des collections particulières, ils reparaissent dans les ventes, et si l'état eut à se plaindre de l'indélicatesse de quelques dépositaires infidèles, ces ouvrages du moins ne furent pas perdus pour les lettres. D'ailleurs, c'est surtout à cause du peu de valeur que l'on attachait alors aux monumens littéraires que ces manuscrits furent donnés ou vendus souvent à vil prix à des particuliers par les communes chargées de les garder. Malgré ces pertes si regrettables, en visitant avec soin les bibliothèques des départemens, on se persuade facilement que le mal a été exagéré par des personnes qui calomniaient la révolution, et qui inculpaient des autorités placées entre la hache révolutionnaire et les baïonnettes des étrangers pour n'avoir pas conservé les manuscrits avec plus de soin que ne l'avaient su faire, dans des temps de calme et de prospérité, les chanoines de Bourges ou les moines de Clairvaux.

Au reste, ces inconvéniens, inséparables d'un si grand et si brusque déplacement, ont été bien compensés par l'avantage immense d'avoir dans les départemens un nombre très considérable de bibliothèques publiques. Sans parler des villes principales, il n'y a guère, dans les départemens, de ville de second ordre qui ne possède une collection

de livres imprimés et de manuscrits précieux ou intéressans à plusieurs égards. Malheureusement l'importance de certains manuscrits d'une lecture difficile ne saurait pas être toujours bien appréciée dans certaines localités, de manière que jusqu'à ce jour la plupart sont restés inconnus, et que, malgré la loi qui veut que les communes n'aient que l'usage des livres tirés des couvens, dont la propriété est demeurée à l'état, il est arrivé parfois qu'on en a vendu, comme s'il s'agissait d'une propriété communale. D'ailleurs, la crainte de se voir dépouiller de leurs richesses a porté certaines communes, lorsque le gouvernement demandait les catalogues des manuscrits contenus dans leurs bibliothèques, à n'envoyer le plus souvent que des inventaires informes, plus propres à cacher la valeur littéraire de ces manuscrits qu'à en rehausser l'importance.

Dans un petit nombre de villes, il est vrai, on a publié récemment des catalogues raisonnés des manuscrits; mais les collections les plus importantes n'ont pas encore été explorées, ou bien elles ne l'ont été que d'une manière très imparfaite. Nous regrettons de ne pouvoir nous arrêter ici aux méprises si burlesques que les difficultés de lire dans les manuscrits du moyen-âge ont pu produire. Dans certains de ces catalogues, on place parmi les livres de philosophie une *Chronique de l'ame*, qui n'est en réalité qu'un roman de chevalerie dont le vrai titre est *Chronique d'Hélène;* dans d'autres (et nous prenons parmi les plus estimés), on croit décrire un ancien manuscrit en l'appelant *un traité quelconque sur les maladies!* Il était temps que l'on sût à quoi s'en tenir sur le nombre et l'importance des manuscrits que contenaient les bibliothèques des départemens. Ces recherches, qui intéressent tant l'histoire littéraire, et qui sans doute devront servir plus tard à provoquer des mesures conservatrices, ne pouvaient être ordonnées que par le gouvernement. Dans notre temps, où tout est subordonné à la politique, et où, excepté quelques esprits d'élite, la plupart de nos hommes d'état semblent exclusivement absorbés dans des combinaisons électorales, il fallait un ministre véritablement ami des lettres et de l'érudition pour qu'il s'occupât sérieusement des manuscrits enfouis dans les bibliothèques des départemens. Il fallait aussi un certain courage pour prescrire des recherches sérieuses dans ces bibliothèques. Les étrangers disent si souvent qu'il n'y a rien en France hors de Paris, et ce propos est si facilement répété par les Français, qu'on ne pouvait guère imaginer que des recherches de cette nature dussent amener des résultats

importans. Heureusement quelques explorations dirigées sur des points déterminés, d'après les instructions données par le ministre de l'instruction publique, firent bientôt connaître combien cette mine était féconde, et décidèrent M. Villemain à entreprendre la publication d'un catalogue général de tous les manuscrits des départemens. A cet effet, il présenta à la signature du roi une ordonnance précédée d'un rapport destiné à faire connaître l'utilité d'une telle publication. L'exécution de cette entreprise a été confiée à une commission composée de MM. Leclerc, président, Hase, Reinaud, Danton et Ravaisson, et d'un secrétaire chargé de surveiller l'impression. Les noms que nous venons de citer sont une garantie suffisante du soin avec lequel une telle entreprise sera conduite et de l'importance que le gouvernement attache à cette publication. Formée au mois de septembre, la commission a immédiatement commencé ses travaux. Des instructions ont été rédigées, différentes personnes ont été envoyées dans les départemens : les bibliothèques, l'École des Chartes et l'Université ont fourni des collaborateurs zélés et intelligens, et les travaux ont été poursuivis avec tant d'activité, que déjà l'on s'occupe de l'impression du premier volume, et que d'autres matériaux sont préparés.

Cette utile entreprise a eu dès l'origine un double but : la conservation et la connaissance des manuscrits; la conservation, car, dès que tous les manuscrits auront été décrits et catalogués avec soin, on pourra toujours exercer un contrôle sévère et une surveillance active sur les bibliothèques des départemens, et il ne sera plus possible de distraire des manuscrits connus du gouvernement et sur lesquels l'attention sera éveillée à l'étranger comme en France; la connaissance des manuscrits, car jusqu'ici on ne les connaissait pas du tout. A cet égard, les premières recherches ont dépassé toutes les espérances, et il se trouve qu'un catalogue entrepris surtout dans un but d'érudition, deviendra un monument patriotique, et que l'on pourra montrer avec orgueil aux étrangers cet inventaire des richesses littéraires de la France. Un des membres de la commission, qui venait de visiter différens départemens, terminait ainsi le rapport qu'à son retour il a dû adresser à M. Villemain :

« Nous ne craignons pas d'avancer qu'en prenant au hasard, dans un état quelconque de l'Europe, dix-huit villes de province, on n'y trouverait pas la moitié des richesses bibliographiques et littéraires que nous avons rencontrées dans les dix-huit bibliothèques que nous

venons de visiter. Cette vérité ressortira encore davantage du catalogue général des manuscrits des départemens, dont on prépare actuellement la publication, et qui montrera que, même sous ce rapport, la France n'a rien à envier aux étrangers. »

Il existe en France et à l'étranger des catalogues de différentes collections de manuscrits, et les savans connaissent bien la valeur et l'utilité de ces sortes d'ouvrages, publiés à diverses époques, et qui leur ont souvent fourni les élémens de leurs travaux; mais dans aucun siècle on n'a jamais osé entreprendre le catalogue général des manuscrits qui se trouvaient dans un vaste état. Bien que l'on ait imprimé une si prodigieuse quantité de livres, on est loin d'avoir publié tous les ouvrages qui existent encore. Pour l'histoire du moyen-âge, par exemple, on trouve dans les manuscrits une foule de pièces ou d'ouvrages inédits qui servent à éclaircir les points les plus difficiles de cette période si intéressante et si obscure. Souvent ces écrits ne pourraient pas être imprimés en entier, et il faut se borner à les indiquer dans un catalogue à l'attention des érudits qui se préparent à traiter un sujet déterminé. Au reste, le catalogue général des manuscrits des départemens ne doit pas contenir uniquement des titres d'ouvrages. Il faut qu'à propos de chaque manuscrit on y trouve quelques indications rapides où les faits nouveaux les plus curieux qu'il contient soient notés aussi exactement que possible. Il faut que les historiens, les artistes, les paléographes, les savans, les hommes de lettres, soient avertis par un mot de ce qui peut intéresser chacun d'eux dans un manuscrit. C'est, comme on le voit, de l'histoire littéraire générale à propos d'un catalogue, et c'est dans le choix de ces faits, dans les notes qui doivent accompagner chaque article important, que consiste la difficulté de faire un catalogue curieux et instructif, et que se montre l'habileté du rédacteur. Il est à peine nécessaire de rappeler que, pour rédiger un catalogue de manuscrits, il faut d'abord lire parfaitement les écritures de différens siècles, savoir déterminer l'âge d'un manuscrit, posséder différentes langues, avoir enfin des connaissances approfondies dans l'histoire littéraire et la bibliographie, pour ne s'arrêter qu'aux ouvrages véritablement inédits et intéressans, et pour savoir deviner, dans un ouvrage sans titre ou même mutilé, le nom de l'auteur, qui manque souvent. Il faut surtout posséder une patience infatigable, ne rien omettre, ne rien ajouter, ne rien corriger dans la description d'un manuscrit qu'on est forcé d'examiner en voyage

et à la hâte, qui contient peut-être cent pièces différentes, et qu'on ne doit plus revoir. Ce sont là des difficultés qui ne sauraient être convenablement appréciées que par les hommes du métier, et qui font de la rédaction d'un bon catalogue de manuscrits une des entreprises littéraires les plus difficiles. Au reste, l'utilité de bons catalogues est bien reconnue des érudits, et tous ceux qui s'occupent de l'Orient savent que la mine la plus féconde, que l'ouvrage le plus complet que l'on connaisse sur l'histoire, les sciences et la littérature des peuples sémitiques, n'est autre chose que le catalogue des manuscrits arabes de la bibliothèque de l'Escurial, rédigé dans le siècle dernier par Casiri. Ce qui donne surtout tant de prix à cet ouvrage, ce sont les extraits des manuscrits et les pièces inédites que le rédacteur y a insérés. Cet exemple méritait d'être suivi, et nous savons qu'il le sera, grace surtout à M. Villemain, qui a désiré que des pièces inédites, des lettres d'hommes illustres, des passages dignes d'intérêt, fussent insérés dans ce catalogue. A la suite de chaque manuscrit se trouveront les extraits les plus courts, les citations succinctes, et il y aura à la fin de chaque volume les pièces plus considérables. On voit que ce catalogue sera en même temps un grand recueil de pièces inédites. Ce sera l'histoire littéraire de la France pour les monumens.

Nous sommes assuré que le concours actif, éclairé, résolu, du gouvernement, ne manquera pas à cette entreprise. Ce qui pourrait en compromettre le succès, ce serait l'esprit municipal, qui demanderait à s'emparer de cette affaire, et à entraver les travaux de la commission. Nous l'avons déjà dit, il faut appeler tous les hommes compétens à y prendre part, et avant tout les bibliothécaires. Cependant, si dans certaines localités ils ne peuvent ou ne veulent pas contribuer activement à la rédaction des catalogues, il faut, sous peine de ne plus avancer, confier immédiatement à d'autres les travaux que les bibliothécaires n'exécuteraient pas : sans cela, chacun se ferait charger du catalogue de la bibliothèque qu'il dirige, et tout serait arrêté. Il faut ne pas craindre de blesser certaines susceptibilités, ni trop ménager certaines influences. Rien ne ressemble moins à la matière électorale qu'un manuscrit. Ce ne sont pas là des craintes imaginaires. Lorsque M. de Salvandy eut l'heureuse idée de répandre davantage l'instruction dans les provinces, et qu'il voulut fonder quelques nouvelles facultés, ce projet fut accueilli avec enthousiasme par les villes qui devaient en profiter; mais bientôt le

gouvernement dut se convaincre que chaque localité voulait fournir ses propres professeurs. Ces prétentions étaient inadmissibles, et elles furent écartées. Alors les bonnes dispositions se changèrent en hostilités, et il y eut en France une ville grande et célèbre, dont le conseil municipal prit une délibération d'après laquelle il était défendu à tous les conservateurs des bibliothèques, des musées et des collections scientifiques, de communiquer un livre ou un objet quelconque aux professeurs des nouvelles facultés. Cette délibération est enfreinte tous les jours par les conservateurs, mais elle n'a jamais été rapportée. En présence de faits pareils, on pourrait concevoir quelques inquiétudes sur les travaux de la commission des manuscrits, si par impossible le gouvernement pouvait montrer un moment d'hésitation.

Cette publication, destinée à faire connaître ce que les provinces contiennent de plus précieux (car, quant aux bibliothèques de Paris, la publication du catalogue ne peut sortir des mains des savans qui les dirigent), a été entreprise sans avoir recours à aucun crédit extraordinaire, avec les seules ressources dont M. Villemain pouvait disposer pour l'encouragement des bibliothèques. Cependant un si grand ouvrage ne saurait se continuer sans l'appui des chambres. On peut être rassuré sur ce point : lorsqu'un homme de la valeur littéraire et de l'autorité de M. Villemain se présentera devant les mandataires du pays avec un premier volume imprimé, les chambres qui, à la demande de M. Guizot, ont accordé des fonds considérables pour la publication des documens relatifs à l'histoire de France, seront unanimes pour accorder au ministre de l'instruction publique les fonds nécessaires à la continuation du catalogue général des manuscrits des départemens. Il ne faut pas douter que les étrangers n'imitent bientôt une si heureuse idée, et nous sommes sûr que l'on verra l'Allemagne et l'Angleterre s'emparer de ce projet.

Certes, la France, qui a ouvert la route, ne voudra pas rester en arrière; s'il pouvait du reste y avoir la moindre hésitation à cet égard, le ministre de l'instruction publique n'aurait qu'à rappeler aux chambres un fait qui se passe à l'autre extrémité de notre continent. Dans cette Chine, que l'on affecte de mépriser si fort, et où quelques nations européennes s'efforcent de montrer d'une si singulière manière la supériorité de leur civilisation, l'empereur Khien-Long décrèta, en 1773, la publication d'une anthologie intitulée les *Quatre Trésors*, composée des traités les plus intéressans sur toutes les bran-

ches du savoir. En 1818 (c'est-à-dire quarante-cinq ans seulement après la formation de la commission), il avait paru *soixante-dix-huit mille six cent vingt-sept volumes* de cette collection, qui se continue, et qui ne sera complète que lorsque cent soixante mille volumes auront été imprimés. Évidemment, il n'y a que des commissions composées de barbares qui soient capables de faire paraître deux mille volumes par an. Il n'y a rien à craindre de pareil en France : nous sommes dans un pays civilisé, et si les chambres veulent encourager la publication du catalogue général des manuscrits des départemens, sans trop se préoccuper de ce qui se passe aux antipodes, elles n'auront qu'à voter les fonds nécessaires pour la publication d'un volume par an.

G. Libri.

UNE

JOURNÉE A LONDRES.

J'avais passé la nuit au bal masqué, et rien n'est triste comme un lendemain de bal; je pris une détermination violente, et je résolus de traiter mon ennui à la manière homœopathique. Quelques heures après, ayant eu à peine le temps de me débarrasser de mes caftans, de mes poignards et de tout mon attirail turc, j'étais en route pour Londres, la ville natale du spleen.

La perfide Albion vint au-devant de moi dans la diligence, sous la forme de quatre Anglais, entourés, bastionnés de toutes sortes d'ustensiles comfortables, et ne sachant pas un mot de français: mon voyage commençait tout de suite. A Boulogne, qui est une ville complètement anglaisée, je fus réduit à une pantomime touchante pour exprimer que j'avais faim et sommeil, et que je voulais un souper et un lit; enfin l'on alla chercher un drogman qui traduisit mes demandes, et je parvins à manger et à dormir. On n'entend à Boulogne que l'anglais; je ne sais pas si le français, par compensation, est l'idiome dont se servent les habitans de Douvres, mais je n'en crois rien. — C'est une remarque que j'ai déjà faite sur plusieurs de nos frontières, que cet envahissement des coutumes et du langage des pays voisins. L'espèce de demi-teinte qui sépare les peuples sur la carte et dans la réalité, est fondue plutôt du côté de la

France que du royaume limitrophe. Ainsi, tout le littoral qui regarde la Manche est anglais; l'Alsace est allemande par les bords, la Flandre est belge, la Provence italienne, la Gascogne espagnole. Quelqu'un qui ne sait que le parisien pur est souvent embarrassé dans ces provinces. Passez la frontière, vous ne trouverez pas une seule nuance française.

A six heures du matin, j'étais sur le pont du bateau à vapeur *le Harlequin;* cette orthographe t'aurait réjoui le cœur, mon cher Fritz, et me fit penser à toi. Ne comptez pas sur une description de tempête, dans laquelle vous verrez apparaître Neptune en barbe verte, aiguillonnant les coursiers de la mer; il faisait, comme dit le père Mallebranche dans les deux seuls vers qu'il ait jamais pu tourner,

... Il faisait le plus beau temps du monde
Pour aller à *vapeur* sur la terre et sur l'onde.

(Excusez cette légère variante autorisée par les progrès de la civilisation). — La Manche, que l'on prétend si capricieuse et si mauvaise, me fut aussi clémente qu'autrefois la Méditerranée; mais la Méditerranée n'est, à vrai dire, qu'un ciel renversé tout aussi bleu et tout aussi limpide que l'autre. Le mal de mer me respecta, et les poissons ne purent pas apprendre à mes dépens si la cuisine de Boulogne était bonne.

Au bout de deux ou trois heures, une ligne blanche sortit de la mer comme un nuage; c'était la côte d'Angleterre, qui doit à la couleur de ses rivages son nom d'Albion, sur lequel les vaudevillistes ont fait tant de couplets. Regardez cette immense falaise à pic, taillée comme un mur de fortification, qui s'élève sur la gauche, c'est le rocher de Shakspeare; ces deux petites taches noires, ce sont les gueules du viaduc d'un chemin de fer en construction; au fond de la baie, voilà Douvres et sa tour, que l'on prétend être aperçue de Boulogne quand il ne fait pas de brouillard, — mais il fait toujours du brouillard. Le temps était très beau, sans un seul nuage, et cependant un épais diadème de vapeurs couronnait le front de la vieille Angleterre; la campagne qu'on entrevoyait, quoique dénudée par l'hiver, avait un aspect net, propre, soigné, peigné au rateau; les falaises de craie, droites comme des murs, au bas desquelles la mer creuse des cavernes à souhait pour les contrebandiers, ajoutaient encore à la régularité de la perspective. De loin en loin se montraient des châteaux et des cottages d'architectures bizarres, avec de grosses tours, des murs crénelés couverts de lierre, ébréchés çà et là, et de cette dis-

tance jouant à s'y méprendre la forteresse gothique en ruine. Toutes ces citadelles, tous ces donjons à pont-levis, à machicoulis, à qui ne manquent même pas les canons et les couleuvrines de bois bronzé, donnent à la côte un air hérissé et rébarbatif, assez pittoresque, et n'en sont pas moins garnies à l'intérieur de toutes les recherches du luxe. On me fit remarquer, au milieu d'un grand parc, une maison blanche à aiguilles gothiques, mais de construction moderne, qui appartient à un juif colossalement riche, Mosé Montefiore, qui accompagna dernièrement M. Crémieux en Orient pour l'affaire des juifs de Damas. A partir de là, la côte décrit une courbe jusqu'à Ramsgate; dans cette courbe se trouve Deal, où les Romains abordèrent, à ce qu'on dit, pour la première fois lors de leur descente en Angleterre. Je ne vois à cela aucun obstacle. L'on aperçoit ensuite le château de Walmer, résidence du lord-gardien des cinq ports, le duc de Wellington est aujourd'hui chargé de cette dignité; puis Sandwich, et un peu plus loin Ramsgate, ville de plaisance de Londres, dont les rues tirées au cordeau et les hautes maisons de brique semblent s'avancer jusque dans l'eau. Tout cela est charmant; mais le vrai coup d'œil, le beau spectacle à n'en pas vouloir d'autre, ce n'est pas la terre, c'est la mer.

Dans la rade de Docons, devant Deal, plus de deux cents vaisseaux de toute forme et de toute grandeur attendent le vent favorable pour passer le détroit. Les uns vont, les autres viennent : c'est un mouvement perpétuel. De quelque côté qu'on se tourne, on voit fumer au bord du ciel la cheminée des bateaux à vapeur, se découper en noir ou en clair l'élégante silhouette des navires. Tout vous indique l'approche de la Babylone des mers. Vers la France, la solitude est complète; pas une barque, pas un bateau à vapeur. Plus on avance, plus la cohue augmente. L'horizon est encombré; les voiles s'arrondissent en dôme, les mâts s'allongent en aiguilles, les agrès s'entrelacent; on dirait une immense ville gothique en dérive, une Venise ayant chassé sur ses ancres et venant à votre rencontre. Les bateaux-phares, le jour avec leur peinture écarlate, la nuit avec leur lumière rouge, indiquent la route à ces troupeaux de navires, dont les voiles sont les toisons. Ceux-ci arrivent des Indes, montés par leur équipage de Lascars, et répandent un pénétrant parfum oriental; ceux-là de la mer du Nord, et n'ont pas encore eu le temps de fondre leurs glaçons. Voici la Chine et l'Amérique, qui apportent leur thé et leur sucre; mais, dans cette foule, vous reconnaîtrez toujours les navires anglais : leurs voiles sont noires comme celles du vaisseau de Thésée

partant pour l'île de Crète, sombre livrée de deuil dont les affuble le triste climat de Londres.

La Tamise, ou plutôt le bras de mer dans lequel ses eaux se dégorgent, est d'une telle largeur, et ses rives sont si basses, que, placé au milieu du fleuve, on ne les aperçoit pas; ce n'est qu'au bout de plusieurs milles qu'on les découvre, minces, plates, linéamens noirs entre le ciel gris et l'eau jaune. Plus le fleuve se resserre, plus la foule des vaisseaux devient compacte : les palettes des bateaux à vapeur qui remontent et descendent fouettent l'eau sans pitié et sans relâche; les fumées qui sortent de leurs colonnes de tôle entrecroisent leurs noirs panaches et vont former au ciel, qui s'en passerait bien, de nouveaux bancs de nuages; le soleil, s'il y avait un soleil à Londres, en serait obscurci. On entend de tous côtés râler et siffler les poumons d'airain des machines. De leurs narines de fer jaillissent des fusées de vapeur bouillante, comme les jets d'eau qui s'élancent par les évents des monstres de la mer. Rien n'est plus pénible à entendre que cette respiration asthmatique et stridente, que ces gémissemens de la matière aux abois et poussée à bout, qui semble se plaindre et demander grace comme un esclave épuisé qu'un maître inhumain surcharge de travail. — Je sais que les industriels se moqueront de moi, mais je ne suis pas loin de partager l'avis de l'empereur de la Chine, qui proscrit les bateaux à vapeur comme une invention obscène, immorale et barbare : je trouve qu'il est impie de tourmenter ainsi la matière du bon Dieu, et je pense que la mère nature se vengera un jour des mauvais traitemens que lui font subir ses enfans trop avides. Outre les *steam-boats*, les vaisseaux à voiles, bricks, goëlettes, frégates, depuis le massif trois-mâts jusqu'au simple bateau de pêcheur, jusqu'à la pirogue, où deux personnes peuvent à peine se tenir assises, se succèdent sans relâche et sans intervalle; c'est une interminable procession navale, où toutes les nations du monde ont leurs représentans. Tout cela va, vient, descend, remonte, se croise, s'évite avec une confusion pleine d'ordre et forme le plus prodigieux spectacle qu'il soit donné à un œil humain de contempler, surtout lorsque l'on a le bonheur rare de le voir, comme moi, vivifié et doré par un rayon de soleil.

Sur les bords du fleuve déjà plus rapprochés, je commençais à distinguer des arbres, des maisons accroupies sur la rive, un pied dans l'eau et la main étendue pour saisir les marchandises au passage; des chantiers de construction avec leurs immenses hangars et leurs carcasses de navires ébauchés, pareils à des squelettes de cachalots,

se dessinaient bizarrement dans le ciel. Une forêt de cheminées colossales, en forme de tours, de colonnes, de pylônes, d'obélisques, donnait à l'horizon un air égyptien, un vague profil de Thèbes, de Babylone, de ville ante-diluvienne, de capitale des énormités et des rébellions de l'orgueil, tout-à-fait extraordinaire. — L'industrie à cette échelle gigantesque atteint presque la poésie, poésie où la nature n'est pour rien, et qui résulte de l'immense développement de la volonté humaine.

Lorsqu'on a dépassé Gravesend, limite inférieure du port de Londres, les magasins, les usines, les chantiers, se resserrent, se rapprochent, s'entassent avec une irrégularité toute pittoresque; à gauche s'arrondissent les deux coupoles de l'hôpital royal de la marine, Greenwich, dont la colonnade entr'ouverte laisse apercevoir un fond de parc à grands arbres d'un effet charmant; assis sur les bancs des péristyles, les invalides voient partir et rentrer les vaisseaux, sujets de leurs souvenirs et de leurs conversations, et l'âcre odeur de la mer vient encore réjouir leurs narines. Sir Christophe Wren est l'architecte de ce bel édifice. Des bateaux à vapeur-omnibus partent à chaque quart d'heure de Greenwich pour Londres et réciproquement. — Greenwich se trouve en face de l'île, ou, pour mieux dire, de la presqu'île des Chiens, où la Tamise revient sur elle-même, et fait un détour dont on a profité habilement. C'est là que sont creusés les docks de la compagnie des Indes occidentales. Les docks des Indes orientales, beaucoup moins considérables et moins fréquentés, se trouvent sur la droite un peu avant et dans le fond de la courbure que décrit le fleuve.

Les docks des Indes occidentales sont quelque chose d'énorme, de gigantesque, de fabuleux, qui dépasse la proportion humaine. C'est une œuvre de cyclopes et de titans. Au-dessus des maisons, des magasins, des rampes, des escaliers, et de toutes les constructions hybrides qui obstruent les abords du fleuve, vous découvrez une prodigieuse allée de mâts de vaisseaux qui se prolonge à l'infini, un inextricable fouillis d'agrès, d'esparres, de cordages, à faire honte, pour la densité de l'enlacement, aux lianes les plus chevelues d'une forêt vierge d'Amérique; c'est là que l'on construit, que l'on radoube, que l'on remise cette innombrable armée de navires qui vont chercher les richesses du monde, pour les verser ensuite dans ce gouffre sans fond de misère et de luxe que l'on nomme Londres. Les docks de la compagnie des Indes occidentales peuvent contenir trois cents vaisseaux. Un canal, tracé parallèlement aux docks, qui coupe la

presqu'île des Chiens, et qu'on appelle le canal de la Cité, raccourcit de trois ou quatre milles le chemin que l'on est obligé de faire pour doubler la pointe.

Les docks de commerce, sur la rive opposée, les docks de Londres, ceux de Sainte-Catherine, avant d'arriver à la Tour, ne sont pas moins surprenans. Au bassin du commerce se trouvent les plus énormes caves qui existent au monde : c'est là que sont entreposés les vins d'Espagne et de Portugal. Tout cela sans compter les bassins et les docks particuliers. A chaque instant, au milieu d'un groupe de maisons, vous voyez se prélasser un vaisseau. Les vergues éborgnent les croisées, les antennes pénètrent dans les chambres, et les guibres semblent battre en brèche les portes des magasins, comme des béliers antiques. Les maisons et les vaisseaux vivent dans l'intimité la plus touchante et la plus cordiale; à l'heure de la marée, les cours deviennent des bassins, et reçoivent des barques. Des escaliers, des rampes, des cales de pierre, de granit, de briques, montent et descendent de la rivière aux maisons. Londres a les bras plongés jusqu'aux coudes dans son fleuve; un quai régulier gênerait la familiarité du fleuve et de la ville. Le pittoresque y gagne, car rien n'est plus horrible à voir que ces éternelles lignes droites prolongées en dépit de tout, dont s'est engouée si bêtement la civilisation moderne.

L'Angleterre n'est qu'un chantier; Londres n'est qu'un port. La mer est la patrie naturelle des Anglais; ils s'y plaisent tellement, que bien des grands seigneurs passent leur vie à faire les voyages les plus périlleux dans de petits bâtimens équipés et gouvernés par eux. — Le club des yachts n'a pas d'autre but que d'encourager et de favoriser ce penchant. — La terre leur déplaît tellement, qu'ils ont un hôpital installé au milieu de la Tamise, dans un gros vaisseau rasé, qui sert aux marins qui se trouvent malades dans le port de Londres. L'avis de Tom Coffin, dans le roman du *Pilote*, de Cooper, à savoir que la terre n'était bonne que pour se ravitailler et prendre de l'eau fraîche, ne doit pas paraître une exagération en Angleterre.

La façade de toutes ces maisons est tournée vers le fleuve, car la Tamise est la grande rue de Londres, la veine artérielle d'où partent les rameaux qui vont porter la vie et la circulation dans le corps de la ville. Aussi quel luxe d'écriteaux et d'enseignes! Des lettres de toutes couleurs et de toutes dimensions chamarrent les édifices de haut en bas; des majuscules ont souvent la hauteur d'un étage. Il s'agit d'aller chercher la vue d'un côté à l'autre d'une nappe d'eau

qui est sept ou huit fois large comme la Seine. Votre œil s'arrête sur l'acrotère d'une maison bizarrement découpée à jour; vous cherchez à quel ordre d'architecture appartient ce genre d'ornement. En vous approchant, vous découvrez que ce sont des lettres de cuivre doré, indiquant un magasin quelconque, et qui servent à la fois d'enseigne et de balustrade. En fait de charlatanisme d'affiche, les Anglais sont sans rivaux, et nous engageons nos industriels à faire un petit tour à Londres pour se convaincre qu'ils ne sont que des enfans auprès de cela. Ces maisons, ainsi bariolées, placardées, zébrées d'inscriptions et de pancartes, vues du milieu de la Tamise, présentent l'aspect le plus bizarre.

Je ne fus pas peu surpris d'apercevoir intacte, du moins à l'extérieur, la Tour, que je croyais, d'après les descriptions des journaux, brûlée et réduite en cendre. La Tour n'a rien perdu de son antique physionomie; elle est encore là, avec ses hautes murailles, son attitude sinistre et son arcade basse (la porte des Traîtres), sous laquelle un bateau noir, plus sinistre que la barque des ombres, apportait les coupables et venait reprendre les condamnés à mort. La Tour n'est pas, comme son nom semblerait l'indiquer, un donjon, un beffroi solitaire; c'est une bastille en règle, un pâté de tours reliées entre elles par des murailles, une forteresse entourée de fossés, alimentée par la Tamise, avec des canons, des ponts-levis; une forteresse du moyen-âge, aussi sérieuse pour le moins que notre Vincennes, où se trouvent une chapelle, une messagerie, un trésor, un arsenal, et mille autres curiosités. — Si je tenais à allonger cette lettre outre mesure, mon cher Fritz, je pourrais te donner là-dessus une infinité de détails que tu sais mieux que moi, et que tout le monde peut apprendre en ouvrant le premier livre venu.

Je pourrais m'attendrir sur le triste sort des enfans d'Édouard, de Jane Grey, de Marie Stuart, et surtout de la pauvre Anne de Bolein, que j'ai toujours beaucoup aimée à cause du joli réseau de veines bleues qui s'entrelacent sous la blonde transparence de ses tempes, dans le délicieux portrait caressé avec tant de patience et d'amour par le précieux Hans Holbein. Il m'eût été facile de déployer une science que je n'ai point, et de remplir une page ou deux de noms propres et de dates, mais je laisse cette besogne à de plus érudits et de plus patiens que moi.

Nous approchions du terme du voyage; encore quelques tours de roue, et le bateau à vapeur allait toucher à la cale du Custom-House

(la douane), où nos malles ne devaient être visitées que le lendemain, car le dimanche est célébré à Londres aussi scrupuleusement que le sabbat des juifs à Jérusalem.

Jamais je n'oublierai le magnifique spectacle qui s'offrit à mes yeux : les arches gigantesques du pont de Londres traversaient la rivière de leur cinq enjambées colossales, et se détachaient en sombre sur un fond de soleil couchant. Le disque de l'astre, enflammé comme un bouclier rougi dans la fournaise, descendait précisément derrière l'arche du milieu, qui traçait sur son orbe un segment noir d'une hardiesse et d'une vigueur incomparable.

Une longue traînée de feu scintillait en tremblant sur le clapotis des vagues; des fumées et des brumes violettes baignaient l'espace jusqu'au pont de Southwark, dont on apercevait les arches vaguement ébauchées. A droite, un peu dans l'éloignement, on voyait briller les flammes de bronze doré qui surmontent la colonne gigantesque élevée en mémoire de l'incendie de 1666; à gauche jaillissait au-dessus des toits le clocher de Saint-Olave; des cheminées monumentales, qu'on pourrait prendre pour des colonnes votives si les chapiteaux ioniens ou doriens étaient dans l'usage de vomir de la fumée, brisaient heureusement les lignes de l'horizon, et par leurs tons vigoureux faisaient encore ressortir les tons orange et citron clair du ciel.

En se retournant, l'on avait derrière soi une vraie ville navale, avec des quartiers et des rues de vaisseaux, car c'est à ce pont, le premier de Londres, que s'arrêtent les navires : jusque-là les deux rives de la ville ne communiquent que par des bateaux. Le tunnel, qui se trouve entre Rotherhithe et Wapping, remédiera à cet inconvénient lorsqu'il sera achevé, c'est-à-dire dans deux ou trois mois. La difficulté consistait à pouvoir combiner des rampes de façon à faire descendre les voitures jusqu'à cette profondeur. Elle a été vaincue au moyen de chemins circulaires dont l'inclinaison n'est que de quatre pieds sur cent : ne pouvant faire un pont sous lequel les vaisseaux passeraient, on a pris le parti de faire passer le pont sous les vaisseaux et sous la rivière. Cette idée audacieuse est sortie de la tête d'un Français, M. Brunel; les deux galeries qui forment le tunnel sont entièrement rondes, cette forme étant celle qui présente le plus de résistance. La portion inférieure du cercle a été comblée pour établir un plan horizontal sur lequel puissent rouler les voitures. Les parois des murs latéraux sont concaves. Celui du milieu est percé de petites arcades qui permettent au piéton d'aller d'une

galerie dans l'autre. La longueur du tunnel est de treize cents pieds. Le lit du fleuve au-dessus de la voûte a quinze pieds d'épaisseur.

L'on débarqua. Ne sachant pas un mot d'anglais, je ne laissais pas que d'être un peu inquiet sur la manière dont j'allais m'y prendre pour trouver la personne à laquelle j'étais adressé. J'avais écrit fort correctement sur une carte le nom de la rue et le numéro de la maison; je montrai le tout à un cocher, qui heureusement savait lire, et partit pour l'endroit indiqué avec la rapidité de l'éclair. Les plaisanteries, fort bonnes à Paris, sur la lenteur des chevaux de fiacre et de cabriolet, seraient fort mauvaises à Londres, où les voitures de place vont aussi vite qu'ici les équipages les mieux attelés : la voiture dans laquelle j'étais assis, et qui répond à peu près à nos *citadines*, avait la forme la plus à la mode maintenant à Paris : des roues très basses, une portière droite et carrée comme un battant d'armoire, toute la physionomie d'une chaise à porteur montée sur roulettes. Ce genre de voitures, qui est le suprême de l'élégance chez nous, n'est affecté à Londres qu'aux voitures de place. L'intérieur en est garni tout simplement de toile cirée. Le cocher donne un sol au pauvre diable qui ouvre la portière, ce qui n'a pas lieu en France, où c'est le voyageur qui paie le valet de place. La course se calcule sur le pied d'un schelling par mille, et se rétribue selon la longueur. Pour en finir avec les voitures de place, ce que j'ai vu de plus singulier, ce sont des cabriolets très bas, où le conducteur n'est pas placé à côté de vous, comme dans nos cabriolets de régie, ni par devant, comme dans nos cabriolets à quatre roues, mais bien par derrière, à l'endroit où sont assis ordinairement les domestiques : les guides passent sur la capote, et le cocher conduit par-dessus votre tête. Ces petits détails paraîtront peut-être fort mesquins aux amateurs de dissertations esthétiques, aux admirateurs jurés de monumens, aux commissaires-priseurs d'antiquités; mais c'est tout cela qui constitue la différence d'un peuple à un autre, qui fait qu'on est à Londres et non pas à Paris.

Pendant que la voiture parcourait avec vélocité les rues qui séparent la douane de High Holborn, je regardais par la vitre, et j'étais dans un profond étonnement de la solitude et du silence profonds qui régnaient dans les quartiers où je passais. — On eût dit une ville morte, une de ces cités peuplées d'habitans pétrifiés dont parlent les contes orientaux. Toutes les boutiques étaient fermées, aucun visage humain ne paraissait aux carreaux des fenêtres. A peine quelque rare passant qui filait comme une ombre en longeant les

murs. Cet aspect morne et désert contrastait si fort avec l'idée d'animation et de bruit que je m'étais faite de Londres, que je ne revenais pas de ma surprise; enfin je me souvins que c'était dimanche, — et l'on m'avait vanté les dimanches de Londres comme l'idéal de l'ennui. — Ce jour-là, qui est chez nous, du moins pour le peuple, un jour de joie, de promenade, de toilette, de festins et de danse, de l'autre côté de la Manche se passe dans une tristesse inconcevable. Les tavernes ferment la veille à minuit, les théâtres ne jouent pas, les boutiques sont closes hermétiquement, et pour qui n'aurait pas fait ses provisions la veille, il serait très difficile de trouver à manger; la vie semble être suspendue. Les rouages de Londres cessent de fonctionner, comme ceux d'une pendule lorsqu'on met le doigt sur le balancier. De peur de profaner la solennité dominicale, Londres n'ose plus faire un mouvement, c'est tout au plus s'il se permet de respirer. Ce jour-là, après avoir entendu le prêche du pasteur de la secte à laquelle il appartient, tout bon Anglais se claquemure dans sa maison pour méditer la Bible, offrir son ennui à Dieu, et jouir devant un grand feu de charbon de terre du bonheur d'être chez lui et de n'être ni Français, ni papiste, source de voluptés inépuisables. A minuit, le charme est rompu; la circulation, figée un instant, reprend son niveau, les maisons se rouvrent, la vie revient à ce grand corps tombé en léthargie, le Lazare dominical ressuscite à la voix de cuivre du lundi et se remet en marche.

Le lendemain, d'assez bonne heure, je me lançai à travers la ville tout seul, comme c'est ma coutume en pays étranger, ne haïssant rien comme d'avoir un guide qui me fait voir tout ce dont je ne me soucie pas et me fait passer à côté de ce qui m'intéresse. — Nous professons tous les deux, mon cher Fritz, les mêmes théories sur les voyages; nous évitons les monumens avec soin, et en général tout ce qu'on appelle *les beautés* d'une ville. Les monumens sont ordinairement composés de colonnes, de frontons, d'attiques et autres architectures que les gravures et les dessins représentent avec beaucoup de fidélité. Je puis dire que je connais tous les monumens de l'Europe comme si je les avais vus, et même beaucoup mieux. Je sais par cœur les églises et les palais de Venise, où je n'ai jamais mis les pieds, et même j'ai écrit autrefois une description de cette dernière ville tellement exacte, qu'on ne veut pas croire que je n'y ai pas été. Les *beautés* d'une ville consistent dans des rues ou des places trop larges bordées de maisons neuves et régulières : c'est toujours ce que l'on m'a fait voir en pareille occasion.

Ce qui me frappa d'abord, c'est l'immense largeur des rues cotoyées de trottoirs où vingt personnes peuvent marcher de front. Le peu d'élévation des maisons rend encore cette largeur plus sensible. La rue de la Paix de Paris ne serait là-bas qu'une rue assez étroite; le pavé de bois dont on a fait chez nous un essai de quelques toises est généralement adopté à Londres, où il résiste parfaitement à une circulation de voitures trois fois plus nombreuse et plus active que celle de Paris. Les roues tournent sur ce parquet de sapin, muettes et sourdes, comme sur un tapis, et épargnent aux habitans des rues fréquentées le tapage assourdissant que font les voitures sur des pavés de grès. Mais il est vrai de dire qu'à Londres le développement des trottoirs permet aux piétons d'abandonner la chaussée aux chevaux et aux véhicules, ce qui prévient les accidens nombreux que ne manquerait pas de causer l'absence de bruit. Les rues qui ne sont pas parquetées en bois sont macadamisées.

Me voilà donc prenant au hasard les rues qui se présentaient devant moi, et marchant d'un pas délibéré comme un homme sûr de son chemin. Les boutiques s'ouvraient à peine. Paris se lève plus tôt que Londres; ce n'est que vers les dix heures que Londres commence à s'éveiller, il est vrai qu'on s'y couche beaucoup plus tard.

Les servantes en chapeau, car le chapeau ne quitte jamais la tête des femmes, lavaient et frottaient les marches des escaliers.

Puisque les habitans ne sont pas encore levés, occupons-nous des habitations; décrivons le nid avant l'oiseau. — Les maisons anglaises n'ont pas de portes-cochères; presque toutes sont privées de cour : un fossé recouvert de barreaux ou garni de grilles les sépare du trottoir. C'est au fond de cette tranchée que sont placées les cuisines, l'office et les dépendances. Le charbon de terre, le pain, la viande, que l'on porte sur des espèces de planches creusées, enfin toutes les provisions de bouche se descendent par là sans causer aucun dérangement aux maîtres; les écuries sont habituellement placées dans d'autres bâtimens quelquefois assez éloignés; la brique est la base ordinaire des constructions. Les briques anglaises sont assez souvent d'une couleur d'ocre, d'un ton jaunâtre et faux qui ne valent pas à mon avis les tons rouges et chauds des nôtres. Les maisons construites avec des briques de cette couleur ont une physionomie malade et malsaine désagréable à l'œil. Les étages ne dépassent guère le nombre de trois, et ne comportent que deux ou trois fenêtres de front, car une maison n'est ordinairement habitée que par une seule famille. Les fenêtres affectent cette forme connue chez

nous sous le nom de châssis à guillotine. Un perron de pierres blanches, jeté comme un pont-levis sur le fossé où se trouvent les offices, relie la maison à la rue, et la porte, peinte en chêne, est souvent ornée d'un écusson de cuivre où sont écrits les noms et qualités des propriétaires; tels sont les traits caractéristiques d'une vraie maison anglaise.

Une chose qui donne à Londres un aspect tout particulier, outre la largeur de ses rues et de ses trottoirs, et le peu de hauteur des maisons, c'est la couleur noire uniforme qui revêt tous les objets. — Rien n'est plus triste et plus lugubre; ce noir n'a rien des teintes rembrunies et vigoureuses que le temps donne aux vieux édifices dans les contrées moins septentrionales, c'est une poussière impalpable et subtile qui s'attache à tout, qui pénètre partout et dont on ne peut se défendre. On dirait que tous les monumens sont saupoudrés de mine de plomb; l'immense quantité de charbon de terre que l'on consomme à Londres pour le chauffage des usines et des maisons est une des principales causes de ce deuil général des édifices, dont les plus anciens ont littéralement l'air d'avoir été peints avec du cirage. Cet effet est particulièrement sensible sur les statues. Celles du duc de Bedfort, du duc d'York au bout de sa colonne, de George III sur son cheval, ressemblent à des nègres ou à des ramoneurs, tellement elles sont encrassées et défigurées par cette funèbre poussière de charbon quintessencié qui tombe du ciel de Londres. — La prison de Newgate, avec ses bossages et ses pierres vermiculées, la vieille église de Saint-Sauveur, et quelques chapelles gothiques dont les noms ne me reviennent pas, semblent avoir été bâties en granit noir plutôt qu'assombries par les années. — Je n'ai vu nulle part cette teinte opaque et morne qui prête aux édifices, demi-voilés par la brume, l'apparence de grands catafalques, et suffirait pour expliquer le spleen traditionnel des Anglais. En regardant ces murailles teintes par la suie du charbon, je songeais à l'Alcazar et à la cathédrale de Tolède, que le soleil a revêtus d'une robe de pourpre et de safran.

Le dôme de Saint-Paul, lourde contrefaçon de Saint-Pierre de Rome, édifice de la famille du Panthéon et de l'Escurial, avec sa coupole bossue et ses deux clochetons carrés, souffre cruellement de l'influence de l'atmosphère de Londres. Malgré les efforts que l'on fait pour le tenir blanc, il est toujours noir, au moins par un côté; on a beau l'empâter de peinture, l'imperceptible poussière de charbon que tamise le brouillard va plus vite que la brosse du badigeonneur. Saint-Paul est un exemple de plus pour prouver que la forme

de la coupole appartient à l'Orient, et que le ciel du Nord demande à être déchiqueté par les aiguilles et les angles aigus de l'architecture gothique.

Le ciel de Londres, même lorsqu'il est dégagé de nuages, est d'un bleu laiteux où le blanchâtre domine, son azur est plus pâle sensiblement que celui du ciel de France; les matins et les soirs y sont toujours baignés de brumes, noyés de vapeurs. Londres fume au soleil comme un cheval en sueur ou comme une chaudière en ébullition, ce qui produit dans les espaces libres de ces admirables effets de lumière si bien rendus par les aquarellistes et les graveurs anglais. Souvent, par le plus beau temps, il est difficile d'apercevoir nettement le pont de Southwark du port de Londres, qui cependant sont assez rapprochés l'un de l'autre. Cette fumée, répandue partout, estompe les angles trop durs, voile les pauvretés des constructions, agrandit la perspective, donne du mystère et du vague aux objets les plus positifs. Avec elle, une cheminée d'usine devient aisément un obélisque, un magasin de pauvre architecture prend des airs de terrasse babylonienne, une maussade rangée de colonnes se change en portique de Palmyre. La sécheresse symétrique de la civilisation et la vulgarité des formes qu'elle emploie s'adoucissent ou disparaissent grace à ce voile bienfaisant.

Les marchands de vin, si communs à Paris, sont remplacés à Londres par les distillateurs de gin et autres liqueurs fortes. Les boutiques de gin sont fort élégantes, ornées de cuivres, de dorures, et forment un contraste pénible par leur luxe avec la misère et le délabrement de la classe qui les fréquente. Les portes sont creusées à hauteur d'homme par les mains calleuses qui sans relâche en poussent les battans. Je vis entrer dans une de ces boutiques une vieille pauvresse qui est restée dans ma mémoire comme un souvenir de cauchemar.

J'ai étudié de près la gueuserie espagnole, et j'ai souvent été accosté par les sorcières qui ont posé pour les caprices de Goya. J'ai enjambé le soir les tas de mendians qui dormaient à Grenade sur les marches du théâtre; j'ai donné l'aumône à des Ribeira et à des Murillo sans cadre enveloppés dans des guenilles où tout ce qui n'était pas trou était tache; j'ai erré dans les repaires de l'Albaycin et suivi le chemin de Monte-Sagrado, où les gitanos creusent leurs tanières dans le roc sous les racines des cactus et des figuiers d'Inde; mais je n'ai jamais rien vu de plus morne, de plus triste et de plus navrant que cette vieille entrant dans le *gin-temple*.

Elle avait un chapeau, la malheureuse, mais quel chapeau! Jamais âne savant n'en a porté entre ses oreilles velues un plus lamentable, plus éraillé, plus chiffonné, plus bossué, plus piteusement grotesque. La couleur depuis long-temps n'en était plus appréciable; il avait été blanc ou noir, jaune ou violet, c'est ce que je ne saurais vous dire. A la voir ainsi coiffée, on eût dit qu'elle avait sur la tête une écope ou une pelle à charbon. Sur son pauvre vieux corps pendaient confusément des haillons que je ne saurais mieux comparer qu'aux guenilles accrochées au-dessus des noyés au porte-manteau de la Morgue; seulement, ce qui était bien plus triste, le cadavre était debout. Quelle différence de ces lambeaux terribles aux bonnes guenilles espagnoles, rousses, dorées, picaresques, qu'un grand peintre peut reproduire, et qui font l'honneur d'une école et d'une littérature; entre cette misère anglaise, froide, glacée comme la pluie d'hiver, et cette insouciante et poétique misère castillane, qui, à défaut de manteau, s'enveloppe d'un rayon de soleil, et qui, si le pain lui manque, étend la main et ramasse par terre une orange ou une poignée de ces bons glands doux qui faisaient les délices de Sancho Pança!

Au bout d'une minute, la vieille sortit de la boutique; elle marchait droit comme un soldat suisse : sa figure terreuse s'était ranimée, une rougeur fiévreuse couvrait ses pommettes. — Un sourire d'une béatitude idiote voltigeait sur ses lèvres ridées en passant près de moi. Elle leva les yeux et me jeta un regard noir, profond, fixe et pourtant sans pensée. — Les morts sans doute regardent ainsi, quand un doigt impie relève par curiosité leurs paupières, qui ne doivent plus s'ouvrir que pour contempler Dieu. — Puis ses prunelles se troublèrent et s'éteignirent dans leur orbite comme des charbons qu'on plonge dans l'eau; la force du gin agissait, et elle continua sa route en balançant la tête avec un ricanement stupide. Béni sois-tu, gin, malgré les déclamations des philantropes et des sociétés de tempérance, pour le quart d'heure de joie et d'assoupissement que tu donnes aux misérables! Contre de tels maux, tout remède est légitime, et le peuple ne s'y trompe pas. Voyez comme il court boire à grands coups l'eau du Léthé sous le nom de gin. Étrange humanité, qui veut que les pauvres aient toujours toute leur raison pour sentir sans relâche l'étendue de leurs malheurs! Anglais, vous feriez bien d'envoyer en Irlande les cargaisons d'opium dont vous voulez empoisonner la Chine.

A quelques pas de là, je vis un spectacle du même genre et non moins triste : un vieillard à cheveux blancs et déjà ivre chantait je

ne sais quelle chanson glapissante et ridicule, en faisant des gestes désordonnés; son chapeau avait roulé à terre sans qu'il eût la force de le reprendre, et il s'épaulait de son mieux contre un mur de trois ou quatre pieds de haut surmonté d'une grille de fer.

Ce mur était celui du cimetière d'une paroisse, car à Londres les cimetières sont encore dans la ville; une église de l'aspect le plus lugubre, enfumée comme le tuyau de cheminée d'une forge, s'élevait au milieu de tombes noires, dont quelques-unes avaient cette vague forme humaine que les bandelettes et les boîtes des momies conservent au corps qu'elles renferment. Ce vieillard ivre qui chantait à deux pas de ces tombes, faisait le contraste le plus pénible par sa dissonance.

Ces deux échantillons de la misère de Londres n'étaient rien en comparaison de ce que je devais voir plus tard dans Saint-Gilles, le quartier des Irlandais; mais ils me firent une forte impression, car cette vieille et ce vieillard furent les premiers êtres vivans que je rencontrai. Il est vrai que ceux qui n'ont pas de lit se lèvent de bonne heure.

Cependant les rues commençaient à s'animer; les ouvriers, leur tablier blanc retroussé à la ceinture, se rendaient à leur ouvrage; les garçons bouchers portaient la viande dans les auges de bois; les voitures filaient avec la rapidité de l'éclair; les omnibus, éclatans de couleurs et de vernis, chamarrés de lettres d'or indiquant leurs destinations, se succédaient presque sans intervalle, avec leurs voyageurs en *outside*, et leurs conducteurs qui se tiennent debout sur une planchette à côté de la portière; ces omnibus vont fort vite, car Londres est une ville si vaste, si démesurée, que le besoin de la rapidité s'y fait sentir bien plus vivement qu'à Paris. Cette activité de locomotion contraste bizarrement avec l'air impassible, la physionomie phlegmatique et froide, pour ne pas dire plus, de tous ces marcheurs imperturbables. Les Anglais vont vite comme les morts de la ballade, et pourtant on ne lit dans leurs yeux aucun désir d'arriver. Ils courent, et n'ont pas l'air pressé : ils filent toujours droit comme un boulet de canon, ne se retournant pas s'ils sont heurtés, ne s'excusant pas s'ils heurtent quelqu'un; les femmes elles-mêmes marchent d'un pas accéléré qui ferait honneur à des grenadiers allant à l'assaut, de ce pas géométrique et viril auquel on reconnaît une Anglaise sur le continent et qui excite le rire de la Parisienne *trotte-menu :* les bambins vont vite, même à l'école; le flâneur est un être inconnu à Londres, quoique le badaud y revive sous le nom de *cokney*.

Londres occupe une énorme surface : les maisons sont peu hautes, les rues très larges, les squares grands et nombreux; le parc Saint-James, Hyde-Parck et Regent's-Parck couvrent d'immenses terrains; il faut donc presser le pas, autrement l'on n'arriverait à sa destination que le lendemain.

La Tamise est à Londres ce que le boulevart est à Paris, la principale ligne de circulation. Seulement, sur la Tamise, les omnibus sont remplacés par de petits bateaux à vapeur étroits, allongés, tirant peu d'eau, dans le genre des *Dorades* qui allaient du Pont-Royal à Saint-Cloud. Chaque trajet se paie six pence. L'on va ainsi à Greenwich, à Chelsea; des cales sont établies près des ponts où se prennent et se déposent les passagers. Rien de plus agréable que ces petits voyages de dix minutes ou d'un quart d'heure qui font défiler devant vous, comme un panorama mobile, les rives si pittoresques du fleuve. Vous passez ainsi sous tous les ponts de Londres. Vous pouvez admirer les trois arches de fer du pont de Southwark, d'un jet si hardi, d'une ouverture si vaste; les colonnes ioniennes qui donnent un aspect si élégant au pont de Blackfriars, les piliers doriques d'une tournure si robuste et si solide de Waterloo-Bridge, le plus beau pont du monde assurément. En descendant de Waterloo-Bridge, vous apercevez, à travers les arches du pont de Blackfriars, la silhouette gigantesque de Saint-Paul, qui s'élève au-dessus d'un océan de toits, entre les aiguilles et les clochers de Sainte-Marie-le-*Bow*, de Saint-Benoit et de Saint-Mathieu, avec une portion de quai encombrée de bateaux, de barques et de magasins. Du pont de Westminster vous découvrez l'antique abbaye de ce nom élevant dans la brume ses deux énormes tours carrées qui rappellent les tours de Notre-Dame de Paris, et qui portent à chaque angle un clocheton aigu, les trois clochers bizarrement tailladés à jour de Saint-Jean-l'Évangéliste, sans compter les dents de scie formées par les aiguilles des chapelles lointaines, les cheminées de fabrique et les toits de maison. Le pont du Vaux-Hall, qui est le dernier qu'on trouve de ce côté, clôt dignement la perspective. Tous ces ponts, qui sont en pierre de Portland ou en granit de Cornouailles, ont été construits par des sociétés particulières, car à Londres le gouvernement ne se mêle de rien, et les dépenses en sont couvertes par un droit de péage. Ce péage, pour les piétons, est perçu d'une façon assez ingénieuse. On passe par un tourniquet qui, à chaque tour, fait avancer d'un cran une roue graduée placée dans le bureau de perception; de cette ma-

nière on sait exactement le nombre de gens qui ont traversé le pont dans la journée, et la fraude est impossible de la part des employés.

Pardonnez-moi si je vous parle toujours de la Tamise, mais le panorama mouvant qu'elle déroule sans cesse est quelque chose de si neuf et de si grandiose, qu'on ne saurait s'en détacher. — Une forêt de trois mâts au milieu d'une capitale, c'est le plus beau spectacle que puisse offrir aux yeux l'industrie de l'homme.

Nous allons, si vous voulez, pour être tout de suite au cœur des beaux quartiers, nous transporter, du pont de Waterloo, par Wellington-Street, dans le Strand, que nous allons remonter dans sa longueur. A partir de la jolie petite église de Sainte-Marie, si singulièrement posée au milieu de la rue, le Strand, qui est d'une énorme largeur, est garni de chaque côté de boutiques somptueuses et magnifiques qui n'ont peut-être pas l'élégance coquette de celles de Paris, mais un air de richesse et d'abondance fastueuses. — Là se trouvent les étalages de marchands d'estampes où l'on peut admirer les chefs-d'œuvre du burin anglais si souple, si moelleux, si coloré, et par malheur appliqué trop souvent aux plus mauvais dessins du monde; car, si le graveur anglais est supérieur comme outil, le graveur français l'emporte de beaucoup sur lui pour la perfection du dessin. — Le portrait de la reine Victoria rayonne sous toutes les formes possibles à toutes les devantures : tantôt elle est revêtue de ses habits royaux, couronne de diamans et manteau de velours, tantôt en simple jeune femme, une rose dans les cheveux, seule ou accompagnée du prince Albert; une gravure les montre côte à côte dans le même tilbury, et se souriant de l'air le plus conjugal du monde. Je ne crois pas exagérer en disant que le portrait de la reine Victoria est au moins aussi commun en Angleterre que le portrait de Napoléon en France. Le petit prince est aussi fréquemment portraituré, et chez les marchands de jouets d'enfans il y a des espèces de pêches de cire qu'on appelle fruits de Windsor, et qui en s'ouvrant laissent voir couché dans ses langes un marmot abondamment fardé de laque, qui a la prétention assez mal fondée de représenter le prince de Galles. — Il faut dire aussi que si les portraits adonisés, flattés, embellis, caressés amoureusement par un burin courtisan, sont en majorité, il ne manque pas non plus de grossières pochades crayonnées avec la verve humoristique des caricatures anglaises qui traitent *her majesty* aussi cavalièrement que possible. — A propos de marchands de jouets d'enfans, je fis la re-

marque que les joujoux anglais étaient bien autrement sérieux que les nôtres. Peu de tambours, peu de trompettes, disette de polichinelles et de soldats, mais force bateaux à vapeur, force vaisseaux à voiles, force chemins de fer avec leur locomotive et leurs vagons en miniature; les verres des lanternes magiques, au lieu de représenter les infortunes burlesques de Jocrisse ou tout autre sujet analogue, offrent un cours d'astronomie, un système planétaire complet. Il y a aussi des jeux d'architecture avec lesquels on peut bâtir toute sorte d'édifices au moyen de pièces détachées, et mille autres amusemens géométriques et physiques qui réjouiraient fort peu les bambins de Paris. Puisque je suis à parler de boutiques, je vais te raconter ici, mon cher Fritz, une petite drôlerie industrielle que nos charlatans de Paris regretteront bien de ne pas avoir trouvée. — Il s'agit de *makintosh*, de *water-proof* imperméables. Pour démontrer victorieusement l'imperméabilité de ses étoffes, le marchand a eu l'idée triomphante de faire clouer sur un châssis le pan d'un *water-proof* de manière à former une espèce de creux; dans ce creux il a versé à peu près la contenance d'une cuvette d'eau où nagent et frétillent une douzaine de poissons rouges. Faire un vivier d'un paletot et donner aux amateurs la facilité de pêcher à la ligne dans le pan de leur redingote, n'est-ce pas l'idéal de l'annonce, le sublime du charlatanisme?

En marchant du côté de Charing-Cross, vous trouvez, au coin de la place Trafalgar, la façade de l'hôtel du duc de Northumberland, reconnaissable à un grand lion dont la queue relevée en l'air et toute droite produit un effet sculptural assez médiocre, quoique nouveau; c'est le lion des Percy, et jamais lion héraldique n'a plus abusé du droit qu'il avait d'affecter des formes fabuleuses. — On vante beaucoup l'escalier de marbre qui conduit aux appartemens et la collection de tableaux, qui se compose, comme toutes les collections possibles, de Raphaël, de Titien, de Paul Véronèse, de Rubens, d'Albert Durer, de Van-Dyck, sans compter les vieux Franck, les Fatti, les Tempesta, les Salvator Rosa, etc. Je ne veux pas suspecter ici la galerie du duc de Northumberland que je n'ai pas vue, mais je crois qu'il n'y a pas beaucoup de certitude à fonder sur les tableaux anciens qui se trouvent en Angleterre. — Bien qu'ils aient été, pour la plupart, payés des sommes folles, ils n'en sont pas moins en général de simples copies. La quantité de Murillo que j'ai vu fabriquer à Séville pour le compte des Anglais, me met en garde sur leurs Raphaël : les Van-Dyck et les Holbein sont beaucoup plus authentiques, ce sont

des portraits de grands seigneurs, de grandes dames ou de hauts personnages peints dans le pays, qui ne sont pas sortis de la famille, et dont la filiation est parfaitement connue. Ceci soit dit sans affliger personne; que ceux qui s'imaginent posséder un Raphaël ou un Titien, et qui en réalité n'ont autre chose que sept ou huit couches de vernis dans un riche cadre, n'en soient pas moins heureux pour cela. Il n'y a que la foi qui sauve.

Au milieu de la place de Trafalgar, l'on est en train d'élever un monument à la mémoire de Nelson. En attendant, sur l'enceinte de planches qui entoure l'espace qu'occuperont les constructions, se prélassent des placards gigantesques, des affiches monstres avec des lettres de six pieds de haut des formes les plus bizarres; c'est là que se placardent les phénomènes, les exhibitions extraordinaires et les représentations théâtrales.

Les Anglais abusent, en vérité, de Waterloo et de Trafalgar. Je sais bien que nous ne sommes pas non plus exempts de cette manie d'affubler nos rues et nos ponts du nom de nos victoires, mais au moins notre répertoire est un peu plus varié.

Regent-Street, qui a des arcades comme la rue de Rivoli, Piccadilly, Pall-Mall, Hay-Market, l'Opéra italien, qu'on ne saurait mieux comparer qu'à l'Odéon de Paris, Carlton-Palace et Saint-James's-Parck, le palais de la reine avec son arc de triomphe imité de celui du Carrousel, font de cette portion de la ville une des plus brillantes de Londres.

L'architecture des maisons, ou plutôt des palais qui forment ce quartier, habité par les classes riches, est tout-à-fait grandiose et monumentale, quoique d'une composition hybride et souvent équivoque. Jamais l'on n'a vu tant de colonnes et tant de frontons, même dans une ville antique. Les Romains et les Grecs n'étaient pas si Romains et si Grecs assurément que les sujets de sa majesté britannique. Vous marchez entre deux rangs de Parthénons; c'est flatteur. Vous ne voyez que temples de Vesta et de Jupiter-Stator, et l'illusion serait complète, si dans les entre-colonnemens vous ne lisiez des inscriptions du genre de celles-ci : — Compagnie du gaz. — Assurances sur la vie. — L'ordre ionique est bien vu, le dorique encore mieux; mais la colonne pestumnienne jouit d'une vogue prodigieuse; on en a mis partout, comme la muscade dont parle Boileau. Ces colonnades et ces frontons ne manquent pas, au premier coup d'œil, d'un certain aspect splendide; mais toutes ces magnificences sont pour la plupart en mastic ou en ciment romain, car la pierre est fort

rare à Londres. — C'est surtout dans les églises de construction nouvelle que le génie architectural anglais a déployé le cosmopolitisme le plus bizarre et fait la plus étrange confusion de genres. Devant un pylône égyptien se déploie un ordre grec entremêlé de pleins cintres romains, le tout surmonté d'une flèche gothique. Cela ferait hausser les épaules de pitié au moindre paysan italien. A très peu d'exceptions, tous les monumens modernes sont de ce style.

Les Anglais sont riches, actifs, industrieux; ils peuvent forger le fer, dompter la vapeur, tordre la matière en tout sens, inventer des machines d'une puissance effrayante, ils peuvent être de grands poètes; mais l'art, à proprement parler, leur fera toujours défaut, la forme en elle-même leur échappe. Ils le sentent et s'en irritent, leur orgueil national en est blessé; ils comprennent qu'au fond, malgré leur prodigieuse civilisation matérielle, ils ne sont que des barbares vernis. Lord Elgin, si violemment anathématisé par lord Byron, a commis un sacrilége inutile. Les bas-reliefs du Parthénon apportés à Londres n'y inspireront personne. Le don de la plastique est refusé aux races du Nord; le soleil, qui met les objets en relief, assure les contours et rend à chaque chose sa véritable forme, éclaire ces pâles contrées d'un rayon trop oblique que ne peut suppléer la clarté plombée du gaz. Et puis les Anglais ne sont pas catholiques. — Le protestantisme est une religion aussi funeste aux arts que l'islamisme, et peut-être davantage. — Des artistes ne peuvent être que païens ou catholiques. Dans un pays où les temples ne sont que de grandes chambres carrées, sans tableaux, sans statues, sans ornemens, où des messieurs coiffés de perruques à trois rouleaux vous parlent sérieusement, et avec force allusions bibliques, des idoles papistes et de la grande prostituée de Babylone, l'art ne peut jamais atteindre à une grande hauteur; car le plus noble but du statuaire et du peintre est de fixer dans le marbre et sur la toile les symboles divins de la religion en usage à son époque et dans son pays. Phidias sculpte la Vénus, Raphaël peint la Madone, mais ni l'un ni l'autre n'était anglican. Londres pourra devenir Rome, mais elle ne sera jamais Athènes, à coup sûr. Cette dernière place semble réservée à Paris. Là bas, l'or, la puissance, le développement matériel au plus haut degré; une exagération gigantesque de tout ce qui peut se faire avec de l'argent, de la patience et de la volonté, l'utile, le comfortable; mais l'agréable et le beau, non. — Ici, l'intelligence, la grace, la flexibilité, la finesse, la compréhension facile de l'harmonie et de la beauté, les qualités grecques, en un mot. Les Anglais excel-

leront en tout ce qu'il est possible de faire, et surtout dans ce qui est impossible. Ils établiront une société biblique à Pékin, ils arriveront à Tombouctou en gants blancs et en bottes vernies, dans un état de *respectability* complet; ils inventeront des machines qui produiront six cent mille paires de bas à la minute, et même ils découvriront de nouvelles contrées pour écouler leurs paires de bas, mais ils ne pourront jamais faire un chapeau qu'une grisette française voulût mettre sur sa tête. — Si le goût pouvait s'acheter, ils le paieraient bien cher. Heureusement Dieu s'est réservé la distribution de deux ou trois petites choses sur lesquelles ne peut rien l'or des puissans de la terre : le génie, la beauté et le bonheur.

Cependant, malgré ces critiques de détail, l'aspect général de Londres a quelque chose qui étonne et cause une espèce de stupeur. C'est bien réellement là une capitale dans le sens de la civilisation. Tout est grand, splendide, disposé selon le dernier perfectionnement. Les rues sont trop larges, trop vastes, trop éclairées. Le soin des facilités matérielles est porté au degré le plus extrême. Paris, sous ce rapport, est en arrière de cent ans pour le moins, et jusqu'à un certain point sa construction s'oppose à ce qu'il puisse jamais égaler Londres. Les maisons anglaises sont bâties très légèrement, car le terrain sur lequel on les construit n'appartient pas à celui qui les fait élever. Tout le terrain de la ville est possédé, comme au moyen-âge, par un fort petit nombre de grands seigneurs ou de millionnaires qui permettent d'y bâtir moyennant une redevance. Cette permission s'achète pour un certain temps, et l'on s'arrange de manière à ce que la maison ne dure pas plus que le bail. Cette raison, jointe à la fragilité des matériaux employés, fait que Londres se renouvelle tous les trente ans, et permet, comme on dit, de suivre les progrès de la civilisation. Ajoutez à cela que le grand incendie de 1666 a fait place nette, ce que je regrette fort pour ma part, moi qui ne suis pas très engoué du génie architectural moderne, et qui aime mieux le pittoresque que le comfortable.

L'esprit anglais est méthodique de sa nature; dans les rues, chacun prend naturellement la droite, et il se forme des courans réguliers de gens qui montent et d'autres qui descendent. — Une poignée de soldats suffit à Londres, et encore ne s'occupent-ils pas de police. — Je ne me rappelle pas avoir vu un seul corps-de-garde : les policemen, un chapeau numéroté sur la tête, un bracelet à la manche pour montrer qu'ils sont en fonctions, se promènent d'un air tranquille et philosophique, sans autres armes qu'un petit bâton long d

deux pieds à peine, et traversent ainsi les quartiers les plus populeux. En cas d'alerte, ils s'appellent entre eux au moyen d'une crecelle de bois. Cette circulation immense, ce mouvement effrayant qui donne le vertige, est pour ainsi dire livré à lui-même, et, grace au bon sens de la foule, il n'arrive aucun accident.

La population a l'apparence plus misérable que celle de Paris. Chez nous, les ouvriers, les gens des basses classes, ont des habits faits pour eux, grossiers il est vrai, mais d'une forme particulière, et qu'on voit bien leur avoir toujours appartenu. Si leur veste est déchirée aujourd'hui, on comprend qu'ils l'ont portée neuve autrefois. Les grisettes et les ouvrières sont fraîches et propres, malgré la simplicité de leur mise; à Londres, ce n'est pas cela, tout le monde porte un habit noir à queue de morue, un pantalon à sous-pieds et un *qui capit ille facit*, même le misérable qui ouvre la portière des voitures de place.

Les femmes ont toutes un chapeau et une robe de *dame*, de sorte qu'au premier coup d'œil on croit voir des gens d'une classe supérieure tombés dans la détresse, soit par inconduite, soit par revers de fortune. Cela vient de ce que le peuple de Londres s'habille à la friperie; et de dégradation en dégradation, l'habit du gentleman finit par figurer sur le dos du récureur d'égout, et le chapeau de satin de la duchesse sur la nuque d'une ignoble servante; même dans Saint-Gilles, dans ce triste quartier des Irlandais, qui surpasse en pauvreté tout ce qu'on peut imaginer d'horrible et de sale, on voit des chapeaux et des habits noirs, portés le plus souvent sans chemise, et boutonnés sur la peau qui apparaît à travers les déchirures : — Saint-Gilles est pourtant à deux pas d'Oxford-Street et de Piccadilly. Ce contraste n'est ménagé par aucune nuance. Vous passez sans transition de la plus flamboyante opulence à la plus infime misère. Les voitures ne pénètrent pas dans ces ruelles défoncées, pleines de mares d'eau où grouillent des enfans déguenillés, où de grandes filles à la chevelure éparse, pieds nus, jambes nues, un mauvais haillon à peine croisé sur la poitrine, vous regardent d'un air hagard et farouche. Quelle souffrance, quelle famine se lit sur ces figures maigres, hâves, terreuses, martelées, vergetées par le froid! Il y a là des pauvres diables qui ont toujours eu faim à partir du jour où ils ont été sevrés; tout cela vit de pommes de terre cuites à la vapeur, et ne mange du pain que bien rarement. A force de privations, le sang de ces malheureux s'appauvrit, et de rouge devient jaune, comme l'ont constaté les rapports des médecins.

Il y a dans Saint-Gilles, sur les maisons des logeurs, des inscrip-

tions ainsi conçues : — *Cave garnie à louer pour un gentleman célibataire.* Cela doit vous donner une idée suffisante de l'endroit. J'ai eu la curiosité d'entrer dans une de ces caves, et je t'assure, mon cher Fritz, que je n'ai jamais rien vu de si *dégarni.* Il paraît invraisemblable que des êtres humains puissent vivre dans de pareilles tanières; il est vrai qu'ils y meurent et par milliers.

C'est là le revers de la médaille de toute civilisation; les fortunes monstrueuses s'expliquent par des misères effroyables : pour que quelques-uns dévorent tant, il faut que beaucoup jeûnent; plus le palais est élevé, plus la carrière est profonde, et nulle part cette disproportion n'est plus sensible qu'en Angleterre. — Être pauvre à Londres me paraît une des tortures oubliées par Dante dans sa spirale de douleurs. Avoir de l'or est si visiblement le seul mérite reconnu, que les Anglais pauvres se méprisent eux-mêmes, et acceptent humblement l'arrogance et les dédains des classes aisées ou riches. Les Anglais, qui parlent tant des idoles des papistes, devraient bien ne pas oublier que le veau d'or est l'idole la plus infame et qui exige le plus de sacrifices.

Les squares, qui sont en grand nombre, corrigent heureusement la fétidité de ces cloaques. — La Place-Royale de Paris est ce qui peut donner la plus juste idée d'un square anglais; — un square est une place bordée de maisons d'architecture uniforme, dont le milieu est occupé par un jardin planté de grands arbres, entouré de grilles, et dont le gazon d'un vert d'émeraude repose doucement les yeux attristés par les teintes sombres du ciel et des édifices. — Les squares communiquent souvent les uns avec les autres, et occupent des espaces immenses. — L'on vient d'en bâtir de magnifiques du côté de Hyde-Parck, pour être habités par la noblesse; aucune boutique, aucun magasin ne troublent la quiétude aristocratique de ces élégantes thébaïdes. — Il serait bien à désirer que l'usage des squares se propageât à Paris, où les maisons tendent à se rapprocher de plus en plus, et d'où la végétation et la verdure finiront par disparaître complètement. — Rien n'est plus charmant que ces vastes enceintes, tranquilles, vertes et fraîches; — il est vrai de dire que jamais je n'ai vu personne se promener dans ces jardins si attrayans, dont les locataires ont chacun une clé : il leur suffit d'empêcher les autres d'y entrer.

Les squares et les parcs sont un des grands charmes de Londres. Saint-James's-Parck, tout près de Pall-Mall, est une délicieuse promenade. On y descend par un escalier énorme, digne de Babylone, qui

se trouve au pied de la colonne du duc d'York. L'allée qui longe la terrasse égyptienne de Carlton-Palace est fort large et fort belle. Mais ce qui m'en plaît surtout, c'est la grande pièce d'eau peuplée de hérons, de canards et d'oiseaux aquatiques. — Les Anglais excellent dans l'art de donner aux jardins factices un air romantique et naturel. Westminster, dont les tours s'élèvent par-dessus les touffes d'arbres, termine admirablement la vue du côté de la rivière.

Hyde-Parck, où vont parader les voitures et les chevaux de la fashion, par l'étendue de ses eaux et de ses boulingrins, a quelque chose de tout-à-fait rural et champêtre. Ce n'est pas un jardin, c'est un paysage. La statue votée par les dames de Londres à lord Wellington se trouve dans Hyde-Parck.— Le noble duc est idéalisé et divinisé sous la forme d'Achille. — Je ne crois pas qu'il soit possible de pousser le grotesque et le ridicule plus loin; mettre sur le torse robuste du vaillant fils de Pelée et le col musculeux du vainqueur d'Hector la tête britannique de l'honorable duc avec son nez recourbé, sa bouche plate et son menton carré, est une des plus divertissantes idées qui puissent traverser un cerveau humain : c'est de la caricature naïve, involontaire, et par cela même irrésistible. — La statue, coulée en bronze par M. Westmacott avec les canons pris dans les batailles de Vittoria, de Salamanque, de Toulouse et de Waterloo, n'a pas moins de dix-huit pieds de haut. Le correctif de cette apothéose, un peu exagérée, est placé tout à côté. Par une de ces antithèses ironiques du hasard, ce grand railleur des choses humaines, Apsley-House, l'hôtel du noble duc, occupe le coin de Piccadilly, et de sa fenêtre il peut se voir chaque matin sous la forme d'un Achille de bronze, ce qui est un réveil fort agréable. Malheureusement lord Wellington jouit en Angleterre d'une popularité très problématique. — La canaille ne connaît pas de jouissance plus vive que de casser à coups de pierre, et quelquefois à coups de fusil, les vitres d'Achille. Aussi toutes les fenêtres d'Apsley-House sont revêtues de lames de fer et garnies de volets doublés en tôle. Ce sont les gémonies à côté du Panthéon, la roche Tarpéienne tout près du Capitole. Hyde-Parck est bordé de charmantes maisons de style tout-à-fait anglais, ornées de galeries vitrées, de jalousies vertes, et de pavillons en ronde-bosse sur les corps de logis, qui rappellent les tourelles gothiques et font le meilleur effet.

On s'etonne de voir de si grands espaces libres dans une ville comme Londres. Regent's-Parck, où se trouve enclavé le jardin zoologique et que bordent des palais dans le goût du Garde-Meuble et

du Ministère de la Marine de Paris, est véritablement énorme, on s'y perd. Une ondulation du terrain, dont l'on a habilement profité, y produit les effets les plus pittoresques.

Voilà à peu près, mon cher ami, ce que j'ai vu en me promenant à travers la ville. Tout ceci est bien incomplet; si je voulais faire une description exacte et détaillée de Londres, une lettre ne suffirait pas, il faudrait des volumes. Mais quel est ton avis sur la cuisine de Londres? me diras-tu; qu'y boit-on? qu'y mange-t-on? car les faiseurs de voyages, tout occupés de se quereller pour la mesure exacte d'une colonne ou d'un obélisque dont personne ne se soucie, passent ordinairement ces choses-là sous silence. Moi, qui n'appartiens pas à cette classe sublime, je te répondrai: La question est grave, aussi grave pour le moins que la question d'Orient. — Les Anglais prétendent qu'ils ont seuls le secret d'une nourriture saine, substantielle et abondante.— Cette nourriture se compose principalement de soupe de tortue, de beefsteak, de rump-steak, de poissons, de légumes cuits à l'eau, de jambon de bœuf, de tourtes de rhubarbe, et autres mets aussi primitifs. Il est bien vrai que toutes ces nourritures sont parfaitement naturelles et cuites sans aucune sauce ou ragoût, mais on ne les mange pas comme on les sert. L'accommodement se fait sur la table, et chacun le gradue à sa guise. Six à huit petites buires posées sur un plateau d'argent, renfermant du beurre d'anchois, du poivre de Cayenne, de l'harvey-sauce, et je ne sais quels ingrédiens hindous à vous faire venir des ampoules au palais, font de ces mets si simplement apprêtés quelque chose de plus violent que les ragoûts les plus sublimés. — J'ai mangé sans sourciller une friture de pimens et des confitures de gingembre de la Chine. Ce n'était que miel et sucre à côté de cela. Le porter, la vieille ale d'Écosse, qui me plaît beaucoup, ne ressemblent en rien à nos bières de France, ni à celles de Belgique, déjà si supérieures aux nôtres. Le porter prend feu comme l'eau-de-vie, l'ale d'Écosse grise comme du vin de Champagne. Quant au vin qu'on boit en Angleterre, le claret, le sherry et le porto, c'est du rhum plus ou moins déguisé. On y absorbe aussi, sous prétexte de vin de Champagne, une grande quantité de poiré d'Exeter. Au dessert, avec le fromage de Chester et les petits gâteaux secs, on apporte du céleri fort proprement dressé dans une coupe de cristal. Les oranges, qui viennent de Portugal, sont excellentes et ne coûtent presque rien. C'est la seule chose qui soit à bon marché à Londres.

J'ai dîné à l'hôtel de Brunswick, près des docks des Indes, tout au

bord de la Tamise. Les vaisseaux passaient et repassaient devant les fenêtres, et semblaient presque entrer dans la salle; on m'y servit, entre autres choses, un rump-steack d'une telle dimension, si flanqué de pommes de terre, de têtes de choux-fleurs, et arrosé d'une si abondante sauce aux huîtres, qu'il y aurait bien eu de quoi rassasier quatre personnes. On me conduisit aussi à une table d'hôte, dans une taverne près du marché au poisson à Billingsgate. J'y mangeai du turbot, des soles et du saumon d'une fraîcheur exquise. Au commencement du repas, le *landlord* dit les *Graces*, et à la fin le *Benedicite*, après avoir frappé sur la table avec le manche de son couteau pour commander l'attention.

Les cafés, *coffee-room*, ne ressemblent en rien aux cafés de France. Ce sont des chambres assez tristes, divisées en petits cabinets ou cloisons, comme les stalles des chevaux dans les écuries, et qui n'ont rien de l'éclat de nos cafés de Paris, étincelans de moulures, de dorures et de glaces. Les glaces, du reste, sont assez rares en Angleterre : je n'en ai vu que de fort petites.

Il y a aussi dans tous les quartiers de la ville des tavernes-poissonneries où l'on va manger des huîtres, des crevettes, du homard, le soir à la sortie du théâtre. Comme ces tavernes ne paient pas patente de marchands de vin et d'esprits, si vous voulez boire il faut donner de l'argent au garçon, qui va chercher, au fur et à mesure, ce que vous lui demandez à la boutique voisine.

En fait de théâtre, je n'ai vu que l'Opéra-Italien et le théâtre français. Te parler de Mlle Forgeot, de Perlet, t'amuserait médiocrement; je préfère te dire quelques mots de l'Opéra-Italien.

La salle peut lutter de grandeur avec celle de la rue Lepelletier; mais ses dimensions sont acquises un peu aux dépens de la scène, qui est fort petite. Les spectateurs empiètent sur le théâtre. Il y a trois loges d'avant-scène entre la rampe et le rideau, ce qui produit l'effet le plus bizarre : les *espaliers*, les chœurs, n'ont pas le droit de s'avancer plus loin que le manteau d'Arlequin, car alors ils empêcheraient de voir les jeunes gentlemen placés dans les baignoires. Les premiers sujets seuls se postent sur le proscenium et jouent hors du cadre de la décoration, à peu près comme les figures d'un tableau qui seraient découpées et posées à cinq à six pieds en avant du fond sur lequel elles se meuvent. Quand, vers la fin d'un acte, par suite de quelque combinaison tragique, les héros sont poignardés et meurent près de la rampe, il faut les prendre sous les bras et les traîner à reculons en remontant vers le théâtre, pour que la chute du rideau ne les sépare pas de leur suite éplorée.

Les loges sont garnies de rideaux de damas rouge qui les rendent un peu sombres; la salle elle-même n'est pas très éclairée; toute la masse de lumières est réservée pour la scène. Cette disposition et la puissance des rampes de gaz permettent d'exécuter des effets vraiment magiques. Le lever de soleil qui termine le ballet de *Giselle* produit une illusion complète, et fait honneur à l'habileté de M. Greave. — L'on donnait avec *Giselle* un opéra de Donizetti, *Gemma de Vergy*, imité, pour le poème, du *Charles VII chez ses grands vassaux*, de Dumas, et pour la musique de Donizetti lui-même, sans préjudice de Bellini et de Rossini. — Le ténor Guasco et Mlle Adélaïde Moltini, de Milan, ont trouvé moyen de s'y faire applaudir; mais les épaules de la Moltini sont pour moitié au moins dans les applaudissemens.

Quoique le beau monde ne fût pas encore arrivé, je vis à l'Opéra-Italien de charmantes physionomies féminines, encadrées admirablement dans le damas rouge des loges. Les keepseake sont plus fidèles qu'on ne pense, et représentent très bien la grace maniérée, les formes élégantes et frêles des femmes de l'aristocratie. Ce sont bien là les yeux aux longs cils, aux regards noyés, les spirales de cheveux blonds faiblement contournées, et venant caresser de blanches épaules et de blanches poitrines généreusement livrées aux regards, mode qui nous paraît contraster un peu avec la pruderie anglaise. Quant aux toilettes, elles ont un caractère d'excentricité frappant. Les couleurs voyantes sont adoptées de préférence. Dans la même loge rayonnaient comme un spectre solaire trois dames habillées l'une en jonquille, l'autre en écarlate, et la dernière en bleu de ciel. Les coiffures ne sont pas d'un goût très heureux. On sait tout ce que les Anglaises se mettent sur la tête : franges d'or, buissons de corail, branches d'arbre, coquillages, bancs d'huîtres, leur fantaisie ne recule devant rien, surtout lorsqu'elles ont atteint cet âge que l'on appelle âge de retour, et auquel cependant personne ne voudrait arriver, loin d'y vouloir retourner.

Voilà à peu près, mon cher Fritz, ce que peut voir, en allant à travers Londres tout droit devant lui, un honnête rêveur qui ne sait pas un mot d'anglais, n'est pas grand admirateur de vieilles pierres noires, et trouve la première rue venue aussi curieuse que l'exhibition la plus attractive.

THÉOPHILE GAUTIER.

TRÉFLEUR.

On a beaucoup parlé à Coblentz, pendant l'émigration, du chevalier de Tréfleur. Le pauvre chevalier mit fin à ses jours de la façon la plus romanesque; un matin, par un beau ciel, il se jeta dans les eaux vertes du Rhin, en tenant une femme entre ses bras. Pour un étudiant de Carlsruhe ou de Weimar, c'eût été une mort fort convenable; c'était un déplorable trépas pour un gentilhomme français. Comme le disait avec raison la maréchale de M...., le suicide a quelque chose de républicain et de roturier. Aussi Tréfleur fut-il blâmé très durement. Sa tante, M[lle] de Kerguen, qui était une personne fort pieuse, fut affligée d'une façon toute particulière, et son oncle, le commandeur de Tréfleur, qui s'était trouvé à Fontenoy, dit qu'il était accoutumé à voir sur le front d'un homme de sa race le sang d'une noble blessure reçue dans une affaire d'honneur ou dans un combat, non pas l'écume et le limon d'une rivière. Eh bien! Tréfleur ne méritait pas les reproches qu'on fit à sa mémoire. Il avait pour le suicide le mépris le plus profond, et, s'il avait été las de la vie, ce n'est pas à l'eau ou au charbon qu'il eût demandé la mort. Pourquoi donc se tua-t-il? — Moi, je prétends qu'il ne se tua pas. — Et pourtant ce fut bien son corps qu'on retira du Rhin? — Oui; mais son ame ne résidait plus dans son corps quand ce corps tomba dans le fleuve. — Un seul homme a pu connaître le secret de ce trépas; c'est un médecin dont tout à l'heure on saura le nom. Je tiens de lui

l'histoire qui va suivre. Cette histoire ne sera peut-être pas acceptée par tout le monde; c'est en Allemagne que je l'ai apprise, et, tant que j'ai été en Allemagne, j'y ai cru, quoique assez difficilement encore. De retour à Paris, j'ai trouvé qu'elle devenait beaucoup plus invraisemblable; mais comme elle justifie d'une accusation injurieuse le rejeton d'une maison que j'honore, comme elle enlève la tache qui ternissait le champ de gueules où brillent les douze merlettes des Tréfleur, à mes risques et périls j'aurai le courage de la raconter; je désire qu'on ait le courage de la lire.

I.

Le docteur Trump était un Allemand, mais il n'avait rien du caractère rêveur qu'on prête aux hommes de sa race. C'était l'ennemi de toutes les hypothèses étranges et de toutes les théories aventureuses. Il avait publié trois grosses brochures contre le magnétisme, au risque de se faire lapider par les partisans enthousiastes de Mesmer. Un jour, le jeune docteur Blum, qui s'était fait une grande réputation à Coblentz en électrisant des verres d'eau et en magnétisant des duchesses, engagea avec lui une discussion si vive, qu'il y eut un duel le lendemain dans ce joli petit pré de Mulfen où l'on ferait bien mieux de cueillir des marguerites que de s'égorger. On échangea deux coups de pistolet, qui heureusement ne furent pas meurtriers; les deux combattans restèrent debout. Mais les balles servent encore moins que les argumens pacifiques à modifier les opinions. Le docteur Blum continua à chercher dans la médecine la poésie mystérieuse du monde occulte, et le docteur Trump continua à soutenir que tous ceux qui ne voulaient pas se borner à saigner et à médicamenter d'après les anciens préceptes étaient des fous ou des charlatans.

Un soir du mois de juin, le docteur Trump était dans son salon vert, fumant paisiblement sa pipe pour faciliter sa digestion, et non point pour voir danser des figures capricieuses dans les nuages du tabac, quand un domestique tout effaré entra précipitamment. Le chevalier de Tréfleur se trouvait dans un état déplorable; il affirmait qu'il allait rendre l'ame, s'il ne voyait arriver sur-le-champ son médecin habituel, le docteur Trump. Or, le chevalier de Tréfleur avait toujours été traité par M. Trump comme un malade chéri. C'était un véritable Français, tournant le madrigal avec beaucoup de

grace et remplissant avec une promptitude merveilleuse les bouts-rimés les plus extravagans, du reste fort peu poète de sa nature, et plein d'une railleuse incrédulité à l'endroit de tous les mystères du monde invisible. Les billevesées du docteur Blum lui avaient inspiré quelques ingénieuses épigrammes, causes premières de l'affection et de l'estime que lui vouait le prosaïque Trump.

Aussi à peine l'adversaire du magnétisme eut-il appris cette nouvelle alarmante qu'il sortit avec précipitation et se mit à courir dans les rues de Coblentz. Au bout d'un quart d'heure, il faisait son entrée dans la chambre du malade. Évidemment quelque chose d'extraordinaire s'était passé pour le chevalier de Tréfleur. Lui si calme et si riant d'habitude, lui qui tous les matins, même au plus fort de sa maladie, se faisait poudrer par son valet de chambre, dans quel état se trouvait-il, grand Dieu! Le docteur Trump put à peine le reconnaître. Les joues enflammées, les yeux ardens, les cheveux épars, au lieu de tendre à son médecin sa main blanche à demi voilée sous une dentelle transparente, il s'écria, dès qu'il vit le docteur, de la voix sourde et enrouée d'un acteur de mélodrame : — Mon cher monsieur Trump, soyez mon sauveur. — Au nom du ciel! mon cher malade, lui dit le médecin, que peut-il vous être arrivé? — Hélas! docteur, répondit le chevalier en maîtrisant peu à peu son émotion, il faut que je commence par un aveu qui me coûte beaucoup, et qui va, dès les premiers mots, me faire perdre votre bienveillance : j'ai fait venir M. Blum.....

Tout le monde sait de quelle façon un médecin accueille de pareilles confidences. L'artiste qui verrait en rentrant chez lui un nez ou des yeux faits par une main étrangère à la figure que le matin il avait laissé inachevée, n'éprouverait pas plus de colère que n'en ressentent les doctes représentans de la faculté à ces révélations inattendues. On a touché à votre malade, à votre malade que vous aviez quitté plein de confiance, en vous promettant d'observer à votre retour les effets du régime prescrit; à votre malade dont toutes les pulsations vous appartiennent, dont le corps, dont la vie est votre chose, on y a touché! A présent, qu'il guérisse ou qu'il meure, il y a quelqu'un qui s'est placé entre vous et lui. J'ai vu un chirurgien trouver une opération commencée au moment où il arrivait avec sa trousse; son visage empreint d'une fureur apoplectique est toujours resté devant mes yeux; aussi je crois voir le docteur Trump s'écriant d'une voix de tonnerre : — Quoi! ce charlatan de Blum est venu? Alors, Dieu vous ait en garde! il ne me reste plus qu'à faire des

vœux et à me retirer. — Oh! mon bon docteur, s'écria le chevalier avec un accent si désespéré, que le digne Trump parut attendri; oh! mon bon docteur, ne m'abandonnez pas, ma pauvre tête est bouleversée; moi qui ai toujours nourri mon esprit d'une substance légère et facile, je vis à présent dans le monde funèbre et malsain où se débattent les poètes de votre pays. Je n'ai plus aucune notion certaine sur les choses, je ne suis pas sûr que le moi qui vous parle soit le moi qui se lamentait quand vous êtes entré. Allez, ma cervelle a subi un rude assaut; ayez seulement un peu de patience, et je vais tout vous raconter.

« Maudite soit, reprit le chevalier après une pause de quelques instans, maudite soit l'heure où m'est venue la funeste idée d'appeler l'infernal Blum! Que voulez-vous, docteur? Vous savez aussi bien que moi tout ce que les souffrances ont d'empire sur le cœur de l'homme. La bouche qui humait du vin et donnait des baisers quand elle était fraîche et vermeille, aime à sentir l'hostie quand elle est pâle et desséchée; le plus brave a peur; l'impie fait venir un prêtre, etc. Je ne vous répéterai pas tout ce qu'ont dit les moralistes à ce sujet. Ma foi, ce matin je me sentais le pouls si agité et la tête si brûlante, je m'ennuyais tant à compter les rosaces de l'odieuse tenture jaune qui entoure ma chambre, et à lutter avec le délire toujours près de triompher, que j'ai envoyé chercher le docteur Blum, espérant d'ailleurs que ses singeries seraient inoffensives et ne serviraient qu'à nous divertir si je recouvrais la santé. Le docteur Blum, qui avait jadis connu mes épigrammes, et s'était même efforcé d'y répondre en fort mauvais vers allemands, le docteur Blum entra le visage empreint d'une joie triomphante comme un mauvais génie qui voit sa puissance implorée par ceux qui l'avaient méconnue. — Ah! monsieur le chevalier, vous voici donc prêt à croire à la vertu de ma baguette, vous qui vous êtes tant moqué de notre pauvre science? Réfléchissez, ajouta-t-il après un instant de silence, je puis vous guérir si vous voulez, ce que ce vieil âne de Trump (pardon, docteur, si je répète ses expressions) ne fera jamais avec sa médecine de pharmacien; mais ce sera à des conditions que vous trouverez peut-être étranges : il faudra que vous me prêtiez votre corps pour une expérience. — Prêter mon corps! m'écriai-je; tous les jours je prête ma bourse, j'ai souvent prêté mon épée, mais je ne conçois pas trop comment on peut prêter son corps tant qu'on continue à l'habiter.—C'est que justement vous ne l'habiterez plus.—Alors, je mourrai? — Non, vous ne mourrez pas. — Voyons, monsieur Blum, n'ajoutez pas à

la confusion qui règne déjà dans mon cerveau, dites-moi ce que je puis faire pour vous, et ce que vous pouvez faire pour moi, puis nous verrons à conclure un marché. — Eh bien! sachez donc que je traîne après moi deux ames attachées par des liens invisibles. Je les ai recueillies au moment où la mort les frappait dans leurs enveloppes corporelles d'une façon irréparable. L'une est celle d'un joueur d'orgue de l'église de Saint-Castor, véritable artiste allemand épris d'un côté de la vie que vous n'avez jamais soupçonné, mon cher monsieur, malgré votre admiration pour les tragédies de Voltaire et votre talent dans le madrigal; l'autre est celle d'un vieux juif dont l'œil avait fini par prendre des reflets fauves à force de contempler la couleur de l'or. Le juif et le musicien furent soignés par moi à l'hôpital; la pauvreté y avait conduit l'un, l'avarice y avait mené l'autre. Ils avaient tous deux le corps attaqué d'un mal incurable; mais je conçus le projet d'exécuter la fameuse opération que je méditais depuis si long-temps et dont l'honnête Trump s'était tant moqué, c'est-à-dire de sauver l'ame en la séparant adroitement du corps, qu'on abandonne à la maladie. Mon opération eut un plein succès. Les infirmiers de l'hospice ont jeté hier les dépouilles de mes deux malades dans la fosse commune; mais leurs deux ames, attirées à moi par la toute-puissance d'une volonté irrésistible, me suivent partout. A présent il ne me manque plus qu'une seule chose pour avoir atteint un but qui, je crois, aurait satisfait l'esprit insatiable du grand docteur Faust lui-même; je veux trouver un corps qui puisse recevoir tour à tour les ames sans logement dont je suis escorté. Ce corps sera réglé comme une pendule; à une heure dite une ame y entrera pour être remplacée par une autre à une heure également fixée. Le premier propriétaire du corps ne sera pas entièrement dépouillé de ses droits; seulement il consentira à n'avoir plus qu'un tiers dans la jouissance de son vêtement terrestre. C'est sur votre obligeance que j'ai compté, monsieur le chevalier, pour l'exécution de cette nouvelle expérience. — Palsambleu! m'écriai-je, si je vous comprends, docteur Blum, vous voulez me donner à entendre que je dois quitter mon corps à certaines heures comme on quitte sa maison, pour y laisser loger les deux malotrus qu'il vous a plu de ravir au trépas. — Vous comprenez parfaitement, monsieur le chevalier, je vous fais cette proposition de la façon la plus positive. — Et moi, je trouve vos rêveries des plus impertinentes. — Ah! chevalier, n'oubliez pas qu'en ce moment vous ne pourriez pas croiser votre épée avec ma lancette; parlons de sang

froid. Pour vous montrer tout ce que ma proposition a de sérieux et de réel, je vais suspendre un instant vos douleurs, sauf à vous les rendre si le marché continue à vous déplaire.

« Je vous jure, mon cher monsieur Trump, dit le chevalier en continuant son récit, qu'à peine ce diable d'homme eut-il fait quelques gestes en arrêtant sur moi ses grands yeux fixes et profonds, que je sentis le calme et le bien-être rentrer dans mes sens; je dis à Jasmin de m'apporter mon miroir, et je me trouvai le teint aussi fleuri que si j'avais vécu d'ailes de faisans pendant quinze jours. Vous devinez l'effet prodigieux qu'un pareil phénomène produisit sur mon esprit. Le docteur Blum me laissa alors savourer le retour graduel de mes forces, le rétablissement de l'équilibre dans mes humeurs et de la régularité dans mes fonctions animales; puis, au bout de quelques instans d'une attente savamment ménagée : — Voyons, me dit-il avec un sourire benin, ne vaut-il pas mieux être pour un tiers dans la jouissance d'un corps frais et bien réglé, agréable à l'extérieur, au dedans plein d'une douce chaleur et de commodités cachées, que d'avoir en toute propriété un misérable corps jauni comme les figures de cire du vieux Kroller, creusé, miné, démantelé par la toux et par la fièvre comme la baraque du gardien Gripp, qui s'écroulera un jour sous les efforts des rats? Allons, mon cher chevalier, réfléchissez quelques momens, et je fais trop de fonds sur votre sagesse pour croire que mes offres seront rejetées. — Mais, docteur, me hasardai-je à dire déjà à moitié subjugué, la santé n'a pas rompu avec moi pour toujours. Je ne vois point pourquoi je ne posséderais pas seul ce corps bien tenu et bien réglé dont vous parlez de façon à réjouir le cœur. — Mon cher chevalier, ne vous flattez pas; tout à l'heure je vous aurai remis dans l'état où vous étiez avant de m'avoir fait venir, et du diable si cet imbécile de Trump vous rend jamais votre première vigueur. Il vous restera une irritation continuelle à la gorge qui rendra douloureux le passage du bon vin du Rhin dans votre estomac; il vous restera un embarras dans les poumons qui vous empêchera d'aspirer cet air salutaire du matin où l'on puise la gaieté et l'appétit; il vous restera, et c'est là surtout ce qui vous sera pénible, une faiblesse dans l'épine dorsale qui ôtera à votre taille ce qu'elle a de gracieux et de dégagé; il vous restera... — Grace! docteur, grace! m'écriai-je épouvanté; je vous abandonne mon corps, tâchez seulement de surveiller un peu ceux à qui vous allez le confier pour qu'ils en fassent un usage décent et convenable; mieux vaut sa part d'un bon manteau que des haillons pour soi seul. — Puisque vous voilà rai-

sonnable, je me retire; quand l'instant sera venu, vous céderez votre corps sans même vous en apercevoir; vos droits seront scrupuleusement observés, votre tour de rentrer en jouissance reviendra régulièrement, et vous éprouverez un plaisir sans cesse renaissant à faire mille choses qui vous devenaient plus indifférentes de jour en jour.

« Là-dessus le docteur Blum m'a quitté, et j'attends l'exécution du terrible marché que j'ai conclu. Le fait bien réel de la cessation complète de mes douleurs ne me permet pas de mettre en doute ce qu'il y a de merveilleux dans cette aventure. Je suis donc comme un malheureux débiteur qui voit venir l'heure de l'expropriation. Je ne puis pas vous dire, mon cher Trump, tout ce qu'il y a de pénible dans une situation pareille... Quand l'ame de ce juif, quand celle de ce musicien seront dans mon corps, quelles sottises, grand Dieu! quelles irréparables gaucheries ils lui feront faire! Oh! non, plutôt...»

Ici le docteur Trump interrompit avec violence le chevalier. — J'ai écouté votre récit, lui dit-il, mais vos lamentations ne m'apprennent rien, et, au nom de la raison, je vous conjure d'y mettre un terme. Quand je vous verrais danser au milieu de la chambre, je ne croirais pas que Blum vous ait guéri. C'est un misérable charlatan qui fait le déshonneur de la médecine. Je ne conçois pas qu'un homme spirituel et sensé, ennemi de tous les écarts dangereux, habile à distinguer...

Le docteur Trump n'eut pas le temps d'achever son panégyrique; une lourde main tomba sur son épaule; c'était son malade qui se levait en criant : — Que diable ce fou en habit noir fait-il auprès de mon lit? Et moi, pourquoi suis-je couché à une pareille heure, car le jour passe encore à travers les rideaux? Pourquoi tant de bougies allumées? Est-ce que le vieux Nick veut donner ce soir un bal chez moi? — Et, sans avoir égard à la stupéfaction du docteur Trump, le chevalier (si l'on peut continuer à nommer ainsi le personnage qui faisait cette série de questions étranges) souffla les lumières et tira les rideaux. Les derniers rayons du soleil couchant qu'un caprice de malade avait proscrits se projetèrent alors sur les riches tentures et sur les meubles élégans de la chambre où cette scène se passait. Une épée à la garde enrubannée et à la lame serrée dans un étroit fourreau de peau blanche était couchée sur les deux bras dorés d'un fauteuil; au-dessus d'un secrétaire en bois de rose, un tendre pastel souriait du fond d'un cadre arrondi; le miroir de Venise entouré de velours et de rubis que le chevalier consultait avec anxiété pour connaître les progrès extérieurs de sa maladie, ce beau petit miroir qui

n'eût pas été déplacé à côté d'un stylet mignon à la ceinture d'une Espagnole, brillait à travers les plis formés par les draps blancs et fins de la couche abandonnée. Ce fut ce dernier objet qui attira les regards du furieux dont le docteur Trump suivait les mouvemens avec une inquiétude toujours croissante. — Ah çà! dit-il, je m'étais endormi sur un grabat, et je me réveille dans un lit à colonnes d'ébène avec un miroir de femme auprès de moi! Est-ce la vieille Rachel qui m'a apporté cette belle glace pour que je puisse m'amuser à compter mes rides et à regarder mes quatre dents? — Mais à peine eut-il porté la glace à son visage, qu'il poussa un cri d'effroi, s'approcha du jour et se contempla avec une terreur qui semblait surpasser encore celle dont le docteur Trump était rempli.

L'honnête médecin ne voulut pas rester témoin plus long-temps des actions de ce possédé. Il quitta, en levant les yeux au ciel, la chambre que le terrible Blum avait choisie pour le théâtre de ses sortiléges. Il franchissait les dernières marches de l'escalier, quand il rencontra Jasmin, le valet de chambre du chevalier de Tréfleur. — Jasmin, mon pauvre Jasmin, lui dit-il, votre excellent maître n'est plus, et il y a là-haut un démon qui fait le sabbat dans son corps.

II.

Coblentz, pendant l'émigration, avait une physionomie toute différente de celle que présentent d'ordinaire les villes d'Allemagne. Au lieu des bandes chantantes d'étudians et d'ouvriers, on rencontrait le soir dans les rues des jeunes gens aux allures de gardes-du-corps et de mousquetaires. La jeune fille à l'œil limpide et bleu, qui autrefois regagnait seule sa demeure à la fin du jour, pleine de confiance dans l'honnêteté germanique, n'osait plus sortir maintenant sans avoir pour appui le bras d'un robuste fiancé. Au lieu des deux ou trois promeneurs de profession qui tous les soirs, avant et après le repas, se saluaient, s'abordaient ou s'évitaient aux mêmes endroits, on voyait sur les boulevarts errer les élégans habitués du parc de Versailles; des femmes en paniers posant avec précaution les grands talons de leurs petits souliers sur la mousse verte des allées, tandis que la chaise à porteurs les suit par derrière; de jeunes seigneurs aux mains blanches, et même quelques-uns de ces jolis abbés qui firent du noir une couleur galante aussi chère aux amours que le vert tendre de la robe d'Iris, ou l'azur de la veste de Clidamant.

Le jour où s'était passée la scène qu'on vient de lire, un magni-

fique soleil couchant, un soleil à désespérer un peintre ou à le faire pleurer de joie, inondait tout ce beau monde de ses rayons rouges sous les ombrages touffus de la promenade. On respirait avec délices cet air frais et pur où se joue le vent qui a passé au-dessus du Rhin, qui a ridé sa surface et courbé ses roseaux; on le respirait sans regret et sans arrière-pensée. Les figures étaient calmes et souriantes, empreintes de ce bonheur que nous ressentons tous, n'importe sous quel ciel, quand la nature veut bien se mettre en frais pour nous en faisant resplendir tous les joyaux de son écrin. Tout à coup un homme à la démarche embarrassée, vêtu d'un costume bizarre, parut au milieu des groupes brillans qui parsemaient les allées. On juge de la surprise qu'éprouvaient tour à tour ceux devant qui il passait en reconnaissant le chevalier de Tréfleur! Oui, le chevalier de Tréfleur, le roi de la jeunesse dorée, le représentant le plus complet des mœurs françaises, le type de la convenance et de la distinction, maintenant sans chapeau, sans épée, les cheveux défrisés, l'œil hagard, tel enfin que son spectre seul aurait eu le droit d'errer à minuit! Le jeune vicomte de Gerblies fut le premier qui s'avança intrépidement vers lui. — Eh! morbleu, chevalier, t'es-tu échappé de ton linceul pendant qu'on était en train de le coudre? Que signifie cet accoutrement? Ce matin j'ai été savoir de tes nouvelles, on m'a dit que le docteur Trump te croyait encore au lit pour deux mois; es-tu sorti dans un accès de fièvre chaude? Voyons, réponds-nous, un mot, un seul mot, que nous entendions ta voix. — Le chevalier de Tréfleur restait immobile en attachant ses yeux brillans et fixes sur ceux de son interlocuteur. Déjà un cercle de jeunes gentilshommes s'était formé autour de lui, et on parlait de le faire reconduire à son logis, quand un nouveau venu se jeta tout à coup bruyamment au milieu de ceux qui entouraient le prétendu malade. Sans s'inquiéter en rien de ce qui était alors l'objet de l'attention : — Mes amis, mes bons amis, s'écria-t-il, faute de cent pistoles, je suis obligé de renoncer au plus ravissant enlèvement qui ait jamais été entrepris. Voyons, cent pistoles, qui peut me prêter cent pistoles? Si ce vieux juif de Maldech n'avait pas été rejoindre, il y a deux jours, ses voleurs d'aïeux, je me serais laissé volontiers saigner des quatre veines pour avoir cette bienheureuse somme. — Vous aurez vos cent pistoles, je vous les prêterai, dit alors une voix qui fit tressaillir tout le monde. Le chevalier de Tréfleur était sorti de son immobilité, ses yeux brillaient d'un éclat étrange, mais n'avaient plus l'expression de la folie et de la terreur. Il ressemblait au soldat qui a entendu

un coup de feu, au musicien qui a entendu un accord; on sentait qu'il venait de rentrer dans la vie. — Eh! Tréfleur! ce bon Tréfleur! s'écria l'emprunteur écervelé en l'embrassant, si je ne l'avais cru occupé à disputer son ame au diable, j'aurais été chez lui. O bourse toujours ouverte, épée toujours tirée! Ah çà! mon cher ami, tu reviens donc du tombeau exprès pour me sauver? — Je ne sais pas, dit le chevalier avec un accent singulier, moitié jovial, moitié lugubre; je ne sais pas si je reviens du ciel ou de l'enfer, mais je ne laisserai jamais un honnête gentilhomme manquer de cent pistoles, lorsqu'il paraît disposé à accepter toutes les conditions d'un loyal emprunt. — Vraiment, messieurs, j'ai cru reconnaître la voix du vieux Maldech, dit le vicomte de Gerblies; c'était là sa phrase sacramentelle. Ah çà! mon pauvre Tréfleur, qu'est-ce que tu veux dire avec tes conditions? est-ce que tu comptes te faire prêteur sur gages? — Les hommes sages ne traitent pas leurs affaires en plein vent, reprit le chevalier d'un ton sentencieux; que celui qui veut aujourd'hui loger dans sa bourse le roi des rois, le roi d'Abraham, le roi de Salomon, le roi du vieux Nick lui-même, notre seigneur tout-puissant l'or, que celui-là me suive! — Voyons, Puisieux, dit Gerblies à l'emprunteur, voyons, suis le chevalier. Aussi bien je crois que le grand air agit sur son cerveau, déjà exalté par la fièvre; il faut espérer que chez lui il parlera un autre langage. Je veux être damné si jamais phrase semblable aux phrases qu'il nous débite a pu sortir d'une autre bouche que de celle d'un usurier. — Le chevalier de Tréfleur s'était mis à marcher d'un pas rapide sans répondre un seul mot aux quolibets de Gerblies. Le baron de Puisieux était si ardemment préoccupé du désir d'avoir ses cent pistoles, que, si le diable lui-même était venu les lui offrir, il ne se serait pas arrêté à considérer ses cornes et son pied fourchu. Tous les deux descendirent la grande rue de Coblentz. Là encore il y avait des Français faisant jaser les barbiers sur le seuil de leurs portes, ou attaquant le cœur des pâtissières derrière leurs remparts de nougats et de biscuits. Tous ceux qui apercevaient le chevalier de Tréfleur courant ainsi sans chapeau, suivi du baron de Puisieux, disaient : — Ces maudits Anglais nous pervertissent le goût, voilà encore un de ces paris excentriques qui blessent toutes les convenances; sans doute il y a un enjeu bien extravagant.

Après de nombreux détours, ils arrivèrent enfin à un quartier obscur et boueux où se cachaient cependant autant de trésors que dans le temple de Jérusalem, en un mot au quartier des Juifs.

Les Français relégués à Coblentz allaient souvent errer dans ces régions, malgré leur sombre aspect, parce qu'au fond de ces repaires enfumés qui d'abord attristaient la vue, on trouvait ce qui vaut mieux pour dorer la vie que les rayons du soleil lui-même, de blanches filles et de beaux sequins. — Holà! chevalier, où vas-tu donc? s'écria le baron de Puisieux en revenant tout à coup à lui, quand il vit le chevalier se diriger vers ces pays connus. C'était sur ta bourse que je comptais, non pas sur celle d'un juif; d'ailleurs, c'est aujourd'hui samedi, et le vieux Maldech était le seul qui, au risque du feu pour sa peau ridée, consentît à prêter le jour du sabbat. —Je vais où est l'argent, répondit laconiquement le chevalier sans même tourner la tête. — Allons! reprit Puisieux, quand tu me conduirais en enfer, je t'y suivrais. Pourvu que ce soir ma belle soit sur mes genoux dans une chaise de poste aux coussins soyeux et suspendus, du diable si je m'inquiète d'où vient l'or qui aura mis la clé aux mains de la duègne, le fouet à celles du postillon, et le feu au ventre des chevaux. Ma foi, voilà bien le logis du vieux Maldech; eh! chevalier! chevalier! n'enfonce pas la porte, parbleu! Si j'avais su que c'était là que tu voulais me conduire, j'y serais allé sans toi, je connaissais l'antre du loup-cervier; mais depuis une heure, je te crie aux oreilles que le vieux drôle est dans l'autre monde, il est mort à l'hôpital pour ne pas donner un florin au médecin. Allons! il ne m'entend pas et il frappe toujours : eh! chevalier, chevalier, es-tu fou? — Le chevalier de Tréfleur, à force de faire retentir la porte de coups désespérés, avait fini par évoquer une apparition hideuse. Une vieille femme avait ouvert; quelle vieille femme, bon Dieu! un squelette eût refusé de la faire danser, un balai se serait cabré pour ne pas lui servir de monture : c'était Rachel, l'ancienne compagne de Maldech. —Vous ne savez donc pas, dit-elle au chevalier d'une voix à faire trouver mélodieux le grognement d'un porc, vous ne savez donc pas que le maître est à présent entre quatre planches, et qu'il n'y a plus personne ici pour recevoir les habits brodés à poches vides? Allez chercher autre part qui vous oblige, mon bon monsieur, et ne troublez pas une pauvre femme qui ne vous veut ni mal ni bien. — Rachel, fille d'enfer, je sens une odeur comme celle qui remplissait ma maison le jour où tu m'avais volé vingt florins pour les faire fondre, avec des herbes puantes, sur tes exécrables fourneaux. Malheur à toi, si tu m'as dévalisé! Ah! tu me croyais mort? Non, tant qu'il y aura de l'or sur la terre, la vie de Maldech y sera attachée. Allons, ne me barre pas le passage, et laisse la porte ouverte; il y a derrière moi un

honnête homme avec qui je veux traiter. — En achevant ces mots, le chevalier de Tréfleur entra violemment. Des injures étranges, des cris d'effroi, des cris de colère, voilà ce qu'entendit Puisieux, qui pénétra, quelques momens après lui, dans la maison de l'usurier. Il faisait une nuit profonde, et le baron, depuis assez long-temps déjà, essayait de gravir un escalier presque impraticable au milieu des ténèbres, quand un rayon de lumière vint l'éclairer tout à coup. La porte de la chambre d'où partait le vacarme s'était ouverte, laissant passer la vieille Rachel, qui sortit en appelant la garde. Puisieux se précipita alors vers son compagnon, et lui cria d'une voix tonnante : — Palsambleu! chevalier, on reste au lit, quand on a la fièvre chaude. Quel diable de sabbat faisais-tu là-haut avec cette sorcière, pendant que je me heurtais à toutes les marches du plus tortueux des escaliers? A présent, voilà qu'on crie à la garde! Avais-tu compté sur moi pour te seconder dans un guet-apens? Tu m'auras fait manquer mon enlèvement; mais tu m'en rendras raison, oui, tu m'en rendras raison, quand même il me serait prouvé que tu as le délire, car je ne crois pas que le délire vous donne le droit de mystifier un ami.

Mais, tandis que l'infortuné baron se livrait à ces transports de courroux, la garde de nuit, amenée par Rachel, fit irruption dans la demeure de Maldech.

III.

Souvent, aux extrémités des villes, on aperçoit de belles maisons élevant leurs toits d'ardoise au-dessus d'un massif de feuillage ou montrant une partie de leurs blanches façades au bout d'une longue avenue. Si vous avez un esprit toujours prêt à errer partout, si vous êtes de ceux qui ne peuvent pas voir une grille verte donnant sur un parc obscur sans laisser votre imagination se glisser entre les barreaux et courir sous les allées, vous placez dans l'habitation qui vous plaît quelque doux mystère, vous en faites un théâtre pour les scènes charmantes qui se jouent au fond du cœur; cette terrasse bordée de vases bleus est bien l'endroit où j'aimerais me promener, le soir, avec elle; ce petit pavillon, avec ses vitres de couleur et son toit de chaume, pourrait cacher un bonheur à inonder mon ame. Oh! que tous ces grands arbres me seraient chers! Que j'aimerais baiser cette mousse! Eh bien! il arrive maintes fois qu'après vous être perdu long-temps dans ces riantes rêveries, quand vous deman-

dez à qui appartiennent cette terrasse, ce pavillon et ces grands arbres, on vous répond : — C'est le jardin du docteur *** qui a fondé dans ce magnifique emplacement une maison de santé des mieux tenues. — Alors ces profondeurs verdoyantes vous paraissent cent fois plus affreuses que si elles renfermaient des tigres ou des panthères comme les forêts de l'Amérique; elles cachent des ombres hideuses, tout un pâle troupeau de créatures effrayantes à voir, des êtres dont les organes ou l'intelligence sont fermés aux saines exhalaisons des bois et au langage touchant et fort de la nature. Vous rappelez bien vite vos pensées, dont l'essaim joyeux courait déjà à travers les allées du parc, vous avez peur qu'elles ne s'y soient souillées et qu'elles ne reviennent avec une odeur morbide : du moins toutes ces impressions sont celles que je ressentis le jour où l'on m'apprit que cette belle maison, qui est à Coblentz, au coin de la rue *Zollstrasse*, était la maison de santé du docteur Bagrobact.

Quel triste voisinage c'était pour la maison du conseiller Bosmann, dont le riant jardin, cultivé avec tant de soin et d'élégance, était contigu à celui du docteur! Comment s'imaginer que Mlle Marguerite, sa fille, qui poussait un cri quand, en portant son couteau doré sur la peau veloutée d'une pêche, elle en voyait sortir un insecte noir, qui reculait d'horreur à l'aspect d'un bossu, qui faisait un circuit en allant à l'église pour ne point passer devant la boutique saignante de maître Raff le boucher, enfin qui avait pour ce qui est malsain et mal fait l'horreur de tous les enfans privilégiés de la nature, pût s'accoutumer à sentir près de ses pas, séparés d'elle seulement par un mur couvert de lierre et de mousse, des êtres malheureux et maudits, condamnés dans cette vie au supplice d'un enfer invisible, en un mot des fous! Car la maison du docteur Bagrobact était un hospice pour les aliénés. Marguerite avait fini par s'y habituer cependant, et cet odieux voisinage ne l'empêchait pas d'aller faire le soir des promenades solitaires sur la terrasse du bout du jardin, malgré son père qui lui disait : — Gretchen, ma chère Gretchen, tu restes toujours trop tard à l'humidité; ce n'est pas une heure pour sortir que celle où les belles de nuit s'entr'ouvrent : au moins, je t'en supplie, laisse là ces petites pantoufles de satin qui seront bien vite traversées par la rosée. Dis à Marthe de te donner tes souliers doublés, ceux que tu voulais rendre au digne cordonnier Schnaps, parce qu'ils te faisaient un trop grand pied, mais que j'ai voulu te faire garder pour les mauvais temps de l'automne.

Marguerite laissait l'honnête conseiller appeler Marthe et cher-

cher lui-même parmi toutes les chaussures de sa fille les plus solides et les plus chaudes; pendant ce temps, elle s'enfuyait comme une biche à travers les allées du jardin, et, quand elle était arrivée à sa chère terrasse, elle regardait de loin la lune sur le clocher de Saint-Castor, en se livrant aux pensers qui naissent dans l'ame à l'heure où s'ouvrent les fleurs du soir. Le lendemain du jour où tout Coblentz avait été scandalisé par les incartades du chevalier, Marguerite était venue faire dans son jardin sa promenade accoutumée. Comme l'heure était déjà assez avancée, elle sentait de temps en temps la peur faire irruption dans ses rêveries, et elle tournait souvent ses regards vers la lumière lointaine qui brillait à travers les arbres, indiquant l'endroit où le conseiller Bosmann sommeillait à demi dans un grand fauteuil, devant une belle tasse de porcelaine chinoise pleine de la liqueur odorante du thé. Tout à coup elle vit quelque chose se mouvoir au-dessus du mur qui séparait sa terrasse de celle du docteur Bagrobact, et, avant que sa langue paralysée par la terreur eût pu pousser un seul cri, un homme était devant elle. Celui qui pénétrait d'une façon aussi cavalière dans un honnête jardin où les arbres n'avaient jamais caché d'autres couples amoureux que ceux des colombes était un homme leste et bien tourné, mais qui, par le désordre de ses vêtemens, confirmait les soupçons que faisait naître sur son état la maison d'où il sortait. Bien loin d'avoir un manteau comme un galant qui cherche aventure par des voies périlleuses, il n'avait même pas d'habit. Sa veste à fleurs déboutonnée tombait sur une culotte de soie fort compromise par le frottement de la muraille. Ses cheveux sans poudre étaient épars sur ses épaules; enfin, il faut bien le dire, il avait l'air d'un fou échappé. Pourtant il ne se jeta point sur Marguerite, ne poussa point des cris féroces, mais il lui dit au contraire d'un ton fort doux, quoique vivement ému : — Si vous jetez un seul cri, mademoiselle, l'odieux Bagrobact va lâcher tous ses limiers après moi, on me remettra dans un cabanon où je me tordrai les mains de désespoir sans pouvoir faire naître une expression de pitié sur les exécrables figures qui m'entourent. Je vous connais, ma chère demoiselle, je sais bien quelle est votre place à l'église; toutes les fois que j'avais à improviser sur l'orgue de Saint-Castor, j'aimais mieux pencher la tête pour vous voir que lever les yeux au ciel. L'inspiration montait d'en bas au lieu de descendre d'en haut; mais elle était aussi ardente et aussi pure. Je suis venu une fois chez votre père pour accorder un piano, et j'ai joué un air de Sébastien Bach qui a paru

vous faire plaisir. Laissez-moi seulement me cacher dans ce pavillon; demain, quand il fera jour, j'épierai le moment où le jardinier laissera entr'ouverte la petite porte qui est au bas de la terrasse, et je m'évaderai sans qu'on s'en aperçoive. Oh! ma bonne demoiselle, soyez clémente; comme dit un proverbe, la bonté est toujours dans les beaux yeux. — Marguerite trouva que ce pauvre fou avait une voix attendrissante, et elle se hasarda à le regarder, car, dans les premiers momens de frayeur, elle avait détourné la tête. Quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant à la clarté de la lune le chevalier de Tréfleur qu'elle avait rencontré plusieurs fois dans le monde, et dont elle avait toujours eu le jargon frivole et railleur en aversion! Elle ignorait les déplorables excès auxquels le chevalier s'était livré la veille, et l'énergique répression qu'ils avaient eue; elle crut qu'il s'agissait d'une de ces entreprises que son audacieuse galanterie lui faisait tenter trop souvent. — Monsieur de Tréfleur! s'écria-t-elle en se livrant à une épouvante d'une nouvelle nature; monsieur de Tréfleur!

— Oh! ce nom! encore ce maudit nom! dit l'homme qui était devant elle en l'interrompant avec violence; mon Dieu! elle aussi! Et on me traite de fou parce que je soutiens que je suis Robert Wramp, le joueur d'orgue de Saint-Castor; mais la folie est dans le cerveau de tous ceux qui m'entourent et non pas sous mon front. Je suis sûr que je suis bien Robert Wramp; c'est le cœur d'un artiste allemand qui bat dans ma poitrine, et non pas celui d'un faiseur de madrigaux. Tenez, mademoiselle, je sens encore se remuer en moi, dans les profondeurs de mon être, une mélodie toute germanique qu'une page de Klopstock m'avait inspirée; déjà les premiers accords bourdonnaient dans mes oreilles et allaient s'élancer de mon ame sur les touches de l'orgue, quand une affreuse maladie m'a frappé. J'ai fait un rêve, je ne sais plus lequel; je m'étais endormi sur le lit d'un hôpital, je me suis réveillé dans une maison de fous, voilà tout ce que je puis dire. Autour de moi étaient des hommes qui m'appelaient le chevalier de Tréfleur, et qui m'imputaient je ne sais quel méfait dont je n'ai pas conscience. Mademoiselle, je suis Robert Wramp; je ne suis ni Français ni chevalier; je suis un musicien et un Allemand. — Et il disait cela avec un accent de conviction si profond, si passionné et surtout si désespéré, que Marguerite sentait, elle aussi, le trouble gagner sa raison. — Pourtant, monsieur, lui disait-elle, je ne puis faire que vous n'ayez pas les traits du chevalier de Tréfleur; je connaissais Robert Wramp, je sais que le pau-

vre jeune homme est mort tout récemment. Il était blond et vous êtes brun, il était grand et vous êtes d'une taille moyenne; enfin, monsieur, il était Robert Wramp, et vous êtes le chevalier de Tréfleur. — Est-il possible, disait le malheureux échappé de l'hospice Bagrobact, est-il possible qu'un ange de bonté répète les paroles de ceux qui me persécutent? Mais, mademoiselle, avez-vous jamais entendu le chevalier vous parler comme je vous parle? l'ame dont je sens le souffle sur ma bouche, n'est-elle pas une ame toute germanique, une ame forte et vigoureuse, une ame à prendre sa volée avec les accords de l'orgue sous les voûtes d'une cathédrale? Tenez, mademoiselle, il y a des choses que le musicien allemand peut seul vous dire; je vous jure que j'entends encore là, dans mon cerveau, le bourdonnement confus d'une harmonie à moitié trouvée. Ce matin, je leur demandais un instrument. Ah! s'ils avaient mis un orgue devant moi, on aurait vu si c'étaient des doigts de marquis ou de chevalier qui l'auraient fait parler.

Marguerite ne savait vraiment plus si elle devait s'en rapporter au témoignage de ses yeux; ces paroles étranges la jetaient dans un désordre inexprimable de pensées. Elle s'étonnait, elle hésitait, elle balbutiait, quand un grand bruit se fit entendre au bout du jardin. Le vénérable conseiller Bosmann traversait tout effaré les gazons humides, sans s'inquiéter des taches que la rosée pouvait faire aux belles fleurs de sa robe de chambre. Derrière lui courait toute une légion de valets à demi vêtus qui agitaient des flambeaux. C'étaient les gardiens de l'hospice Bagrobact à la recherche de leur prisonnier. On l'avait vu franchir le mur et entrer dans le jardin de M. Bosmann. Le père de Marguerite avait des inquiétudes mortelles pour sa fille. Il arriva tout essoufflé sur la terrasse, appelant à grands cris sa chère enfant. Pendant ce temps, le chevalier poussait violemment la porte du pavillon. A peine s'était-il blotti dans cet asile, que toute la valetaille envahit la terrasse; on se précipita derrière le fugitif, et d'ignobles mains le saisirent à la gorge. En ce moment la clarté des torches illuminait la retraite paisible où se passait cette scène nocturne. Les yeux du prétendu fou se dirigèrent tout à coup sur une glace placée au fond du pavillon. Dès que son regard eut rencontré celui que le miroir lui renvoyait, il poussa un cri de terreur et tomba évanoui.

IV.

— Par la mordieu! docteur Blum, les hôtes que vous avez forcé mon pauvre corps à recevoir en ont fait de belles! A présent, me voilà atteint et convaincu, aux yeux de tout Coblentz, d'avoir perdu la raison. Encore, si la folie qu'on me prête était semblable à celle du marquis de Reissac, qui toutes les nuits fait allumer des candélabres et brûler des parfums pour recevoir la reine Cléopâtre, qu'il attend en habit de velours, la poitrine couverte de tous ses ordres! Voilà une folie noble, distinguée, permise à un gentilhomme; mais on me prête à moi une folie basse et honteuse, qui me fait parler tantôt en usurier et tantôt en joueur d'orgue. La démence n'est d'ordinaire que l'exaltation des penchans qu'on renferme en soi; quels penchans on doit me supposer, grand Dieu! Et puis, mon pauvre corps, dans quel état me l'a-t-on rendu! Un jour un de mes valets prit un habit de cour dans ma garde-robe, et s'en alla courir la ville en marquis, comme Mascarille. Il s'était fait bâtonner partout; il me rapporta mon habit déchiré, et marqué au dos de signes infamans. Docteur, j'ai pensé à ce drôle en rentrant ce matin dans mon corps; il est fatigué, épuisé, harassé, les genoux sont contusionnés, la voix est enrouée, je trouve je ne sais quelle mauvaise odeur dans la bouche, on sent qu'il a été habité par des malotrus. Docteur, rendez-moi ma maladie si vous voulez, mais je veux rompre mon marché.

Ainsi parlait le chevalier de Tréfleur, appuyé sur le bras du docteur Blum, qui venait de l'arracher des mains du terrible Bagrobact. Le jeune médecin avait affirmé que le malade était parfaitement guéri; et quoique les maisons de fous soient encore plus avares de leur proie que l'Achéron lui-même, force avait été au docteur Bagrobact de rendre à M. de Tréfleur sa liberté. — Monsieur le chevalier, répondit l'insinuant Blum d'une voix douce et caressante, monsieur le chevalier, ne vous irritez pas; voyez, vos organes ne sont déjà que trop fatigués par les émotions successives de ceux qui en ont usé avant vous. Notre marché ne peut plus être rompu. Je suis entré en rapport avec vous, je vous tiens à présent sous ma puissance. Mais croyez que je n'oublierai rien pour rendre votre position plus tolérable. Les deux ames qui se sont si mal comportées sortaient d'un profond sommeil et étaient dans une ignorance complète de leur situation. Maintenant, je vais tout leur apprendre. Soyez sûr qu'une fois prévenues, elles se conduiront avec décence

et modération. Une série toute différente d'évènemens va commencer pour votre corps.

Le docteur tint sa parole, et les trois ames furent initiées au mystère de la vie étrange qu'il leur avait faite; il ne fut plus question d'enfermer le chevalier. Tréfleur n'étonnait plus Coblentz par les actes d'une folie violente et passionnée, mais ses incroyables bizarreries faisaient le sujet de toutes les conversations. Un soir on l'avait vu souriant et paré, aussi aimable, aussi brillant qu'aux plus heureuses époques de sa vie, jetant ses pistoles sur les tables de jeu avec une admirable insouciance, prenant, comme le Dorante de Marivaux, de l'esprit dans tous les beaux yeux et le répandant à pleines mains; le jour suivant vous le rencontriez dans une tenue négligée, le chapeau droit et la perruque de travers; si par hasard vous lui empruntiez quelques ducats, il vous répondait par des refus prononcés d'un ton pleureur, ou bien il vous proposait avec un empressement bizarre son entremise auprès d'un prêteur inconnu; il parlait un français plein de locutions insolites, et semblait dans un continuel état de malaise. Un autre jour, c'était encore une autre transformation. Il parlait avec enthousiasme de Klopstock, se taisait quand il était question de Voltaire, et tombait dans de véritables extases quand il entendait par hasard une voix fraîche et pure chanter une vraie mélodie.

Dans les habitudes de sa vie il y avait la même diversité que dans les nuances de son caractère. Tantôt il se livrait à des orgies étincelantes avec les plus adorables folles et les fous les plus séduisans de la société parisienne de Coblentz, tantôt il se tenait dans un isolement inexpliqué, tantôt enfin il allait passer des soirées entières dans la maison fort peu à la mode du conseiller Bosmann, à s'entretenir juvénilement avec Mlle Marguerite sur mille matières sentimentales et candides qu'on ne l'aurait jamais cru capable d'aborder.

Le 6 juillet 17...., c'était ce dernier passe-temps qu'il avait choisi pour sa soirée. Le digne M. Bosmann avait toujours eu du goût pour la musique, quoique certainement cette belle et noble muse n'eût jamais déposé un baiser sur le front tout ruisselant de sueur qu'il essuyait avec un mouchoir à carreaux après s'être fatigué à souffler fort et long-temps dans une énorme clarinette; aussi donnait-il souvent des concerts pour lesquels on mettait en réquisition tous les talens du voisinage. M. le professeur Piper décrochait la basse suspendue entre sa ligne à pêcher et son baromètre; M. le président Wolf saisissait le violon dont les doux accords le reposaient des

criailleries de l'audience; le vieux baron de Weiden s'armait du terrible cor pour lequel il avait eu dans sa jeunesse un duel et trois procès avec des voisins trop attachés à leur sommeil. Quand tout ce monde était réuni, c'étaient des concerts à rendre long-temps la rue déserte; les pauvres ames qui se cachent dans les instrumens, où elles chantent quand c'est un artiste qui les interroge, et pleurent quand c'est un butor qui les tourmente, ces pauvres ames criaient et gémissaient sur des tons divers, mais tous également aigus et désespérés. Pourtant il s'élevait par momens de cet enfer une voix fraîche et mélodieuse, car Mlle Marguerite chantait quelquefois, et de cette bouche tapissée de feuilles de rose, de ces dents d'ivoire comme la porte des songes sourians, il ne pouvait pas sortir autre chose que des sons tendres et gracieux. Le soir dont je parle, Mlle Marguerite faisait entendre les doux roucoulemens de son gosier mélodieux, et le chevalier de Tréfleur l'écoutait. Certes, c'est un grand plaisir que celui qu'on éprouve en écoutant chanter la femme qu'on aime. L'eau qui entoure votre corps dans une baignoire de porphyre ne le caresse pas plus doucement que les flots d'harmonie qui sortent de sa bouche ne caressent votre ame. Le chevalier de Tréfleur semblait perdu dans une délicieuse extase. Je ne connais rien de plus sacré que le bonheur qu'on goûte ainsi dans le coin d'un salon ou dans le fond d'un bosquet pendant qu'une fauvette ou une jeune fille chante. Je me garderais bien de réveiller un homme qui serait dans cet état délicieux de placide ivresse, mais tout le monde ne sait pas respecter ce qui est vraiment respectable. Le vicomte de Gerblies, qui, par je ne sais quel caprice, s'était fait conduire en même temps que Tréfleur chez le conseiller Bosmann, le tira tout à coup par la manche pour lui dire : — En vérité, cette petite est charmante, mais elle n'a pas la moindre expression; et puis, ces mélodies allemandes sont d'une monotonie! Sais-tu bien que tu es parfaitement ridicule, avec ton visage empreint d'une admiration béate? — J'ignore ce que le chevalier de Tréfleur répartit, mais ce fut quelque chose de si violent et de si emporté, que le vicomte de Gerblies quitta le salon en lui jurant qu'il aurait de ses nouvelles le lendemain.

Ce soir-là, le conseiller Bosmann exigea de sa fille l'accomplissement de mille devoirs insupportables. Il fallut qu'elle s'assît au clavecin pour jouer sa partie dans un trio que son père et le président Wolf s'étaient mis en tête d'exécuter avec elle. On eût dit un tableau où le pinceau de Raphaël eût jeté une sainte Cécile, et celui

de Téniers ou de Van-Ostade deux énormes bourgmestres flamands. Après ce morceau, Mme la présidente Wolf voulut qu'une grande fille rousse qu'elle avait amenée avec elle donnât un échantillon de ses exercices quotidiens; la pauvre Gretchen fut obligée de faire un dessus dans une interminable sonate. Ses petites mains blanches et légères se mirent à voltiger sur le clavier, à côté des mains rouges, épaisses et lourdes, de Mlle Wolf. Ce ne fut pas encore tout, il fallut servir le gâteau sur les assiettes dorées, et le thé dans les tasses à fleurs. Ces soins hospitaliers, dont Marguerite s'acquitta en digne Allemande, avec une bonté consciencieuse, se prolongèrent si long-temps, que le chevalier de Tréfleur perdit l'espérance de pouvoir lui parler. Il partit sans avoir eu d'elle ce soir-là autre chose que les rayons et l'harmonie qui s'étaient échappés pour tout le monde de ses regards et de sa voix.

Heureusement que les amans qui n'ont pu rien dire à leurs belles trouvent en rentrant chez eux du papier complaisant et des plumes jaseuses, qu'ils emploient à réparer leur silence. Voici un fragment de la lettre que le chevalier de Tréfleur, ou du moins celui qui occupait son corps, écrivit à Mlle Marguerite Bosmann; elle montrera quel caractère d'intimité avaient déjà pris les relations qui existaient entre l'ancien organiste de Saint-Castor et la fille du conseiller :

« Je me bats demain, ma bien-aimée Marguerite, je vais exposer à un coup d'épée ce misérable corps dont je ne suis même pas le légitime possesseur. Quel sera le sort nouveau de mon ame, si cette enveloppe est mortellement frappée? Je n'en sais rien. Passerai-je dans un autre corps? aurai-je la puissance de me révéler à toi d'une façon distincte? Que de doutes et d'épouvantes! Eh bien! parmi toutes les pensées qui traversent mon cœur en cet instant d'angoisses, il en est une qui me fait plus souffrir que toutes les autres. Je me dis : Mon amour est-il aussi inséparable de mon ame que la chaleur et l'éclat le sont du rayon de lumière, ou bien peut-il s'évanouir en laissant subsister quelque chose de moi? Si affreux, si insupportable que le néant paraisse quand son idée se présente à l'imagination humaine, je ne le redouterais point pour mon ame tout entière, mais pour ce qu'il y a de meilleur en elle, pour la seconde vie dont tu l'as animée; oh! je le hais jusqu'à la révolte et au blasphème. »

Cette lettre, écrite tantôt dans la langue de la métaphysique, tantôt dans celle de la poésie, était longue, si longue, qu'elle lasserait la patience des esprits les plus romanesques; et puis, il s'y trouvait

forcément des choses si bizarres, si folles, si incohérentes, qu'elles déplairaient au *goût français*, comme on disait dans le bon vieux temps, où les Français se permettaient d'avoir un goût et même de s'en servir pour préserver leur noble et belle littérature de toute grotesque mésalliance.

V.

Le ciel était rose, la verdure brillante, le pré de Mulfen était charmant. Le pré de Mulfen est bien la plus délicieuse prairie qu'un poète ait jamais pu rêver. Une haie d'où s'échappent çà et là les troncs élancés et vigoureux des grands peupliers germaniques l'entoure de toutes parts. Il est constellé d'innombrables fleurs que je voudrais pouvoir nommer; mais, grace à mon ignorance en botanique, je nomme les fleurs comme les anciens pâtres nommaient les étoiles, de mille noms qui n'éveillent des souvenirs que pour moi. Quand je dirais qu'il y avait des Clarisse, des Élisa, des *coquettes*, des *extravagantes*, des *amoureuses*, qui se représenterait les frêles tiges et les odorans calices que tous ces mots rappellent à mon esprit! Il faut donc que je renonce à la chère peinture de ces splendeurs agrestes, et que je dise, en me renfermant dans la pompe banale de la vieille expression classique : « Le pré de Mulfen est émaillé de fleurs. » Le pré de Mulfen! si je ne le décris pas mieux, hélas! ce n'est pas faute de l'aimer et de le comprendre. De sa verdoyante enceinte, on entend le bruit du Rhin; fraîcheur éblouissante, divines harmonies, rien ne manque à ce coin solitaire de la création. Or, le pré de Mulfen était le lieu où devaient se rencontrer Gerblies et le chevalier de Tréfleur.

C'était un dimanche, un dimanche d'été; beau jour, où l'on peut voir celle qu'on aime, le matin dans la vieille église, le soir sous les grands ormes de la promenade. Je suis sûr que cette pauvre Marguerite s'était éveillée avec plus de chansons dans le cœur que l'oiseau n'en a dans son gosier. Eh bien! elle ne le verra pas à la messe. Pendant qu'elle cherchera vainement son regard à travers les nuages de l'encens, dans toutes les resplendissantes profondeurs de la cathédrale, une de ces jolies épées à nœuds de couleur tendre, avec des amours et des violons ciselés sur la garde; une de ces épées qu'elle a vu cent fois, qu'en ce moment elle voit encore s'associer à d'élégantes toilettes, comme un noble et gracieux complément de parure; une de ces épées enfoncera peut-être sa lame étroite et brillante dans

le sein qui porte le bonheur de sa vie. L'ancien organiste Robert Wramp suit pédestrement les sentiers qui conduisent à son rendez-vous. Si ce n'étaient la coupe française de ses vêtemens, la poudre de ses cheveux, la cocarde galante de son chapeau, on dirait, à son allure, un homme qui a un Virgile dans sa poche. Il marche du pas d'un rêveur. Werther devait avoir cette taille inclinée et ce front pensif quand il disait, en portant ses regards errans sur l'herbe du chemin : « L'herbe frissonnera un jour sur mon tombeau, comme elle frissonne au bord de cette route. » Malgré toutes mes secrètes sympathies pour ce bon et digne artiste, j'aime mieux la façon dont s'avançaient le vicomte de Gerblies et son témoin, le marquis de Percamp. Quand on va se battre en duel, le moment est mal choisi pour prendre des attitudes élégiaques. Il ne faut pas regarder si les fleurs ont l'air de vous plaindre et les oiseaux de prédire votre mort. Comme disait le vieux commandeur de G....., pensez aux plus joyeuses aventures de votre vie, aux meilleurs tours que vous avez joués à vos maîtresses et aux meilleures bottes que vous a apprises votre maître d'armes. Gerblies suivait les préceptes du commandeur; il faisait honneur à son pays, il justifiait cette glorieuse ligne qu'on a lue long-temps à l'article *France*, dans tous les dictionnaires de géographie : « Le Français est hardi et léger. » Il montait un cheval fringant, dont l'allure réjouissait la vue, et, solidement assis sur la selle, suivant la bonne et ancienne méthode de notre équitation, il échangeait avec Percamp mille gais propos qu'auraient dû recueillir les bosquets taillés de Versailles, et non pas les grands arbres échevelés, pleins d'une poésie exubérante et désordonnée comme celle d'une ballade, qui penchaient sur lui leurs rameaux capricieux. Je suis sûr que bien peu de personnes se souviennent du duel de M. de Ségur et du prince de Nassau. Ce fut un beau duel cependant. Tout en se portant des coups sérieux, on se disait d'aimables choses : — Prince, vous avez là un joli ruban à votre épée. — Mais, mon cher vicomte, vous êtes blessé. — Non, ce n'est rien; recommençons, je vous en supplie. — Et l'on recommençait. Comment Dieu recevait-il ces ames qui s'envolaient à lui toutes souriantes, sans fiel, sans courroux et sans remords, par quelque blessure vaillamment reçue? Je crois qu'il usait envers elles d'indulgence. En tout cas, mieux valait cette leste et hardie façon de quitter l'existence que la triste manière dont un cuistre s'en va furtivement de cette terre en vidant quelque fiole de pharmacien, après s'être attendri, dans une lettre de quatre pages, sur son sort et sur celui de l'humanité. Gerblies appartenait

à la race étourdie, hautaine et joyeuse, qui se décimait par le duel; Robert Wramp appartenait à la race taciturne, austère et pleureuse, qui se décime par le suicide.

Tous les deux arrivèrent à peu près en même temps au pré de Mulfen. Gerblies et Percamp furent étonnés de voir le chevalier à pied et sans témoin. — L'air mélancolique et les pieds poudreux! dit Gerblies à Percamp en examinant rapidement son adversaire. Il paraît qu'il est dans un de ses accès de folie sentimentale et champêtre. On prétend qu'il n'y a point de semaine où il ne devienne tout un jour une espèce de poëte élégiaque aussi sensible à la beauté des champs que M. Delille lui-même. L'autre jour, la marquise de V...., qui s'est fait ordonner l'exercice du cheval depuis que son cousin est revenu et que son mari a la goutte, la marquise de V.... m'a dit qu'elle l'avait aperçu dans un chemin où elle galopait avec cet heureux cousin, à pied, marmottant des paroles dans un livre et portant au bout d'un bâton son habit et son chapeau. — Ah! fi! dit Percamp, voilà qui sent le Jean-Jacques; c'est vouloir donner aux Allemands une bien triste idée de notre noblesse. Je suis sûr qu'en le voyant passer, on se dit : Voici un de ces purs et candides gentilshommes qui ont commencé par des bergeries à la manière de Racan la grande besogne que les bouchers se sont chargés de finir. — L'amant de Marguerite s'avança gravement vers les deux émigrés. — Eh bien! chevalier, s'écrièrent en même temps Percamp et Gerblies, vous n'avez pas de témoin?—Un témoin suffira pour nous deux; j'aimais mieux venir seul le long des sentiers en conversant avec les arbres, que d'avoir à subir les discours d'un indifférent dans les derniers instans qu'il me reste peut-être à passer sur cette terre. — Ma foi, chevalier, dit Gerblies, je suis fâché que notre duel soit tombé dans un de vos jours de misanthropie; je vois que l'affaire va se passer tristement. Vous qui aviez jadis la réputation de recevoir un coup d'épée et de perdre cent pistoles sans cesser un instant de sourire, quelle lugubre figure vous avez aujourd'hui! Le beau plaisir de vous avoir pour adversaire! autant vaudrait se battre avec un de ces blonds et pâles Allemands tout imprégnés de sentimentalité et de rêverie, que nous rencontrons quelquefois aux *thés esthétiques*, comme ils appellent certaines soirées, dans la langue pédante de ce pays-ci.

Je ne sais pas si l'ame primitivement germanique qui était renfermée dans le corps du chevalier de Tréfleur tressaillit d'indignation à ce quolibet, mais pour toute réponse l'ancien artiste se mit

en garde, et le combat commença. Deux épées qui s'engagent, qui se suivent, qui se croisent, qui voltigent ensemble, portant toutes deux la mort au bout de leurs pointes brillantes, c'est un spectacle qui échauffe et réjouit le cœur. Gerblies avançait et reculait sur l'herbe humide du pré de Mulfen avec autant d'aisance et de bonne grace que s'il eût posé le pied sur les dalles luisantes d'une salle d'armes. Ses mouvemens étaient lestes et dégagés, sa figure animée et souriante. Les traits de son adversaire brillaient d'un feu sombre. Les enivremens du sang ont agi sur les ames allemandes avant ceux de la science. Aux narines qui se gonflaient, aux yeux qui devenaient étincelans, on sentait chez Robert Wramp comme le réveil d'une nature guerrière long-temps assoupie. Une fois l'épée de Gerblies se retira avec une goutte de sang suspendue à l'extrémité de sa lame. Percamp intervint pour que le duel fût suspendu, le chevalier insista pour qu'il fût continué. Il ressemblait à ces guerriers qui voyaient tout à coup les yeux de la mort se fixer sur eux pleins d'un attrait irrésistible comme ceux d'une fiancée, et qui couraient au-devant des blessures, impatiens de s'envoler où les appelait ce divin regard. Je suis sûr qu'en ce moment d'extase, l'image même de Marguerite était presque effacée dans son cœur. Si c'est la mort qu'il cherchait, peu s'en fallut qu'elle ne le reçût dans ses bras. Un second coup d'épée de Gerblies le jeta sur le pré, dont les fleurs odorantes et les longues herbes s'affaissèrent sous lui comme les coussins d'une couche nuptiale.

En vérité, quand un homme est étendu ainsi sur un beau gazon, sous un beau ciel, dans la bienheureuse attitude du repos, on ne devrait pas s'inquiéter de savoir s'il n'est qu'endormi, ou s'il y a, sous le réseau de ses cheveux, un peu au-dessous de sa mamelle, dans une partie quelconque de son corps, une ouverture étroite et sanglante qui explique la nature du calme dont il jouit. Il faudrait ismplement s'éloigner en respectant son sommeil. C'est ce qu'avaient fait d'abord Gerblies et Percamp, croyant bien sincèrement leur homme trépassé; mais le terrible docteur Blum, qu'on avait envoyé pour constater le décès, trouva moyen de réveiller encore la pauvre ame et de ressusciter le pauvre corps.

VI.

Le corps fort mal guéri de Tréfleur était occupé par son premier et légitime propriétaire. Le chevalier n'avait pas trop injurié le doc-

teur Blum en trouvant son enveloppe terrestre percée d'un coup d'épée. — Au moins, avait-il dit, voilà un genre de dégât qu'on est accoutumé à subir et qu'il n'est pas honteux de montrer. — Mais ces réflexions qui l'avaient un instant consolé ne suffirent pas à le préserver d'un mal affreux, de l'ennui, qu'il était obligé de supporter toutes les fois qu'il revenait sur la terre avec les défaillances et les langueurs d'une interminable convalescence. Robert Wramp avait fait placer un orgue dans le coin de sa chambre, et laissait errer sur les touches ses doigts affaiblis; il faisait des vers, et il pensait à Marguerite; l'abominable Maldech trouvait dans ses calculs et dans ses comptes les mystérieuses distractions des avares; mais le chevalier n'avait rien ni en lui, ni hors de lui, qui rendît le pas du temps moins tardif et moins lourd. Les bruits qui avaient couru partout sur la bizarrerie de son caractère avaient éloigné de lui tous ses amis; toutes les fois qu'il reparaissait dans le monde, on l'accueillait avec l'empressement qu'inspire la curiosité, mais on avait oublié le chemin de sa demeure. La poésie ne pouvait pas lui être d'un grand secours, car, tout au contraire de certains poètes qui aiment à l'appeler dès qu'ils sont seuls, pour poser leur tête sur ses genoux, qui en font la compagne chérie de leur retraite, qui ne rêvent pour elle que bois obscurs et antres inaccessibles, il ne daignait lui sourire que dans le monde, et la traitait fort mal chez lui. Il faisait des vers à Iris, quand Iris lui montrait sur un tapis de velours un album rose ou bleu, et lui présentait elle-même la plume; mais faire des vers quand il était seul, quand aucun œil n'était fixé sur lui, oh! jamais. La lecture lui manquait aussi, car il professait pour la littérature allemande le plus profond mépris, et les deux ou trois livres français qui l'avaient accompagné dans l'émigration lui avaient donné depuis long-temps tout le plaisir que pouvaient contenir leurs pages. Des vapeurs soporifiques s'élèvent des livres qui vous ont le plus charmé, quand on les a cent fois parcourus. Les tragédies de Voltaire et ses contes, *Zaïre* et *Candide*, renfermaient pour lui non pas ce qu'on cherche dans les poètes, les doux rêves, mais ce qu'on y rencontre souvent, le sommeil. Le jour dont je parle, il faisait ce qu'on fait dans le désœuvrement, il s'adressait à tous les objets, comme s'il eût espéré trouver en eux quelque ressource inattendue: il tournait et retournait dans tous les sens le canif et le couteau à papier placés sur son bureau; il traçait des mots sans suite sur des feuilles blanches; enfin, il se livrait à tous les passe-temps stériles qu'imagine un esprit peu inventif dans une lutte impuissante contre l'ennui. Tout à coup l'idée lui vint de rouvrir le tiroir de son secré-

taire qu'il avait peut-être ouvert et fermé cent fois dans la matinée. C'était là qu'il avait déposé le trésor des billets doux. Beaucoup d'hommes aiment à relire les lettres d'amour que des doigts charmans ont tracées pour eux; j'en ai connu un qui relisait surtout de préférence celles qu'il avait écrites lui-même; c'était un poète, et il conservait un double de ses élucubrations sentimentales. Le chevalier, qui était d'une nature peu passionnée, quoique fort galante, ne conservait pas les lettres qu'il écrivait, et se souciait assez peu de celles qu'il avait reçues. Ce fut donc sans aucun battement de cœur, sans aucune émotion douce et tendre, qu'il se mit à parcourir d'un regard distrait cette jolie prose qui cache, sous chacun de ses mots, l'idée d'un sourire ou d'un baiser. Au bout de quelques minutes, ce passe-temps, si cher aux natures sentimentales, lui devint tout-à-fait insupportable. A côté du coffret qui renfermait ces lettres en était un autre où l'ancien organiste mettait les siennes, quand il habitait le corps du chevalier. Par un sentiment de délicatesse fort louable, Tréfleur respectait tous les secrets des ames qu'on avait associées à son sort; une lettre écrite à Maldech ou à Robert Wramp, quoiqu'elle portât pour suscription : *à monsieur le chevalier de Tréfleur,* était pour lui quelque chose de sacré. Pourtant, l'ennui qui l'oppressait avait acquis une si cruelle pesanteur, il avait si grand besoin de distraire sa pensée oisive, qu'il viola le mystère du coffret, et en fit sortir nombre de billets de toute forme, quoique écrits de la même main; l'aimable et furtive correspondance de Mlle Marguerite et de Robert Wramp. C'étaient là de vrais billets d'amour, qui ne rappelaient pas ceux des présidentes et des marquises, de belles lettres renfermant les plus pures et les plus ardentes pensées qui se soient jamais cachées sous des chevelures blondes, qui aient jamais brillé dans des yeux bleus; de belles lettres où l'on sentait non pas la vie du boudoir, l'air que secouent la gaze ou les plumes de l'éventail, mais la vie de l'oratoire et du jardin, l'air que le vent du soir envoie sous les treillages en fleurs des croisées; de belles lettres bien rêveuses, bien passionnées, bien allemandes : le chevalier aurait pu les lire et les relire cent fois sans les comprendre, si les nécessités terrestres n'avaient pas marqué çà et là ce langage brûlant de leur inévitable empreinte. Les amans ont besoin de se voir; pour se voir, il faut se donner des rendez-vous. Au bas d'une épître pleine des mots les plus vaporeux et des pensées les plus impalpables, bon gré mal gré, vous serez toujours obligé de mettre, si c'est une déclaration d'amour, le nom de votre rue et le numéro de votre maison. Mlle Marguerite avait quelquefois cédé aux exigences de la vie positive. Au milieu

des phrases nuageuses, quelques phrases nettes et précises indiquaient les moyens qu'on emploierait pour se rencontrer. Quoique la passion conservât toujours la même chasteté, c'était surtout quand on arrivait aux lettres les plus récentes que l'on voyait l'existence réelle occuper une plus grande place. Le désir impérieux de puiser dans leurs regards, sans le secours des mots, les rêveries qu'ils versaient sur le papier s'emparait de jour en jour des deux amans avec plus de force. La position étrange de celui qu'elle aimait rendait tout espoir d'une union ordinaire impossible pour la jeune fille; voilà donc ce qui avait été imaginé par le couple amoureux pour goûter sur cette terre autant de bonheur qu'il nous est permis d'en espérer. Robert ne demanderait pas au conseiller la main de Marguerite; car, si elle lui était accordée, il y aurait pour l'ame bien-aimée des instans d'une jalousie bizarre et terrible quand il faudrait qu'elle cédât à d'autres ames un corps destiné à reposer sur une couche nuptiale. On éviterait cette situation cruelle par un mariage clandestin. Les trois ames rentraient tour à tour dans une complète insensibilité pendant tout le temps que durait leur absence du corps; elles n'apprenaient que par les lieux où elles se réveillaient en revenant à la vie, par des circonstances inattendues, par des indiscrétions, par des récits, tout ce qui s'était passé durant leur sommeil. Ainsi donc, si le secret du mariage était bien gardé, Robert Wramp pourrait serrer sur son cœur sa chère Marguerite sans associer Tréfleur et Maldech à ses droits d'époux. Ce projet, qui avait été longuement médité par les deux amans, allait s'accomplir au moment de la rencontre du pré de Mulfen. Toutes les dernières lettres de Marguerite en parlaient; c'était là ce qui leur donnait un intérêt romanesque pour l'imagination désœuvrée du chevalier de Tréfleur. Les gens sensés savent se résoudre à brûler ces gages précieux qui vous rappellent tant d'émotions heureuses; il en est qui conservent au contraire comme une source de jouissances indicibles le billet de trois lignes qu'on vous a donné dans un bouquet, celui qui est tombé d'un balcon, en un mot tous ces chers chiffons de papier, si doux au cœur, si doux aux lèvres, qu'on a tant désirés et tant baisés. Robert Wramp était du nombre de ces imprudens. Parmi les épîtres de Marguerite, il y avait un petit billet qui avait dû tomber sur un gazon humide de la rosée du matin ou de celle du soir, car des taches de verdure rendaient certains mots presque illisibles. Voici les quelques lignes qu'il contenait. « Ce sera samedi soir, mon bien-aimé, samedi soir, à la grille verte, à onze heures. — Amène une voiture

ou une chaise à porteurs, car j'aurai une vraie parure de mariée. — Je serai en blanc avec tous les diamans de ma mère; je t'expliquerai pourquoi. C'est une superstition de mon cœur. » Le chevalier resserra toutes les lettres, mais il oublia celle-là sur le bureau, et le lendemain ce fut le premier objet qui attira la vue de Maldech, quand, à l'heure prescrite par le docteur Blum, il se fut mis en possession du corps que la science avait choisi pour le faire servir au plus surprenant de ses miracles.

VII.

L'avarice m'a toujours paru environnée d'une sorte de terreur semblable à celle qui entoure les choses surnaturelles; car, dans cette attraction mystérieuse, dans cet étrange amour que ressentent certaines natures pour les splendeurs inanimées de la matière, je ne puis rien découvrir d'humain. Le regard des *zahouris*, qui voient les métaux dans le sein de la terre, pénètre aussi dans la fosse des cadavres. Autour de ces vieilles têtes d'avares au crâne luisant, à la chevelure fauve, que le pinceau allemand a reproduites quelquefois, il y a comme une affreuse auréole de magie. Le feu de l'enfer est sous la cornue de l'alchimiste. Satan est le roi de l'or. Maldech était un des plus exécrables suppôts de Satan. L'ame du jeune homme, dans son printemps, quand les feux du premier amour l'illuminent, n'est pas entraînée par une impulsion plus vive vers l'ame qui brille aussi de ces clartés matinales, que ne l'était cette ame hideuse et pleine de ténèbres vers les trésors étincelans des cassettes et des écrins. Aimer les émeraudes, les turquoises et les rubis, comme les aiment les jeunes mariées pour en faire des couronnes triomphantes, voilà ce que le ciel pardonne et ce que les hommes conçoivent; mais aimer les pierreries comme ces vieux avares qui entretiennent avec elles, au fond des caveaux où ils s'enferment, un étrange et damnable commerce, voilà ce que les hommes se refusent à comprendre et ce que le ciel doit voir avec horreur. C'est ainsi que les aimait Maldech. Pour augmenter d'un écrin ou d'un sac d'or les monceaux de sequins et de diamans au milieu desquels il passait sa vie dans des jouissances ignorées, aucune fraude, aucun mensonge, aucun crime ne lui auraient coûté; il serait entré d'un pas ferme et résolu dans toutes les routes qui conduisent à la potence. Aussi une idée infernale traversa sur-le-champ son cerveau lorsqu'il vit le billet que l'imprudence de Tréfleur avait laissé entr'ouvert. Dans les co-

médies et dans les romans, on enlève les belles à l'aide d'un masque et d'un manteau, en prenant seulement la peine de déguiser un peu sa voix : elles croyaient suivre l'amant préféré; pas du tout, elles suivaient quelqu'amant dédaigné et vengeur. Maldech avait bien d'autres moyens de tromperie que le manteau sombre et le masque ou le chapeau à larges bords; c'était le corps lui-même du bien-aimé dont il pouvait se servir pour exécuter son abominable entreprise. Après quelques momens de réflexion, il écrivit à Marguerite : « Une volonté nouvelle du docteur Blum vient d'intervertir l'ordre accoutumé; ce soir, c'est moi qui occupe le corps à la place de Maldech. A ce soir donc le projet que nous méditions depuis si long-temps. J'ai tout préparé. Aie bien soin de te parer de tes diamans, puisque tu dois obéir par là à une superstition de ton cœur. »

Hélas! hélas! les draps de lin qui cachaient l'horrible tête de loup que le petit chaperon rouge vit tout à coup surgir, quand il tendait ses jolies lèvres de rose pour baiser les bonnes vieilles joues de sa grand'mère, ces draps de lin ne renfermaient pas un plus affreux piége que les plis du papier parfumé sur lequel la main de Maldech traça ces lignes. Comment Marguerite aurait-elle pu distinguer la fraude? Que la pensée vînt de Tréfleur, de Maldech ou de Robert Wramp, la plume conduite par les mêmes doigts traçait toujours des caractères semblables. Hugues de Payen et un autre chevalier de Malte, je ne sais lequel, n'avaient qu'un cheval pour eux deux; plus d'un couple joyeux d'étudians, qui, dans leurs mansardes pleines de livres et de fleurs, regardent la terre d'aussi haut que les hirondelles, ne possède qu'un seul habit; deux hommes peuvent se contenter d'un seul cheval, d'un seul vêtement; mais être trois pour un seul corps, je ne le souhaiterais pas à mes plus mortels ennemis.

VIII.

Quelle foi, quel amour, quel sublime courage doit avoir la jeune fille pour consentir à un mariage clandestin! Dans le mariage qui se fait avec le plus de sécurité et de bonheur, sous les yeux de la famille, à la face du monde, à la clarté du soleil, on sent toujours quelque part l'inquiétude et la tristesse. C'est une mère qui pleure parce qu'elle sait, c'est la fiancée elle-même qui s'effraie parce qu'elle ignore. Il n'y a point de noces sans yeux pleins de larmes et sans front pâle. Eh bien! lorsqu'elle est seule et dans la nuit, celle dont l'existence va changer, qui va subir dans tout son être une mé-

tamorphose, qui va évoquer toutes les voluptés et toutes les douleurs de la matière; lorsqu'elle est seule, de quelle généreuse confiance n'a-t-elle pas besoin pour dompter ses terreurs? Marguerite traversait ce grand jardin qu'elle avait parcouru tant de fois, folle ou rêveuse, ce grand jardin où avaient rayonné l'aube joyeuse de son enfance et le tendre éclat de sa jeunesse; elle le traversait la nuit en toilette de mariée, sans escorte, sans cortége, sans autres témoins que ces étoiles dans lesquelles les savans nous font voir des mondes et nous empêchent d'aimer des ames fraternelles. Son voile blanc, sa robe blanche, tout son costume éblouissant, faisait un effet étrange au milieu de la sombre verdure. On eût dit l'ombre d'une de ces fiancées que les poètes font mourir au moment où elles touchent le seuil de la chambre nuptiale. Son pied posait sans bruit sur le gazon; à la vague clarté des astres, on voyait briller dans ses blonds cheveux les diamans que convoitait l'ame du vieux Maldech. Hélas! où est le digne conseiller Bosmann? Il rêve peut-être en ce moment que sa chère fille épouse, devant tous les notables de la ville, un honnête jeune homme attaché avec un bon salaire à un rouage quelconque de l'ordre social; le brave homme est endormi d'un respectable sommeil au fond d'une couche aussi pure que celle d'un enfant. Où est la vieille Marthe, ce modèle accompli des gouvernantes, qui tous les dimanches conduit Marguerite à la messe, qui chaque soir appelle autour du lit de sa Gretchen tous les anges du paradis? La vieille Marthe goûte un repos qu'elle paiera plus tard de bien des pleurs. Quand Marguerite est sortie furtivement de sa chambre, après avoir fait dans un silence de mort les apprêts de sa toilette de mariée, si Marthe avait pu l'entendre, elle qui couche dans la chambre à côté, elle se serait élancée sur ses traces; mais ce soir-là sans doute la pauvre femme aura mal fait sa prière; en murmurant ses patenôtres, elle pensait à quelque remède contre les brûlures ou les cors aux pieds. Dieu, qui ne veut pas qu'on soit distrait, a lâché les rênes du diable; or, le diable s'entend aussi bien à fermer les vieilles paupières qu'à entr'ouvrir les yeux de vingt ans. Il endort comme il éveille. Il rend la couche brûlante au corps frais et charmant de la jeune fille, il rend les draps doux et moelleux au corps desséché de la duègne. Une seule personne savait que Marguerite traversait le jardin à cette heure, c'était celui qui l'attendait.

A la petite porte du jardin, à l'extrémité de la terrasse, il y a un homme couvert d'un manteau. — Robert, mon bon Robert, est-ce toi? Maldech montra à Marguerite son visage. — Comme tu re-

gardes mes diamans avec des yeux de feu! — Ce n'est pas tes diamans, ma belle, c'est ton front que je regarde ainsi, mais pourtant tes diamans sont bien beaux. — L'histoire de ces diamans serait longue à te faire : ils appartenaient à ma grand' mère, qui avait été très riche et qui, après de grandes pertes d'argent, voulut toujours les garder, quoique son mari la persécutât pour s'en défaire; elle les donna à ma mère, qui ne les mit que le jour de ses noces, mais qui en mourant eut la singulière idée de faire jurer à mon père de ne jamais les vendre, pour que je pusse les porter à mon tour quand je me marierais. Chacune de ces pierreries me semble une espèce de talisman, et puis je rougirais d'être moins parée, moins radieuse pour toi seul, que je ne l'aurais été pour la ville tout entière. — La chaise à porteurs était à quelques pas de la terrasse, et Marguerite disait ces mots en s'appuyant sur le bras de son fiancé pour aller la rejoindre. La jeune fille eut un moment de répulsion et de terreur quand elle s'aperçut que le visage des deux hommes qui allaient la porter était couvert d'un masque : — Ah! dit-elle, voilà qui me rappelle ce qu'on m'a conté sur les enlèvemens nocturnes. Si tu n'étais pas avec moi, j'aurais grand' peur. — Puis, quand elle se fut placée dans la chaise, qui ne pouvait contenir qu'une seule personne, elle dit encore : — Robert, je t'en prie, marche à côté de moi, et donne-moi la main par la portière, j'ai besoin d'être bien sûre que tu es là. — Maldech lui tendit la main, et l'on se mit en marche.

La fiancée de la ballade, qu'un mort emporte sur un coursier écumant, me paraît moins à plaindre que Marguerite : si l'armure de fer contre laquelle bat son jeune cœur cache un spectre, au moins ce spectre est-il celui d'un homme qu'elle a aimé. Le corps qui marche à côté de Marguerite renferme quelque chose de plus affreux, il cache une ame tourmentée par des passions maudites, une ame qui n'a jamais ressenti que des attachemens pervers. Gretchen ne se doutait point de l'affreuse situation dans laquelle elle se trouvait, et cependant il y avait des momens où elle éprouvait une sorte de crainte. Les amans serrent la main de leur bien-aimée, tantôt avec plus de passion, tantôt avec plus de mollesse : la main qu'elle sentait formait autour de la sienne un anneau immobile comme un anneau de fer. Les regards de son fiancé évitaient les siens, et, quand par hasard elle les rencontrait, elle y lisait toujours malgré elle une passion étrange et inconnue. Cette expression d'ardente convoitise qui lui avait fait dire : « Comme tu regardes mes diamans! » reparaissait sans cesse dans les yeux où elle cherchait le langage du cœur. Je

crois que Maldech s'efforçait déjà d'accomplir par la pensée cette union monstrueuse et impossible que les avares rêvent avec les trésors. Il envoyait aux diamans qui étincelaient dans l'ombre ces caresses passionnées qui vont des yeux de l'usurier à ses ducats. Il y avait sur tous ses traits quelque chose de plus flétrissant, de plus hideux que le sceau de la débauche lui-même, l'expression de l'amour pour une portion de la matière plus morte encore que celle dont le débauché est épris.

Tout à coup Marguerite poussa un cri; elle venait de s'apercevoir qu'on avait passé l'église où le mariage devait être célébré.—Robert, Robert, où me conduis-tu? Pourquoi avons-nous passé l'église de Saint-Florent? — La bénédiction du prêtre peut aussi bien se donner dans une maison que dans une église, lui répondit son fiancé, et, dans une maison, on est plus sûr du secret. La chaise traversait de grandes rues désertes, bordées des deux côtés de hautes murailles sans fenêtres, qu'on eût dit construites exprès pour favoriser le guet-apens et l'assassinat. Enfin, après une longue marche, il vint un moment où l'on s'arrêta; on était devant une maison isolée, à la porte étroite, aux croisées garnies de fer; une maison de mauvaise mine, une maison de jaloux ou d'usurier. Maldech ouvrit la portière, et présenta silencieusement la main à Marguerite; le cœur de la pauvre enfant battait avec violence dans son sein. Elle traversa une allée étroite et sombre, pavée de dalles humides, qui conduisait à un petit jardin, un vrai jardin de prison, resserré entre de grandes murailles et terminé par un pavillon. Ce fut dans ce pavillon qu'elle entra, toujours appuyée sur le bras de son guide. Alors elle se trouva dans une salle basse d'un aspect sordide et repoussant. Un escabeau, une table carrée, et un grand coffre qui ressemblait à une bière, composaient tout l'ameublement de cette chambre. A peine avait-elle parcouru ces tristes lieux d'un rapide regard, que Maldech, se débarrassant brusquement de son manteau, lui dit d'une voix dure : — A présent, ma belle demoiselle, vous allez me donner vos diamans; c'est d'eux que je suis amoureux, et non pas de vous. Il y a long-temps que la chair humaine, si fraîche soit-elle, ne me ragoûte plus. Là, là, mignonne, ne poussez pas des cris qui fatigueraient inutilement votre gosier; on ne peut pas vous entendre, et, si l'on vous entendait, ce serait un scandale très fâcheux pour votre *honneur,* comme on dit. Je suis le chevalier de Tréfleur, je suis en bonne fortune, et voilà tout. — Ciel! c'était Maldech, l'affreux Maldech! Comment n'avais-je pas reconnu au regard l'ame horrible

qui se cachait dans ce corps?—Et la pauvre Marguerite se tordait les bras.—Oui, je suis Maldech, ma belle demoiselle, Maldech, l'amant de l'or, l'amant des diamans, l'amant des métaux, qui valent mieux que les femmes. J'ai épousé votre parure; voyons, livrez-la-moi. — Et, d'une main brutale, il arracha le collier, les pendans d'oreille, le diadème, toutes les pierreries de Marguerite; puis, prenant entre ses bras la jeune fille à moitié évanouie, il l'emporta dans une pièce voisine, et revint seul goûter, au milieu des trésors conquis, des jouissances semblables à celles dont s'enivre un forban au milieu d'un harem.

IX.

Le conseiller Bosmann dit à Marguerite : — Il faut absolument que tu épouses le chevalier de Tréfleur.

Il y avait eu scandale. Maldech, tout entier à ses sordides plaisirs, n'avait pensé à délivrer la jeune fille qu'en plein jour. Toute la ville avait connu son évasion nocturne. Quand Tréfleur reprit possession de son corps, on lui raconta en même temps le crime commis et la réparation exigée. Quoique le chevalier eût sur le mariage les idées les plus sceptiques, il consentit sans trop de peine à épouser une jolie fille qui lui apportait une assez bonne dot, et dont les naïfs attraits, pour me servir de son langage, formaient un contraste piquant avec les charmes séducteurs qui l'avaient jusqu'alors subjugué. Quant aux délicatesses de jalousie qui faisaient le tourment de Robert Wramp, il n'était guère en état de les ressentir. Comment se serait-il embarrassé d'un cas aussi excentrique, lui qui, sur les cas ordinaires de la lèse-fidélité conjugale, pensait comme La Fontaine et comme Voltaire? Mais ce que le chevalier prenait avec tant de philosophie, l'artiste avait résolu de ne point le supporter. Il alla trouver le docteur Blum, et lui demanda par ce qu'il avait de plus sacré de faire cesser cette situation horrible. Le médecin lui répondit d'un ton solennel qu'il était impossible de défaire ce qu'une puissance plus forte que la sienne avait opéré par son moyen; cependant il espérait pouvoir changer l'ordre et les époques fixés pour la possession successive du corps par les trois ames. Il le ferait à l'insu de Tréfleur, qui le matin conduirait la fiancée à l'autel, et qui, au lieu d'être remplacé le lendemain par Maldech, le serait le soir même par Robert Wramp. Il fallut se contenter de cette espérance. Marguerite jura que, si à minuit, c'était l'heure où l'ame du chevalier devait s'envoler, les promesses du docteur Blum ne s'accomplissaient pas,

elle saurait, tout Allemande qu'elle était, tirer comme une Espagnole une fiole de poison ou un poignard de son corsage de mariée.

Ainsi donc nous savons maintenant tout ce qui se passe dans le cœur de la jeune fille que nous voyons agenouillée avec la couronne nuptiale sur la tête, devant le grand autel de Saint-Castor, à côté du chevalier de Tréfleur. Marguerite n'a point de diamans, la disparition de cette parure est restée un mystère pour le conseiller Bosmann; mais, comme le lui a dit galamment Tréfleur, sans faire pour cela un grand effort d'imagination, elle a bien assez, pour briller et séduire, de ses beaux cheveux dorés où tombent en ce moment les rayons du soleil. Le chevalier a une toilette qui présente un ensemble de couleurs doux et tendre. Il est poudré avec le plus grand soin; il jette par instans des regards victorieux sur les femmes à grands paniers qui abondent dans l'église, avec cet air de joie triomphante et railleuse que prend un époux libertin en promenant ses yeux des joues fardées de ses anciennes maîtresses aux joues fraîches et roses de son épousée. Le conseiller Bosmann avait pensé, d'après le caractère sentimental de sa fille, qu'une fois le mariage célébré, elle aurait hâte d'aller cacher son bonheur dans quelque retraite inaccessible, et il avait fait préparer une charmante petite villa qu'il possédait à une demi-lieue de Coblentz, sur les bords du Rhin; mais, l'avant-veille du mariage, Marguerite déclara qu'elle ne quitterait pas l'église pour commencer, dès le milieu de la journée, un tête-à-tête avec son mari. Elle voulait danser le jour de ses noces, suivant la vieille coutume populaire, et danser le plus tard possible; elle n'irait à la campagne qu'à minuit; ce voyage à la belle étoile serait charmant. Si bizarre que fût cette fantaisie, il fallut y céder. Au lieu d'une chaise de poste, il y a devant Saint-Castor une suite de lourds carrosses, avec des cochers enrubannés, qui doivent ramener toute la noce à la maison du conseiller Bosmann.

Jamais sein de fiancée n'a renfermé de plus brûlantes émotions que celui de Marguerite pendant cette longue journée. Son attente, à elle, était bien autre chose que celle qui trouble d'ordinaire le cœur et le cerveau des jeunes filles. Situation étrange et terrible! Ce qu'elle se demandait, ce n'était point quelles voluptés inconnues lui apporteraient les sublimes effusions de l'amour, c'était quelle ame frémirait sur les lèvres qui se poseraient le soir même sur son front; si, dans ce premier baiser qui doit confondre les joies du cœur et celles des sens, tout le bonheur de la terre et tout le bonheur du ciel, elle sentirait l'ame de son bien-aimé ou une ame dont les caresses lui semblaient une flétrissure. Plus l'instant approchait, plus son anxiété

devenait poignante; il y avait des momens où elle craignait de ne plus pouvoir cacher les battemens de son cœur. Quand onze heures sonnèrent à la pendule du grand salon, il y eut parmi les conviés une tentative de départ. Marguerite demanda en grace qu'on dansât encore; elle avait décidé qu'elle partirait à minuit, et rien ne pouvait la faire changer d'avis. Le chevalier de Tréfleur se résigna en plaisantant fort agréablement sur l'avenir que semblait lui promettre cette obstination si énergiquement manifestée dès le premier jour de son mariage. Mais, après une dernière contredanse, les invités et le père de Marguerite se joignirent à son époux pour la déterminer à partir. Il y avait dans la cour un cabriolet découvert d'une forme élégante, que le chevalier devait conduire lui-même. Gretchen se décida à y prendre place auprès de son mari. Il était minuit moins un quart. La légère voiture se mit à rouler sur les boulevarts de Coblentz. La nuit était superbe. Quand on arriva sur la route, Marguerite eut un moment d'éblouissement en voyant le vaste horizon qui se reculait autour d'elle, à droite les nappes argentées du Rhin, à gauche les bois, les montagnes et les champs. En cet instant, à travers l'espace, elle entendit des sons qui s'échappaient lentement d'un clocher situé à une des extrémités de la ville. C'était la vibration lointaine des douze coups de minuit. La jeune fille se mit à trembler de tous les frissons qui peuvent pénétrer dans une ame humaine, frissons d'amour, d'attente et de terreur. Quel trésor de joies ineffables, ou quelle horrible torture lui apportait cette heure dont le vol traversait l'air limpide et les plaines silencieuses? Au moment où le douzième coup retentit, les deux lèvres de celui qui était placé à côté d'elle se posèrent sur son front, et, avec un tressaillement de bonheur que les mots d'aucune langue ne pourraient rendre, elle sentit, par une divination soudaine, la caresse et pour ainsi dire la pression de l'ame désirée. Quand toutes les fleurs endormies dans les gazons, toutes les fauvettes endormies dans les arbres, toutes les brises du ciel, tous les murmures des forêts et des eaux, quand toutes les voix et tous les parfums de la nature auraient confondu leurs charmes, ces enchantemens n'auraient pas fait pénétrer dans son être plus d'exaltation et d'ivresse que ce baiser.

X.

Une terrasse baignée par un fleuve, et quel fleuve! le Rhin, le Rhin sacré; un beau ciel où sourit le matin, où se joue un vent frais

et pur; une femme aux yeux plus limpides, plus invitant à la rêverie que le ciel et les eaux; quel plus beau rêve peut-on faire? Robert Wramp est à côté de Marguerite, sur une terrasse qui longe le Rhin; derrière lui, dans une chambre entr'ouverte, s'est écoulée une belle nuit; maintenant il voit commencer sur les eaux un jour radieux. Oui, il le voit commencer, mais il ne le verra pas finir.

Tout le monde connaît le roi de Thulé, le beau vieillard qui jette dans la mer la coupe dont les lèvres de sa maîtresse ont pressé les bords. Jeter une coupe dans la mer, si riche fût-elle, qu'est-ce cela? Quand elle aurait, comme les coupes antiques, sur toutes ses faces, des visages immortels de dieux, des paysages tranquilles, de grandes images de combats, qu'est-ce qu'une coupe? l'ouvrage d'un artisan, après tout. Pour obéir au même sentiment que le roi de Thulé, Robert Wramp va jeter dans le fleuve un ouvrage qui n'est sorti d'aucune main humaine; il va y jeter son corps lui-même. Nulle ame ne se servira plus du corps que celle qu'il aime a pressé sur son sein. Il a fait part à Marguerite de sa résolution, Marguerite est décidée à le suivre.

Retranchez l'idée de la douleur, et vous aurez une suite d'images charmantes. Un jeune homme quitte avec sa bien-aimée la chambre nuptiale pour aller voir tomber sur le miroir des eaux les premiers rayons du matin. Tout plein de volupté et de langueur, le couple amoureux s'avance sous les arbres. Arrivé à l'extrémité de la terrasse, les deux amans se penchent pour regarder le fleuve; le fleuve les attire, et, au lieu de se refuser à son invitation, comme on le fait d'ordinaire, ils le trouvent ravissant, ils se laissent séduire. Eh bien! j'ai beau faire, dans la langue des hommes, tout cela s'appelle se noyer. Robert Wramp et Marguerite se noyèrent ensemble.

Que devinrent l'ame de Maldech, et surtout celle de ce pauvre Tréfleur, qui, en définitive, est le héros de notre histoire et le propriétaire du vêtement dont on fit si bon marché? Ma foi, je n'en sais rien. — Ont-elles retrouvé un autre corps? — C'est bien possible. — On a beaucoup parlé à Coblentz d'un M. de G..., qui, après avoir reçu les soins du docteur Blum, devint sujet tantôt à des accès de prodigalité effrénée, tantôt à des accès d'avarice inouie.

Quant aux ames de Robert et de Marguerite, placez-les dans le paradis le plus bleu et le plus doré que vous pourrez imaginer.

G. DE MOLÈNES.

UN MOT

SUR LA

POLÉMIQUE RELIGIEUSE.

Ceux qui spéculent si bruyamment aujourd'hui sur des croyances respectables avaient pris un autre ton depuis plusieurs années; la polémique avait cédé à la poésie; l'ancienne controverse s'était changée en élégie. Ce n'étaient partout, dans cette théologie amoureuse, que cathédrales, ogives parfumées, petits vers demi-profanes, demi-sacrés, qui s'insinuaient en murmurant au cœur des plus rebelles; art mystique, qui pour plus de tolérance sanctifiait les sens; légions d'anges tombés, relevés, qui toujours étaient là pour couvrir de leurs ailes indulgentes l'hérésie ou le péché. Le démon lui-même, toujours pleurant, rimait des vers mélancoliques, depuis qu'il avait pris la peau de l'agneau. Dans ce changement, il n'est pas de voltairien qui se ne fût senti gagné et appelé; c'était non pas une trêve, mais une paix profonde. Tant de douceur, tant d'amour, une piété si compatissante! où est l'ame qui n'en eût pas été touchée? Les temps des prophètes étaient arrivés. Le loup dormait avec la brebis, c'est-à-dire, la philosophie avec l'orthodoxie; les incrédules répétaient sur leur lyre les cantiques spirituels des croyans, et les croyans purifiaient par la rime le doute des incrédules. Que ces temps étaient beaux, mais qu'ils ont passé vite! C'est au milieu de ce paradis ter-

restre, que tout à coup ces voix emmiellées se sont remplies de fiel! Comment, en un instant, odes, dithyrambes, élégies indulgentes, art plaintif, ont-ils fait place à la prosaïque délation? En ce temps-là, on a vu les mandemens se changer en pamphlets; les évêques se sont faits journalistes; les anges tombés ont écrit des brochures; ils ont embouché la trompette infernale dans le nuage d'un feuilleton, et, par excès de malheur, ils ont cité à faux, en sorte que les cieux de l'art catholique se sont voilés, et que l'Université de France, but innocent de cet orage, a été émue jusqu'au plus profond de ses entrailles.

Pour parler sérieusement, que l'on ne dise pas que le catholicisme est ainsi revenu à sa pente naturelle, que son tempérament est d'être intolérant, provocateur, délateur, que c'est là son génie, qu'il faut qu'il y reste fidèle, ou qu'il cesse d'être. Dans la partie de l'Europe où le droit d'examen en matière religieuse est passé profondément dans les mœurs et dans les institutions, le catholicisme a très bien su se plier ou se réduire aux conditions que le temps et les choses lui ont faites. Là, il partage son église avec les hérétiques; il célèbre la messe dans le même temple où le protestantisme réunit ses fidèles; la même chaire retentit tour à tour de la parole de Luther et des doctrines de Rome. Souvent même j'ai vu le prêtre catholique et le prêtre protestant, réunis dans la même cérémonie religieuse, donner ainsi l'exemple le plus frappant d'une tolérance mutuelle. Là, le catholicisme n'affecte pas de grincer les dents à tout propos; il n'abuse pas de ses foudres; il sait que le temps de la discussion est arrivé pour lui, que la menace, la violence, l'anathème, ne lui rendront aucune des choses qu'il a perdues. Cette nouvelle situation, il l'accepte; il ne déclame pas, il étudie; il ne foudroie pas ses adversaires, il prend la peine de les réfuter; il ne fait point usage de l'arme de l'injure et de la calomnie, mais il suit pas à pas ses antagonistes dans tous les détours de la science; à une érudition sceptique, il répond, sans violence, par une érudition orthodoxe; et, dans la situation la plus difficile où un clergé soit placé, il pense que la première chose à faire pour regagner les esprits est de consentir loyalement à la lutte.

Pourquoi les conditions que le protestantisme a faites au catholicisme dans l'Europe du Nord, la philosophie et l'esprit d'examen ne les lui imposeraient-elles pas en France? Il ne faut pas lui laisser perdre un moment de vue qu'il a cessé d'être une religion d'état; qu'après avoir été rejeté de la France révolutionnaire, c'est à lui de la reconquérir, s'il le peut, par la force des doctrines, par l'autorité

de la pensée, et qu'il doit mettre dans un oubli profond l'habitude de commander et de régner sans contrôle. Par malheur, lorsqu'il admet la discussion, il semble qu'il ignore où la question est posée; à entendre ses déclamations sur Locke et l'éclectisme, on dirait qu'il ne sait pas même où le danger le menace, et sur quel point le combat est désormais engagé. La question est posée cependant par la théologie moderne avec une précision à laquelle il est impossible d'échapper. Il ne s'agit pas des vagues théorêmes de la philosophie écossaise; oh! que le terrain est bien autrement brûlant, et qu'ils seraient peu avancés lorsqu'on leur accorderait tout ce qu'ils demandent avec une ingénuité véritablement effrayante! Puisqu'ils en détournent la tête, il faut donc les ramener au point vital de toute la question. Depuis cinquante ans, voilà l'Allemagne occupée tout entière à un sérieux examen de l'authenticité des livres saints du christianisme. Ces hommes, de diverses opinions, d'une science profonde et incontestable, ont étudié la lettre et l'esprit des Écritures avec une patience que rien n'a pu lasser. De cet examen est résulté un doute méthodique sur chacune des pages de la Bible. Est-il vrai que le Pentateuque est l'œuvre, non de Moïse, mais de la tradition des lévites? que le livre de Job, la fin d'Isaïe, ou, pour tout résumer, la plus grande partie de l'Ancien et du Nouveau-Testament sont apocryphes? Cela est-il vrai? voilà toute la question, qui est aujourd'hui flagrante, et c'est celle dont vous ne parlez pas. J'imagine que, si, au siècle de Louis XIV, de pareils problèmes eussent été posés, non pas isolément, obscurément, mais avec l'éclat qu'ils empruntent des universités du Nord, j'imagine que les prélats français ne se seraient pas amusés à combattre quelques vagues systèmes, mais qu'ils se seraient aussitôt attachés de toutes leurs forces au point qui met en péril les fondemens même de la croyance; car enfin, dans ce combat où nous sommes spectateurs, nous voyons bien les adversaires de l'orthodoxie qui marchent sans jamais s'arrêter, profitant de chaque ruine pour en consommer une autre : nous ne voyons pas ceux qui les combattent, ou plutôt, les défenseurs de la foi, abandonnant le lieu du péril, imaginent de triompher subtilement de quelques fantômes sans vie, en même temps qu'ils désertent le sanctuaire où l'ennemi fait irruption. Mais nous ne cesserons pas de les ramener au cercle brûlant que la science a tracé autour d'eux. C'est là, c'est là qu'est le péril, non pas dans les doutes timides que se permet, par intervalle, l'Université de France. Depuis que la science et le scepticisme d'un de Wette,

d'un Gesenius, d'un Ewald, d'un Bohlen, ont porté le bouleversement dans la tradition canonique, qu'avez-vous fait pour relever ce qu'ils ont renversé? Depuis que les catholiques, les croyans du Nord, sont aux prises avec ce scepticisme qui menace de détruire l'arbre par la racine, quel secours leur avez-vous porté? Vous n'avez pas même entendu leurs cris de détresse! Où sont les avertissemens, les apologies savantes de nos Bossuet, de nos Fénelon, contre les Jurieu et les Spinosa de nos jours? Où est la réfutation des recherches et des conclusions d'un Gesenius sur Isaïe, d'un Ewald sur les Psaumes, d'un Bohlen sur la Genèse, d'un de Wette sur le corps entier des Écritures? Ce sont là, d'une part, des œuvres véritablement hostiles, puisqu'elles ne laissent rien subsister de l'autorité catholique, et de l'autre de savans auteurs, qui semblent parler sans nulle autre préoccupation que le désir sincère de la vérité; il ne suffit pas de les maudire, il faut les contredire avec une patience égale à celle dont ils ne se sont pas départis. Assurément il est plus facile de s'adresser, comme vous le faites, à une vaine abstraction, poursuivant et terrassant les imaginations que vous vous créez pour cela; mais ce détour ne peut satisfaire personne, car l'ennemi ne se déguise pas, il ne recule pas: au contraire, il vous provoque depuis long-temps. Il est debout, il parle officiellement dans les chaires et les universités du Nord; et, pour nous, simples laïques, que pouvons-nous faire, sinon vous presser de répliquer enfin à tous ces savans hommes qui ne vous attaquent pas sous un masque, qui ne vous harcèlent pas, ne vous provoquent pas en fuyant, mais qui publiquement prétendent vous ruiner à visage découvert? Répondez donc sans tarder, il le faut; répondez sans tergiverser, mais aussi sans calomnier personne, et, ne vous servant que des armes loyales de la science et de l'intelligence, revenez au plus tôt là où est le péril; quittez les ombres sur lesquelles le triomphe est aisé. Entre vos adversaires qui, tranquillement, chaque jour, vous arrachent des mains une page des Écritures, et vous qui gardez le silence ou parlez d'autre chose, que pouvez-vous demander de nous, sinon que nous consentions à suspendre notre jugement aussi long-temps que vous suspendrez votre réponse? Avant de songer à attaquer, songez donc à vous défendre, puisque, encore une fois, la philosophie, la philologie, la théologie du Nord, se vantent, à la face du ciel, de vous avoir enlevé les fondemens de votre autorité, en détruisant, sous vos yeux, l'autorité de l'Écriture, sans que vous paraissiez seulement vous apercevoir de ce qui vous manque! Êtes-vous décidés à laisser effacer sous vos yeux, et sans rien dire,

jusqu'à la dernière page des livres révélés? Certes, ce serait là le spectacle le plus inoui dont on eût entendu parler, que de vous voir triompher quand il faudrait gémir! Vous parlez de Voltaire, de Locke et de Reid; mais ils sont morts : ce sont les vivans qui vous assiégent, et ce sont eux dont vous ne vous inquiétez pas! Et c'est le moment que vous choisissez pour vous enorgueillir de la victoire! et vous parlez, vous agissez comme si rien ne s'était passé! Avouez que c'est là un triomphe effrayant, et que, si vous avez des ennemis, ils doivent désirer qu'il ne finisse pas.

D'où est venue cette illusion ? d'une situation fausse pour tout le monde. Les concessions trompeuses que se sont faites mutuellement la croyance et la science, n'ont servi qu'à les altérer l'une et l'autre. L'orthodoxie a voulu pendant quelque temps s'identifier avec la philosophie, elle en a pris les formes et le manteau; de son côté, la philosophie s'est vantée d'être orthodoxe; déguisant ses doctrines, elle a souvent affecté le langage de l'église; après l'avoir bouleversée au siècle dernier, elle a prétendu, dans celui-ci, la réparer sans la changer. Dans cette confusion des rôles, que de pensées, que d'esprits ont été faussés! et, pour résultat, quelle stérilité! Enchaînée par cette fausse trève, la tradition, transformée, altérée, méconnaissable, avait perdu son propre génie. La langue même se ressentait de ce chaos. On ne parlait plus de *l'église*, mais de *l'école* catholique. D'autre part, que devenait la philosophie sous son masque de chaque jour? Obligée de détourner le sens de chacune de ses pensées, se ménageant toujours une double issue, l'une vers le monde et l'autre vers l'église, parlant à double entente, elle retournait à grands pas vers la scolastique, dont elle avait déjà pris soin d'exalter par avance les services et le génie, c'est-à-dire qu'à petit bruit, sans scandale, on marchait en France à la ruine de la religion par la philosophie, et de la philosophie par la religion, ou plutôt au néant, puisque le véritable néant, c'est d'habiter le mensonge; c'est, pour le croyant, de déguiser sa croyance sous l'apparence du système; c'est, pour le philosophe, de déguiser sa philosophie sous les insignes de ceux qui la combattent.

Les attaques violentes, injustes, quelquefois calomnieuses, qui viennent de retentir sur tous les tons, peuvent donc avoir le grand avantage de replacer chacun dans sa condition naturelle. Il faut même, jusqu'à un certain point, féliciter l'église de s'être lassée la première de la trève menteuse que l'on avait achetée si chèrement de part et d'autre; et nous ne songerons pas à nous plaindre, si

tout cet éclat peut ramener sur le terrain de la vérité les sectes religieuses et les sectes philosophiques, qui semblaient, d'un commun accord, vouloir également s'y soustraire.

Tout serait, en effet, perdu, si la même indifférence qui se glisse peu à peu dans la vie civile, si les mêmes transactions, les mêmes accommodemens, les mêmes déguisemens où s'use la société politique, pénétraient jusque dans les plus hautes régions de l'intelligence, dans le domaine des croyances et des idées; si là aussi le faux et le vrai avaient les mêmes couleurs, si l'on passait indifféremment de l'un à l'autre, de la gauche à la droite, de la droite à la gauche; si, au moyen d'une sorte d'idiome parlementaire, on pouvait flatter, caresser tout ensemble le mensonge et la vérité, le bien et le mal, le ciel et l'enfer, réduisant à la fois la croyance et la science à une pure fiction, que l'on admet aujourd'hui, que l'on rejette demain, et renversant ainsi le mot de Pascal : *Mensonge en-deçà des Pyrénées, mensonge au-delà, vérité nulle part!* Plutôt que d'assister à un pareil jour, nous aimons mieux encore voir se réveiller contre nous et nos amis la colère et l'anathème des tièdes.

A-t-on bien songé, cependant, à quoi l'on s'engage, quand on parle d'un enseignement strictement catholique? Celui-là mériterait ce nom qui déduirait de la seule tradition ecclésiastique le fondement de toutes les connaissances, et détournerait, de gré ou de force, le sens de tous les faits, pour les rapporter à un système conçu, adopté d'avance, les yeux fermés, sans discussion, sans examen, sans observations. Après cela, un seul moment de liberté, d'impartialité pour la raison humaine, et tout cet échafaudage d'orthodoxie disparaît sans retour; il ne reste qu'une opinion monstrueuse qui, affectant tout ensemble l'autorité de l'église et celle de la science, compromet la première en parodiant la seconde. Imagine qui le voudra une géologie, une physique ou une chimie sur le fondement de la légende dorée.

Dans le fond, la vieille querelle du clergé et de l'Université n'est rien autre chose que celle qui partage l'esprit humain. Le clergé, dans cette lutte, représente la croyance; l'Université, la science; et il faut que chacune de ces voies soit suivie jusqu'au bout, sans entraves. C'est même en se développant librement, chacune dans son domaine, que ces deux puissances peuvent un jour se rapprocher et s'unir, tandis qu'en prétendant soumettre l'une à l'autre par la seule autorité du plus fort ou du plus grand nombre, on ne fait rien en réalité que détruire l'une ou l'autre. Que serait aujour-

d'hui la science, si, dans la physique, elle n'eût osé, par l'astronomie de Galilée, contredire l'astronomie de Josué, et dans la philosophie, par le doute méthodique de Descartes, suspendre l'autorité de l'église?

Cette liberté, qui d'abord a été le principe de la science, est devenue le principe de la société civile et politique, de telle sorte que l'état ne peut plus même professer officiellement dans ses chaires l'intolérance, ni le dogme : *hors de l'Église point de salut;* car ce serait professer le contraire de son dogme politique, suivant lequel catholiques, luthériens, calvinistes, sont également appelés et élus sans distinction de croyance. D'où il suit que l'enseignement qui mentirait à la loi serait celui qui, au nom d'une église quelconque, voudrait condamner, anathématiser, proscrire moralement toutes les autres; la doctrine schismatique serait aujourd'hui celle qui, au lieu de chercher dans chacune des croyances établies et reconnues la part de vérité et de grandeur qui y est renfermée, prétendrait les immoler à une seule. Voilà l'enseignement qui se mettrait véritablement en contradiction, non pas seulement avec l'esprit de ce siècle, mais avec la loi fondamentale de la France. En supposant qu'on lui abandonnât pour un moment le champ sans discussion, on voit assez que la lutte ne serait plus entre des opinions, mais entre la loi constitutive de ce pays, d'un côté, et les sectaires de l'autre. Malgré la clémence de l'opinion, nous conseillons à ces derniers de ne pas recommencer, en la harcelant, un jeu qui leur a déjà coûté cher. Ce ne serait pas toujours le combat de la mouche et du lion.

E. Quinet.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 avril 1842.

La chambre des communes vient d'assister à un beau combat. Sir Robert Peel a eu à soutenir de rudes attaques au sujet de l'*income-taxe*. Lord John Russell, avec sa logique amère et pressante, a essayé de démontrer que rien, dans les circonstances de l'Angleterre, n'autorisait l'emploi d'une mesure aussi violente et aussi extraordinaire que l'impôt nécessairement inquisitorial et vexatoire du revenu; M. Sheil, en développant ensuite la même thèse avec sa parole véhémente et splendide, paraît avoir soulevé un véritable orage dans la chambre, et amené une de ces situations décisives où il faut terrasser sur l'heure son adversaire ou périr. Sir Robert Peel, loin de faiblir sous l'attaque, l'a repoussée avec une verve, une impétuosité qui ne lui est pas ordinaire; oubliant cette réserve un peu cérémonieuse qui donne souvent à ses discours un air compassé et froid, il s'est élancé sur l'opposition, il l'a prise corps à corps, et n'a rien ménagé. — Vous me reprochez, leur a-t-il dit, d'exagérer à dessein les embarras de nos finances; rien ne me fera dissimuler ici la véritable situation du pays. En 1836, après l'avènement du cabinet de lord Melbourne, vous avez trouvé un excédant des recettes sur les dépenses de 3,000,000 de livres sterling, 1,376,000 pour le budget de l'Angleterre, 1,556,000 pour celui de l'Inde. Voilà ce qu'on vous avait laissé. — Et alors, empruntant à Napoléon sa célèbre et terrible apostrophe : « Qu'en avez-vous fait? » s'est-il écrié. Ai-je donc exagéré nos embarras? Quoi! vous avez trouvé un excédant annuel de 3,000,000, vous nous laissez un déficit annuel de 5,000,000; vous avez aussi amené par votre administration, à la charge du pays, au préjudice de notre crédit, une différence de 8,000,000 sterling, et vous osez taxer d'exagération mes paroles! Mais, dites-vous, nul besoin après tout de mesures extraordinaires; l'Angleterre n'est pas dans les circon-

stances difficiles où elle se trouvait lorsque Pitt proposa l'*income-taxe*. Elle n'est pas engagée dans une guerre à mort; elle n'a pas été frappée d'un désastre. — Il n'y a pas eu de revers, pas de désastres! Et où trouverez-vous, dans tout le cours de notre histoire, un désastre comparable à celui qui vient de nous frapper dans l'Afghanistan? Ce revers sera promptement réparé, je l'espère, par l'énergie de vos délibérations et par la bravoure de nos troupes; mais dans quelle page de nos annales a-t-on lu rien de comparable au carnage que l'on vient de faire de l'une de nos armées? — Le chancelier de l'échiquier avait déjà dit, en répondant à lord John Russel, que l'Angleterre se trouvait engagée avec la Chine dans une guerre dont personne ne peut dire d'avance quel sera le résultat, ni quelles en seront les dépenses. Sir Robert Peel s'est ensuite appliqué à démontrer que, dans les circonstances où se trouve l'Angleterre, la taxe sur le revenu, malgré les inconvéniens de cette nature d'impôts, était le moyen à la fois le plus facile, le plus sûr et le plus équitable de subvenir aux besoins du pays; il n'a rien omis en même temps pour prouver que les ressources indiquées par les financiers de l'opposition étaient insuffisantes et illusoires. Chargé de défendre une position difficile et qui présentait à ses adversaires plus d'un côté faible, sir Robert Peel, en habile capitaine, ne s'est pas blotti derrière les murailles; il a pris l'offensive, et, par des sorties vigoureuses, il a porté la guerre dans le camp de ses ennemis. Auront-ils le temps de se reconnaître, pourront-ils le repousser et faire tourner contre le ministère les chances du combat? C'est ce que nous apprendrons demain peut-être. Mais, jusqu'ici, nous persistons à croire que la proposition du ministre obtiendra, même dans la chambre des communes, une de ces majorités qui, sans être brillantes, suffisent pour assurer la vie et la durée d'un cabinet.

Le bill des céréales a été définitivement adopté par la chambre des communes. Cette transaction, favorable aux propriétaires fonciers, ne peut rencontrer, dans la chambre des lords, d'autre opposition que celle de quelques ultrà-conservateurs. On peut donc tenir pour certain que le bill sera adopté.

Au milieu de ces difficultés et de ces luttes, le ministère anglais ne perd pas de vue un seul instant le but le plus essentiel de sa politique, l'extension des relations commerciales de l'Angleterre, l'ouverture de nouveaux débouchés pour l'industrie nationale. Ces efforts sont naturels; pourquoi reprocher à un gouvernement étranger de faire de son mieux dans l'intérêt de son pays? Le reproche serait puéril et peu digne. Au lieu de reprocher aux autres leur habileté et leur activité, mieux vaudrait les imiter. Les plaintes n'ont jamais enrichi personne, et certes elles n'arrêteront pas l'étranger dans ses efforts et dans ses négociations.

Nos relations commerciales avec l'Espagne sont dans un état déplorable. La Belgique, la Suisse, l'Allemagne, la Sardaigne, l'Amérique du Sud, pourraient offrir à nos négociateurs un vaste champ à parcourir; il ne serait nullement impossible de concilier les intérêts de ces pays avec un plus grand développement des intérêts français. Que faisons-nous? Que fait le ministère?

Hélas! que peut-il faire? Il lui faudrait, pour négocier activement et ne pas tomber, le consentement de quarante ou cinquante producteurs, nos maîtres à tous, et ce consentement, il ne l'aura jamais. Nous resterons les bras croisés, plongés dans l'admiration de notre système protecteur, jusqu'à ce qu'un beau jour nous nous réveillions, n'ayant plus d'autres consommateurs que nous-mêmes, d'autre marché que le marché intérieur. On aura fait du pays le plus expansif par la langue, par les idées, par la civilisation, par les arts, une sorte de Chine pour l'industrie et pour le commerce. C'est ainsi que nous serons un jour contraints de reprendre le fusil et l'épée. Ce seront nos producteurs privilégiés, les vrais prédicateurs, les défenseurs nés de la paix à tout prix, qui nous auront ramenés à la guerre comme au seul moyen qui nous restera de ne pas étouffer. Il est, en effet, si absurde de stimuler de toutes manières la production, et d'interdire en même temps au gouvernement tout ce qui pourrait nous faire ouvrir de nouveaux débouchés! Quel est le sort qui attend les pays ainsi gouvernés? Évidemment ils se trouveront tôt ou tard dans cette alternative, d'étouffer ou de se donner de l'air, de l'espace, par les colonisations ou par la guerre.

Coloniser! Est-ce là notre penchant, notre espérance, notre habileté? Nos petites colonies à sucre, hier encore, nous les avons sacrifiées à je ne sais quels intérêts sans légitimité et sans grandeur. Nous possédons un immense territoire à la Guyane. Qu'en faisons-nous? Il existe, il est vrai, une commission, une commission composée d'hommes habiles, zélés; ils s'occupent sans relâche de la mission qui leur a été confiée. Ils feront un rapport, un projet, un excellent rapport, un bon projet, je n'en doute pas. Nos archives regorgent de projets utiles et de rapports lumineux.

Nous possédons l'Algérie; nous voulons la posséder. Il y a, il y aura une Afrique française. Malheureusement c'est là le seul point décidé. Que sera-t-elle? Quelle en sera l'organisation? Y aura-t-il une vaste colonisation algérienne? Sur quels principes, par quels moyens? Qui le sait? On ne le sait pas plus aujourd'hui qu'on ne le savait un an après la conquête. Sur ce point encore, nous possédons ce qui nous est octroyé avec une incomparable largesse, une commission, une nombreuse commission, une commission qui compte dans son sein des hommes très recommandables par leurs lumières, par leur expérience, par leur amour du bien. La commission s'est mise au travail depuis long-temps; elle s'est divisée en plusieurs sous-commissions : la législation, la guerre, la marine, l'agriculture, le commerce et l'industrie; bref, chaque branche de la chose publique en Algérie a été confiée à des commissaires spéciaux plus ou moins compétens. En attendant, la session s'écoulera, l'année s'écoulera, sans qu'il y ait rien de fait, rien de décidé. Ce ne sera qu'en 1843 que les chambres pourront fixer leur attention sur les travaux des commissaires. Nous disons fixer leur attention, car de l'attention à la résolution, de l'étude à l'action, la distance est grande encore, et il pourra arriver de la question algérienne ce qui arrive de la question des sucres, de celle des bestiaux et de tant d'autres. Qu'on vienne ensuite nous dire que

nous sommes une nation irréfléchie, brusque dans ses mouvemens, impétueuse dans ses résolutions!

En attendant encore, nous porterons notre armée d'Afrique à cent mille hommes; on dit que c'est là le nombre que M. le gouverneur-général tient pour nécessaire. La dépense se proportionnera nécessairement à l'effort. Certes nul n'a rendu, nul ne rend plus que nous hommage au courage mille fois éprouvé, à l'admirable patience de nos troupes. Tout ce qui sera possible de faire par la guerre, elles le feront. Le climat, l'ennemi, les privations, les fatigues, rien n'arrêtera l'élan de nos soldats; ils savent que la patrie les regarde; ils sont aujourd'hui ce qu'ils ont toujours été, les meilleurs soldats du monde. Mais il n'est pas donné aux hommes de changer la nature des choses; nul ne fera que l'Afrique soit aujourd'hui une province européenne couverte de villes, de bourgs, de villages, de routes, de pâturages et de moissons; nul ne transformera les Bédouins en une population douce, industrieuse, sédentaire, pacifique. Aussi que pouvons-nous faire en Afrique, tant qu'il n'y aura que des Arabes d'un côté et des soldats de l'autre? Des courses plutôt qu'une guerre, une sorte de *steeple-chase* où Abd-el-Kader, avec ses nomades, ira toujours plus vite que nous avec nos mulets, nos canons, et tout l'attirail d'une nation civilisée qui n'a pas les habitudes des hommes du désert. Nous battrons tous les Arabes que nous pourrons atteindre; mais nous en atteindrons fort peu. Les uns se déroberont toujours à nos coups; les autres accepteront notre empire aujourd'hui pour nous trahir demain. Au plus petit revers, au moindre accident défavorable à notre armée, ils nous abandonneraient tous. Irons-nous jusqu'au grand désert? envahirons-nous l'empire du Maroc? Si l'on se propose de suivre Abd-el-Kader partout où il pourra se réfugier, il n'y a plus de terme à nos incursions, et le nombre de nos troupes devra de plus en plus s'accroître; car si, en avançant, nous laissions sans garnisons suffisantes les derrières de l'armée, avec la mobilité physique et morale des Arabes, nous nous exposerions à d'étranges et douloureuses surprises.

La possession de l'Afrique, sans une prompte et large colonisation, serait un non-sens, une énorme et funeste dépense. Quoi! nous aurons dépensé bientôt un milliard pour posséder en Afrique des terres en friche, quelques méchans bourgs, et pour y gouverner quelques hordes semi-barbares et d'une fidélité suspecte, et cela sans même avoir sur le littoral africain un port militaire qui assure dans tout évènement les communications d'une grande armée avec la métropole!

Encore une fois, la question coloniale n'est plus une question purement spéculative, un thème de théoricien. Tout homme sérieux et conséquent doit reconnaître que, pour toute grande nation industrielle, il ne reste aujourd'hui que deux partis à prendre, ou revenir à la liberté commerciale, ou se donner de nouveaux débouchés, des marchés réservés, à l'aide du système colonial. Que les amis de la liberté commerciale dédaignent les colonies, qu'ils repoussent ces possessions lointaines, souvent si coûteuses et qui exposent la mère-

patrie à tant de luttes politiques; qu'ils se refusent à des tentatives d'une réussite incertaine et qui exigent de grandes avances, cela se conçoit. Pourquoi demanderaient-ils au privilége colonial, à un privilége qui ne peut s'établir et se maintenir sans dépenses, sans efforts, sans dangers, des marchés, des débouchés que la liberté commerciale pourrait ouvrir sans peine sur toute la surface du globe?

Mais que penser de ceux qui repoussent avec horreur ou avec dédain, c'est-à-dire par intérêt ou par ignorance, toute liberté commerciale, et qui en même temps sont froids, insoucians à l'endroit des colonies, souvent même hostiles, non-seulement à tout accroissement, mais à la conservation de nos possessions coloniales? On est forcé de le dire, ils ne comprennent pas la question, ils méconnaissent leur propre situation. Ils ouvriront les yeux lorsqu'il sera trop tard, lorsque l'industrie, égarée dans les fausses voies où ces aveugles conseillers l'ont poussée, ne pourra ni revenir sur ses pas, ni trouver une issue. C'est là l'avenir vers lequel elle marche à en France et ailleurs, et il est juste d'ajouter, dans certains pays plus rapidement encore que chez nous.

Cependant, soit habileté, soit simplement par d'heureuses combinaisons, la nécessité d'un vaste système colonial est aujourd'hui une vérité démontrée, pratiquée dans plus d'un pays. Parlerai-je de l'Angleterre? Qui ne connaît ses efforts, ses projets, ses conquêtes dans toutes les parties du monde? Au fond c'est là toute sa politique. Elle veut des débouchés, et encore des débouchés et toujours des débouchés. Les négociations et la guerre, les caresses et les mauvais procédés, les offres et les refus du gouvernement anglais n'ont, en réalité, qu'un but, le commerce du monde. Ainsi que le disait un homme d'esprit et fort versé en ces matières, les Anglais font servir leur politique à leur commerce; nous, nous subordonnons notre commerce à notre politique, à notre politique extérieure comme à notre politique intérieure. Nos relations commerciales, nous les donnons souvent comme *appoint* dans nos négociations, au dedans et au dehors, avec des diplomates et avec des députés, peu importe.

La Belgique, depuis 1830, étouffe dans ses ateliers sans issue. La Néerlande n'étouffe pas; elle respire à son aise dans ses magnifiques possessions coloniales. La Hollande n'est pas à La Haye; elle est à Batavia. C'est là que le gouvernement hollandais trouve douze millions de sujets industrieux, actifs, pacifiques, et un revenu net de 100 millions de francs; il en retirera très probablement 100 millions de florins sous peu d'années. Le gouvernement hollandais avait aussi fait fausse route d'abord; il avait cru que la force, que la violence suffirait à tout. Heureusement pour lui, il ne lui a pas fallu de longues années pour reconnaître son erreur et revenir en arrière. Il a vite pris son parti, adopté les mesures à la fois les plus sages et les plus énergiques, abandonné la vieille routine pour des voies toutes nouvelles, et obtenu ainsi de magnifiques résultats. Sous peu d'années peut-être, la Hollande fournira à l'Europe une grande partie du thé que nous allons mainte-

nant chercher à la Chine. Ceux qui voudront se former en peu de temps et à peu de frais une juste idée des établissemens hollandais dans les eaux de l'Indo-Chine, ne pourront mieux faire que de lire la brochure de M. Maurice d'Argout, ayant pour titre : *Java, Singapour et Manille.* Substantiel et lucide, ce petit écrit renferme tous les faits les plus utiles à connaître, et laisse entrevoir des points de vue de la plus haute importance, et sous le rapport commercial et sous le rapport politique. La possession de Java par la Hollande et la rivalité que, par la force même des choses, cette magnifique possession peut un jour susciter entre la Néerlande et l'Angleterre, n'est pas un fait indigne d'attention pour la politique française.

Le roi de Sardaigne, à l'occasion du mariage du prince royal avec une princesse autrichienne, accorde une pleine amnistie aux émigrés politiques. Il est vrai que le gouvernement sarde n'avait pas attendu ce moment pour accorder un assez grand nombre de graces ou amnisties particulières. Il ne faut pas moins le féliciter d'avoir enfin pris une mesure générale et définitive. Il était triste de voir qu'en Italie les gouvernemens italiens non-seulement se laissaient devancer par un gouvernement étranger, par l'Autriche, dans les voies de la clémence, de la modération et de l'oubli, mais qu'ils ne s'empressaient pas même d'en suivre l'exemple. Il en avaient imité et dépassé les sévérités; ils ne voulaient ou n'osaient en imiter l'indulgence. Cela n'était ni digne ni habile. Ils servaient les intérêts de l'Autriche en ne la suivant pas dans les voies de la clémence, plus encore qu'ils ne les avaient servis par une dure répression.

La chambre des députés était ces jours-ci en belle humeur; aussi a-t-elle pris la proposition Golbéry pour sujet d'une plaisanterie parlementaire. Il était en effet difficile de la prendre au sérieux. Le moyen d'imaginer sans rire que l'état dépenserait un million pour envoyer à nos trente-sept mille maires je ne sais quel bulletin que personne n'aurait lu, et qui n'aurait été bon à lire pour personne. Concevez-vous en effet tous les Français sachant lire tant bien que mal, occupés tous les jours, pendant six mois de l'année, à déchiffrer, sous le toit de la maison commune, tous les discours de MM. les pairs et de MM. les députés, même ces longs discours écrits que personne n'a écoutés, que personne n'a lus, parce que souvent les orateurs ont eu l'heureuse idée de n'en lire que l'introduction et la fin. La vie humaine est si courte! C'est bien assez pour ces discours qu'une sépulture honorable dans les colonnes du *Moniteur,* c'est bien assez que le député puisse écrire à ses électeurs : J'ai fait mon discours; voyez plutôt le *Moniteur* d'aujourd'hui. Et si par aventure le mot *sensation* se trouvait à la fin du manuscrit, le compilateur officiel n'est pas un cerbère impitoyable, qui veuille effacer cette prévision ingénieuse, quoique non accomplie.

Quoi qu'il en soit, la chambre, profitant de ses loisirs, a voulu que le rapporteur de la commission lui donnât lecture pleine et entière du rapport; elle ne lui a pas fait grace d'une ligne; elle a voulu qu'on lui explique comme quoi l'orateur qui n'aurait pas achevé ses corrections à onze heures du soir

resterait irrémissiblement chargé de tous ses péchés de tribune, comme quoi la chambre des pairs se trouvait réduite à la portion congrue, et ne pourrait parler à l'avenir plus qu'elle n'a parlé en l'an de grace 1840, c'est-à-dire qu'on aurait une parole de pair pour deux paroles de député; comme quoi, vu la dureté des temps et des cœurs, cette précieuse denrée, le bulletin Golbéry, serait donnée au rabais à ces méchans journalistes qui osent bien, dans leurs comptes-rendus, préférer les discours de leurs amis aux discours de leurs adversaires, et qui n'ont pas voulu trouver le secret de faire entrer dans deux pages in-4° les dix pages in-folio du *Moniteur*. Toutes ces belles choses et tant d'autres, la chambre a voulu les entendre exposer, expliquer, défendre, au point de vue des principes, au point de vue de l'exécution, sous le rapport financier, sous le rapport politique, et cela pendant deux grandes heures, sans l'ombre de fatigue, d'ennui, au contraire avec satisfaction et gaieté; après quoi, de l'avis unanime de la gauche, de la droite et des centres, par l'organe de M. de Beaumont et de M. de Salvandy, la chambre a dit à la commission : — C'est bien, très bien; nous en parlerons quand je n'existerai plus. — Hélas! qui l'aurait dit, si près du port? *Sic transit gloria mundi.*

La chambre sera dissoute les premiers jours de juin. Les élections se feront dans la première quinzaine de juillet. Tout ce qu'on demande encore sérieusement à la chambre, c'est la loi des chemins de fer et le budget. Nous aurons le budget, aurons-nous les chemins de fer?

Les intérêts particuliers s'agitent de plus en plus; ils assiègent, ils harcèlent les ministres, les commissaires de la chambre, les députés; si le cabinet et la chambre n'y prennent garde, nous pourrons bien avoir sur une grande dimension le pendant de la folie de Versailles. Cela serait aussi ridicule que déplorable. Singulière prétention que de vouloir réparer aux dépens de l'intérêt général les erreurs qu'on a commises et les pertes qu'on a éprouvées! Tant pis pour ceux que la cupidité a aveuglés. *Imputent sibi.*

Nous verrons si le gouvernement maintiendra hautement son droit, s'il sentira sa force et osera s'en servir. S'il fait bon marché de son initiative, s'il la livre aux intérêts particuliers, rien ne se fera, ou il ne se fera que des choses désastreuses. Non; si des projets trop étranges viennent se croiser, la chambre finira par tout rejeter, et si, ce que nous ne pensons pas, quelque mesure imprudente pouvait lui être arrachée, le projet irait expirer dans la chambre des pairs.

« Les chemins de fer sont, comme presque tout le reste, une question de centralisation. Ira-t-on au nord ou au midi, à l'est ou à l'ouest? Prendra-t-on à droite ou à gauche? Fera-t-on les chemins de fer par masses, par fractions, par embranchemens? Y aura-t-il des lignes militaires, des lignes de circulation, des lignes de commerce? Chaque intérêt parlementaire ou extra-parlementaire s'agite, se démène, se rue, ardent à sa proie. Mais l'intérêt de l'état, messieurs, l'intérêt de l'état! » Nous empruntons ces paroles à l'écrit si remarquable de M. de Cormenin sur *la centralisation*, à cet écrit qui servait d'introduction au *droit administratif*, et que Timon vient de faire réim-

primer à part en y ajoutant des *réflexions sur le même sujet.* Jamais principe n'a été défendu avec une sagacité plus pénétrante, avec une conviction plus profonde, ni avec plus de résolution. Esprit éminemment logique, M. de Cormenin doit accepter toutes les conséquences du principe qu'il expose avec une parole si vive, si éloquente, si incisive. « C'est un spectacle misérable et digne de pitié de voir Barcelone, Cadix, Valence, Burgos, Sarragosse, Bilbao, Malaga, lever à chaque secousse leurs têtes rivales, et constituer capricieusement des juntes insurrectionnelles, au lieu de s'unir à la métropole pour comprimer l'anarchie. » Et ailleurs : « Qu'est-ce qui frappe les yeux et l'esprit du peuple dans l'idée de Dieu ? c'est l'unité; dans l'ordonnance du monde? c'est l'unité; dans l'institution d'une monarchie ? c'est l'unité. »

Il est si facile, en lisant l'écrit de M. de Cormenin, de se laisser aller au plaisir de le citer! Le sujet qu'il a si bien traité est si important pour nous, pour nous qui faisons sur une si vaste échelle une expérience toute nouvelle dans le monde, l'essai de l'établissement d'un grand état unitaire sur la base de l'égalité civile! La centralisation, c'est le seul lien avec lequel on puisse de nos innombrables élémens démocratiques former un ensemble, de toutes ces molécules faire un seul tout. Elle est, pour ainsi dire, le ciment des grands états démocratiques, de ces immenses édifices tout composés de petits cailloux.

En repoussant avec toute sa vigueur, avec sa logique acérée, les attaques que des esprits superficiels ou passionnés dirigent contre la centralisation, M. de Cormenin sert son pays, et j'ajouterai la monarchie. La centralisation et la monarchie sont deux idées qui, pour tout esprit sérieux, se traduisent l'une par l'autre, dans ce sens du moins que, s'il peut y avoir monarchie sans centralisation, il ne peut y avoir de centralisation forte, régulière et durable sans monarchie. Aussi, après tout et malgré tout, tenons-nous Timon pour l'homme le plus monarchique et le plus gouvernemental de France. Sincères admirateurs de son beau talent, nous avons plus d'une fois regretté que le docte publiciste ne se soit pas toujours placé, pour traiter les hautes questions de notre droit public, à cette hauteur où il lui appartient de se tenir, au-dessus de la région des passions politiques, région orageuse sans doute et bruyante, mais nullement élevée.

Nous ne rappellerons pas les débats, maintenant oubliés, qui ont eu lieu à la chambre des députés sur la question du recensement. Dans le sein de la chambre, ces discussions ne peuvent avoir qu'un seul résultat : c'est de faire que la majorité se tienne sur ses gardes et serre de plus en plus ses rangs autour du ministère. Ces discussions auront-elles une efficacité défavorable au cabinet dans le sein des colléges électoraux ? c'est ce que nous ne voudrions ni nier ni affirmer. Nous sommes de ceux qui tiennent toutes les prédictions électorales pour hasardées. L'histoire prouve que l'élection générale est un problème très compliqué, dont on n'a pu, que dans des cas fort rares, dégager d'avance toutes les inconnues.

A la chambre des pairs, les explications au sujet du droit de visite ne

nous ont rien appris de nouveau. Il reste une question de droit, la question relative au navire *la Sénégambie*, qui n'a été approfondie ni de part ni d'autre. Le droit et le fait auraient exigé d'autres éclaircissemens. M. de Broglie est intervenu dans le débat pour répondre victorieusement aux attaques qui avaient été dirigées contre les traités de 1831 et de 1833 par ces hommes qui, animés d'un zèle posthume, s'emportent contre l'Angleterre, aujourd'hui qu'il n'y a plus occasion ni motif de brûler contre elle une amorce, aujourd'hui que l'Angleterre ne demande à sévir que contre des marchands d'hommes, et qui n'avaient que des paroles mieilleuses et des déférences incroyables pour elle, lorsque le cabinet anglais, par le traité du 15 juillet, avait manqué de franchise et d'égards envers la France.

— Les deux premiers volúmes du *Cours d'Études historiques,* par M. Daunou, viennent de paraître (1); ils ne sont que le préliminaire des suivans, qui ne tarderont pas à succéder. MM. Guérard et Natalis de Wailly, de concert avec M. Taillandier, donnent leurs soins à cette publication, qui avait d'ailleurs été préparée par M. Daunou avec toute l'exactitude qu'il apportait à ses travaux. Dire que les deux volumes aujourd'hui publiés embrassent ce que l'auteur appelle *l'examen et le choix des faits,* et traitent, comme subdivision, de la *critique historique,* des *usages de l'histoire;* ajouter qu'ils entament déjà la seconde partie du cours qui a pour objet la *classification des faits,* ce serait donner une idée bien abstraite et bien incomplète de ce qu'on y trouvera de varié et d'agréablement instructif. Nous en tirerons, en y revenant bientôt, l'occasion bien naturelle et trop retardée d'apprécier l'écrivain élégant, l'érudit judicieux et l'homme vénérable dont on a mieux compris tous les mérites en le perdant.

(1) Firmin Didot, rue Jacob, 56.

V. DE MARS.

L'ARCHIPEL

DE CHAUSEY.

SOUVENIRS D'UN NATURALISTE.

J'avais passé le printemps de 1841 à étudier les animaux inférieurs qu'on trouve aux environs de Paris. Les étangs de Plessis-Piquet et de Meudon, les mares de Vincennes et de la Glacière, les bassins de Versailles, et jusqu'aux fossés de nos grandes routes, avaient été explorés. Ma table était couverte de vases contenant les eaux rapportées de ces excursions : les plantes aquatiques que j'avais eu soin d'y laisser développaient au dehors une végétation des plus actives, tandis qu'au milieu des filamens déliés de leurs racines se jouaient ces mille petits êtres dont le microscope nous révèle l'existence et la merveilleuse organisation. C'était le *rotifère*, dont le corps, composé d'anneaux rentrant les uns dans les autres, comme les tubes d'une lunette, porte en avant deux espèces de roues; être singulier, qui ne peut vivre que dans l'eau et habite pourtant les mousses de nos toits, qui meurt chaque fois que le soleil dessèche sa retraite,

pour ressusciter aussitôt qu'une ondée de pluie fait pénétrer jusqu'à lui le liquide nécessaire à son existence, et qui peut ainsi employer près d'une année à dépenser les dix-huit jours de vie que lui départit la nature. C'était l'*hydatine couronnée*, animal voisin du rotifère, dont la vie tout aquatique est bien souvent abrégée par la sécheresse, mais dont les œufs, mêlés à la poussière de nos grands chemins, enlevés avec elle par le vent, vont bien loin du lieu de leur origine se développer dans quelque goutte d'eau, et assurer ainsi la propagation de l'espèce; l'hydatine, charmante petite bête, dont le corps, transparent comme le plus pur cristal, permet au magique instrument de Loevenhoeck de pénétrer jusque dans les moindres replis de son organisation. C'étaient ensuite ces *brachions* à la cuirasse hérissée, couvrant au moindre indice de danger leur longue queue et leur tête ciliée; ces *navicules*, ces *bacillaires*, dont les infiniment petites carapaces siliceuses ont résisté aux révolutions du globe mieux que les gigantesques squelettes des vertébrés antédiluviens : corpuscules microscopiques dont la pointe d'une aiguille peut écraser des centaines, et qui n'en forment pas moins des roches entières, des couches géologiques considérables, exploitées depuis des siècles sous le nom de *tripoli*. C'étaient enfin ces *planariées*, ces myriades d'*infusoires* de toute forme et de tout nom, qui se multiplient en se partageant par le milieu, en sorte qu'on peut littéralement dire que le fils est la moitié du père et le petit-fils le quart de son aïeul.

On comprend tout ce que ces études ont d'attrayant comme affaire de simple curiosité; mais un intérêt bien autrement grand s'y rattache. Chez les animaux supérieurs, la grosseur et l'opacité des organes s'opposent à ce qu'on puisse en étudier le jeu pendant qu'ils fonctionnent à l'état vivant. Quant à eux, nous en sommes toujours réduits à une anatomie plus ou moins avancée. Ici, au contraire, la nature se laisse en quelque sorte prendre continuellement sur le fait. Nous pouvons, par exemple, suivre la molécule alimentaire depuis l'instant où elle est avalée jusqu'à celui où l'animal la rejette après en avoir extrait ce qu'elle renferme de sucs nourriciers. Les changemens qu'elle éprouve dans ce trajet, l'action successive des organes, se passent en entier sous nos yeux, et ces organismes de verre semblent se révéler à nos regards comme pour inviter la science à soulever un coin du voile qui nous dérobe ce mystérieux je ne sais quoi désigné sous le nom de *vie*.

Au milieu de ces études si attachantes, le champ du travail s'ou-

vrait, s'embellissait tous les jours devant moi. Avant d'aller plus loin cependant, je voulus me donner de nouveaux termes de comparaison en étudiant de la même manière les animaux inférieurs de grande taille qu'on rencontre au bord de la mer. L'Océan, que je ne connaissais pas encore, m'apparaissait avec ses côtes accidentées et leurs nombreuses peuplades zoologiques, avec ses marées qui viennent tour à tour cacher et nous dévoiler ses richesses. Je résolus de l'explorer. Parmi les divers points de nos plages occidentales, je n'avais que l'embarras du choix; mais je me sentais attiré surtout vers une localité très propre à faciliter des recherches sur les êtres placés aux derniers rangs de l'échelle animale. C'était un groupe d'îlots placé au nord-ouest de la baie du mont Saint-Michel, et désigné sous le nom pompeux d'*archipel de Chausey*. Vers la mi-juin, j'emballai mes instrumens de dissection, quelques livres, de nombreux flacons et vases en cristal, mon excellent microscope d'Oberhauser, ma lampe de travail, mes petits filets de pêche, la carte des îles Chausey et celle de la baie du mont Saint-Michel, et je partis gaiement pour ma campagne scientifique.

J'ai entendu de bonnes gens gémir bien à l'avance en songeant qu'un jour viendrait où les chemins de fer remplaceraient les routes royales, où les lourdes messageries feraient place au rapide wagon. Elles regrettaient ces liaisons de diligence qu'amène presque forcément un contact immédiat, prolongé pendant trois ou quatre jours, et qu'arrêtera sans doute la vélocité magique des locomotives. Dussé-je passer à leurs yeux pour un être peu sociable, je ne puis partager ces regrets. Dans aucun de mes voyages, je n'ai trouvé la moindre compensation aux tortures de cette vie de polype qui vous rend solidaire des faits et gestes de vos co-locataires momentanés, alors que, casé dans cette boîte de quelques pieds cubes, les jambes entrelacées à celles du vis-à-vis, les côtes pressées par celles du voisin, la tête à demi perdue au milieu des chapeaux, des schalls, des paniers qui pendent à la voûte comme autant de stalactites, il vous reste tout juste l'espace nécessaire pour respirer. Je vous fais grace des détails de mon voyage. Rien de plus parfaitement insignifiant. Je traversai la Normandie sous un ciel froid et brumeux; je m'arrêtai un seul jour à Caen, et repartis au plus tôt pour Granville.

C'est à Granville que j'ai fait connaissance avec l'Océan, c'est là que pour la première fois j'ai su ce qu'est une marée. Qu'il y a loin des pensées que l'on puise dans les livres aux impressions produites par l'observation directe! Lorsque je vis disparaître peu à peu cette

belle plage que je venais de parcourir et les vagues se briser en écume contre ces rochers naguère si éloignés d'elles; lorsque ces navires de commerce, ces bateaux pêcheurs, ces canots, quelques instans auparavant couchés sur un lit de fange noirâtre, se redressèrent successivement pour flotter bientôt en pleine eau, ce spectacle me remua profondément. La marée est très forte à Granville et dans toute la Manche. La différence de niveau entre la haute et la basse mer est quelquefois de plus de quarante pieds. Sur quelques points, autour du mont Saint-Michel par exemple, l'espace qu'elle couvre et laisse à sec alternativement forme une zone de plusieurs lieues de large. L'imagination recule à l'idée de ces masses liquides que l'attraction du soleil et de la lune balance ainsi d'un rivage à l'autre. Aussi quatre mois de séjour sur les côtes ont pu me familiariser avec ce phénomène, mais non diminuer l'admiration qu'il me causa dès le premier jour.

Les anciens appelaient la terre *alma parens*, bonne mère; combien la mer, et surtout l'Océan, me paraissent plus dignes de ce nom! Avant de récolter le grain qui lui servira de nourriture, avant de cueillir le fruit qui étanchera sa soif, l'habitant des terres doit planter l'arbre ou fatiguer le sol avec la charrue. Des mois, des années, s'écouleront sans qu'il soit payé de son labeur, et peut-être qu'au moment de jouir de ses peines passées, un coup de vent, une ondée de grêle, suffiront pour détruire ses justes espérances. Le fils de l'Océan ne connaît ni ces longues attentes ni ces douloureux mécomptes. — La mer baisse; à l'ouvrage! — Jeunes et vieux peuvent s'y mettre, car ici il y a de la place pour tous, du travail proportionné à tous les âges, à toutes les forces. Les hommes, leurs robustes compagnes, retournent avec la pioche ce sable que la mer a couvert pendant quelques heures, et bientôt leurs paniers se remplissent de *bucardes*, de *solen*, de *vénus*, coquillages moins délicats, mais plus nourrissans que les huîtres, de lançons, petit poisson très recherché, de forme allongée, qui se cache et se meut dans le sable avec une merveilleuse agilité. Pendant ce temps, les jeunes filles promènent leurs filets en forme de poches dans les mares que la mer a laissées en se retirant, et récoltent la chevrette ou font prisonnier quelque homard, quelque crabe tourteau, quelque poisson de rivage attardé loin de sa retraite. D'autres, armées d'un bâton que termine un fort hameçon, fouillent sous les pierres, dans les creux du rocher, et en retirent soit le congre à la peau glissante, soit le poulpe aux huit bras, la sèche ou l'encornet, qui tentent vainement d'échapper en s'entou-

rant d'un nuage coloré. Les enfans détachent du rocher les *patelles*, les *turbo*, les *buccins*, espèces de colimaçons de mer, les *haliotides* à l'écaille nacrée, ou les moules réunies en grappes à l'aide des fils tissés par l'animal. Pendant deux ou trois heures, la plage est animée par toute cette population, qui vient lui demander sa provende quotidienne. Mais bientôt le flot revient vers le rivage, la mer monte; de toutes parts on s'empresse, on rentre chez soi, sûr que la mer va remplacer ce qu'on vient de lui prendre, et qu'on pourra, dans quelques heures, recommencer une récolte qui n'a jamais demandé de semailles.

J'étais porteur d'une lettre de recommandation pour M. Beautemps, neveu du célèbre ingénieur hydrographe à qui nous devons le magnifique atlas du littoral de la France. Un de mes premiers soins fut d'en faire usage, et, grace à lui, je fus présenté à M. Harasse, propriétaire des îles Chausey, et à M. Dubreuil, commandant du garde-côte *le Moustique*. Le premier m'accorda la permission d'aller m'installer sur ses terres, et y joignit la jouissance d'une chambre réservée dans les bâtimens qui servent à l'exploitation de cette propriété maritime; le second se chargea de me transporter à ma nouvelle résidence.

Le lendemain, à six heures du matin, j'étais à bord du *Moustique*, qui leva l'ancre et sortit du port de Granville. La mer était très grosse et le vent contraire; il fallut louvoyer. L'épreuve était rude pour un novice. Néanmoins je tins bon près de trois quarts d'heure, et déjà le commandant m'avait complimenté sur la manière dont je supportais le tangage, lorsque quelques soulèvemens d'estomac m'avertirent que je ne tarderais pas à payer mon tribut. Bientôt il me fallut descendre dans la cabine, et pendant près de trois heures je me trouvai en proie à toutes les horreurs du mal de mer. Mais enfin ces angoisses cessèrent; *le Moustique* mouilla dans le hâvre des îles Chausey, le terrible tangage qui avait si rudement secoué mes entrailles fit place au léger balancement d'un navire qui se repose, et la brise fraîche du nord-ouest me rendit tout mon courage.

Quelques instans après, j'étais à terre et prenais possession de mon appartement. C'était une grande chambre dont les murs, revêtus par l'humidité d'une teinte noirâtre, laissaient à peine deviner çà et là quelques restes problématiques d'une ancienne peinture à l'huile. Sur un plancher plus qu'inégal reposaient une grande table carrée, une petite table ronde, quelques chaises et une armoire. Un cadre pendu au plafond par quatre cordes, garni de quelques poignées de

paille et d'un matelas des plus minces, allait me servir de hamac. Le tout était éclairé par une fenêtre étroite et basse donnant en plein nord sur un petit bras de mer. Mon emménagement ne fut pas long. La grande table, fortement assujettie contre le mur, devint mon laboratoire. Sur l'angle le plus éclairé, j'installai ma loupe et mon microscope; une partie de mes bocaux trouva place tout auprès, et mes pinces, mes scalpels, mes papiers, mes crayons, occupèrent le reste de sa surface. Je rangeai sur la cheminée mes livres et le surplus de mes flacons et vases de verre. De grands plats en terre furent placés autour de l'appartement. Tout se trouva donc assez heureusement disposé; mais cette belle distribution ne tarda pas à faire place au désordre qui envahit si vite le cabinet du travailleur. La petite table, réservée d'abord pour mes repas, fut bientôt couverte d'objets de recherches, et bien souvent il m'arriva de la remplacer par une chaise que je débarrassais tout exprès.

Ces premiers arrangemens terminés, je sortis pour reconnaître cette terre que je comptais exploiter au nom de la zoologie. La ferme où je venais de m'installer est bâtie sur le bord d'un petit bras de mer appelé le *Sound de Chausey*, dont elle n'est séparée que par un étroit sentier. Elle se compose de deux corps-de-logis, dont l'un renferme les écuries, deux salles de cabaret et le logement des domestiques. L'autre contient la boulangerie, la chambre du régisseur et les appartemens réservés du propriétaire. Ces deux maisons, construites en granit indigène, forment la capitale de l'archipel; ses employés en représentent l'aristocratie et comprennent très bien toute leur importance : aussi se mêlent-ils fort peu au reste des habitans.

Laissant derrière moi les bâtimens de la ferme, je suivis le premier sentier qui s'offrit à mes regards, et traversai d'abord une petite plaine marécageuse, retraite favorite des canards et des oies sauvages qui viennent en hiver peupler ces rives écartées. A quelques pas plus loin, un isthme étroit et sablonneux me conduisit au pied de *Gros-Mont*, la plus haute montagne de l'archipel, et de ce point culminant je pus embrasser d'un coup d'œil tout ce que renfermait l'horizon. Autour de moi s'étendait l'Océan, sans bornes du côté de l'ouest. Au midi, la vue s'arrêtait aux côtes de Bretagne, qui s'élevaient à peine au-dessus des flots. A l'est, je distinguais nettement les falaises de la Normandie et les tours de Coutances, qui se voient, dit-on, de dix lieues en mer. Au nord, j'entrevoyais Jersey, cette île toujours anglaise à la honte de nos gouvernemens, où se conservent encore les antiques coutumes de France et notre vieille

langue d'oil. A mes pieds, l'archipel semblait former un demi-cercle et se développait avec ses chenals que traversait de temps à autre quelque canot à la voile carrée, ses trois cents rochers et ses îlots aux formes bizarres, aux côtes creusées d'anses profondes ou hérissées de promontoires escarpés.

La Grande-Ile, que j'allais habiter, a près d'un quart de lieue de long, mais sa largeur est loin d'être aussi considérable, et sa surface égale à peine celle du Jardin-des-Plantes. A l'est, elle descend en pente douce jusqu'au Sound, dont le chenal étroit et profond n'assèche jamais, et offre en tout temps un mouillage parfaitement sûr. Au nord s'élève Gros-Mont, qui me servait en ce moment d'observatoire. Au sud, elle se termine par un cap élevé, appelé la *Pointe-Marie*. La côte de l'ouest est formée par une suite de collines, dont l'une, nommée *Mont-de-Bretagne*, porte les ruines d'un ancien fort, et domine la belle grève du Port-Homard. Sur le versant intérieur de ces montagnes en miniature se trouvent quelques champs cultivés et deux prairies qui s'étendent jusqu'à la ferme.

Le reste de l'île est inculte et couvert de ce gazon fin et serré qui croît sur les hautes montagnes. Les graminées dominent dans sa composition; mais on y trouve aussi quelques jolies plantes bulbeuses aux fleurs violettes, et un grand nombre de papillonacées aux corolles d'un jaune d'or. Le serpolet y forme de larges plaques d'un vert foncé qu'émaillent ses petites touffes de fleurs purpurines. Çà et là un rosier à tige traçante laisse sortir de terre ses jets d'un à deux pouces, portant une fleur d'un rose tendre ou une baie rouge semblable à une perle du plus beau corail. A côté des rochers, qui partout percent la mince couche de terre végétale, se montrent d'épais buissons de ronces, et, dans les haies des bas-fonds, on trouve en abondance la menthe poivrée, la bourrache et le senevé. Enfin, sur la partie du Mont-de-Bretagne qui servait jadis de cimetière, on a planté des ajoncs qui ont parfaitement réussi, et fournissent le bois nécessaire au chauffage du four. Au nord-ouest de la Grande-Ile, on voit une suite d'îlots moins considérables, assez étendus cependant pour que leur plateau présente quelque végétation. Ce sont la Genetaie, la Houssaie, la Meule et l'Ile-aux-Oiseaux. Au nord et à l'est, on trouve l'Enseigne, Plate-Ile, les Deux-Romonts, Longue-Ile. Ici la pelouse en velours dont nous parlions tout à l'heure est remplacée par une herbe haute et mêlée qu'on récolte tous les ans.

Pendant les guerres de la révolution, Chausey, trop exposé aux

courses des corsaires de Jersey, resta inhabité. Deux mammifères, tous deux de l'ordre des rongeurs, tous deux remarquables par leur fécondité, le rat et le lapin, profitèrent de cette absence de l'homme, et se disputèrent la possession de ces roches abandonnées. Lorsque, vaincue par la fatalité, la France eut courbé la tête sous les traités de 1815, Chausey se peupla de nouveau. Français et Anglais, si long-temps divisés sur les champs de bataille, se réunirent contre les quadrupèdes usurpateurs. Les fusils, les chiens, les lacets, furent employés à l'envi. Pour échapper à cette guerre d'extermination, les rats se réfugièrent dans les îles de l'ouest, où leur tranquillité n'est guère troublée qu'à l'époque des fenaisons. Mais les roches les plus écartées ne purent servir d'asile aux malheureux lapins; les Jerseyens les y suivirent avec leurs furets, et les derniers descendans de cette population, jadis si nombreuse, disparaissent chaque jour un à un, grace à ce terrible moyen de destruction.

Je n'ai rencontré à Chausey, comme représentant de la classe des reptiles, qu'une jolie variété du lézard gris, remarquable par la vivacité de ses teintes; en revanche, les espèces d'oiseaux y sont assez variées. Les moineaux, ces inévitables parasites de l'homme, ont établi leur quartier-général dans les ruines du vieux château. Des troupes de linots et de chardonnerets passent incessamment d'un monticule à l'autre, et le motteux, volant de rocher en rocher, fait entendre son petit cri plaintif. En parcourant les grèves laissées à sec par la marée, je faisais lever de nombreuses tribus d'oiseaux de rivage, qui venaient y chercher leur nourriture. Les pies de mer, les alouettes de mer, suivaient en piétinant les anfractuosités de la côte; les barges, espèces de bécasses de mer, les courlis au long bec grêle et recourbé, peuplaient les anses vaseuses; le héron solitaire, tristement immobile sur quelque pierre à fleur d'eau, attendait, avec sa patience proverbiale, qu'une proie imprudente passât à portée de son bec, tandis qu'au-dessus de lui les sternes ou hirondelles de mer, les goëlands, les mouettes, poussaient des cris discordans, traçaient en l'air mille cercles rapides, et se laissaient tomber à la surface des flots pour se relever d'un coup d'aile, après s'être emparés du poisson que leur œil perçant avait aperçu sous les eaux.

En revenant de cette première excursion, je longeai le jardin de la ferme, petit potager assez mal entretenu, où croissent à grand' peine quelques pommiers nains et deux maigres figuiers. Là, au fond d'un chemin creux, à côté d'un bouquet de jeunes saules, je trouvai la fontaine dont l'existence a pu seule rendre Chausey habitable. La

présence d'une source sur ce bloc de granit, à plusieurs lieues des côtes, est un fait très curieux et passablement difficile à expliquer. Les terres voisines ont trop peu d'étendue et surtout trop peu d'épaisseur pour qu'on puisse croire que leurs infiltrations suffisent à l'alimenter. D'un autre côté, il semble bien difficile qu'elle tire son origine du continent à travers les couches tourmentées de ces roches ignées. Cette dernière hypothèse est pourtant la moins improbable. Quoi qu'il en soit, l'eau de cette source, qui ne tarit jamais, est excellente, et les cotres de l'état y viennent renouveler leur provision, la trouvant bien préférable à celle qui se boit dans les ports voisins.

L'archipel de Chausey est essentiellement formé par une roche granitique d'un bleu pâle, divisée en couches plus ou moins épaisses dont la disposition uniforme se reconnaît surtout très bien au sud et au sud-ouest de la Grande-Ile, ainsi que tout autour de l'Enseigne. Presque horizontales dans le centre des îles, ces couches s'inclinent vers les bords et s'enfoncent dans la mer en formant avec elle un angle aigu. Des fentes perpendiculaires au plan des strates et se coupant sous des angles variables partagent encore la masse de la roche et en favorisent l'exploitation. Un granit roussâtre, friable, connu dans le pays sous le nom de *pierre pourrie*, remplit ces divers interstices. Quelques filons de pegmatite, roche dont la décomposition fournit le kaolin, employé dans la fabrication des porcelaines, sillonnent çà et là ces masses granitiques, parsemées en outre de quelques rognons de quarz et de veines de mica. Nulle part on ne trouve la moindre trace ni des poudingues ou du granit rose de Jersey, ni de ces roches schisteuses, trappéennes ou quarzeuses, si communes à Saint-Malo. La roche de Chausey ne ressemble pas davantage à celle de Granville. Ainsi tout tend à faire regarder les terrains dont il s'agit comme ne se rattachant que d'une manière assez éloignée aux formations voisines.

Pendant la haute mer, l'observateur placé sur Gros-Mont n'aperçoit autour de lui qu'une quinzaine d'îlots presque de niveau avec la plaine liquide qui les baigne. De loin en loin, quelque écueil isolé se détache sur le vert glauque de la mer et arrête les lames qui s'y brisent en jetant leur blanche écume sur sa tête noircie. Mais bientôt le reflux se fait sentir; la mer, après quelques oscillations, commence à baisser. Les îles grandissent peu à peu et s'entourent d'une large ceinture de roches tapissées de mousses noirâtres ou de longs fucus bruns qui pendent à leurs flancs comme ces

roseaux de marbre dont les sculpteurs du dernier siècle ornaient leurs statues de fleuves. Des rochers, couverts de la même végétation, semblent surgir de toutes parts, se multiplient rapidement et se rattachent les uns aux autres. Enfin de vastes bancs d'un sable jaunâtre, de vertes prairies de zostères ou plantes marines, sortent à leur tour de dessous les flots, unissent ces points naguère isolés, et l'archipel tout entier ne forme plus qu'une grande île de sept lieues de tour, coupée çà et là par quelques rares et étroits canaux.

Il est difficile de se faire une idée de l'aspect de désolation que présentent pendant la basse mer certaines parties de Chausey, celles surtout qui sont placées au nord-ouest de l'Ile-aux-Oiseaux, de la Grande-Hétardière et de l'Enseigne. On dirait les débris de quelque montagne jetés pêle-mêle au milieu de l'Océan. Des blocs de toute forme, de toute dimension, se groupent de mille manières, se dressent en pyramides, s'échelonnent en gradins irréguliers, s'amoncellent comme les ruines confuses de quelque édifice de géant, ici relevés comme de colossales pierres druidiques, là enchevêtrés comme les matériaux informes des constructions cyclopéennes, quelfois suspendus et comme en équilibre, à faire croire qu'un souffle va les renverser. En considérant cette effroyable image du chaos, on est porté tout d'abord à voir dans ce désordre les traces d'une de ces grandes convulsions de la nature qui soulèvent une chaîne de montagnes ou creusent une mer. Il n'en est rien pourtant : l'action lente mais incessante des agens atmosphériques, jointe au choc réitéré des vagues, a suffi pour produire ce bouleversement, qui n'existe d'ailleurs qu'à la surface. Avec un peu d'attention, on retrouve sous ces blocs si puissamment remués la stratification régulière de l'île, et on s'explique facilement un phénomène qui se reproduit tous les jours.

Nous avons vu que le squelette géologique de Chausey était entièrement granitique, et devait très probablement son existence à un bouillonnement isolé de ce grand feu central dont la lave fluide porte la mince écorce que nous habitons. Lorsque cette masse incandescente sortit des entrailles de la terre, elle se trouva entourée d'eau et se refroidit rapidement. De là un retrait brusque qui produisit des fentes entrecroisées bientôt remplies par les débris et les matières qui ont formé la pierre pourrie. Celle-ci ne peut résister long-temps au choc des lames, et, en se désagrégeant, elle laisse entièrement isolés les blocs plus compactes que la mer transporte ensuite à des distances quelquefois considérables malgré leur énorme

poids. Pendant mon séjour, un quartier de roc, de plus de cent mille kilogrammes, fut détaché de la masse, jeté à plusieurs mètres de distance, et cela par un coup de mer qui n'avait pas empêché les pêcheurs de continuer leurs travaux journaliers.

Il paraît que les îles Chausey n'ont pas toujours été aussi éloignées du continent qu'elles le sont de nos jours. Une tradition, universellement répandue sur cette partie de notre littoral, veut que cette masse granitique ait formé jadis la tête d'une digue de roches protégeant de vastes marécages et une forêt considérable, aujourd'hui ensevelie sous les flots. Quelques écrivains, se fondant sur d'anciens documens, ont même cru pouvoir assigner l'an 709 de notre ère comme l'époque probable de cette catastrophe. Les faits géologiques donnent une certaine valeur à cette croyance populaire; les couches végétales, connues sous le nom de forêts sous-marines, qu'on rencontre tout autour de la baie du mont Saint-Michel, semblent la confirmer pleinement. Lorsqu'une violente tempête vient battre le rivage et bouleverser le sol, elle met quelquefois à nu ces antiques dépôts habituellement recouverts de vase ou de sable blanc. Alors, à la place de ces belles grèves, se présente un terrain noirâtre renfermant des arbres entiers, couchés les uns sur les autres dans une direction uniforme. Les espèces en sont très faciles à distinguer. Les plus communes sont le chêne, l'if et le bouleau. Le tronc de ces arbres semble d'abord passé à l'état de terre d'ombre; mais, par son exposition à l'air libre, il reprend de la consistance et se fonce en couleur. Le chêne surtout acquiert la dureté et le noir luisant de l'ébène : aussi l'emploie-t-on aux mêmes usages et en fait-on des meubles assez recherchés. Ces arbres reposent sur un sol qui semble avoir été une prairie. On y rencontre des joncs, des asperges, des fougères, etc. Toutes ces plantes sont en place et ont conservé leurs parties les plus délicates; les roseaux renferment encore leur moelle légère, et les racines des fougères présentent ce duvet délié qui les recouvre pendant leur végétation.

Quoi qu'il en soit des antiques relations des îles Chausey avec la terre ferme, toujours est-il qu'elles ont eu jadis une bien autre importance qu'aujourd'hui. Ce petit coin du globe a son histoire tout aussi bien que les plus grands empires. Il y existait de toute ancienneté une abbaye qui, d'abord indépendante, devint tributaire du monastère du mont Saint-Michel, par suite d'un édit de Richard Ier, duc de Normandie. Elle était primitivement desservie par des bénédictins; mais vers 1343 Philippe de Valois en fit don aux cordeliers.

Le nombre des religieux était alors considérable, comme le prouvent les registres de l'évêché de Coutances, et comme l'attestent la multitude de tombeaux découverts il y a quelques années, lorsqu'on voulut mettre en prairies une partie de la Grande-Ile.

S'il faut en croire la tradition, ces premiers propriétaires de Chausey étaient loin de mener une vie en harmonie avec leur caractère sacré. Les naufrages formaient la principale branche de leurs revenus, et, non contens de piller les navires que le hasard ou la tempête jetait sur les écueils de leurs îles, ils allumaient des fanaux sur les points les plus dangereux, afin d'entraîner à une perte certaine les navigateurs trop confians. On ajoute que les malheureux échappés au naufrage trouvaient immédiatement la mort sur cette plage inhospitalière. Les femmes seules étaient épargnées, et, lorsqu'elles refusaient de se prêter aux désirs des moines, on les précipitait dans un souterrain communiquant avec la mer, pour qu'elles fussent étouffées par la marée montante. Dans un coin des ruines du vieux fort, on m'a montré une fosse carrée à demi comblée de pierres, et qu'on assure avoir servi d'orifice au puits qui conduisait à ces terribles oubliettes. On comprend que des craintes superstitieuses n'ont pas manqué de s'attacher à ces lugubres souvenirs. Aussi, quand la nuit enveloppe ces ruines maudites, quand les rafales du vent d'ouest jettent jusqu'à elles l'humide poussière des vagues, pas un habitant de Chausey ne se hasarderait dans leur voisinage, pas un n'oserait s'exposer à voir les longues flammes rouges qui dansent dans la cour du vieux château, ou à entendre les gémissemens qui sortent des flancs du rocher pour se mêler aux fracas de la tempête.

Vers le commencement du XVI[e] siècle, Chausey, abandonné par les religieux, fut transformé en poste militaire, et devint propriété particulière peu de temps avant la révolution. Pendant nos guerres maritimes, une pauvre femme, veuve d'un marin, resta seule dans les bâtimens de la ferme, et sa présence les protégea sans doute contre les corsaires de Jersey et les contrebandiers, qui fréquentaient seuls alors ce petit archipel, leur intérêt personnel étant de ne pas en chasser une ménagère qui préparait souvent leurs repas. Après la paix, la *mère Lebuffe*, comme on l'appelle dans le pays, conserva la gestion de la ferme jusqu'au moment où son âge et ses infirmités lui rendirent cette occupation impossible. Elle vit encore aujourd'hui à Granville, d'une pension que lui fait son ancien maître pour récompenser ses longs et pénibles services. Aujourd'hui, Chausey ayant acquis plus

d'importance, on y entretient un régisseur spécialement chargé de surveiller le débit des boissons et comestibles. Sous ses ordres sont placés un chef de labour, un boulanger, deux garçons de ferme et deux femmes que regardent plus particulièrement le soin des bestiaux et le service intérieur. Le poste de régisseur de Chausey est très recherché, et donne lieu à autant d'intrigues que peut en susciter un portefeuille de ministre autour d'un roi constitutionnel. Aussi les révolutions ne sont pas rares dans ce petit gouvernement, et j'eus le plaisir d'en voir une se passer sous mes yeux. J'avais été reçu à mon arrivée par un ancien maître au cabotage, chargé depuis quelques années des hautes fonctions de lieutenant de M. Harasse. Peu de jours après, des rumeurs sourdes m'apprirent qu'il allait être remplacé. Effectivement, un beau matin *l'Utile*, petit caboteur qui fait le service de l'île, appareilla, l'emporta avec toute sa famille, et nous revint avec un autre régisseur. Ceux des gens de l'île qui avaient été les promoteurs de la mesure se donnèrent un mal incroyable pour faire du bruit en l'honneur du nouveau venu. Ils arborèrent des flammes le long de la perche aux signaux, tirèrent des coups de fusil et de pistolet, crièrent à se rompre la poitrine : Vive le gouverneur! Ils étaient deux ou trois, et pendant ce temps la population vaquait tranquillement à ses affaires, et n'interrompait pas un instant ses travaux journaliers. N'est-ce pas là en miniature l'histoire des trois quarts de nos grandes révolutions?

Outre les employés de la ferme, qui forment bande à part, Chausey nourrit trois classes bien distinctes d'habitans : les tailleurs de pierre, les pêcheurs et les *barilleurs*. De ces trois classes, celle qui doit sans contredit occuper le premier rang est la colonie de pêcheurs, dont les sept à huit familles habitent un petit cap de l'autre côté du port de Chausey. Un vieux bateau renversé au pied de quelque rocher forme le toit de leurs cabanes; des pierres liées par la boue argileuse du Sound servent à le rattacher à la terre, et dans une de ces cahutes de huit à dix pieds carrés, d'un mètre de haut, couche toute une famille, père et mère, filles et garçons, nièces et neveux, et souvent aussi les amis ou amies, attirés à Chausey par l'attrait d'une grande marée. Ce sont des habitans de Blainville, petit hâvre situé sur la côte de Normandie, qui viennent ainsi, tous les ans, s'établir à Chausey pour y pêcher des homards qui se mangent à Paris. Ils se servent à cet effet de casiers, espèces de mannes en forme de cône tronqué dont le sommet offre une ouverture disposée de telle sorte que le homard, une fois entré, ne peut plus sortir. Tous les quinze jours,

pendant la morte-eau, c'est-à-dire à l'époque où le flux et le reflux sont peu considérables, le produit de la pêche se transporte à Coutances, où des entrepreneurs l'achètent en gros, et l'expédient pour la capitale.

Le nombre des homards que chaque famille de pêcheurs prend dans une saison peut être évalué à mille ou douze cents. Ainsi, Chausey expédie annuellement huit à neuf mille de ces crustacés, dont le produit, payé à Coutances, est de 10 à 12,000 francs. On voit que chaque maître pêcheur retire à peine 13 à 1,400 francs de cette rude campagne qui dure près de neuf mois.

La pêche des chevrettes est abandonnée aux femmes, qui, au nombre de dix environ, se livrent à cette petite industrie. Armées de leurs *bouquetons*, elles parcourent les anfractuosités de l'archipel, fouillant sous les roches et dans les mares où se retirent ces petits crustacés, et peuvent, avec de l'activité, en recueillir quatre livres par jour. Mais cette pêche n'est possible que lorsque les marées sont assez considérables. Le produit total de la campagne ne peut guère être évalué au-delà de cinq à six cents livres par personne : c'est donc environ cinq mille livres de chevrettes que l'on tire tous les ans de Chausey, et dont la plus grande partie s'envoie également à Paris. Ce petit commerce rapporte aux Blainvilaises environ 800 francs par tête, à peu près 8,000 francs en tout.

J'aurais été fort embarrassé pour explorer les points extrêmes de l'archipel, si je n'avais trouvé parmi ces Blainvilais un patron qui se chargea d'être mon gondolier. C'était un bien digne homme que Hyacinthe; avec lui, je pouvais parcourir sans crainte les lagunes de ma Venise de rochers. D'une haute taille et d'une forme athlétique, il joignait à ces avantages, si précieux dans sa profession, une intelligence rare et un courage à toute épreuve. Toujours prêt à exposer sa vie pour sauver celle des autres, il a arraché à une mort certaine une vingtaine de personnes, sans jamais réclamer les récompenses que l'état accorde en pareil cas. L'année dernière seulement, un de ces actes de dévouement s'étant passé sous les yeux du commissaire de la marine, ce brave marin a reçu la médaille qu'il méritait à tant de titres.

Les tailleurs de pierre forment la seconde caste et la portion la plus considérable des habitans de Chausey. Les grands travaux exécutés depuis plusieurs années à Granville et à Saint-Malo ont rendu beaucoup d'activité à l'exploitation du granit de cet archipel, d'où Paris même a tiré la plupart des dalles qui pavent ses trottoirs. Pen-

dant mon séjour, le nombre de ces carriers était d'environ cent vingt ou cent trente, presque tous Bretons, et venus de Saint-Malo ou des alentours. Ils habitaient des baraques en planches dont une dizaine, groupées auprès du port Marie, composaient le petit hameau désigné sous le nom de *village des Malouins*. Deux de ces baraques étaient occupées par des cantines où on vendait du tabac, du cidre et de l'eau-de-vie; une troisième était consacrée à la forge. Chacune des autres servait de chambre à coucher à une quinzaine d'ouvriers, dont les lits s'élevaient par étages les uns au-dessus des autres. Presque toujours la femme de l'un d'eux, chargée de préparer la soupe pour la communauté, faisait partie de la chambrée, et sa couchette n'était séparée du reste de l'appartement que par un rideau de grosse toile.

Enfin nous reléguerons au dernier rang les *barilleurs*, ouvriers qui viennent tous les ans, des environs de Brest et de Cherbourg, récolter le varec ou goëmon qui couvre les rochers submergés de Chausey et le brûler pour en faire de la soude. A cet effet ils se dispersent sur divers points de l'archipel, par ateliers de six hommes, et construisent au centre du rayon qu'ils veulent exploiter une espèce de tanière où ils se retirent pendant la nuit. A mer basse, ils se rendent sur les rochers, les dépouillent de leurs fucus, et en forment de grands tas que soutiennent à la surface de l'eau les nombreuses vésicules aériennes de ces plantes marines. Ils dirigent ces espèces de radeaux vers le lieu qu'ils ont choisi, et, après avoir mis leur récolte hors de la portée des vagues, ils l'étendent sur la grève. Lorsque la dessiccation des fucus est complète, ils y mettent le feu et recueillent les cendres dans un petit fourneau où elles se fondent et se prennent en masses connues dans le commerce sous le nom de *soude de varec*. Les feux des barilleurs, avec leur clarté rougeâtre pendant la nuit, leurs longues colonnes de fumée pendant le jour, produisent, au milieu des rochers, un effet très pittoresque; mais l'odeur de cette fumée est des plus désagréables, et dans le pays on la regarde, bien à tort il est vrai, comme pouvant engendrer toute sorte de maladies.

On rencontre aussi quelquefois sur les points les plus isolés de l'archipel quelques familles de Jerseyens, venus soit pour ramasser du varec, qui leur sert à fumer leurs terres, soit pour se livrer en cachette à la pêche du poisson. Malheur à eux quand ils sont découverts par les garde-côtes, car leurs filets sont impitoyablement confisqués et leurs bateaux mis en fourrière! Souvent aussi les habitans de l'île se chargent de punir eux-mêmes ces maraudeurs. Pendant

mon séjour, il se passa un fait de ce genre qui faillit amener de véritables désordres. Des pêcheurs de Jersey étaient venus, pendant une grande marée, barrer le Port-Homard à deux pas des habitations. Des tailleurs de pierre se rendirent sur les lieux, s'emparèrent du poisson qui se trouva pris et dégradèrent les filets. Cet acte fut blâmé très vivement par plusieurs de leurs camarades, et, comme l'expédition avait eu lieu dans la nuit du samedi au dimanche, les discussions qui eurent lieu le soir à la cantine ne tardèrent pas à dégénérer en querelles. Les deux partis en vinrent aux mains, et le lendemain deux ouvriers étaient au lit des suites de la bataille. Les scènes de ce genre n'étaient rien moins que rares dans ce coin de terre isolé, où toute police est inconnue, et où ces hommes à peine civilisés peuvent, dès qu'il leur plaît, en appeler au droit du poing. Elles auraient été bien plus fréquentes encore sans la présence d'un ancien séminariste, appelé Lecam, qui, ne s'étant pas trouvé une vocation suffisante, avait jeté le froc aux orties pour s'enrôler parmi les tailleurs de pierre. Lecam, après avoir presque terminé ses études au séminaire, avait voyagé, couru les grandes villes et fréquenté les salles de spectacle. Aussi y avait-il un peu de confusion dans ses souvenirs, et rien n'était plus plaisant que de le voir entre deux adversaires cherchant à les réconcilier, citant à l'un Salomon et l'Ecclésiaste, à l'autre une tirade de drame moderne ou un couplet de vaudeville, et finissant presque toujours par amener un raccommodement. Son humeur joviale, son gosier infatigable, le faisaient rechercher par tous ses camarades, et, quand il était las de chanter, il se plaisait à soulever parmi eux des discussions philosophiques. J'entendais de ma chambre ces singuliers débats, et plus d'une fois, en écoutant les argumens que se portaient ces simples ouvriers, j'ai eu à admirer leur finesse et leur bon sens.

Ainsi les races normande et bretonne se donnent rendez-vous à Chausey, et chacune d'elles y conserve une physionomie et des mœurs qui les séparent autant que la différence des occupations. Les tailleurs de pierre mènent à peu près la vie de nos ouvriers de grandes villes; presque tous s'enivrent le dimanche et fêtent religieusement le lundi. Les pêcheurs sont aussi sobres que laborieux, tandis que les barilleurs semblent, par leurs habitudes de brutalité, justifier l'expression proverbiale : bête comme un barilleur. Pendant toute la belle saison, la surface étroite et accidentée de la Grande-Ile est animée par la présence de près de deux cents personnes. Soir et matin on voit les Blainvillaises se disperser sur les grèves de l'archipel, tandis que leurs pères

ou leurs maris détachent leurs canots du rivage et s'éloignent, chacun de son côté, dans la direction de ses casiers. Les feux des barilleurs jettent dans les airs leurs longues colonnes de fumée blanchâtre, ou brillent dans l'obscurité comme autant de phares. Du matin au soir, le fracas des pointes et du marteau se fait entendre au fond des carrières, sur le flanc des collines, et quelquefois les échos du rivage se renvoient le bruit sourd produit par l'explosion d'une mine. Mais sitôt que commencent les pluies de l'équinoxe d'automne, dès que le froid se fait sentir, ces populations nomades se dispersent. Les barilleurs s'éloignent les premiers; bientôt le nombre des carriers diminue; enfin les Blainvilais regagnent leur petit hâvre sablonneux, et pendant tout l'hiver il ne reste dans ces îles que les employés de la ferme et deux ou trois familles de tailleurs de pierre.

Mon arrivée dans l'île fit sensation : dès le jour même toute la petite république savait qu'un médecin allait séjourner quelque temps au milieu d'elle. Trois jours après, mes talens étaient mis à l'épreuve. Curieux de visiter les îles de l'ouest, je venais de dépasser le Genetaie lorsque je m'entendis appeler à grands cris. Bientôt je fus rejoint par un jeune homme qui, haletant et les larmes aux yeux, me supplia de venir donner mes soins à son père. Je me hâtai de revenir sur mes pas; il était temps. Peu familiarisé avec les marées, j'étais parti trop tard, l'heure du flux était venue, et déjà la mer couvrait des bancs de sable que je venais de traverser à pied sec. Dix minutes plus tard tout retour m'était fermé, et je me voyais, pour mon début, obligé de coucher à la belle étoile sans le malheur arrivé à ce pauvre patron de gabare. On ne m'avait pas exagéré son état. Son doigt avait été saisi par la corde d'un cabestan tandis qu'il chargeait une pierre de quelques mille livres, et l'articulation était largement ouverte. Je crus d'abord l'amputation inévitable; mais mutiler la main droite à un ouvrier, c'est lui ôter son gagne-pain. Tout devait être tenté pour conserver l'intégrité de ce membre. Bien que manquant des objets les plus indispensables pour un pansement régulier, j'essayai. Le succès fut des plus inespérés. Au bout de trois semaines, la plaie était cicatrisée, et maître Balüe conserva l'usage de son doigt.

Certes, c'était le cas de s'écrier avec notre grand Ambroise Paré : « Je le pansai, Dieu le guérit. » Cette cure ne m'en fit pas moins dans toute l'île une réputation colossale. Mes conseils étant d'ailleurs gratuits, je ne tardai pas à être assailli de consultations. C'était à croire que les habitans de Chausey profitaient de l'occasion pour être

malades. Mais ce n'était pas tout que de leur faire des ordonnances, il fallait qu'on pût les exécuter, et je fus d'abord embarrassé. S'il y a des cabaretiers à Chausey, on n'y trouve pas encore de pharmaciens. Heureusement que la flore de l'île vint à mon secours et me fournit les principaux élémens de ma matière médicale. Grace à la mauve, qui croît en abondance dans tout l'archipel, je ne manquai ni de cataplasmes ni de tisanes émollientes; la racine de patience, la bourrache, la menthe poivrée et le serpolet me servirent de médicamens toniques, sudorifiques et stimulans. Quand il fallut avoir recours à des moyens plus réellement pharmaceutiques, on les fit venir de la terre ferme. Je pus ainsi, pendant mon séjour, être réellement utile à ces braves gens, et mes soins me valurent toute leur affection. Aussi, le dimanche soir, quand leurs sentimens pour moi avaient été réchauffés par quelques libations, il n'aurait pas fallu venir me chercher querelle; l'île entière se serait levée comme un seul homme pour défendre *M. le docteur*.

Mais ce n'était ni de la statistique ni de la médecine que je venais faire à Chausey. La mer, voilà quel était le but de mon voyage. Je venais lui demander quelques-uns des secrets enfouis le long de ses grèves ou cachés sous ses flots. La création marine ne ressemble en rien à celle qui frappe nos yeux dans l'intérieur des continens, et nos ruisseaux, nos étangs comme nos plus larges fleuves, ne sauraient en donner une idée. A côté des monstres gigantesques que l'homme va dompter jusqu'au milieu de ses abîmes sans fond, à côté de ces productions innombrables qui viennent alimenter notre luxe ou flatter notre sensualité, et dont l'enfance elle-même connaît pour ainsi dire l'histoire, se trouvent des populations bien autrement curieuses peut-être, et dont on ignore généralement l'existence. Pour les observer, il n'est besoin ni des expéditions périlleuses qu'entraîne la pêche de la baleine ou de la morue, ni des immenses filets où se prennent les thons, les harengs, les maquereaux et cent autres poissons, ni de la drague pesante qui racle le fond de la mer pour en arracher ces milliers d'huîtres servies chaque jour sur nos tables; le simple casier de nos pêcheurs de homards n'est même pas nécessaire. Non; allez tout simplement vous promener le long de ces rivages que la mer vient d'abandonner. Un œil indifférent ou distrait n'y verrait que du sable, de la vase, des pierres. Mais baissez-vous, regardez à vos pieds, et partout la vie éclatera pour ainsi dire à vos regards en myriades d'êtres aux formes bizarres, à la nature ambiguë. Ce sont des corps organisés semblables à des pierres, des pierres qu'on

a promenées tour à tour du règne animal au règne végétal; ce sont des plantes si voisines des animaux, qu'elles ont été long-temps classées parmi eux; des animaux qui rappellent les plantes, qui en ont la tige, les rameaux, les fleurs, si bien que, pendant des siècles, les naturalistes ont cru à leur nature végétale. Les sables, la vase, s'agitent, traversés, fouillés, labourés en tout sens par les vers marins; les pierres se couvrent de mollusques, de polypiers, de zoophytes de toute espèce, et le rocher lui-même semble s'entr'ouvrir pour que des familles entières puissent trouver une retraite dans ses fentes étroites.

Dans les sciences physiques, l'homme dispose en quelque sorte de l'objet de ses recherches. Dans l'examen d'une machine, par exemple, il peut étudier successivement chacune des parties, se rendre compte de son action et juger de l'effet d'ensemble. Il n'en est plus de même dès qu'il s'agit des sciences d'observation, de la zoologie en particulier. Ici il faut attendre, épier la nature. Chez les animaux placés au sommet de l'échelle, la multiplicité des actes vitaux nous masque trop souvent la vérité, et il nous est impossible d'ailleurs d'imiter le physicien, d'isoler un de ces phénomènes, car aussitôt l'ensemble disparaît, l'animal meurt. Mais, à mesure que l'observateur descend dans l'échelle des êtres, il voit l'organisation se simplifier, et la vie, sans cesser d'être la même dans son essence, restreindre en quelque sorte ses manifestations. La machine animale, si l'on peut s'exprimer ainsi, se démonte pièce par pièce pour nous révéler le jeu de chacune d'elles, pour nous montrer les grandes lois physiologiques dégagées de tout phénomène accessoire. Or, ces lois sont les mêmes pour le mammifère le plus élevé et pour le dernier des zoophytes; pour l'homme, dont on étudie depuis des siècles l'anatomie si compliquée, et pour l'éponge, où tous les organes semblent se fondre en une seule masse homogène vivante dont la moindre parcelle jouit de toutes les facultés dévolues à l'ensemble. On comprend tout ce qu'il y a d'intérêt dans ces expériences que la nature semble avoir préparées de ses puissantes mains, tout ce qu'il y a d'avenir scientifique dans l'étude approfondie de ces êtres en apparence si méprisables. Aussi me tardait-il vivement de juger par mes yeux, et mon installation était à peine terminée, que je me mis de tout cœur à l'ouvrage.

J'étais surtout impatient de visiter le Sacaviron, chenal étroit qui sépare la Meule de l'Ile aux Oiseaux, et dont la richesse zoologique m'était connue de réputation. Le jour de la grande marée de juillet,

le temps était magnifique, et j'en profitai pour faire cette course. Figurez-vous une vallée étroite et profonde aux flancs escarpés, couverte de roches bouleversées dont le granit, récemment dépouillé de ses fucus par la serpe des barilleurs, réfléchissait les rayons d'un soleil brûlant. Au fond de cette gorge sauvage que l'Océan n'abandonne que trois ou quatre fois l'année, imaginez un petit ruisseau de cette belle eau de mer si fraîche, si limpide, roulant sur des cailloux que les fucus, les corallines, les spongodium et cent autres espèces d'algues, émaillaient de mille couleurs. C'est dans cette localité privilégiée où la moindre pierre est un monde que je pus contempler dans son incroyable variété l'empire des animaux marins inférieurs; c'est là que j'admirai dans tout leur éclat ces merveilles inconnues des profanes et dont nos somptueuses collections ne peuvent donner la moindre idée, car elles se flétrissent et disparaissent pour ainsi dire au sortir de leur élément. Les turbo, les buccins à la teinte brune ou blanchâtre, les *rissoa* à la petite coquille roulée en cornet, les *balanes* au test pyramidal, couvraient le dehors des rochers. Dans les endroits abrités, je découvrais de petites porcelaines roses, de grands *oscabrions* dont le dos est protégé par une cuirasse solide composée de pièces mobiles comme celles des anciens brassards; des *thétis*, espèces de limaces de mer d'un beau jaune orangé, portant sur le dos, tout-à-fait en arrière, leurs branchies en forme de buisson; des haliotides à l'écaille de nacre, qu'entoure un triple rang de franges. La voûte des petites cavernes formées par l'entassement des rochers était revêtue d'une couche mammelonnée d'*ascidies simples*, espèces de mollusques qui vivent et meurent sans changer de place; et de ce plafond d'un beau rouge vineux pendaient çà et là, comme autant de girandoles, des *clavellines* transparentes, des *botrilles* dont les familles agglomérées ont les couleurs et la translucidité de l'agathe. Sur les pierres les moins raboteuses, les *ascidies composées* étendaient leurs plaques luisantes, vertes, brunes, rouges, violettes, semées de figures d'une régularité géométrique, que dessinait chaque famille de ces êtres singuliers. Des milliers de zoophytes disputaient la place à ces animaux, qui tous appartiennent au grand embranchement des mollusques. Des étoiles de mer du plus beau carmin, des *ophyures* grisâtres aux cinq rayons grêles et allongés, se cachaient sous les pierres. Au-dessus, les *flustres* étalaient leurs petites raquettes pierreuses; les *sertulaires*, les *campanulaires*, élevaient leurs polypiers arborescens, semblables à des arbustes en miniature; les *eschares* tapissaient de leurs cellules

microscopiques les tiges et les feuilles des plantes marines; des éponges de toute nuance et de toute forme s'entrelaçaient aux branches des fucus, se collaient aux flancs des rochers et les couvraient de larges plaques ou de réseaux entrecroisés; çà et là, des *théties* montraient leurs lobes arrondis, hérissés de petites aiguilles, à côté des digitations des *alcyons* et des *lobulaires;* et quelquefois une *holothurie* blanchâtre, au corps allongé et polygonal, promenait ses pieds en suçoirs sur ces tapis vivans, en agitant sa couronne de tentacules ramifiés. Que les heures passèrent rapidement pour moi sur cette plage féconde, tandis que je garnissais mes boîtes et mes flacons! J'aurais voulu tout admirer à la fois, tout recueillir, tout emporter. Mais je dus bientôt songer au retour. Les longs rubans des laminaires, qui jusque-là s'étaient dirigés vers la mer, s'arrêtèrent un instant, se replièrent mollement sur eux-mêmes, et tournèrent enfin vers l'intérieur des terres leurs franges plissées, que faisait ondoyer un courant de plus en plus rapide. L'Océan reprenait possession de ses domaines. Il fallut céder et regagner mon canot, non sans m'être bien promis de revenir.

Les *annélides* me préoccupèrent surtout dans ces premières explorations. Je ne connaissais encore que par des gravures cette famille nombreuse, vulgairement désignée sous le nom de *vers marins*, et, si je m'étais fait une idée assez exacte de leur organisation, j'étais bien loin de soupçonner tout ce qu'il y a de curieux dans leur étude. Lorsque j'eus surpris dans leurs retraites obscures ces *polynoés* aux larges écailles brunâtres, ces *phyllodocés* aux cent anneaux du plus beau vert, ces *néréides* aux panaches de pourpre, ces *térébelles* qu'entourent comme un nuage mille câbles vivans qui leur servent de bras; lorsque j'eus vu se déployer sous mes yeux le riche éventail des *amphitrites*, alors je cessai de sourire, comme je l'avais fait tant de fois, en songeant qu'un naturaliste avait décoré deux de ces animaux des noms charmans de Mathilde et d'Herminie. Ces êtres si dédaignés me parurent dignes de cet hommage aussi bien que le plus brillant insecte, que la plus noble fleur. Qu'on ne me cite plus la violette comme un modèle de modestie. La coquette! la voyez-vous montrer de loin sa fraîche touffe de feuilles vertes et s'entourer de ce parfum suave qui vous invite à la cueillir? Plus habile que ses rivales, elle sait que le mystère est le plus grand des attraits, et que la rose elle-même perd à se montrer au grand jour. Aussi cherche-t-elle l'obscurité de nos bosquets, l'abri champêtre de nos haies; mais, comme la bergère de Virgile, elle ne se cache que pour se

faire trouver. Voyez, au contraire, nos annélides. Que leur manque-t-il pour briller à côté des plus magnifiques habitans de la terre ou des airs? Et pourtant elles fuient la lumière, elles se dérobent à nos yeux sans arrière-pensée, et le naturaliste seul connaît ces merveilles secrètes que recèlent les fentes des rochers, le sable et la vase des mers.

Vous riez de mon enthousiasme. Eh bien! venez juger par vous-même. Tout est disposé. Notre microscope, solidement assujéti, porte des verres dont le grossissement est de trente diamètres. Notre lampe à fond tournant donne une lumière presque aussi blanche que celle d'un bec de gaz : une grande lentille, montée sur un pied mobile, reçoit ses rayons et les concentre au foyer de notre instrument. Sur la platine du microscope, nous venons de placer une petite cuve de verre remplie d'eau de mer, où se débat une néréide. Voyez comme elle s'indigne de cette captivité! comme ses nombreux anneaux se contractent, s'allongent, se tordent en spirale, et à chaque mouvement nous renvoient des jets de lumière où toutes les nuances du prisme se mêlent aux reflets de l'or et de l'acier bruni! Impossible de distinguer le moindre détail au milieu de cette agitation désordonnée. Mais elle se calme; hâtez-vous. La voilà qui rampe sur le fond du vase en agitant ses mille pattes, formées de larges palettes d'où sortent des faisceaux de dards. Voyez ces admirables panaches qui se développent sur ses deux flancs! Ce sont ses branchies, ses organes de respiration, que gonfle en les colorant un sang vermeil dont vous pouvez suivre la marche tout le long de ce grand vaisseau dorsal. Regardez cette tête qu'émaillent de si vives couleurs et que couronnent ces points oculaires d'un noir foncé. Voyez ces longues antennes, organes délicats du toucher; au milieu et au dessous d'elles, voici la bouche, qui ne semble d'abord être qu'une ouverture assez irrégulièrement plissée. Mais épiez-la quelques instans. Tenez, la voilà qui s'ouvre et projette en avant une longue trompe rosée, garnie de fortes mâchoires, trompe dont le diamètre égale celui du corps qui la renferme, et qui rentre presque aussitôt dans son étui vivant. Eh bien! n'est-ce pas merveilleux? Est-il un animal qui puisse lui disputer le prix de la parure? Et le corselet du plus riche coléoptère, les ailes diaprées du papillon, la gorge chatoyante du colibri, ne pâlissent-ils pas à côté de ces jeux de lumière courant par larges plaques sur ces anneaux, sur ces soies dorées, sur ces franges d'ambre et de corail?

Examinons à leur tour ces deux *cirrhatules* qui, toutes deux, ap-

partiennent à la même espèce, bien que leur couleur soit si différente. Celle-là, prise sous une pierre qu'un flot rapide lave plusieurs fois par jour, est d'un rouge sombre relevé par des teintes dorées. Celle-ci, trouvée dans le limon que recouvrait une prairie de zostères, semble avoir emprunté au sol qu'elle habitait ce noir profond et velouté d'où partent des reflets bleuâtres et irisés. Chez elles, plus de panaches branchiaux, mais de longs filamens qui se meuvent de toutes parts autour d'elles, et qu'elles étendent au loin comme autant de cordages animés. Ce sont à la fois des bras et des branchies, et le sang qui les remplit et les abandonne tour à tour leur communique une belle teinte d'un rouge carmin, ou laisse après lui une couleur d'un jaune pâle. Voyez comme elles allongent leur mufle pointu surmonté d'un double œil en fer à cheval, comme elles se ramassent pour échapper à l'éclat inaccoutumé de la lumière qui les frappe. Peut-être aurai-je un jour de bien curieuses choses à vous dire sur les moyens employés par la nature pour assurer leur propagation; mais de nouvelles recherches sont nécessaires pour confirmer les observations que j'ai déjà recueillies sur ce sujet.

Prenons maintenant des verres dont le pouvoir amplifiant soit plus considérable, éloignons un peu notre lampe, de manière à recevoir ses rayons sur le miroir réflecteur de notre microscope, et examinons quelques poils pris sur les animaux que nous venons de voir. Chaque annélide en porte un ou deux faisceaux au bord externe de ses pattes, et ces soies plus fines, mais bien plus raides qu'un cheveu, semblent disposées des deux côtés de l'animal pour le protéger contre ses ennemis. Un seul regard va confirmer cette idée. Il n'est peut-être pas d'arme blanche inventée par le génie meurtrier de l'homme dont on n'eût pu trouver ici le modèle. Voilà des lames recourbées dont la pointe présente un double tranchant prolongé, tantôt sur le bord concave, comme dans le yatagan des Arabes, tantôt sur le côté convexe, comme dans le cimeterre oriental. En voici qui rappellent la latte de nos cuirassiers, le sabre-poignard des artilleurs, ou le sabre-baïonnette des tirailleurs de Vincennes. Et puis ce sont des harpons, des hameçons, des lames tranchantes de toute forme, légèrement soudées à l'extrémité d'une tige aiguë. Ces pièces mobiles sont destinées à rester dans le corps de l'ennemi, tandis que le manche qui les supportait deviendra une longue pique tout aussi acérée qu'auparavant. Voici encore des poignards droits ou ondulés, des crocs tranchans, des flèches barbelées à rebours pour mieux déchirer la plaie, et qu'une gaîne protectrice entoure

soigneusement, de peur que leurs fines dentelures ne viennent à s'émousser par le frottement ou à se briser dans quelque choc imprévu. Enfin, si l'ennemi méprise ses premières blessures et ces armes qui l'atteignent de loin, voilà que de chaque pied va sortir un épieu plus court, mais aussi plus fort, plus solide, et que des muscles particuliers mettent en jeu dès qu'il s'agit de combattre tout-à-fait corps à corps.

Ce n'est pas sans raison que la nature a doté nos amazones de ces armes plus brillantes, plus acérées que celles d'aucun paladin. Destinées à vivre de rapine, en butte aux attaques de mille ennemis, elles en avaient besoin doublement pour attaquer et pour se défendre. Presque toutes se nourrissent de proies vivantes. Les unes, placées en embuscade, attendent au passage les petits crustacés, les *planariées* ou autres petits animaux, les saisissent avec leur trompe ou les enlacent de leurs mille bras. D'autres, plus actives, les poursuivent dans le sable ou à travers les touffes de corallines, de nullipores et autres plantes marines. Quelques-unes se fixent sur des coquilles, les perforent, et dévorent ensuite l'animal qu'elles renferment. Les *hermelles*, espèce d'annélides tubicoles, font ainsi de grands ravages sur les bancs d'huîtres, et ont déjà détruit plusieurs colonies de ce mollusque si cher aux gourmets. A leur tour, les annélides sont chassées par une multitude d'animaux carnassiers. Les poissons leur font une rude guerre, et, si quelque imprudente abandonne ses retraites souterraines, si le mouvement des vagues la met à découvert, il est rare qu'elle échappe à la dent meurtrière des merlans, des congres, des soles, des plies. On assure que ces dernières savent très bien les déterrer en fouillant dans le sable. C'est encore ce que font les turbo et les buccins. Les crabes, les homards et un grand nombre d'autres crustacés sont aussi pour elles des ennemis d'autant plus redoutables que, protégés par une cuirasse solide, ils se trouvent entièrement à l'abri de leurs armes.

C'était avec un vif sentiment de curiosité que, dans mes longues promenades, j'étudiais les mœurs de ces peuplades ennemies, que j'assistais à des escarmouches presque toujours terminées par un repas dont le vaincu faisait personnellement les frais. Souvent je m'amusais à les provoquer. Un jour, entre autres, j'avais jeté une grosse *arénicole* dans une mare de quelques pieds d'étendue. Une bande de petites chevrettes, qui semblaient se prélasser dans leur belle eau de mer, s'éparpilla d'abord, effrayée par le bruit que fit en tombant ce corps étranger; mais, au bout d'un instant, elles se rassu-

rèrent, et, tandis que l'annélide cherchait à s'enfoncer dans le sable, une des plus jeunes, et par conséquent des plus téméraires, la saisit par le milieu du corps. Enhardies par cet exemple, les autres ne tardèrent pas à l'imiter, et la pauvre arénicole fut tiraillée en tout sens, jusqu'à ce qu'une grosse chevrette, s'élançant comme un trait de derrière un groupe de corallines, vint disperser ses compagnes plus faibles, et s'approprier le butin. Mais je vis bientôt qu'elle aurait à partager; de tous côtés le sable s'agitait, et il en sortit une vingtaine de petits turbo et buccins qui, avertis du voisinage d'une proie, voulaient avoir part au festin. Sans hésiter, ils se dirigèrent en ligne droite vers l'arénicole, dont le corps fut en un clin d'œil couvert de ces mollusques voraces. Je croyais son sort définitivement fixé, quand un petit crabe *mœnade* sortit de dessous une pierre, vint chasser la chevrette, et, se mettant à entraîner l'annélide, en détacha presque tous les turbo, qui se hâtèrent de rentrer dans le sable. Il ne jouit pas long-temps de son triomphe, un gros crabe tourteau parut à son tour sur la scène, et le pauvre petit mœnade dut se hâter de battre en retraite pour échapper à ses redoutables pinces. Toutefois, il ne perdit pas de vue le mets friand dont il avait goûté, et, mettant à profit un moment où le tourteau, effrayé ou attiré par je ne sais quoi, s'était éloigné, il s'élança rapidement, saisit cette arénicole tant disputée, et alla, pour plus de sûreté, la manger au sec, à quelque distance de la mare.

Les premiers temps de mon séjour à Chausey furent employés à prendre une idée générale de la faune du pays, et, parmi les espèces qui passèrent alors sous mes yeux, il s'en trouva bon nombre de nouvelles. Si j'eusse voulu me livrer à ce genre de recherches, je serais certainement revenu avec une ample moisson; mais j'avoue que je n'ai jamais eu ni beaucoup de goût, ni beaucoup d'estime pour cette science, qui se borne à regarder l'extérieur d'un animal, puis à le piquer sur un liége ou à le mettre en bocal, en collant au-dessous une étiquette. Sans doute un premier travail d'inventaire était indispensable, et je suis loin de nier tout ce que nous devons de reconnaissance aux patiens et laborieux observateurs qui ont dressé le catalogue raisonné des espèces vivantes. Cependant réduire la zoologie à ce rôle de commissaire-priseur serait une erreur des plus grandes. Celui qui ne connaît d'un animal que le nom et la place qui lui revient dans un système de nomenclature plus ou moins bien assis, ne mérite pas plus le titre de naturaliste qu'un garçon de bibliothèque n'est digne de l'épithète de savant parce qu'il sait par cœur

le titre de ses livres, leur numéro d'ordre et la case où ils sont logés. Non; qu'il s'agisse d'un livre ou d'un animal, il faut aller plus loin que la reliure, il faut pénétrer sous l'enveloppe extérieure. Rechercher les rapports des êtres organisés et ceux qui les rattachent au règne inorganique; étudier le jeu des organes, instrumens animés de ces mystérieux liens; pénétrer dans leur mécanisme, les suivre dans leurs modifications, afin de saisir, s'il est possible, ce qu'ils ont d'essentiel ou d'accessoire; remonter enfin de tous ces effets à la cause et pénétrer peut-être un jour les arcanes de la vie; voilà la grande, la vraie zoologie, celle vers qui doivent converger toutes les autres branches des sciences naturelles. Voilà le but, tout le reste n'est que moyens.

Donc, sans repousser les espèces nouvelles appartenant à des genres connus, j'étais loin de courir après elles. Je venais surtout faire de l'anatomie et de la physiologie, et un travail de ce genre ne devait rien perdre à être exécuté sur une espèce connue. Mais, à cet égard, je fus favorisé d'une manière inattendue. Je découvris des types entièrement nouveaux, ou des espèces appartenant à des genres jusqu'à ce jour inconnus dans nos mers, et dont par suite on n'avait pu étudier l'organisation.

L'esprit humain est ainsi fait qu'il semble avoir en horreur les choses faciles. Dans les arts, dans les sciences, partout il se montre le même. Qu'un problème nouveau soit posé, vous le verrez inventer vingt solutions avant de rencontrer la plus simple. Les naturalistes se gardent bien de déroger à cette loi de notre nature. Grace à leurs soins, le Muséum du Jardin-des-Plantes est devenu une arche de Noé, où semblent se donner rendez-vous les êtres vivans des quatre coins du globe. Tout s'y trouve, tout, excepté les animaux qui peuplent nos forêts et nos prairies; tout, sauf les habitans de nos Vosges, de nos Cévennes, de nos montagnes d'Auvergne ou du Dauphiné. Le desman de la Sibérie était connu plus d'un demi-siècle avant celui des Pyrénées. Ce dédain pour ce qui nous entoure a surtout frappé notre littoral. Tandis que la drague des voyageurs se promène autour des Moluques, des Philippines ou des Antilles, on connaît à peine les productions marines de la Manche et des golfes de Gascogne ou de Lyon. Aussi n'est-il pas besoin de faire quelques mille lieues pour trouver des espèces nouvelles. Pas un naturaliste n'est allé passer quelques jours sur nos côtes sans avoir eu ce plaisir.

Laissez-moi vous entretenir un moment d'un de ces zoophytes cachés jusqu'à ce jour dans le sable de Chausey. Amour-propre d'in-

venteur à part, il le mérite à plus d'un titre. C'est une espèce de *synapte*, genre de la famille des holothuries, dont les représentans n'avaient encore été rencontrés que dans les mers de l'Inde ou de l'Amérique. Figurez-vous un cylindre de cristal rosé, ayant quelquefois jusqu'à dix-huit pouces de long sur plus d'un pouce de diamètre, parcouru dans toute sa longueur par cinq petits rubans de soie blanche, et surmonté d'une fleur vivante dont les douze pétales, d'un blanc mat, se recourbent gracieusement en arrière. Au milieu de ces tissus, dont la délicatesse semble défier les produits les plus raffinés de notre industrie, placez un intestin de la gaze la plus ténue, gorgé d'un bout à l'autre de gros grains de granit dont l'œil distingue parfaitement les pointes vives et les arêtes tranchantes. Voilà ce qui me frappa tout d'abord dans cet animal, qui semble n'avoir littéralement d'autre nourriture que le sable grossier qui l'entoure. Et puis, quand, armé du scalpel et du microscope, je pénétrai dans son organisation, que de merveilles inattendues! Dans ce corps, dont les parois avaient à peine un demi-millimètre d'épaisseur, je distinguai sept couches de tissus distincts, une peau, des muscles, des membranes. Sur ces tentacules pétaloïdes, j'aperçus des ventouses qui permettaient à la synapte de s'élever contre la surface polie d'un vase en cristal. Enfin cet être, si dénué en apparence de tout moyen d'attaque ou de défense, se montra protégé par de très petits boucliers calcaires hérissés de doubles hameçons dont les pointes, dentelées comme des flèches de Caraïbe, avaient prise jusque sur mes mains.

Lorsque je conservais pendant quelque temps des synaptes vivantes dans un vase d'eau de mer, je les voyais se morceler d'elles-mêmes. Elles renflaient leur partie postérieure en y accumulant l'eau qui circule sans cesse entre l'intestin et les tégumens; bientôt un étranglement se formait, et la séparation avait lieu brusquement. Le jeûne était la seule cause de ces amputations spontanées. On dirait que l'animal, sentant qu'il ne peut se nourrir tout entier, retranche successivement les parties dont l'entretien coûterait trop à l'ensemble, à peu près comme on chasse les bouches inutiles d'une ville assiégée. Singulier moyen de combattre la famine, et qu'il emploie jusqu'au dernier moment; car au bout de quelques jours il ne restait souvent qu'un petit ballon sphérique couronné par les tentacules. La synapte, pour conserver la vie à sa tête, s'était peu à peu retranché tout le corps.

Dans un de ses hymnes sacrés le prophète s'écrie : « Les cieux

racontent ta gloire, ô Jéhovah! » Et certes il n'est personne qui n'ait élevé ses pensées au-dessus des choses de la terre alors que, par une belle nuit d'été, les étoiles se détachent comme des diamans sur l'azur foncé de la voûte céleste, et nous dardent leur scintillante lumière. Il n'est personne qui, au lever du soleil, n'ait senti se réveiller en lui quelque chose de semblable à ce qu'éprouva le philosophe de Ferney, lorsqu'assistant pour la première fois à ce magique spectacle il fléchit le genou devant la majesté du Créateur, et laissa échapper ces paroles : « Mon Dieu, vous êtes grand! Qui pourrait ne pas croire en vous? » Cependant la contemplation des phénomènes célestes soulève peut-être, à côté du sentiment de l'admiration, des pensées moins réellement religieuses. Dans leurs mouvemens immuables, la fatalité semble se révéler à chaque pas, et de là cette croyance à l'astrologie, si répandue chez tant de nations éclairées. Les découvertes de la science moderne, en détruisant ce qu'il y avait de superstitieux dans ces applications de l'astronomie, n'ont peut-être que confirmé ce caractère général. On dirait que les lois admirables révélées par les Képler et les Newton nous montrent encore mieux la nécessité comme déterminant seule les mouvemens de ces mondes; et qu'est-il besoin d'une intelligence supérieure pour régler ce qui est nécessaire? Aussi trouvons-nous des noms glorieux en astronomie inscrits dans le dictionnaire des athées. Au contraire, celui qui étudie les êtres vivans se heurte à chaque instant contre un si grand nombre de faits inattendus, qu'il peut être tenté d'abord de croire au désordre. Mais, à mesure qu'il avance dans cette carrière où la nature revêt si souvent l'apparence du merveilleux, les lacunes se remplissent, les rapports se manifestent, les contrastes les plus choquans s'harmonisent, et si quelque fait vient encore froisser ses idées générales, si ses théories les plus rationnelles s'écroulent devant une réalité qu'il n'a pu prévoir, il n'en retrouve pas moins partout la trace de cette main toute sage et toute-puissante qui a répandu la vie à la surface de notre globe et réglé son développement. Aussi ne voyons-nous rien d'extraordinaire dans les cris d'adoration qui échappent à Linné dès le début de son immortel *Système de la nature*, et nous comprenons très bien qu'un illustre naturaliste ait commencé et fini l'un de ses derniers ouvrages par cette exclamation : « Gloire à Dieu! »

Lorsqu'après une journée péniblement employée à fouiller les sables, à retourner des quartiers de roche, j'étais rentré à la ferme, et qu'un repas frugal avait réparé mes forces, je me préparais au

travail en allant voir, du haut du Mont-de-Bretagne, la brume du soir descendre peu à peu sur les îles les plus voisines, et je regagnais ensuite mon réduit solitaire. Quelque temps encore j'entendais les chants de maître Lecam répétés en chœur par ses camarades, ou la rumeur des disputes enfantées par les fumées du cidre; mais ces bruits tombaient un à un, s'éloignaient dans la direction du village des Malouins, et bientôt le silence solennel de la nuit n'était plus troublé que par le mugissement lointain de la vague heurtant la pointe du port Marie, ou les rafales du vent d'ouest m'apportant le bruit du ressac des Epails. Alors ma table de quatre pieds carrés, couverte des produits de ma chasse, devenait pour moi un monde bien autrement attrayant que les somptueux spectacles offerts à la même heure, par nos grandes cités, à leurs riches oisifs. Les pinces, les pointes, le compresseur, fixaient les objets de mes recherches; la loupe, le microscope, m'ouvraient le monde des infiniment petits; le crayon, le pinceau, reproduisaient leurs images en croquis destinés à être terminés plus tard; la plume courant sur le papier traçait à la hâte les notes nécessaires pour fixer mes souvenirs. Je voyais les faits s'enchaîner aux faits, je sentais la pensée éveiller la pensée; et, dans cette réaction de l'observation sur l'intelligence, de l'intelligence sur l'observation, se révélaient à moi des jouissances indicibles. Oui, dans ce petit coin du globe dont l'aspect désolé n'éveille d'abord que de sombres impressions, dans cette grande chambre dont le froid et l'humidité semblaient se disputer l'atmosphère, au milieu de cette absence de tout bien-être matériel, j'ai éprouvé, je puis le dire, les joies les plus complètes, les plus entières dont la vie m'ait encore laissé le souvenir. Et lorsque, remontant à l'origine de toutes ces harmonies, je retrouvais toujours l'éternelle puissance comme point de départ de cette admirable chaîne; lorsque, de merveilles en merveilles, la création élevait ma pensée jusqu'au Créateur, ah! c'était du fond de mon ame que je l'adorais dans ses œuvres, et que je m'écriais : « Gloire à Dieu! »

Et maintenant vous comprendrez sans peine combien je m'oubliais facilement au milieu de ces travaux. Souvent je ne regagnais mon lit suspendu que lorsque mes doigts, engourdis par le froid, ne pouvaient plus manier mes instrumens avec la précision nécessaire. Souvent les Blainvilais, dont les cabanes étaient placées en face de ma fenêtre, s'étonnèrent de retrouver à trois heures du matin la clarté de ma lampe, qu'ils avaient aperçue avant de s'endormir. Des souvenirs que mon séjour pourra laisser à Chausey, celui-ci sera un

des plus durables. Ces bonnes gens croyaient que je vivais sans sommeil, et plus d'un m'en a témoigné son étonnement avec une parfaite naïveté.

Peut-être sera-t-on surpris de m'entendre parler de froid et d'humidité, en songeant que j'étais à Chausey pendant les mois de juillet et d'août. Mais qu'on se rappelle ce que fut à Paris l'été de 1841, et qu'on songe que je me trouvais en pleine mer, à trois lieues de cette côte occidentale de la France où même dans les années ordinaires un beau jour est presque chose rare. A peine ai-je vu six à sept fois le soleil pendant mes trois mois de séjour. La pluie ou la bruine ont été les compagnes fidèles de presque toutes mes courses. Souvent je suis rentré mouillé de telle sorte, que, faute d'habits de rechange, j'étais forcé d'attendre dans mon lit que le feu de la ferme eût séché mes vêtemens. Le vent du sud-ouest, frappant en plein sur ma porte, en avait si bien relâché les jointures, qu'à la moindre averse j'étais inondé. Peu de jours après mon arrivée, je m'éveillai un beau matin avec six pouces d'eau sous mon lit. Pour éviter d'être entièrement envahi, je dus faire un trou au plancher dans l'endroit le plus déclive, et, grace à cette précaution, je n'eus plus chez moi qu'une rivière au lieu d'un lac. Tous mes instrumens d'acier se couvrirent de rouille, le miroir métallique de ma camera lucida fut entièrement perdu, et j'eus quelque peine à protéger le cuivre de mon microscope. Le sel fondait dans ma salière, et une livre de sucre oubliée pendant quinze jours au fond de mon armoire se trouvait, au bout de ce temps, convertie en sirop.

Mais ces désagrémens étaient bien vite oubliés, lorsque, par une grande marée de nouvelle ou de pleine lune, je montais dès le matin dans le bateau de maître Hyacinthe, et me faisais transporter à l'Enseigne, aux Corbières ou à l'Ile aux Oiseaux. Pour atteindre jusqu'aux zones basses que je voulais explorer, j'avais à faire des trajets souvent assez longs et toujours pénibles, tantôt sur des bancs de vase où j'enfonçais jusqu'à mi-jambe, tantôt à travers des roches entassées et couvertes de fucus. C'est ici surtout que mes habitudes d'enfance et mon pied de montagnard me furent utiles. Je me tirais glorieusement de ces mauvais pas, et souvent mes braves pêcheurs parurent tout surpris de voir un *monsieur* franchir avec rapidité ces roches escarpées ou ces pentes glissantes. Arrivé sur le bord de l'eau, je commençais à rouler des pierres, et, comme les plus grosses me cachaient d'ordinaire les animaux les plus curieux, j'y employais toutes mes forces. L'épiderme de mes mains s'usait bien vite contre les

petites balanes qui les couvrent et changent leur surface en une véritable râpe. Au bout de deux jours d'exercice, il était tellement aminci, que le moindre contact devenait douloureux. Alors je me rabattais sur les sables, dont j'ai certainement remué quelques centaines de charretées. Deux pelles en fer sorties des ateliers de l'île furent tordues ou brisées dans ces explorations; la troisième résista. mais aussi dix livres de fer environ avaient été employées à fabriquer sa large spatule, terminée par une pointe en acier, et son manche épais d'un demi-pouce. Cet instrument, quoique un peu lourd, m'a été fort utile, et je le recommande aux naturalistes explorateurs des côtes.

Un exercice violent sur le bord de la mer vaut au moins, comme assaisonnement, les jeux du cirque et les bains de l'Eurotas : je revenais de ces excursions avec un véritable appétit de Spartiate. On comprend que le menu de mon dîner ne variait guère. Le homard formait presque toujours le plat de résistance, et remplaçait pour moi le bouilli classique des petits ménages. La bonne Normande qui faisait à mes dépens son apprentissage de cordon bleu y joignait d'ordinaire un merlan ou une plie, pêchés le matin même. Tous les dix ou douze jours il m'arrivait du continent un peu de viande fraîche, et jamais habitué des salons de Véry ou des *Frères Provençaux* ne s'est promis plus de jouissances gastronomiques à l'aspect du plus succulent chef-d'œuvre culinaire, que moi en voyant fumer sur ma table un morceau de bœuf ou de mouton bouilli. Parfois un pêcheur reconnaissant payait mes consultations d'une assiette de chevrettes, préparées et choisies bien mieux que chez Chevet, ou bien le brave Balüe m'apportait de la terre ferme une assiette d'artichauts, en souvenir du doigt que je lui avais conservé. Le cidre aigrelet de la ferme arrosait ces mets peu recherchés, et j'ajoutais à cette liqueur débilitante quelques verres du vin qui se vendait dans l'île sous lenom pompeux de Bordeaux.

Ce genre de vie, si varié dans son uniformité, était interrompu de temps en temps par les visites des cotres. C'était alors jour de vacance. Mon couvert était toujours mis à bord, et je n'étais pas fâché de rentrer pour quelques heures dans le monde civilisé. Quelquefois ils arrivaient portant de gais passagers que l'attrait d'une partie de pêche engageait à braver le mal de mer. Un jour même *l'Espiègle* débarqua sur Chausey quelques bonnes mère de famille et un essaim de jeunes filles rieuses, toutes fières d'une traversée dont rien n'avait troublé les plaisirs. Il me serait difficile de dire ce que j'éprouvai en

les aidant à sortir du canot et à gravir les rochers du débarcadère. A moi pauvre ermite, qui depuis trois mois n'avais sous les yeux que les robustes Blainvilaises ou les femmes des carriers, toutes parurent aimables et jolies. L'étaient-elles? Je n'en sais rien; je ne les ai pas revues.

C'est que ma vie active et solitaire me rendait accessible à une foule d'impressions qu'on oublie facilement dans le commerce du monde. Au physique, au moral, j'avais retrouvé l'activité surabondante de la première jeunesse. J'éprouvais un plaisir d'enfant à franchir des barrières, à gravir les rochers les plus escarpés par les passages les plus difficiles. Lorsque du haut d'une colline ou sur une belle grève je contemplais l'horizon sans fin de la mer, lorsque j'écoutais ces mille bruits semblables à autant de voix conversant dans une langue inconnue, je sentais ma poitrine se gonfler et mon cœur battre sous l'impression de ces pensers à la fois vagues et ardens dont nos plus jeunes années nous ont laissé à tous le souvenir. Souvent j'étais obligé d'en appeler à la froide raison pour me rendre maître de la folle du logis, et pour ramener à son poste auprès de *la bête l'autre* qui voulait aller je ne sais où.

Cependant le temps s'écoulait : mes cahiers étaient couverts de notes, mes cartons remplis de dessins et de croquis. J'avais terminé celles de mes recherches qui m'offraient le plus d'intérêt, et, au moment d'en entreprendre de nouvelles, j'éprouvai dans toute sa force le pénible sentiment de la solitude. Le mal du pays me gagnait. Je ne luttai pas long-temps. J'emballai de nouveau livres, instrumens, collections, et pris passage à bord de *la Della*, une des gabares qui transportent à Saint-Malo le produit des carrières de Chausey.

C'était par un de ces beaux jours si rares aux approches de l'équinoxe, qui semblent tenir à la fois de l'été qui finit et de l'automne qui commence. Le soleil brillait dans un ciel d'un bleu profond, parsemé de quelques légers nuages. La mer était belle, et ses vagues allongées fuyaient devant une légère brise du nord-est. Nous sortîmes sans peine du Sound et fûmes bientôt en pleine mer. Malgré la lourde charge qui remplissait sa cale, *la Della* filait rapidement, et, à mesure qu'elle s'éloignait du rivage, mon œil embrassait l'ensemble de cet archipel, dont je connaissais pour ainsi dire les moindres recoins. En face de moi se trouvait la Grande-Ile, avec son vieux château dominant le Port Homard, avec le grand et le petit Épail qui s'avançaient dans la mer comme de gigantesques lames d'épée. A droite, l'Ile-Longue, les Deux-Romonts, disparaissaient à

demi dans un nuage de fumée s'échappant en tourbillons des feux allumés par les barilleurs. A gauche, je voyais se prolonger la chaîne des grandes îles : la Genetaie avec ses hautes pierres levées, la Houssaie avec ses houssetons, les Corbières et leur ceinture de roches à fleur d'eau, la Meule et l'Ile aux Oiseaux, qui me rappelaient le Sacaviron et ses riches productions marines. Peu à peu, ces masses, d'abord distinctes, se confondirent. Le soleil baissait, et la brume du soir descendait sur Chausey comme un voile de gaze que ses derniers rayons coloraient d'une teinte rosée. Bientôt tout s'effaça : la terre et le ciel se confondirent à l'horizon, et Chausey disparut à mes regards peut-être pour toujours. A ce moment, j'éprouvai un sentiment profond de tristesse. Sur ces roches isolées, j'avais passé de bien douces heures, et savais-je ce que me gardait le monde où j'allais rentrer?

Cependant le vent était tombé et la gabare ne gouvernait plus. Il fallut jeter l'ancre et attendre. Le lendemain, *la Della* avait repris sa course, et nous longions à demi-lieue de distance la côte de Cancale, dont les collines semées de bouquets d'arbres et de maisons de campagne s'empourpraient aux rayons du soleil levant. Peu après, nous doublions le Petit-Bé, écueil isolé toujours battu par les vagues, où doit reposer un jour un illustre écrivain qui s'est fait creuser une tombe au sommet de ce rocher, comme s'il n'avait pas assez de toutes les agitations d'une vie si bien remplie, comme s'il voulait, même après sa mort, se mêler aux tempêtes de ce monde. Nous étions devant Saint-Malo, dont les noires maisons de granit, échelonnées à cent pieds au-dessus des vagues, semblaient autant de vigies épiant au loin une voile anglaise et prêtes à pousser le cri d'abordage. Quelques instans après, *la Della* jetait l'ancre, et je me retrouvais en terre ferme, dans la patrie de Duguay-Trouin et de Robert Surkouff.

A. DE QUATREFAGES.

L'OBLAT.

DEUXIÈME PARTIE.[1]

III.

A dix lieues de Paris, dans les riches plaines de l'ancien duché de Valois et aux environs d'Ermenonville, il existe, au milieu des bois, un vaste édifice dont la construction date du dernier siècle. A l'entour gisent d'immenses ruines, des marbres brisés, des sculptures mutilées et verdâtres; quelques colonnes sont encore debout parmi ces décombres, dont la masse entière est dominée par une svelte tourelle. Cet édifice est le palais abbatial, et ces ruines, tout ce qui reste de l'antique monastère de Châalis.

L'abbaye de Châalis, fondée par le roi Louis-le-Gros, appartenait à des moines de l'ordre de Citeaux et de la filiation de Pontigny. Les guerres civiles, les invasions étrangères, toutes les sanglantes réactions dont le duché de Valois fut le théâtre pendant trois siècles, avaient laissé debout et dans toute sa splendeur cette maison, qui présentait des chefs-d'œuvre d'architecture de toutes les époques.

(1) Voyez la livraison du 1er avril.

Quelques années avant la révolution, elle était encore un des plus beaux monumens religieux des environs de Paris. Les bénédictins de Châalis ne pratiquaient point les mêmes austérités que les moines réformés de l'ordre de Citeaux. Ils n'observaient pas, comme les feuillans, une continuelle abstinence, un silence perpétuel; ils ne dormaient pas sur un sac de paille et ne se levaient pas au milieu de la nuit pour dire l'office, comme les trappistes. Le travail intellectuel, les savantes études, n'étaient pas non plus d'obligation chez eux comme dans les congrégations de Saint-Maur et de Cluny. Leur vie, exempte de ces mortifications incessantes, de ces patiens labeurs, devait, selon l'esprit de la règle, s'écouler dans la simple observation des trois vœux religieux.

L'abbé Girou ne s'était pas trompé dans ses prévisions : son élève n'éprouva, en arrivant au seuil de l'abbaye de Châalis, aucune de ces défaillances qui saisissent les ames les plus ferventes au moment de quitter le monde dont elles emportent quelque souvenir. Estève n'avait pas même entrevu ce monde auquel il allait renoncer; rien n'existait pour lui hors du cloître, rien qu'une maison solitaire où vivaient une sainte femme, un vieux prêtre, objets de sa vénération et de son amour. Son cœur se les rappelait sans cesse, mais il se résignait avec une pieuse soumission à la volonté de sa mère, qui l'avait éloigné d'elle pour le donner tout entier à Dieu. Mme Godefroi avait religieusement rempli sa promesse; sans s'arrêter, sans se détourner un moment pour embrasser sa famille, elle avait conduit Estève à l'abbaye de Châalis. Là, au moment de le quitter, elle se souvint encore des dernières recommandations de sa sœur, et, contenant ses inquiétudes, ses funestes prévisions, elle dit simplement au pauvre oblat : — Mon cher enfant, vous voici dans la retraite que votre mère a choisie pour vous mettre à l'abri des vicissitudes qui troublent notre vie ici-bas. Sans doute, vous y trouverez la paix, un inaltérable bonheur. Si parfois, cependant, vous ressentiez quelque affliction, s'il y avait dans votre existence des jours d'amertume, de dégoût, de secrète désolation, souvenez-vous qu'il y a aussi dans la vie du monde de grandes peines, et qu'il n'est pas donné à l'homme d'être heureux sur la terre. Chaque année, mon enfant, je reviendrai vous voir, et quelque jour peut-être aurai-je le bonheur de vous amener votre mère et le bon abbé Girou.

Ces paroles tendres et calmes, ces adieux mêlés d'espérance, laissèrent dans l'ame d'Estève une joie triste, et tempérèrent l'impression d'abattement, de vague frayeur, qu'il ressentit en se trouvant seul



tout à coup et abandonné à lui-même pour la première fois de sa vie. Debout à l'une des fenêtres de la maison située en avant de l'abbaye et qu'on appelait le logement des hôtes, il suivit d'un regard plein de larmes le carrosse de Mme Godefroi; puis, se tournant vers le frère convers qui l'attendait pour l'introduire dans l'intérieur du monastère, il lui dit avec une douceur mélancolique : — Mon frère, je suis prêt à vous suivre.

Le convers l'emmena à travers une vaste cour plantée de tilleuls, et au fond de laquelle on apercevait l'entrée du grand cloître. Un silence profond régnait dans cette enceinte riante et solitaire qui précédait les édifices claustraux. Le ciel était d'un bleu tranquille; un doux soleil de septembre brillait sur les gazons reverdis par les premières pluies d'automne; il y avait dans l'air comme une influence radieuse et sereine qui était en harmonie avec le calme de ce séjour. En pénétrant dans le grand cloître, Estève s'arrêta saisi d'étonnement et d'admiration : les profondes voûtes étaient soutenues par des arcs en ogive dont les rinceaux élégans étaient à demi cachés sous une multitude de guirlandes naturelles; les rameaux délicats de la grenadine, les fleurs étoilées du jasmin brodaient toutes les pierres et égayaient les tons grisâtres de ces antiques murs. Le préau était arrangé en parterre, et les fleurs les plus rares s'épanouissaient entre des bordures de buis capricieusement taillées.

— Quel beau jardin! s'écria Estève; c'est comme un paradis terrestre.

— Ce sont nos pères qui l'ont arrangé ainsi, dit le convers; ils viennent s'y promener après les offices; malheureusement l'hiver séchera bientôt toutes ces belles fleurs; leurs révérences n'auront plus que celles de l'orangerie. Mais allons, allons, mon cher frère; vous oubliez que sa paternité vous attend.

Estève suivit son guide avec une émotion que chaque instant augmentait, mais dans laquelle il n'y avait aucune amertume, aucune crainte; c'était plutôt un vague attendrissement, un respect religieux. Dans l'escalier, dans les galeries qu'il dut traverser pour arriver chez le prieur, il rencontra quelques moines, devant lesquels il s'inclina en tremblant, et qui lui rendirent amicalement son salut. Le frère convers s'arrêta enfin devant une porte, au fond de la galerie, qu'on appelait le grand dortoir, et frappa un léger coup contre le panneau; puis, se rangeant pour laisser passer Estève, il lui dit à voix basse : — N'oubliez pas, mon frère, qu'en parlant à notre prieur, vous devez toujours l'appeler votre révérence ou votre paternité.

Estève entra le regard baissé, le cœur palpitant, et resta debout près de la porte qui venait de se refermer derrière lui. Bien qu'il n'osât lever les yeux, il apercevait pourtant à l'autre extrémité de la cellule un religieux qui lisait assis dans un fauteuil profond, et les pieds commodément appuyés sur un coussin. Les rideaux blancs de la fenêtre étaient baissés, un jour paisible tombait sur cette figure immobile et remplissait la cellule, où l'on respirait comme une faible odeur d'encens. Une exquise propreté, un ordre minutieux, régnaient dans l'arrangement du mobilier, qui était simple et d'un goût ancien. Il y avait dans l'atmosphère, dans les recherches modestes de ce séjour, dans l'aspect de ce moine tranquillement occupé, un air de béatitude monacale qui aurait raffermi l'ame d'Estève, si elle eût été troublée par quelque regret, quelque hésitation; mais le pauvre enfant n'avait pas besoin d'être soutenu dans sa vocation: il arrivait sans crainte, sans défiance, peut-être comme jamais aucun novice, quelque ferme que fût sa résolution, n'était entré dans les murs de Châalis.

— Soyez le bien-venu, mon cher fils, dit le prieur en se levant à demi pour donner à Estève sa bénédiction pastorale.

A ce geste, que les gens du monde eussent pris pour un salut, Estève fléchit les genoux et courba la tête avec une émotion profonde. La bénédiction du prieur était pour lui comme une première consécration, il accomplissait, en la recevant, le premier acte de sa vie religieuse. L'absence de tous ceux qu'il aimait, l'isolement où il était resté après le départ de Mme Godefroi, avaient disposé son ame à se réfugier promptement dans de nouvelles affections, à implorer pour ainsi dire l'amitié, l'appui de ces étrangers au milieu desquels il venait vivre. En voyant celui qu'il appelait son père spirituel, il pensa retrouver un maître indulgent, un ami comme l'abbé Girou, et par un mouvement spontané il toucha de ses lèvres la main qu'étendait sur lui le père Anselme. Le moine regarda fixement et avec une sorte de surprise cet enfant qui, incliné à ses pieds, versait des larmes d'attendrissement; puis il dit gravement comme s'il eût voulu réprimer les manifestations auxquelles Estève se laissait aller :

— Asseyez-vous, mon fils; quand j'aurai fini ma lecture, je vous parlerai.

Estève s'assit à l'écart, dans l'embrasure d'une fenêtre qui donnait sur le grand cloître. Heureusement il y avait en lui, comme chez la plupart des très jeunes gens, une mobilité d'idées qui atténuait la violence de ses impressions : une sérénité mélancolique succéda bien-

tôt aux émotions qui l'avaient si profondément troublé. Il n'éprouva plus que l'espèce d'anxiété qui naît d'une attente long-temps prolongée. Tandis qu'il était là, immobile sur son siége, osant à peine lever les yeux, le prieur continuait sa lecture lentement, sans distraction, comme s'il eût été absolument seul.

Le père Anselme n'avait pas une de ces figures hâves et blêmes qui décèlent les travaux, les continuelles macérations de la vie ascétique; mais il ne présentait pas non plus le type du moine abruti dans l'indolence et la sensualité. Il avait le léger embonpoint, le teint frais et fleuri d'un homme sur le retour de l'âge et dont la vie s'est écoulée à l'ombre du cloître, dans de sédentaires devoirs. Au premier aspect, on l'eût pris pour un bon bénédictin enseveli corps et ame dans les douces quiétudes de l'existence monacale; cependant, lorsqu'il relevait son front haut et sévère, lorsqu'il manifestait sa pensée, ne fût-ce que par le geste ou le regard, on reconnaissait en lui l'intelligence, la fermeté d'un esprit supérieur; on comprenait qu'il avait le sentiment intime de sa dignité et l'habitude d'un pouvoir absolu. A mesure qu'Estève l'observait, une vague frayeur succédait à sa confiance; il commençait à craindre ce père aux mains duquel il venait se remettre. Pour se distraire de cette pénible impression, il tourna ses regards vers le cloître. Quelques moines se promenaient sous les arceaux en attendant l'heure d'aller au chœur; d'autres moines arrivèrent successivement, et bientôt une partie de la communauté se trouva réunie.

L'entrée du grand cloître était interdite aux novices, qui, séparés des religieux profès pendant les études et les récréations, ne les voyaient qu'au réfectoire et à l'église. Les pères assemblés en ce moment dans le cloître étaient tous d'un âge mûr; quelques-uns paraissaient avoir atteint l'extrême vieillesse. Estève regardait avec un singulier intérêt, une grande curiosité, toutes ces figures. Il remarqua avec étonnement que les religieux ne se parlaient pas; chacun semblait demeurer dans un isolement volontaire et ne point se soucier de la présence ou de l'entretien des autres. En effet, le contact obligé et perpétuel dans tous les actes de leur vie avait éteint ou du moins fort affaibli chez eux l'instinct de la sociabilité; sous ce rapport, ils avaient une déplorable similitude avec les pauvres insensés, qui, toujours ensemble, n'ont pourtant aucune communication de sentimens ou de pensées, chacun demeurant absorbé dans son idée fixe et sa triste individualité. La plupart des religieux marchaient lentement, les bras croisés, la tête inclinée, comme s'ils

commençaient déjà à réciter mentalement les prières qu'ils allaient bientôt psalmodier dans le chœur. D'autres lisaient assis à l'écart, d'autres encore allaient et venaient dans le parterre, la bêche ou l'arrosoir à la main, et s'empressaient de donner en passant quelques soins à ces belles fleurs qu'ils semblaient cultiver avec une sorte d'amour. Mais, en se livrant à ces occupations, à ces délassemens, ils se regardaient à peine. Ceux même qu'une commune passion pour l'horticulture réunissait dans les allées étroites du parterre, autour des plantes rares, des fleurs magnifiques, objets de leur admiration, de leur continuelle sollicitude, s'adonnaient à ces soins avec une activité silencieuse.

La voix du père Anselme arracha enfin Estève à ses observations. Il se leva vivement, et, reportant ses regards dans l'intérieur de la cellule, il se trouva en face de la figure imposante et grave du prieur. Alors, pour la seconde fois, il s'inclina, le cœur plein de soumission, d'humilité, de foi vive et sincère.

— Mon fils, dit le père Anselme, je savais depuis long-temps que le dessein de vos parens était de vous envoyer dans notre maison, mais je ne vous attendais pas encore. Rendons grace à Dieu, qui vous a inspiré de venir droit à nous. Celui qui, pour arriver au cloître, veut passer par les voies du monde, risque de se perdre avant d'être au but. Une vocation tardive n'est jamais une bonne vocation, et ce n'est qu'à votre âge qu'on embrasse sans peine notre saint état. Votre intention est sans doute de prendre bientôt l'habit?

— Je suis ici pour me soumettre en tout aux conseils, aux volontés de votre révérence, répondit Estève d'une voix timide.

— Bien. Mais, avant de revêtir l'habit de saint Benoît, savez-vous, mon cher fils, à quoi vous vous engagez?

— Oui, mon père, je le sais.

— Vous connaissez les obligations, les devoirs de la vie religieuse; on vous en a expliqué l'étendue et la rigueur, continua le prieur d'une voix lente et grave; maintenant c'est à moi, votre supérieur, votre père selon Dieu, de vous les rappeler une dernière fois avant de vous admettre dans notre sainte maison. Les trois vœux que vous allez prononcer sont irrévocables. Celui qui les violerait subirait en ce monde un châtiment terrible, et serait condamné dans l'autre pour l'éternité. Comprenez-vous bien votre sacrifice et vos engagemens?

— Je les comprends, mon père, et je m'y soumets avec joie.

— Êtes-vous prêt à accomplir rigoureusement le vœu de pauvreté?

— Oui, mon père, répondit Estève en jetant un regard involon-

taire sur le comfortable ameublement de la cellule; oui, je renonce à tous les biens de ce monde; désormais je ne posséderai plus rien, pas même le saint habit que je dois revêtir, et qui, comme tout ce qu'on me prêtera pour mon usage, appartient à la communauté.

— Savez-vous aussi à quoi vous engage le vœu d'obéissance?

— Je sais, mon père, qu'il m'oblige au sacrifice entier de ma volonté et à une soumission passive envers mes supérieurs.

— Et le troisième vœu, mon fils, le vœu de chasteté? Songez qu'il suffit, pour le violer, pour perdre votre ame, d'une pensée impure, d'un seul regard, d'une tentation involontaire, et dites-moi si vous vous sentez assez de vertu pour le garder?

A cette question, un sentiment instinctif de pudeur fit rougir le front d'Estève, et il répondit d'une voix plus basse :

— Oui, mon père, je me garderai de toute souillure.

Un léger sourire passa sur les lèvres du père Anselme; il devina cette sainte innocence, qui n'avait trouvé qu'un sens vague à ses paroles, et il en eut quelque étonnement : c'était la première fois qu'un novice arrivait à lui sans avoir laissé en chemin quelque lambeau de sa robe baptismale.

— Mon fils, dit-il avec une satisfaction secrète, vous resterez parmi nous, puisque telle est votre ferme vocation. Dans deux jours, vous prendrez l'habit et vous entrerez au noviciat. En attendant, allez trouver le père-maître et obéissez à ses instructions.

En disant ces mots, il agita une clochette d'argent posée sur sa table. Aussitôt le convers, qui attendait dehors, entr'ouvrit discrètement la porte et montra sa béate figure. Apparemment il avait déjà reçu des ordres, car, sans explications et sur un geste du prieur, il fit sa génuflexion et emmena Estève.

Le quartier des novices était dans la partie de l'abbaye qu'on appelait le petit cloître. C'était un ancien édifice, le plus ancien peut-être de cette masse de constructions dont les passages, les escaliers, les longs corridors, formaient un labyrinthe où Estève se serait égaré sans le secours de son guide. D'abord il avait gardé le silence, comme s'il eût craint d'éveiller les échos de ces voûtes sonores sous lesquelles retentissaient ses pas. Il marchait, recueilli dans l'étonnement de sa nouvelle situation et dans l'admiration de tout ce qu'il voyait. De temps en temps, le convers l'arrêtait pour lui faire remarquer avec une vanité monacale et sournoise les splendeurs de la maison. Ils saluèrent en passant beaucoup de saintes images; ils firent bien des génuflexions avant d'arriver à la cellule du maître des

novices. Enfin le convers s'arrêta au fond d'un long corridor sur lequel s'ouvraient de chaque côté de petites portes cintrées.

— C'est ici le dortoir des novices, dit-il avec un soupir. Hélas! mon frère, vous y trouverez beaucoup de cellules vides; nous sommes dans un siècle de folie et d'impiété, il n'y a plus de religion. Lorsque j'entrai dans cette maison, il y aura trente ans vienne la fête de l'apôtre saint Pierre, chaque chambre de ce dortoir était occupée, il avait fallu mettre des novices dans le troisième cloître; mais aujourd'hui on n'est pas en peine pour leur faire place, et le révérend père Bruno n'a pas besoin d'aide pour les instruire et les gouverner.

En effet, il n'y avait plus à l'abbaye de Châalis qu'un petit nombre de novices. Leur maître, le père Bruno, était un vieillard alerte et gai, dont la bonne humeur était passée en proverbe dans la maison. L'habitude de vivre avec des jeunes gens, l'espèce d'activité à laquelle ses fonctions l'obligeaient, l'avaient préservé du plus terrible fléau de la vie religieuse, de l'ennui qui dévore les moines. Il embrassa Estève après lui avoir donné sa bénédiction, et lui dit en souriant :

— Vous êtes tout ému, mon cher fils; cela ne me surprend pas, c'est toujours ainsi. Bien qu'on soit sûr de trouver dans cette maison l'abondance de tous les biens spirituels et temporels, on n'y entre pas sans crainte; mais cette angoisse passe vite, vous vous ferez bientôt à la vie qu'on mène parmi nous. Que vous a commandé notre prieur?

— D'obéir aux ordres de votre révérence, répondit Estève, encouragé par cet accueil.

— Je tâcherai de répondre aux intentions de sa paternité. D'abord, mon cher fils, vous allez prendre possession de votre cellule.

En parlant ainsi, le père Bruno conduisit lui-même Estève dans une chambrette en tout semblable à la sienne et à celle du prieur. La règle ne faisait aucune distinction, et permettait les mêmes recherches aux simples novices et aux grands dignitaires de l'ordre. Estève contempla avec une satisfaction naïve cette cellule riante où il allait vivre, et, comme l'avait prévu l'abbé Girou, il ne lui vint pas à l'esprit que c'était une prison plus forte, plus terrible que celles qui sont environnées de sombres murailles et fermées d'une triple porte. Il en fit lentement le tour comme pour s'y établir, et, en jetant les yeux vers le chevet du lit, il aperçut quelque chose dont la vue le fit tressaillir : c'était la robe et le scapulaire des bénédictins, l'habit qu'il allait bientôt revêtir.

Le père Bruno prit la robe et la lui montra. — Elle est toute neuve,

mon cher fils, dit-il d'un air riant; soyez tranquille, je ne vous ordonnerai jamais de porter la défroque d'autrui; notre vêtement est toujours propre et neuf. Les bénédictins se gardent bien d'imiter sur ce point les ordres mendians. L'habit de saint Benoît ne doit pas ressembler aux mutandes du frère Pascal, qui, après vingt ans de service, duraient encore, rapiécées sur toutes les coutures, et si épaisses, qu'elles étaient à l'épreuve du fer et de la balle comme la peau du rhinocéros. Le fait est vrai; il s'est passé il y a environ trois cents ans; les annales des franciscains en font foi.

Ces façons indulgentes et familières gagnèrent promptement la confiance d'Estève; au bout d'un quart d'heure, il était tout-à-fait à son aise avec le père Bruno. Le maître des novices avait ainsi retenu bien des ames et soutenu plus d'une vocation chancelante au milieu des premières épreuves de la vie religieuse. Il agissait ainsi sans hypocrisie, sans calcul, par un instinct naturel de bienveillance et de bonté. Cette fatale douceur était au fond plus cruelle qu'une rigueur inexorable; elle empêchait les novices de sentir tout le poids de leurs devoirs; ils ne reculaient pas dans cette voie facile, et ils arrivaient sans abattement, sans frayeur, au moment de l'éternel sacrifice qui leur eût peut-être fait horreur s'ils en avaient connu toute l'étendue.

Le père Bruno était un répertoire vivant de toutes les histoires et anecdotes monastiques qui pouvaient se raconter sans tort et sans scandale pour le prochain. Il les répétait pour l'amusement et non pour l'édification de ceux qui l'écoutaient. Le peu de science théologique qu'il enseignait à ses disciples était comme un accessoire; il aurait vu presque avec peine qu'ils fussent studieux; tout leur temps se passait dans l'accomplissement de pratiques religieuses qui n'avaient rien de pénible et dans les oisives distractions que permettait la règle. Le quartier des novices était ainsi un séjour où régnaient la paix et le contentement, et les jeunes frères qu'on y rencontrait avaient une physionomie bien différente de celle des pères qu'Estève avait aperçus dans le grand cloître.

Pendant que le père Bruno installait Estève dans sa cellule, une cloche se fit entendre. A cet appel, il y eut un certain mouvement sous les voûtes de l'abbaye, dans ces galeries si vastes que, malgré la présence de tant de moines, elles semblaient encore vides et désertes.

— Nous allons descendre au chœur, mon cher fils, dit le père Bruno en poussant la porte de la cellule.

Les autres portes s'étaient déjà ouvertes, et les novices se rassem-

blaient dans le corridor. Ce n'était pas sans raison que le convers avait déploré l'éloignement de la génération présente pour l'état religieux; jamais le père-maître n'avait gouverné un troupeau si peu nombreux; il y avait à peine une douzaine de novices à l'abbaye de Châalis. Dès qu'Estève parut, il se vit entouré de cet essaim curieux et babillard. Tous lui serrèrent la main en répétant : — Soyez le bien-venu parmi nous, cher frère. — La plupart avaient tout au plus son âge, et semblaient conserver l'étourderie, l'insouciante gaieté de l'adolescence. Ils se prirent à parler tous ensemble comme des écoliers échappés de la classe; mais un coup que le père Bruno frappa avec la main sur son bréviaire leur imposa silence.

— Mes chers fils, dit le père-maître, pour célébrer l'arrivée de ce nouveau frère, je vous donne récréation le reste du jour. Mais allons d'abord rendre gracê à Dieu et dire l'office.

En entrant dans l'église, Estève se prosterna ébloui. Depuis qu'il était allé, tout enfant, entendre les orgues dans la cathédrale d'Aix, il n'avait plus assisté aux cérémonies du culte; ses souvenirs ne lui retraçaient que la modeste chapelle où il priait chaque jour à côté de sa mère, et il n'avait aucune idée des magnificences que renfermait l'église abbatiale de Châalis. Agenouillé à la dernière place dans le chœur, il oubliait de suivre l'office, et, regardant autour de lui avec une religieuse admiration, il disait en son cœur : C'est ici le saint des saints, le tabernacle dont parle l'Écriture ! C'est ici la maison de Dieu !

En effet, le tableau était imposant. Le soleil, à son déclin, inondait de lumière la grande nef et les bas côtés de l'église, dont la porte ouverte laissait apercevoir un coin du paysage et au-delà de vaporeux lointains. Cette partie de l'édifice était déserte; parfois cependant d'austères figures semblaient apparaître entre les piliers, au milieu des dorures éclatantes, sous le reflet des vitraux : c'étaient celles des saints et des apôtres sous l'invocation desquels étaient placés les vingt-deux autels des nefs latérales. L'enceinte où psalmodiaient en ce moment les moines était d'un style encore plus riche, plus splendidement beau : des boiseries d'un travail exquis, des tableaux, des tentures précieuses couvraient entièrement la pierre. Les murs du sanctuaire étaient pour ainsi dire à jour. Les hautes travées servaient comme de cadre aux immenses fenêtres à rosaces et à colonnettes dont les vitraux laissaient filtrer une lumière mélancolique.

Estève, absorbé dans la contemplation de ces magnificences, suivait machinalement les répons qu'entonnaient les novices groupés

autour de lui. Au dernier verset, il releva la tête avec un mouvement de surprise, en s'apercevant que l'office était fini. Les novices sortirent du chœur les derniers; ils marchaient en silence, d'un air recueilli, et les mains croisées sur leur poitrine; mais cette gravité ne dura que le temps de gagner le petit cloître. Une fois dans leur quartier, ils retrouvèrent la parole et s'abattirent autour d'Estève comme une troupe d'oiseaux jaseurs.

— Mon cher frère, dit l'un, quelle impatience j'avais de me retrouver avec vous! Jésus! mon doux sauveur! l'office m'a semblé deux fois plus long que de coutume.

— C'est singulier, répondit naïvement Estève; il m'a semblé à moi que les vêpres n'avaient duré que le temps de réciter un *Ave Maria*.

— Dieu vous fait bien des graces, mon cher frère, dit un autre novice, qui avait, pendant l'office, bâillé sous son capuchon.

— Mon frère, vous êtes-vous déjà présenté devant dom prieur? demanda un troisième.

Et sur la réponse affirmative d'Estève, il ajouta :

— C'est un terrible moment que celui où l'on comparaît pour la première fois devant sa paternité. Quand je fus en sa présence et qu'il me fallut répondre à ses questions, j'eus une si grande crainte, que je fus près de m'enfuir. En entrant ici, on a toujours comme cela des frayeurs chimériques. C'est le démon qui suscite tous ces troubles quand il nous voit près de lui échapper, et qui nous fait trembler à la porte de la maison de Dieu, comme si nous étions à la porte de l'enfer.

— Je vous assure, mon cher frère, que je n'ai rien éprouvé de semblable, répondit tranquillement Estève.

L'entretien continua ainsi. Les novices exprimaient le peu d'idées qu'ils avaient dans des termes qui n'étaient guère intelligibles pour les gens étrangers au langage des couvens. Il y avait dans leur conversation le plus singulier mélange de mysticisme et de puérilité. Le pauvre Estève, accoutumé aux paroles simples et sages de l'abbé Girou, ne les entendait pas toujours. Évidemment, pas un de ces jeunes gens n'avait reçu une certaine éducation, et ils appartenaient tous aux classes inférieures de la société. Dans d'autres temps, ils n'eussent pas été admis dans l'abbaye royale de Châalis; mais à cette époque les ordres religieux se recrutaient à grand'peine, le clergé régulier avait déjà beaucoup perdu de sa considération, de son influence; la génération nouvelle embrassait les nouvelles idées, bien peu de fils de famille songeaient à se faire moines, et les cloîtres se

dépeuplaient de jour en jour. Cette décadence, qui frappait l'abbaye de Châalis malgré sa renommée et ses richesses, était un continuel sujet de douleur pour le père Anselme. Il éprouvait une amère et secrète humiliation en donnant l'habit à ces jeunes gens dont il aurait fait naguère des frères convers. Aussi avait-il reçu avec une grande joie l'enfant d'une maison noble, son propre parent, et se félicitait-il beaucoup, dans l'orgueil de son ame, de la vocation d'Estève.

A la tombée de la nuit, on sonna le souper. Tous les moines, depuis le prieur jusqu'au dernier novice, prenaient leur repas en commun dans un somptueux réfectoire où jadis des princes de l'église et des rois de France avaient daigné s'asseoir à leur table. Les lambris, le parquet et tout l'ameublement étaient en bois de chêne; la voûte, soutenue par des arceaux d'une hardiesse et d'une élégance incomparable, était ornée de pendentifs à l'extrémité desquels descendaient de grosses lampes d'argent. Le couvert était mis au milieu de la salle, et sur la nappe, d'un blanc de neige, reluisait une massive argenterie. Les pères s'assirent les premiers, et après eux les novices; à la table comme au chœur, Estève eut la dernière place. Le prieur récita le *Benedicite* d'une voix grave et commanda ensuite de servir. Aussitôt les convers distribuèrent les plats. C'était réellement une abondance telle qu'on n'en voyait guère d'exemple autre part que chez les bénédictins; bien des pauvres se fussent nourris des miettes de ce repas, qui pourtant était un souper maigre. Au moment où l'on s'était mis à table, un moine s'était assis dans une espèce de chaire placée en face de celle du prieur et avait ouvert un livre; mais un signe du père Anselme l'avait dispensé de la lecture. Chaque jour, on éludait ainsi, sans le violer, ce précepte de la règle, qui d'ailleurs n'était pas d'obligation. Les religieux purent ainsi souper sans distraction, et les novices eurent la liberté de chuchoter à leur aise.

Tandis que la communauté prenait son repas, un convers apporta dans le réfectoire une petite table boiteuse et basse, sur laquelle il mit du pain, quelques légumes et une cruche pleine d'eau. Ensuite un vieux moine entra, se prosterna en faisant quelques prières, et mangea à genoux la portion qu'on venait de lui servir.

— Ah mon Dieu! mon Dieu! quelle pénitence, et comment ce pauvre père peut-il l'avoir méritée? murmura Estève en regardant avec compassion la tête chauve, le visage impassible et flétri du vieillard.

— Qui sait? répondit avec indifférence le novice auquel cette question s'adressait; on dit qu'il est possédé de l'esprit de révolte, et qu'il

a eu plus d'une fois la hardiesse de résister aux volontés de dom prieur. Si cela est véritable, c'en est fait de son ame et de son salut. Dieu nous préserve de tomber dans un si grand péché! Souvenons-nous toujours que l'obéissance est la voie royale pour arriver au ciel.

Lorsque les *graces* furent dites, la communauté se sépara, et le père Bruno ramena les novices dans leur dortoir. Après avoir fait le tour des cellules, il entra, avant de se retirer, dans celle d'Estève.

— Eh bien! mon cher fils, lui dit-il, comment avez-vous passé cette journée? Quelle impression a produite sur vous ce que vous avez vu, et que vous en reste-t-il dans l'ame?

— Ah! mon père, répondit Estève, je ne sens rien, qu'un étonnement mêlé de reconnaissance et de joie. Toutes les heures de cette journée ont passé pour moi comme des minutes, et pourtant, chose étrange! il me semble qu'il y a bien long-temps que j'ai vu les choses qui sont arrivées ce matin, que des années se sont écoulées depuis que j'ai quitté ma bonne tante.

— C'est tout-à-fait ce que j'éprouvai, mon cher fils, lorsque j'entrai dans cette maison, il y a quarante ans. Loué soit Dieu! vous avez la bonne vocation. Je le reconnais à des signes certains. Ce n'est pas vous qu'on verra retourner au siècle après quelque temps d'épreuve; vous êtes à nous pour toujours.

A ces mots, le père-maître fit le tour de la cellule comme pour s'assurer par lui-même que tout y était dans l'ordre convenable, puis il se retira après avoir paternellement embrassé son nouveau disciple.

Lorsque Estève fut seul enfin, il se laissa tomber au pied de son lit avec une sorte d'accablement, de défaillance d'esprit et de corps qui tenait à une grande lassitude physique et morale. L'étonnement de sa nouvelle situation l'absorba d'abord; puis des choses qu'il avait oubliées pendant cette journée lui revinrent en mémoire. Au seuil de sa vie nouvelle, il eut un retour vif et profond vers sa vie passée; il se rappela les personnes si chères qu'il avait quittées peut-être pour toujours. Sa pensée le ramena aux lieux qu'elles habitaient; il revit la grande chambre démeublée où il dormait naguère près de l'abbé Girou, le jardin inculte de la Tuzelle, et, saisi d'un inexprimable serrement de cœur, il pleura amèrement.

Peu à peu cependant, l'aspect calme et riant de sa cellule, le silence absolu qui régnait autour de lui, apaisèrent son imagination. Les instincts qui venaient de se révolter en lui se soumirent de nouveau, et le sentiment religieux reprit tout son empire. Il se releva et

parcourut du regard ce séjour où tout semblait inviter au recueillement, à la paix, aux tranquilles extases de la vie contemplative. La lampe de cuivre posée sur une table au milieu de la cellule jetait une clarté assez vive pour qu'on pût distinguer d'un coup d'œil tous les détails de l'ameublement. Le lit blanc et douillet était entouré de rideaux de bazin pareils à ceux de la fenêtre; au chevet, il y avait un prie-dieu, sur lequel étaient rangés quelques livres et un sablier. Un grand fauteuil de cuir et quelques chaises étaient alignés contre les murs, lambrissés de chêne dans toute leur hauteur. La cheminée, de bois sculpté et à haut chambranle, n'avait ni glaces, ni dorures; le talent d'un jeune peintre qui, après un pèlerinage artistique en Italie, était mort novice à l'abbaye de Châalis, y avait laissé un plus magnifique ornement : c'était une copie de *la Vierge à la chaise*, la plus belle des madones de Raphaël. Ce simple mobilier avait un caractère particulier d'élégance, de recherche modeste. Les bois noirs et luisans contrastaient heureusement avec la blancheur éclatante des tissus qui drapaient le lit et les fenêtres; les rameaux bénits, les chapelets, les images attachées aux murs, formaient une décoration en harmonie avec le ton austère des boiseries, et la disposition de ces pieux ornemens témoignait d'un goût naïf qui ne manquait ni de grace ni de poésie.

Estève s'était agenouillé devant le prie-Dieu; mais, tandis que ses lèvres murmuraient les oraisons accoutumées, son esprit, tout à la fois exalté et abattu par les émotions de cette journée, était livré à d'invincibles distractions; de vagues images passaient devant ses yeux à demi fermés, et lorsque la brise soufflait mollement contre les vitraux de la fenêtre, il tressaillait, comme si quelque voix mystérieuse eût troublé le silence de sa cellule.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi. La lampe jetait une lumière plus pâle; les faibles bruits qui de temps en temps résonnaient au dehors avaient cessé; le vent même se taisait, et nul souffle ne troublait le calme des airs.

Au milieu de ce silence, le timbre de l'horloge frappa minuit. Un instant après, la cloche de l'église retentit dans tout le monastère. On sonnait les matines. Estève se leva vivement et prit son formulaire, pensant que c'était l'heure de descendre au chœur. Après avoir attendu un quart d'heure, il supposa que les novices avaient eu le temps de se vêtir, et il ouvrit doucement la porte pour se joindre à eux; mais il n'y avait personne dans le corridor, qu'une lampe éclairait dans toute sa profondeur. Estève écouta, attendit encore, les

cellules restèrent closes, aucun bruit n'annonça que les novices achevaient de s'habiller pour se rendre au chœur.

Alors Estève pensa qu'ils étaient descendus au premier coup de cloche, et il se décida à les aller trouver. La crainte de mériter quelque reproche l'emporta sur le vague malaise qu'il ressentait à la pensée de traverser le monastère seul au milieu de la nuit. Il fit une courte prière et commença à descendre. Dès les premiers pas, il sentit se dissiper l'espèce de frayeur qui, un moment, avait fait battre son cœur plus vite, et, sûr malgré l'obscurité de reconnaître son chemin, il avança sans hésitation.

L'escalier du dortoir des novices aboutissait à l'une des quatre portes du petit cloître; les clartés de la lampe qui éclairait le corridor guidèrent Estève jusqu'aux dernières marches; là il se trouva environné de ténèbres, mais, en poussant la porte, il sentit un air plus frais souffler à son visage, et il aperçut le ciel à travers les arcades du cloître. Un profond silence régnait sous ces voûtes, dont le plus léger bruit eût éveillé les sonores échos, et un faible crépuscule éclairait les dalles qui, selon la tradition, couvraient des sépulcres où dormaient depuis cinq siècles les premiers moines de Châalis.

Le ciel était calme, une légère brume baignait l'atmosphère, et la lune voilée ne laissait tomber qu'un pâle rayon sur cette enceinte, dont chaque pierre était un tombeau. Les carrés de gazon du préau ressortaient entre les allées droites et couvertes d'un sable blanchâtre, comme de vastes linceuls noirs bordés d'argent. C'était un tableau plein d'un charme mélancolique, d'une sombre poésie, et qui eût frappé quiconque avait l'ame assez ferme pour se trouver sans vaines terreurs en pareil lieu à une pareille heure. Estève l'éprouva; il s'arrêta, en proie à une émotion indéfinissable, et se recueillit un moment dans cette impression qui n'était pas sans douceur; ensuite, traversant le préau, il se trouva de l'autre côté du cloître, à l'entrée d'une longue galerie dont la porte donnait dans l'église. En approchant de cette porte, Estève s'étonna de ne pas entendre la psalmodie des moines. Il l'entr'ouvrit cependant, et passa le seuil. Alors, à la lueur de la lampe qui veillait dans le sanctuaire, il vit que les stalles étaient vides et l'église déserte : évidemment ni les novices ni les religieux n'avaient quitté leurs cellules, et le frère sacristain seul s'était levé pour sonner matines.

Après une courte pause, Estève revint sur ses pas, presque confus de son excès de zèle. Telle était sa soumission, sa pieuse indulgence, qu'il s'accusait, au lieu de blâmer la dévotion commode de

ces moines, qui laissaient sonner les cloches pour l'édification du prochain et disaient l'office de la nuit en songe. Tandis qu'il retournait lentement au quartier des novices, un bruit étrange retentit tout à coup dans l'éloignement; c'était comme une clameur, une plainte prolongée, quelque chose de semblable aux gémissemens furieux d'une voix humaine, ou au cri d'une bête fauve. Ces lugubres accens paraissaient s'élever d'un corps-de-logis enclavé dans les cours intérieures et séparé du reste de l'édifice par l'enceinte qu'on appelait le troisième cloître. Estève s'arrêta surpris, frappé peut-être de quelque crainte. En ce moment, une forme humaine, longue, élancée, vêtue de blanc, entra dans le cloître par le côté opposé à celui où était Estève et descendit dans le préau. Les portes restèrent ouvertes derrière elle, et alors les cris sauvages qui s'élevaient par-delà le troisième cloître se firent entendre plus distinctement. Estève demeura immobile, sans haleine et le regard fixe; il eut un instant de stupéfaction, mais non de frayeur. C'était la première épreuve à laquelle se trouvait son courage, et il la soutint vaillamment. Des instincts inconnus s'éveillèrent tout à coup dans cette ame si douce, si humble, qu'on aurait pu la croire faible. Le sang d'une noble race bouillonna dans le cœur d'Estève, et, par un naïf mouvement d'intrépidité, il porta sa main sur sa poitrine comme pour chercher une arme; mais, revenant aussitôt à des sentimens plus pacifiques, il demeura tranquille, et se borna à observer le spectre qui se promenait lentement dans le préau.

Cette figure étrange portait la coule des bénédictins, sans aumusse ni scapulaire; le capuce, avancé sur son front, cachait ses traits et sa chevelure, mais ses deux longues mains décharnées sortaient des manches de la coule dont les plis traînaient sur ses pieds entièrement nus. Sa démarche était lente et son pas silencieux; de temps en temps, elle se baissait comme pour respirer le parfum de quelques fleurs tardivement écloses dans les gazons du préau. Estève comprit que ce n'était pas là un fantôme, une apparition surnaturelle, mais une créature vivante, un religieux sans doute, et, s'en approchant avec précaution, il dit doucement : — Mon frère!

A cette voix, le spectre jeta un cri de terreur et prit la fuite; son vêtement blanc le rendait visible au milieu des ténèbres, Estève put le suivre du regard; il traversa rapidement le quartier des novices et disparut à l'entrée du troisième cloître. Un sentiment de curiosité, de courage instinctif, fut près d'entraîner Estève à sa poursuite; mais, réprimant aussitôt ce mouvement, qu'il se reprochait comme

une folle audace, il regagna à la hâte sa cellule et se jeta sur son lit, où il passa dans un pénible sommeil le reste de la nuit.

Il faisait jour lorsque la cloche de l'église fit entendre de nouveau ses sons graves et prolongés; cette fois un caquetage confus annonça que chacun s'éveillait dans le dortoir des novices. Un moment après, le père-maître entr'ouvrit la porte d'Estève.

— Dieu soit avec vous, mon cher fils! dit le moine d'un ton amical. Avez-vous entendu la cloche? Elle a sonné le premier coup de la messe; vous avez encore une demi-heure devant vous avant de descendre au chœur.

— Me voici déjà prêt, mon père, répondit Estève en s'inclinant; mais, avant la messe, je voudrais entretenir un instant votre révérence; qu'elle daigne m'écouter avec bonté. Ce que je vais lui déclarer sera peut-être considéré par elle comme une vision, une erreur de mes sens.

— Parlez, mon fils, dit le père Bruno en souriant, parlez; nous serons indulgens pour vos faiblesses d'esprit.

Alors Estève raconta comment il s'était levé à minuit pour aller au chœur, et l'étrange rencontre qu'il avait faite dans le petit cloître. A mesure qu'il parlait, le maître des novices devenait sérieux; sa physionomie, ordinairement si ouverte et si gaie, n'exprimait plus qu'une attention soucieuse. Il laissa Estève achever son récit sans l'interrompre par aucune marque d'étonnement ou de désapprobation, puis il lui dit gravement :

— Vous avez bien agi, mon cher fils, en me révélant ce que vous avez vu. Toutes les fois que votre esprit sera frappé de quelque frayeur, de quelque doute, il faudra venir me trouver ainsi, et bientôt je vous aurai rassuré et convaincu. L'apparition que vous avez eue n'a rien de surnaturel; c'est un homme et non un esprit que vous avez aperçu dans le petit cloître. Il est heureux pour lui, et peut-être pour vous, qu'une dangereuse curiosité ne vous ait pas entraîné à sa poursuite, ou que, saisi de terreur à son aspect, vous n'ayez pas jeté des cris qui eussent éveillé tout le monastère. A l'avenir, ce fantôme ne se montrera plus, soyez-en bien assuré. Maintenant, tout est dit à ce sujet, et moi, votre supérieur, je vous défends de parler à qui que ce soit au monde de ce que vous avez vu cette nuit; je vous le défends sous peine de désobéissance et de péché mortel.

— Je ne l'oublierai pas, mon père, répondit Estève avec soumission.

Il garda le silence en effet; jamais il n'essaya de savoir s'il y avait au-delà du troisième cloître quelque endroit habité par des religieux

auxquels l'entrée des autres bâtimens claustraux était interdite. Il ne se permit aucune question, même indirecte, sur les clameurs effrayantes qu'il avait entendues. Pourtant ce souvenir lui laissa un vague sentiment de curiosité et une secrète compassion pour la triste créature qu'il avait vue errer au milieu de la nuit, comme une ame échappée du purgatoire.

C'était le père Anselme qui disait la messe conventuelle, et aucun des religieux n'était dispensé d'assister à cette solennité de chaque jour. Le plus léger prétexte suffisait pour ne pas paraître aux offices; mais chaque matin, quand le prieur montait à l'autel, il fallait que la communauté tout entière fût agenouillée dans le sanctuaire. Les religieux infirmes, les malades même, accomplissaient ce devoir tant qu'ils avaient la force de se traîner jusqu'à l'église, et lorsqu'une des soixante stalles du chœur demeurait vide, on faisait des prières pour celui qui l'occupait ordinairement, car il devait être en danger de mort.

Estève avait repris sa place entre les novices; mais, sur un signe du père-maître, il se rapprocha de l'autel et vint se mettre à genoux devant un prie-dieu sur la tablette duquel il y avait un livre fermé.

— Mon cher fils, lui dit à voix basse le père Bruno, sa paternité va dire la messe à votre intention, afin que Dieu vous donne une bonne vocation et la grace de faire votre salut sous l'habit de saint Benoît.

Ce pieux témoignage d'affection et de sollicitude toucha vivement Estève; la vague impression d'abattement et de tristesse que lui avaient laissée les émotions de la nuit se dissipa entièrement, et il retrouva au fond de son cœur la foi, les saintes espérances qui l'animaient la veille, lorsqu'il avait fléchi le genou pour recevoir la bénédiction pastorale du prieur de Châalis.

Les cérémonies du culte avaient dans les monastères un caractère particulier de solennité et de grandeur. Celles même qu'on y pratiquait journellement étaient imposantes. La messe conventuelle, quoiqu'elle ne durât guère qu'une demi-heure, ne ressemblait pas à une de ces messes basses qu'un pauvre prêtre dit à la hâte au fond d'une église déserte; peut-être, chez les moines, n'y avait-il pas au fond plus de ferveur, mais l'habitude des exercices religieux leur donnait du moins l'apparence du recueillement, d'une pieuse gravité. Les splendeurs qui rayonnaient autour de l'autel ajoutaient encore à la pompe du sacrifice, et même pour une ame frivole, livrée à toutes les préoccupations mondaines, c'eût été un grand spectacle que celui qui frappa les regards d'Estève lorsque le prieur de Châalis monta

les degrés de l'autel. Le soleil levant inondait le chœur d'une tranquille lumière; les tentures, les bannières suspendues aux piliers tremblaient sous le souffle matinal qui apportait jusqu'au fond du sanctuaire le sauvage parfum des bois. Aucun bruit ne se faisait entendre au dehors ni dans l'intérieur de l'église; la voix seule du père Anselme s'élevait avec des accens mystiques et profonds au milieu de ce silence. Les moines, en habit de chœur et la tête couverte de leur capuchon blanc, étaient agenouillés et immobiles dans leurs stalles, comme ces morts qui attendent le jour de la résurrection dans les caveaux du couvent des cordeliers de Toulouse.

Après la messe, tous les moines défilèrent devant le grand-autel en faisant une profonde génuflexion, et se retirèrent à pas lents. Le maître des novices dit en passant à Estève :

— Mon cher fils, restez pour faire vos actions de grace; dans un quart d'heure, vous viendrez nous retrouver au réfectoire.

Estève baissa la tête sur ses mains jointes et demeura plongé dans un recueillement mélancolique. En ce moment, son esprit pouvait à peine formuler une prière; mais toute son ame s'élevait vers le ciel avec des élans de désir et d'amour. Le sentiment mystique s'était exalté en lui; il commençait à éprouver ces mouvemens d'une chaste passion, ces emportemens d'une foi ardente qui mettaient sainte Thérèse aux pieds même du Dieu qu'elle adorait. Tandis qu'il était absorbé dans cette sorte d'extase, quelqu'un le toucha au bras, et une voix jeune lui dit tout bas : — Mon frère, est-ce que vous n'ouvrez pas le livre des psaumes?

Estève releva vivement la tête. Celui qui venait de parler était un enfant de seize ans, dévot et simple d'esprit; la veille, ils avaient été placés l'un près de l'autre au réfectoire, et ils avaient lié conversation. — Mon cher frère, répondit-il, j'ai manqué peut-être sans le savoir à quelque obligation; je vous prie de m'expliquer ce que je dois faire.

— Ceci n'est pas une chose d'obligation, cher frère, dit le novice; c'est seulement une pratique de dévotion bonne pour les ames qui viennent ici se donner à Dieu. Après la messe que sa paternité dit à notre intention le jour de notre arrivée, nous avons tous ouvert le livre des psaumes : le premier verset sur lequel s'arrêtèrent nos yeux fut comme une prophétie de notre vie future, une marque certaine que le Seigneur nous rejette ou nous ouvre ses bras.

Après ces avertissemens, le novice se hâta de s'éloigner, car il ne

lui était pas permis de rester au chœur après les autres, et sa bonne intention, l'esprit de dévotion et de charité qui l'avaient fait agir, n'eussent pas excusé sa désobéissance.

Estève prit le livre posé sur l'appui du prie-Dieu et l'ouvrit avec quelque émotion. Les premiers mots qui frappèrent ses regards furent ceux qui commencent le LXXXVIIe psaume : « Seigneur Dieu, mon Sauveur, je crie vers vous nuit et jour.

« Car mon ame est accablée de tristesse, et je suis près de descendre au tombeau.

« Déjà l'on me considère comme ceux que vous avez éloignés de votre mémoire et que votre main a retranchés du nombre des vivans.

« Mes ennemis m'ont précipité au fond de l'abîme : ils m'ont enseveli dans les ombres de la mort. Seigneur, écoutez mes cris ! »

Ces paroles sinistres, ce cri de détresse, troublèrent Estève. Il referma le livre avec un mouvement d'effroi; mais cette impression s'effaça promptement. Cette fois la raison vint en aide à la foi; l'élève de l'abbé Girou, loin de s'abandonner à une crainte superstitieuse, se repentit de la vaine et dangereuse curiosité qui l'avait poussé à chercher dans les livres saints une sorte de présage, et, après avoir achevé ses actions de graces, il sortit du chœur, tranquille et recueilli dans de pieuses pensées.

Ce fut ainsi qu'Estève entra dans la vie religieuse. Deux jours plus tard, il reçut l'habit des mains du prieur, et commença ses deux années de noviciat.

IV.

La vie que menaient les novices sous l'autorité immédiate du père-maître était douce et monotone. Les exercices religieux et de longues récréations prenaient tout leur temps; les études étaient nulles chez eux; la science théologique même n'y était pas en grand honneur. L'entrée de la bibliothèque leur était interdite, et ils ne lisaient guère d'autre livre que le formulaire, qu'ils savaient par cœur.

Dans les commencemens de son noviciat, Estève éprouva, malgré sa ferveur, un secret ennui; ses heures d'oisiveté lui pesaient; il regrettait le travail aride auquel l'avait accoutumé l'abbé Girou. Mais lorsqu'il s'adressa au père-maître pour lui demander des livres et la permission d'étudier pendant les récréations, celui-ci lui répondit :

— Ah! mon cher enfant, la vraie sagesse n'est pas dans ces gros livres; laissez le troupeau noir des moines de Cluny fouiller les vieux

in-folios et déchiffrer des parchemins moisis; nous autres, qui avons le bonheur de porter l'habit blanc de saint Benoît, nous n'avons pas besoin de toute cette science pour bien vivre et pour bien mourir.

— Je le crois, mon père, dit docilement Estève; mais, si votre révérence le permettait, j'emploierais le temps des récréations à quelque autre travail qu'elle-même me choisirait.

— Point du tout, mon cher fils, s'écria gaiement le père-maître; il faudra vous amuser par esprit de pénitence; les récréations de Noël approchent, ce sera une belle occasion de vous mortifier. En attendant, faites comme les autres novices, jouez aux échecs et au trictrac dans le chauffoir, et promenez-vous au soleil dans le préau les jours de beau temps.

Les moines n'étaient point cloîtrés comme les religieuses; ils pouvaient, avec la permission de l'abbé ou du prieur, sortir du monastère pour des journées entières, et même s'en éloigner pendant quelque temps. Les bénédictins de Châalis obtenaient rarement cette dernière faveur depuis que le père Anselme gouvernait la communauté; mais ils sortaient souvent pour faire de longues promenades aux environs, le père-maître accordait volontiers cette récréation à ses disciples, et chaque dimanche ils visitaient quelqu'un des admirables sites au milieu desquels s'élevait l'abbaye de Châalis. Ces promenades furent pour Estève un plaisir vif et nouveau. On était aux premiers jours d'automne quand il entra dans le monastère, et bientôt les vents glacés dépouillèrent les arbres et séchèrent l'herbe des prés; les bruits qui égaient la solitude des bois cessèrent de se faire entendre; il n'y eut plus dans l'air ni chants ni murmures, mais il y avait encore d'austères beautés dans l'aspect de ces campagnes nues et muettes. Lorsque la neige couvrait la terre et que les branches des grands arbres se détachaient comme de sombres arabesques sur la teinte blafarde du ciel, lorsque les novices frileux, enveloppés de leur large manteau et la tête ensevelie dans leur capuchon, hâtaient le pas dans les chemins déserts, Estève aimait à rester en arrière et à se recueillir un moment en présence de ce deuil universel. Debout sur quelque tertre isolé, il suivait du regard les novices qui s'en allaient comme une procession de fantômes, tandis qu'au-dessus de leurs têtes tourbillonnait une bande de corneilles aux ailes noires. Il écoutait les sons clairs et pressés de la cloche du petit cloître qui semblait rappeler les frères dans le bercail bien clos où ils ne sentiraient plus la fatigue ni le froid; puis, à la voix du père-maître, il sortait de sa rêverie et regagnait avec les autres le chemin du couvent.

L'hiver s'écoula; un souffle humide et tiède se répandit dans toute la nature, et fit éclore les germes cachés dans le sein de la terre. Estève salua le retour du printemps avec un indicible sentiment de joie; pour ceux dont le cœur vit de peu et qui n'ont que des élémens de bonheur insuffisans, il y a, dans le spectacle de la nature, des influences bénies, des émotions inconnues aux ames dont la vie est plus puissante, mieux remplie, et dont les forces égalent à peine l'activité. Le cœur du novice se réjouit, comme au retour d'un ami, quand reparut le beau soleil de mai. Toute la saison rigoureuse s'était écoulée pour lui avec la rapidité que donnent au temps des habitudes uniformes : il n'avait pas senti passer les jours, et, hormis quelques momens de ferveur intérieure et de vague exaltation, il avait végété comme les autres moines. Mais lorsque l'haleine du doux printemps eut fait remonter le sang à son front pâli, il lui sembla qu'une nouvelle vie circulait dans ses veines et débordait de son cœur; il se sentit tout à la fois plus heureux et plus triste. Le père-maître, auquel il déclarait ingénument toutes ses impressions, connaissait ces dangereux symptômes; il savait ce que présageaient ordinairement ces langueurs d'ame, ces alternatives de contentement et de souffrance, et il se hâta d'y porter remède. L'expérience lui avait appris comment il fallait combattre cette activité fatale qu'augmentaient la prière, la solitude et l'oisiveté forcée du cloître. En pareil cas, il avait recours à toutes les distractions que permettait la règle, et à d'incessantes et matérielles occupations. — La mesure fut générale : les novices ne firent plus de méditation; le matin ils quittèrent leur cellule une heure plus tôt, le soir ils y rentrèrent deux heures plus tard, et ils sortirent chaque jour pour de longues promenades.

Estève eut alors des jours de placide allégresse. Le spectacle de la nature lui causait de tendres et religieuses admirations. Ses yeux, accoutumés aux teintes grisâtres, à la végétation chétive et brûlée des environs de la Tuzelle, se reposaient charmés sur les vastes ombrages de la forêt d'Ermenonville et sur les fraîches prairies que baigne la Launette. Il aimait les plaines verdoyantes, les lignes onduleuses et estompées par de légers brouillards, les vaporeux horizons des paysages du Valois. La sérénité mélancolique et comme voilée de cette nature sur laquelle le soleil jette de plus pâles rayons parlait davantage à son imagination que les splendeurs du ciel méridional. Le silence et la fraîcheur des bois, les harmonies du vent, les parfums de la végétation naissante, lui causaient une sorte d'attendrissement, de mélancolie qui pénétrait son ame sans l'accabler.

Ces influences donnèrent le change aux besoins qui commençaient à le tourmenter; elles s'accordèrent avec son genre de vie pour arrêter l'essor de son esprit, de ses instincts, de ses passions, de toutes les facultés qui devaient se révéler plus tard. Privé de tout élément d'activité, forcé de réprimer les élans de sa pensée, les vagues besoins de son intelligence, les goûts confus qui parfois s'éveillaient en lui, il s'abandonna aux secrètes exaltations de la vie contemplative, il chercha les voies mystiques où marchèrent les saints, et, dans la pureté, la naïve dévotion de son cœur, il crut les avoir trouvées. Son imagination n'entrevoyait encore rien au-delà de l'horizon borné ouvert à ses regards, et il demeura persuadé que celui qui se vouait à Dieu était destiné à l'existence la plus heureuse et à la meilleure fin que l'homme puisse avoir ici-bas.

Le père-maître secondait puissamment cette vocation par sa continuelle sollicitude. Estève était devenu promptement son disciple bien-aimé, son enfant de prédilection, et, comme il le disait souvent, l'agneau le mieux soigné du troupeau dont il était le pasteur. Sa gaieté d'esprit, son inaltérable sérénité, ranimaient le jeune novice, qui accourait auprès de lui dans ses heures d'abattement et se soumettait à ses conseils avec une tendre confiance, un amour presque filial.

De loin en loin Estève recevait des mains du père-maître une lettre décachetée dont il reconnaissait l'écriture avec une indicible émotion : c'étaient sa mère ou l'abbé Girou qui lui écrivaient. La marquise imposait, par un sublime effort, silence à sa tendresse, à ses douleurs, et n'adressait à son fils que des paroles graves et pieuses. Cette femme, brisée par de si grandes souffrances, par de si terribles sacrifices, cette mère séparée à jamais de son fils et réduite au plus affreux isolement ne laissait déborder aucune larme de ses yeux, aucune plainte de son cœur, de crainte d'éveiller une angoisse, un regret dans l'ame de cet enfant si cher dont l'absence la faisait lentement mourir.

L'abbé Girou avait moins de force; il laissait voir sa tristesse, et le style de ses lettres était comme trempé de pleurs. Le vieux prêtre pleurait en effet, quand il parlait à Estève de Mme de Blanquefort. Son dévouement s'était continué; après avoir consacré au fils dix années de sa vie, il était resté près de la mère, non pour la consoler, mais pour l'aider à mourir, et il assistait d'un cœur navré à cette longue agonie de l'ame qui devait enfin tuer le corps. Jamais Estève ne trouva dans cette correspondance un mot relatif au marquis de

Blanquefort; l'abbé lui parla seulement une ou deux fois du comte Armand, qui depuis plusieurs mois voyageait à l'étranger.

Un matin le père-maître fit appeler Estève, et lui dit mystérieusement :

— Mon fils, quelqu'un vous fait demander; allez bien vite au logis des hôtes.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! qui donc vient me voir? s'écria Estève tout tremblant.

— Allez, et vous le saurez, mon cher fils; faites bien les honneurs de notre maison surtout, et offrez au nom de notre prieur l'hospitalité que peuvent donner de pauvres religieux tels que nous. Si c'est un de vos parens ou un de vos amis qui arrive, vous pouvez l'introduire dans le monastère et lui faire visiter les cloîtres, la bibliothèque, tout ce qui est digne ici de quelque curiosité. Si c'est une dame, elle ne peut entrer dans les bâtimens claustraux sous peine d'excommunication; mais vous la prierez de visiter notre église, où il y a des tableaux qui méritent quelque attention. — Allez, allez promptement, mon cher fils.

Estève courut au logis des hôtes : c'était Mme Godefroi qui l'attendait. Selon sa promesse, elle venait le voir après l'année révolue. La bonne dame ne put retenir ses larmes en apercevant Estève vêtu de la coule blanche et de l'aumusse, ses beaux cheveux blonds à moitié rasés et formant autour de sa tête une couronne chatoyante et dorée. Elle lui tendit la main et dit avec un soupir :

— Eh bien! mon enfant, comment avez-vous passé cette année? Êtes-vous aussi heureux que votre mère l'avait espéré en vous envoyant ici? Persévérez-vous dans votre vocation?

— Dieu me fait cette grace, répondit Estève; il a adouci pour moi les amertumes d'une séparation à laquelle mon ame ne s'était pas soumise sans révolte. En me séparant de tout ce que j'aimais dans le monde, auquel j'ai renoncé pour lui, il m'a donné une nouvelle famille.

— Vous avez trouvé ici des frères, des amis selon votre cœur? dit Mme Godefroi avec une satisfaction mêlée d'incrédulité; il y a donc dans ce couvent des hommes qui vous valent?

— Tous me surpassent en sagesse, en piété, répondit humblement Estève.

— Et vos supérieurs, mon enfant, sont-ils justes et indulgens? L'autorité du prieur ne vous a-t-elle jamais paru trop sévère, trop absolue?

— Je n'ai pas encore eu à m'y soumettre, répondit Estève; depuis le jour de mon arrivée ici, il ne m'a plus adressé la parole. Sa paternité en use ainsi à l'égard de tous les novices, et les abandonne entièrement à la direction de notre révérend père-maître.

— Il est sûr de les retrouver plus tard, pensa Mme Godefroi, qui avait gardé dans sa mémoire l'éloge que M. de Blanquefort avait fait devant elle du zèle inflexible et des sévères vertus du père Anselme. Elle continua d'interroger Estève sur tous les détails de la vie monacale, l'écoutant sans manifester ni approbation ni blâme, et réfléchissant à cette destinée dont le néant lui faisait horreur, à l'avenir de cet enfant qu'elle eût voulu sauver d'une existence qui, dans ses idées, était le dernier terme de la misère humaine. Depuis longtemps, une pensée, un généreux projet préoccupait son esprit; la fortune du fermier-général Sébastien Godefroi était immense; sa femme avait pu, dans une seule année, amasser une somme considérable, et dont elle pouvait disposer à son gré. C'était une fortune suffisante pour faire vivre en quelque endroit du monde que ce fût celui qui la posséderait : en prélevant cette part sur ses richesses, Mme Godefroi avait songé à Estève. Mais il était dangereux, presque impossible, de le lui dire ouvertement; une question directe eût épouvanté sa conscience et peut-être jeté son esprit dans une perplexité inutile. Elle se hasarda seulement à l'interroger d'une façon détournée. Quand il lui eut raconté les occupations, les amusemens des novices; quand il lui eut parlé longuement de la piété indulgente, de la douceur d'ame et de la sagesse aimable du père Bruno, elle lui dit en le regardant en-dessous pour observer l'effet de ses paroles : — Vous auriez donc un bien grand regret, mon cher enfant, s'il fallait quitter ce bon père et l'abbaye de Châalis?

— Pour retourner à la Tuzelle, près de ma mère et de M. l'abbé! s'écria Estève en pâlissant d'émotion à cette question imprévue, et qui lui sembla renfermer quelque intention.

— Mais, non, non, cher enfant, dit Mme Godefroi en affectant un air tranquille; ceci est une supposition. Je vous demandais simplement si, après cette première année d'épreuve, vous ne ressentiez ni regret ni dégoût, si vous n'aviez aucun retour vers le monde?

— Aucun, répondit Estève sans hésiter.

— Ainsi vous ne voudriez pas connaître ce monde dont vous n'avez guère d'idée? Vous êtes sans désirs, sans curiosité? La liberté ne vous fait pas envie? Pour me répondre, il faudrait vous figurer un moment que vous ne portez plus cet habit, que vous êtes hors

du couvent, que vous demeurez loin d'ici, dans une grande ville ou bien dans quelque jolie maison de campagne, au milieu d'un beau pays; il faut vous figurer que vous y êtes maître de votre temps, de vos actions, libre enfin.

— Et seul? demanda Estève.

— Oui, pour long-temps du moins.

— Eh bien! alors, j'aimerais mieux rester ici, répondit-il vivement; oui, quand même je n'aurais pas en vue la crainte de Dieu et mon salut éternel, je resterais. Ici j'ai trouvé un père indulgent et tendre, des frères unis par la charité, par le saint amour; ici j'ai une nouvelle famille selon Dieu, dont il ne faudra pas me séparer.

A ces mots, au souvenir des déchiremens qu'il avait éprouvés naguère dans une autre séparation plus cruelle, ses yeux s'emplirent de larmes. Après un moment de silence, il ajouta : — Du moins je ne serai pas obligé de quitter cette nouvelle famille, comme j'ai quitté ma pauvre mère; je pourrai vivre près de ceux que je me suis habitué à aimer et qui m'aiment aussi.

— Pauvre ame abusée! pensa Mme Godefroi.

Elle n'osa poursuivre l'hypothèse devant laquelle Estève venait de reculer presque avec effroi. Ses intentions restèrent les mêmes, mais elle résolut d'attendre, pour les faire connaître, que la seconde année d'épreuve fût écoulée, et qu'Estève fût près de prononcer ses vœux.

Selon la recommandation du père-maître, le jeune novice s'empressa de faire visiter l'église à Mme Godefroi; ils y entrèrent par la porte de la grande nef, après une promenade autour de l'abbaye. La vieille dame eut grand'peine à fléchir le genou sur les parvis sacrés; pour rien au monde, elle n'eût fait acte de dévotion, car elle se le serait reproché comme une faiblesse, une manifestation hypocrite; elle se borna donc à une espèce de génuflexion, et, tirant bravement ses lunettes, elle se mit à regarder les tableaux qui ornaient la nef principale, tandis qu'Estève, prosterné devant la grille du chœur, faisait une courte oraison.

L'esprit d'examen et de critique, le scepticisme amer de l'école philosophique du dernier siècle, n'avaient point altéré la bonté d'ame, les généreuses qualités de Mme Godefroi, mais ils avaient complètement détruit en elle le sentiment poétique. Elle ne se recueillit pas, saisie d'une mélancolique admiration, en entrant dans la vieille église de Châalis; elle n'éprouva aucune émotion à l'aspect de ces bannières, de ces trophées saints ou guerriers, de ces tombeaux, de toute cette poussière des temps passés éparse sous ses yeux; au

lieu de s'abandonner à une religieuse contemplation, elle se prit à raisonner en elle-même sur l'orgueilleuse opulence du clergé régulier, et sur la vie fainéante et inutile des moines. Tandis qu'absorbée dans ses réflexions, elle remontait lentement la nef, un religieux entra par une des portes latérales et traversa l'église; quand il fut à quelques pas de Mme Godefroi, il s'arrêta, lui donna gravement sa bénédiction, et dit ensuite avec une politesse pleine d'onction et de pieuse gravité : — Que Dieu soit avec vous, ma très chère sœur!

La vieille dame resta un moment interdite; elle n'avait de sa vie hanté les dévots ni les moines, et elle ne savait comment répondre à ce salut mystique. Elle se remit bientôt cependant, et ses antipathies de vieille femme philosophe reprenant le dessus, elle fit une profonde révérence au moine, en attachant sur lui de grands yeux encore vifs, et qui en ce moment avaient une expression indéfinissable d'étonnement, d'ironie, de froide curiosité. Le religieux comprit ce regard; il se retourna vers l'autel, s'inclina profondément et sortit le front baissé, les mains jointes sous son scapulaire. Cette petite scène avait duré une minute.

— Ah! ma chère tante, c'est dom prieur qui vient de vous donner sa bénédiction, dit Estève en se rapprochant de Mme Godefroi; comme il ne portait aucune marque de sa dignité, vous n'avez pu le reconnaître. C'est singulier que vous l'ayez rencontré ici à cette heure de la journée; sa paternité ne descend ordinairement qu'à l'heure de vêpres, et jamais je ne l'avais aperçue dans l'église.

— Apparemment le révérend père a eu la curiosité de me voir, murmura la vieille dame en souriant; une femme de mon âge, il n'y a pas de péché à cela.

Une heure plus tard, elle remonta en carrosse en promettant à Estève de revenir l'année suivante à pareil jour.

Tandis que ceci se passait dans le logis des hôtes, le prieur, rentré chez lui, avait mandé le maître des novices. Il faudrait avoir vécu parmi des moines pour comprendre l'importance qu'ils attachent à des faits qui paraissent insignifians aux yeux du monde, pour savoir quelle finesse, quelle pénétration, ils apportent dans les petites choses, dans les incidens mesquins de la vie monacale. Le père Anselme avait jugé d'un coup d'œil l'effet de sa présence sur Mme Godefroi; il avait deviné ses dispositions hostiles, sa dédaigneuse aversion pour tout homme qui portait le froc, et il songeait avec un sourd ressentiment à la rencontre qu'il avait faite dans l'église. C'était par suite de cette rencontre qu'il avait mandé le maître des novices.

— Je me rends aux ordres de votre paternité, dit le vieux moine en s'inclinant avec le respect que lui commandait le rang du père Anselme dans la hiérarchie monastique.

— Que l'esprit du Seigneur soit avec nous, mon père! répondit le prieur; ce que j'ai à vous dire est d'un grave intérêt pour l'honneur de notre maison en général et pour le salut d'un de nos frères en particulier. Depuis dix ans que, par la grace de Dieu, je gouverne l'abbaye, je m'en suis entièrement remis à votre sagesse pour la conduite des novices, et vos œuvres ont toujours répondu à ma confiance. Aujourd'hui, cependant, je crains que vous n'ayez manqué de prudence et de prévision. Vous avez autorisé le frère Estève à recevoir une visite, la visite d'une femme!

— Ah! mon révérend père, il n'y avait pas ombre de danger, la moindre occasion de péché, répliqua le père Bruno en souriant; cette dame est la proche parente du frère Estève, c'est une personne respectable par son âge.

— Et non par ses vertus peut-être, interrompit le prieur; mais ne médisons pas sans nécessité du prochain. Dites-moi, mon père, cette dame, cette parente a-t-elle parfois écrit à votre jeune novice?

— Jamais, mon révérend père.

— Vient-elle le visiter souvent?

— C'est la première fois, mon révérend père, que le frère Estève est appelé au parloir.

— Alors le mal n'est pas si grand que je l'avais craint, murmura le prieur. Et après un moment de réflexion, il ajouta : — Et cette dame, a-t-elle annoncé qu'elle reviendrait?

— Oui, mon révérend père, l'année prochaine, à pareil jour, avant la profession de son neveu; elle l'a promis en le quittant.

— Ah! père Bruno, père Bruno! dit le prieur avec un soupir, combien d'influences maudites nous disputent ces pauvres ames entrées à peine dans les voies du salut! combien de vocations perdues lorsque nous les croyions si sûres! Nous vivons dans un siècle d'abomination et d'impiété; l'esprit de révolte pénètre jusque dans les cloîtres; c'est à nous de veiller au maintien des saintes doctrines, d'arrêter la décadence qui menace les ordres monastiques. Des temps meilleurs viendront, sans doute; ce n'est pas la première fois que la religion est attaquée; elle a triomphé déjà de l'hérésie, elle triomphera encore de la philosophie, de l'athéisme, de toutes les sectes impies que ce siècle a enfantées. Dieu nous a choisis pour lutter pendant ces jours d'épreuve; que sa volonté soit faite! Je sens que mes forces ne sont pas au-dessous de la tâche qu'il m'a imposée.

Pendant cette sortie, le père-maître hochait la tête en signe d'assentiment. Ses idées étaient les mêmes au fond, mais il ne les formulait pas avec tant de passion, et même dans ces questions irritantes il apportait la tolérance et la modération de son caractère.

— Mon révérend père, dit-il, ce n'est pas la vocation du frère Estève qui doit vous donner de l'inquiétude; cet enfant sera pour la communauté un exemple d'édification; il n'a pas chancelé un seul instant pendant cette première année d'épreuve. Je reconnais en lui des signes qui ne m'ont jamais trompé : il est à nous pour toujours.

— Dieu le veuille pour son salut et pour l'édification du prochain! Mais vous savez, mon père, que jusqu'au dernier moment la vocation des novices est en péril. Parfois un seul mot a changé les meilleures dispositions et rejeté dans les voies du monde des ames que nous avions cru sauvées. Il ne faudrait peut-être, pour perdre celle de notre jeune novice, qu'une seconde visite de cette femme, de cette parente qui m'a tout l'air d'un esprit fort, d'une personne sans dévotion et sans foi.

— Lorsqu'elle reviendra, mon révérend père, le frère Estève sera près de prononcer ses vœux, elle n'attendrait pas ainsi le dernier moment pour le détourner de sa vocation, pour tenter de le ramener au monde.

— A ce dernier moment qui sait ce qu'elle oserait? murmura le prieur poursuivi par un vague sentiment de défiance. Enfin laissons aller les choses, il n'y a pas de péril à présent; quand il en sera temps, j'aviserai.

Cette seconde année d'épreuve s'écoula pour Estève encore plus rapidement que la première. Son esprit et son ame s'étaient comme assoupis dans l'éternelle monotonie de la vie claustrale. Sa piété était plus calme, des rêveries moins ardentes préoccupaient son imagination; il était tombé dans une quiétude mélancolique, dans une sorte d'apathie sereine et douce. A mesure que ses facultés morales s'engourdissaient ainsi, un développement physique très remarquable s'opérait en lui; le frêle adolescent devenait un homme, un homme qui fut bientôt dans tout l'éclat de la force, de la grace, de la beauté virile. Dans le monde, de tels avantages eussent peut-être inspiré à Estève quelque vanité; mais dans le cloître il dut ne pas s'en apercevoir, personne n'eut la vaine et frivole pensée de l'y faire songer; seulement les novices, frappés de l'élégance, de la fierté de ses traits, le surnommèrent l'archange saint Michel.

Les jours s'étaient accumulés semblables à un seul jour; la seconde année allait finir; on était à la veille de Notre-Dame de septembre.

Un matin, à l'issue de la messe, le prieur fit dire au maître des novices de se rendre dans la sacristie avec le frère Estève. A cet ordre, le père Bruno baissa la tête d'un air attristé, sa figure joviale et débonnaire s'assombrit, et, prenant à part le jeune novice, il lui dit :

— Mon cher fils, le message de sa paternité m'annonce que vous devez bientôt me quitter; ce n'est plus sous mon autorité que vous allez vivre; après votre profession, vous ne devrez plus obéissance qu'à Dieu et à notre révérend père prieur. Je me sépare de vous à regret, mon enfant, car cette séparation est réelle, bien que nous restions tous deux aux mêmes lieux. Le grand et le petit cloître communiquent par une galerie dont les portes ne se ferment jamais, et pourtant il y a là comme une barrière que personne n'oserait franchir : nous nous verrons chaque jour, mais nous ne serons plus ensemble.

— Mon père, il me semblait que je ne devais jamais vous quitter, s'écria douloureusement Estève. Eh quoi! même ici, je dois me séparer de ceux que j'aime et que je vénère du fond de mon cœur!

— Il faut se soumettre à la volonté de Dieu, mon cher fils, dit le vieux moine avec une expression amère d'abnégation et en serrant les mains d'Estève dans ses mains froides et ridées; allons!

Ils marchèrent silencieusement jusqu'à la porte de la sacristie. Le père Bruno serrait le bras d'Estève avec une sorte de crainte et de pénible agitation. Quand ils furent près de la porte, il s'arrêta par un brusque mouvement; il tremblait et hésitait, comme troublé par quelque combat intérieur; enfin, se rapprochant encore davantage d'Estève, qui le regardait inquiet et agité aussi, il lui dit à voix basse : — Mon fils, les vœux que tu dois faire sont terribles, irrévovocables... songes-y tandis qu'il est temps encore... Il y a de mauvais moines... des hommes qui gardent l'habit malgré leur volonté... il y en a ici... Mon fils, recueille-toi, descends en ton ame, y trouves-tu une ferme et sincère vocation?

Estève était tombé à genoux, il appuyait son front sur les mains du père Bruno, et les pressait de ses lèvres avec un élan de tendresse et de gratitude; car il comprenait le sentiment de profonde affection, d'extrême sollicitude qui suggérait ces paroles, ces questions au bon vieux moine.

— Oui, mon père, lui répondit-il avec calme, ma vocation est ferme et sincère; ma mère m'a voué à Dieu dès ma naissance, et je veux être à lui, je le veux de toutes les forces de mon ame et de ma volonté.

— Viens alors, murmura le vieux moine en le relevant et en le serrant contre sa poitrine avec une joie triste.

Ils entrèrent dans la sacristie, où le prieur les attendait. Le maître des novices ne s'était pas trompé dans ses prévisions : déjà le jour de la cérémonie était fixé.

— Mon cher fils, dit le prieur, mettez-vous à genoux, et rendez grace à Dieu. Le moment est enfin venu où vous serez à lui sans partage et sans retour. Aujourd'hui même vous entrerez en retraite. C'est demain la fête de la nativité de la glorieuse Vierge Marie; le dernier jour de l'octave, vous prononcerez vos vœux.

Estève reçut cette nouvelle sans trouble. Prosterné devant le crucifix, il priait humblement, et demandait à Dieu les secours de la grace pour s'élever au sentiment de son bonheur, car il était effrayé en lui-même de la tiédeur de sa reconnaissance et de sa joie à cette heure solennelle. Tandis qu'il se recueillait et s'exhortait ainsi à une vocation plus fervente, le prieur donnait à mi-voix ses instructions au père-maître pour le temps de la retraite.

—Mon père, lui dit-il en finissant, il est inutile d'inviter des étrangers à la cérémonie, le novice n'ayant pas de famille qui doive y assister. J'écrirai de ma main à M. le marquis et à Mme la marquise de Blanquefort pour leur annoncer la profession du frère Estève, afin qu'ils s'unissent d'intention à nos prières et à tous les actes de ce grand jour.

— Et la parente de notre jeune novice, Mme Godefroi, sera-t-elle aussi prévenue? demanda le père-maître; votre paternité sait qu'elle doit venir sous peu de jours, selon sa promesse, revoir le frère Estève.

— Je ne l'ai pas oublié, répondit le prieur avec un sourire qui eût dévoilé toute sa pensée au père-maître, s'il ne l'eût depuis longtemps devinée; la veille de la cérémonie, la veille seulement, vous écrirez à cette dame.

Chez les bénédictins de Châalis, le novice qui allait faire profession était obligé à des austérités qu'il n'avait point pratiquées pendant ses deux années d'épreuve, et qui ne devaient jamais se renouveler. Il passait huit jours en retraite dans une cellule plus triste et plus nue que celle d'un moine de l'étroite Observance. Ses regards, habitués à l'élégance modeste, à l'aspect riant d'un autre séjour, ne s'arrêtaient plus que sur des objets lugubres. Deux tréteaux recouverts d'une natte lui servaient de lit. A côté du sablier, il y avait une tête de mort, et sur les murailles blanches on avait écrit en lettres noires

de funèbres paroles, des allégories menaçantes, des sentences qui rappelaient le jour du jugement, les tortures du purgatoire, et les tourmens éternels de l'enfer. La fenêtre de cette cellule donnait sur le cimetière, et celui qui l'habitait temporairement se trouvait, pour ainsi dire, placé sur un terrain neutre entre les vivans et les morts. Le novice, une fois en retraite, ne pouvait parler qu'au père-maître, qui était son confesseur, et au prieur, si celui-ci jugeait convenable de venir le visiter. Il ne sortait de sa cellule que pour descendre au chœur, où il avait une place à part. Au milieu de la nuit, il devait se lever, et aller dire l'office seul dans l'église. Après quelques jours d'une telle vie, lorsque le jeûne, la méditation, les longues prières, et surtout le sombre isolement où il s'était trouvé, avaient agi sur les sens et sur l'imagination du novice, il désirait ardemment le jour de sa profession, qui était aussi celui de sa délivrance, de son retour à une existence dont il venait d'apprécier par comparaison la douceur et les tranquilles félicités.

Le père-maître conduisit Estève à cette fatale cellule. Il avait si souvent accompli le même devoir envers d'autres novices, qu'il s'était accoutumé à l'aspect de ce lieu sinistre. Il était d'ailleurs si peu porté aux idées mélancoliques, il y avait en lui une si grande disposition au contentement d'esprit, qu'aucune influence ne pouvait l'attrister et l'abattre long-temps.

— Mon cher fils, dit-il à Estève, cette cellule n'est pas si riante et si bien ornée que celle que vous quittez, mais le dénuement de cette chambre n'affligera pas long-temps vos yeux. Allons, point de faiblesse, point d'abattement. Priez Dieu, lisez votre formulaire, et songez que bientôt vous serez hors d'ici.

— Mon père, répondit Estève, je ne sens ni frayeur ni regrets; mais mon ame est triste jusqu'à la mort.

— Cela passera, mon cher fils; c'est l'horreur de la solitude où vous allez rester qui vous trouble ainsi. Rassurez-vous, je ne vous abandonnerai pas, je serai près de vous souvent.

— Combien de graces je vous dois, mon père! dit Estève avec attendrissement; après Dieu, vous êtes mon soutien, mon refuge, mon espoir. Quand je souffre, vous avez des paroles qui guérissent mon ame; votre voix seule me ranime et me console. Oui, je suis calme à présent; cette angoisse qui me serrait le cœur est passée.

— Bien, mon fils; voici la nuit, allumez votre lampe et tâchez de vous arranger ici. Dans une heure, vous ferez collation avec ce que vous apportera un frère convers, puis vous vous coucherez, car

à minuit il faudra descendre au chœur pour les matines. Que Dieu reste avec vous, mon fils!

Selon l'usage, le père-maître ferma la porte en dehors et emporta la clé, mais une seconde clé resta entre les mains d'Estève; de cette manière, il était libre de sortir à l'heure des offices, et personne ne pouvait entrer dans sa cellule ni communiquer avec lui, si ce n'était par un vasistas pratiqué dans la porte.

Il alluma la lampe de terre posée sur le prie-dieu, entre un sablier et une tête de mort: une faible lumière éclaira la cellule, et lutta contre les derniers rayons du jour qui s'éteignait. La fenêtre ouverte laissait apercevoir, à travers un nébuleux crépuscule, l'enceinte du cimetière, et au-delà les cimes touffues de la forêt de Perthe. Estève s'assit au pied du lit et demeura plongé dans de tristes méditations. Jamais il n'avait compris comme en ce moment la brièveté de notre vie ici-bas et le néant de sa propre existence. Les mystères terribles que la pensée humaine ne saurait pénétrer, le commencement et la fin des jours que la main de Dieu nous mesure, épouvantaient son imagination. Il regardait d'un œil fixe ce sablier dont la poussière s'écoulait avec un bruit presque insensible, cette tête où l'intelligence et la vie avaient régné naguère, et, frappé de la marche rapide du temps, du pouvoir souverain de la mort, il sentait s'élever dans son ame un désir âpre et confus, le besoin de vivre avant de mourir. Il oubliait les promesses de la religion, les récompenses éternelles, les supplices de l'enfer, toutes ses croyances, toutes ses résolutions; il oubliait Dieu même, dans cet élan involontaire vers des voies inconnues.

Bientôt, cependant, il s'éveilla saisi de remords, au milieu de ces songes funestes; son ame revint à Dieu par un vif et prompt retour, et, prosterné sur les dalles humides de la cellule, il répandit des larmes amères.

Pendant qu'il priait ainsi, un léger bruit annonça que quelqu'un s'arrêtait à la porte et ouvrait le vasistas. C'était le père Bruno qui revenait, poussé par une secrète inquiétude. En apercevant Estève agenouillé, le visage couvert de larmes et comme abîmé dans un affreux désespoir, il ouvrit la porte et entra brusquement.

— Qu'est-ce donc, mon cher fils, et comment vous trouvé-je! s'écria-t-il. Pourquoi ces terreurs, ces défaillances? Revenez à vous, mon enfant, et regardez de sang-froid tout ce qui vous environne. Pour un esprit comme le vôtre, il n'y a rien ici d'effrayant ou de terrible.

— Oh! mon père! murmura Estève en montrant d'un geste énergique la tête de mort et les lugubres emblèmes qui décoraient la cellule.

— N'est-ce que cela? reprit le père-maître avec une douceur indulgente; mon cher fils, je ne pensais pas que vous y prissiez garde : quoi! vous avez eu peur!

— Peur de la mort? non, mon père, répondit Estève avec une sourde exaltation; au contraire, j'ai eu peur de la vie, de la vie telle qu'elle s'écoule dans cette cellule. Toute mon ame s'est révoltée contre les mortifications que je dois pratiquer pendant ma retraite. Ah! pour supporter l'isolement, la solitude, il faut être un saint.

— Ou un moine abruti par l'oisiveté d'esprit et de corps, murmura le père Bruno; allez, mon fils, je conçois vos répugnances, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous soulager pendant cette dernière épreuve. D'abord, je vais reculer les limites de votre séjour; vous serez libre de sortir, de descendre et de vous promener, pourvu que vous ne dépassiez pas l'entrée du troisième cloître; toute cette partie du monastère est inhabitée, et je puis rigoureusement en concéder la jouissance aux novices en retraite. Quand vous aurez plus d'espace autour de vous, votre réclusion vous paraîtra moins pénible. Ensuite je vous donnerai des livres.

— Ah! mon père, avec des livres, il me semblera que je ne suis plus seul, s'écria Estève consolé.

— J'oublie près de vous le reste de mon troupeau, reprit gaiement le père-maître. Voilà la cloche du réfectoire qui sonne; mes pauvres agneaux sont déjà réunis dans le petit cloître, et les yeux tournés vers la porte ils attendent impatiemment, car c'était aujourd'hui jour de jeûne pour toute la communauté. Il faut que je vous laisse, mon fils; restez en paix!

Quelques instans après, un frère convers entra et déposa silencieusement sur la table des légumes cuits à l'eau, une belle assiette de fruits et un de ces pains bien blancs et à croûte dorée qu'on ne voyait guère alors que sur la table des moines et des gens riches. Estève toucha à peine à cette légère collation, et se mit tout habillé sur son lit d'anachorète pour attendre l'heure des matines.

A minuit, il se leva et descendit au chœur. Tandis qu'il traversait les bâtimens claustraux, il se souvint du trajet qu'il avait fait deux ans auparavant, par une nuit semblable, et du spectre qu'il avait rencontré dans le petit cloître. Personne ne lui avait donné l'explication de ce fait étrange, et il en était venu à penser que quelque père,

par esprit de mortification, avait eu l'idée bizarre de rôder ainsi la nuit, vêtu d'une mauvaise coule, les pieds nus et la face voilée. Il songeait encore à cette apparition lorsque les mêmes accens plaintifs et furieux qui l'avaient frappé naguère s'élevèrent des profondeurs du troisième cloître. Estève se retourna vivement; il était près de revenir sur ses pas, mais un scrupule le retint, il ne voulut point céder à une vaine curiosité et gagna rapidement le chœur.

La grande nef et les bas-côtés de l'église étaient dans les ténèbres; mais la lampe suspendue devant l'autel baignait le sanctuaire d'une blanche et vive clarté. Le chœur était paré pour la fête du lendemain; les moines avaient dépouillé leur riche parterre pour cette solennité, et les fleurs qui environnaient l'image de la Vierge répandaient des parfums ravissans.

Ces douces odeurs, ces clartés, l'aspect de ces saintes splendeurs, ramenèrent l'ame d'Estève dans les régions sereines de l'espérance et de la foi; il ouvrit son formulaire et commença l'office de la Nativité de la Vierge. La leçon qui suit le premier nocturne est un chapitre du *Cantique des Cantiques*. La poésie religieuse emprunte, dans ce morceau, les accens passionnés de la lyre profane, et le sens mystique s'y cache sous des images tendres et gracieuses. Estève frémissait, saisi d'un trouble inconnu, en répétant à demi-voix ces paroles ardentes; une exaltation étrange succédait à son abattement et à ses angoisses; les images de la mort et du néant, les froides ténèbres de sa cellule, ne l'épouvantaient plus; il lui semblait qu'il venait de découvrir en son ame un foyer lumineux dont les rayons éclairaient et vivifiaient tout ce qui l'environnait. Ce fut sous l'impression puissante de cette réaction qu'il rentra dans sa cellule, et le lendemain matin, lorsqu'au premier coup de l'angélus le père Bruno ouvrit sa porte, il dormait encore d'un sommeil calme et traversé par des rêves heureux.

— Eh bien! mon fils, dit le père-maître en ouvrant la fenêtre, il paraît que vous n'avez pas trop mal dormi sur cette couche aussi dure que celle du bienheureux saint Jean de Dieu, qui réservait pour se faire des matelas tous les vieux balais du couvent. Comment avez-vous passé le commencement de la nuit? vous êtes-vous éveillé à temps pour descendre au premier coup de matines?

Estève confessa sincèrement au père-maître toutes ses impressions. — Ah! mon père, dit-il, hier j'ai été faible jusqu'à la lâcheté; mais aujourd'hui je suis tranquille et fort. Ces funèbres emblèmes ne m'attristent plus; je puis voir sans horreur l'image de la destruc-

tion et du néant, car je sens en moi une ame puissante et immortelle.

— Je vous avais prédit tout cela, mon cher fils, répondit le père-maître; je savais que vous ne resteriez pas sous cette première impression de tristesse et d'effroi, parce que vous n'êtes pas accessible aux imbéciles terreurs de ces pauvres novices, qui croient voir des fantômes passer devant la fenêtre, et entendre des voix dans le cimetière.

— Mais moi, mon père, j'ai réellement entendu une voix cette nuit, une voix lamentable, dit Estève. — Et il raconta cette circonstance de sa course nocturne à travers le monastère.

— Mon cher fils, ceci n'a rien de surnaturel, pas plus que le fantôme qui se promenait, il y a deux ans, dans le cloître des novices, répondit le père Bruno. — Après un silence, il ajouta d'un ton plus bas : — Il y a ici de tristes créatures dont vous ignorez l'existence, et qui sont ensevelies pour le reste de leurs jours dans ce vieux bâtiment, qu'une cour toujours fermée sépare du troisième cloître.

— Quoi! mon père, s'écria Estève, des religieux?

— Non, répondit le père Bruno d'une voix encore plus basse, des prisonniers, des fous....

— Est-il possible, grand Dieu! murmura le novice consterné.

— Hélas! mon cher fils, reprit le vieux moine, dans nos maisons comme dans le monde, il y a des crimes. La justice ecclésiastique punit le coupable sans scandale et sans bruit, au lieu de le livrer à la justice séculière. Les novices et la plupart des religieux ignorent le sort de ces malheureux; peu de personnes ici savent quels habitans renferme l'enceinte du troisième cloître. Gardez, mon fils, un silence absolu sur ce que je viens de vous dire. J'ai pu vous apprendre ceci sans pécher contre Dieu ni contre le prochain, mais non sans danger pour moi, car sa paternité pourrait considérer cette révélation comme une faute.

— Ah! mon père, s'écria Estève, j'aimerais mieux mourir que d'attirer sur vous, par mon indiscrétion, le plus léger châtiment.

Le même soir, Estève eut des livres choisis dans la bibliothèque; c'étaient *le Guide des pécheurs, le Chemin de la perfection chrétienne*, et d'autres ouvrages mystiques que l'abbé Girou n'avait jamais mis entre ses mains.

Les jours suivans s'écoulèrent plus paisiblement. Estève s'était créé un ordre d'occupations qui semblait abréger le temps; les lectures pieuses succédaient à la prière, et le soir, après les offices, il

se promenait un moment dans la cour étroite et sombre qui précédait le cimetière. Cette partie du monastère était depuis long-temps abandonnée, le toit menaçait ruine, et il pleuvait dans l'escalier qui conduisait à la cellule. Au rez-de-chaussée, il y avait une salle dont le mur, percé d'une porte à vantaux sculptés, s'étendait sur toute la longueur de la cour. Une fois Estève osa pousser cette porte et franchir le seuil. Un air humide et frais frappa son visage comme s'il se fût placé à l'entrée d'un souterrain, et il distingua dans l'obscurité les murailles et la voûte d'une vaste salle entièrement démeublée; les croisées à colonnettes étaient fermées par de lourds contrevens, le jour pénétrait à travers les ais disjoints et sillonnait les ténèbres de lumineux filets.

Estève comprit, par la disposition des lieux, que ces croisées s'ouvraient sur la fatale enceinte d'où s'élevaient, la nuit, les lamentables voix qu'il avait deux fois entendues. Poussé par un sentiment douloureux de compassion et de curiosité, il avança encore, et, s'appuyant à la croisée, il colla son visage contre les fentes; son regard plongea dans une cour environnée de hautes murailles et où croissaient, parmi les pierres, de grandes touffes d'herbes d'un vert obscur, mais il n'aperçut aucune créature vivante dans ces lieux désolés. Seulement, il lui sembla qu'une forme humaine se levait derrière le grillage d'une fenêtre qui était presque au niveau du sol.

— Grand Dieu! murmura-t-il en se retirant, voilà donc le dernier terme de la misère humaine!

Enfin, la veille de l'Octave arriva. Le père-maître connaissait trop bien la discipline monastique pour manquer aux ordres du prieur : il avait attendu le dernier jour pour annoncer à Mme Godefroi qu'Estève allait prononcer ses vœux; mais ce jour-là, dès le matin, il écrivit. Cette lettre arriva le même soir à Paris; Mme Godefroi n'était point chez elle; un souper chez Mme d'Épinay la retint jusqu'à quatre heures avec Grimm, Duclos, et quelques autres personnages célèbres de l'époque. En rentrant, elle trouva la lettre du père Bruno sur sa toilette, parmi plusieurs autres lettres, et, tandis qu'on la coiffait pour la nuit, elle se mit à parcourir sa correspondance.

— Andrette, des chevaux! une chaise de poste! s'écria-t-elle tout à coup en repoussant la soubrette et en se levant impétueusement; il faut que j'arrive à temps!.. Il faut que je parle à cet enfant avant qu'il ait prononcé ses vœux... et c'est demain, demain, grand Dieu!.. Ah! j'ai trop tardé!... j'ai trop attendu!...

Ces ordres précipités mirent tout l'hôtel en rumeur. Le bruit en

vint jusque dans la chambre du fermier-général. Au moment où il s'éveillait, sa femme entra et lui remit la lettre du père-maître.

— Ces moines ont deviné votre opposition, dit Sébastien Godefroi en refermant la lettre; vous ne vous êtes pas assez méfiée d'eux. A présent, vous n'avez plus rien à ménager; partez, et cet enfant fût-il déjà devant l'autel, dussiez-vous l'aller chercher jusque là, tentez sa délivrance; je double la somme que vous lui destinez.

Avant cinq heures, Mme Godefroi monta dans sa chaise de poste; les chemins étaient affreux; neuf heures sonnaient quand elle arriva à Châalis. — Les cloches carillonnaient et remplissaient l'air de joyeuses volées, l'orgue mêlait ses sons graves et puissans aux voix qui s'élevaient dans l'église. C'était un chant universel de triomphe et d'allégresse.

Mme Godefroi était descendue à la porte même de l'église. En pénétrant dans la grande nef, elle se trouva au milieu d'un groupe de villageois qu'avait attirés la solennité de ce jour. Les moines étaient dans le chœur; un nuage d'encens voilait l'autel; la flamme légère des cierges vacillait à travers la fumée blanche des encensoirs d'argent. Mme Godefroi regarda sans rien voir.

— Ma bonne mère, dit-elle en tremblant à une vieille femme agenouillée à l'écart, où en est-on de la cérémonie? Que fait-on là-bas dans le chœur?

— C'est fini, vous arrivez trop tard, répondit la vieille femme sans se déranger et sans tourner la tête.

Mme Godefroi pâlit sous son rouge, et les larmes lui vinrent aux yeux. En ce moment, elle aperçut Estève debout au milieu du chœur, le front calme et rayonnant, le regard tourné vers le ciel, et comme perdu dans les espaces infinis où sa foi cherchait le Dieu auquel il venait de donner sa vie.

— Oh! triste victime, ton sort s'est accompli! murmura Mme Godefroi en s'éloignant; maintenant ne t'éveille pas à la lumière, à la vérité : reste à jamais enseveli dans les ténèbres de ton ignorance, meurs sans avoir vécu; c'est le seul vœu que puissent désormais faire pour toi ceux qui t'aiment!

Mme Ch. Reybaud.

ESSAIS

DE PHILOSOPHIE

PAR M. CHARLES DE RÉMUSAT.[1]

Un préjugé, né de la révolution, et qui, chassé de tous les bons esprits, trouve encore des défenseurs parmi ceux qui exagèrent le principe de Caton et l'amour des causes vaincues, c'est que la philosophie sensualiste, la philosophie de Bacon et de Locke, est notre philosophie nationale. Parce que le sensualisme a porté les derniers coups à l'ordre social qui a péri en 93, on lui attribue tout l'honneur de la victoire, sans songer que, le lendemain de la bataille, ce grand triomphateur s'est trouvé au nombre des morts. Philosophie sans postérité, elle a paru à point nommé quand il ne fallait que détruire, et, comme son principe l'y condamnait à l'avance, elle s'est détruite elle-même avec tout le reste. La France ignorait-elle la liberté, quand Voltaire et les encyclopédistes se sont faits les précepteurs de l'esprit public? Deux siècles avant la révolution, Descartes avait proclamé ce premier principe de toute philosophie comme de toute révo-

(1) Deux vol. in-8o; Paris, chez Ladrange.

lution libérale, l'absolue indépendance de la pensée. Qui donc, si ce n'est lui, avait accoutumé les esprits à secouer les préjugés, à ne croire que sur démonstration, à mesurer les droits sur les devoirs, à compter pour le premier de tous les droits celui de chercher librement la vérité, de la propager sans entraves, et, dans la science, de ne relever que de la raison? Il importe peu, sans doute, pour la philosophie, qui est de tous les pays et de tous les temps, que le rationalisme ait en France son origine et sa véritable patrie; mais cela importe pour la France. Il nous importe de nous souvenir de Descartes et de Malebranche, et de ne pas renier nos plus glorieuses traditions.

Le livre de M. de Rémusat vient soutenir la bonne cause philosophique. Jeune encore, il en est un des vieux soldats. Ce même rationalisme, aujourd'hui victorieux, dont il expose et développe les bases dans ses *Essais de philosophie*, il l'a défendu, quand il renaissait sous la restauration, contre les partisans libéraux du sensualisme et contre les réactionnaires. Fidèle à sa carrière philosophique, le temps et l'expérience ont mûri et développé ses convictions sans les altérer; et tel nous le voyons aujourd'hui, tel il était dans cette jeune et brillante phalange du *Globe*, qui a si généreusement combattu pour la philosophie et pour la liberté.

Que les évènemens reculent vite, surtout, quand une révolution les sépare de nous! Toute la milice du *Globe* est encore à l'œuvre, et déjà, pour la génération nouvelle, ces luttes de la restauration sont presque de l'histoire ancienne. L'empire avait laissé subsister, dans les académies et dans les chaires, quelques idéologues, paisibles représentans des fougueux encyclopédistes, relégués par l'opinion publique dans des abstractions creuses sans application possible, et qui, loin de se plaindre de cet ostracisme, l'acceptaient de bonne grace, et se mettaient à composer des grammaires générales et à simplifier encore cette philosophie si arbitraire et si bien disciplinée de Condillac. Les libéraux, étrangers à la philosophie, voyant chez les idéologues le drapeau de l'Encyclopédie, les couvraient de leur respect, et croyaient la liberté intéressée à leurs innocentes recherches. A cette école épuisée, qui confessait pour ainsi dire sa propre impuissance, le parti réactionnaire opposait les théologiens, animés d'une vieille haine contre la philosophie, et à qui la colère plutôt que la conviction donnait de la force. M. Royer-Collard et après lui M. Cousin relevèrent dans l'Université la cause du rationalisme; la persécution, loin de leur nuire, les servit; elle les sauva du

plus redoutable ennemi de la philosophie, de cette espèce de scepticisme qui naît de l'indifférence. Pour échauffer le peuple et le soustraire aux influences réactionnaires, les libéraux avaient recours aux mêmes doctrines qui l'avaient fait se lever une fois. De 1817 à 1824, ils publièrent douze éditions de Voltaire, treize éditions de Rousseau, un grand nombre d'écrits des encyclopédistes, et jetèrent ainsi dans le public la masse énorme de 2,741,400 volumes, qualifiés alors d'anarchiques et d'incendiaires. Mais cette nourriture ne suffisait plus aux jeunes gens d'élite qui recevaient le nouvel enseignement, et qui voyaient à découvert toute la misère du sensualisme. L'expérience de l'empire avait montré l'insuffisance des vieilles doctrines libérales; on commençait à ne pas séparer la cause de l'ordre de la véritable liberté. On n'aspirait plus uniquement à détruire, on voulait innover et fonder. L'imagination agitée de mille rêves, l'esprit et le cœur remplis de mille besoins nouveaux, sans préjugés, sans parti, par conséquent, mais déjà sur le point d'en constituer un, les fondateurs du *Globe* se réunirent pour donner un organe aux opinions jeunes en littérature et en philosophie, et se faire une place entre les libéraux à courte vue, qui n'avaient que des haines et point de doctrines, et les hommes de la réaction, leurs ennemis naturels. *Le Globe* fut fondé en septembre 1824, et devint quotidien le 15 février 1830. Pendant cette période de cinq ans, il changea de fortune, mais non de but et de caractère; obscur et même impopulaire dans les commencemens, il conquit l'influence et la popularité par le talent, par la persévérance, et surtout par l'ascendant naturel d'une cause généreuse. M. de Rémusat était là le premier jour, et avec lui, pour ne parler que des philosophes, M. Damiron, M. Dubois, que la philosophie disputait à la littérature, et ce rare esprit, si tôt enlevé, dont chaque article était une œuvre accomplie, M. Théodore Jouffroy. La philosophie qui leur était commune, et à laquelle chacun d'eux se rattachait avec son originalité propre, c'était la philosophie éclectique, et au-dessus d'elle la grande école rationaliste d'où l'éclectisme est sorti, l'école de Descartes et de Leibnitz. Si M. Cousin n'appartenait pas, à proprement parler, à la rédaction du *Globe*, on peut dire qu'il y était par ses amis et par ses disciples; il détachait pour *le Globe* des fragmens de ses ouvrages, il y insérait ses *argumens* des dialogues de Platon, des extraits de son édition de Descartes. Le rationalisme commençait à jeter un vif éclat, et cependant il ne régnait pas encore; les phrénologistes balançaient son influence, le *Mémorial catholique* et le clergé tonnaient contre

lui, le pouvoir prenait ombrage de ses progrès. La petite phalange n'en était que plus ardente et plus aguerrie; les dissidences s'effaçaient dans le péril, tous les efforts étaient réunis contre l'ennemi commun. Il n'y avait place ni pour le dégoût, ni pour la tiédeur. La persécution donne du courage aux faibles et fait vivre une mauvaise cause; mais, quand on a pour soi le courage, le talent et la vérité, on est maître de l'avenir.

Il est triste de le dire, des prêtres catholiques comptaient parmi les meneurs du parti réactionnaire contre lequel M. de Rémusat et ses amis défendaient nos libertés. Infidèles à l'esprit de charité qui doit honorer leur ministère, ils poursuivaient la philosophie avec une haine aveugle, et, dans leur soif de vengeance, la calomnie ne leur coûtait pas, la calomnie autorisée de leur sacré caractère et versée du haut de la chaire chrétienne parmi le peuple ignorant et crédule. On imputait chaque jour aux philosophes les conséquences les plus opposées à leurs principes, des doctrines qu'ils avaient réfutées et vaincues; il suffisait qu'une opinion fût immorale et impie, on n'avait pas besoin d'autres preuves pour en salir une école. Entraîné par un ressentiment que l'ineptie et la violence des attaques expliquaient sans le justifier, *le Globe* poussa trop loin les représailles, et ne distingua pas assez la religion de ses ministres. Le célèbre article de M. Jouffroy, *Comment les Dogmes finissent*, parut le 24 mai 1825. *Le Globe* prophétisait les prochaines funérailles d'un grand culte. A l'entendre, cette ferveur de catholicisme qu'on faisait paraître n'était qu'une mode ou un calcul. L'orthodoxie était devenue une bienséance; la foi était *convenable*, et rien de plus; on avait *repris* la dévotion. M. Dubois avertissait avec fermeté les fougueux prédicateurs de cette croisade contre la philosophie, que la chaire de Whitehall avait fait autant de mal aux Stuarts que les diatribes des puritains; et M. de Rémusat démontrait victorieusement à M. de Lamennais qu'on ne peut attaquer la raison sans ébranler la foi, et que ruiner toutes les sources de la certitude, en haine de la philosophie, c'est, dans une guerre civile, jeter du poison dans les fontaines.

Pendant que *le Globe* prenait cette position intermédiaire entre les sensualistes et les catholiques intolérans, entre les libéraux et les hommes de réaction, le reproche, si souvent adressé depuis à la philosophie éclectique, d'être une philosophie négative et critique, et de ne pouvoir rien fonder, ne fut pas épargné au journal qui la représentait. Ce fut *le Producteur* qui commença cette guerre intes-

tine dans le camp de la philosophie. *Le Producteur* n'était pas une école critique; il avait une doctrine : il rêvait déjà cette réorganisation sociale dont nous avons vu depuis l'essai, et qui a produit, pour ses résultats les plus clairs, une société en commandite, et une révolution dans les costumes imitée du *Télémaque*. Quelle est au fond la portée de ce reproche d'impuissance dont les ennemis de l'éclectisme font tant de bruit? *Le Globe* et ceux qui, comme M. de Rémusat, sont restés fidèles à son esprit, sont-ils frappés de stérilité par la philosophie à laquelle ils appartiennent? Ne peut-on étudier l'histoire sans immobiliser la science, et Leibnitz l'a-t-il reportée en arrière parce qu'il a renouvelé en la surpassant la métaphysique d'Aristote? Proclamer que tout se tient dans la vie de l'humanité, est-ce dire que l'avenir est tout entier dans le passé? et si le progrès est continu, s'ensuit-il qu'il n'existe pas? L'école du temps sera toujours la première, et les doctrines s'enchaînent comme les évènemens. Dans les sciences, expliquer les créations de Dieu par quelque rêve fantastique; dans la société, construire l'homme sur la théorie, et non pas la théorie sur l'humanité; en philosophie, s'isoler de toutes les traditions, et, pour créer une synthèse plus magnifique, oublier le monde des faits et dix-huit siècles d'un laborieux enfantement, c'est méconnaître le caractère et la dignité de la science. Le philosophe est celui qui étudie et ne rêve pas, qui critique avant de produire, qui va à l'école de l'expérience et de l'histoire, qui redoute les aventures, ne marche qu'en assurant sa route, se tient le plus près possible des maîtres, et ne s'en sépare que vaincu par l'évidence et après avoir lutté contre ses propres découvertes.

Dans cette double nature de l'éclectisme plutôt critique dans la forme, et dans le fond plutôt dogmatique, est toute l'histoire du *Globe*. Ces jeunes esprits qui ne cédaient d'abord qu'à des sympathies et à des besoins, et qui n'avaient au commencement de fixe et d'arrêté que leur méthode, s'aguerrirent et se formèrent peu à peu; ils apprirent à discerner sous chaque erreur la part de vérité qu'elle contenait, et, plus mûrs au moment où leur société allait se dissoudre, ils avaient enfin, non un système, mais les bases d'un système; non une religion, mais une doctrine philosophique. Tandis que les esprits ambitieux se jetaient dans les extravagances de l'école saint-simonienne et de l'école humanitaire, les esprits calmes et réfléchis, les philosophes en un mot, s'affermissaient et s'établissaient dans le rationalisme.

En publiant un livre qui est une exposition et une défense des

dogmes du rationalisme, M. de Rémusat résume à la fois sa propre carrière philosophique et celle du *Globe*. Le plan de son ouvrage est heureux et simple. L'auteur fait d'abord l'histoire du rationalisme moderne et des deux écoles qui lui ont disputé parmi nous l'influence dominante. Cette exposition historique et critique tout ensemble le conduit à établir une théorie logique sur la méthode et le jugement, une théorie métaphysique sur la matière et l'esprit. Un dernier *Essai* sur le scepticisme ne fait que montrer à nu la plaie que tout le livre est destiné à guérir, et reprendre d'une façon plus générale les argumens fournis par la discussion. Assistons avec M. de Rémusat à la naissance du rationalisme moderne dans l'école de Descartes; voyons-le se développer et s'affermir par la profonde et audacieuse critique de Kant, par les sages et patientes analyses des écossais. De l'école de Descartes, M. de Rémusat nous introduira dans le camp des ennemis; il nous montrera la décomposition de la pensée par les idéologues; il nous conduira dans l'amphithéâtre de Broussais, et, de toute cette histoire et de toutes ces attaques, il fera sortir l'invincible autorité de la raison, la philosophie de l'esprit et la morale du devoir.

L'œuvre de Descartes n'est pas une école; c'est une ère philosophique. La théologie pour règle, la scholastique pour méthode, pour sanction un bûcher, telle était avant lui la condition de la science. On étendait les intelligences sur ce lit de Procuste; on leur donnait une panoplie qui les rendait invulnérables, mais qui les écrasait sous le poids. Descartes foule aux pieds les préjugés de vingt siècles. La liberté, voilà sa conquête; la raison, l'évidence, voilà sa loi. Penser est ma destinée, si je suis une intelligence; et qu'est-ce que penser, sinon juger, et juger avec indépendance? Recevoir des opinions toutes faites, c'est abdiquer, et pour qui? Dieu, qui m'a fait intelligent et libre, m'a imposé le devoir de peser mes opinions, puisqu'il m'en a rendu responsable. Tout croire, c'est de la folie, ou plutôt c'est le néant de la pensée. Si je choisis, c'est ma raison qui choisit. Si vous parlez au nom de Dieu, que je le sache d'abord, et ma raison se soumettra quand ma raison sera convaincue. Aveugles, conducteurs d'aveugles, quand vous voulez que je pense votre pensée et non la mienne, quand vous me prescrivez des règles qu'il faut suivre sans les comprendre, ne voyez-vous pas que vous mutilez en moi la nature humaine, que d'un homme vous ne faites plus qu'un automate, et que l'idéal de votre théorie, c'est la *machine à raisonnemens* qu'avait rêvée Raymond Lulle?

Nourri dans les principes d'Aristote, plié chez les jésuites, ses maîtres, à la discipline scholastique, Descartes, devenu homme et rendu à lui-même, comprend que sa science n'est que préjugés, qu'elle ne repose pas sur un ferme fondement; que, bâtie par divers ouvriers et à diverses époques, elle n'a ni unité ni harmonie, et qu'enfin, pour l'avoir reçue d'autorité, il ne la possède que dans sa mémoire, et ne l'a pas assimilée à la substance même de son être intelligent. Il l'examine à la lumière naturelle, et la rejette comme indigne. Il repousse toute croyance qui ne force pas sa raison; douter ainsi, qu'est-ce, sinon se soustraire à toute autorité qui n'est pas la lumière naturelle? On peut douter de tout, excepté de son doute même; ma conscience ne peut rejeter ma conscience; pour supposer que je ne suis pas, il faut que j'existe. J'existe donc, puisque je pense, ou plutôt, si je pense, c'est que j'existe. Je suis un être pensant. Qu'est-ce que ma pensée? Quels sont ses objets? L'objet de ma pensée est triple : je pense à moi, à Dieu, à la matière. Dieu et la matière sont-ils des créations de ma fantaisie, ou des êtres qui ont l'existence réelle? Comment me serais-je donné l'idée de Dieu, s'il n'y a rien en moi qui l'égale? Cette idée ne sort pas de ma propre puissance, elle descend en moi du souverain être, et prouve à elle seule la réalité de son objet. La matière, telle que je la conçois, a moins de perfection dans son essence que moi-même; mais, si je l'ai produite, si ce n'est qu'une abstraction, d'où vient que cette abstraction s'est faite en moi sans ma participation? D'où vient qu'elle m'obsède à toute heure, qu'elle prenne une si grande part dans ma vie, et que je sente comme une invincible tendance à croire à la réalité de son objet? Dieu n'est pas parfait, s'il m'a créé pour cette illusion. Ainsi la méthode de Descartes s'accomplit en trois pas; c'est d'abord, pour douter de tout, un vigoureux effort qui s'arrête impuissant devant la conscience; en moi, je trouve l'idée de Dieu, qui implique son objet, et l'idée de la matière, dont l'objet est réel aussi, si Dieu est la perfection par essence.

M. de Rémusat, plein d'un respect filial pour ce grand et sévère génie de Descartes, tout en voyant en lui, à juste titre, le régénérateur de la philosophie, attribue à son influence quelques conséquences fâcheuses : le mépris de l'histoire, l'habitude de concentrer toute la science dans l'étude des facultés intellectuelles, et ce préjugé, que le principe de la science doit être unique. Descartes a méprisé l'histoire, parce qu'avant lui et autour de lui, l'autorité régnait toute seule; il a lutté contre Aristote, parce qu'Aristote ne laissait pas de place à

la liberté, et dans cette lutte est toute sa révolution; mais il ne faut pas oublier que, si Descartes appelle tout au tribunal de sa raison, s'il refuse de porter le joug d'Aristote, il ne laisse pas de profiter de ses découvertes et de se les approprier, quand il le peut, après les avoir soumises à son libre examen. Descartes cachait son érudition, comme le lui reproche Leibnitz, mais elle n'était pas moins réelle (1). Il aimait mieux étudier en lui-même que dans les livres; mais, par sa première éducation, il était au courant de tous les systèmes. Dire qu'il a donné le fâcheux exemple de concentrer la philosophie dans l'étude des facultés intellectuelles, c'est oublier la marche qu'il suit dans la *Méthode* et dans les *Méditations*, ses deux principaux ouvrages. A peine a-t-il établi l'autorité de la conscience, que, sans analyser nos facultés diverses, dont il n'a donné que plus tard une théorie très faible dans le livre des *Passions*, il se met à démontrer l'existence de Dieu et celle de la matière. Descartes, qui ne séparait pas la physique générale de la métaphysique, loin de resserrer à l'excès le cercle de la philosophie, l'a peut-être agrandi témérairement. Il déterminait *à priori* les lois générales du mouvement; au lieu de les tirer de l'expérience et du calcul, il les établissait sur la perfection de Dieu et l'essence de la matière. Il disait : Donnez-moi de la matière et du mouvement, et je construirai le monde. Quant à l'unité du principe de la science, il est vrai qu'il semble tout tirer de son célèbre enthymème, *je pense, donc je suis*. Mais au fond, que signifie la prémisse de cet enthymème? Ne s'agit-il pas de la certitude de la pensée, considérée comme antérieure à la certitude de son objet? Et le passage de la pensée à l'être, n'est-il pas nécessairement subordonné, dans toute philosophie bien faite, à l'étude de la pensée? M. de Rémusat se trompe : ce n'est pas Descartes, ce n'est pas surtout l'école rationaliste, elle qui, dès le premier jour, produit Leibnitz, le père de l'éclectisme, ce n'est pas elle qui a introduit le mépris de l'histoire, absorbé toute la science dans la psychologie, ou même dans une partie de la psychologie, et fait sortir toute la philosophie d'un principe unique; c'est l'école de Locke et de Condillac qui a fait cela, c'est la philosophie de la *table rase*. C'est elle qui a tout expliqué par les transformations de la sensation, anéanti, sous son règne, les études historiques, et finalement changé le nom de la science, qui s'est un jour appelée

(1) « Descartes, dit Leibnitz, était plus érudit qu'il ne le voulait paraître; son style et sa doctrine en font foi. Il excelle à s'approprier les pensées d'autrui, et je regrette qu'il essaie de le cacher. »

idéologie. Ce qui donne un caractère à la doctrine de Condillac, et en même temps ce qui la condamne, c'est qu'elle est une philosophie éminemment simple, qui n'a qu'un seul élément et un seul principe.

Descartes commence par un acte de foi, et c'est le caractère de toute saine philosophie. La science doit tout prouver, hors son principe. Si l'on donne une démonstration au principe lui-même, on ne fait plus qu'un cercle vicieux. La faute de Descartes, suivant M. de Rémusat, n'est pas seulement d'avoir quitté trop vite l'observation de la conscience, et de n'y avoir vu que la pensée; c'est plutôt et avant tout de n'avoir pas du même coup fondé l'autorité de la conscience et celle de la raison pure. On a beau vouloir ensuite se mettre d'accord avec le sens commun; on a beau multiplier les artifices logiques, et recourir, en désespoir de cause, à la véracité divine, il est impossible de ne pas compromettre la réalité du monde extérieur, du moment qu'on ne place pas sur la première ligne, avec la conscience que j'ai de moi-même, la faculté qui me donne le principe de contradiction et le principe de causalité, et par eux me rend capable d'affirmer le monde extérieur, ou plutôt m'y contraint. Lorsque Descartes nous dit : « Je pense, donc je suis, » d'où sait-il que, pour penser, il faut être, sinon parce qu'il possède le principe de substance? Et même, s'il pense, à quelle condition peut-il penser, si ce n'est à la condition de posséder le principe de contradiction? Descartes ne le nie pas, dit M. de Rémusat : il y a plus, quand on le presse, il l'affirme; mais cette affirmation se cache dans la polémique, et ne prend pas place dans le système. La certitude reste attachée par excellence à la conscience que j'ai de ma propre vie, et c'est à cette faute de Descartes que Kant répondra plus tard, quand il dira : Je ne puis pas ne pas m'affirmer moi-même; hors de moi je ne puis rien affirmer avec certitude.

Il restait donc une lacune à combler après Descartes dans la philosophie rationaliste. Il restait à faire l'analyse de la raison. L'école de Kant et celle de Reid ont accompli cette tâche, chacune à sa manière. C'est Descartes qui a fondé la psychologie, mais il ne l'a point faite; il a donné l'exemple de conclure la métaphysique entière d'une donnée psychologique, mais cette donnée, telle qu'il l'a conçue, était incomplète ou insuffisante. Pour accomplir la méthode rationaliste et lui faire porter tous ses fruits, il fallait poursuivre plus loin que ne l'avait fait Descartes l'observation de la conscience, ne pas se jeter sur-le-champ dans la déduction, faire l'inventaire, dresser la liste des croyances que la nature nous impose, et qui nous appa-

raissent avec le même caractère de nécessité que l'existence de notre pensée. Cette analyse de nos facultés primitives, cette énumération des jugemens nécessaires, cette méthode vraiment et complètement psychologique, Claude Buffier en a donné en France les premiers modèles; Reid et Dugald Stewart l'ont mise en pratique avec succès, et en ont fait la méthode et le caractère de l'école écossaise.

Dans un sens rigoureusement vrai, l'école écossaise n'est point originale, et elle n'aspire point à le paraître. Elle a plutôt une méthode que ce que l'on appelle un système, c'est-à-dire qu'elle ne croit pas la philosophie achevée, et qu'elle s'occupe à la faire. Après quelques recherches et peut-être quelque découverte, les philosophes se hâtent le plus souvent de conclure, de fermer la carrière, impatiens qu'ils sont de profiter de leurs travaux, d'assurer leur gloire, et de donner leur nom à une doctrine complète. C'est un défaut d'esprit et de caractère que les écossais n'ont pas connu. Comme ils cherchent la vérité pour elle-même, ils aiment mieux mettre les autres en voie de la trouver que de feindre qu'ils l'ont trouvée eux-mêmes, et de donner une hypothèse pour un principe constaté. Ils n'ont pas introduit une seule création de leur fantaisie dans ce champ de la philosophie, que les diverses écoles ont à l'envi l'une de l'autre encombré d'êtres chimériques. Cette fécondité n'a rien qui les tente; ils songent à trouver et non à créer. Ils viennent détruire des erreurs, et ne craignent rien tant que d'en émettre de nouvelles. La philosophie négative de Locke est la cause à laquelle nous devons Reid. Le mérite éminent de Locke, parmi tant de défauts, c'est d'être un analyste; son analyse aboutit, il est vrai, à des négations; mais elle éveille la curiosité sur les problèmes psychologiques, et elle montre l'importance capitale de cette question de l'origine des idées, qui devint presque dans l'école de Locke la philosophie tout entière. Reid répondit à cette analyse par une autre; aux négations de Locke, une méthode plus sûre, des principes plus vrais, lui permirent d'opposer des affirmations; il remonta ainsi à la source de nos idées, et fonda l'autorité de nos facultés primitives. Ce fut là toute sa tâche; et parce qu'il ne descendit pas aux applications pratiques de la méthode, parce qu'il n'aborda pas les questions de parti, et ne suscita point de tempêtes, son école demeura obscure et presque inconnue; elle justifia constamment le titre de philosophie du sens commun qu'elle avait pris, et, si elle ne fut pas glorieuse, elle fut utile.

Le style diffus, quoique aimable, de Reid, ses répétitions, ses longueurs, sa sage et honorable timidité, qui sied mieux au philosophe

que les airs d'inspiration et de prophétie, quelque chose d'inachevé dans ses plus belles théories, de grandes questions omises, l'absence de systématisation, expliquent, sans les justifier, les dédains dont il est aujourd'hui l'objet parmi nous. Nous devons beaucoup à Reid, car nous lui devons M. Royer-Collard et la réaction qui nous a délivrés du sensualisme. Sa philosophie, je l'avoue, n'est pas héroïque; elle ne dévoile pas tous les mystères, elle s'occupe au contraire à les constater; elle ne possède pas ces merveilleux secrets qui ne laissent rien d'obscur dans la création, et qui expliqueraient toutes choses s'ils pouvaient s'expliquer eux-mêmes. Mais appartient-il à la science de le porter si haut, et de mépriser tout ce qui ne s'éloigne pas du sens commun? Ne vaut-il pas mieux borner son savoir que de s'emplir la bouche de grands mots vides d'idées, d'envelopper le néant dans des formules inintelligibles, et de donner à force d'orgueil la mesure de sa faiblesse? M. de Rémusat, qui connaît et expose à merveille tous les reproches que l'on peut faire aux écossais, n'hésite pas, en leur rendant justice, à les reconnaître pour ses maîtres, et pour les maîtres de la philosophie française de notre temps. Sans doute il reste beaucoup à faire après Reid; il n'a pas créé une philosophie, mais il a mis la philosophie sur la véritable voie; il a développé, perfectionné, accompli, la méthode rationaliste de Descartes. L'*Essai* de M. de Rémusat sur Reid est un véritable chef-d'œuvre d'exposition claire et complète et de critique judicieuse. Il faut opposer cette défense de la méthode expérimentale aux dédains et aux injures de nos grands improvisateurs philosophiques, qui, nourris jadis à l'école de Reid, rougissent aujourd'hui de la philosophie du sens commun, et ne la trouvent plus digne de leur génie.

Assurément Kant est une bien autre puissance. Il remue à de bien plus grandes profondeurs le sol de la philosophie; il s'empare d'autorité des intelligences, et, si on parvient à lui échapper, ce n'est pas sans une lutte douloureuse. Il a régné sans partage sur la philosophie allemande; transplanté péniblement dans notre pays, son règne commence chez nous quand il est presque fini au-delà du Rhin, et que d'autres penseurs ont succédé à son influence et à sa renommée. Ce n'est pas une doctrine qui puisse entrer dans la vie d'un peuple; elle n'attire que les hautes intelligences, et quiconque n'a jamais vécu dans ce monde de la métaphysique, si différent de celui des phénomènes, ne peut voir dans ce scepticisme fantastique qu'une sorte de poëme qui donne le vertige à l'imagination. Quel poëme cependant et quel poëte! Au dehors, la forme la plus ardue et la plus

bizarre, hérissée de néologismes et de formules, sans apprêt, sans art, ne parlant qu'au jugement et à la plus froide raison; au dedans, des déductions sévères, presque scholastiques, des analyses, des divisions, des distinctions, véritable algèbre de l'intelligence; oui, mais une conviction si profonde, une hardiesse si tranquille, une originalité si neuve et si vraie, que l'esprit se laisse aller dans cette route, qu'il s'y enfonce à la suite du maître, croyant d'abord qu'il ne poursuit que des abstractions, et tout à coup s'apercevant que par derrière les vaisseaux ont été brûlés, et qu'il ne reste plus de chemin pour regagner la terre. Platon, dans sa *République*, enchaîne les hommes au fond d'une caverne où des ombres, qui descendent avec un rayon du jour, leur paraissent toute la réalité : le philosophe est celui qui rompt ses chaînes et s'élance hors de cette prison et de ces ténèbres pour s'emparer de la lumière et de la vie et voir face à face le soleil. Kant a aussi sa caverne où il nous enchaîne; mais les liens qui nous y retiennent sont des liens que nul ne peut rompre : c'est la nécessité de la raison, preuve de sa puissance pour les rationalistes, et pour Kant de sa faiblesse. Ainsi garrottés et enfouis, que connaissons-nous au-delà de toutes ces ombres? Que pouvons-nous affirmer ou soupçonner d'un autre monde? Mon esprit sait qu'il conçoit des idées; mais, s'il veut contrôler ses propres idées et passer par elles à leurs objets, il faut qu'il sorte de lui-même, qu'il change sa condition nécessaire, qu'il perde son identité et vive d'une double vie. Faire de la psychologie, c'est étudier le dedans de la caverne; se jeter dans l'ontologie, c'est rompre la chaîne, briser les portes, et échapper à l'humanité. Il est vrai que, pour ressaisir au moins le monde moral dans ce naufrage, Kant distingue de la raison pure, incapable d'arriver à l'être, la raison pratique, qui possède la loi morale; que de la loi morale il conclut la liberté sa condition, Dieu sa cause, et sa sanction l'immortalité. Vains efforts! La raison ne se dédouble pas, et la loi morale ne résiste pas aux attaques de ce scepticisme, qui ruine l'existence de Dieu et celle du monde et réduit toutes choses en un éternel problème. Au milieu de ces débris, la dernière réalité qu'on croit saisir nous fuit comme le reste, et les murs de cette caverne pèsent sur nous de tout leur poids.

Ce grand système de Kant, si admiré et si peu connu, si faux dans son ensemble et si utile pour la connaissance de la vérité par les vues lumineuses dont il abonde, n'a jamais été exposé peut-être avec une clarté aussi parfaite que dans le livre de M. de Rémusat,

ni rattaché avec autant de sagacité à la grande chaîne des doctrines rationalistes. M. de Rémusat, qui, dans tout son livre, ne s'occupe que de métaphysique, n'expose aussi que cette partie du système de Kant, et laisse dans l'ombre la philosophie morale. Il avait peut-être le droit d'agir ainsi, mais nous devons regretter qu'il n'ait pas tenu à rendre son exposition complète. Pourquoi ne s'est-il pas souvenu que l'intention formelle et évidente de Kant est de faire un seul tout de ces deux parties de sa doctrine, et que, dans *la Critique de la raison pure* elle-même, il prend soin d'annoncer par avance les résultats qu'il se promet d'obtenir par la critique de la raison pratique? En opposant la morale de Kant, si dogmatique, si noble et si grande, à sa métaphysique, ou plutôt à son scepticisme absolu en métaphysique pure, M. de Rémusat n'aurait-il pas eu entre les mains un argument de plus à produire contre le criticisme de Kant? Quel parti a tiré M. Cousin de cette étonnante contradiction dans le long et admirable ouvrage qu'il vient de publier sur le kantisme! Enfin pourquoi, après avoir largement développé l'esthétique et la logique transcendentales, M. de Rémusat a-t-il fait une si petite part à la dialectique, qui a bien aussi son importance?

Je ne sais si je me trompe, mais j'ai toujours pensé que c'est la dialectique transcendentale qui a conduit Kant à tout le reste. En d'autres termes, ce n'est pas dans l'analyse de la raison humaine et de ses conditions primitives, dans cette savante et profonde analyse, si pleine d'ordre, de symétrie et de proportion, que Kant a puisé le germe de son scepticisme. Ce n'est pas la psychologie qui lui a enseigné le doute; c'est l'histoire. Kant n'a pu soutenir avec fermeté le spectacle des éternels égaremens, des prodigieuses contrariétés des systèmes philosophiques; son regard s'est troublé, son courage a faibli. Il a mis sur le compte de l'esprit humain les misères, les faiblesses et les contradictions des philosophes, et, désespérant de mettre jamais les métaphysiciens d'accord, il a pris le parti de nier la métaphysique.

Descartes, il faut l'avouer avec M. de Rémusat, a ouvert la route au scepticisme de Kant, lorsqu'en développant le doute méthodique, il a provisoirement rejeté la raison au profit de la conscience, lorsqu'au lieu de saisir immédiatement Dieu et le monde par la puissance de ses facultés et des jugemens primitifs et nécessaires, il a mis le monde extérieur à la merci d'une démonstration. Tous ceux qui se sont inspirés de ses doctrines, se sont perdus ou égarés à la limite des deux mondes : Malebranche, Leibnitz, Spinoza. Kant met

à nu ce vice de l'école rationaliste, en acceptant franchement la conséquence. Descartes pose le principe, Kant développe et exagère la conséquence; Reid accomplit la méthode et donne au rationalisme le moyen dont plus tard il pourra faire sortir la réfutation victorieuse de Kant. Telles sont les trois grandes phases du rationalisme moderne, les trois systèmes auxquels il se rattache. Ainsi M. de Rémusat nous montre à la fois la plus grande plaie du rationalisme et le remède qui doit la guérir.

Dans l'histoire de la doctrine rationaliste, le sensualisme doit avoir sa place, puisqu'il en est l'adversaire naturel. Aujourd'hui, le sensualisme n'existe plus en France parmi les écoles philosophiques; il est mort de sa propre faiblesse, plutôt que sous les coups de ses ennemis. Mais, comme l'a si bien vu M. de Rémusat, c'est là un de ces vaincus qu'il faut frapper à terre. Le sensualisme peut disparaître de la science; dans le monde, son empire est de tous les temps et de tous les lieux. Les faibles ames que le corps seul occupe, les cœurs dépravés qu'un vil intérêt conduit, tous ces esprits qu'absorbe le présent et pour qui l'avenir n'existe pas, qui vivent des phénomènes et ne soupçonnent pas les causes, quand ils prennent pour mesure de la réalité leur jugement faux et leur imagination impuissante, ne font que renouveler sans le savoir les négations de la philosophie sensualiste. L'école a beau s'efforcer, toutes ses recherches n'aboutissent qu'à exprimer en formules les instincts grossiers, les négations stupides d'une populace sans lettres, sans philosophie et sans religion. C'est à ce résultat que la philosophie et la logique la condamnent. Elle peut recourir à l'idéalisme, comme nous l'avons vu arriver aux descendans directs de Condillac; mais M. de Rémusat leur montre avec évidence que, si la négation des substances les jette dans l'idéalisme, lorsqu'ensuite, par hypothèse, ils redonnent un objet aux idées, il faut que cet objet soit corporel. La doctrine de la sensation fait fausse route quand elle aboutit à l'idéalisme. La vraie philosophie sensualiste, c'est celle que nous montre M. de Rémusat dans l'école de Broussais, philosophie de chair et de sang, qui ne sait que manipuler des cadavres, qui juge la vie intellectuelle par les pulsations du cœur, et tient sous son scalpel une cervelle qui pense, et un esprit qui végète. Le sensualiste qui sait l'être, doit se vautrer dans cette fange des corps; il tient au moins un côté, le côté hideux de la réalité, tandis que l'idéologue, avec ses abstractions vides, connaît mal le monde des corps, et blasphème celui des esprits. Insensés les uns et les autres, qui croient avoir le sens commun pour eux,

parce qu'ils répondent aux sympathies des cœurs flétris et des intelligences corrompues; qui se vantent de posséder une doctrine positive et dogmatique, parce qu'ils admettent le phénomène aux dépens de la substance, et qu'ils sacrifient l'esprit au corps, et le plus au moins. Ils ont cela d'original dans leur commune misère, qu'ils la prennent de bonne foi pour de l'opulence, et qu'emportés dans ce torrent du monde sensible, ils se sentent heureux, pourvu qu'ils se lèvent un instant au milieu des autres flots, et qu'ils comprennent leur néant et le néant de toutes choses.

Quelle instruction tirer de tous ces exemples? quelle philosophie véritable contiennent ces philosophies contradictoires? S'il est vrai, comme M. de Rémusat le proclame après Leibnitz, après M. Cousin, qu'il faut en général, pour qu'une proposition ait été soutenue, qu'elle soit raisonnable par quelque côté, le sensualisme même ne doit pas nous éclairer uniquement par ses erreurs. Il y a d'ailleurs cette différence entre le monde de la raison et celui des sens, que la sensation est exclusive et n'admet pas de partage, que la raison au contraire, qui engendre ou exprime des lois, a besoin de les appliquer, et prouve la sensibilité, comme condition relative de la raison humaine. Ainsi la méthode doit être multiple; la conclusion, dogmatique; l'objet, multiple et divers. D'une part, l'expérience et l'induction, de l'autre, l'intuition et la déduction rationnelle, telle est la double méthode que M. de Rémusat recommande. Suivant lui, comme le monde est multiple, la science aussi doit l'être; il sait que l'unité de la nature est celle qui naît de l'harmonie, et non pas cette unité absolue qu'on obtient par mutilation. En logique, le principe de contradiction et celui de raison suffisante; en ontologie, la substance et la cause; en psychologie, l'affirmation directe du moi et du non-moi, sont à ses yeux autant de jugemens primitifs et nécessaires, que l'induction et la déduction doivent développer et féconder, mais qui, servant de base à l'induction et à la déduction, ne peuvent être ni prouvés ni réfutés par elles. Son esprit, éminemment juste et raisonnable, se contient dans les limites du vrai, et ne dépasse jamais les prémisses; de la faiblesse et de la limitation de la science, il n'en conclut pas le néant; de l'impossibilité de concilier, il ne conclut pas l'impossibilité de la conciliation. Il voit, il signale tous les écueils sans y tomber, sans prendre le vertige, sans quitter la droite ligne où sa ferme raison le conduit. Le scepticisme peut l'effrayer, mais non le troubler. Il va jusqu'au fond du système de Kant, et il demeure dogmatique et rationaliste. Il faut, dit-il, con-

naître ces objections, et passer outre. Kant a beau soutenir que nous ne connaissons directement que nos idées; qu'il n'y a rien en elles qui prouve leur objet; que la nécessité de croire, fût-elle admise, n'est pas une démonstration, et que, si la liberté est la condition de la philosophie, ce n'est pas agir en philosophe que de se soumettre à une nécessité aveugle. Il a beau demander une autre raison, pour contrôler l'autorité de la raison. M. de Rémusat établit solidement contre lui les deux propositions suivantes : 1° la psychologie ne fournit aucun prétexte de douter de la vérité des connaissances que nous devons à nos facultés naturelles; 2° la logique s'appuie sur des vérités absolues et ne peut s'en passer pour nier les vérités absolues, c'est-à-dire que dans ce cas elle ne peut se dispenser d'affirmer ce qu'elle nie. Contre Destutt-Tracy et Broussais, il prend les armes de l'école écossaise; il constate dans l'esprit humain des facultés diverses, dont les unes connaissent l'esprit, dont les autres nous livrent le corps. Si l'on admet la perception extérieure, pourquoi ne pas admettre, au même titre, la conscience et la raison? Un jugement primitif ne se démontre pas, il s'accepte; on ne peut donc faire un choix entre plusieurs jugemens primitifs; il faut tout accepter ou tout rejeter. Contre ces philosophies foncièrement sceptiques, quoique positives à la surface, M. de Rémusat emploie l'argument qui triomphera toujours de tout scepticisme; c'est de le réfuter en le complétant. M. de Rémusat croit donc à la possibilité d'une science métaphysique, puisqu'il croit à la réalité de son objet, à l'autorité de nos facultés et de nos jugemens primitifs. Sa métaphysique commencera par la psychologie, sans y rester; elle étudiera d'abord le moi, pour arriver au non-moi; elle connaîtra la pensée, et par elle son objet. Ainsi, en admettant le non-moi comme objet certain de la connaissance, et non comme hypothèse, il se sépare de Kant. Dans la pensée et dans le monde extérieur, M. de Rémusat admet des phénomènes dans une substance, une substance sous les phénomènes; pour lui, les substances sont multiples et diverses; il y a des substances spirituelles et des substances corporelles, une substance infinie et parfaite, des substances imparfaites et finies. Ainsi, il se sépare des doctrines empiriques et sensualistes, et nous donne les élémens d'une science métaphysique complète.

Il restait à M. de Rémusat, après avoir fait l'histoire du rationalisme, après en avoir exposé et défendu les principes et la méthode, à décrire les élémens du monde que la raison nous livre, et les rap-

ports d'action et de dépendance réciproque que ces élémens divers soutiennent entre eux. De cette double tâche, il n'a accepté que la première. Dieu et la morale, la création et le mouvement, ne paraissent dans son livre que quand d'autres sujets les amènent. Il se contente de fournir la matière et les procédés de la science, il ne se charge pas de les mettre en œuvre. C'est moins une philosophie rationaliste qu'il nous donne qu'une philosophie de la philosophie rationaliste.

Il est impossible, et il serait inutile, de résumer la démonstration que donne M. de Rémusat de la spiritualité de l'ame, et sa discussion sur la nature physique et métaphysique de la matière. Rien ne peut donner une idée de cette méthode à la fois sage et pénétrante, où la profondeur se joint à la clarté, où la nouveauté des vues ne laisse jamais oublier l'homme de bon sens et l'esprit pratique; rares éloges pour un philosophe, et que bien peu de métaphysiciens savent mériter à la fois. Sur un point seulement, d'une importance grave, je soumettrai à M. de Rémusat quelques objections.

Dans son *Essai sur la matière,* lorsqu'il en a énuméré les qualités d'après le vulgaire et d'après les physiciens, et qu'à l'exemple des écossais et de M. Royer-Collard il en a réduit la liste, il entreprend de pénétrer plus avant dans l'essence même des corps, et, après une discussion constamment ingénieuse et savante, sans se prononcer absolument, il incline pour le système de Leibnitz, c'est-à-dire qu'il identifie l'étendue et le mouvement, la matière et le mobile, la substance et la force; qu'il réduit toutes les forces à l'abstraction et à la répulsion, qui agissent sans cesse l'une sur l'autre, que l'inertie se trouve ainsi bannie de la nature des choses, comme le vide et le néant, et que le monde matériel est composé tout entier d'atomes ou forces simples. Puisque M. de Rémusat inclinait si fort à adopter les idées de Leibnitz sur ce point, pourquoi ne pas les accepter jusqu'au bout? Pourquoi, après avoir réduit les corps à des forces simples, concevoir la notion d'espace comme on la prend dans sa relation avec les notions ordinaires d'étendue? Pour Leibnitz et pour Kant, et pour quiconque réduit les corps à n'être plus que des forces simples, l'espace ne doit être qu'une pure forme de la sensibilité humaine. M. de Rémusat a même à se reprocher à ce sujet une légère inexactitude dans son *Essai sur Kant,* la seule peut-être que contienne cette excellente exposition : il croit que Kant a hésité sur la question de l'espace, qu'il a cherché des subterfuges et tourné la difficulté, tandis que Kant déclare au contraire en termes exprès que

« ce n'est qu'au point de vue où nous place notre condition humaine que nous pouvons parler d'espace et d'êtres étendus, et que, si nous sortions de cette condition subjective qui fait que nous pouvons recevoir des intuitions externes, alors l'espace ne signifierait plus rien. » Il suffit d'y réfléchir attentivement pour reconnaître que Kant ne pouvait tenir un autre langage. M. de Rémusat s'est peut-être trop préoccupé de l'existence extérieure de l'espace. « L'espace, dit-il, est certainement nécessaire; anéantissez le ciel et la terre, l'homme et Dieu, l'espace subsiste. Il est le contenant de la création; il rend la création possible, si d'ailleurs elle est possible : il lui est aussi nécessaire que le créateur. » Aristote en a dit autant de l'absence de contradiction, ou de la possibilité logique abstraite. « L'espace, dit encore M. de Rémusat, est divisible, pénétrable, homogène, infini, incréé, éternel, nécessaire; le sujet de tous ces modes ne peut être un pur néant. » Mais tous ces modes, à l'exception du dernier, sont des attributs négatifs; car on peut dire du néant qu'il est incréé, divisible, éternel, infini même, dans le sens dont il est ici question, c'est-à-dire sans limites; et, quant à la nécessité, la question est de savoir si l'espace est nécessaire comme idée ou comme objet. L'arrière-pensée de M. de Rémusat est d'arriver par l'espace à une démonstration rationnelle de la matière. A quoi bon, puisqu'il admet, dans la sensation, le jugement primitif et nécessaire de l'existence du non-moi? D'ailleurs, la démonstration ne prouve rien, et, si elle prouvait, elle prouverait trop. La voici sans y rien changer: « Ou il n'y a pas d'espace, ce qui est impossible, ou, s'il y a de l'espace, il y a nécessairement quelque chose dedans. » M. de Rémusat ne prend-il pas trop facilement sa seconde proposition pour accordée? Et ne reste-t-il pas à se demander si l'espèce de difficulté que l'on trouve à concevoir l'espace vide n'est pas tout simplement une de ces deux choses : ou l'impossibilité où nous sommes d'imaginer le néant, ou la preuve que la nécessité de l'espace n'est pas absolue, mais relative, et qu'elle commence pour l'esprit au moment où il admet l'étendue? Ensuite, si l'espace suppose son contenu, cela est également vrai de toutes les parties de l'espace; il n'y a donc pas de vide, et M. de Rémusat déclare en effet que tout est plein. Or, dès que l'on admet que tout est plein le mouvement devient impossible. M. de Rémusat, pour échapper à cette difficulté, établit que les deux forces d'attraction et de répulsion qui remplissent l'espace, et que nous appelons la matière, n'agissent pas partout avec la même intensité. Cette explication est-elle suffisamment claire ? Et si la ma-

tière n'est autre chose que deux forces qui agissent l'une sur l'autre, admettre une différence d'intensité dans leur action n'est-ce pas, sous d'autres termes, admettre le vide? Enfin, pour dernière conséquence, la théorie de M. de Rémusat le conduit tout droit à conclure l'éternité de la matière, et même sa nécessité : une telle conclusion, qu'il exprime d'une façon très explicite, mérite au moins qu'on y regarde à deux fois avant de l'admettre.

La question de l'éternité du monde et de la création pénètre ainsi dans la métaphysique de M. de Rémusat malgré lui, et Dieu y entre à la suite de la création. Quoi qu'on fasse, on ne chassera jamais Dieu de la métaphysique. Pourquoi M. de Rémusat en a-t-il eu peur? C'est aux esprits trempés comme le sien à aborder ces problèmes; il possède à la fois la puissance et la prudence, et ne doit craindre par conséquent ni sa faiblesse ni sa force. « Ce sont, dit-il, des problèmes qui donnent le vertige; » mais, en philosophie, le vertige ne s'empare jamais de ceux qui savent le craindre.

Toute la philosophie de M. de Rémusat suppose Dieu et le prouve. Quand il étudie l'intelligence et qu'il explique toute notre lumière intellectuelle par la lumière de la raison, il déclare que cette lumière est empruntée, qu'elle luit en nous sans se confondre avec nous. « La raison, dit-il, peut mettre en question l'absolu, mais non pas en rendre raison, car elle n'est pas l'absolu. Elle y participe sans l'égaler, elle en émane sans s'y confondre, car il y a en elle quelque chose qui est au-delà d'elle; elle donne plus qu'elle ne possède, et par ses limites même trahit son origine. Celui qui l'exposa sur la terre a laissé dans son berceau des marques d'une haute naissance, et quelques lettres demi-effacées de la langue qu'il parle et qu'elle ne sait pas. » Quand M. de Rémusat s'applique à rechercher la nature des corps, et que sous son analyse savante le monde corporel n'est plus que l'action de deux forces qui s'opposent l'une à l'autre, ces forces, qui ne sont après tout que des causes secondes, deviennent pour lui la preuve sans réplique qu'il existe une cause première. Ainsi, la métaphysique le conduit à Dieu par tous les chemins; il ne lui manque que d'avoir résumé sa doctrine sur la substance infinie, et d'en avoir étudié les attributs.

Il est digne de remarque que M. de Rémusat, dans son essai sur Descartes, refuse expressément d'admettre la démonstration de l'existence de Dieu, si célèbre sous le nom de preuve *à priori* et d'argument de saint Anselme. Reid et l'école écossaise le rejetaient également, et jamais M. Jouffroy ne voulut consentir à y voir autre

chose qu'une subtilité métaphysique propre à égarer les esprits plutôt qu'à les éclairer. On peut dire au moins que cet argument a pour lui des autorités imposantes, et qu'il a été considéré par de grandes écoles comme le fondement de la théologie. L'auteur d'*Énésidème* a écrit une histoire de cette preuve de l'existence de Dieu, où il nous la montre dans toute la suite de son orageuse et brillante destinée. Inventée par saint Anselme (et non par saint Augustin, quoi qu'en disent Tennemann, M. Cousin, et avec eux M. de Rémusat), combattue dès sa naissance par Gaunilon, repoussée par saint Thomas, et depuis par Gassendi, par Locke, par Voltaire et par toute l'école empirique, elle a pour elle le patronage de la plupart des grands métaphysiciens modernes, Descartes, Malebranche, Leibnitz, qui la reprennent tour à tour, la défendent, et s'appliquent à la fortifier, à lui imprimer le caractère d'un établissement scientifique. Kant, dans sa *Dialectique transcendentale*, rassemble contre cet argument toutes les forces de sa dialectique avec un zèle et une insistance qui prouvent au moins l'importance qu'il y attachait. Nous ne voulons pas entrer dans une discussion que le plan de M. de Rémusat semble écarter; mais n'a-t-il pas confondu, dans son travail sur Descartes, deux démonstrations fort distinctes de l'existence de Dieu : l'une, celle de saint Anselme, que l'idée de Dieu n'est autre chose que l'idée que Dieu est actuellement parfait, et par conséquent qu'il existe; l'autre, propre à Descartes, que, pour me donner moi-même cette idée, il faudrait qu'une force produisît un effet plus grand qu'elle-même, ou qu'avec le moins on pût faire le plus, ou encore que le fini, en se répétant, pût devenir son contraire, et s'appeler l'infini?

Quand nous nous plaignons que M. de Rémusat n'ait abordé qu'accessoirement ce qui touche la théologie naturelle et la morale, c'est un regret que nous exprimons et non un reproche. Il aurait pu souffler la vie dans ce grand corps métaphysique du monde, dont il avait si bien décrit les élémens; il aurait pu le faire vivre et se mouvoir sous nos yeux, nous montrer les causes secondes répondant à l'impulsion toute puissante de la cause première, et les lois éternelles de la physique et de la morale gouvernant avec une égale sagesse tous les mouvemens du ciel et de la terre, et toutes les révolutions de la société humaine. Cependant tel qu'il est, son livre est complet; c'est un tout, et rien ne lui manque dans les limites que l'auteur s'est assignées. Au fond, M. de Rémusat est si loin de négliger le principe des grandes vérités morales, que son livre est une exposition brillante,

chaleureuse, et en même temps profonde et sincère, de la philosophie rationaliste; et qu'est-ce que cette philosophie, sinon, pour la méthode, l'autorité souveraine de la raison, et, pour la doctrine, la providence de Dieu, la spiritualité et l'immortalité de l'ame?

Ce qui prouverait, à défaut d'autres raisons, si ce livre n'en fournissait abondamment de toutes sortes, que M. de Rémusat est un véritable philosophe, c'est-à-dire, pour rappeler la célèbre définition de Cicéron, « un homme de bien qui aime et cherche la vérité; » ce qui le prouverait, c'est le choix des questions qu'il a traitées. Il n'a pas pris celles qui ont le plus de retentissement et qui attirent l'attention du vulgaire, mais les plus difficiles, les plus sérieuses, les plus abstraites. N'est-ce pas un rare exemple aujourd'hui que cet amour des principes, cet attachement aux problèmes purement scientifiques et ce dédain de la popularité vaine? Et ne voyons-nous pas des philosophes, sortis de la même école que M. de Rémusat, prendre la philosophie par le milieu, et, peu soucieux de bâtir solidement, ne songer qu'à éblouir le vulgaire, et à créer des systèmes d'un coup de baguette? Ceux-là n'ont pas payé de leur personne dans nos luttes politiques; ils n'ont pas marqué leur place au premier rang de nos hommes d'état; ils sont restés entre eux, dans leurs journaux et dans leurs coteries, uniquement occupés de leurs idées, et tout au plus distraits de loin en loin par quelqu'infructueux essai de société ou de religion nouvelle. Et cependant, quand ils sortent de leur nuage, qu'ont-ils à nous donner que des alimens pour la polémique quotidienne, des théories sur le mariage, la propriété et le pouvoir civil, et des recettes infaillibles pour guérir toutes les plaies de l'ordre social? C'est qu'ils sont les serviteurs et non les maîtres de l'opinion, que, dans le métier de courtisan, il faut s'accommoder aux fantaisies de ceux que l'on sert, et qu'aujourd'hui la faveur publique n'est pas aux méditations abstraites et aux pures discussions de principes.

En dehors de l'école dont M. de Rémusat fait partie, nous n'avons guère en France que trois écoles de philosophie, ou plutôt trois philosophes, car ils ont de l'influence et pas de disciples. Ouvrez leurs livres, et vous verrez écrit sur la première page que, depuis Dieu jusqu'au dernier atome, ils vous donneront le secret de tout. Ce sont des poètes; leur imagination se lance sans règle et sans frein dans les espaces imaginaires; ils jouent avec la métaphysique, et ne songent pas aux conséquences que peut entraîner dans la morale ou dans la politique une hypothèse ainsi jetée à l'aventure. L'un commence un jour une exposition du dogme catholique, que les orages de sa vie

transforment en traité de philosophie, sans y rien changer que le nom. L'autre, infatigable adversaire de la psychologie, et ne pouvant par conséquent connaître la nature humaine à moins de la deviner, lance dans le public une philosophie humanitaire. Il donne un pendant, en philosophie, à ce parti social qui parut tout à coup, il y a quelques années, dans la politique, qui n'était ni rétrograde comme la droite, ni servile comme le centre, ni imprudent comme la gauche, et qui fit une sorte de figure jusqu'au moment où les socialistes s'aperçurent, en même temps que tout le monde, que leur nouvelle doctrine consistait à n'en point avoir. Les vieilles rancunes contre la religion font vivre les humanitaires : d'autres ont essayé d'établir leur fortune philosophique sur ce christianisme accommodant qui nous est venu des romantiques, et qui a scandalisé pendant plusieurs années les ames pieuses et les philosophes. Ne connaissant ni l'Inde, ni la Grèce, ni le moyen-âge, ils prennent parti pour la scholastique contre les méthodes *indo-grecques*, et, parce qu'ils ont essayé de nous ramener au moyen-âge, ils s'intitulent la philosophie du progrès. Peu importe en effet que l'on recule de trois siècles et que l'on renie Descartes, Malebranche et Leibnitz, pourvu que l'on ait à la bouche les mots de progrès et d'avenir; la philosophie pamphlétaire a les mêmes priviléges que le droit international : le pavillon couvre tout!

La véritable faute de l'école éclectique est de s'être retirée en quelque sorte sous sa tente, de s'être bornée à l'enseignement par la parole, et à la publication de livres essentiellement scientifiques, tandis qu'elle laissait le champ libre, dans les journaux et dans toutes les publications populaires, à des écoles dont l'influence, exercée dans des intérêts de parti, ne pouvait être que pernicieuse. Malgré le préjugé, la philosophie n'est pas inaccessible, elle ne doit pas l'être; c'est la science humaine par excellence; chacun a dans sa conscience un interprète pour tout système de philosophie qui ne sera pas une construction vaine. Il faut que la science nous touche par tous les points, par nos besoins, nos sentimens, nos passions, nos croyances. La philosophie qui ne parvient pas à se faire comprendre, et qui reste fermée à jamais à tout homme de bon sens qui ne serait pas initié, cette philosophie n'existe pas.

M. de Rémusat donne le bon exemple et montre le chemin. Il prête à la science la clarté parfaite de son esprit et l'éclat de son style. Il entend si bien la langue des savans et celle du sens commun, qu'il les traduit l'une dans l'autre sans embarras et comme sans effort. C'était aussi l'une des plus brillantes qualités de M. Jouffroy, de savoir

populariser la science et de rendre intelligible et sensible, pour ainsi dire, ce que la métaphysique a de plus abstrait. Cette clarté du langage, indice de la précision et de la justesse des idées, l'usage de la méthode expérimentale, la circonspection unie à l'étendue et à la sagacité du jugement, l'élégance et la sûreté des méthodes, la noblesse et l'élévation des pensées, sont autant de rapports entre M. de Rémusat et celui dont il a été le collaborateur et l'ami, et dont il sera sans doute appelé à recueillir l'héritage académique. On sent, en lisant les *Essais de philosophie*, que M. de Rémusat est à l'aise parmi les idées nobles et élevées, et que chez lui les bonnes inspirations viennent de source. Il retrouvera à l'Académie d'autres philosophes de l'ancien *Globe*, toujours attachés de cœur à la bonne cause philosophique, toujours dévoués au rationalisme, à sa méthode et à ses doctrines. Nous n'exprimerons pas le vœu que l'élection de M. de Rémusat l'attache par un nouveau lien à la philosophie; la politique ne nous l'enlèvera jamais entièrement, parce qu'il sait que toute politique qui ne s'appuie pas sur la philosophie bâtit sur le sable. La politique est la mer agitée par les tempêtes; la philosophie est le temple majestueux et serein élevé par la doctrine des sages :

Edita doctrinâ sapientûm templa serena.

Les intérêts, les passions et les partis n'ont qu'un temps; mais la science s'étend dans le passé et dans l'avenir, et elle répond pour l'homme aux intérêts de sa double vie.

JULES SIMON.

PUITS ARTÉSIENS.

LE PUITS DE GRENELLE.

Depuis quelques années, l'attention publique était excitée par les tentatives faites, en différentes localités, pour chercher de l'eau à de grandes profondeurs, lorsqu'on n'en avait pas à la surface de la terre, ou lorsque celle que l'on pouvait s'y procurer ne possédait pas les qualités convenables. Ce sentiment de curiosité s'est changé en un intérêt très vif lorsque nous avons vu, pendant un si long espace de temps, manœuvrer des machines puissantes de forage dans la plaine de Grenelle. L'attrait de la nouveauté, si grand pour les Parisiens, les difficultés d'une opération qui paraissait gigantesque, l'étonnement du public qui ne comprenait pas, avec son gros bon sens, pourquoi on allait chercher à cinq cents mètres sous terre une eau que la Seine pouvait nous fournir si abondamment et à peu de frais; enfin les accidens nombreux qui n'ont cessé d'entraver cette opération et qui l'ont rendue inutile lorsqu'elle semblait achevée, et après que, dans un premier mouvement d'enthousiasme, la ville de Paris avait récompensé largement ceux qui l'avaient dirigée, toutes ces circonstances ont de plus en plus appelé l'attention sur les puits arté-

siens. On s'est demandé ce qu'étaient ces puits, on en a voulu connaître l'histoire et la manière de les établir; enfin, à propos du puits de Grenelle, on s'est demandé à quoi ils étaient destinés. On a élevé même des doutes sur la question de savoir si ces puits devaient servir à se procurer de l'eau ou de la boue; la caricature s'en est mêlée, et dans ce moment les puits artésiens sont aussi peu du goût des Parisiens qu'ils étaient admirés et prônés il y a quelques mois. De telles vicissitudes dans l'opinion publique doivent être expliquées; la question, qui s'est chargée de toutes sortes d'élémens étrangers, a besoin d'être ramenée à ses principes les plus simples, et c'est ce que nous tâcherons de faire dans cet article, où nous nous proposons d'exposer les principaux modes de forage qui ont été inventés jusqu'ici, et de montrer par quelle suite de travaux pénibles et d'artifices ingénieux on est parvenu à former cette espèce d'égout, que quelques personnes appellent encore naïvement la fontaine de Grenelle.

On sait généralement qu'il existe sur certains points de la France, et notamment dans notre ancienne province de l'Artois, un grand nombre de puits que leur très petite largeur, la manière dont on les a creusés et la hauteur à laquelle les eaux s'y élèvent, recommandent à l'attention des voyageurs. Dans la plupart de ces puits, le niveau des eaux atteint presque le sol; dans quelques-uns même, il le dépasse, et donne naissance à une fontaine jaillissante. Des puits, des fontaines semblables, existent aussi, chacun le sait, dans presque toutes les contrées; mais, nous Français, nous leur donnons le nom d'*artésiens*, parce que c'est dans l'Artois que nos pères en ont fait pour la première fois. D'ordinaire, ces puits ont tous un très petit diamètre; on les creuse de deux manières, tantôt à l'aide d'outils emmanchés au bout d'une longue tige en bois ou en fer, agissant sur les terrains qu'ils traversent à la façon de la tarière du charpentier, tantôt avec un *mouton* que soulève une corde et qu'on laisse retomber dans le trou de sonde, comme s'il s'agissait de battre des *pilotis*.

Tout porte à croire que c'est la force elle-même des eaux ascendantes rencontrées par le sondeur à une certaine profondeur qui a fait adopter les puits artésiens. En effet, lorsque l'on creuse un puits ordinaire, à large diamètre, en y faisant descendre des ouvriers qui attaquent le fond à l'aide de la poudre ou des outils, on expose ces hommes à être noyés dès qu'ils atteignent le niveau des eaux jaillissantes. Pour lutter contre cet afflux dangereux, pour permettre aux ouvriers de bâtir les parois inférieures du puits, il faudrait épuiser constamment les eaux qui envahissent le trou, avec des appareils

hydrauliques plus ou moins dispendieux, comme cela se pratique dans les houillères. On comprend que nos pères aient préféré le battage et le forage, qui, s'opérant d'en haut, dispensent de descendre au-dessous du sol. C'est dans cette différence capitale des deux modes de creusement que gît la distinction essentielle entre les puits artésiens et les puits ordinaires. Agrandissez, si vous voulez, le trou de sonde, donnez-lui le diamètre des plus larges fosses des mines : tant que la force motrice partira d'en haut, tant que l'ouvrier ne quittera pas le sol, et que les outils qu'il allonge progressivement descendront seuls dans les entrailles de la terre, vous aurez fait ce qu'on appelle un puits artésien.

Les personnes qui ne sont pas au courant des lois de la physique ont quelque peine à comprendre une circonstance assez curieuse des forages artésiens. Quand le trou de sonde n'est encore descendu qu'à une faible profondeur, l'eau ne s'y maintient qu'à une certaine distance du sol et n'afflue qu'avec lenteur. Plus on avance, plus l'afflux des eaux devient en général rapide, et plus elles s'élèvent dans le puits. Enfin, quand on descend à une profondeur suffisante, on atteint, dans un grand nombre de lieux du moins, la nappe qui rejaillit au-dessus du sol. Il semble, au premier abord, qu'il y ait là un phénomène en quelque sorte paradoxal. Comment les eaux qui tendent toujours, comme nous le savons, à descendre vers le centre de la terre, peuvent-elles remonter d'autant plus haut dans le puits qu'on les a prises plus bas?

Les eaux que rencontre d'abord le sondeur sont de faibles infiltrations entretenues par ce que les premières couches de terre ont retenu des dernières pluies, ou par ce que leur fournissent les cours d'eau voisins. Ces eaux descendent peu à peu à travers ces terres poreuses, jusqu'à ce qu'elles rencontrent une couche peu perméable, telle qu'un banc de craie bien compacte ou d'argile; là elles s'amassent, et forment la première nappe d'eau qui alimente les puits ordinaires, peu profonds, des villes et des campagnes. On comprend tout de suite pourquoi le niveau de ces puits baisse avec la sécheresse, et pourquoi ils se tarissent à certaines époques.

Mais le sondeur creuse davantage; il atteint, je le suppose, au-delà de ce banc de craie compacte, au-dessous de ce banc d'argile, une couche très poreuse, des sables, par exemple, et plus bas encore un autre banc peu perméable à l'eau. Admettons que cette couche de sable et ses deux enveloppes s'étendent à une assez grande distance, et se relèvent, dans une certaine direction, jusqu'à la sur-

face du sol; supposons enfin que le lieu où vient apparaître au jour, en se redressant, la couche de sable, soit plus élevé que celui où le sondeur a percé l'orifice de son puits : on comprend bien vite que les eaux de pluie qui tomberont sur ce sable suivront en descendant la couche de même substance, et que lorsqu'elles atteindront l'extrémité inférieure du puits foré, elles s'y éleveront pour atteindre le niveau de leur point de départ. Mais ce point de départ est, nous l'avons admis, plus élevé que l'orifice du puits; donc les eaux jailliront. La source artésienne créée par le sondeur coulera, on le voit, par les mêmes causes qui font couler tant de sources naturelles; comme elles, cette fontaine pourra baisser ou même tarir quand les pluies ne seront ni assez fréquentes, ni assez abondantes.

La comparaison que je viens d'établir entre les jets artésiens et les sources dit assez que ces jets ne sont pas alimentés par les pluies seules. Quelle est, en effet, l'origine de la plupart des sources naturelles? L'humidité absorbée par les forêts, par les montagnes, par le sol des plaines elles-mêmes, non-seulement pendant la nuit, mais encore pendant le jour, alors que les nuages, que les brouillards descendent jusqu'à ce sol, sans qu'il y ait pour cela formation de la pluie. A ces causes s'ajoute, en certains lieux, une cause plus puissante encore : c'est la présence des masses de glace et de neige qui enveloppent constamment les monts les plus élevés. Si donc la couche poreuse que je supposais atteinte par la sonde s'étend, en se relevant, jusqu'à ces forêts, ou même jusqu'à ces montagnes couvertes de neige et de glace, la fontaine artésienne pourra couler avec tout autant de constance et de régularité que les sources naturelles.

L'origine des puits de cette espèce se perd dans la nuit des temps. L'Asie et l'Afrique les ont connus bien avant l'Europe, et bien des auteurs n'ont voulu voir qu'une sonde dans la baguette avec laquelle Moïse frappa le rocher pour en faire jaillir une source au milieu du désert.

Le plus ancien forage artésien fait en France remonte à l'année 1126; il existe encore à Lillers, en Artois, dans un ancien couvent de chartreux. L'Italie a pratiqué ce système de très bonne heure. Bernardin Ramazzini nous apprend, dans une dissertation sur les puits artésiens qui date de la seconde moitié du XVII[e] siècle, que des puits à peu près semblables aux forages artésiens se sont faits à Modène depuis les époques les plus reculées. On va voir que ces puits sont des forages à petit diamètre, pratiqués, au fond d'un puits ordinaire, dans une roche qui s'étend sous toute l'étendue la ville de Modène.

« Le premier citoyen venu, dit Ramazzini, a-t-il besoin d'eau pour son usage particulier, il fait venir, non pas une brigade d'ouvriers, mais simplement un fontainier, et, pour quarante francs, dans quelque endroit de la ville que ce soit, il se fait forer un puits qui lui donne l'eau la plus pure et la plus saine, qui jaillit lorsqu'on est arrivé à peu près à 63 pieds de profondeur. La seule difficulté que les ouvriers rencontrent est l'écoulement des eaux qui suintent des parois du puits, et qui les inondent quelquefois dans leur travail jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à 28 pieds, là où l'argile commence à se montrer. Ils remédient à cet inconvénient en élevant des murs enduits de chaux qui vont en s'évasant jusqu'à fleur de terre; l'eau qui sort de ces puits est d'abord chargée de sable, et ce n'est que le lendemain qu'elle s'éclaircit. » Ramazzini ajoute, sur la foi des fontainiers, que « ces puits jetaient parfois tant de sable, que le sol s'affaissait à l'entour, que les édifices croulaient, et qu'il fallait combler les ouvertures faites au sol. Les eaux fournies par ces jets, dit encore Ramazzini, sont si abondantes, que, réunies en un canal qui se jette dans la *Scultenna*, elles peuvent porter des bateaux. » Il remarque aussi que « lorsqu'un puits est foré trop près d'un autre, on voit l'eau baisser dans ce dernier, puis remonter, et osciller ainsi jusqu'à ce que le niveau demeure parfaitement le même dans les deux puits. »

Shaw raconte, dans ses voyages, qu'il a entendu dire à des habitans du Wad-Reag, amas de villages situés dans le désert de Sahara, que ce pays n'était alimenté d'eau que par des puits forés que je puis comparer à ceux de Modène. De semblables puits existent dans des oasis; Olympiodore, qui vivait vers le milieu du VIe siècle, en fait mention. Enfin, nous en trouvons dans certaines contrées de l'Asie, et la tradition locale les fait remonter aux temps les plus éloignés.

Les Chinois, ce peuple exceptionnel qui, malgré l'état d'ignorance dans lequel il végète depuis longues années, pourrait, en matière d'industrie, apprendre tant de choses aux Européens, les Chinois ont, de tout temps, admirablement pratiqué ces sondages. Ici encore nous retrouvons le perpétuel contraste qu'offrent tous les arts, toutes les œuvres de cette singulière nation. Vous ne verrez dans aucun autre pays des puits aussi profonds, aussi nombreux, des puits qui soient aussi vite, aussi simplement creusés. Notre puits le plus profond, celui de Grenelle, ne descend qu'à un demi-quart de lieue. Nos voisins du duché de Luxembourg ont été un peu plus loin; mais

ces deux merveilles de l'industrie européenne feraient sourire de pitié les paysans de la province d'*Ou-Tong-Kiao*, ou les sauniers de *Tselicou-Tsing*, qui entreprennent bravement, pour moins de trois mille écus, avec quelques méchans outils, des puits d'un quart de lieue, et les achèvent à deux en moins de trois ans. Si le terrain de Paris n'était pas plus rebelle à ce genre d'exploration que celui de la Chine, le conseil municipal eût fait évidemment une excellente affaire en traitant avec deux de ces pauvres ouvriers du céleste empire.

De si magnifiques résultats, si simplement obtenus, indiqueraient chez les Chinois un développement industriel très avancé, si ce peuple ne faisait preuve d'ignorance et de routine chaque fois qu'il rencontre un terrain dont la nature se montre quelque peu rebelle à l'unique mode de sondage qu'il sache pratiquer. L'Européen, dans un cas semblable, trouverait quelque combinaison nouvelle; il modifierait ses outils, ses procédés; le Chinois ne sait pas ou ne veut pas sortir d'embarras; il trouve plus simple d'abandonner le puits commencé, fût-il à deux doigts du but. Les *Annales de la propagation de la foi* (n° 16, janvier 1829) contiennent une lettre d'un missionnaire français, M. Imbert, où l'on trouve des détails, sinon complets, du moins fort curieux, sur le procédé chinois. J'extrais de cette lettre les passages relatifs à l'opération mécanique du forage. « Il y a quelques dizaines de mille puits salans dans un espace d'environ dix lieues de long sur quatre ou cinq lieues de large. Chaque particulier un peu riche se cherche un associé et creuse un ou plusieurs puits. C'est une dépense de 7 à 8,000 fr..... Tous les puits sont dans le rocher. Ces puits ont ordinairement de 15 à 1,800 pieds français de profondeur, et n'ont que 5 ou 6 pouces au plus de largeur. Si la surface est de terre de 3 ou 4 pieds de profondeur, on y plante un tube de bois creux surmonté d'une pierre de taille qui a un orifice de 5 ou 6 pouces; ensuite on fait jouer dans ce tube un mouton ou tête d'acier de 3 ou 400 livres pesant. Cette tête d'acier est crénelée en couronne, un peu concave par-dessus et ronde par-dessous. Un homme danse toute la matinée sur une bascule qui soulève cet éperon à 2 pieds de haut, et le laisse tomber de son poids; on jette de temps en temps quelques seaux d'eau dans le trou pour pétrir les matières du rocher et les réduire en bouillie. *L'éperon*, ou *tête d'acier*, est suspendu par une bonne corde de rotin, petite comme le doigt, mais forte comme nos cordes de boyau; cette corde est fixée à la bascule; *on y attache un bois en triangle, et un autre homme est assis à côté de la corde. A mesure que la bascule*

s'élève, il prend le triangle et lui fait faire un demi-tour, afin que l'éperon *tombe dans un sens contraire.* Quand ils ont creusé 3 pouces, on tire cet éperon avec toutes les matières dont il est surchargé (car j'ai dit qu'il était concave par-dessus), par le moyen d'un grand cylindre qui sert à rouler la corde. De cette façon, ces petits puits ou tubes sont très perpendiculaires et polis comme une glace. Quelquefois tout n'est pas roche jusqu'à la fin, mais il se rencontre des lits de terre, de charbon, etc.; alors l'opération devient des plus difficiles et quelquefois infructueuse, *car, les matières n'offrant pas une résistance égale, il arrive que le puits perd sa perpendiculaire* (1), mais ces cas sont rares. Quelquefois le gros anneau de fer qui suspend le mouton vient à casser, alors il faut cinq ou six mois pour pouvoir, avec d'autres moutons, broyer le premier et le réduire en bouillie. Quand la roche est assez bonne, on avance jusqu'à deux pieds dans les vingt-quatre heures. »

On le voit, le sondeur chinois ne sait opérer à coup sûr que dans un terrain de roches bien homogènes. Dès qu'il rencontre une de ces couches de sable, d'argile, de houille, que nos sondeurs d'Europe ont tous les jours à forer, il ne sait plus guider son outil et lui conserver sa direction perpendiculaire. Le trou de sonde dévie bientôt; le poids de l'outil est impuissant à le faire descendre; il y a même danger de ne plus pouvoir le retirer de la fausse position dans laquelle il s'est engagé. Le forage est arrêté.

La série des terrains que traversent les puits d'Europe présentant presque partout des variations brusques de densité, des corps durs au milieu de couches plus tendres, par exemple des cailloux dans les bancs de craie, on comprend que les premiers essais d'imitation du procédé chinois n'aient pas été fort heureux. Aussi, la plupart des ingénieurs le repoussent-ils, ou ne l'emploient-ils qu'exceptionnellement. Un sondage de ce genre a été commencé, il y a quelques années, à Paris, dans les terrains de l'ancienne École militaire, et le non-succès de cette opération, que nous allons expliquer, n'a fait qu'accroître les préventions qui existaient déjà contre le procédé. L'ingénieur civil qui avait entrepris ce travail avait négligé la précaution sans laquelle le sondage à la corde ne saurait être sûrement pratiqué dans nos terrains hétérogènes. Il opérait comme le paysan chinois, sans donner à son outil un guide vertical bien fixe; aussi, après être descendu avec un bonheur infini jusqu'à 200 mètres, son

(1) En d'autres termes, la direction du forage n'est plus celle du fil à plomb.

mouton dévia et s'engagea si fortement dans sa route oblique, qu'il fut impossible de le retirer, même en se servant d'énormes chaînes et en employant un bataillon de soldats. Il y avait sans doute des moyens de sortir d'embarras : on pouvait loger l'outil de côté, attaquer cet outil et le terrain enveloppant par des réactifs chimiques d'un prix peu élevé qui l'eussent dissous; mais l'ingénieur aima mieux faire comme le sondeur chinois eût fait en pareil cas : il abandonna son puits; seulement il n'imita pas complètement le Chinois, qui eût patiemment recommencé un autre sondage.

Le mauvais succès de la tentative de l'École militaire n'a pas effrayé une société de capitalistes lyonnais, qui s'intitule *compagnie de la sonde française*, et qui exploite aujourd'hui le sondage à la corde, mais en le modifiant considérablement. Le directeur des travaux de cette compagnie, M. Corberon, a résolu, comme on va le voir, divers problèmes importans, et, entre autres, celui de la direction de l'outil.

Il faut savoir d'abord que le peu de consistance de la plupart des terrains que rencontrent les sondeurs en Europe, oblige presque partout ceux-ci à maintenir les parois du puits à l'aide de tubes en tôle, qu'on fait descendre à mesure que s'approfondit le trou de sonde. Or, c'est ce même tube de retenue des terres qu'a pris pour guide le directeur de la *compagnie de la sonde française*, et tout fait croire que de profonds sondages pourront être régulièrement opérés par cette méthode. Ce système est remarquable par sa simplicité même. On fait descendre constamment le tube de retenue à mesure que le trou s'approfondit, et on maintient l'extrémité inférieure de ce tube à quelques pouces seulement du fond. Le mouton, dont la longueur est d'un mètre au moins, dépasse donc à peine la colonne de tôle qui le renferme, et tout le reste de l'outil, glissant sur celle-ci, se trouve d'autant mieux guidé qu'il s'y emboîte presque exactement.

Avant la découverte du perfectionnement que nous venons de décrire, les ingénieurs européens étaient forcés de renoncer au procédé de la corde, et ils n'avaient trouvé rien de mieux à faire que de remplacer cette corde par une tige en fer rigide qu'ils guidaient, tant bien que mal, par en haut. Cette méthode, que suivent encore la plupart des sondeurs, est d'autant plus vicieuse que le puits est plus profond; car la difficulté de guider l'outil, de le maintenir dans une direction bien verticale, devient une impossibilité manifeste, quand la tige, qu'on ne retient que par un bout, est d'une certaine longueur. Un autre inconvénient résulte du choc lui-même lorsque le

forage atteint une grande profondeur. La masse de la tige peut en effet devenir si considérable, que son propre poids la déforme à chaque coup, la brise même, et qu'elle fouette, en se pliant, contre les parois du trou, qu'elle dégrade bientôt. Pareils accidens sont produits par le contre-coup qui suit le choc et qui tend à faire rebondir toute la sonde, comme la baguette que l'on fait jouer dans un fusil non chargé. Voilà pourquoi nos sondeurs de Grenelle n'ont pu continuer long-temps leur sondage par la percussion.

Nos voisins du duché de Luxembourg ont imaginé, il y a tantôt cinq ans, un système qui tient le milieu entre celui dont nous venons de parler et le système à la corde. Ils ont remplacé la plus grande partie de la tige en fer par un assemblage de tiges en bois beaucoup plus légères et plus maniables. A cette amélioration ils en ont joint une autre dont le mérite a été vanté à l'Institut, et qui évite les effets du contre-coup du *mouton*, dont le poids est nécessairement considérable. Au lieu de fixer invariablement ce mouton au reste de la tige, comme on l'avait fait jusqu'alors, ils le suspendent seulement, et, adaptant une sorte de coulisse sur cette tige, ils permettent au mouton, chaque fois qu'il rebondit par le contre-coup, de glisser dans cette coulisse, sans soulever la tige elle-même. De cette façon, la masse principale de la tige reste à peu près immobile à chaque choc.

C'est à Cessingen, dans le duché de Luxembourg, que ces deux améliorations ont été pratiquées pour la première fois. Elles ont permis de creuser, en neuf cents jours seulement, un puits de saline à la profondeur de 575 mètres, c'est-à-dire 27 mètres plus bas que le fond du puits de Grenelle. Si ceux de nos compatriotes qui ont dirigé ce dernier forage avaient suivi un tel exemple, ils auraient grandement abrégé et simplifié leur travail; mais ils eussent bien mieux fait encore en battant à la corde, moyen cent fois préférable à l'emploi des tiges en bois.

Outre le mode de creusement que nous venons de décrire, il y a aussi le *forage*, qu'on emploie plus fréquemment en Europe, et qui seul a été pratiqué dans le travail fait à l'abattoir de Grenelle. Ce forage consiste, le mot l'indique, à appuyer fortement des outils de formes diverses, mais différens du mouton, contre le fond du puits et à les faire tourner en même temps sur eux-mêmes. La corde ne pouvant, vu sa flexibilité, transmettre à l'outil le mouvement de rotation, et le presser contre le fond, il faut la remplacer par un manche rigide plus long que le puits lui-même, portant à son extrémité inférieure l'instrument de forage et venant saillir hors du puits.

Ordinairement, le manche en question est une tige en fer formée de plusieurs tiges partielles placées bout à bout, emboîtées les unes dans les autres, et qu'on peut, par ce moyen, allonger indéfiniment. Pour empêcher que le mouvement de rotation ne torde cette tige, on lui donne une épaisseur d'autant plus grande qu'elle est plus longue. Ainsi, pour le puits de Grenelle, il a fallu, dans les derniers temps, des tiges très épaisses dont le poids total est de *trente-un milliers de kilogrammes*, et qui, par conséquent, sont d'un maniement on ne peut plus pénible.

Pour rendre plus léger ce manche du forage, on a imaginé de substituer aux barres pleines des tubes creux en fer qui résistent tout aussi bien, quoique contenant moins de matière. Le directeur de la compagnie de la sonde française a été plus loin encore; il a pris pour machine, dans l'acte du forage, le tube même qui sert à la retenue des terres, et à cet effet il arme de dents le bord inférieur de ce tube et le fait tourner sur lui-même à mesure qu'il s'enfonce, de sorte que, dans ses mains, ce tube remplit trois fonctions distinctes : 1° il maintient les parois des puits; 2° il sert à guider le mouton qui glisse, en s'appuyant sur lui pendant le battage; 3° il est un instrument de forage. Le sondage qu'on opère ainsi n'enlève, on le voit, qu'un anneau au-dessous même du tube, et il faut extraire tout l'intérieur de cet anneau au moyen du battage que nous avons décrit plus haut. La société d'encouragement pour l'industrie nationale a tout récemment accordé son approbation à ce système que nous sommes, pour notre compte, porté à adopter.

On objecte à la *compagnie française* qu'elle n'a fait encore avec ses nouveaux outils que des sondages peu profonds, de 65 mètres environ, près de Grenoble, qu'il lui sera impossible de faire tourner ainsi le tube de retenue des terres dans l'acte du forage, quand ce tube aura une grande longueur, et surtout quand il traversera des terrains argileux qui, se gonflant facilement, le presseront comme dans un étau. A ces objections graves, la société répond qu'il est facile d'éviter la pression des argiles ou des terrains, quels qu'ils soient, en élargissant convenablement les trous de sonde à l'aide des outils spéciaux que tous les sondeurs emploient à cet usage. Bornons-nous à dire que ces élargisseurs sont composés de pièces articulées qui s'écartent quand on fait descendre ces instrumens au-dessous du tube, et qui, débordant alors ce tube même, entament le terrain plus ou moins profondément, et creusent, si on le veut, un anneau plus large que le trou de sonde.

A cette première considération, la société française ajoute encore un argument tiré du malheureux forage de l'École militaire. Elle rappelle que, jusqu'au moment où cette opération a été abandonnée, les ouvriers ont pu faire tourner sur lui-même et sans grand effort le tube de retenue des terres, et cependant ce forage a été poussé à 200 mètres. La société se croit donc fondée à présumer qu'il sera possible de faire tourner encore le tube, descendît-il à la profondeur de 5 à 600 mètres.

Dans le plus grand nombre des sondages qui ont été faits jusqu'à ce jour en Europe par des méthodes différentes de celle de la compagnie française, et notamment dans celui de Grenelle, on n'a pu faire descendre le tube de retenue qu'à une certaine profondeur. Arrivé à ce terme, la pression des terrains environnans, ou les simples frottemens que le tube exerce contre eux, ont empêché toute descente extérieure; il a fallu, pour prolonger inférieurement le tubage, insérer dans le premier tube un autre tube plus étroit qu'on a enfoncé à son tour autant qu'on l'a pu, et on a continué ainsi le tubage par l'addition successive de tuyaux de plus en plus étroits. La *compagnie française* pose en principe que tous ces forages ont été faits avec peu de soin, qu'on n'a pas pris la peine de bien élargir les trous de sonde, au passage des couches argileuses, afin de prévenir leur resserrement; elle affirme que, sans cette négligence, les tubes n'eussent pas adhéré si fortement au terrain, et qu'on aurait pu faire descendre le premier, sinon indéfiniment, du moins jusqu'à une limite fort éloignée.

Si la doctrine de la *compagnie française* est exacte, les forages pourront être simplifiés à l'avenir. 1° L'emploi d'un seul tube évitera les rétrécissemens du trou de sonde qui finissent par empêcher les outils de passer, ou du moins qui forcent à commencer le forage sur un diamètre bien plus grand et bien plus coûteux; 2° le tube devenant le manche de l'instrument de forage, on évitera la dépense toujours considérable de l'achat des tiges, de leur transport, et les embarras de leur maniement. — De tels avantages demandent à être mis en évidence par une expérience qui puisse appeler l'attention générale; souhaitons donc à la *Compagnie française* un sondage aussi profond que celui de Grenelle. Sans attendre une démonstration aussi éclatante, nous dirons dès à présent, avec les ingénieurs les plus compétens en cette matière, qu'en Europe il faut faire marcher de front la percussion et le forage. La percussion s'opère très bien à

la corde quand on sait guider l'outil, moins bien avec une tige en bois à coulisse, moins bien encore avec une tige en fer à coulisse, très mal avec une tige en fer complètement rigide.

Maintenant que nous connaissons les principes généraux de l'art des sondages, et que nous savons quelles sont les difficultés que l'on rencontre dans ces sortes d'opérations, pour justifier l'utilité des forages poussés à une grande profondeur, pour expliquer le jaillissement au-dessus du sol des eaux amenées par quelques-uns de ces puits, il faut jeter un coup d'œil sur l'hydraulique souterraine.

En quelque état que les eaux se précipitent à la surface de la terre, sous forme de pluie, de neige, de brouillard, etc., elles y pénètrent en grande quantité, soit en traversant des couches poreuses, soit en s'introduisant dans les déchirures que les révolutions du globe ont faites dans les masses de terrains imperméables, comme les roches granitiques. Une certaine partie de ces eaux coule sous terre, dans des espèces de canaux plus ou moins larges, ou bien par une filtration lente dans les couches de sable et dans les autres terrains très poreux qui composent l'écorce du globe. Là elles forment le plus souvent des nappes immenses, emprisonnées qu'elles sont, par-dessus et par-dessous, entre deux couches de terrains compactes, telles que les argiles; une autre partie de ces eaux peut constituer des amas tranquilles dans des fonds sans issue formés par les terrains de roches dures ou d'argiles plus ou moins molles. Chaque région de la terre offre de nombreux exemples de ces divers états. Les peuples anciens connaissaient, comme nous, les lacs, les fleuves souterrains; aussi, tous les auteurs qui ont traité de la géographie physique et spécialement des fontaines, ont-ils cité, les uns après les autres, ceux de ces exemples qui sont le plus remarquables.

Un fait assez commun en Europe prouverait à lui seul l'existence des courans souterrains. Je veux parler de la disparition de certains cours d'eau qui s'engouffrent dans des cavernes, ou dans des espèces d'entonnoirs cachés par les eaux elles-mêmes. C'est ainsi qu'en Belgique la Lys se perd à cinq lieues de Dinant sous une masse de rochers, et reparaît à un demi quart de lieue plus loin, après avoir traversé une série de couloirs resserrés et de chambres plus élevées dont l'ensemble forme la fameuse grotte de Han. La rivière de Poyk nous offre un autre exemple du même genre. Elle s'engouffre dans la caverne d'Adelsberg, en Illyrie, et ses eaux reparaissent dans les profondeurs de cette immense cavité, pour se perdre de nouveau et

reparaître plusieurs fois de suite. On a parcouru la caverne d'Adelsberg sur une largeur de deux lieues, mais on n'en a pas atteint l'extrémité; un grand lac a jusqu'ici arrêté tous les curieux.

On sait qu'en France la Meuse se perd dans les terres au-dessus du village de Bazoilles, pour reparaître ensuite à Neuf-Château, une lieue plus loin; on sait que, dans le département de l'Eure, la Rille disparaît de même près de Beaumont, et qu'elle parcourt sous terre la même étendue de chemin à peu près. Dans la Côte-d'Or, la Venelle, le Suzon, sont absorbés par les terres, par le sol des prairies, mais sans qu'on aperçoive aucune cavité dans le sol. La forêt de Senonches voit l'Eure disparaître de même dans une partie de son étendue; la Normandie nous offre aussi les exemples de l'Iton, de la Rille, de l'Aure, du Drom, dont les eaux sont absorbées peu à peu par de nombreux bétoirs ouverts en divers points du fleuve. Les touristes vont surtout visiter le Drom, qui, après avoir laissé une partie de ses eaux dans les plaines et dans les prairies de Bayeux, s'engouffre dans la fosse de Soucy, qui est large de 12 mètres environ.

L'Espagne nous offre l'exemple de la Guadiana, qui, après s'être infiltrée dans des terrains sablonneux et marécageux, reparaît plus forte qu'auparavant. La Grèce présente bien des faits semblables : tels sont les gouffres du lac Stymphale, du lac Copaïs, celui de Tsipiana, près de Mantinée, dans l'intérieur duquel on a construit un moulin pour profiter de la chute d'eau. Les amas d'eau souterrains qu'on trouve dans les cavernes, près de Rhéondas, sont, en été, la ressource des bergers qui fréquentent les plateaux arides de la Tzakonie.

M. de Humboldt cite, dans son voyage en Amérique, une caverne que parcourt une rivière large de dix mètres. On ne connaît pas toute la profondeur de cette cavité, qui conserve constamment dans la même direction, sur une longueur d'un demi-quart de lieue, une hauteur de 24 mètres, sur une largeur de 27.

La célèbre fontaine de Vaucluse, la Vource du Loiret, et tant d'autres sources abondantes sont des preuves moins directes, mais non moins convaincantes, de l'existence des grands courans d'eau souterrains. La première donne, terme moyen, neuf cents tonnes d'eau par minute, c'est-à-dire à peu près deux cent vingt-cinq fois autant que le puits de Grenelle, et la Sorgue, à laquelle elle donne naissance, est une véritable rivière dès son point de départ. Comment une telle quantité d'eau surgirait-elle à la fois, si elle ne circulait pas auparavant, avec une certaine liberté, dans quelque large canal souterrain? La Loue, qui, dans le Jura, donne le mouvement à plu-

sieurs usines dès sa sortie de terre, peut aussi fournir un argument du même genre.

L'immense nappe d'eau qui règne sous toute l'étendue de la ville de Modène, et qui fournit si abondamment à la multitude de fontaines jaillissantes de cette ville, ne peut être alimentée que par des sources proportionnellement aussi puissantes, et tout fait croire, ainsi que le dit Cassini, qu'elle descend des Apennins. Comme preuve remarquable de l'existence de ces grandes nappes d'eau souterraines, bien des auteurs ont cité le lac de Zirknitz en Illyrie. Le volume de la masse liquide est immense. La circonférence de ce lac est de sept à huit lieues dans les années humides; huit ruisseaux s'y déversent. A certaines époques irrégulières, et le plus souvent vers le milieu de l'été, toute cette masse d'eau disparaît rapidement, et au fond on découvre une quarantaine de trous ou de crevasses par lesquels a eu lieu l'absorption. Vers la fin de l'automne, les eaux surgissent subitement avec un bruit semblable à celui du tonnerre, et par les ouvertures qui les vomissent viennent avec elles des poissons et même parfois des oiseaux aquatiques presque aveugles et sans plumes. L'apparition subite de ces animaux prouve à elle seule que le lac de Zirknitz communique avec d'autres amas d'eau souterrains.

Je pourrais allonger encore cette liste, déjà trop étendue peut-être, de noms géographiques; mais comme les personues les moins faciles à convaincre objecteraient à chaque citation que ce ne sont là que des trajets souterrains d'une faible étendue, insuffisante pour expliquer certaines fontaines jaillissantes telles que le puits de Grenelle, je rappellerai les sources d'eau pure qui surgissent dans l'Océan à trente et quarante lieues des côtes. D'où peuvent venir ces jets si ce n'est de la terre ferme? Notez bien qu'il ne s'agit pas ici de ces courans d'eau douce que l'on trouve aussi au milieu de l'Océan à de très grandes distances, et dont on peut dire qu'ils ont traversé la mer sans s'y mêler, grace à leur vitesse et au volume considérable de leurs eaux; je parle d'eaux qui jaillissent réellement dans l'Océan même, et qui en atteignent ainsi la surface. Un tel jaillissement est facile à distinguer d'un courant d'eau douce, même pour l'observateur le moins attentif, pour le marin le moins exercé. Je rappellerai aussi que, pour permettre aux eaux de circuler dans l'intérieur du globe, il n'est pas nécessaire de supposer des canaux parfaitement libres. Ces conduits pourront être engorgés de sables au travers desquels filtreront les eaux; enfin, au lieu de canaux

proprement dits, on peut encore concevoir des couches sablonneuses, plus ou moins larges, comprises entre deux autres terrains imperméables. Il n'y aura de différence que dans la vitesse des eaux, qui sera beaucoup moindre, et peut-être aussi dans le degré de leur pureté.

En terminant ici cette longue énumération, je me demande s'il était réellement nécessaire d'en appeler à l'observation pour expliquer la possibilité, pour justifier la probabilité d'un fait aussi simple que le passage des eaux par des canaux souterrains; peut-être même n'est-il pas un seul de mes lecteurs qui n'ait admis tout d'abord cette hypothèse si naturelle, rien qu'à l'entendre énoncer. En tout cas, il n'y aura que surabondance de preuves, et je pourrai, sans craindre de paraître obscur, partir de ce principe pour expliquer les fontaines artésiennes.

Après avoir exposé dans ces préliminaires les procédés dont on fait usage dans les puits artésiens, après avoir établi les principes hydrauliques qui doivent servir de guide dans les travaux de ce genre, il nous sera facile de juger la gigantesque opération qui se poursuit avec tant de lenteur à la porte de Paris.

Nous ne circonscrirons pas l'examen de cette question du puits artésien de Grenelle dans les limites étroites que lui assigne la foule. Nous ne nous bornerons pas à demander si les eaux de cette nouvelle source thermale reviendront bientôt à l'état de quasi-limpidité où nous les avons vues pendant quelques jours. Que pour le vulgaire la question du forage de Grenelle se réduise à ces termes : *de l'eau claire! de l'eau chaude!* rien de plus naturel. Le vulgaire ne peut voir, ne peut comprendre que les résultats matériels; mais parmi les questions que soulève l'opération de Grenelle, il en est de plus sérieuses. D'importans problèmes scientifiques pourraient trouver leur solution dans cette vaste expérience, et c'est à l'examen de ces problèmes qu'il convient de donner toute notre attention.

Un pareil sujet présente, disons-le avant d'aller plus loin, de graves difficultés, surtout quand on veut l'étudier sans le secours des formes de raisonnement usitées par le monde savant, quand on veut substituer le langage familier à l'instrument si commode, si précis du calcul. Non-seulement la question du puits de Grenelle touche aux théories les plus élevées, les plus neuves, les plus épineuses de la physique du globe, aux problèmes les plus délicats de la géologie et de l'hydraulique souterraine, mais elle embrasse aussi une multitude de détails pratiques qui ont une grande importance, et sur lesquels les

ingénieurs sont cependant fort loin de s'accorder; enfin, et c'est là le plus délicat, le plus pénible de la tâche de l'écrivain qui veut faire connaître l'état présent de ce grand travail, il lui est impossible d'être vrai, d'apprendre quelque chose au public, s'il craint de froisser l'amour-propre, très irritable, hélas! de quelques hommes qui ont joué dans l'affaire du puits de Grenelle des rôles plus ou moins malheureux.

Si on s'étonnait de l'importance, de la valeur scientifique que j'attribue au puits de Grenelle, je rappellerais tout d'abord que c'est du monde savant qu'est partie l'impulsion la plus vive, la plus efficace, qui ait concouru à l'adoption de ce forage dans les conseils du gouvernement et de la ville. On manquait d'expériences convenablement faites sur la chaleur intérieure de la terre, sur cet accroissement de température qui, suivant un grand nombre de physiciens, va jusqu'au point de la fusion des métaux dans les régions centrales du globe. Pouvait-on rien souhaiter de plus propice à une telle investigation, qu'un sondage exécuté à Paris même, sous les yeux de l'Institut, qu'un sondage si favorable aux observations thermométriques faites simultanément à différentes profondeurs?

Il fallait toute l'importance de cette question de philosophie naturelle pour décider les membres les plus instruits du conseil municipal et les ingénieurs de la ville de Paris à pousser tous ensemble à l'adoption du projet de forage dans l'abattoir de Grenelle. En effet, aucun d'eux ne pouvait dire à quelle profondeur il faudrait descendre dans la terre pour obtenir des eaux jaillissantes, et ils savaient que, passé une certaine limite, le puits deviendrait plus cher qu'une machine hydraulique bien entendue, établie sur la Seine, et donnant la même quantité d'eau que le puits. Enfin ils ne devaient pas ignorer qu'on pouvait craindre l'un ou l'autre de ces deux résultats également fâcheux, ou la non ascension des eaux du puits, ou la venue d'eaux troubles impropres aux usages ordinaires des villes.

C'est donc une pensée scientifique qui a présidé à cette entreprise. Sans aucun doute, les besoins du service public des eaux, le zèle de quelques conseillers municipaux pour les intérêts de la cité, sont venus en aide à la science : nous dirons même, si on le veut, que cette dernière influence a joué ostensiblement le premier rôle; mais, dans la réalité, ce rôle n'était que secondaire. Aussi, tant que s'est fait attendre l'éruption des eaux, éruption, comme on le verra, qui n'était rien moins qu'assurée, et qui n'eût peut-être pas eu lieu si on avait opéré sur un tout autre point de Paris; tant qu'ont marché les

travaux du forage, l'Institut, et avec lui le monde savant tout entier, n'ont vu dans ce travail qu'une grande et belle expérience de physique, noblement entreprise par le plus riche, par le plus libéral, par le plus éclairé des conseils municipaux de la France.

A présent que les eaux ont jailli, on déclare hautement au secrétariat de l'Institut et à l'Observatoire, comme à l'Hôtel-de-Ville, que le forage de Grenelle a été considéré dès l'origine comme un travail éminemment hydraulique, et que l'utilité dont il pouvait être pour les progrès de la physique n'a jamais eu qu'une importance secondaire. Du reste, on se glorifie également des solutions de l'un ou de l'autre problème, administratif ou scientifique; on annonce que la première sera bientôt complète; on affirme, comme un fait au-dessus de toute contestation, que la seconde ne laisse dès à présent rien à désirer; on ajoute enfin que toutes les mesures qui ont été prises sont conformes aux plus sages, aux plus sévères prescriptions de la science et de l'art; en un mot, on se donne un bill complet d'indemnité. Pour nous, oubliant cette question du caractère primitif du forage de Grenelle, question que nous n'avons effleurée que par un scrupule d'historien, examinons l'entreprise dans son état présent, et voyons si les deux problèmes ont été résolus aussi bien qu'on le dit au public.

Pour mettre le lecteur à même de bien comprendre cette grande opération, il nous faut d'abord examiner le vaste bassin géologique dont Paris est comme le centre, et qui comprend une grande partie de la France.

Concevez une série de couches de terre, courbées en forme de soucoupes, c'est-à-dire plus épaisses au centre que sur les bords et légèrement concaves, emboîtées les unes dans les autres par ordre de grandeur; tournez leur concavité vers le ciel; logez enfin dans le creux de la couche supérieure une masse qui s'y moule et présente au ciel une surface irrégulière, là concave, ici convexe; donnez à cet ensemble une largeur mille fois plus grande environ que son épaisseur centrale, et vous aurez une grossière image de la masse des terrains qui composent le bassin géologique de Paris. Afin d'avoir une idée plus exacte de l'ensemble de terrains qu'a traversés le sondage de Grenelle, il faut faire une large échancrure à cette masse sur une portion de ses bords, puis, au lieu de donner à chaque coupe une forme arrondie, pétrir l'ensemble de manière à rendre les contours irréguliers, et donner aux bords de chacune d'elles une grande épaisseur, du reste très inégale.

L'échancrure correspond à la partie des côtes océaniques de la France qui s'étend de Cherbourg à Calais : ce sont les flots de l'Océan qui ont fait eux-mêmes cette brèche qu'ils creusent chaque jour, à cause du peu de consistance et des formes abruptes des falaises de la haute Normandie. Paris, chose remarquable, est pour ainsi dire situé au milieu du sol de la couche la plus centrale, de sorte que les points les plus bas, les fonds de chacune des cavités formées par les couches ainsi emboîtées, sont tous à peu près sous cette ville.

Pour simplifier cette description géologique et faire comprendre facilement le mouvement des eaux souterraines qui affluent de tant de points de la France vers le fond du puits de Grenelle, réunissons en groupes séparés les petites couches plus ou moins semblables qui entrent dans ce système.

Nous distinguerons d'abord, au milieu et supérieurement, une masse de terrains plus ou moins friables, remplis de ces débris d'ossemens d'animaux si communs dans la butte Montmartre, et qu'ont amenés les derniers cataclysmes dont cette contrée a été indubitablement le théâtre : c'est l'ensemble des terrains que les géologues appellent terrains *d'alluvion* et terrains *tertiaires*. Ce groupe n'a qu'une épaisseur de 50 mètres environ. Au-dessous est une masse de craie plus ou moins mêlée de sables, de cailloux, et, par le bas, d'un peu d'argile. Cette masse paraîtra très profonde si on ne considère que son épaisseur, qui, sous Paris, est de 400 mètres à peu près, mais elle semblera plus mince que la plus mince soucoupe, si on compare son épaisseur avec l'étendue de sa surface.

La masse capsulaire située plus bas est formée d'argiles et de marnes, peu perméables, comme chacun le sait, et qui s'opposent également au passage des eaux qui peuvent se trouver soit au-dessus soit au-dessous de cette couche. Nous rencontrons en traversant ces argiles une couche de sables verts très perméables, au contraire, aux masses liquides. Plus bas encore sont des couches plus denses, qui ne se laissent pas facilement pénétrer par les eaux mêlées aux sables verts. Ce sont d'abord les terrains qui renferment, entre autres richesses, les mines de plomb, de zinc, etc., et qu'on appelle *oolitiques;* puis, au-dessous de ceux-ci, les terrains dits *secondaires*, où gisent les mines de houille et de sel. Enfin, tout cet ensemble repose sur des masses immenses de roches, tels que les granits de la Normandie.

Chacune des espèces de capsules concentriques que nous avons décrites, présentant ses bords au ciel, c'est l'ensemble de ces bords

qui, avec le noyau central sur lequel reposent Paris, Orléans, Compiègne, etc., forme le sol même de la France, de sorte qu'en se dirigeant de Paris vers l'un des points de nos frontières, on trouve, les uns après les autres, ces bords des capsules, ces terrains qui, pour me servir du terme technique, *affleurent* à la surface du sol à une distance d'autant plus grande de Paris qu'ils remontent d'une plus grande profondeur. En d'autres termes, l'ordre dans lequel se présentent ces zones concentriques de terrains divers, à mesure qu'on s'éloigne du puits de Grenelle pour gagner les frontières, est celui dans lequel la sonde a dû les atteindre successivement.

Si nous cherchons en particulier la zone des sables verts à la surface de la France, nous la trouverons avec les argiles, au-delà des terrains de craie, et, en particulier, un peu plus loin que la Champagne pouilleuse. A Lusigny, par exemple, au-dessus de Troyes, on rencontre un sol formé de ces sables.

Il est manifeste que les eaux qui, par les pluies et les ruisseaux, sont amenées sur ce terrain poreux, s'y infiltrent tout aussitôt et descendent ainsi jusqu'au fond de la capsule que forme cette couche de sable. Si vous forez un puits à Paris, vous atteindrez nécessairement ces eaux; il ne reste donc plus qu'à montrer comment on a pu reconnaître *à priori*, même avant tout sondage, la hauteur à laquelle les eaux devaient jaillir à travers le trou de sonde.

Que les eaux pussent jaillir au-dessus du sol de l'abattoir de Grenelle, c'est là ce qu'on devait espérer, puisque les mesures prises par les géographes nous apprennent que la couche des sables vient *affleurer* en des points plus élevés que Paris, à Lusigny, par exemple; mais, s'il s'agissait de déterminer *à priori* la hauteur maximum que pourrait atteindre le jet, la difficulté restait à peu près insurmontable. Il ne suffit pas, en effet, pour calculer à l'avance la hauteur à laquelle pourront s'élever des eaux empruntées à une nappe souterraine, de tenir compte de l'attraction de la terre sur ces eaux; il faudra encore savoir estimer l'attraction particulière qu'exercent sur ces eaux les montagnes, les plateaux plus ou moins élevés d'où elles descendent, les masses continentales qu'elles traversent; il faudra même, pour les lieux situés dans le voisinage des mers, apprécier l'influence des marées, car le flot qui s'élève apporte aussi sa puissance attractive, faible, il est vrai, dans le phénomène.

En appliquant ces principes à la question spéciale du puits de Grenelle, nous dirons que personne n'a pu donner à l'avance, d'une manière précise, le chiffre de l'*élévation maximum* que peuvent

atteindre les eaux. On a bien pu constater que les points du sol de la France, tels que Lusigny, où s'infiltrent les eaux dans la terre, sont plus élevés que Paris; mais dire de combien les eaux auraient pu s'élever au-dessus de la surface du sol, c'était chose impossible pour les physiciens et les géologues qui ont attaqué cette question.

C'est à l'année 1833 que remonte le commencement du forage de Grenelle. On ignorait alors à quelle profondeur (1) serait atteinte la nappe d'eau logée dans les sables verts dont les fontaines jaillissantes d'Elbeuf, de Tours, de Rouen, indiquaient déjà l'existence. Cette incertitude devait, ce nous semble, rendre plus défiantes les personnes chargées d'exécuter et de surveiller le forage de Grenelle; elle leur commandait d'opérer dès l'abord sur un diamètre assez large pour ne pas craindre ce rétrécissement graduel des tubes de retenue des terres dont nous avons parlé. Malheureusement on opéra tout d'abord comme si les eaux allaient être atteintes à une faible profondeur, et bientôt les tubes inférieurs furent trop petits pour laisser passer et descendre plus bas la sonde. On retira donc les tubes, et on élargit le trou de haut en bas, en replaçant des tuyaux plus larges; mais le remède n'était pas suffisant, et, après avoir prolongé le forage un peu plus loin, on fut arrêté une seconde fois par un obstacle semblable. Alors nouvelle extraction des tubes, nouvel élargissement général du puits, et sans plus de succès. Croirait-on qu'un semblable remaniement s'est reproduit jusqu'à cinq fois dans le forage de Grenelle? A cette cause de retard et de perte d'argent il faut ajouter les chutes d'outils au fond du puits, les ruptures d'appareils qui ont eu lieu à diverses reprises. On devine ce qu'il a fallu de temps et de peine pour retirer ou pour refouler latéralement dans les parois du trou ces outils, ces pièces isolées que ne pouvait plus ramener la sonde.

C'est ainsi qu'a traîné pendant huit ans cette opération de forage que des mains plus habiles ou armées de meilleurs instrumens eussent pu terminer en moins de trois ans. Il ne serait pas exact de mettre exclusivement sur le compte des accidens et des reprises gé-

(1) M. Arago estimait cette profondeur à moins de 250 mètres. Il s'exprimait ainsi dans une notice sur les puits artésiens, publiée dans l'*Annuaire des longitudes pour l'année* 1834 : « Près de Paris, à Suresne, dans la campagne de M. Rotschild, MM. Flachat ont poussé un sondage, déjà commencé par M. Mulot, à la profondeur de 215 mètres. On s'est arrêté quand il n'y avait peut-être plus qu'une vingtaine de mètres à traverser pour atteindre la nappe d'eau. » Cette estimation est de plus de 300 mètres au-dessous de la réalité.

nérales dont nous venons de parler, la lenteur de cette opération; il faut faire la part des lourds et peu maniables instrumens dont on a cru devoir se servir. La tige au bout de laquelle étaient emmanchés les outils qui travaillaient au fond du puits, était formée de barres de fer carrées ayant sur chaque côté plus d'un demi-décimètre, longues chacune de 8 mètres, et emmanchées les unes dans les autres. Le poids total de cet assemblage est, on l'a déjà vu, de plus de trente-un milliers. Joignez à cela les chaînes tout aussi massives qui servaient à la suspension de cette énorme tige, les rouages grossiers et les manéges aux rudes frottemens, et vous comprendrez la fatigue qu'éprouvaient les huit chevaux qu'il fallait atteler au manége dans les derniers temps de l'opération.

Le forage de Cessingen, dont nous avons parlé, n'a demandé que le concours de six manœuvres marchant dans une roue de carrière, et ce travail n'a duré que neuf cents jours. L'action de ces six manœuvres n'équivaut pas tout-à-fait à celle d'un cheval; les neuf cents jours ne sont pas la moitié du temps qu'a dévoré le forage de Grenelle. Faut-il conclure de ce rapprochement que nous sommes, en fait de sondages, inférieurs à nos voisins? Loin de là, la France ne manque ni d'ingénieurs instruits, ni de praticiens expérimentés dans cet art; seulement ces hommes n'ont pu mettre la main au forage de Grenelle. Ouvrez un concours pour un nouveau forage d'une égale importance, laissez aux entrepreneurs un peu de cette liberté d'action si nécessaire aux hommes forts, ne leur proposez que des conditions acceptables, et vous verrez entre leurs mains la sonde descendre à de bien autres profondeurs et avec une tout autre vitesse.

Après tous les accidens, après tous les retards qu'avait éprouvés le forage, il semblait permis d'espérer qu'avertis par tant de cruelles expériences, les directeurs du forage de Grenelle allaient prendre toutes les précautions d'usage pour préparer une régulière ascension des eaux; mais il était écrit que cette espérance serait encore déçue. La précaution la plus essentielle, la plus familière aux sondeurs, est sans contredit l'emploi des tubes qu'on emploie pour retenir les terres, pour protéger les parois du puits contre l'action des eaux qui tendent à les faire ébouler, à former avec elles une boue plus ou moins épaisse, et qui peuvent même fermer ainsi le passage en comblant plus ou moins exactement le puits. Telle est l'importance de cette condition de succès, qu'il est, nous l'avons dit, des sondeurs qui font toujours descendre ces tubes de retenue à mesure que le forage avance, de manière à ce qu'il y ait tout au plus un seul pied de dis-

tance entre le bas de ces tubes et le fond du puits. Or, il faut que l'on sache qu'au moment où le forage de Grenelle a atteint la nappe d'eau jaillissante, les quarante derniers mètres, à partir du fond du puits, n'étaient pas encore tubés. On était alors dans la région des argiles déjà plus ou moins mêlées de sable, c'est-à-dire dans un terrain malheureusement trop sujet aux éboulemens; on a continué le travail comme on l'eût fait loin des eaux, en pleine roche, et, quand ces eaux ont fait éruption, elles ont labouré, déchiré les parois si tendres, si meubles, elles ont creusé en voûte la partie inférieure du puits; enfin elles se sont salies de tous ces débris de la masse argileuse auxquels s'est joint le sable vert de la couche dans laquelle existait la nappe d'eau.

Peut-être, pour atténuer la faute qu'ils ont commise, les directeurs du forage de Grenelle objecteront-ils que, même avec un tubage poussé jusqu'au fond du puits, les eaux seraient venues troubles; peut-être diront-ils que cette absence de limpidité est due tout autant aux particules de la couche sableuse à demi fluide qu'avait atteinte la sonde, qu'aux débris qui proviennent de l'éboulement causé par l'absence du tube; mais on leur répliquera que le sable seul, sans les argiles, donnerait des eaux plus faciles à clarifier, moins louches surtout, et que d'ailleurs rien ne prouve qu'en faisant descendre un peu plus bas le tube, au milieu des sables même, on n'eût obtenu des eaux limpides au bout de quelque temps. L'exemple des nombreux puits forés de la Touraine, de ceux d'Elbeuf, de Rouen, qui atteignent la même couche sableuse, n'est-il pas une présomption des plus fortes en faveur de la dernière opinion?

Telle est la quantité de sables argileux qu'a vomis pendant un an le puits de Grenelle, qu'il a fallu souvent employer une brigade d'ouvriers et de tombereaux pour curer l'égout de l'abattoir. En n'opérant qu'incomplètement ce curage, en laissant le torrent d'eau tiède entraîner vers la Seine une grande partie des sables, des argiles qui sortaient du puits, on a dépensé plus de 12,000 francs depuis le mois de mars de l'année dernière. Mais il reste à nettoyer complètement les égouts qui, sur une grande longueur, sont encombrés d'une couche qui a près d'un mètre de hauteur. Il reste aussi à nettoyer le lit de la rivière, où s'est formée une barre qui peut, en été, nuire à la navigation. Si l'on tient compte de ce surcroît de frais, on trouvera que la dépense annuelle de ce curage représente la rente d'un capital de près de 300,000 francs, c'est-à-dire d'un capital supérieur à celui que demanderait la compagnie de la sonde française

ou la société Degousée, pour creuser un puits semblable à celui de Grenelle. Si la masse de sables n'avait pas été successivement enlevée, les bâtimens voisins de l'abattoir eussent disparu bientôt sous la montagne qui se serait formée tout autour de ce cratère boueux.

Des dangers d'une autre nature sont nés de cette absence de tubage dans la région inférieure du puits. Hâtons-nous de dire que nous ne voulons pas faire allusion à ces craintes populaires que M. le secrétaire de l'Académie des sciences s'est amusé à combattre en séance publique, et qui assignent pour terme à l'accroissement progressif de la caverne qui se creuse incessamment sous le puits de Grenelle l'affaissement d'une partie du sol de Paris. Les dangers que nous apercevons ne sont que trop réels, et l'un d'eux s'est réalisé tout dernièrement.

On sait qu'outre le tube en tôle qui sert à retenir les parois du puits, on a inséré, suivant l'usage, un autre tube intérieur plus durable, plus étanche, d'un diamètre partout le même, à surface bien lisse, et qui ne laisse aucun passage à l'eau. Or, comme chacun le sait aussi, les ouvriers occupés à cette introduction du tube intérieur se sont aperçus un beau matin que la partie déjà insérée s'était déformée pendant la nuit, et que le jet de l'eau avait diminué. On a reconnu, à l'aide de la sonde, qu'il y avait aplatissement du tube interne; on a arraché ce tube par morceaux, et, inspection faite de ces fragmens, il est devenu fort probable que ce nouvel accident provenait de l'absence du tubage dans la partie inférieure du puits. M. Arago a voulu expliquer cet aplatissement par la chute d'un amas de sables qui, amené par les eaux, s'était interposé dans l'espace qui séparait le tube en cuivre du tube extérieur en tôle, mais on lui a fait remarquer que ce choc aurait dû projeter en même temps l'eau contenue dans le tube à une grande hauteur, et qu'un tel effort était hors de proportion avec la cause.

Un savant que l'on cite pour ses belles recherches sur l'hydraulique, et qui soutient dignement l'honneur d'un nom illustré par tant d'ingénieurs, M. de Caligny, a expliqué le fait par un affaissement subit du fond sur lequel coulent les eaux qui alimentent le puits de Grenelle, ou par un dégagement de gaz amassés aux environs de l'orifice inférieur de ce puits, et qui se seraient engagés dans ce tube. De l'une ou de l'autre de ces deux causes résulterait, on le comprend, un abaissement subit de la colonne d'eau ascendante. Le tube en cuivre ne serait donc plus pressé du dedans au dehors, et l'eau boueuse qui l'entoure devrait alors l'aplatir tout aussitôt. Cette

explication est fort plausible, et nous ne concevons pas qu'elle n'ait pas été indiquée dans le compte-rendu des séances de l'Académie. Ce silence ne saurait, évidemment, provenir de l'opposition qui existe entre cette manière de voir et celle du secrétaire perpétuel. D'autres explications du même phénomène ont été données, mais elles ont toutes leur côté faible, et nous les passerons sous silence.

De l'explication présentée par M. de Caligny résultait l'indication du moyen à employer pour prévenir un nouvel aplatissement du tube intérieur qu'on allait substituer à celui qu'on venait d'extraire. Il fallait donner à ce tube une épaisseur proportionnée à la pression qui pouvait le déformer encore une fois. L'ancien tube en cuivre ne pouvait résister qu'à dix atmosphères; le nouveau pourra en supporter soixante-dix; au lieu de cuivre, on emploiera le fer battu.

Nous avons dit qu'au-delà d'une certaine profondeur, les frais d'établissement du puits de Grenelle pourraient être supérieurs à ceux d'une machine hydraulique établie sur la Seine. M. Arago ayant soutenu, devant l'Institut, une opinion contraire, nous devons dire un mot de cette importante question d'économie publique.

Si l'illustre secrétaire de l'Académie des Sciences s'était borné à parler d'un puits foré avec intelligence, avec rapidité, avec des outils convenables, nous aurions hésité un moment, et nous en aurions appelé aux chiffres pour terminer notre incertitude; mais c'est du puits de Grenelle que M. Arago a voulu parler. — Or, à combien reviendrait un établissement hydraulique installé convenablement sur la Seine? Je ne parle pas des vieilles machines du pont Notre-Dame, mais de roues plongeant sous l'eau, et fonctionnant en toute saison, même sous la glace, comme les turbines, naguère tant préconisées. Que coûterait, dis-je, un établissement capable de fournir, comme le puits de Grenelle, 15 hectolitres d'eau par minute, à la hauteur de 27 mètres au-dessus du sol? Environ 250,000 francs. Si l'on joint à ce chiffre le capital représentatif des réparations annuelles et de l'amortissement, on arrivera à la somme de 300,000 francs. On voit donc qu'il s'en faudrait de 200,000 francs que cette machine hydraulique fût aussi chère que le puits du conseil municipal. — Remarquons, en outre, que, placée au centre de Paris et plus haut que l'abattoir de Grenelle, cette machine demanderait moins de tuyaux de distribution pour répandre l'eau dans toute la ville.

Il est un système de puits bien plus économique encore, dans certains cas, que ceux dont nous avons parlé jusqu'ici, un système que M. Arago aurait pu opposer avec avantage à celui des machines

hydrauliques sur la Seine et que je lui rappellerai. Un puits de cette sorte, creusé dans un terrain semblable à celui de Grenelle et à la même profondeur (548 mètres), ne coûterait que 200,000 fr., y compris l'épuisement des eaux pendant le travail, et produirait de bien autres avantages que ceux qu'on attend du forage effectué. Ce puits donnerait beaucoup plus d'eau qu'il n'en jaillit actuellement dans l'abattoir de Grenelle; il permettrait d'arrêter, au fond même du trou, à l'aide de quelques dispositions fort simples, les matières qui troublent la pureté de cette source artificielle, et il rendrait en outre d'autres services qu'il serait trop long d'examiner ici. — Ces puits sont tout simplement les puits à large ouverture, les puits plus ou moins profonds des mines dans lesquelles d'énormes machines à vapeur font circuler à l'aise ces masses de richesses minérales que notre industrie va chercher dans le sein de la terre à une profondeur égale à celle du forage de Grenelle. Les renseignemens suivans justifieront cette assertion que bien des lecteurs prendront peut-être pour un paradoxe. Dans les houillères d'Anzin, situées sur la frontière belge de la France, un puits ne coûte que cent et quelques mille francs, bien qu'il faille, pour atteindre le charbon, traverser une nappe d'eau qui entraîne souvent de grands frais d'épuisement, et dont on ne peut empêcher l'écoulement direct dans le puits qu'en le revêtant, à la hauteur de cette nappe, de parois disposées avec beaucoup d'art, mais aussi fort coûteuses. En Belgique, où se voient des puits de 500 mètres, c'est encore une dépense de 100,000 francs pour atteindre à cette profondeur, c'est-à-dire de 200 francs par mètre.

On sait que ces puits de mines se revêtent le plus souvent en bois ou en briques. La brique est tout à la fois peu coûteuse et facile à employer; elle résiste bien à la poussée des terres, surtout si elle a été faite dans des moules spéciaux qui lui donnent la forme de ce qu'on appelle des *voussoirs*, c'est-à-dire si elle va en s'élargissant de manière à former naturellement des cintres, des voûtes, par l'exacte juxta-position des matériaux. Dans certaines contrées de la France, le millier de briques ordinaires ne coûte que 8 francs. Mais, dira-t-on, vous mettez Paris sur la même ligne que des localités où la main-d'œuvre et les matériaux sont bien moins chers. Ces puits, établis pour 100,000 francs à Anzin, à Liége, coûteront ici le double au moins. Soit; mais il est une cause de compensation : ces puits de mines ont tous une largeur énorme, 3 mètres et plus, dont nous n'aurions ici que faire. Réduisons cette largeur à la moitié, 1 mè-

tre 1/2; la quantité de briques et de bois nécessaires au revêtement du puits sera ainsi réduite de moitié, et en même temps la quantité de terres à extraire ne sera plus que le quart de l'ancienne. La main-d'œuvre, il est vrai, ne diminuera pas dans la même proportion; cependant, tout bien considéré, le coût total ne saurait dépasser une centaine de mille francs, en supposant même qu'on suivît les erremens actuels des mineurs, et en admettant qu'on n'introduisît pas dans le mode de creusement certaines modifications utiles qu'indique la raison et dont nous parlerons plus bas. La dépense relative à l'épuisement et à l'aérage ne serait environ que de 100,000 francs, attendu la nature du terrain à traverser.

Puisque nous venons de parler des puits ordinaires, nous devons aussi rappeler un genre particulier de revêtement plus coûteux, mais plus avantageux, qui arrête très bien les eaux et se pose rapidement. C'est le revêtement en larges manchons de fonte. En Angleterre, où ce système est assez répandu, on fait souvent ces manchons d'une seule pièce quand le puits ne va qu'à deux mètres de largeur. Pour de plus grandes dimensions, les anneaux sont formés de plusieurs pièces qu'unissent solidement de vigoureux écrous. On peut traverser ainsi des couches de sables mêlées d'une si forte proportion d'eau, qu'elles forment avec elles comme un tout liquide; c'est à peine si quelques gouttes passeraient au travers de ce *cuvelage* en fonte.

On s'imagine, au premier abord, qu'en appliquant ce genre de tubage dans toute la hauteur d'un puits tel que celui de Grenelle, on atteindrait un chiffre de dépense déraisonnable. Si on voulait bien calculer la masse de fonte qu'absorberait le tubage d'un puits qui aurait 1 mètre et 1/2 de largeur, on trouverait le poids fort peu effrayant de 200 milliers, qui, au prix de 300 à 400 fr., coûteraient de 60 à 80,000 francs. Mais ce serait là une œuvre de luxe fort inutile dans le terrain de Paris, qui, formé presque entièrement de craie, ne contient que très peu d'eau, du moins quand on n'atteint pas la couche profonde des sables verts d'où jaillit la fontaine de Grenelle.

En comparant les puits à large ouverture au forage à petit diamètre, j'ai supposé que ces puits seraient creusés d'après l'ancien système, c'est-à-dire que des ouvriers placés au fond du puits entameraient, à l'aide d'outils, les terrains plus ou moins mous, plus ou moins mobiles, et attaqueraient les rochers à l'aide de la poudre; en un mot, je me suis renfermé dans le domaine des faits connus de la pratique la plus vulgaire. Je vais maintenant franchir la limite qui sépare ce domaine de celui des projets nouveaux.

Un de nos ingénieurs les plus instruits, qui occupe une position élevée dans l'École royale des mines, ne serait pas éloigné de conseiller une révolution presque radicale dans ces forages à grande ouverture. Il proposerait de remplacer la poudre qui est si chère, et dont l'effet est si incertain, par de puissans outils d'acier, dont les uns concasseraient les rochers par la percussion, et dont les autres creuseraient le puits sur la circonférence. Tous ces outils gigantesques seraient mus par une machine à vapeur installée à l'orifice même du puits. Il ne faudrait au fond du puits qu'un ou deux ouvriers, dont la mission serait de guider les outils, de les changer au besoin, sans qu'il fût nécessaire de remonter tout l'attirail des tiges jusqu'au sol, comme cela se fait dans le sondage ordinaire. Les mêmes ouvriers placeraient les débris de rochers, les sables, les argiles, etc., dans de petites tonnes destinées à remonter ces débris jusqu'à la surface, et, pendant que ces déblais seraient enlevés, le creusement du puits ne serait pas interrompu.

A l'appui de son système, l'auteur cite le moyen aussi simple qu'ingénieux qu'emploient les Américains pour creuser le lit des rivières dans les endroits où des roches, s'élevant dans ce lit à une trop grande hauteur, occasionnent ce que nous appelons des *rapides*. Ce moyen consiste à faire battre sans cesse les roches par des *pilons* à tête d'acier, que font mouvoir des roues à aubes, portées avec les pilons sur un bateau amarré au rivage voisin. Jamais mineur logé dans une cloche à plongeur ou dans un bateau sous-marin ne pourrait, avec la poudre, opérer aussi promptement et d'une manière aussi économique.

Il va sans dire que, dans ce système mixte, entrerait l'emploi de l'appareil imaginé récemment par les Anglais, et qui a pour objet d'empêcher les chutes des tonnes dans les puits des mines, lorsque vient à casser la corde à laquelle ces tonnes sont suspendues. Une invention aussi précieuse devrait être adoptée dans toutes les mines; non-seulement elle éviterait les pertes, les dégâts qu'entraîne la chute des tonnes, mais, ce qui est bien autrement important, elle préserverait d'un danger, qui n'est que trop réel, les ouvriers placés au fond du puits et ceux qui se servent des tonnes pour monter ou pour descendre.

Puisque nous sommes dans le vaste champ des projets, on nous permettra de dire deux mots d'un système de forage qui tiendrait lui-même le milieu entre le forage mixte que nous venons de décrire et les forages artésiens proprement dits. Ce système serait un forage

artésien à grand diamètre dans lequel le creusement ne serait jamais arrêté par l'enlèvement des déblais. On conçoit qu'il serait possible de faire marcher de front ces deux opérations qui sont successives dans les forages ordinaires, c'est-à-dire de trouver place, au fond du puits, pour des outils qui creuseraient toujours sans jamais remonter, et pour ceux qui, recevant le produit du travail des premiers, le remonteraient jusqu'au sol.

Après avoir examiné la question d'art et d'hydraulique qui se rattache au forage de Grenelle, il me reste à discuter le problème scientifique à la solution duquel devait conduire ce grand travail.

Il s'agissait, on se le rappelle, quand le puits de Grenelle a été entrepris, de profiter de cette circonstance pour déterminer la loi suivant laquelle s'accroît la température dans l'intérieur de la terre à mesure qu'on s'y enfonce plus profondément. Il n'a été donné qu'à deux savans de suivre toute la série des observations que nécessitait cette recherche (1). L'un est le célèbre académicien dont nous avons parlé plusieurs fois dans ce travail; l'autre est M. Walferdin, qui s'est fait un nom par ses recherches géologiques et thermométriques. D'autres observateurs auraient désiré faire à part de nouvelles expériences pour les comparer à celles de ces deux savans, mais on assure que la porte de l'atelier de Grenelle ne s'est pas ouverte pour eux. Nous devons regretter d'autant plus vivement cette absence de coopération, que les résultats obtenus par MM. Arago et Walferdin paraissent incomplets à un certain nombre de savans, et qu'on a même cru voir dans la manière d'opérer de ces deux physiciens l'oubli le plus étrange des grandes lois qui régissent l'état thermal de notre planète.

Fourier, de savante mémoire, qui fut, lui aussi, pendant longtemps secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Fourier a le premier coordonné, dans son grand traité mathématique de la chaleur, les principes relatifs à l'état calorifique du globe. Négligeant les faibles différences que présentent les diverses matières qui composent l'écorce terrestre, dans leur manière de propager la chaleur, Fourier a montré que la température devait croître dans notre planète proportionnellement à la profondeur. Mais Fourier négligeait deux causes qui modifient singulièrement cette loi; ces causes sont l'action des eaux et de l'air qui pénètrent dans la croûte du globe

(1) Nous ne mentionnons que pour mémoire l'illustre Dulong, qui est mort longtemps avant la fin de l'opération.

jusqu'à une assez grande distance, et qui, par leur mobilité, transportant la chaleur de bas en haut, troublent très sensiblement l'état de chaque couche. Les physiciens qui se sont occupés, après Fourier, de la chaleur du globe, soit d'une manière théorique, soit expérimentalement, ont tous, à l'exception d'un seul, négligé d'apprécier cette double influence, et, dans ses expériences sur le puits de Grenelle, M. Arago n'a pas mieux fait que les autres; il avait touché d'abord ce point délicat, mais il semble ne pas l'avoir vu nettement, et il ne l'a pas soumis au calcul.

La distance de la surface de la terre à son centre étant six mille fois plus grande que la hauteur des puits les plus profonds qu'ait jusqu'ici creusés l'industrie humaine, on ne peut juger de la distribution générale de la chaleur dans toute l'épaisseur du globe par l'état de la mince écorce que nous avons entamée. Cet état moyen de l'enveloppe terrestre est l'effet combiné des eaux, de l'air et de la partie solide de la terre; il faut donc apprécier l'action séparée de l'eau et de l'air, en partant des connaissances que nous ont acquises les travaux de plus illustres physiciens (1); puis, distinguant dans l'effet mixte des trois influences ce qui appartient à ces deux fluides, il faut ensuite calculer quel serait l'état de la partie solide prise seule. Ce résultat une fois obtenu, il restera plus tard à chercher s'il s'applique aussi aux profondeurs du globe que l'homme n'a pu atteindre, à ces roches, à ces métaux dont les masses condensées ne sont pénétrées ni par les eaux ni par l'air.

Dans la question particulière du puits de Grenelle, il fallait tenir compte d'abord des eaux qui, dès l'origine du forage, ont constamment rempli le trou de sonde, et dans lesquelles ont été plongés les thermomètres qui devaient indiquer le degré de chaleur des couches terrestres plus ou moins profondes. M. Arago, qui, comme tout le monde, savait que dans une masse liquide chauffée par en bas il peut s'établir des courans ascendans d'eau chaude et des courans descendans d'eau froide, M. Arago a dit d'abord que de tels courans avaient probablement lieu dans le puits et devaient en réchauffer les parties supérieures aux dépens du fond, mais il n'a pas été plus loin. Se bornant à prendre de temps à autre la température de l'eau dans le fond, à mesure qu'avançait le forage, il a cru ou laissé croire, chaque fois qu'il annonçait à l'Académie les nombres observés, que ces températures étaient celles des couches correspondantes de la terre.

(1) Gay-Lussac, Dalton, Rudberg, Despretz, Regnault.

Un savant déjà célèbre, bien qu'il n'ait pas de fauteuil à l'Académie, et qui a lutté plus d'une fois avec l'illustre secrétaire de cette compagnie, M. Saigey, a le premier comblé la lacune dont nous venons de parler. Omettant d'abord l'influence de l'air sur l'écorce terrestre, il a supputé celle de la colonne d'eau des puits artésiens (avant le jaillissement, bien entendu), et il a pu, grace à cette correction difficile, donner une première évaluation de l'accroissement de la chaleur souterraine (1), en s'appuyant sur des observations mieux dirigées que celles de MM. Arago et Walferdin.

Dans la théorie nouvelle, sur laquelle repose cette première approximation, il est essentiel que les observations de température faites à diverses profondeurs soient simultanées. Or MM. Arago et Walferdin n'ont jamais satisfait à cette condition; ils ont observé successivement à 248 mètres, à 298, à 400, à 505, etc., mais à des époques fort éloignées. Aussi leurs nombres n'ont-ils pu donner qu'un résultat douteux, et ne peut-on leur appliquer utilement la correction dont j'ai parlé plus haut.

Un physicien plus soigneux, M. de Larive, de Genève, a observé la règle négligée par MM. Arago et Walferdin; malheureusement, le puits dans lequel il a expérimenté n'est pas, par sa profondeur, aussi favorable à ce genre de recherches (2). Quoi qu'il en soit, les nombres fournis par cet exemple donnent, quand on les soumet à la théorie dont j'ai parlé tout à l'heure, 26 mètres environ pour un degré d'accroissement dans la température, c'est-à-dire qu'il faut s'enfoncer de 26 mètres dans la terre pour que le thermomètre s'élève de 1 degré. Pareil résultat se déduit d'observations faites avec plus d'exactitude encore par M. Magnus de Berlin, dans un puits artésien, sur la rive droite de l'Elbe, à Pitzpuhl, près de Magdebourg. M. Magnus est, on le sait, l'inventeur de ces thermomètres ingénieux à l'aide desquels nous savons aujourd'hui mesurer dans les profondeurs des mers, dans les lacs, dans les puits artésiens, le degré le plus grand de chaleur qu'ait pu atteindre telle ou telle couche (3).

(1) Il faut diviser la somme des profondeurs auxquelles ont été faites les observations par celle des accroissemens de température en passant de chacune d'elles à la suivante; le résultat est la profondeur dont il faut descendre pour trouver un degré de plus, à savoir 26 mètres environ.

(2) Le puits artésien de Prégny, près de Genève; sa profondeur est de 220 mètres environ.

(3) Dans ces instrumens, que M. Walferdin a modifiés depuis, il s'opère, à mesure

Bien avant les expériences que je viens de rappeler, M. Cordier, l'ingénieur des mines, aujourd'hui membre de la chambre des pairs, avait réuni, dans un ouvrage remarquable, toutes les observations faites pour arriver au même but. En employant ces nombres conformément à la même théorie, on trouve également près de 26 mètres pour un degré. Tel serait donc le véritable chiffre de l'accroissement de la chaleur dans la masse solide de notre planète, s'il ne fallait en même temps tenir compte de l'action de l'air, qui, aussi bien que les eaux, pénètre dans l'écorce du globe et en modifie l'état.

En calculant cet effet aussi rigoureusement que possible, on trouve que, partout où l'air peut pénétrer, circuler librement, dans les mines à puits nombreux, dans les carrières, dans les caves les plus profondes, telles que celle de l'Observatoire de Paris, on trouve, dis-je, que l'air empêche la température de la terre de s'élever de plus d'un degré par 28 ou par 29 mètres. Partout, au contraire, où l'air n'a pas un libre accès, où il ne peut se mouvoir de manière à laver pour ainsi dire les couches terrestres, son action refroidissante sera nécessairement beaucoup moindre, et il ne faudra plus descendre de 28 ou 29 mètres pour observer un degré de plus en température. En pénétrant plus avant dans les entrailles de la terre, là où l'air s'introduit à peine, la progression sera évidemment plus rapide encore. Or, dans l'écorce terrestre où agit l'action réfrigérante incomplète de l'air, il faut descendre de 26 mètres environ, pour trouver un degré de plus; donc le chiffre qui représente le véritable état de la masse du globe, le chiffre que recherchaient depuis si long-temps M. Arago et tous les physiciens qui s'occupent de la chaleur de la terre, serait inférieur à 26 mètres.

Le rapprochement que nous venons de faire entre l'ensemble des incomplètes observations de MM. Arago et Walferdin et la théorie si étendue, si précise, de M. Saigey, ne prouve que trop clairement qu'on n'a pas su tirer du forage de Grenelle le parti qu'on en attendait pour le progrès de la physique du globe. Absence de simultanéité dans les observations thermométriques faites à diverses profondeurs, mauvaise interprétation de ces observations, absence de tout calcul sur l'action perturbatrice des eaux, ignorance très pardonnable, puisqu'elle était générale, de l'action perturbatrice de l'air qui pé-

que la chaleur s'élève, un transvasement, un *déversement* dans une poche en verre, d'une portion de plus en plus grande du mercure que contenait le thermomètre; ce déversement indique le degré maximum de chaleur.

nètre le globe, tels sont, en résumé, quelques-uns des points sur lesquels M. Arago s'est laissé prendre en défaut par son habile adversaire.

Maintenant que le puits de Grenelle donne des eaux jaillissantes, il est peu probable qu'il soit désormais permis d'observer la chaleur du globe dans cette longue colonne fluide ramenée à l'état de repos où nous l'avons vue. Le jet liquide ne peut, par sa température de 27 degrés, que faire connaître l'ensemble de toutes les actions calorifiques de tous les points du canal souterrain plus ou moins large par lequel nous arrivent les eaux; or, cette indication, qu'on ne confondra pas avec la température du fond du puits, ne saurait remplacer les observations qu'on aurait dû faire avant le jaillissement.

Avouons-le donc en toute humilité, quelque peu flatteur que soit cet aveu pour l'amour-propre national, les directeurs du forage de Grenelle n'ont su traiter convenablement ni la question industrielle ni la question de physique qu'ils avaient si intrépidement abordées. S'ils ont voulu faire une expérience de physique, cette expérience, fort chère, a été mal dirigée et n'a rien appris de nouveau. S'ils ont voulu, comme ils l'affirment sans cesse, doter la ville de Paris d'un immense appareil hydraulique, et faire un excellent placement d'argent, pour voir comment ils ont réussi, on n'a qu'à aller visiter le puits de Grenelle. Nous l'avons déjà dit, la dépense nécessaire pour enlever les boues que vomit ce puits représente un capital supérieur à ce que coûterait une machine hydraulique destinée à tirer de la Seine une masse d'eau supérieure à celle qui surgit à Grenelle. Et cependant il ne faut pas se décourager. Les puits artésiens offrent de nombreux avantages dont la science et l'industrie sauront tirer parti : on les emploie déjà pour les mines, pour le desséchement des marais, dans les manufactures. Bientôt l'Algérie réclamera des puits forés. Il est donc nécessaire d'encourager les progrès de cet art difficile. Les ingénieurs habiles ne manquent pas chez nous. Si la ville de Paris se décide à faire exécuter un nouveau sondage, il est à croire que nous serons plus heureux; les hommes capables ne manqueront pas au conseil municipal; il saura sans doute où les trouver.

*****

LES

ÉCOLIERS DE VANNES.[1]

1815.

I.

Leurs livres à la main, sous le bras leurs cahiers,
De Vannes chaque jour sortaient les écoliers;
Comme si, dans ce mois de sève et d'allégresse,
Ils voulaient au soleil déployer leur jeunesse,
Dans les prés lire Ovide, et, sous les buissons verts,
Aux appels des oiseaux répondre par des vers.

(1) Tous les noms et les faits de cet épisode du poème inédit *Les Bretons* sont historiques.

BEN-VEL, tête blonde, tête couleur de miel.
CADOU-DALL, combattant aveugle.
CAN-DAL, front resplendissant.
ER-'HOR, le nain.
FLOHIC, petit écuyer.
GAM-BERR, marche courte.
KELLEC, entier.
RIÔ, royal.
TIEC, chef de la maison.
VANNES, en breton GWENNED, pays découvert; à la lettre, pays blanc.

Mais les buissons cachaient des armes, les vallées
Par le seul manîment du fer étaient troublées;
Là, s'exerçant dans l'ombre à de prochains combats,
Les hardis écoliers devenaient des soldats;
Car déjà Bonaparte, ou le démon des guerres,
De son île arrivait pour désoler les mères.
Or, cette fois, les fils crièrent : « C'est assez!
« Nos parens, nos amis pour lui sont trépassés;
« Leurs os semés partout feraient une montagne;
« Nous, puisqu'il faut mourir, nous mourrons en Bretagne! »

Un soir (nulle clarté sur terre, nulle au ciel),
Dans une humble maison fut construit un autel,
Et, par de longs détours marchant vers cette église,
Tous vinrent se liguer pour leur grande entreprise.
Kellec au rendez-vous arriva le premier,
Vert comme un jeune pin et franc comme l'acier;
Puis les deux Nicolas, frères mélancoliques,
Qui semblaient entrevoir leurs tombeaux héroïques;
Flohic, aujourd'hui prêtre; Er-'Hor, le joyeux gars;
Et l'éloquent Riô, l'enfant de l'île d'Arz.
Oh! ce fut un moment religieux, mais triste,
Quand, revêtu de noir, grave séminariste,
Le Ben-vel s'écria : « Mes amis, à genoux!
« Et prions pour les morts qui prîront Dieu pour nous. »
La prière fut dite, et, l'ame plus tranquille,
Tous posèrent la main sur le saint Évangile;
Puis chacun prononça l'engagement fatal.
Lorsqu'après Colomban (1), vint le tour de Can-dal (2),
Les cœurs furent saisis d'une tristesse amère :
« Oh! Can-dal est trop jeune! oh! rendons-lui sa mère! »
Seul, Tiecle chanteur retint le noble enfant :
« Si chacun d'entre vous, comme moi, le défend,
« Sans crainte il peut rester; s'il meurt, chacun le venge.
« De grace, mes amis, ne laissons pas notre ange! »

(1) Tué à Auray.
(2) Mort de fatigue.

Et le barde entonna son chant naïf et fort,
Ce chant qui fut bientôt étouffé par la mort.

A présent, jeunes clercs, et vous, soldats, aux armes!
Hélas! de toutes parts et du sang et des larmes!
L'Armorique pleurant ses fils qui ne sont plus;
La France, ses héros d'Arcole et de Fleurus!...

II.

Ah! j'aperçois les Blancs! La légion entière,
Marins et laboureurs, combat sur la rivière;
Au milieu de leurs rangs s'agite Cadou-dall;
L'œil sinistre et hagard, souvent le général
Se tourne vers le bourg, et regarde et demande
Si Gam-berr, le meunier, arrive avec sa bande?
Les chemins sont déserts, et déserts les sentiers.
Là-bas, sur un coteau tiennent les écoliers;
Mais leur poudre s'épuise, et, bravant la décharge,
Les Bleus, l'arme en avant, montent au pas de charge.
Au premier coup de feu tombe un des Nicolas :
Pleure, toi, son jumeau, qui dois le suivre, hélas!
Mais, leurs robes de chanvre à la hâte nouées,
Quel ange les conduit, ces femmes dévouées,
Hors d'haleine, apportant les balles que leur main
Fondait, durant la nuit, de leurs cuillers d'étain?
Courage, ô jeunes gens! sur ces hautes pelouses
Voici, derrière vous, vos futures épouses!
Vos mères, les voici debout à vos côtés!
Le pied sur votre sol, enfin, vous combattez!

O reine des Bretons, Liberté douce et fière,
As-tu donc sous le ciel une double bannière?
En ces temps orageux j'aurais suivi tes pas
Où Cambronne mourait et ne se rendait pas.

Dans ces clercs, cependant, ton image est vivante,
Et chantant leurs combats, Liberté, je te chante!
Ils n'avaient plus qu'un choix, ces fils de paysans :
Ou prêtres ou soldats; — ils se sont faits chouans;
Et leur pays les voit tombant sur les bruyères,
Sans grades, tous égaux, tous chrétiens et tous frères...
Hymnes médiateurs, éclatez, nobles chants!
Vanne aussi m'a nourri, mon nom est sur ses bancs;
J'ai nagé dans son port et chassé dans ses îles,
J'ai vu les vieux débris de ses guerres civiles;
Puis je connais le cloître où le moine Abeilard
Vers la libre pensée élevait son regard.
Planez sur les deux camps, ô voix médiatrices,
Et fermons aujourd'hui toutes les cicatrices!...

Ces enfans, accablés du poids de leurs fusils,
Ils partirent trois cents, combien reviendront-ils?
Toujours une fumée entoure la colline,
Voile où la Mort se cache et lâchement butine.
Barde, ô dans la mêlée écho retentissant,
Bouche d'or, te voilà toute pleine de sang!
Maudite soit la main et maudite l'épée
Par qui du cygne blanc la gorge fut coupée!
Mais Gam-berr, mais le chef si long-temps attendu,
Il vient! comme Grouchy, lui ne s'est point perdu. —
Ici, terreur soudaine; ici, nouveaux carnages.
Dieu soit en aide aux Bleus! — O chouans! ô sauvages!
Sur ces pâles fuyards lancés comme des loups,
N'aurez-vous point pitié de chrétiens comme vous?
Voyez! pour effacer vos traces meurtrières,
Vos fils vont relevant ceux qu'abattent leurs pères!
Le sang de ce soldat couché dans les sillons,
Le doux Can-dal l'essuie avec ses cheveux blonds!
Ce soir dans Muzillac célébrez vos batailles,
Eux, ils entonneront le chant des funérailles;
Remplissez au banquet les verres jusqu'aux bords,
Dans la couche éternelle ils étendront les morts! —

III.

Mais un souffle joyeux court sur les métairies :
Le foin remplit les cours, dans les grasses prairies
Les rires des faneurs partout sont entendus,
Et je vois les fusils aux foyers suspendus.

« Pour un jour de travail comme vous voilà belle !
« Votre galant du bourg, voisine, vous appelle ?
« — Non, railleur ! non, méchant ! à Vannes je m'en vais
« Ouïr une grand'messe en l'honneur de la paix.
« Les prêtres ont dressé l'autel sur la garenne,
« Et mon brave filleul, s'il faut qu'on vous l'apprenne,
« Celui qui s'est battu pour vous durant trois mois,
« De la main de son chef doit recevoir la croix.
« — Oh ! Dieu veille sur lui ! c'est un brave dans l'ame.
« Moi, je vais à mon pré. Gloire à vous, noble femme ! »

Quelle foule ! soldats, ouvriers et marchands,
Les hommes de la mer et les hommes des champs,
Et leurs filles aussi, sous les coiffes de neige,
Brillant comme des fleurs au milieu du cortége,
Fleurs de Loc-Maria, de Lî-mûr, de Ban-gor;
Tous les prêtres enfin avec leurs chappes d'or.
Mais, silence ! le diacre, à la main son calice,
Vient suivi de l'évêque et prépare l'office. —
Vous, pieux assistans, à genoux ! à genoux !
Et priez pour les morts qui prîront Dieu pour vous.
Surtout, pontifes saints, point d'hymnes de victoire,
Mais dites en pleurant la messe expiatoire
De ces fureurs de sang par qui sont envahis
Les fils d'un même père et d'un même pays.
Puis ces jeunes vainqueurs, purifiés et calmes,
Aux marches de l'autel iront cueillir leurs palmes.

Hélas! loin de l'étude un moment attirés,
Combien du bruit des camps restèrent enivrés!
Comme les laboureurs au sol qui les fait vivre,
Quelques-uns cependant revinrent à leur livre;
Paré du ruban rouge, un d'eux, matin et soir,
Sur les bancs studieux fidèle vint s'asseoir;
Et quand l'enfant passait, souvent sa mère en larmes
A vu de vieux soldats qui lui portaient les armes.

IV.

Ainsi, de l'avenir devançant l'équité,
Quand l'atroce clairon n'est plus seul écouté,
Pour nos fils j'expliquais ta dernière querelle,
Au joug des conquérans race toujours rebelle,
Qui portes dans tes yeux, ton cœur et ton esprit,
Le nom de Liberté par Dieu lui-même écrit.
Et cependant, pleurez, fiers partisans de Vanne!
Celle que nous suivions depuis la duchesse Anne,
Dans le sang se noya! Les noirs oiseaux du Nord
Volèrent par milliers autour de l'aigle mort:
Les corbeaux insultaient à cette grande proie
Et dépeçaient sa chair avec des cris de joie!

A. Brizeux.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 avril 1842.

La mort inattendue de M. Humann est venue surprendre le ministère, comme un coup de vent dans le calme, près du port; elle a failli un instant déranger les combinaisons de sa politique expectante et dilatoire. En perdant M. Humann, le cabinet n'avait pas seulement à regretter un collègue justement considéré, un esprit ferme, un financier habile, qui, sans avoir toutes les qualités de l'homme d'état, en possédait les plus essentielles et les moins communes, entre autres l'élévation des vues et le courage de ses opinions; le cabinet avait aussi à déplorer la nécessité où il se trouvait de prendre sur le coup une décision importante, une décision qui n'allait à rien moins qu'à opter entre deux politiques. C'est là ce qu'il a fait, c'est là ce qu'il a cru devoir faire dans l'espace de quelques heures, le corps de M. Humann n'étant pas encore refroidi. Évidemment on était convaincu qu'il y avait péril dans la demeure : on craignait que la politique ne parvînt à élargir la brèche que la mort avait faite; on ne se sentait la force et le courage de défendre la place qu'en la fermant hermétiquement et au plus vite.

Nul ne blâmera le choix qui a été fait. M. Lacave-Laplagne est un homme des plus honorables; il a fait ses preuves dans l'administration des finances; c'est un député des plus considérés dans la chambre, un des hommes sur lesquels les regards se portent tout naturellement lorsqu'on cherche un ministre des finances.

Il n'est pas moins vrai qu'en acceptant la coopération du ministre des finances du 15 avril, de l'ancien collègue de M. Martin du Nord, le cabinet a fait un acte plus important et plus décisif qu'à lui ne paraissait appartenir. Ce n'est pas seulement une nomination de ministre, c'est une profession de foi faite en pleine chambre, à la veille de votes importans et à la veille des élections. Nous ne blâmons point; au contraire, nous applaudissons fort à

un cabinet qui nous dit nettement ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qu'il se propose de faire.

La position du ministère n'était pas jusqu'ici nettement dessinée. Le terrain qu'il occupait paraissait fort étendu, parce qu'il n'était pas délimité. Il semblait pénétrer jusque dans les régions du centre gauche; mais qui pouvait affirmer qu'il y eût là autre chose qu'un mirage trompeur? qui aurait osé dire : Voici pour le ministère un terrain solide, voici les frontières de son empire? Peut-être y avait-il en effet une conquête à faire, une conquête possible; le ministère a peu de goût pour les conquêtes; toujours sage, toujours modéré, il a mieux aimé se fortifier que s'étendre. Après tout, le centre gauche, même le centre gauche mitigé, lui paraît un pays tout plein d'aventures et de périls; il a préféré s'abstenir, rester chez lui, avec les siens, tout-à-fait en famille. Le ministère a été conséquent. S'il est vrai qu'il ait offert le portefeuille des finances à M. Passy, il a pour un moment sacrifié la logique à la courtoisie. En le refusant, M. Passy a été loyal et prudent. Le ministère est de plus en plus homogène : si les élections ne viennent pas déranger ses calculs, tromper ses prévisions, s'il ramène sous son drapeau une majorité sérieuse, il placera M. de Salvandy sur le fauteuil de la présidence de la chambre. Ce n'est pas là le seul pronostic qu'on pourrait hasarder.

Les esprits se préoccupent de plus en plus de la lutte électorale, dont le jour approche rapidement. Le ministère et l'opposition ont dressé leurs batteries, et le feu paraît devoir être plus vif et plus animé qu'on ne l'avait pensé d'abord. Il est des sentimens populaires, des sympathies et des antipathies nationales qui se réveillent avec une vivacité toute nouvelle : le moindre événement, le moindre incident fâcheux pourrait facilement les exalter. Le pays, tout en désirant la paix, n'est pas content du rôle que cette paix lui a donné. Il en éprouve du malaise; les conservateurs eux-mêmes n'osent pas dire hautement que tout est au mieux pour la France dans le monde politique. C'est une situation délicate qui demande beaucoup de prudence, beaucoup de ménagemens, une grande habileté. En se faisant illusion sur les sentimens du pays, le gouvernement pourrait se préparer de graves difficultés.

Il est question depuis quelque temps, dans le monde politique, du mariage de la reine d'Espagne. Nous ne voulons pas répéter ici tous les bruits qu'ont répandus à ce sujet ces hommes qui prétendent connaître par le menu les vues de tous les cabinets de l'Europe et les négociations diplomatiques les plus secrètes et les plus délicates. On va jusqu'à dire qu'il y aurait eu entre les grandes puissances des *veto* réciproques, formels, et accompagnés de la clause la plus décisive dans les négociations politiques. Le temps nous apprendra ce qu'il peut y avoir de vrai dans ces bruits. Pour le moment, les profanes aussi comprennent sans peine que l'Angleterre ne verrait pas de bon œil un prince français sur le trône d'Espagne, et que la France, à son tour, trouverait mauvais le mariage de la reine Isabelle avec je ne sais quel prince allemand, à la dévotion de l'Angleterre. Dans ces circonstances, le

parti le plus sage et le plus propre à garantir la paix de l'Europe, ce serait de laisser à l'Espagne ce qui lui appartient de droit, je veux dire toute liberté d'action à cet égard. Mais cette résolution ne serait digne et prudente que si elle était réellement commune à toutes les puissances. S'abstenir seuls tandis que d'autres travailleraient plus ou moins habilement à l'accomplissement de leurs desseins, serait faire métier de dupes. La France peut bien oublier le mot de Louis XIV et reconnaître qu'il y a encore des Pyrénées, mais à une condition : c'est qu'au-delà des Pyrénées se trouve une nation sérieusement indépendante et maîtresse d'elle-même. Si, au contraire, il ne devait y avoir qu'une préfecture, anglaise, russe ou autrichienne, peu importe, l'insouciance, l'inaction du gouvernement français serait à la fois une faute et une honte.

La Prusse continue à marcher sans bruit dans les voies du progrès, en faisant successivement avec mesure à l'opinion publique toutes les concessions légitimes qu'elle réclame. On assure que le gouvernement prussien s'occupe dans ce moment d'une loi sur la presse, ou, comme on dit dans les pays non constitutionnels, d'une loi de censure, qui élargira beaucoup le champ de la libre pensée et de la libre discussion. Sans doute les lois des gouvernemens absolus, quelque bonnes qu'elles puissent être en elles-mêmes, manquent de garantie. L'homme qui les a faites peut les défaire, à plus forte raison son successeur. Et comme il n'est point démontré que, dans les monarchies absolues, il se rencontre plus de princes justes, fermes, éclairés, que de monarques devant à la justice éternelle un compte sévère de leur ignorance ou de leurs caprices, on peut même affirmer sans paradoxe qu'en l'absence de toute garantie constitutionnelle, plus une loi est bonne, moins elle a de chances de durée. Il est juste cependant de reconnaître qu'en fait la nation prussienne n'a plus rien à craindre des résolutions soudaines et irréfléchies du pouvoir absolu. La Prusse n'a pas de charte, elle ne compte pas encore au nombre des pays constitutionnels. Elle ne possède pas moins ce qui fait la vie, la force, la garantie de toute charte constitutionnelle qui ne serait sans cela qu'un chiffon de papier : je veux dire un peuple actif, vigilant, pénétré de ses devoirs et éveillé sur ses droits, une opinion publique toujours prête à dévoiler, à éclairer d'une lumière effrayante les œuvres du despotisme. Dans les pays qui ont ainsi atteint la maturité de la vie sociale, le despotisme est impossible; s'il ose apparaître, une révolution l'étouffe. Si la révolution n'a pas besoin de se montrer, c'est que le despotisme n'existe pas et n'est pas à redouter, c'est que le pays se trouve dans une situation d'attente pleine d'attraits et d'espérances, que des mains habiles et prévoyantes y préparent, je voudrais pouvoir dire, des logemens pour la liberté. Au fait, la Prusse est entrée tout entière dans les conditions des temps modernes et s'est séparée du moyen-âge plus complètement encore que tel ou tel état constitutionnel. Ce qui domine en Prusse du consentement universel, c'est la véritable aristocratie des sociétés nouvelles, l'aristocratie des lumières. Le pays qui appelle aux affaires les Ancillon, les Humboldt, les Savigny, les Nie-

buhr, n'appartient plus à la féodalité ni au despotisme entouré des hochets de la féodalité. Il se trouve dans l'autre hémisphère. Il est avec nous, si ce n'est par les formes, du moins par les principes et par les idées; il fait cause commune avec les pays qui trouvent tout simple, tout naturel, le pouvoir politique des Thiers, des Guizot, des Liverpool et des Peel. Encore est-il juste de remarquer qu'en Prusse les hommes éminens ont été appelés aux affaires sans que la presse et la tribune fissent en quelque sorte de leur élévation une nécessité politique. Est-il bien démontré que les habiles plébéiens de l'Angleterre et de la France ne doivent pas leur fortune politique à la tribune et à la presse?

Il serait difficile de dire d'un autre royaume, du royaume de Hanovre, ce que nous venons de dire de la Prusse. Là le despotisme a osé dresser ses tentes et fouler aux pieds les institutions du pays. La patience allemande a été mise à de rudes épreuves par un rejeton d'une dynastie constitutionnelle. Le roi de Hanovre a abusé de l'ignorance où se trouve encore plongée une partie de ses sujets, et de la petitesse de son état. Il en est des états comme des individus. Pour se faire rendre justice, il faut être quelqu'un, il faut avoir beaucoup de force et beaucoup de résolution. Les pays faibles et irrésolus sont victimes de la *prepotenza*, comme les individus qu'on appelle les petites gens sont victimes de l'insolence des grands dans les sociétés aristocratiques. Cependant, à la différence des populations du midi, l'Allemand, s'il s'emporte difficilement, ne perd jamais de vue le but; il n'entre pas avec la même promptitude dans un autre ordre d'idées; il attend l'avenir avec résignation, mais il n'abdique pas les droits que le passé lui a légués. Il souffre, mais il réfléchit. Ses convictions ne sont pas ardentes, mais elles sont inébranlables. Les Allemands accompliront leur rénovation par des voies, à une époque, avec des formes qui nous sont inconnues, mais la rénovation aura lieu. L'activité des esprits, leurs lumières et les travaux de tout genre qui s'accomplissent en Allemagne, en sont à la fois la preuve et la garantie. Il n'y a pas jusqu'à l'Autriche, si réservée et si prudente, qui ne se trouve entraînée bon gré mal gré dans le courant du monde nouveau. Lorsqu'on a des banques, des bateaux à vapeur et des chemins de fer, on a rompu avec le XVe siècle, on est entré dans la carrière que le XVIIIe siècle a ouverte à la civilisation européenne.

En attendant, on se dit à l'oreille que le roi de Hanovre est fatigué de la vie monarchique, qu'il songe à abdiquer. Il a beaucoup vu à Berlin le comte de Nassau : c'est de lui probablement, de ce prince auquel nul ne refusera une grande fermeté et une haute raison, qu'il a appris tout le contentement, tout le bonheur qu'on peut rencontrer en descendant du trône. A quoi bon, lui aura dit l'ex-roi de Hollande, garder le pouvoir, lorsqu'on ne peut ni en user selon ses idées sans péril, ni le mettre au service des idées d'autrui sans se démentir? Les Hollandais n'ont plus voulu être gouvernés selon mes principes, ils voulaient m'imposer des maximes que je ne saurais admettre; le schisme était réel, profond, le divorce nécessaire. Le pays ne pouvait pas se retirer;

il m'appartenait de céder la place à un monarque dont les idées fussent d'accord avec les idées du pays. J'ai porté avec moi le souvenir du bien que j'ai fait (il en a fait beaucoup), sans le troubler par le spectacle des maux que j'aurais occasionnés en gardant le pouvoir. — Le roi de Hanovre a pu en effet profiter de l'enseignement. Mais quels souvenirs porterait-il dans la retraite? Qu'a-t-il fait pour le pays que la Providence lui avait confié ?

Des troubles assez graves ont éclaté parmi les ouvriers cloutiers et mineurs dans le voisinage de Birmingham. C'est encore une de ces crises passagères, mais douloureuses, auxquelles est nécessairement exposé tout pays dont la population déborde, et dont l'industrie a été poussée, par la main du législateur, dans des voies artificielles. Ces crises n'ébranlent point le pays, parce qu'elles sont partielles, locales. Là où l'industrie est très variée, il est rare que les vicissitudes du marché affectent en même temps toutes les productions, que les salaires baissent le même jour et au même degré dans tous les ateliers. Un certain niveau s'établit sans doute entre toutes les industries, mais lentement, à la longue. Souvent la hausse revient avant que le contre-coup de la baisse partielle se soit fait sentir partout. Il n'est pas moins vrai que la situation industrielle de l'Angleterre est des plus artificielles et des plus dangereuses; c'est un fait nouveau, unique dans l'histoire. Il sera, pour nos descendans, une source féconde d'enseignemens, un sujet inépuisable de méditations. Pour nous ce fait est encore plein d'obscurités et d'incertitudes. Nous le voyons grandir, se développer de plus en plus; nous savons qu'il préoccupe tous les hommes d'état, qu'il est le véritable moteur, on peut dire l'unique moteur de la politique anglaise. Mais quels en seront les développemens ultérieurs et les résultats définitifs? Où aboutit cette carrière artificielle? Où mène cette machine à vapeur dont l'impulsion augmente de jour en jour, d'heure en heure, et qu'aucune force humaine ne paraît plus en état de gouverner?

Le bill de l'*income-taxe* et celui des douanes suivent, dans le parlement, leur cours, lent, mais régulier. Tous les obstacles que l'opposition s'est efforcée d'élever ont été jusqu'ici écartés par une imposante majorité. Le succès du parti ministériel ne paraît pas douteux.

Le gouvernement de Maroc vient de se faire une querelle avec les États-Unis. La race musulmane a bien de la peine à comprendre que les nations civilisées ont depuis long-temps cessé de la craindre, et qu'elles ne sont plus d'humeur à supporter des actes de barbarie et des infractions au droit des gens. Le consul américain a été insulté à Tanger par les satellites du despote, et, au lieu de les désavouer, l'empereur aurait répondu qu'ils avaient fait leur devoir, et que le consul, puisqu'il voulait partir, pouvait le faire, *emportant avec lui le bien et le mal qu'il avait reçu*. Il est impossible que l'Union laisse l'outrage impuni, et toutes les puissances chrétiennes applaudiront au châtiment qu'elle infligera à ces barbares.

La France aussi ne manque pas de justes sujets de plaintes contre l'empereur du Maroc. Il paraît positif qu'Abd-el-Kader recrute ses bandes sur le

territoire de l'empire, que là se trouvent en quelque sorte ses magasins et ses réserves. L'empereur est d'autant plus responsable de ces faits, que son pouvoir est absolu, et que nul de ses sujets n'oserait plus enfreindre ses ordres s'ils étaient donnés sérieusement et de bonne foi, et si l'infraction en avait été sévèrement réprimée.

Notre armée d'Afrique continue à déployer une grande activité et à donner les preuves les plus éclatantes de bravoure et de dévouement. Cependant on n'éprouve pas moins le besoin d'adresser au gouvernement la même question: Où en sommes-nous relativement au système de colonisation? le gouvernement en a-t-il adopté un? est-il prêt à l'adopter, à le présenter aux chambres, à nous dire en quoi il consiste, ce qu'il demande de temps, d'efforts, d'argent? Jusque-là la gloire de nos braves sera stérile pour les intérêts de la France; jusque-là rien n'est assuré pour nous en Afrique. Tant que nous n'aurons pas en Afrique une population à nous, chrétienne, civilisée, une population de cultivateurs, pouvant, par ses travaux, obtenir du sol africain des moyens de subsistances et pour elle-même et pour les troupes chargées de le garder, tant que nos soldats et leurs chevaux ne pourront subsister que des denrées et des fourrages que la mère-patrie leur envoie, l'Algérie n'est pour nous qu'une conquête incertaine. C'est comme une place forte avec une énorme garnison et une population hostile que nous posséderions, sans autre territoire, à deux cents lieues de nos frontières. Ce serait là, évidemment, quelle que fût sa bravoure, une garnison compromise. On ne pourrait la retirer de cette position hasardée que par des efforts extraordinaires. A quoi sert le courage lorsque les moyens de vivre manquent? Où a-t-on réuni plus de braves que nous n'en avions en Russie? Le froid et la faim, la faim surtout, ont détruit la plus grande et la plus belle armée des temps modernes.

En attendant la discussion du budget, la chambre des députés s'occupe enfin des chemins de fer. La discussion générale n'a été ni vive ni longue. Évidemment on réservait ses forces pour la discussion des articles. Seulement, pour être justes, nous ferons remarquer le langage ferme et élevé qu'a tenu M. le ministre des travaux publics, lorsqu'il a adjuré la chambre de se rappeler qu'au-dessus des intérêts locaux il y a un intérêt général et sacré, l'intérêt de la France, intérêt qu'il faut envisager non-seulement du point de vue de l'intérieur, mais dans nos rapports avec les pays voisins. Ce serait en effet un dommage et une honte que de nous arrêter, par les tiraillemens des intérêts particuliers, dans une carrière que nos voisins sont empressés de parcourir.

Les chemins de fer rencontrent des adversaires de plus d'un genre. Les uns les repoussent comme ils repoussent toute nouveauté. Ces hommes sont le *caput mortuum* de l'humanité; si le monde les avait écoutés, il n'aurait ni charrue, ni chaussées, ni poste aux lettres, rien de ce qui distingue la barbarie de la civilisation.

Les autres ne redoutent pas la nouveauté, mais l'inconnu. Ils ne repoussent pas l'invention parce qu'elle est chose nouvelle, mais parce que les consé-

quences ne leur en paraissent pas suffisamment étudiées. Le doute et la crainte assiégent leur esprit; ils ne voudraient pas s'exposer à des dommages imprévus, et par cela même incalculables. — Il y a du vrai dans cette opinion. Un esprit superficiel pourrait seul se persuader que nous connaissons tous les résultats économiques, politiques et moraux de ces nouvelles communications entre les états et entre les hommes du même pays. La question renferme un très grand nombre de données, et il n'est pas aisé d'en dégager toutes les inconnues. Nous ne sommes pas loin de croire que l'établissement des *rail-ways* produira, avec de grands avantages, quelques inconvéniens, quelques dommages. Certes, un chemin de fer entre Paris et Bordeaux, c'est comme si on transportait Bordeaux à Moulins, Tours à Orléans, Orleans à Saint-Germain, ainsi de suite. On peut calculer jusqu'à un certain point les effets de ce rapprochement. Peut-être est-il plus difficile de prévoir les effets que le nouveau moyen de communication produira sur les pays qui, se trouvant avec la capitale dans des relations de distance analogues à celles qui existent entre Paris, Bordeaux, Tours, Orléans, ne participeront pas aux bénéfices du chemin de fer. Ces pays, par comparaison avec Bordeaux, Tours, Orléans, etc., seront en quelque sorte plus éloignés de Paris qu'ils ne l'étaient. Les produits et les hommes des pays artificiellement rapprochés l'emporteront sur les hommes et les produits des pays qui conservent leur ancienne position. Le fait de la concurrence en sera profondément modifié, et de graves perturbations pourront se manifester sur le marché. Ces observations sont fondées. Mais serait-ce là un motif de s'arrêter? Les avantages sont évidens, certains; ils intéressent également la prospérité générale et la politique de la France. Les inconvéniens sont partiels, locaux, et jusqu'à un certain point temporaires. Il n'est pas d'amélioration sociale qui ne soit, au début, couverte en partie d'un voile que le temps seul peut soulever. Il n'est pas donné à l'humanité d'agir seulement alors que tout doute serait entièrement dissipé; cette excessive prudence ne serait en réalité qu'un scepticisme mal déguisé.

Enfin, il est des hommes politiques pour qui la vaste entreprise que le gouvernement vient de proposer est un sujet de crainte, non par la nature même de l'entreprise, mais par l'embarras où se trouvent momentanément nos finances. Le *déficit* les effraie. Ils ne comprennent pas comment on peut raisonnablement décréter de grandes dépenses et engager l'avenir du pays avant d'avoir complètement liquidé le passé, avant d'avoir rétabli entre les dépenses et les recettes un équilibre qui est le principe de toute administration régulière. M. Lacave-Laplagne a pris hier la parole pour calmer ces alarmes et rassurer les hommes prudens et timorés. L'argument d'autorité est en effet très puissant lorsque deux hommes pratiques, positifs, et aussi ménagers de la fortune publique et du crédit national que M. Humann et M. Lacave-Laplagne, ont unanimement déclaré que, dans les limites du projet, l'entreprise, qui ne doit s'exécuter que successivement, n'est pas de nature à jeter le trouble dans les finances de l'état.

Sans doute, l'avenir ne doit pas être engagé légèrement; mais que ferait une

nation qui ne voudrait l'engager jamais, pour une cause quelconque, dans aucun intérêt? Quel serait l'héritage d'une génération timide, pusillanime, qui n'oserait rien entreprendre qu'elle ne pût payer avec les écus existant matériellement dans ses caisses? Toute la question est de savoir si la dépense excède ou non les forces réelles du pays, et si elle est productive. Or, qui pourrait sérieusement affirmer que la France est hors d'état de dépenser quelques centaines de millions en chemins de fer, et que cette dépense n'est pas, si elle est sagement conduite, sagement appliquée, un véritable placement? Faire des chemins de fer comme celui de Versailles, c'est dilapider le capital de la France, nous en tombons d'accord, et il faut espérer que cette dure leçon aura dessillé les yeux de ces hommes ardens qui paraissent attribuer à la loi, même en matière économique, une toute-puissance qu'elle n'a pas; mais les chemins que la chambre est appelée dans ce moment à voter sont dans de tout autres conditions. Il n'en est pas un qui ne soit utile, nécessaire à notre commerce et à notre politique; il n'en est pas un dont il ne soit raisonnable d'attendre de grands résultats.

Nos finances, dit-on, peuvent à la rigueur suffire à l'entreprise, mais à une condition, c'est qu'on n'entame pas toutes les lignes à la fois, qu'on concentre toutes les forces et tous les moyens sur un seul et même chemin; on mettra ainsi, pour les autres, la main à l'œuvre, lorsque les bénéfices du premier placement seront déjà réalisés.

Pour nous, qui sommes étrangers à tout intérêt particulier, la question a peu d'importance. Ce que nous désirons avant tout, c'est que les travaux commencent, et qu'ils soient poursuivis avec ardeur et avec intelligence. Peu nous importe du reste qu'on commence dans un bassin ou dans un autre, au nord ou au midi, à l'est ou à l'ouest. La chambre s'est livrée à toute son hilarité, en entendant plusieurs orateurs demander la parole : il paraît qu'elle a cru voir là des explosions de l'esprit municipal. L'hilarité de la chambre nous est d'un bon augure. Nous espérons qu'elle est résolue à ne prendre en sérieuse considération que les argumens tirés de l'intérêt général; elle aura bien mérité du pays. Nous croyons en même temps que la chambre ne tiendrait pas assez compte de toutes les exigences de l'intérêt général et de la saine politique, si elle commençait le travail sur une seule et même ligne. Cette ligne serait sans doute une des lignes du nord. Le nord, par la force des choses, par le cours des évènemens, et, empressons-nous de l'ajouter, sans calcul prémédité, sans aucune intention dont le midi ait le droit de se plaindre, le nord se trouve aujourd'hui, sous plus d'un rapport, plus avancé, plus favorisé par les circonstances que le midi. Faudrait-il, lorsqu'il s'agit d'un fait que le gouvernement est libre de régler, d'une entreprise dont il peut disposer, mettre la main à une ligne du nord en ajournant indéfiniment toutes les lignes du midi? C'est là une question de politique intérieure dont le gouvernement s'était sans doute préoccupé, et avec raison, dans le projet qu'il a présenté. La chambre à son tour ne la perdra pas de vue.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Comme bien d'autres institutions qui vivront long-temps encore, l'Académie a moins vieilli que les épigrammes qu'on a dirigées contre elle. Le secret de sa jeunesse est dans l'habileté avec laquelle elle a su deviner presque toujours les instincts des temps qu'elle a traversés. Ce fut Perrault qui le premier imagina de la mettre en contact avec le public par la solennité des réceptions. Si la haine de Perrault pour Homère lui interdisait le sentiment de la grandeur antique, elle ne l'empêchait pas d'avoir une intelligence assez vive et un amour assez élevé de la splendeur moderne. Un des plus beaux côtés du XVII[e] siècle, c'est certainement le côté de ses fêtes. Le génie de Molière lui-même semble avoir pris plaisir aux divertissemens du parc de Versailles. C'était le temps des spectacles et des machines. L'Opéra, qui venait de rendre aux dieux de l'Olympe une nature de carton, inspirait aux esprits une admiration profonde. Depuis le monarque jusqu'au dernier des courtisans, tout le monde aimait à paraître. Perrault voulut que la littérature eût ses galas comme la royauté, et il conseilla à l'Académie l'usage des réceptions publiques. On sait dans quel esprit d'apparat furent conçues ces premières solennités. Le discours n'occupait qu'une place fort secondaire. Quelques grains d'encens brûlés devant l'image de Richelieu par des écrivains dont il aurait comprimé le génie, ou des grands seigneurs dont il eût menacé les têtes, voilà ce que chacune de ces cérémonies nous offre invariablement pendant une longue suite d'années. Au XVIII[e] siècle, l'Académie prit une vie nouvelle. La chaire, que la véritable éloquence avait abandonnée, ne faisait plus entendre les vérités éternelles du christianisme : on vint demander des enseignemens à la tribune littéraire. Les correspondances de Grimm nous ont conservé nombre de discours académiques où tous les points de la philosophie dont on se préoccupait alors sont pompeusement traités. Il y eut une époque où la France fut remplie d'hôtes illustres; à l'approche des grandes commotions révolutionnaires dont les symptômes devenaient plus évidens de jour en jour, les étrangers se pressaient à Paris, comme maintenant encore on se presse à Naples dès qu'on aperçoit dans le lointain la fumée sur le sommet du Vésuve. Eh bien! les princes du Nord, les philosophes anglais, les patriarches américains, tous les personnages qui visitaient notre pays, se rendaient aux séances académiques. On sentait qu'il y avait là des sources réelles de curiosité et d'intérêt. L'Académie représentait la littérature, et il n'est pas besoin de rappeler ce qu'était la littérature au XVIII[e] siècle. Quand l'œuvre de Louis XIV s'écroula, l'institution de Richelieu disparut un instant avec toutes les autres. Mirabeau fit comprendre une autre éloquence que celle de Montesquieu, comme Montesquieu avait fait comprendre une autre éloquence que celle de Bossuet, et cette éloquence nouvelle fut bientôt étouffée elle-même par les deux grandes voix

que la république laissa seules s'élever dans l'Europe, celle de *la Marseillaise* et celle du canon.

Bonaparte reconstruisit l'Académie comme il avait reconstruit la cité, au bruit du tambour. Il fit battre le rappel pour les poètes et les savans. Quand il les eut réunis, il les distribua, avec la régularité méthodique de son esprit militaire, dans les quatre classes de son Institut. La chaire n'avait pas été relevée, quoi qu'on eût rétabli l'autel, et la tribune politique restait muette; mais cette fois l'Académie n'hérita ni de la chaire ni de la tribune politique. Les séances redevinrent semblables à ce qu'elles étaient au temps de Perrault, moins la splendeur des costumes, plus la longueur des discours. Après la chûte de l'empereur, sa discipline continua à se faire sentir dans l'Institut, devenu l'Institut royal, comme elle continuait à se faire sentir dans sa garde, devenue celle d'un fils d'Henri IV. Si *le Moniteur* ne contenait que le récit des solennités académiques, on ne s'apercevrait point, pendant les premières années de la restauration, que le gouvernement de la charte a remplacé celui des décrets datés de Vienne et de Moscou. C'est seulement quand l'entrée de M. Royer-Collard et celle de M. de Barante frayèrent le passage à une école toute différente de l'école des poètes de l'empire, que les réceptions donnèrent lieu à de profitables enseignemens dans la politique et dans les lettres. Aujourd'hui le mouvement si heureusement commencé vers 1820 poursuit son cours, et l'avant-dernière séance est peut-être une des plus remarquables qu'il y ait eu depuis la fondation de l'Académie.

Les questions les plus vivantes de l'ordre social ont été abordées avec talent, et, ce qui est encore plus rare, avec franchise par deux hommes de convictions opposées, mais de caractères également honorables. M. de Tocqueville n'a fait aucune concession au public devant lequel il parlait, public composé en grande partie de cette opulente aristocratie de l'empire, qui, pour se garantir des espérances ou des regrets du despotisme, n'a ni les sentimens libéraux des classes populaires ni les vieux instincts féodaux de l'ancienne noblesse. Sans se soucier des vanités qu'il offensait, des secrets sentimens qu'il devait blesser, il a jugé durement le régime impérial, il a presque parlé de Bonaparte comme d'un compatriote de Catherine de Médicis et de Machiavel. Les opinions que M. Molé défendait l'ont mis en rapport plus intime avec son auditoire; l'ancien ministre de l'empire a ramené le sourire sur des physionomies qui s'étaient assombries, par un éloge ingénieux de Napoléon et une habile justification de sa politique. Maintenant les orateurs et l'assemblée ont disparu; les discours sont seuls devant nos yeux; cherchons à rendre compte de l'impression qu'ils produisent sur nous, sans trop y mêler le souvenir de celle qu'ils ont produite sur le public de l'Académie.

M. de Cessac a vécu long-temps; c'est en cela qu'il pouvait fournir la matière d'un long discours. L'existence que M. de Tocqueville avait à raconter n'avait jamais présenté par elle-même des accidens curieux; mais ce qui la garantissait pourtant de l'uniformité, c'est qu'elle avait réfléchi dans son cours tous les grands événemens qui, depuis soixante ans, se sont succédé

dans notre pays. Il s'agissait donc de retracer encore une fois après tant de tableaux animés, d'apprécier de nouveau, après tant d'appréciations passionnées et sérieuses, cette rapide histoire de nos révolutions qui constitue de nos jours la grandeur de tous les débats politiques, de toutes les méditations sociales, en se faisant sentir au fond de nos discours et de nos livres, comme la ruine et l'incendie d'Ilion se faisaient sentir au fond de toutes les épopées antiques.

M. de Tocqueville a commencé par une appréciation du XVIII[e] siècle; il l'a montré jeune et hardi, plein de puissance et de sève, puis, comme pour répondre d'avance à l'objection qu'on allait lui faire contre cette jeunesse et cette force, en lui montrant ce qu'elles avaient produit, il s'est étendu, dans quelques réflexions générales pleines d'une véritable grandeur, sur ce qu'il y a de récusable dans le jugement porté sur les révolutions par ceux qui les ont accomplies. Il nous a peint avec une singulière puissance d'éloquence sombre et austère le chagrin qui prend au cœur ceux qui ont tenté de grandes choses en voyant combien, par les conditions même de notre nature, le but atteint est resté au-dessous du but désiré. Ce que le talent de M. de Tocqueville a lui-même d'inquiet et de morose convenait admirablement à cette peinture. Au point de vue politique, je la crois juste; au point de vue littéraire, elle est d'une incontestable beauté. Quand des jours de 89 il a passé à ceux de l'empire, il a encore eu des mots et des mouvemens heureux pour caractériser les deux espèces d'hommes que le despotisme trouve prêts à exécuter ses volontés : l'une, composée de gens sans probité et sans conscience, ministres malhabiles et corrompus qui le poussent à sa ruine; l'autre, composée de serviteurs intelligens et honorables qui donnent à leur dévouement quelque chose de sacré et à leur obéissance un air de grandeur. Il est fâcheux que le milieu du discours n'ait pas répondu entièrement à ce début. La seule politique qui pût convenir au public d'une séance littéraire, c'était la politique qui se traduit d'une façon sensible par les faits de l'histoire, celle qui mêle de vives images à des réflexions soudaines; en un mot, celle où l'imagination du poète a autant de part que l'esprit du penseur. M. de Tocqueville s'est complu dans les abstractions métaphysiques d'une politique transcendante au milieu desquelles l'auditoire saisissait çà et là quelques axiomes qui blessaient ses opinions. Peut-être sur une réunion composée des blonds enfans de Gœttingue, sur les auditeurs de Schelling ou d'Hegel, l'argumentation de M. de Tocqueville aurait-elle exercé un charme invincible et d'entraînantes séductions; mais dans une assemblée toute française, son système, plein de longueurs et d'obscurités germaniques, était aussi mal venu que l'ombre de Sémiramis sur le théâtre où elle se frayait un chemin au milieu des actrices et des marquis. Sa péroraison l'a replacé dans des conditions de succès académique par un mouvement d'une réelle et très saisissable éloquence. Ce n'est pas seulement notre honneur, a-t-il dit, mais celui de nos pères, qui dépend de nos vices ou de nos vertus. Cette grande œuvre de la révolution, à laquelle on a préludé comme aux œuvres antiques par d'effroyables hétacombes, est

encore inachevée. Il s'agit de savoir à présent si l'on abandonnera l'édifice, ou si on le laissera s'écrouler sur le sol ensanglanté qui a reçu ses fondemens.

Tel a été à peu près le discours de M. de Tocqueville, qui, suivant la très spirituelle observation de M. Molé, peut servir à donner une idée fort complète de son talent. Du point de vue exclusif de la politique, il est possible que M. de Tocqueville apparaisse avec une originalité véritable : en le considérant, comme il faut le faire surtout dans cette circonstance, sous le rapport philosophique et littéraire, il appartient à une génération de penseurs que nous avons souvent rencontrés. C'est un de ces esprits élevés, mais tristes, qui, faute des divines clartés de l'enthousiasme, s'égarent dans les périlleuses régions où les entraînent un amour désintéressé de l'étude et un désir sincère du bien. Si M. de Tocqueville s'est fait le défenseur des idées qui ont amené la révolution, ce n'est point parce que certains mots exercent sur son cœur la puissance d'un souvenir éblouissant, sur son oreille le charme d'une attrayante sonorité. Il est des ames de patriotes sur lesquelles la date seule de 89 produit un effet puissant, magique, irrésistible, comme le refrain de *la Marseillaise,* ou le nom d'une de nos victoires. L'ame de M. de Tocqueville n'a rien de commun avec ces frémissantes organisations; c'est son intelligence seule qu'il a laissé conquérir à la religion de la liberté. Prosélyte fervent, mais sans amour, il s'attache, il se cramponne à la foi nouvelle qu'il a embrassée, comme Pascal s'attachait aux croyances antiques, le doute dans l'esprit et l'effroi au fond du cœur. Il en a besoin pour calmer les inquiétudes qui l'obsèdent, il lui demande de résoudre les problèmes qu'il se pose, et les solutions obscures et violentes qu'elle lui donne lui inspirent à chaque instant d'involontaires répugnances. Un soupir de sainte Thérèse ou une parole de Fénelon plaide avec plus de puissance pour moi la cause du christianisme que les argumens arides et ingrats qu'inspire à Pascal une terreur combattue par ses instincts sceptiques. Une seule phrase de Mirabeau me remuerait plus en faveur de la liberté que toute la métaphysique de M. de Tocqueville. Il est rare que la clarté soit séparée de la chaleur. Les pays froids sont d'ordinaire les pays sombres. Si l'on frissonne souvent en lisant M. de Tocqueville, c'est que souvent aussi on s'avance à travers des brumes.

Les images sensibles que les religions nous présentent nous sont d'un grand secours pour empêcher dans nos esprits la confusion des doctrines et l'obscurité qui s'ensuit. Il n'est point de domaine, si vaste soit-il, qui n'ait besoin d'être limité par un signe. La croix limite nos croyances. Notre patriotisme doit être limité par le drapeau. Eh bien! ce vieux symbole du sentiment national, qui sert à éclaircir nos idées et à les fixer, M. de Tocqueville, comme trop d'hommes de sa génération, le laisse entièrement dans l'oubli. Il aime la liberté, il aime l'égalité : je le veux bien; mais ces généreuses passions de son ame, à quelle œuvre, à quel peuple désire-t-il les appliquer? veut-il qu'elles débordent sur l'humanité tout entière, comme on le rêva un instant au XVIIIe siècle, ou bien veut-il seulement les faire servir à la prospérité de la France? Voilà ce que laissent ignorer les formules abstraites dans lesquelles

il se renferme. A notre époque, où l'on a tant besoin de précision et de netteté en toute chose, on ne saurait trop rappeler l'amour du sol. Je ne crois pas que l'homme politique puisse suivre un meilleur guide. Avant de vous prendre d'enthousiasme pour un principe, sachez d'abord si ce principe convient au peuple au milieu duquel vous êtes né. De tout temps, on a parlé du bonheur universel. Le bonheur universel sera atteint quand, dans tous les coins du monde, les grands hommes et les gens de bien sauront se restreindre à s'occuper du bonheur de leur pays.

La voix de M. Molé, en succédant à celle de M. de Tocqueville, a rendu aux échos de l'Académie les accens qu'ils ont l'habitude de répéter. L'élégant auditoire des fêtes littéraires s'est rassuré; il s'est remis à sourire avec grace et à comprendre sans effort. Il n'a plus été question de l'avenir et de ses terreurs; l'horizon a repris des lignes précises, et le ciel est devenu plus clair. On écoutait, on approuvait, on applaudissait. Quand on vit arriver l'éloge de l'urbanité française, l'émotion fut portée à son comble. Décidément, le sacrifice commencé sur l'autel de la liberté s'achevait sur celui de la politesse. Sans doute le succès de M. Molé trouve en partie son explication dans la composition du public devant lequel il a été obtenu; il serait toutefois injuste d'en parler, comme l'ont fait quelques-uns, avec trop de légèreté. A une époque encore récente, l'ancien président du conseil a montré qu'il y avait en lui des ressources inattendues d'éloquence. Devant une assemblée toute différente, M. Molé, nous en sommes sûr, aurait encore excité des sympathies, et surtout entretenu l'intérêt; car, outre le charme de sa diction, ce qui donnait à ses paroles une valeur incontestable, c'est ce qu'on savait de sa vie, et ce qu'il en racontait lui-même avec dignité et discrétion. Pour la génération dont M. de Tocqueville fait partie, l'empereur est ce héros, haï ou adoré, mais élevé à des proportions surhumaines, dont le nom, semblable à celui des dieux de la fable, ne revient qu'avec des fragmens de poème; pour celle à laquelle appartient M. Molé, c'est l'homme dont on a touché le vêtement, le souverain dont on a recueilli les paroles et le sourire. On s'est un peu moqué de la naïveté que mettait l'auditoire dans l'expression de sa curiosité avide et de son admiration confiante toutes les fois qu'un mot échappé à l'empereur venait sur les lèvres de M. Molé. Nous n'avons pas le droit de tourner ces sentimens en ridicule, car nous les avons partagés. Dans nos âges de civilisation, la tradition orale, faite en public de cette façon solennelle, est assez rare pour qu'on la reçoive avec recueillement et respect. Il est un souvenir que M. Molé a su évoquer d'une façon plus touchante encore que celui de Bonaparte, c'est le souvenir d'un magistrat dont le nom rappelait une illustration domestique au nouvel académicien et une des gloires les plus pures de la France à toute l'assemblée. Pour prouver à M. de Tocqueville que les monarchies n'avaient rien à envier aux républiques, pas même leurs vertus, M. Molé lui a montré dans sa propre famille un homme que la royauté mourante ceignit d'une auréole préférable à tous les lauriers qui ombragèrent jamais le front des héros antiques, M. Lamoignon de Malesherbes. L'impres-

sion produite par ce noble nom a été profonde, et aussi honorable pour ceux qui la ressentaient que pour celui qui l'avait fait naître. Il n'est point d'homme, en effet, à qui la vieille monarchie doive plus qu'à M. de Malesherbes, et, j'ose le dire aussi, qui doive plus à cette monarchie. Du haut du trône, les souverains peuvent donner à leurs serviteurs des biens qui s'évanouissent et des honneurs qui passent; du haut de l'échafaud, ils leur lèguent l'immortalité. Les dernières paroles de Louis XVI, au Temple, ont plus fait pour la gloire de Malesherbes que n'auraient pu faire celles de Louis XIV à l'époque où les poètes l'appelaient un dieu et où les peintres lui donnaient la foudre.

Ce qui nous a le plus charmé dans le discours de M. Molé, c'est le tact littéraire qu'il a su réunir à la grace de l'homme du monde en appréciant les œuvres de M. de Tocqueville. Dans quelques phrases nettes et concises, rappelant par leur limpidité et leur prestesse l'agréable et facile manière du XVIIIe siècle, il a caractérisé d'une façon presque complète le talent du nouvel académicien. Le nom de Montesquieu se présente naturellement quand il est question de juger un publiciste. Sans que l'urbanité eût à se plaindre, M. Molé a su rendre au goût et à la vérité l'hommage qui leur était dû, dans le rapide parallèle qu'il a établi entre l'auteur de *la Démocratie en Amérique* et l'auteur de *l'Esprit des lois*. D'Alembert a dit en parlant de Montesquieu : « Il a répandu dans sa prose ce style animé, figuré et poétique dont le roman de Télémaque nous offre les premiers modèles. » Il est évident qu'un pareil éloge ne pouvait pas s'appliquer à M. de Tocqueville. C'est chez Montesquieu que s'opère en quelque sorte la réunion des deux plus beaux âges de notre littérature, le XVIIe et le XVIIIe siècle. A un air de grandeur qui rappelle quelquefois l'âpre et austère façon dont le vieux Corneille entend ses discours politiques, il joint sans cesse le charme caustique et le trait piquant de Voltaire. Ses *Lettres Persanes* font songer à Labruyère dans leur début; elles finissent avec une élévation poétique qui étonne. Le génie qui a produit *l'Esprit des Lois* et *le Temple de Gnide* est une de ces sources fécondes qui s'échappent en mille cours d'eaux limpides ou impétueux. La calme et sérieuse intelligence qui nous a donné les quatre volumes de *la Démocratie en Amérique* est une de ces sources abondantes, mais paisibles, qui se contentent d'envoyer leurs ondes dans un seul lit. Il fallait indiquer ces différences, montrer l'intervalle qui sépare la phrase dogmatique de M. de Tocqueville, son expression parfois traînante, de la phrase vive et imprévue, de l'expression à la fois magnifique et concise de Montesquieu : c'est ce que M. Molé a su faire avec moins de mots encore et des mots bien plus éloquens que ceux que je pourrais trouver.

Mais toutes les séductions que M. Molé a déployées dans son discours ne doivent point cependant nous empêcher de faire ici quelques respectueuses réserves, qui tendront moins d'ailleurs à combattre ses opinions qu'à éclairer des questions qu'il est difficile de développer dans un discours académique. Je crois qu'en représentant le XVIIIe siècle sous les traits d'un jeune homme, M. de Tocqueville était plus près de la vérité que le directeur de l'académie

en le représentant sous les traits d'un vieillard. On peut exalter ou maudire l'ivresse qui en 89 s'empara des esprits; on ne peut point la nier. Il y avait alors dans le corps social, à l'approche de l'ère nouvelle dans laquelle on allait entrer, quelque chose qui ressemble à la fermentation qu'on remarque dans le corps des jeunes hommes à l'approche du printemps. Il existe un roman écrit dans un style aussi poétique que celui d'Ossian, aussi passionné que celui de Jean-Jacques : c'est le *Titan* de Jean-Paul Richter. Les premières pages de ce livre nous montrent un homme de vingt ans, qui, élevé au fond de l'Allemagne, parcourt pour la première fois une des îles enchantées de la Méditerranée. Les aspects éblouissans qui se succèdent à ses regards le jettent dans des ravissemens perpétuels; les montagnes surtout, les montagnes l'attirent, et, quand il a gravi leurs sommets, l'île dont le soleil éclaire à ses pieds les profondeurs verdoyantes, la mer dont il découvre les lointains magiques, l'ardent, le superbe ciel dont les clartés l'inondent, toute la nature dont il s'empare en roi par l'essor radieux de sa pensée, exercent sur lui tant de puissance, produisent tant d'émotions dans tout son être, que, pour empêcher le sang de l'oppresser, il est obligé de lui frayer un passage en se frappant les veines avec la pointe de son poignard. Eh bien! la société du XVIIIe siècle, aux jours de la révolution, me rappelle ce jeune homme enthousiaste; elle s'avance comme lui au milieu de mille aspects inattendus qui l'éblouissent et l'enivrent, et, quand l'émotion devient trop forte, elle aussi s'ouvre les veines. Il n'y aurait que des pleurs d'attendrissement à verser en songeant à ce délire, si le sang dont elle se dégageait avait toujours été bu par les champs de bataille, au lieu de l'être trop souvent par l'échafaud.

En faisant du XVIIIe siècle un vieillard, M. Molé a dû lui donner le funeste attribut de la vieillesse, l'impuissance, de sorte que, sans réflexions intermédiaires, sans transition, sans parler en rien de tout l'ordre social dont Napoléon n'a fait que rassembler les élémens, il passe de 89 au 18 brumaire, et alors il nous montre la société qui ressuscite à la voix de Bonaparte, arrêtée par lui dans les actes de sa stérile démence, délivrée de tous les fantômes dont l'entourait son imagination moribonde. Même en parlant avec l'autorité d'un esprit éminent, il est difficile de faire accepter cette manière d'entendre et de raconter l'histoire.

En jugeant l'empire, M. Molé s'est peut-être trop souvenu qu'il avait été le contemporain de l'empereur. Nous ne prétendons pas l'en blâmer, nous comprenons trop bien quel prestige doit s'attacher, pour lui, à de semblables souvenirs. L'éloge de Bonaparte était bien placé d'ailleurs après le jugement sévère de M. de Tocqueville sur son règne. Il n'est point d'attaque contre l'empereur qui ne nous fasse éprouver une souffrance secrète dans notre orgueil national. C'était une belle et heureuse pensée que celle de vouloir sur-le-champ appliquer un appareil aux blessures faites à ce noble orgueil. Nous regrettons seulement que les sympathies de M. Molé l'aient renfermé dans une seule époque, et qu'il ait oublié les temps dont cette époque fut suivie. Après le régime impérial, il y eut cependant des élans généreux, et

quelques beaux-esprits répandirent une lumière dont le reflet nous éclaire encore. Pour la première fois on travailla sincèrement à l'œuvre que Montesquieu avait rêvée, et que Louis XVI avait été sur le point d'accomplir. La société qui revenait de l'émigration rapportait de vieilles croyances qui semblaient touchantes et jeunes; celle qui était restée en France mettait en avant de jeunes idées qui semblaient sérieuses et mûres. Des élémens des vieux âges et de ceux des âges modernes on espéra qu'un monde nouveau allait sortir, et alors, comme au XVIIIe siècle, on vit pendant quelques instans le bonheur, la confiance, et jusqu'à l'ivresse des jours d'attente. Un pareil spectacle méritait de trouver place parmi ceux que les révolutions contemporaines font passer devant nos yeux.

M. Molé moins que tout autre peut négliger l'histoire du gouvernement représentatif. C'est le gouvernement représentatif qui a fait sa gloire. Comme il l'a dit lui-même, il est certains caractères que les institutions dont nous jouissons font mieux admirer et mieux comprendre. Son caractère n'est-il pas de ce nombre? Malgré les applaudissemens flatteurs qui l'avaient accueilli déjà dans l'enceinte où il a parlé avec tant de succès l'autre jour, il est encore plus redevable de sa renommée aux débats parlementaires qu'aux élégantes et paisibles discussions de l'Académie.

En résumé, cependant, malgré les restrictions que nous commandait notre sincérité, la réception de M. de Tocqueville reste à nos yeux une des solennités les plus belles et les plus instructives dont la mémoire doive être gardée dans les fastes de l'Académie. M. de Tocqueville a été courageusement novateur ; M. Molé, en faisant l'éloge du passé, lui a pris quelques-uns de ses traits qu'on ne saurait mettre trop de ferveur à réhabiliter : « Vous aimez, messieurs, disait le président de Montesquieu dans son discours de réception, vous aimez les hommes vertueux ; vous ne faites grace aux plus beaux génies d'aucune qualité du cœur. » « Je voudrais, a dit M. Molé, que le progrès des lumières ne permît plus d'enthousiasme sans estime, et que nos futurs grands hommes ne dédaignassent plus d'être hommes de bien. » L'éloge de la vertu avait été rendu un peu banal par le XVIIIe siècle, de nos jours il était devenu trop rare. Avec la clarté de l'expression, je ne sache rien qui mérite plus d'être réintégré dans nos discours et dans nos écrits. Il est à désirer que l'Académie prenne acte des paroles prononcées par M. Molé : elles pourront servir à régler son choix dans ses nouvelles élections. Si des bruits menaçans, qu'on a répandus dans le public, se confirmaient ; si ceux qui, dans ces derniers temps, ont avili la dignité des lettres en mêlant des manœuvres industrielles aux nobles travaux de l'artiste, venaient frapper à sa porte, ces mots pourraient servir à repousser de son sein toute une bruyante et scandaleuse littérature dont elle doit être à jamais séparée.

La réception de M. Ballanche nous entraîne bien loin des idées que cette littérature éveille. Il s'agissait de récompenser un homme dont la vie n'a été mêlée à aucun des bruits de ce monde, dont les ouvrages, comme la vertu même, qu'ils respirent, sont plus estimés que pratiqués. Peut-être pourrait-on

appliquer à M. Ballanche le mot charmant de M. Joubert, en parlant de l'aimable mystique du dix-huitième siècle, de Saint-Martin : « Il s'est élevé à la lumière sur des ailes de chauve-souris. » Ce qu'aurait été Fénelon si les doctrines du quiétisme l'eussent emporté dans son cœur sur les intérêts et les ambitions de cour, ce qu'aurait été Lafontaine si la lecture de Baruch l'avait fait renoncer pour toujours aux *philis* et aux *Toinons*, voilà ce que fut M. Ballanche, je n'ose point dire dans son talent, mais dans son existence. Ceux qui le connaissent s'accordent tous à lui prêter un mélange d'enthousiasme sacré et de bonhomie touchante, quelque chose du prêtre d'Israël et du poète pédestre du village. Comme l'archevêque de Cambrai, il a connu les sources de l'éloquence chrétienne, il a puisé à celles de la poésie antique; comme le bonhomme de Château-Thierry, il a ses naïvetés qu'on aime, ses douces distractions qu'on lui pardonne, et ce qui rend plus complète encore la ressemblance, son coin dans le salon d'une madame de la Sablière.

La vie de son prédécesseur et la sienne offraient un contraste qu'il est à peine besoin d'indiquer, tant il est facile à sentir. Tour à tour soldat, poète comique et comédien, M. Alexandre Duval rappela, dans les temps modernes, l'existence des poètes du XVI[e] siècle. Il sillonna les mers comme Cervantes; si la fortune avait poussé quelque escadre anglaise vers la flotte qui le portait, il aurait pu revenir comme lui avec une glorieuse blessure. Eh bien! pourtant, ce qui manqua à cette carrière dont les débuts furent éclairés par l'aurore de deux révolutions, celle de l'Amérique et celle de la France, c'est la grandeur. Après avoir promené les rêves de ses jeunes années sous le même ciel que l'auteur des *Natchez*, M. Duval se confina dans le monde des coulisses et fit rarement franchir les horizons de toile peinte à sa pensée. Parmi les choses légères, il en est beaucoup qui ne volent pas ou du moins qui tombent vite; la plupart des œuvres de M. Duval sont malheureusement de ce nombre. Pour retrouver et expliquer les succès frivoles et éphémères qui bercèrent agréablement la vie de l'auteur de *Maison à vendre*, il y avait de véritables recherches à faire, et des recherches fort étrangères à celles qui ont pu occuper l'auteur de la *Palingénésie sociale*. M. Ballanche aurait donc été des plus excusables s'il avait suivi dans son discours la coutume, fort pratiquée par ses collègues, de laisser un peu de côté celui qui est mort après avoir bien souvent survécu à ses titres d'immortalité. La conscience du nouvel académicien ne lui permettait pas d'adopter un pareil usage. Il a pris au sérieux le devoir que lui imposaient les traditions, et il l'a rempli jusqu'au bout avec l'honnêteté la plus scrupuleuse. C'était une chose curieuse que la gloire de M. Duval célébrée dans le style d'*Orphée* et d'*Antigone*. L'Amérique a inspiré à M. Ballanche quelques élans auxquels son sujet ne lui permettait pas de se livrer avec abandon et franchise. A le voir s'efforcer de fermer les yeux aux merveilles de la révolution et de l'empire pour ne s'occuper que de l'humble existence où ces merveilles se sont à peine réfléchies, on eût dit un homme qui, entouré d'une campagne éblouissante, détourne le regard de ses beautés pour ne point s'écarter du sentier étroit qu'il s'obstine à suivre.

Il arrive quelquefois que, par un même sentiment d'urbanité affable et prévenante, deux étrangers qui se rencontrent abandonnent chacun la langue qui lui est propre pour parler réciproquement celle qui lui est presque inconnue. Il en résulte beaucoup plus d'obscurité que s'ils avaient su l'un et l'autre se renfermer dans leur langage. C'est quelque chose de semblable à cet assaut plus louable qu'heureux de politesse qu'a présenté la dernière séance de l'Académie. M. Ballanche, l'homme de la retraite, le philosophe aux vues contemplatives, aux méditations solitaires, a voulu parler la langue de la littérature mondaine. M. de Barante qui était chargé de lui répondre, M. de Barante, l'homme des loisirs élégans et des cercles à la mode, l'aimable écrivain qui, pour obéir au goût de son temps, traita des questions sérieuses, mais ne sentit jamais le besoin de promener ses méditations sous d'autres ombrages que sous ceux de Coppet, l'ancien préfet de l'empire, l'ambassadeur à Saint-Pétersbourg s'est efforcé de parler la langue mystique du rêveur enthousiaste de Lyon. Le sentiment qui égarait M. Ballanche sur les routes, d'autant plus inconnues à ses pas qu'elles ont été plus souvent aplanies, de l'histoire contemporaine et de la critique théâtrale, poussait M. de Barante à se perdre dans les ténébreuses profondeurs de la théophilosophie. Il y a pourtant dans les deux discours des endroits où s'est montrée l'éloquence particulière à chaque orateur. Ainsi, M. Ballanche, en parlant du romantisme, s'est livré à des considérations sociales où l'on retrouve son talent dans ce qu'il a de plus élevé. En traitant la même matière, M. de Barante a montré son esprit dans ce qu'il a de plus clair, de plus aimable et de plus facile.

Au reste, ce qui consacrera le souvenir de la séance académique de jeudi dernier, c'est bien moins les discours qu'on y a récités, que l'hommage qu'on y a rendu à la plus grande renommée de notre temps. Quand le nom de M. de Chateaubriand a été prononcé, tous les regards se sont tournés vers le grand écrivain qu'un devoir d'amitié avait conduit aux lieux où on lui décernait un triomphe. On a applaudi long-temps. Depuis Voltaire, M. de Chateaubriand est le seul homme qui ait été revêtu par ses contemporains d'une véritable royauté littéraire. Quoique moins éclatante peut-être que celle de l'auteur des *romans philosophiques*, sa royauté à lui a quelque chose de plus touchant et de plus digne. C'est un roi, comme peut l'être un roi de nos jours, qui a des souffrances du Calvaire dans sa vie et de la grandeur du martyr dans sa majesté. Voltaire avait donné son sourire à son siècle, M. de Chateaubriand a marqué le sien du sceau de sa douleur. Il y avait pour nos pères un moment de l'existence où leurs ames s'éprenaient de la gaîté sceptique de Candide ; il y a eu pour nous tous un instant dans la vie où nos ames se sont empreintes des souffrances religieuses de René. *Candide* et *René!* L'histoire des doutes et de l'ironie du XVIII[e] siècle, l'histoire des terreurs et du malaise du nôtre, sont tout entières dans ces deux noms. Je crois qu'il aurait mieux valu pour l'âge qui nous a précédés, et pour celui qui s'achève à présent, que Candide n'eût point souri et que René n'eût point pleuré; mais les deux hommes qui furent assez puissans pour rendre toute une

époque ironique et toute une époque rêveuse n'en sont pas moins les monarques légitimes de ceux dont ils ont ainsi gouverné les cœurs. En vérité, les écrivains qui ont exercé cet empire sont assez rares, les émotions qu'ils nous ont données sont assez précieuses, pour qu'on se sente sollicité en leur faveur d'une véritable tendresse, à laquelle on doit être heureux et fier de se livrer. Les larmes que M. de Chateaubriand ne pouvait plus contenir étaient sous toutes les paupières.

A la réception de M. Ballanche comme à celle de M. de Tocqueville, il y avait un public nombreux. Cette affluence de bon augure justifiait les espérances exprimées par M. de Barante à la fin de son discours. Le spirituel académicien nous a dit que le goût des lettres, dont on voyait partout des symptômes, allait donner à la société une vie nouvelle. Ce n'est pas nous qui accueillerons ces paroles d'un sourire sceptique. Nous croyons fermement à la destinée de l'art. M. Ballanche nous tient encore sous une influence trop légitime pour qu'on ne nous excuse pas de rêver mythes et symboles. En faveur de l'auteur d'*Orphée*, qu'on nous pardonne de rappeler Amphion et sa lyre. Cette lyre qui construit une cité montre ce que l'art pourrait entreprendre à notre époque de renouvellement social.

G. DE MOLÈNES.

REVUE MUSICALE.

La troupe allemande, qui vient de débuter par le *Freyschütz*, à la salle Ventadour, incomplète quant à présent, et forcée, jusqu'à l'arrivée du premier ténor de Vienne, de s'en remettre à l'inexpérience d'un jeune homme qui n'avait pour lui que sa bonne volonté, n'en a pas moins, dès aujourd'hui, des parties remarquables et dignes de lui concilier la faveur publique en attendant que ses promesses se réalisent. Et d'abord, au premier rang, citons les chœurs, qui sont excellens et de beaucoup supérieurs à ceux que M. Rœckel nous amena il y a tantôt dix ans, lors d'une première importation de l'opéra allemand en France. Comme ces gens-là comprennent et nuancent! quel instinct de l'intonation et du rhythme, quel sentiment, quelle verve, quel pathétique! Un seul individu, pour la spontanéité, l'accord, l'indépendance, ne ferait pas mieux. Qu'on imagine maintenant, lorsque cinquante ou soixante voix franches et naturelles se groupent et s'assemblent avec cette intelligence musicale, quels effets magnifiques doivent en résulter. En Italie, le chœur n'est jamais, dans un opéra, qu'une sorte de contre-fort appuyant la voix des chanteurs, qu'une milice de réserve destinée à *chauffer* la coda du finale ou de la cavatine du ténor. Ni le maestro, ni les exécutans, ni le public, ne se doutent des avantages qu'on pourrait tirer d'une application moins passive. En France, il y a progrès, surtout depuis quelques an-

nées; Rossini et Meyerbeer, chacun selon les conditions de son génie, ont apporté de vastes réformes dans cette intéressante partie du drame lyrique. Le second acte de *Guillaume Tell* et le quatrième des *Huguenots,* par l'intervention active des masses vocales, ne le cèdent en rien aux chefs-d'œuvre de l'Allemagne dans ce genre. Et, sous ce point de vue, l'éducation du public aurait fait un pas. Malheureusement ce qui manque en France, et, je le crains bien, manquera toujours dans cette classe d'honnêtes praticiens qui chantent par état et non par goût, c'est la note intelligente, l'instinct musical, et, si l'on veut, ce diable au corps qui possède, lorsqu'ils entonnent Weber ou Beethoven, ces bons Allemands qu'on nous représente d'ordinaire comme si flegmatiques. Vous connaissez le chœur italien, cette escouade si parfaitement disciplinée, qui se range au beau milieu de la scène, en trois piquets symétriques, et pour commencer attend que le chanteur ait fini; évidemment c'est là un chœur institué à ce seul dessein de donner au virtuose le temps de prendre haleine et de s'essuyer le visage entre la cabalette de bravoure et la reprise, mais nullement en vue des convenances dramatiques. Le chœur français, dans ses meilleurs élans, dans ses velléités les plus franches, trahit toujours plus ou moins son origine; on sent, tandis qu'il s'evertue à faire preuve d'indépendance et d'individualité, qu'il relève du génie italien; il a beau s'escrimer, il faut qu'il en revienne à son refrain d'enfance, à cet éternel : *Marchons, partons, suivons ses pas,* avec lequel nos pères l'ont bercé. Il n'y a au fond d'originalité, de mouvement, d'action, que dans le chœur allemand; lui seul vit de sa propre vie, lui seul prend vraiment part au drame qui se joue, il a son ivresse et sa mélancolie; les grands bois, les fleuves, les torrens, l'impressionnent; il cause et il rêve, il est un personnage de plus auquel on s'intéresse, dans le *Freyschütz* surtout, où son action pittoresque ou morale revient presque à chaque scène. Supprimez le chœur de la partition de Weber, et vous ôterez au chef-d'œuvre son plus beau caractère, et vous enleverez à cette musique ce haut goût de bruyères, cette âpre et puissante saveur de ravin et de montagne qu'on y respire; en un mot, cette branche de chêne vert qui est à la muse romantique de Weber ce que l'auréole d'or est à la muse céleste de Raphaël et de Mozart. — Les choristes de M. Schuhmann disent le morceau d'introduction avec cette franchise traditionnelle, cette humeur entraînante, auxquelles la troupe de M. Rœckel nous avait déjà initiés. Mais c'est surtout dans l'adagio du trio du premier acte, dans cet admirable dialogue qui s'établit entre le ténor et le chœur, qu'apparaissent et se développent ces précieuses qualités de demi-teinte et de nuance dont les Allemands seuls ont le secret. Comme le musicien sort ici des ornières battues! avec quelle expression musicale, quel naturel, quelle bonhomie, tous ces gens-là s'entretiennent de leurs tristesses et de leurs plaisirs! Max gémit et se lamente, le chœur l'arrête et le console. — C'en est fait, je n'ai plus qu'à désespérer, dit le pauvre chasseur qui vient de manquer le but. — Laisse l'espoir relever ton courage, confie-toi à la destinée, lui répond le chœur dans une phrase toute loyale et sympathique. Beethoven

lui-même n'a pas cette intimité, cette expression unanime et simultanée; dans *Fidelio*, le chœur, bien qu'il intervienne d'une manière active et joue aussi son personnage, est cependant maintenu plus à distance. — Puis, après l'adagio mélancolique, vient la strette, vive, agitée, éclatante; après le pathétique, le pittoresque; on s'anime à l'appel des cors, les fusils frémissent, les chapeaux volent dans l'air; aux nuages des premières mesures, la joie et les fanfares succèdent en un instant. Quel enthousiasme généreux, quel sublime entrain dans cette musique, où semble se résumer tout le côté romantique de la vie de chasseur, toute la poésie de la forêt et de la montagne!

La troupe de M. Schuhmann, bien qu'elle présente déjà certains bons élémens et mérite, sous plus d'un rapport, d'être dès à présent encouragée, a besoin cependant de se recruter d'un ou deux sujets du premier ordre, si elle tient à exécuter avec ensemble et distinction les chefs-d'œuvre du répertoire allemand qui figurent sur son programme. Nous ne parlerons pas du ténor, pauvre jeune homme tout-à-fait nouveau à la scène, et qui n'a consenti à se charger du rôle de Max que provisoirement et pour ne pas retarder les représentations. Avant peu, cet échec, qui pouvait compromettre la fortune de l'opéra allemand, sera réparé, et nous aurons le premier ténor de Vienne, M. Erle, à la place de M. Hinterberger. En attendant, le public prendra patience avec Mme Walker, Poeck, les chœurs et la jolie Mme Schuhmann. Il s'en faut que Mme Walker réponde à l'idéal qu'on se fait de la création de Weber, pour le physique au moins; on la prendrait plutôt pour quelque excellente ménagère des poèmes bourgeois de Schiller ou de Henri Voss que pour la mélancolique et svelte fiancée du chasseur Max. Je ne sais guère que la Sontag qui ait reproduit en quelque sorte le type de cette héroïne de la plus romantique des partitions. La Devrient même, en ses plus beaux jours, était trop masculine, trop robuste, trop fièrement épanouie. Quant à Mme Walker, c'est bien encore Agathe si l'on veut, mais Agathe ayant quinze ans de mariage, Agathe attendant Max, non plus en jeune fille qui rêve au clair de lune et qu'un bruit dans l'herbe effarouche, mais en digne mère de famille qui peigne ses enfans et leur prépare des tartines de beurre, de ces larges tartines auxquelles on ne pense pas sans que le souvenir de Werther et de Lolotte se réveille. Cependant, si de la personne vous passez au talent, alors toute prévention défavorable disparaît, et vous retrouvez l'Agathe du poète. La voix de Mme Walker, un peu voilée, mais non terne, plus expressive que timbrée, a des accens d'un pathétique rare, des sons flûtés et doux, qui lui réussissent à merveille, surtout dans le sublime adagio de la grande scène du second acte, où la cantatrice se développe avec ampleur et liberté. Outre qu'elle possède une fort belle voix de soprano, Mme Walker a, sur la plupart des Allemandes que nous avons entendues ici, l'avantage de savoir la poser, et sort de l'école de Prague, la seule école en Allemagne où l'on s'occupe à former des chanteurs. Poeck joue et chante le rôle de Casper en virtuose habile et consommé; il y a dans son regard inquiet, dans son geste convulsif, dans son intonation diabolique, une intelligence du personnage, une étude continuelle

du caractère tel que Weber l'a conçu, qui ne sera sans doute que peu appréciée chez nous, mais qui n'en témoigne pas moins du talent de l'artiste. Il faut le voir, dans le trio du premier acte, s'insinuer comme un serpent auprès de Max, lui souffler dans l'oreille ces quelques mesures où le tentateur se révèle tout entier; il faut le voir ensuite, dans les sortiléges du second acte, s'entretenir avec Samiel, tracer sur le sol des signes fantastiques, disposer en cercle des ossemens et des têtes de morts, et de temps en temps tirer sa gourde et boire, et demander au schnapps une excitation démoniaque, pour comprendre l'originalité singulière de cette création où Weber a mis tout son génie, et dans laquelle nos comédiens et nos chanteurs français n'ont jamais vu qu'une manière de traître de mélodrame, qu'un de ces rôles qui se jouent avec une plume rouge au chapeau et des gants noirs aux mains. A la première représentation de *Freyschütz*, le public, qui n'est pas forcé de prendre intérêt à l'action dramatique et de suivre un comédien allemand dans sa pantomime et les secrets de son art, le public avait tout simplement mis sur la même ligne Poeck et M. Hinterberger, et compris dans la même défaveur un des artistes les plus expérimentés de la scène allemande et le pauvre novice qui venait s'essayer comme au hasard; opinion d'autant plus naturelle, du reste, que, le rôle de Casper n'ayant guère dans la partition qu'une importance musicale secondaire, on en devait conclure que, puisque ce rôle produisait si peu d'effet, c'était nécessairement la faute du chanteur. En dehors des conditions dramatiques dont nous parlons, et auxquelles le public n'a point pris garde, il n'y a rien à attendre de la partie de basse dans le *Freyschütz*. Cependant, comme il serait bon d'éviter au public de pareilles erreurs, on fera bien, à l'avenir, de le prévenir d'avance afin qu'il n'enveloppe plus les uns et les autres dans la même opinion. Que de gens ressemblent à cet excellent dilettante d'une chanson de Béranger, qui, pour jouir à son aise de la musique, prétend qu'on l'avertisse d'avance quand c'est du Mozart qu'on lui donne !

Au *Freyschütz* de Weber a déjà succédé la *Jessonda* de Spohr. Nous reviendrons sur cette dernière partition qui nous fournira l'occasion d'étudier son auteur, l'un des maîtres les plus en renom de l'Allemagne musicale moderne. En attendant, nous nous bornons à faire des vœux pour le succès de la troupe allemande. Un théâtre allemand qui s'établirait à Paris et jouerait tous les ans pendant trois ou quatre mois de l'été, ne pourrait qu'exercer la plus heureuse influence sur notre éducation musicale, en nous faisant passer en revue des œuvres dont, sans cela, nous ignorerions jusqu'à l'existence. Pour la poésie et les livres, il y a la traduction, les commentaires; pour la musique, il n'y a que la scène, et une représentation de *Freyschütz*, d'*Euryanthe* ou d'*Oberon*, si incomplète qu'elle puisse être, en dira toujours plus que toutes les traductions et tous les commentaires.

SITUATION DU LIBAN.

Le mont Liban occupe en ce moment l'attention des gouvernemens européens. Cette montagne célèbre, que les alliés de 1840 avaient soulevée au nom de la religion et de l'indépendance, et qu'ils devaient rendre à la paix et à la sécurité de l'âge d'or, est aujourd'hui en feu sur tous les points. La Porte, qui ne peut y régner que par la division, y fomente et y entretient des guerres civiles impitoyables, et les malheureux chrétiens de la Syrie, pillés, décimés et exterminés, appellent à grands cris le secours de leurs frères d'Europe. La diplomatie s'est émue et a protesté : elle est en ce moment aux prises, à Constantinople, avec le fanatisme inepte du divan; mais il paraît que le sultan s'est pris au sérieux. Ce souverain chétif, dont les cinq puissances forment les cinq sens, manifeste la prétention de marcher sans lisière, et la sublime Porte, qui n'a pas dédaigné le secours des infidèles pour réduire un sujet trop puissant, se donne le ridicule de parler maintenant de son indépendance et de réclamer les bénéfices du principe de non-intervention.

Le fait principal qui a motivé l'intervention actuelle de la diplomatie européenne dans l'administration de l'empire ottoman est la nomination d'un pacha turc pour gouverner le Liban. Les populations de la montagne ont eu de tout temps le privilége de n'avoir pour gouverneurs ou émirs que des princes pris dans leur sein, et la nomination d'un pacha turc est une violation des droits dont les puissances européennes leur ont garanti la possession. Les Maronites et les Druses, qui composent principalement la population du Liban, ont joué un assez grand rôle dans les dernières révolutions du Levant pour qu'un coup d'œil rapide sur leur histoire, leurs religions, et leurs mœurs, présente quelque intérêt.

Une grande chaîne de montagnes traverse une partie de la Syrie du nord au sud sous le nom de Liban; elle se divise en deux branches, séparées par une large et fertile vallée. La chaîne à l'ouest conserve la dénomination de Liban; celle de l'est prend, par opposition, le nom d'Anti-Liban. Les deux principaux peuples qui habitent la montagne sont les Maronites et les Druses.

Les Maronites occupent les vallées les plus centrales et les chaînes les plus élevées du groupe principal du mont Liban, depuis les environs de Beyrouth jusqu'à Tripoli de Syrie. L'origine de ce peuple et son établissement dans la montagne remontent aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

Sur la fin du VIe siècle de l'église, dit Volney, lorsque l'esprit érémitique était dans toute sa ferveur, vivait sur les bords de l'Oronte un saint solitaire appelé Maroûn, qui, par ses jeûnes et ses austérités, s'attira la vénération du peuple d'alentour. Il paraît que, dans les querelles qui régnaient déjà

entre Rome et Constantinople, il prit le parti des Occidentaux. Sa mort, loin de refroidir ses partisans, donna une nouvelle force à leur zèle; le bruit se répandit qu'il se faisait des miracles près de son corps; ses disciples lui dressèrent une chapelle et un tombeau dans Hama, et bientôt il s'y forma un couvent qui acquit une grande célébrité dans toute cette partie de la Syrie. Cependant les querelles des deux métropoles s'échauffèrent, et tout l'empire partagea les dissensions des princes et des prêtres. Sur la fin du VII[e] siècle, un moine du couvent de Hama, appelé Jean le Maronite, acquit, par son talent dans la prédication, une grande influence dans la contrée, et devint un des plus fermes appuis de la cause des Latins ou partisans du pape. Il y avait alors lutte ouverte entre les Latins et les partisans de l'empereur, appelés melchites ou royalistes. Le légat du pape à Antioche appela auprès de lui Jean le Maronite; il le sacra évêque de Djebaïl, et l'envoya prêcher dans le Liban (1). Les progrès du missionnaire furent rapides; tous les chrétiens syriaques qui n'avaient point été atteints par l'hérésie des monothélites se réunirent autour de lui; peu à peu, au lieu de ne fonder qu'une congrégation, il se trouva amené à fonder un peuple. Les Latins, réfugiés dans le Liban, se retranchèrent dans ces libres montagnes, et ils y formèrent une société indépendante pour l'état civil comme pour l'état religieux. Jean établit chez ces montagnards un ordre régulier et militaire, leur donna des armes et des chefs, et bientôt ils se rendirent maîtres de presque toutes les montagnes jusqu'à Jérusalem. Le schisme qui divisa l'islamisme à cette époque facilita leurs succès.

Les notions très vagues que l'on a conservées de leur histoire jusqu'à l'époque des croisades, offrent peu d'intérêt. Pendant un intervalle de plusieurs siècles, ils perdirent une grande partie de leurs possessions, et furent restreints dans leurs limites actuelles. Ils ne reparaissent véritablement sur la scène qu'au moment de la réunion qu'ils opérèrent avec l'église romaine, dont ils n'avaient jamais été bien éloignés. Cette réunion se fit vers l'an 1215, mais les Maronites restèrent long-temps encore sous l'autorité de leurs patriarches. Par suite des évènemens qui firent perdre aux chrétiens la possession des lieux saints, l'attachement de ce peuple à l'église de Rome se refroidit beaucoup, et l'autorité des patriarches s'en accrut. Mais au commencement du XV[e] siècle, la cour de Rome, par d'habiles négociations, amena les Maronites à reconnaître définitivement sa supériorité, et sous le pontificat d'Eugène IV, en 1445, cette reconnaissance fut solennellement renouvelée. Depuis lors, Rome a su maintenir les Maronites dans le sein de la communion catholique par de sages concessions et des transactions sur la discipline dont nous aurons à parler plus loin.

La conquête de Syrie par les Ottomans ne changea rien à la situation des Maronites et des Druses, qui, bien que profondément séparés par les croyances religieuses, se réunissaient cependant contre l'ennemi commun pour rester

(1) Volney, *Voyage en Syrie*, t. I, ch. 24.

maîtres de la montagne. Sélim I[er], en revenant de la conquête d'Égypte, ne songea pas à s'arrêter devant les rochers du Liban. Soliman II, son successeur, occupé par de plus grandes guerres tantôt contre les chevaliers de Rhodes, les Persans ou l'Yemen, tantôt contre les Hongrois et Charles-Quint, oublia la Syrie. Alors les Maronites et les Druses devinrent envahisseurs et descendirent souvent de leurs montagnes pour ravager la plaine. Ce ne fut qu'en 1588 qu'Amurat III envoya Ibrahim, pacha du Caire, avec des forces imposantes pour forcer la montagne, et réduisit les deux peuplades à l'obéissance. Les Maronites et les Druses redevinrent conquérans au XVII[e] siècle, sous le célèbre émir druse Fakardin, mais après la mort tragique de cet aventurier, la montagne retomba sous la suzeraineté de la Porte, à laquelle elle paie encore aujourd'hui tribut.

Depuis ce temps, les pachas turcs ont toujours tenté d'introduire dans les villages des Maronites leurs garnisons et leurs agas; mais, toujours repoussés, ils ont été forcés de s'en tenir à la première capitulation. La sujétion des Maronites se borne donc à payer chaque année un tribut au pacha de Saint-Jean-d'Acre, dont leur pays relève.

La forme du gouvernement est toute traditionnelle et ne repose que sur les mœurs et les coutumes. Les Maronites ont conservé une grande indépendance, et, en même temps que la croyance religieuse maintenait l'union parmi eux, la nature du pays, qui donnait à chaque village et presque à chaque famille le moyen de résister par ses propres forces, empêchait l'établissement d'un pouvoir unique. Ils vivent répandus dans les montagnes, par villages, par hameaux, même par maisons isolées. On peut considérer la nation comme partagée en deux classes, le peuple et les cheiks ou notables. Les cheiks exercent une espèce de pouvoir féodal et administrent la justice; mais cette justice, rendue sommairement, n'est pas sans appel. La haute juridiction appartient, ou plutôt appartenait jusque dans ces derniers temps, à l'émir et à son divan. Toutefois, il y a conflit de juridiction entre cette autorité et l'autorité ecclésiastique. Le patriarche des Maronites conserve seul la décision de tous les cas où la loi civile est en conflit avec la loi religieuse, comme les mariages, dispenses, séparations. L'autorité civile a les plus grands ménagemens à garder avec le patriarche et les évêques, car l'influence du clergé est immense. Sous l'émir Beschir, toute la montagne, y compris le pays des Druses, était divisée en cinquante provinces ou districts, qui étaient confiés à l'administration des princes Schaab, parens du vieil émir. Chaque village maronite avait son cheik ou maire, qui remplissait les fonctions de juge de paix. Cependant on pouvait en appeler à l'émir des jugemens des cheiks, tandis que la justice des évêques était sans recours (1).

La nation entière des Maronites est agricole : chacun vit du travail de ses mains, et les cheiks ne se distinguent du peuple que par une mauvaise pelisse, un cheval et quelques avantages dans la nourriture et le logement. La pro-

(1) Volney, t. II, ch. 24. — Lamartine, *Voyage en Orient*, t. II.

priété y est aussi sacrée qu'en Europe. M. de Lamartine dit, dans son style plein de charme : « Les pentes de ces montagnes qui versent vers la mer sont fertiles, arrosées de fleuves nombreux et de cascades intarissables; on y récolte la soie, l'huile, le blé; les hauteurs sont presque inaccessibles, et le rocher nu perce partout les flancs de ces montagnes. Mais l'infatigable activité de ce peuple, qui n'avait d'asile sûr pour sa religion que derrière ces pics et ces précipices, a rendu le rocher même fertile; il a élevé d'étage en étage jusqu'aux dernières crêtes, jusqu'aux neiges éternelles, des murs de terrasses formés avec des blocs de roche roulante; sur ces terrasses, il a porté le peu de terre végétale que les eaux entraînaient dans les ravins, et il a fait du Liban tout entier un jardin couvert de mûriers, de figuiers, d'oliviers et de céréales. Le voyageur ne peut revenir de son étonnement quand, après avoir gravi pendant des journées entières sur les parois à pic des montagnes, qui ne sont qu'un bloc de rocher, il trouve tout à coup, dans les enfoncemens d'une gorge élevée ou sur le plateau d'une pyramide de montagnes, un beau village bâti de pierres blanches, peuplé d'une nombreuse et riche population, avec un château moresque au milieu, un monastère dans le lointain, un torrent qui roule son écume au pied du village, et tout autour un horizon de végétation et de verdure où les pins, les châtaigniers, les mûriers, ombragent la vigne ou les champs de maïs et de blé. Ces villages sont suspendus quelquefois les uns sur les autres, presque perpendiculairement; on peut jeter une pierre d'un village dans l'autre; on peut s'entendre avec la voix, et la déclivité de la montagne exige cependant tant de sinuosités et de détours pour y tracer le sentier de communication, qu'il faut une heure ou deux pour passer d'un hameau dans l'autre. »

L'hospitalité est largement exercée chez les Maronites, moins encore cependant que chez les Druses, ce qui tient sans doute à des causes religieuses et à la méfiance qu'inspire aux Maronites catholiques leur isolement au milieu des infidèles. Mais les Druses accueillent l'étranger avec ce beau précepte de la loi musulmane : « La première loi de l'hospitalité est de s'abstenir de demander à un étranger de quelle région il est venu, dans quelle foi il a été élevé; mais il faut lui demander s'il a faim, s'il a soif, et s'il est vêtu. »

Pour la religion, les Maronites relèvent du siége de Rome. Nous avons dit que les papes avaient maintenu leur suprématie sur les catholiques du Liban à l'aide d'habiles concessions. C'est ainsi qu'ils ont dispensé les prêtres maronites de la règle du célibat. Ce privilége ne s'étend qu'au simple clergé séculier; les évêques et les moines restent soumis à la discipline européenne. Les prêtres ne peuvent épouser qu'une femme vierge et non veuve, et ils ne peuvent passer en secondes noces. Il paraît que ce privilége du clergé maronite, loin de nuire à la régularité des mœurs sacerdotales, n'a fait que la maintenir dans une plus grande pureté, et tous les voyageurs qui ont visité ces contrées s'accordent à dire que cette petite église isolée au milieu des montagnes présente la plus fidèle image de l'église primitive.

Pour la liturgie, la politique des papes a encore fait de grandes conces-

sions. La messe se célèbre en langue syriaque, que le peuple, en général, ne comprend pas; mais, à l'Évangile, le prêtre se retourne vers les fidèles et lit à haute voix le texte en langue arabe. La communion se pratique sous les deux espèces : l'hostie est un petit pain rond, non levé. La portion du célébrant est marquée par un cachet; le reste se coupe en petits morceaux que le prêtre met dans le calice avec le vin, et qu'il administre à chaque personne avec une cuiller qui sert à toute la communauté.

Les prêtres vivent de l'autel et du travail de leurs mains; ils se livrent à l'agriculture ou exercent des métiers. Les membres du haut clergé, le patriarche et les évêques, jouissent d'une plus grande aisance : ils prélèvent sur leurs ouailles des capitations personnelles, auxquelles les curés et les moines sont soumis comme le peuple.

En reconnaissant la suprématie du pape, le clergé maronite s'est réservé le droit d'élire un patriarche ou *batrak*. Ce patriarche est élu par les évêques et approuvé par le légat du pape au mont Liban. Ce légat réside au monastère d'Antoura. Il y a dans la montagne un nombre très considérable d'évêques; il paraît qu'on en rencontre souvent dans les routes, cheminant sur une mule, et suivis par un seul sacristain. La plupart vivent dans les couvens, et ils ne se distinguent des simples prêtres que par une longue robe cramoisie avec une ceinture rouge. Ils exercent dans le Liban une influence sans partage, et pourraient d'un mot soulever la population.

Outre un nombreux clergé, le mont Liban possède plus de 200 monastères d'hommes ou de femmes. Trois ordres religieux sont principalement en vénération dans la montagne : les *libaniens,* qui ont 22 couvens et 12 hospices, sous la direction d'un père général; les *antonins,* qui ont 14 couvens, et les *halebys* ou *alepins,* qui ont 5 couvens. Tous ces ordres ont chacun plusieurs couvens de filles qui en dépendent, et dont la surveillance appartient exclusivement au directeur de l'ordre. Il existe encore 8 couvens de religieuses d'ordres divers qui ne relèvent que du légat apostolique, et une multitudes de monastères appartenant soit aux Maronites, soit aux Latins, soit aux Grecs unis. Les lazaristes français ont à Antoura un collége qui était autrefois aux jésuites. Ceux-ci ont encore 2 établissemens dans la montagne. Il y a à Rome un collége de Maronites, fondé par le pape Grégoire XIII, et d'où sont sortis des orientalistes célèbres. Grace à ces moyens d'instruction, les Maronites ont pu devenir souvent ce que sont les Coptes en Égypte et les Persans chez les Afghans, c'est-à-dire les écrivains et les dépositaires des correspondances des Turcs et surtout des Druses.

La règle des monastères est en général celle de saint Antoine; les moines la pratiquent avec rigueur. Leur vêtement est une robe de bure grossière; ils ne mangent jamais de viande; ils ont des jeûnes fréquens et très sévères. Ils mènent une vie très laborieuse, cultivant la terre et exerçant les métiers. Chaque couvent a un frère cordonnier, un frère tailleur, un frère boulanger. Les femmes, dans les couvens, se livrent aussi à des travaux assidus.

Les Maronites ont toujours joui d'une grande liberté dans l'exercice de leur

culte. Seuls, parmi les peuples chrétiens soumis aux musulmans, ils font leurs processions au dehors de leurs églises, croix et bannières en tête, et les prêtres revêtus des ornemens sacerdotaux. On sait combien le son des cloches est en horreur chez les Turcs, et cependant, dans toute la montagne, les cloches maronites sonnent à pleines volées. Une des vexations les plus tyranniques auxquelles le gouverneur turc actuel ait soumis les Maronites, a été de ne leur permettre que des cloches en bois. Mais ces caprices d'un pouvoir inepte ne sont que des exceptions, et en général, ce clergé et ces communautés religieuses, que l'on serait porté à considérer comme des brebis au milieu des loups, jouissent d'une complète sécurité. « Il n'y a point de persécution, dit M. de Lamartine en parlant des couvens de la Terre-Sainte, il n'y a plus de martyre. Tout autour de ces hospices une population chrétienne est aux ordres et au service des moines de ces couvens. Les Turcs ne les inquiètent nullement; au contraire, ils les protègent. C'est le peuple le plus tolérant de la terre, et qui comprend le mieux le culte et la prière dans quelque langue et dans quelque forme qu'ils se montrent à lui. Il ne hait que l'athéisme, qu'il trouve avec raison une dégradation de l'intelligence humaine. »

Volney, en 1784, estimait la population maronite à environ 105,000 ames; elle est aujourd'hui de 200 à 220,000. Le nombre des hommes peut s'évaluer à l'aide du *ferdé* ou de la capitation, qui se paie de quinze à soixante ans, et dont les cheiks et le clergé sont exempts. Les Maronites pourraient aisément mettre sur pied plus de 30,000 combattans; cependant ils sont plus faibles que les Druses, qui sont beaucoup plus guerriers, et qui exercent sur eux une sorte de prédominance militaire. Cette prédominance est tellement établie, que, malgré l'inimitié des religions, plusieurs des grandes familles maronites, pour maintenir leur influence dans leur tribu, sont obligées de se mettre sons la clientelle d'un parti druse.

Les Druses sont cependant moins nombreux que les Maronites, mais ils ont des mœurs et une organisation militaires beaucoup plus fortes. Ils sont naturellement sanguinaires et vindicatifs, quoiqu'ils aient de grandes apparences de générosité, et bien qu'ils exercent une hospitalité sans bornes. L'origine de cette peuplade a toujours été un sujet de controverse, et une des traditions nationales les plus accréditées est celle qui a voulu faire des Druses les descendans d'une colonie européenne laissée en Orient par les croisés. Il n'est pas rare, dit-on, de les entendre se glorifier d'être de race française. Mais ce qui paraît le plus probable, c'est qu'ils sont, comme les Maronites, une tribu arabe du désert, qui, ayant embrassé un des partis religieux qui surgirent en Orient lors du grand schisme musulman, se réfugia et se retrancha dans les montagnes pour y fuir la persécution. Comme les Maronites, les Druses se trouvèrent amenés à fonder une société politique, et, bien que profondément séparées par les croyances, les deux peuplades se réunirent presque toujours pour défendre l'intégrité de la montagne contre l'ennemi commun. A la fin du XVI[e] siècle, quand Amurat III envoya Ibrahim,

pacha du Caire, dans le Liban, les Druses partagèrent la défaite des Maronites et tombèrent comme eux sous la domination musulmane.

A cette époque, les Druses n'avaient qu'un gouvernement anarchique; ils vivaient sous le commandement de divers cheiks sans lien commun d'autorité. La nation était principalement partagée en deux factions, les *qaisis* et les *yamanis,* qui ressemblaient beaucoup à ce que furent en Angleterre les factions de la rose rouge et de la rose blanche; les premiers avaient pour emblème une anémone rouge, et les seconds une fleur de pavot blanc. Toutes les familles influentes de la tribu se rangeaient sous l'une ou l'autre couleur, et cette clientelle se perpétuait héréditairement et avec une fidélité rigoureuse au drapeau. La domination musulmane changea cet état de choses. Pour simplifier la perception du tribut, le pacha turc voulut qu'il n'y eût qu'un seul chef chargé de la police et responsable du paiement des impôts. Mais cette mesure même devint funeste à la suprématie des musulmans, car, en concentrant l'autorité aux mains d'un seul chef, elle fonda et perpétua un pouvoir qui trouva la force nécessaire pour se rendre indépendant. Ce fut alors, au commencement du XVIIe siècle, qu'apparut sur la scène l'homme célèbre des Druses, celui qui révéla à l'Europe l'existence de cette population perdue, le grand émir Fakar-el-Din, qui est connu sous le nom de Fakardin.

Nommé gouverneur des Druses, l'émir Fakardin commença par gagner la confiance de la Porte en repoussant les invasions des Arabes bédouins. Il délivra la plaine de Balbek, Tyr et Saint-Jean-d'Acre, des incursions des barbares, s'empara de Beyrouth et y établit sa capitale. Les pachas de Damas et de Tripoli s'inquiétèrent de ce développement menaçant et firent partager leurs craintes par la Porte. Une expédition formidable fut préparée contre Fakardin, et l'émir, qui avait une communication avec la mer par Beyrouth, et avait déjà formé des alliances avec des princes européens, se réfugia en Italie en laissant le gouvernement de la montagne à son fils. Il se rendit à Florence, à la cour des Médicis, et ce fut alors que l'arrivée d'un prince d'Orient en Italie excita toutes les imaginations et donna naissance aux fables répandues depuis ce temps sur l'origine des Druses. La similitude des noms fit dire que les Druses étaient des descendans d'un comte de Dreux et de ses compagnons restés dans le Liban après les croisades. L'émir propagea lui-même des bruits qui faisaient de lui un allié de la maison de Lorraine, et qui pouvaient intéresser à son sort les souverains de l'Europe.

Après avoir passé neuf ans à Florence, l'émir retourna dans la montagne, n'emportant avec lui que le souvenir dangereux des arts et de la civilisation italienne. Il retrouva le Liban pacifié et tranquille. Son fils Ali avait repoussé les Turcs et calmé l'orage. Mais Fakardin, poursuivi par le souvenir de Florence, se mit à construire des palais italiens, et blessa profondément les Orientaux par l'importation des statues et des peintures que proscrit la loi musulmane. Les querelles intestines et la jalousie des pachas se réveillèrent; le sultan Amurat IV envoya le pacha de Damas investir Beyrouth avec une

armée, pendant que quarante galères le bloquaient par mer. Le fils de l'émir, Ali, fut tué après deux victoires, et son père perdit courage. Il se réfugia avec une troupe dévouée sur le rocher de Niska, où il brava pendant une année tous les efforts des Turcs; mais, peu de temps après, il fut trahi et livré par les siens. Conduit à Constantinople, il fut d'abord magnifiquement traité par le sultan, qui néanmoins le fit bientôt étrangler. La postérité du grand émir Fakardin continua de régner dans la montagne, et il n'y a guère qu'une centaine d'années que le dernier descendant de cet homme célèbre laissa par sa mort la souveraineté à la famille Shaab, dont le chef est aujourd'hui le vieil émir Beschir.

Les Druses occupent la partie méridionale du mont Liban, les revers de l'Anti-Liban, et le Djebel Cheik. On compte trente-sept bourgs et villages habités entièrement par les Druses dans le Liban, et deux cent onze villages de Druses mêlés aux chrétiens. Dans l'Anti-Liban, les Druses habitent seuls soixante-neuf villages ou bourgs; un grand nombre d'autres sont peuplés à la fois par des Druses, des Maronites, et des Grecs schismatiques. Comme les Maronites, les Druses peuvent se partager en deux classes, celle des cheiks et des émirs, et celle du peuple. La condition générale est celle de cultivateur; chacun vit de son héritage, travaillant à ses mûriers et à ses vignes. L'émir réunit en sa personne les pouvoirs civils et militaires, et reçoit l'investiture du pacha turc. Il perçoit le tribut que paie la montagne à la Porte; ce tribut, que l'on appelle *miri*, est imposé sur les mûriers, sur les vignes, sur les cotons et sur les grains. L'émir n'entretient point de troupes régulières, mais il a à son service une nombreuse clientelle; en cas de guerre, tout homme en état de porter les armes doit marcher. Les Druses sont cités dans tout le Levant comme un peuple hardi, entreprenant, et brave jusqu'à la témérité. Ils ont le sentiment du point d'honneur très prononcé, et n'admettent point le pardon des injures (1). La morale domestique est chez eux extrêmement sévère; ils n'ont qu'une seule femme, mais ils peuvent la répudier et se remarier. Toute infidélité de la femme est punie de mort par les parens même de l'épouse infidèle. Le mari la renvoie dans sa famille avec le poignard qu'il a reçu d'elle le jour de ses noces; le père ou les frères lui coupent la tête et renvoient au mari une mèche de cheveux ensanglantée. Dans les mœurs des Druses, « le déshonneur suit toujours le sang. » L'autorité n'intervient jamais dans ces actes de la justice domestique (2).

Nous ne nous étendrons point long-temps sur la religion des Druses, qui n'aurait qu'un intérêt purement philosophique. Nous ne savons, d'ailleurs, si l'on peut donner le nom de religion à ce mélange corrompu de dogmes musulmans et de superstitions païennes qui constitue la croyance de ce peuple. Les Druses ne pratiquent ni circoncisions, ni prières, ni jeûnes; ils n'observent ni prohibitions, ni fêtes. Ils sont divisés en deux castes, celle des *akkals*

(1) Volney, t. I, ch. 24.

(2) *La Syrie sous Méhémet-Ali*, par P. Perrier, ch. 22.

ou initiés, et celle des *djahels*, qui sont les simples et les ignorans. La constitution religieuse est au fond républicaine, car l'initiation appartient à la capacité, sans distinction de rang ou de sexe. Les Druses ont divers degrés d'initiation, dont le plus élevé exige le célibat. Les *akkals* de premier ordre se reconnaissent à des turbans blancs qu'ils portent comme symbole de pureté; ils fuient le contact des profanes; si l'on mange dans leur plat, et si l'on boit dans leur vase, ils les brisent. Leurs pratiques sont enveloppées de mystères; ils ont des oratoires toujours isolés, qu'ils appellent *khalués*, qui sont placés sur les lieux hauts, et ils y tiennent des assemblées secrètes où les femmes initiées sont admises. Des gardes veillent, pendant les cérémonies, à ce qu'aucun profane ne puisse approcher des initiés : toute surprise est punie de mort. Le chef des *akkals*, ou souverain pontife des Druses, réside au village d'El-Mutna. On dit que les assemblées secrètes des initiés ressemblent aux anciens mystères d'Éleusis. Le mariage est permis, chez les Druses, entre les frères et les sœurs. Pour avoir une idée plus complète de la croyance de ce peuple, on peut consulter le grand et classique ouvrage de M. de Sacy sur la religion des Druses. Ce qui paraît le plus clairement établi, c'est qu'ils adorent le veau. Ils ont une grande foi dans les amulettes, qui représentent pour les initiés des signes maçonniques. Les Anglais, dans la dernière guerre, ont pris beaucoup de ces signes mystérieux. Dernièrement, un Anglais mit sur son habit, en guise de décoration, un de ces veaux symboliques, et le montra à un chef druse qui se trouvait à Londres. On raconte que le Druse devint pâle de colère, et dit à l'Anglais que, s'ils eussent été dans le Liban, il l'eût tué sur place. Pendant les troubles de la montagne, les initiés avaient caché leurs livres sacrés; cependant les Européens en prirent un grand nombre; il y en a au musée britannique à Londres, et on dit que Clot-bey en a envoyé plusieurs à Paris.

En résumé, le caractère le plus prononcé de la religion de ce peuple, c'est qu'elle s'accommode à tout. Les Druses sont de vrais païens : ils se feront baptiser ou circoncire au besoin, mais, au fond, ils resteront druses. Toutes les fois que la montagne n'est pas menacée par la domination étrangère, les Druses deviennent oppresseurs, et accablent les malheureux Maronites. Aujourd'hui encore, ils portent le fer et la flamme dans les villages chrétiens, et, pour se concilier la Porte, ils offrent de se faire musulmans, comme ils se firent autrefois chrétiens, pour s'assurer la protection des puissances européennes.

Nous avons dit qu'après l'extinction de la postérité du grand émir Fakardin, la domination du Liban était passée à la famille Shaab, et que le chef de cette famille puissante était aujourd'hui l'émir Beschir. Ce vieillard fameux, qui a si long-temps régné sans partage dans les montagnes, cet aventurier audacieux et heureux, chez lequel la ruse surpassait encore la hardiesse, a joué un trop grand rôle dans les affaires du Levant depuis près d'un siècle, et y occupe aujourd'hui encore une trop grande place par son absence même, pour qu'il ne soit pas nécessaire de raconter quelques détails de sa

vie. Un homme de quatre-vingts ans qui, du haut de sa montagne, a vu successivement passer et repasser devant lui les Turcs, les Égyptiens, les Français, Bonaparte, Méhémet-Ali, Ibrahim-Pacha, et en dernier lieu les Anglais et leurs alliés de 1840, a nécessairement une biographie presque à la hauteur d'une histoire. Sa puissance est aujourd'hui dispersée, et depuis que cette main ferme et habile, quoique souvent immorale et cruelle, a cessé de contenir les élémens de division qui fermentaient dans la montagne, le Liban est retombé dans l'anarchie et dans les scènes de carnage, d'oppression et de barbarie qu'il nous présente en ce moment.

Il paraît que la famille des Shaab était entourée, dans le Liban, d'une vénération presque fabuleuse. Ce respect religieux et inviolable avait sa source dans le caractère sacré de cette maison, qui tenait également aux traditions religieuses des Druses et des Maronites, des musulmans et des chrétiens. Les Shaab prétendent descendre d'Aboubeker par les femmes; toujours est-il que les chroniques arabes font remonter leur origine jusqu'au I[er] siècle de l'hégire. D'un autre côté, les Shaab, en religion, sont de véritables Druses; ils se convertissaient toutes les fois que l'occasion le demandait, de sorte que les musulmans révéraient dans les émirs les défenseurs de leur foi, tandis que les chrétiens voyaient en eux une conquête de leur religion; les émirs encourageaient toutes ces interprétations, qui consolidaient leur influence.

Quand la race de Fakardin se fut éteinte, l'émir Haydar, de la famille des Shaab, prit le pouvoir, et le transmit, après trente ans, à son fils Mehlem. Celui-ci mourut en 1759. Son fils Youssef n'ayant alors que onze ans, le pouvoir fut remis entre les mains de deux de ses oncles, qui le lui rendirent quinze ans après. Quand Youssef devint prince du Liban, Beschir, fils de son frère, avait sept ans. Il l'attacha à sa personne, et, quelques années après, lui donna une part dans le gouvernement. Le pacha de Saint-Jean-d'Acre était alors Djezzar, qui était en guerre continuelle avec les émirs et leur faisait payer cher l'investiture qu'ils devaient recevoir de lui tous les ans. En 1789, l'émir Youssef, n'étant plus en force, abdiqua et envoya son neveu à Saint-Jean-d'Acre demander l'investiture, comptant reprendre plus tard sa dignité. Beschir la prit si bien, qu'il ne voulut plus la rendre, et la garda. Le pacha, après avoir plusieurs fois vendu aux enchères l'investiture aux deux concurrens, finit par faire pendre l'émir Youssef, et Beschir se trouva en possession de la principauté du Liban. Il épousa la veuve d'un autre prince Shaab, qui lui apporta en dot des richesses immenses. Il jouit paisiblement du pouvoir jusqu'en 1804. Quand Bonaparte mit le siége devant Saint-Jean-d'Acre, il envoya des émissaires à l'émir Beschir pour l'engager à embrasser sa cause. L'émir, avec une prédilection toute musulmane pour le succès, lui répondit qu'il se déclarerait pour lui quand il aurait pris Saint-Jean-d'Acre. Cependant Bonaparte lui fit présent d'un superbe fusil qu'il conserva toujours.

Pendant ce temps, les fils de l'émir Youssef avaient grandi, et en 1804, ayant levé un fort parti dans la montagne, ils forcèrent Beschir à prendre la

fuite. L'aventureux émir s'embarqua sur un des vaisseaux de sir Sydney Smith, et se réfugia à Alexandrie chez Méhémet-Ali. Ce fut ainsi que ces deux hommes remarquables se connurent et commencèrent à lier leurs étonnantes fortunes. Méhémet-Ali, songeant sans doute à sa future domination, vit le parti qu'il pouvait tirer de l'appui du prince de la montagne; il le fit repartir pour la Syrie avec une lettre menaçante pour Djezzar, où il donnait ordre au pacha de rendre à l'émir l'anneau de l'investiture. Le pacha se hâta d'obéir, et Beschir rentra en paisible possession de sa principauté. Quelques années après, il fit saisir ses cousins et leur fit crever les yeux et arracher la langue avec des tenailles. Cette sanglante exécution assura pour jamais son pouvoir. Cependant, quand il partagea la révolte d'Abdallah, pacha d'Acre, contre la Porte, il se trouva encore forcé d'émigrer chez son protecteur à Alexandrie. Le vice-roi obtint son pardon de la Porte, et le renvoya de nouveau dans la montagne en 1823. Quand, en 1832, Ibrahim conquit la Syrie, l'émir Beschir, qui lui avait donné des secours en secret pendant la guerre, se déclara ouvertement pour lui après la victoire. Le fils de Méhémet-Ali, qui comprenait la politique tortueuse de l'émir, chercha à le compromettre autant que possible vis-à-vis de la Porte, et affecta toujours de compter ouvertement sur son secours. Sous la domination égyptienne, l'émir Beschir eut un pouvoir beaucoup plus indépendant que sous les pachas turcs. Pourvu qu'il payât l'impôt, Ibrahim-Pacha le laissait dominer sans partage dans le Liban.

Telle était la position du prince de la montagne quand l'intervention européenne et le traité de juillet 1840 vinrent changer la face de la Syrie. L'émir avait alors près de quatre-vingts ans, mais il était encore robuste. M. de Lamartine, qui le visita en 1833, dit de lui : « C'était un beau vieillard, à l'œil vif et pénétrant, au teint frais et animé, à la barbe grise et ondoyante; une robe blanche, serrée par une ceinture de cachemire, le couvrait tout entier, et le manche éclatant d'un long et large poignard sortait des plis de sa robe à la hauteur de la poitrine. »

Quand il eut perdu sa première femme, le vieil émir voulut se remarier. Fidèle à sa politique de neutralité, et pour ne pas exciter des rivalités dangereuses en prenant une femme dans le Liban, il envoya un émissaire au bazar d'esclaves, à Constantinople, pour lui acheter une femme. On lui amena une Circassienne de dix-sept ans, remarquablement belle, qu'il épousa après l'avoir fait baptiser pour faire plaisir aux chrétiens (1). En fait de religion, le vieux prince était alternativement tout ce qu'il fallait être, musulman pour les musulmans, druse pour les druses, catholique pour les Maronites. Il avait trois fils : l'émir Hassem, l'émir Kalil et l'émir Emin. Ce dernier seul montrait de l'intelligence, et son père l'affectionnait particulièrement.

Les circonstances de la révolte du Liban contre les Égyptiens, en 1840,

(1) *La Syrie sous Méhémet-Ali*, par P. Perrier.

sont d'un souvenir assez récent pour qu'il soit inutile de les rappeler ici avec étendue. On a beaucoup vanté l'apparente organisation que Méhémet-Ali et Ibrahim-Pacha avaient établie en Syrie, et la paix qui régnait sous leur administration. C'est encore là une de ces illusions égyptiennes auxquelles nous nous étions abandonnés avec une légèreté qui a porté ses fruits. La domination du vice-roi était, en réalité, la plus dure, la plus inique et la plus oppressive que la Syrie eût jamais supportée. Elle réalisait véritablement ces mots bien connus : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.* Elle comprimait, il est vrai, tous les élémens de désordre et d'anarchie qui divisaient perpétuellement la Syrie, mais c'était au prix d'une oppression impitoyable et également dure pour tous. Ibrahim-Pacha ne maintenait son autorité dans le Liban qu'à l'aide de l'émir Beschir, et en divisant et armant les unes contre les autres les populations de la montagne. Il contenait les Druses par les Maronites, et les Maronites par les Druses. Il avait introduit dans le Liban la mesure abhorrée de la conscription, et chaque fois qu'il voulait l'exécuter, il était obligé de procéder à un désarmement général. En 1834, il lança les Druses contre les Maronites qui furent écrasés et obligés de livrer soixante mille fusils; puis, aussitôt après, plusieurs régimens égyptiens, guidés à leur tour par les Maronites, envahirent la montagne et désarmèrent les Druses. Alors les impôts s'établirent, et la conscription eut lieu. Quatre années après, en 1838, lors de la révolte des Druses dans le Hauran, Ibrahim-Pacha rendit des armes aux chrétiens, et rejeta sur les Druses les Maronites altérés de vengeance. A cette époque, deux mille Druses, pour se soustraire à la colère du pacha, qui, par politique, était obligé de ménager les chrétiens, se firent baptiser en masse; puis, aussitôt le danger passé, ils retournèrent à leur première croyance.

C'est à l'aide de cette politique constante de division, à laquelle se prêtait volontiers le vieil émir Beschir, que les Égyptiens maintenaient dans le Liban une domination plus dure que n'avait jamais été celle des Turcs. Aussi, quand après la bataille de Nezib, en 1839, il parut probable que l'Europe allait intervenir, toute la montagne commença à fermenter. On attendait comme des libérateurs les Francs annoncés par les prophéties. Méhémet-Ali préparait une conscription générale. Les Druses et les chrétiens se réunirent à Deir-el-Kamar, et renouèrent leurs anciennes alliances; des troncs furent établis partout dans la montagne pour recevoir les offrandes destinées à l'achat d'armes et de munitions.

On se rappelle comment l'insurrection du Liban hâta la conclusion du traité de juillet 1840. Cependant, à peine le traité était-il signé, que l'on reçut en Europe la nouvelle de la compression de la révolte. L'émir Beschir était resté fidèle à la fortune du vice-roi qui n'était pas encore ébranlée; le parti aristocratique de la montagne n'avait point participé à l'insurrection, et les évêques menaçaient les révoltés d'excommunication. Mais, ce qui prouvait combien les esprits étaient alors divisés, c'est que les prêtres et les moines avaient pris de leur côté le parti des insurgés et bénissaient leurs armes.

On sait comment l'insurrection, un moment étouffée par les promptes mesures d'Ibrahim, fut ressuscitée par la propagande et par les armes de l'Angleterre. Le vieil émir Beschir, selon sa coutume invariable, attendit la fortune. Retiré dans son palais de Bettedin, il assista aux exploits des Francs et à la chute de la domination égyptienne; puis, quand il vit où était définitivement la force, il passa aux Anglais, le 12 octobre 1840, et s'embarqua pour Malte avec tous ses trésors. Il vit aujourd'hui près de Constantinople, à Arnautkisny, dans une délicieuse résidence sur le Bosphore, avec une suite de quatre ou cinq cents hommes, et toujours prêt à rentrer dans la montagne.

Nous avons cru devoir tracer cette rapide esquisse de l'histoire des Druses et des Maronites pour éclaircir la situation actuelle des populations du Liban. On voit que, bien que dépendant nominalement de la Porte, elles ont cependant toujours joui d'une complète liberté politique, et qu'au premier rang de leurs priviléges se trouvait celui de n'être gouvernées que par un prince de leur nation. Quel a été le sort de la montagne depuis qu'elle s'est soustraite à la dure domination de Méhémet-Ali? La Porte a repris avec les Druses et les Maronites sa politique séculaire, celle de la division. Elle a armé les païens et les chrétiens les uns contre les autres; elle a lancé les adorateurs du veau sur les adorateurs du Christ, et les malheureuses populations du Liban n'ont fait qu'échanger l'oppression égyptienne contre l'anarchie ottomane. A peine les alliés avaient-ils remis les Turcs en possession de la Syrie, qu'ils se sont vus obligés de protester unanimement contre les excès commis par les troupes du sultan. Dès le 11 février 1841, les consuls d'Angleterre, d'Autriche, de Prusse et de Russie adressaient une note collective au séraskier, dans laquelle ils disaient : « Le pillage et les violences qu'ils (les Albanais) ont exercés sur leur passage ont répandu la terreur parmi les habitans; dans plusieurs localités, ces derniers ont eu recours aux armes pour la défense de leurs habitations et l'honneur de leurs familles..... Les soussignés s'attendent à ce que des mesures efficaces soient prises, afin de réprimer le renouvellement de ces désordres et de rassurer la population (1). »

A la fin de l'année, les Druses, suscités par la Porte, descendaient par bandes dans les villages chrétiens et exterminaient les Maronites. Jamais la montagne n'avait présenté un tel spectacle de désolation. On a beaucoup parlé à cette occasion des intrigues anglaises; nous avouons que nous n'en avons pas trouvé la trace, et que même nous aurions peine à en comprendre le but. L'Angleterre n'est pas plus intéressée que nous à la destruction des populations chrétiennes du Liban, et nous ne voyons pas, du reste, que sa diplomatie ait eu le plus grand succès en Orient depuis plus d'un an. Nous la trouvons d'abord en lutte avec le gouverneur envoyé en Syrie par la Porte, Izzet-Méhémet-Pacha, aujourd'hui grand-visir. C'est ce pacha qui avait autrefois livré Varna aux Russes, qu'on appelait le tyran d'Angora, et qui faisait donner cinq cents coups de bâton à son cuisinier parce qu'il avait mis

(1) *Correspondence relative to the affairs of the Levant*, part. III, 319.

trop de sel dans sa soupe. Lord Palmerston écrivait, le 9 novembre 1840, à lord Ponsonby : « Votre excellence voudra bien représenter immédiatement à la Porte que les intérêts du sultan et l'honneur de la couronne britannique demandent que le pacha envoyé en Syrie soit un homme qui exécute fidèlement les dispositions du hatti-shériff de Gulhané, et remplisse les promesses faites en Syrie au nom du sultan par l'agent britannique. Quels que soient les mérites d'Izzet-Pacha, que le gouvernement de sa majesté ne révoque pas en doute, il est évident qu'il n'est pas un homme propre aux devoirs particuliers qui lui sont imposés en Syrie; le gouvernement de sa majesté requiert donc très instamment de la Porte qu'elle veuille bien prendre des arrangemens différens pour la Syrie (1). »

La Porte fit droit à cette requête pressante, et rappela Izzet-Pacha de la Syrie; mais, comme pour le récompenser d'avoir encouru la disgrace de l'Angleterre, elle fit de lui le premier personnage de l'empire, et l'éleva au poste de grand-visir.

Depuis la déposition de l'émir Beschir, le sultan avait donné la principauté de la montagne à l'émir Beschir-el-Kassim, un des neveux du vieux despote; mais, dans la crainte de voir s'établir dans le Liban une puissance indépendante, la Porte y a ressuscité la guerre civile, et, sous le prétexte d'y rétablir l'ordre, elle a déposé l'émir Beschir-el-Kassim, et a nommé pour gouverneur de la montagne un pacha turc. Le nouveau gouverneur, Omer-Pacha, renégat autrichien, n'a pu occuper Deir-el-Kamar, il s'est retranché dans un point fortifié de la montagne, à Betteddin. Cependant, poursuivi par les réclamations des ambassadeurs et des ministres européens, le grand-visir se contente d'envoyer en Syrie Selim-Bey, pour faire un rapport, et se moque de la diplomatie. L'Angleterre a fait à la Porte des représentations énergiques, dont le résultat sera probablement la destitution du grand-visir. Nous ne savons ce que dit le gouvernement français. Peut-être ne dit-il rien, ce qui est éminemment sage quand on ne veut rien faire. Et pourtant la France a, de temps immémorial, été considérée comme la protectrice des catholiques du Levant; Soliman II donnait à Henri IV le titre de « protecteur unique des chrétiens du Liban, » et c'était toujours au représentant de la France qu'en appelaient les chrétiens opprimés. Assurément, il est très raisonnable de ne pas montrer d'ambition quand on a des goûts pacifiques, mais la neutralité a aussi des bornes, et il y a, pour un grand pays, quelque chose de plus dangereux encore que l'isolement armé : c'est l'isolement non armé.

****

(1) *Correspondence*, etc.

V. de Mars.

DU CALVINISME.

ŒUVRES FRANÇAISES DE CALVIN.[1]

Pendant que Machiavel cherchait dans l'antiquité des leçons de politique, la France produisait un homme destiné à jouer dans l'Europe moderne le rôle d'un législateur antique; c'était Calvin. Il ne s'agit pas ici de réminiscences et de théories dues à l'érudition; non, par la seule vertu de son caractère, Calvin se trouva un jour l'instituteur et le maître d'un peuple; le christianisme eut son Lycurgue. Comme dans la Grèce on appelait Platon *le philosophe*, l'Allemagne, par la bouche de Melanchton, appela Calvin *le théologien*. Ce n'était pas assez; la théologie ne constituait que la moitié de cet homme, qu'un ardent et implacable génie appelait à gouverner cruellement ses semblables pour les sauver.

L'éducation que reçut Calvin et celle qu'il se donna plus tard concoururent à former cet accord de l'intelligence et de la volonté qui

(1) Recueillies par le bibliophile Jacob. Paris, chez Gosselin, 1842.

seul produit la puissance. Comme il avait été voué par sa famille à l'église, le premier objet qui s'offrit à sa pensée fut la religion, et sa première étude fut la théologie. Plus tard son père changea d'avis, et voulut qu'il se tournât vers la jurisprudence. A Orléans, à Bourges, aux cours du célèbre Alciat, Calvin s'initia fort avant dans la science des lois, qui, lorsqu'elle règne seule dans un esprit, peut le rétrécir et le glacer, mais qui, mêlée aux autres notions humaines, communique à ceux qui la possèdent une précision et une expérience précieuses dans l'art de raisonner et de vivre. La connaissance du droit ne fut pas à Bourges sa seule conquête; il y apprit aussi la langue grecque, et put ainsi puiser lui-même aux sources vives du nouveau Testament; quelques années après, il étudiera l'hébreu à Bâle, et il sera complètement armé pour un avenir qu'il ignore. Ajoutez à cela un style à deux langues, la latine et la française; Calvin s'est assimilé Cicéron et Sénèque, et les développemens de sa théologie se trouveront empreints de je ne sais quelle splendeur romaine. Pour écrire en français, il n'est pas embarrassé : ce Picard est contemporain de Rabelais. Seulement, son style ne fera rire personne. Calvin pourra donc embrasser toute la science divine, car il sait les langues dont se sont servis Moïse, Jésus-Christ et saint Paul; quand il voudra par des lois positives contraindre Genève à pratiquer la foi, il se souviendra des leçons de Bourges et d'Alciat; enfin, comme professeur, comme prédicant et comme polémiste, il pourra au même moment répandre ses doctrines ou combattre ses adversaires dans le double idiome de Rome et de Paris.

La science est stérile quand elle ne tombe pas dans un esprit ardent. Dès que, par la mort de son père, Calvin se trouva libre de suivre les penchans de son génie, il se voua sans retour au culte de cette science nouvelle de la religion, de cette foi réformée, qui exerçait sur ses adeptes un si invincible empire. L'esprit du christianisme l'avait atteint et frappé. Calvin se sentit ému et dominé par une passion unique, la passion de la vérité religieuse telle qu'il était arrivé à la sentir et à la voir. Affranchi des liens de filiale obéissance, il rompt volontairement ceux de la patrie; il a jeté les yeux autour de lui, il a reconnu qu'en France la foi nouvelle ne pouvait échapper à une oppression tantôt sourde, tantôt ouverte, mais toujours implacable. En vain, jusque dans la noblesse et même au pied du trône, la religion réformée compte quelques sectaires; ni le génie de la royauté, ni l'esprit du peuple ne sont pour elle. Ce ne sont pas les dangers qui effraient Calvin, mais il ne peut consentir à vivre dans

un pays où la liberté d'écrire lui manque, où il faudrait acheter une sûreté précaire, et trahir sa foi par un lâche silence. La patrie de Calvin n'est plus Noyon, ni Orléans, ni Paris; c'est toute terre où il est permis aux chrétiens réformés de penser et de vivre en fidèles serviteurs de Jésus-Christ. Il partira, il ira demander aux chrétiens évangélistes de Bâle, de Strasbourg, un asile et les moyens de ne pas rester inutile à la cause commune. Telle est la puissance de la vérité, ou du moins de ce que l'homme prend pour elle, que volontairement il abandonne en son nom jusqu'au pays qui l'a vu naître. Ainsi dans les jours antiques des sages allaient fonder des systèmes et des lois loin du sol natal. Le christianisme, dont l'avènement et le triomphe furent mortels aux formes et aux institutions du monde ancien, augmenta chez l'homme cet oubli de la patrie. Il envoya des Gaulois et des Germains dans les déserts de l'Afrique. C'est qu'une grande passion dévore toutes les affections ordinaires, et qu'elle échappe par ses élans à ce qui touche et tourmente les autres hommes.

Quand Calvin arriva à Bâle, y vit-il Érasme? La critique de Bayle ne permet guère de croire à cette entrevue. Quoi qu'il en soit, le spirituel douteur, qui avait indisposé contre lui protestans et catholiques, devait éprouver pour Calvin une réelle antipathie. Celui-ci n'avait encore rien publié qui eût appelé sur lui l'attention du monde théologique, mais il roulait dans sa tête le plan de l'*Institution chrétienne*, et il portait dans ses discours le dogmatisme hautain qui devait inspirer ses écrits. A Bucer, qui lui demandait son opinion sur Calvin, Érasme, comme on le prétend, a-t-il répondu : « Je vois une grande peste qui va naître dans l'église contre l'église! » La violence de ce mot le rend tout-à-fait invraisemblable. Les jugemens d'Érasme, quand même ils sont sévères et malveillans, n'ont pas cette virulence grossière.

Pendant que Charles-Quint et François Ier se disputaient la prépondérance en Europe, les idées chrétiennes fermentaient. On remuait les problèmes de la religion, et l'ébranlement des esprits était général. Non-seulement les catholiques étaient troublés, mais les novateurs eux-mêmes étaient livrés à une vive incertitude sur des points essentiels de la foi, incertitude dont les catholiques triomphaient à leur tour. Calvin vit le danger; il comprit qu'au dogmatisme de l'église romaine il fallait opposer un autre dogmatisme qu'il construirait avec les opinions nouvelles en les épurant. On eût dit qu'il pressentait la polémique redoutable que Bossuet, un siècle plus

tard, devait susciter contre la réforme, et qu'il voulait, par l'*Institution chrétienne*, prévenir la guerre des *Variations*.

Cette puissante idée fut conçue d'un seul jet; l'exécution fut vigoureuse : les bases de ce *grand livre*, comme Calvin l'appelle lui-même quelque part, furent posées avec une profondeur énergique; mais l'auteur se réserva d'en retoucher, d'en étendre et d'en orner les proportions durant tout le cours de sa vie. « J'ai tâché d'en faire mon devoir, a écrit Calvin; non-seulement quand ledit livre a été écrit pour la seconde fois, mais toutes fois et quantes qu'on l'a réimprimé, il a été aucunement augmenté et enrichi. » C'est ainsi qu'on arrive à des œuvres durables, par l'esprit qui sur-le-champ saisit tout, et par la volonté qui achève.

C'était beaucoup pour la réforme que d'affirmer un ensemble de doctrines. Calvin, par une hardiesse imprévue, rendit le coup plus sensible. Les réformés français vivaient sous des lois impitoyables, et le pouvoir de François Ier était pour eux une tyrannie sans miséricorde. Calvin osa s'adresser au roi de France, et lui présenter son livre comme la confession de foi des chrétiens que celui-ci persécutait. Dès-lors l'*Institution chrétienne* n'est plus seulement une œuvre de théologie, elle est un manifeste politique. Calvin, au nom de tous ses frères, écrit au roi de France; on croirait assister à une scène des premiers temps du christianisme, où les apologistes de la foi nouvelle s'adressaient aux magistrats, aux empereurs. Les témoignages des contemporains abondent pour nous dire l'impression profonde que fit la *Préface* de Calvin. Un homme sans nom, sans titre, écrivant au roi de France pour l'éclairer et lui apprendre les vérités de la religion! l'entreprise était nouvelle. Lorsque dans le XVIIIe siècle l'auteur du *Contrat social* intitulera un de ses écrits : *J. J. Rousseau, citoyen de Genève, à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris*, cette boutade n'aura ni l'originalité ni les périls de la liberté prise par Calvin.

Que mande Calvin à François Ier? Il commence par lui dire que, dans le principe, il ne songeait à rien moins qu'à écrire des choses qui dussent être présentées au roi de France, mais que, voyant à quel point de fureur la persécution était venue dans son royaume, il lui avait semblé nécessaire de faire connaître au roi lui-même la doctrine contre laquelle on se déchaîne avec tant de rage. Calvin proteste qu'il ne se propose point de faire son apologie en particulier pour obtenir son retour en France; car, dans l'état où en sont main-

tenant les choses, il ne se sent pas un fort grand déplaisir d'être privé de sa patrie. S'il écrit au roi, c'est pour défendre la cause commune de tous les fidèles, la cause de Jésus-Christ lui-même.

Bientôt, sous la plume de Calvin, l'apologie des réformés devient une attaque véhémente contre les catholiques. Il ne se défend plus, il attaque. « Considérez, sire, dit-il à François I[er], toutes les parties de notre cause, et nous jugez être les plus pervers des pervers, si vous ne trouvez manifestement que nous sommes oppressés et recevons injures et opprobres, pourtant que nous mettons notre espérance en Dieu vivant, pourtant que nous croyons que c'est la vie éternelle de cognoître un seul vrai Dieu et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ. A cause de cette espérance, aucuns de nous sont détenus en prison, les autres fouettés, les autres menés à faire amendes honorables, les autres bannis, les autres cruellement affligés, les autres échappent par fuite : tous sommes en tribulation, tenus pour maudits et exécrables, injuriez et traitez inhumainement. Contemplez d'autre part nos adversaires (je parle de l'état des prestres, à l'aveu et appétit desquels tous les autres nous contrarient), et regardez un peu avec moi de quelle affection ils sont menez. Ils se permettent aisément à eux et aux autres d'ignorer, négliger et mépriser la vraie religion qui nous est enseignée par l'Escriture, et qui devoit être résolue et arrêtée entre tous, et pensent qu'il n'y a pas grand intérest quêlle foi chacun tient ou ne tient pas de Dieu et de Christ : mais que par foy (comme ils disent) enveloppée, il submette son sens au jugement de l'église, et ne se soucient pas beaucoup s'il advient que la gloire de Dieu soit polluée par blasphèmes tous évidens, moyennant que personne ne sonne mot contre l'authorité de notre mère saincte église : c'est-à-dire, selon leur intention, du siége romain. Pourquoi combattent-ils d'une telle rigueur et rudesse pour la messe, le purgatoire, le pèlerinage et tels fatras? tellement qu'ils nient la vraye piété pouvoir consister, si toutes ces choses ne sont crues et tenues par foy très explicite, combien qu'ils n'en prouvent rien par la parole de Dieu. Pourquoi, dis-je, *sinon pourtant que leur ventre leur est pour Dieu, la cuisine pour religion?* Lesquels ostez, non-seulement ils ne pensent pas qu'ils puissent être chrestiens, mais ne pensent plus être hommes. Car combien que les uns se traitent délicatement en abondance, les autres vivotent en rongeant des croustes, toutes fois *ils vivent tous d'un pot :* le quel sans telles aides non-seulement se refroidiroit, mais geleroit du tout. Pourtant celui d'eux qui se *soucie le plus de son ventre* est le meilleur zélateur de

leur foy. Bref, ils ont tous un mesme propos, ou de conserver leur règne ou *leur ventre plein*. Et n'y en a pas un d'eux qui monstre la moindre apparence du monde de droict zèle : et néanmoins ils ne cessent de calomnier nostre doctrine et la descrier et disfamer par tous moyens qu'il leur est possible, pour la rendre ou odieuse ou suspecte (1). » On comprend maintenant pourquoi Calvin a quitté la France, pourquoi aussi il n'y veut plus rentrer. Il veut être libre dans sa foi et dans ses haines, et pouvoir à son aise répandre sa doctrine et son fiel.

On nous objecte, poursuit Calvin, que notre doctrine est nouvelle. Cette nouveauté n'existe que pour ceux qui ignorent la religion elle-même. — On nous oppose les pères de l'église. Certes, ces antiques docteurs ont écrit d'excellentes choses avec sagesse et solidité. Néanmoins il leur est arrivé comme à tous les autres hommes de se méprendre et de tomber dans l'erreur. D'un autre côté, s'il fallait s'en tenir strictement à ce qu'ont enseigné les pères, pourquoi les catholiques eux-mêmes ont-ils innové à l'égard de cet enseignement avec tant de licence et de témérité? — Nos adversaires nous renvoient à la coutume, mais la coutume n'est souvent qu'une commune conspiration en faveur du vice, et il est absurde de vouloir la faire observer comme une loi sainte et inviolable. — Enfin il y a une insigne mauvaise foi à reprocher aux réformés les troubles et les tumultes dont la prédication de leur doctrine est accompagnée. Au surplus, cette injustice n'est pas nouvelle de charger la parole de Dieu des haines et des séditions que les impies et les rebelles émeuvent contre elle. On accusait aussi les apôtres d'être les auteurs des émotions populaires. Mais les apôtres ne se laissaient pas troubler, parce qu'ils savaient que Jésus-Christ est une pierre de scandale et de chute mise pour la ruine comme pour le relèvement de plusieurs, et comme un signe auquel on devait contredire. Le roi de France ne doit donc pas prêter l'oreille aux calomnies dont on poursuit les réformés : si cependant le mensonge l'emporte, nous posséderons nos ames par la patience, dit en finissant Calvin, et nous attendrons la toute-puissante main du Seigneur, qui ne manquera pas en son temps de nous secourir. — Tels sont les points principaux que traite successivement Calvin dans son apologie : les développemens qu'il en tire sont tout ensemble abondans et vigoureux. On y sent un maître dans l'art de raisonner et d'écrire. Si l'on voulait comparer Tertullien et Calvin,

(1) Préface au roi de France; *Institution de la religion chrétienne.*

on trouverait dans l'*Apologétique* plus d'élan d'imagination, dans la *Préface* une logique plus sévère; d'ailleurs, le chrétien du IIIe siècle a devant lui à parcourir une carrière plus vaste que le réformé du XVIe; il a tout le polythéisme à remuer et à convaincre. La tâche de Calvin est plus restreinte, mais peut-être non moins difficile; il parle au nom de la réforme, qui avait le caractère odieux d'une guerre civile suscitée au sein du christianisme. Charles-Quint et François Ier n'ont-ils pas été plus durs envers les protestants que Trajan et Marc-Aurèle envers les nazaréens?

Pénétrons maintenant dans le monument même élevé par Calvin. Bossuet a emprunté au premier chapitre de l'*Institution chrétienne* l'idée et le titre de son traité *De la Connaissance de Dieu et de soi-même*. C'est en effet par cette double pensée que Calvin ouvre son livre. La vraie sagesse consiste, dit-il, en deux parties, la connaissance de Dieu et celle de nous-mêmes; et ces deux connaissances sont si étroitement unies, qu'on ne saurait dire laquelle des deux marche la première et quelle est celle qui engendre l'autre. Qui peut se considérer soi-même sans tourner aussitôt sa vue du côté de Dieu? Qui n'est invité à chercher Dieu par la conscience de sa misère et de sa corruption? Enfin comment l'homme parviendra-t-il à la connaissance de soi-même, s'il ne monte jusqu'à Dieu, et s'il n'en descend ensuite pour se contempler lui-même sérieusement? C'est ainsi que Calvin, après avoir posé le double objet de la philosophie et de la théologie, absorbe sur-le-champ la première dans la seconde, et entre à pleines voiles dans le dogmatisme religieux.

La connaissance de Dieu est naturelle aux hommes, mais elle est étouffée ou corrompue soit par leur ignorance, soit par leur malice. Saint Paul a dit expressément que ce qui pouvait se connaître de Dieu a été manifesté aux hommes. Le ciel, la terre, la structure du corps de l'homme, enseignent la puissance et la sagesse de leur auteur. Dieu éclate encore par la manière dont il gouverne le genre humain. Cependant il a été méconnu dans sa vérité, dans son unité. Les sociétés antiques se sont fait de la Divinité des images multiples, et les philosophes s'en sont formé les idées les plus contradictoires. Il a donc fallu qu'au milieu de ces passions et de ces erreurs Dieu intervînt lui-même, et qu'aux œuvres de la création il ajoutât la lumière de sa parole.

C'est ainsi que Calvin établit la nécessité de la révélation. Adam, Noé, les autres patriarches ont été les premiers éclairés de cette révélation particulière par le moyen d'oracles et de visions cé-

lestes. Dieu voulut aussi que ces mêmes oracles, qu'il avait dans l'origine confiés à la tradition des hommes, fussent écrits, afin qu'ils restassent immuables au milieu des agitations de l'univers. De là la loi des Juifs, de là les écrits des prophètes, et voilà pourquoi le roi David a pu s'écrier : « La loi de l'Éternel est entière, restaurant l'ame; le témoignage de l'Éternel est assuré, donnant sagesse au simple; les ordonnances de l'Éternel sont droites, réjouissant le cœur; le commandement de l'Éternel est pur, faisant que les yeux voient. »

Nous sommes maintenant devant l'autorité des Écritures. Les Écritures sont la voix de Dieu, et c'est le Saint-Esprit qui en scelle le témoignage dans le cœur des fidèles. L'Écriture se fait connaître et se fait sentir d'une manière non moins évidente ni moins infaillible que les choses blanches et noires, douces ou amères, affectant les sens. Ici Calvin commence l'attaque contre la théologie catholique. Il n'est pas vrai, selon lui, que le respect qu'on doit aux Écritures dépende des décisions de l'église. Saint Paul n'a-t-il pas enseigné que l'église est édifiée sur le fondement des apôtres et des prophètes? Si donc la doctrine que les prophètes et les apôtres nous ont laissée est le fondement de l'église, il faut bien que la certitude de cette doctrine précède et prime l'existence de l'église. C'est le témoignage secret et intérieur du Saint-Esprit, qui est le vrai fondement de cette certitude. Il n'y a de vraie foi que celle que le Saint-Esprit produit et scelle dans le cœur de l'homme. De ce principe nous verrons bientôt la doctrine de la prédestination découler nécessairement.

Après avoir réfuté les catholiques qui veulent élever l'église au-dessus de l'autorité de l'Écriture, Calvin combat un autre excès, c'est la folie de ces fanatiques qui abandonnent la parole de Dieu pour suivre leurs rêveries, qu'ils appellent les révélations intérieures du Saint-Esprit. Ces orgueilleux illuminés oublient que saint Paul et les apôtres ont toujours recommandé la lecture des prophètes. C'est dans la parole divine que l'homme doit mettre toute sa confiance : il doit chercher Dieu dans son temple.

Quelles sont les vérités que nous enseignent ces divines Écritures, qui sont la règle unique de la croyance et de la vie du vrai chrétien? D'abord Dieu y défend, en termes exprès, qu'on entreprenne de le représenter dans une forme visible; Moïse et saint Paul nous ont, sur ce point, transmis ses commandemens. Cependant le génie dépravé des païens s'est perpétué chez ceux de la communion romaine.

« On sait, dit Calvin, de quels monstrueux déguisemens ils usent, quand ils prétendent représenter la Divinité. On connaît les peintures qu'ils consacrent aux saints, les images des vierges dans leurs églises. Comment n'en pas condamner le luxe ou l'immodestie? » L'auteur de l'*Institution chrétienne*, mêlant l'injure au dogmatisme, s'attachait, au milieu de ses enseignemens, à accabler ses adversaires.

Pénétrant dans l'essence du dogme, Calvin établit que l'Écriture n'a jamais séparé l'unité de Dieu de sa trinité. Cette fois sa doctrine concorde avec la doctrine catholique la plus orthodoxe. Il explique les *hypostases*, les personnes qui sont dans l'essence de Dieu, comme l'a fait Athanase; il s'élève contre les ariens et les macédoniens; il réfute Servet. Ce malheureux anti-trinitaire, qui devait périr plus tard, fut l'objet d'agressions toujours croissantes dans les éditions successives que Calvin donna de son livre. Ce Dieu en trois personnes a créé le monde, il a créé aussi les anges; dans quel temps? Il ne convient pas de le rechercher; les Écritures ne doivent pas être lues avec un vain désir d'apprendre des choses inutiles; l'homme doit les méditer pour sanctifier son ame et non pour satisfaire une curiosité qui pour le salut a ses périls.

L'homme, voilà l'ouvrage de Dieu qu'il importe le plus à l'homme de connaître. Avant de constater la condition misérable dans laquelle il est tombé par sa révolte, il est nécessaire de savoir ce qu'il fut dès le commencement de sa création. Avant la chute de l'homme, toutes les parties de son ame étaient pures, son entendement était sain, et sa volonté était libre de choisir le bien. Dieu n'était pas astreint à la nécessité de faire l'homme tel qu'il ne pût ou ne voulût pas pécher. Dieu, au contraire, doua l'homme d'une volonté moyenne, flexible pour le bien comme pour le mal, fragile, capable enfin de désobéir, afin que de la désobéissance de l'homme Dieu tirât la matière de sa gloire.

Le croyant ne saurait se représenter le créateur comme ayant accompli son œuvre pour n'y plus mettre la main, mais il doit l'établir par la pensée comme conservateur de cet univers créé; il doit être fermement convaincu que non-seulement Dieu gouverne la machine du monde par un mouvement général, mais encore qu'il soutient, nourrit et fortifie chaque créature en particulier, jusqu'aux plus petits oiseaux du ciel, jusqu'aux moindres insectes de la terre. Calvin oppose cette providence toujours présente et toujours efficace au système d'Épicure, et à la fatalité des stoïciens; il la montre étendant son action sur toutes choses, et la gouvernant d'une manière

si absolue, qu'elle opère tantôt par des moyens, tantôt sans moyens, parfois même contre toutes sortes de moyens. Le janséniste Quesnel a reproduit cette pensée, quand il dit : *Les obstacles des hommes sont les moyens de Dieu.*

Dieu porte, dans le gouvernement du monde, une préoccupation manifeste, il veille sur les hommes qui se montrent ses serviteurs fidèles, et il confond leurs ennemis. Il gouverne et conduit toutes les créatures pour le salut des siens, sans en excepter le diable même, puisque nous voyons Satan, dans le livre de *Job,* n'oser rien entreprendre contre ce saint homme sans la permission de Dieu. Calvin insiste sur cette sollicitude divine : « N'est-ce pas, demande-t-il, une douce et grande consolation de savoir que Dieu nous a mis sous sa protection, et que rien ne peut nous nuire sans qu'il le permette et le veuille? » Il semble qu'au moment d'aborder le dogme terrible de la prédestination, Calvin sente le besoin de fortifier un peu son lecteur par de bonnes et affectueuses paroles; car ce Dieu, qui veille sur ses élus, est le même qui opère dans le cœur des méchans tout ce qu'il veut. Dieu exécute, par le ministère des méchans, ce qu'il a arrêté dans le secret de ses conseils, et cependant les méchans sont coupables parce que les motifs qui les font agir sont mauvais. Il se trouve qu'ils ont voulu agir contre la volonté de Dieu, et que néanmoins c'est par eux que Dieu fait sa volonté. Calvin convient de la dureté de cette doctrine, mais elle est celle de l'Écriture. Or, si nous ne devons pas aller au-delà de ce qui est écrit, nous devons accepter la parole divine sans réserve et avec docilité.

Avançons et nous verrons la raison humaine essuyer de plus rudes assauts. L'homme ne peut se connaître lui-même qu'en se dépouillant de tout orgueil, en considérant la chute d'Adam, en se réfugiant dans la miséricorde divine. Adam ne tint pas compte de la parole de Dieu, il tomba dans l'incrédulité, et cette incrédulité fut le principe de sa révolte, car elle enfanta chez Adam l'orgueil et l'ingratitude. Si la révolte, par laquelle l'homme se dérobe à l'autorité, à la juridiction de son créateur, est un crime énorme, quelle excuse trouver au péché d'Adam? Il a anéanti, autant qu'il était en lui, toute la gloire de son créateur. Il ne faut donc pas s'étonner que par sa désobéissance il ait perdu toute sa race, puisque par elle il a renversé l'ordre de la nature. La vie spirituelle d'Adam consistait à être uni avec Dieu, sa mort spirituelle consiste à en être séparé. Or, saint Paul a dit : *Nous sommes morts en Adam*, c'est-à-dire qu'Adam ne s'est pas perdu seul, mais qu'il a entraîné la race humaine dans sa

ruine. Il y a eu pour cette race une corruption, une malignité héréditaire, et la mort est venue sur tous les hommes, suivant la parole de l'apôtre, parce que tous ont péché. L'humanité doit donc imputer sa ruine à la dépravation de la nature, et non pas à la nature même, car autrement elle accuserait Dieu, et néanmoins elle doit reconnaître qu'elle est naturellement corrompue, puisque la corruption nous enveloppe dès notre naissance comme par droit d'héritage. La tyrannie du péché, depuis qu'elle a asservi Adam, a étendu son joug sur tous les hommes. Calvin, s'autorisant de saint Augustin, établit que l'homme, pour avoir abusé de son libre arbitre, en a été dépouillé, qu'il n'est plus libre à parler proprement. La volonté de l'homme est esclave de ses convoitises; elle a été vaincue par le vice. L'homme est tellement captif sous le joug du péché, qu'il ne peut de soi-même ni désirer le bien, ni s'y appliquer. L'homme pèche donc nécessairement, et toutefois il ne laisse pas de pécher volontairement. Il faut lire dans l'*Institution chrétienne* les développemens auxquels Calvin se livre pour établir deux points qui semblent contradictoires : la fatalité qui pèse sur le genre humain, et le crime individuel de l'homme quand il commet le péché. Nous sommes voués nécessairement au mal, et cependant, quand nous y tombons, nous nous trouvons coupables. La nécessité n'est pas la contrainte, dit Calvin. C'est armé de cette distinction qu'il accable l'homme de tous côtés; il le condamne parce qu'il est l'esclave du mal, il le condamne encore parce qu'il fait le mal avec volonté.

Le théologien a bien des raisons pour accumuler ainsi sur la tête de l'homme tant d'inexplicables malheurs. Il s'agit, en effet, de motiver la venue de Jésus-Christ, et de la rendre tellement indispensable à ce misérable genre humain, qu'il se prosterne avec transport devant le Sauveur qui lui sera envoyé d'en haut. Calvin réussit admirablement à faire sentir la nécessité de cette intervention divine.

> Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
> Inciderit.

Lorsque, dans l'*Institution chrétienne*, Jésus-Christ paraît, on respire, on comprend que l'humanité sera sauvée et qu'elle ne pouvait l'être que par lui. Depuis la chute d'Adam, la connaissance que l'homme a naturellement de Dieu ne lui servait plus à rien; il fallait un médiateur. Moïse le prépare, les prophètes l'annoncent, et la loi, suivant la parole de saint Paul, a servi d'institution aux Juifs pour les

mener comme des enfans à Jésus-Christ, qui est venu apporter au monde la vie et l'immortalité. Ce médiateur si nécessaire ne pouvait être ni un ange ni un homme. Les anges eux-mêmes avaient besoin d'un chef, d'un supérieur qui les unît plus étroitement à Dieu. Quant à l'homme, dans son état d'innocence, il ne pouvait parvenir à Dieu sans médiateur : l'aurait-il pu davantage, quand il était infecté de sa propre corruption, quand il courbait la tête sous le coup de la malédiction divine? Voilà pourquoi c'est le fils de Dieu qui a été fait lui-même fils de l'homme, pour qu'il fût à la fois notre frère par l'humanité, et notre maître, puisqu'il est Dieu même. Jésus-Christ a exercé sa médiation en déployant trois caractères, il a été prophète, roi et sacrificateur. Prophète, il a enseigné les mystères du ciel, et en même temps il a mis fin à toutes les prophéties par la perfection de la doctrine qu'il a apportée au monde. Sa royauté n'est pas moins évidente, royauté spirituelle et divine qui s'étend à la fois sur l'église et sur chaque fidèle en particulier. Quant à son sacerdoce, qui pourrait le nier, lorsque le sacrificateur est en même temps la victime, et lorsqu'il s'immole lui-même pour satisfaire la divine justice? Par le sacrifice de Jésus-Christ la satisfaction est entière; dans son sang versé nous trouvons le rachat de nos péchés, dans sa descente aux enfers notre réconciliation, dans son tombeau la mortification de notre chair, dans sa résurrection l'immortalité, dans son ascension l'héritage céleste. Ainsi tout se tient, tout s'enchaîne; le système de la religion chrétienne est complet : *consummatum est.*

Mais non, tout n'est pas consommé, car il faut enseigner à l'homme comment il pourra profiter du sacrifice et des mérites de Jésus-Christ. Pour que le rédempteur nous communique ses biens, il faut qu'il habite en nous, et le lien de notre union avec lui est le Saint-Esprit : c'est cet esprit divin qui, non-seulement par sa puissance, soutient et conserve le genre humain et le monde, mais qui est la racine et la semence de la vie spirituelle et céleste. Le père nous communique son esprit en considération de son fils, et c'est pour cela que cet esprit divin est appelé tantôt l'esprit du père et tantôt l'esprit du fils. Qu'opère en nous cet esprit divin? Il y produit la foi. La foi est une connaissance de la volonté de Dieu que nous avons puisée dans sa parole, une soumission complète à cette volonté, enfin une certitude profonde que, par l'effet de sa bienveillance, de sa miséricorde gratuite, nous serons sauvés. La pénitence doit suivre la foi. Seulement il faut bien comprendre que l'homme est justifié par la foi seule, et qu'il n'obtient la rémission de ses péchés que de

la pure bonté de Dieu. En un mot, nous ne devons pas être sans bonnes œuvres, et néanmoins c'est sans égard à ces bonnes œuvres que nous serons justifiés. En d'autres termes encore, la pénitence n'est pas la cause du salut, mais elle est inséparable de la foi de l'homme et de la miséricorde de Dieu. De cette façon la régénération intérieure est obligatoire pour l'homme, et cependant elle ne lui donne aucun titre aux yeux de Dieu, qui ne le sauve qu'en vertu de son inépuisable clémence. Par là Calvin veut briser l'orgueil que les bonnes œuvres pourraient inspirer à l'homme, et il exclut du salut tous ces pharisiens qui se montrent pleins d'eux-mêmes et contens de leur propre justice. La pensée constante de Calvin est de tout refuser à l'homme pour tout donner à Dieu. Nous l'avons entendu tout à l'heure déclarer l'homme responsable quand il fait le mal, quoique ce mal ait été décrété pour Dieu; maintenant il n'accorde à l'homme aucun mérite quand il fait le bien, parce qu'il veut grossir le plus possible les mérites et la miséricorde de Jésus-Christ.

Après avoir établi les doctrines qu'il considère comme l'essence même du christianisme, Calvin attaque avec violence les principes catholiques. La confession est l'objet des plus amères censures. Elle n'est pas commandée par Dieu, elle n'est pas de droit divin. La coutume a pu en être ancienne, mais l'usage en a été toujours libre. Avant Innocent III il n'y avait dans l'église aucune loi, aucune constitution sur ce sujet. Il y a donc à peine trois cents ans, — Calvin écrit dans la première moitié du XVI[e] siècle, — que le pape a décrété la nécessité de la confession. Il n'y a, suivant la pure doctrine de l'Écriture, qu'une seule manière de se confesser, c'est de se confesser à Dieu même, en lui ouvrant directement son cœur. L'Écriture nous recommande encore de nous confesser nos péchés les uns aux autres. Le fidèle peut donc chercher des conseils et des consolations dans le sein de son frère; il peut même s'adresser à ses pasteurs; mais de sa part tout cela est libre, nul ne peut l'y contraindre. Le fidèle doit encore, quand les liens de la charité ont été rompus par sa faute, chercher à les renouer, et cette réconciliation avec son frère est une sorte de confession, puisqu'il ne peut y arriver que par un franc aveu de ses torts; mais ordonner, comme le fait l'église romaine, que le chrétien confesse tous ses péchés au moins une fois par an, et prétendre que le prêtre a le pouvoir souverain d'absoudre, c'est tomber dans l'impossible et dans l'absurde. Comment le fidèle peut-il rendre un compte exact de ce qu'il a fait dans le cours d'une année, quand nous pouvons à peine chaque soir nous rappeler les fautes,

les irrégularités que nous avons commises dans la journée? D'un autre côté, comment le prêtre peut-il savoir si celui qu'il absout a véritablement la foi et la repentance? La tyrannie de la confession n'a été introduite dans le sein de l'église que lorsque le monde était barbare; elle est doublement fatale, car elle peut précipiter l'homme dans le désespoir ou le plonger dans une sécurité périlleuse. Jusqu'à présent du moins, Calvin ne sort pas des bornes de l'argumentation théologique. Mais que dire de sa fureur calomnieuse, quand il représente les prêtres catholiques se divertissant entre eux par les contes plaisans et libertins que leurs aventures leur permettent de se communiquer les uns aux autres (1)? A quelles injustices peuvent entraîner les haines dont la religion est la source!

Il n'est pas vrai non plus, aux yeux de Calvin, que nos œuvres puissent compenser nos fautes et contribuer à satisfaire la justice de Dieu. Cette doctrine de la satisfaction est fausse. La seule cause de la rémission de nos péchés est la bonté de Dieu, puisque l'Écriture enseigne que cette rémission est gratuite. D'ailleurs, quand le fidèle pourra-t-il être assuré d'avoir accompli cette satisfaction? C'est dans la gratuité de la grace qu'est la vérité de la doctrine aussi bien que l'entière sécurité du chrétien.

Des faux principes sur la satisfaction sont sorties les indulgences. Calvin, reprenant, pour ainsi dire en sous-œuvre, les thèses de Luther à Wittemberg, demande qui a enseigné au pape à renfermer dans du plomb et sur parchemin la grace de Jésus-Christ, que Dieu a voulu être dispensée par la parole de l'Évangile. Ainsi donc, ou l'Évangile nous trompe, ou les indulgences ne sont que mensonge. Le purgatoire n'est pas plus épargné par Calvin : pour parler son langage, il y porte la hache avec laquelle il a détruit les indulgences. Le purgatoire est une pernicieuse invention de Satan, qui anéantit la croix de Jésus-Christ, insulte la miséricorde de Dieu, dissipe et détruit notre foi. La doctrine de la satisfaction, le purgatoire et les indulgences sont contraires à l'essence même du christianisme.

Cette essence est tout entière dans la doctrine de la justification. Par la foi, le fidèle reçoit la justice de Jésus-Christ, et, revêtu de cette divine justice, il paraît en la présence de Dieu, non plus comme pécheur, mais comme juste. La justification est donc une acceptation

(1) « .... Ipsi sacrificuli qui mutius facinorum suorum narrationibus, quasi jocosis fabulis, se delicate oblectant. Non multas chartas inficiam referendis prodigiosis abominationibus quibus scatet auricularis confessio. » (*Inst.*, lib. III, cap. IV, § 19.)

gratuite par laquelle Dieu, nous recevant en sa grace, nous tient pour justes; c'est la justice de Jésus-Christ qui est imputée à l'homme, et que Dieu accepte pour le compte de l'homme. Mais pour les œuvres humaines, elles ne sauraient jamais satisfaire à la justice de Dieu, et voilà pourquoi l'homme, tout en étant obligé à faire de bonnes œuvres, ne doit jamais leur attribuer une vertu qui n'appartient qu'à la rédemption de Jésus-Christ.

Nous arrivons à une question formidable. Pourquoi cette justification si puissante et si infinie dans ses effets n'est-elle pas donnée à tous les hommes? Pourquoi? Parce que Dieu procède par élection. Que l'homme considère ceci : il ne sera jamais convaincu qu'il ne peut devoir son salut qu'à la gratuite miséricorde de Dieu que lorsqu'il comprendra l'élection que Dieu fait constamment sur la terre. Dieu a choisi la race d'Abraham, et dans cette race même il en a rejeté quelques-uns. Il a rejeté Ismaël, Ésaü; il a rejeté ensuite presque les dix tribus d'Israël. La vocation générale du peuple d'Israël n'a pas été toujours efficace, parce que Dieu ne donne pas à tous ceux auxquels il offre son Évangile l'esprit de régénération, qui seul fait persévérer dans son alliance. Cette vocation extérieure sans la présence intime du Saint-Esprit est comme une grace moyenne entre la réprobation du genre humain et l'élection des fidèles qui sont vraiment visités par l'Esprit saint. Dieu prononce individuellement sur chaque homme. Il a arrêté dans son conseil quels hommes il voulait choisir pour le salut, et quels hommes il destinait à la perdition. Dieu ne crée pas les hommes pour les mettre tous dans une condition égale, mais il voue les uns à la vie éternelle, et les autres à la damnation. Ce décret de Dieu est la prédestination.

Le fondement de la prédestination divine n'est pas dans les œuvres; car Dieu, comme l'a enseigné saint Paul, endurcit ou fait miséricorde selon son bon plaisir. Dieu a voulu qu'il y eût des élus et des réprouvés, pour exercer à la fois sa justice et sa miséricorde; ceux qu'il choisit attestent sa gratuite bonté, ceux qu'il condamne son infaillible justice. Nul ne périt qu'il ne l'ait mérité, et c'est par la pure clémence de Dieu que quelques-uns échappent à la damnation. Après avoir établi ces impitoyables maximes, Calvin s'attache à réfuter quelques-unes des innombrables objections qu'elles ont soulevées; mais il ne tarde pas à perdre patience, et il conclut brusquement ainsi : « Au reste, après que l'on aura bien disputé et allégué bien des raisons de part et d'autre, il faut enfin revenir à la conclusion de saint Paul, et demeurer comme lui dans la terreur et le silence à

la vue d'une si grande profondeur; si des langues libertines et insolentes persistent dans leurs objections et leurs murmures, ne craignons pas de nous écrier : « O homme! qui es-tu pour contester avec « Dieu? » C'est la fameuse apostrophe de saint Paul, apostrophe à la fois foudroyante et commode.

L'*Institution chrétienne* ne serait pas complète si elle n'exposait pas les moyens extérieurs dont Dieu se sert pour nous appeler dans la société du Christ et nous y retenir. Calvin, après avoir expliqué comment nous entrons par la foi en possession de notre salut et de la béatitude éternelle, nous montre Dieu venant en aide à l'infirmité de notre matière pour nous faciliter cette conquête. Dieu a mis le divin trésor de l'Évangile comme en dépôt entre les mains de son église, où il a établi des pasteurs et des docteurs. Il n'est pas possible que ceux qui sont véritablement persuadés que Dieu est leur père, et que Jésus-Christ est leur chef, ne soient pas unis entre eux par les liens d'un amour fraternel, et ne veuillent pas se communiquer les biens qu'ils possèdent. Voilà l'église; c'est la société de tous les saints. Cette société constitue vraiment l'église universelle, catholique. Dans cette église universelle sont comprises les églises particulières. Toute église se reconnaît à deux signes, la prédication de la parole de Dieu et l'administration des sacremens. Partout où ce double fondement subsiste, ni les fautes des pécheurs, ni certaines erreurs dans la doctrine n'abolissent le caractère de l'église, et il est criminel de s'en séparer sur de futiles prétextes. Mais, quand le mensonge insulte et sape les bases même du dogme, quand le culte divin est défiguré par un amas de superstitions, il ne faut pas croire qu'en se séparant d'une société pareille, on se sépare de l'église de Dieu. Voilà par quelle transition Calvin prélude aux plus furieuses attaques qui aient jamais été dirigées contre la religion catholique.

Le sectaire se donne pleine licence. Il déclare que la corruption de l'église catholique égale celle d'Israël au temps de Jéroboam; il oppose au papisme l'état de l'église ancienne et la manière démocratique dont elle était gouvernée; il s'attache à montrer comment toutes les formes ont été corrompues et perverties; il examine les titres du siége de Rome à la primauté et les rejette; il parcourt les phases et les degrés de ce qu'il appelle l'usurpation papale, et il salue le pape du nom d'Antechrist, car saint Paul a écrit : L'Antechrist sera assis dans le temple de Dieu. Les pernicieuses erreurs dont les hommes sont infectés, les superstitions qui les aveuglent, la prodigieuse idolâtrie dans laquelle le monde est tombé, tous ces maux

sont sortis du siége de Rome, qui les fomente encore après les avoir produits. L'autorité des conciles n'est pas non plus reconnue par Calvin. Il convient volontiers que les plus anciens conciles, comme celui de Nicée, celui de Constantinople, le premier tenu à Éphèse, le concile de Chalcédoine et quelques autres, ont condamné utilement les erreurs des hérétiques; mais la décadence a été prompte. Qui ne connaît les combats que les conciles se sont livrés les uns aux autres, les derniers renversant ce que les premiers avaient établi? Et même dans les anciens conciles, qui ont été les plus purs, on trouverait, si l'on cherchait bien, quelque chose à reprendre. L'Esprit saint a permis que les infirmités humaines y fussent mêlées, pour nous enseigner qu'il ne faut pas trop se confier en la parole des hommes. Les décisions des conciles n'obligent donc personne, et c'est à tort qu'on leur attribue l'infaillibilité.

Dieu est l'unique législateur, et l'église catholique commet une véritable usurpation quand elle tyrannise la conscience par ses innombrables constitutions sur les cérémonies et sur le culte. Par la manière dont il veut parler aux sens et à l'imagination, le catholicisme fait retomber les chrétiens dans une espèce de judaïsme. N'est-il pas condamnable, demande Calvin, d'user de cérémonies inintelligibles pour amuser les hommes comme à une comédie ou à des enchantemens magiques (1)? La juridiction de l'église a pour objet les mœurs et le maintien de l'ordre; l'église y pourvoit, soit par des peines purement spirituelles, soit par des règlemens qui ne sauraient violer les lois constitutives de la nature humaine. C'est à ce dernier devoir qu'a manqué l'église catholique, quand elle a défendu à ses prêtres de se marier. Elle est tombée dans l'impiété de défendre aux hommes ce que Dieu a laissé à notre liberté. La tyrannie de l'église catholique est sensible aussi par les vœux qu'elle provoque et qu'elle autorise. Calvin accable le monachisme; il oppose encore sur ce point les mœurs antiques à la pratique moderne, et il arrive à cette conclusion, que tous les vœux illicites faits contre le droit et la raison sont nuls devant Dieu et ne lient personne. Ces liens humains sont les filets du diable, et les rompre c'est être agréable à Dieu, c'est profiter de la sainte liberté du Christ. On voit que Calvin adressait une sorte de proclamation à tous les moines de la chrétienté pour les engager à abandonner le cloître et à dépouiller le froc.

(1) « Præterea annon hoc dignum insectatione vitium est, quod non intellectas ceremonias velut histrionicam scenam aut magicam incantationem, ostentant. » (*Inst.*, lib. IV, cap. x, § 15.)

L'administration des sacremens est, avec la prédication de l'Évangile, le second signe auquel on reconnaît l'église de Dieu. Les sacremens n'ont pas un office différent de la parole; comme elle, ils nous offrent Jésus-Christ avec tous les trésors de sa grace, et ne sauraient profiter qu'à ceux qui les reçoivent par la foi. Calvin ne reconnaît que deux sacremens comme communs à tous les chrétiens et nécessaires à la constitution de l'église, le baptême et la cène. Le baptême est un gage de la rémission des péchés, rémission qui embrasse non-seulement le passé, mais l'avenir. Cette opinion est fondamentale dans Calvin. Selon lui, il faut croire que par le baptême nous sommes lavés et purifiés pour tout le reste de notre vie. Aussi, toutes les fois que nous tombons dans le péché, il faut rappeler le souvenir de notre baptême, en armer notre ame, et nous tenir certains de la rémission de nos péchés. Le baptême, il est vrai, ne nous a été administré qu'une fois, mais sa vertu n'a pas été abolie par les péchés que nous avons commis. Dans le baptême, c'est la pureté du Christ qui nous a été offerte; elle conserve toute sa force, qu'aucune tache ne saurait faire disparaître, puisque c'est elle au contraire qui lave toutes nos souillures (1). C'est le dogme de l'inamissibilité de la justice divine. Ici Calvin, qui avait épouvanté le genre humain par le système de la prédestination, le rassurait outre mesure, en lui promettant pour tous les cas possibles une amnistie sans réserve, et c'était le même homme qui tonnait contre les indulgences des catholiques!

L'auteur de l'*Institution chrétienne* ne voyait pas dans la cène une simple figure du corps de Jésus-Christ. Il croyait que le fidèle y mange réellement le corps et la chair du Christ, mais il repoussait l'idée de la transsubstantiation. A l'entendre, ceux qui ne conçoivent la présence de la chair de Jésus-Christ dans la sainte cène qu'en attachant son corps au pain s'abusent étrangement. Que devient alors l'opération secrète du Saint-Esprit, par laquelle nous sommes unis à Jésus-Christ? Nos adversaires, poursuit Calvin, mettent Jésus-Christ dans le pain, et nous disons qu'il n'est pas permis de le retirer du

(1) « Sic autem cogitandum est, quocumque baptizemur tempore, nos semel in omnem vitam ablui et purgari. Itaque quoties lapsi fuerimus, repetenda erit baptismi memoria, et hac armandus animus, ut de peccatorum remissione semper certus securusque sit. Nam etsi semel administratus præteriisse visus est, posterioribus tamen peccatis non est abolitus. Puritas enim Christi in eo nobis oblata est: semper viget, nullis maculis opprimitur, sed omnes nostras sordes abluit et extergit. » (*Inst.*, lib. IV, cap. XV, § 3.)

ciel. Cependant Calvin admettait la présence du Christ dans l'eucharistie. Bossuet a fait une vive et presque plaisante peinture des embarras de Calvin sur un mystère aussi délicat. Calvin, en effet, admettait une présence réelle qui n'était pas réelle; il voulait le miracle, mais il n'osait pas aller jusqu'au bout.

Les autres sacremens reconnus par l'église catholique ne sont, aux yeux de Calvin, que des cérémonies d'institution humaine, et il les condamne, terminant en ces termes son examen des sacremens (1) : « Il faut enfin sortir de ce bourbier, où je me suis arrêté plus long-temps que je ne l'eusse voulu; toutefois ma patience n'aura pas été sans résultat, puisque j'aurai ôté, en partie du moins, à ces ânes la peau de lion dont ils osaient s'affubler. »

Quelques considérations sur le gouvernement civil servent de conclusion à l'*Institution chrétienne*. Calvin démontre que l'administration politique n'est pas contraire à la liberté chrétienne, comme le prêchent follement les anabaptistes. La vocation du magistrat politique est légitime, et elle est approuvée de Dieu. On compte d'ordinaire trois espèces de gouvernemens, la monarchie, l'aristocratie et la démocratie. Les préférences de Calvin sont pour le gouvernement aristocratique, où plusieurs, s'entr'aidant les uns les autres, peuvent ainsi s'avertir et se réprimer. Le premier devoir du magistrat politique est de défendre et de conserver la religion, le second d'assurer le règne de la justice. Calvin insiste sur la modération sans faiblesse qui doit animer tout gouvernement, et sur le devoir que Dieu fait aux hommes de rester soumis même aux mauvais princes. La tyrannie doit être soufferte avec patience, car elle est un effet de la vengeance de Dieu. Il est toutefois une exception à cette obéissance : si les puissances du monde nous ordonnent quelque chose contre Dieu, il ne faut pas leur obéir, car Jésus-Christ ne nous a pas rachetés pour que nous fussions les esclaves des mauvaises passions, et encore moins de l'impiété des hommes.

Qu'on se figure un réformé du XVIe siècle lisant pour la première fois l'*Institution chrétienne*. Quel enthousiasme! quelle joie! Son ame a trouvé sa nourriture. Ce livre lui donne tout, les leçons de la raison comme les principes de la grace; à côté d'un Dieu terrible, il lui montre un Dieu miséricordieux; la doctrine nouvelle l'abat, puis le relève; la justification du Christ le rachète de son indignité native.

(1) « Et ex eorum cœno aliquando emergendum est, in quo jam diutius hæsit oratio quàm animus ferebat. Aliquantulum tamen mihi profecisse videor, quod leonis pellem istis asinis quadam ex parte detraxi. » (*Inst.*, lib. IV, cap. XIX, § 37.)

Dans l'ouvrage de Calvin, ses coreligionnaires goûtaient encore la douceur d'y voir leurs adversaires insultés et maudits. Jamais la religion catholique n'avait été abreuvée de plus de fiel, et elle aussi eût pu dire : Détournez de moi ce calice. Ainsi, certitude pour l'esprit; pour l'ame, le double attrait de la terreur et de l'espérance; pour des cœurs ulcérés, les émotions haineuses d'une polémique implacable, tout assurait à l'œuvre de Calvin un de ces succès qui procurent à l'homme non-seulement les satisfactions de l'amour-propre, mais la réalité de la puissance. D'un coup, l'*Institution chrétienne* tira Calvin de l'obscurité : elle le marqua au front d'un signe de prédestiné, et l'on sentit qu'un chef venait de se lever dans Israël.

On a discuté pour savoir dans quelle langue Calvin avait originairement écrit son livre. Question oiseuse, car il l'a écrit lui-même deux fois, en français et en latin. En traitant itérativement le même sujet, Calvin ne se traduit pas; il pense de nouveau ce qu'il a déjà pensé, et chaque fois il apporte à son œuvre plus de réflexion et de vigueur. Lisez les deux versions de l'*Institution chrétienne*, la latine aussi bien que la française, vous trouverez sous l'enveloppe des deux proses la même passion et le même feu. A la faveur de cette double forme, l'*Institution chrétienne* est lue partout, dans les Pays-Bas comme en France, en Angleterre non moins qu'en Allemagne, et cette grande édification du christianisme réformé se trouve rapidement dans toutes les mains, dans celles du savant, de l'écolier, du pauvre et du gentilhomme.

Les lecteurs de l'*Institution chrétienne* purent reconnaître dans Calvin trois hommes, le théologien, le pamphlétaire et le législateur. Il était d'un puissant secours celui qui offrait aux siens la science qui édifie, la passion qui combat, et la volonté qui exécute. Aussi, après l'apparition de l'*Institution chrétienne*, Calvin ne s'appartint plus, et comme, en 1536, à son retour d'Italie et dans le désir de regagner Bâle, il traversait Genève, il fut arrêté par Farel. C'était un autre Français qui propageait aussi la réforme, et qui pressa Calvin de venir à son aide. Calvin alléguait son amour du repos, et Guillaume Farel ne put triompher de sa résistance que par une *adjuration espouvantable* (1). Calvin ne partit point, et Genève, dans le voyageur qu'elle retient dans ses murs, a trouvé son législateur et son maître.

(1) Expression de Calvin.

Genève n'était point tranquille. Les catholiques, les réformés et les libertins la divisaient. Qu'étaient-ce que les libertins? C'étaient des gens du monde, c'étaient des bourgeois conservateurs, qui prétendaient ne rien perdre de leur vieille liberté de mœurs, et qui, suivant les expressions d'une chronique, voulaient vivre à leur gré, *sans se laisser contraindre au dire des prêcheurs*. Les libertins formaient dans le principe presque la majorité de la bourgeoisie, qui ne pouvait comprendre que Genève se fût séparée du catholicisme pour tomber sous le joug de la plus dure tyrannie. Les jeunes gens, les fils des meilleurs citoyens de Genève, étaient troublés dans leurs galanteries et dans leurs plaisirs; ils frémissaient surtout à la vue de cet étranger, de ce Français pâle et bilieux, qui annonçait le dessein de réformer les mœurs de la république. Les tavernes retentissaient de joyeuses railleries sur le compte de l'hôte que Farel n'avait pas voulu laisser partir. Pour cette bouillante jeunesse, Calvin était un de ces tempéramens mélancoliques et impuissans qui condamnent tout chez les autres, parce que tout est refusé à leurs stériles désirs, et qui ne doivent ce qu'ils appellent leurs vertus qu'à la pauvreté de leur sang et de leur imagination.

Nous assistons à un spectacle qui n'était pas rare dans les sociétés antiques, mais qui est peut-être unique dans l'histoire moderne. Un homme, un étranger, entreprend d'imposer sa volonté à une ville, à une république, où la veille il était inconnu. C'est une lutte entre d'anciennes mœurs et des idées qui étaient nouvelles, sinon dans le fond, du moins par la forme, et surtout par l'audace avec laquelle elles affectaient l'empire. Calvin déclare qu'il ne restera pas à Genève si on n'y change de vie, et si la parole de Dieu n'est hautement proclamée et pratiquée. Il dresse un formulaire en vingt-un articles qui contient une confession de foi, des règles de discipline et la sanction de l'excommunication. On se soumet : les conseils de la république et l'assemblée de la bourgeoisie s'engagent par serment à suivre le formulaire. Calvin n'est plus un apôtre, mais un dictateur.

Il avait le génie de la théocratie. Nous venons de le voir, à la fin de l'*Institution chrétienne*, s'élever contre la folie des anabaptistes, qui réprouvaient tout gouvernement civil comme contraire à la liberté des élus de Dieu. Calvin reconnaissait que la vocation du magistrat politique était légitime, mais à la condition que cette magistrature serait un instrument de la loi divine. C'est la pensée de cet Hildebrand qu'il a insulté dans son livre, et le prédicant de Genève n'a pas une autre ambition que celle de Grégoire VII. Perpétuelle

et risible contradiction de la nature humaine! Nous poursuivons, chez les autres, les passions et les idées qui nous animent nous-mêmes. Calvin, après avoir accablé d'injures la papauté, se fait pape.

Entre les habitudes anciennes et le puritanisme nouveau, le combat fut acharné, et d'abord la victoire resta aux bourgeois qui voulaient vivre comme par le passé. C'était l'ordre naturel des choses. Ce despotisme imprévu de la réforme soulevait une résistance presque unanime dont ne pouvaient sur-le-champ triompher les novateurs, quel que fût leur courage. Ils se montrèrent audacieux, inflexibles; mais il ne leur fut pas donné d'établir du premier coup leur autorité. Au refus que firent Calvin et Farel d'administrer la cène aux fidèles le jour de Pâques, au milieu de tant de dissolutions et de blasphèmes, le petit conseil répondit par une sentence de bannissement. « Si j'eusse servi les hommes, je serais mal récompensé, s'écria Calvin en quittant Genève; mais je sers un maître qui, au lieu de mal récompenser ses serviteurs, paie ce qu'il ne doit point. » Cela dit, Calvin secoua la poussière de ses pieds, et gagna Strasbourg, plus puissant que jamais. Sa sortie était triomphante, car il n'avait point cédé, et dans ce bannissement il trouvait une ressemblance de plus avec ces législateurs antiques dont il se portait l'émule.

— Les habitans de Sinope t'ont condamné à quitter leur ville, disait-on à Diogène; et moi, répondait-il, je les ai condamnés à y rester. — Calvin eût pu se faire à lui-même l'application de cette parole, car bientôt ce furent ceux qui l'avaient banni qui se sentirent exilés, et Genève avait plus besoin de lui qu'il n'avait besoin de Genève. Toutes les villes où la réforme était en honneur se disputaient Calvin. A Strasbourg, Martin Bucer et Capito le *recueillirent comme un trésor*, pour parler avec Théodore de Bèze, et la capitale de l'Alsace l'envoya, comme son représentant, aux conférences de Worms et de Ratisbonne. Il était à Worms quand une députation vint le supplier, au nom du peuple, de rentrer à Genève. Les partis sont presque toujours les artisans de leurs propres disgraces. Après le départ de Calvin, ses adversaires victorieux s'étaient abandonnés à de tristes excès : ce qui n'avait été d'abord qu'une aimable liberté de mœurs devint débauche effrénée, et le goût des plaisirs s'emporta jusqu'à l'orgie. Le gouvernement de la république fut bientôt aussi désordonné que la conduite des particuliers, et, à la faveur de cette anarchie, Berne menaça l'indépendance de Genève. Ne croirait-on pas lire une page de l'histoire des démocraties antiques? Mêmes fluctuations entre l'oppression et la licence, même asservissement aux caprices et aux

fureurs des partis, même inconstance, même refuge dans le sein de la tyrannie contre les déchiremens anarchiques. Genève se tourne vers Calvin; elle le conjure de revenir la maîtriser, elle trouve une sorte de plaisir douloureux à solliciter et à subir un joug impitoyable.

Tout changer, transformer une ville naguère riante en une communauté rigide, faire pénétrer dans tous les détails des lois et des mœurs une religion mélancolique et sombre, poursuivre la liberté humaine dans ses derniers retranchemens, mettre la vie de chacun sous l'œil toujours ouvert d'une inquisition minutieuse et dure, enfin ériger Genève en une sorte de royaume temporel de Jésus-Christ, dont on inscrivit le nom sur les portes de la ville, telle fut la pensée, telle fut l'œuvre de Calvin, dès qu'il fut rappelé. Cette fois, il ne rencontrait plus d'obstacle, ce qu'il décréta passa sans contradiction. Cinq ministres et trois coadjuteurs formèrent une congrégation qui se réunissait tous les vendredis pour conférer sur les Écritures; ils devaient en outre prêcher trois fois le dimanche, et trois fois encore dans la semaine. Cette congrégation nommait les pasteurs, le conseil les confirmait, le peuple les acceptait ou les rejetait. A côté de la congrégation était établi un consistoire composé des ministres et de douze anciens. Ce consistoire exerçait une véritable censure sur la vie de chacun. Pas une famille n'échappera à l'inspection annuelle de ses délégués, ou à des visites plus fréquentes, quand il le juge à propos. Toutes les infractions aux règlemens établis seront punies. Les peines seront, suivant la gravité des cas, l'admonition privée, la censure publique, l'excommunication; enfin, quand il était jugé que le péché s'élevait jusqu'au délit, le conseil, sur le rapport du consistoire, prononçait l'amende ou la prison. Le président de la congrégation était Calvin, le président du consistoire encore Calvin. Il inspirait l'enseignement et la prédication, il réglait la discipline, il décidait de toutes les peines, et, pour que sa doctrine pût s'emparer plus facilement des esprits, il composa en latin et en français un catéchisme que les magistrats s'engagèrent par serment à ne jamais changer. Ce n'est pas tout. Il réforma aussi le droit politique de Genève, et il fut chargé, avec trois conseillers, de *compulser et réviser les édits pour gouverner le peuple*. Enfin il administrait, car il était consulté et obéi pour tout ce qui concernait la police et la garde de la ville. Où trouver un autre exemple d'une semblable omnipotence? Comme il régnait au nom de Dieu, Calvin voulait, sans doute comme lui, tout régler et tout savoir.

Le réformateur portait dans la polémique la même passion que

dans le gouvernement, et les contradicteurs ne le trouvaient pas moins intraitable que les rebelles. Dans une époque où l'on était surtout curieux de questions et de controverses théologiques, le système absolu de Calvin devait soulever des objections nombreuses. Tous les beaux esprits avaient la prétention de raisonner sur les matières de la foi. On avait, au XVIe siècle, l'ambition d'être théologien, comme on eut au XVIIIe celle d'être philosophe. Ce désir indiscret qui poussait tant d'imaginations à se mêler du dogme était un crime aux yeux de Calvin. Il ne croyait pas qu'un homme eût le droit de s'ériger en docteur de la foi sans la conscience d'une vocation réelle. Et quel était pour lui le signe de cette vocation? C'était la conformité avec la doctrine qu'il enseignait lui-même. Il se considérait comme l'organe prédestiné de la vérité divine; aussi les objections et les critiques qu'on lui opposait prenaient à ses yeux le caractère d'impiétés et de blasphèmes. Il confondait sa cause avec celle de Dieu, et c'est ainsi que la persécution de ses adversaires devenait pour lui un devoir.

Bolsec, carme défroqué, accusa Calvin de faire Dieu auteur du péché par sa doctrine de la prédestination : il fut banni de Genève à perpétuité. Sébastien Chateillon eut l'idée malheureuse de se détourner de l'enseignement des lettres grecques, dans lequel il excellait, pour s'immiscer dans la théologie : Calvin, qui jusqu'alors l'avait favorisé, le contraignit à sortir de Genève, et ne cessa de le poursuivre. Deux Italiens, Valentin Gentilis et Bernardino Ochino, avaient tenté, dans leur patrie, de répandre une sorte d'arianisme, et étaient venus chercher un refuge à Genève. Calvin les châtia par la prison et l'exil, et le premier, Valentin Gentilis, eut plus tard la tête tranchée sur le territoire de Berne. Cependant Théodore de Bèze vante la modération de Genève et de Calvin : « Il y a peu de villes de Suisse et d'Allemagne, dit-il, où l'on n'eût fait mourir des anabaptistes et à bon droit; ici on s'est contenté du bannissement. Bolsec y a blasphémé contre la providence de Dieu; Sébastien Chateillon y a blasonné les livres même de la sainte Écriture; Valentin y a blasphémé contre l'essence divine; nul de ceux-là n'y est mort; les deux ont été simplement bannis, le tiers en a été quitte pour une amende honorable à Dieu et à la seigneurie. Où est cette cruauté? Un seul, Servet, a été mis au feu. Et qui en fut jamais plus digne que ce malheureux? » On comprend maintenant l'esprit de ce siècle : la mort y était de droit commun pour le crime d'hérésie. Les catholiques brûlaient les protestans à Lyon et à Paris. Philippe II, à Madrid, n'était

pas plus tolérant que Calvin à Genève. De leur côté, les réformés, qui avaient tant à cœur de se construire une orthodoxie, sévissaient par le glaive et le feu contre les anabaptistes et les anti-trinitaires. Puisque les hommes croyaient fermement qu'ils vengeaient Dieu, pouvaient-ils moins faire que de s'ôter la vie les uns aux autres?

Nous ne parlerons pas de la mort de Servet en style tragique, et nous ne nous appesantirons pas sur les détails d'un procès souvent raconté; il nous semble plus utile et peut-être plus nouveau d'apprécier l'œuvre même du médecin espagnol, qu'il avait décorée du titre ambitieux de *Restitution du christianisme* (1). Dès l'âge de vingt ans, Servet, qui avait quitté de fort bonne heure l'Aragon, sa patrie, pour parcourir la France, la Suisse et l'Allemagne, avait été possédé de la manie d'innover dans les matières religieuses. Il avait publié un livre dont le titre seul était un scandale, car il l'avait intitulé : *de Trinitatis erroribus*. C'était se vouer à une persécution sans trêve et sans miséricorde, ainsi qu'à la double réprobation des protestans et des catholiques. Peu de gens lurent ce livre, qui fut promptement supprimé, mais tout le monde disait que Servet, — nous citons Théodore de Bèze, — avait blasphémé contre l'éternité du fils de Dieu, et attribué le nom de Cerbère à la trinité des trois personnes en une seule essence divine. Servet fut effrayé lui-même de l'effet qu'il avait produit; il se tourna vers la médecine, puis vers l'érudition profane, et, dans ces études, il eût retrouvé le repos s'il n'eût pas été ressaisi de sa fièvre théologique. Il fit, pour une réimpression de la Bible, des notes que Calvin déclara impertinentes. Piqué au vif, il écrivit au réformateur, et il se perdit par ses lettres (2). On l'y voit prendre avec Calvin le ton d'une polémique hautaine et dédaigneuse; il dit au réformateur qu'il raisonne sottement, *insulsis rationibus;* il lui demande de quel droit il dicte des lois, *undè tibi authoritas constituendi leges?* enfin il prie Dieu de donner à Calvin l'intelligence de la vérité. Le malheureux! il paiera de sa vie les inconvenances de son style épistolaire.

(1) *Christianismi Restitutio.* — On dit assez généralement qu'il n'en existe plus en Europe que deux exemplaires, l'un à la Bibliothèque royale de Paris, l'autre à la bibliothèque impériale de Vienne. Cela est vrai pour l'édition de 1553, qui fut détruite à l'époque du procès de Servet. Mais, en 1790, il en parut à Nuremberg une réimpression qui reproduisit l'original page pour page. Aujourd'hui, cette réimpression est elle-même assez rare.

(2) Epistolæ Triginta ad Joannem Calvinum Gebennensium concionatorem. — Ces lettres se trouvent à la fin du *Christianismi Restitutio.*

Servet voulait absolument de la gloire, et, pour conquérir d'un coup le renom d'un grand théologien, il imagina de tracer un plan de régénération pour le christianisme. La trinité, la foi, la justification, la loi et l'Évangile, la charité, la chute et la régénération du monde, la circoncision spirituelle, la hiérarchie ecclésiastique, tels sont les sujets qu'il traita : évidemment il avait l'intention de rivaliser avec Calvin et d'opposer à l'*Institution chrétienne* un livre où il déroulerait l'ensemble de la religion en la régénérant. Servet s'était en outre promis de procéder avec beaucoup de prudence; il met son livre sous l'invocation du Christ. Il le proclame fils de Dieu, il lui demande de diriger son esprit et sa plume pour qu'il puisse raconter la gloire de sa divinité : « Tu nous as enseigné, dit-il, qu'il ne faut pas mettre la lumière sous le boisseau; ainsi donc, malheur à moi si je n'évangélise pas! » Vanité de révélateur qui nous ferait rire si nous n'apercevions un bûcher.

Lisez les sept livres de Servet sur la trinité, vous l'y verrez répétant sans cesse que Jésus-Christ est fils de Dieu et qu'il est Dieu. Où est donc l'hérésie? Disons d'abord que, comparée aux écrits de sa jeunesse, la *Restitution du christianisme*, de Servet, est un modèle de sagesse, et que, si l'auteur n'avait pas été signalé par trente années de prédication hérétique, il eût été fort difficile de le condamner sur le texte même de son livre, tant il s'y perd dans des détours, même dans des contradictions, tant il s'y couvre de voiles, tant il s'abîme dans de ténébreuses logomachies. Toutefois, à travers l'obscurité et l'industrie de ces évolutions, on saisit chez Servet une double tendance; il cherche à transformer le christianisme en une sorte de panthéisme matérialiste; il s'efforce en outre d'identifier la pensée chrétienne avec la sagesse profane. Tel écrivain qui de nos jours croit être neuf en mêlant les élémens les plus disparates pour expliquer le christianisme et la nature de Dieu, ne fait que reproduire les théories du médecin espagnol.

Servet, en examinant les différens noms qui désignent Dieu, montre que le dogme de l'unité absolue a été de tout temps enseigné aux hommes par les sages. Platon, dit-il, dans le *Parménide*, dans *le Cratyle* et dans *le Phédon*, ne fait que reproduire les leçons de Pythagore, d'Anaxagore, de Zoroastre et de Trismégiste (1). Cette doctrine fut celle des Chaldéens, des Égyptiens, des Hébreux et des

(1) *Christianismi Restitutio. De Trinitate*, lib. IV, p. 130.

Grecs (1). Dans cette unité suprême sont les idées et les formes de toutes choses; aussi la semence substantielle du Christ était dans Dieu, et dans le Christ étaient les germes et les types de toutes choses (2). Tel est le procédé de Servet; il explique le christianisme par la philosophie antique. Ainsi il ne trouve pas difficile de comprendre l'union, dans le Christ, de la nature humaine avec la nature divine, parce que Parménide a enseigné que les choses terrestres ont leur soutien dans les idées éternelles. Servet ne soupçonnait pas jusqu'à quel point, par ces explications, il soulevait les chrétiens. « Servet, disait Calvin, met à la place de la génération éternelle du Verbe telles figures qu'il lui plaît d'imaginer. Si l'on croyait à ses rêveries, il suivrait que les chiens et les pourceaux seraient aussi fils de Dieu, puisqu'ils sont créés de la semence primitive et originelle du Verbe! » Calvin démêle aussi un autre artifice de l'hérésiarque; il remarque que Servet, tout en composant Jésus-Christ de trois élémens incréés, pour faire voir qu'il est engendré de l'essence divine, n'en fait néanmoins que le premier-né de toute créature, et le premier anneau d'un monde qui, à tous ses degrés et jusque dans la pierre, contient l'essence de la Divinité.

Les accusations du réformateur étaient fondées. Effectivement Servet a écrit que le Christ apparut le premier dans l'immensité de Dieu, comme le soleil apparaît au milieu de la lumière créée. Le Christ n'était donc pas de toute éternité! En vain Servet donne-t-il au Christ les titres les plus magnifiques, en vain l'appelle-t-il la *tête de la création, la mer éternelle des idées* (3), en vain s'écrie-t-il : « La vérité, l'éternité, la vie et notre salut, sont dans le Christ seul! » Il est en dehors de la croyance chrétienne; aussi Bucer, Capito et Calvin ne voient-ils dans sa doctrine qu'un résumé monstrueux des erreurs d'Arius, de Nestorius et d'Eutichès.

Qu'était-ce donc au fond que ce Servet si maudit, si accablé? Pas autre chose qu'un médecin vitaliste qui s'était fourvoyé dans la théologie. C'est aux historiens compétens de la médecine à faire la part légitime de Servet dans la découverte de la circulation du sang (4). Nous dirons seulement que nous avons trouvé dans son livre un naturalisme qui n'est pas sans imagination. Malheureusement cette

(1) *De Trinitate*, lib. IV, p. 137.
(2) *Ibid.*, p. 146.
(3) *Ibid.*, lib. II, p. 278.
(4) *Ibid.*, lib. V, p. 109.

imagination est désordonnée. Servet accouplait à son naturalisme les dogmes enseignés par l'Écriture et par l'Évangile; il se faisait ainsi le précurseur malencontreux des écrivains qui expliquent aujourd'hui la trinité chrétienne par la physique et la chimie.

En travaillant à cette bizarre régénération du christianisme, Servet ne voulut pas attaquer moins vivement que les réformés la religion catholique. Il charge Rome et la papauté de toutes les abominations; il leur reproche d'avoir corrompu le règne du Christ, d'avoir perverti sa lumière, et d'avoir fait de la Divinité elle-même une chimère à trois têtes; *Deum ipsum in tres chimœras convertere* (1). On voit que, si Servet n'eût pas été brûlé par les protestans, il n'eût pas manqué de l'être par les catholiques.

La mort de Servet donna beaucoup de force à Calvin. Il fut constaté que la réforme ne reculait pas devant des exécutions sanglantes; elle avait un *auto-da-fé*. Elle justifiait de sa foi par des actes et ne laissait pas l'église romaine châtier seule les ennemis de Dieu. Ses partisans s'enhardirent et ses adversaires furent réduits au silence. Calvin, se sentant porté par le flot de l'opinion, voulut mettre à son œuvre le dernier sceau; après avoir brûlé Servet, il le réfuta encore une fois, et dans le même ouvrage il soutint qu'il était légitime de mettre à mort les hérétiques. Il donnait une sorte de consultation sur un procès consommé. Servet était un hérétique, et des plus damnables; voilà le point de fait. C'est avec justice que les hérétiques sont punis du dernier supplice, voilà le point de droit. On peut juger si Calvin sut rendre triomphante une argumentation aussi claire et aussi simple. En développant cette thèse, Calvin ne faisait qu'exprimer les principes et les passions de son temps, et il pouvait être sans remords, puisque autour de lui on n'en avait pas. Les sentimens qui semblent les plus naturels disparaissent à certaines époques de la conscience humaine, et il arrive qu'à force de raffinemens dans les idées religieuses ou politiques, l'homme retourne à la barbarie.

Durant les dix dernières années de sa vie, Calvin jouit d'un pouvoir incontesté. Jusqu'alors il avait un peu ressemblé à ces papes du moyen-âge qui se voyaient souvent assaillis par des rébellions domestiques, pendant qu'au dehors leur nom était formidable et révéré. Mais enfin le peuple retira tout appui à ses adversaires; les uns quittèrent volontairement Genève, les autres furent frappés du bannissement ou de la peine capitale. Quand Calvin mourut, la république

(1) *De Circumcisione*, p. 450.

était obéissante et régénérée. Réformer le christianisme et lui donner le gouvernement des sociétés, telle fut la pensée constante de Calvin. Il travaillait chaque jour à cette œuvre avec une énergie que rien ne pouvait distraire ni abattre. Ayant reconnu dès le commencement le doigt de Dieu dans sa vie, il marcha sans fléchir; sa foi était le principe de sa volonté, et cette volonté le soutenait contre les défaillances de la nature physique. On eût dit une flamme brillant dans un vase toujours prêt à se rompre. Ses défauts même concouraient à l'unité et à la puissance de son caractère. Son orgueil le rendait insensible à l'injure et à la calomnie : il avait en outre un merveilleux mépris pour tout ce qui lui résistait, et on n'arrivait à son estime que par une absolue soumission.

Sans avoir l'originalité de l'homme même, l'écrivain chez le réformateur est remarquable. Il ne faut pas demander à la prose française de Calvin l'imagination que Rabelais et Montaigne portent dans la richesse de leurs développemens et dans le choix de leurs mots. Calvin n'a point à s'abandonner à de capricieuses allures; il tend à un but précis et sévère; il enseigne, il réfute, il démontre. La clarté et la chaleur dans la démonstration forment surtout le caractère de son style, qui produit une impression profonde par la grandeur de l'ensemble. Dans les morceaux exclusivement polémiques, la véhémence de Calvin descend jusqu'au cynisme, et les effets sont parfois vulgaires; mais l'*Institution chrétienne* et les *Commentaires* nous offrent un écrivain grave et lumineux qui s'empare vivement de l'esprit du lecteur et le mène avec autorité jusqu'au bout de ses déductions.

Le bibliophile qui nous a annoncé les *Œuvres françaises* de Calvin n'a pas rempli sa promesse. Sans doute, les opuscules qu'il a réunis sous ce titre ont leur valeur historique et littéraire; toutefois, ils ne suffisent pas pour faire connaître et caractériser Calvin comme écrivain français. Parmi ces opuscules, nous trouvons quatre sermons dont la lecture est utile pour initier aux mœurs religieuses de l'époque; mais en eux-mêmes ils sont un bien faible reflet de la pensée du grand théologien. Le bibliophile aurait dû avoir en mémoire ce jugement de Joseph Scaliger qui disait : « J'aime bien mieux les *Commentaires* de Calvin que ses sermons. » Ni le petit traité contre l'astrologie judiciaire, ni l'avertissement au sujet des reliques, ni les deux invectives contre un franciscain et un cordelier, ne peuvent être présentés comme les titres littéraires de Calvin pour figurer parmi nos prosateurs. Le bibliophile dit qu'il espère pouvoir publier

plus tard l'*Institution de la religion chrétienne;* c'était par là qu'il fallait commencer. Il fallait éditer le monument de Calvin, si peu lu de nos jours, il fallait l'éditer avec les variantes des diverses versions françaises et des rapprochemens tirés du texte latin. Il y aurait encore une autre manière de faire une édition choisie des œuvres françaises du réformateur, en adoptant la forme et les divisions d'une *chrestomathie* qui présenterait, sur tous les points essentiels du christianisme et des controverses du XVI[e] siècle, les pensées et les développemens de Calvin.

Revenons au fond des choses. Le premier résultat du calvinisme a été la création morale d'un peuple, d'une cité. Jusqu'à la venue de Calvin, Genève s'était peu distinguée des autres municipalités de la Suisse et de l'Allemagne; par la doctrine et le gouvernement du réformateur, elle contracta une originalité qui la soutient encore. Sans cette régénération qui lui fut imposée avec une dureté nécessaire, elle eût couru le risque, entre la France et l'Allemagne, de n'être guère qu'une ville de passage et de plaisir. Au contraire, sous la discipline du christianisme réformé, elle acquit un génie sévère, plus fort qu'étendu, plus méthodique que fécond, mais qui, par son intelligente exactitude, n'a pas médiocrement servi tantôt la religion, tantôt la science. L'esprit génevois se fit connaître avec ses qualités et ses défauts, et cette petite république occupa dans le monde des idées une place plus considérable que sur la carte de l'Europe.

Le calvinisme n'enferma pas son influence dans les murs de Genève. Le réformateur se souvint du pays où il était né, et les écrivains du XVI[e] siècle nous attestent le mouvement qu'il se donnait pour former en France un parti puissant, une grande église. « Tout ainsi que Luther, dit Pasquier, attira à sa cordelle une bonne partie d'Allemagne, dont il était extrait; ainsi Calvin s'étudia de faire le semblable en nostre France, lieu de sa nativité. Il survesquit long-temps Luther: chose qui lui donna le loisir d'espandre sa nouvelle doctrine au milieu de nous et en plusieurs autres contrées (1). » Ces autres contrées dont parle Pasquier sans les désigner, étaient certaines parties de l'Allemagne, l'Angleterre, l'Écosse, la Hongrie, la Pologne. Calvin y fondait des églises; il s'y rendait présent, pour ainsi dire, par ses prosélytes et par ses lettres. Pour trouver quelque chose qui ressemble à l'activité épistolaire de Calvin, il faut remonter aux plus grands hommes de l'église catholique, à Grégoire I[er], à Innocent III. Des

(1) *Recherches de la France*, liv: VIII, chap. 55.

messagers pleins de zèle et de dévouement portaient partout ses épîtres, qu'on recevait comme celles d'un autre saint Paul.

Maintenant, pour suivre la destinée des idées elles-mêmes, nous trouvons que, si le calvinisme a paru d'abord fortifier le christianisme en le réformant, il a fini par le compromettre. Le premier effet fut grand; Calvin, avec un autre génie, mais non moins de puissance que Luther, faisait reparaître la tradition de saint Paul et de saint Augustin; il offrait aux ames inquiètes et avides une nourriture forte, une ancre de salut. Il ranima incontestablement la foi, mais il n'en propagea pas beaucoup l'empire. Son dogmatisme si dur ne convenait pas au grand nombre : c'était plutôt la doctrine d'une minorité que la vérité pour tous. Les objections s'élevèrent de toutes parts. En poussant, comme il le fit, les opinions chrétiennes à l'extrême, Calvin provoqua le rationalisme. Sans le vouloir, il a travaillé aux progrès de la philosophie.

Il arrive souvent à l'homme d'être le moteur des idées qu'il a le plus combattues. Calvin, par la clarté de son style, par la vivacité de sa logique, avait rendu la théologie plus accessible à tous. Les formules scolastiques avaient disparu; la pensée se produisait nette et frappante. Ainsi, par la forme autant que par le fond, le calvinisme offrait un beau champ aux raisonneurs, qui n'eurent garde de décliner le combat. Au XVII[e] siècle, la réforme fut déchirée par les divisions de ses théologiens. Les églises de Hollande et d'Angleterre virent la doctrine de Calvin, niée hautement par Arminius et son école, qui pouvait s'honorer d'adhérens illustres, Grotius entre autres. Si nous poussons plus avant dans la suite des temps, nous rencontrerons non plus dans la théologie, mais dans la philosophie même, la trace de Calvin. — Il est né à Genève, il a, tout enfant, entendu prêcher l'Évangile, il s'est rendu familier de bonne heure avec les idées religieuses, l'homme qui fut dans son siècle le plus véhément apôtre du déisme. C'est le christianisme si clair et si absolu de Calvin qui l'excita à l'indépendance de la pensée, tout en retenant sur son esprit une secrète et indélébile influence. On s'étonnait beaucoup à Paris, dans le dernier siècle, des contradictions de Jean-Jacques, et de ses indécisions entre la raison et la foi. On ne songeait pas que, calviniste révolté, Rousseau même, après avoir secoué le joug, en avait en quelques endroits gardé l'empreinte.

Le calvinisme a suscité le jansénisme, et par là il a servi indirectement sa philosophie. Le jansénisme, dont désormais l'histoire ne sera plus obscure, grace aux ingénieux travaux de M. Sainte-Beuve,

reproduisait au sein de la théologie catholique les opinions fondamentales de Calvin sur la grace et la justification par la foi. La théologie catholique, qui a toujours su, par de sages tempéramens, se préserver des excès de la logique, repoussa vivement la doctrine de Jansénius, de Saint-Cyran, et la persécuta comme une hérésie. Le jansénisme dut songer à se défendre. C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des contradictions humaines. Cette doctrine qui avait débuté avec l'intention sincère de régénérer, de sauver la religion, lui porte les plus furieux coups. Ces solitaires, qu'on croyait abîmés dans les profondeurs de la grace, tirent le glaive d'une polémique acérée, et le mettent aux mains d'un jeune homme qui se révèle en un jour comme le Cid de Corneille. Vous qui êtes jeune, vous devriez faire quelque chose, dit Arnauld à Pascal (1). Effectivement Pascal fit quelque chose, il écrivit les *Provinciales*, et le démon de l'ironie fut déchaîné contre les choses saintes. Les jésuites reçoivent en apparence tous les coups, mais la religion est frappée avec eux. Pascal a préparé les voies; Voltaire peut venir. Et voilà où aboutit une entreprise où l'on se proposait le triomphe de la foi!

Entre la religion catholique et la philosophie, le calvinisme se trouve réduit aujourd'hui à une impuissance stationnaire. Comment en serait-il autrement? Il ne satisfait aucun des besoins indestructibles qui sont dans l'humanité la cause nécessaire de la religion et de la philosophie. L'humanité demande à la religion, avec l'enseignement de la vérité, les symboles et les magnificences du culte, les émotions de la poésie et de l'art; il lui demande aussi pour l'homme un appui constant par l'intervention assidue d'un ministère efficace, pour la société des inspirations de dévouement et de charité, des vues hautes, et des principes certains d'ordre et de hiérarchie. Or, le calvinisme a détruit le culte; il proscrit l'art, il ignore la poésie; il refuse aussi de consoler l'homme par une parole douce et puissante, qui ait le don de lier et de délier; enfin, il est sans influence sur la société même, en dépit de l'ambition de son fondateur. L'homme s'adresse à la philosophie pour qu'elle lui livre la connaissance de lui-même et l'instruise de la raison des choses. La première condition de cette étude est la liberté, et le calvinisme la refuse à l'homme, en le déclarant incapable de s'élever seul à l'intelligence de la vérité. Au XVIe siècle, la réforme de Luther et de Calvin sut imprimer à l'esprit de l'homme et aux sociétés une impulsion salutaire; elle ranima le sen-

(1) *Port-Royal*, t. II, p. 537.

timent religieux et donna l'éveil à la raison. Aujourd'hui elle est dépassée par son œuvre même. Elle languit, pendant que la religion catholique et la philosophie se développent. Aussi les ames ardentes et les esprits vigoureux qui se font remarquer dans les rangs du protestantisme inclinent vers l'église catholique, ou se vouent ouvertement à la défense de la philosophie. La situation intermédiaire que prirent, il y a deux siècles, avec tant d'audace et d'originalité, les deux docteurs de Wittemberg et de Genève, ne suffit plus de nos jours à ceux qu'enflamme l'amour de la foi et de la science. La religion catholique se présente aujourd'hui sur le premier plan, avec la majesté de ses traditions, la force de sa hiérarchie, avec la grandeur et les attraits de son culte. Cependant l'esprit philosophique circule partout : il jouit, pour élever ses théories, d'une indépendance absolue, et il exerce une grande autorité sur la marche des sociétés et des gouvernemens. Entre ces deux puissances, il y aura plus tard de grands et solennels débats; mais le moment n'est pas venu. Des deux côtés, les hommes les plus sérieux et les plus sincères sont convaincus que la religion et la philosophie doivent travailler en présence l'une de l'autre, sans chercher des luttes inutiles et prématurées. Personne ne sera tenté sans doute de prendre le bruit qu'ont fait, ces derniers temps, quelques esprits brouillons et légers pour le signal d'une de ces grandes polémiques que Leibnitz considérait comme une des conditions des progrès de la science.

LERMINIER.

DU ROMAN

ET DE SES SOURCES

DANS L'EUROPE MODERNE.

I. — HUGO DE TRIMBERG.

Le *roman* est le vrai fruit des temps modernes. On retrouve chez nos plus brillans comme chez nos plus sérieux écrivains ce même art délicat de comprendre, de pénétrer et de reproduire les passions, les mœurs, et les caractères; il appartient à la fois aux ascètes et aux satiriques modernes, à saint François de Sales et à Nicole, à Shakspeare et à l'abbé Prévost. Le roman est chrétien.

Non-seulement il est chrétien, mais il est septentrional. La gloire du roman appartient au nord de l'Europe. C'est là seulement que l'analyse des caractères et l'examen détaillé des individus ont constitué une vaste et fine littérature à la tête de laquelle brillent des noms exclusivement septentrionaux. L'Allemagne seule emploie le mot *charakteristik* dans un sens impossible à méconnaître, et qui forme une classification critique. En Angleterre, *to be a character* indique une individualité prononcée, distincte, isolée. En Italie, en Espagne, rien de tel. Le Midi, père du symbole, ne produit que des types. La *commedia dell' arte*, essentiellement italienne, vous offre

ses masques, qui sont la réduction de l'humanité à de certains types généraux. Arlequin n'est pas un homme, c'est le dieu symbolique de la malice, de l'étourderie et de la gaieté. Cassandre exprime la décrépitude; Truffaldin, l'avarice; le capitan Spavento, la forfanterie. C'est la même synthèse qui, chez les anciens fils du Midi, créait Dave, le représentant de la servitude intrigante, et Gnathon, le symbole du parasitisme. Le Midi tout entier est fidèle à cette tradition. Le beau roman de Cervantes est-il autre chose? Ses pages, étincelantes de verve et de raison, offrent-elles ces diversités de caractères qui constituent le fond commun du roman septentrional? Non. Y trouve-t-on cet emploi de l'analyse septentrionale qui, de nos jours, se tourne en abus? Non. Là règnent encore deux êtres symboliques : Sancho, *le corps* qui se ménage, et Don Quichotte, *l'ame* qui court à son héroïque danger.

La même trace éclate dans toute la littérature espagnole et italienne. Elle ne moralise point par des exemples individuels, mais par des axiomes généraux. Elle ne peint jamais des individus isolés, mais des êtres qui représentent des espèces. Dans les drames de Calderon, quel est le père qui ne ressemble pas à tous les pères, le *viejo* (vieux) qui ne ressemble pas à tous les vieux, le *galan* (amoureux) qui n'est pas jeté dans le moule de tous les amoureux, la *dama* qui s'écarte de son rôle de dame? Le théâtre espagnol a cherché la variété dans les chances de la fortune et de la passion (*lances de fortuna e de amor*), non dans les diversités des caractères. Ouvrez Shakspeare, au contraire; vous y trouverez plus de trente variétés de la vieillesse; le vieux Lear, sublime, tendre et fou; le vieux Polonius, sage, axiomatique et stupide; le vieux Holoferne, pédant, concis et moquable; le vieux Capulet, ardent, altier et querelleur; ainsi de suite jusqu'au bout du monde des vieillards, monde inépuisable comme le sont les combinaisons des caractères et des idées. Au Midi, rien de tel. Si Dante s'avise de représenter ses contemporains sous leurs plus hideuses couleurs, il les groupe par classes de vices dans ses *Malebolge*, compartimens symboliques. Jamais les peuples du Nord ne se sont accommodés des types généraux; jamais ceux du Midi n'ont accepté la finesse subtile de l'analyse détaillée. Le roman de Richardson et de Sterne a vainement passé du Nord au Midi; sous cet ardent soleil, il n'a rien produit de complet : les masques italiens, souvent transférés dans le Nord, ne s'y sont jamais acclimatés.

Pourquoi cette manière spéciale de considérer l'humanité appartient-elle aux modernes et aux gens du Nord? Pourquoi les anciens

n'ont-ils rien à opposer à Richardson et à Fielding? D'où vient que les races du Midi ont produit le roman d'aventures, qui n'est qu'une épopée abaissée, et non le *roman d'observation*, le *roman de mœurs*, propriété particulière du monde septentrional et chrétien? Cela est curieux à pénétrer. Le problème est important.

En quoi le roman moderne se détache-t-il des œuvres de l'antiquité? Narration, invention, pathétique, merveilleux, vous trouvez ces élémens chez Eschyle ou chez Homère. Comment donc Fielding ou De Foë diffèrent-ils des anciens? En un seul point; par l'attention et le respect accordés à chaque homme, à chaque caractère, à toute condition, à toute douleur, quelles que soient leur obscurité ou leur modestie; par l'analyse, et l'analyse calme; par le génie de l'observation impitoyable : — ces élémens viennent du Nord.

Encore n'ont-ils apparu dans le Nord que tardivement et à une époque postérieure à l'ère des troubadours, de la chevalerie et de la foi. L'analyse éclot toujours la dernière. Sous les empereurs souabes, le germe de l'examen septentrional est étouffé par l'amour et la poésie. Le sombre Barberousse, le terrible Cœur-de-Lion chantent des *sirventes;* la harpe amoureuse et dévote résonne sous les doigts puissans qui tiennent le sceptre et brandissent l'épée. Cette aurore intellectuelle couvre les champs de sa rosée poétique; tout est mélodieux et doux, transparent et embaumé. Empereurs, prélats, ouvriers, écoliers, femmes, bourgeoises, religieuses, chevaliers et écuyers, tous chantent leur amour, leur confiance en Dieu, leur dévotion passionnée, leur dévouement à leur dame; dans le concert universel, on ne distingue ni l'aigre sifflet de l'ironie, ni la voix sèche et froide de l'examen rigoureux. Sous cette influence, la Germanie, transformée ou plutôt livrée tout entière à l'enthousiasme lyrique et métaphysique, n'avait pas encore creusé sa veine la plus profonde, la plus secrète, la plus puissante, la veine de l'analyse et de la critique.

A peine, au XIIIe siècle, les troubadours de Provence et les *minnesingers* de Souabe ont-ils cessé leurs chants d'enthousiasme et d'amour, il se fait, en Allemagne et dans toute l'Europe, une révulsion singulière contre l'enthousiasme; on cesse alors d'être poétique, on devient didactique. L'Italie déterre les vieux modèles grecs et les embrasse avec une ardeur savante; l'Espagne se laisse endoctriner par l'Italie; la France bégaie ses premiers essais classiques. La chevalerie commence à décroître et à pâlir; bientôt s'effacent au loin la pompe et la mélodie qui l'avaient brillamment escortée.

L'imagination et l'esprit d'aventures reploient leurs ailes; les nations d'Europe s'acheminent vers un plus rude et plus douloureux pèlerinage. On se met à étudier avec soin la vie pratique, et pour la première fois on comprend que savoir est puissance, et que puissance ne se compose pas seulement de poésie. Du XIVe au XVe siècle, tout marche dans cette voie; les délices de l'invention poétique, l'ingénuité de l'art primitif font place au génie de l'observation, qui se cherche et se tâte. On veut comprendre, connaître et approfondir. Dante lui-même est didactique. Pétrarque scande des vers latins et dédaigne sa gloire italienne. Boccace professe plus d'estime pour son érudition acquise que pour la naïveté de son talent. Après Dante et Pétrarque, la voix de la poésie s'éteint peu à peu, et l'observation des mœurs éclot en Allemagne.

Vers le commencement du XIVe siècle, vous pouvez découvrir en Franconie, dans un petit village obscur des bords de la Saale, la première apparition de cette analyse de l'homme, de cette minutieuse et fine appréciation qui n'appartient ni aux méridionaux, ni aux anciennes littératures, et que notre époque, féconde en mots barbares, a barbarement appelée l'*individualisation*. A travers cette longue perspective de cinq siècles, si le coup d'œil plonge jusqu'au petit village de Thurstadt, il rencontrera un certain maître d'école, nommé Hugo de Trimberg, assis devant son pupitre du XIVe siècle, endoctrinant de petits enfans rebelles, au coin d'un feu modeste et d'une table frugale. Cet Hugo mérite d'être salué de loin, comme le bisaïeul d'Addison, de Sterne et de Swift.

C'est une curieuse et antique figure que celle de Hugo; — un poète comme Swift, sans poésie; un pédagogue qui fait la leçon aux hommes, et donne de bons points à ceux-ci et des férules à ceux-là; un maître de classes qui a pour verge d'assez mauvais vers, contenant d'assez bonnes plaisanteries; un industrieux collecteur de livres dans un temps où les livres étaient rares et précieux : « Je suis possesseur, dit-il, d'une bibliothèque de deux cents volumes, dont douze écrits par moi-même, cinq en latin, sept en allemand. Je me nomme Hugo de Trimberg, et j'ai été quarante ans maître d'école à Thurstadt, près Babenberg (Bamberg). Mon livre a été fini treize cents années après la naissance du Christ, etc. » Son allemand est d'ailleurs trop naïf pour que nous ne le citions pas textuellement :

Der dies buch gedichtet hat,
Der pflag der schulen zu Thürstat.
Vierzig jar for Babenberg

Und hiess Hugo von Trymberg.
Es ward follenbracht, das ist wahr,
Da tausend und dreyhundert jar
Nach Christus geburt vergangen wahren,
Drithalbs jar gleich vor der jahren
Da die Juden in Franken wurden erschlagen.
Bey der zeit und in den tagen,
Da bischoff Leupolt bischoff was
Zu Babenberg.

Ces douze beaux ouvrages composés par

Maître Hugo de Trimberg
Demeurant près de Babenberg,

ont laissé peu de traces. Les noms de trois seulement sont venus jusqu'à nous; ils rappellent singulièrement *le Spectateur*, *le Flaneur*, *le Babillard*, et tous ces recueils d'observations et d'essais qui forment une partie considérable de la littérature du XVIIe siècle : *Der Sammler* (*le Collecteur*), et *der Renner* (*le Coureur*, ou plutôt *le Messager*), sont sortis de cette vieille plume oubliée. Nous ne possédons que le *Renner*. Comme Addison, comme Samuel Johnson, comme Steele, le bon maître d'école, perché au sommet de son observatoire, qu'il appelle *sedes exploratoria*, jette un vaste coup d'œil sur le monde entier. C'est un bonhomme malin, la plus dangereuse espèce des hommes bons et des hommes malins. Il a le style ferme et sec, le cœur joyeux, l'esprit pénétrant, l'analyse patiente, l'observation sévère. Il voit et il pardonne, ce qui est le propre des observateurs. Son livre, au surplus, imprimé très inexactement, en 1549, à Franfort-sur-le-Mein, et mêlé de corrections modernes, est d'une rareté excessive. On s'étonne, en le parcourant, de l'analogie qui se trouve entre cette œuvre décrépite et les essais du *Rambler*, du *Tatler*, du *Spectator*, de l'*Idler*, du *Citizen of the world*, livres qui ont fait les délices de nos grand' mères. Hugo de Trimberg, en véritable homme du Nord, ne prétend pas à la synthèse, et ne crée pas un seul type. Il divise, subdivise et analyse. Toute l'humanité, pour lui, est dans les individus.

Il traite successivement des jeunes filles, *meyden*, qui, de son temps et en Allemagne, ont, dit-il, « la chevelure longue et l'esprit court, » des maîtres, des pages, des prêtres, des moines, des jeunes femmes qui épousent des vieillards. Il court à travers les diverses subdivisions de ces caractères assez rapidement, assez lestement, d'une

façon pimpante et sévère, avec un petit sourire doux et sardonique. « Allez, mon beau petit livre, dit-il à la fin, vous serez le *vade mecum du genre humain.* » Et il ne s'est pas beaucoup trompé. Le maître d'école du XIII[e] siècle a eu l'honneur d'ouvrir cette route de l'observation spéciale, attentive, minutieuse, détaillée, dont la trace se retrouvera plus tard dans l'épopée satirique et européenne, intitulée *le Renard*, et dans la *Nef des Fols* de Sébastien Brandt. Toutes les nations septentrionales d'Europe ont été, depuis Hugo, bien plus avant dans cette voie. Hugo est l'initiateur.

Point d'imagination, de coloris, d'éclat, de grandeur, de personnification chez Hugo; ce patriarche de l'observation de détail et du roman de mœurs est fin et sérieux, minutieux et sec, comme Holbein et comme Smollett. Ne demandez au bonhomme ni galanterie ni élégance; il traite les hommes, les femmes et les filles, comme un naturaliste traite ses insectes. Dans sa bonne humeur inexorable, il pique avec son épingle noire et classe avec une minutieuse régularité chaque spécimen qui s'offre à lui, n'épargnant pas ce qu'il y a au monde de plus gracieux et de plus doux.

« Mes jeunes filles, dit-il quelque part, vous avez les cheveux bien longs et la judiciaire bien courte..... La route qui va de vos yeux à votre cœur est facile, et, sur cette route périlleuse, Dieu sait que de pensées dangereuses cheminent par bataillons !... »

Kortzyn mut und lange haar
Han die meyde sunderbar,
Dy zu yren jahren kommen synt;
Dy wal machen yn daz hertze blynt
Dy auchgn wysen yn den weg
Von den auchgn get eyn steg
Tzu dem hertzen nit gar lang;
Uff deme stege ift vyl manning gedang,
Wen sy woln nemen oder nit.

Le bonhomme continue ainsi, se murmurant à lui-même une sorte de mélopée monotone d'observations satiriques sur cette grande et éternelle aventure du mariage, et sur les divers caractères qui s'embarquent pour ses terres inconnues. De temps en temps il rencontre quelques bons traits comiques, par exemple celui-ci :

Moralisons comme de bons apôtres;
Pas de pitié pour les péchés des autres;
C'est pain bénit de blâmer son prochain.

La tâche est bonne, amusante et facile,
Elle distrait et soulage la bile.....
A nos péchés nous penserons demain.

Voilà donc la carrière de l'observation ouverte par Hugo de Trimberg. Après lui, mille autres, sermonnaires, poètes, prosateurs, le suivent et se précipitent; mais, chose étrange, le Nord seul fournit ces observateurs. Pétrarque chante, Boccace raconte. L'observation proprement dite, l'homme considéré comme étude, ne leur appartiennent pas. L'Angleterre, au contraire, débute comme l'Allemagne, et le premier pas de la Grande-Bretagne dans cette carrière est vigoureux et puissant. Chaucer paraît.

Chaucer emprunte aux Italiens la matière de ses récits. Mais en quoi diffère-t-il d'eux? Quel caractère le rapproche des poètes originaux du Nord? Le génie de l'observation. Chaucer marque de traits indélébiles les professions et les diverses humeurs de son temps. Il y a bien plus d'art et de finesse chez lui que chez Hugo; l'essai de la Grande-Bretagne dans un genre qui devait faire sa gloire, est un coup de maître. Depuis le roman-conte de Chaucer jusqu'au roman-chronique de Walter Scott, l'Angleterre ne cessera pas d'exploiter cette mine féconde : la connaissance et l'examen de l'homme, non comme espèce et genre, non comme type et symbole, non comme entrant dans une synthèse, mais comme objet d'analyse, comme individu, souvent vicieux dans la vertu ou vertueux dans le vice, offrant les combinaisons et les nuances infinies du sort, du caractère, de l'âge, de l'humeur, de l'époque, de la circonstance et de la passion; monde nouveau en littérature.

II. — LE ROMAN DU RENARD.

En fait d'observation et d'étude de mœurs, l'Allemagne, on vient de le voir, avait la priorité. Non-seulement Hugo de Trimberg lui appartenait, mais elle possédait et admirait depuis long-temps une épopée d'observation comique, tout empreinte de l'analyse individuelle, propre au christianisme septentrional. Si la France du nord lui dispute le poème du *Renard*, il est certain que le nord allemand a seul adopté et consacré cette *épopée comique*, populaire encore aujourd'hui dans la Germanie, et embrassant dans sa vaste enceinte, sous la forme d'animaux divers, tous les caractères et toutes les conditions. D'où vient cette fable? On n'en sait rien. Elle est si profondément germanique, que l'on en trouve des traces jus-

qu'au fond du XIe et du IXe siècle; elle est si complètement européenne, que chaque peuple du Nord se l'est appropriée. L'édition anglaise de Caxton traduite du hollandais (1481), — l'édition hollandaise de Delft (1484), — la version saxonne de Lubeck (1498), — l'imitation française de Jacquemars Gielée, composée en français wallon, vers 1290, ne sont point semblables, mais seulement analogues à plusieurs égards. Dans tout le Nord, la fortune de ce conte a été immense. On en rencontre des versions diverses, composées en bas allemand, haut allemand, danois, suédois, anglais; partout ce ne sont que continuations, plagiats, imitations; ce livre a eu tous les honneurs. Fleuve dont la source jaillit au loin du fond de cavernes ténébreuses et inconnues, et qui a reçu les eaux de mille régions diverses, ce n'est plus un livre; c'est un monde, c'est la vie. C'est le grossier prototype de Shakspeare et de Richardson. Long-temps la Germanie l'a regardé comme son livre de chevet. Les professeurs l'ont commenté; les courtisans l'ont cité; les princesses l'ont lu à leur toilette; les artisans l'ont sali et usé. Pourquoi?

C'est que ce rude et piquant ouvrage, œuvre de cent mains et qui n'est l'œuvre de personne, émanait spontanément du fond même du nouveau caractère européen, du génie septentrional. Ce n'était, je le répète, le fils de personne ni d'aucun temps, mais de tout le monde et de tous les temps; ajoutons de tout le monde *germain* et de tous les temps *germains*. Au XIXe siècle, Goethe l'a retravaillé et s'est fait lire, tant il restait encore de goût et de penchant pour ce genre et cet ouvrage. Qu'est-ce donc que ce livre? L'analyse de la vie humaine, tracée avec une joviale, rustique et chaude sagacité. C'est le monde en mascarade, avec des moines-loups, des intendans-renards, des coqs-guerroyans, et mille réalités tristes sous de comiques masques. Le contraste des diversités humaines, finement et profondément marquées, est le caractère spécial du livre. Au-dessus de toutes ces variétés, et triomphant d'elles, plane la Ruse, maîtresse unique, suzeraine du monde. C'est ce que vous dit l'auteur lui-même dans son épigraphe :

Ut vulpis adulatio
Dans mon livre fait son affaire,
Sic hominis et ratio
Ressemble au renard sur la terre (1).

(1) Ut vulpis adulatio
Nu in de werdle blikket,
Sic hominis et ratio
Gelyk dem Fos syk shikket.

La *comédie à cent acteurs divers* dont parle La Fontaine se trouve donc ébauchée dans *le Roman du Renard;* ce monde des nuances et des caractères, monde qui n'est autre que le roman moderne, y est esquissé pour la première fois. Si *le Renard*, sans auteur, sans père, *sine prole creatus*, a pénétré dans tout le Nord, en Angleterre, en Flandre, en Hollande, en Suède, en Danemark, il n'a pu entamer ni l'Italie ni l'Espagne; il a fallu deux siècles pour que Casti, dans ses *Animaux parlans*, lui empruntât quelque chose. En France, il eut assez de succès, sans y devenir aussi intimement populaire que dans les contrées saxonnes.

Imparfait, grossier, naïf, mais fort, mais plein d'une vérité ironique, ce livre est fertile en ombres grotesques, qui dessinent par des silhouettes piquantes les réalités de la vie. Sa majesté Lion, tenant cour plénière, reçoit les plaintes de Hintze le chat, de Lampe le lièvre, d'Isegrim le loup, de Chanteclair le coq, plus ou moins victimes de dom Renard, maître fripon qui les a tous lésés. Le chef des gardes, l'ours Bruin, est chargé d'amener le coupable. Mais Bruin est gourmand; dom Renard l'engage dans une expédition de picorée qui doit lui rapporter une récolte d'excellent miel; dom Bruin introduit bénévolement sa stupide tête dans le tronc fendu où le miel est déposé; puis, saisi comme dans un écrou par les deux portions de ce tronc qui se referme, l'imbécile ne gagne rien qu'une bastonnade miraculeuse et un jeûne complet. Tel est le premier fait d'armes du diplomate Renard. Mais son éloquence, ses ressources, sa finesse, sa dextérité, le superbe sang-froid avec lequel il exploite tous les caractères et tous les vices, le placent à côté de Panurge, de Figaro et de Gil Blas. Il se tire de tout. Il est politique, dévot, poète, économiste, industriel, statisticien. Il a des trésors cachés qu'il promet à sa majesté lionne, mais qu'il n'obtiendra de la grace de Dieu que si l'on consent à lui donner pour souliers un peu de la peau de ses ennemis. On les lui accorde, et avec ces souliers il va en pèlerinage jusqu'à Rome, où on le fait cardinal. Il prie, il ment, il ruse, il fait l'usure, il pérore, il discute, il ravit d'enthousiasme les peuples qui l'écoutent. Il a des procédés pour tous les succès et des expédiens pour tous les cas. Le roi, émerveillé, lui remet la charge entière des affaires de l'état, et l'auteur finit ainsi son épopée :

Mon livre, écrit en style clair,
Messieurs, ne se vend pas fort cher.
On y voit comme en une glace
Le monde et tout ce qui s'y passe.

Achetez-le, je prierai Dieu
Qu'il vous mette en sa gloire. Adieu!

Il a raison. C'est un vrai miroir que son livre, un peu rude et grossier, mais fidèle, un miroir chrétien et ascétique, représentant la vie terrestre comme livrée à la domination de la ruse, et exilant dans le ciel le triomphe de la vertu. « Rien n'est plus pénétrant, bien que rien ne soit moins satirique, dit quelque part M. Sainte-Beuve, que le génie chrétien. » Non-seulement le roman est chrétien, mais il est septentrional. *Le Renard* a deux caractères singuliers et contradictoires : chrétien et septentrional, il porte des traces nombreuses de paganisme antérieur. On y voit percer une vive haine contre les prêtres et les moines. L'ancien et le nouveau génie se trouvent confondus dans cette béatification terrestre de la ruse; bible séculière, *vade mecum* du moyen-âge septentrional, comme le livre de Brandt devint, au commencement du XVI[e] siècle, la grande propriété de l'Europe, comme au XV[e] *le Roman de la Rose* a été le manuel de la France.

L'auteur de ce livre? C'est un mystère. Homère est moins problématique. Il semble que les masses soient les véritables mères de certaines œuvres. Un nommé Hinrek von Alkmer prétend, dans sa préface, avoir traduit le poème du wallon en bas-allemand. Mais est-ce un homme réel? Les savans ne le pensent pas. Il parlent d'un certain Nicholas Baumann, professeur à Rostock, et qui aurait représenté dans une allégorie satirique la cour de Juliers, d'où il avait été banni; puis il se serait donné le nom de Henry d'Alkmer. Baumann n'a pas l'air plus réel que Henry. Plus on s'enfonce dans les ténèbres du moyen-âge, plus on s'étonne de revoir toujours ce Renard inévitable. Au XIV[e] siècle, Philippe-le-Bel le fait pourtraire en tapisserie. Aux temps carlovingiens, il y a déjà trace de lui. Vous diriez qu'une pluie tombée du ciel fait germer de toutes parts cette allégorie transparente, vaste analyse de l'humanité, qui devient bientôt universelle comme la Bible, comme Cervantes, comme Robinson, comme l'Imitation. Lorsque l'époque didactique, succédant à l'époque lyrique, toucha son apogée, *le Renard* devint l'Iliade et l'Odyssée de ce temps; on y puisa des exemples, des allusions, des citations, des apologues; on le sculpta dans les églises, on le peignit sur les vitraux. Il s'en fit, dès les premiers momens de l'imprimerie, vingt éditions; il eut l'honneur d'être traduit en latin par ce pauvre Hartmann Schopper, dont la rude destinée et le style cicéronien méritent un souvenir (1). —

(1) *Opus poeticum de admirabili fallaciâ Vulpeculæ Reineckes*, etc.

« Quand j'eus commencé ma traduction, dit-il, on me fit prisonnier à Fribourg, dans le duché de Bade, et l'on me conduisit à Vienne chargé de fers. Là je tombai malade. Comme on ne voulait pas d'un aussi misérable soldat, on me jeta sur le pavé, sans lit, sans drap, sans pain. Je trouvai asile dans un tonneau où je m'endormis; mais en m'éveillant je trouvai que mon sabre et mon manteau m'avaient été volés. Heureusement tous les hommes ne sont pas des loups. Maître Josias Hufnagel, qui ne me connaissait que par mes écrits, me reçut sous son toit, et je pus, à demi guéri, me traîner jusqu'à ma ville natale. » La consécration latine donnée au *Renard* par le bon Schopper popularisa ce poème parmi les savans; puis, manufacturé de toutes façons, il alla se perdre dans le domaine de ces bons petits livres du peuple, qui exercent tant d'influence et dont on parle si peu.

Le Renard n'est pas un chef-d'œuvre; mais l'histoire littéraire serait incomplète si elle ne s'occupait que des chefs-d'œuvre. Certains livres d'époque possèdent une vitalité singulière et tout-à-fait distincte de leur mérite intrinsèque. Tel est *le Renard*. Une foule de productions secondaires fraient toujours la route aux chefs-d'œuvre, qui en sont le dernier mot. Les chefs-d'œuvre n'appartiennent jamais à un seul génie. Ils naissent lentement; fils des siècles, créés par les races, plutôt que par l'homme, ils achèvent les civilisations et les résument.

Ni Hugo de Trimberg, ni ces rédacteurs divers et successifs qui, dans le roman du *Renard*, ont écrit le panégyrique de l'habileté ne sont des génies complets; mais ce sont des talens féconds pour l'avenir et maîtres d'une vaste école. Il y a de l'avenir et une fécondité extrême dans leurs livres. Nous admirons quelquefois cette fécondité du monde physique, qui ne laisse pas une parcelle de la matière sans vie et sans puissance; nous admirons cette énergie de reproduction infinie, triomphant sans cesse du monstre béant de la mort. Si l'on examine au microscope solaire le cuir tanné d'une momie, quelque prêtre d'Égypte contemporain du roi Sésostris, on reconnaît avec stupeur que toutes les particules élémentaires de cette peau séculaire vivent encore, représentées par des animalcules qui se meuvent dans leur petitesse infinie. Ce n'est donc pas la mort qui effraie, c'est la vie. L'immortalité de la pensée et sa force impérissable constituent un phénomène analogue, mais plus élevé.

A peine ce mode analytique de voir le monde s'est-il éveillé, à peine le génie germanique trouve-t-il une voix, à peine sa langue est-elle déliée, que les écrivains du Nord se plaisent tous à compter

et à mesurer chaque homme, à examiner sa valeur, à peser son caractère, à le soumettre au scalpel. On ne veut plus d'espèces; on ne reconnaît que des individus. Sans doute les esprits superficiels nieront cette singulière et antique tendance de la littérature septentrionale; elle n'en est pas moins éclatante aux yeux de qui sait voir dans la profondeur et mesurer ce qui est vaste. La profondeur n'exclut point la vérité, ni l'étendue, la précision.

III. — LE VAISSEAU DES FOUS. — SÉBASTIEN BRANDT. — ALEXANDRE BARKLAY.

Ce roman du *Renard*, étude de caractères analysés avec une vivacité sagace, avec une rustique et brutale finesse, avec une causticité sévère et moqueuse, défraya l'espace entier qui sépare le XIIIe siècle du XVIe. Le Nord vivait encore sur ce livre bizarre, inconnu d'ailleurs des gens du Midi, lorsque, vers la fin du XVe siècle, un savant et grave jurisconsulte de Strasbourg, nommé Sébastien Brandt, s'avisa de poursuivre cette voie de l'observation des mœurs.

Rien n'était alors plus rare qu'un livre allemand, si ce n'est un livre allemand original. Brandt, comme l'auteur du *Renard*, comme l'auteur du *Renner*, écrivit, sur toutes les folies de son temps, un livre en vers allemands, qui frappaient tous les états, toutes les situations et tous les âges. Ce livre fut accompagné de gravures sur bois curieuses et énergiques, vraies caricatures de l'époque. Ce qui distingue cette nouvelle expérience, ce qui la détache du *Coureur* et du *Renard*, c'est que notre Alsacien a pour ainsi dire armorié son œuvre du grand symbole du moyen-âge. Tous les personnages qu'il jette en scène sont des fous : il les coiffe du bonnet à deux cornes et les arme de la marotte à grelots. Selon lui, les variétés de la vie humaine ne sont que folie. Mettant à contribution son invention et son esprit, il frète un beau navire qu'il appelle *Narrenschiff* (le vaisseau des fous), et sur le pont duquel il entasse ses passagers, les fous, les hommes, ses amis, le monde, les caractères.

Tout cela n'est pas mal; et si le vaisseau avait navigué, si les mœurs et les habitudes des divers fous s'étaient révélées, s'ils avaient joué chacun son rôle jusqu'au naufrage, on eût applaudi une telle invention. Mais certains esprits n'ont de force que pour l'ébauche. Notre ami Sébastien se contenta d'indiquer rudement ce qu'il n'avait pas la puissance de terminer. Il moralisa, disserta, fut pédant et entassa le lieu-commun; ce qui n'empêcha pas l'Europe du Nord d'adopter son vaisseau. L'Europe du Nord ne fut point imitée

par l'Europe du Midi; ce fait bizarre en dit plus qu'une théorie. On répond aux théories; que répondre au fait?

Brandt, si grossier qu'il fût, méritait l'honneur d'être traduit, commenté, cité même par Érasme. Son ébauche est digne d'attention. Une main habile et délicate ferait encore aujourd'hui quelque chose de ce vaisseau fantastique que le juriste de Strasbourg créa dans sa gaieté. Imaginez une mer des fous, grand chemin orageux, qui doit les conduire au bonheur; les vagues bleues et phosphorescentes offrant dans leurs sillons lumineux tout ce que les fous espèrent: des montagnes d'or brillant aux yeux des avares, des flots de liqueurs enivrantes promises aux sensuels, des syrènes belles comme le jour aux voluptueux. La carène se balance sur ces vagues folles. Elle est construite par des fous, et comme des fous doivent construire; la proue occupe la place de la poupe, et le gouvernail est renversé. On a mis le capitaine à fond de cale, et le cuisinier sur le grand mât. N'est-ce pas un texte digne de Swift que cette description de l'équipage fou, de la carène folle, et de l'anarchie des passagers? Rien n'empêcherait le rénovateur de cette fable antique, de placer sur le pont et dans les vergues les plus charmans ridicules de ce temps-ci : le génie méconnu, l'ame incomprise, la femme libre, le créateur des religions, et ceux qui sont *dieux, demi-dieux* ou *quarts de dieux*. Cette cargaison de folies diverses aurait assurément piqué l'imagination moqueuse de Swift, de Sterne ou de Voltaire; ces hommes d'un esprit rare et subtil en eussent fait une œuvre charmante. Brandt n'a pas osé ou n'a pas pu; il est retombé de tout son poids dans la moralité vulgaire, laissant à ses continuateurs le soin de cultiver le champ de l'observation moderne.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que l'enfant du Nord se prétend l'élève et l'imitateur du génie méridional. Au commencement du même siècle, un de ces hommes qui escamotent le succès et qui croient avoir dérobé la gloire, Jean-Baptiste Spagnuoli, né à Mantoue, et que ses compatriotes crurent plus grand que Virgile, avait essayé l'analyse des vices humains, mais selon la mode italienne et méridionale. Ses vers, qui ne sont que des sermons diffus, jouirent d'une vogue extraordinaire. Au lieu d'individualiser des portraits, il les divise en types et en symboles; *Gastrimargia, Philargyria*. Spagnuoli les allégorise, les costume, les peint en détail, comme autant de divinités païennes; c'est un olympe sorti du cerveau d'un casuiste, et où chaque péché tient lieu d'une idole. Ce Spagnuoli, espèce d'Ovide manqué, qui avait de l'imagination et de la facilité

comme Marini, et qui excellait dans les descriptions comme tous les demi-poètes, eut l'honneur d'une grande édition avec commentaires, les commentaires absorbant le texte et le débordant. L'un de ces commentateurs fut notre ami Sébastien Brandt, le Strasbourgeois, homme savant. Page 25 du volume IIe, on lit ces mots naïfs : — *Hélas! ici s'arrête le commentaire du grammairien Murrhon, suspendu par la mort fatale, ici commence le travail de l'honorable Sébastien Brandt.* — On commentait Spagnuoli comme on a commenté Ronsard : il y avait si peu de goût au Nord et tant de dépravation au Midi, que l'Europe estimait comparable aux idylles charmantes de Virgile et répétait à l'envi le grossier début de la première éclogue du Mantouan :

> Fauste, precor, gelidâ quando pecus omne sub umbrâ
> *Ruminat!*

Ruminat! Ce mot seul accuse le siècle. Cependant le piquant Érasme et le savant Béroalde admiraient encore le Mantouan. Shakspeare le premier osa se moquer de lui; il le fait louer ridiculement, par le pédant ridicule Holoferne, dans *Love's labour lost.* Élevé à cette école du sermonnaire italien, Brandt crut imiter ses prédications morales et ses beaux symboles; mais le génie de son pays l'entraîna, il fit autrement et mieux. Il fut rude, grossier, bizarre, mais original. Rien de plus amusant que de voir cette poésie allemande couvée par une mère italienne, rester allemande en dépit de la couveuse, l'allégorie du Mantouan devenir individualité chez le Strasbourgeois.

Il est vrai que cette individualité est un peu vague encore. Elle moralise avant tout. Chez Barklay, le traducteur anglais, la sève de la vie réelle et de l'observation positive se révèle mieux. Brandt a inspiré Rabelais, qui transforme cette moralité commune en vive et philosophique ironie. Barklay le traduit, en faisant du lieu-commun une observation spéciale et énergique.

L'Europe était émue. Les couronnes pleuvaient sur Brandt, qui ne manquait pas d'esprit et surtout d'humeur. L'abbé Trithème appela son livre un divin livre. Chacun y voyait le portrait de son voisin, de ses parens, peut-être de sa femme, — avec de si belles gravures sur bois! On y admirait M. le conseiller, et Mme la conseillère, et le marchand, et le moine gourmand, et le savant de contrebande, et le fat, et l'escroc, et la femme colère, et le mari complaisant, et tous ces caractères devenus lieux-communs; mais le lieu-commun n'est qu'une bonne chose qui a trop servi. Savantes et morales facé-

ties! Une des planches qui les accompagnent montre le monde à rebours, un fou la tête en bas, les chevaux derrière la voiture, le postillon venant après la charrette, et portant ses éperons au bout de ses bottes, — puis ailleurs les *lollards*, les réformateurs, — puis les gens qui remettent tout au lendemain; ceux-là tiennent sur leur poing et sur leur tête trois corneilles, criant : *cras, cras, cras! — demain, demain, demain!* — Surtout il y a de splendides caricatures, des gloutons, des avares, des usuriers, des femmes, des hommes; — livre oublié, qui a fait l'éducation d'un demi-siècle, et qui a précédé Rabelais, Érasme, Cervantes, Shakspeare.

La France mordit, mais légèrement, à l'hameçon de Brandt, un peu trop grossier pour elle. Quant à l'Angleterre, elle raffola de la spirituelle et vive imitation donnée par Alexandre Barklay.

Ce Barklay, né à la fin du XV[e] siècle, élève d'Oxford, après avoir voyagé sur le continent, ainsi que le faisaient alors tous les hommes de lettres, fut tour à tour bénédictin et franciscain; heureux dans sa vie, bien prébendé, bien doté, comme Sébastien Brandt, comme Addison, comme la plupart de ces heureux génies qui, passant leur vie à observer le prochain, le connaissent trop pour heurter brutalement les passions ou les vices; c'était encore un homme naïf et sage qui disait en riant ce qui lui passait par le cerveau. Au lieu de traduire servilement le texte de Brandt, il le refit. Il y jeta ses ennemis, qu'il classa parmi les fous, et jusqu'à ses imprimeurs, « qui le méritaient bien, » dit-il :

Car ils font leur devoir
Trop lestement et avec nonchaloir.

The prynters, in their business
Do all their works speedily and in haste.

Son livre est bien plus remarquable, plus travaillé, plus puissant, mieux observé que celui de Brandt. Il charge son vaisseau de tous les fous d'Angleterre, et d'abord il a soin d'y faire entrer ceux de ses confrères les chanoines qui lui déplaisent, « les huit chanoines mineurs de Sainte-Marie-Ottery. » L'histoire se tait sur les causes de sa haine contre les huit chanoines mineurs; mais il leur assure, comme il le dit, une place *majeure* sur la chiourme :

« Alexandre Barklay s'adresse à messieurs les fous, les priant de faire place aux huit chanoines mineurs de Sainte-Marie-Ottery, lesquels y méritent un rang de premier ordre. »

Mes fous très chers, allez un peu moins vite!
Voici venir huit charmans compagnons
Qu'il faut classer et suivant leur mérite;
Très ignorans, très sots et très gloutons,
Très malfaisans, très fats et très poltrons;
Au demeurant ce sont de bons apôtres!
Place pour eux, très chers! ils sont des nôtres!

Cette traduction, que j'ai soin de calquer sur le texte, doit laisser apercevoir que notre homme ne manquait ni de verve, ni de trait, ni de grace. Le portrait du faux savant, ou plutôt du faux sage, placé comme pilote sur le navire, et qui, chez Barklay, a beaucoup plus de finesse et de verdeur que chez son maître Sébastien Brandt, mérite aussi d'être cité. Ce fou qui ouvre la marche prend la parole :

Sur l'océan de la folie humaine,
Voyez errer notre leste carène!
Au gouvernail, assis paisiblement,
Roi de mes fous, à mon gré je les mène,
Et le vaisseau flotte gaillardement.
Sur mes rayons, des livres par centaine
Comme un savant me font considérer;
Je ne lis rien et me laisse adorer.

C'est mon état de passer pour un sage.
Pour un savant et profond personnage
Chacun me prend; souvent épousseté
De mes bouquins le pompeux étalage
Au grand jamais par moi n'est consulté.
Mais je les traite avec reconnaissance,
Je les habille avec magnificence,
Je les consulte à grands coups de plumeau :
Damas, satin, pour eux rien n'est trop beau.

Ces chers bouquins! je les choie et les aime!
Dans la splendeur et l'ordre accoutumé
Je les conserve avec un soin extrême.
En les perdant je me perdrais moi-même.
Tout mon pouvoir en eux est enfermé.
Un ergoteur me rend-il sa visite?
Aux argumens que le pédant débite
Point ne réponds. Pourquoi me fatiguer?
A son loisir il peut épiloguer.
A-t-il fini? Par la main je le mène
Vers mon trésor de la science humaine;

Mes défenseurs sont là par bataillons,
Et c'est là tout ce que je lui réponds.

Les portraits inventés par Brandt, perfectionnés par Locher, son traducteur latin, et fort améliorés par l'Écossais Barklay, sont de ce genre; mais il s'en faut qu'ils vaillent en général l'esquisse comique que je viens de rapporter. Le siècle n'y regardait pas de si près; dans le *Narrenschiff,* tout lui paraissait admirable. Il faut entendre ce que Locher, étudiant de dix-huit ans et fanatique partisan de Sébastien Brandt, écrit à Bergmann Von Olpe, archidiacre de Grandval et non pas libraire, comme le disent les biographies : « Je suis un jeune homme né sous un astre rigide, allaité dans les hameaux suéves, nourri de glands.., et j'ose toucher aux sacrés tripodes de Phébus! et, malgré la stérilité de ma terre barbare, j'ai voulu baigner mon ame dans la rosée de l'Hélicon ! » — On aime à voir autour de ce berceau et de ces bégaiemens de l'observation moderne un archidiacre, un écolier, un conseiller aulique, un franciscain, et toute l'Europe du Nord attentive.

Ces traducteurs septentrionaux avaient trouvé l'invention si excellente, qu'ils se mirent à l'agrandir, à l'embellir, à l'accommoder à leur guise, à la vêtir selon la mode de leur nation. Il en fut précisément comme du roman du *Renard.* Chaque peuple fit son *Vaisseau des fous;* un Français, nommé Jean Bouchet, eut même le tact de comprendre quel point d'union secrète se trouvait entre le roman du *Renard* et le *Vaisseau des fous.* Il les fondit en un seul ouvrage, qui eut pour titre : *les Renards traversant les voies périlleuses de la vie humaine.* L'œuvre bâtarde dans laquelle les deux sillons de l'observation germanique étaient ainsi mêlés ne fut guère viable. D'autres plus humbles, mais plus habiles, se contentèrent de traduire en honnête prose, qui trouva une infinité de lecteurs, les vers satiriques de Brandt. C'étaient là autant de pas faits par le Nord vers le monde du roman, vers la fine et sévère observation des caractères humains. Quant à l'Espagne et à l'Italie, elles ne touchèrent pas au *Vaisseau des fous.* Il est curieux de savoir pourquoi elles n'y touchaient pas et ce qu'elles faisaient alors.

IV. — OBSERVATEURS DES MOEURS EN ITALIE ET EN ESPAGNE.

L'Italie méprisait profondément le Nord; nous étions barbares à ses yeux. Le Tasse et Machiavel maltraitent beaucoup les Français,

qui, depuis un siècle, avaient irrité et dévasté l'Italie : « Manans illétrés et avilis, dit le Tasse, ou gentilshommes féroces; petits, pauvres et laids, dont les jambes sont devenues cagneuses et le torse énorme à force de monter à cheval pour aller en guerre. » Un Italien, Balthasar Castiglione, ambassadeur en Angleterre, et son concitoyen Casa, formulaient à la même époque le code du savoir-vivre. L'un, dans son *Homme de cour*, l'autre dans son *Galateo*, se moquent singulièrement des gens du Nord, et surtout des Français, dont ils parlent à peu près comme on parlerait aujourd'hui des Hurons. Castiglione ne loue que le duc d'Angoulême, depuis François Ier, qui sans doute lui avait adressé quelque beau cadeau, et qui devait relever un jour, dit Castiglione, la gloire de la France. Il faut voir avec quelle subtile indifférence le courtisan du duc d'Urbin vous apprend, dans son traité, ce qu'il faut faire pour être bien en cour, comment on doit s'y prendre pour y réussir, comment toutes les diversités du caractère s'effacent devant le beau titre de *cortegiano*, qui répond à celui d'homme du monde, comme quoi enfin les bonnes manières sont tout. La fin d'une civilisation est toujours signalée par ce désir exorbitant de la bonne grace et de l'élégance. Si la naïve admiration des choses humaines berce les littératures et les peuples naissans, cette dépravation d'un goût faussé, que les peintres ont appelé le *rococo*, endort leur vieillesse frivole et désespérée. Quand on voit à côté des élégans conseils de Castiglione les efforts burlesques de Berni et les froideurs amères de Machiavel, il faut dire : L'Italie s'en va. Aussi s'en allait-elle. Castiglione considère les hommes comme parfaitement égaux de caractère; il détruit les aspérités et les diversités, les nuances et les passions humaines; il ne s'occupe qu'à raffiner la morale, qui s'évapore en politesse.

La lecture de la table des matières de Castiglione suffit à montrer comment un pays qui se meurt juge les questions de la morale.

« Il ne doit pas y avoir, selon Castiglione, de différence entre les caractères, d'originalité tranchée entre les hommes; tous, effacés et amollis, doivent se formuler d'après un type et un modèle unique, qui est le *courtisan*. »

Or ce courtisan, Castiglione lui fait la leçon, lui donne la loi, lui dit comment il doit se vêtir pour plaire, de quelle façon il doit commencer et achever la révérence, s'il doit faire la cour aux dames, s'il doit préférer une femme non mariée à une femme mariée, s'il peut mentir, à quel degré il peut mentir, s'il peut flatter le prince, si cette flatterie peut être mêlée de médisance. Puis, dans un chapitre spé-

cial, employant le plus pur langage italien, il se demande si un rival doit calomnier son rival, afin d'atteindre le but qu'il désire.

« La profession du courtisan, dit-il, consiste d'abord dans la grace de l'extérieur, dans la beauté de sa personne, qu'il doit conserver et réparer, si le cas échet. »

La profession principale du courtisan est de se bien battre, ou du moins, dit Castiglione dans un chapitre suivant, d'avoir l'air de se bien battre... Qui ne se rappelle ici les *condottieri*, vêtus de cuirasses resplendissantes et l'arme au poing, sous la condition expresse de ne jamais s'en servir, mais de s'entendre bravement pour que le champ de bataille ne soit pas ensanglanté, pour que la brillante passe d'armes reste vierge de sang humain? Le moraliste italien nous enseigne que le courtisan doit savoir nager, sauter, courir, jouer du luth et faire tous les jeux et exercices qui plaisent; que le courtisan ne doit pas sembler affecté lors même qu'il se permet d'inventer et de mentir; qu'il doit user d'élégance pour parler comme pour écrire, sans jamais laisser paraître l'affectation; que la dame qui habite la cour doit se bien vêtir pour plaire au prince d'abord, et ensuite aux courtisans; que le principal ornement du courtisan, ce sont les lettres; qu'il ne faut pas imiter les Français, qui méprisent les lettres, et qui regardent les gens de lettres comme vils.

Ce dernier passage mérite attention. Il donne une idée fort juste de la situation de l'Europe à l'époque dont je parle, et de l'énorme distance qui séparait le Nord et l'Occident des idées méridionales. Castiglione, qui avait beaucoup voyagé, qui se trouvait en Angleterre, et qui venait de France, s'exprime ainsi : « Les Français ne connaissent que la noblesse des armes, ils estiment comme rien tout le reste. Ils abhorrent la culture de l'esprit et tiennent les gens de lettres pour déshonorés; chez eux, appeler un homme clerc, c'est lui dire la plus grande injure de la terre. Il se trouve un prince parmi eux nommé monseigneur d'Angoulême (François Ier dans sa jeunesse), monseigneur d'Angoulême, qui doit succéder à la couronne, et qui fera refleurir, à côté de la gloire des armes, celle des lettres, car il les aime. Je l'ai beaucoup connu, et, me trouvant à la cour, il m'a parlé de son désir de faire parvenir la France à des destinées plus lettrées. Je ne saurais trop louer la disposition de sa personne, la beauté de son visage, et une certaine et gracieuse aménité du discours, qui promet beaucoup au royaume de France. Les gentilshommes français et italiens qui connaissent ses coutumes, la grandeur de son ame, sa valeur et sa bonté, disent qu'il est impossible que la France,

sous les lois de monseigneur d'Angoulême, ne devienne pas aussi lettrée que l'Italie. »

Égarée au milieu des conseils de morale immorale qui remplissent le livre de Castiglione, cette prophétie donne une idée assez juste du mélange de sagacité divinatrice, de profondeur et de dépravation qui caractérisait ce beau pays, déjà sur le déclin de sa civilisation et de sa gloire.

L'observation analytique de l'humanité paraissait à cet Italien folie et barbarie : les diversités même et les nuances humaines ne lui semblaient que des commencemens d'insanité; *gli umori.... sono pazzie.* L'Espagne, moins avancée que l'Italie en civilisation, ou si l'on veut en corruption, n'était pas moins éloignée de l'esprit analytique. Dès que le rayon italien l'a frappée, elle s'éveille, elle s'émeut, elle est lyrique, elle est plaisante, sublime, épique, mais elle ne touche point au royaume de l'examen individuel, qui demeure soumis à la loi du Nord; son livre le plus admirable, *don Quichotte*, n'est, je l'ai dit, qu'un symbole, la double personnification du corps et de l'ame, — don Quichotte, Sancho.

Que l'on place à côté l'un de l'autre l'ambassadeur Castiglione et le conseiller aulique Brandt, l'un subtilisant la morale jusqu'à la perdre en politesse, l'autre ourdissant avec une grossière vérité et une rude puissance la trame de son observation analytique; on pourra juger d'un coup d'œil les deux civilisations et les deux races. Ce fut plaisir, pour les gens du Midi, de lire dans Castiglione combien il est aisé d'être immoral et charmant. Ce fut un bonheur pour les gens du Nord que ce coup d'œil général, sévère, rude, pénétrant et distinct, jeté par Brandt sur toutes les professions et toutes les humeurs. L'*Éloge de la folie* d'Érasme, charmant petit volume, n'est que la quintessence piquante et concentrée du grossier essai de Brandt et de Barklay. *Les Adages* d'Erasme abondent en observations et en portraits écrits dans un latin dont la charmante élégance rappelle Pétrone, et dont le sens moral est emprunté à Sébastien Brandt. La généalogie littéraire que nous avons indiquée est si vraie, que l'on trouve dans *les Adages* un mélange fréquent de souvenirs qui rappellent la personnification animale du roman du *Renard* et *les Fous* de Brandt. Érasme passe en revue les animaux humains, tout-à-fait à la manière du vieil auteur de *Renard, the Fox,* et de celui du *Narrenschiff*. Son *scarabée,* ou calomniateur, est un vrai portrait de La Bruyère : « Il y a, dit-il, de petits hommes infimes, malicieux, noirs comme le scarabée, sentant mauvais, non

moins abjects, mais persévérans, et qui peuvent nuire à de grands hommes, sans jamais être utiles à qui que ce soit. Ils terrifient par la noirceur, étourdissent par la clameur, dégoûtent par l'odeur; ils voltigent autour de vous, s'attachent à vous, vous restent attachés; les vaincre est une honte, et votre triomphe vous laisse souillé. » Son *Éloge de la folie*, adressé à More par un calembour (*Encomium Moriæ*), et dont dix-huit cents exemplaires, ce qui équivaut à plus de six mille aujourd'hui, furent vendus en un mois, est une imitation bien plus directe de Brandt; satire de mœurs et d'observation, terrible coup de flèche qui atteignait les moines au cœur.

D'Israëli, homme sensé et ingénieux, reconnaît cette antique parenté de l'observation allemande et anglaise. Ce sont frères ou cousins que Hugo de Trimberg, maître Renard, et Gil Blas, et Lazarille, et Figaro, et Panurge. La majesté des rois n'est point épargnée par les créateurs de ces types; ils ne reconnaissent que la *majesté de la ruse*. Circonvenir, attendre, fourber, ruser, parer les coups, supplanter, intimider, voler, c'est le succès. Un savant juriste, Heineccius, affirme que le seul roman du *Renard* vaut mille commentaires de droit, et qu'il éclaire beaucoup de points controversés. Je le crois bien; *le Renard*, c'est la chicane. Il exprime la toute-puissance de la fourberie dans les affaires humaines. Telle était sa popularité, que, sur le vieil autel de Cantorbéry, on reconnaît encore, très bien sculptés, maître Renard, maître Ysengrin et maître Lion, canonisés comme bons petits saints.

Aucune de ces données ne s'est perdue. Les idées ont des ailes.

Depuis le commencement du XVIe siècle, cette observation analytique de l'homme s'empare de toute la littérature anglaise et fait des chefs-d'œuvre. A quoi rapporter cette nouveauté? Pourquoi ne trouvez-vous, dans l'antiquité, rien qui rappelle les cent et quelques personnages de *Clarisse Harlowe*, les sept cents et quelques individus, tous différens, que contiennent les drames de Shakspeare, les infinies variétés du caractère humain observées par Fielding, Molière ou dans Smollett? N'est-il pas évident que l'analyse appliquée à l'homme, ébauchée par les anciens, a été poussée à bout par les romanciers modernes? Il faut voir aujourd'hui les moindres romanciers de l'Angleterre saisir un caractère fibre à fibre, le disséquer, le soumettre à l'analyse chimique, le quintessencier de toutes façons. C'est l'excès. Les anciens, au lieu de donner sur cet écueil, ont été se heurter contre la déclamation et l'emphase. Nos décadences littéraires exagèrent l'analyse; les décadences antiques exagéraient la synthèse. Où nous

sommes petits et puérils, ils étaient emphatiques et ridicules. D'où vient cette différence? On ne peut résoudre ce problème définitif que par un examen métaphysique que nous ne tarderons pas d'aborder.

Quant à cet élément analytique, si curieusement isolé par nous des autres élémens constitutifs du roman moderne, une fois né, il ne resta pas à l'état didactique et stérile, que nous avons étudié chez quelques vieux Allemands. Les alliances de cette observation individuelle avec le platonisme amoureux et le récit épique ont produit le roman de La Calprenède, celui de Mlle de Scudéry, enfin celui de Mme de Lafayette, perfectionnement délicat des romans de chevalerie. Assimilé au récit passionné comme dans *Manon Lescaut*, à l'érudition archéologique et locale comme dans *Ivanhoë* et *Kenilworth*, à la moralité puritaine comme dans *Clarisse* et *Paméla*, sous quelque forme que l'on veuille apprécier le roman moderne, toujours on trouve au fond, et sous les alliages les plus divers, cet élément primitif et neuf, le détail de l'*individualité* humaine.

V. — DES SOURCES MORALES DU ROMAN MODERNE.

Le principe de cette individualité appartient aux vieux Germains, et Tacite en fait foi; principe qui attribue à chaque homme sa force et sa valeur. Mais ce premier germe n'aurait pas suffi.

A côté de l'indépendance germanique, l'individualité chrétienne, l'examen septentrional, l'importance donnée à la vie domestique et aux femmes par les peuples du Nord, ont concouru à faire naître ce génie de l'observation qui s'est surtout développé en Angleterre. Résumons-nous donc et prenons ces élémens un à un : 1° principe germanique, chacun attachant aux individus une importance égale et jouissant d'une indépendance relative;—2° principe chrétien, principe de la confession; chaque vice examiné, sondé, creusé, chaque vertu pesée, chaque motif approfondi; rien de tel n'avait lieu chez les païens; — 3° principe septentrional; chacun exerçant son jugement sur toutes choses, et par conséquent toutes choses jugées de divers points de vue; — 4° principe domestique ou du ménage; les tableaux d'intérieur, que les anciens méprisaient ou négligeaient, devenant intéressans, ainsi que les personnages qui s'y trouvent décrits : voilà les élémens du roman moderne. Comment vont-ils se combiner, et que vont-ils enfanter?

Le peuple chez lequel ils ont trouvé leurs proportions les plus favorables à l'art nouveau, c'est le peuple anglais. Il est homme d'affaires,

il vit de la vie réelle, et cette observation lui est indispensable. Aimant l'indépendance de l'individu, l'examen de toutes choses, la moralité chrétienne et la vie domestique, il tire de ces profondeurs une littérature complète de la vie privée et de l'observation humaine, le drame-roman de Shakspeare, le roman-drame de Richardson, le poème-roman de Byron, le roman-chronique de Walter Scott.

L'introduction et l'action des femmes dans la vie privée et même publique se rangent en première ligne parmi les élémens du roman. Elles possèdent, comme on sait, le don d'observation analytique et le discernement des caractères : elles en ont besoin, étant faibles. Je reconnais donc pour élémens de ce nouvel art le christianisme et le casuitisme, le germanisme et l'individualité, le Nord et l'analyse, la femme et sa sagacité. Sous le niveau chrétien, le mendiant est digne d'observation comme le roi. L'indépendance germanique veut que l'individu soit estimé pour lui et en lui. La froideur du Nord adopte l'examen universel. La femme introduit dans les arts sa finesse active et ses passions observatrices. Qu'il soit sorti de là toute une littérature à peine entrevue des anciens, est-ce merveille? une poésie, une philosophie, une fiction dans lesquelles l'homme est considéré comme jouant un rôle spécial, comme étant à lui seul un monde! Rien d'étonnant, si les romans ont passé en revue des millions de fois les conditions humaines et les vices humains. Le moyen-âge était habitué à cette revue. Il les faisait danser avec la Mort; la danse macabre, c'est la diversité des conditions humaines analysées et nivelées par la mort.

On ne sait pas combien les casuistes chrétiens sont proches parens des romanciers. Dans leur balance sérieuse et comique, ils ont spécifié les cas, quintessencié les vices, et cherché les diversités des choses et des caractères. Le principe chrétien, l'examen de soi-même se retrouve même chez ces romanciers déplorables, casuistes de l'immoralité. N'étaient-ce pas de vrais casuistes que Richardson, Fielding, Smollett, et surtout ce grand Shakspeare, le *voyant*, le confident, ou plutôt le *confesseur* de l'humanité entière? Shakspeare tient par un intime lien au moyen-âge que dominent deux royautés, celle du bouffon qui nivelle les rangs sous la plaisanterie de sa marotte, celle de la mort qui nivelle les hommes sous le sérieux de son sceptre; deux suzerainetés nées de l'égalité et de l'observation chrétiennes!

Ne repoussez pas ces faits métaphysiques comme étrangers à l'histoire littéraire. Il y a dans une pièce de Shakspeare un brave

maître d'école, qui porte un nom admirable; je l'ai cité déjà; il s'appelle Holoferne. Il recommande à ses élèves de bien conjuguer, de bien décliner, de ne faire attention qu'aux mots, jamais aux pensées : c'est ce que nous recommandent aussi les esprits fanatiques qui ne veulent pas que la destinée et l'histoire de l'humanité nous intéressent, et qui nous permettraient de nous occuper de littérature, sous condition que ce fût une littérature de bouts-rimés. Ils nous pardonneraient d'être annalistes littéraires, si nous n'examinions rien, si de titre de livre en titre de livre, de date en date, et de néant en néant, nous marchions comme des aveugles dans une caverne.

Mais il faut pénétrer le sens des époques et non transcrire des titres et des dates. Quand je jette un regard sur ces vastes répertoires où les cadavres et les débris des diverses littératures sont étiquetés et rangés, je suis saisi d'effroi. Je cherche la pensée et ne vois que la mort. Je répète comme Hamlet se moquant de Polonius : *Words! words! words* (des mots! des mots! des mots!). Ces livres de classification sont très utiles, et je n'en disconviens pas, aussi utiles que les registres de nos naissances et de nos décès. Les familles littéraires y trouvent leurs annales, leurs généalogies, leurs affinités. Mais ce qui nous intéresse, c'est la pensée. Comment s'est fabriquée la civilisation? Comment se sont formées les littératures? Voyez-vous ce beau rayon lumineux qui part de l'Italie, qui traverse l'Espagne, qui se joue sur la France, l'Angleterre, l'Allemagne, éclaire, échauffe, féconde le Nord, puis s'efface, s'éteint, s'épuise, laisse le Midi enveloppé d'une pâle brume, et le Nord intellectuel saturé de lumière et de chaleur? Voyez cette marche merveilleuse et féconde de la pensée humaine héritant de toutes les richesses, ne perdant rien du passé, se transformant toujours. Comment la connaître? Où l'étudier? Chez Bouterwek, classificateur sec et diffus de la poésie espagnole? chez l'érudit et ingénieux Ginguené, chroniqueur philosophique de la poésie italienne? chez l'abbé Goujet, annaliste scrupuleux de nos richesses littéraires? Le magnétisme des intelligences ne se trouve pas là. Gœthe en Allemagne, Coleridge en Angleterre, M. Villemain en France, ont donné de plus profitables exemples. Admirable chose, en vérité, que cette gravitation perpétuelle; toutes ces nations, les unes barbares et s'éclairant; les autres civilisées, éclairant leurs voisines; d'autres éteintes et reposant jusqu'au moment de la résurrection; quelques-unes suspendues entre la barbarie et la civilisation, entre les ténèbres et la lumière! Belle étude que celle de leurs œu-

vres, non du mot, de la phrase, mais du génie de chaque peuple et de son progrès!

Feuilletez la Bibliothèque française de ce bon abbé Goujet, où cent mille volumes inutiles sont si bien classés et étiquetés, comme les fémurs et les tibias dans un ossuaire. L'impression que vous éprouvez est douloureuse. Quant à moi, elle me rappelle celle qu'un réceptacle de même genre me fit ressentir, il y a quelques années, au cœur de la Suisse, dans le canton républicain et catholique de Zug. On m'avait parlé de ce répertoire comme de chose exacte, intéressante et surtout historique. En entrant dans une salle obscure, située au bord du plus transparent, du plus charmant des lacs, je découvris, rangés avec un soin scrupuleux, sur des rayons, comme des livres dans une bibliothèque, tous les débris de notre mortelle humanité. A chacun de ces débris était attaché un petit carton suspendu, et ce carton, fort propre et chargé de caractères lisibles, nous apprenait que tel ossement avait été la propriété de maître Arnold Bautinger, serrurier, décédé en 1660; que ce *femur* avait appartenu à maistre Wilhelm Gartner, en son vivant bedeau de la paroisse. «Voilà, me disait le cicérone suisse, la véritable histoire de ce canton. Quelle exacte précision! Que de dates! Quelle superbe série de noms propres!» — «J'aimerais mieux, lui répondis-je, la plus petite chanson populaire que répètent depuis quelques siècles les échos joyeux de votre lac. Ces pauvres refrains me satisferaient mieux, ils en diraient plus à ma pensée, ils seraient plus historiques pour moi, que votre bibliothèque de petits ossemens classifiés et étiquetés.» — Ne tombons pas dans l'erreur de ces bons Suisses de Zug. Ne cherchons, ne demandons à l'histoire littéraire que ce qui a réalité, puissance, influence. La vie est courte et le temps nous entraîne. Ne perdons pas nos heures à étiqueter et à classer des débris sans nom dans les ossuaires de l'intelligence.

PHILARÈTE CHASLES.

L'OBLAT.

TROISIÈME PARTIE.[1]

V.

Onze heures du soir sonnaient à l'horloge de l'abbaye de Châalis; toutes les lumières s'étaient successivement éteintes derrière les fenêtres qui donnaient sur le grand cloître; les moines dormaient dans leurs cellules, et le plus profond silence, le silence d'une nuit d'hiver sombre et pluvieuse régnait sous les voûtes du monastère. Pourtant un religieux n'avait pas regagné le dortoir avec le reste de la communauté, et veillait encore assis devant la cheminée du chauffoir. Cette immense salle, lambrissée jusqu'à la voûte de boiseries auxquelles le temps avait donné des tons obscurs approchant de ceux de l'ébène, était faiblement éclairée. La seule lampe qui fût restée allumée sur la longue table autour de laquelle s'asseyaient les moines jetait une lueur vacillante qui laissait dans une demi-obscurité les détails de l'ameublement et faisait ressortir seulement les angles luisans et polis des bois sculptés en relief; mais parfois de

(1) Voyez les livraisons du 1er avril et du 1er mai.

soudaines lueurs, jaillissant du foyer, effaçaient pour un moment ces clartés débiles et projetaient sur les murs des effets bizarres d'ombre et de lumière. Un des chiens familiers de la maison était accroupi près de l'âtre et reposait sa tête intelligente sur les genoux du religieux, qui le caressait d'une main distraite et restait courbé devant le feu dans l'attitude d'une pénible méditation.

C'était Estève qui veillait ainsi seul et abîmé dans ses réflexions; c'était le pauvre oblat, maintenant religieux profès à l'abbaye de Châalis. Quelques années seulement s'étaient écoulées; il était dans tout l'éclat, dans toute la force de sa jeunesse, et pourtant sa mère elle-même eût hésité à le reconnaître. Il ne ressemblait plus au bel adolescent dont les traits purs et calmes avaient les contours arrondis, l'expression douce et sereine d'une tête d'ange. Son front semblait s'être agrandi sous l'effort continuel d'une pensée ardente; ses yeux, d'un bleu plus foncé, étaient couronnés de sourcils saillans entre lesquels des habitudes d'esprit méditatives avaient déjà laissé une ride profonde. La nuance dorée de ses cheveux s'était assombrie, et son teint avait cette pâleur unie et suave qui décèle, non un affaiblissement physique, mais l'exaltation des facultés morales et la prédominance des puissances de l'ame sur les forces du corps. Cette transformation donnait à son visage un caractère de beauté grave et sévère qui rappelait les admirables têtes de saints de l'école espagnole, les sublimes martyrs, les célèbres fondateurs peints par Zurbaran ou Ribera.

Peut-être ce soir-là avait-il eu l'intention de consacrer sa veillée à quelque occupation studieuse, car il avait posé sur une petite table, dans l'angle de la cheminée, des livres et une lampe qu'il oubliait d'allumer. Son imagination l'avait entraîné dans les espaces défendus qu'il ne pouvait aborder que par la pensée; il songeait à l'immensité de l'univers, au monde, qu'il avait découvert du fond de sa retraite, à tout ce qu'il avait appris pendant ses heures d'études, pendant les heures douces et fatales qui s'étaient si rapidement écoulées pour lui dans la riche bibliothèque de l'abbaye. Puis, revenant à des images plus tristes, plus présentes, il soupirait, s'agitait, et prêtait au moindre bruit une oreille inquiète.

Le léger grincement de la clé qui tournait dans la serrure fit retourner Estève; la porte s'ouvrit brusquement, et un vieux moine entra en grommelant et en criant : — Niger, es-tu par là? Niger! ici, Niger!

A cette voix, le chien secoua ses longues soies et bondit au-devant

du moine, qui le flatta et dit à Estève d'un ton courroucé : — Ah! c'est donc vous qui gardiez Niger? c'est vous qui voulez me priver de mon seul ami!

— Pardonnez, mon révérend père, répondit Estève avec douceur, ce chien est resté près de moi quand vous avez quitté le chauffoir; je n'ai pas songé à le retenir, et si j'eusse pensé que vous le cherchiez, je l'aurais conduit moi-même à la porte de votre cellule.

— Vous m'auriez rendu service, père Estève, dit le moine d'un air radouci, car depuis une demi-heure je cherche dans la maison cet ingrat auquel je donne un gîte toutes les nuits, et que je croyais trouver dehors, mouillé et morfondu comme je le suis en ce moment.

A ces mots, il se rapprocha du feu et promena sur la flamme ses mains ridées. Ce religieux était le même qu'Estève, le jour de son arrivée à Châalis, avait vu avec tant de compassion accomplir une pénitence humiliante, et prendre son repas à genoux au milieu du réfectoire. On l'appelait le père Timothée. C'était un vieillard taciturne et morose qui se tenait toujours à l'écart et séparé de tous par son silence et son attitude dans la communauté. Ceux qui se souvenaient de sa profession, dont la date remontait à une quarantaine d'années, disaient qu'il avait été dans les commencemens de sa vie religieuse un exemple de ferveur, un sujet d'édification, mais qu'après un certain temps il était tombé dans l'indifférence, dans le dégoût des devoirs de son état et peut-être dans de secrètes hérésies, de coupables révoltes et une haine intérieure contre l'autorité de ses chefs spirituels. Par suite de ces bruits, sans doute, le prieur était d'une inexorable sévérité à son égard, et lui imposait, sous le moindre prétexte, des pénitences rigoureuses. Le moine avait long-temps soutenu une lutte sourde contre cette autorité despotique à laquelle le vœu d'obéissance le soumettait corps et ame; mais, las enfin d'une résistance inutile, il s'était amendé, du moins en apparence, et depuis long-temps il ne donnait plus prise contre lui par d'imprudentes manifestations. Il remplissait exactement ses devoirs religieux et s'isolait autant que possible dans tous les exercices de la vie monacale. A la promenade il marchait toujours seul, au chauffoir sa place était dans un coin, et pendant les repas il gardait un silence absolu. Les seuls êtres auxquels il témoignât quelque affection étaient ce bel épagneul à robe noire qu'il appelait Niger, et une autre pauvre créature aussi dépourvue de raison que le chien, une espèce

d'idiot qui venait mendier sa subsistance à la porte de l'abbaye. Les jeunes profès se divertissaient aux dépens du vieux moine; ils riaient entre eux de sa figure hâve et distraite, de ses yeux hagards, de ses manières sauvages, et ils l'avaient surnommé *l'ermite.* Estève seul ne s'était pas moqué de ses bizarreries; il n'avait jamais témoigné ni aversion ni sympathie au père Timothée, et, depuis plus de cinq ans qu'il le voyait chaque jour, il ne lui avait pas adressé deux fois la parole. Ce soir-là il se serait tenu dans la même réserve si le vieux moine n'eût repris l'entretien.

— Que faites-vous donc ici, père Estève? dit-il brusquement; accomplissez-vous quelque pénitence?

— Non, mon révérend père, répondit tristement Estève, c'est le chagrin et l'inquiétude qui me tiennent éveillé cette nuit : vous savez que le maître des novices, le bon père Bruno, est fort mal.

— Oui, j'ai entendu dire cela aujourd'hui.

— La nuit dernière j'ai veillé près de lui, et je ne l'ai pas quitté de la journée; mais ce soir il a exigé que je vinsse prendre un peu de repos, il a fallu lui obéir; je me suis retiré l'ame navrée. Depuis hier le père Bruno s'affaiblit de moment en moment. Qui sait, grand Dieu ! le malheur qui pourrait arriver cette nuit? Un funeste pressentiment me tient éveillé. Je suis venu ici pour être plus à portée de savoir ce qui se passe dans le quartier des novices et pour accourir au premier bruit.

— Vous êtes donc sincèrement attaché au père Bruno? demanda le moine.

— Oui, mon père; c'est un homme que je révère et que j'aime, un ami que Dieu m'avait donné.

— Vous avez trouvé ici un ami? interrompit le père Timothée d'une voix amère et avec un sourire incrédule.

— J'avais trouvé plus qu'un ami, répondit Estève avec l'expression d'une affliction profonde; celui qui va mourir était pour moi un père indulgent et tendre auquel j'osais confier mes fautes, mes faiblesses, mes tourmens, toutes les agitations de mon ame.

— C'était un confesseur indulgent, dit froidement le père Timothée; il vous passait volontiers les petites fautes dont s'effraie votre conscience, il compatissait à la fragilité humaine, et vous soutenait dans les tiédeurs passagères, dans les langueurs de votre dévotion. Mais si une seule fois votre esprit s'était laissé aller à certains doutes, si votre ame, au lieu d'être tourmentée par des scrupules puérils, se

fût révoltée contre ce joug pesant et continuel qu'on appelle la règle, vous auriez vu ce que serait devenue l'indulgence de votre père spirituel.

— Je l'ai vu, mon père, répondit Estève; j'ai éprouvé cette sainte indulgence d'une ame croyante, ferme dans sa foi, pour les souffrances d'un esprit tourmenté par le doute, accablé de dégoût et épouvanté de son propre endurcissement.

Une espèce de sourire dérida le visage du vieux moine, il hocha la tête et dit, en rapprochant son siége de celui d'Estève, comme s'il se sentait disposé à une plus intime causerie : — Jeune homme, vous avez trouvé ce que je cherche inutilement ici depuis quarante ans : quelqu'un à qui vous avez pu, sans péril et sans crainte, dévoiler toute votre pensée.

— Pourtant, mon père, vous avez connu bien avant moi celui près duquel j'ai trouvé de si grandes consolations.

— Oui, il est entré dans cette maison quelques mois après ma profession; je l'ai toujours tenu pour un homme simple et animé de bonnes intentions, mais il me semblait trop pieux, trop orthodoxe pour être tolérant. Je pensais qu'il n'y avait personne ici avec qui l'on pût s'expliquer sans danger sur certaines questions, et j'ai renfermé en moi-même mes opinions, mes sentimens, les irrésolutions de mon esprit, les troubles de mon ame, enfin tout ce que j'ai pensé et souffert pendant plus de quarante années.

— Je comprends, mon père; vous avez redouté la stupide indignation des uns, les interprétations perfides, la commisération hypocrite des autres, et peut-être quelque lâche délation.

— Oui, voilà ce que j'ai craint. Pour me soustraire aux trahisons, à la persécution de ceux qui m'entouraient, je me suis isolé de tous, j'ai tracé autour de moi comme un cercle fatal où je roule éternellement seul, et pourtant on ne m'a pas toujours laissé tranquille dans cette affreuse solitude morale où je me suis réfugié. J'ai subi plus d'un châtiment, j'ai été puni pour mon silence, pour des fautes purement négatives, et j'ai scandalisé, sans le vouloir, ces hommes qui n'ont rien à me reprocher que ma persistance à me taire. — Grand Dieu! qu'eût-ce été si j'eusse une seule fois dit devant eux ce que je viens de dire devant vous!

— Combien je suis touché de votre confiance, mon père! s'écria Estève avec sympathie. Hélas! ces peines qui vous affligent depuis si long-temps, je commence à les éprouver; moi aussi j'ai souffert, j'ai désespéré dans les horreurs du doute.

— Des doutes, je n'en ai plus, répondit froidement le vieux moine. Quelque jour je vous ferai ma profession de foi, et je vous dirai ma vie dans le monde, cette vie qui a fini ici lorsque j'avais à peine vingt-cinq ans!

— La mienne a été plus courte encore, murmura Estève.

— Mon fils, — permettez-moi de vous donner ce nom entre nous, — mon fils, pourquoi êtes-vous ici? reprit le père Timothée en arrêtant sur le jeune profès des yeux caves et expressifs; comment vous êtes-vous enseveli, comme moi, à la fleur de votre âge, dans cet horrible tombeau? Est-ce volontairement que vous avez fait ce sacrifice insensé?

Estève raconta brièvement le vœu de sa mère, les premières années de sa vie, les dispositions avec lesquelles il était entré à l'abbaye de Châalis, les sentimens où il était encore en prononçant ses vœux, et ce qu'il avait éprouvé à mesure qu'une lumière nouvelle avait graduellement pénétré les ténèbres de son esprit. Le vieux moine l'écouta, recueilli dans un vif sentiment d'intérêt, en faisant parfois un geste d'assentiment, comme s'il reconnaissait quelqu'une de ses propres impressions dans le récit d'Estève. Ensuite, il lui dit en soupirant : — Lorsque je me séparai autrefois du monde, mon cher fils, j'en emportai des souvenirs plus vifs; j'y avais laissé des objets d'amour et de haine... Vous n'éprouvez pas, vous, ces retours, ces regrets?

— Je songe souvent à ma mère, répondit Estève ému de ce souvenir. Je songe à ma pauvre mère, qu'un affreux malheur a frappée. Elle avait donné un de ses fils à Dieu, et Dieu lui a retiré l'autre. Mon frère, le comte Armand de Blanquefort, est mort l'année dernière, et mon père transmet son nom et sa fortune à un parent qu'il vient d'appeler près de lui. Je tiens ces détails du digne prêtre qui m'a élevé et qui n'a plus quitté ma mère.

— Ainsi vous êtes mort pour votre famille?

— Pour ma famille comme pour le reste du monde, répondit Estève avec une amère tristesse; la sœur de ma mère, une digne femme, habite cependant Paris. Je reçois une ou deux fois l'année de ses nouvelles; elle m'envoie de petits cadeaux qu'elle suppose sans doute devoir plaire à un religieux, mais elle ne vient jamais ici. Je ne l'ai revue qu'une seule fois, la première année de mon noviciat.

— Oui, on nous oublie comme si nous étions réellement retranchés du nombre des vivans, murmura le vieux moine en appuyant

son front sur sa main blême et desséchée. Y a-t-il encore quelqu'un au monde qui se souvienne du comte de Baiville?

Un triste silence suivit ces paroles. Les deux religieux, assis devant le foyer où il n'y avait plus que des cendres tièdes, étaient pensifs et immobiles. Dehors, le vent mugissait, et de larges ondées de pluie battaient les fenêtres du chauffoir. Tout à coup le chien qui sommeillait aux pieds du père Timothée se dressa en poussant un hurlement plaintif et prolongé. Estève frémit. — Mon père, dit-il, lorsqu'un chien fait entendre ce cri lamentable, c'est que quelqu'un va mourir... Certainement le père Bruno est plus mal... Je cours au quartier des novices.

— Je vous accompagne, dit le père Timothée.

Ils descendirent. Tandis qu'ils traversaient le grand cloître, la cloche de l'église sonna. — Ce sont les prières des agonisans, dit le vieillard; combien de fois, grand Dieu! j'ai entendu ces sons funèbres!

Quelques novices priaient, agenouillés dans leur dortoir, devant la cellule du père Bruno; la porte était ouverte, et l'on voyait le mourant sur son lit, entouré de plusieurs frères convers. Il s'éteignait paisiblement, avec une physionomie sereine, comme il avait vécu.

Estève entra tremblant et suffoqué par ses sanglots. Le père Timothée resta dehors, appuyé contre le mur, les mains sous son scapulaire, et la tête couverte de son capuchon.

— Sa révérence le père Bruno semblait sommeiller, dit un des convers à Estève; tout à coup il lui a pris une convulsion, et il est tombé en agonie. D'un moment à l'autre il peut passer. J'ai pris sur moi de faire avertir sa paternité.

Estève vint s'agenouiller près du lit; il n'espérait pas que son vieil ami pût le voir ou l'entendre, et, prenant dans ses mains la main déjà froide qui pendait sur la couverture, il la couvrit de larmes. Mais le mourant reconnut encore son enfant de prédilection, et, faisant un suprême effort, il se souleva en murmurant : — Estève, écoute-moi...

Le jeune profès se pencha sur lui éperdu.

— Estève, reprit le moribond, ne va pas au-delà des vœux que tu as prononcés... Quoi qu'on fasse, n'entre jamais dans les ordres sacrés... Refuse la prêtrise... On te persécutera peut-être... Sache résister... Il y va de ton salut

— Oh mon père! je n'oublierai jamais vos paroles, répondit Estève

en pressant de ses lèvres la main qui essayait de serrer une dernière fois la sienne.

En ce moment le prieur entra, suivi de deux autres religieux, et commença les prières des agonisans. Vers le matin, au premier rayon qui pénétra dans la cellule, le père Bruno cessa de vivre.

Lorsque tout fut fini, le prieur et ses deux acolytes se retirèrent lentement; Estève sortit le dernier de la chambre mortuaire. Alors seulement il s'aperçut que le père Timothée avait veillé toute la nuit dans le dortoir. Le prieur avait aussi reconnu le vieux moine, et, arrêtant sur lui un regard sévère, il dit durement :

— Votre révérence a voulu voir comment on meurt chrétiennement; qu'elle se souvienne à sa dernière heure de la fin édifiante du père Bruno.

Le vieillard écouta ces paroles d'un air impassible, et, lorsque le prieur et sa suite se furent éloignés, il se rapprocha d'Estève, qui s'en allait seul, la tête baissée sur sa poitrine, et il l'accompagna silencieusement jusqu'à sa cellule. Cette marque de sympathie et d'intérêt toucha l'ame affligée d'Estève, et acheva de vaincre le secret éloignement qu'il avait ressenti si long-temps pour le père Timothée.

— Oh mon père! dit-il, vous comprenez ma détresse, mon désespoir, et vous venez à mon secours; que votre charité soit bénie!

De ce moment datèrent de nouvelles relations entre le jeune profès et le père Timothée; mais il fallut apporter dans cette intimité, qui s'accroissait de jour en jour, beaucoup de prudence et d'apparente réserve. Le prieur s'immisçait continuellement dans la vie des religieux soumis à son autorité; il surveillait d'une manière occulte toute leur conduite, et savait mettre un terme aux liaisons qui lui déplaisaient. Il haïssait et redoutait le père Timothée, dont il soupçonnait depuis long-temps les secrètes et monstrueuses hérésies, et il n'eût reculé devant aucun moyen pour rompre les relations qui s'étaient établies à son insu entre ce réprouvé, comme il l'appelait, et le religieux qui donnait les meilleurs exemples à la communauté. Au milieu de ses troubles d'esprit les plus amers, de ses alternatives les plus douloureuses de révolte et de résignation, Estève n'avait jamais commis une seule faute contre la règle, il n'avait trahi par aucune manifestation imprudente la transformation qui s'était lentement opérée dans ses sentimens et ses croyances, et il passait généralement pour une ame simple, pieuse, humble, et docile jusqu'à la plus entière abnégation. Il avait dû à cette opinion bien accré-

ditée dans l'esprit du prieur une certaine liberté d'action dont ne jouissaient pas les autres religieux. Il pouvait employer à son gré toutes les heures où il n'était pas dans l'obligation d'aller au chœur, et la bibliothèque du couvent était tout entière à sa disposition.

Dès les premiers jours de sa profession, Estève s'était aperçu de l'espèce d'éloignement que les moines avaient les uns pour les autres. Ces hommes, confondus depuis long-temps, pour la plupart, dans une même existence, étaient séparés de goûts, de caractère, d'opinions; la règle ne les avait soumis qu'extérieurement à son joug inflexible. Les uns, — c'était le plus petit nombre, — vivaient dans les pratiques d'une dévotion outrée; les autres végétaient, n'ayant d'autre pensée que la satisfaction des besoins matériels; d'autres encore avaient des manies innocentes auxquelles ils se livraient avec une incroyable ardeur; ils se passionnaient pour les fleurs, pour les oiseaux, et consacraient leur vie à élever des serins ou à cultiver l'orangerie et le parterre.

Estève n'avait contracté aucune amitié parmi les religieux, et la mort du maître des novices l'aurait laissé dans un isolement absolu, si le père Timothée ne lui eût dès-lors témoigné tant de sympathie et d'affection. Ce vieillard farouche, endurci contre ses propres souffrances, et dont l'ame avait été si long-temps fermée à tout attachement humain, retrouvait pour le jeune profès les sentimens dont il avait été capable autrefois, l'amitié, le dévouement, une certaine tendresse de cœur. Mais cette amitié ne s'exprimait que par des témoignages secrets, presque furtifs, car le père Timothée sentait que le prieur en ferait un crime à Estève. C'était le soir, dans la cellule de ce dernier, que se passaient ordinairement leurs entretiens et qu'ils raisonnaient en liberté sur toutes choses. Le père Timothée avait été un homme du monde; il acheva d'éclairer Estève en lui racontant les orages de sa première jeunesse et les circonstances qui l'avaient jeté dans le cloître. Avant sa profession, il s'était appelé le comte de Baiville, il avait vu la cour de Louis XV et la société du XVIII[e] siècle; mais son ame était trop ardente, il avait des passions trop violentes, trop vraies, pour cette époque frivole et froidement corrompue. L'infidélité d'une femme fut le malheur qui l'éloigna du monde, et une ferveur passagère le jeta au fond du cloître, où sa vie s'était lentement consumée dans de tardifs et inutiles regrets. Ce long désespoir avait étouffé toutes ses croyances; il était tombé dans les derniers abîmes de l'indifférence et de l'incrédulité; il niait l'immortalité de l'ame et l'existence de Dieu. Pourtant il n'essaya pas de détruire

l'étincelle de foi, la lueur d'espoir qui rayonnait encore dans l'ame de son jeune ami, et jamais il ne formula complètement devant lui ses fatales convictions.

Estève n'éprouvait pas pour le vieux moine l'affection profonde que lui avait inspirée le père Bruno; mais il se laissait aller avec lui à une indéfinissable sympathie, à un sentiment qui était, pour ainsi dire, dans le sang. Il y avait au cœur du fils de M[me] de Blanquefort quelque chose qui vibrait aussi dans celui du comte de Baiville; parfois une même pensée faisait tressaillir sous leur robe de bénédictins l'élève du pieux abbé Girou et le gentilhomme cloîtré depuis quarante ans. Souvent aussi Estève exprimait les souffrances, les besoins de son intelligence, les désirs infinis de son cœur, dans un langage qui étonnait le père Timothée. Jamais, dans le monde où il vivait jadis, il n'avait entendu parler ainsi. Une fois, il dit en souriant au jeune religieux :

— Mon cher fils, vous avez lu d'autres livres que l'*Histoire générale des Conciles*, les *Lettres des Missionnaires*, et autres volumes très orthodoxes qui forment la bibliothèque du couvent?

— Il est vrai, mon père, répondit Estève avec quelque émotion; j'ai lu un autre livre, un seul.

— Ah! un livre condamné en Sorbonne peut-être. Et lequel, mon fils?

— Le voici, dit Estève en tirant de dessous les in-quarto qui couvraient sa table un petit volume finement relié; c'est le hasard qui l'a mis entre mes mains, un hasard funeste peut-être.

Le père Timothée regarda le titre.

— *La Nouvelle Héloïse*, par J.-J. Rousseau, dit-il; c'est un roman sans doute, je n'ai pas lu le livre, mais je connais le nom de l'auteur. C'était celui d'un vieillard qui est mort à Ermenonville il y a quelques années, et qui a été enterré dans l'île des Peupliers.

— Ah! mon père, s'écria Estève avec une âpre tristesse, je ne saurais vous dire ce que j'ai éprouvé en lisant ces pages. Elles m'ont charmé et torturé; elles ont jeté tour à tour mon ame dans des langueurs, dans des joies, dans des tourmens inexprimables. J'étais attendri, subjugué; je pleurais sur cette belle Julie, sur son malheureux amant. D'autres fois, je repoussais le livre; je me disais que cette histoire touchante n'était peut-être qu'une fiction. Ah! je sentais toujours cependant qu'il y avait quelque chose de vrai, d'éternellement vrai, dans ce livre : c'est la peinture des sentimens, des passions, c'est l'amour qui déborde de toutes ses pages.

A ces mots il cacha son visage dans ses mains et se tut comme effrayé de sa propre exaltation. Le père Timothée feuilleta le volume et lut au hasard quelques lignes. — De mon temps, dit-il, l'amour ne s'exprimait pas ainsi; il avait un langage plus galant, plus leste, plus audacieux. Mais, dites-moi, mon cher fils, comment ce livre est-il tombé entre vos mains?

— Par un hasard fort simple, répondit Estève; dans une de nos promenades à Ermenonville, je l'ai trouvé au bord du lac, en face de l'île où repose J.-J. Rousseau. Sans doute quelque étranger l'avait oublié là en faisant son pèlerinage au tombeau.

Quelques mois s'écoulèrent. Estève était tombé graduellement dans une sorte d'anéantissement moral. Il accomplissait avec une exactitude machinale tous les actes de la vie religieuse; on le voyait assidu au chœur; il assistait avec une contenance recueillie aux assemblées capitulaires que le prieur convoquait quelquefois. Aucun reproche, aucun soupçon ne s'élevait contre lui, et pourtant il n'y avait plus au fond de son ame ni ferveur ni croyances. Une morne apathie avait succédé aux luttes désespérées dans lesquelles sa foi avait succombé; il vivait dans un secret et continuel dégoût de ses devoirs et dans le sombre ennui d'une existence sans intérêt, sans espérance et sans but. Les lettres qu'il recevait de loin en loin de sa mère et de l'abbé Girou lui causaient encore plus de douleur que de joie. Il devinait, à travers la sainte résignation, les graves et pieux conseils de la marquise, les efforts d'un cœur désolé, les regrets d'une mère que la mort et un sacrifice volontaire ont privée de ses enfans. Jamais il n'avait maudit ce vœu qui le sépara du monde dès sa naissance, son respect, sa tendre vénération pour sa mère, avaient survécu à ses sentimens religieux; mais les souvenirs qu'il chérissait autrefois, les souvenirs de son adolescence, lui étaient maintenant douloureux. Souvent il disait au père Timothée : — Je tombe dans la crainte et le dégoût de moi-même, tout me blesse et m'irrite, j'ai horreur de la solitude de ma cellule, et la compagnie que je trouve au jardin, au réfectoire, au chauffoir, partout, m'est insupportable. Oh! mon père, que deviendrais-je sans votre amitié!

Sa seule distraction était de descendre quelquefois jusqu'à la grille de la cour d'entrée pour assister à la distribution qu'un frère convers faisait chaque jour aux pauvres mendians du voisinage. Vers midi, cette troupe déguenillée arrivait tantôt nombreuse, tantôt réduite à quelques vieillards infirmes. Il y avait parmi les malheureux

qui recevaient l'aumône à la porte de l'abbaye un homme auquel le père Timothée témoignait depuis long-temps un intérêt mêlé de compassion. Ce mendiant était connu dans le pays sous le nom de Genest le vagabond. C'était une espèce de Samson aux cheveux crépus, à la face de léopard, un type accompli de la force physique; mais ce développement magnifique de la forme semblait s'être opéré aux dépens de l'intelligence; Genest le vagabond était un pauvre idiot, un fou tranquille et inoffensif, dont on reconnaissait au premier aspect l'infériorité morale. Son regard avait une expression inquiète et vague, ses traits étaient peu accusés, et ses épaules de géant supportaient une tête d'enfant. Ce malheureux était né sur une des fermes de l'abbaye, et dès son enfance il avait témoigné de singuliers instincts, l'instinct des espèces voyageuses qui changent de lieux selon les saisons. L'hiver il demeurait volontiers dans les environs du couvent, où il était sûr de trouver la nourriture et le gîte; mais, les beaux jours venus, il s'en allait au hasard et vaguait jusqu'aux approches de l'hiver. Deux ou trois fois il avait été arrêté dans ses courses vagabondes, et comme on était parvenu à comprendre dans son langage obscur, presque inintelligible, qu'il venait de l'abbaye de Châalis, la maréchaussée l'y avait ramené comme un malfaiteur. Il arrivait les mains liées, la figure hâve et bouleversée par une sorte de terreur instinctive; on l'enfermait pour l'empêcher de repartir. Alors il tombait promptement dans un dépérissement complet. Taciturne, accroupi dans un coin de la chambre où on le retenait, il se laissait mourir de faim. Le père Timothée avait eu assez de crédit pour le délivrer d'abord de cette réclusion et pour lui donner ensuite les moyens de s'abandonner au besoin de mouvement qui le tourmentait. Le printemps venu, il lui attachait au cou un rouleau de ferblanc qui contenait un certificat signé par le prieur de Châalis et une permission de demander l'aumône. Avec ces papiers, il pouvait parcourir librement non-seulement tout le Valois, mais encore les pays environnans.

Estève en était venu à envier le sort de cette triste créature. — Que ne suis-je resté, comme ce malheureux, dans une éternelle enfance! disait-il au père Timothée, j'aurais pu vivre ici sans comprendre la misère de ma condition. — D'autres fois, lorsque l'air était attiédi par les premières brises du printemps, il s'approchait de l'idiot qui, joyeux et comme épanoui sous ses haillons, regardait le ciel r esplendissant, et il murmurait avec une amère tristesse :— Va, lève-

toi, suis l'instinct qui te pousse hors d'ici, jouis selon tes facultés bornées, infimes; pauvre créature sans intelligence et sans raison, tu es plus heureuse que moi!

Les dernières prévisions du père Bruno préoccupaient parfois l'esprit d'Estève, et il éprouvait un nouveau souci en songeant à l'espèce de persécution qu'on lui susciterait peut-être bientôt. En effet, vers le temps de Pâques, le prieur lui dit un soir, en sortant du réfectoire : — Mon cher fils, venez me trouver demain après la messe; j'ai à vous parler de choses importantes et qui touchent à vos intérêts temporels et spirituels.

Le même soir Estève rapporta au père Timothée ces paroles du prieur.

— L'intention est évidente, dit le vieux moine; sa paternité vous proposera d'entrer dans les ordres sacrés, elle veut vous élever au sacerdoce.

— Je n'avais pas besoin des dernières recommandations du père Bruno pour repousser ce nouvel engagement, répondit Estève avec une sombre décision; quoi qu'il puisse en advenir, je le refuserai : c'est assez d'être un religieux sans ferveur, sans croyance, et qui en secret a mille fois renié ses vœux; je ne veux pas devenir un prêtre sacrilége.

Le vieil athée hocha la tête; il était trop endurci dans son impiété pour être touché de semblables scrupules; d'autres considérations le préoccupaient en ce moment.

— Mon fils, dit-il, je suis convaincu que le père Bruno, en vous parlant comme il l'a fait à son lit de mort, n'avait pas seulement en vue d'empêcher que vous devinssiez un mauvais prêtre; une autre pensée dictait sa dernière recommandation.

— Et cette pensée, vous l'avez comprise, mon père?

— Oui : un moine peut être relevé de ses vœux, mais un prêtre est à jamais lié. Sa consécration est indélébile.

Estève tressaillit à ces paroles comme si un éclair eût passé devant ses yeux.

— Un religieux peut donc quitter cet habit et retourner au monde? s'écria-t-il.

— Oui, cela est arrivé; l'histoire même a constaté ces exemples : le roi don Ramire d'Aragon fut relevé de ses vœux après avoir passé quarante ans dans le cloître. Il sortit de l'abbaye de Saint-Pons pour monter sur le trône, et il se maria avec Agnès d'Aquitaine. Il y a

encore d'autres exemples moins illustres du même fait; on en a même vu dans le siècle où nous vivons.

— Et vous, mon père, vous n'avez pas tenté de les suivre? interrompit Estève; vous n'avez pas essayé de soulever la pierre de votre tombeau, de sortir d'ici libre, libre à jamais? Mais quelles considérations ont pu vous arrêter? Pourquoi portez-vous encore cet habit?

— Parce qu'il aurait fallu d'abord être hors d'ici pour solliciter et obtenir la permission de le quitter, répondit le vieux moine; on s'est douté de mon intention, et j'ai été étroitement surveillé. Les dignitaires qui ont successivement gouverné l'abbaye depuis ma profession se sont légué l'un à l'autre le soin d'empêcher que, directement ou indirectement, je fisse des démarches en cour de Rome. J'osai songer à agir moi-même. Pendant des années, j'ai nourri des projets d'évasion, j'ai sourdement combiné les moyens de fuir, mais le plus puissant, le plus sûr me manquait; je m'en étais privé en faisant vœu de pauvreté.

— Il est vrai, dit Estève en passant la main sur sa robe de laine blanche, celui qui sortirait d'ici n'aurait pas de quoi s'acheter un autre vêtement, ni les moyens de se procurer un abri.

— Voilà pourquoi l'on reste, reprit froidement le père Timothée; ce n'est pas la voix de leur conscience, ni la crainte de Dieu, ni aucune considération semblable, qui retient la plupart de ces moines: c'est l'impérieuse loi de la nécessité. Qui oserait franchir cette porte ouverte au-delà de laquelle tous les chemins nous sont fermés? Depuis que je suis ici, deux religieux seulement ont tenté cette terrible chance : l'un est revenu de lui-même, ne sachant où trouver un asile, et il en a été quitte pour faire amende honorable devant la communauté capitulairement assemblée; l'autre a été arrêté à la frontière de Hollande, et ramené au couvent, du moins on l'a dit; ce qu'il y a de certain, c'est que je ne l'ai jamais revu. Sans doute il a subi, ici ou dans quelque autre maison de l'ordre, le châtiment de sa faute.

— La séquestration, une prison perpétuelle! murmura Estève en frissonnant, car il s'était tout à coup souvenu du spectre qu'il avait aperçu naguère, et de ce que le père Bruno lui avait dit des malheureux enfermés dans l'enceinte du troisième cloître.

Le lendemain, à l'issue de la messe, Estève monta à la cellule du prieur. Au moment de franchir la porte qu'ouvrait devant lui le même frère convers qui jadis l'avait introduit dans l'abbaye, il se souvint de son arrivée à Châalis, de la confiance, du pieux espoir avec les-

quels il était venu se remettre aux mains du père Anselme, et ce retour vers le passé l'attendrit douloureusement. Il regretta ses croyances perdues, ses jours d'innocence, les ténèbres où il avait marché tranquille jusqu'à ce qu'une lumière fatale lui eût fait voir des abîmes sous ses pas. Cette impression devint encore plus vive lorsqu'il se trouva en présence du prieur; les années qui venaient de s'écouler n'avaient laissé aucune trace de décrépitude ou de vieillesse sur le front du père Anselme; c'était toujours la même figure grave et tranquille, le même port de tête imposant, le même geste tout à la fois humble et absolu.

— Mon cher fils, dit-il en faisant asseoir Estève près de lui, voilà plus de sept ans que vous êtes dans notre maison, et je puis rendre témoignage de votre conduite. Elle a été un exemple édifiant pour la communauté et un sujet continuel de satisfaction pour vos supérieurs.

Estève ne put entendre cet éloge sans un secret malaise, une sorte de honte; sa fierté, sa franchise naturelle, furent près de l'emporter sur sa prudence et sur une longue habitude de réserve et de soumission. Il se contint pourtant et répondit au prieur d'une voix altérée et en baissant les yeux : — Votre paternité m'attribue des mérites que je suis loin d'avoir. Entre toutes les vertus chrétiennes, je n'en possède qu'une : c'est le sentiment profond de ma faiblesse et de ma misère.

La pénétration du prieur ne vit rien dans ces paroles si amèrement sincères; il les attribua à un sentiment exagéré d'humilité. Sans dévoiler entièrement ses intentions à Estève, il lui parla longuement de l'autorité, des priviléges attachés au sacerdoce, et tâcha d'exciter son ame aux ambitions permises dans l'état religieux. Le père Anselme n'était pas un de ces hommes évangéliques qu'animent une foi simple et le pur esprit de charité. Il avait subi jusqu'à un certain point l'influence de son siècle. Au lieu de croyances, il avait des opinions, et, chez lui, la conviction religieuse empruntait la forme violente des passions politiques. Il voyait avec une indignation profonde les progrès de la philosophie, et il s'y opposait de toutes les forces dont il pouvait disposer. En d'autres temps, il n'eût peut-être pas maintenu si sévèrement la règle dans sa communauté et soumis la vie des religieux à une discipline si rigoureuse; mais les dangers qui menaçaient la religion le rendaient inflexible et prêt à tout pour la défendre. Il attendait beaucoup d'Estève, bien qu'il le tînt pour un esprit froid et timide. Il pensait que

le jeune profès, animé par la pensée de lui succéder un jour, le seconderait dans son œuvre, et ce fut dans ce but qu'il le combla, ce jour-là, des témoignages de sa bonne volonté. A la fin de cette longue entrevue, pendant laquelle Estève s'était borné à l'écouter silencieusement, il se leva en disant : — Réfléchissez à toutes les considérations que je viens de mettre sous vos yeux, mon cher fils, et que votre humilité ne recule pas devant une sainte ambition.

Ensuite, au moment de le congédier, il parut se souvenir tout à coup de quelque chose que lui avaient fait perdre de vue les graves questions qu'il venait de traiter, et, prenant une lettre parmi les papiers épars sur sa table, il la remit à Estève et lui dit tranquillement : — Une personne de votre famille est en danger de mort; elle voudrait avoir la consolation de vous embrasser une dernière fois.

Estève ouvrit la lettre en pâlissant et murmura : — Quelle douleur encore pour ma pauvre mère! Dans un si court espace de temps, deux pertes si cruelles! son fils, puis sa sœur!

— Mon cher fils, continua le prieur, vous avez la liberté de vous rendre au vœu de cette femme mourante, je vous donne la permission de quitter le monastère pour deux jours. Allez voir quelle est la fin de ceux qui n'ont pas vécu chrétiennement, et leurs défaillances à ce moment suprême; allez édifier votre famille par votre présence, et peut-être sauver par vos exhortations une ame condamnée...

— Oui, j'irai, dit Estève d'une voix entrecoupée; demain, puisque votre paternité m'y autorise, je partirai.

— Aujourd'hui même, si vous voulez, mon cher fils, répondit le prieur; l'exprès qui a apporté cette lettre a amené un carrosse, et il vous attend dans le logis des hôtes.

Vers le soir du même jour, Estève arrivait à Paris et descendait à la porte d'un des beaux hôtels du quartier Saint-Honoré. La rapidité du voyage, le mouvement de la foule, le fracas de cette immense circulation au centre de laquelle il s'était trouvé en traversant la grande ville, l'avaient jeté dans une sorte de stupeur et de vertige. Ce fut presque machinalement qu'il monta le somptueux escalier et qu'il parcourut les vastes salons de l'hôtel. En entrant dans le salon qui précédait la chambre de Mme Godefroi, il entendit une voix dont l'accent ne lui était pas inconnu. C'était celle d'Andrette, la caméριste qui avait jadis suivi la vieille dame dans son voyage en Provence. La pauvre fille s'arrêta toute saisie à l'aspect du jeune profès, et murmura :

— Monsieur Estève! Grand Dieu, qu'il est changé!

Puis, revenant de ce premier mouvement de surprise, elle ajouta en s'approchant de lui :

— Madame vient d'être prévenue. En apprenant l'arrivée de votre révérence, elle a ressenti une grande émotion. Il faudrait lui laisser le temps de se remettre un peu; elle est très faible.

Estève s'assit en silence; il se figurait à quelques pas de lui un lit de mort, le lugubre appareil qui environne les agonisans, et son ame était pénétrée de cette tristesse mêlée d'épouvante qui saisit toutes les créatures humaines à l'aspect des terribles images de la destruction et du néant. Il frémissait à la pensée du tableau qui frapperait ses regards lorsqu'il passerait le seuil de cette chambre où se mourait Mme Godefroi. Un moment plus tard, Andrette revint.

— Entrez, dit-elle à voix basse et en soulevant la double portière de soie qui séparait le salon de la chambre.

Estève s'avança en recueillant toutes ses forces; mais il ne vit pas ce qu'il avait imaginé, et le spectacle qui s'offrit à ses regards n'avait rien de funèbre. Mme Godefroi était couchée sur une chaise longue, et sa figure, quoique fort pâle et amaigrie, avait encore une expression vivante. Des flots de dentelles cachaient les lignes altérées, la teinte morbide de ses joues; un mantelet de satin, attaché par un nœud de rubans, couvrait ses épaules et ne laissait voir que ses mains encore belles et d'une blancheur de marbre. La chambre était faiblement éclairée par une lampe d'albâtre, mais les glaces et les dorures réfléchissaient cette douce clarté, et une tenture de lampas blanc et rose jetait sur tous les objets un reflet de couleur tendre. La malade n'était pas seule dans cette chambre si riante, si fraîche, si ornée; deux jeunes femmes, ses belles-filles, l'entouraient de leurs soins, et tâchaient de la distraire de ses souffrances. Près de la chaise longue, un vieillard et un enfant feuilletaient ensemble un volume de gravures; ni l'un ni l'autre n'avaient la conscience du malheur qui était près d'arriver. Sébastien Godefroi était tombé depuis quelque temps dans un affaiblissement moral qui le mettait au niveau de l'intelligence enfantine de son petit-fils. Après une vie active et surabondamment remplie, il végétait doucement pendant ses derniers jours, sans s'apercevoir du coup qui allait le frapper à la fin de sa longue et heureuse carrière.

En voyant entrer Estève, Mme Godefroi, enfoncée dans ses oreillers de satin, releva lentement la tête, et dit d'une voix faible :

— C'est vous, mon cher enfant? Approchez, je n'ai plus la force d'aller au-devant de vous.

Il vint près de la chaise longue, et, se penchant vers la malade, il serra contre son visage et contre ses lèvres la main qu'elle lui tendait. Alors la lampe, l'éclairant en face, montra ses traits dévastés, ses yeux éteints et la pâleur de son front.

— Oh! mon enfant, est-ce bien toi? s'écria Mme Godefroi avec un accent indicible de douleur et d'épouvante.

Puis, faisant signe aux deux jeunes femmes de s'éloigner, elle serra plus étroitement la main d'Estève et l'attira encore plus près d'elle.

— Mon fils, dit-elle à voix basse et avec cet accent bref particulier aux esprits sagaces et résolus dans les circonstances suprêmes de la vie; mon fils, le couvent est, dit-on, pour ceux qui l'habitent, le paradis ou l'enfer en ce monde. Qu'a-t-il été pour vous? dites, répondez-moi sans scrupule et sans crainte.

— L'enfer! répondit Estève.

— Ah! je l'avais prévu! s'écria douloureusement Mme Godefroi.

Un silence suivit ces paroles. La malade, épuisée, avait laissé retomber sa tête sur les coussins et semblait réfléchir. Elle entrevoyait la possibilité d'un changement dans l'existence d'Estève, et calculait les chances qu'il y avait pour lui dans l'avenir. Dès ce moment, elle résolut de mettre à sa disposition les moyens de sortir un jour du couvent, si le dégoût de la vie monastique l'emportait sur les scrupules de sa conscience et sur toutes les considérations humaines.

— Mon cher enfant, lui dit-elle, il faut que nous ayons ensemble un long entretien. Cette nuit, vous veillerez près de moi, et je vous parlerai.

— Hélas! pourquoi cette nuit, lorsque vous avez tant besoin de repos? répondit Estève. Pourquoi, lorsque vous êtes si souffrante, renoncer à vos heures de sommeil? Non, non; je resterai près de vous, mais vous ne veillerez pas pour me parler.

— Mon enfant, il y a trois mois que je n'ai dormi, répondit Mme Godefroi avec un sourire triste; ces heures que je veux employer à vous entretenir, je les passe ordinairement dans une cruelle insomnie. A cette nuit donc; nous serons seuls, il le faut pour ce que j'ai à vous dire.

Les deux jeunes femmes se rapprochèrent, et la conversation devint générale. Les fils de Mme Godefroi étaient absens, et ne devaient revenir à Paris que dans quelques jours, mais leur jeune famille était restée autour de la pauvre malade. Les brus, les petits-

enfans, égayaient cet intérieur, dont sans eux la magnificence eût été bien triste pour les deux vieillards.

Un peu après l'arrivée d'Estève, trois ou quatre marmots, élevés à la Jean-Jacques, firent irruption dans la chambre de leur aïeule. C'étaient de beaux enfans blancs et roses vêtus presque aussi légèrement que des amours. Un simple fourreau de bazin couvrait leurs formes potelées, et leurs cheveux blonds flottaient en grosses boucles naturelles autour de leurs visages épanouis. L'extrême simplicité de cette tenue contrastait avec la toilette bizarre et embarrassante des jeunes mères, qui, selon la mode du temps, avaient les cheveux poudrés et relevés en hérisson, et portaient des robes ouvertes et traînantes sur des jupes à falbalas. Vers l'heure du souper, quelques étrangers arrivèrent : c'étaient les débris de la société de beaux esprits que Mme Godefroi avait long-temps réunie dans ses salons. Les années précédentes avaient vu mourir les membres les plus illustres de ce cénacle, et quelques disciples des encyclopédistes restaient seuls de l'audacieuse phalange dont la vieille dame avait suivi l'étendart proscrit et victorieux.

Estève, assis à l'écart et réfugié pour ainsi dire derrière la chaise longue de Mme Godefroi, écoutait avec une surprise et un intérêt indicible la conversation tour à tour frivole et profonde de ces gens accoutumés à traiter sous une forme légère les plus graves questions. Au premier moment, sa présence avait jeté parmi eux une sorte de contrainte; c'était une chose inouie que l'apparition d'une robe de moine chez Mme Godefroi, et les plus zélés furent près de s'en scandaliser; mais la physionomie timide et mélancolique d'Estève les désarma. On se mit à discourir gaiement et librement sur toutes choses. Le vieux Godefroi, à moitié assoupi au coin de la cheminée, avait l'air de lire la gazette; les jeunes femmes faisaient de la parfilure, assises devant un guéridon, et les enfans jouaient autour d'elles sur le tapis. Ce tableau d'intérieur, cette scène tranquille qui environnait une femme mourante de douces et sereines distractions, touchèrent vivement Estève. Il songea à une autre personne bien chère dont les derniers jours s'écoulaient dans la douleur et l'isolement. — Hélas! pensa-t-il le cœur navré, ma mère sera seule à ses derniers momens!

A onze heures, Mme Godefroi congédia tout le monde. On passa dans la salle à manger; mais Estève soupa seul dans l'appartement qu'on lui avait préparé. Les agitations de cette soirée l'avaient brisé;

toutes ses sensations étaient émoussées par la surexcitation qu'il venait d'éprouver. Il était comme ces plantes qui ont grandi dans les lieux sombres, et qu'un rayon de soleil, le moindre souffle de vent, brûle et flétrit. Vers minuit, Mme Godefroi lui fit dire qu'elle l'attendait.

La vieille dame n'avait pas quitté sa chaise longue; mais les rideaux étaient baissés et les portes fermées, comme si elle venait de se coucher. La lampe de nuit veillait au coin de la cheminée, et le chien favori dormait déjà aux pieds de sa maîtresse. Andrette et deux autres femmes qui passaient ordinairement la nuit près de Mme Godefroi se retirèrent dans une chambre voisine, et Estève resta seul avec la malade.

— Mon enfant, lui dit-elle avec un soupir, ma fin approche, et je ne m'en irais pas tranquille si je vous laissais ainsi. Il faut que votre sort change; il changera si vous le voulez.

— Puis-je le vouloir? mon Dieu! s'écria Estève; vous qui êtes pour moi une amie, une seconde mère, éclairez-moi, guidez-moi. Depuis quelque temps, je m'adresse à moi-même des questions que je ne puis résoudre, et presque malgré moi j'ai conçu un espoir. Vous savez l'affreux malheur qui a frappé notre famille. Mon frère est mort, et c'est un parent éloigné qui est appelé à porter le nom et à recueillir l'héritage de la maison de Blanquefort. Pourquoi ne songerait-on pas plutôt à me les rendre? pourquoi ma famille ne s'adresserait-elle pas à la cour de Rome pour me faire relever de mes vœux? Sous l'influence de cette pensée, j'avais résolu d'écrire à mon père lui-même....

— Non, non, interrompit Mme Godefroi effrayée, gardez-vous d'y songer. Le marquis n'a jamais eu pour vous les sentimens d'un père; il n'aimait que son fils aîné.

— Je le sais, hélas! répondit Estève; mais, à présent que je suis son seul enfant, s'il me revoyait, il m'aimerait peut-être.

— Jamais, Estève; renoncez à cette espérance, elle est vaine. J'ai songé à d'autres moyens, j'y ai songé il y a déjà long-temps.

Elle lui raconta alors ses premiers projets, et l'intention qu'elle avait eue de lui donner une fortune avec laquelle il aurait vécu à l'étranger sans rien devoir à son père, en renonçant même au nom de Blanquefort pour prendre celui de sa mère. — Mais j'arrivai trop tard, continua-t-elle, vous veniez de prononcer vos vœux. Maintenant je veux mettre à votre disposition les mêmes moyens d'indépendance;

vous en userez selon les circonstances et votre volonté. Point de refus, point de remercimens, c'est un devoir que je remplis envers vous, envers le malheureux enfant de ma pauvre Cécile.

A ces mots, elle remit une clé à Estève, et le pria d'ouvrir un cabinet de Boule qui était derrière son lit. Au fond d'un tiroir fermé à secret, dans un coffret de bois des îles, il y avait quatre-vingt mille livres en or, et des bijoux d'une valeur à peu près égale à celle de la somme en espèces monnayées.

— Ceci est à vous, mon neveu, dit Mme Godefroi; c'est votre part de mon héritage; je puis vous la donner sans faire tort à mes enfans, et vous devez l'accepter sans scrupule.

Estève accepta ce don comme il était offert, avec la simplicité, la noblesse d'une bonne intention, et, serrant la main généreuse qui venait de le lui faire, il dit avec émotion :

— Ma chère tante, ma seconde mère, je ne sais pas si j'aurai jamais la force, la volonté, d'user des moyens que vous mettez à ma disposition, si j'oserai tenter de reprendre ma liberté; mais la fortune que vous me donnez servira au soulagement d'autres malheureux, si elle m'est inutile; je l'emploierai à faire du bien aux pauvres.

Mme Godefroi fit un signe d'approbation, et dit avec un faible sourire : — A présent, mon ami, puisque nous y avons pourvu, ne parlons plus de toutes ces choses, détournons notre esprit des pensés affligeantes, des images tristes. J'ai besoin d'être distraite par des idées riantes, d'être soutenue par la sérénité d'ame, la gaieté de ceux qui m'entourent : c'est une faiblesse qu'il faut passer à une vieille femme qui se meurt. Cette nuit, mon enfant, vous remplacez Andrette; prenez un livre sur ce guéridon, et faites-moi une lecture.

Ce fut le roman d'*Estelle*, alors dans sa nouveauté, qu'Estève ouvrit au hasard. A ces mots qui commencent la célèbre pastorale de Florian : « Je veux célébrer ma patrie; je veux peindre ces beaux climats où la verte olive, la mûre vermeille, la grappe dorée, croissent sous un ciel d'azur, où, sur de riantes collines parsemées de violettes et d'asphodèles, bondissent de nombreux troupeaux.... » Estève et Mme Godefroi se regardèrent frappés du même souvenir. Les larmes vinrent aux yeux de la vieille femme.

— Laissez ce livre, mon enfant, dit-elle avec mélancolie; parlons des lieux où a commencé notre vie et que nous ne reverrons ni l'un ni l'autre; parlons du passé. — Alors elle prit plaisir à rappeler plusieurs circonstances de ses premières années, et les peines d'enfant, les joies innocentes qu'elle partageait avec sa sœur. — Hélas! con-

tinua-t-elle, qu'il y a loin de ces beaux jours de ma jeunesse au terme où je suis arrivée! — Quelle différence entre cette jeune fille qui courait joyeusement dans le jardin de la Tuzelle et la vieille femme couchée sur ce lit de douleur, d'où elle ne se relèvera plus!... Pourtant, c'est toujours la même ame dans le même corps! — Oh! déplorable transformation que la science humaine ne saurait arrêter! Mystère terrible que les plus grands esprits ne peuvent comprendre!

Elle s'arrêta comme épouvantée de ses propres réflexions, et, faisant un effort pour repousser les terreurs involontaires qui la gagnaient, elle reprit avec un sourire fin et sérieux :

— Mon ami, la philosophie, qui nous éclaire pendant la vie, ne nous est bonne à rien au moment de la mort. Le plus sage serait de garder les croyances reçues, comme les anciens titres de famille, que l'on ne prend jamais la peine d'examiner, mais que l'on conserve dans ses archives pour s'en servir au besoin.

— Ainsi, dit Estève, frappé de ses paroles, ainsi, vous dont l'ame est si ferme, vous dont la vie a été sans reproche, vous qui n'éprouvez pas les craintes, les repentirs d'une conscience tourmentée, vous regrettez aujourd'hui les consolations de la religion?

— Oui, mon cher enfant, répondit avec sincérité la vieille femme philosophe, mais ces consolations ne sont plus possibles pour moi; la foi est à jamais éteinte dans mon ame. Ne pouvant mourir avec joie comme une chrétienne, je tâche de mourir avec courage et résignation comme un esprit fort. Au lieu de me coucher sur la cendre et de revêtir le cilice, je m'entoure de toutes les jouissances qui embellirent ma vie, je réunis près de moi tous les objets de mon affection; mes derniers regards s'arrêteront sur ces jeunes femmes, sur ces enfans dont les têtes d'anges me souriront jusqu'au moment fatal. Mes fils, mes fils bien-aimés me manquent seuls.

— Bientôt vous aurez la consolation de les revoir, dit Estève.

Mme Godefroi secoua la tête : — Non, dit-elle, c'est moi qui les ai éloignés. Ils sont ce que j'ai le plus aimé, ce que j'aime encore le plus sur la terre, et leur tendresse pour moi est égale à l'amour que j'ai pour eux. Nous aurions manqué de courage en nous quittant, et j'aurais trop redouté la mort en voyant leur douleur.

Cette fermeté sans ostentation inspirait à Estève une admiration mêlée de tristesse et d'étonnement. Les yeux fixés sur ce visage encore animé d'une si vivante expression, et dont les nobles traits étaient en ce moment comme éclairés par une flamme intérieure, il

ne pouvait croire que Mme Godefroi fût près de sa fin, et il concevait une sorte d'espoir.

Le reste de la nuit s'écoula paisiblement, et au point du jour Mme Godefroi renvoya Estève en lui disant : — Merci, mon ami ; grace à vous, mon insomnie n'a pas été si douloureuse, et je me sens aussi bien que si j'avais dormi.

Le pauvre religieux regagna son appartement dans un état singulier de trouble et d'exaltation. Il déposa au chevet du lit le coffret que lui avait remis Mme Godefroi, et, appuyant son front dans ses mains, il tâcha de recueillir les idées qui flottaient vagues et confuses dans son cerveau. Mais il était sous l'influence d'une excitation trop vive pour que la volonté pût dominer ses impressions. Ce monde qu'il venait d'entrevoir pour la première fois, les paroles de Mme Godefroi, le tableau de sa jeune famille, le luxe splendide qui l'environnait, enfin tout ce qu'il avait vu et entendu depuis la veille le frappait d'étonnement et le jetait dans d'étranges agitations. Il comprit mieux alors les privations, les renoncemens de la vie monastique, et toute la rigueur de ses engagemens. La fatigue apaisa enfin cette fièvre, et il s'endormit sous ses rideaux de soie, en face d'un groupe de bergères qui dansaient en rond dans un paysage de Watteau.

Estève devait être de retour à Châalis le lendemain matin, à l'heure de la messe conventuelle. Après avoir passé la journée près de Mme Godefroi, il avait soupé dans son appartement, comme la veille, et il se disposait à redescendre le soir, pour faire ses adieux à la vieille dame, lorsqu'elle lui envoya Andrette.

— Je viens de la part de madame remettre ceci à votre révérence, dit la suivante en présentant à Estève un paquet cacheté.

Il l'ouvrit avec émotion, et trouva un petit portefeuille de laque sur la première page duquel Mme Godefroi avait écrit au crayon :

« Adieu, mon enfant, l'enfant de ma bien-aimée Cécile! Ayez le courage de vivre enfin ; que de vains scrupules ne vous arrêtent pas. Dieu est bon, et il veut que ses créatures soient heureuses ici-bas. »

— Hélas! je ne la verrai donc plus, dit Estève en serrant le portefeuille contre son cœur ; elle ne veut pas recevoir mes adieux?

— Elle a redouté l'émotion d'un pareil moment, dit tristement Andrette ; elle sent bien que cet adieu est le dernier.

— J'ai un meilleur espoir, reprit Estève ; non, il n'est pas possible qu'elle soit si près de sa fin. Elle est encore pleine de force ; toute la nuit elle m'a parlé avec la même grace, la même fermeté d'esprit qu'autrefois.

— Plût à Dieu qu'elle pût guérir! dit Andrette en soupirant, mais les médecins l'ont condamnée; ils disent que d'un moment à l'autre elle peut s'éteindre en nous parlant. Elle est au dernier degré d'un mal de poitrine. Ah! s'il y avait un remède à ce mal, fallût-il l'aller chercher à cent lieues d'ici en marchant à genoux, j'irais!

Le lendemain, Estève était de retour au monastère. A l'issue de la messe conventuelle, il se trouva sur le passage du prieur, qui l'arrêta d'un geste amical. Le père Anselme avait compté que le zèle religieux du jeune profès se manifesterait dans la visite qu'il lui avait permis de rendre à cette vieille femme incrédule qui l'appelait près de son lit de mort.

— Eh bien! mon cher fils, lui dit-il, quel a été le fruit de votre voyage? Êtes-vous content de ce que vous avez fait et des dispositions où vous avez laissé votre parente?

— Oui, mon révérend père, répondit simplement Estève. Je l'ai trouvée l'ame pleine de bonnes intentions et résignée à la volonté de Dieu.

Le soir, lorsque tous les religieux se furent retirés dans leurs cellules, Estève entendit dans le dortoir le pas bien connu du père Timothée, et son chien Niger qui grattait doucement à la porte.

— Qu'avez-vous rapporté de votre voyage à Paris, mon cher fils? dit le vieux moine en souriant et en tournant les yeux vers un objet placé sur la table et soigneusement enveloppé; encore quelque livre défendu?

Estève prit le coffret et l'ouvrit en silence.

— De l'or! s'écria le père Timothée, de l'or! des diamans! Mais c'est une fortune qu'il y a là-dedans!

Alors Estève lui raconta ce qui s'était passé, et lui montra le portefeuille où Mme Godefroi avait écrit sa recommandation dernière.

— Si je croyais à une providence divine, je verrais sa main en tout ceci, dit le vieux moine. Qu'allez-vous faire maintenant que ces moyens de salut sont entre vos mains? Quels projets avez-vous, mon cher fils?

— Aucun, répondit Estève avec une tristesse calme; une force encore plus puissante que les obstacles matériels me retient ici. Peu m'importent le scandale que ma fuite causerait dans la communauté et les anathèmes que fulminerait contre moi le prieur; mais je frémis à la seule pensée du désespoir de ma mère, si elle apprenait que j'ai violé mes vœux. Ma mère, si pieuse; ma mère, qui m'a voué à Dieu, hélas! ne se consolerait jamais de mon apostasie; elle mour-

rait dans les regrets, dans la terreur des châtimens que la justice divine réserve aux impies. Ah! plutôt mourir mille fois que de remplir ses derniers jours de telles angoisses! Oui, j'aime mieux mourir, mourir ici!

Le père Timothée serra silencieusement la main d'Estève; sa propre conscience, sa conscience d'athée, comprenait ces scrupules et approuvait cette résolution.

— Mon cher fils, maintenant il faudrait cacher au plus tôt ceci, dit-il en montrant le coffret; vous savez à quelle punition s'expose le religieux qui viole le vœu de pauvreté en gardant secrètement de l'argent? Jusqu'ici vous n'avez été l'objet d'aucune surveillance, mais on peut se méfier enfin. Le prieur a une double clé de toutes les cellules; s'il avait l'idée de visiter celle-ci en votre absence, et qu'il y trouvât ce trésor au lieu de la petite somme que la règle vous permet de posséder, vous seriez puni d'abord par la confiscation, ensuite par tel châtiment qu'il plairait à sa paternité de vous infliger.

— Mais où déposer ce coffret? A qui le confier, mon père?

Le père Timothée réfléchit, hésita un moment, puis il répondit :

— La terre qui couvre les morts est le plus discret et le plus fidèle dépositaire de ce qu'on veut cacher aux vivans; allons enfouir ce coffret dans un coin du vieux cimetière, et soyez assuré que personne ne l'y découvrira,

En dehors des bâtimens claustraux et non loin de l'église, il y avait un édifice connu sous le nom de *Chapelle du Roi*. Ce monument, qui existe encore aujourd'hui, et dont l'architecture semble appartenir à la seconde moitié du XIIIe siècle, était entouré alors d'un jardin inculte qu'on appelait le vieux cimetière. A une époque déjà très éloignée, ce lieu avait servi de sépulture aux bénédictins de Châalis, et l'on apercevait encore çà et là, sous l'herbe humide et grasse, des pierres tumulaires couvertes d'inscriptions effacées. Une fraîche végétation ombrageait ces tombeaux, et des massifs de lilas et de rosiers de Gueldres environnaient la Chapelle du Roi. Les moines ne fréquentaient guère cet endroit écarté; ils préféraient se promener dans le préau du grand cloître ou bien dans leur vaste jardin; mais Estève y venait quelquefois chercher un moment de solitude et de liberté. Cette nuit-là, bien que l'obscurité fût profonde, il n'eut pas de peine à reconnaître le terrain, et, s'arrêtant devant la Chapelle du Roi, il dit au père Timothée :

— Ici, contre le mur, j'ai remarqué une pierre sans épitaphe; certainement elle couvre une tombe vide. Il serait aisé de la soulever.

— Essayons, répondit tranquillement le vieux moine.

La pierre n'était pas scellée, elle céda au premier effort. Le cœur d'Estève battait violemment, il n'osait explorer cette tombe ouverte; mais le père Timothée y plongea une main hardie, et dit d'un ton calme :

— Rien, il n'y a rien... Donnez-moi le coffret... A présent, le legs que vous avez reçu est en sûreté.

Ils replacèrent la pierre; puis, fatigués et le front baigné de sueur, ils s'assirent un moment pour reprendre haleine. Les lilas en fleur répandaient une senteur amère; on entendait au loin le cri des bêtes fauves qui vaguaient dans les profondeurs de la forêt de Perthe, mille bruits doux et confus s'élevaient dans l'ombre, comme si le choc d'atomes invisibles eût troublé le silence des airs. Une chaleur humide baignait la végétation naissante, et la nature entière semblait frissonner sous le premier souffle du printemps. Estève contemplait les splendeurs de cette nuit sereine avec un sentiment inexprimable de mélancolie et de souffrance. Les magnificences de la vie universelle lui faisaient sentir plus vivement la misère et le néant de sa propre existence.

— Mon Dieu! murmura-t-il en élevant vers le ciel son regard animé d'une douleur ardente; mon Dieu! puisque je ne peux vivre par toutes les facultés que vous m'avez données, faites que j'achève de mourir!

— Rentrons, mon fils, dit vivement le vieux moine; Niger paraît inquiet, il gronde sourdement. Quelqu'un vient par ici peut-être.

— Parlez plus bas, mon père, interrompit Estève; j'aperçois là-bas comme une clarté.

En ce moment, le chien se serra contre les genoux du père Timothée, et hurla faiblement.

— Silence! silence, Niger! dit le moine.

L'animal intelligent se tut et demeura immobile, l'œil fixe et le poil hérissé, à côté de son maître.

— Niger a peur, murmura le père Timothée à l'oreille d'Estève; il se passe quelque chose d'étrange.

— Regardez! dit Estève en frissonnant.

Une faible clarté paraissait entre les arbres, et montrait un groupe

arrêté près de la porte du vieux cimetière. C'étaient trois frères convers qui arrivaient; l'un tenait une pioche et une lanterne, les deux autres portaient un brancard.

— Miséricorde! murmura Estève, un mort!

La fosse était déjà creusée; les frères y déposèrent le cadavre roulé dans un linceul, puis ils se hâtèrent de la combler sans faire aucune prière, comme s'ils eussent donné la sépulture à un païen ou à un chien. Les deux religieux, cachés entre les arbres, assistèrent en silence à cette lugubre cérémonie. Lorsque les frères convers se furent retirés, le père Timothée prit le bras d'Estève et lui dit avec tranquillité :

— Ce qui vient de se passer est un fait fort simple. Le malheureux qu'on vient d'enterrer secrètement était un fou ou un prisonnier enfermé dans le troisième cloître.

— Rentrons, mon père, rentrons, s'écria Estève avec un tressaillement d'horreur; je ne puis supporter ces funèbres images... ma raison et ma force m'abandonnent... je deviens lâche, un funeste pressentiment m'épouvante; j'ai peur de mourir aussi prisonnier ou insensé.

Le père Timothée passa le reste de la nuit près du jeune religieux. Les paroles que lui inspiraient tour à tour sa tendresse d'ame et sa froide raison finirent par être entendues. L'imagination d'Estève se calma, les fantômes qui l'obsédaient s'évanouirent, mais il demeura plongé dans un abattement profond. Comme le père Timothée l'exhortait à subir sans révolte la loi suprême de la nécessité, il lui répondit avec l'accent d'une ame découragée : — Hélas! mon père, je comprends cette nécessité fatale qui gouverne ma vie, et pourtant je veux en vain m'y soumettre. Que peut la volonté de l'homme contre ces mouvemens intérieurs qui le troublent et le subjuguent? Je succombe à de funestes impressions. Cette cellule, que je trouvais autrefois si riante, me paraît aujourd'hui une prison obscure et glacée. Il n'y a plus pour moi de travail ou de distractions possibles; je porte dans tous les actes de ma vie un invincible ennui; je m'éteins dans le dégoût et la lassitude de moi-même.

Quelques jours plus tard, Estève reçut la triste nouvelle à laquelle il s'attendait depuis son retour de Paris. Le prieur, supposant que M[me] Godefroi avait fait une fin chrétienne, ordonna des prières pour le repos de son ame.

VI.

Une année entière s'écoula. La santé d'Estève était gravement altérée, mais cet état de langueur et de maladie lui procura une sorte de soulagement moral. A mesure que ses souffrances devenaient plus vives, les inquiétudes de son esprit s'apaisaient : un triste espoir le soutenait, et rendait à son ame le calme et la sérénité.

Une fois le père Timothée, qui ne pénétrait point la cause de ce changement, lui dit avec satisfaction :

— Mon cher fils, ce que j'avais espéré arrive; vous vous êtes résigné enfin.

— Oui, mon père, résigné à mourir, répondit Estève avec un faible sourire.

Un matin, au sortir de la messe, à laquelle il assistait chaque jour malgré son état de faiblesse et de maladie, Estève rencontra le prieur, qui s'était arrêté pour l'attendre à la porte du grand cloître. Cette marque d'attention et d'intérêt, la physionomie froidement affligée du père Anselme, lui causèrent un sentiment d'inquiétude; il pressentit quelque nouveau malheur.

— Mon cher fils, lui dit le prieur, quelqu'un vous attend dans votre cellule pour vous apprendre un triste événement. Allez, et souffrez d'un cœur soumis l'affliction que la volonté de Dieu vous envoie.

Estève franchit éperdu l'escalier du dortoir, et il jeta un cri sourd en reconnaissant celui qui l'attendait à la porte de sa cellule : c'était l'abbé Girou. La seule présence du vieux prêtre lui apprenait le malheur qui l'avait frappé.

— Ma mère! s'écria-t-il d'une voix étouffée.

— Dieu l'a délivrée, mon enfant, répondit le vieillard en levant les yeux au ciel.

Dans le premier moment d'une telle douleur, la présence de l'abbé Girou fut pour Estève une grande consolation; mais bientôt il dut apporter dans ces relations une réserve qui les rendait pénibles pour lui. Par un sentiment d'affection généreuse, de délicatesse prudente, il cacha à son vieil ami ses regrets, ses souffrances, toutes les peines qui le dévoraient. Il garda le silence parce qu'il lui semblait que ses plaintes seraient un reproche à la mémoire de sa mère, une accusation contre celui qui l'avait élevé dans l'unique but de faire de lui

un bon religieux, et dont les intentions et les soins avaient été si vains. L'abbé Girou prit aisément le change sur la situation d'esprit de son élève. Il attribua la tristesse d'Estève au malheur récent qui l'avait frappé, et il pensa que son existence dans le cloître était sinon heureuse, du moins facile et paisible. Les discours du prieur confirmèrent l'abbé dans cette opinion. Le père Anselme lui peignit le jeune profès comme un élu, un prédestiné, l'exemple de toutes les vertus que doit avoir le parfait religieux. — Monsieur l'abbé, lui dit-il un jour, j'ai fondé sur le père Estève de grandes espérances, et je demande tous les jours à Dieu de lui rendre la santé, pour que je puisse entreprendre bientôt tout ce que j'ai résolu de faire en sa faveur. Les hommes d'une grande naissance et d'un mérite éminent sont rares aujourd'hui dans notre ordre : monsieur l'abbé, votre élève peut me succéder un jour.

L'abbé Girou ne passa qu'une semaine à Châalis; la protection d'un ancien ami lui avait fait obtenir la place d'aumônier dans une des prisons de Paris, et il alla prendre possession de son nouvel emploi. Avant son départ, Estève, auquel il n'avait pas une seule fois parlé du marquis de Blanquefort, lui dit non sans hésitation et d'une voix troublée :

— Monsieur l'abbé, à présent que ma pauvre mère et ma tante sont mortes, il semble que je n'ai plus de famille au monde... Pourtant mon père existe encore. Je ne demande rien, je n'attends rien de lui, pas même une marque de souvenir; mais dites-moi s'il vit heureux.

— Dieu l'a cruellement frappé dans l'objet unique de son affection, répondit le vieux prêtre en soupirant; il ne s'est pas consolé de la mort de son fils aîné.

Quelque temps après le départ de l'abbé Girou, le père Timothée emmena un soir Estève dans l'enclos funèbre qui environnait la Chapelle du Roi. On était à la fin d'avril. Comme une année auparavant, les lilas fleurissaient autour des pierres tumulaires, et les tièdes haleines, les parfums répandus dans les airs, annonçaient le printemps.

— Mon fils, dit le vieux moine en arrêtant sur Estève son regard froid et mélancolique, il y a un an, vous avez sacrifié à des considérations de respect et de tendresse filiale l'espoir de votre liberté; aujourd'hui aucun motif ne vous arrête plus, il faut partir.

— Oui, mon père, répondit Estève avec une tranquillité qui prouvait que sa résolution n'était pas spontanée, oui, j'y suis déterminé, et, si vous le voulez, nous partirons ensemble.

Le père Timothée songea un moment à cette proposition, qu'il était loin de prévoir; puis, tendant la main à Estève avec un geste négatif, il répondit : — Non, mon cher fils; le peu de temps qui me reste à vivre ne vaut pas la peine que je sorte d'ici. D'ailleurs, ma présence augmenterait le danger de votre entreprise. Assez de mauvaises chances vous menacent, n'y ajoutons pas celles que vous susciterait la compagnie d'un pauvre vieillard. Je vous connais; vous ne m'abandonneriez pas dans un moment de danger, et nous péririons ensemble. Mon enfant, vous partirez seul.

Estève connaissait assez le père Timothée pour savoir que cette réponse était son dernier mot, et il n'essaya pas de changer une détermination qu'il avait si fermement exprimée. Seulement il lui dit :

— Mon père, si quelque jour je suis libre et en sûreté hors de France, auriez-vous quelque scrupule de me venir trouver?

— Non, mon fils, répondit le vieux moine, séduit malgré lui par cette vague espérance.

— Au moment de prendre un parti si violent, si décisif, continua Estève, je n'éprouve aucune crainte, aucune hésitation, mais je m'inquiète des obstacles matériels.

— J'y ai songé, et je crois avoir tout prévu. Les premières difficultés ne sont rien. Vous vous procurerez aisément un habit séculier; il n'y aura qu'à aller chercher dans le vestiaire un de ceux que les novices ont laissés en prenant la robe de laine et le scapulaire : le vôtre même doit y être encore, et, qui sait? le mien peut-être, l'habit de velours et l'épée que j'avais au côté en entrant ici vers la fin de l'année 1745. Toutes ces dépouilles gisent au fond des armoires sous la garde du frère Prosper, qui n'y touche jamais. Je me charge de choisir là un habillement complet que je porterai pièce à pièce hors du couvent; — oui, hors du couvent, car vous sortirez d'ici en plein jour, avec votre robe blanche et votre manteau noir. Mais à la promenade, lorsque les religieux seront dispersés comme de coutume à l'entrée de la forêt, vous gagnerez la route qu'on appelle le *Pavé Davesne*, et vous irez jusqu'à cette maisonnette ruinée qu'on voit à gauche, au milieu d'un taillis. Là, sous les décombres, vous trouverez vos habits. La nuit venue, vous partirez sans autre bagage que le coffret qui est ici, sous cette pierre, et vous prendrez à pied le chemin de Senlis. Ensuite tout dépendra du hasard et de l'occasion; vous monterez dans la première voiture publique qui passera, et vous vous laisserez conduire, n'importe où, pourvu que vous vous éloigniez de Châalis. Cependant je suis d'avis qu'après avoir fait une

vingtaine de lieues vous n'alliez pas plus loin. L'ordre de vous arrêter serait arrivé plus tôt que vous aux frontières, car on supposera nécessairement que vous cherchez à gagner les pays protestans, et que vous allez vous réfugier en Allemagne ou en Hollande. D'ailleurs il vous faut un passeport, des papiers qu'on ne se procure pas aisément. Vous resterez donc aux environs de Paris jusqu'à ce que les premières poursuites se ralentissent. Ici, l'on ne soupçonnera pas d'abord que vous avez fui; l'idée de quelque accident funeste sera la première qui se présentera; on explorera la forêt, on mettra à sec les étangs du monastère, on sondera les puits, et ce n'est que lorsqu'on aura la certitude de votre entière disparition qu'on verra la vérité. Cela vous donnera au moins deux jours de sécurité : vous les emploierez à chercher un asile où vous puissiez passer quatre ou cinq mois à attendre que les poursuites dirigées contre vous soient moins actives; mais il faudra repartir ensuite, car, si la police cesse de s'occuper de vous, l'autorité ecclésiastique ne vous oubliera pas; une circulaire aura donné avis de votre fuite et envoyé votre signalement à toutes les maisons de l'Ordre, et, dans toute l'étendue des pays catholiques, il n'y a point d'endroit où vous puissiez demeurer en sûreté.

— Mon père, ce n'est pas cet exil qui m'épouvante, hélas! un religieux n'a point de patrie; mais comment ferai-je pour me procurer les moyens de sortir du royaume? Que deviendrai-je dans ce monde où je vais me trouver entièrement isolé, sans position que je puisse avouer, sans nom?

— J'ai réfléchi là-dessus aussi, mon cher fils; et peut-être, moi pauvre religieux, oublié, mort au monde, puis-je encore vous y faire trouver une puissante protection. La plupart de ceux que j'ai laissés dans la vie du siècle n'existent plus, ceux de mes amis, de mes compagnons de plaisirs qui vivent encore, m'ont oublié; mais il y a une femme à laquelle mon nom seul doit rappeler un souvenir. C'est une grande dame, une dame de la cour; elle était âgée de vingt ans à peine quand je vins ensevelir ici la folle passion que j'avais pour elle. Aujourd'hui ce doit être une vénérable douairière, tout-à-fait revenue des jolis péchés de sa jeunesse, dévote peut-être; je vous donnerai une lettre pour elle, je vous recommanderai comme un jeune homme, mon parent, qui, pour la première fois, quitte la province, et pour lequel je sollicite sa bienveillance. Quand vous aurez accès dans sa maison, personne ne vous prendra pour un aventurier, et vous obtiendrez aisément, avec un mot de sa main,

les passeports nécessaires pour votre voyage. Voilà le plan qui me paraît le plus simple, le plus facile à exécuter.

— Et où trouverai-je cette dame, mon père? demanda Estève.

— A Versailles. Cependant il est arrivé tant de changemens depuis l'époque où je l'y ai vue pour la dernière fois, qu'il se pourrait qu'elle n'eût plus les mêmes charges à la cour. N'importe, vous saurez facilement quel est l'endroit qu'elle habite, vous la trouverez dans son hôtel, à Paris, ou bien dans sa terre de Froidefont, aux environs de Meaux. Ces grandes familles n'aliènent pas leurs propriétés comme les gens parvenus et séjournent constamment aux mêmes lieux.

— Mais sous quel nom me présenterai-je? Je ne puis, sans imprudence, reprendre celui de mon père, observa Estève.

— Sans doute; vous prendrez le nom de votre mère, c'est celui d'une ancienne famille, et il s'éteint en votre personne, m'avez-vous dit.

— Eh bien! mon père, je suis prêt et résolu, s'écria Estève en se levant; à l'œuvre! Dans trois jours il faut que je sois hors d'ici.

VII.

Trois jours plus tard, en effet, vers la tombée de la nuit, deux hommes étaient arrêtés au bout du chemin solitaire qui traverse la forêt d'Ermenonville, et qu'on appelle le *Pavé Davesne;* c'étaient le père Timothée et Estève. Ce dernier s'était déjà débarrassé de sa robe de bénédictin pour revêtir l'habit à larges basques et le chapeau rond à boucle. Un manteau de drap d'une coupe ancienne cachait sa taille; il portait sous son bras le lourd coffret qui contenait sa fortune.

— Mon fils, dit à voix basse le vieux moine, l'instant décisif est venu; partez. Du sang-froid, point de précipitation. Gagnez Senlis, et attendez hors de la ville le passage de la première voiture. Si vous le pouvez, prenez celle de Meaux; vous aurez ainsi une chance pour remettre plus tôt cette lettre à son adresse. Adieu, mon fils, adieu!

Estève serra silencieusement la main du père Timothée, jeta un dernier regard autour de lui, et s'éloigna rapidement. Le chemin qu'il suivait était peu fréquenté, surtout à cette heure de la journée; il ne rencontra que quelques paysans, qui ne prirent pas garde à lui. Pourtant la nuit s'avançait, et, quand il arriva aux portes

de Senlis, toutes les maisons étaient fermées, et aucune voiture ne passait sur la route déserte. La prudence l'empêcha de frapper à l'une des hôtelleries du faubourg, et il se décida à passer la nuit sur un banc, au milieu des allées d'ormes qui bordent le rempart. Jusqu'alors il avait agi par une impulsion presque machinale; il était allé en avant, sans regarder devant ni derrière lui, et comme emporté par une force intérieure; mais quand il se fut arrêté, quand il se vit seul et tranquille pour plusieurs heures au milieu du repos et du silence de la nuit, il se prit à réfléchir et à penser avec une sorte d'étonnement à l'acte qu'il venait d'accomplir. Une joie indicible, un courage immense, remplissaient son cœur; il se sentait renaître, et, les yeux tournés vers le vaste horizon dont les lignes confuses se dessinaient sur un ciel orageux, il murmurait avec une sourde ivresse : — Je suis libre! libre enfin! — Ce fut ainsi qu'il passa toute cette nuit.

Un hasard heureux lui ôta le souci de chercher comment il s'en irait de là le lendemain : au point du jour, une lourde voiture sortit de la ville; c'était la patache qui, deux fois la semaine, transportait les voyageurs de Paris à Meaux. Estève se présenta et prit place sans difficulté. On ne s'étonna point que, pour un voyage si court, il n'eût d'autre bagage que le coffret qu'il avait placé sur ses genoux, et personne ne conçut à son égard le moindre soupçon. Le même jour, vers le soir, il était à Meaux, installé dans l'auberge de *la Croix d'Or,* où étaient descendus avec lui deux ou trois de ses compagnons de route. Son premier soin fut d'aller aux renseignemens; il questionna, non sans émotion et sans anxiété, un des gens de l'auberge.

— Si je sais où est Froidefont! s'écria le valet, j'irais les yeux fermés, d'autant plus qu'il n'y a qu'une petite lieue, et que le chemin est uni comme le parquet de cette salle.

— Et y a-t-il quelqu'un au château? demanda encore Estève, dont le cœur battait plus vite en ce moment.

— Certainement, monsieur, c'est-à-dire je le crois, ayant vu passer dernièrement les équipages et tout le train de maison.

— Comment? les maîtres du château de Froidefont voyagent donc avec beaucoup de monde à leur suite?

— Deux ou trois voitures et puis les fourgons. Il y a toujours grande compagnie au château, et c'était encore bien autre chose du temps de feue Mme la marquise.

— Elle est donc morte? s'écria Estève.

— Il y a long-temps déjà, répondit tranquillement le valet; aujourd'hui il ne reste plus que Mme la marquise douairière et sa petite-fille Mme la comtesse de Champreux.

Estève respira : il était évident que l'aïeule d'une jeune femme ne pouvait guère avoir moins d'une soixantaine d'années, et que c'était cette belle marquise de Leuzière, jadis aimée par le comte de Baiville, qui vivait encore.

— Mme la comtesse douairière de Champreux, — reprit le valet avec cette emphase des petites gens qui croient se faire honneur à eux-mêmes en parlant des grands, — une veuve de vingt ans, le plus beau parti de la cour, à ce qu'on dit; je tiens cela des gens du château. Est-ce que monsieur connaît quelqu'un à Froidefont?

— Je suis venu ici pour avoir l'honneur de faire une visite à Mme la marquise de Leuzière, répondit froidement Estève.

Ce seul mot valait une recommandation, Estève en fit l'expérience; personne, à l'auberge de *la Croix d'Or*, ne fit sur son compte des investigations embarrassantes. Il expliqua aisément l'espèce de dénuement où il était par une négligence, un oubli, qui lui avaient fait perdre ses effets, et il se hâta de commander tout ce qui lui manquait, c'est-à-dire des habits convenables pour se présenter partout. La mode de l'époque favorisa cette complète métamorphose : tous les hommes alors, du moins les hommes d'un certain monde, portaient des perruques poudrées, et Estève, qui avait rasé sa couronne monacale, put cacher le sacrifice qu'il avait fait de sa chevelure en adoptant la coiffure des gens élégans. Tous ces soins le préoccupèrent une semaine; puérils pour d'autres, ils étaient graves dans sa situation.

Enfin, par une belle journée de mai, il prit la route de Froidefont. Ceux au milieu desquels il vivait encore quelques jours auparavant eussent passé à côté de lui sans le reconnaître : il portait un habit de soie d'une couleur sombre, qui faisait paraître sa taille plus mince et plus élevée; les cheveux poudrés qui entouraient son front donnaient plus d'éclat à son teint; sa tournure était noble, et sous ce costume il ressemblait d'une manière frappante à quelqu'un qui avait rempli la vie de sa mère de douleur, de remords, et dont il n'avait jamais entendu prononcer le nom.

En approchant de Froidefont, Estève crut voir une demeure royale; ses yeux, habitués aux beautés riantes et pittoresques du parc d'Ermenonville, étaient étonnés de l'étendue et de la symétrie de ces jardins créés à l'imitation de ceux de Versailles. Le château,

que l'on apercevait à l'extrémité d'une longue avenue de tilleuls et de marronniers, avait l'aspect grandiose des monumens dont les lignes droites et prolongées se détachent sur des masses profondes de verdure. L'ensemble de ce paysage était sévère, imposant, triste même; mais à mesure qu'on approchait, la vue se reposait sur des détails d'un goût charmant. La voiture s'arrêta à la grille; Estève traversa la cour d'honneur et monta le perron avec un violent battement de cœur; déjà un des gens du château était allé prévenir la marquise qu'un étranger sollicitait l'honneur de la voir. En attendant, Estève fut introduit dans un vaste salon, où il demeura seul. En ce moment, il était presque effrayé de sa démarche, et il s'inquiétait d'avance des questions de la marquise. L'espèce de mensonge qu'il allait faire répugnait à sa loyauté; il hésitait, il se fût enfui volontiers, car il y avait dans son ame un grand courage, mais point d'audace. Il fut tiré bientôt de ces perplexités par un valet qui, à demi-voix et d'un ton respectueux, vint lui annoncer que la marquise l'attendait.

Plusieurs portes s'ouvrirent et se refermèrent successivement derrière lui. Son trouble était si grand, qu'il avançait machinalement et sans rien voir; il ne vit rien jusqu'au moment où il se trouva en face d'une petite vieille femme assise au coin d'une bergère, et capricieusement occupée à tresser, avec des faveurs roses, les soies d'un bel épagneul couché sur ses genoux. Alors tout son sang-froid lui revint subitement; il répondit au gracieux salut de la dame par une inclination profonde, et dit en lui présentant la lettre : — C'est sous les auspices d'une personne qui a eu l'honneur de vous connaître autrefois que j'ose me présenter chez vous, madame la marquise.

La vieille dame l'invita du geste à s'asseoir, et, tirant ses lunettes, elle parcourut la lettre : — Eh! bon Dieu! s'écria-t-elle en repoussant l'épagneul à moitié pomponné et en se levant avec une vivacité juvénile; eh! bon Dieu! c'est ce pauvre comte qui m'écrit; je le tenais pour mort! Il y a si long-temps que je n'avais entendu parler de lui! Vous êtes son parent, monsieur, vous l'avez vu dernièrement? Comment se porte-t-il? comment se trouve-t-il dans son couvent?

— Parfaitement bien, madame, répondit Estève un peu étourdi de la question.

— C'est une triste vie pourtant que celle-là! reprit la marquise avec un soupir; il fallait avoir une bien mauvaise tête pour prendre un parti si violent. Ah! je me suis souvenue bien des fois du jour où

M. de Baiville vint m'annoncer sa résolution... Il disait que la grace de Dieu l'avait touché. Je le crus, mais je m'étais figuré que cela ne durerait pas; autrement, j'aurais tenté de lui ôter cette idée, et j'en serais venue à bout... oui, monsieur, j'en serais venue à bout...

— Je n'en doute pas, madame, répondit Estève avec un léger sourire.

— Et vous êtes son parent, monsieur? reprit la vieille dame en regardant Estève; un petit neveu qu'il aime comme son enfant. Soyez le bien-venu chez moi, monsieur, et veuillez vous y considérer comme chez vous. J'entends que vous passiez quelques jours à Froidefont.

— Permettez-moi, madame, de refuser votre invitation, répondit-il avec embarras; j'ai le projet d'entreprendre un long voyage, et il me faut faire des préparatifs. Pourtant j'aurai l'honneur de vous revoir encore.

— Prétextes que tout cela! dit gaiement la marquise. Votre oncle m'écrit que vous n'aimez pas le monde, que vous êtes timide et sauvage à l'excès; je conçois cela, puisque vous avez toujours demeuré au fond de votre province. Mais nous aussi nous vivons dans la solitude, dans une solitude absolue. Nous avons, les unes après les autres, quelques femmes de notre intimité, de notre famille, voilà tout.

— Ce petit nombre de personnes, qui est pour vous, madame la marquise, un cercle intime, serait pour moi un monde fort imposant.

— Eh bien! soit; mais je veux du moins que vous veniez me voir fort souvent. Aujourd'hui, d'abord, je vous garde. N'ayez pas peur; nous n'avons absolument personne. Je veux que vous écriviez à M. de Baiville que vous avez passé une journée chez moi. Ce pauvre comte, je suis sûre que cela lui fera plaisir.

Estève ne résista pas à cette invitation. Indépendamment de la gratitude que lui inspirait un si bon accueil, il prenait beaucoup de plaisir à entendre la marquise. Il l'observait avec intérêt, et tâchait d'apercevoir sous ses rides les attraits qui avaient charmé jadis le comte de Baiville. Il se sentait d'ailleurs attiré par la grace, la dignité bienveillante, la coquetterie de cette vieille femme, qui le recevait avec un empressement si affable en mémoire de son ancien adorateur.

Ce plaisir d'observation avait quelque chose de si nouveau, qu'il s'y livrait avec les mêmes sensations qu'un voyageur qui aborderait

des plages inconnues et se trouverait au milieu de gens dont la figure, les habitudes, les idées, seraient pour lui un continuel sujet de surprise et de curiosité. — La chambre de la marquise avait été arrangée à l'époque de son mariage, et tout l'ameublement était d'un goût qu'on appelait alors ancien, mais qui, de nos jours, serait tout-à-fait nouveau. C'était le pur style rococo, les chinoiseries, les dorures surchargées, tout ce qu'il y a de plus fleuri en fait d'ornemens. Les murs étaient couverts de peintures bizarres et charmantes; des bergères en panier et à talons hauts y donnaient la main à des bergers non moins fantastiques, et des nichées d'amours s'y jouaient au milieu des plus galans trophées. — Un portrait peint par Boucher dominait entre toutes ces fantaisies, c'était celui d'une jeune femme représentée sous les traits de Pomone, avec des fruits et une serpette d'or à la main; mais les cheveux crépés et poudrés, les joues animées du plus frais vermillon qu'on pût puiser dans une boîte à rouge, et la mouche placée au coin de l'œil, contrastaient fort avec les attributs de la jeune divinité champêtre. L'ensemble de cette figure était pourtant d'une beauté gracieuse, mignarde, ravissante, qui frappa Estève; il ne pouvait détourner ses regards de ce visage qu'il hésitait à reconnaître. La marquise s'aperçut de sa préoccupation et lui dit avec un soupir et un sourire : — C'est moi, monsieur.

En prononçant ces mots, elle jeta un coup d'œil involontaire sur la glace placée en face de la bergère, et qui réfléchissait sa petite figure ridée à côté du frais visage de Pomone. Apparemment ce rapprochement l'attrista, car elle détourna aussitôt les yeux et reprit en se levant : — Allons, monsieur, donnez-moi la main, et passons au salon, en attendant l'heure de faire un tour dans le parterre.

Elle posa le bout de ses doigts sur la manchette d'Estève, et l'emmena, à travers une enfilade de salles somptueusement meublées, jusqu'à celle qu'on appelait le salon d'été.

C'était une pièce décorée avec des peintures qui représentaient les travaux champêtres, exécutés par des personnages mythologiques, et dont les portes-fenêtres s'ouvraient sur le grand parterre. Une jeune femme brodait, assise dans l'embrasure d'une de ces portes. Elle avait interrompu son travail, et, le coude appuyé sur le métier à tapisserie, la tête doucement inclinée sur sa main blanche, mignonne et merveilleusement effilée, elle laissait errer son regard dans les profondes perspectives du parc. Estève ressentit une sorte de choc intérieur à l'aspect de cette figure qui lui apparut tout à coup

entre les rideaux à demi baissés, comme un tableau au milieu d'un cadre de velours; mais il y avait encore plus de surprise que d'admiration dans cette vive impression. Celle qu'il venait d'apercevoir était l'original du portrait qu'il avait admiré dans la chambre de la marquise; la jeune femme et la charmante déité avaient les mêmes traits, le même sourire, le même regard vif et velouté. Elles ne différaient que par le costume; au lieu de la draperie bleue qui flottait sur les épaules de Pomone, la dame portait une robe de taffetas gris-perle, et un grand fichu de gaze retenu par des nœuds de rubans noirs.

— Ma fille, je vous présente M. de Tuzel, dit la marquise; il est le proche parent d'un ancien ami de notre famille, et il acceptera, j'espère, l'invitation que je lui ai faite de venir souvent à Froidefont. — Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers Estève et en lui présentant du geste la jeune femme, qui s'inclina avec une profonde révérence, — ma petite-fille, Mme la comtesse de Champreux.

—Nous menons ici une vie fort retirée, dit la comtesse, et vraiment, monsieur, si vous acceptez l'invitation de ma mère, nous vous devrons quelque reconnaissance.

Il n'y avait sans doute au fond de ces paroles qu'une politesse indifférente, mais le sourire qui les accompagnait était si gracieux, si doux, qu'Estève se sentit troublé jusqu'au fond de l'ame, et qu'il put à peine trouver quelques mots de remerciement. En ce moment, deux ou trois vieilles femmes entrèrent dans le salon; c'étaient des amies de la marquise, momentanément installées au château. Au bout de cinq minutes, ce petit cercle entourait une table de jeu. La comtesse était retournée à sa tapisserie; Estève s'assit à quelques pas d'elle, derrière le fauteuil de la marquise, et tenta de s'intéresser aux chances d'un reversi très animé; malheureusement, il connaissait à peine les cartes, et il ne pouvait guère prendre part aux vicissitudes d'un quinola. La jeune femme observait à la dérobée sa physionomie mélancolique, sa contenance timide, embarrassée même, et, supposant qu'il n'osait lui adresser la parole, elle prit l'initiative avec une adorable bonté :

— Monsieur, lui dit-elle en souriant et sans lever les yeux de sa broderie, je vous avais bien averti qu'en acceptant l'invitation de ma mère, vous nous feriez un sacrifice. Nos plaisirs sont fort peu de chose, comme vous voyez; mon deuil m'empêche de recevoir beaucoup de monde, et les amis assez dévoués pour venir dans une

maison où il n'y a ni fêtes, ni grandes assemblées, sont des amis fort rares. Pour moi, je ne m'en plains pas, j'aime la solitude et la campagne; mais je trouve peu de gens qui aient le même goût. Allez-vous beaucoup dans le monde, monsieur?

Cette question si simple troubla Estève; il répondit d'une voix brève et basse :

— Non, madame; j'ai toujours vécu au contraire dans la solitude, et je redoute le contact de ce monde, auquel je suis étranger.

— Ah! vous êtes un peu misanthrope, dit gaiement la jeune dame; eh bien! tant mieux, vous vous contenterez ainsi des distractions qu'on trouve dans notre retraite. Quand vous nous ferez l'honneur de revenir, vous pourrez choisir entre une chasse dans le parc, une partie de pêche sur les étangs, ou bien la promenade et le reversi. — Laquelle de toutes ces choses préférez-vous, monsieur?

— Celle que sans doute, madame, vous préférez aussi, la promenade, répondit Estève en tournant les yeux vers le parc, dont les futaies immenses jetaient aux approches du soir des ombres allongées sur les tapis de gazon.

La comtesse se leva en souriant et poussa le battant de la porte vitrée qui donnait sur le parterre : — Allons, monsieur? dit-elle.

— Vous descendez dans le parterre, dit la marquise sans quitter son jeu; c'est bien. Allez, allez, ma reine, faites les honneurs de céans à M. de Tuzel.

Une singulière transformation s'opérait rapidement dans l'esprit et dans la manière d'être d'Estève. Le monde au milieu duquel il se trouvait tout à coup transporté lui était tellement sympathique, qu'il semblait qu'une sorte d'intuition l'avait déjà initié à cette vie nouvelle. Le présent effaçait le passé; il agissait comme si son existence morale eût daté de la veille, et, sans calcul, sans effort, il s'identifiait complètement avec le personnage qu'il représentait dans la société de la marquise de Leuzière. Le léger embarras qu'il avait éprouvé en se trouvant seul dans les allées du parterre avec M[me] de Champreux s'était promptement dissipé, et, quoiqu'il n'eût point cet usage du monde qui rend plus faciles toutes les conversations, il dut paraître à la jeune femme un homme spirituel et de façons tout-à-fait convenables; peut-être même prit-elle plus de plaisir à son entretien qu'à celui des hommes de sa société habituelle, parce qu'il ne lui disait point de ces banalités élégantes qui défraient les causeries des gens du monde.

Le soir, avant l'heure du souper, Estève s'approcha de la marquise pour prendre congé.

— Monsieur, dit la vieille dame en lui donnant gracieusement la main, allez écrire à monsieur votre oncle comment vous avez été reçu; dites-lui aussi que j'ai consenti à vous laisser partir ce soir, mais à la condition expresse que dès demain vous viendrez vous établir pour quelque temps à Froidefont. — A demain donc, monsieur; c'est chose convenue, n'est-ce pas?

— Oui, madame la marquise, répondit Estève, entraîné par son propre désir plus encore que par l'insistance pleine de grace que la marquise mettait dans son invitation.

M[me] Ch. Reybaud.

(*La fin au prochain n°.*)

DE

LA POÉSIE LYRIQUE

EN ALLEMAGNE.[1]

LE DOCTEUR JUSTINUS KERNER.

Comme Uhland, Justin Kerner est Souabe; Uhland vit à Stuttgard, Justin Kerner à Weinsberg, et ce voisinage des deux lyriques n'est pas le seul lien qui les rapproche. Frères par le sol, enfans tous deux de cette noble Souabe, où la vigne et les chansons viennent comme à souhait, les mêmes influences extérieures ont développé chez eux le sens inné; les mêmes traditions, les mêmes lois climatériques ont sollicité leur génie et mis en belle humeur la veine mélodieuse. Toute vraie poésie, la poésie lyrique surtout, en tant que la plus individuelle, la plus subjective, conserve, indépendamment de son caractère national absolu, des traits particuliers, certaines singularités de provinces et de cantons, certains idiotismes. Il va sans dire que ce ca-

(1) Voyez le premier article sur le docteur Kerner, dans la livraison du 15 mars.

ractère provincial ressortira d'autant plus que la poésie s'exercera dans la sphère populaire et bourgeoise, et voilà justement d'où vient la physionomie si prononcée de Hans Sachs, par exemple, le Nürembergeois par excellence. Sans prétendre aller chercher ces idiotismes de la poésie dans une vocation héréditaire, un instinct de race, qui peuvent même quelquefois ne pas se démentir à l'étranger, — témoin la poésie des Grecs, poésie dorique, ionique, éolienne, etc., — ne suffirait-il pas d'alléguer certaines influences plus simples et qui se rattachent à la vie quotidienne, influences de climat, de mœurs, de site et de gouvernement, pour s'expliquer, dans le caractère des poètes allemands, ces modifications souabes, autrichiennes, franconiennes, ces modifications qui tiennent du pays de la Marche et de la Thuringe? Nous n'entrerons pas ici dans les mille détails qui rappellent chez Goethe la ville natale, nous aimons mieux renvoyer le lecteur aux mémoires du grand poète de Francfort. Si Uhland fût né à Berlin, s'il eût été élevé dans la capitale de la Prusse, Uhland serait poète ni plus ni moins; mais serait-il bien le poète que nous connaissons? Il y a, au-delà du Rhin, une poésie de facile culture, qui se trouve sur son terrain partout où l'allemand se parle, poésie dont la fleur pousse au jardin des Alpes tyroliennes aussi bien que dans les sables de la Marche, car, pour cette fleur sans racines, il n'est point de sol de prédilection, toute surface lui convient, et ses feuilles demeurent insensibles aux influences de l'air; mais la vraie poésie, comme une plante féconde et pourvue de tous ses organes, tire du sol où elle s'élève sa force, son éclat, son parfum, tout, jusqu'à la forme, jusqu'à la nuance de ses feuilles et de ses fleurs. La poésie d'Uhland, souabe par sa douce et naïve simplicité, souabe par son expansion cordiale et son intime profondeur, la poésie d'Uhland est une plante de cette nature, et nous ne croyons pas trop dire en affirmant que ce caractère souabe a trouvé, de notre temps, une expression plus pure encore, plus spéciale chez Kerner, cet honnête et paisible enfant de la plus mélancolique, de la plus allemande des muses.

En ramenant le mot à son origine, nous appellerions volontiers Justin Kerner un lyrique *monotone*, monotone à ce compte qu'il n'a qu'une voix, qu'un ton; et s'il nous était permis d'employer ce mot dans son vrai sens, dans son acception littérale et dégagée de toute expression défavorable, nous voudrions nous en servir pour désigner toute une classe de poètes lyriques à une seule corde, et dont la monotonie fait le charme. Ces poètes représentent assez certaines voix

sentimentales, certains instrumens à vent, qui n'embrassent qu'un mode ou ceux qui lui correspondent, et tiennent un peu dans l'ensemble d'une lyrique rayonnante et complète, telle que l'entendait Goethe, la partie que, dans l'orchestre, occupe le cor de basset ou le cor des Alpes. Ce qu'on exige d'eux, comme des instrumens dont nous parlons, c'est qu'ils expriment en accords doux et flûtés les modes de leur compétence, parcourent de bas en haut l'échelle de leur tonalité, variant les temps et les modulations, ménageant avec art les nuances du *piano* au *forte*, en un mot, s'exerçant dans les limites qui leur sont assignées, limites fort convenables, du reste, et capables de suffire aux meilleures natures. En effet, si à l'unité lyrique, à l'unité de sentiment, on impose la variété de la forme, condition indispensable et sans laquelle autant vaudrait entendre chanter la caille dans les blés, ou gémir le coucou au fond des bois, personne ne songe à réclamer de ce genre je ne sais quelle faculté de rayonnement contraire aux lois élémentaires de l'esthétique. Il n'est pas dans la nature du basson ou du cor des Alpes de se complaire en de merveilleux *scherzandos*, pas plus qu'il n'entre dans la vocation d'un Wilhelm Müller d'écrire les sonnets de Pétrarque, ou d'un Justin Kerner de composer les *Élégies romaines*.

Parmi les coryphées de cette poésie unicorde, on citerait au besoin d'excellens lyriques; ainsi, dans l'ancienne Allemagne, tous les *minnesinger* (j'excepte pourtant Walther de Vogelweide), dans la nouvelle, Holtey, Salis, Max de Seckendorf, Hebel, et tant d'autres.

Je ne sais pas à cette poésie de contraste plus beau, plus splendide, plus caractérisé, que la lyrique de Goethe, si variée de forme en ses mille rayonnemens. La lyre de Goethe, pourvue de cordes multiples et puissantes, parcourt la double et triple gamme, et module par tous les tons de chaque sentiment, passant de la mélancolie à la quiétude, de l'effusion des larmes au délire du cœur, toujours pure, toujours sonore, toujours vibrante en pleins accords. Goethe tout entier se retrouve dans sa lyrique.

Cependant on fera bien de se défier de cette faculté rayonnante qui, la plupart du temps, leurre les intelligences poétiques et les entraîne hors de la sphère où la nature les avait circonscrites, pour les jeter au hasard dans le vide. N'oublions pas qu'il n'est pire espèce dans les arts que celle des esprits flottans, et si, par fortune, il nous échoit une note en partage, tenons-la bien, car autrement elle nous échappe, et nous devenons comme ces cantatrices qui, à force d'avoir

voulu rompre leur voix à tous les styles, finissent par ne plus savoir si elles ont perdu un ton ou gagné vingt nuances.

Tout en reconnaissant les avantages attachés à ce lyrisme qui se concentre dans un seul mode, une seule tonalité, il convient néanmoins de dire que ses produits ne sauraient correspondre à toutes les dispositions de l'ame; et si la muse lyrique de Goethe en a pour le caractère et l'humeur de chacun, de telle sorte que l'individualité la plus distincte peut se composer un Goethe relatif, son Goethe à elle, et l'extraire pour son propre usage du Goethe complet, on doit supposer, chez le lecteur habituel d'un lyrique du genre *monotone*, une manière de sentir également restreinte, une ame de très près apparentée à l'ame du poète. De cette communion de sentimens naît souvent chez le lecteur une tendresse intime, une prédilection, un enthousiasme pour son poète, qu'on ne s'expliquerait pas, si l'on n'était dans la confidence. C'est le privilége des lyriques dont nous parlons, qu'ils savent se faire çà et là par le monde des amis passionnés. Peu de bruit les accompagne, la plupart du temps la multitude ignore jusqu'à leur nom; mais ce qu'ils perdent en popularité, ils le regagnent en délicates sympathies, en douces émotions qu'ils procurent. Ce n'est plus la bouche qui les prône, c'est le cœur qui les sent; on ne les admire pas, on les aime, on les prend avec soi dans les promenades du printemps, on rêve avec eux dans le petit bois où fleurit l'aubépine, où l'oiseau chante. A l'automne, vous les avez encore sur le banc de pierre du sentier, et c'est sur eux que tombent les dernières feuilles. Ils se mêlent tout naturellement à vos joies, à vos tristesses, à vos souvenirs comme à vos espérances; tout au rebours des grands poètes, dont on se fait volontiers le héraut : il est telles heures où vous ne voudriez pas même prononcer leur nom, tant vos plus doux secrets, tant vos pensées les plus intimes s'y rattachent. Il y a de la jalousie d'amant dans ces commerces. Qu'on s'étonne ensuite que certains lyriques soient si peu connus. Je me figure très bien un lecteur divinisant Novalis, Justin Kerner ou tout autre de cette classe, y retournant en toute occasion, et n'ayant de sens poétique que pour lui; il entre dans ces prédilections moins de dilettantisme que de goût naturel, de spontanéité; il ne s'agit plus d'art, mais de sentiment. Toutes les ames n'ont-elles point en elles une musique, voix ou écho, qui n'attend pour vibrer ou chanter que la note féconde et sympathique?

Nous avons appelé Kerner enfant naturel de la poésie. Enfant, ce

mot nous semble exprimer on ne peut mieux tout son caractère lyrique. Il chante en effet comme un enfant sous la voûte du ciel, et sans s'inquiéter qu'on l'écoute ou non. C'est avec le regard pur et bleu des enfans qu'il contemple le monde, c'est avec leur insouciance naïve qu'il touche aux plus grandes choses comme aux plus petites. Simple, candide, dénué de toute prétention, vous diriez qu'il s'ignore lui-même, qu'il n'a pas conscience des idées, souvent profondes et sublimes, qu'il effeuille en douces énigmes; pareil à cette fleur de la passion, à cette passiflore dont le frêle calice contient l'immensité d'une douleur divine. En ce sens, il y a du mysticisme dans la muse enfantine de Kerner, je dis enfantine et non puérile. Chaque fois qu'il arrive à cette muse ingénue et blanche de toucher aux objets de la vie extérieure, elle passe en les effleurant, et glisse dessus d'un vol rapide, tant elle a peur de voir s'y prendre ses molles ailes de Psyché. Uhland, dans le sonnet qui suit, me paraît avoir compris à merveille ce caractère délicatement superficiel de la poésie de Kerner :

« C'était dans les sombres jours de novembre, j'étais venu au bois silencieux de sapins, et debout, appuyé contre l'un des plus hauts, je parcourais tes lieds.

« J'étais plongé dans tes saintes légendes : tantôt je m'inclinais devant le roc miraculeux de Saint-Alban, tantôt je contemplais Regiswind dans un nimbe de rose, tantôt je voyais poindre le cloître d'Hélicène.

« O doux prodige de tes lieds! la hauteur m'apparut tout à coup baignée dans l'or du mois de mai, et l'appel du printemps retentit dans les cimes.

« Bientôt pourtant se dissipa ce printemps merveilleux. Il craignait de s'abattre dans la vallée, et ne fit qu'effleurer de son vol les sommets de la terre. »

Souvent c'est la rêverie que la muse de Kerner affectionne, rêverie enfantine, indécise, ballottée entre la joie et la tristesse, mais, d'un côté comme de l'autre, n'éclatant jamais, au contraire s'efforçant toujours de se contenir et n'exprimant que peu, avec réserve. Ici comme chez Uhland, le peu est essentiel, sublimé; la réticence donne à penser. Une bienheureuse quiétude, une sérénité presque divine, éclairent sa joie et ses douleurs, et toujours, même à travers une larme, vous voyez s'épanouir sur son visage la fraîche rose de l'enfance. Dès sa venue au monde, la muse de Kerner a respiré ce sentiment dont nous parlons. Qu'on lise la pièce intitulée *Consolation*, un des premiers lieds qu'elle ait bégayés :

« Si nulle bien-aimée ne verse un jour des larmes sur ma tombe, les fleurs

y laisseront dégoutter une douce rosée. Si nul voyageur en passant ne s'y attarde, la lune, dans sa route, la regardera.

« Si bientôt dans ces plaines nul mortel ne pense à moi, à moi pensera la prairie, et le bois calme aussi.

« Fleurs, bois et prairie, étoile et clair de lune que j'ai chantés, n'oublieront pas leur chantre! »

Citons encore cette pièce, d'un ton plus profondément élégiaque :

« Jamais encore jeune fille n'a songé à moi avec amour. Jamais elle ne m'a donné de pure ivresse dans un signe ou dans un baiser; mais cette petite étoile m'aime bien, cette étoile pâle qui tremblotte dans la nuit.

« Oh! voyez, elle me regarde si amicalement, elle s'arrête silencieuse dans son cours, et souvent épie mon faible chant, et moi, je la contemple alors, les yeux en larmes, au fond du bleu du ciel.

« Bientôt tu viendras, étoile fidèle, et tu rôderas silencieuse, tu chercheras dans ma cellule, qui sera déserte et vide, et ton regard s'arrêtera sur ma harpe, qui ne vibrera plus jamais.

« Car bientôt sur ma tombe se dressera une petite croix de pierre, tu flotteras devant, toi, et ta douce lueur, avec amour, la baignera, et mes ossemens dans la tombe tressailleront de volupté. »

Une ardeur vague et languissante, cette indicible aspiration qui refuse de s'expliquer ouvertement, ce désir sans fin que les Allemands appellent *Sehnsucht,* tel est, si je ne me trompe, le ton fondamental de la poésie de Kerner. De là, chez le lyrique souabe, une effusion sans réserve, un irrésistible besoin du cœur d'exprimer tout ce qui palpite et frémit en lui, lors même qu'il n'en a pas bien nettement conscience. On l'imagine, cette innocence naïve aime mieux murmurer et bégayer ce qu'elle ne saurait produire autrement, que de le garder en elle inexprimé. Elle chante, elle chante, jusqu'à ce que le cœur, à force de se gonfler, lui ôte la respiration. Cet épanouissement excessif de l'ame qui déborde et cesse de tenir compte des mesures de l'art, cette lyrique effusion ne dépend ni de la volonté ni du calcul, et cependant le phénomène, tel qu'il existe et se produit chez certaines natures, agit presque toujours plus puissamment que n'auraient pu le faire les conditions plastiques qu'il exclut. La *Sehnsucht* de Kerner porte en elle le caractère enfantin, inséparable de tous les sentimens de notre poète; elle flotte entre le ciel et la terre, irrésolue, indécise, sans projet ni but arrêté; elle ne sait trop, à vrai dire, ni ce qu'elle a perdu, ni ce qu'elle cherche, et cependant elle sent qu'il lui manque quelque chose, un idéal dont elle croit apercevoir le fantôme dans les mille apparitions de la terre en fleurs

et du ciel en étoiles. A ce compte la nature lui devient un livre mystique, un hiéroglyphe d'étoiles et de fleurs qu'elle interroge avidement.

« Par un beau temps d'été, au mois où les lis fleurissent, où l'œillet et la rose s'enflamment et embaument, où par les jardins courent les fillettes, que le rossignol salue gentiment;

« Moi, loin de mon pays, je m'arrête au bord de la mer. — Mais voilà que, du sein du vide, Rose, ton doux jardin fleurit pour moi; voilà que tes roses s'enflamment; la croupe des flots bleus imite nos montagnes, je vois dans l'immensité nos vallons, nos plaines en fleurs.

« Alors un inquiet désir m'attire, les yeux en larmes, je veux me noyer dans tes roses, mais, hélas! les flots seuls grondent à l'entour. »

Nous recommanderons encore, dans ce genre de suave et tendre mélancolie, la *Plainte du Printemps* (*Frühlingsklage*) et la *Sensation matinale* (*Morgengefühl*), que le lecteur nous saura gré de traduire ici :

« La clarté de l'aurore annonce le nouveau jour, le jeune bois frémit tout enflammé des chaleurs de l'amour.

« Les étoiles, lasses d'errer, sont depuis long-temps descendues; les oiseaux de la contrée volent joyeux dans le ciel.

« Et toi, pauvre cœur en peine, d'où te vient l'angoisse où te voilà pris? Je sais un petit oiseau souffrant derrière le treillis d'une cage.

« Il entend la joyeuse volée des autres, et lui, languissant et malade, il ne peut chanter ni voyager.

« Et cependant tout à l'heure, en son rêve, la tête ployée sous l'aile, il s'imaginait qu'il chantait sur un arbre, et planait au-dessus des vallées et des collines. Oh! éteins-toi, rayon de soleil! nuit, monte, monte vite; qu'au-dessus des vallons et des montagnes nous volions encore joyeusement. »

Quel regard pur et sympathique jeté dans la vie intime de la nature! Ce pauvre oiseau rêveur, ce petit oiseau qui penche ainsi son col sous l'aile, chacun le voit et le connaît, mais nul ne l'avait encore si bien pris au filet de son lied.

Entre autres caractères distinctifs, la muse de Kerner a celui-ci, qu'elle ne saurait vivre qu'au grand air, en pleine atmosphère, sous la coupole dégagée du firmament. La colline et le ravin, le bois et la campagne, la clairière et le taillis, tout lui convient, tout, hormis la chambre et le renfermé. Dans la joie comme dans la peine, dans sa *Sehnsucht* ardente comme dans ses recueillemens pieux, dans sa rêverie solitaire comme dans ses espiégleries sociables, il lui faut la nature autour d'elle, il faut qu'elle sente la nature, la nature sous ses pieds, au-dessus de sa tête, qu'elle s'y baigne et s'y noie comme

un oiseau dans l'air. Cependant n'ayons garde de voir dans Kerner un paysagiste. La nature, pour lui, n'a rien que de relatif; il la prend dans son sein, pour la rendre ensuite modifiée à ses sentimens, teinte des nuances de sa pensée, imprégnée des parfums de son ame. De là cette nature si profondément individuelle et pourtant si simple, si vraie. Le vague désir, l'ardeur langoureuse, la *Sehnsucht*, enfin, puisque l'expression manque dans notre langue pour cette idée tout allemande (au fait nous disons bien l'*humour*), la *Sehnsucht* insaisissable s'incarne, elle et son sujet, dans les images de la nature, et le soleil et la lune, dépouillant toute réalité absolue, n'existent, pour la plupart du temps, aux yeux du poète, qu'à l'état de moteurs des sentimens qui l'affectent. Il réfléchit en lui pour mieux extraire, il aspire et respire avant de chanter, et l'objet tel qu'il le contemple a passé déjà par une période de subjectivité.

« Le matin vient avec un gai salut, la nature commence sa fête; plus d'un encore, avec un baiser de flamme, presse sur son cœur quelque objet chéri.

« Mais moi, errant, abandonné, il me pousse à travers flots et campagnes, et ce que, dans mon ame, je voudrais saisir, ni la lune ni le soleil ne l'amènent.

« Je le vois s'épanouir dans les fleurs, je l'entends dans le chant du rossignol, je le vois, d'en bas, du vallon, filer doucement, en silence avec les étoiles.

« Hélas! vainement mes yeux en larmes le cherchent vers le ciel; inassouvi dans son angoisse ardente, ce cœur embrasé meurt au loin. »

Ce dernier lied et ceux qui précèdent peuvent donner une idée du motif qui revient dans presque tous les chants de Justin Kerner. Nous remarquerons encore, dans ce genre de mélodieuse sentimentalité, *la Solitude, la Dernière Consolation*, et surtout la pièce intitulée *Sehnsucht*.

Autre part cette indéfinissable disposition de l'ame, sans changer d'expression, varie un peu de gamme. Vous diriez alors le mal du pays dans ce qu'il a de plus mélancolique et de plus vague. Tantôt c'est un regard suprême de regret et de douleur que l'ame laisse tomber sur les collines terrestres, tantôt une extatique aspiration vers l'infini, vers la patrie éternelle, au-delà des astres. La pièce suivante, une de celles qui, à mon sens, caractérisent le mieux la poésie du lyrique souabe reproduit, sous une forme originale, cette transposition qu'il affectionne du monde intérieur dans le monde extérieur et *vice versa*. Le cor des Alpes est ici une voix mystérieuse qui

appelle l'homme incessamment vers cette patrie dont nous parlions; mais lui hésite et cherche d'où vient le son.

« J'entends sonner un cor des Alpes qui m'appelle du sein de mon être; vient-il des profondeurs du bois? de l'air bleu? Vient-il du haut de la montagne? Vient-il de la vallée en fleurs? Partout où je me tiens et vais, ému d'une douce inquiétude, je l'entends!

« Que je sois au jeu, à la danse, ou seul, seul avec moi, il sonne sans trêve, il sonne à fond dans mon cœur. Jamais encore je n'ai pu découvrir le lieu d'où part la voix, et jamais ce cœur ne sera tranquille jusqu'à ce qu'elle ait cessé. »

On connaît maintenant la note sympathique de Kerner, le mobile intérieur de ses chansons et de ses harmonies. La douleur, le désir inquiet, l'aspiration ineffable, ardente, inassouvie, voilà partout et toujours sa muse de prédilection; l'apaisement le rend muet (1). De là cette chanson en manière d'apologue, où le poète donne au sapin le pas sur la vigne à cause de l'éternel repos que ses planches renferment.

« Un don m'est départi à moi plus méritoire que ton vin. Passant fatigué de la vie, quelle paix contiennent mes planches! »

Partout vous retrouvez des traces de ce sentiment inquiet, profond, inexorable, compensation douloureuse que le poète cherche en lui-même à la solitude extérieure. De là encore cette élégie si mélancolique sur la mort du pauvre meunier dont le moulin cesse de battre en même temps que le cœur :

« Les étoiles éclairent le vallon, on n'entend que la roue du moulin; je vais chez le meunier malade, il a demandé son ami.

« Je descends l'escalier de pierre, le moulin gronde sourdement, une cloche y tinte la fin du travail.

« J'entre dans la chambre du meunier, le corps du vieillard gît là immobile, son cœur ne bat plus, son pouls s'arrête, dehors aussi tout est muet. Ses amis fidèles pleurent, son cœur demeure silencieux et froid; les eaux coulent et passent, mais le moulin se tient muet. »

(1) Voyez la dédicace de ses *Poésies*. « Maintenant, ce qu'à peine j'entrevoyais en songe s'est réalisé pour moi. Au pied de la Frauentreue, sous les arbres verts, s'élève hospitalière notre petite maison, etc.

« Bien loin se sont enfuies la douleur et l'*aspiration inassouvie* qui éveillaient le lied en moi; ma joyeuse humeur, elle aussi, ne jaillissait que de mes larmes secrètes, que des tristesses dont j'étais la proie. Et maintenant, mon cœur, j'ai fini de chanter, puisque tu t'es défait de ta douleur! »

La patrie céleste, lumineuse, constamment opposée au désert, à l'exil terrestre, où le voyageur, entendant jour et nuit un cor mystérieux, une voix du pays natal, finit par mourir dans une illusion toujours déçue; sympathies tumultueuses et lointaines, vagues désirs tournés vers l'infini, semblables au fond du cœur à cette fièvre étrange qui remue le vin dans la tonne sous l'influence de la vigne en fleur: telle est cette poésie de Kerner. S'il s'éveille au matin, c'est pour regretter le rêve de la nuit, le rêve libre, indépendant, que les entraves de l'existence remplacent; s'il rencontre sur le soir une blonde fileuse dont il s'attarde à chanter le travail, c'est qu'il voit au bout un suaire. Larmes silencieuses, blessures du cœur, où trouver un baume à vos souffrances? La nature, parmi tant de simples et de racines, n'a qu'une herbe pour vous guérir : la mousse des tombeaux.

Ce goût, ou plutôt, pour parler le langage de Saint-Simon, ce *vol pour la nature* est tel chez notre poète, que les objets qui semblent les moins faits pour s'animer s'y soumettent, et, grace aux plus curieuses métamorphoses, prennent part à la vie active. Ainsi, la tour de Saint-Étienne à Vienne se change en un pâtre gigantesque qui garde le troupeau des étoiles au firmament :

« Lumineux, le troupeau chemine sur la colline bleue du ciel, et le pâtre, debout, solitaire, livre sa plainte à la nuit.

« Ainsi tu chantes ton antique peine, ô sublime esprit; cependant l'inerte sommeil enveloppe le monde.

« — O temps glorieux de la terre, où jadis je conduisais dans le droit sentier le pieux troupeau, race naïve et fidèle!

« Alors les chants sacrés résonnaient gravement sous mes arceaux divins; alors princes, héros, entraient et sortaient avec humilité.

« Alors des hommes trônaient puissamment dans la salle impériale allemande; puis, fidèles et droits, descendaient habiter dans le val souterrain.

« O vous, femmes décentes, ô vous, héros forts et magnanimes, troupeaux qui m'êtes restés fidèles, vous reposez dans mon sein.

« Mais qui se glisse en bas, maintenant, en clignant des yeux à la lumière du soleil? Esclaves, éloignez-vous de moi, je ne suis pas votre gardien.

« Les étoiles m'ont choisi pour leur guide, depuis qu'en votre vertige vous vous êtes vous-mêmes perdus. »

« Ainsi du pinacle sublime chantait l'esprit de la tour; les étoiles s'effaçaient, l'oiseau ouvrait ses ailes.

« Le soleil montait du sein de l'abîme, la tour se dressait silencieuse, à ses pieds s'agitaient et se démenaient les atômes humains. »

Peut-être doit-on regretter de ne pas trouver dans cette pièce cer-

tains développemens que le sujet paraîtrait comporter. Sans recourir aux digressions puériles de la muse architecturale, j'aurais voulu voir cette image originale exprimée avec une simplicité plus grandiose dans un style plus lapidaire. Évidemment le poète s'est laissé aller, comme on dit; sorte de faiblesse assez commune aux lyriques d'instinct, à ces organisations délicates dont la poésie émane, comme le parfum de la fleur. Natures mélodieuses par essence, la note leur vient sans effort ni travail, comme en dormant; aussi vous les voyez se faire scrupule de marchander avec le don de Dieu, qu'elles cultivent religieusement, et non sans quelque petite superstition. L'art leur apparaît comme une idole à laquelle elles dédaignent de sacrifier. Bien entendu que de semblables pratiques seraient désastreuses en dehors de la poésie lyrique, j'ajouterai même en dehors du genre le plus subjectif de la poésie lyrique. Dans une sphère un peu plus haute, l'idole, grace à l'opération de l'art, devient une divinité.

La joie de Kerner est plutôt timide qu'épanouie, plutôt sereine que bruyante et fougueuse : de même que toujours un arc-en-ciel de printemps serpente et se joue dans ses larmes, un grain de tristesse et de mélancolie tempère son sourire, qui ne manque jamais de vous attendrir, et, s'il ne vous arrache une larme, l'amène du moins jusqu'au bord de la paupière. Aussi, n'attendez pas chez lui de ces brusques péripéties, de ces transitions instantanées de l'humeur vive et sémillante à l'humeur sombre, de la gaieté rose au noir chagrin. C'est dans un clair-obscur de joie et de tristesse, dans une sorte de sérénité crépusculaire que la muse de Kerner s'attarde et se complaît. Chez lui, le sentiment religieux porte en soi un caractère de grace naïve et d'innocence, de simplicité tout ingénue. Évidemment Spinosa n'a point passé par là. Le panthéisme n'a point ici, comme chez Goethe, conscience de lui-même; il n'existe qu'à l'état d'inspiration, de prélude; c'est le culte aimable d'un enfant pour la nature. Heureux ou triste, affligé ou content, il l'invoque sans cesse, et ne saurait se passer de ses sympathiques assistances. C'est vers elle, toujours vers elle, qu'il tend les bras du sein de la mêlée humaine.

« O nature! prends ton fils repentant dans tes bras maternels, et qu'il se ravive en ton sein pour une amour nouvelle.

« Comment s'est-il fait que je me sois égaré si long-temps! A toi, mère, à toi! Que d'angoisses et de malaise avant qu'il me soit donné de vivre en ton sein, comme la fleur et comme la source! Mère, oh! conduis-moi bien vite là-bas où nulle mêlée humaine ne s'agite. »

Et dans une autre pièce d'une expression plus significative encore s'il est possible, plus individuelle :

« La destinée m'a jeté sur plus d'un rivage d'où tant d'autres n'eussent pas tardé de s'enfuir en gémissant.

« Moi, cependant, j'y demeurais avec plaisir, et, pourvu qu'il m'advînt d'y voir un arbre, d'y voir des oiseaux agiter leurs ailes, je sentais à peine ma souffrance.

« Je portais en moi douleurs et blessures, et jamais ne laissais ma plainte éclater, car je savais toujours que je guérirais au printemps, au renouveau, dans l'herbe.

« Je me suis constamment tenu à toi, nature chaleureuse, et j'ai laissé régner les hommes; Dieu ! qu'ils sont froids et pauvres ! »

La nature est et demeure le lieu de repos où retourne incessamment la *Sehnsucht* de Kerner, soit que cette passion, irritée par la nature même, serpente avec la source et le ruisseau vers quelque élysée inconnu, soit qu'elle plonge avec la fleur dans le sein antique et maternel de la terre, soit enfin qu'elle s'élève au ciel sur le nuage empourpré de l'aurore ou le rayon mystique de l'étoile du soir. Son espérance, son amour, ses croyances, tout chez lui repose dans la nature. C'est là que les germes divins se développent, c'est de là qu'ils sortent pour fleurir. Sans prétendre compter ici les innombrables transitions par lesquelles passe la muse de Kerner en ses divagations à perte de vue, nous citerons certaines pièces comme points de départ, comme premiers degrés de cette échelle de Jacob que le poète ne se lasse pas de gravir. A cette classe à laquelle se rattache *le Cor des Alpes*, appartient, entre autres, le lied du *Pèlerin*, si mélancolique dans l'allemand, si nuancé d'ombres vaporeuses. Citons encore les *lieds de jardiniers*. Le jardinier voit ses roses se transfigurer en étoiles. C'est entre les fleurs du firmament et les fleurs de la montagne un perpétuel échange de rayons et de parfums. Les unes envoient dans l'air leurs émanations embaumées, les autres laissent tomber la rosée et les larmes. Justin Kerner a consacré à cette indéfinissable sympathie, à ces langueurs divines, deux charmantes poésies : la première, le *Lied du Jardinier*, qui parut autrefois dans l'almanach de Seckendorf, et que je ne retrouve pas dans les œuvres complètes; la seconde, *le Jardinier de la hauteur* (*der Gartner der Hohe*), que je vais essayer de traduire :

Déserte ces hauteurs bien vite;
Ton enclos, pauvre jardinier,

N'est plein que d'herbe parasite;
L'hyacinthe et la marguerite
N'y veulent pas multiplier.

Là-bas, au fond de la vallée,
J'ai vu dans plus d'un frais jardin
Croître des fleurs sous la feuillée,
Dans la plus heureuse mêlée
De l'or, de l'argent et du lin.

Dans ce jardin, sur la montagne,
Le lis s'incline avant le temps
Au souffle du froid qui le gagne.
Brave homme, laisse ta campagne
Et ton vieux toit battu des vents.

Le jardinier de la contrée
Reste pensif en attendant
L'heure où la montagne sacrée
Nage dans la flamme empourprée
Du dernier rayon d'occident;

L'heure où la terre toute en sève
S'abîme dans l'obscurité,
Où, dans la vapeur qui s'élève,
Flottent les images du rêve
Comme en un pays enchanté.

— Ici mon jardin sans limites,
Ici le printemps éternel.
Où sont les herbes parasites?
Vois les roses, les marguerites,
Croître sur le sol bleu du ciel.

Vois ce beau palais, à cette heure,
Où tant d'or reluit, tant de feu,
Que l'œil s'en éblouit et pleure;
Eh bien! j'y marche et j'y demeure
Avec tous les anges de Dieu.

Autour de cette note fondamentale de la lyrique de Kerner se croisent et se jouent d'autres voix plus ou moins indépendantes, fugitives, mais toujours dans le ton et l'harmonie de l'ensemble. Chemin faisant, il s'édifie au récit des pieuses légendes, il écoute et recueille les traditions qui consacrent les monumens et les cités. L'enfance croit au merveilleux, mais sans arrière-pensée, sans épou-

vante; la mort elle-même est sans terreur pour l'enfant qui distingue à peine le cadavre des fleurs qui le couvrent, et dont l'œil n'aperçoit pas la fosse sous l'éminence calme et proprette du tombeau.

Justin Kerner, comme Bürger, Uhland, Novalis, Goethe et tous les lyriques de l'Allemagne, puise volontiers aux sources du passé des idées qu'il varie, arrange et complète à sa manière. Si tout a été dit, il y a façon de redire; en fait de lyrisme surtout, où le sentiment, l'individualité transforme, comme chacun sait, où la nuance décide. Combien d'idées que la tradition met dans l'air à l'état de germe, et que le poète seul fait vivre d'un souffle! La tradition me représente assez en poésie ce que sont dans la théologie catholique ces limbes où flottent entre le paradis et le purgatoire, c'est-à-dire dans le non-être provisoire, les ames une première fois avortées. Pour ce qui regarde l'invention, ou plutôt le choix des sujets, comme aussi pour l'expression pleine de grace, de foi, de simplicité, les ballades et les romances de Kerner me semblent plus lyriques, plus subjectives, que les ballades et les romances d'Uhland. Le style, par les formules naïves qui s'y rencontrent, les tours de phrase inusités, les vieux mots passés de mode qu'il adopte de préférence, contribue surtout à donner à ces morceaux un caractère gothique, original, qui sied au mieux. Entre les poètes modernes de l'Allemagne, je n'en sais point chez qui cet excellent air de famille, ce trait de l'aïeul se manifeste aussi naturellement (1). Il faut l'entendre raconter la fondation du cloître de Hirschau. — Sainte Hélicène voit en rêve une coupole merveilleuse et comme flottante dans l'azur du firmament, lorsqu'un ange lui crie du fond du ciel : « Tu vois cet édifice; eh bien! c'est à toi, sainte fiancée de Jésus, d'en élever un semblable à l'endroit que t'indiqueront ces trois arbres, d'où s'échappe une source vive. » Dès l'aurore, la sainte se met en campagne avec sa servante. Un parfum de mai embaume la plaine, les oiseaux chantent pour saluer son passage, et les fleurs sentent comme un désir de la suivre. Elle, cependant, avance toujours, et, parvenue au plus haut point de la montagne, finit par découvrir, au sein d'une vallée heureuse et verdoyante, les trois arbres jumeaux et la source. Alors elle descend en toute hâte, et, dépouillant ses habits de fête, sa couronne d'or et ses bracelets d'émeraudes, elle consacre cette place où le monastère s'élèvera. — Il y a dans ce court récit d'une simplicité charmante une

(1) Plus d'une fois les éditeurs du *Wunderhorn* ont pris le change et donné des fantaisies de son invention pour des morceaux populaires du vieux temps.

onction naïve et de bonne foi, qu'on trouve rarement dans le mysticisme de seconde main. C'est réussi comme une vignette d'Overbeck, et, si l'on a pu dire avec raison qu'André Chénier avait ravi une abeille à Moschus, nous dirions, dans le même sens, que Justin Kerner a pris un lis au légendaire doré du moyen-âge.

Romantique et Souabe, Kerner ne pouvait manquer de célébrer les Hohenstaufen. Il les voit la nuit, au clair de lune, dans de fantastiques hallucinations dignes d'Ossian. Alors une lueur étrange inonde la montagne historique où leurs spectres gigantesques se promènent. Une architecture de nuées imite la vieille citadelle; tout revit et s'émeut comme jadis. Écoutez ces musiques de harpes, ces fanfares belliqueuses, qui descendent jusque dans la vallée : c'est Barberousse à cheval dans son armure de fer; c'est Irène et Philippe rêvant sous les tilleuls en fleurs, aux douces chansons d'un rossignol venu du beau pays de Grèce; c'est Konradin, pâle et taciturne. Puis, tout à coup, le coq chante; héros et citadelle s'évanouissent; le roc demeure triste et nu, et le poète songe à l'Allemagne. — Mais où le bourgeois souabe se manifeste dans toute sa loyale franchise, dans toute la bonhomie d'un patriotisme sans jactance, c'est dans le petit poème du *Prince le plus riche*, d'une si naturelle inspiration, et qui, pour le naïf et le gothique, égale, s'il ne le dépasse, *le Roi de Thulé* de Goethe :

« Un jour, à Worms, dans la salle impériale, étaient assis plusieurs princes d'Allemagne, exaltant en belles paroles la valeur et le nombre de leur pays.

« — Splendide est mon pays et sa puissance, disait le prince de Saxe; ses montagnes couvent l'argent dans plus d'une mine profonde.

« — Voyez mes états dans leur luxuriante abondance, disait l'électeur du Rhin; des moissons d'or dans les vallées, un noble vin sur les montagnes.

« — Grandes cités, riches cloîtres, disait Louis de Bavière, font que mon pays au vôtre ne le cède pas en trésors.

« Eberhard à la longue barbe, maître chéri du Wurtemberg, dit alors : — Mon royaume a de petites villes et ne porte pas des montagnes grosses d'argent, mais le joyau qui s'y cache, et que j'estime, c'est que, dans mes forêts, moi si grand, je puis confier ma tête au soin de chacun de mes sujets.

« Et le prince de Saxe, celui de Bavière et celui du Rhin, de s'écrier : — Comte à la longue barbe, vous êtes le plus riche d'entre nous, et votre pays porte le diamant. »

Dans un autre genre de romantisme, le romantisme humoristique de Jean Paul, qui se retrouve aussi dans ses vers, Kerner continue

la polémique des *Reiseschatten* et poursuit à outrance les partisans absolus de l'utilité pratique en poésie, les *plattistes*, comme on les appelle en Allemagne. On en jugera par ce dialogue :

PREMIER CRITIQUE.

Toute belle mélodie qui ne sert à rien m'inspire une sainte horreur. Encore si la chanson du pâtre faisait aller un seul moulin dans le vallon !

SECOND CRITIQUE.

Foin du vent qui s'engouffre dans les tuyaux de l'orgue, s'il n'en sor aussitôt pour nettoyer les grains !

TROISIÈME CRITIQUE.

Foin des cloches du soir, si elles ne dispersent les nuages qui menacent la plaine !

QUATRIÈME CRITIQUE.

Foin des statues de marbre, si leur bouche ne me verse pas l'eau, si leurs épaules ne servent d'appui aux bâtimens !

CINQUIÈME CRITIQUE.

Foin surtout à jamais du clair de lune et des étoiles, dont les rayons impuissans ne savent pas fournir le moindre épi de blé!

Cherchez-vous le Wurtembergeois bon vivant que réjouit la mousse du vin nouveau, vous le trouvez encore chez Kerner, dans ses chansons à boire, dans ses *Trinklieder*, véritables épopées dont la vigne est l'héroïne, le personnage. L'homme grave et spéculatif, dont le regard plonge au-delà de cette vie, a bien pu, sans courir grand risque, s'oublier une fois aux choses de la superficie, d'autant plus qu'il ne s'agissait pas ici de faire rimer *treille* avec *bouteille* ou *liqueur vermeille*, mais d'obéir à cet irrésistible besoin d'animation qui travaille la poésie allemande; de trouver un sens mystique aux larmes du cep, un effet sympathique à la floraison, de créer entre la plante et son essence, l'ame et le corps, de vivaces et mystérieuses relations, en un mot de céder aux lois imprescriptibles du panthéisme allemand.

« Qui s'exhale ainsi du haut de la montagne jusque dans le fond de la vallée? — C'est la vigne qui, pourvue de feuilles nouvelles, monte en fleur autour de l'appui.

« Qui se remue dans les entrailles de la maison, dans les cavités du cellier? — C'est le vin qui dans la tonne dormait déjà depuis long-temps.

« La fleur l'a éveillé, la senteur qui s'exhale du sol natal, tellement que, tout ému de désir à cette heure, il veut faire sauter son ban.

« Amis, nous ne sommes pas des geôliers; apportez-nous les coupes, que le pauvre captif voie la lumière ainsi qu'il le désire tant.

« Et tous, chantant, levez vos coupes écumantes du côté de la montagne. — Eh bien! te sens-tu plus libre à présent? vois-tu le vignoble natal nager dans les parfums et le rayon du soleil?

« Voyez comme ses yeux se multiplient pour contempler le sol natal avec ravissement, sa patrie d'où la vigne chargée de fleurs tourne ses regards vers lui!

« Il bout, il chante : « Salut à toi, coteau que la lumière inonde! et maintenant, vous, mes amis, buvez, je ne suis pas le dernier. »

« Noble suc! tu nous pénètres avec puissance jusque dans le cœur! Allons, trinquez, et toi, sois porté vers ta chère patrie.

« Et qu'à celui qui erre sur le sol étranger, qu'à celui qui gémit dans les cachots, la patrie apparaisse encore comme à toi, avant de mourir! »

Dans la pièce intitulée *Lied après l'Automne*, Kerner célèbre les travaux et le destin de l'artisan qui donne aux buveurs le suc précieux de la vigne. En parcourant le cycle de la lyrique populaire au moyen-âge, nous avions eu déjà occasion d'indiquer cette espèce de *poétisation* mystique des métiers dans leurs rapports avec la nature. La pièce dont nous parlons relève de ce sentiment passé aujourd'hui dans l'art, et dont la chanson du *Mineur* de Novalis reste, pour le naturel et le fini de l'exécution, le plus intéressant modèle. Un lied plus populaire, où Kerner a chanté un autre produit de la nature toujours dans ses rapports avec l'activité, l'industrie humaines, c'est *l'Éloge du Lin* (*das Lob des Flachses*). Ce petit poème, dans sa simplicité toute concise et dénuée de prétentions, rappelle un peu de loin *la Cloche* de Schiller, dont il fait comme la contre-partie. Dans *la Cloche* aussi, pour peu qu'on s'en souvienne, il est question du rouet et du lin, les deux inséparables attributs de la ménagère allemande et de la poésie allemande, sans contredit la plus ménagère des muses. S'asseoir au rouet, tourner sa quenouille, filer, n'est-ce point là de tout temps leur vocation et leur orgueil, à l'une comme à l'autre? et l'industrie moderne, en multipliant les fabriques, en remplaçant par les machines à vapeur l'honnête et paisible métier domestique, ne menace-t-elle pas dans leur double existence les deux bonnes sœurs jumelles, la ménagère et la muse allemandes? Mais revenons au lied de Kerner. — La plante en fleur couvre le champ de son azur dont les ondulations célestes réjouissent l'été. Dès que la floraison commence à décroître, on arrache le lin de la terre, on le passe à la flamme qui l'argente; alors des mains actives s'en emparent et le travaillent. Il orne l'alcove de la jeune fille, il entoure de ses plis ce corps pudique dont la virginité première, la

première fleur, est pour lui. Il accompagne à l'autel la jeune épouse, il couvre le cercueil de la trépassée. Langes du nourrisson, voile de noces, drap mortuaire, comme la cloche, on le retrouve inévitablement dans toutes les solennités humaines. Ici la modulation élégiaque se présentait d'elle-même, et Kerner ne pouvait manquer de la saisir. — D'où lui vient cette tristesse profonde, cette mélancolie incurable qui ne fait que varier ses tons? Vous le demandez? n'a-t-il pas vu l'instabilité de toute chose? n'a-t-il pas contemplé à fond les misères de ce monde où la beauté se flétrit, où l'amour passe, où la jeunesse et le cœur s'effeuillent, où vous perdez chaque jour un des êtres qui vous sont chers, où l'on ne vit que dans le pressentiment de la mort? — L'idée de sa propre mort le préoccupe et l'obsède, il se voit lui-même mourant, défunt, enseveli. Il se promène au bord de l'eau, il entend scier des planches, ces planches tombent une à une jusqu'à quatre, il y voit son cercueil, et le sapin, dont l'acier martyrise la chair, lui psalmodie aux oreilles ces paroles funèbres : « Tu viens à propos, passant, car c'est pour toi que je souffre cette mortelle blessure, c'est à la caisse qui doit t'enfermer dans le sein de la terre que ce bois est destiné! » Il cherche à la fois la mort et la redoute, le *grand peut-être* l'épouvante : « Quand on s'enquiert des morts auprès de la nature, elle ne répond pas. »

Cet antagonisme de sensations contradictoires, humain autant que poétique, avec lui ne dépasse jamais la mesure. Ce vague désir, cet élan vers la mort ne dégénère point en mépris, en haine de l'existence, en négation systématique, absolue. Le sens profond qu'il a de la nature, une résignation pieuse, intelligente, éclairent de lueurs vaporeuses ses tristesses en apparence les plus sombres; sa fantaisie et sa foi semblent attacher un nimbe de gloire à la mort elle-même.

Pour la forme proprement dite, Kerner est loin d'Uhland, plus loin encore de l'art exquis, du ciselé parfait de l'oriental Rückert, qui taille son vers à facettes comme un diamant, et dont la recherche et le fini dépassent parfois les conditions de la prosodie classique et touchent au précieux. L'expression chez Kerner sort trop souvent confuse, embarrassée; la mesure, le rhythme, lui présentent des difficultés énormes que l'énergie de son sentiment et de sa pensée a toutes les peines du monde à surmonter ou plutôt à franchir; de là des incohérences fréquentes, des charnières mal soudées, des soubresauts qui vous déconcertent. On compte dans ses poésies les pièces bien venues, d'un seul jet, et encore est-ce alors au poète inspiré, à

la flamme intérieure qui entraîne et fond en débordant tout ce qui s'oppose à son passage, plutôt qu'à l'artiste habile et distingué, qu'on en doit savoir gré.

On concevra aisément comment une organisation poétique, mue par de pareilles tendances, devait en venir à rechercher le commerce des somnambules et des visionnaires, et, si nous pouvons le dire, finir par trouver dans un semblable milieu son point de bien-être et de quiétude. L'infini des poètes, ce monde que les ames rêvent au-delà des bornes de l'horizon, est tout simplement le vide, le vide qui ne s'anime et ne se peuple qu'à l'aide de formes et d'images transfuges d'ici-bas, plus propres à bercer la fantaisie en de chimériques illusions qu'à la satisfaire, à irriter la soif qu'à l'apaiser. Qu'on se figure, d'après cela, ce qui arrive au poète qui se laisse emporter dans sa course à travers l'étendue sans avoir assuré d'avance son retour ici-bas : d'une part, le sentiment du vide le travaille; de l'autre, il s'épuise à donner au vide un contenu, à porter le fini dans l'infini. Or, cette tendance ne serait-elle pas une disposition organique chez certaines natures maladives, nerveuses, toujours en humeur de créer des fantômes dont elles ont hâte de peupler les solitudes du vide, donnant ainsi un sujet déterminé à ce vague désir de l'ame, à cet essor presque involontaire qui l'entraîne vers les régions surnaturelles?

Les conséquences de ce phénomène, qui semblent devoir être les mêmes pour le poète que pour l'homme, aboutissent cependant à deux points tout opposés. Une fois que le vide s'est peuplé, grace au coup d'œil extatique du visionnaire; une fois que, des flottantes ombres du pressentiment, un monde nouveau s'est dégagé, un monde avec ses figures vivantes, ses lois organiques, ses influences positives sur la vie humaine, — l'imagination n'y tient plus. Enthousiaste et religieuse, spiritualiste et dévote, elle voit, elle touche, et, plongée jusqu'au cou dans le miracle, semble ne pouvoir s'en rassasier. Bientôt cependant, à mesure qu'on y regarde de plus près, la contradiction éclate, la plus effrayante des contradictions entre le contenu fini et la forme infinie qui l'enserre. Comment concilier cet extérieur prétendu, cette physionomie, ces lèvres qui murmurent des oracles, ces mains qui lèvent le marteau, tirent la sonnette et lutinent toute une maison, avec l'idée d'esprits, d'esprits détachés des liens de ce monde? Hélas! le plus cruel reproche qu'il y aurait à faire à ces apparitions serait qu'elles nous ressemblent trop bien, et ne répondent guère à ce qu'on attendait d'êtres habitant au-delà

de nos terrestres horizons. Eh quoi ! vous avez passé par l'initiation de la mort, vous revenez d'Uranus ou de Saturne, et vous n'avez rien de mieux à nous dire, et vous ne savez que répéter les gestes et les manœuvres en usage depuis six mille ans sur cette terre d'épreuves et de misères, d'où l'ame veut bien s'enfuir, mais dans une tout autre espérance que celle de retrouver chez vous tout ce qui se passe de ce côté.

Chez le poète, cette incompatibilité, ce contraste des acteurs et de la scène, ce choc bizarre d'élémens qui se heurtent et se contredisent pourra bien agir d'une façon plaisante et provoquer çà et là des velléités humoristiques. Ne serait-il pas nouveau, en effet, de nous représenter une fois ce monde d'esprits sous son point de vue critique? Ne trouverait-on pas plus d'un incident burlesque, plus d'un contraste curieux, dans cet amalgame du fini et de l'infini, dans cette association impossible des contraires? Évoquer avec un certain esprit d'analyse, mais en poète et sans trop de philosophisme, à la manière de Jean-Paul plutôt que de Voltaire, évoquer cette multitude surnaturelle, lui ôter, mais légèrement, ce qu'on lui supposait d'originalité; nous montrer ce monde dans ce qu'il a d'insuffisant, de pauvre, de borné : il y aurait là, selon nous, le sujet d'un charmant poème. Mais, pour le faire, il faudrait un génie excellent, une inspiration impartiale, si jamais les deux mots pouvaient s'accorder ensemble, quelque chose qui ne fût ni la sécheresse des encyclopédistes, ni le mysticisme nuageux des Allemands; une imagination bâtissant dans l'air ses fantaisies, mais ayant ses assises sur la terre, Goethe peut-être. Kerner, esprit transcendant, romantique par essence, devait n'avoir qu'ironie et persiflage pour un pareil compromis. Malheureusement, aujourd'hui comme pendant la période des *Reiseschatten*, l'ironie chez lui n'a plus sa source dans la conscience d'un infini vaguement pressenti. L'infini a laissé voir son contenu; il a vidé son sac, pour nous servir d'une expression populaire, mais énergique, et le sac renfermait plus d'une misère qui n'a pas échappé aux brocards du poète lui-même. « Je le soupçonne d'être, sur plus d'un point, sujet à la critique, » s'écrie dans *Faust* le philosophe Thalès en voyant voltiger Homunculus dans sa fiole de verre. Kerner, j'imagine, a plus d'une fois eu la même idée de ses fantômes. Eux aussi, sans aucun doute, il les a trouvé sujets à la critique. Mais était-ce bien à lui de le dire? N'en résulte-t-il pas, dans son œuvre, une certaine confusion? Le trait manque son but, faute d'un point d'appui; la critique, n'ayant où s'étayer, perd son impression ; je n'en veux

d'autre exemple que son drame humoristique assez étrangement intitulé *der Bärenhäuter im Salzbade* (1), satire dirigée à la fois contre les esprits-forts qui refusent de croire au diable et aux fantômes, et contre ceux-ci qu'il s'efforce de rendre grotesques et risibles. Cette ironie sans levier, si je puis m'exprimer ainsi, qui s'attaque aux phénomènes d'un monde invisible aussi bien qu'aux choses d'ici-bas, a cette conséquence pour le poète qu'elle entraîne la chute de sa rêverie et de son imagination dans le vide. Ces campagnes de l'infini, où germaient tant d'espérances, ont perdu, en s'ouvrant à lui, leur fécondité mystérieuse, et, s'il y plonge encore après tant de pressentimens trompés, tant de splendides illusions déçues, c'est tristement, l'oreille basse, sur l'aile grise et silencieuse de la foi. Or, cette foi résignée, mais incolore, n'ayant plus en elle de quoi parer aux découragemens, aux misères d'ici-bas, comme l'autre militante et fougueuse et qui tenait de l'illuminisme, il en résulte pour le poète une douleur languissante, abstraite, un sentiment de la mort qui se trahit à chaque pas, et couvre, comme un voile de crêpe, toutes les riantes nuances de son printemps. La dernière édition des poésies de Kerner est pleine de pièces de ce genre, de ces lieds moins écrits que sentis où l'ame se soulage : poésie est délivrance. Je citerai encore cette pièce où le poète se compare à un papillon fixé au mur par une épingle qui lui traverse la poitrine.

DEDANS.

« Je vois passer dans l'air une vive et joyeuse volée d'oiseaux libres. O ciel! que n'ai-je un pareil essor! que n'ai-je une pareille existence de voyageur!

« Hélas! pauvre insecte que je suis! Cloué à la même place, attaché par une épingle à une case dans le cabinet!

DEHORS.

« Aïe! aïe! qui m'a délivré du casier où je dormais? Oh! l'épingle ardait profondément, et maintenant voilà mon cœur à nu.

« Lumière rayonnante du soleil, limpide azur du ciel, parfum des fleurs, rosée des fleurs ne font qu'aviver la blessure.

« Remportez-moi dans le casier, attachez-moi plus fort, martyrisez-moi! Ah! qu'au moins je puisse enfin mourir! »

Cependant, où le poète renonce, il s'en faut que l'homme doive abdiquer. L'homme absorbe en lui le poète, et tend à de plus hautes, à de plus indépendantes fonctions. L'ame, déçue à la fois dans ses

(1) *La Peau d'Ours à Salzbad.*

rapports avec les hommes et dans son commerce avec les esprits, avant de s'engloutir dans le vide, se réfugie en elle-même, rentre dans son foyer intérieur, dans son propre amour, et jette là les bases d'une félicité d'autant plus pure qu'elle se fonde sur une résignation intelligente. L'action morale, l'influence poétique de Kerner, médecin, ami de l'humanité, père de famille, l'impulsion généreuse de sa nature, en un mot tout ce fonds concret de l'existence qui ne saurait passer dans la poésie, lui donne en tant qu'homme un point d'appui duquel il peut combattre en même temps les rationalistes et les visionnaires, ne ménager personne, et s'égayer comme il lui plaît, tantôt aux dépens de ses antagonistes, tantôt à ses propres dépens. De là ce laisser-aller singulier, mais qui n'implique nullement la contradiction ou le charlatanisme, le sans-façon dont il use avec ses esprits, qu'il traite lestement et en véritables personnages de comédie. Avouons aussi qu'à force de les avoir sous les yeux à toute heure, de vivre dans leur commerce et leur fréquentation, il devait finir par n'y plus prendre garde, et, pour peu que vous séjourniez à Weinsberg, il vous en arrive autant. On ne saurait imaginer une vie plus étrange, plus merveilleuse que celle qu'on mène là. Le prodige n'est plus un fait inaccoutumé, surprenant, un phénomène en dehors des lois naturelles, qu'on recherche de loin et qu'on évoque, mais une chose toute simple et ordinaire, l'élément dans lequel on se meut. Vous le trouvez dans les corridors de la maison, dans les allées du jardin, blotti derrière un meuble ou rôdant à la brune sous les touffes d'arbres; le fantastique est à demeure dans ce palais de Salomon. On conçoit comment cette familiarité, ce commerce de tous les jours et de tous les instans avec le monde invisible a dû amener Kerner à ne plus accorder qu'une attention médiocre à des esprits qu'il traite avec aussi peu de cérémonie que les chiens, les chats et les autres animaux domestiques dont il peut s'entourer. « Cher docteur, lui disait un jour Strauss dans une promenade à Weinsberg, chaque fois que je viens ici, je me surprends en flagrant délit de superstition. » — « Oui, certes, répondit Kerner; tous les deux compatriotes, tous les deux natifs de Ludwigsburg, vous et moi, nous nous complétons; plus vous arrachez de mythes, plus j'en sème. » Kerner, prenant pour sujet de son caprice poétique ses visions magnétiques, magiques, ses phénomènes démoniaques, et cela du plus grand sérieux du monde et sans abdiquer rien de ses croyances, me représente assez ce bon peuple du moyen-âge, jouant, à certaines époques, avec les saints et les saintes de la légende, et

faisant, sans le moindre scrupule, parader sur des tréteaux les augustes figures qu'il ne cesse ni de reconnaître, ni d'avoir en honneur.

Si l'on recherche la somme des divers jugemens portés en Allemagne sur Kerner, voici à peu près ce qu'on trouve : ôtez à cette nature l'élément superstitieux, magnétique, démoniaque, et vous aurez un excellent homme, un des maîtres de l'école souabe, un poète religieux, naturel, d'une sentimentalité suave, élégiaque, mais, disons-le aussi, maladive et par momens dangereuse comme l'opium. Kerner lui-même s'écrie quelque part, sans doute en faisant allusion à ce verdict : « Je vis par la poésie et la médecine, et, seulement lorsqu'on parle d'esprits, on se souvient du mien, et pour railler encore. » Cependant nous ne pensons guère qu'on puisse voir dans les tendances magnétiques de Justin Kerner, dans ses spéculations magiques si l'on veut, une simple affaire de dilettantisme et de curiosité. Il y a plus, ce besoin d'évoquer et de connaître est chez lui une chose instinctive, profonde, inhérente à son individualité, dont on ne saurait l'extraire sans dissolution. « Destinée, conscience, deux mots pour une même idée, » a dit un philosophe allemand, Schubert, je crois, et cette phrase, prise dans son sens légitime, enferme une très grande vérité. Je doute que sur un autre la visionnaire de Prevorst eût jamais agi comme sur Kerner; les mêmes conditions scientifiques, médicales, religieuses, se fussent-elles rencontrées d'ailleurs? Cette femme fut pour lui, pour son ame et sa poésie, une sorte de miroir fidèle, de réfracteur lumineux; et dans ce sens on pourrait dire que la physionomie de la visionnaire, telle qu'il nous l'a donnée, est l'œuvre de Kerner. Elle participait de son originalité, de son individualité, comme lui prenait en elle de nouvelles impulsions, d'autres vues; et, sans prétendre porter un jugement sur la réalité, sur le degré de réalité de ces apparitions dont on s'est préoccupé si vivement de part et d'autre en Allemagne, ne pourrait-on pas dire, en ayant égard à l'influence personnelle de Kerner, que ces phénomènes ont puisé dans le cercle où ils se sont développés, dans la mystique atmosphère du médecin, de l'ami, du poète, cette couleur éthérée, ce merveilleux, qui n'ont certes pas médiocrement aidé à leur concilier l'intérêt général? Il est tout-à-fait selon les principes du magnétisme que la visionnaire prenne part à l'individualité de son médecin, de son magnétiseur, et, sur ce qui regarde l'originalité parfaite de cette individualité, les témoins compétens se prononceront. Déjà, il y a plus de trente ans, Varnhagen, le spirituel et incisif Varnhagen, lorsqu'il étudiait à Tu-

bingen avec lui, remarquait l'excentricité singulière, *transcendante,* de cette nature souabe, et la notait dans ses écrits avec cette réserve, ce ton diplomatique des Allemands du nord. Kerner crut, avec la visionnaire de Prevorst, porter un coup mortel au rationalisme, opposer une digue à la dialectique, alors comme aujourd'hui envahissante, confondre les railleurs, amener les gens du monde aux idées sérieuses, et les incrédules à la foi. Il concluait de lui-même aux autres, et s'écriait, après la mort de sa visionnaire :

« Adieu! Tous les trésors que je te dois, je les porte désormais dans mon sein, et mon être intérieur plonge sans hésiter dans les profondeurs de l'esprit.... Apparais à ma dernière heure, viens m'avertir lorsque mes yeux se fermeront. »

Et dans une autre pièce :

« Il t'était donné, à toi, de lire dans les cercles lumineux du monde intérieur; tu savais ce que c'est que l'esprit et que l'ame, comment ils se séparent, se cherchent et se réunissent dans la mort. »

Cependant le livre fut loin d'accomplir les miracles qu'on espérait, et l'humanité continua d'aller son train comme par le passé. Il fallait bien se résigner; on le fit, non sans quelque amertume contre les doctrines du temps et leur perversité :

« Un livre que la multitude repousse, parce qu'à ceux qu'un ignoble appétit consume, il ne promet pas le ciel, le ciel étoilé, mais la nuit éternelle pour le repentir; un livre où les paroles d'une faible femme menacent de ruiner l'esprit des forts, la sagesse du monde, de ruiner la Babel telle qu'ils la construisent! De là leur colère à tous en le lisant. »

Les *Lettres de Prevorst* et bon nombre d'écrits théoriques ou critiques, contenant soit de nouveaux faits de l'ordre magnétique et démonologique, soit des exposés de doctrines et des réponses à ses adversaires, sont venus depuis compléter ce système de spiritualisme transcendant dont Kerner avait jeté les bases dans *la Visionnaire.*

Le grand moyen de conviction qu'emploie Kerner, ce sont les faits qu'il produit et qu'il entasse comme à plaisir, associant l'antique au moderne, mêlant ensemble la tradition et l'observation, souvent sans trop s'apercevoir qu'il ouvre par là le champ à la critique. Si Kerner a jusqu'ici rencontré bien des incrédules, avouons cependant que ses convictions à lui ne se sont jamais démenties; ni les argumens de ses plus redoutables antagonistes, ni leurs railleries n'ont jamais su le prendre au dépourvu. « Venez, voyez et croyez, »

leur disait-il dans le temps; et maintenant : « Pourquoi n'êtes-vous pas venus alors? » S'il n'a pas atteint le but suprême qu'il se proposait, du moins peut-on reconnaître que ses efforts n'ont pas été infructueux pour la science. En opposant à la froide raison de notre époque, à cet esprit qui tend à tout réduire, à tout analyser, à ne pas laisser subsister un fil de ce vêtement vivant de la divinité dont parle Goethe, en lui opposant des problèmes nouveaux, des mystères nouveaux, ou plutôt ignorés, oubliés, Kerner appelait l'attention sur une des plus grandes questions de la philosophie moderne : l'être de la conscience, et, qu'on me passe le mot, l'énigme de l'individualité. Ces phénomènes physiologiques, psychologiques, pathologiques, qu'il observe et décrit en les appuyant d'analogies et de parallèles rassemblés curieusement dans les archives du passé, devaient nécessairement provoquer des recherches plus sérieuses, des éclaircissemens nouveaux. Tandis que d'un côté on cherchait à démontrer l'unité humaine, l'identité de l'esprit et de la matière, Kerner s'efforçait de prouver la division des deux principes, une division non plus simplement abstraite, spéculative, mais réelle, et d'établir son système de dualité dans l'esprit. Sous l'empire des phénomènes que nous avons cités dans la première partie de ce travail, il déclare la conscience humaine quelque chose d'éternel en soi, mais de réel, de substantiel à ce point qu'elle est susceptible de recevoir l'action d'influences étrangères et de se modifier à leur contact. Ainsi je m'explique sa théorie des esprits familiers, des bons et mauvais anges, etc. Il fallait trouver une loi d'être à ces apparitions, il fallait, avant tout, les loger quelque part. On inventa le royaume intermédiaire, idée peu originale et renouvelée des alexandrins, qui devait paraître aussi monstrueuse aux théologiens orthodoxes, que frivole et ridicule aux partisans fanatiques du réalisme absolu. La science se souleva, avec quelle énergie, on le devine, contre ces opinions et ces théories de visionnaire, combattit à outrance ces hypothèses d'un éther nerveux, d'un organe psychique, et donna pour dernière raison aux phénomènes en question la maladie du sujet, la perturbation du système nerveux et de la vie de l'ame. Kerner riposta de pied ferme, et, dans ce conflit, le spiritualisme eut plus d'un bénéfice à enregistrer. Ainsi, l'attention se porta davantage du côté de la nature, le cercle de la raison fut étendu, le possible empiéta sur les limites où naguère commençait le domaine de la superstition. On accorda plus de valeur à l'instinct, à la conscience une base plus substantielle. Il fallut descendre dans les profondeurs de la

nature, de l'ame humaine, et reconnaître le jeu divin, *le poète caché*, pour me servir d'une expression originale de Schubert, là où l'on s'efforçait de ne voir qu'un engrenage matériel de forces mécaniques, et c'est justement avec ce poète caché, ce poète de l'ame, que Justin Kerner vit en rapport intime; c'est vers ce sens prophétique, révélateur, que sa nature sentimentale et contemplative, que son individualité l'entraîne. De là une poésie d'inspiration plutôt que de fiction, une poésie dénuée de manière, d'éclat, mais fortement empreinte d'un caractère de vérité, et toujours, ouvertement ou par symbole, parlant à l'ame. Sous ce point de vue, la direction poétique de Kerner et sa tendance magnétique se confondent; et si sa philosophie a pour but de rechercher partout le principe spirituel, mystique, ignoré ou méconnu, et de l'attirer dans le cercle de notre activité prosaïque, sa poésie est-elle autre chose qu'une plainte monotone, le chant douloureux de l'ame qui languit dans la nuit ou l'ombre et soupire vers la lumière, la délivrance? De bonne heure ce penchant vers la sympathie et le magnétisme se fait sentir dans ses productions poétiques, comme, en revanche, la poésie intervient dans ses spéculations démoniaques? Je trouve, dans un de ses contes écrit il y a près de trente ans, cette peinture d'un médecin idéal, qui pourrait bien n'être que son portrait :

« Non loin de là s'élevait la maison d'un homme singulier; on l'appelait maître Lambert; il passait pour un grand médecin, et tous les malades, ceux du voisinage et ceux des contrées lointaines, venaient à lui. On disait qu'il opérait des cures merveilleuses par la force de la sympathie, et conservait des secrets profonds dans de vieux manuscrits héréditaires. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'était un homme qui, secouant la poussière de l'école, s'était donné de lui-même à la nature, en véritable enfant, avec simplicité, avec amour, libre des influences perturbatrices de la vie du monde. La nature, apprivoisée en quelque sorte, le laissait faire. Il connaissait ses influences, mais sans vouloir jamais les formuler en règles. Il avait observé attentivement le cours des étoiles et leurs révolutions, la vie et la mort des animaux et des plantes. Il avait plongé dans les profondeurs de la terre pour y surprendre le travail des minéraux et des métaux, et plus d'un prodige se révélait à son ame paisible, inaltérable, dont une conscience étrangère à la nature, en proie à de vulgaires impressions, n'aurait pas même eu jamais le plus lointain pressentiment. « La nature, cette bonne et généreuse mère, s'écriait-il souvent, « nous prend volontiers dans ses bras et nous révèle les harmonies de son être, « pourvu que nous consentions à ne pas prendre avec elle des airs de doc- « teurs. Comme une mère attentive ouvre ses bras à son enfant, qui commence « à peine à courir et lui montre ainsi la route de son sein, de même fait

« pour nous la nature, cette excellente mère; seulement, n'ayons garde de « nous croire de si grands héros, car alors la timide mère se retire et dérobe « ses secrets à notre grandeur. »

Dans les *Reiseschatten*, cette espèce de monstre esthétique dont nous avons parlé, cet amalgame bizarre d'arabesques humoristiques, on rencontre aussi, comme un motif éternellement cher au poète, cette idée de magnétisme et de seconde vue; et, par un surcroît d'analogie qu'on n'enregistre qu'avec peine, comme si la nature eût voulu compléter, selon les règles traditionnelles, cette étrange figure de philosophe visionnaire au XIXe siècle, Kerner, sur ses vieux jours, se trouve menacé de cette infirmité que la légende attribue aux poètes et aux devins de l'antiquité (1).

Esprit méthodique, mais honnête, convaincu, persistant, Kerner n'a jamais varié. Prosateur, poète, vous le retrouvez toujours égal, identique à lui-même. *La Visionnaire de Prevorst*, les *Reiseschatten*, les *Gedichte*, sont pour lui trois cycles dont il ne saurait se départir; les fondemens de ces ouvrages, rayonnemens d'une même idée, une fois jetés à ses premiers pas dans la carrière, il n'a plus fait qu'y revenir, ajoutant çà et là, complétant, aimant mieux un appendice qu'un volume. Aussi, qu'il philosophe, qu'il rêve ou qu'il rime, vous ne voyez guère que le nombre de ses livres s'en augmente : les faits de l'ordre magnétique vont à *la Visionnaire*, les fantaisies aux *Reiseschatten*, les lieds nouveaux aux poésies, qui s'augmentent ainsi à chaque édition, naturellement et presque sans qu'on s'en aperçoive. Pour une hirondelle de plus, le printemps ne change pas. Au déclin de l'âge, ses lieds ont encore la fraîcheur et les graces de la jeunesse, et le seul trait qui les distingue dans leur famille harmonieuse, c'est la mélancolie plus profonde et le détachement terrestre qu'ils respirent. Il n'y a point à rechercher quels progrès Justin Kerner a fait faire à la muse allemande. La nature domine ici trop ouvertement toute question d'art, de cul-

(1) Kerner devient aveugle; depuis quelques années, sa vue s'est affaiblie au point qu'il a aujourd'hui toutes les peines du monde à tracer quelques lignes. Épreuve bien douloureuse pour un chantre du soleil et de l'arc-en-ciel, mais supportée avec résignation, et à laquelle ses récentes poésies, non moins que ses entretiens familiers, contiennent de touchantes allusions. C'est ainsi qu'il disait, l'an passé, à une jeune femme venue de loin pour le visiter, et qui lui promettait de revenir : « Hirondelle qui ne passe qu'une fois l'année, quand vous reviendrez au printemps, je ne vous verrai plus. »

ture, d'école, pour qu'on puisse voir dans le poète qui nous occupe autre chose qu'une individualité pure et simple. D'ailleurs, avant la venue de Kerner, la poésie allemande n'avait-elle pas touché à son plus haut point? Kerner, c'est un peu l'oiseau sur la branche, l'oiseau qui demeure fidèle au chant que Dieu a mis dans son gosier, et qui, s'il n'étend pas sa gamme, vocalise dans sa mesure et se garde au moins des fausses notes. Élève de la nature, véritable néophyte de Saïs, Kerner appartient à toute une catégorie de poètes allemands qu'on ne saurait ni classer ni définir. Comme les ames pathétiques en qui le sentiment déborde et qui jamais n'atteignent l'idéal qu'elles cherchent, il a besoin que les sympathies du lecteur lui viennent en aide et le complètent. Aux amateurs de l'art curieux, aux partisans absolus de la forme, je ne le conseillerais pas. Il y a dans cette poésie une autre poésie latente et, si l'on me passe l'expression, interlinéaire, que les initiés seuls peuvent saisir; j'entends par initiés tous ceux pour qui les mots d'ame et de nature ont encore un sens aujourd'hui.

HENRI BLAZE.

ÉTUDES

SUR

LES TRAGIQUES GRECS

PAR M. PATIN.[1]

Quiconque est attaché, comme nous le sommes, de cœur et de pensée au dogme de la perfectibilité humaine, quiconque ne reconnaît aux habitans de notre planète d'autre destinée, disons plus, d'autre raison d'être que l'amélioration successive et le perfectionnement continu de leurs facultés, ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment d'hésitation et de doute en présence de deux grandes objections qui ressortent de l'histoire de l'art. La première est la perfection sans égale que, dès le siècle de Périclès, la statuaire antique a su atteindre dans la représentation de la beauté physique; la seconde est le talent suprême avec lequel les poètes grecs, et particulièrement les tragiques, ont su donner en quelque sorte une voix et un corps à la beauté morale. Depuis Phidias et depuis Sophocle, où est le perfectionnement? où sont les progrès?

(1) Deux vol. in-8°, chez Hachette.

Parmi tant de critiques d'un esprit supérieur, Lessing, Barthélemy, Winckelmann, Guillaume Schlegel, qui, depuis un demi-siècle, ont étudié dans tous les sens l'art et la poésie des anciens, on est surpris qu'aucun ne se soit préoccupé de résoudre, que dis-je? n'ait songé seulement à se poser un si grave et si important problème. Nous le demandons; la muse de la tragédie a-t-elle rien produit de plus achevé que le *Philoctète* et l'*Œdipe roi* de Sophocle ou que l'*Orestée* du vieil Eschyle, cette trilogie composée d'*Agamemnon*, des *Choéphores*, des *Euménides?* La sculpture est-elle parvenue, sous les efforts d'une main moderne, à donner au marbre plus de vie et de beauté que n'en possèdent les vieux débris de la Vénus de Milo ou le groupe de la Niobé? En un mot, dans ces deux nobles carrières, quel pas avons-nous fait depuis vingt-trois siècles?

Si, comme le veulent la justice et la vérité, l'on répond que rien de supérieur aux chefs-d'œuvre de la Grèce n'est venu repousser l'antiquité au second plan, alors que devient cette grande loi du progrès, justifiée cependant par tant de découvertes accomplies dans les sciences, par tant d'améliorations réalisées ou préparées dans les lois, dans la civilisation, dans les mœurs? Toutes nos facultés sont-elles donc perfectibles, à l'exception de celle qui préside au développement des beaux-arts et de la poésie? Non certes; l'homme est perfectible en tout, ou il ne l'est en rien. Si l'on nous permet de risquer ici une solution qui nous est propre, ne pourrait-on pas supposer que, de toutes nos facultés, l'imagination a la première achevé sa tâche, et atteint presque du premier vol la limite extrême permise à ses efforts? Pour ma part, je crois qu'il en a été ainsi; ce qui ne veut pas dire toutefois que l'imagination humaine soit depuis deux mille ans demeurée inerte et inactive, encore moins qu'elle doive dorénavant renoncer à la recherche et à la production du beau. Les aspects de la beauté physique et surtout de la beauté morale sont infinis. L'aigle du Pinde a eu beau toucher de ses sublimes ailes la limite d'un double idéal : artistes et poètes, ne vous plaignez pas pour cela d'être venus trop tard et d'être déshérités! La perfection, à quelque hauteur infinie qu'elle atteigne, n'occupe qu'un point, presque sans étendue, dans l'immense horizon de l'art; c'est une étoile dans le firmament, une étoile qui souffre autour d'elle des myriades de sœurs et de compagnes.

Au reste, l'admiration que nous exprimons ici, après tant d'autres, pour les reliques de la statuaire et de la poésie grecques, et qui, nous en sommes persuadé, ne sera pas contredite, cette admiration

sans réserve est elle-même la preuve d'un progrès notable qu'a fait depuis un certain temps la critique en France. Au commencement du XVIII[e] siècle, le père Brumoy, traduisant par extraits le théâtre des Grecs, croyait devoir user de palliatifs, de retranchemens, d'apologies plus ou moins fausses et maladroites, pour faire pardonner à Eschyle, à Sophocle, à Euripide, le tort d'avoir été Grecs et d'avoir écrit pour des Grecs. Un peu plus tard, Voltaire épuisait les traits de sa verve caustique et bouffonne contre Eschyle, qu'il renvoyait, de compagnie avec Shakspeare, aux tréteaux de la foire. Après lui M. de La Harpe, son élève, dans un bon style didactique, enregistrait sans contradictions, des jugemens d'une forme plus grave, mais qui n'étaient pas plus sérieux. Enfin, une réaction s'est accomplie : Lessing, Schlegel, Manzoni, Geoffroy même, dans quelques feuilletons qui ne sont pas sans valeur, remirent à leur place les statues des trois grands tragiques, en mêlant, on ne sait pourquoi, à cette œuvre de goût et de justice quelques récriminations passionnées contre les grands maîtres de la scène française, que, par un autre travers d'esprit, ils ne jugeaient pas assez grecs.

C'est au milieu de ces deux camps, entre les blasphémateurs de la tragédie d'Athènes et les détracteurs de notre propre scène, que M. Patin s'avance aujourd'hui avec son nouveau livre, prenant (un peu tard peut-être) la position de modérateur et d'arbitre. Au reste, il serait fort injuste de reprocher à M. Patin d'entrer en lice au moment où la lutte semble à peu près terminée. Si les esprits sont, à cette heure, plus raisonnables et mieux éclairés sur ces questions, n'est-ce pas, en partie, grace à M. Patin lui-même, grace à ses écrits, tous marqués au coin du goût et de la raison, grace même à quelques fragmens de l'ouvrage qu'il publie en ce moment, feuilles détachées qu'on a lues avec fruit dans divers recueils littéraires, notamment dans *le Globe* de 1825 à 1829? n'est-ce pas enfin et surtout, grace à ses solides et piquantes leçons à la Faculté des Lettres? En effet, M. Patin n'est pas seulement un écrivain d'un sens juste et d'une rare élégance, plusieurs fois couronné par les juges du bon goût et du bon langage, avant d'avoir pris place au milieu d'eux; M. Patin se distingue entre tous par une remarquable vocation enseignante, qui a eu sur nos jeunes générations une incontestable influence d'attrait et de persuasion. Maître de conférences à l'École Normale, de 1815 à 1822, suppléant pendant deux années (de 1830 à 1832) de l'homme assurément le plus difficile à suppléer dans une chaire de littérature française, de M. Villemain, professeur titulaire de poésie latine à la

Faculté des Lettres depuis 1833, M. Patin a suffi, sans congé, sans suppléant, sans fatigue, au moins apparente, et, ce qui est plus méritoire peut-être, sans le secours de la déclamation ou du paradoxe, à tous les devoirs d'un professorat si prolongé, et cela sans que jamais le sérieux de l'érudition et la préoccupation des recherches aient nui à la facilité de la diction et à la discrète parure de la pensée; enseignement vraiment académique et universitaire, où il y a comme un mélange d'Andrieux et de Rollin.

On n'attend pas de moi sans doute que je suive pas à pas l'auteur des *Études sur les tragiques grecs* dans l'examen détaillé des trente-deux tragédies que l'antiquité nous a léguées, et dont il a fait ou fera bientôt la fidèle et scrupuleuse analyse. Il nous suffira de dire que, dans les dix-sept drames qu'il a déjà examinés, M. Patin rappelle et apprécie toutes les critiques, recueille et confronte toutes les imitations, latines, françaises, étrangères, enfin conclut presque toujours avec sagesse, sagacité et bonne foi. A la fin du troisième volume, qui ne tardera pas à paraître, l'auteur se propose de résumer, dans une revue critique, les divers jugemens qui ont été portés jusqu'à ce jour sur la tragédie grecque, et probablement aussi de nous donner, sous une formule plus générale, son jugement définitif, et, à proprement parler, ses conclusions. Ce sera seulement quand ce morceau final aura paru qu'il sera convenable d'apprécier et de discuter, s'il y a lieu, l'ensemble des opinions de M. Patin, que nous faisons déjà sans doute plus que prévoir, mais que nous ne connaissons cependant encore que par des aperçus partiels, et en quelque sorte par fragmens.

M. Patin a fait précéder ses études sur Eschyle, Sophocle et Euripide, d'un intéressant travail de près de deux cents pages sous le titre d'*Histoire générale de la tragédie grecque*. M. Patin sait mieux que personne que deux cents pages, quelque bien remplies qu'elles soient, ne sauraient suffire à une tâche aussi étendue et aussi complexe que celle d'offrir une histoire vraiment *générale* de la tragédie grecque. Il a fait entrer beaucoup de notions importantes et de faits curieux dans son cadre; mais il a dû en omettre beaucoup d'autres qui ne le sont pas moins. M. Patin prend la tragédie à Thespis et la conduit, à travers toutes ses révolutions, je dirais presque à travers tous ses déguisemens, jusqu'à son réveil en Italie au XIVe siècle sous la plume érudite de Mussato. Au milieu de tant et de si délicates recherches, on ne sera pas surpris que la critique trouve ici et là quelques observations à présenter. Je ne crois pas, par exemple, parfaitement exacte l'opinion de M. Patin sur la formation des

chœurs grecs : « Le chœur, dit-il, se trouva naturellement chargé de jouer devant le public, chez lequel il se recruta long-temps, *par la voie du sort*, de libres acteurs, le rôle du public même. » Le chœur, ou plutôt le chorége, ne recrutait pas à Athènes ses acteurs, c'est-à-dire les choreutes, par la voie du sort. Plutarque, qui est contredit sur ce point par toute l'antiquité, parle bien quelque part de *chorèges* désignés par le sort, mais non pas de *choreutes* (1). On sait au contraire que le chorége nommé par une tribu choisissait en toute liberté, dans cette tribu même, les jeunes gens et, comme je le crois, les jeunes filles (2) qui étaient nécessaires pour former le chœur, soit tragique soit cyclique, qu'il avait mission de défrayer. Dans la suite, l'exercice de ce droit a donné assez souvent lieu à des contestations, à des résistances, à des procès même, dont on pourrait citer plusieurs exemples.

Pour passer à un autre ordre de faits, je regrette infiniment que M. Patin, si bien préparé par son cours de poésie latine, et qui apprécie d'ailleurs avec beaucoup de mesure et de convenance les tragédies attribuées à Sénèque, n'ait pas discuté, ou du moins indiqué les doutes qui divisent les érudits à propos des auteurs présumés de ces pièces et des époques fort diverses auxquelles on suppose que leur composition se rapporte. Je m'étonne en particulier qu'il n'ait pas fait au moins une réserve au sujet du drame d'*Octavie* dans lequel on voit figurer Sénèque lui-même, et qui ne semble guère avoir pu être écrit avant le règne de Trajan. Je crois aussi que M. Patin exagère un peu trop l'influence que Sénèque a pu avoir au moyen-âge : « C'était lui, dit-il, qu'imitait déjà dans sa propre langue, au XIe siècle, l'allemande Hroswithe. » Nullement; ce n'était pas le théâtre de Sénèque, c'étaient les comédies de Térence que l'illustre religieuse de Gandersheim s'était proposé d'imiter, non dans le XIe siècle, mais dans le Xe (3). Je ne connais dans le théâtre du moyen-âge d'imitation évidente de Sénèque que cette tragédie de *Clytemnestre*, œuvre monastique du VIe ou VIIe siècle, qui paraîtrait moins inepte si elle n'avait été ridiculement attribuée à Sophocle (4). Il est même digne de remarque qu'aux époques de la

(1) Plutarch., *Alexand.*, cap. 29.

(2) Voyez *Revue des Deux Mondes*, t. XXII, quatrième série.

(3) Voyez notice sur *Hroswita*, *Revue des Deux Mondes*, t. XX.

(4) Il s'agit de trois cents vers grecs trouvés par Matthaei dans la bibliothèque d'Augsbourg, et publiés par lui, en 1805, comme un fragment de la *Clytemnestre* de Sophocle, erreur presque aussitôt signalée par Struve, qui les réimprima en 1807, et par God. Hermann, *Opuscula*, t. I, p. 60, seqq.

plus profonde barbarie, les plus purs écrivains de l'antiquité ont été le plus en honneur. Le nom littéraire le plus célébré et le plus populaire, au moyen-âge, a été sans comparaison celui de Virgile.

Au reste, le seul défaut peut-être qui mérite véritablement d'être signalé dans ce morceau de critique historique, c'est un peu d'indécision et (chose assurément fort rare par le temps qui court) trop de circonspection et de timidité dans la solution de quelques-uns des problèmes que présente l'histoire de la tragédie antique. M. Patin, par exemple, pousse la réserve jusqu'à n'exprimer qu'avec de certaines formules dubitatives des opinions qui ne sont pas contestables. Ainsi, après avoir montré la tragédie grecque se dégageant et sortant peu à peu des chants et des danses dithyrambiques, qui s'exécutaient à divers momens de l'année autour de l'autel de Bacchus, il ajoute : — « Née au milieu des cérémonies de la religion, faisant, pour ainsi dire, partie du culte public, la tragédie....., etc. » — Ce *pour ainsi dire* affaiblit sans nécessité une proposition qui n'avait assurément rien de hasardé ni de paradoxal. Il est bien avéré, en effet, que les concours dionysiaques formaient une partie, et une des parties les plus essentielles du culte national en Grèce. Il eût été désirable qu'au lieu d'atténuer cette judicieuse assertion, M. Patin l'eût étayée de toutes les preuves instructives et piquantes que sa mémoire et ses lectures pouvaient aisément lui suggérer. Ainsi l'on sait, à n'en pas douter, qu'avant les représentations scéniques, les théâtres grecs étaient purifiés par des sacrifices; on brûlait des parfums dans l'orchestre, notamment le styrax, cette plante résineuse de l'Arabie (1). « Quel jeu s'est jamais accompli sans sacrifices? » s'écrie saint Cyprien? A Athènes, des prêtres, qui portaient le nom de *péristiarques*, étaient spécialement chargés de ces actes propitiatoires auxquels présidaient ou s'associaient les principaux magistrats, entre autres le second archonte. Nous voyons dans Plutarque Cimon, suivi de ses neuf collègues, les généraux de la république, entrer au théâtre le jour où l'on allait jouer la première tragédie de Sophocle, et faire, avant de s'asseoir, les libations accoutumées. Les poètes qui devaient prendre part aux concours tragiques s'avançaient le front ceint d'une couronne, brûlaient de l'encens sur l'autel et adressaient une prière aux Muses (2). Le prêtre de Bacchus avait sa place marquée au premier rang du théâtre, c'est-à-dire sur les siéges les

(1) Athen., lib. XV, p. 625, E.
(2) Aristoph. *Ran.*, v. 895, seqq.

plus voisins de l'autel ou thymélé. A Rome, la *gradinata* du théâtre bâti par Pompée était surmontée d'un petit temple dédié à Vénus; c'était là qu'avant les représentations théâtrales les consuls, les pontifes et plus tard, en cette double qualité, les empereurs, sacrifiaient et priaient pour le salut du peuple romain. On voit dans Suétone l'empereur Claude ne venir occuper la loge impériale préparée pour lui dans l'orchestre qu'après être monté dans cet édicule, et y avoir fait les supplications prescrites : *Cùm priùs apud superiorem ædem supplicasset.*

Il n'y avait pas moins de cérémonies pieuses après les représentations scéniques. Tertullien, parlant des spectacles du paganisme, s'écrie : *Quanta sacra, quanta sacrificia præcedant, intercedant, succedant!* A Athènes, le prêtre de Bacchus donnait, à l'issue des concours dionysiaques, un grand repas, ce qui suppose, comme on sait, un ample sacrifice. Il y a plus, les chorèges, les poètes, les tragédiens vainqueurs, consacraient souvent, dans le temple même de Bacchus, les couronnes et les trépieds qu'ils avaient reçus en prix, et quelquefois les riches vêtemens qu'ils avaient portés ou fournis (1), en y joignant des inscriptions destinées à perpétuer le souvenir de leur victoire. Enfin, les acteurs, membres, comme on sait, d'une confrérie religieuse, et qu'on appelait, pour cette raison, les suivans ou les artisans de Bacchus, οἱ περὶ τὸν Διονύσον τεχνῖται, les commensaux des Muses ou d'Apollon, *Musarum vel Apollinis parasiti*, les acteurs, dis-je, lorsqu'ils se trouvaient forcés par la vieillesse ou par d'autres motifs, d'abandonner le théâtre, avaient soin de suspendre l'insigne de leur profession, leur masque, dans le temple du dieu leur patron. Cependant je ne crois pas qu'il soit exact de dire que la représentation des ouvrages dramatiques, née du culte même de Bacchus, y soit restée toujours et *exclusivement* attachée. M. Patin réduit aux quatre fêtes annuelles de Bacchus les occasions où se donnaient à Athènes des tragédies et des comédies. C'est exclure trop arbitrairement, suivant moi, les Panathénées, qui ont pour elles l'autorité de Diogène de Laërce (2). En outre, M. Patin oublie trop que les concours tragiques faisaient presque toujours partie des jeux funèbres. Lui-même rapporte, d'après Plutarque, le fait que nous avons cité de la présence de Cimon au théâtre de Bacchus, le jour où l'on allait jouer une tragédie de Sophocle, dans

(1) Lysias, *Apolog.*, p. 698, F.
(2) Lib. III, 56. — Cf. Suid., *voc.* τετραλογία.

un concours scénique destiné à solenniser le retour à Athènes des os de Thésée; ce qui prouve suffisamment qu'il y avait dans cette ville des concours tragiques à d'autres occasions que les quatres fêtes dionysiaques.

Nous croyons devoir citer un second exemple des hésitations consciencieuses, et pourtant regrettables, qui empêchent quelquefois l'habile et trop modeste critique de trancher les difficultés de son sujet d'une façon suffisamment concluante et décisive. Voici comment s'exprime M. Patin au sujet du costume scénique, une des plus importantes questions assurément qui se puisse offrir dans une histoire de la tragédie grecque.

« La nécessité, dit M. Patin, de s'adresser, en même temps, dans de si grands théâtres à de si nombreux spectateurs, amena l'emploi de divers moyens matériels qui permettaient de reconnaître et d'entendre facilement des acteurs placés à une si grande distance des yeux et des oreilles. De là tous les usages si étrangers à l'art moderne et qu'il faut se garder de condamner légèrement; de là ces masques qui reproduisaient les traits généralement attribués aux personnages mythologiques, et qui les annonçaient avant qu'on les eût nommés; ces procédés ingénieux qui avaient pour but de grossir la voix de l'acteur et de la porter au loin; les cothurnes, ces amples vêtemens, ces robes longues et flottantes qui leur donnaient les proportions réclamées par le besoin de la perspective théâtrale, par le grandiose de la composition poétique, et sous lesquelles l'imagination se figurait les héros qu'il représentait. On peut croire que chez un peuple si amoureux du beau, qui l'exprimait avec tant de génie et de goût dans tous les arts à la fois, jamais ces moyens d'imitation ne furent portés, dans la tragédie du moins, jusqu'à cette exagération monstrueuse et grotesque dont quelques modernes, après certains anciens, il est vrai, après Lucien, qui s'égaie souvent à ce sujet, après Philostrate, se sont plu à tracer des tableaux de fantaisie. Sans doute ces personnages héroïques qui se montraient sur la scène n'offraient point un contraste trop choquant avec les belles représentations de la nature que produisait dans le même temps le ciseau des artistes grecs; tout porte à penser, au contraire, qu'ils les rappelaient par la grace et la noblesse de leurs attitudes, de leurs mouvemens, et même par ces traits empruntés que leur prêtait la statuaire, et qui, grace à l'éloignement, semblaient perdre quelque chose de leur immobilité. Si on lit avec attention les ouvrages des tragiques grecs, on ne pourra manquer de s'apercevoir que tout y était calculé pour le plaisir des

yeux : chaque scène était un groupe, un tableau qui, en attachant les regards, s'expliquait presque de lui-même à l'esprit sans le secours des paroles. »

On voit dans ce passage, très habilement écrit d'ailleurs, tout l'embarras que l'auteur éprouve pour prendre parti entre deux systèmes qui se contredisent et s'excluent. M. Patin ne nie pas, assurément, l'usage des masques et des cothurnes, non plus qu'une certaine exagération de toutes les proportions de l'acteur, réclamée surtout, suivant lui, par le besoin de la perspective théâtrale; mais, dans son désir de justifier, même en l'appliquant à la représentation extérieure, la trop fameuse comparaison que Guillaume Schlegel a faite de la tragédie d'Athènes et de la statuaire attique (lesquelles n'ont, en réalité, rien de commun que leur mutuelle perfection), M. Patin écarte et récuse tout d'abord les curieux renseignemens que nous ont laissés sur le costume théâtral Lucien et Philostrate, alléguant contre le premier son penchant bien connu pour la caricature et la satire, et ne songeant pas assez que cette fin de non-recevoir ne peut pas être opposée au second, dont ainsi le témoignage demeure intact. Mais, alors même qu'on ne tiendrait, comme le veut M. Patin, aucun compte de ces deux auteurs, ne nous reste-t-il pas, sur le costume de la tragédie antique, un grand nombre d'autres documens? N'avons-nous pas Aristophane et son scholiaste, Pollux, Athénée, le pseudo-saint Justin, saint Chrysostôme? N'avons-nous pas Cicéron, Sénèque, Pline, Aulu-Gelle, saint Isidore? Ne possédons-nous pas, de plus, de nombreux monumens, de la technique et de la plastique antiques, d'une fidélité et d'une authenticité irrécusables? des mosaïques publiées par MM. Millin et de Laborde, des peintures provenant d'Herculanum et de Pompéï, des pierres gravées décrites par Winckelmann, des médailles, des figurines de bronze, des bas-reliefs, ornemens et richesses de nos musées? Ne peut-on pas raisonnablement espérer, en étudiant ces monumens et en les rapprochant des textes, de retrouver, avec un assez haut degré de certitude, la vérité du costume théâtral antique? Je regrette extrêmement, pour ma part, qu'au lieu de la page élégante, mais trop indécise que j'ai citée, M. Patin ne se soit pas proposé de résoudre, comme il était si en mesure de le faire, ce difficile et intéressant problème.

L'erreur de Guillaume Schlegel, que M. Patin a un peu affaiblie, mais qu'il n'a pas suffisamment corrigée, c'est de supposer que les scènes de l'histoire héroïque, représentées sur les vases grecs, peu-

vent nous donner une idée exacte des représentations de la tragédie en Grèce. M. Schlegel, qui ne recule jamais devant sa pensée, juste ou fausse, n'a pas craint d'avancer que « les plus belles statues grecques, douées de mouvement et de vie, nous offriraient une image frappante du spectacle des anciens (1). » Je crois, au contraire, avec le célèbre Otfried Muller, dont l'archéologie déplore la perte prématurée, que c'est là une erreur capitale : « Pour se faire, dit Otfried Muller, une idée juste de la représentation d'une ancienne tragédie, il est nécessaire d'écarter tout-à-fait de notre esprit l'image que nous nous faisons des personnages de la mythologie grecque, d'après les notions empruntées à la statuaire antique. Le vêtement que les divinités grecques et les héros recevaient au théâtre, ne peut, en aucune façon, être comparé à celui que l'art plastique avait coutume de leur attribuer (2). »

En effet, le vêtement théâtral n'était ni le vêtement usuel des habitans de la Grèce contemporains d'Eschyle et de Sophocle, ni le costume antérieur et conventionnel que les peintres et les sculpteurs prêtaient aux dieux et aux héros, et que nous appelons le costume héroïque. Le vêtement dont la tradition s'est maintenue sur le théâtre des anciens jusqu'à l'extinction du polythéisme, n'a résisté si long-temps à toutes les variations du goût et de la mode que parce que son origine était religieuse et sacerdotale. Tous les monumens nous prouvent que le costume théâtral institué par Eschyle n'était qu'une modification du vêtement presque oriental usité dans les fêtes, dans les processions, et probablement aussi dans les mystères dionysiaques. L'identité de la longue robe tragique, στολή, et de celle que portaient dans la célébration des rites secrets l'hiérophante et le dadouque, est attestée par Athénée (3). Seulement cet écrivain prétend que les prêtres, jaloux des succès du théâtre, approprièrent au culte les costumes inventés par Eschyle, tandis que le contraire est infiniment plus vraisemblable. Cette longue robe rayée et bariolée de diverses couleurs pâles, quelquefois brodée d'or (4), toujours coupée droit et attachée par une haute et large ceinture, descendait jusqu'aux pieds des tragédiens, ce qui la fit nommer par les Grecs χιτών ποδήρης et *tunica talaris* par les Romains. La tunique qui servait pour les rôles de femmes descendait même encore plus bas et traî-

(1) *Cours de Littérature dramatique*, t. I, p. 110, trad. franç.
(2) Otfr. Muller, *Eumenid.*, p. 109.
(3) Lib. I, p. 21, E.
(4) Poll., lib. IV, § 115, et lib. V, § 100.

nait sur la scène, ce qui la fit nommer συρτὸς ou σύρμα (1). A Rome, on finit par adopter la *syrma*, même pour les rôles d'hommes; Juvénal a dit :

... Longum tu pone Thyestæ
Syrma vel Antigones....

D'ailleurs, de même que dans les fêtes bachiques les hommes portaient un costume presque en tout semblable à celui des femmes, dans la tragédie, leur vêtement se distinguait aussi très peu de celui de l'autre sexe. Souvent dans les tragiques il est question, en parlant des héros, du *péplos* ou long manteau, qui, dans la vie ordinaire, n'était jamais porté que par les femmes.

Comme il y eut, depuis la création du matériel scénique jusqu'à la décadence du théâtre en Grèce, de certains types de décoration consacrés, et, suivant l'expression reçue, trois *scènes*, la scène tragique, la scène comique et la scène satyrique (2), qui chacune devait offrir un certain aspect général et remplir de certaines conditions auxquelles machinistes et décorateurs étaient tenus de se soumettre; de même il y eut, pendant les beaux temps du théâtre grec, trois espèces absolument distinctes de costumes scéniques, le costume tragique, le costume comique et le costume satyrique, sans compter une quatrième sorte de costume entièrement différent des trois autres et qui se portait non sur la scène, mais sur l'orchestre, et qu'on appelait pour cette raison orchestrique. Je ne m'occuperai, pour le moment, que du costume tragique.

Le trait caractéristique de ce costume était le grandiose. La taille des héros de la tragédie devait être de quatre coudées (3), c'est-à-dire d'environ six pieds et demi, conformément à ce qu'on racontait d'Hercule et des guerriers de l'âge héroïque, qui tous, excepté Tydée, avaient reçu des dieux une taille surhumaine. De là résultait pour les acteurs l'obligation de se grandir par divers moyens artificiels. Le premier de ces moyens fut la chaussure. Horace, écho des traditions de l'antiquité, attribue à Eschyle l'invention du cothurne tragique (4). Cependant M. Patin, parlant d'Aristarque de Tégée, auteur de tragédies et contemporain d'Euripide, ajoute que ce poëte

(1) Poll., lib. IV, § 118, et lib. VII, § 67.
(2) Vitruv., lib. V, cap. 8.
(3) Aristoph., *Ran.*, v. 1047. — Cf. Athen., lib. V, p. 198, A.
(4) Epist. ad Pison., v. 280.

passe pour avoir été l'inventeur du cothurne. J'avoue n'avoir pu trouver aucune trace de ce fait, qui, dans tous les cas, ne me paraîtrait pas admissible. On lit, il est vrai, dans Suidas : « Aristarque de Tégée donna le premier aux drames la longue durée qu'ils ont de nos jours. » Mais évidemment cette phrase n'a pas rapport à la taille des acteurs.

Dans les temps les plus éloignés, on appelait cothurnes une sorte de brodequins particuliers aux chasseurs de cerfs de l'île de Crète, et qui fut adoptée plus tard par les montagnards de la Laconie. C'était une sandale lacée sur le pied par des courroies qui montaient jusqu'à mi-jambe. Hippocrate recommande en plusieurs endroits l'usage de ce brodequin crétois, pour prévenir les dislocations des chevilles (1). Il était donc fort simple qu'Eschyle ornât de cette utile et légère chaussure le pied des choreutes, qui dansaient dans les chœurs de ses pièces, ce qu'il fit notamment dans les *Eumenides*. Grace au jeu des lacets, le cothurne allait aux pieds de tout le monde; c'était, suivant le scholiaste d'Aristophane, la chaussure des hommes et des femmes, et on l'adaptait aux deux pieds indifféremment. Cette facilité fit appeler en Grèce Κόθορνοι les gens qui changent trop aisément d'amitiés et d'opinions. On donna particulièrement ce sobriquet à Théramène (2), un des trente tyrans d'Athènes, célèbre par sa versatilité et par la facilité avec laquelle il entrait dans tous les partis (3).

Le premier cothurne, celui des chasseurs crétois, dont Eschyle s'avisa de parer les choreutes qui dansaient sur l'orchestre, diffère absolument de celui que ce même Eschyle donna aux acteurs qui jouaient sur la scène. Cette dernière chaussure était une combinaison du brodequin crétois et de la triple ou quadruple semelle de liége des souliers tyrrhéniens. Nous trouvons dans plusieurs monumens antiques de remarquables exemples de cette seconde espèce de cothurne. Je citerai seulement une statue de Melpomène placée sur un sarcophage du musée Capitolin, une autre Melpomène de la villa Borghèse, ainsi qu'une peinture trouvée à Pompéï (4) et représentant une scène tragique à deux personnages de femme; enfin, on peut voir au

(1) *De Artic.*, S. 73, t. II, p. 629, ed. Lind.

(2) Xenoph., *Hellen.*, lib. II, p. 468.

(3) Napoléon disait dans le même sens de Fouché : « Il est toujours prêt à mettre le pied dans le soulier de tout le monde. »

(4) *Mus. Borbon.*, t. I, t. XXI.

musée du Louvre les statues des Muses, et surtout la Melpomène colossale, chaussées d'un très haut cothurne. Cette chaussure, dès le temps d'Aristophane, avait été adoptée par les habitans d'Athènes, hommes et femmes. Dans *Lysistrata*, le chœur des femmes dit au chœur des vieillards :

« Si tu me fâches, je te frapperai la mâchoire avec ce lourd cothurne. »

Ce lourd cothurne ne pouvait être la souple et élégante chaussure crétoise.

Outre le cothurne à hautes semelles, quelques monumens antiques nous montrent des espèces de supports ou échasses tragiques, ἐμβάδες ou ἐμβάται, dont l'invention est aussi rapportée à Eschyle, et qu'il ne faut pas confondre avec le cothurne proprement dit. En examinant, avec toute l'attention qu'elle mérite, la grande mosaïque scénique, conservée à Rome et publiée par Millin (1), on est particulièrement étonné de voir que les nombreux personnages qu'elle nous montre en habits de théâtre, n'ont pas de pieds. Ils sont posés sur des espèces de supports cylindriques, hauts de quelques pouces. On dirait des *fantoccini* que l'on promène à travers les fentes d'un plancher et qu'on fait mouvoir en dessous par des fils. Dans la plupart de ces figures, la robe, qui tombe presque jusqu'à terre, ne laisse voir que le bout de ces échasses, ou *pieds de bois*, comme les appelle un ancien (2). Dans une ou deux figures seulement, on aperçoit l'extrémité du pied de l'acteur qui déborde ce support arrondi, et pousse un peu la tunique en avant (3).

Cette mosaïque n'est pas, d'ailleurs, comme le dit M. Millin, le seul monument qui nous fasse connaître les *embades*. Dans un bas-relief de la villa Panfili, publié par Winckelmann, on remarque, au milieu de plusieurs autres figures, un acteur tragique portant une massue et placé sur des échasses cylindriques (4). Les autres personnages, au nombre de sept, n'ont pas la même chaussure. Je dois mentionner encore, pour sa singularité, une peinture de Pompeï, publiée par sir William Gell (5), dans laquelle on voit un acteur tragique élevé sur des *embades* qui dépassent un peu sa tunique et qui

(1) *Description d'une mosaïque antique du musée Pio-Clémentin*, représentant des scènes de tragédie, in-f°.

(2) Pseudo Justin., Epistol. ad Zenam., p. 507, ed. Morell.

(3) Voyez p. 16 et 17 et la figure n° XI.

(4) *Monum. ined.*, p. 247, tav. 189. La chaussure de ce personnage tient le milieu entre l'embade et le cothurne.

(5) *Pompeïana*, t. II, pl. LXXV, p. 152.

ont la désagréable apparence d'un pied de bœuf. Tout cela est bien loin, comme on voit, de la statuaire attique.

Enfin, un monument assez récemment découvert, une curieuse peinture publiée par M. Pacho, dans l'atlas de son *Voyage à la Cyrénaïque*, nous donne l'idée d'un autre moyen d'exhaussement employé pour grandir les acteurs. Cette peinture représente une scène de tragédie, où ne figurent pas moins de dix-neuf personnages. Trois seulement, dont un porte une massue, ont le masque et la stature tragique. Les seize autres sont des choreutes et des musiciens (1). Les trois acteurs occupent chacun une petite estrade carrée, placée sur le *proscenium*, et qui semble avoir cinq ou six pouces de hauteur. Il me paraît probable que cette petite élévation est la partie du proscenium appelée par les Grecs *ocribas*, *killibas*, ou plus ordinairement *logeion* (2), et par les Romains *pulpitum*. L'invention en est encore attribuée à Eschyle : *Modicis instravit pulpita tignis*.

Le second moyen que ce créateur du théâtre grec prit pour agrandir la taille de ses acteurs, ce fut la coiffure et le masque. Une foule de monumens et de textes nous font connaître la forme, l'expression et jusqu'à la couleur des différens masques tragiques (3). Ils ressemblaient très peu aux nôtres. D'abord, ils étaient beaucoup plus grands que nature; puis ils ne s'appliquaient pas seulement sur le visage; ils enveloppaient toute la tête, comme un casque; de plus, presque toujours les masques de la tragédie étaient rendus plus imposans ou plus terribles par une sorte d'excroissance qui se dressait au-dessus du front, et qui avait la forme aiguë d'un *lambda*, λαμβδοειδής. Des deux côtés de ce faîte, qu'on appelait ὄγκος, descendaient de longues tresses de cheveux blancs ou noirs, suivant l'âge des personnages, assez semblables à la vaste crinière des perruques dites à la Louis XIV. On peut voir, notamment dans les mosaïques d'Italica et du musée Pio-Clémentin, dans plusieurs peintures d'Herculanum et de Pompéi (4), dans diverses pierres gravées publiées par Ficoroni et par Winckelmann, des exemples de cette coiffure pyramidale, qui était commune aux masques d'hommes et de femmes (5),

(1) Il est pourtant remarquable que ces seize personnages sont placés sur le même plan que les acteurs, c'est-à-dire sur le *proscenium*, et non sur l'orchestre, où se tenait le chœur. Voyez l'Atlas de M. Pacho, pl. L.

(2) Hesych., *voc.* ὀκρίβας.

(3) Poll., lib. IV, § 133-142.

(4) *Mus. Borbon.*, t. I, tav. XXI, XXII.

(5) Barthelemy croit que cette coiffure théâtrale provenait d'une ancienne mode athenienne. Anachars., t. VI, p. 95.

et dont n'étaient pas même exemptes les figures qui portaient la mitre, la tiare ou le diadème (1). Cette singulière et peu gracieuse disposition du masque tragique passa de Grèce à Rome. C'est évidemment à cette sorte de difformité que fait allusion ce passage de Varron : *Tragici prodeunt capite gibbero, cum antiqua lege ad frontem superficies accedebat.*

Et ce n'était pas encore là tout. Le bon sens indique qu'on ne pouvait exagérer à ce point la stature de l'acteur tragique sans ajouter en même temps à la longueur de ses bras et à l'épaisseur de sa taille, sous peine de jeter dans l'ensemble la plus choquante disproportion. Lucien s'est fort égayé, dans plusieurs de ses dialogues, aux dépens des ventres postiches, des faux estomacs et des longues mains rembourrées, qui composaient la garde-robe du tragédien; mais, tout en faisant dans ces passages la part de la parodie et du sarcasme, on est bien obligé d'admettre la réalité de ces expédiens. Plusieurs autres écrivains parlent très sérieusement, d'ailleurs, de ces plastrons, qu'ils nomment, comme Lucien, προστερνίδια, *pectoralia*, προγαστρίδια, *ventralia*, et que saint Justin appelle cruement de *faux ventres*, κοιλίαι ἐπίπλασται. D'une autre part, saint Chrysostôme, d'accord avec le vieil auteur de la vie d'Eschyle (2), nous fournit quelques renseignemens sur les curieuses alonges qui suppléaient à ce que les bras des tragédiens auraient eu, sans cela, de trop grêle et de trop court. Ces fausses mains étaient des espèces de gants, assez semblables, je crois, à ceux dont nous nous servons dans les salles d'escrime. Les Grecs leur donnaient le nom de χειρίδες, et les Romains, de *manulei* : au moyen-âge, nous les aurions appelés *brassarts* ou *gantelets*.

Dans ce singulier équipage, les acteurs tragiques étaient donc fort éloignés de ressembler aux statues que l'art grec nous a léguées. On n'a besoin, pour s'en convaincre, que de jeter les yeux sur une des peintures ou des mosaïques dont nous avons parlé. Mais, quoique absolument dissemblable des vêtemens adoptés par la statuaire, le costume de la tragédie, ample, majestueux, consacré par les traditions du culte public, n'avait en soi rien qui dût choquer le goût délicat de ce peuple si amoureux de la beauté. Seulement on conçoit que cet appareil formidable et gigantesque ait pu causer une certaine impression de surprise et de terreur aux habitans des contrées récemment conquises à la civilisation grecque et romaine, et dont les yeux

(1) Atlas de Pacho, pl. L.

(2) *Æsch. Vit.*, Robort. — Chrysost., *Hom. VIII in Timoth.*, t. VI, p. 457.

n'étaient pas, comme ceux des Grecs, préparés à ce spectacle par les cérémonies du culte national. On peut lire une plaisante aventure de ce genre dans l'ouvrage de Philostrate sur la vie d'Apollonius de Tyane. Un acteur, qui n'avait pas cru prudent d'entrer en concurrence théâtrale contre Néron, s'était retiré dans la Bétique, dont il parcourait les différentes villes, exerçant son art dans les endroits où les habitans étaient le plus policés. Se trouvant à Hispalis, aujourd'hui Séville, il crut pouvoir y jouer une tragédie; mais, dès son entrée sur la scène, l'effroi s'empara des spectateurs. Ils regardaient avec épouvante cette espèce de géant, dont la bouche offrait une si large ouverture, qui marchait à grands pas, monté sur de si hautes échasses, et à qui ses vêtemens donnaient l'aspect d'un monstre. Mais lorsqu'élevant la voix, le colosse se mit à parler, tous quittèrent leurs siéges et s'enfuirent, comme si, dit Philostrate, un démon les eût menacés (1).

Au reste, on sera moins surpris de cette terreur panique quand on saura combien les contrées ibériennes étaient alors ignorantes de ce qui concernait les jeux du théâtre. Philostrate raconte, au même endroit, que, Néron ayant envoyé aux Gaditains l'ordre de faire des sacrifices pour célébrer trois victoires qu'il venait de remporter aux jeux olympiques, les habitans des contrées environnantes crurent qu'il s'agissait de trois véritables victoires, et que Néron avait apparemment subjugué des peuples appelés Olympiens.

M. Patin, frappé, comme tous les critiques modernes, des inconvéniens attachés au système des masques scéniques, dont l'immobilité constante se refusait à l'expression variée des sentimens et des passions, adopte deux opinions souvent émises pour rendre raison de cet usage. Il croit, comme on l'a vu, 1° que la vaste étendue des théâtres anciens rendait une certaine exagération des traits des acteurs nécessaire à la perspective théâtrale; 2° que les masques favorisaient certains procédés qui avaient pour but de grossir la voix de l'acteur et de la porter aux gradins les plus éloignés. En un mot, M. Patin pense que les raisons qui ont introduit et maintenu le costume tragique, et notamment les masques, sur les théâtres de l'antiquité, étaient tirées les unes de l'optique, les autres de l'acoustique. Je crois qu'à l'un comme à l'autre de ces motifs il y a beaucoup de choses à objecter.

Et d'abord, sur quoi se fonde l'argument si souvent répété que

(1) Philostr., *Vit. Apoll.*, lib. V, cap. IX, t. I, p. 195.

les masques servaient à grossir la voix des acteurs? Deux seuls écrivains, d'une époque récente, Aulu-Gelle (1) et Boèce (2), attribuent à la vaste ouverture de la bouche des masques la force de voix que déployaient les comédiens, et qui, suivant Cassiodore, semblait à peine pouvoir sortir de poitrines humaines. Cette assertion d'Aulu-Gelle, exprimée d'ailleurs en termes assez peu clairs, a suffi pour faire supposer à plusieurs critiques modernes, à Dubos (3), à Barthelemy, à Millin, etc., que les masques de théâtre, dont la matière n'est pas elle-même très bien connue (4), étaient garnis intérieurement de lames de cuivre, et furent plus tard incrustés d'une pierre que Pline appelle *chalcophone* (au son d'airain), et dont il conseille aux tragédiens de faire usage, *tragœdis gestanda.* Mais remarquons que ni Aulu-Gelle, ni, après lui, Boèce, ne parlent d'aucun appendice, d'aucune garniture ajoutée aux masques scéniques, et que ni Solin, qui vante cette pierre, ni Pline, qui la recommande aux comédiens, n'indiquent les moyens de tirer parti de sa merveilleuse propriété (5). D'un autre côté, Ficoroni, ayant observé que, dans plusieurs anciens masques de théâtre, la bouche est arrondie en forme de coquille, avait pensé que cette disposition devait produire un effet analogue à celui de la trompette ou du porte-voix. Mais M. Mongez a très bien réfuté cette hypothèse : « Que l'on adapte, dit-il, le pavillon d'une trompette immédiatement à l'embouchure, en supprimant le tube intermédiaire, l'instrument rendra des sons à peine sensibles. Le porte-voix, même le plus court, est composé d'une embouchure, d'un tube et d'un pavillon. Il n'est donc pas probable qu'en donnant une forme évasée à la bouche des masques, les anciens aient eu le dessin d'augmenter le volume de la voix (6). » Tout ce qu'on peut raisonnablement conclure de l'ouverture extraordinaire de la bouche des masques antiques, c'est que l'évasement qu'ils présentent servait à prévenir

(1) Lib. V, cap. VII.

(2) Boet., *De duabus naturis et una persona Christi*, p. 950, Basil.

(3) *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, t. III, p. 203.

(4) On paraît s'être servi successivement du bois, du cuir et de la terre cuite.

(5) Plin., lib. XXXVII, cap. X, § 56. — Solin., cap. XXXVII. — Isidor., *Origin.*, lib. XVI, cap. XIV.

(6) Mongez, *Mémoire sur les harangues attribuées par les écrivains anciens aux orateurs, sur les masques antiques et sur les moyens que l'on a cru avoir été employés par les acteurs pour se faire entendre de tous les spectateurs,* inséré dans les *Mémoires de l'Institut national* (*Littérature et Beaux-Arts*, t. V, p. 89 et suiv.). — M. Mongez avait été chargé, à la fin de l'an VI, avec huit autres membres de l'Institut, de faire des expériences au Champ de Mars, tendant à trouver le moyen de faire entendre les discours et la musique, dans les fêtes nationales, par

la déperdition de la voix, qui, sans cette large issue (1), n'aurait pas manqué de s'affaiblir et de s'altérer dans la concavité de cette espèce de casque. Tout le monde sait quel changement la voix éprouve sous nos masques actuels par suite de la petitesse de leur bouche. C'est pour parer à cet inconvénient que la partie inférieure du masque de l'arlequin a été supprimée et remplacée par une mentonnière mobile. A mon avis donc, les énormes bouches des masques antiques avaient pour but, non de porter la voix des acteurs à une plus grande distance, mais seulement de lui conserver sa force et sa pureté naturelles. J'ajouterai d'ailleurs que les comédiens de l'antiquité n'avaient pas besoin pour se faire entendre de recourir à des moyens artificiels. Dans les plus vastes théâtres antiques, à Taormine, à Sagonte, à Épidaure, plusieurs voyageurs ont essayé de réciter des vers, et, du proscenium aux derniers gradins de la cavea, les vers ont toujours été parfaitement entendus. Souvent, au moyen-âge, et quelquefois de nos jours (2), on a donné des représentations scéniques sur les ruines des théâtres et même des amphithéâtres anciens, sans que les acteurs aient jamais été obligés d'employer des moyens artificiels. Enfin, cette excessive ouverture de bouche, qu'on remarque dans la plupart des anciens masques tragiques, n'existe pas dans les masques de femmes et de jeunes gens, qui n'avaient pas apparemment moins besoin de se faire entendre.

Je ne crois pas davantage que les proportions gigantesques données aux tragédiens aient eu pour cause des nécessités d'optique. D'abord, on a fort exagéré l'étendue des théâtres anciens, qu'on a confondus souvent avec l'étendue au moins quadruple des amphithéâtres et des cirques. Comme de toutes les places il était facile de saisir les paroles que prononçait l'acteur, il était également aisé de discerner ses traits, même avec une vue médiocre, et l'on sait de quelle force étaient doués les organes visuels des Athéniens, qui, du

tous les spectateurs, en quelque nombre qu'ils puissent être. Dans le rapport que M. Mongez fit au nom de cette commission, et qui est inséré dans les *Mémoires de l'Institut national*, *Littérature et Beaux-Arts*, t. III, p. 422 et suiv., il est d'avis qu'on dut entendre très aisément les acteurs dans les théâtres anciens.

(1) Aulu-Gelle insiste sur ce que cette issue était unique; il se trompe. Les textes et les monumens ne permettent pas de douter qu'on ne ménageât dans les masques scéniques des ouvertures pour les yeux et peut-être pour les narines.

(2) En 1785, on a joué sur les ruines de Sagonte quatre comédies espagnoles devant plus de quatre mille spectateurs. Suivant les relations du temps (voyez *Journal de Paris*, 20 novembre 1785), les personnes assises sur les gradins les plus éloignés de la scène entendirent les acteurs aussi distinctement que celles qui étaient placées au premier rang.

cap Sunium au Parthénon, distinguaient l'extrémité de la lance et l'aigrette du casque de la statue de Minerve (1). De plus, il n'est pas impossible que les anciens aient connu, sinon les lunettes d'approche, du moins la propriété des verres concaves et des verres convexes. La finesse du travail de certaines pierres gravées a fait supposer que les artistes s'aidaient de la loupe; on a depuis acquis la preuve directe de ce fait par la découverte d'une loupe dans un tombeau romain (2). Pline dit de l'émeraude qu'elle réjouit la vue des graveurs sur pierre et que la douceur de sa teinte verte repose leurs yeux fatigués. Ce sont les conserves. Il dit encore que les émeraudes sont souvent concaves, *plerumque concavi*, ce qui les rend aptes à réunir les rayons visuels, *ut visum colligant;* et il ajoute que Néron, qui paraît avoir eu la vue courte, regardait les combats de gladiateurs à travers une émeraude. Cela ressemble fort à notre lorgnon. D'ailleurs, comment, pour être vus, les acteurs tragiques auraient-ils eu besoin d'agrandir aussi démesurément leurs traits et leur stature, tandis que les comiques, qui jouaient sur la même scène, n'étaient pas obligés d'employer les mêmes expédiens, et que les mimes, qui jouaient sur l'orchestre, c'est-à-dire à quelques pieds au-dessous du proscenium, se montraient avec leur taille naturelle, sans socque et même assez souvent sans masque?

Je crois donc, pour conclure, que la véritable et seule cause de l'exagération du costume tragique a été la nécessité de conserver sur la scène la grandeur idéale des personnages héroïques. Et, quant aux masques en particulier (outre quelques avantages fort secondaires, comme celui de rendre plus facile aux hommes de remplir des personnages de femmes et de permettre à de vieux acteurs de se montrer dans des rôles de jeunes gens et même de jeunes filles), je pense que leur véritable et suprême utilité a été de favoriser le maintien au théâtre, comme dans les temples et dans les mystères, des types des dieux et des héros, tels que les consacraient les rites; car il ne faut jamais perdre de vue que le costume théâtral, avant d'avoir été scénique, avait été long-temps dionysiaque.

Nous demandons bien pardon à M. Patin, et surtout à nos lecteurs, de nous être laissé entraîner à une aussi longue digression à propos

(1) Pausan., *Attic.*, cap. XXVIII.

(2) Manni., *Degli occhiali da naso*, p. XV et XVI, cité par M. Libri dans son *Histoire des sciences mathématiques en Italie*, t. I, p. 56, n° 4. — Un passage d'Aristophane (*Nub.*, v. 767) prouve d'ailleurs que les Grecs ont connu les lentilles, ou verres ardens.

d'une peccadille de M. Schlegel que l'auteur des *Études sur les tragiques grecs* n'a pas, suivant moi, assez vigoureusement réfutée. Sans doute, au lieu de tant insister sur d'aussi microscopiques dissidences, j'aurais bien mieux fait d'indiquer dans le livre de M. Patin les pages et les chapitres, en grand nombre, où je n'aurais eu qu'à louer la solidité des recherches, la vérité des aperçus, tous les mérites enfin du fond unis à ceux de la forme. Nous avons été retenu par la difficulté d'examiner des examens, de juger des jugemens, d'analyser des analyses. On ne sait pas assez combien l'excellence d'un livre de critique échappe à l'appréciation littéraire. Qu'est-ce en effet que la critique, auprès de la réalité de l'art et de la poésie? Un écho, un reflet, trop souvent une ombre, toujours quelque chose de fugitif et de presque insaisissable. On peut raconter un roman, analyser un drame, exprimer les sensations que fait naître un recueil épique ou lyrique, mais comment caractériser l'espèce de satisfaction intime et réfléchie que nous cause la lecture d'un bon livre de critique? L'avouerai-je? Plus un écrit de cette sorte soulève en moi d'idées, de réflexions, de contradictions même, plus il ressemble à une conversation, si l'on veut même, à une controverse entre amis, plus la lecture se change en dialogue, et plus le livre me plaît. La critique, suivant la modeste et charmante définition d'Horace, est une pierre à aiguiser les esprits. Les meilleurs ouvrages en ce genre, à mon avis, sont donc, comme les *Études* de M. Patin, ceux qu'on aime à chicaner sur quelques détails accessoires, et qui, par la justesse des idées principales, par la variété et par l'heureux choix des points de vue, finissent par nous entraîner à leur suite dans leur sphère de mouvement et de pensée.

CHARLES MAGNIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mai 1842.

De grands malheurs ont détourné, ces jours-ci, les esprits des débats de la politique. Chez nous, un horrible accident a couvert de deuil un jour de fête et de plaisir, et en présence de tous ces cadavres auxquels la mort n'a pas même laissé forme humaine, l'imagination attérée se demande : que serait-il donc arrivé si l'incendie eût éclaté quelques mètres plus loin, lorsque le convoi, suspendu en quelque sorte dans les airs à l'aide du viaduc, franchissait un abîme?

Nous ne voulons pas anticiper sur les résultats des enquêtes et prononcer des jugemens hasardés. Que la justice informe et qu'elle prononce sur le passé; il lui appartient. Nous nous préoccupons de l'avenir, et nous sommes de ceux qui demandent des études sérieuses et des précautions sévères. Qu'on ne vienne pas nous dire qu'en comptant tous les voyages faits sur nos chemins de fer, et en comparant le nombre des victimes à celui de toutes les personnes qui ont fait usage de ce moyen de transport, il n'y a pas sujet de s'alarmer; qu'après tout, ce n'est qu'un accident sur des milliers de trajets, et que le nombre des morts et des blessés ne représente qu'une minime portion sur chaque centaine de voyageurs. Nous repousserions avec dédain ces tristes consolations de la statistique, ainsi que toute considération de même nature, car nous ne confondrons jamais les hommes avec les objets matériels; le respect qu'on doit à la vie humaine est autre chose pour nous que les soins qu'on donne à des ballots de marchandises. Sans doute il ne faut rien exagérer; il ne faudrait pas, sous l'impression de la douleur, s'abandonner à des préventions aveugles et imposer aux compagnies des charges exorbitantes. Mais est-ce là sérieusement ce qu'il y a lieu de craindre? Ce qu'on a droit de craindre, c'est qu'au bout de peu de jours la catastrophe du 8 mai ne soit complètement oubliée, et que tout ne rentre dans l'ornière accoutumée. Dans

les pays où le courage bouillant est commun, l'imprudence, la témérité, l'étourderie, ne sont pas rares. Les peuples aussi ont les défauts de leurs qualités. Il appartient à l'autorité de modérer l'impétuosité individuelle, et de prescrire les précautions que l'intérêt ou la légèreté pourraient négliger, surtout lorsque cette négligence peut devenir la cause d'effroyables désastres. En attendant, il est doux de pouvoir rappeler qu'au milieu de tant de faits douloureux, rien n'a manqué de ce qui pouvait apporter quelque adoucissement à de si terribles malheurs, ni la sollicitude du roi, ni le zèle de toutes les autorités civiles et militaires, ni le dévouement des citoyens.

Aujourd'hui seulement on apprend que la ville de Hambourg n'a pas entièrement cessé d'exister. L'incendie qui la dévorait depuis quatre jours paraissait s'animer de ses ravages et vouloir tout consumer. On avait répandu le bruit que des scélérats étendaient de leurs propres mains cet épouvantable désastre, en mettant le feu aux parties non encore atteintes par les flammes. Ce fait est aujourd'hui démenti. Il paraissait d'autant plus croyable qu'il rappelait plus d'un fait de même nature et non moins horrible. C'est en effet une curieuse et intéressante étude que celle de l'agitation, je dirai presque du bouillonnement, que produisent dans le cœur de l'homme les grandes catastrophes. On dirait que tout vient à flot; le bien et le mal, les bonnes et les mauvaises passions, apparaissent dans toute leur énergie, dans toute leur violence. Les dévouemens sont admirables, les crimes énormes. On peut également rencontrer des anges et des démons parmi les horreurs d'une peste, les ruines d'un tremblement de terre, les ravages d'un vaste incendie. Le crime aussi laisse alors les lois du calcul pour obéir aux inspirations d'une imagination déréglée. On n'ajoute pas au malheur uniquement pour voler, pour piller, par haine, par vengeance; on lance un brandon pour étendre l'incendie, pour donner au désastre des proportions gigantesques, pour rendre le désespoir plus général, plus profond, et s'enivrer soi-même des émotions de la douleur publique. Heureusement Hambourg n'a pas eu à redouter ces égaremens du cœur humain. Le désastre n'est pas moins grand, et les pertes sont immenses. Il est difficile qu'on ne s'en ressente pas dans d'autres places de commerce. On dit que de grandes valeurs en marchandises ont été détruites, et le nombre des maisons brûlées est si considérable, que les compagnies d'assurances auront peut-être quelque peine à remplir leurs engagemens.

La chambre des députés, après une longue et, il faut le dire, peu fructueuse discussion, a enfin voté la loi des chemins de fer. Elle l'a votée à une immense majorité. Nous n'en sommes pas surpris. Quelques reproches qu'on puisse faire à la loi, encore fallait-il répondre à l'attente du pays, et ne pas blesser l'opinion publique. Au fait, le public s'inquiète peu des termes de la loi. Il sait très bien que le classement n'est qu'une sorte de prospectus sur lequel, certes, il ne valait pas la peine de disputer une semaine entière; il sait que si la part contributive des départemens et des communes, et le concours de l'industrie privée, se trouvaient n'être pas réglés de la manière la plus équitable et la plus utile, on pourrait par la suite modifier telle ou telle

clause particulière de la loi ou admettre une exception. A-t-on jamais procédé autrement ? Sommes-nous si récalcitrans pour faire, pour défaire, pour corriger ce qui a été fait, et quelquefois aussi pour le gâter ? Si on avait attendu que toutes les objections fussent résolues, que tous les intérêts fussent conciliés, que tout le monde fût d'accord, aurait-on jamais rien fait, rien commencé ? Une voiture publique ne partirait jamais, si on attendait que tous les voyageurs fussent bien placés, bien assis, parfaitement satisfaits dès l'entrée.

Le public savait aussi à quoi s'en tenir sur l'état réel de nos finances, sur l'adroit *pathos* des hommes politiques qui voulaient, à coup de chiffres, accabler le ministère du 1er mars. M. le ministre de l'intérieur est venu à deux reprises rassurer la France, qui n'était pas effrayée. Elle le prouvait d'une manière irrécusable par le taux des fonds publics. Les capitalistes ne connaissent d'autre politique que celle de leur intérêt. Le jour où les finances de la France seraient sérieusement embarrassées, nous serions dispensés de discuter à perte de vue sur l'emploi des réserves de l'amortissement. Le 5 p. 100 tomberait à l'instant même au-dessous du pair. On a reproché à M. le ministre ses deux discours financiers. Nous aimons au contraire à l'en remercier. La vérité est bonne à dire, même un peu tard. Mieux vaut tard que jamais.

Au surplus, tout homme impartial sait à quoi s'en tenir sur nos finances. Elles nous commandent, non l'impuissance, mais la prudence. Certes, si un projet de loi avait pour but de nous imposer une dépense immédiate et nullement nécessaire de 7 ou 800 millions, il faudrait le rejeter sans hésitation aucune. Il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit d'une dépense qui ne peut se faire que graduellement, successivement, qu'on peut modifier et suspendre selon les circonstances, ou par l'effet d'un examen plus approfondi, d'une expérience mieux éclairée.

Ce que le public demande aux chambres, c'est une résolution, c'est le commencement des travaux. Nous sommes convaincus que la France, prise dans son ensemble, attache peu d'intérêt aux détails de la loi, que peu lui importe la direction qu'on donnera aux premiers travaux. Ce qu'elle veut, c'est que ce nouveau mode de communication s'établisse chez nous, c'est que l'étranger n'en profite pas seul. Le pays est-il parfaitement éclairé sur les avantages et les inconvéniens des chemins fer, sur les résultats de cette grande application de la puissance mécanique aux affaires de la vie ? Certes non. Le public ne peut pas connaître ce que personne ne connaît. Tous ceux qui affirmeraient tout savoir sur ce point, et qui ne douteraient de rien, ne seraient que des hommes d'imagination, les poètes de l'industrie. Mais qu'importe ? Le monde savait-il d'abord ce que deviendrait l'imprimerie, la poudre à canon, la découverte de l'Amérique? Nullement; on s'en faisait, en bien et en mal, les idées les plus chimériques; on marchait dans l'incertain comme ces hommes qui, à la faible lueur pénétrant les fissures d'un rocher, osent s'élancer dans une voie souterraine. On a beau faire, l'homme avant tout a besoin de mouvement et d'action. Apercevoir, agir, et réfléchir après, c'est là l'histoire de l'humanité en toutes choses. Les *poétiques* sont nées des poèmes La théorie des

chemins de fer naîtra des chemins de fer, de l'observation de leurs avantages et de leurs inconvéniens. C'est une théorie qui nous coûtera peut-être un milliard; mais nous ne changerons pas le cours des choses, et les esprits timides et incertains doivent se résigner et marcher avec les autres. C'est ainsi qu'on a fait les croisades. Les hommes politiques du temps, les hommes prudens et froids, déploraient ce qu'ils appelaient une folie. Les croisades ont eu lieu; elles n'ont pas atteint leur but direct. L'Asie est restée aux infidèles; Jérusalem n'est restée au pouvoir des chrétiens, on peut dire, qu'un moment. Mais les croisades ont produit des effets auxquels nul ne songeait alors; elles ont puissamment contribué à l'abaissement de la féodalité, à l'émancipation des communes, à la formation du tiers-état, à la civilisation du monde.

Ces considérations ne sont nullement étrangères au vote de la chambre des députés. Pourquoi, en définitive, une loi qui soulève sans aucun doute de graves objections, une loi dont, en particulier, une disposition, la simultanéité des travaux, avait été attaquée d'une manière formidable par un orateur si puissant que M. Thiers, a-t-elle été cependant adoptée à une si grande majorité? On a parlé de coalition d'intérêts, soit; mais en acceptant pour vrai tout ce qu'on a dit à ce sujet, on n'expliquerait pas encore cette grande majorité. La vérité est que ceux-là même qui trouvaient la loi imparfaite ou peu conforme aux règles de la prudence, ceux-là aussi, ou du moins une partie d'entre eux, ont voté en faveur du projet; leur suffrage n'était pas une contradiction. Ils désiraient un meilleur projet, et nous sommes loin d'affirmer que le projet ne laisse rien à désirer; mais ils voulaient avant tout une loi. Ils ne voulaient à aucun prix que la chambre des députés prît sur elle de dire au pays : Cette année encore, il n'y aura rien de décidé pour les chemins de fer; toutes vos espérances étaient chimériques; votre attente sera trompée. Le pays désire la loi; le gouvernement la propose; la chambre des députés n'en veut pas. — C'est ainsi que le projet a réuni 255 suffrages sur 338 votans.

Un autre fait remarquable s'est montré dans la discussion. Les hommes les plus unis par la politique se sont réciproquement combattus sur le terrain des intérêts matériels. M. Thiers a trouvé devant lui M. Billaut, à côté de lui M. Dangeville. On est forcé d'en conclure que la discussion n'avait rien de politique, que c'était une pure question d'affaires, car sans cela il faudrait admettre que M. Thiers a été abandonné par un de ses lieutenans, et que M. Duchâtel l'a été par un de ses soldats. Il faut donc, dût-on passer pour des hommes à courtes vues, admettre qu'il n'y avait pas là de politique, ni par conséquent de défection.

Nous disons plus, c'est que, dans l'état de nos mœurs constitutionnelles, il n'est donné à personne d'élever les questions de cette nature à la hauteur d'un grand débat politique, d'en faire une lutte de partis, une question de pouvoir. Il faut pour cela des partis fortement organisés, des chefs unanimement reconnus et quelque peu absolus, une abnégation entière de tout intérêt particulier, non par vertu, mais par ambition, par orgueil, par esprit de corps, parce qu'on a la profonde conviction qu'il n'y a pas d'intérêt plus

puissant, plus précieux que le triomphe de son parti. Où trouver ce dévouement opiniâtre, et dussent les mots hurler de se trouver ensemble, disons-le, ce dévouement intéressé à la cause de son parti? Les aristocraties seules en sont capables. C'est là ce qui les sauve, et c'est là ce qui les perd à un moment donné. Elles se brisent par l'habitude de ne pas céder.

On l'a dit mille fois, et il importe de le répéter : chez nous, dans les pays démocratiques, rien de pareil n'est possible. On a un parti, on lui est fidèle, mais on n'en est pas le seïde. On fait des distinctions, on fait des réserves; les hommes du même parti forment entre eux une confédération telle quelle. Ils ne forment pas une unité absolue. L'individu ne s'efface jamais, et il est toujours plus disposé à la critique de ses chefs qu'à l'éloge, à la révolte qu'à la soumission absolue. Ces résultats, il faut les accepter comme des conséquences nécessaires de notre état social et politique, et il faut les accepter sans s'en plaindre. S'ils sont des inconvéniens, la démocratie les rachète amplement par ses avantages. Sont-ils en réalité des inconvéniens? Notre système étant donné, que deviendrait la chambre des députés s'il était possible d'y organiser des partis comme il y en a, je me trompe, comme il y en avait en Angleterre avant la réforme? La chambre des députés emporterait toute chose, elle envahirait le pouvoir tout entier; ce qu'on appelle le décousu des partis qui la divisent, la faiblesse de sa constitution, n'est en réalité qu'un moyen d'équilibre, une heureuse nécessité.

Ajoutons, pour rentrer dans les chemins de fer, que plusieurs députés ont voté le projet dans l'espoir qu'il pourrait être amendé par la chambre des pairs. Nous ne saurions préjuger les opérations de cette chambre. Il est connu de tout le monde que le projet y trouvera des censeurs et des opposans. Quel sera le résultat des critiques auxquelles le projet peut donner lieu, des oppositions qu'il soulève? Tout ce que nous désirons, c'est que la chambre des pairs dirige son travail de manière que le pays ne soit pas frustré, cette année encore, de ses espérances.

La loi sur les rachats des actions de jouissance des canaux ne franchira pas cette session le seuil du Luxembourg. La commission est, dit-on, unanime pour la repousser. Le ministère désirera peut-être éviter une discussion qui probablement ne serait pour lui qu'un échec.

La loi sur les endiguemens paraît aussi avoir rencontré dans la chambre des pairs une opposition formidable.

Le ministère anglais poursuit laborieusement son œuvre au sein du parlement. On peut tenir pour certaine l'adoption de l'*income-tax*. L'opposition a épuisé sans peine tous les moyens de résistance. Quant au bill sur les tarifs, la défense en est plus difficile, plus embarrassante surtout. Les lois de cette nature rappellent toujours cette image désormais vulgaire d'une porte qu'on ne veut ni ouvrir ni fermer. Un abaissement des tarifs ne signifie rien s'il ne permet pas l'importation d'une denrée qui était jusqu'alors prohibée ou repoussée par l'élévation du droit. Le nouveau tarif paraît-il devoir produire ce résultat, les *prohibitifs* l'attaquent avec fureur au nom, bien entendu,

de l'intérêt général, du travail national, déclamations hypocrites qui auront, pendant quelque temps encore, un certain crédit dans le monde. L'abaissement n'est-il pas de nature à permettre l'importation de la denrée, les consommateurs, les ennemis du système prohibitif, accusent la loi d'impuissance et de mensonge. Entre ces deux adversaires, le défenseur du projet, quels que soient son talent et son habileté, est obligé de se contredire; ne pouvant être de l'avis de personne, il finit par ne plus être de son propre avis, à lui. Pour calmer les *prohibitifs*, il affirme que la denrée, malgré l'abaissement du droit, ne peut entrer; si elle n'entre pas, le trésor ne percevra pas le droit, et le consommateur aussi ne tirera aucun parti de la loi. Il faut donc persuader au parti de la liberté qu'après tout la denrée sera importée, et que le prix en baissera. Vraiment les lois de cette nature devraient être discutées en deux salles séparées, dont l'une renfermerait tous les avocats du privilége, et l'autre tous les amis de la liberté commerciale. Le ministre s'en irait de l'une à l'autre, prouvant à la première que les frontières du royaume resteront fermées, et à la seconde qu'elles seront ouvertes.

Nous ne savons pas ce qui arrivera dans le cas présent du tarif anglais, et, à vrai dire, ce n'est pas là pour nous la question importante. Le fait remarquable à nos yeux, c'est la nécessité où se trouve le gouvernement anglais, où se trouveront plus tard, successivement, tous les pays industriels et à système prohibitif, de s'arrêter d'abord, de reculer ensuite, dans la voie où l'ignorance et la cupidité les ont précipités. Heureux ceux qui se trouveront les moins avancés dans cette voie, qui conduit à l'abîme! L'Angleterre aperçoit ce terme fatal; elle voudrait s'arrêter, ralentir du moins sa course, et se rendre possible une direction meilleure. Le pourra-t-elle? En attendant, une effroyable misère dévore cette population de travailleurs qu'on a stimulée, excitée par tous les appâts de ce système trompeur, cette population qu'on a fait naître et qu'on ne peut suffisamment salarier, ces ménages affamés dont le nombre sourit à ces philantropes qui écrivent leurs pages sentimentales, leurs idylles économiques au coin d'un bon feu, après un succulent déjeuner, mollement assis sur les coussins de leurs élégans cabinets. C'est si moral d'encourager la naissance de pauvres enfans qui se meurent sur le sein épuisé de leurs mères!

Les Anglais font maintenant un appel à la charité. C'est très bien, et nous sommes convaincus que la charité ne sera pas sourde à l'appel. Les secours sont une bonne œuvre; mais ils ne changent pas le fond des choses, ils ne corrigent pas les vices du système. Ils ne feront pas disparaître ce qu'il a d'artificiel et de faux; ils ne rendront pas à la production, à la distribution, à la consommation de la richesse publique, des allures sensées, calmes, naturelles; ils ne préviendront pas ces entassemens funestes d'une population en quelque sorte factice, entassemens dont nous devons nous féliciter tous les jours de ne voir que de rares exemples chez nous, comparativement à ce qui se passe ailleurs. Rien n'est plus ridicule, rien ne prouve mieux l'aveuglement et la sottise de l'esprit de parti et des rivalités nationales, que d'en-

tendre des étrangers reprocher à la France le lent accroissement de sa population, c'est-à-dire ce qui est la meilleure preuve de sa sagesse et de sa force, ce qui est la plus sûre garantie de son avenir.

Ce que nous voudrions, ce n'est pas que notre population augmentât plus rapidement. Trente-quatre millions d'hommes, avec les mœurs, les habitudes, les souvenirs, la géographie et les ressources de la France, n'ont rien à redouter de personne, et pourraient au besoin être redoutables à tout le monde. L'Europe le sait. Aussi, quels que fussent les sentimens intimes des cabinets, n'ont-ils pas songé un seul instant, en 1830, à renouveler ce qu'ils avaient pu tenter avec succès lorsque la France se trouvait épuisée par de trop longs et trop gigantesques efforts. Lorsqu'une plus forte population n'est pas nécessaire à la défense du pays, il serait à la fois absurde et criminel de la stimuler, car on n'est jamais sûr de voir les moyens de subsistance suivre exactement la même progression, et le moindre mal qu'on puisse faire, lorsque des deux termes celui de la population dépasse l'autre, c'est de rendre la vie des classes laborieuses plus dure et plus difficile, c'est de les placer sur le marché dans une situation fâcheuse, c'est de les contraindre à se contenter de salaires insuffisans et précaires; bref, c'est de réaliser chez soi le triste spectacle qu'offrent si souvent les districts manufacturiers de l'Angleterre.

Ce que nous voudrions, c'est que le gouvernement profitât de ces temps de calme et de prospérité, de ces temps où les transitions lentes, sages, entourées de tous les ménagemens que commandent l'équité et la politique, sont possibles, pour étendre nos relations commerciales, pour tempérer un système qui, plus lentement, il est vrai, mais irrésistiblement, nous conduit vers ces crises qui agitent si souvent l'Angleterre. Or, qu'on le sache bien, notre position continentale et le caractère bouillant, impétueux, de nos populations, rendraient ces crises bien autrement difficiles et redoutables chez nous qu'elles ne le sont de l'autre côté de la Manche. Des traités de commerce ou bien une réforme générale ou partielle de ces tarifs ranimeraient les branches engourdies de nos industries naturelles, augmenteraient sans efforts les revenus du trésor, et donneraient à la politique française une base plus solide et plus large. On dirait que nous voulons l'isolement commercial comme nous l'isolement politique. Nous proposera-t-on bientôt l'*obstacle continu*, comme si nous étions entourés de hordes errantes et barbares? Comme si toutes relations fondées sur l'intérêt réciproque des parties contractantes étaient impossibles!

Au surplus, ce sont là des vœux dont nous n'attendons pas l'accomplissement. Le cabinet n'entrera pas dans cette voie; il s'est cantonné dans la sphère de certains intérêts particuliers, et il n'a guère les moyens d'en sortir.

Soyons justes. On dit beaucoup que, des trois manières de voir, *avant*, *pendant* et *après*, c'est surtout la première qui doit, par excellence, appartenir aux gouvernemens. C'est là la théorie, et cette théorie, à la forme près, n'est qu'un lieu-commun, c'est l'éloge de la prévoyance. En fait, la prévoyance politique est nécessairement la plus rare et la plus difficile; je parle

de la prévoyance qui se résout en actes, qui consiste à faire. La prévoyance négative qui se borne à s'abstenir, à éviter les affaires, est moins rare. Mais souvent aussi elle n'a que les apparences de l'habileté. S'abstenir aujourd'hui, c'est quelquefois se préparer des difficultés insolubles pour le lendemain : tel qui n'a pas eu le courage de liquider sa fortune n'a légué que la misère à ses enfans. C'est encore un lieu-commun : *principiis obsta*. C'est qu'à la vérité tout a été dit en fait de préceptes, et que cela n'a pas donné au monde un homme d'état de plus. Quoi qu'il en soit, la prévoyance active n'est guère des gouvernemens de discussion, parce que l'action demande le concours de tous, et que les motifs de l'action prévoyante sont rarement de nature à faire impression sur tous les esprits, à être également compris de tous. Ils tiennent souvent à des points délicats, à des prévisions dont la discussion même pourrait être un danger. Le système représentatif réunit à d'immenses avantages quelques inconvéniens, comme toutes les institutions humaines. Il est, j'oserai presque dire, comme un métier puissant, mais peu propre aux tissus délicats. Les ouvriers se distinguent plus encore par la force que par la finesse du travail. Ils ne se mettent à l'œuvre que lorsque le besoin de leur concours se fait vivement sentir, lorsque des faits frappans, urgens, leur imposent l'obligation de travailler. Alors on retrouve toute leur puissance, toute leur énergie. Hors de là, tout effort leur paraît inutile, tout projet leur paraît une fantaisie de rêveur. Bref, ils veulent vivre au jour le jour. Il faut se résigner. C'est une vie qui n'est pas sans dangers, sans alarmes; mais si on sait au besoin en développer toute l'énergie, elle peut être en même temps une vie longue et glorieuse.

Nous avons, cette quinzaine, assisté à un nouveau et légitime succès de M[lle] Rachel. Elle a joué, pour la première fois, le rôle d'*Ariane*, une des plus importantes, et, quoi qu'en aient dit plusieurs critiques, une des plus belles créations du théâtre classique. On n'ignore pas combien il sied à M[lle] Rachel de se montrer sous la forme grecque, même la plus rapprochée des traditions mythologiques. La pureté des traits et du maintien, celle de la diction et du costume, l'harmonieuse correction des gestes, la mesure dans le pathétique, toutes ces rares qualités de la jeune tragédienne, l'ont comme prédestinée à être, sur notre scène, un vivant modèle de l'idéal antique. M[lle] Rachel est naturellement une Ériphile, une Monime, une Hermione. Ce n'est que quand il lui faut revêtir une physionomie moins poétique et pour ainsi dire étrangère, qu'elle a besoin du secours de l'art. Aussi a-t-elle été tout d'abord une Ariane presque accomplie. Beaucoup plus sûre d'elle et de ses études que nous ne l'avions vue encore à une première représentation, elle a, du premier coup, rendu presque toutes les beautés du rôle. Dès son entrée, elle s'est bien emparée de la scène et l'a dominée jusqu'à la chute du rideau. Il est vrai que le rôle d'Ariane, empreint d'une passion franche et naïve, et *tout en dehors*, comme on dit au théâtre, n'est pas, à beaucoup près, aussi difficile à saisir et à rendre que les rôles voilés, mystérieux et

complexes de Pauline et de Chimène, par exemple. Ariane est possédée d'un sentiment unique; elle est tout entière à l'amour; ici tout est clair et simple, il n'y a ni indécision, ni énigme, ni partage de sentimens; l'actrice, le public, la critique même, ne peuvent en rien se méprendre. Ariane aime, et on l'abandonne; aucune subtilité ne peut compliquer ni obscurcir une situation si simple et si pathétique.

Je me trompe pourtant; la critique, dont la tâche est de tout comparer, mais qui doit prendre garde de tout confondre, a cru voir dans Ariane abandonnée par Thésée la contre-épreuve d'Hermione délaissée par Pyrrhus; elle a cru voir dans les deux pièces une seule et même situation, un développement de sentimens identiques, enfin un même rôle, ou plutôt un même thème, rempli d'un côté par le plus parfait des poètes, de l'autre par un versificateur médiocre. La conclusion se devine : la reprise d'*Ariane* était inutile; ce rôle où, depuis la Champmeslé, toutes les grandes actrices ont laissé un souvenir, n'ajoute rien au répertoire de Mlle Rachel; c'est encore et toujours Hermione. Il est impossible, à notre avis, de faire un rapprochement plus inexact. Jamais deux femmes trahies et abandonnées n'ont exprimé une douleur aussi dissemblable. C'est que les circonstances et les caractères diffèrent ici profondément. Hermione a été envoyée par son père à la cour de Pyrrhus; elle y est venue chercher un époux et aussi un trône : l'orgueil de la fille de Ménélas n'est pas moins cruellement blessé que son cœur. La fille de Minos, au contraire, fuit avec Thésée le ressentiment de son père. Pour Ariane, il ne s'agit pas d'une couronne; il s'agit de conserver le cœur de celui à qui elle a tout sacrifié. Hermione, dès qu'elle est assurée de *son affront*, ne respire plus que la vengeance; il lui faut le sang de Pyrrhus. Ariane ne sent rien de pareil. Quand elle ne peut plus se faire illusion sur *son malheur*, elle n'a recours qu'aux larmes; dans son plus grand emportement, ce ne sont pas les jours de Thésée, c'est la vie de sa rivale inconnue qu'elle menace. Hermione et Ariane n'ont donc, en réalité, aucune ressemblance; ce sont deux figures tragiques entièrement distinctes, et Mlle Rachel vient bien véritablement d'enrichir son répertoire d'un rôle entièrement nouveau. Il est impossible de rendre avec plus d'art les nuances si délicates et si nombreuses dont il se compose : d'abord cette confiance si entière et si profonde qu'ébranle à peine l'évidence du refroidissement, puis les premières angoisses du doute, suivies des douleurs de la certitude, et enfin le désespoir de se voir abandonnée sur une terre étrangère par ce qu'elle a le plus aimé, par son amant et par sa sœur. Mlle Rachel a exprimé toutes ces gradations douloureuses avec une admirable justesse.

Il ne faut pas parler des autres personnages de la pièce. Le roi de Naxe n'échappe au ridicule que par le talent de l'acteur. Thésée et Pirithoüs sont tout ce qu'ils peuvent être, et ne peuvent malheureusement qu'être fort ennuyeux. J'ai bien souvent regretté en lisant ou en voyant jouer cette pièce, dont la donnée est si tragique et si touchante, plus touchante même que la Didon de Virgile, comme l'a si bien montré Voltaire; j'ai, dis-je, bien souvent regretté

qu'aucun de nos poètes n'ait osé mettre sur la scène ce sujet sans épisode et dans toute sa simplicité antique. Cette tragédie ne serait-elle pas bien plus attachante si elle était débarrassée des fades amours du roi de Naxe et de l'inutile présence de Pirithoüs? Combien l'action ne gagnerait-elle pas à ne se passer qu'entre trois personnages, Thésée, Phèdre et Ariane, et à n'avoir pour scène, au lieu d'un palais, que les rochers sauvages d'une des Cyclades! Combien la triste Ariane, abandonnée sur une plage déserte, comme l'a si bien peinte le grand poète Catulle, seule et se plaignant au ciel et aux vagues qui emportent Thésée, serait plus poétique et plus intéressante qu'Ariane se lamentant avec Nérine et avec Pirithoüs, en présence d'un roi amoureux! Combien notre grande actrice serait plus belle et plus sublime dans cette muette solitude! Je sais un poète qui rêve une tragédie dans la pure forme grecque; pour un pareil dessein, une *Ariane* à trois personnages, et avec un chœur, serait le plus heureux sujet qu'on pût choisir.

BUDGETS DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE.

La présentation récente du budget anglais a appelé l'attention de l'Europe sur la situation financière de nos voisins d'outre-mer. En venant proposer au milieu de la paix l'établissement d'une taxe qui n'a eu de précédens que dans les plus rudes temps de la guerre contre la France, sir Robert Peel a fait mesurer aux yeux étonnés la profondeur du goufre qui s'était ouvert sous l'édifice colossal des finances britanniques; mais en même temps ce goufre est sur le point d'être comblé avec la résolution particulière à cette étonnante nation, et l'idée qu'on se fait de sa richesse n'a fait que s'accroître.

D'un autre côté, la présentation du projet de loi sur les chemins de fer a succédé de si près aux lugubres peintures qui nous avaient été faites l'année dernière de l'état de nos finances, que beaucoup d'esprits s'en sont effrayés; on a dit et répété que la France marchait à sa ruine, qu'elle s'imposait plus de charges qu'elle n'en pouvait supporter, et que nous n'avions pas, pour nous tirer d'affaire, les mêmes ressources que les Anglais.

Pour aider à rétablir les idées sur ce point délicat, il ne sera peut-être pas inutile de présenter une comparaison du budget anglais et du budget français; on verra que, dans cette comparaison des deux plus puissans budgets du monde, l'avantage réel est de notre côté.

Le total du budget des recettes du royaume-uni, tel qu'il a été présenté par sir Robert Peel, pour l'année 1842-1843 (on sait que les Anglais commencent l'année financière le 5 avril), est évalué à *douze cent huit* millions 750,000 francs (48,350,000 livres sterling). Au premier abord, ce chiffre paraît inférieur à celui de notre budget des recettes, qui est porté dans l'exposé des motifs pour 1843 à *douze cent quatre-vingt-quatre* millions 105,000 fr.; mais il est en réalité fort supérieur. Voici comment.

D'abord les Anglais ne portent que la recette *nette,* c'est-à-dire ce qui parvient dans les caisses de l'échiquier, déduction faite des frais de perception, tandis qu'en France on porte la recette *brute,* c'est-à-dire l'ensemble des recettes effectuées, en reportant ensuite au budget des dépenses les frais de perception et les non-valeurs. La méthode anglaise a l'avantage de réduire en apparence le produit des charges publiques, mais la méthode française est plus franche, et fait connaître plus réellement ce qui a été *payé* au trésor.

Or, ceux qui ont le mieux étudié le mécanisme fort compliqué des finances britanniques disent que les frais de perception des impôts ne peuvent pas être évalués à moins de 110 millions, c'est-à-dire un peu moins de 10 p. 100. En France, ces frais, tels qu'ils sont portés au budget spécial du ministère des finances, sont annuellement de 140 millions, c'est-à-dire 11 p. 100 environ. Comme la comptabilité publique est tenue en France avec une parfaite exactitude, cette somme est bien la vraie, tandis que celle que nous venons d'indiquer pour l'Angleterre n'est qu'approximative. Nous l'acceptons cependant, quoiqu'elle soit probablement au-dessous de la vérité, et le chiffre réel du trésor anglais se trouve ainsi porté du premier coup de *douze cent huit* millions à *treize cent dix-huit.*

En même temps, le chiffre de notre propre budget doit être diminué de 63 millions 742,000 francs inscrits au budget des dépenses sous le titre de non-valeurs, remboursemens et restitutions, qui, ne restant pas dans les caisses de l'état, ne sont pas des recettes réelles, ce qui réduit de *douze cent quatre-vingt-quatre* millions à *douze cent vingt-un* le véritable revenu de notre trésor.

Ce n'est pas tout. Dans le chiffre de 1,318 millions ne sont compris en Angleterre que les revenus de l'état proprement dits; dans le chiffre de notre budget, au contraire, se trouvent compris *cent treize* millions affectés aux dépenses locales des départemens et des communes. Il faut donc retrancher encore ces 113 millions pour établir la comparaison, puisqu'en Angleterre les dépenses locales se comptent à part.

Reste, pour le budget des recettes en Angleterre, 1,318 millions; pour le même budget en France, 1,108 millions; différence en moins pour la France: 210 millions. Et cette différence devient infiniment plus forte si, au lieu de ne considérer que la recette affectée aux dépenses générales de l'état, nous embrassons l'ensemble des revenus publics en y comprenant ceux qui servent à couvrir les dépenses locales.

En effet, nous avons déjà dit que dans le chiffre du budget français, tel qu'il est présenté aux chambres, se trouvent compris 113 millions pour les centimes additionnels affectés aux départemens et aux communes. A cette somme il suffit de joindre le produit des octrois pour avoir le total des recettes locales. Or, le produit des octrois étant de 80 millions environ, l'ensemble des revenus locaux s'élève chez nous, en somme ronde, à 200 millions.

En Angleterre, au contraire, les taxes locales perçues sous toutes les formes en dehors du budget de l'état, et dont le véritable produit est inconnu, vu

la multiplicité de leurs sources, ne sont pas évaluées à moins de 800 millions par an.

Total de l'évaluation des recettes ordinaires en Angleterre pour 1843, en y comprenant les frais de perception, 2 milliards 118 millions; total des mêmes recettes en France en retranchant les non-valeurs et restitutions, 1 milliard 308 millions; différence en moins pour la France, 810 millions. A ce chiffre, il faut ajouter, pour la France, une vingtaine de millions pour représenter l'augmentation probable du revenu des contributions indirectes, mais il faut aussi ajouter, pour l'Angleterre, le produit de l'*income-tax*, qui doit être de 100 millions environs.

Ainsi, en France, une population de 34 à 35 millions d'ames paiera, en 1843, 900 millions de moins que la population de 25 à 26 millions d'ames que renferme le royaume-uni. Voilà une première différence qui paraît en faveur de l'Angleterre, car d'ordinaire la puissance financière d'une nation se mesure à la puissance de son budget.

Mais pour que ce fait eût toute sa valeur, il faudrait qu'il fût reconnu que la somme de la richesse publique est en Angleterre et en France dans la même proportion que les deux budgets, c'est-à-dire que la richesse de l'Angleterre est à celle de la France comme 22 est à 13. Le chiffre du budget n'a de valeur que comme signe du revenu national; c'est ce revenu qui est la véritable richesse; c'est lui qu'il importe de constater. Sinon, une nation pauvre qui s'imposerait d'énormes sacrifices paraîtrait plus riche qu'une nation opulente qui paierait peu d'impôts.

Nous sommes ici dans le monde des conjectures. Rien n'est plus difficile à saisir et à fixer que le revenu général d'un pays. Nous allons cependant, sans entrer dans les détails des immenses calculs des économistes, nous rattacher à quelques indications précises qui pourront nous mettre sur la voie.

Il y a deux sources de revenus pour un peuple : 1° le travail agricole, 2° le travail industriel et commercial.

Pour constater quel peut être le produit du travail agricole en Angleterre et en France, nous n'avons que deux documens à peu près certains, le nombre des hectares mis en culture, et le nombre des bras occupés au travail des champs.

Les plus récentes statistiques portent à 8 millions d'hectares les terres labourables du royaume-uni, et à 20 millions d'hectares la totalité du sol cultivé. En France, il y a 20 millions d'hectares de terres labourables sur une superficie cultivée de 40 millions d'hectares.

En Angleterre, la population agricole est d'un peu plus d'un tiers de la population totale, soit 9 millions d'ames environ; en France, les deux tiers de la population sont occupés à l'agriculture, soit 24 millions d'ames.

Ainsi, la puissance agricole de l'Angleterre est représentée par 20 millions d'hectares et 9 millions de travailleurs, et celle de la France par 40 millions d'hectares et 24 millions de travailleurs.

On peut dire, il est vrai, qu'avec des forces moindres, les agriculteurs

anglais rachètent par leur habileté et la puissance des capitaux ce qui leur manque du côté de la terre et des bras; mais quelle que soit cette habileté, il est difficile qu'elle compense une aussi énorme différence que celle que nous venons d'indiquer. L'agriculture anglaise a d'ailleurs à l'égard de la nôtre une cause naturelle d'infériorité qu'elle doit vaincre avant tout : c'est son climat qui ne se prête ni à la même fécondité ni à la même variété de productions.

L'agriculture a fait en France des progrès immenses depuis quarante ans. Dans un excellent mémoire lu à l'Académie des Sciences morales et politiques, M. Hippolyte Passy estime que, de 1800 à 1837, le revenu agricole du département de l'Eure s'est élevé de 52 millions à 81, ou de plus de 56 pour cent. Dans tout le reste de la France, le progrès n'a pas été tout-à-fait aussi sensible; mais, sur plusieurs points, il a été peut-être plus marqué, et on peut dire que dans l'ensemble notre production agricole a tiercé depuis le commencement du siècle.

L'Angleterre est un pays de grande propriété; chez nous, au contraire, c'est la petite qui domine. La querelle n'est pas encore vidée entre les deux systèmes, quant à la production. Pour nous, nous croyons que la grande culture est plus favorable à certains produits, mais que la petite est plus favorable à la production en général. Admettons cependant qu'il y ait doute, et dans ce doute supposons l'égalité. L'ensemble de notre production agricole serait alors au moins le double de celle des Anglais, puisqu'elle occupe deux fois plus de terres et trois fois plus de bras.

Si l'on prend un exemple, celui des céréales, on trouvera en effet la production anglaise dans un état évident d'infériorité. La France récolte annuellement en grains de quoi nourrir sa population tout entière, et de plus de quoi fournir à 20 ou 30 millions de francs d'exportations. L'Angleterre, au contraire, ne produit pas assez de grains pour nourrir sa population, et elle est forcée d'en faire venir de l'étranger. On sait de quelles difficultés se complique pour elle cette question des céréales. Or, non-seulement la population de l'Angleterre est moins nombreuse que la nôtre, mais elle consomme infiniment moins de pain. Sous ce rapport donc, la production des céréales employées à la nourriture de l'homme, l'Angleterre est manifestement fort au-dessous de la France; sa production, sous ce rapport, ne doit être que le tiers de la nôtre.

En revanche, dit-on, la production en bestiaux est beaucoup plus considérable. Ici même il y a dans les esprits des idées très exagérées. La France nourrit plus de bestiaux qu'on ne croit, et il ne faut pas juger par le prix de la viande à Paris de sa rareté dans toute la France. Sans doute, comme la consommation de la viande se répand de plus en plus tous les jours, la production ne s'accroît pas dans une proportion égale, ce qui fait hausser les prix sur plusieurs marchés; mais il ne s'ensuit pas que l'accroissement de la production ne soit pas rapide en lui-même. A mesure que les nouveaux procédés agricoles se répandent, ils augmentent sensiblement le nombre des

bestiaux. M. Hippolyte Passy établit que, dans le département de l'Eure, le nombre des bêtes bovines a doublé, et celui des moutons s'est élevé de 150 p. 100 de 1800 à 1837. Il ne faut pas oublier d'ailleurs le fait fort curieux que Mac-Culloch a révélé, savoir que la consommation moyenne de Londres en viande est moindre que la consommation moyenne de Paris.

Quant aux autres produits, les Anglais l'emportent pour les chevaux, mais nous les dépassons à notre tour pour les boissons. Nos vins ont plus de valeur que leur bière. Nous avons en outre plusieurs produits qu'ils n'ont pas, comme la soie, l'huile, etc.

Somme toute, on peut estimer que la production agricole française dépasse notablement la production anglaise, malgré tous les moyens de perfectionnement dont celle-ci dispose. Avec nos avantages naturels et l'immense supériorité du chiffre de notre population agricole, nous devrions produire, avons-nous dit, deux fois et même trois fois plus que l'Angleterre. Certes, c'est beaucoup accorder à l'habileté de la mise en œuvre que de n'évaluer qu'à un tiers la différence actuelle. La production agricole anglaise serait alors à la production française comme 2 est à 3.

Passons à la production industrielle et commerciale. Sur ce point, l'avantage revient aux Anglais, mais dans une moindre proportion qu'on ne croit.

Ici encore nous avons deux chiffres qui peuvent nous servir d'indices. Le premier est celui de la population industrielle et commerciale des deux pays. En Angleterre, cette population est égale à près de la moitié de la population totale, soit 11 millions d'ames environ. En France, elle est égale à un peu moins d'un tiers, soit 9 millions.

Le second chiffre est celui du commerce extérieur, tel qu'il est constaté par la somme annuelle des exportations de produits indigènes et des importations de produits étrangers. En France, le commerce général d'importation a été, en 1840, d'un milliard 52 millions; en Angleterre, il a été, en 1839, d'un milliard 557 millions (53,233,000 livres sterling) : différence en faveur de l'Angleterre, 500 millions ou un tiers. Le commerce spécial d'exportation a été, en France, de 695 millions; en Angleterre, d'un milliard 330 millions (53,233,000 livres sterling), ou un peu moins du double. C'est beaucoup sans doute que cette différence entre l'Angleterre et la France, mais ce n'est pas ce qu'on suppose généralement. Avec son immense monde colonial et l'activité si renommée de ses manufactures, l'Angleterre devrait, ce semble, faire encore un plus grand commerce extérieur; et en effet, pour qui voit les docks de Londres et les manufactures de Manchester, les uns immenses réservoirs de tous les produits du monde, les autres gigantesques ateliers d'une fabrication indéfinie, il est difficile de ne pas croire que le commerce et l'industrie des Anglais sont dix fois supérieurs aux nôtres.

Les chiffres, qui ont bien aussi leur éloquence, donnent cependant, comme on voit, d'autres résultats. Plusieurs causes tendent à produire cette différence entre l'apparence et la réalité. D'abord la France est trois ou quatre fois plus grande que la partie industrielle du royaume-uni, et sa

richesse industrielle et commerciale est moins accumulée sur un ou deux points. Marseille et le Hâvre sont très loin l'un de l'autre; Paris n'est pas en même temps, comme Londres, une capitale et un port de mer; Lyon et Mulhouse, Elbeuf et Saint-Étienne, ne sont pas réunis.

Puis, les produits anglais étant, en général, moins chers que les nôtres, il en faut de plus grandes masses pour arriver aux mêmes valeurs. Ce dernier fait n'est pas un des moins importans à constater quand on veut établir une comparaison entre les deux pays, car il se reproduit sous plusieurs formes. Non-seulement à masse égale les produits français ont plus de valeur, mais à valeur égale ils donnent plus de bénéfices.

Dans son ardeur commerciale, l'Angleterre exporte beaucoup de produits de qualité inférieure, ou qui même ne sont qu'à demi manufacturés. Ces sortes de produits donnent, comme on sait, peu de gain, et c'est là surtout qu'il importe de *se rattraper sur la quantité*. Or, l'exportation anglaise étant à peine le double de la nôtre, la différence de la quantité n'est pas telle qu'elle détruise l'importance de la qualité. Les produits français sont pour la plupart des produits de luxe qui doivent les trois quarts de leur prix à la main-d'œuvre, ce qui constitue la véritable richesse industrielle.

Enfin il est une dernière considération qui atténue encore la différence entre le commerce extérieur des deux pays, c'est que, dans les états de la douane française, les marchandises sont portées en général fort au-dessous de leur valeur véritable, tandis qu'en Angleterre elles sont estimées très près de cette valeur.

Malgré ces observations, nous ne voulons pas dire que la France soit exactement l'égale de l'Angleterre industriellement et commercialement. Nous avons voulu montrer seulement que la distance n'est pas aussi grande qu'on pourrait croire, et qu'elle est bien près d'être franchie. La France a fait des progrès encore plus grands en industrie qu'en agriculture depuis le commencement du siècle; une seule de nos industries, celle des tissus de coton, ne produit pas moins maintenant d'un milliard de valeurs par an. Elle n'existait presque pas en 1815.

Ce que nous venons de dire ne s'applique, il est vrai, qu'au commerce extérieur, mais le commerce extérieur est le seul qui puisse être constaté par des chiffres positifs; on sait d'ailleurs que c'est surtout par ce commerce que l'Anglelerre prétend manifester sa supériorité. Dira-t-on que le commerce intérieur rétablit la disproportion? Il est difficile d'admettre que les dix-sept millions de consommateurs de la Grande-Bretagne, car les huit millions d'Irlandais comptent pour bien peu de chose, alimentent un commerce intérieur bien plus considérable que celui qui satisfait aux besoins de trente-cinq millions de Français.

L'aisance moyenne est plus grande en France que dans le royaume-uni. La France n'a pas autant de millionnaires que l'Angleterre, mais l'Angleterre n'a pas à son tour les onze millions de cotes foncières de la France. La promenade de Hyde-Parck ou les courses d'Epsom peuvent présenter à

un jour donné un plus grand luxe d'équipages que les Champs-Élysées ou les courses de Chantilly, mais il n'y a nulle part sur notre sol une population aussi misérable que la population irlandaise, et les souffrances des classes ouvrières anglaises elles-mêmes n'ont point d'analogues parmi nous. Or, ce qui importe au commerce intérieur, c'est moins le degré de la consommation dans certaines classes que la masse des consommateurs, et, sous ce rapport de la masse, la France offre incontestablement plus de débouchés que l'Angleterre.

Que résulte-t-il de cette comparaison? Nous ne voudrions pas trop affirmer dans des matières qui se prêtent si peu aux démonstrations positives, mais nous ne croyons pas être bien loin de la vérité en disant que la richesse totale des deux pays, considérée absolument, est à peu près égale. L'Angleterre est encore supérieure à la France sous le rapport de l'industrie et du commerce; nous avons de notre côté l'avantage pour l'agriculture : on peut donc admettre qu'il y a compensation, et c'est encore donner à l'Angleterre une grande supériorité proportionnelle, puisque sa population est à peine égale aux trois quarts de la nôtre.

Revenons au budget, qui est ici le sujet principal de nos observations. S'il est vrai, comme nous venons de le dire, que le total de la richesse publique ne soit pas plus grand en Angleterre qu'en France, les 900 millions que les Anglais paieront de plus que nous en 1843 seront prélevés en plus sur une égale somme de revenus. Cette différence constitue donc plutôt une pauvreté qu'une richesse.

La France paie aujourd'hui, en contributions de toutes sortes, à peu près un cinquième de plus qu'elle ne payait il y a vingt ans. Cette augmentation n'est due qu'à la progression croissante de la prospérité publique, car il n'a été établi aucun impôt nouveau; au contraire, la restauration a accordé plusieurs dégrèvemens sur la contribution foncière, et le gouvernement de juillet a supprimé une portion notable de l'exercice sur les boissons, l'impôt de la loterie, etc. Dans le même intervalle de temps, la population du royaume a été portée de trente millions d'ames à trente-cinq; le commerce d'exportation, de 400 millions par an à 700 millions, accroissement de près du double; la richesse intérieure a suivi un mouvement ascensionnel encore plus fort, mais qu'il est impossible de calculer d'une manière précise.

Venons-en maintenant à examiner la situation des deux budgets en eux-mêmes. Eh bien! avec cette énorme différence de 900 millions, le budget anglais est beaucoup plus embarrassé que le nôtre.

Quand sir Robert Peel a présenté le budget ordinaire pour 1842-1843, il annoncé un excédant probable des dépenses sur les recettes de 64 millions 225,000 fr. (2,569,000 liv. st.).

En France aussi nous avons un déficit; ce déficit a été évalué, par M. Humann, pour 1843, à 27 millions 447,000 fr. Il s'accroîtra sans doute par des crédits extraordinaires, mais il est certain, en même temps, que les recettes ont été évaluées au-dessous de ce qu'elles seront en réalité : d'où l'on peut conclure que le déficit effectif sera de 20 millions.

Ce déficit prévu pour 1843 n'est pas le seul dans les deux pays. Il y a dans l'un et dans l'autre un arriéré. En Angleterre, le déficit arriéré est évalué, par sir Robert Peel, à 251 millions 800,000 fr. (10,072,000 liv. st.). En France, le déficit arriéré a été évalué, par M. Humann, à 300 millions. Mais cette apparente conformité cache des différences profondes. En Angleterre, le déficit est essentiel et destiné à s'accroître; en France, il est accidentel et tend à s'atténuer.

En Angleterre, on a supprimé tout fonds d'amortissement de la dette et posé en principe qu'il n'y avait d'autre amortissement que l'excédant des recettes sur les dépenses.

En France, on porte en dépenses, pour 1843, 96 millions pour l'amortissement. Il est vrai que de ces 96 millions 75 sont détournés pour former le fonds des travaux extraordinaires, mais il reste toujours 21 millions affectés à l'amortissement proprement dit. Supprimez ces 21 millions, comme l'ont fait les Anglais, et notre déficit disparaît.

Il est d'ailleurs un autre moyen de réduire les dépenses publiques que nous aurions pu employer si nous avions voulu, et qui n'est plus à la disposition des Anglais. C'est la conversion des rentes. Depuis 1815, les Anglais ont réduit par la conversion les intérêts de leur dette de 58 millions par an. Ils ne peuvent pas aller plus loin sans tomber dans la banqueroute. Nous, au contraire, nous nous sommes arrêtés au moment d'entrer dans cette voie. Nous aurions cependant pu gagner par là une quinzaine de millions par an.

On le voit donc, si notre budget était établi sur les mêmes bases que celui de l'Angleterre, c'est-à-dire sans amortissement et avec une conversion préalable, nous aurions un excédant au lieu d'un déficit.

Ce n'est pas tout; notre déficit, si déficit il y a, n'est pas amené par la diminution des recettes, mais par l'extension subite des dépenses. Nous avions déjà les dépenses d'Alger et le budget extraordinaire des travaux publics que nous supportions sans gêne, quand les armemens de 1840 et les fortifications de Paris sont venus rompre l'équilibre. C'est là un mal passager et qui date d'hier; en Angleterre, il est ancien et invétéré. Depuis sept ans, il y a chez nos voisins insuffisance progressive des recettes sans qu'il y ait un accroissement parallèle des dépenses. Le revenu public est atteint dans ses sources même.

Aussi l'augmentation constante du produit des contributions indirectes suffira-t-elle pour nous débarrasser, dès 1844, de notre apparent déficit annuel, tandis qu'en Angleterre il a fallu pourvoir d'avance à de nouveaux découverts, au lieu de songer à profiter d'excédans à venir.

Il faut espérer, d'ailleurs, qu'il viendra un moment où nous cesserons de jeter 100 millions en Afrique tous les ans, soit que le pays commence enfin à nous rendre quelque chose en échange de nos sacrifices, soit que nous prenions le parti de restreindre notre domination aux points que nous pourrons occuper sans des frais excessifs. Dans tous les cas, il dépend de notre volonté de réduire nos dépenses sur ce point.

L'Angleterre, au contraire, n'est pas la maîtresse de diminuer ce que lui coûtent l'Inde et la Chine. Toute sa puissance y est intéressée, elle ne peut se soutenir qu'au prix d'efforts de plus en plus gigantesques, et, bien loin d'entrevoir le moment où elle pourra diminuer ses sacrifices, elle doit s'attendre au contraire à les accroître indéfiniment.

Voilà pour le déficit annuel. Quant à l'arriéré, il est à la disposition de notre gouvernement de couvrir le nôtre par de nouveaux emprunts. Le total actuel de notre dette est de 217 millions d'intérêts par an, en y comprenant 49 millions de rentes rachetées payées à la caisse d'amortissement; le nouvel emprunt de 300 millions qui a été voté par la chambre, augmentera cette somme de 10 à 12 millions seulement.

Il est vrai que la France vient de se jeter dans une entreprise énorme par le vote de la loi sur les chemins de fer; mais, quand même cette entreprise absorberait 700 millions d'ici à huit ou dix ans, ce ne serait jamais, en y ajoutant les 300 millions déjà votés, qu'un milliard de plus à inscrire au grand livre, et 40 à 50 millions d'intérêts de plus à payer par an. La somme des intérêts à servir serait alors de 270 millions au plus, en y comprenant les rentes de l'amortissement.

En Angleterre, le service des intérêts de la dette publique absorbe tous les ans 718 millions de francs (28,704,000 liv. sterl.), et il n'y a rien dans cet énorme chiffre qui soit applicable à l'amortissement : d'où il suit que, les chemins de fer terminés et tout l'arriéré liquidé par des emprunts, notre dette ne serait encore que les deux septièmes de celle de l'Angleterre, ou un peu moins du tiers.

Pendant que le crédit s'ouvre ainsi pour nous, il se ferme pour les Anglais; leur premier ministre déclare qu'il n'y a d'autre moyen de combler le déficit qu'en établissant de nouveaux impôts quand le pays en paie déjà pour plus de 2 milliards. Et ce nouvel impôt lui-même suffira-t-il pour combler l'arriéré? C'est une question. Pourra-t-il aussi n'être que temporaire? nous en doutons, et les Anglais aussi.

Allons plus loin; supposons le double déficit comblé, et demandons-nous quels seront, en 1843, les fonds disponibles des deux parts, pour ce qui fait la puissance extérieure des nations, c'est-à-dire les services militaires.

Dans le budget français, tel qu'il sera probablement voté, les fonds affectés aux services militaires s'élèvent, en somme ronde, à 460 millions, dont voici la division : armée de terre et fortifications, 355 millions; marine, 105 millions.

En Angleterre, les fonds affectés aux mêmes services seront de 500 millions, dont voici le détail : armée de terre, 165 millions (6,617,000 livres sterl.); marine, 168 millions (6,739,000 livres sterling); artillerie, 52 millions (2,084,000 livres sterling); dépenses extraordinaires au Canada, en Chine et ailleurs, on ne sait pas encore quelle en sera la somme, mais les ressources préparées sont d'un peu plus de 100 millions.

Ainsi, sur un budget qui sera presque le double du nôtre, l'Angleterre n'aura que 40 ou 50 millions de plus que nous à consacrer aux services mili-

taires. Il est vrai qu'il faut ajouter à ce chiffre les frais de l'armée des Indes, qui sont à la charge de la compagnie; mais là aussi il y a déficit, et déficit énorme.

C'est pour arriver à ce résultat que l'Angleterre doit faire l'immense effort qui lui est demandé aujourd'hui; et si la guerre éclatait en Europe, que pourrait-elle donc? La France, dans ce cas, aurait devant elle des ressources que l'Angleterre n'a plus. Avant d'en venir au point où en est dès aujourd'hui l'Angleterre, la France aurait 900 millions à demander à l'impôt par an, et près de 20 milliards au crédit. La marge est belle, comme on voit.

Et nous n'avons parlé jusqu'ici que de ce qui résulte de la force même des choses, en supposant que la constitution économique de la France reste absolument ce qu'elle est. Mais il faut espérer qu'il n'en sera pas ainsi, et que cette prospérité financière, dont l'Angleterre a lieu d'être jalouse, ne s'accroîtra pas seulement par sa propre impulsion, et qu'elle recevra en outre les nouveaux alimens qu'il dépend de nous de lui donner.

Il est sans doute fort commode de pouvoir emprunter de quoi faire les chemins de fer, mais il vaudrait encore mieux les faire sans emprunter. Il est bon d'avoir du crédit, il est meilleur de n'en pas user. Pour cela, il n'y a que deux moyens, car nous reconnaissons que la dette flottante, dont on dit tant de merveilles, n'est qu'un expédient qui a ses limites : 1° réduire les dépenses publiques; 2° augmenter les recettes. Le premier moyen n'est guère applicable qu'en ce qui concerne Alger, car il ne serait pas utile d'interrompre les travaux publics extraordinaires, et, dans l'état actuel de l'Europe, il est difficile de réduire les armemens intérieurs. Pour Alger lui-même, il est convenu qu'on veut achever la conquête à tout prix. Reste donc le second moyen, qui n'est pas aussi impraticable qu'il le paraît au premier abord.

Sous ce rapport, les finances anglaises peuvent nous donner plus d'un modèle utile; nous allons en choisir un.

Au premier rang des revenus publics du royaume-uni, figure le produit des douanes (*customs*); il forme à lui seul près de la moitié du budget des recettes. Il est évalué, pour l'exercice 1842-1843, à 562 millions (22,500,000 livres sterling), toujours déduction faite des frais de perception et des non-valeurs, ce qui porte à plus de 600 millions la recette réelle.

En France, les droits à percevoir par la douane, en 1843, sont évalués à 130 millions, dont un million et demi pour les droits perçus à l'exportation, et le reste sur les importations. Si de ce chiffre on retranche les frais de perception qui sont de 24 millions, les non-valeurs qui sont de plus de 2 millions, et les primes à l'exportation qui sont de 11 millions, soit en tout 37 ou 38 millions, on trouve, pour le bénéfice effectif des douanes, 92 millions, ou un peu plus du sixième des douanes anglaises; c'est trop peu.

Il est vrai qu'en France, il faut ajouter à la recette des douanes, pour établir la comparaison, le produit des tabacs. Il n'y a pas de monopole des tabacs en Angleterre; les revenus que le tabac rapporte à l'échiquier lui parviennent tout entiers par les douanes. Or, en France, le produit du tabac est

évalué, pour 1843, à 100 millions; en retranchant 30 millions de frais, le bénéfice est de 70 millions que l'on peut ajouter au revenu des douanes; il y a encore loin, même avec cette adjonction, de 160 millions à 560.

Évidemment la France peut et doit trouver dans ses douanes une source plus abondante de revenus. Il ne peut être question, de long-temps du moins, d'arriver au chiffre des douanes anglaises; ce chiffre tient beaucoup plus à l'élévation des tarifs qu'à la quantité des marchandises importées, car on a vu que l'importation, en Angleterre, n'excède que de 50 pour 100 l'importation en France. Nous croyons cependant qu'il serait possible, dès à présent, d'augmenter de beaucoup, peut-être de 100 millions, le produit de nos douanes.

On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, de deux mesures qui amèneraient à elles seules une bonne part de ce résultat. La première est un acte quelconque, soit l'égalité des droits, soit l'indemnité, qui donnerait, chez nous, au sucre exotique la totalité du marché. Le droit sur le sucre, qui rapporte maintenant 50 millions en y comprenant le droit sur le sucre indigène, rapporterait immédiatement 80 millions, s'il était égal pour tout le sucre consommé en France, quels que fussent les moyens qui auraient amené cette égalité, et tout annonce que, par l'accroissement naturel de la consommation, la recette sur ce seul article arriverait, dans quelques années, à 100 millions.

On ne saurait trop regretter que l'opposition des intérêts privés ait encore ajourné cette année une solution qui est d'un si grand intérêt pour le trésor, et qui a en même temps de si immenses avantages sous d'autres rapports non moins importans.

La seconde mesure qui amènerait infailliblement un accroissement dans le produit de nos douanes, c'est l'association avec la Belgique. Les raisons politiques de premier ordre qui s'élèvent en faveur de cette association ne sont pas les seules; il y en a encore beaucoup d'autres d'intérêt matériel, et parmi celles-là nous plaçons au premier rang l'intérêt du trésor. Dans la situation actuelle des choses, un Belge consomme en moyenne deux fois plus qu'un Français de denrées coloniales et autres marchandises étrangères; ces quatre millions de nouveaux consommateurs accroîtraient donc le revenu des douanes d'un cinquième au moins, et comme le partage du revenu entre les deux pays ne pourrait se faire qu'au prorata de la population, ils ne percevraient qu'un neuvième. Le bénéfice qui en résulterait pour le trésor français serait compensé par l'avantage que nous offririons aux Belges en leur ouvrant un marché intérieur huit fois plus considérable que le leur. Le trésor belge n'y perdrait pas d'ailleurs, car nos tarifs étant plus élevés, son neuvième dans la recette commune serait plus considérable que ce qu'il perçoit aujourd'hui.

Quels que soient les motifs qui ont fait abandonner la négociation entamée avec la Belgique, il faut espérer que cette négociation sera reprise tôt ou tard, et qu'elle aboutira à une association. L'intérêt des deux pays l'exige impérieusement.

Voilà donc deux faits bien connus, l'égalité du droit sur le sucre et l'as-

sociation avec la Belgique, qui peuvent à eux seuls augmenter du jour au lendemain le revenu de nos douanes de 40 à 50 millions, sans parler des autres augmentations qu'ils amèneraient dans la suite par l'impulsion qu'ils donneraient à l'activité publique. Il y a encore d'autres moyens à prendre dans le même but, mais ceux-là porteraient sur les tarifs mêmes.

D'abord il serait nécessaire de les débarrasser du luxe de prohibitions qui s'y trouve. Que les producteurs nationaux ne s'effraient pas : nous ne demandons pas qu'on admette les produits étrangers dont ils craignent la concurrence, à des conditions où cette concurrence serait possible. Nous demandons seulement que les prohibitions soient remplacées par un droit, quelque fort qu'il soit, qui maintienne le produit étranger à un prix supérieur à celui du produit similaire français, mais qui ne l'exclue pas complètement.

Le remplacement des prohibitions par un droit protecteur est une des sources les plus fécondes qui puissent être ouvertes au revenu public. Il est inutile d'insister beaucoup sur un fait aussi évident par lui-même. Dès que l'entrée en France sera permise à une foule d'objets auxquels elle est maintenant interdite, ceux de ces objets qui entreront acquitteront des droits qui ne sont pas acquittés aujourd'hui. Prise à part, l'importation de chacun des articles ainsi affranchi de la prohibition qui pèse aujourd'hui sur eux, sera nécessairement très restreinte; mais le nombre en est si grand, et le droit qui les atteindra sera si fort, que le trésor y gagnera beaucoup.

Avec la levée des prohibitions doit venir la réduction de certains droits exagérés. Cette réduction n'aurait pas seulement pour résultat d'amener de la part des étrangers des faveurs nouvelles pour nos produits, et conséquemment un plus grand commerce d'exportation, mais elle produirait encore un mouvement d'importations plus considérable, et par suite un accroissement dans les recettes du trésor. Jusqu'à présent la question des traités de commerce n'a été considérée que sous le point de vue du commerce national ; il y a un autre intérêt qui vient s'unir à celui-là et pousser dans le même sens, c'est l'intérêt du fisc.

Il y a vingt ans, les douanes anglaises ne rapportaient annuellement que de 250 à 300 millions à l'état. Un ministre habile, M. Huskisson, alors président du bureau du commerce, entreprit une révolution dans les tarifs analogue à celle dont nous venons de parler, et c'est cette révolution qui, réalisée en partie, a doublé en vingt ans le revenu des douanes anglaises. Pourquoi n'imiterions-nous pas l'exemple donné par nos voisins ? Voit-on que l'industrie nationale en ait souffert ? Au contraire. M. Huskisson a levé beaucoup de prohibitions, réduit beaucoup de droits excessifs, et l'industrie anglaise n'a fait que trouver dans ces mesures de nouveaux moyens d'émulation et de progrès. La production des soieries, entre autres, qui végétait à l'abri de la protection, a pris un immense essor sous le régime d'une plus libre concurrence.

Aujourd'hui encore, après une longue expérience, c'est l'esprit de M. Huskisson qui anime les hommes d'état anglais. Quand le dernier ministère anglais sentit le besoin d'avoir de nouvelles sources de recettes, il proposa de

réduire des droits de douanes. Sir Robert Peel n'a pas trouvé ce moyen suffisant, mais il ne l'a pas moins employé que ses devanciers, et la proposition d'un nouvel abaissement de tarifs a accompagné sa proposition d'un impôt sur le revenu.

Si la France se décidait quelque jour à faire de même, et il est à désirer que la discussion fasse bientôt justice des derniers préjugés qui s'y opposent, la situation de nos finances deviendrait magnifique; le trésor pourrait suffire à tout sans emprunt, et avoir encore du surplus. La chose vaut bien la peine qu'on y songe.

Nous pourrions signaler plusieurs autres améliorations qu'il serait possible d'apporter chez nous au système des revenus publics, pour les rendre plus productifs sans inconvénient; mais nous nous en tenons à celui-ci comme le plus saillant. Les douanes sont, de tous les impôts, le moins impopulaire. Il n'y a d'ailleurs d'autre moyen d'augmenter leur produit que de les rendre moins lourdes. Augmenter son revenu en excitant à la production et en rendant la consommation plus facile, ce doit être pour un gouvernement l'idéal de l'impôt.

On s'étonnera peut-être de nous voir présenter comme modèle une des opérations financières des Anglais, quand nous avons constaté dans leurs finances un si grand embarras. Il n'y a pourtant là rien d'étonnant. Ce qui obère les Anglais, c'est leur énorme dette, c'est leur ordre social privilégié, c'est la fatalité de conquête qui les pousse. S'il est un miracle dans leur histoire financière, c'est qu'ils aient pu supporter tout ce poids. Ils ont déployé depuis vingt ans, pour échapper à la banqueroute, un génie fiscal admirable, et même en ce moment, leurs efforts pour se soustraire au désastre qui les menace ont quelque chose de merveilleux.

Ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'aller beaucoup à leur école, tout en nous félicitant de n'avoir pas à rouler le même rocher, et de profiter, pour perfectionner nos finances, de l'esprit d'invention qui leur est nécessaire pour soutenir les leurs. Quoi qu'il en soit, il ne peut être question pour nos finances que de plus ou moins de prospérité. La France ferait mieux sans doute d'augmenter ses revenus que de recourir au crédit; mais, même après un emprunt d'un milliard pour les chemins de fer et les autres travaux commencés, elle aura encore le budget le plus clair et le plus vraiment puissant de l'Europe.

V. de Mars.

LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

DESTUTT DE TRACY.

J'ai à vous entretenir aujourd'hui d'un philosophe célèbre. J'ai à vous raconter à la suite de quelles terribles vicissitudes un jeune homme qui portait l'épée comme le faisaient, depuis plus de quatre cents ans, ses ancêtres, fut conduit à continuer Locke et Condillac; par quelles circonstances imprévues, et en vertu de quelle vocation long-temps cachée, un homme du monde, qui avait brillé surtout par les agrémens de sa personne et les graces de son esprit, devint tout d'un coup un penseur profond, et comment un colonel de l'ancien régime compléta dans les prisons de la terreur, par des travaux pleins d'originalité et de force, les doctrines d'une grande école philosophique dont il fut le dernier et le plus vigoureux représentant.

Antoine-Louis-Claude Destutt de Tracy naquit le 20 juillet 1754. Sa famille, d'origine étrangère, s'était transportée en France dans une des grandes crises militaires de la vieille monarchie. Au commencement du XV[e] siècle, lorsque le jeune dauphin, qui fut depuis Charles VII, disputait la France aux Anglais, une petite armée partie d'Écosse sous les ordres de Jean Stuart, comte de Buchan et de Dou-

glas, vint s'associer à l'élan national contre l'invasion britannique. Dans ses rangs étaient quatre frères du nom et du clan de Stutt, qui, après avoir vaillamment combattu pendant le cours de ces sanglantes guerres, servirent dans la garde écossaise de Charles VII et de Louis XI, reçurent la seigneurie d'Assay en Berri, et se fixèrent sur le sol qu'ils avaient glorieusement défendu. C'est du second d'entre eux, dont la postérité acquit plus tard, par alliance, la terre de Tracy en Nivernais, et s'établit dans le Bourbonnais, que descend M. Destutt de Tracy.

Fondée par les armes, cette famille ne cessa pas de suivre la carrière militaire avec distinction. Le bisaïeul de M. de Tracy était en 1676, avec Catinat, l'un des majors-généraux de l'infanterie de Louis XIV dans la guerre de Hollande. Son grand-père, entré de bonne heure au service, avait été réduit aussi à le quitter de bonne heure par la paix d'Utrecht. Lorsqu'après vingt-cinq ans de repos, la succession d'Autriche d'abord et la guerre de sept ans ensuite remirent l'Europe en armes, le père de M. de Tracy suivit l'exemple de ses ancêtres. Il se distingua dans les campagnes de Bohême et de Hanovre, et, en 1759, il commandait la gendarmerie du roi à la bataille de Minden. Dans cette journée funeste, voyant la victoire se déclarer pour l'armée du duc de Brunswick, dont les manœuvres étaient plus savantes et les feux plus pressés, il la chargea à la tête du corps d'élite qu'il avait sous ses ordres; mais il tomba bientôt percé de plusieurs balles, et fut laissé pour mort sur le champ de bataille. Enseveli sous un monceau de cadavres, il y fut découvert par un serviteur fidèle qui le transporta au camp sur ses épaules. Rappelé à la vie, après avoir langui et souffert deux ans, il succomba aux blessures dont il était couvert. Il vit approcher sa fin avec la fermeté d'un soldat et la résignation d'un chrétien, et, s'adressant à son fils à peine âgé de huit ans : — *N'est-ce pas, Antoine*, lui dit-il, *que cela ne te fait pas peur et ne te dégoûtera pas du métier de ton père?* Le jeune enfant, que ce spectacle remplissait d'émotion et qu'animaient déjà les instincts belliqueux de sa race, pleura et promit, et son père mourut plus content.

Dès ce moment, sa mère se voua aux soins de son éducation, qu'elle s'attacha à rendre parfaite. C'était une personne grave, pieuse, qui avait le cœur haut, l'esprit cultivé, les goûts délicats, des manières extrêmement nobles. Jeune encore, belle et riche, sa main fut plusieurs fois recherchée; mais elle aima mieux rester veuve pour se montrer entièrement mère. Elle s'établit à Paris afin de procurer à

son fils, placé sous la direction d'un gouverneur habile, toute l'instruction qui pouvait le rendre un homme distingué à une époque où l'esprit comptait beaucoup plus que la naissance. Le jeune Tracy reçut de sa mère des sentimens exquis, et fit, sous l'impulsion de sa vigilante tendresse, d'excellentes études classiques. Il alla les compléter ensuite à l'université de Strasbourg, où se trouvaient alors des maîtres savans, une école d'artillerie célèbre, et où l'on enseignait tous les exercices du corps. La plupart des familles nobles y envoyaient leurs enfans pour se perfectionner et se préparer à la carrière des armes. M. de Tracy y devint un gentilhomme accompli; il excella dans tout ce qu'on y apprenait. Personne ne maniait mieux un cheval, ne faisait plus habilement des armes, ne nageait plus intrépidement, ne tirait le fusil avec plus de justesse, ne lançait la paume avec plus de dextérité, ne dansait avec autant de grace. Le philosophe futur inventa même une contredanse qui porte encore son nom.

Après avoir achevé son éducation, M. de Tracy entra parmi les mousquetaires de la maison du roi. Il fut bientôt pourvu d'une compagnie dans le régiment Dauphin-cavalerie, et à l'âge de vingt-deux ans il devint colonel en second du régiment royal-cavalerie. Chaque année, il partageait son temps entre sa garnison, sa mère et ses grands parens, qui vivaient encore et habitaient le château de Paray-le-Frésil dans le Bourbonnais. Son grand-père avait servi dans les armées de Louis XIV; sa grand'mère, fille du marquis de Druy, tué à la bataille de la Marsaille, et petite-nièce du célèbre Arnaud, n'avait pas quitté pendant soixante ans cet antique manoir des Tracy où elle avait porté les pieuses images et se plaisait dans les austères souvenirs de Port-Royal. Les deux vieillards conservaient fidèlement les traditions du grand siècle dont ils avaient vu les dernières lueurs. Ils recevaient avec une tendre satisfaction les visites de leur petit-fils, qui, trouvant auprès d'eux des habitudes simples, des mœurs saines, des vertus fortes, ouvrait son ame aux plus salutaires influences. Il achevait là cette solide éducation morale commencée auprès de sa mère, se formait encore mieux à l'ancienne politesse, à une sévère honnêteté, et l'on ne saurait douter qu'il n'ait en partie puisé dans les exemples de sa famille cette rare vigueur de caractère et cette délicatesse de sentimens qui l'ont soutenu durant ses diverses épreuves et qui ont honoré sa longue vie.

Tandis que les souvenirs d'un passé prêt à disparaître concouraient au développement moral de M. de Tracy, son esprit avait pris

une autre direction. Il s'était passionné pour ces idées récentes et hardies qui avaient pénétré dans presque toutes les têtes, s'étaient introduites jusque dans l'église et s'étaient même assises sur les trônes. Le vieux Voltaire était alors reconnu dans toute l'Europe comme le pontife de la religion nouvelle. M. de Tracy était allé le voir à Ferney. Voltaire l'avait accueilli avec toutes les séductions de sa grace et de son esprit, et, posant la main sur le magnifique front de ce jeune homme, il sembla lui avoir donné la mission philosophique qu'il exerça plus tard.

Avant de se consacrer à la science des idées, M. de Tracy embrassa et servit la cause des réformes sociales. Devenu en 1776, à la mort de son grand-père, comte de Tracy en Nivernais, seigneur de Paray-le-Frésil en Bourbonnais, et possesseur d'une fortune considérable, il se maria peu de temps après avec Mlle de Durfort-Civrac, proche parente du duc de Penthièvre, qui donna à M. de Tracy le commandement du régiment de son nom. Il avait trente-cinq ans lorsque la révolution éclata. Attaché aux intérêts de sa province, dévoué aux grands principes politiques qui animaient alors toute la France, il prit une part active aux opérations des états particuliers du Bourbonnais, en novembre 1788, et fut nommé le 24 janvier 1789, par la noblesse de cette province, l'un de ses trois députés aux états-généraux. Lié par son mandat, qui lui en faisait une obligation impérieuse, M. de Tracy ne put se rendre dans la salle des communes que le 28 juin avec la majorité de la noblesse. Mais, dès qu'il lui fut permis de suivre librement ses convictions, il alla siéger dans l'assemblée constituante, du même côté que le duc de La Rochefoucauld auquel il portait une affection respectueuse, que le général Lafayette, son ami pendant cinquante ans, que tant d'hommes généreux en un mot qui préféraient la nation à leur caste et la cause des idées à celle de leurs intérêts. Modeste, mais résolu, M. de Tracy s'associa sans bruit et avec persévérance à toutes les mesures prises par cette admirable assemblée, qui, obéissant à l'impulsion de ses belles croyances, opéra dans la société civile le plus vaste et le plus heureux changement sorti jusqu'alors des délibérations humaines. Ces temps d'enthousiasme et de désintéressement ont eu de tristes retours, car tout ce qui est excessif, même dans le bien, s'expie. Ainsi le veulent les lois éternelles qui ont assigné au monde moral un développement régulier et lent. Mais si la passion du bien public a ses expiations dans les écarts de l'enthousiasme et les abus de grandeur, elle est bien préférable à cette idolâtrie des intérêts qui

trouve les siennes dans l'affaiblissement des ames et l'affaissement des états.

Il fallut bientôt défendre la révolution après l'avoir accomplie. L'Europe s'apprêtait à la combattre. Elle espérait triompher sans peine des idées par les armes et mettre promptement à la raison ces bourgeois indociles qui voulaient être libres, et qu'elle ne supposait pas devoir être braves. L'armée de l'ancienne monarchie était désorganisée. Image fidèle de la société civile, après avoir été longtemps livrée au privilége, elle était alors en proie à l'anarchie. L'esprit de la révolution et la loi de l'égalité, s'y étant introduites, y avaient porté l'animosité et la confusion, en attendant de la soumettre à cette unité puissante et d'y développer cette émulation féconde qui devaient rendre irrésistible le choc de ses masses et faire bientôt de tant d'obscurs soldats de si glorieux capitaines.

La plupart des officiers avaient quitté l'armée pour émigrer. Ceux qui n'avaient point abandonné leur patrie et qui se proposaient de défendre la révolution avec un dévouement sincère, restaient suspects. M. de Tracy avait eu le bonheur et l'habileté d'inspirer une confiance affectueuse au régiment de Penthièvre, qu'il commandait depuis plus de dix ans, et qui, témoin de son constant esprit de justice envers les sous-officiers et certain de son loyal attachement à la cause populaire, lui demeurait inébranlablement fidèle. Dans ce temps de péril et de suspicion, M. de Tracy aurait voulu combattre à sa tête; mais il ne le put pas. M. de Narbonne, alors ministre de la guerre et avec lequel il s'était lié d'une étroite amitié à l'université de Strasbourg, le nomma malgré lui maréchal-de-camp, et mit sous ses ordres toute la cavalerie de l'armée du nord, que commandait le général Lafayette.

Avant d'aller occuper son poste, au printemps de 1792, M. de Tracy se présenta aux Tuileries pour prendre congé du roi. Le même jour, à la même heure, s'y présentait aussi un homme de grande naissance prêt à partir pour l'émigration. Entre ces deux serviteurs de la vieille et de la nouvelle monarchie, les préférences ne furent pas douteuses. Celui qui se rendait à Coblentz, avec l'intention non déguisée de rentrer bientôt en France les armes à la main, fut comblé d'attentions; celui qui se rendait à la frontière, pour y défendre son pays contre l'Europe, n'obtint ni une parole ni un regard. M. de Tracy se retira, l'ame remplie des plus tristes pressentimens, et il vit, dans un avenir prochain, ou la France livrée à l'invasion

étrangère, ou le roi succombant, par l'imprudence de l'émigration, sous la défiance et sous les emportemens populaires.

Il ne se trompait point, et pendant qu'il allait combattre la coalition européenne, le trône s'écroulait au 10 août. Le général Lafayette, qui venait d'essayer, par un dernier mais inutile effort, d'affermir la constitution ébranlée, demeurant fidèle à ses opinions et à ses sermens, se déclara contre la victoire républicaine. Décrété d'accusation par le parti triomphant, il se vit réduit à quitter la France pour que la révolution ne fût pas compromise par sa résistance ou souillée par sa mort. La veille de son départ, il prévint M. de Tracy de sa résolution. Elle était trop inévitable et trop légitime pour que M. de Tracy la désapprouvât, mais il ne crut pas devoir s'y associer. Ses périls étant moins certains, il se considéra comme soumis à d'autres obligations, et il pensa que, s'il n'avait pas le pouvoir de servir sa cause, il n'avait pas le droit de quitter son pays. Il ne se démit pas même de son grade de maréchal-de-camp, et il se fit accorder un congé sans terme par le général qui, le lendemain, devait être un proscrit. Alors ces nobles amis se séparèrent. L'un franchit la frontière et n'échappa aux violences populaires que pour être jeté dans les cachots d'Olmütz; l'autre se dirigea vers Paris, l'ame attristée, mais ferme, résolu de traverser sans imprudence comme sans crainte les jours obscurs qui se levaient sur l'horizon orageux de la France.

La famille de M. de Tracy était dans ce moment dispersée. Sa mère, sa femme, ses trois enfans, se rendirent à Auteuil, où il vint s'établir avec eux et où il trouva Condorcet, Cabanis, Mme Helvétius et d'autres amis non moins chers à son cœur. C'est là qu'au milieu des champs, dans une retraite studieuse, mais trop rapprochée du foyer ardent des révolutions, M. de Tracy, occupé de l'éducation de ses enfans et de la culture de son esprit, détourna la vue du lugubre théâtre des événemens pour la porter dans la région sereine des idées, et donna dès-lors à sa vie un cours tout nouveau.

Si, dans l'histoire de la pensée humaine, il est toujours curieux d'assister au développement d'une forte intelligence, c'est un spectacle qu'il nous est permis de contempler en suivant M. de Tracy dans la formation de la sienne ainsi que dans ses découvertes. Grace à l'obligeante communication de tous ses manuscrits, que je dois au digne héritier de ses nobles sentimens comme de son nom, je peux indiquer les directions diverses qu'il a prises, les maîtres successifs dont il a subi l'influence, l'origine certaine de ses systèmes, et en

quelque sorte le moment précis où il les a conçus. « Livré par les « circonstances, écrivit-il à cette époque même, à mon penchant « pour la vie solitaire et contemplative... je me mis à étudier, moins « pour accroître mes connaissances que pour en reconnaître les « sources et les bases. Cela avait été l'objet de la curiosité de toute « ma vie. Il m'avait toujours semblé que je vivais dans un brouillard « qui m'importunait, et la plus extrême dissipation n'avait jamais pu « me distraire complètement du désir de savoir ce que c'est que tout « ce qui nous entoure, comment nous le connaissons et de quoi nous « sommes sûrs. »

Se laissant entraîner au penchant du siècle, dont les derniers et puissans efforts se portaient vers les sciences, M. de Tracy chercha d'abord à se rendre compte des phénomènes et des lois du monde physique. « L'étude de la nature, dit-il, attire tous mes regards, et « elle a pour moi le mérite éminent d'apprendre à oublier l'histoire « des hommes. » Buffon l'ayant embrassée dans toutes ses époques et dans toutes ses œuvres, M. de Tracy le prit pour guide. Il l'étudia sérieusement et profondément; il admira ses magnifiques hypothèses, sa vaste imagination, la grandeur de sa pensée, l'art de ses compositions, la beauté de son langage; mais il ne trouva point en lui un maître assez austère, et il passa de l'étude de l'histoire naturelle à celle de la chimie.

C'était le moment où le génie analytique du siècle triomphait avec éclat dans la création en quelque sorte subite de cette science. Un petit nombre d'années avait suffi pour renverser la vieille chimie conjecturale, pour placer au rang des chimères le *phlogistique*, ou principe inflammable, que Stahl, voulant expliquer le phénomène de la combustion, avait introduit dans les corps; pour fonder, en un mot, la chimie positive sur les belles découvertes de Bergmann, de Scheele, de Priestley, de Cavendish, de Berthollet, et principalement de Lavoisier, qui lui avait donné ses méthodes et sa langue. M. de Tracy étudia avec ardeur et apprit avec admiration cette chimie merveilleuse qui pénétrait dans la secrète composition des corps, dissolvait les anciens élémens pour faire jaillir de leur sein des élémens nouveaux, saisissait les matériaux invisibles de l'air auxquels elle assignait leurs propriétés, leur proportion, leur pesanteur, découvrait les parties constitutives de l'eau, séparait entre elles les substances simples de la terre, expliquait pour la première fois les phénomènes jusqu'alors incompréhensibles de la respiration des êtres et de la combustion des corps, suivait, dans leur union quelquefois si compliquée et dans

leur action réciproque, ces principes divers dont les affinités et les répulsions concouraient à l'organisation savante et aux harmonies animées de notre univers, ne décomposait pas seulement, mais créait en refaisant, à l'aide de la science, ce qui n'avait été produit encore que par les forces cachées de la nature, et semblait donner la souveraine disposition de la matière à l'homme prêt à lever enfin le voile qui couvrait les procédés de la création et lui dérobait les ressorts mystérieux de la vie.

Sans croire à toutes les promesses d'une science que ses heureuses tentatives rendaient très hardie dans ses espérances, M. de Tracy devint un de ses fervens adeptes. Lavoisier et Fourcroy furent ses seconds maîtres. Ils lui inspirèrent de l'enthousiasme pour la méthode analytique qui conduisait à des résultats si imprévus et si certains, et ils lui firent admirer alors, pour l'imiter plus tard, la langue habilement combinée qui plaçait dans l'arrangement même des mots la connaissance exacte des choses. Leur influence sur lui fut profonde, et plus tard le philosophe n'oublia peut-être pas assez le chimiste.

L'esprit de M. de Tracy, qui avait été trop exigeant pour rester dans l'école de Buffon, était trop élevé pour s'arrêter dans celle de Lavoisier. Aussi, après avoir étudié les phénomènes de la matière, il rechercha les lois de l'intelligence, et il prit pour ses derniers maîtres Locke et Condillac. Mais ce ne fut pas dans sa tranquille retraite, au sein de sa famille, au milieu de ses amis, qu'il aborda les grands problèmes du monde moral. Il y avait un peu plus d'un an qu'il s'était retiré à Auteuil, lorsqu'il fut arraché violemment à ses travaux. Au moment où la plus sombre terreur se répandait sur la France, où tout ce qui avait distingué autrefois rendait suspect, où tout homme suspect devenait captif, et où tout captif semblait marqué d'avance du sceau de la mort, M. de Tracy fut enveloppé dans la proscription commune. Le 2 novembre 1793, au matin, un détachement de l'armée révolutionnaire commandé par le fameux général Ronsin entoura sa maison d'Auteuil, et, après une visite domiciliaire qui ne laissa découvrir que ses très innocens travaux, il fut conduit à Paris et enfermé à l'Abbaye. Il resta déposé pendant six longues semaines au réfectoire de cette prison avec trois cents compagnons de captivité, qui y étaient entassés dans un espace si étroit et au milieu d'un air si infect, qu'ils pouvaient à peine s'y mouvoir et y respirer. Il reçut toutefois, dans ce triste séjour, une consolation inattendue. Il y était depuis peu, lorsqu'il vit introduire un prison-

nier d'un extérieur grave qui, à peine entré, tira d'un portefeuille une écritoire, une plume, de volumineux papiers, se plaça devant une mauvaise table, et se mit à travailler avec autant d'attention et de calme qu'il aurait pu en montrer s'il avait été, dans son cabinet, libre et seul. Ce prisonnier était M. Jollivet, qui fut depuis conseiller d'état sous l'empire, et le travail dont il s'occupait avec un si complet oubli de sa position était le fameux système hypothécaire, qu'il fonda plus tard et qu'il calculait alors sur le cadastre de la France. M. de Tracy fut attiré vers lui par la conformité des habitudes studieuses, et, dès ce moment, un attachement solide l'unit à M. Jollivet. Les deux nouveaux amis, transférés ensemble à la prison des Carmes, eurent le bonheur d'y être enfermés dans la même cellule. Le travail les aida à supporter les ennuis et à oublier les périls de leur captivité.

C'est en effet là que M. de Tracy, reprenant ses études interrompues, poursuivit les recherches qui devaient illustrer son nom, et passa de l'étude de la nature à l'étude de l'homme. C'est dans les murs de sa prison qu'il remonta jusqu'à cette libre pensée humaine, rayon descendu du foyer divin pour éclairer à la fois et pour réfléchir l'univers; cette pensée qui, sans étendue, se joue à travers l'espace, sans forme perçoit les objets et les atteint jusque dans l'immensité où ils sont répandus, qui, spirituelle et indivisible, pénètre la matière et la décompose, qui, ne pouvant être ni aperçue ni saisie, voit, sent, se souvient, juge, classe, et se trouve dans une si harmonieuse correspondance avec le monde extérieur, qu'elle a des images pour ses objets, des lois pour ses faits, des causes pour ses accidens, et de sublimes conjectures pour ses conséquences finales; cette pensée qui seule a reçu la confidence de la création et le soin de la développer dans ses plans secondaires; cette pensée en un mot qui paraît avoir été introduite dans l'univers pour que toutes ses merveilles pussent être comprises, pour que Dieu fût admiré dans son œuvre et continué dans ses desseins.

Au moment où M. de Tracy aborda ce grand sujet, l'esprit philosophique avait changé de caractère et de direction. Il ne portait plus ses hardies recherches et sa vaste curiosité sur les anciens objets de son examen. Le mouvement philosophique qui remontait à l'auteur des *Méditations*, au rénovateur de la pensée humaine, était depuis long-temps parvenu à son terme. Après avoir fécondé le grand siècle; après avoir, par la vertu de sa méthode et par l'élan imprimé aux intelligences, provoqué les plus magnifiques découvertes dans

les sciences et inspiré les théories les plus puissantes en philosophie; après avoir donné au monde Descartes, qui avait tout détruit pour tout refaire, en arrivant de la conscience de sa pensée à la certitude de Dieu, et de ces deux fermes notions à la réalité même de l'univers, fondée sur la véracité de son créateur; Malebranche, qui, entraîné par une imagination à la fois géométrique et céleste, avait absorbé l'univers dans l'intelligence de l'homme et l'intelligence de l'homme dans l'idéalité divine; Spinosa, qui, poussé pour ainsi dire par les vieux et secrets instincts de sa race, avait, avec une profondeur incroyable, confondu l'homme et l'univers dans l'unité métaphysique de la substance; enfin Leibnitz, qui, ne voulant ni détruire l'esprit par la matière, ni la matière par l'esprit, essaya de les unir à l'aide d'une sublime conciliation, et de résoudre, par l'harmonie éternelle de leur coexistence, l'inaccessible problème de leur rapport : après avoir tenté ces grands efforts, produit ces beaux génies, enfanté ces vastes systèmes, la philosophie de Descartes s'était épuisée.

Il s'en était formé une autre dont le point de départ, toujours pris dans l'homme, n'étant pas la pensée, mais les sens, devait avoir un autre cours, d'autres suites, et conduire à des conceptions plus extérieures. Cette philosophie, qui est un des grands côtés de la pensée humaine, s'était particulièrement développée chez une nation douée d'un esprit plus fort que fécond, chez une nation moins philosophique encore qu'expérimentale, adonnée surtout à l'observation, où elle porte une sagacité opiniâtre, engagée dans les voies de la pratique, où elle marche avec une puissance incomparable, demandant aux théories générales des instrumens d'application, s'intéressant aux idées en raison de ce qu'elles peuvent pour les intérêts, observant avec patience, concluant avec mesure, agissant sans enthousiasme, mais avec constance, se réglant sur l'expérience pour atteindre en toutes choses son but principal, qui est l'utilité. Cette nation, qui avait eu dans Bacon un précepteur circonspect de l'esprit moderne, auquel il avait recommandé de s'avancer dans les routes de la pensée pas à pas, et, selon son expression, *avec des semelles de plomb*, et dans Newton le géomètre profond qui avait découvert le principe unique des mouvemens célestes; cette nation, après avoir produit le sage conseiller de l'expérience et le législateur du mécanisme des mondes, devait s'appliquer à l'étude extérieure de la pensée et donner le théoricien des sens. C'est ce qu'elle fit en produisant Locke.

Tandis que l'école de Descartes examinant la pensée en elle-même, dans sa nature spirituelle, dans ses facultés intrinsèques, avait trop négligé les relations de ces facultés mêmes et avec les sens et avec le monde extérieur, l'école nouvelle devait suivre une direction contraire. Partant des sens et voyant naître réellement de leur action un très grand nombre d'idées qui composent l'intelligence, elle devait être entraînée à confondre l'intelligence tout entière avec la sensibilité, à déclarer qu'il n'y avait rien dans l'homme que la sensation, et que l'ame c'était le corps. C'est ce qui fut fait successivement par Locke et ses disciples.

Locke se borna d'abord à réhabiliter, dans son *Essai sur l'entendement humain*, qui devint l'objet limité de la philosophie, la vieille maxime d'Aristote, qu'il n'y avait rien dans l'intelligence qui n'y vînt par les sens. Il composa toutefois l'entendement humain des sens et de la réflexion, qui concouraient également à la formation des idées. Il ne mutilait pas l'homme spirituel, mais son principe avait des conséquences qui devaient être tirées, et elles le furent d'une manière complète, avec l'inexorable logique de la pensée française.

Condillac, en effet, voyant que toutes les opérations de l'intelligence s'accomplissaient à la suite des impressions produites sur les sens, considéra ces opérations comme une dépendance des sensations elles-mêmes. La sensation devint dès-lors la source unique de toutes les fonctions de l'entendement, le principe de toutes les facultés, qui ne furent que des sensations transformées. Il laissa bien entrevoir l'ame au-delà de toutes ces facultés en quelque sorte passives, et au-dessus de ces opérations pour ainsi dire mécaniques; mais il la rendit inutile en la maintenant inactive. Elle n'était ni le siége des facultés ni la cause de leurs actes. Condillac avait supprimé la réflexion active de Locke, M. de Tracy supprima l'ame oisive de Condillac. Comment M. de Tracy, qui fut le dernier et le puissant organisateur de ce système, parvint-il à lui donner cette régularité logique et ce vaste ensemble qui le rendent si original? Écoutons-le lui-même :

« Lavoisier, dit-il, me mena à Condillac.... Je n'avais jamais vu de « lui que son *Essai sur l'Origine des Connaissances humaines*.... et « je l'avais quitté sans savoir si j'en devais être content ou mécon- « tent... Je lus, dans la prison des Carmes, tous ses ouvrages, qui « me firent remonter à celui de Locke. Leur ensemble m'ouvrit les « yeux, leur rapprochement me montra en quoi consiste ce que je « cherchais. Je vis clairement que c'était la science de la pensée. Le

« *Traité des Systèmes* surtout fut pour moi un coup de lumière, et, « ne trouvant celui *des Sensations* ni complet, ni exempt d'erreurs, « je fis dès-lors pour moi un exposé succinct des vérités principales « qui résultent de l'analyse de la pensée. »

Savez-vous dans quel moment M. de Tracy devint ainsi un penseur original et cessa d'être disciple pour monter au rang des maîtres? Ce fut le jour lugubre du 5 thermidor, où le couteau sanglant qui abattait tant de têtes innocentes menaçait de si près la sienne. Ce jour-là, M. de Tracy ayant résolu les problèmes d'analyse intellectuelle qui, échappés à Locke et à Condillac, le tourmentaient depuis quelque temps, s'était mis en possession de son propre système, et l'écrivait après l'avoir conçu, lorsque se fit entendre dans les longs corridors des Carmes le sinistre appel des quarante-cinq prisonniers qui devaient être traduits devant le tribunal révolutionnaire pour être envoyés le lendemain à la mort. L'appel dura plusieurs heures; le nom de M. de Tracy pouvait suivre chaque nom prononcé, sa cellule s'ouvrir pour se fermer à jamais derrière lui, et il ne s'interrompit pas un seul instant. Son esprit, aussi ferme que son ame, déduisit sans trouble et exposa sans lacune la longue et forte série de ses pensées. La théorie qu'il composa durant ces heures funèbres servit plus tard de base à tous ses ouvrages, qui n'en furent que le développement. « A l'avenir, écrivit-il, je partirai toujours de ce point, « si le ciel me réserve encore quelque temps à vivre et à étudier. » Le temps qu'il devait consacrer à la science et par suite à sa gloire lui fut accordé. Son tour d'être jugé et de mourir était fixé au 11 thermidor, lorsque, le 9, ceux qui avaient tant proscrit furent proscrits et expièrent de leur sang tout le sang qu'ils avaient versé. L'espérance rentra dans les prisons, dont les portes ne s'ouvrirent cependant pour M. de Tracy que plusieurs mois après. Ce fut en octobre 1794 seulement qu'il put revoir sa chère retraite d'Auteuil, et qu'il y acheva, dans la liberté des champs et les douceurs de l'amitié, le système ébauché dans la cellule des Carmes.

Quel était ce système? Comme celui de Condillac, il prenait la sensation non-seulement pour l'élément primitif de l'intelligence, mais encore pour son élément unique. Toutes les facultés, ainsi que toutes les opérations de l'entendement humain, se réduisaient à sentir. Elles étaient au nombre de quatre fondamentales : la perception, la mémoire, le jugement, la volonté, qui n'étaient autre chose que sentir des objets, sentir des souvenirs, sentir des rapports, sentir des désirs.

Les trois premières de ces opérations formaient pour l'homme les moyens de connaître; la dernière lui donnait le moyen d'agir. Toutes les quatre étaient également dues à l'intervention des sens. Comment? Le voici : les objets extérieurs produisaient une impression sur les nerfs, et les nerfs, par un mouvement qui leur était propre, transmettaient cette impression au cerveau. Le cerveau doué d'une force particulière, que M. de Tracy ne définissait pas, recevait cette impression qui y devenait une sensation, si l'objet était présent; un souvenir, si l'objet était absent; un rapport, s'il y avait plusieurs objets lui portant à la fois l'image de leurs ressemblances ou de leurs différences; un raisonnement, s'il y avait plusieurs rapports; qui, enfin, si elle suscitait des désirs dans le cerveau, provoquait, de sa part, un autre mouvement nerveux s'exerçant du dedans au dehors pour les satisfaire et produisait *l'action* comme l'autre produisait la *connaissance*. Ainsi savoir et vouloir étaient les résultats de deux opérations organiques toutes deux forcées, et dont l'une dépendait de l'autre.

Telle était l'idéologie de M. de Tracy qui servait de fondement à sa morale. En effet, de la quatrième des facultés de l'entendement ou de la volonté et des désirs qui en sollicitaient l'exercice, naissaient pour l'homme les droits et les devoirs qui dirigeaient et réglaient sa conduite. Ses droits avaient pour origine les besoins bien compris de sa nature, et ses devoirs trouvaient la leur dans les moyens judicieusement employés qui lui avaient été donnés pour satisfaire ces besoins. Dans ce système de morale, la liberté n'était pour l'homme que le pouvoir de réaliser ses désirs, la vertu que la sagesse de les mesurer à ses moyens, et le bonheur résultait de l'usage de sa liberté réglé par les discernemens de sa vertu.

Cette morale, comme toutes les autres, avait besoin d'une sanction. Quelle était celle qui lui était donnée par M. de Tracy? Laissons-le parler lui-même : « Tout devoir, dit-il, suppose une peine « qu'entraîne son infraction, une loi qui prononce cette peine, un « tribunal qui applique cette loi. La punition de mal employer ses « moyens est de leur voir produire des effets moins favorables à sa « satisfaction ou même de leur en voir produire qui soient tout-à-« fait destructifs. Les lois qui prononcent cette peine, ce sont celles « de l'organisation de l'être voulant et agissant, ce sont les condi-« tions de son existence. Le tribunal qui applique ces lois, c'est celui « de la nécessité elle-même contre lequel il ne peut se pourvoir. » M. de Tracy arrivait, comme conséquences suprêmes des lois qui ré-

gissent l'univers et l'humanité, à la modération des penchans individuels, mais par le raisonnement; à la justice, mais par les conventions sociales; à l'amour des hommes les uns pour les autres, mais par l'intelligence.

M. de Tracy avait procédé avec l'analyse des chimistes et les formules rigoureuses des mathématiciens. Aussi, après avoir poursuivi la sensation dans toutes ses conséquences et dans toutes ses transformations, il avait renfermé sa théorie entière dans une série d'équations algébriques (1). Cette théorie ingénieuse et puissante laissait-elle subsister dans l'homme un principe actif, pour réfléchir la sensation, pour produire le jugement, pour enfanter la volonté, pour pratiquer la vertu, pour aimer ses semblables? M. de Tracy restait à cet égard dans le doute. Ne pouvant pas démontrer géométriquement l'existence de ce principe actif, il l'ignorait avec résignation. Mais son système faisait de la pensée et de la volonté le résultat de l'organisation seule. En se félicitant d'avoir fait *de l'idéologie une partie de la zoologie*, pour emprunter ses expressions mêmes, et *de l'intelligence une dépendance de la physique humaine*, n'exposait-il pas l'homme forcé dans ses actes par ses désirs, dans ses désirs par ses sensations, à n'être que servitude comme il n'était que matière! La substance spirituelle avait disparu en lui, emportant avec elle l'active intelligence et la libre volonté.

N'était-il pas à craindre dès-lors qu'en plaçant le devoir sur la base fragile de l'utilité, en lui donnant l'appui si incertain de la raison et l'assistance si imparfaite de la loi pénale, on ne lui accordât pas l'énergie suffisante pour contenir l'intérêt et vaincre la passion? N'était-il pas présumable qu'en laissant dans le doute l'existence d'une cause suprême gouvernant le monde et d'un principe spirituel différent du corps, on ne détruisît les forces morales de l'homme

(1) Voici la série de ces équations auxquelles était arrivé M. de Tracy, et qu'il a écrites le 5 thermidor même :

« Le produit de la faculté de penser ou percevoir, = connaissance, = vérité.

« Dans un deuxième ouvrage auquel je travaille, je fais voir qu'on doit ajouter « à cette équation ces trois autres membres : = vertu, = bonheur, = sentiment « d'aimer; et dans un troisième je prouverai qu'on doit ajouter ceux-ci : = liberté, « = égalité, = philantropie.

« C'est faute d'une analyse assez exacte qu'on n'est pas encore parvenu à trouver « les déductions ou propositions moyennes propres à rendre palpable l'identité de « ces idées. J'espère prouver par le fait, ce que Locke et Condillac ont fait voir par « le raisonnement, que la morale et la politique sont susceptibles de démonstra- « tion. »

privé de son guide supérieur et de ses immortelles espérances? N'était-il pas à croire que la vie resterait livrée à l'interprétation de l'égoïsme et à son empire? Ils ne pensaient pas et surtout ils n'agissaient pas ainsi, je me hâte de le dire, ces hommes admirables au premier rang desquels se trouvait M. de Tracy, ces hommes qu'animaient les plus généreux sentimens, qui croyaient à la raison comme on avait cru en Dieu, avec une ardeur vraiment religieuse; qui aimaient l'humanité, comme le christianisme prescrivait d'aimer le prochain, et qui, possédés de la foi philosophique, inspirés par la charité sociale, étaient prêts à faire les plus grands sacrifices à leurs idées et à se dévouer avec enthousiasme à leur patrie.

Arrivé de bonne heure à toutes les conséquences de sa doctrine, M. de Tracy ne les exposa que plus tard dans toute leur étendue. Il en fit alors confidence à Cabanis, et, grace à son amitié, il obtint l'honneur d'être associé, comme membre libre, à l'Institut national, lorsqu'un an environ après sa sortie de prison, la convention fonda ce grand corps. Il fut attaché à la section de l'*analyse des idées*, dans la classe des sciences morales et politiques, dont il avait désiré depuis long-temps la formation (1). Il justifia le choix de cette savante compagnie en lui offrant une suite de beaux mémoires sur l'analyse de l'entendement humain, qui reçut alors de lui le nom resté fameux d'*idéologie*, et sur le problème difficile de la certitude extérieure des corps. Ces mémoires, au nombre de sept, lus dans le sein de l'ancienne Académie, imprimés dans son recueil, eurent un prodigieux retentissement. Ce fut la seconde forme que M. de Tracy donna à ses pensées, écrites d'abord dans des lettres confidentielles restées entre les mains de sa famille, et qui devaient recevoir un peu plus tard, dans des traités spéciaux, le caractère définitif de la théorie.

Pendant que M. de Tracy exposait ses déductions idéologiques et parvenait à la démonstration des corps à l'aide du mouvement volontaire qui conduisait à reconnaître leur existence par leur opposition, Cabanis communiquait à l'Académie des sciences morales et politiques ses brillans travaux sur les *Rapports du physique et du moral*

(1) Il écrivait en juillet 1793 :

« Nous ne sommes que d'hier pour les sciences physiques. N'est-il pas honteux « qu'il n'y ait pas de classe pour les sciences morales et politiques? et n'est-il pas « affreux que nous soyons réduits en ce moment à souhaiter qu'on ne s'en occupe « pas, de peur qu'on détruise le tout au lieu de l'agrandir? » En effet, un mois après, l'Académie des Sciences elle-même fut supprimée.

de l'homme, et, expliquant l'intelligence par la physiologie, rendait la vie une simple conséquence de l'organisation, et fondait uniquement la théorie de la pensée sur le mécanisme nerveux du cerveau.

Au moment où M. de Tracy se livrait à ces paisibles études, il fut sur le point de rentrer dans la carrière des armes. L'expédition d'Égypte se préparait en secret, et le général Caffarelli Du-Falga, qui devait mourir glorieusement devant Saint-Jean-d'Acre, vint lui proposer, au nom du jeune vainqueur d'Italie, de l'accompagner avec son grade de maréchal-de-camp. Cette offre émut vivement M. de Tracy. Il demanda deux jours pour réfléchir avant de se décider. Ce furent deux jours de lutte. Son éducation ancienne et ses goûts nouveaux, les souvenirs de ses ancêtres et l'amour de ses idées, la gloire des champs de bataille et le service de l'esprit humain, se disputaient ses résolutions. A la fin, les travaux de la pensée l'emportèrent, et, non sans quelque regret, M. de Tracy prit le parti de rester philosophe.

Élu membre et secrétaire du comité de l'instruction publique, il concourut avec un zèle heureux à la réorganisation et à la conduite de l'enseignement national en France. Après le 18 brumaire, auquel ses amis de la société d'Auteuil, dont Sieyès était alors le chef, avaient si puissamment contribué, il fut nommé l'un des trente premiers sénateurs. L'accomplissement de ses devoirs politiques ne le détourna point de ses travaux intellectuels, et, en même temps qu'il soutenait avec fermeté ses opinions dans le sénat, il publiait, en 1801, le célèbre traité d'*Idéologie* qui contenait sa doctrine sur les caractères, le nombre, les opérations des facultés de l'entendement, la nature des idées, la puissance des habitudes, la valeur et l'action des signes.

Un an après, en 1802, il resserra les liens d'une ancienne amitié en mariant sa fille aînée au fils du général Lafayette. L'intimité des familles s'ajouta à la conformité des sentimens entre M. de Tracy et cet homme à la fois si spirituel et si héroïque, ce défenseur chevaleresque des nations, qui avait soutenu leurs droits dans un monde, les avait proclamés dans un autre, dont les fermes convictions avaient résisté aux menaces de l'anarchie, aux épreuves de la captivité, aux séductions même du génie et de la gloire, et que nous avons vu pendant plus d'un demi-siècle, la sérénité sur le front et l'amour de la liberté dans le cœur, traverser tant de révolutions sans changer, et toutes les fortunes sans fléchir.

Toujours établi dans le lieu charmant qu'il avait choisi pour sa

retraite depuis dix années, M. de Tracy était l'un des membres les plus assidus et les plus remarqués de cette société d'Auteuil, restée célèbre par une sorte d'opposition philosophique au maître tout-puissant de la France et par beaucoup d'esprit. L'indépendance intellectuelle de cette petite société inquiétait le législateur armé qui, ayant placé son épée et son génie entre les partis, prescrivant le silence à leurs opinions pour l'imposer à leurs haines, contentant leurs intérêts pour donner le change à leurs idées, les détachant de leurs droits pour les arracher à leurs rêves, ne voulait pas même, en accomplissant sa grande tâche, rencontrer la contradiction de l'esprit humain, et après avoir dédaigneusement appelé les derniers opposans *des idéologues*, supprima, en 1803, la classe des sciences morales et politiques dont ils faisaient presque tous partie. La société d'Auteuil n'en subsista pas moins et continua de penser librement. Jusqu'à la mort de Mme Helvétius, en 1800, elle s'était réunie chez cette femme excellente et gracieuse, l'amie de Turgot, de Condillac, de Francklin, de Condorcet, de Malesherbes, la mère adoptive de Cabanis, qui, selon l'heureuse expression de M. de Tracy, « avait compté les évènemens de sa vie par les mouvemens de son cœur. » C'est dans cette société où Sieyès paraissait quelquefois et où se rencontraient habituellement Cabanis, Volney, Garat, Chénier, Ginguené, Daunou, M. de Tracy, que se conservèrent avec fidélité les maximes généreuses du XVIIIe siècle, les grandes traditions de 1789, et qu'en cultivant la philosophie et les lettres, on s'entretenait des anciennes espérances, des idées plus durables que les partis, et l'on comptait sur la liberté qui renaîtrait un jour.

Rayé de l'Institut, mais membre inamovible du sénat, M. de Tracy poursuivit le cours de ses travaux et ne cessa point de voter selon ses pensées. Appliquant alors sa doctrine à l'expression des idées et à leur déduction, il publia sa *Grammaire générale* et sa *Logique*, véritables chefs-d'œuvre dans lesquels il montra la théorie philosophique du langage et développa les règles du raisonnement avec une rare finesse d'observation et une extrême profondeur d'analyse. Il n'excella pas moins dans son *Traité de la volonté*, qui fut en même temps un beau traité d'économie politique, dans lequel, successeur de Smith, émule de son ami J.-B. Say, il appréciait avec une grande sagacité la valeur du travail, la théorie des monnaies, la nature et l'influence de l'impôt, et il exposait toute la science de la richesse sous une forme saisissante, dans l'enchaînement rigoureux de ses vérités fondamentales. Ces livres, où perce toute la pénétration d'es-

prit d'un observateur, se déploie toute la puissance de déduction d'un logicien, se révèle tout le talent d'un écrivain qui sait exposer les principes les plus abstraits et les plus arides avec une éminente clarté et une élégance exquise, ces livres, publiés coup sur coup, étendirent la réputation déjà si grande de M. de Tracy.

Il fit en 1806 un dernier ouvrage qui contenait sa politique, et qui alors ne pouvait pas voir le jour. Cet ouvrage était un commentaire du grand livre que son auteur, dans un élan de légitime orgueil, appela une création sans modèle, *prolem sine matre creatam*, et dont Voltaire, si disposé à flatter ses inférieurs et à ne pas rendre toujours justice à ses égaux, n'hésita point à dire que « le genre « humain ayant perdu ses titres, Montesquieu venait de les retrouver « et de les lui rendre. » Du siége d'un parlement, du sein d'une monarchie, du milieu d'un siècle voué à l'amour des théories et dès-lors à l'inimitié de l'histoire, s'était élevé un homme d'un esprit vaste et serein, d'un jugement ingénieux et profond, qui, portant son regard tranquille et pénétrant sur tous les siècles et sur tous les peuples, s'était fait en quelque sorte le contemporain de tous les âges, l'habitant de tous les climats, le citoyen de tous les pays, le sujet de tous les gouvernemens pour en être mieux le juge; un homme à qui, par un rare privilége, l'histoire avait tenu lieu de pratique, et le génie d'expérience. C'est ainsi que, parcourant les diverses institutions sociales, saisissant le principe de leur vie, donnant la raison de leur forme, suivant la marche de leur développement, signalant la cause de leur décadence, surprenant le germe de leur mort, Montesquieu avait montré que, dans ces grands êtres appelés *états*, une organisation harmonieuse provient de leur nature même pour les aider à répondre à leur destination; que tout se tient en eux, et la volonté qui les dirige et l'action qui les développe, et l'éducation qui les continue et les vertus qui les élèvent, et les vices qui les tuent, et, sur la solide base de l'expérience universelle, il avait fondé le monument impérissable de *l'Esprit des Lois*.

Tout en exposant les diverses législations humaines, il avait donné cours à ses préférences, et les droits des peuples avaient trouvé en lui un soutien imposant. Le système politique d'un pays voisin qui semblait réunir tous les élémens de la société et satisfaire à toutes ses conditions, où la perpétuité de l'ordre, la permanence des intérêts, le mouvement progressif des améliorations, étaient représentés par des pouvoirs obligés de s'entendre et conduits invinciblement à se concerter pour agir, où l'exécution des lois était sage-

ment séparée de la distribution de la justice, où l'état n'opprimait point l'individu pour se maintenir, où l'individu ne menaçait point l'état pour se développer, où, aucune force n'étant perdue et les fonctions essentielles étant distinctes, la nation était grande et le citoyen libre, — la monarchie représentative, en un mot, lui parut le terme admirable de l'association humaine et le chef-d'œuvre des gouvernemens.

En commentant *l'Esprit des Lois,* M. de Tracy prend son point de départ plutôt dans la raison pure que dans l'expérience pratique. Disciple de l'école qui n'admettait jamais qu'un principe générateur de toutes choses et qui croyait au droit absolu, il ne faut pas être surpris s'il s'est peu rencontré et rarement entendu avec Montesquieu, dont il relève du reste, d'une manière habile et sûre, les erreurs, car ce grand homme a trop expliqué pour ne s'être pas trompé souvent. Dans son commentaire, M. de Tracy, à côté d'une admiration respectueuse, se livre à toutes les hardiesses d'un esprit indépendant et ferme. Après avoir apprécié les vues de Montesquieu, en les contestant bien des fois, il expose son propre système. Pour lui, il n'y a que deux ordres de gouvernement : les gouvernemens généraux et les gouvernemens spéciaux. Les gouvernemens spéciaux se fondent sur des intérêts particuliers, et les gouvernemens généraux ont pour origine la volonté et, pour objet, l'intérêt de tous. L'homme étant un être sociable qui, dans son union avec ses semblables, ne perd rien en liberté et gagne beaucoup en puissance, la société humaine se développe sans cesse, aux yeux de M. de Tracy, selon les lois de la raison. Aussi est-ce conformément à cette pensée de progrès et à ce besoin de perfection que M. de Tracy donne à la fois une histoire et une théorie de la société. L'histoire, telle qu'il l'aperçoit, lui offre trois degrés de civilisation qui ont pour conséquences trois genres de gouvernemens. Au premier degré se trouvent la démocratie pure et le despotisme sans limites, gouvernemens de sauvages et de barbares, ébauches informes et peu durables d'un ordre social encore à son début, où l'ignorance est dans les esprits, où l'emploi de la force domine dans l'état, et où la justice n'est que la vengeance. Au second degré se placent l'aristocratie et la monarchie, qui admettent plus de lumières dans les particuliers, plus de modération dans les lois, moins de violence dans les peines. Enfin, au troisième degré arrive la représentation pure sous un ou plusieurs chefs, gouvernement parfait selon lui, né de la volonté générale et fondé sur elle, qui a pour principe la raison, pour moyen la liberté,

pour effet le bonheur, où les conducteurs de l'état sont les serviteurs des lois; les lois, les conséquences des besoins naturels, et les peines, de simples empêchemens du mal à venir.

C'est pour cette forme dernière des gouvernemens humains qu'il donne sa théorie, en essayant d'organiser le droit absolu de manière à éviter tout ce qui avait fait périr naguère tant de constitutions régulières en apparence, impraticables en réalité. Dans cette théorie, M. de Tracy sépare les divers pouvoirs, à la délégation desquels il appelle tous les citoyens à concourir par le choix des électeurs chargés de nommer les fonctionnaires. Il confie la puissance législative à une assemblée nombreuse de représentans qui se distribue en sections, se renouvelle par parties, et *veut* dans les limites de la constitution; il défère l'autorité exécutive à un collége de quelques hommes d'état qui ne l'exerce que temporairement et *agit* pour tous dans les limites de la loi. Au-dessus de ces deux corps chargés de vouloir et d'agir, il place un troisième corps chargé de conserver. Composé d'hommes mûris par l'âge et par l'expérience, ce corps a la mission permanente d'empêcher l'assemblée législative de violer la constitution par ses lois, et le collége exécutif, de violer la loi par ses actes. Vérificateurs des élections, juges des crimes d'état, arbitres suprêmes des fonctionnaires qu'ils surveillent et qu'ils destituent au besoin, ses membres sont confinés, tout le reste de leur vie, dans ces devoirs désintéressés, sans disposer d'aucune force, sans nourrir en eux aucune ambition.

Ce n'est pas tout. La constitution elle-même doit suivre la marche de la société et s'adapter à ses changemens, afin de rétablir, de loin en loin, l'harmonie interrompue entre la règle ancienne et les besoins nouveaux de l'état. Mais qui la modifiera? Ici M. de Tracy, qui a lié l'action publique à la loi et la loi à la constitution par son corps conservateur, lie aussi ingénieusement le passé à l'avenir par l'appel d'une convention dont l'unique objet est de réviser le pacte social lui-même et qui accomplit sa tâche extraordinaire, tandis qu'à côté d'elle, tous les autres pouvoirs subsistent, toutes les autres fonctions s'exercent, et que l'état vit selon l'ancienne loi fondamentale, en attendant de se régler selon la nouvelle. C'est ainsi que, par d'adroites combinaisons, M. de Tracy croyait pouvoir organiser la souveraineté nationale dans toute son étendue, sans arriver à la confusion; séparer complètement les pouvoirs, sans les mettre en lutte; fonder l'action publique, sans préparer de la part de ceux qui l'exerçaient d'ambitieux empiètemens; réviser la loi fondamentale, sans recourir à une révolution.

Ce livre, écrit avec une rare vigueur, une simplicité supérieure et dans lequel la nature et le mécanisme de l'impôt sont exposés surtout d'une manière parfaite, a des mérites de l'ordre le plus élevé. Seulement M. de Tracy y retrace la marche des sociétés politiques sans tenir assez compte des faits de l'histoire, et, dans les lois savamment calculées qu'il donne aux hommes, il oublie peut-être un peu trop leurs passions, leurs passions qui subjuguent si aisément leurs pensées et qui brisent les cadres dans lesquels on veut les renfermer, d'autant plus vite qu'on les y presse plus étroitement. Il rend l'humanité si raisonnable qu'elle n'aurait presque pas besoin d'être gouvernée, et il n'est pas téméraire de dire qu'il manque encore à la société construite par lui, avec un art si géométrique, d'avoir été réalisée pour paraître possible.

La destinée de cet ouvrage fut singulière. M. de Tracy chercha à ce trop libre enfant de son esprit, qui aurait fait une grande fortune en France s'il était venu quelques années plus tôt, une autre patrie. Il l'envoya au-delà des mers, dans ce pays de ses prédilections, dont la liberté politique était d'autant plus grande, que son isolement géographique était plus complet; pays gouverné dans ce moment par son respectable ami M. Jefferson. M. de Tracy confia cet exilé de l'Europe au président des États-Unis qui l'accueillit avec l'empressement de l'amitié et de l'admiration. Traduit en anglais par M. Jefferson lui-même, enseigné dans le collége de *Charles-et-Marie*, qu'il avait fondé, le *Commentaire de l'Esprit des lois* prospéra d'autant plus en Amérique, qu'il semblait être la critique de l'Europe, et que les citoyens de l'Union, ne connaissant pas son véritable auteur, croyaient opposer un Montesquieu du Nouveau-Monde au Montesquieu de l'ancien.

C'est là qu'en 1815 le vieux et aimable Dupont de Nemours, secrétaire du gouvernement provisoire en 1814, et qui s'était rendu aux États-Unis pendant les cent-jours, trouva le *Commentaire de l'Esprit des lois*, c'est de là qu'il le rapporta en France. A son retour, il alla voir M. de Tracy, lui annonça la découverte et lui recommanda la lecture de l'ouvrage qui l'avait émerveillé. M. de Tracy ne répondit pas à ce vif enthousiasme par sa curiosité, et il se contenta de dire à Dupont de Nemours que sa vue affaiblie ne lui laissait pas la possibilité de le lire lui-même, et que la difficulté de la prononciation anglaise ne lui permettait pas de se le faire lire par d'autres. Il croyait en être quitte; mais peu de temps après, Dupont de Nemours, dont l'admiration ne se calmait pas, lui confia que ce livre lui paraissait si

beau et lui semblait devoir être si utile, qu'il en avait commencé la traduction. M. de Tracy ne crut pas devoir garder plus long-temps son secret et souffrir qu'avec beaucoup de peine et d'inévitables infidélités, on rétablît dans leur langue originale des idées que neuf années auparavant il y avait mises lui-même. Il se leva, ouvrit un tiroir, y prit le manuscrit du *Commentaire*, le présenta à Dupont de Nemours, qui fut d'abord un peu surpris, rit ensuite beaucoup, et renonça, comme de raison, à sa traduction.

C'est alors que M. de Tracy se décida à publier cet ouvrage, qui avait été le dernier pour lui. Il n'avait pas achevé l'édifice intellectuel qu'il avait conçu sur le plus vaste plan, et qui devait embrasser à la fois l'humanité et la nature unies dans l'esprit de l'homme par la philosophie et par la science. Après en avoir jeté fortement les bases dans son *Idéologie*, dans sa *Grammaire générale*, dans sa *Logique*, dans son *Économie politique* et dans sa *Législation*, il avait le dessein de l'étendre aux sentimens par un traité de morale, aux propriétés des corps ou à la *physique*, à celles de l'étendue ou à la *géométrie*, à celles de la quantité ou au *calcul*. L'on ne peut douter que M. de Tracy, profondément versé dans ces dernières sciences qui exigent une analyse sûre, une méthode exacte, une exposition claire, n'eût composé sur chacune d'elles de vrais chefs-d'œuvre philosophiques.

Mais il fut tout à coup arrêté dans la vigueur de l'âge, dans la force de l'esprit, et ses desseins restèrent inachevés. Cette ame résolue et opiniâtre ne résista point à l'épreuve des afflictions. L'année 1808 fut fatale à M. de Tracy. Il perdit, à peu de distance l'un de l'autre, ses deux attachemens les plus vifs, les plus doux, les plus profonds. Il fut privé d'une amitié ancienne et chère, et une fin prématurée lui enleva Cabanis, auquel l'unissaient une forte tendresse, une estime sans bornes et de communes opinions. Par ces deux coups, la mort le frappa jusqu'au fond de l'ame. Depuis lors, ce philosophe en apparence si froid, ce stoïcien si impassible, ce fier adorateur de la raison, délaissa ses travaux, cessa de se complaire dans ses pensées, et, pendant près de trente années, renfermé dans sa douleur avec une constance silencieuse, il ne vécut plus que par ses souvenirs.

Cependant l'Académie française, dont Cabanis était membre depuis la suppression de la classe des sciences morales et politiques, voulut, par une attention délicate, que celui des deux amis qui survivait vînt succéder à l'autre et le louer au milieu d'elle. M. de Tracy n'en trouva la force que bien tard, et lorsqu'il prit enfin la

parole : « Ne soyez pas étonnés, dit-il, que l'expression de la douleur « vienne se mêler à celle de la reconnaissance. Le choix que vous « avez fait de moi pour remplacer M. Cabanis est une des circon- « stances les plus honorables de ma vie, c'est une des distinctions « les plus flatteuses qu'il me fût possible d'obtenir; mais je n'en ai « pas moins éprouvé un extrême malheur, puisque j'ai à pleurer la « perte de l'homme qui m'était le plus cher et dont je fus le plus « tendrement aimé. J'ai reçu une preuve inespérée de vos bontés et « de votre indulgence; mais elle est venue surprendre mon ame au « moment où elle était accablée de chagrins si cruels, qu'elle ne « pouvait s'ouvrir à aucune autre impression, et que même il m'a « été impossible jusqu'à présent d'apporter au milieu de vous le juste « tribut d'éloges que je devais à mon prédécesseur et à mon ami. »

A partir de cette époque jusqu'à la fin de ses jours, M. de Tracy se borna au strict accomplissement de ses devoirs. La chute de l'empereur lui parut le retour à la liberté, et, en votant sa déchéance en 1814, le sénateur crut revenir aux idées de l'ancien constituant. Nommé membre de la chambre des pairs, il s'éleva dans cette assemblée contre la fougueuse réaction de 1815, refusa de prendre part aux procès politiques, et repoussa toutes les lois contraires à l'esprit et aux établissemens de la révolution. Attentif aux progrès des sciences naturelles, il suivit leur marche avec plus d'intérêt que le mouvement de la philosophie, alors engagé dans d'autres voies que les siennes.

En effet, comme toutes choses, la doctrine qu'il avait embrassée et étendue avait eu son cours et semblait toucher à son terme. Offerte sans succès par Gassendi et par Hobbes au XVIIe siècle, qui avait besoin de croire; renouvelée en Angleterre par l'usage du XVIIIe siècle, qui avait besoin d'analyser; transportée sur le continent par Voltaire, propagateur zélé de la philosophie de Locke et de la physique de Newton; réduite en système par Condillac; rendue populaire, non sans exagération, par Helvétius; froidement exposée dans des catéchismes de morale par Saint-Lambert et par Volney; appuyée sur la physiologie par Cabanis; professée avec éclat et esprit par Garat et Laromiguière; complétée dans toutes ses parties et poussée à toutes ses conséquences, au moyen de théories rigoureuses et d'applications universelles, par M. de Tracy, cette doctrine, qui avait été la foi philosophique de tout un siècle, qui lui avait donné des idées étroites, mais énergiques, des sentimens raisonnés, mais généreux et hardis, qui lui avait fait entreprendre et exécuter

de si grandes choses, paraissait épuisée à son tour et ne pouvait plus contenter les besoins immortels ni arrêter la curiosité insatiable de l'esprit humain.

Aussi deux philosophes contemporains de M. de Tracy, par leurs recherches, avaient fondé, le premier, à Kœnigsberg, une grande école de métaphysique, le second, à Édimbourg, une école plus modeste. Kant, dont M. de Tracy avait entrepris la réfutation, Kant, à l'aide d'une analyse profonde, avait décrit et classé toutes les lois intérieures de la raison humaine, rétabli les principes fondamentaux de la morale, et, par là, redonné à l'être spirituel toute la dignité de son existence, toute l'indépendance de son action; Reid avait soumis à une observation patiente et fine les opérations de l'ame et les avait rattachées à des facultés actives aussi différentes des sensations que les formes de la raison dans Kant étaient distinctes des objets extérieurs qui recevaient d'elle leur caractère et leurs lois. En même temps que le spiritualisme triomphait en Europe et substituait la règle inflexible du devoir à la morale équivoque de l'utilité, la vieille doctrine reçue avait chancelé en France. Cabanis, l'un de ses plus fermes soutiens, l'avait en quelque sorte abandonnée avant de mourir, puisqu'au lieu de faire de la vie le résultat de l'organisation, et de la pensée une opération purement mécanique du cerveau, il avait donné à l'un et à l'autre l'ame pour principe et pour cause. Laromiguière l'avait modifiée, sous une forme à la fois brillante et ingénieuse; Maine de Biran, avec une profondeur et une originalité trop souvent voilées par les obscurités du langage. Un homme d'un grand esprit, M. Royer-Collard, l'avait attaquée avec toute la force de sa vive argumentation, et, sans fonder de système, avait préparé une révolution. Enfin cette révolution s'était accomplie lorsque, la paix rapprochant les systèmes philosophiques comme les nations, et l'histoire faisant pour les siècles ce que la paix faisait pour les peuples, les doctrines de tous les temps et de tous les pays avaient comparu devant l'esprit français. Alors un jeune philosophe, à la parole éloquente, à l'intelligence étendue, confrontant entre eux tous les systèmes successifs, n'en trouva aucun dépourvu de fondement ni exempt d'erreur. La vérité, objet éternel des recherches de tous les âges, lui parut éparse dans toutes les philosophies; il considéra comme devant être la plus complète et la plus exacte la doctrine qui, par un choix savant et sûr, se composerait des principes reconnus vrais dans toutes les autres, et il fonda l'*éclectisme* pour être en quelque sorte la charte de la philosophie et devenir le droit international de la pensée humaine.

M. de Tracy croyait trop à ses propres pensées pour être ébranlé par celles d'autrui, et la vérité lui semblait trop absolue pour la reconnaître dans cette vaste dispersion de ses parties, qui, aux yeux d'un logicien aussi rigoureux, empêchait sa démonstration en détruisant son unité. Aussi demeura-t-il attaché à ses théories avec une fermeté tranquille, car il supposait l'esprit humain livré à un égarement passager, et il comptait avec confiance sur ses retours. Rendu, en 1832, à l'Académie des sciences morales et politiques, qu'il avait autrefois illustrée, il ne parut qu'une seule fois à ses séances. En devenant vieux, il était tombé dans une grande tristesse. Au souvenir toujours douloureux de ses plus chères amitiés perdues, au chagrin philosophique de ses opinions délaissées, s'était jointe une désolante infirmité. Depuis plusieurs années, il n'y voyait presque plus, et sa seule distraction était de se faire lire et relire Voltaire. Ce premier précepteur de ses jeunes années le consolait, dans ses derniers jours, par son bon sens, le charmait par sa grace, le faisait sourire par son esprit; il le savait par cœur, et l'appelait le héros de la raison humaine. Peu à peu il déclina, sans que son jugement restât moins net et son ame moins ferme, et, visité par quelques amis qui pensaient comme lui, consulté par de jeunes savans dont il encourageait les travaux, entouré des soins et des tendres respects de ses enfans, il vit approcher sa fin avec un regard tranquille, et il s'éteignit doucement, le 9 mars 1836, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Avant de nous séparer de M. de Tracy, disons un dernier mot sur ses pensées, sur son caractère, sur sa vie. Philosophe éminent, analyste ingénieux, logicien puissant, écrivain pur et distingué, M. de Tracy s'est borné volontairement dans sa science. Les immortels problèmes, la nature et la fin des choses, le principe des êtres, la destination de l'homme, le but de la création, les lois cachées de l'univers, tout ce qui a exercé les plus grandes intelligences, tout ce qui a transporté l'esprit humain dans les régions les plus hautes de la pensée et l'a fait arriver jusqu'aux confins extrêmes qui séparent les desseins connus de Dieu, réalisés dans le monde, des vérités infinies dont il a laissé voir ici les mystères pour en donner plus tard les explications, n'ont point provoqué les recherches de M. de Tracy, attiré sa curiosité, tourmenté son ignorance. Il n'a désiré connaître que ce qu'il pouvait pleinement savoir, et, négligeant le reste sans toutefois le dédaigner, il a mieux aimé demeurer dans l'indifférence lorsqu'il était réduit aux hypothèses. Il

n'y a pas eu de milieu pour lui entre ignorer et démontrer. Doué d'un esprit fin et ferme, austère et gracieux, plein de force et d'ardeur, mais dépourvu d'imagination, il a montré, dans les matières difficiles qu'il a traitées, une clarté d'exposition, une élégante simplicité de langage, et je ne sais quoi d'exquis transporté des manières dans les idées, qui laisse toujours apercevoir l'ancien grand seigneur dans le sévère philosophe.

Les sentimens de M. de Tracy étaient droits et hauts comme son ame. Il cachait un cœur passionné sous des dehors calmes. Il y avait en lui un désir vrai du bien, un besoin d'être utile qui passait fort avant la satisfaction d'être applaudi, une modestie sincère qui ne laissait apercevoir aucun orgueil caché, et la plus grande envie de ne tromper ni soi ni autrui. Aussi était-il dépourvu d'exagération, excepté, si on peut dire ainsi, dans son horreur pour le mensonge, qui lui donnait un air outré vis-à-vis de beaucoup de gens. Son extrême politesse était mêlée à un certain désir de déplaire à ceux dont il faisait peu de cas. Autant il savait être aimable, autant il pouvait être sec. On l'a appelé *Tétu* de Tracy. Il disait que c'était un excellent nom. Il y avait chez M. de Tracy un contraste singulier de simplicité démocratique et de manières féodales. Ayant à la fois reçu l'éducation aristocratique de l'ancien monde et les principes libéraux du XVIIIe siècle, il était resté dans ses habitudes en arrière de ses idées.

M. de Tracy avait, dans sa jeunesse, un courage bouillant et téméraire qui était devenu plus froid dans un âge avancé, sans devenir bien circonspect. Atteint de la cataracte et après un an de complète cécité, il partit un matin de la rue d'Anjou-Saint-Honoré, sans prévenir personne, se rendit en fiacre à l'Arsenal, où demeurait le célèbre oculiste Wenzel, se fit opérer, mit un bandeau sur ses yeux, ses cristallins enlevés dans sa poche, et retourna aussi tranquillement chez lui que s'il venait d'une promenade ou d'une visite. Cette opération, suivie d'aussi peu de ménagement, ne lui avait pas entièrement rendu la vue, et tout le monde se souvient d'avoir rencontré un vieillard vêtu de noir, constamment en bas de soie, le visage surmonté d'un vaste abat-jour vert, une longue canne à la main, marchant toujours seul, avec plus de hardiesse et d'un pas plus ferme que ne devaient le permettre ses yeux presque éteints. C'était M. de Tracy qui, dans ce costume, et à l'âge de soixante-seize ans, s'engagea avec une curiosité patriotique et périlleuse au milieu des barricades de 1830.

M. de Tracy a eu beaucoup d'amis qu'il savait choisir et garder : il n'en a jamais perdu aucun que par la mort. Il se plaisait avec les jeunes gens, et ceux qui donnaient des espérances par leurs talens rencontraient le solide appui de ses conseils et de son attachement. Il pratiquait sa philosophie et très peu de choses lui suffisaient : un appartement presque nu, une frugalité constante dans ses repas, point de voiture, le même vêtement noir dans toutes les saisons, et, à côté de cette austère simplicité, le plus noble usage de la fortune. Il cherchait toutes les occasions d'aider les autres et couvrait toujours ses générosités des prétextes les plus délicats. Il demandait presque pardon à ceux qu'il obligeait, s'adressant à eux avec ce tour discret et ingénieux qui, dans les bonnes actions, est, en quelque sorte, la politesse de l'ame. Je pourrais en citer beaucoup de traits, je n'en rapporterai qu'un seul, d'après lequel on devinera le reste. En 1806, lorsque la guerre éclata entre la France et la Prusse, M. Bitaubé, membre de l'Académie française perdit une pension de deux mille écus qui lui était payée depuis les temps de Frédéric II. C'était toute son existence. M. de Tracy en fut informé, et se rendant auprès de lui : « Mon « cher confrère, lui dit-il, je sais que votre pension est dans ce mo- « ment suspendue. Obligez-moi de me prendre pour votre banquier « pendant tout le temps de la guerre. » Cette offre, faite avec cordialité, fut acceptée avec reconnaissance, et personne n'en aurait jamais rien su si M. Bitaubé n'en avait parlé lui-même.

M. de Tracy est du petit nombre de ces hommes rares qui ont donné le beau spectacle d'une parfaite harmonie entre l'intelligence et le caractère, entre la raison et la conduite. Il n'a pas agi autrement qu'il n'a pensé, et sa vie a été le pur reflet d'une longue idée. Pendant quatre-vingt-deux ans, il a eu le même amour pour la liberté, la même foi dans la vérité, et il a marché avec courage dans les voies droites où il était d'abord entré, sans autre ambition que celle de voir la raison triomphante et l'humanité heureuse. Ayant fait partie de cette généreuse noblesse qui avait coopéré à une révolution d'égalité; n'ayant pas voulu quitter le sol de la patrie dans les momens du plus extrême péril; sans crainte en prison, sans faiblesse au sénat; dans ses livres, inspiré par le désir d'être utile; au milieu de sa famille, affectueux; avec ses amis, dévoué; dans ses actions, irréprochable, M. de Tracy a été un grand philosophe, un excellent citoyen et un homme de bien.

MIGNET.

QUESTION

ANGLO-CHINOISE.

LETTRES DE CHINE.[1]

N° III.

L'expédition anglaise, composée de trois vaisseaux de 74 canons, de deux frégates de 44, douze corvettes ou bricks et quatre bateaux à vapeur armés, arriva, comme je vous l'ai dit dans ma seconde lettre, à la fin de juin et au commencement de juillet 1840; elle était accompagnée de dix-huit transports ayant à bord trois régimens de troupes européennes, un régiment de volontaires cipayes, formé à Calcutta, et un détachement de sapeurs et mineurs de Madras : en tout, environ quatre mille cinq cents hommes de troupes de débarquement. Le colonel Purrell avait le commandement des troupes de terre, et le commodore sir Gordon Bremer commandait en chef, en l'absence du contre-amiral Elliot, attendu journellement du cap de Bonne-Espérance, les forces navales de sa majesté britannique dans la mer de Chine.

L'expédition, partie des différens ports de l'Inde, du cap de Bonne-Espérance et de l'Angleterre pour un point de destination aussi éloigné, vint à

(1) Voyez les livraisons des 15 février et 1er mars.

Singapore d'abord, puis sur la côte de Chine, manquant de deux conditions indispensables du succès, l'ordre et la régularité. Il était évident que le gouvernement anglais avait été pris au dépourvu, ou plutôt qu'il était entré avec répugnance dans une série de mesures dont il n'entrevoyait pas de résultats satisfaisans. Les troupes arrivèrent à Singapore sans cartouches, et force fut de mettre les faibles ressources de la garnison de cette place en réquisition, pour qu'à leur débarquement sur la côte de Chine, les soldats eussent quelques coups de fusil à tirer. Vous verrez plus tard que ces troupes furent envoyées, avec les vêtemens destinés au climat du Bengale, pour hiverner en des pays où tout le monde, dans l'Inde, sait que le froid est très intense. La même imprévoyance présida à l'approvisionnement de l'expédition, car, à Chusan et dans la rivière de Canton, la mauvaise qualité des alimens distribués aux soldats fut, bien plus que l'insalubrité alléguée du pays, la cause de l'affreuse mortalité qui les décima. Peut-être espérait-on que les Chinois du littoral, séduits par l'appât du gain, porteraient des provisions à la flotte; ces espérances furent bientôt détruites; et on a peine à concevoir que le gouvernement du Bengale ait hasardé, sur une pareille conjecture, la vie d'un aussi grand nombre de sujets britanniques. D'un autre côté, les chefs militaires de l'expédition, partis de plus loin que les officiers auxquels le commandement des forces fournies par l'Inde fut provisoirement confié, arrivèrent aussi plus tard. Ceux-ci, après d'assez longs délais, purent mettre à la voile, de Singapore, quelques jours avant l'arrivée de l'amiral Elliot, — nommé commandant supérieur de l'expédition et premier plénipotentiaire de sa majesté britannique en Chine, — qui ne rejoignit la flotte qu'après le commencement des hostilités. Le capitaine Elliot, parent de l'amiral, et dont j'ai eu plusieurs fois l'occasion de parler, lui avait été adjoint avec égalité de pouvoirs, si je ne me trompe, dans cette importante mission.

Le premier acte du commodore sir Gordon Bremer, à son arrivée à Macao, fut, ainsi que je vous l'ai dit, de mettre la rivière de Canton, *avec toutes ses entrées*, en état de blocus. Cette fois, le blocus était déclaré par un acte spécial d'un agent autorisé à cet effet par le gouvernement anglais, et le commerce américain, qui avait protesté vivement contre les essais de blocus promulgués à plusieurs reprises par le capitaine Elliot et le capitaine de la corvette *la Volage*, se soumit aux rigueurs de cette déclaration, sinon sans murmure, du moins sans protestation officielle. Ce blocus dut commencer le 28 juin.

Permettez-moi, monsieur, de placer ici quelques réflexions sur ce premier acte d'hostilité du gouvernement anglais contre la Chine, car je ne donnerai pas ce nom aux divers conflits qui avaient eu lieu dans la rivière de Canton entre quelques bâtimens isolés de la marine anglaise et des détachemens chinois. Doit-on considérer le blocus comme un acte d'hostilité ou simplement comme un avertissement et même une menace? Le premier acte d'un gouvernement dans une question politique qui n'a pas été soumise à une discussion contradictoire de la part du gouvernement dont il croit avoir à se plaindre,

peut-il être une déclaration de blocus? Je ne le crois pas. A mon avis, un blocus est une sorte de déclaration de guerre: c'est une mesure prise pour faire du mal à un ennemi, et pour l'amener, par les conséquences funestes qui résultent pour lui de la fermeture de ses ports, à transiger d'une manière favorable à la nation qui demande réparation. Le blocus est une des nombreuses manières de faire la guerre. Une nation y a recours, surtout quand elle n'a pas la volonté ou qu'elle ne se sent pas en état de faire à une autre nation une guerre organisée. C'est un moyen moins violent, plus commode, moins compromettant, si l'on veut, de faire la guerre; mais, je le répète, c'est un acte de guerre.

Or, quelle était la position de l'Angleterre vis-à-vis de la Chine? Il y avait eu évidemment scission entre les autorités chinoises, chargées de réprimer un commerce qu'elles considéraient comme funeste au pays, et l'agent dont la mission était de diriger le commerce anglais en Chine. Il serait difficile de nier que le gouvernement chinois n'eût le droit d'intervenir, comme il l'entendait, dans le règlement de ses affaires intérieures. Admettons, cependant, que l'Angleterre pût avoir la prétention de refuser à la Chine l'exercice de ce droit, qu'elle ne permettrait certainement pas qu'on lui refusât à elle-même; la conséquence serait que le gouvernement anglais avait officiellement à se plaindre d'actes commis par des autorités chinoises avec l'approbation présumée de leur gouvernement. Que résultait-il de cette position? Ou l'Angleterre considérait la Chine comme étant en dehors du droit des nations, ou bien elle devait suivre, dans le règlement de sa querelle avec cette puissance, la marche qu'elle eût suivie si elle avait eu affaire à une nation civilisée, la France par exemple. Si l'Angleterre avait à se plaindre d'un acte arbitraire commis contre des sujets anglais par des agens du gouvernement français, voire même d'un acte émané directement de ce gouvernement, il est probable qu'avant d'avoir recours à une mesure hostile, elle entrerait en explications et ne déclarerait la guerre à la France que lorsque la voie des négociations aurait été épuisée sans qu'elle eût pu obtenir satisfaction. Si, au contraire, l'opinion du cabinet britannique était qu'avec un gouvernement comme celui de la Chine, il ne devait pas régler sa conduite d'après les considérations politiques qui servent de base à une transaction entre deux puissances civilisées, pourquoi cherchait-il à entrer, comme nous le verrons tout à l'heure, en négociation directe avec le gouvernement de ce pays? Il est difficile de sortir de ce dilemme : ou l'expédition anglaise était envoyée en Chine pour commencer immédiatement la guerre contre ce pays, et alors toute négociation devenait inutile; ou le but de sa présence était d'appuyer, par un grand déploiement de forces, les négociations qu'on voulait entamer, et dès-lors la déclaration du blocus et les hostilités qui la suivirent immédiatement étaient plus qu'inutiles, elles étaient impolitiques.

Il est, d'ailleurs, reconnu que, de même qu'on a tort chaque fois qu'on proclame un droit sans l'appuyer, un gouvernement commet également une faute très grande lorsqu'il prend sur lui la responsabilité d'une mesure qui

compromet les intérêts sérieux du pays sans avoir la force ou la volonté de la mettre à exécution. Dans la déclaration du blocus de la rivière de Canton, le gouvernement anglais se trouvait-il dans cette situation? Il faut, pour bien juger cette question, avoir une certaine connaissance topographique des lieux où la scène se passait. La rivière de Canton a, environ, trente lieues de large à son embouchure; c'est donc plutôt un bras de mer qu'un fleuve; ses eaux sont couvertes d'une multitude d'îles qui laissent partout entre elles un passage sûr aux navires qui entrent ou sortent. A l'ouest, et presqu'en dehors de ces îles, s'avance une presqu'île très étroite, à l'extrémité de laquelle est située la ville portugaise de Macao, qui s'étend sur l'une et sur l'autre rive. A l'est ou à gauche de Macao est l'immense nappe d'eau qui forme l'embouchure de la rivière, et qui, se rétrécissant peu à peu, vient aboutir au passage appelé *le Bogue* ou *Boca-Tigris*, par lequel on entre, à proprement dire, dans les eaux intérieures du fleuve; à l'ouest ou à droite de la presqu'île est le port intérieur formé par quelques petites îles qui le protégent, et par le continent chinois. Les eaux qui baignent cette côte, resserrées par les terres, forment ce qu'on appelle le *passage intérieur*, qui vient se réunir au fleuve à quelques milles au-dessous de Canton. Or, en se tenant à la lettre de la déclaration du blocus, il était évident que le passage de Macao devait être compris dans le blocus général *de toutes les entrées de la rivière*. Il résultait de cette situation, ou que les navires de guerre anglais, pour rendre le blocus effectif, seraient obligés de commettre un acte d'hostilité, sans aucune provocation, contre un allié de leur gouvernement, car le gouvernement portugais n'eût sans doute pas permis à l'Angleterre de discuter la validité de son droit de possession, ou que le blocus serait incomplet, en ce sens qu'un des principaux passages du fleuve devait rester ouvert. Pour faire pénétrer les navires anglais dans le passage intérieur, il eût fallu, pour ainsi dire, passer sous les batteries portugaises, violer les droits du gouvernement portugais sur les eaux qui baignent son territoire et compromettre la neutralité dont la position de Macao, comme vous l'aurez vu par mes premières lettres, faisait une nécessité à la colonie. Faire avancer les navires jusqu'au-dessous de Macao, afin d'intercepter le passage des jonques chinoises, c'eût été bloquer la ville elle-même, et lui enlever non-seulement son commerce, mais encore ses moyens de subsistance. Nul doute que le gouvernement anglais n'eût toute la force nécessaire pour rendre aussi complet que possible le blocus de la rivière de Canton et de toutes ses entrées, y compris le passage de Macao : ni les Chinois, ni les Portugais n'eussent pu y mettre obstacle; mais, outre la violation des droits dont je viens de parler, on se trouvait dans l'obligation, si on prenait cette mesure absolue, ou d'exposer à toutes les horreurs de la famine une population de douze à quinze mille habitans dont la moitié au moins sont sujets portugais, ou de nourrir un aussi grand nombre de bouches inutiles; alternative à laquelle les agens anglais ne durent pas même penser.

D'ailleurs, si on considère quels devaient être les résultats matériels du blocus, il est impossible de ne pas rester convaincu que jamais il n'a pu entrer

dans la pensée du plénipotentiaire anglais de rendre le blocus de la rivière de Canton aussi effectif que ses moyens lui permettaient de le faire. Qu'est-ce que Canton en effet? C'est un marché qui ne sert d'écoulement qu'à une partie comparativement insignifiante des produits de l'empire céleste. Que reçoit-il en échange? Laissons même de côté le commerce d'opium : des objets dont il peut se passer à la rigueur. Il est évident que le commerce avec l'étranger n'est que d'une très faible importance pour un pays comme la Chine, dont les ressources sont toutes intérieures, et qui, par sa politique comme par sa position, n'a que des relations très restreintes avec l'étranger. D'un autre côté, le gouvernement chinois vit-il des revenus que produit le commerce de Canton? Ces revenus sont-ils pour lui une ressource indispensable? Je crois qu'on peut répondre négativement à ces deux questions. Le commerce de Canton n'est donc en général, pour la population de l'empire et pour le gouvernement, que d'une utilité secondaire. En est-il de même pour l'Angleterre du commerce avec la Chine? Non, car l'Angleterre est une nation qui vit de son commerce, et qui, certes, aujourd'hui, en vit sans superflu. Qu'une branche de ce commerce périsse, et tout le corps social doit éprouver un malaise d'autant plus grand que cette branche était plus productive. De plus, la Grande-Bretagne prend en Chine, en échange des denrées qu'elle y apporte, un objet devenu pour elle de première nécessité. Enlever le thé à l'Angleterre, ce serait une calamité publique tout aussi désastreuse que si la population de la France se trouvait tout à coup privée de vin. Ajoutez à cela ce que je vous ai déjà dit, que l'importation des marchandises chinoises en Angleterre paie une très grande partie de son budget, et vous reconnaîtrez aisément quels intérêts devait blesser le blocus de la rivière de Canton. Il n'est pas douteux que ces considérations ont dû avoir une immense influence sur les décisions du gouvernement britannique et sur les instructions données par lui à ses agens.

D'après tout ce qui a été publié par la presse anglaise, surtout d'après les discussions qui ont eu lieu au sein du parlement, il est évident que la Chine était encore, il y a deux ans, très peu connue en Angleterre. Le gouvernement devait, si on en juge par les mesures qui avaient été prises et par le langage du ministère, être dans une ignorance plus grande encore que le public anglais des hommes et des choses de la Chine. Deux pensées toutefois semblent l'avoir préoccupé dans le principe : l'honneur national outragé et le danger de compromettre une branche importante du revenu public. Il faut aussi se rappeler que, lorsque le projet d'envoyer une expédition en Chine fut connu en Angleterre, l'opinion publique s'éleva assez généralement, soit contre l'immoralité, soit contre le danger d'une pareille guerre. J'ai déjà dit que le ministère anglais n'avait triomphé sur cette question au parlement que par le désintéressement d'un grand citoyen. Cette circonstance rendait la responsabilité du gouvernement plus grave que jamais. La discussion dans la chambre des communes et dans la chambre des lords dut jeter une nouvelle lumière sur une question qu'on n'avait jamais bien approfondie jusque-

là. Le ministère anglais comprit qu'il avait plus d'un danger à courir, et dut entrevoir le jour où il serait obligé de se présenter au parlement pour lui demander d'ajouter encore aux taxes déjà si pesantes de la Grande-Bretagne, par suite de la cessation du commerce avec la Chine; la marche rapide des évènemens rendait même ce danger prochain, et, en envoyant une expédition en Chine, le cabinet anglais dut ordonner à ses agens de ne tirer le premier coup de canon qu'à la dernière extrémité et après avoir essayé inutilement toutes les autres voies; il dut surtout leur recommander de faire tous leurs efforts, de sacrifier même en quelque sorte la partie la plus métaphysique de la question, afin que les thés arrivassent en Angleterre chaque année et sans interruption. Je ne connais pas la teneur des instructions qui furent données à l'amiral et au capitaine Elliot; mais, à en juger par la conduite de ces deux plénipotentiaires, il est naturel de penser qu'elles ne devaient guère s'éloigner de ce que je viens de dire. Voyons donc comment elles ont été exécutées par les agens de l'Angleterre en Chine.

Le blocus de la rivière de Canton me semble une première faute. Une seconde faute, plus grave encore que la première, est la prise de l'île de Chusan, située sur la côte de Chine par les 30 degrés et demi de latitude. Il est probable qu'avant de commencer les négociations, les plénipotentiaires voulurent donner à l'empereur un avant-goût de ce qu'ils pouvaient faire; ils pensaient sans doute que les mandarins de la côte ne manqueraient pas, suivant leur habitude, de dissimuler la vérité, en parlant des forces et des ressources de l'expédition, mais que la prise d'une île aussi considérable que Chusan aurait trop de retentissement pour que les autorités subalternes osassent la cacher à leur souverain, et serait un argument sans réplique à l'appui de leurs réclamations. Je ne mets pas en doute que la prise de Chusan n'eût été un acte de bonne politique, si on eût été décidé à faire immédiatement, sans réserve, la guerre à la Chine; mais, après s'être emparés de cette île, les agens anglais cherchèrent à nouer des négociations avec le cabinet de Pékin, et ils trouvèrent les esprits d'autant moins disposés à traiter de bonne foi, que le coup porté à l'orgueil national était plus fortement senti.

L'escadre, arrivée le 21 juin dans les eaux de la rivière de Canton, en repartit le 23 et le 25, faisant voile vers le nord, sous le commandement de sir Gordon Bremer. Une frégate, trois corvettes et un bateau à vapeur furent laissés derrière pour maintenir le blocus, qui devait commencer le 28. C'était une force à peine suffisante pour atteindre le but qu'on avouait; mais je vous ai déjà dit, monsieur, qu'on n'y tenait que très médiocrement. Quant à l'empressement de sir Gordon Bremer, quelques personnes l'ont interprété, à tort, d'une manière peu favorable au caractère de cet officier. On a prétendu que, quoiqu'il fallût profiter de la mousson de sud-ouest pour remonter vers le nord de la Chine, la saison n'était pas si avancée qu'on ne pût, sans s'exposer à de grands inconvéniens, retarder de quelques jours le départ de la flotte; qu'on avait devant soi trois grands mois encore, mais que cette même mousson de sud-ouest devait amener d'un jour à l'autre

l'amiral Elliot, et que, dès le moment que cet officier-général aurait pris le commandement en chef des forces, toute la gloire de l'expédition eût été pour lui. Certes, je ne voudrais pas que vous pussiez trouver dans ce que je viens de dire le désir de jeter le moindre blâme sur la conduite de sir Gordon Bremer. Loin de là, sir Gordon est, au témoignage de tous ceux qui le connaissent, un brave et loyal officier. Il avait reçu de son gouvernement le commandement des forces anglaises jusqu'à l'arrivée de l'amiral Elliot. Aucun ordre ne l'arrêtant, il était de son devoir de ne pas perdre un instant, et je défie quelque officier que ce soit, ayant un peu de cette noble ambition sans laquelle on ne fait rien de beau et de grand, de dire qu'à la place de sir Gordon il n'eût pas agi comme lui. Cependant il paraît que ces antécédens, combinés avec d'autres circonstances, rendirent à l'amiral Elliot son commandement peu agréable.

Le 4 juillet, l'escadre anglaise arriva devant Ting-hae, capitale de l'île de Chusan. Quelques pourparlers précédèrent les hostilités; mais le 5 juillet, dans l'après-midi, le premier coup de canon fut tiré; quelques Chinois furent tués, et le 6 au matin, la ville, abandonnée de tous ses habitans, vit flotter sur ses murs le pavillon britannique. Le même jour, à trois heures de l'après-midi, l'amiral Elliot et le plénipotentiaire anglais arrivèrent à Chusan; ils purent, pour ainsi dire, voir de loin la fumée des canons qui venaient d'enlever à la céleste dynastie une fraction de son immense territoire.

Le 9, le gouvernement militaire et civil de la nouvelle possession fut organisé. Vous voyez, monsieur, que je passe rapidement sur les événemens; je ne les rappelle que pour avoir l'occasion de vous présenter les réflexions qu'ils m'ont suggérées. C'est donc plutôt un commentaire qu'une narration que je vous envoie en ce moment.

La prise de Chusan fut célébrée par la communauté anglaise en Chine comme un évènement d'une immense importance. Le gant est jeté, disait-on, et désormais nous sommes sûrs d'obtenir en Chine la position qui convient aux intérêts du commerce anglais, car l'Angleterre ne peut plus reculer. On avait raison, et peut-être l'avenir réalisera-t-il les espérances qu'on avait conçues. L'Angleterre ne s'arrêtera pas, elle ne le peut ni ne le doit; mais par combien de sacrifices ces avantages qu'on attend n'auront-ils pas été achetés! Je ne parle point ici, monsieur, croyez-le bien, des sommes dépensées par le gouvernement; ce n'est là qu'une considération secondaire. Mais les plaies du commerce ne se guérissent pas aussi facilement. Tous les triomphes des armes anglaises ne pourront rendre la tranquillité et l'honneur aux négocians qui ont fait et feront faillite avant l'arrivée de ce dénouement, qui est encore perdu dans les nuages de l'avenir. Les maux qu'aura soufferts l'industrie britannique pendant ces longues années de malaise laisseront des traces profondes, et d'ailleurs, qui peut prévoir d'une manière certaine la limite où s'arrêtera cette guerre? J'ai dit que l'Angleterre ne pouvait plus reculer, mais jusqu'où avancera-t-elle? Si la résistance des Chinois se prolonge, pourra-t-elle supporter long-temps les sacrifices, chaque jour plus

grands, que la lutte rendra nécessaires? L'Inde restera-t-elle constamment tranquille? Une guerre en Europe est-elle absolument impossible? Le moment ne peut-il arriver où l'Angleterre, attaquée dans ses possessions d'Asie et d'Europe, devra réunir toutes ses forces pour défendre les parties vitales de son empire? Que deviendrait alors l'affaire de Chine? Cependant, il faut le dire, un compromis, une transaction inattendue peut, d'un moment à l'autre, précipiter un dénouement momentané qu'on ne saurait prévoir. L'Angleterre et la Chine, la première, fatiguée par des pertes qui se multiplient chaque jour, la seconde, inquiète sur les conséquences d'une guerre aussi longue, source d'invasion, au sein de la population chinoise, d'idées nouvelles et subversives, peuvent, d'un commun accord, mettre un terme à la querelle qui les rend ennemies; soyez sûr néanmoins que, dans la solution accidentelle de cette question, les deux puissances belligérantes apporteront une arrière-pensée : l'une, celle d'un envahissement périodique et régulier, non de territoire peut-être, mais d'avantages commerciaux; l'autre, celle d'éluder, par tous les moyens possibles, les clauses par lesquelles elle se sera liée.

Je reviens à Chusan. Aussitôt que la prise de cette île fut connue, les journaux de Canton furent remplis de descriptions de cette nouvelle possession anglaise, que tout le monde s'accordait à appeler magnifique. Les officiers qui avaient pris part à l'expédition, encore sous l'impression de leur triomphe, ne manquèrent pas d'écrire monts et merveilles; la vue d'un peu de verdure, après un long et pénible voyage de mer, les porta à croire que cette terre était d'une rare fertilité. Le commerce anglais, de son côté, considérant la position géographique de Chusan, crut devoir s'applaudir de la conquête de son gouvernement. Placée en regard des provinces centrales du littoral de la Chine, de celles qui produisent le plus de soie et de thé, à peu de distance de Ning-po et de Nankin, deux des premiers entrepôts du commerce chinois, Chusan offrait, en effet, des avantages qu'on aurait difficilement trouvés ailleurs réunis en plus grand nombre. Hélas! ce moment d'exaltation fut court. Vous verrez, monsieur, que la réalité vint bientôt, de sa main de fer, briser toutes ces riantes illusions, et que les espérances se changèrent en regrets, les acclamations de bonheur en cris de désespoir.

Le 9 juillet, la frégate *la Blonde* et le bateau à vapeur *Queen* furent envoyés de Chusan à Ning-po, afin de se procurer des provisions fraîches, dont on commençait déjà à sentir le besoin. L'objet principal de cette expédition était de mettre entre les mains des autorités de cette ville la copie d'une lettre de lord Palmerston, adressée au cabinet de Pékin. Les Anglais purent voir alors combien peu leur était favorable l'effet produit par la prise de Chusan. La lettre de lord Palmerston fut renvoyée; aucun des mandarins ne voulut ou ne daigna la recevoir. Déjà le 3 juillet, et par conséquent trois jours avant l'attaque contre Chusan, une embarcation de la même frégate s'était avancée vers la ville d'Amoy, protégée par un pavillon parlementaire et montée par un des lieutenans de la frégate et par M. Thom, un des inter-

prètes de l'expédition, dans le but de remettre cette même dépêche à l'autorité supérieure de la ville, avec prière ou injonction de la faire parvenir à sa destination. Or, chacun devait savoir qu'aucun mandarin, sur toute la côte de Chine, n'oserait recevoir et encore moins acheminer une missive d'un étranger adressée aux hauts fonctionnaires de l'état, à moins que le danger immédiat d'un refus ne parût plus grand que celui auquel on s'exposerait en accédant à une pareille demande. La lettre fut donc renvoyée; les officiers anglais crurent qu'il était de leur devoir d'insister, et il s'ensuivit un conflit dans lequel périrent une douzaine de Chinois, tués par les canons de la frégate, qui avait pris position de manière à battre le fort d'Amoy. C'était une façon un peu rude de donner aux Chinois une leçon de politesse et de leur apprendre ce que sans doute la lecture d'un document qui leur avait déjà été adressé par le commandant de *la Blonde*, ne leur avait point enseigné, la valeur et la signification d'un pavillon parlementaire.

Le même jour, 9 juillet, la partie de la côte de Chine qui s'étend depuis Ning-po jusqu'à l'embouchure du Yang-tzee-keang (du 30e degré au 32e de latitude) fut bloquée par une portion de l'escadre anglaise. Ce blocus avait moins d'inconvéniens que celui de Canton, car il n'était pas dirigé, comme celui-ci, contre les intérêts immédiats du commerce anglais, mais il avait le même tort, celui d'être une mesure très impolitique et nuisible au succès des négociations qu'on allait entamer.

Le 27 juillet, les plénipotentiaires quittèrent Chusan pour remonter la côte jusqu'à l'embouchure du Pei-ho. Un vaisseau de 74, une frégate de 44, trois corvettes, un bateau à vapeur et deux transports formaient l'expédition. Le 11 août, cette petite escadre était à l'ancre, partie en dehors, partie en dedans de l'embouchure de la rivière.

Nous touchons, monsieur, à une des phases les plus extraordinaires de cette importante question. En lisant le récit des évènemens qui se sont succédé dans la rivière de Canton, depuis le mois de mars 1839 jusqu'à l'arrivée de l'expédition en juin 1840, vous avez vu la petite communauté anglaise se débattant, privée de moyens de résistance, sous les mesures oppressives du commissaire impérial Lin. Mais le jour de la vengeance est arrivé; une flotte anglaise est sur les côtes de la Chine; elle parcourt, triomphante, les mers qui la baignent; les forts s'écroulent sous les boulets de ses canons, et le pavillon britannique a remplacé l'étendard céleste sur une des principales îles qui servent de ceinture au littoral de l'empire. Probablement le langage des plénipotentiaires va être d'accord avec des actes aussi énergiques; l'escadre est à l'ancre à l'embouchure de la rivière qui conduit à la capitale, et du palais de l'empereur on peut presque entendre le canon des vaisseaux anglais. C'est ici que la nation chinoise va se montrer sous son véritable jour, ennemie de tout conflit sanglant, à moins que les circonstances ne lui rendent la victoire facile et assurée, remplaçant par une habileté sans exemple, par une astuce incroyable, si l'on veut, ce qui lui manque, je ne dirai pas de courage, mais d'expérience des choses militaires. La plume à la main ou la parole

à la bouche, les diplomates chinois ne connaissent pas de maîtres. Un bon vieillard, un prélat des contrées que j'habite, et qui a passé trente années de sa vie parmi les Chinois, me disait que le moindre mandarin était, par sa nature et son éducation, un meilleur diplomate que M. de Talleyrand. « Vous ne sauriez croire, ajoutait-il, tout ce que le cœur d'un Chinois renferme de dissimulation. Ils apprennent de bonne heure à réprimer en eux toute manifestation de leurs sentimens. C'est un déshonneur pour un Chinois comme il faut de se laisser aller à un mouvement de colère; on ne rencontre de ces accidens de caractère que chez les gens du peuple. » Cet empire que le Chinois bien né exerce sur la manifestation extérieure de ses passions est passé des mœurs dans les lois. Le prélat me racontait à ce sujet un fait qui est trop caractéristique pour que je ne vous le répète pas. Un missionnaire chrétien fut amené devant le tribunal du premier mandarin d'une province. Celui-ci commença à l'interroger; c'était un grand ennemi des chrétiens. Le missionnaire répondit aux questions qui lui étaient faites de manière à irriter le mandarin. Dans un mouvement de colère, le bonnet que le juge portait sur sa tête se dérangea. — Je vous récuse, s'écria le missionnaire; vous ne pouvez être un juge impartial, car, dans l'accès de votre passion, vous avez oublié la dignité de vos fonctions. Votre bonnet n'est plus droit : vous ne pouvez plus me juger. — Et le juge fut récusé. En vérité, je sais que j'ai besoin de toute votre indulgence pour me permettre une digression aussi futile en présence des graves évènemens dont j'ai entrepris le récit; mais ce détail, tout insignifiant qu'il est, vous fera voir, plus que tout ce que je pourrais vous dire, combien doit être forte chez les diplomates chinois l'habitude du sang-froid, de la réflexion et de la réserve.

L'arrivée de l'escadre anglaise dans le voisinage de la capitale de l'empire surprit d'une manière très désagréable les autorités chinoises. Déjà le bruit de la prise de Chusan, parvenu jusqu'à elles, avait dû influer sensiblement, non sur leurs dispositions à l'égard des barbares, mais sur leur manière de les recevoir. La crainte que la tempête n'eût son retentissement jusque dans l'intérieur du palais impérial leur inspira sans doute des sentimens plus pacifiques que ceux qui avaient été manifestés par les autorités de Ning-po et d'Amoy. Éloigner les vaisseaux anglais à tout prix, tel dut être l'objet des constans efforts du gouverneur de la province. Suivez bien, monsieur, la marche de ce gouverneur, le fameux Keschen, dans la conduite de ces négociations. Il n'y a qu'une seule chose qui soit plus digne d'admiration, c'est la facilité avec laquelle les plénipotentiaires anglais se prêtèrent à ses vues. Keschen, qui adressa, en 1836, un mémoire à l'empereur sur la question de l'opium, est un homme d'un mérite supérieur, mais d'un mérite bien différent de celui que nous avons remarqué en Lin. Celui-ci doit être un homme d'action autant qu'un Chinois peut l'être; quelques-unes de ses proclamations annoncent une certaine connaissance de l'infériorité relative des moyens de guerre de sa nation; il a souvent émis des idées d'innovation qui durent attirer sur lui la jalouse inquiétude de ses collègues. Keschen,

au contraire, est un Chinois dans toute la force du terme, fin, rusé, souple, sachant à propos dissimuler sa haine, la cachant même sous des dehors rians, affable quand il le faut, faisant plier l'inflexible rigueur du cérémonial chinois aux exigences de la situation, connaissant tout le prix du temps dans une question comme celle qu'il était appelé à traiter, et par conséquent habile temporiseur. Keschen vit du premier coup d'œil tous les inconvéniens qui pouvaient résulter, pour le gouvernement dont il faisait partie, de la reprise des hostilités à l'embouchure du Pei-ho. La vérité se serait fait jour, et il n'eût plus été possible de dissimuler à la population de la principale province de l'empire qu'une nation barbare avait osé menacer le trône. C'eût été un échec non douteux à cette toute-puissance impériale, qui ne se soutient que par son propre prestige. On ne devait courir ce danger qu'à la dernière extrémité.

Aussi, que fait Keschen? Il donne l'ordre d'approvisionner les navires anglais de vivres frais; il se fait l'ami de ses ennemis pour mieux les tromper, et il y réussit à merveille, comme vous allez le voir. Le 16 août, après des pourparlers qui durèrent plusieurs jours, Keschen consentit à recevoir la lettre de lord Palmerston par l'entremise d'un officier député à cet effet. Un délai de dix jours fut accordé pour répondre à cette communication. Les navires de guerre anglais s'éloignèrent. Le 27 août, ils étaient de retour. Le 28, on n'avait encore reçu aucune nouvelle de Keschen. Une sommation lui est envoyée par les plénipotentiaires anglais, afin d'exiger la réponse convenue; le 30, une conférence a lieu à terre, entre M. Elliot et le ministre chinois. M. Elliot est accompagné de deux interprètes, Keschen n'a avec lui que deux officiers de confiance. Remarquez bien, monsieur, l'espèce de huis-clos de cette entrevue, et vous aurez l'explication de la déférence avec laquelle le grand dignitaire chinois voulut bien condescendre à traiter en égal un envoyé barbare. Keschen fut, dit-on, d'une politesse exquise envers le capitaine Elliot; mais il ne parut nullement disposé à faire droit aux réclamations du gouvernement anglais. Enfin, après de nouveaux pourparlers, un nouveau délai de six jours fut demandé et accordé. Comment fut employé par Keschen ce délai d'un mois passé en négociations? Les résultats vous le feront voir. L'inquiétude la plus grande dut présider aux réunions des conseillers de l'empire. Quelle ne dut pas être leur joie quand Keschen leur apprit qu'il avait obtenu des agens anglais que l'escadre ennemie quitterait immédiatement l'embouchure du Pei-ho et reviendrait vers le sud! Comment Keschen obtint-il ce brillant avantage? Comment les plénipotentiaires anglais furent-ils amenés à abandonner la position si favorable qu'ils occupaient, pour aller soumettre la décision de leur cause à une nouvelle série de négociations qui se tiendraient à quatre cents lieues de la capitale? Tout cela est presque inexplicable.

Il devait être évident pour les plénipotentiaires que, lorsque les conférences auraient lieu à Canton, la distance de cette ville à Pékin serait la cause d'incalculables retards. A chaque nouvel incident, Keschen ne manquerait pas

d'en référer à sa cour. Déjà, dans les préliminaires qui venaient d'avoir lieu, deux délais avaient été successivement demandés par Keschen, pour consulter son gouvernement sur des détails de forme; que serait-ce donc quand on viendrait à traiter la question principale, question vitale pour l'empire, car il ne devait s'agir de rien moins que de renverser, pour ainsi dire, la constitution chinoise, de reconnaître qu'on avait eu tort vis-à-vis d'une nation barbare, de lui accorder une satisfaction et des indemnités, d'abandonner en un mot, pour admettre le commerce étranger sur de nouvelles bases, le système politique suivi depuis tant de siècles? Peut-être les négociateurs anglais crurent-ils que la terreur imprimée par les faits d'armes récens de l'expédition était suffisante pour amener le gouvernement chinois aux concessions qu'on attendait de lui; peut-être aussi les difficultés de l'attérage, le peu de moyens dont ils pouvaient alors disposer, leur firent-ils craindre de compromettre, par une nouvelle attaque sans résultat réel, le succès de leur mission. Toujours est-il que Keschen fut nommé par le gouvernement chinois pour aller, à Canton, arranger cette épineuse affaire avec les agens anglais. Le 15 novembre fut fixé pour le jour de son arrivée à Canton. C'était déjà bien du temps gagné, et un temps précieux, car, dans les premiers jours d'octobre, la mousson de nord-est allait commencer à souffler sur toute la côte de Chine, et l'escadre anglaise, renvoyée à quatre cents lieues dans le sud, où elle resterait enchaînée par la violence des vents du nord, laisserait au cabinet de Pékin six ou sept mois, pendant lesquels il pourrait respirer et se préparer aux évènemens ultérieurs.

Le 15 septembre, l'escadre anglaise quitta le golfe de Pechili; à la fin du même mois, elle était de retour à Chusan, et un armistice était conclu entre les parties belligérantes. La lecture de l'édit publié sous le nom de l'empereur, par le cabinet de Pékin, après la conclusion de ces négociations préliminaires, suffira pour vous faire bien apprécier la manière dont le gouvernement chinois envisageait cette transaction.

« Le vingt-deuxième jour de la huitième lune (17 septembre), la déclaration impériale qui suit a été reçue :

« Dernièrement les Anglais barbares étant venus à Teent-sin (à l'embouchure du Pei-ho), et ayant présenté une adresse pour se plaindre, j'ai remarqué que le style de cette adresse était respectueux et soumis, et qu'ils suppliaient, avec les plus grandes instances, que la faveur et la bonté impériale leur fussent accordées; j'ai pensé qu'il était juste que je donnasse à Keschen l'ordre de préparer, avec la plus grande attention et le plus grand soin, un édit lucide enjoignant aux Anglais de se garder de causer le moindre désordre ou confusion, mais leur permettant de se rendre à Canton, et là de se soumettre (peut-être de se prosterner : la traduction anglaise est *to knock head*) et de présenter leurs griefs; et, s'il paraissait qu'ils eussent de justes sujets de plainte, ordonnant audit grand ministre de faire un rapport en leur faveur, et de solliciter pour eux la clémence impériale.

« Il est authentique que dernièrement Keschen m'a rendu compte que lesdits barbares avaient reçu et entendu les commandemens et instructions.

« Aujourd'hui toute l'escadre anglaise a déjà changé ses gouvernails et est retournée vers le sud après avoir déclaré que, sur toute la côte, les hostilités cesseraient de chaque côté, et qu'ils n'oseraient plus (les Anglais) donner lieu à aucun désordre, mais que, s'ils étaient attaqués, leur force et leur puissance leur permettraient difficilement de ne pas rendre coup pour coup. Également, la moitié des troupes stationnées à Ting-hae sera retirée; ce sont leurs propres mots.

« Lesdits barbares, à cause de leur désobéissance et de leur conduite désordonnée, qui, quoique causée par un moment d'excitation, n'en fait pas moins dresser les cheveux sur la tête, auraient dû être immédiatement exterminés, s'ils avaient continué à agir ainsi.

« A présent Tcheunchou, dans la province de To-kien, Faepoo dans le Paouschan, et Sungming dans le Keangsoo, tous ports de mer, ont successivement attaqué les navires barbares avec le tonnerre de leurs canons et ont écrasé leur esprit audacieux; et, lesdits étrangers ayant exprimé leur désir de venir et de présenter leurs plaintes et sollicité la faveur impériale, certainement les causes de ce qui s'est passé doivent être recherchées jusqu'au fond.

« Aujourd'hui, j'ai donné à Keschen l'ordre de prendre le rang et le pouvoir d'un envoyé impérial (*yumchae*), et de voyager en poste jusqu'à Canton, pour s'enquérir des circonstances de l'affaire et pour la diriger. Après son arrivée dans cette ville, il devra arranger et régler toutes choses sûrement.

« Toutefois, je prévois qu'il pourrait se faire que les gouverneurs et lieutenans-généraux des provinces maritimes ignorassent l'état actuel des choses; en conséquence, j'ordonne spécialement à Elepoo, etc., d'envoyer, avec une rapidité de 500 *le* par jour (47 1/3 lieues; 3 1/2 *le* équivalent à 1 mille) une proclamation, afin que tous puissent obéir, et pour qu'elle puisse être vue à tous les endroits de passage importans, et afin que tous puissent en reconnaître la vérité en se préparant et en évitant (*in fending and warding off*). Si un ou plusieurs de ces navires barbares sont ancrés en mer, il n'est pas nécessaire d'ouvrir le feu contre eux. Mais il est important de faire bonne garde et de ne pas être les premiers à attaquer; il faut prendre les mesures les plus sévères et les plus secrètes; il ne doit pas y avoir la moindre apparence de désordre ou de négligence, cela est de la plus grande importance.

« J'ordonne qu'aujourd'hui le document original de Keschen, conjointement avec l'ébauche des barbares (*rough draft,— te kaou,* terme peu respectueux), et la réponse desdits barbares soient copiés et envoyés à Elepoo, afin qu'il les examine. J'ordonne que ces ordres soient envoyés à raison de cinq cents *le* par jour, afin que tous puissent les connaître. »

Quelques jours après la publication de cet édit, il en parut un nouveau dans lequel se manifestent tout le désappointement et la colère de l'empereur

en apprenant que la mission de Lin avait produit d'aussi funestes résultats. Il est évident, à la lecture de cette pièce, que l'empereur ne désapprouve point les mesures prises par Lin, mais qu'il ne peut lui pardonner de n'avoir pas réussi. En voici la traduction :

« Le deuxième jour de la neuvième lune (27 septembre), l'édit qui suit a été reçu (édit vermillon) :

« Lin Tsihseu, tu as reçu mon ordre impérial d'aller à Canton et d'examiner et diriger les affaires relatives à l'opium, afin d'exterminer et de couper dans sa racine le commerce d'opium et de mettre un terme aux vices et aux maux dont il est la cause. Pour l'intérieur, nos ordres étaient de saisir les natifs pervers, et ainsi d'enlever aux étrangers tout aliment (sans doute pour ce commerce). Pourquoi as-tu tardé si long-temps à régler les affaires concernant ces vils, petits et méprisables criminels, coupables d'ailleurs d'ingratitude, d'insubordination et de désobéissance?

« Non-seulement tu as montré que tu ne pouvais pas arrêter leur commerce (des barbares), mais aussi tu as prouvé que tu étais incapable de saisir les Chinois pervers. Tu as dissimulé la vérité sous des paroles vides ou profondément mensongères, et, loin d'avoir rendu aucun service dans cette affaire, tu as soulevé les vagues de la confusion, et donné lieu aux désordres sans fin qui naissent de toutes parts. En un mot, tu as agi comme si tes bras avaient été attachés, sans savoir ce que tu faisais. Il paraît que tu ne vaux pas mieux qu'une image de bois. Quand je réfléchis à ces choses, je me sens accablé à la fois par la colère et par la tristesse. Nous verrons comment tu répondras à ces accusations.

« J'ordonne que les sceaux officiels te soient immédiatement enlevés, et que tu te rendes à Pékin avec la rapidité du feu, afin que tu sois examiné en ma présence. »

La réponse de Lin à cet édit tant soit peu paternel est un des documens les plus caractéristiques de tous ceux qui me sont tombés sous les yeux, c'est aussi un véritable monument élevé à la gloire de Lin. Il est le premier qui ait osé dire à son souverain qu'une puissance barbare était supérieure sur mer à la puissance chinoise. Il donne des conseils, et, tout disgracié qu'il est, il sait encore élever la voix pour dire ce qu'il croit utile à la gloire et aux intérêts de son pays. « J'ai lu cet édit, dit-il, à genoux, prosterné; j'ai frappé la terre avec ma tête, je suis accablé par la honte et la crainte. Des mots ne sauraient exprimer ce que je ressens. » Il reconnaît sa faute; il offre sa tête aux justes châtimens qui l'attendent, et plus loin il dépose au pied du trône des considérations nouvelles sur l'état des choses. Il parle de la folie que les Anglais ont faite en prenant Chusan, de la mortalité qui décime leurs troupes, et de la nécessité où ils se trouveront bientôt d'évacuer cette île. Il indique le mauvais effet produit sur les puissances étrangères par le blocus de Canton, et il représente la flotte anglaise comme étant à la veille de se trouver enfermée entre les forces chinoises et les flottes des puissances qui viendront défendre contre elle les intérêts de leur commerce.

« Il est évident, ajoute-t-il, que nous ne pouvons combattre les Anglais sur mer. Nous devons, en conséquence, nous tenir sur la défensive. C'est ainsi que nous pourrons les harasser.

« Si nos mesures de prohibition contre l'opium ont amené sur le territoire céleste des soldats anglais, ce sont eux (les Anglais) qui, dans la perverse corruption de leur cœur, ont les premiers apporté ce poison parmi nous. Si nous ne prenons pas de mesures aujourd'hui pour les réprimer, nous serons obligés d'en prendre dans un temps plus ou moins éloigné. Nous devons donc considérer si la tâche sera plus pesante alors qu'aujourd'hui. »

Ici Lin emploie une fleur de rhétorique trop chinoise pour que je la traduise littéralement. Il compare le fléau de l'opium à une tumeur, et la suit dans tous ses degrés, facile à guérir au commencement, demandant plus tard des remèdes énergiques.

« On a dit, ajoute-t-il, que nos vaisseaux et nos canons ne sont pas égaux aux leurs, qu'on a laissé écouler trop de temps, et qu'il faut nous efforcer d'arranger, d'une manière ou d'autre, nos différends avec eux; mais je connais trop bien le caractère insatiable et envahisseur des Anglais. Donnez-leur un pouce, ils prendront une aune. Si vous ne les arrêtez pas, dès le principe, par le déploiement d'une majesté terrible, il est impossible de prévoir où ils s'arrêteront dans leur vicieuse carrière. Il ne faut pas oublier non plus que d'autres nations peuvent marcher sur leurs traces. »

Lin propose alors d'employer une partie des revenus produits par le commerce étranger de Canton à fabriquer des canons et des vaisseaux sur de nouveaux modèles. « C'est ainsi, dit-il, que le mal lui-même fournira le remède qui doit le guérir. »

Ce mémoire, dont je ne vous ai traduit qu'une très petite partie, est généralement écrit sans tout cet attirail de phrases et de rodomontades qui distinguent les documens chinois. C'est l'œuvre d'un homme de sens qui a vu et comparé, et qui, animé du désir de servir son pays, veut profiter, dans ce but, des leçons qu'il a reçues de l'expérience. Nous verrons plus tard de quelle récompense son souverain a payé son dévouement. En attendant, tout le monde s'accorde à dire que Lin était loin d'être un homme ordinaire; merveille presque sans exemple parmi les hauts fonctionnaires chinois, il a montré qu'il était incorruptible. Beaucoup moins fin et moins rusé que Keschen, doué cependant d'un esprit fort et persévérant, Lin aura peut-être, par l'exercice des qualités qui le distinguent, attiré sur son pays une catastrophe qui ébranlera le monde, et sur sa tête une terrible responsabilité; mais, le premier, il aura cherché à enlever le bandeau qui cachait à son gouvernement la supériorité de son ennemi, et les évènemens auront justifié sinon sa conduite, du moins ses prévisions.

Grand fut le désappointement quand on apprit, dans la rivière de Canton, le résultat de l'expédition au golfe de Pechili. Qu'avait fait cette escadre dont on espérait tant? Elle s'était fait repousser à Amoy et à Ning-po; elle avait pris Chusan, il est vrai, mais déjà les espérances que la prise de cette île avait

fait concevoir s'étaient évanouies. Le commerce qu'on avait espéré attirer de la côte voisine n'arrivait pas. Les habitans de l'île, qu'on s'était efforcé de se concilier, fuyaient plus que jamais le voisinage des Européens. Quelques opérations commerciales entreprises à Macao et à Manille, d'après les récits multipliés de tous les avantages qu'on rencontrerait dans cette nouvelle possession, arrivèrent à Ting-hae, et n'y rencontrèrent pas un seul acheteur. Le désespoir commençait déjà à s'emparer de la garnison anglaise. L'inaction, la mauvaise qualité des eaux, le froid contre lequel, chose étrange, on n'avait pris aucune précaution, le climat, une nourriture malsaine, car on avait, comme je l'ai déjà dit, compté follement sur les populations chinoises pour l'approvisionnement des troupes, la dyssenterie enfin, conséquence nécessaire de tous ces fléaux réunis, décimaient ces pauvres régimens, qui déjà demandaient à grands cris qu'on les fît partir de cet horrible lieu, et qu'on les conduisît à l'ennemi. La presse anglaise de Macao censura avec plus de violence que jamais la conduite des plénipotentiaires; elle les accusa d'avoir rabaissé encore la dignité, déjà si compromise, du gouvernement anglais, de s'être promenés tout le long de la côte de Chine en supplians, frappant à chaque porte pour que quelque mandarin voulût bien recevoir une lettre de lord Palmerston; enfin, après avoir inspiré un peu de terreur par la présence des vaisseaux anglais dans le voisinage de la capitale, de n'avoir pas su en profiter, et de s'être laissé éconduire comme des écoliers.

Vous le voyez, monsieur, déjà l'amiral Elliot disparaît entièrement dans les négociations qui eurent lieu à Teent-sin. Le nom seul du capitaine Elliot est mentionné; seul, il avait vu Keschen, et seul il avait conféré avec lui. Le rôle de cet amiral, chef de l'expédition anglaise, est inexplicable. Qu'il consultât le capitaine Elliot, qui devait connaître mieux que lui tous les détails de la question, rien de plus naturel; mais abandonner ainsi son mandat, abdiquer la confiance que son gouvernement avait cru devoir placer en lui, voilà ce qu'on concevra difficilement. On ne peut expliquer sa conduite que par le dégoût qu'il aurait éprouvé, à son arrivée à Chusan, en voyant que les opérations avaient commencé sans lui; peut-être aussi entrevit-il toutes les difficultés de la mission qu'on lui avait confiée, et ne voulut-il pas associer son nom à des mesures et à des résultats qu'il regardait comme peu dignes d'une grande nation.

Mais que se passait-il dans la rivière de Canton pendant cette grande promenade de l'escadre anglaise sur la côte de Chine ? Le gouvernement chinois, ou tout au moins les dépositaires de son autorité dans la province de Canton, fulminaient de violens édits contre les Anglais, mettaient la tête des plénipotentiaires et des principaux officiers britanniques à des prix élevés, ce qui ne parle guère en faveur de la civilisation chinoise. A ces édits le capitaine Elliot répondait, avant de partir pour le nord, par des proclamations au peuple chinois, annonçant que l'objet de l'expédition anglaise était de faire connaître à l'empereur la vérité que Lin lui avait cachée, protestant de *la vénération* de la reine d'Angleterre pour l'empereur de la Chine. Docu-

mens inutiles de part et d'autre, car pas un seul Chinois n'a eu l'occasion de gagner les récompenses promises, et les proclamations du plénipotentiaire anglais n'ont eu d'autre résultat que de faire croire à la population chinoise qu'on voulait la séduire, politique dont elle ne comprenait pas la portée. Du reste, l'expérience de tant d'années passées en Chine semble avoir été perdue pour les agens britanniques. Ils ont traité la nation chinoise comme ils auraient traité une nation européenne. Ils n'ont pas réfléchi que le peuple compte pour bien peu de chose dans la balance politique de la Chine, et que dans le gouvernement est toute l'action, toute la puissance. Généralement, les commissaires de l'Angleterre ont trop parlé au peuple; ils espéraient sans doute faire pénétrer dans son sein des idées d'indépendance qui auraient rendu leur tâche plus facile; ils se sont certainement trompés et dans le but et dans les moyens; toutes ces proclamations, ces promesses, ces protestations sans fin, n'ont pas fait faire le moindre mouvement à la population, et elles ont plus que jamais inquiété le gouvernement chinois sur les tendances des puissances étrangères. Elles ont rendu les négociations plus difficiles. Il fallait faire à la Chine une guerre ouverte et franche, ou, si on voulait négocier, laisser le peuple de côté et ne s'adresser qu'au gouvernement. Tous ces efforts faits pour se concilier la population devaient nécessairement échouer contre la haine religieuse et nationale des Chinois pour tout ce qui est étranger. Les agens anglais se sont laissé séduire par quelques démonstrations peu sincères et sans valeur, faites par des Chinois de Canton, accoutumés à vivre du commerce étranger; ils ont jugé la masse par quelques exceptions isolées, et l'expérience de ce qu'ils ont vu et éprouvé plus tard doit leur avoir démontré outre mesure le peu de fondement de leurs espérances.

A Macao, au centre de l'influence étrangère, si jamais celle-ci peut avoir existé en Chine, la haine de la population se manifestait chaque jour. Je ne reparlerai pas du massacre de l'équipage du *Black-Joke,* de l'incendie du *Bilbaino;* mais, dans les rues même de la ville portugaise, des actes de lâche violence étaient commis par les Chinois. Un Anglais, M. Stanton, fut enlevé presque sous les murs de Macao et conduit à Canton. A Chusan, plusieurs officiers anglais, qui comptaient trop sur les bonnes dispositions des habitans, s'étant aventurés à quelque distance de la ville occupée par les troupes anglaises, furent saisis par les Chinois et transportés à Ning-po, d'où tous les efforts du capitaine Elliot, qui se rendit immédiatement sur les lieux, ne purent les faire relâcher. L'enlèvement de M. Stanton produisit une pénible impression sur la communauté anglaise. Le capitaine Smith, qui avait pris le commandement de la frégate *la Druide* et celui du blocus de la rivière, fut prié par ses concitoyens d'employer son influence pour obtenir la mise en liberté de leur compatriote. Les réclamations de cet officier ne pouvaient guère avoir accès auprès du commissaire impérial, auteur de tant d'édits récens dont le seul but était d'engager les Chinois à attenter, chaque fois qu'ils en trouveraient l'occasion, à la vie des Anglais. Il s'adressa donc au gouverneur de Macao, lui représentant que l'enlèvement de M. Stan-

ton avait été commis sur le territoire portugais, et en violation des droits et de la neutralité publiquement déclarée du gouvernement portugais. Le gouverneur de Macao fit tout ce qui était en son pouvoir : il réclama du commissaire impérial la remise entre ses mains de M. Staunton; mais il ne put rien obtenir. Nous verrons plus tard à quelle occasion cet Anglais et les prisonniers de Ning-po furent délivrés.

Cependant le blocus de la rivière de Canton, déclaré solennellement le 28 juin par sir G. Bremer, et appuyé par quatre bâtimens de guerre anglais, se continuait nominalement, c'est-à-dire que les navires de sa majesté britannique occupaient quelques-unes des passes, s'emparant de quelques jonques chargées de grains et de sel; toutefois, les marchandises chinoises arrivaient à Macao par le passage intérieur, que les Anglais avaient renoncé à bloquer par les raisons que j'ai données plus haut. Le chargement des navires était plus lent et plus coûteux; mais l'inconvénient était bien moindre que ne l'eût été l'interruption subite et complète de toute transaction commerciale. C'était là, cependant, une mauvaise situation, et qui ne pouvait durer long-temps sans de grands préjudices pour le commerce de la nation qui faisait le blocus, plus encore que pour celle dont le port était soumis à cette mesure de rigueur. Enfin, comme si tout ce qui a lieu dans ce pays devait avoir un certain caractère de singularité, ce blocus se trouva modifié par une combinaison de circonstances qu'aucune mesure de cette nature ne me semble avoir présentée ailleurs. Voici la traduction d'une passe donnée au capitaine d'une jonque chinoise par le capitaine Smith, commandant le blocus de la rivière :

« Par Henri Smith, écuyer, capitaine du navire de sa majesté *la Druide*, et commandant l'escadre de blocus dans la rivière de Canton.

« Le porteur, nommé en marge (jonque Taug-ap-chung, capitaine Yung-at-tzé), ayant acheté de M. .... de Macao les *marchandises anglaises* énoncées dans la liste ci-annexée, et les ayant embarquées sur cette jonque en destination pour Chin-chew, je lui accorde, par les présentes, cette passe, afin qu'il puisse aller librement audit port de Chin-chew, sans qu'il y soit mis obstacle ou empêchement.

« *Donnée sous ma signature, le dix-neuvième jour de septembre* 1840.

« H. Smith,

« Capitaine de vaisseau, et commandant les navires et embarcations de sa majesté sur la côte de Chine. »

N'est-ce pas là, monsieur, un singulier document? Quoi! le blocus de la rivière de Canton dans toutes ses entrées est déclaré le 28 juin; l'escadre de blocus ferme l'entrée principale de la rivière; les navires étrangers et anglais, le commerce en général, souffrent toutes les conséquences de cette mesure, et des passes sont accordées à des jonques *chinoises* qui ont été acheter des marchandises anglaises à Macao! Comment expliquer une semblable incon-

séquence, si ce n'est en disant que ces jonques sortaient du port de Macao, que les Anglais exceptaient du blocus général de la rivière? Mais alors pourquoi spécifier que les marchandises chargées à leur bord sont des marchandises anglaises? Ces deux mots que j'ai soulignés ne semblent-ils pas une des raisons déterminantes de la concession? Ce que je viens de dire corrobore les observations que j'ai déjà faites sur ce semblant de blocus; certes, une pareille mesure pouvait singulièrement compromettre la responsabilité du gouvernement anglais vis-à-vis des neutres, et elle ne devait avoir aucune influence utile sur la solution de la question.

Il se passa à Macao, à la fin du mois d'août, un évènement qui pouvait avoir les conséquences les plus graves, mais dont l'effet fut heureusement paralysé par le résultat des négociations de Teent-sin. L'enlèvement de M. Stanton avait déjà été un sûr indice des dispositions hostiles des Chinois. En outre, plusieurs jonques de guerre avaient jeté l'ancre dans le port intérieur de Macao, et un nouveau fort avait été bâti en dehors de la barrière chinoise qui sépare le territoire de Macao du territoire chinois. Tous ces préparatifs annonçaient évidemment que les Chinois se disposaient à tenter un coup de main contre Macao, où plusieurs familles anglaises avaient de nouveau cherché un refuge. Le *taou-tae*, magistrat supérieur de Macao, était parti peu de temps après l'enlèvement de M. Stanton, dans le but apparent de demander au commissaire impérial la délivrance de cet étranger. Le 18 août, il était de retour; mais, loin de donner des nouvelles satisfaisantes du prisonnier, il revint accompagné d'un millier de soldats qu'on fit stationner à la barrière, qui n'était ordinairement gardée que par quelques hommes. L'équipage des jonques de guerre pouvait faire monter ce nombre à environ deux mille hommes. Si on considère que Macao ne renferme que cinq à six mille descendans de Portugais et une garnison de deux à trois cents hommes, que la ville et les villages qui l'entourent contiennent plus de trente mille Chinois, que ceux-ci ne dissimulaient plus leur projet d'exterminer tous les Anglais résidant à Macao, et que les craintes que ces démonstrations devaient faire concevoir redoublèrent lorsqu'on vit les jonques de guerre quitter leur mouillage et se rapprocher de la barrière, on ne s'étonnera plus que les Anglais aient pris l'alarme.

Le 19 août, les deux corvettes *l'Hyacinth* et *Larne* prirent position à peu de distance du fort : un bataillon de soldats de marine fut débarqué, et, en quelques heures, le fort et les casernes étaient détruits ou brûlés, les équipages des jonques avaient déserté leurs navires, et, aux environs de la barrière, on ne voyait plus un seul soldat chinois, excepté une centaine de morts, sanglant témoignage de la défaite de ceux qui la gardaient. Il n'y eut que trois ou quatre blessés du côté de la marine britannique. Les journaux anglais s'accordèrent cette fois pour payer un juste tribut d'éloges à la conduite du gouverneur et des habitans de Macao pendant les quelques jours qui précédèrent cet évènement. Le chef de cette colonie était placé dans une situation très délicate; mais il faut dire que, malgré la faiblesse des moyens dont il pouvait disposer, il sut faire respecter des deux parties belligérantes la

dignité de son gouvernement et la neutralité qu'il avait proclamée, en alliant à une grande fermeté toute l'humanité que comportait sa position. Peu d'hommes eussent pu, aussi habilement que M. da Silveira Pinto, tenir les rênes du gouvernement dans ces temps de crise et de danger.

Après l'attaque de la barrière, l'inquiétude de la population fut grande. On craignait que Lin n'exerçât de funestes représailles contre la ville de Macao, qu'il pouvait croire complice de la défaite de ses troupes. On le sait, il n'avait qu'à prononcer un mot, et, en trois jours, toute cette population mourait de faim. Un grand nombre de familles chinoises quittèrent Macao pendant les journées qui suivirent l'attaque; le second magistrat de la ville, le *tso-tang*, leur en avait donné l'exemple. Enfin, le 28 août, une proclamation de ce fonctionnaire engagea les Chinois à rentrer dans leurs foyers. Ce document témoignait de la haute estime du gouvernement chinois pour la population portugaise, ainsi que de la détermination prise par les officiers supérieurs de ne faire entrer dans la ville aucun soldat. Peu à peu l'ordre se rétablit, et cette fois du moins l'attaque de la barrière produisit un résultat réel, celui de tranquilliser la population.

Sur la côte, les affaires anglaises ne présentaient pas des résultats aussi avantageux. La corvette *Alligator* et un transport armé, s'étant approchés d'Amoy, furent repoussés par les Chinois, qui, dans l'espace d'une nuit, élevèrent des batteries qu'ils garnirent de plus de cent pièces de canon, dont quelques-unes de gros calibre. L'amiral Elliot, de son côté, se rendit à Ning-po, et, là, délivra aux autorités de cette place trente-huit jonques chargées de sucre et retenues comme prises avec leurs équipages. Un armistice fut conclu entre les deux parties belligérantes, l'une représentée par l'amiral Elliot, l'autre par les autorités de Ning-po. C'est encore là un des mystères de cette expédition. Comment et à quelles conditions cet armistice fut-il conclu, et que signifiait-il après la convention de Teent-sin? Quel pouvoir avaient à cet effet les autorités de Ning-po? Ces pouvoirs furent-ils vérifiés et reconnus valides? Ce qu'on s'explique plus difficilement encore, c'est qu'après le prétendu triomphe obtenu dans les négociations de Teent-sin (les plénipotentiaires regardèrent l'issue de ces négociations comme un succès signalé, jusqu'à ce que l'expérience vînt les désabuser), lorsque l'empereur semblait disposé à écouter les plaintes des Anglais, l'amiral n'ait pas insisté sur la reddition des prisonniers tombés entre les mains des Chinois à Chusan, ou après le naufrage d'un transport sur la côte de Ning-po; et s'il insista sans succès, pourquoi les jonques furent-elles rendues?

Le 20 novembre, l'escadre du Pechili était de retour dans les eaux de la rivière de Canton; *le Melville* et *le Blenheim*, deux vaisseaux de 74, qui avaient été laissés à Chusan, l'accompagnaient.

Nous allons avoir maintenant, monsieur, un précieux échantillon de la diplomatie chinoise. Je suis sûr que le récit des évènemens qui suivirent le retour des plénipotentiaires anglais ne sera pas sans intérêt pour vous. Il faut être sur les lieux, comme j'y étais, pour les bien juger. Il faut aussi con-

naître un peu les Chinois pour apprécier la surprenante élasticité de leur caractère et l'habileté avec laquelle ils savent manier cette arme la plus puissante de la diplomatie, la dissimulation.

Le premier acte du capitaine Elliot, après son arrivée, fut de porter lui-même aux forts du Boca-Tigris une lettre par laquelle il annonçait à Keschen, qui du reste n'était pas encore ostensiblement à Canton, l'arrivée des plénipotentiaires. C'était à la fois une démarche imprudente et, à mon avis, peu en rapport avec la position qu'occupait le capitaine Elliot : imprudente, car la lettre fut portée par un bateau à vapeur qui, s'approchant d'une forteresse, devait exciter l'inquiétude de ceux qui la défendaient; peu digne, car cet empressement du capitaine Elliot d'aller en personne annoncer son arrivée devait avoir pour résultat de le placer moins haut dans l'opinion de ceux avec qui il avait à traiter. Le fort fit feu sur l'embarcation du bateau à vapeur, malgré le pavillon parlementaire qu'elle portait, et, lorsque l'embarcation se retira, sur le bateau à vapeur lui-même; celui-ci rendit coup pour coup et s'éloigna. Cette circonstance prouverait d'abord que la leçon infligée à la ville de Ning-po, au sujet de l'inviolabilité du pavillon parlementaire, n'avait pas porté son fruit, puis que la nouvelle de l'armistice n'était pas encore arrivée à Canton, ou que les Chinois n'ont pas, sur les devoirs imposés par une trêve entre deux parties belligérantes, les mêmes idées que nous. C'était, dans tous les cas, un mauvais début. Le capitaine Elliot vint ensuite à Macao et remit au maire de la ville sa lettre pour Keschen. Le quiproquo de l'affaire du Boca-Tigris fut expliqué et rejeté sur l'ignorance du commandant du fort. La chose en resta là.

A cette époque, la communauté anglaise demanda officiellement à l'amiral Elliot d'être instruite de ce qui avait été fait à Teent-sin. L'intérêt du commerce l'exigeait, alléguait-elle. Le blocus de la rivière de Canton serait-il maintenu ou levé pendant les négociations qu'on annonçait comme devoir bientôt commencer? Les marchandises anglaises devaient-elles être conservées à bord des navires qui les avaient apportées, ou fallait-il les débarquer à Macao? L'amiral exprima le regret qu'il éprouvait de ne pouvoir répondre qu'à une seule de ces demandes. La trêve conclue à Pechili l'avait été avec le gouverneur de cette province, et les effets de cet armistice ne s'étendaient pas au-delà des limites de ce gouvernement. Cette déclaration expliquerait la négociation de l'amiral à Ning-po, mais alors que devient l'édit de l'empereur que j'ai cité plus haut? C'était assez dire du reste que, dans la rivière de Canton, les choses resteraient sur le même pied qu'avant le retour de l'escadre. Le commerce dut sentir que le moment des compensations n'était pas encore arrivé.

Ce fut là le dernier acte de l'amiral Elliot dans l'accomplissement de la mission qu'il avait reçue de son gouvernement. Très peu de jours après, un avis du capitaine Elliot annonça que, la santé de l'amiral exigeant son prompt retour en Europe, cet officier-général allait immédiatement quitter la Chine, et que lui, capitaine Elliot, allait rester chargé de l'immense responsabilité

de régler d'une manière satisfaisante le différend avec le céleste empire. Sir Gordon Bremer reprit dès-lors le commandement de l'escadre. Cet avis est du 29 novembre 1840. Il fut accueilli par la communauté anglaise comme on devait s'y attendre. On désespéra du succès dès qu'on sut qu'il devait uniquement dépendre des efforts du capitaine Elliot. Les faits ne tardèrent pas à prouver que ces craintes n'étaient pas sans quelque apparence de fondement.

Au milieu du récit d'évènemens aussi graves, je ne puis, monsieur, m'empêcher, malgré l'inconvénient que je trouve à y introduire des discussions personnelles, de vous dire quelques mots du capitaine Elliot, qui, pendant plus d'un an, tint dans ses mains les destinées d'une question à laquelle chaque jour le monde devra porter un intérêt plus raisonné et plus direct.

On a beaucoup calomnié M. Elliot en Chine; sa conduite a souvent été présentée sous de fausses couleurs. La presse de Macao a été plus souvent encore injuste à son égard. On n'a pas assez tenu compte des difficultés sans nombre qu'il eut à vaincre, et dont la moindre n'était pas l'opposition qu'il rencontrait chez ses compatriotes. M. Elliot est un homme de cœur; personne n'oserait mettre en doute son intégrité; il n'a qu'un seul défaut, et ce défaut était très grand dans sa position : il n'a pas assez de calme dans l'imagination, et il est trop plein d'honneur pour avoir pu lutter à forces égales contre les diplomates chinois. Il a eu le malheur de croire qu'il pouvait y avoir chez eux un peu de sincérité, et il s'est trompé. M. Elliot a longtemps résidé en Chine; on prétend qu'il connaît les Chinois. Mais cette connaissance n'est que superficielle; il a étudié leurs usages, et, dans le cours des négociations qu'il a eues avec eux, il paraît qu'il mettait une certaine affectation à les imiter, à les saluer à leur manière, par exemple. C'était une prétention sans importance réelle, et qui ne pouvait que lui nuire en enlevant quelque chose à sa dignité. Le capitaine Elliot aurait dû rester Anglais dans ses manières comme dans son langage, au lieu de caricaturer ses antagonistes. Ses communications écrites avec les autorités chinoises sont aussi empreintes d'un caractère d'humilité peu convenable. C'était un mauvais moyen de réussir avec des hommes aussi vains que les Chinois. Le plénipotentiaire anglais, appuyé par une flotte imposante, était assez fort pour demander justice comme il convient au représentant d'une grande nation, c'est-à-dire avec modération, mais avec fermeté et énergie. Supplier, pour ainsi dire, dans sa position, c'était augmenter la présomption des autorités chinoises, c'était leur donner l'audace de la résistance, qu'elles auraient peut-être eue à un moindre degré sans cela. Les invectives de la presse ont, d'ailleurs, contribué à rendre sa situation plus mauvaise. Le côté faible de toutes les mesures qu'il croyait devoir prendre était immédiatement signalé par les journaux de Canton, dont la traduction arrivait fidèlement sous les yeux des autorités supérieures de la province. Ces lettres si violentes dont leurs colonnes étaient remplies, ces menaces journalières, cette discussion publique du pour et du contre sur tout ce qu'il entreprenait, devaient singulièrement nuire à son influence auprès de ces autorités. Telles sont, monsieur, les cir-

constances au milieu desquelles, ou plutôt contre lesquelles, le capitaine Elliot a dû supporter toute la responsabilité qui pesait sur lui. On peut dire qu'il s'est trouvé sans un seul appui; ouvertement détesté de ses compatriotes, peu servi par le bon vouloir de ses auxiliaires, qui, placés à la tête des forces d'exécution, frémissaient d'impatience de se voir retenus par d'interminables négociations, il n'est pas étonnant qu'il ait échoué. J'ai encore un mot à vous dire, monsieur, pour vous expliquer ce que vous pourrez bientôt trouver d'extraordinaire dans la conduite de M. Elliot. Ces négociations rompues aussitôt que commencées, ces hostilités cessant au moment où on s'y attendait le moins, tous ces changemens à vue ont eu un but, l'intérêt commercial. Je ne vous répéterai pas ce que je vous ai déjà longuement dit; mais, dans tous les évènemens qui vont se dérouler sous vos yeux, cherchez le ressort qui les a fait mouvoir, et vous trouverez toujours en première ligne l'intérêt du commerce anglais, et surtout l'intérêt du trésor. Je ne mets nullement en doute que M. Elliot n'ait agi conformément aux instructions de son gouvernement. Dans l'exécution des ordres qu'il a reçus, il peut s'être trompé quelquefois; mais, croyez-moi, cet agent est une victime sacrifiée aux exigences du pays et aux cris de l'opinion publique.

Dans les derniers jours de novembre, Keschen arriva à Canton, et bientôt les négociations entre lui et M. Elliot commencèrent. Quelques mesures préliminaires de la part de Keschen durent préparer avantageusement les esprits et faire croire à une réconciliation prochaine. M. Stanton, ce prêtre anglican dont je vous ai raconté l'enlèvement, fut, à la sollicitation du capitaine Elliot, relâché par Keschen, qui le traita avec beaucoup de bonté. Lin étant parti pour Pékin afin d'y rendre compte, on le supposait du moins, de sa conduite, Keschen prit en mains la vice-royauté et l'administration de toute la province. Il commença par publier un édit dans lequel il blâmait sévèrement le commandant du fort qui avait tiré sur le bateau à vapeur anglais porteur d'un pavillon parlementaire avant de s'être informé du motif de son voyage; il finissait en enjoignant aux officiers commandant les postes militaires d'être sur leurs gardes, mais de ne pas attaquer, et de s'abstenir de commettre des actes de violence qui pourraient obliger les Anglais à user de représailles. En outre, chose inouie, Keschen consentit, lui, le troisième officier de l'empire, à traiter M. Elliot d'égal à égal. C'était là un langage bien différent de celui de Lin. Aussi les Chinois placés dans une situation officielle commencèrent-ils à baisser la tête, tandis que le peuple, irrité par des concessions dont il sentait toute la portée, sembla redoubler de haine contre les étrangers. Était-ce, de la part de Keschen, un plan concerté à l'avance? Voulait-il endormir le plénipotentiaire par une conduite si différente de celle de son prédécesseur? ou bien était-il de bonne foi dans le désir qu'il manifestait de hâter le dénouement de la question? Il se pourrait que les conditions exigées ensuite par M. Elliot lui aient paru d'une exécution impossible.

Quoi qu'il en soit, l'escadre anglaise s'était rapprochée des bouches du Boca-Tigris; Keschen s'était rendu, de son côté, à *la seconde barre,* et les

négociations avaient commencé. La communauté anglaise ignorait complètement la nature et les détails de ces négociations. Les demandes du gouvernement anglais n'étaient pas mieux connues. La presse ne fut pas moins violente contre le silence de M. Elliot qu'elle ne l'avait été contre ses actes publics. Elle prétendait que, lorsque des intérêts aussi graves étaient en jeu, elle avait le droit de donner son opinion sur les mesures qui devaient les affecter aussi gravement. Certes, personne ne serait tenté de justifier une pareille prétention; toutes les règles les plus simples de la diplomatie faisaient à M. Elliot une loi de suivre les négociations dans le plus grand secret. On ne connut donc à Macao que l'arrivée de l'expédition du Pechili; par les Chinois, on sut plus tard quelles étaient les propositions du gouvernement anglais. Les principales étaient le paiement d'une somme de 6 millions de piastres (environ 36 millions de francs au change de Chine), la cession de l'île d'Hongkong, une de celles dont est couverte l'embouchure de la rivière de Canton, les communications directes et sur le pied d'égalité avec les autorités chinoises, et l'ouverture au commerce étranger d'un ou plusieurs ports sur la côte. Mais à peine les plénipotentiaires des deux nations étaient-ils réunis, que les conditions posées par le gouvernement anglais parurent inadmissibles au commissaire chinois. On devait s'y attendre, et cependant il paraît qu'il n'en fut pas ainsi. Le plénipotentiaire anglais semblait compter, à son arrivée dans la rivière de Canton, sur une prompte solution de la question. Il ne pesait pas assez les conséquences que des concessions aussi importantes pourraient avoir sur tout le système politique de la Chine. En effet, tout l'échafaudage de la constitution chinoise était renversé si l'empereur accédait aux propositions qui lui étaient faites. Le paiement de l'indemnité exigée n'eût présenté aucune difficulté; les autorités chinoises savaient bien où elles trouveraient les fonds nécessaires. Le *con-soo,* les fonds mis en réserve depuis de longues années pour payer les dettes contractées par les hanistes en faveur des étrangers, la fortune des hanistes eux-mêmes, qu'on considérait comme ayant le monopole de tous les avantages du commerce et comme devant en supporter les charges, eussent suffi de reste. C'eût été le sacrifice de quelques individus, considération de très peu d'importance pour le gouvernement chinois. Mais admettre l'égalité des agens des nations barbares et des hauts mandarins de l'empire céleste était une prétention qu'on ne pouvait trop repousser. Ouvrir les ports de la Chine au commerce étranger, c'était ouvrir la Chine à l'influence étrangère, et on savait que c'était signer l'arrêt de mort de l'empire chinois. Les Anglais avaient pris Chusan, il est vrai; mais quelles étaient les conséquences de cette conquête? La presse britannique avait eu soin d'en instruire le gouvernement chinois; les soldats y mouraient par centaines, et l'évacuation de l'île était déjà devenue une nécessité. D'un autre côté, les Chinois avaient obtenu un triomphe évident à Teent-sin; ils avaient virtuellement chassé l'escadre anglaise du golfe de Pechili, et l'avaient renvoyée, pour ainsi dire, devant les tribunaux de la Chine, plaider la cause de l'Angleterre à Canton. Aussi ne dut-on pas être surpris, à Macao, quand

on apprit tout à coup que les négociations étaient rompues, que l'escadre s'était rapprochée du Boca-Tigris, et que deux des forts qui défendaient cette entrée principale de la rivière étaient tombés au pouvoir des Anglais, après le massacre de sept à huit cents Chinois. Ces forts, les deux moins importans de cette défense, étaient ceux de Chuen-pee et de Taï-koc-too. Cet évènement eut lieu le 7 janvier 1841.

Après cette affaire, dans laquelle l'escadre anglaise ne perdit pas un seul homme, elle prit position devant les principales défenses du Boca-Tigris, le fort de Anung-hoy et celui de Wang-tung. Cette escadre était alors composée de trois vaisseaux de 74, une frégate de 44, cinq corvettes, quatre bateaux à vapeur armés et deux transports chargés de troupes de débarquement. Une sommation fut envoyée par le commandant des forces britanniques au chef ennemi, afin que le pavillon chinois fût immédiatement amené. Le 9 janvier, tout était préparé pour l'attaque. Le vaisseau de 74 canons *le Blenheim*, remorqué par un bateau à vapeur, s'était embossé devant le fort principal d'Anung-hoy; déjà aussi le bateau à vapeur *the Queen* avait lancé quelques bombes dans le fort de Wang-tung, qui fait face à celui d'Anung-hoy, lorsqu'un pavillon parlementaire fut hissé au haut du grand mât de l'amiral chinois, et le signal fut immédiatement donné par le commandant anglais de cesser l'attaque.

On a prétendu que l'intermédiaire choisi par l'amiral chinois fut une vieille femme, qui porta, dans un petit bateau protégé par un pavillon parlementaire, une communication au capitaine Elliot. Était-ce mépris? on aurait peine à le croire, après ce qui venait de se passer. Était-ce plutôt à cause du respect connu des barbares pour les femmes? Etait-ce encore parce qu'aucun mandarin n'avait eu le courage de se charger personnellement de cette mission? Le seul intérêt qu'offre d'ailleurs cette circonstance, c'est la preuve qu'elle fournit qu'une notion toute nouvelle de la civilisation européenne venait de s'introduire en Chine, l'inviolabilité d'un pavillon parlementaire. Toujours est-il que l'armistice fut accordé, et qu'un nouveau terme (le 12 janvier) fut donné à Keschen pour qu'il fît connaître son acceptation de l'ultimatum de l'Angleterre.

On a beaucoup blâmé M. Elliot de s'être arrêté après la prise de Chuen-pee et de Taï-koc-too; on a dit que tous les forts du Boca-Tigris auraient dû tomber le même jour au pouvoir des Anglais, que cette conquête si rapide du Gibraltar de la Chine aurait frappé le gouvernement chinois de terreur, tandis que la prise de deux misérables fortins et la cessation inattendue des hostilités devaient être représentées à Pékin sous de fausses couleurs. Les évènemens qui suivirent sembleraient justifier cette inculpation. Mais, si on considère que le plénipotentiaire devait avoir constamment en vue l'intérêt commercial de son pays, qu'une rupture complète pouvait compromettre à jamais en Chine; si, en anticipant sur les évènemens, on pense au peu de résultat qu'obtint plus tard cette même mesure, si ardemment conseillée par la communauté anglaise; si on réfléchit enfin que les dispositions concilia-

trices du capitaine Elliot durent être singulièrement encouragées par le désir d'éviter, à moins de nécessité absolue, un nouveau massacre auquel l'absence d'un danger sérieux enlevait, pour ainsi dire, tout reflet de gloire; si on se préoccupe de toutes ces considérations, dis-je, on aura peine à blâmer le capitaine Elliot.

Cependant Keschen publiait, le 11 janvier, trois jours après la conclusion de l'armistice, une proclamation relative à l'attaque des forts; la victoire, disait-il, est restée indécise, et aujourd'hui la discorde est au milieu des Anglais. Il recommandait la plus grande surveillance afin d'empêcher qu'aucunes provisions fraîches n'arrivassent à l'escadre, menaçant des plus sévères châtimens, dans leurs personnes et celles de leurs familles, tous ceux qui se livreraient à ce trafic. D'un autre côté, le préfet du district dans lequel est situé Macao faisait connaître que les mesures prises par les hauts officiers n'étaient pas applicables à cette colonie, que les anciens prix devaient être maintenus; il attribuait aux spéculations d'avides commerçans la hausse du prix du blé, et promettait de les poursuivre avec la dernière rigueur. Vous voyez, monsieur, qu'il y a en Chine comme partout des accapareurs, et que là aussi le gouvernement sait protéger la population contre leur cupidité.

A cette époque se passa, dans la rivière de Canton, un fait qui a une trop haute importance commerciale pour que je n'en fasse pas mention. Deux navires américains, entrés en rivière le jour même où le blocus fut mis à exécution, obtinrent des autorités anglaises la permission de sortir de la rivière avec un chargement évidemment pris après la déclaration du blocus. Cette permission était contraire à toutes les lois qui régissent la matière; elle enlevait à l'action du blocus ce qui rend une mesure de cette nature presque justifiable, la sainteté et la rigoureuse exécution des engagemens envers chacun et envers tous. Voici sur quels motifs M. Elliot basait l'adoption d'une mesure qu'on a droit, à mon avis, de lui reprocher.

1° Le but qu'on s'était proposé, en bloquant le port de Canton, était de priver le gouvernement chinois des droits qu'il percevait sur le commerce d'importation; pousser les effets du blocus jusqu'aux dernières limites, empêcher toutes communications, même celles du cabotage, c'eût été enlever aux sujets de sa majesté toute chance d'approvisionnement.

2° Les deux navires précités, étant entrés le jour même où avait commencé le blocus, avaient un droit manifeste à l'indulgence du commandant en chef, dès le moment qu'ils déclaraient n'avoir à bord *aucune propriété chinoise.*

3° La population de Macao dépendait des Chinois pour sa subsistance. Ce motif d'exception aux règles du blocus, motif dont la validité ne pouvait être niée par personne, avait fait aux agens anglais une nécessité de laisser ouvert le passage intérieur. Le résultat de cette exception avait été qu'un commerce considérable de contrebande s'était établi entre Canton et Macao, commerce dont avaient profité les navires de toutes les nations, anglais, américains, etc.

4° Les choses ainsi posées, pouvait-on mettre dans une condition moins favorable les navires qui se trouvaient, à l'époque du blocus, dans les eaux

intérieures de la rivière ? On n'avait donc fait qu'un acte de justice en accordant aux deux navires américains la liberté de sortir, puisqu'en le faisant, on n'avait contrarié en rien les vues avouées et praticables du blocus. Cette concession n'était qu'*un acte de respect et d'amitié envers le pavillon des États-Unis*.

Le commandant de l'escadre, sir Gordon Bremer, ne sembla pas, si on en juge par ses communications au gouvernement anglais, considérer cette affaire sous le même point de vue que M. Elliot. Voici en substance ce qu'il répondit à M. Elliot. Le point de droit en question était très délicat, mais les raisons qui lui étaient données par le plénipotentiaire de sa majesté étaient de nature à le faire accéder à sa demande; en conséquence, ne voulant pas placer le représentant de sa majesté dans une position d'une extrême difficulté, incompatible avec l'honneur du pays et la bonne foi qui est le caractère distinctif des fonctionnaires anglais, il permettait aux deux navires américains, *Kosciusko* et *Panama,* de sortir sans difficulté.

Peut-être penserez-vous comme moi, monsieur, qu'après mûr examen, les raisons données par M. Elliot ne peuvent justifier sa résolution. Je ne conçois pas un blocus partiel, arrêtant les uns aujourd'hui, laissant demain passer les autres. Son allégation, que les marchandises chargées sur ces deux navires n'étaient pas propriété chinoise, n'est guère plus convaincante : un blocus n'est pas établi seulement pour priver un gouvernement des droits qu'il perçoit sur l'impôt des marchandises, mais aussi pour empêcher l'écoulement des produits du pays bloqué, et obliger ainsi les autorités, par une combinaison de pertes et de malaise, à accéder à l'ultimatum qui leur est proposé. Si le blocus de la rivière de Canton ne devait point produire ce résultat, il ne fallait pas avoir recours à cette mesure. Si, d'un autre côté, la liberté de sortie devait être accordée plus tard, il fallait proclamer cette disposition dès le principe, et ne pas s'opposer, comme on l'avait fait, à l'entrée des navires anglais et autres. Comment, d'ailleurs, les nations neutres devaient-elles considérer ce blocus, dont les bases étaient si variables? Ne devaient-elles pas être tentées de le violer, lorsque des passes étaient accordées à des embarcations chinoises arrivant avec des *marchandises anglaises* prises à Macao? Vous avouerez que nous ne pouvons reconnaître dans le blocus de la rivière de Canton l'inflexibilité de principes qui seule peut faire supporter aux puissances neutres une mesure dont le résultat est toujours de blesser plus ou moins leurs intérêts commerciaux.

Je reviens à la question principale. Les Chinois mettaient à profit le temps qui leur avait été accordé. De nouvelles forteresses étaient ajoutées aux anciennes; des troupes appelées de Canton venaient grossir la garnison du Boca-Tigris, et tout annonçait qu'en négociant, ils se préparaient à une active défense. Efforts superflus! les Chinois devaient bientôt apprendre combien la Chine est inférieure à l'Europe dans l'art de la guerre, et peut-être regretter les douceurs de tant de siècles d'une paix presque générale.

Les négociations recommencèrent; mais les demandes de délais sans cesse

renouvelées rendirent bientôt évidente l'intention de Keschen de les prolonger aussi long-temps que possible. Le capitaine Elliot commença à douter de sa bonne foi. Un terme de rigueur fut convenu au-delà duquel les hostilités devaient recommencer. Poussé ainsi jusque dans ses derniers retranchemens, Keschen fut obligé de choisir la seule alternative qui lui restât, la ruse. Jusque-là les diplomates d'Europe n'auraient aucun reproche à faire à la conduite de Keschen, elle fut digne du plus habile d'entre eux. Nous verrons tout à l'heure si les circonstances ne l'obligèrent pas à entrer dans une voie moins honorable. Plusieurs entrevues eurent lieu entre Keschen et le plénipotentiaire anglais, à l'une desquelles assista M. J. de Rosamel, commandant la corvette française *la Danaïde*. Il paraît que la présence de cet officier attira beaucoup l'attention de Keschen, et qu'il fut très caressant et très affectueux pour lui. Le résultat de ces conférences fut un traité préliminaire; le capitaine Elliot l'annonça à ses compatriotes par l'avis suivant :

« Le plénipotentiaire de sa majesté fait connaître la conclusion d'arrangemens préliminaires entre le commissaire impérial et lui aux conditions suivantes :

« 1° La cession de l'île et du port d'Hong-kong à la couronne d'Angleterre; toutes charges ou droits équitables seront payés à l'empire chinois par le commerce, comme si ce commerce avait lieu à Whampoa.

« 2° Une indemnité de 6 millions de piastres payée au gouvernement anglais, un million tout de suite, et le reste à des termes annuels égaux, dont le dernier expirera en 1846.

« 3° Communication officielle directe, et sur le pied d'égalité, entre les deux pays.

« 4° Le commerce du port de Canton sera ouvert dans les dix jours qui suivront la nouvelle année chinoise (3 février), et aura lieu à Whampoa jusqu'à ce qu'on puisse faire les arrangemens nécessaires pour la nouvelle possession anglaise (Hong-kong). Les détails seront le sujet de négociations ultérieures. »

Le plénipotentiaire déclare ensuite que le gouvernement de sa majesté britannique ne revendique aucun privilége exclusif pour les marchands et navires de sa nation, et il *offre la protection du pavillon britannique* aux sujets et navires des nations étrangères qui visiteraient cette possession de la couronne d'Angleterre. En échange de ces avantages concédés par la Chine, l'Angleterre s'engageait à évacuer Chusan et à rendre les deux forts du Boca-Tigris.

Cette pièce porte la date du 20 janvier. A la même époque et comme un corollaire de ce document, Keschen publiait une proclamation dont voici, en substance, la teneur :

« Keschen, grand ministre de l'état, haut envoyé impérial, du second ordre de la noblesse héréditaire, et faisant fonctions de gouverneur des deux provinces du Kouang, écrit cette dépêche afin d'expliquer clairement les choses au *tung-he* ou *keunminfou* (maire) de Macao.

« Les Anglais barbares obéissent aujourd'hui aux ordres, et, par un document officiel, ils ont rendu Ting-hae (Chusan, Ting-hae est la capitale de cette île) et Schakeo (les deux forts pris à l'entrée de la rivière), me priant, avec les plus vives instances, de faire un rapport sur leur affaire, et de demander pour eux la faveur impériale.

« Aujourd'hui toutes ces affaires sont parfaitement bien arrangées; il n'est plus nécessaire d'exécuter les ordres donnés antérieurement pour arrêter le commerce et intercepter l'envoi des provisions. C'est dans ce but que j'adresse les nouveaux ordres au tung-he, afin qu'il les exécute sans opposition. Ceci est une dépêche spéciale. »

Keschen était-il de bonne foi quand il écrivait cette dépêche? Je serais assez porté à le croire, si je ne connaissais l'astuce excessive du caractère chinois. Un document publié, à la même époque, par les journaux de Canton, semblerait venir à l'appui de cette opinion : c'est un mémoire du sous-gouverneur de la province de Che-kiang (capitale Ning-po) à l'empereur. Ce fonctionnaire exprime la crainte que Keschen ne se laisse séduire par les intrigues et les caresses des Anglais. D'un autre côté, les évènemens qui suivirent cette transaction, qui éveilla, dans toute l'Inde et jusqu'en Angleterre, tant d'espérances bientôt déçues, doivent faire penser que cette convention préliminaire ne fut qu'un acte de diplomatie chinoise peu justifiable sans doute, mais que l'injustice, — évidente pour les Chinois, — de la guerre qu'on leur faisait, la faiblesse relative de leurs moyens de défense et l'intérêt de leur conservation pourraient, en quelque sorte, faire excuser. En signant ces conventions, Keschen était resté d'ailleurs, non dans le droit rigoureux tel que nous le concevons, mais dans le caractère bien connu de sa nation.

Ce qui est plus difficile à expliquer, c'est la conduite du capitaine Elliot dans cette circonstance. Je l'essaierai cependant, après avoir exposé les faits. Je suis loin de blâmer absolument les termes dans lesquels l'arrangement préliminaire avait été conclu. Cette convention n'a pas reçu, il est vrai, l'approbation du gouvernement anglais, lorsqu'elle a été connue de lui; mais je l'ai regardée, quand elle eut lieu, et je la regarde encore comme la solution la plus satisfaisante que l'Angleterre pût, à cette époque, espérer d'obtenir. Elle recevait une satisfaction qui compromettait presque l'existence du gouvernement chinois qu'elle avait fait plier. Une somme de 36 millions de francs lui était payée. Cette somme ne représentait pas la valeur de l'opium saisi et les frais de l'expédition; mais, comme compensation, une des îles de la rivière était cédée à l'Angleterre. Entre ses mains, cette cession n'aurait pas manqué de produire des résultats; plus que toute autre chose, d'ailleurs, la responsabilité d'une guerre dont les conséquences pouvaient devenir fatales ne pesait plus sur elle, et le commerce de la Chine, cette source inépuisable de richesses, allait s'ouvrir de nouveau à sa navigation et à son industrie. Toutefois, le traité n'était pas sans quelques taches que la discussion des détails, qui devait avoir lieu ultérieurement, aurait peut-être fait disparaître.

Une des conditions de la cession de l'île d'Hong-kong, ou plutôt la seule

qui apparaisse dans l'avis du capitaine Elliot, était que le commerce serait assujetti à Hong-kong aux mêmes droits qu'il payait à Whampoa. Hong-kong se trouvait donc assimilé à l'établissement portugais de Macao, avec cette différence que le commerce de Macao jouit, dans l'intérieur de la rivière de Canton, de l'exemption de certains droits que le capitaine Elliot ne réclamait pas pour l'établissement anglais. Ainsi conçu, et en supposant que la discussion des détails n'y eût apporté aucun changement, la convention me semblerait cependant plus favorable encore aux Chinois qu'à l'Angleterre, puisqu'elle avait pour les premiers l'avantage de tenir le commerce anglais en dehors du Boca-Tigris, et par conséquent d'éloigner le danger résultant du contact immédiat des barbares avec la population intérieure de la province de Canton. Nous verrons tout à l'heure que le gouvernement chinois n'était nullement dans l'intention de terminer le différend avec l'Angleterre, même à des termes aussi avantageux, qui attirèrent sur M. Elliot les invectives de ses concitoyens, et, ce qui dut lui être bien plus sensible encore, la désapprobation de son gouvernement. M. Elliot commit d'ailleurs une faute très grave en acceptant la parole, voire même la signature de Keschen; la convention stipulait des concessions de part et d'autre, et, à mon avis, avant d'expédier, comme il le fit, un navire à Chusan, pour que l'armée anglaise évacuât cette place; avant d'envoyer dans l'Inde et en Angleterre l'assurance qu'en vertu du traité qu'il venait de conclure, le commerce allait reprendre son cours dans la rivière de Canton, M. Elliot aurait dû exiger de Keschen l'accomplissement des conditions auxquelles il s'était engagé. C'eût été à la fois un acte de prudence et de bonne politique. Tout le monde fut surpris de l'excessive confiance de M. Elliot, et je partageai l'étonnement général. Heureusement l'opinion de la communauté étrangère fut connue dans l'Inde et en Europe en même temps que les dispositions prises par le capitaine Elliot, et cette connaissance paralysa les mauvais effets qu'aurait pu produire l'avis du plénipotentiaire, dont le résultat devait être de remuer tout le commerce de ces contrées, qui attendait avec angoisse la solution de la crise qui le tenait éloigné de la Chine, et dont les espérances seraient venues se briser bientôt contre une triste réalité. J'excuse bien plus aisément l'évacuation anticipée de l'île de Chusan. Cette funeste conquête avait déjà coûté à l'Angleterre sept à huit cents hommes qui étaient venus y mourir de faim et de misère. D'ailleurs, du moment que les négociations avaient été portées dans le sud, Chusan perdait d'autant plus de son importance que l'occupation de cette île exigeait la présence d'une partie considérable des troupes de débarquement et des forces navales, dont le besoin pouvait, d'un moment à l'autre, se faire sentir dans la rivière de Canton.

Le gouvernement anglais eût sans doute approuvé le traité conclu par le capitaine Elliot, s'il eût été signé dans le premier mois de l'année 1840; mais déjà ses vues s'étaient agrandies, de nouvelles espérances avaient été conçues, la solution momentanée des grandes questions européennes laissait à l'Angleterre la liberté de porter toute son attention vers l'extrême Orient, et elle

entrevit, seulement alors, la possibilité de réaliser un des plus beaux rêves qu'une nation placée comme l'Angleterre puisse faire, le monopole du commerce d'un nouveau monde. Les proportions du traité préliminaire durent donc paraître trop mesquines au gouvernement anglais, et de ce moment M. Elliot put s'attendre à être sacrifié.

Mais les illusions du plénipotentiaire anglais lui-même devaient être bientôt détruites. Le 26 janvier, il avait pris solennellement possession de l'île d'Hong-kong, au nom du gouvernement de sa majesté britanique. Le 29, il organisait l'administration politique et judiciaire du nouvel établissement, et déjà il commençait à douter de la bonne foi de Keschen, il pressentait qu'il avait été trompé. Le commerce devait être ouvert le 3 février, et, dans les derniers jours de janvier, M. Elliot annonçait à ses compatriotes que tout sujet anglais qui jugerait à propos de se rendre à Canton avant la conclusion définitive des arrangemens, le ferait sous sa propre responsabilité et sans être autorisé par lui. D'un autre côté, Keschen protestait contre l'occupation de l'île d'Hong-kong, qu'il n'avait offerte momentanément, disait-il, à M. Elliot, que comme un lieu d'asile et de repos pour les troupes et les équipages des navires anglais; il déclarait qu'il ne renouerait les négociations avec M. Elliot qu'après l'évacuation de cette île.

A Pékin, la prise des forts de Chuen-pee et de Taï-coc-too, au lieu d'intimider le cabinet impérial, avait excité sa plus vive indignation, et du haut de son trône l'empereur lança de nouveau contre les barbares rebelles ses foudres impuissantes. La tête des chefs et celle des soldats furent une seconde fois mises à des prix très élevés, et l'extermination des Anglais fut proclamée comme une chose sainte et nécessaire.

Le commerce, d'après les termes de l'armistice, devait être ouvert, comme nous venons de le voir, le 3 février, et un traité définitif devait être arrêté le 25 du même mois par les signataires des conventions préliminaires. Keschen avait gagné un délai de six semaines, qui fut, ainsi que je l'ai dit, activement employé à augmenter et à compléter les défenses du Boca-Tigris et celles de l'intérieur de la rivière et de la ville de Canton. Le 20 février, la communication des édits impériaux, les mouvemens de troupes et toutes les dispositions des Chinois apprirent au plénipotentiaire et au commandant des forces anglaises combien peu ils devaient compter sur les protestations de Keschen. La flotte se rapprocha dès-lors du Boca-Tigris, et le 26 février M. Elliot publiait la nouvelle suivante : « Les batteries du Boca-Tigris sont tombées aujourd'hui au pouvoir des forces de sa majesté. Nous avons fait quelques centaines de prisonniers. L'ennemi est en fuite dans toutes les directions, et, jusqu'à présent, aucune perte n'est connue de notre côté. » Le même jour, sir Gordon Bremer annonçait qu'en raison de la prise des forts, les navires de commerce pouvaient se rendre au Boca-Tigris, et qu'il leur serait permis de monter plus haut dès qu'on saurait que la rivière était entièrement libre. Les Chinois se défendirent vaillamment. Kouan, commandant des jonques de guerre, fut au nombre des morts.

Le 27 février, l'escadre de reconnaissance, composée de cinq corvettes et de deux bateaux à vapeur, remonta la rivière de Canton. Le même jour, une des principales défenses de la rivière avait été enlevée par les Anglais après une énergique résistance.

Le 1er mars, l'escadre était arrivée à Whampoa; elle avait détruit les positions qui défendent ce point de la rivière et s'avançait vers Canton, lorsque, le 3, un pavillon parlementaire fut envoyé au plénipotentaire par les Chinois, et une trève leur fut accordée. Sir Hugh Gough, major-général et commandant des forces de terre, était arrivé le 2 mars dans la rivière de Canton.

Le 7, M. Elliot annonça que, l'armistice accordé aux Chinois étant expiré, les ouvrages avancés du fort d'Howqua (à quelques milles de Canton) avaient été occupés, et qu'il avait publié une proclamation aux habitans de la ville, rejetant sur les mauvais conseillers de l'empereur tous les maux que la population chinoise avait soufferts jusque-là; il les prévenait que la miséricorde de la gracieuse souveraine de la Grande-Bretagne épargnait la ville, parce qu'elle ne voulait pas faire de mal à la population laborieuse et paisible, mais que, si l'escadre anglaise était attaquée dans sa présente station, elle se verrait obligée de repousser la force par la force. Un ordre du commodore Bremer, en date du 14, prévint les navires de commerce qu'il ne leur était pas permis de remonter la rivière plus haut que le fort de Boca-Tigris. Le 15 mars, la plus grande partie des positions en dehors de Canton était au pouvoir des Anglais. La capture de plus de cent pièces de canon, celle d'une grande quantité de jonques de guerre, enfin de nombreuses prises marchandes, avaient signalé la marche de l'escadre anglaise dans la rivière de Canton. Le 19, la cité chinoise n'avait plus de défenses à opposer aux forces britanniques, une dernière attaque ayant fait tomber sous les boulets anglais tous les forts qui protégeaient immédiatement la ville. Depuis le mois de janvier, plus de deux mille Chinois avaient péri en combattant pour la cause de leur pays. Un seul Anglais était mort des suites d'une blessure.

Le 20 mars, la suspension des hostilités entre les deux parties belligérantes fut de nouveau proclamée. La note du capitaine Elliot, datée de Canton et de la salle du consulat d'Angleterre, vous fera connaître à quelles conditions les Chinois obtinrent cette faveur.

« Une suspension d'hostilités dans cette province a été conclue aujourd'hui entre le commissaire impérial Yang et le soussigné. Il a été en outre publié par un avis adressé au peuple, sous le sceau du commissaire et du gouverneur par intérim de cette province, que le commerce du port de Canton est ouvert, et que les marchands anglais et autres qui jugeront à propos de se rendre dans cette ville pour s'y livrer à un commerce légal seront duement protégés. Aucun engagement ne sera exigé par les autorités de la province, mais les autorités anglaises ne s'opposeront pas à ce que l'introduction de marchandises prohibées en contrebande (duement prouvée) soit assujettie aux mêmes peines que si elle avait lieu en Angleterre, la détention des personnes et les punitions corporelles de toute sorte exceptées. En attendant que le différend

entre les deux pays soit définitivement réglé, le soussigné a consenti à ce que les droits de port et autres établis jusqu'ici soient payés comme à l'ordinaire. Des navires de guerre resteront dans le voisinage des factoreries pour la protection de ceux des sujets de sa majesté engagés dans le commerce de Canton.»

De son côté, le commodore Bremer annonçait que les navires marchands pouvaient monter jusqu'à Whampoa, mettant sous la responsabilité particulière de ceux qui profiteraient de cette permission toutes les conséquences qui pourraient résulter pour eux d'une reprise soudaine et possible des hostilités.

La proclamation des autorités chinoises à cette même occasion était conçue d'une manière bien différente : « Yang, etc., et E, gouverneur par intérim des deux provinces de Kouang, etc., publient une proclamation pour rétablir le commerce suivant les usages, et pour que chacun puisse se livrer sans crainte à ses occupations ordinaires.

« Considérant que, le 19 du présent mois, le plénipotentiaire anglais a représenté officiellement que son désir est de *conserver la paix,* et qu'*il ne demande rien autre chose* que la permission immédiate de pouvoir commercer comme à l'ordinaire.....

« En conséquence, le plénipotentiaire anglais ayant représenté de la manière susdite qu'il ne demande que la liberté de commercer, nous permettons le commerce à toutes les nations, qui souffrent depuis si long-temps de son interruption, montrant ainsi notre compassion, etc. »

Vous devez être surpris, monsieur, de tous ces changemens inattendus; vous admirez cette patiente résistance des Chinois, qui se retranchent successivement derrière toutes leurs défenses, et vous vous demandez sans doute à quelle circonstance extraordinaire est due cette extrême modération du plénipotentiaire anglais. Je vous ai déjà donné l'explication de ce problème; elle est tout entière en ces deux mots : l'intérêt commercial. Mais, avant de vous faire part des réflexions que j'ai à vous adresser sur cette nouvelle phase de la guerre anglo-chinoise, je dois vous dire quelles furent les suites immédiates de la suspension des hostilités.

L'escadre anglaise se retira du voisinage de Canton, laissant à Whampoa (douze milles au-dessus de la ville) six corvettes, au fort d'Howqua (six milles) trois autres corvettes; quatre corvettes et un bateau à vapeur furent placés à l'entrée du passage intérieur, à deux milles au-dessous de la ville; trois goëlettes furent désignées pour servir aux communications entre les diverses stations. Le vaisseau de 74 *le Wellesley* retourna au Boca-Tigris; *le Blenheim* alla jeter l'ancre devant Macao, accompagné du bateau à vapeur *la Némésis;* le vaisseau *le Melville* partit pour l'Angleterre; la corvette *la Samarang* et le bateau à vapeur *le Madagascar* firent voile pour Calcutta. Quelques détachemens de troupes anglaises occupèrent les factoreries étrangères de Canton. C'était deux ans après la publication du fameux édit par lequel Lin demandait la livraison de l'opium. Les navires étrangers laissèrent enfin l'ancrage de Macao pour revenir à Whampoa, et les négocians anglais retournèrent à leurs comptoirs, d'où ils étaient exilés depuis si long-temps.

Chusan avait été évacuée par les troupes anglaises le 24 février; les prisonniers de Ning-po avaient été relâchés, et un de nos missionnaires, M. Taillandier, pris quelque temps auparavant dans la rivière de Canton, lorsqu'il tentait de pénétrer dans l'intérieur de la Chine, avait été mis en liberté, sur la demande de M. Elliot. C'est pour nous un devoir de payer ici au plénipotentiaire un tribut de reconnaissance pour cette généreuse intervention, qui sauva la vie à un de nos compatriotes. Dans plus d'une circonstance semblable, M. Elliot a montré la noblesse de son caractère; jamais il n'a été sourd aux plaintes des malheureux, qui, pour lui, n'ont pas de nation. Homme libéral et éclairé, il a constamment favorisé la cause de la civilisation, quelle que fût la voix qui la plaidait. Nos missionnaires, si modestes, si humbles, si grands quelquefois dans leur humilité, ont toujours trouvé en lui la protection la plus bienveillante. Moi-même j'ai eu l'honneur d'être admis dans l'intimité de M. Elliot, et si, dans le cours de cette narration, la voix de ma conscience m'a forcé de blâmer quelques-uns de ses actes, je suis heureux de trouver ici l'occasion de vous faire connaître le capitaine Elliot tel qu'il est, c'est-à-dire comme un homme qui joint à une grande générosité naturelle un esprit élevé, une grande vivacité d'imagination et une intégrité irréprochable. Soyez certain, monsieur, qu'un jour on lui rendra justice. J'espère que le gouvernement anglais saura reconnaître tout ce que M. Elliot a fait dans cette immense question chinoise, qu'il a eu, du moins, le mérite de tirer du chaos. L'expérience même de ses fautes sera utile au successeur qu'on vient de lui donner; celui-ci ne rencontrera peut-être pas les obstacles que M. Elliot a trouvés sur ses pas, quelque difficile, quelque dangereuse que soit encore la route qui s'ouvre devant lui.

L'absence du nom de Keschen dans la transaction de Canton doit aussi vous surprendre, monsieur. Qu'était devenu le commissaire impérial? La conduite de Keschen avait été hautement désapprouvée à Pékin. « Quoi! disait l'empereur, parce que la ville de Canton est une ville importante, qu'elle est habitée par une nombreuse population, parce qu'elle contient des greniers de riz, Keschen a cru devoir recourir à des expédiens temporaires; il a accédé aux trompeuses demandes des Anglais, et aujourd'hui les rebelles ne sont pas encore enveloppés et exterminés! » L'empereur nomma pour son généralissime Yischan, avec le titre de *grand pacificateur des rebelles*. « Allez, dit-il, hâtez-vous. Attaquez et exterminez. » Lungwan, un général tartare, et Yangfan, un des gardiens du prince furent nommés, sous lui, commissaires impériaux; ils durent arriver à Canton vers la fin de février. Keschen était rappelé à Pékin pour rendre compte de sa conduite. « Keschen, ajoutait l'empereur, n'a pas su se pénétrer des véritables principes de la justice, et il n'a pas repoussé avec mépris les absurdes prétentions des Anglais. Au contraire, il s'est soumis aux insultes de ces barbares. Plus d'une fois je lui ai fait défense de recevoir des lettres des rebelles, et il ose aujourd'hui me transmettre une supplique en leur faveur! Quels peuvent être les motifs d'une semblable conduite? — Dans ce document, l'empereur s'élève avec indigna-

tion contre la cession d'Hong-kong aux Anglais. — Moi, l'empereur, dit-il, je suis le souverain légitime de tout l'empire, et il n'y a pas un seul pied de terrain, un seul habitant de la terre centrale qui ne soit ma propriété absolue. Keschen a pris sur lui de céder Hong-kong. Que cette mesure retombe sur sa tête ! »

Keschen avait représenté à l'empereur, dans un mémoire daté du mois de février, toute la faiblesse comparative des moyens de défense de l'empire. Il avait déclaré l'imperfection de l'artillerie chinoise, la mauvaise disposition des forts et l'irrésistible supériorité des Anglais. C'était ainsi qu'il justifiait les mesures qu'il avait été obligé de prendre, les concessions qu'il s'était vu forcé de faire. L'empereur répond à ce mémoire par un beau mouvement oratoire. « Il n'y a rien au monde, dit-il, qui puisse me faire supporter avec calme les insultes et les folies de ces étrangers rebelles, ainsi que vous l'avez fait. Aveuglé et sans volonté, comme vous l'êtes, osez-vous encore mépriser mes commandemens et continuer à recevoir les écrits des étrangers et même demander pour eux des faveurs ? Une pareille audace passe les bornes de la raison. Sans force et sans courage, quelle espèce de cœur bat donc dans votre poitrine ? Non-seulement vous vous courbez avec soumission sous leurs insultes et leurs menaces, mais encore vous osez essayer de nous effrayer par de vaines considérations ! Apprenez que nous sommes inaccessibles à de lâches craintes. »

Le dernier acte de Keschen fut une proclamation du 28 février, dans laquelle, stimulé probablement par les reproches sévères qu'il vient de recevoir de sa cour, il fulmine contre l'audace des Anglais. « Nous, dit-il, le gouverneur et le lieutenant-gouverneur, nous marcherons en personne à la tête des troupes de l'empire céleste, et, les premiers au milieu du carnage, nous balaierons les barbares de la surface de la terre. Le généralissime Yischan arrive avec ses collègues, et les Anglais disparaîtront sous leurs efforts réunis. » Keschen prenait aisément son parti de sa disgrace, et vous pouvez remarquer la grande facilité avec laquelle il sait changer de ton, suivant les circonstances. Que le sort de ce souple courtisan ne vous inquiète pas, monsieur; Keschen ne reparaîtra pas de long-temps sur la scène; mais nous savons qu'il est aujourd'hui en plus grande faveur que jamais à la cour impériale. Vous voyez qu'il ne faut pas prendre à la lettre tout ce qui sort de la bouche du dragon céleste. L'empereur pouvait menacer Keschen, mais il ne saurait se passer des services d'un des hommes les plus éminens que la Chine ait produits.

Vous voyez aussi que l'armistice se concluait sous des auspices peu favorables. Mais quels ressorts avaient amené ce résultat ? Pourquoi les Anglais s'étaient-ils arrêtés au milieu de cette série de faciles triomphes ? Comment M. Elliot, arrivé avec des forces imposantes jusque sous les murs de Canton et n'ayant qu'à étendre la main pour s'en emparer, changeait-il tout à coup de ton et demandait-il la paix ? L'Angleterre avait-elle donc reçu l'éclatante satisfaction qu'elle avait le droit de demander ? Les citoyens violemment dépouillés avaient-ils été indemnisés de leurs nombreuses pertes ? Avait-on ob-

tenu des garanties pour l'avenir? Comment M. Elliot pouvait-il justifier cette rétractation solennelle de ces circulaires multipliées par lesquelles, pendant deux années, 1839 et 1840, il avait éloigné le commerce anglais de Canton, protestant contre toute désobéissance à ses injonctions, et menaçant même d'en appuyer l'exécution par la force? Je l'ai dit, l'intérêt commercial de son pays lui en faisait une loi. Les nécessités du fisc n'étaient pas moins impérieuses. A cette époque, il y avait dans la rivière de Canton quarante-quatre navires anglais jaugeant environ 23,000 tonneaux, et ayant à leur bord plus de 80 millions de propriétés anglaises. Laisser plus long-temps d'aussi graves intérêts en souffrance, c'eût été exposer le gouvernement anglais à de violentes récriminations de la part du commerce britannique. C'eût été d'ailleurs soumettre ce commerce à des pertes qui, ajoutées à toutes celles dont il avait été victime, eussent occasionné d'immenses désastres. En outre, l'exportation des thés avait été fort limitée pendant l'année qui venait de s'écouler, et le trésor devait attendre impatiemment ses rentrées habituelles. Pour bien juger les évènemens qui viennent de se passer, de même que pour apprécier ceux qui les suivront, il faut avoir constamment ces considérations présentes à la pensée, et il y a lieu de croire qu'elles eurent une grande influence sur l'esprit du capitaine Elliot, puisqu'il ne craignit pas de donner un démenti à toute sa politique passée. Le commerce profita avidement de cette mesure, mais l'orgueil national s'en offensa; on se représenta l'effet qu'elle devait produire sur le gouvernement chinois, et nous verrons bientôt que la faiblesse apparente du plénipotentiaire anglais fut mal interprétée à Pékin. Ce qui se passa dans le mois de mai dut convaincre l'Angleterre que la guerre entre elle et la Chine était, pour me servir des expressions presque littérales de l'empereur, un duel à mort. L'Angleterre, ou plutôt son représentant, en cédant aux exigences fiscales de sa position, plaçait son gouvernement dans une attitude peu honorable et peu digne d'une grande nation. Cette transaction était d'ailleurs empreinte d'une mauvaise foi évidente; l'Angleterre se trouvait en présence d'un terrible dilemme : ou elle avait voulu la paix sans arrière-pensée, et alors que pouvait-elle répondre lorsqu'on lui demanderait compte des déclarations solennelles de la couronne, de son honneur souillé encore, à ses propres yeux, d'une tache qu'une expédition formidable était destinée à laver? ou bien elle avait voulu seulement une suspension d'hostilités, afin de vendre quelques cargaisons de marchandises, avec l'intention cachée de recommencer la guerre aussitôt qu'elle n'aurait plus besoin de la paix. Quant aux Chinois, en acceptant cette transaction avec la volonté arrêtée de tromper leurs ennemis, ils se servirent de la seule arme du faible contre le fort, la ruse. Fatigués sans doute de cette lutte où ils voyaient chaque jour leurs meilleurs remparts s'écrouler sous les canons anglais et malgré leur vive résistance, les Chinois, peuple peu guerrier, mais fin temporiseur et très habile à profiter de tout ce que les délais, l'astuce et l'intrigue peuvent offrir de ressources, n'hésitèrent pas à accéder à une propo-

sition sur laquelle ils ne devaient pas compter, mais dont ils surent, à première vue, calculer tous les résultats.

Le commerce fut donc ouvert de nouveau, mais le fut-il comme avant le mois de mars 1839? Y eut-il échange de marchandises, c'est-à-dire achats et ventes? Non. Les Chinois vendirent leurs thés à des prix très élevés, et ne voulurent recevoir en échange que de l'argent comptant. Les marchandises anglaises ne trouvèrent pas d'acheteurs, si ce n'est pour de très faibles quantités et à des prix tellement bas, qu'il eût mieux valu ne pas les vendre. Pendant les deux mois que dura ce calme entre deux tempêtes, les Anglais purent exporter en Angleterre environ vingt millions de livres de thé; l'approvisionnement de la métropole se fit pour un espace de temps qui laissait au gouvernement une certaine latitude pour ses opérations à venir; le fisc reçut son tribut accoutumé, et la responsabilité financière du ministère anglais fut garantie. Mais n'était-ce pas un peu aux dépens de cet honneur national ordinairement si chatouilleux, quoique évidemment moins susceptible que l'intérêt commercial?

Les Chinois ne surent pas moins tirer parti de l'armistice. Les droits perçus sur la vente des thés, la vente même de cette denrée, rendirent plus abondantes les sources auxquelles le gouvernement pouvait puiser. De nouveaux canons furent fondus; des troupes, appelées de toutes les parties de l'empire, vinrent garnir la province de Canton; enfin, des préparatifs de défense et d'attaque furent faits sur tous les points. Ce fut pendant deux mois une situation dont les annales du monde n'offrent pas d'exemple, que celle de ces deux nations s'arrêtant d'un commun accord au milieu de leurs sanglans démêlés, l'une afin de vendre, l'autre pour acheter, se fournissant ainsi l'une à l'autre de nouveaux moyens de force, et sachant très bien à quoi s'en tenir sur leurs dispositions réciproques. Tandis que le commerce anglais, témoin journalier des préparatifs du gouvernement chinois, ne perdait pas un moment pour charger ses navires, les Chinois, réglant leurs affaires sur un avenir de quelques jours, et toujours prêts à changer de rôle au premier signal, comptaient, pour ainsi dire, les heures de ce repos qui leur semblait humiliant, et attendaient avec impatience que la dernière pierre de leurs fortifications fût posée, que leur dernier canon fût mis en batterie, pour commencer l'attaque. A cette époque, le commerce anglais ne fit pas entendre ces plaintes violentes qui accompagnaient ordinairement chaque mesure du plénipotentiaire; il sentit que l'honneur national faisait un sacrifice en sa faveur, et il l'accepta avec résignation. Quelques voix opposantes s'élevèrent encore, il est vrai, mais avec modération, tant est puissant chez tout Anglais cet instinct du grand intérêt du pays, l'intérêt commercial.

Cependant les Anglais occupaient Hong-kong, y jetaient les fondemens d'une ville, et tout annonçait que l'Angleterre ou du moins son représentant voulait former sur cette île un établissement durable. Je vais profiter du repos que nous laisse en ce moment la trève anglo-chinoise pour vous dire

quelques mots d'Hong-kong, cette possession anglaise dont l'occupation a eu tant de retentissement en Europe.

L'embouchure de la rivière de Canton, comme vous l'avez vu, est parsemée d'îles presque toutes stériles; quelques-unes cependant offrent, dans certaines parties, plus de facilité pour la culture, à cause des eaux qui peuvent les féconder. Hong-kong est de ce nombre. La pointe sud de cette île est par le 22° 14′ 45″, et la pointe nord par le 22° 20′ 50″ de latitude septentrionale. Elle s'étend depuis le 114° 6′ 46″ jusqu'au 114° 15′ de longitude est de Greenwich. Sa circonférence est d'environ soixante-dix milles; sa conformation est très irrégulière, surtout dans la partie sud; elle offre, dans les nombreuses baies dont elle est comme dentelée, un abri aux navigateurs qui, à la mousson de nord-est, entrent dans la rivière de Canton. La distance d'Hong-kong à Macao est d'environ quarante milles. L'île est comprise dans le district de Sin-oan-hien, dans la province de Canton. Chaque province de la Chine est divisée en un certain nombre de *foo*, départemens ou préfectures, et chaque *foo* comprend plusieurs *hien* ou districts. Ainsi, la province de Canton contient dix *foo* ou départemens, subdivisés en soixante-douze districts, dont le plus considérable est Kouang-choo-foo, dans le territoire duquel est la ville de Canton. La population d'Hong-kong est d'environ 7,500 ames, dont 4,350 résident dans les villages qui sont situés dans les différentes parties de l'île. Le reste de la population habite les bazars et les bateaux; vous savez que, sur tous les fleuves de la Chine, il y a de nombreuses tribus dont la résidence est toujours à bord de leurs barques ou dans des espèces de hameaux formés par de vieilles embarcations élevées sur des piquets au-dessus des vases même de la rivière. Cette population, comme presque toute celle de l'île, émigre souvent, la terre ne produisant pas assez pour la nourrir. La principale ville de Hong-kong est Chek-chu; sa population est de près de 2,000 ames. C'est une île très montueuse, comme la plupart de celles qui se trouvent dans les eaux intérieures de la rivière de Canton; quelques vallées, étroitement resserrées par les montagnes et arrosées par des ruisseaux qui tarissent souvent, permettent aux Chinois d'y cultiver un peu de riz. Elle ne peut donc offrir par elle-même un grand intérêt à la colonisation anglaise; mais sa situation au milieu des passages, sa proximité du Boca-Tigris, pourraient présenter quelques avantages à la nation qui l'occuperait avec la sanction du cabinet de Pékin et avec la faculté d'y porter son commerce et d'en faire un vaste comptoir où les Chinois viendraient s'approvisionner. Jusque-là, quoique le typhon qui a soufflé sur la rivière de Canton à la fin du mois de juillet dernier, ait démontré que l'ancrage de ses baies n'est pas aussi sûr qu'on l'avait cru d'abord, Hong-kong peut être pour les Anglais un point de refuge contre les coups de vent de la mousson de sud-ouest, et servir, pendant la guerre, d'entrepôt à un commerce de contrebande assez étendu. Le capitaine Elliot attachait une grande importance à la possession d'Hong-kong; je l'ai dit, il y fit tracer le plan d'une ville, y établit une administra-

tion, et prit lui-même le titre de gouverneur de l'île. Les terrains furent divisés par lots, et, pour favoriser le nouvel établissement, le capitaine Elliot fit publier l'avis officiel qu'il avait demandé à son gouvernement qu'une diminution d'un *penny* par livre fût accordée en Angleterre sur la taxe d'importation pour les thés embarqués à Hong-kong, et qui y auraient été apportés par des embarcations chinoises. Cette espèce de gouvernement de Hong-kong fut complétée par la création d'un journal officiel, fondé sous les auspices du plénipotentiaire anglais; et, à ce propos, il y a lieu de s'étonner qu'il ne soit pas venu à la pensée de M. Elliot de publier un journal en chinois. Il avait pour cela les plus grandes facilités : plusieurs interprètes étaient et sont encore attachés à la mission anglaise; cette publication eût pu avoir pour résultat d'éclairer les populations chinoises sur leurs véritables intérêts, et de les rendre moins hostiles aux Anglais. Le capitaine Elliot eût peut-être réussi de cette façon à réaliser en partie les grandes espérances qu'il fondait sur la possession d'Hong-kong. Quoi qu'il en soit, si la guerre se termine selon les vœux de l'Angleterre, il est douteux que cette île soit d'une grande utilité au commerce britannique, qui trouvera plus d'avantage à voir les ports de la Chine ouverts à ses navires qu'à posséder un coin de terre presque stérile, qui coûterait des sommes énormes à fortifier, et dont la garnison dépendrait, pour sa subsistance, de la population chinoise. Il peut cependant entrer dans les projets du gouvernement anglais d'obtenir de l'empereur la permission de former des établissemens sur plusieurs points de la côte, et Hong-kong serait alors une des têtes de ce cordon; mais c'est là une hypothèse dont la réalisation est difficile à prévoir. La Chine n'est pas encore réduite à accepter de pareilles conditions, et l'Angleterre, toute puissante qu'elle est, rencontrera plus d'un obstacle avant de s'établir sur les côtes du céleste empire d'une manière permanente avec l'assentiment du gouvernement chinois, condition indispensable pour lui assurer des avantages en rapport avec les pertes qu'elle aura à supporter.

Mais revenons à Canton. La guerre allait recommencer. Les Chinois croyaient être prêts; les immenses préparatifs qu'ils avaient faits leur paraissaient rendre le triomphe certain. Les édits de l'empereur, dont on a assez régulièrement connaissance, car ils sont publiés dans une espèce de journal à l'usage des officiers de la couronne, annonçaient que le moment de la crise approchait. Le *muy-kö*, ou cabinet impérial, avait été modifié; deux Mantchoux, promoteurs ardens de la guerre, avaient pris la place de Keschen et d'Elepoo. On ne s'était pas borné à augmenter les fortifications de Canton; toute la côte, Amoy, Ning-po, l'embouchure du Yang-tse-kiang, Chusan, Teent-sin, étaient hérissés de canons; des troupes se portaient sur ces divers points de toutes les parties de l'empire. Une lettre du plénipotentiaire, adressée au gouverneur de la province du Chee-kiang, avait été refusée avec mépris par les autorités de Ning-po, quoiqu'elle fût portée par une corvette anglaise. On supposait qu'environ trente mille soldats tartares

étaient réunis à Canton et dans les environs; de nombreuses batteries élevées le long de la rivière défendaient la ville sur toute son étendue. La connaissance de ces faits et l'imminence du péril, dont ils étaient un indice certain, firent abandonner le projet que le plénipotentiaire britannique avait formé de porter une partie des forces anglaises vers Amoy. Le 15 mai était fixé pour le départ; les nouvelles de Canton changèrent entièrement la face des affaires.

On le voit, les choses marchaient rapidement à Canton vers une crise. Le 5 mai, les permissions données par les Chinois pour le passage des bateaux destinés au chargement des navires avaient été retirées; mais cette mesure avait été immédiatement révoquée, sur les représentations des autorités anglaises. Le 8 mai, on disait publiquement que le commerce allait être suspendu par les Chinois, et les Européens commençaient à ne plus se croire en sûreté dans les factoreries. Pendant les jours suivans, ces symptômes deviennent de plus en plus alarmans. On ne peut plus douter que les Chinois ne se préparent activement à quelque grand coup de main. Le 15, de nombreux détachemens de troupes arrivent de l'intérieur; on évalue le nombre de celles qui sont réunies dans la ville et aux alentours de Canton au chiffre évidemment exagéré de soixante-cinq ou soixante-dix mille hommes. Contre-ordre est donné aux navires de l'expédition anglaise, qui devaient quitter les eaux de la rivière. La corvette *la Modeste* se rapproche de Canton, et la goëlette *l'Algérine* vient jeter l'ancre en face des factoreries. La garde qui les protége est doublée. Les embarcations de ces navires de guerre sont, pendant toute la nuit, remplies de forts détachemens de soldats de marine, prêts à se porter partout où l'ennemi se présentera. Les négocians anglais s'efforcent, de leur côté, de profiter du peu de temps qui leur reste pour presser le chargement de leurs navires. Une moitié à peine des bâtimens anglais, stationnés depuis si long-temps dans la rivière de Canton, a pu recevoir une partie de cargaison. Un seul navire français, *la Lydie,* de Nantes, s'est trouvé sur les lieux, chargé par un négociant anglais; ce navire a pu partir dans les premiers jours du mois de mai. Les habitans de Canton émigrent en grand nombre, emportant leurs objets les plus précieux.

Le 18, les navires de guerre qui se trouvent à Hong-kong, ainsi que les transports chargés de troupes de débarquement, lèvent l'ancre et passent le Bogue, allant vers Canton. Les préparatifs se poursuivent avec la plus grande activité. Les Chinois élèvent un rempart continu de sacs de sable entre deux ouvrages avancés de Canton, le *French Folly* et le *Dutch Folly*. Des troupes traversent la rivière pendant une partie de la journée du 20 et du 21. Le 21 au matin, M. Elliot apprend, car les secrets sont mal gardés en Chine, qu'une attaque doit avoir lieu d'un moment à l'autre; il prévient aussitôt, par une note, tous les étrangers résidant à Canton qu'ils aient à se réfugier à bord des navires avant le coucher du soleil, et qu'il est de leur intérêt de mettre sous la protection des canons anglais les propriétés qu'ils peuvent encore

avoir à Canton. Tous, à l'exception de deux Américains, profitent de cet avertissement si strictement opportun, comme vous allez le voir. Au soleil couchant, le dernier négociant anglais s'embarquait sur la goëlette du commerce *Aurora*, que la marée et le vent contraire tenaient attachée à son ancre en face des factoreries. — J'ai déjà indiqué la position de la corvette *la Modeste*, de 20, et de la goëlette *l'Algérine*, de 10 canons. Du pont de ces bâtimens, on pouvait apercevoir les hauts mâts du *Blenheim* et du *Wellesley*, de 74, auprès desquels étaient à l'ancre les autres navires disponibles de l'expédition.

Dans la nuit du 21 au 22, toute la ligne des défenses chinoises se couvrit de feux; de nombreux brûlots furent lancés contre la flotte anglaise de tous les points cachés de la rivière. Les Chinois se croyaient assez forts pour détruire leurs ennemis. Nul doute que, si le secret eût été mieux gardé, s'il y eût eu plus de concert dans les mesures, ou plutôt si la paix, dont ils ont joui depuis tant de siècles, ne les eût rendus inhabiles à profiter de leurs avantages, nul doute, dis-je, que toute l'expédition anglaise n'eût été très sérieusement compromise. Plusieurs navires coururent un grand danger. Les Chinois déployèrent plus de courage que lors de l'attaque des forts de la rivière. Leurs canons furent mieux pointés et avaient été rendus plus mobiles; on prétend qu'ils durent cette amélioration, très imparfaite encore, aux conseils d'un négociant américain. Toujours est-il que, dans ce combat, le sang anglais coula pour la première fois depuis deux ans que durait la lutte, tandis que jusque-là le sang chinois seul avait été répandu à flots. Je n'entrerai pas dans les détails de cette nuit si fertile en évènemens. Les journaux de Macaó en ont donné une peinture vive et exacte; je ne pourrais que répéter ce qu'ils ont dit. Les résultats furent la destruction de presque tous les brûlots destinés à incendier la flotte anglaise, la perte de quarante ou cinquante jonques de guerre, d'un grand nombre d'hommes, et enfin les évènemens dont il me reste à parler.

Le lendemain, 22 mai, plusieurs des navires de guerre anglais stationnés au-dessus de Canton, et dont les embarcations avaient été envoyées au secours des navires compromis, vinrent se réunir devant la ville, mais ils ne passèrent pas devant les forts qui en défendent les approches sans éprouver des pertes assez considérables. Le bateau à vapeur en fer *la Némésis*, capitaine Hall, rendit dans cette occasion, comme dans toutes celles où il s'était trouvé, d'immenses services. Ce fut lui qui détourna la plus grande partie des brûlots chinois, et qui détruisit toutes les jonques de guerre. Le capitaine Hall est un homme d'une énergie et d'une activité remarquables.

Le 25 mai, toutes les troupes de débarquement étant réunies, et les navires de guerre ayant jeté l'ancre devant Canton, l'attaque générale de la ville eut lieu sous les ordres du major-général sir Hugh Gough. Dans l'espace de très peu d'heures et après une faible résistance, les Anglais furent maîtres de presque toutes les positions qui dominent Canton; les hauteurs furent garnies

de canons et d'obusiers, et la ville, placée entre le feu de ces batteries et celui des vaisseaux, se trouva de fait à la discrétion des forces anglaises. Dès ce moment, les Chinois, découragés par le peu de succès de leur attaque de nuit, ne songèrent plus à résister. — On assure, et je ne cite ce fait qu'avec répugnance, comme on peut croire, que les Anglais trouvèrent les murailles de Canton couronnées d'une quantité innombrable de certains vases dont je n'ose dire l'usage, et qu'on avait placés sur les remparts comme un effroyable attirail de guerre; étrange artillerie cependant, dont j'ai peine à m'expliquer la destination. — Des propositions de rançon furent faites; les uns prétendent qu'elles vinrent des Chinois, d'autres soutiennent qu'elles furent provoquées par le plénipotentiaire anglais. Toujours est-il qu'un traité ou plutôt une convention fut faite entre M. Elliot et le *kwang-choo-foo,* ou maire de Canton. Vous remarquerez encore qu'aucun des trois commissaires impériaux ne parut dans cette transaction. Le journal anglais *Canton Press* assura, d'après une autorité qu'il disait irrécusable, que les principaux articles de cette convention étaient les suivans : — Art. 1er. Les Chinois paieront une somme de 6 millions de piastres (environ 36,000,000 fr.). — Art. 2. Les troupes tartares s'éloigneront de deux cents *le* de la ville de Canton (environ vingt lieues). — Art. 3. Les navires de guerre anglais quitteront la rivière de Canton, ainsi que les troupes anglaises (deux navires de guerre pouvaient seuls rester dans les eaux de la rivière). — Art. 4. Tous les ports de la rivière seront entièrement évacués par les Anglais.

A la première vue, une semblable convention ne peut manquer de vous paraître extraordinaire, même au milieu de cette série de transactions sans exemple dans les guerres européennes. Le capitaine Elliot est maître de Canton; il n'a qu'un mot à dire, et une garnison anglaise occupera la ville, et cependant pour la troisième ou quatrième fois il s'arrête. Les négociations recommencent; bien plus, la grande question en litige est passée sous silence; les commissaires impériaux ne paraissent pas, leur nom n'est pas même invoqué. Toute la responsabilité est prise par le *kwang-choo-foo,* par le maire de la ville; il ne s'agit plus que d'une rançon, et, cette rançon payée, les navires anglais abandonneront la rivière de Canton. Ainsi Canton, jusque-là le théâtre de la guerre, ne devient plus qu'un incident de ce long drame. Dès-lors les plans du plénipotentiaire ou du gouvernement anglais ne sont plus douteux : il a senti que la question ne pouvait plus se résoudre qu'à Pékin. Déjà, depuis long-temps et au moment même où il demandait au gouvernement de Canton la paix et le commerce, tous les moyens d'action se préparaient en silence, la compagnie des Indes frétait de nombreux navires, une nouvelle armée était organisée sur une plus grande échelle, des approvisionnemens et des munitions partaient de tous les ports de l'Inde, la Nouvelle-Hollande elle-même envoyait son contingent. Les évènemens de Canton eurent donc lieu au moment où tout était mûr pour l'exécution d'un projet beaucoup plus vaste.

La convention de Canton fut le dernier acte du capitaine Elliot; ce fut aussi le dernier effort de la première expédition. M. Elliot sembla considérer le rançonnement de Canton comme l'exécution virtuelle du traité du 20 janvier, exécution un peu forcée, il est vrai, mais enfin la lettre était observée. La gazette officielle d'Hong-kong publia un avis du plénipotentiaire, par lequel il annonçait aux étrangers que, la guerre avec la Chine *étant avantageusement terminée,* on procéderait, le 18 juin, à la vente des divers lots de terrain. Ainsi, par cette déclaration, le plénipotentiaire prenait plus solennellement que jamais possession de l'île d'Hong-kong. Les six millions de piastres stipulés étaient payés, et les autorités chinoises s'étaient vues forcées de recevoir, un peu clandestinement il faut le dire, les autorités anglaises sur le pied d'égalité. Il est vrai que chacun donnait, de son côté, une interprétation différente des évènemens qui venaient de se passer. Le départ des navires anglais fut suivi d'un cri de triomphe poussé par les Chinois. L'empereur ne sut rien de la défaite de ses bonnes troupes tartares. Les six millions payés furent représentés plutôt comme un acte de commisération que comme une condition dictée par la victoire. Les Chinois avaient beau jeu à montrer les choses sous ce point de vue; l'évacuation de la rivière par l'escadre anglaise parlait pour eux, et ce triomphe dut être naturellement attribué aux invincibles armes de l'empire.

Ainsi, après avoir, pendant un séjour de sept mois dans la rivière de Canton, détruit de fond en comble tous les forts qui la défendaient, à l'exception de celui de Wang-tung; après avoir fait couler des flots de sang, après avoir eu, malgré la présence d'une armée tartare, la seconde ville de l'empire sous la main, l'expédition anglaise s'arrêta comme fatiguée de l'effort. La transaction de Canton dut avoir pour résultat de relever le courage du cabinet de Pékin.

Je n'ajouterai plus qu'un mot, monsieur : en terminant cette lettre déjà si longue, j'éprouve le besoin d'insister sur les véritables causes de toutes ces péripéties qui vous auront surpris et vous surprendront encore dans le récit du drame que nous suivons avec tant d'intérêt. Je vous ai déjà dit que les bases de la question anglo-chinoise sont dorénavant changées; ce n'est plus la réparation d'une insulte que l'Angleterre demande à la Chine : c'est un nouveau monde dont elle veut faire la conquête commerciale; elle sent que c'est là désormais qu'elle trouvera les élémens de force et de vitalité qu'elle est condamnée à chercher partout en dehors d'elle-même, fatale nécessité dont les conséquences commencent déjà à frapper l'attention des peuples. Cependant, même en faisant jouer tous les ressorts de sa puissance pour atteindre ce but, l'Angleterre ne peut perdre de vue les avantages qu'elle retirait naguère de son immense commerce avec la Chine, avantages dont sa situation actuelle lui fait plus que jamais une nécessité. L'affaire de Chine doit donc se présenter pour elle sous deux points de vue différens : celui de l'avenir et celui du présent. C'est pour hâter la solution de la question d'avenir que l'Angleterre ne recule devant aucun sacrifice, qu'elle dégarnit l'Inde de

troupes, qu'elle expose ses flottes aux dangers d'une mer si féconde en naufrages, qu'elle compromet même son commerce avec la Chine, source pour elle de tant de bénéfices; c'est à la question d'actualité qu'elle sacrifie en quelque sorte les exigences de son honneur national, compromis souvent et par le principe et par la conduite de la guerre qu'elle fait à l'empire céleste. C'est dans l'intérêt de l'avenir qu'elle s'épuise et qu'elle combat, c'est dans l'intérêt du présent qu'elle s'arrête momentanément au milieu de ses sanglans triomphes. Pourra-t-elle toujours concilier ces deux intérêts si opposés? ne faudra-t-il pas tôt ou tard qu'elle sacrifie l'un à l'autre? Le reste du monde restera-t-il toujours spectateur impassible de cette lutte, dans laquelle se débattent de si grandes destinées? Déjà nos prévisions de l'année dernière ont commencé à se réaliser; l'Inde n'est plus tranquille, et, d'un moment à l'autre, l'Angleterre peut se voir obligée de concentrer toute son énergie pour conserver cette plus belle moitié de son empire. L'avenir nous donnera le mot de toutes ces questions; quant à moi, même après ces trois années de luttes, je n'ose vous donner mon opinion sur le développement futur de la crise anglo-chinoise; la marche des affaires n'a pas soulevé pour moi le voile qui enveloppe encore le dénouement de cet immense débat.

Dans une prochaine lettre, je vous rendrai compte des évènemens qui ont signalé la fin de l'année 1841.

*****

Macao, 1er décembre 1841.

L'OBLAT.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

VII.

A l'époque où Estève recevait à Froidefont un accueil si bienveillant, la marquise de Leuzière et sa petite-fille, la comtesse de Champreux, vivaient depuis quelques mois éloignées de la cour. Le deuil de cette dernière était le prétexte et non le véritable motif de leur retraite. Elles avaient quitté Versailles à la suite d'une de ces intrigues de palais qui divisaient si souvent l'entourage de la famille royale et remplissaient déjà l'existence de la reine de troubles et d'amertumes. Mais cet exil momentané et tout-à-fait volontaire devait naturellement cesser le jour où finirait le deuil de la jeune veuve. Mme de Leuzière avait saisi volontiers cette occasion de se retirer du monde pour quelque temps; elle éprouvait enfin le besoin de se reposer, de respirer un instant, pour ainsi dire, après tant d'années d'une vie écoulée dans les fastueux amusemens et les devoirs gravement puérils de la représentation. La marquise était le type des femmes de l'an-

(1) Voyez les livraisons des 1er avril, 1er et 15 mai.

cienne cour; jamais grande dame du temps de Louis XV ne porta avec plus de dignité une robe de quatorze aunes, sur des paniers de six pieds d'envergure, et ne marcha plus légèrement dans les salons de Versailles avec les souliers à talons. Aucune femme de cette époque ne fut aussi spirituellement ignorante, aussi parfaitement frivole, aussi gracieusement fière. L'âge n'avait modifié ni ses idées, ni sa manière de sentir; elle se plaisait à Froidefont, non qu'elle fût désabusée des vanités du monde et lasse de se laisser aller à cet éblouissant tourbillon qui l'emportait depuis si long-temps, mais parce qu'elle avait matériellement besoin de repos pour recommencer cette vie à laquelle ses forces physiques ne suffisaient plus. Elle était d'ailleurs fort entourée dans ce qu'il lui plaisait d'appeler sa solitude. Indépendamment des hôtes qui se succédaient continuellement, il y avait à Froidefont quelques personnes attachées à sa maison, et dont la place était marquée dans sa société; c'étaient trois ou quatre filles de qualité aussi pauvres que nobles; l'une avait le titre de lectrice, les autres celui de demoiselles de compagnie. Toutes dépassaient de bien des années l'âge de discrétion, et il ne leur restait d'autre charme que l'esprit et les habitudes de la bonne compagnie. Le jour de l'arrivée d'Estève, Mme de Leuzière leur dit de sa petite voix grasseyante et mignarde :

—Mesdemoiselles, vous allez voir ici pendant quelque temps un jeune gentilhomme, le proche parent d'une personne qui fut fort de mes amies et à la recommandation de laquelle j'ai grand égard. Je vous prie de m'aider à faire les honneurs de chez moi à mon nouvel hôte, et de vous occuper beaucoup de lui. Il m'a paru un peu timide; tâchez de mettre bientôt à l'aise sa sauvagerie provinciale; j'ai à cœur que le séjour de Froidefont lui soit agréable, et qu'il en emporte un bon souvenir.

D'après les ordres de la marquise, Estève avait été installé dans un des beaux appartemens du château, et dès le premier jour il dut trouver qu'il y était comme chez lui, tant il eut le loisir et la liberté de s'y arranger à sa fantaisie. La vie qu'on menait à Froidefont était tout à la fois simple et somptueuse. Les hommes avaient à leur disposition des équipages de chasse, des chevaux, et généralement tous les moyens de distractions qu'offre la campagne; les femmes faisaient de la tapisserie, jouaient au reversi, ou, à l'exemple de la reine Marie-Antoinette, se mêlaient parfois de travaux rustiques, et allaient, en jupe de linon relevée avec des rubans roses, voir traire les vaches dans une laiterie semblable à celle du parc de Trianon.

Estève était allé saluer la marquise en arrivant, puis il avait profité du temps qui lui restait jusqu'au souper pour faire une promenade dans le parc. Près de se retrouver au milieu de ce monde qu'il avait entrevu la veille, il éprouvait le besoin de se calmer et de se recueillir un moment : une sorte d'étonnement se mêlait à toutes ses impressions. Dans ce changement complet d'existence, rien ne rattachait le présent au passé; il oubliait ce qu'il avait été, ou, pour mieux dire, il lui semblait qu'une incommensurable distance séparait ces deux phases de sa vie, et il perdait sans effort le pénible souvenir de celle qui venait de finir. Rien de ce qui frappait maintenant ses regards n'avait d'analogie avec ce qui l'environnait naguère; on ne parlait plus autour de lui le même langage; il croyait voir des êtres d'une nature différente, et, quand il faisait un retour sur sa propre individualité, il ne se reconnaissait plus lui-même; en effet, quitter sans transition le monastère de Châalis et les moines bénédictins pour le château de Froidefont et les grandes dames de la cour, c'était changer de planète.

Estève marcha long-temps au hasard sous les sombres futaies du parc; son ame était comme inondée par un vague sentiment de bonheur, et pourtant il ne savait ce qui le rendait heureux; il ne se rendait pas compte de ce qu'il éprouvait; il ignorait ce que présagent ces joies fatales qui pénètrent le cœur et l'enivrent avant même que l'amour y ait fait naître un espoir ou même un désir. Tandis qu'il traversait l'endroit le plus solitaire du parc, il aperçut dans le vert crépuscule d'une allée deux femmes qui marchaient d'un pas indolent. Un chapeau de paille posé de côté sur leur coiffure les garantissait du soleil, et elles avaient à la main une légère canne à pomme d'or. Estève reconnut sur-le-champ l'une d'elles à sa taille d'une finesse incomparable, à ses cheveux dont la nuance dorée chatoyait sous la poudre; mais, loin de chercher à la rejoindre, il se tint à l'écart et la vit passer, caché entre les arbres. Elle avait depuis long-temps disparu, qu'il était encore à la même place, immobile et le regard fixe, comme s'il suivait par la pensée cette ravissante figure. Puis, l'esprit plongé dans d'ineffables rêveries, il reprit lentement le chemin du château.

Le soir, lorsqu'il entra au salon, les parties étaient déjà commencées; Mme de Champreux elle-même tenait les cartes. Au moment où il s'approcha, elle détourna un peu la tête, et, sans le regarder, le salua d'un sourire. La marquise l'appela d'un petit geste, et lui dit en continuant son jeu : — Venez ça, monsieur de Tuzel, et dites-

moi ce que vous avez fait aujourd'hui; je veux savoir si vous ne vous êtes point trop ennuyé tout seul dans les allées du parc.

— J'ai fait une charmante promenade, madame la marquise, répondit Estève; mais qui donc a pu vous dire que j'étais seul? je croyais n'avoir été vu de personne, car je n'ai fait aucune rencontre.

— C'est vrai; mais de belles bergères qui s'en allaient pastoralement visiter nos troupeaux vous ont aperçu sous les arbres; il eût été galant de les accompagner.

— Je n'aurais osé les aborder, madame la marquise.

— Je le sais; aussi les ai-je bien grondées de n'avoir pas été vous chercher jusqu'au fond du bosquet où vous rêviez sous un ormeau, comme un berger de Florian. Tenez, voilà Mlle de La Rabodière à laquelle j'ai particulièrement reproché cette façon de passer à côté des gens sans prendre garde à eux.

— Mais c'est moi qui devrais me reconnaître ce tort, madame la marquise, dit Estève en souriant.

— Eh! eh! je n'en disconviens pas; allez donc bien vite vous en excuser, et dire à Mlle de La Rabodière que demain vous le réparerez en l'accompagnant au châlet. Je vous avertis que c'est à une grande demi-lieue du château, et que, lorsqu'il fait mauvais temps, ces dames y vont en chaise.

— Je vous demande pardon, madame, dit vivement la comtesse de Champreux, moi je vais toujours à pied. Vraiment, n'est-ce pas ridicule de s'enfermer entre quatre glaces pour aller visiter une étable à vaches, comme lorsqu'on traverse en grand habit la cour de marbre de Versailles?

— Il est vrai, ma mignonne, répliqua gaiement la marquise; vous bravez le mauvais temps comme une vraie gardeuse de moutons, et un jour vous êtes revenue du châlet avec des souliers de satin qui faisaient eau de toutes parts et vos beaux cheveux défrisés et flottans au gré des vents.

— Ajoutez, madame, que vous m'avez vue arriver en riant de tout votre cœur et en chantant *il pleut, il pleut, bergère...* Ah! ma chère mère, j'ai bien ri aussi quand je me suis vue dans les glaces du salon.

— C'est égal, ma fille, reprit plus gravement la marquise, je fus inquiète après des suites que pouvait avoir cette imprudence; vous aviez risqué de prendre un gros rhume.

Estève se rapprocha du groupe que formaient autour d'un guéridon les demoiselles de compagnie.

— Monsieur, savez-vous parfiler? demanda Mlle de La Rabodière

en lui présentant de sa main sèche et longue un morceau d'étoffe de soie brochée d'or, — et sur sa réponse négative elle ajouta : — Alors nous allons découper des silhouettes; il faut absolument que vous fassiez quelque chose le soir; si vous le préfériez, je vous confierais un ouvrage en tapisserie; vous travailleriez à couvrir le fond de ces écrans.

Estève préféra apprendre à faire des silhouettes, et Mlle de La Rabodière lui donna la première leçon. Elle prit une feuille de papier noir, des ciseaux à pointes très fines, et, après avoir regardé autour d'elle comme pour choisir son modèle, elle se mit à découper une figure sous les yeux de son élève, qui suivait ce travail avec une curieuse attention.

— C'est fini, dit-elle en posant sur du papier blanc une petite tête de femme coiffée à la Suzanne, et qui semblait se rejeter en arrière avec un geste fier et charmant. Estève reconnut aussitôt ce profil suave, cette chevelure à demi voilée sous de légères dentelles, et ce port de tête tout à la fois hautain et gracieux. — Ah! murmura-t-il, c'est frappant!

— A votre tour, monsieur, dit la demoiselle de compagnie en lui remettant les ciseaux; essayez aussi de faire le portrait de Mme de Champreux, mais ne copiez pas celui-ci; travaillez d'après nature.— Et comme il taillait dans le papier noir sans lever les yeux, elle ajouta : Monsieur, regardez donc votre modèle, sinon vous allez faire une figure de fantaisie.

Estève n'osa tenir compte de cette observation; il y avait dans le regard, dans le sourire de la comtesse quelque chose d'éblouissant, un éclat qu'il ne pouvait soutenir en face. Pourtant, lorsqu'il posa sur le papier la silhouette qu'il venait d'achever, Mlle de La Rabodière s'écria : — C'est d'une grande ressemblance, c'est fort bien, sauf quelques incorrections. Monsieur, vous montrez des dispositions surprenantes, et j'ose vous prédire que vous aurez un talent charmant.

— M. de Tuzel aime les beaux arts, dit la marquise en admirant de la meilleure foi du monde le chef-d'œuvre en papier noir, qui passait de mains en mains; c'est bien, très bien; ce talent sied mieux à un gentilhomme que celui de broder au tambour ou de faire en perfection des sachets de rubans.

— Comme feu M. le comte de Champreux, ajouta tout bas Mlle de La Rabodière.

Estève fut frappé de ce mot, que seul il avait entendu. Il supposa que l'époux dont Mme de Champreux portait encore le deuil était un homme frivole et nul qu'elle n'avait pas aimé, et qui n'avait laissé

dans son cœur que de faibles regrets. Cette conviction lui causait une secrète joie. Il se complaisait dans la pensée qu'aucun orage n'avait troublé la sérénité d'une si belle destinée, et que cette jeune femme qu'environnaient tant de grandeurs, de calmes félicités, n'avait jamais connu la douleur et les larmes. Mlle de La Rabodière s'aperçut de sa distraction et lui dit gravement :

— Vous plaît-il, monsieur, de continuer votre leçon? Voyons, reprenez vos ciseaux, et tâchez de profiler un nouveau modèle.

Estève se remit docilement à faire des découpures : les demoiselles de compagnie posèrent tour à tour, et il essaya de représenter leurs profils anguleux; mais il réussit moins bien dans ses nouveaux essais, et à la fin de la soirée il lacéra et éparpilla tout ce beau travail.

— Ah mon Dieu! et votre chef-d'œuvre, monsieur, le voilà aussi perdu, s'écria Mlle de La Rabodière d'un air désolé; j'aurais voulu le mettre dans ma collection.

Estève ne répondit rien : il avait adroitement soustrait la silhouette de Mme de Champreux, et elle était déjà enfermée dans le petit portefeuille de laque qu'il portait toujours sur lui.

Le lendemain, à l'issue du dîner, qu'on servait à trois heures, Mme de Leuzière dit à Estève, qu'elle avait fait asseoir près d'elle à table :

— Allons, beau berger, disposez-vous à faire une promenade par de jolis chemins tout bordés d'aubépines fleuries. Ces dames vont visiter le moulin, et vous les accompagnerez.

A cette proposition, Estève ressentit un tressaillement de joie; il se figura Mme de Champreux marchant légèrement dans les sentiers ombragés du parc, puis s'asseyant avec sa grace et sa fierté souveraine sur un siége rustique, au milieu d'une pauvre maison de paysan, et lui debout à ses côtés et prêt, faveur insigne! à recevoir les ordres qu'elle daignerait lui donner.

— Soyez aimable, soyez galant, je vous le permets, reprit la marquise; Mlle de La Rabodière et Mlle de Rochemartine sont charmantes et de très bonne conversation.

Les deux demoiselles de compagnie avaient déjà mis leurs chapeaux de paille à la Bazile et pris leurs jones. Par un mouvement involontaire, Estève se tourna vers Mme de Champreux, qui s'était rassise devant son métier, et il la regardait indécis. Elle comprit ce geste, cette muette interrogation, car elle dit en souriant :

— Moi, je reste.

— Nous sommes invitées ce soir au Raincy, ajouta la marquise; il y a concert et petit spectacle chez son altesse.

— Tenez, ma mère, je voudrais être à cent lieues du monde et de la cour, pour être dispensée de toutes ces fêtes! dit vivement la comtesse. J'aime mieux la solitude de Froidefont que les amusemens du Raincy.

— Voyez un peu cette fantaisie! répliqua la marquise d'un air de douce ironie; je vais me hâter de vous ramener à Versailles, charmante bergère, de peur que vous vous adonniez tout-à-fait à vos goûts simples et champêtres. Dans quel temps vivons-nous, bon Dieu! Les femmes de vingt ans sont plus graves et plus sensées que leurs grand'mères. Peu leur importe d'être belles, admirées, de plaire et de commander. Elles ne se soucient même plus de leur parure. Ah! ma mignonne, que présage un tel bouleversement?

— Je n'en sais rien, ma mère, répondit la comtesse d'un ton caressant et enjoué; en attendant, je tâcherai d'être très belle et très admirée pour vous faire plaisir : vous verrez ce soir!

— Partons, monsieur, dit Mlle de La Rabodière en appuyant sur le bras d'Estève sa main couverte d'un gant de filet vert et en se redressant avec un mouvement de tête qui fit onduler les trois plumes de son panache.

Le pauvre jeune homme se laissa emmener de fort bonne grace. Selon la recommandation de la marquise, il tâcha d'être aimable et même galant; mais au fond de l'ame il était, malgré ses efforts, agité, soucieux et triste : déjà l'absence ou la présence de Mme de Champreux n'était plus pour lui une chose indifférente.

Mlle de La Rabodière était une vieille fille d'un esprit agréable et conteur. Comme toutes les personnes qui n'ont pas par elles-mêmes un grand relief, elle se faisait valoir en s'identifiant jusqu'à un certain point avec des existences plus considérables que la sienne. Cette manière d'être constituait au fond une abnégation et un dévouement sans égal. Depuis trente ans, Mlle de La Rabodière était attachée à la marquise; elle avait vu naître Mme de Champreux, et elle trouvait dans les rapports, dans les souvenirs d'une si longue intimité, des sujets inépuisables de causerie. Bientôt elle captiva l'attention d'Estève en lui racontant quelques circonstances relatives à la jeune veuve.

— Ah! monsieur, lui dit-elle avec un sentiment d'orgueil et de joie, quelle grande et heureuse destinée que celle de Mme la comtesse! Elle n'a jamais souffert aucune peine; les malheurs arrivés dans sa famille n'ont pas été pleurés par elle, parce qu'elle était trop jeune pour les sentir. Son père, le fils unique de Mme la marquise, est mort un peu avant sa naissance; quelques mois plus tard, elle a

perdu sa mère, et elle est restée ainsi sous la tutelle de son aïeule, qui l'a élevée avec tous les soins et toute la tendresse imaginable. Jamais elle n'a formé un désir qui n'ait été satisfait. Depuis qu'elle existe, tout ce qui l'environne lui est soumis. Sa vue inspire le respect et l'amour; c'est comme un don qu'elle tient de la nature plus encore que de la grandeur de sa naissance. Dans le monde, sa position est des plus enviées; elle ne voit au-dessus d'elle que les princesses du sang, et chacun sait qu'elle est maintenant le plus grand parti de la cour. Et avec tant d'avantages, tant de motifs d'orgueil, elle n'est ni fière, ni vaine. Vous avez déjà pu voir comme elle est affable et douce; mais ce que vous ne savez pas, c'est la rare bonté, la générosité de son ame. Pour tout dire, en un mot, elle est digne du rang où Dieu l'a mise et du bonheur dont il a comblé sa vie.

— Pourtant cette vie si belle a été un moment troublée, dit Estève en hésitant; M[me] de Champreux est restée veuve bien jeune.

La demoiselle de compagnie hocha la tête avec un léger sourire.
— Avez-vous entendu parler de M. de Champreux? demanda-t-elle.

— Jamais, mademoiselle; vivant au fond d'une province, je n'ai connu ni de près ni de loin les gens du grand monde.

— Alors je vais vous dire ce que du reste personne n'ignore, reprit la demoiselle de compagnie. Des convenances de famille avaient fait ce mariage, qui était d'ailleurs des plus mal assortis. Lorsqu'il fut célébré, M[lle] de Leuzière avait dix-sept ans, M. le comte de Champreux seulement quatorze. C'était un petit bonhomme d'une jolie figure, mais chétif et souffreteux. Son éducation était tout-à-fait manquée; il avait un petit savoir et, je crois, un plus petit génie. Sa grande occupation était de faire toutes sortes de colifichets avec du carton et des rubans; quant à ses amusemens, c'étaient ceux d'un écolier. Il faisait beau voir M[me] la comtesse, en grand habit de cour, jouer à la guerre pan pan pour divertir cet enfant malade, en attendant l'heure d'aller chez la reine, ou bien confectionner avec lui des sachets d'odeur et mille autres babioles. Parfois il se mutinait et pour un rien devenait si méchant, que M[me] la marquise l'aurait volontiers mis en pénitence. Au milieu de tous ces enfantillages, il allait avoir seize ans, et peut-être sa femme commençait-elle à concevoir quelque chagrin de lui trouver si peu de raison et d'esprit pour son âge, lorsqu'il mourut presque subitement. Devant Dieu soit son ame!

Estève avait écouté ces détails avec une singulière émotion. — Comment M[me] la comtesse avait-elle pu consentir à un tel mariage?

s'écria-t-il; comment s'était-elle résignée à devenir la compagne de cet enfant maussade, qui ne promettait même pas de devenir un homme digne d'elle?

— Eh! mon Dieu, parce qu'alors elle était une enfant aussi, répondit la demoiselle de compagnie; aujourd'hui sa docilité n'irait pas jusque-là.

En revenant de la promenade, M[lle] de La Rabodière emmena Estève dans la cour d'honneur : elle avait aperçu au perron le carrosse attelé de quatre chevaux et les valets en grande livrée. Au même instant, les deux battans de la porte s'ouvrirent, et la marquise parut avec sa petite-fille. La jeune douairière portait une robe de damas noir, et pour toute parure un rang de perles au cou. Un léger pouf formé de petites plumes noires ornait sa coiffure un peu haute sur le front et couverte seulement d'un œil de poudre. Ce costume simple et sévère contrastait d'une manière charmante avec sa figure si fraîche, si juvénile, et les tons d'un noir mat du damas, dont les plis abondans flottaient autour de sa taille, donnaient à son teint un éclat tendre et suave comme celui des fleurs. Elle s'avançait lentement, le front souriant et calme, avec un air de majesté, une grace fière et modeste, une dignité de jeune fille et de reine. En la voyant si belle, si radieuse, Estève s'arrêta comme ébloui, et la salua silencieusement. Elle se tourna à peine vers lui pour lui rendre son salut d'un mouvement de tête, et pourtant elle devina l'impression qu'il ressentait à sa vue. Cette admiration humble et silencieuse la flatta plus que les complimens qu'on lui avait si souvent adressés; elle sourit et détourna les yeux, craignant peut-être de laisser deviner à son tour la satisfaction ingénue de son orgueil; puis, revenue de ce léger trouble d'esprit, elle abaissa une seconde fois son regard sur Estève, et dit en désignant une touffe de roses blanches qu'il venait de cueillir dans le parc et qu'il avait à la main :

— C'est un bouquet que vous m'apportez? Grand merci! monsieur, je le mettrai ce soir.

Il fut tenté de le lui présenter à genoux et s'avança en tremblant. M[me] de Champreux choisit une rose et l'attacha de côté sur son corsage en disant : — C'est une fleur de deuil. — En effet, le pâle incarnat de cette rose, qu'entouraient des feuilles d'un vert sombre, s'harmoniait avec la toilette de la comtesse. — A présent partons, ma mère, reprit-elle après avoir encore remercié Estève d'un regard.

Un moment après, le carrosse avait disparu au fond de l'avenue.

Dès ce moment, Estève s'aperçut avec une sorte d'effroi qu'il y

avait au fond de son ame un sentiment impérieux et fatal, une passion dont il avait jusqu'alors ignoré la puissance et les redoutables entraînemens : trop faible déjà contre elle pour la vaincre, il ne songea qu'à la dissimuler.

Il y a parfois dans la vie humaine une phase dont la courte durée est plus féconde mille fois que les longues années qui l'ont précédée et suivie; c'est l'éclair radieux qui traverse les ténèbres, c'est le souffle tiède et parfumé qui dissipe les brumes sombres et glacées, c'est l'aurore brillante et rapide qui dans les régions boréales se lève sur les longues nuits d'hiver. L'existence morne et stérile d'Estève devait avoir cette période suprême; pendant quelques jours, quelques jours seulement, il devait vivre dans l'entier développement de ses facultés et par toutes les puissances de son être. Il comprit qu'il était arrivé à ce moment unique dans la vie, et ferma les yeux, comme un homme placé entre deux abîmes; il détourna sa pensée de l'avenir comme du passé, et s'abandonna avec une sorte d'enivrement désespéré à ces transports cachés, à ces joies intérieures, à ces muettes souffrances qui alternativement ravissaient et brisaient son cœur. Bientôt il connut dans toute sa violence le bonheur amer que donne un amour placé si haut qu'aucun espoir de retour n'est possible. Souvent une circonstance insignifiante, un mot, un seul regard, le jetaient dans de secrets ravissemens ou dans les plus douloureuses tristesses. Mais, au milieu de toutes ces agitations, il conserva du moins assez d'empire sur lui-même pour ne pas laisser deviner la passion insensée qui consumait son ame et sa vie. Les dures contraintes de son existence passée, une longue habitude de réserve et d'impassibilité apparente, lui rendaient plus facile qu'à tout autre, peut-être, cette complète dissimulation. Tandis que son cœur battait à rompre dans sa poitrine, et que la violence de ses émotions faisait pâlir son visage, il gardait une attitude calme, et jamais une parole, un soupir ne trahit le secret de ses joies ou de ses souffrances. Dans l'abnégation et le dévouement de sa tendresse, il s'estimait heureux, trop heureux encore, et, comme les martyrs de l'amour divin, il ne voulait que souffrir et mourir pour l'objet de son adoration.

La marquise traitait Estève avec la familiarité amicale qu'autorisait son âge; elle profitait de ses priviléges de vieille femme pour le combler de ses faveurs et pour faire de lui, à l'exclusion de tout autre, son chevalier d'honneur, lorsqu'elle avait la fantaisie de se promener à pied dans le parterre. Mme de Champreux était naturelle-

ment plus réservée; cependant, à travers la retenue de ses manières, elle laissait apercevoir une sorte de bienveillance et de discret intérêt. Elle adressait rarement la parole à Estève, et pourtant il était facile de voir le goût qu'elle prenait à son entretien par l'attention qu'elle y prêtait. Mais la personne qui lui témoignait le plus de sympathie était cette bonne Mlle de La Rabodière, dont la mémoire était un répertoire complet des anecdotes de famille et de toutes les illustrations de la maison de Leuzière. Elle s'était prise d'une particulière affection pour lui, parce qu'il avait dans la physionomie quelque chose d'un homme qu'elle aima jadis d'un amour tout-à-fait malheureux. Il n'y a pas d'amitié plus charmante que celle d'une femme qui a pris son parti d'être vieille, et dont le cœur a conservé quelque jeunesse: Estève en fit l'expérience; Mlle de La Rabodière fut pour lui, dans la nouvelle vie où il était entré, ce qu'avaient été naguère le maître des novices et le père Timothée, la providence calme et consolatrice vers laquelle il se réfugiait dans ses mauvais momens.

Un soir qu'il n'y avait d'autre étranger qu'Estève à Froidefont, le petit cercle intime de la marquise était réuni autour de la table, dans le salon d'été. On causait librement, comme en famille; la vieille dame faisait des histoires de l'ancienne cour. Elle se mit à raconter celle de ce beau Létorières, qui s'était fait aimer de Mlle de Soissons.

—C'était un mince cadet de famille, dit-elle, un de ces petits gentilshommes qui viennent au monde dénués de tous biens, mais qui se tirent d'affaire par leur bonne mine et leur bravoure. Mlle de Soissons le connut je ne sais comment, et se prit pour lui d'une telle passion qu'elle se mit en tête de l'épouser, elle qui tenait aux plus grandes maisons du royaume, et que le roi de Sardaigne appelait sa cousine! Sa tante, Mme de Soubise, en avait tant d'indignation et de souci, qu'elle la fit entrer à l'abbaye de Montmartre. Mais les deux amans continuèrent de se voir à la mode d'Espagne, c'est-à-dire à travers les grilles et en passant par-dessus les murs avec des échelles de corde, si bien qu'on ne parlait que des inventions romanesques de Létorières pour pénétrer dans le couvent. Le baron d'Ugeon, qui était un gentilhomme des Rohan-Soubise, prit à mal tous ces bruits, provoqua en duel l'heureux amant de Mlle de Soissons, et lui donna un grand coup d'épée dans le côté. On le transporta ainsi feru et quasi mourant dans un petit logis qu'il occupait hors Paris, sur le chemin de Montmartre. Mais, voyez la folie de ce pauvre amoureux! sans attendre sa guérison, il sort une nuit, et, comme de coutume, franchit les murailles de l'abbaye pour aller à son rendez-vous. Le

hasard avait fait que ce jour-là j'étais allée voir ma tante, Mme d'Humières, qui était alors abbesse de Montmartre. Comme il devait y avoir une prise d'habit le lendemain matin, et que je voulais y assister, j'avais renvoyé mon carrosse et accepté l'hospitalité pour une nuit chez ces bonnes religieuses. Voilà qu'au petit jour, un peu après qu'on eut sonné le premier angélus, j'entendis du bruit dans les corridors, toutes les portes des cellules s'étaient ouvertes, et les religieuses couraient vers l'escalier d'un air curieux et effrayé. — Jésus, madame! quel scandale! quel malheur! me dit en passant l'une d'elles. — Il y a là-bas un homme mort, ajouta une autre tout éperdue. Ne comprenant rien encore à l'évènement, je les suivis. Quel pitoyable spectacle je vis alors! Le beau Létorières était couché, par terre, sous la grande arcade cintrée qui sépare le cloître du cimetière; ses yeux étaient ouverts et fixes, son visage était blanc comme linge, et son corps baignait dans une mare de sang. A cette vue, je sentis que j'allais m'évanouir tout de bon, et je me traînai jusqu'à l'escalier, où je m'assis à demi morte. Tout le monastère était en émoi, on ne concevait rien à ce malheur; aucune de ces dames ne connaissait Létorières, et ne savait ses rendez-vous nocturnes. Moi cependant, je reprenais mes esprits et je commençais à comprendre comment la chose était arrivée; je pris à part l'abbesse : — Faites retirer ces dames, lui dis-je; laissez quelqu'un seulement pour garder ce pauvre corps, et montons chez Mlle de Soissons, que tout ce bruit n'a pas éveillée, à ce qu'il paraît. En effet, elle dormait encore quand nous entrâmes dans son appartement; mais quel réveil! Dès les premiers mots que je lui dis, elle se releva avec des cris et des sanglots; elle ne voulait pas me croire, elle se débattait entre nos bras, elle demandait à voir ce cadavre. Heureusement elle tomba en défaillance. Hélas! je ne m'étais pas trompée dans mes conjectures : Létorières était venu à son rendez-vous, et avait passé une heure dans le cloître sans manifester aucunement les souffrances que lui causait sa blessure. Vers minuit, Mlle de Soissons était remontée chez elle sans bruit, et lui s'était retiré, comme de coutume, par la porte qui donne sur le cimetière. Apparemment, quand il fut arrivé là, les forces lui manquèrent; il tomba; sa blessure s'était rouverte, et tout son sang s'écoulait. Il mourut, faute de secours, à quelques pas de sa maîtresse, et tandis qu'elle s'endormait tranquille en pensant à lui. Pour éviter le grand scandale que toute cette affaire aurait causé, on transporta de nuit le corps de Létorières à son logis, on le mit sur un lit de parade, et l'on fit courir le bruit

qu'il était mort d'une fièvre pourprée; tout le monde l'a cru, mais vous pouvez être assurée que cela n'est pas vrai, et qu'il mourut d'un coup d'épée et de son amour pour Mlle de Soissons.

— Et elle mourut aussi? demanda Mlle de La Rabodière.

— Point du tout, mademoiselle, répondit tranquillement la marquise; quelques mois plus tard, elle épousa je ne sais quel prince allemand dont elle n'a jamais pu prononcer le nom.

Mme de Champreux avait écouté son aïeule avec une mélancolique attention. Ce récit l'avait émue, une larme semblait rouler sous ses longs cils baissés; mais, à ces derniers mots, elle releva la tête et s'écria avec un mouvement d'indignation :

— Quel cœur lâche et perfide de s'être consolé ainsi!

— Eh! ma belle reine, qu'auriez-vous donc fait à la place de Mlle de Soissons?

— Ce que j'aurais fait, madame? Je me serais mise en religion, et j'aurais pleuré ce pauvre Létorières jusqu'à la fin de ma vie.

— Ah! ma fille, elle était si jeune! répliqua naïvement la marquise.

Estève avait écouté Mme de Champreux avec une émotion indicible de bonheur et de souffrance. La sensibilité qu'elle venait de manifester le charmait et l'épouvantait tout à la fois. Jusqu'à ce moment, il avait pensé qu'elle n'était pas capable de ressentir certaines exaltations, ni même de comprendre la tendresse énergique et fidèle d'un cœur qui persiste jusqu'à la mort dans les regrets et le souvenir de son premier amour. Il fut saisi d'une vague et jalouse inquiétude en songeant qu'elle éprouverait peut-être un jour cette passion, dont elle devinait les dévouemens sublimes; qu'elle choisirait dans la foule dorée qui remplissait les salons de Versailles un homme heureux entre tous, et que, quelque grand qu'il fût déjà, elle l'éleverait encore, et mettrait sa destinée au-dessus des plus hautes destinées en lui donnant sa main. Ces prévisions remplirent son ame d'un trouble cruel; il pouvait tout supporter hormis cette affreuse pensée, de voir Mme de Champreux descendre des régions sereines de son indifférence et livrer à l'amour d'un homme les trésors de son ame et de sa beauté. Cette soirée, si doucement commencée, s'achevait pour lui dans un morne et muet supplice. Entouré de ce cercle de femmes qui continuaient de frivoles causeries, il tâchait de dissimuler sa douloureuse préoccupation en feignant de chercher dans un volume de poésies quelques passages que la marquise l'avait prié de lire à haute voix.

— Eh bien! monsieur, vous ne trouvez donc rien dans cet alma-

nach soi-disant des muses? s'écria Mlle de La Rabodière en jetant un coup d'œil dans le livre. — Eh! bon Dieu! voilà des vers assez beaux cependant. — Et elle se mit à déclamer cette strophe de l'ode du pindarique Lebrun :

> Oui, Sparte, à Lycurgue fidèle,
> Voulut toujours que la plus belle
> S'unît au plus audacieux;
> Et Jupiter même décide
> Qu'il n'est permis qu'au fier Alcide
> D'épouser Hébé dans les cieux.

— C'est assez mon avis aussi, dit la marquise en regardant Mme de Champreux avec un certain sourire.

— Grace, grace, madame, s'écria-t-elle en riant et en rougissant un peu; point d'application, je vous supplie.

— Remarquez, je vous prie, ma mignonne, que, selon ma promesse, je n'ai rien avancé de direct, et que la comparaison ne serait pas exacte : vous êtes jeune et belle comme la déesse Hébé; mais celui auquel je voudrais vous remarier n'est pas un demi-dieu; c'est tout simplement un héros.

— Oui, un héros de coulisses, murmura Mlle de La Rabodière, qui avait son franc-parler.

Dès les premiers mots de cette conversation, Estève s'était retiré dans l'ombre du vaste abat-jour qui couvrait le faisceau de bougies placé au milieu de la table; il avait ainsi caché la pâleur de son front et l'altération de ses traits.

— Vraiment, ma reine, j'ai grande envie de vous sermoner un peu, reprit la marquise; vous n'avez pas assez d'admiration pour les braves et les victorieux; nous n'étions pas ainsi jadis, et Dieu sait si les vainqueurs de Fontenoy trouvèrent beaucoup d'inhumaines !...... Mais aujourd'hui on ne fait plus cas de la gloire; les femmes s'enthousiasment des beaux esprits, des poètes, et ne se soucient plus des héros.

— Mon Dieu! ma mère, je rends toute justice au vôtre, répondit Mme de Champreux d'un air nonchalant; je conviendrai, si vous voulez, qu'il est beau, spirituel et fort digne d'être aimé.

Ces mots restèrent dans le cœur d'Estève comme un trait acéré; il ne douta plus que l'heureux prétendant favorisé par la marquise ne devînt bientôt peut-être l'époux de Mme de Champreux. Une haine, une jalousie désespérée l'animait contre ce rival inconnu, et, pen-

dant la douloureuse nuit qui suivit cettte soirée, il fut prêt aux plus violentes résolutions. Tantôt il voulait partir, s'éloigner de Mme de Champreux sans la revoir; d'autres fois, il osait concevoir la pensée de lui avouer sa folie et son désespoir; puis il tombait dans l'accablement et la crainte; il se soumettait lâchement à son supplice, il redoutait tout changement dans sa situation, comme le malheureux redoute encore dans ses tortures le coup mortel qui doit les finir. Une amère curiosité, un farouche désir de connaître entièrement son sort, lui firent rechercher avidement le lendemain l'occasion d'interroger Mlle de La Rabodière. Dès le matin, il descendit au salon dans l'espoir de la rencontrer; elle y était déjà en effet, et, faute d'autre conversation, elle parlait avec le perroquet de la marquise. Estève n'eut pas même la pensée de lui faire une confidence, mais il l'interrogea discrètement. Au premier mot elle s'écria :

— Ne m'en parlez pas! je ne conçois rien à la bonne volonté de Mme la marquise pour M. le duc! un homme qui a pu faire de grands exploits dans la guerre d'Amérique, à l'autre bout du monde, mais dont les folies ont scandalisé tout Paris; un Galaor, un don Juan, la fine fleur des traditions de la régence!

— Et vous croyez que Mme la comtesse l'épousera? dit Estève d'une voix altérée.

— Jusqu'ici elle n'a pas voulu entendre parler de ce mariage ni d'aucun autre; mais qui sait? le duc est jeune, aimable, amoureux, et Mme la comtesse, qui refuse de se prononcer, est intérieurement décidée peut-être.

Comme la demoiselle de compagnie disait ces paroles, Mme de Champreux entra dans le salon. Apparemment elle remarqua une certaine émotion sur le visage d'Estève, car elle se rapprocha et dit avec une naïve curiosité : — Ma chère amie, de quoi parliez-vous donc à M. de Tuzel?

— Je lui parlais de vous, madame la comtesse, répondit-elle avec une franchise enjouée, et je me permettais de médire un peu du héros qui aspire à votre main. Me le pardonnez-vous?

— De toute mon ame! — répliqua la comtesse; et, après avoir un instant réfléchi, elle continua d'un ton grave : — J'ai pris une résolution que bientôt je déclarerai à ma mère, et qui mettra un terme à toutes ces poursuites : je veux suivre l'exemple de la princesse ma marraine; veuve comme elle à vingt ans, je ne me remarierai pas, et je tâcherai de l'imiter dans toutes les actions de sa vie si calme, si grande, si heureuse!

— Ah! madame, voilà une résolution bien téméraire! s'écria Mlle de La Rabodière. Mme la princesse de Lamballe l'a fermement tenue, il est vrai; mais elle n'a pas eu, comme vous, mille occasions d'y manquer; les princes d'un sang royal pouvaient seuls se mettre sur les rangs, tandis que tout ce qu'il y a de gens à marier dans la première noblesse de France va certainement aspirer à votre main. On n'est pas impunément la plus riche et la plus charmante douairière de la cour et de tout le royaume. Madame la comtesse, je ne jurerais pas qu'on ne vous fît un jour manquer à votre résolution.

— Vous verrez! répondit Mme de Champreux en souriant et d'un air de calme décision.

Tandis qu'elle parlait ainsi, une joie insensée succédait à la douleur d'Estève; la sérénité, le courage de vivre, une sorte de confiance et d'espoir, renaissaient dans son ame. Il respirait, soulagé des horribles tortures de la jalousie; il remontait de quelques pas l'abîme au fond duquel il s'était vu précipité. Mais, dans ce moment d'ineffable consolation, la présence de Mme de Champreux était un bonheur au-dessus de ses forces; il s'éloigna pour cacher les émotions qui, malgré lui, débordaient de son cœur, et alla chercher à l'extrémité la plus reculée du parc un site qu'il aimait parce qu'il savait que la jeune femme le visitait souvent. La Marne, en cet endroit, servait de limite au domaine de Froidefont. Ses bords, submergés pendant l'hiver, se couvraient, dès que les eaux s'étaient retirées, d'une végétation vigoureuse; les saules trempaient leurs pâles rameaux dans l'onde indolente, qui balançait lentement les touffes de joncs élégans et de nénuphars flottant à sa surface. Le cours de la rivière était divisé en cet endroit par une petite île dont les berges étaient couvertes d'oseraies.

Ce terrain, sujet aux inondations, se couvrait, pendant l'été, de la plus fraîche verdure. On y avait planté les arbres qui se plaisent dans les lieux humides, des platanes, des peupliers et plusieurs espèces de saules. Au centre de l'île s'élevait un toit de chaume soutenu par quatre troncs d'arbres droits et recouverts encore de leur écorce; quelques siéges grossiers étaient disposés sous ce rustique abri que la comtesse appelait sa cabane. Ce petit coin de terre avait un aspect vraiment champêtre et sauvage; de profonds halliers s'étendaient jusqu'au bord de l'eau, et, à l'ombre des ronces noirâtres, s'épanouissaient les bouquets rosés de la saponaire et les humbles fleurettes de l'oxalide. Comme pour faire contraste avec l'agreste végétation de l'île, on avait placé, à l'entour de la cabane, des vases où

croissaient les plantes les plus rares et les plus délicates de la flore exotique. Un batelet servait, pour ainsi dire, de pont entre les deux embarcadères, car la rivière était si peu large à cet endroit, que quelques coups d'aviron suffisaient pour aborder.

Estève alla s'asseoir sous ces tranquilles ombrages. Enivré d'une joie mélancolique, il jouissait du présent par toutes les facultés, toutes les puissances de son ame; il savourait les heures rapides, les heures de bonheur et de vie que lui accordait le ciel. Quelques jours lui restaient encore, et il ne voyait rien au-delà de ce terme : peu lui importait ce que deviendrait le reste de son existence. Pourtant une circonstance puérile interrompit les rêveries où il s'oubliait, et le ramena pour un moment aux réalités fatales de sa position. Tandis que ses yeux erraient sur le paysage, il aperçut, derrière les arbres qui bordaient l'autre rive de la Marne, une lourde voiture qui descendait la route et roulait vers Paris. Il pensa que bientôt il suivrait lui-même ce chemin, et s'en irait ainsi après avoir salué d'un dernier regard les lieux où resteraient les élémens de sa vie, et hors desquels il ne devait trouver qu'une horrible et mortelle solitude.

Il y avait six semaines déjà qu'Estève était à Froidefont, et, chaque fois qu'il avait parlé de son départ, la marquise lui avait signifié d'un air gracieusement impérieux qu'elle entendait qu'il passât tout l'été au château. Elle avait trop de tact et de discrétion pour l'interroger sur ses projets, mais elle lui laissait voir que son avenir l'intéressait, et qu'en toute circonstance elle le servirait volontiers par son crédit et ses relations. Estève lui avait dit une fois que son projet était de voyager pendant quelques années, et d'aller d'abord en Angleterre, d'où il comptait passer aux États-Unis d'Amérique. La marquise revenait parfois sur ce sujet et combattait doucement cette inclination pour les voyages :

— Eh! bon Dieu! qu'irez-vous donc faire au pays des Hurons? disait-elle. Je me figure qu'on y vit fort mal, et qu'on n'y trouve pas la moindre société depuis que la paix est faite et que les Français en sont revenus. Pour ce qui est d'aller en Angleterre, l'idée n'est pas heureuse non plus; il y a trop de brouillards dans cette île, et les femmes y sont trop savantes. Quant au reste du monde, ça ne vaut vraiment pas la peine de se déranger pour le voir. J'ai accompagné M. de Leuzière dans ses ambassades à Vienne et à Madrid; je me mourais d'ennui au milieu des magnificences de ces deux cours, et je vous déclare que, dans mon aversion pour le langage et les usages étrangers, j'eusse préféré cent fois la société d'une bourgeoise de la

rue Saint-Denis à celle d'une grande d'Espagne ou d'une princesse de l'empire. Notre pays est le plus beau, le meilleur pays du monde; croyez-moi, monsieur, restez en France; ce n'est qu'en France que les Français peuvent vivre.

Mme de Champreux écoutait ces boutades de la marquise sans laisser voir son opinion, sans dire une parole pour blâmer ou encourager les projets d'Estève. Au contraire de ce qu'il aurait eu le droit d'espérer, elle le traitait avec une plus froide bienveillance après deux mois de relations journalières que pendant les premiers jours de son arrivée à Froidefont. Elle mettait dans leurs rapports une réserve attentive qui l'eût rendu bien malheureux ou bien fier s'il eût songé à l'interpréter, car il aurait pu croire que cette réserve tenait à quelque aversion ou à quelque préférence secrète; mais il l'attribuait plus naturellement à un sentiment de dignité, d'exquise modestie. D'ailleurs, il y avait dans cette froideur même une politesse égale, un ton de douceur qui éloignait toute idée de hauteur et de dédain.

Mlle de La Rabodière, moins frivole que la marquise, moins indifférente que Mme de Champreux, et peut-être éclairée par une douloureuse expérience, avait deviné qu'Estève souffrait au fond de l'ame et qu'il éprouvait des peines dont la cause échappait à sa pénétration. Comme il ne parlait jamais du passé, elle supposa que quelque malheur, dont il voulait par fierté, par un sentiment d'honneur peut-être, garder le secret, avait frappé sa famille et détruit sa position. Dans cette persuasion, elle l'engageait indirectement à s'occuper de son avenir, de sa fortune, et ne perdait aucune occasion de lui donner de bons conseils.

Un jour, ils étaient comme seuls dans le salon, car la marquise, qui était une déterminée joueuse, faisait sa partie avec Mlle de Rochemartine, et Mme de Champreux, assise un peu à l'écart, travaillait avec une application si soutenue, qu'on pouvait croire qu'elle ne prêtait pas la moindre attention à ce qui se disait autour d'elle. Mlle de La Rabodière laissa aller la gazette qu'elle lisait, et, se rapprochant d'Estève, elle lui dit à demi-voix : — Nous aurons ce soir des gens considérables, auxquels Mme la marquise se fera un plaisir de vous présenter. Ces relations pourront vous être utiles quelque jour, s'il vous prenait envie d'entrer dans une carrière, de solliciter quelque emploi.

— Je n'ai point d'ambition, répondit Estève en soupirant; d'ailleurs, sais-je si je serais propre à faire quelque chose? J'aime mieux rester à l'écart, dans mon obscurité, que de tenter cette chance.

— Vous êtes trop jeune pour prendre si peu de souci de l'avenir, reprit Mlle de La Rabodière; quelque jour, votre oisiveté vous pèsera; après avoir gaspillé votre activité, l'énergie de votre esprit, vous regretterez de n'avoir pas donné un but utile à vos fatigues. Alors vous aurez la volonté, mais les forces manqueront.

— Hélas! je suis déjà las et à bout de toutes mes forces, murmura Estève.

Mlle de La Rabodière le regarda d'un air affectueux et touché qui semblait solliciter une plus entière confiance. Il le comprit, et continua d'une voix triste :

— Ma vie jusqu'ici s'est misérablement consumée dans des luttes contre les évènemens, contre moi-même. Aujourd'hui tout cela est fini; mais je suis à jamais brisé. Tout le bonheur que je peux espérer encore, c'est le repos, le repos dans la solitude où j'irai me réfugier et cacher le reste de ma vie.

— Vous abandonneriez ainsi le monde!

— Aucun intérêt ne m'y retient, répondit-il avec effort.

En ce moment, comme si son cœur eût involontairement protesté contre ses paroles, il leva les yeux sur Mme de Champreux. Elle avait fait le même mouvement, et leurs regards se rencontrèrent. Estève tressaillit intérieurement; ce regard, qui avait plongé dans le sien, rayonnant et rapide comme l'éclair, avait une expression mélancolique, presque douloureuse. Cette scène muette n'eut que la durée de quelques secondes : avant que Mlle de La Rabodière eût pu s'apercevoir du mouvement de la comtesse, celle-ci avait repris son travail et brodait activement, le visage penché sur le métier; mais ses mains étaient tremblantes, et il semblait qu'un incarnat plus vif animait la blancheur transparente de son teint. Estève avait aussi baissé les yeux; il était pâle et troublé comme un homme qui, en proie à quelque hallucination étrange, a la conscience de son erreur et s'efforce de ressaisir la réalité.

Il y eut un moment de silence; mais Mlle de La Rabodière, qu'animait une bonne volonté obstinée, reprit l'entretien.

— Est-il donc si difficile à un homme qui possède vos avantages de se créer des intérêts, des liens dans le monde? dit-elle. Vous n'avez point de famille; eh bien! il faudrait en trouver une, il faudrait vous marier.

— Moi! s'écria Estève avec un air d'étonnement et d'effroi qui fit sourire la demoiselle de compagnie.

— Allons, continua-t-elle gaiement, il paraît que cela gagne; c'est

comme une épidémie d'héroïques résolutions. Plus d'amoureuses passions, de tendres faiblesses; on cherche le bonheur dans l'indifférence, la froide sagesse, la liberté surtout. — Eh, grand Dieu! ajouta-t-elle avec un soupir, si vous saviez comme on finit par se lasser de ce calme parfait! Croyez-moi, soyez moins philosophe; ne regardez pas de si haut cette pauvre vie humaine. Faites des folies, s'il le faut, plutôt que d'être trop raisonnable.

— Ah! Sylvie, Sylvie! que prêchez-vous donc là? Vous allez pervertir M. de Tuzel, dit Mme de Champreux en relevant la tête et en s'adressant à Mlle de La Rabodière d'un ton de reproche enjoué, mais qui n'était pas dénué, au fond, d'une intention sérieuse.

— Vous nous écoutiez sournoisement, madame la comtesse, s'écria la vieille fille; eh bien! tant pis pour vous, belle indifférente! vous aurez ainsi entendu vos vérités.

— Ma chère Sylvie, je vais prêcher à mon tour, répondit la comtesse avec un sourire. — Et se tournant vers Estève, sans cependant lever les yeux sur lui, elle reprit d'un ton plus grave, tout en continuant sa tapisserie : — C'est, je crois, un grand malheur et une grande faute de s'abandonner à certains entraînemens, de faire des folies, comme vous le conseille pourtant la plus sage personne du monde. Mais la vie d'un homme ne doit pas être sans but, et pour les esprits actifs et capables il y a plus d'une carrière ouverte. Ayez donc de l'ambition, monsieur; mettez de côté ce découragement, cette défiance de vous-même que vous montriez tout à l'heure, et tentez toutes les chances que la fortune vous offre. — Elle s'interrompit et passa la main sur son front comme pour préparer la suite de son argumentation et se remettre de l'espèce d'embarras qui la gagnait à mesure qu'elle manifestait sa pensée.

Mlle de La Rabodière comprit qu'il y avait quelque intention cachée dans ce qu'elle venait de dire, et que son hésitation même annonçait que c'était chose embarrassante à déclarer.

— Ah! madame, dit-elle en riant, je suis sûre que vous allez proposer à M. de Tuzel quelque riche mariage, et que vous ne savez comment vous y prendre pour le lui conseiller.

La comtesse fit vivement un geste négatif et reprit avec effort : — Non, ce n'est pas cela; il m'est plus naturellement venu une autre idée, en entendant M. de Tuzel avouer son goût pour les voyages. Ma mère est la proche parente de M. le gouverneur de Saint-Domingue, qui se trouve actuellement à Paris; elle a quelque crédit auprès de lui, et elle en userait volontiers en faveur de M. de Tuzel,

s'il voulait passer en Amérique pour y exercer quelque haut emploi. Si j'osais me permettre un conseil, je dirais que cette carrière est belle et honorable.

— Ah! madame, interrompit Mlle de La Rabodière d'un ton à moitié fâché, que vous a donc fait M. de Tuzel pour que vous vouliez l'envoyer ainsi à l'autre bout du monde? — Refusez, ajouta-t-elle en se tournant vers Estève; refusez-donc, monsieur!

— Oui, mais je n'en rends pas moins grace à madame la comtesse, qui a daigné un instant s'occuper de moi, répondit-il, navré de cette marque d'intérêt, qui était au fond une preuve si évidente d'indifférence. La fortune que j'ai me suffit, poursuivit-il, pressé d'épuiser ce pénible sujet d'entretien : j'ai ce qu'on appelle un sort indépendant, et je ne tenterai pas d'acquérir des biens qui n'ajouteraient rien à mes satisfactions; mais je n'en emploierai pas moins ce que j'ai de force et d'activité. Dans quelques mois, dans quelques semaines peut-être, j'entreprendrai un long voyage, et un jour, si je vis, je reviendrai vous donner des nouvelles de ce pays que madame la marquise appelle la république des Hurons.

Quelques jours s'écoulèrent encore. Estève reparla de ses projets de départ, mais la marquise n'y voulut rien entendre. Elle s'était accoutumée à la présence de ce beau jeune homme, qu'elle avait créé son chevalier d'honneur; elle aimait sa tournure d'esprit, ses manières simples et dignes, son caractère, et, par une sorte d'égoïsme affectueux, elle voulait le retenir jusqu'au jour où elle quitterait elle-même Froidefont.

Mme de Champreux avait insensiblement amené ses relations avec Estève aux termes les plus mesurés : elle le traitait avec cette réserve, cette froide douceur, qui ne donnent aucune prise; mais elle était d'ailleurs d'une politesse si exacte, d'une humeur si parfaitement égale, qu'Estève ne put craindre un seul moment que sa présence à Froidefont lui fût importune. Il pensa que les sentimens de la comtesse pour lui n'allaient pas au-delà de l'estime la plus indifférente, et, comme il n'avait jamais espéré davantage, son cœur n'en souffrit pas. Le principe de toutes les félicités que lui donnait son amour était dans cet amour même, dans son adoration pour cette femme dont le regard doux et distrait s'arrêtait si rarement sur lui. Il ne cherchait pas à lui parler, il fuyait même les occasions de se rapprocher d'elle; tout son bonheur consistait dans une contemplation humble et silencieuse. Le soir, au salon, il évitait de se mêler au groupe qui l'entourait. Lorsqu'il n'y avait point d'étrangers au

château, il aurait pu s'offrir naturellement pour l'accompagner dans ses promenades; mais il ne profitait même pas de ces bénéfices de sa position, et il laissait la comtesse sortir seule avec une des demoiselles de compagnie, se bornant à les suivre de loin sans qu'elles pussent s'apercevoir de sa présence.

Un jour, la comtesse et Mlle de La Rabodière étaient sorties pour faire une de ces excursions qu'elles appelaient leurs voyages autour du parc. Estève dirigea plus tard sa promenade du même côté, vers les bords de la Marne, car il savait que la comtesse irait se reposer dans l'île. Jamais peut-être il n'avait parcouru avec un cœur plus ravi d'admiration et d'amour ces lieux où il suivait sa trace. Cet air qu'elle avait respiré l'enivrait, il lui semblait que des influences bénies l'environnaient de toutes parts et planaient sous ces voûtes de feuillages dont elle aimait l'ombrage noir et profond. Le soir approchait, et le crépuscule des allées commençait à s'assombrir; un rayon de soleil pénétrait encore dans les clairières et dorait la pointe verte des gazons; mille bruits confus et charmans, les bruits d'une belle nuit d'été, s'élevaient déjà dans le vaste silence du parc. C'était l'heure où Mme de Champreux retournait au château. Estève eut la pensée d'aller visiter l'île après elle et de s'asseoir un moment à la place qu'elle venait de quitter.

Comme il gagnait les bords de la Marne, il lui sembla qu'un cri, un cri de détresse, s'élevait de ce côté. Il s'élança et franchit en un instant la longue allée de peupliers qui aboutissait en face de l'île. Pendant ce trajet, il n'entendit plus rien. En arrivant au bord de l'eau, il ne vit personne. Le batelet avait disparu, et il n'y avait pas trace humaine aux environs des deux embarcadères. Alors, saisi d'une cruelle angoisse, il parcourut du regard le cours de la Marne et ne tarda pas à apercevoir le batelet qui s'en allait en dérive et désemparé de son aviron.

A cette vue, la première pensée d'Estève fut que Mme de Champreux et sa compagne étaient entrées dans cette frêle embarcation qui avait aussitôt chaviré, et qu'elles étaient au fond de la rivière, déjà mortes peut-être. Un cri terrible, un cri de désespoir et d'horreur, s'échappa de sa poitrine, et il se jeta instinctivement à l'eau, mais au même moment une voix s'éleva dans l'île : c'était celle de Mme de Champreux qui appelait au secours. Estève passa la rivière, qui était peu profonde en cet endroit, franchit d'un bond l'embarcadère et courut à la cabane.

Alors un spectacle bizarre, inoui, frappa ses regards. La comtesse

était à genoux, ainsi que sa demoiselle de compagnie et une fillette de la ferme qu'elles amenaient ordinairement pour les passer dans l'île. Une espèce de géant fauve et déguenillé rôdait autour d'elles, en brandissant son couteau comme pour les effrayer, et semblait se divertir beaucoup de leur terreur.

— Misérable! cria Estève en se précipitant sur lui avec une furie qui doublait ses forces, et aussitôt le colosse tomba terrassé la figure contre terre et rugissant de colère.

— Ah! monsieur, c'est un fou! Ne le tuez pas! s'écria Mme de Champreux entraînée par un mouvement de généreuse compassion.

Avant qu'elle eût achevé, Estève, pâle et tremblant, avait laissé aller cet homme, qui se retourna en levant sur lui son couteau avec un geste de fureur sauvage. Les trois femmes firent un cri perçant, elles crurent qu'Estève allait périr à leurs yeux; mais aussitôt le fou laissa tomber son couteau et bégaya avec un accent de surprise et de joie :

— Père, père, bon père! donnez à Genest, au pauvre Genest... la charité, pour l'amour de Dieu... Puis, regardant l'habit d'Estève d'un air inquiet, il ajouta : — Venez, venez là-bas, au couvent. Allons trouver le père Timothée. Alors vous aurez une robe blanche avec un beau scapulaire noir... Mon père... mon père, la charité au pauvre Genest, s'il vous plaît?

Estève, un peu revenu de sa surprise, repoussa le mendiant et lui dit avec un geste d'autorité :

— Va-t-en! je t'ordonne de t'en aller, malheureux et maudit que tu es!

Genest le regarda d'un air de soumission plaintive, baissa la tête et obéit. On le vit franchir la berge, traverser le grand bras de la rivière à la nage et disparaître derrière les arbres du chemin. Pendant cette scène rapide, Mme de Champreux et sa demoiselle de compagnie étaient restées immobiles d'étonnement.

— Vous aviez déjà fait la charité à ce mendiant, il vous a reconnu, monsieur, s'écria Mlle de La Rabodière. Grand Dieu! quelle rencontre!

— Mais comment ce misérable se trouvait-il ici? interrompit Estève, comment a-t-il osé vous aborder, vous menacer?

— C'est ma faute, répondit la comtesse encore pâle et tremblante; cet homme était sur l'autre rive, il nous a aperçues, et il a tendu la main vers nous comme pour demander l'aumône; alors, sans réflexion, j'ai fait le geste de lui jeter quelques pièces de monnaie.

Aussitôt il a passé la rivière, et j'avoue que je n'ai pu m'empêcher de rire en voyant cette figure qui sortait de l'eau tout échevelée et ruisselante, avec une poignée de roseaux à la main comme ces fleurons peints en camayeu sur les dessus de porte. Ce malheureux s'est approché, et j'ai compris tout de suite, à sa manière de parler, à son air, que c'était un idiot, un insensé. Il s'est mis à dire mille choses incohérentes dont nous avons eu la folie de nous divertir. Tout à coup il a commencé à psalmodier en imitant l'air recueilli et l'attitude d'un moine qui chanterait au chœur; puis, comme nous le regardions en riant, il nous a commandé d'un air impérieux de nous mettre à genoux. Je lui ai dit de s'éloigner, et, voyant qu'il n'obéissait pas, j'ai fait signe à Mlle de La Rabodière et à Georgette de me suivre; mais il nous a barré le passage, et, tirant son couteau d'un air de fureur, il a renouvelé son injonction. Nous étions plus mortes que vives. Il a fallu céder. Alors, soit avec une méchante intention, soit seulement pour nous effrayer, il s'est mis à bondir autour de nous avec son couteau à la main... Cependant Georgette s'est courageusement échappée pour aller chercher du secours; mais il l'a rejointe à l'embarcadère et l'a ramenée.

— Après avoir donné un coup de pied à la barque, qui a suivi le fil de l'eau et qui doit être loin à présent, ajouta la jeune fille.

— Quelle situation! reprit la comtesse. Cet homme continuait à nous menacer, et s'irritait au moindre mouvement que nous faisions. C'était un accès de folie qui s'exaltait de plus en plus. Nous étions terrifiées. Quel moyen de sortir d'une telle position? Que dire à un fou pour le toucher, l'effrayer ou le convaincre? Heureusement, oh! bien heureusement, monsieur, vous êtes venu à notre secours.

— Et heureusement aussi vous avez imposé à cet homme, et il s'est souvenu dans sa folie que vous lui aviez fait du bien, ajouta Mlle de La Rabodière. Dans son respect et son affection, il vous a appelé son père. Mais où donc l'avez-vous rencontré? A la porte de quelque couvent, je suppose, car il vous a parlé d'un moine.

— Oui, je me souviens, répondit Estève d'une voix troublée; c'était effectivement dans une maison religieuse.

— A l'abbaye où M. votre oncle, le comte de Baiville, a fait profession?

— Oui, mademoiselle, c'est là précisément.

— Voilà pourquoi il voulait vous emmener pour qu'on vous donnât une robe de moine. Quel étrange pêle-mêle d'idées dans la tête de ce malheureux!

— Qu'allons-nous faire? et comment sortir d'ici maintenant? s'écria la comtesse.

Estève regarda du côté où il avait aperçu la barque; mais le courant l'avait entraînée. D'ailleurs la nuit tombait, et l'on ne distinguait plus rien que des masses obscures qui surplombaient la rive.

— Il faut que Georgette tâche de passer à gué, et qu'elle aille chercher du monde au château, reprit Mme de Champreux.

— Certainement je passerai, répondit la fillette; pas toute seule pourtant, je perdrais pied. Mais si monsieur veut m'aider, lui qui a déjà passé?...

— Cette enfant a raison, dit Estève : il y a trop d'eau pour qu'elle passe seule; mais je puis la porter à l'autre bord.

— Pourquoi ne passerions-nous pas de la même manière? objecta la demoiselle de compagnie. A quoi bon attendre? La nuit vient; on doit être inquiet déjà au château, et notre situation ici n'est pas des plus agréables. Il y a sous ces arbres comme un brouillard qui vous pénètre. M. de Tuzel doit grelotter dans ses vêtemens mouillés.

— Ne prenez aucun souci de moi, interrompit-il; ne songez qu'à ce que je puis faire pour vous être bon à quelque chose.

— Ma chère Irène, vous tremblez, reprit Mlle de La Rabodière en prenant la main de Mme de Champreux; cette robe de linon vous garantit mal; vous avez le frisson. Venez, partons tout de suite, au nom du ciel!

La comtesse garda le silence.

— Madame, dit Estève en se rapprochant d'elle, l'air est humide ici; il y règne, après le coucher du soleil, une fraîcheur dangereuse et qu'il faut se hâter de fuir. Souffrez que je vous rende sur-le-champ le service que vous recevriez dans une heure d'un de vos valets de pied.

— Allons, répondit la comtesse d'une voix mal assurée.

L'enfant et la demoiselle de compagnie passèrent d'abord, puis Estève revint chercher la comtesse. Elle était debout sur la dernière marche de l'embarcadère; l'obscurité empêchait qu'on distinguât ses traits, mais on voyait qu'elle avait croisé les bras sur son mantelet de soie, après s'être enveloppée, et qu'elle baissait la tête dans l'attitude d'une craintive attente... En ce moment, une impulsion machinale soutenait seule Estève; il exécutait chaque mouvement par une sorte d'effort instinctif. Les ressorts de son être matériel avaient toujours la même vigueur, la même puissance; mais, au fond de son ame, il se sentait défaillir et mourir... D'un bras à la fois sûr et tremblant, il

entoura la taille frêle de la comtesse, et, la soulevant, il l'emporta serrée contre sa poitrine... Malgré sa haute stature, il avait de l'eau jusqu'à la ceinture, et le flot qu'il fendait péniblement jaillissait autour de lui en vagues bruyantes... Il eut un instant de vertige; la tête de la comtesse était appuyée et cachée contre son épaule; elle se laissait aller entre ses bras comme un corps inerte, une personne évanouie ou morte, et pourtant il sentait son cœur battre avec violence, comme si elle eût été en proie à une de ces terribles et profondes émotions de l'ame qui troublent et suspendent les fonctions de la vie.

— Vous avez peur! murmura-t-il en l'étreignant plus étroitement par un mouvement involontaire.

— Non, répondit-elle d'une voix brève.

Une minute après, ils abordèrent.

Mme de Champreux s'élança sur le rivage, prit le bras de sa demoiselle de compagnie, et se mit à marcher vivement vers le château, comme si elle avait hâte de fuir les lieux où venait de se passer cette étrange scène. Mais la force factice qui la soutenait s'évanouit bientôt; elle s'arrêta brusquement et en disant d'une voix éteinte :

— Je ne puis aller plus loin... J'ai froid... Il me semble que je vais mourir.

Estève la soutint et la déposa à moitié évanouie sur le gazon, au bord de l'allée; elle avait les mains glacées et frissonnait, enveloppée dans sa mante. — Ma chère Irène, vous tremblez la fièvre, s'écria Mlle de La Rabodière désolée. Ah! pauvre enfant! c'est le saisissement, la fatigue, qui l'ont mise en cet état! Cours, Georgette, ajouta-t-elle, cours à toutes jambes, ma fille, va dire au château qu'on amène sur-le-champ une chaise.

Estève voulut aller lui-même. — Non, non, s'écria la demoiselle de compagnie en le retenant; il est nuit close, nous mourrions de peur seules ici. Restez, restez, monsieur.

Heureusement, la comtesse n'étant pas rentrée à l'heure ordinaire, on avait eu l'idée d'envoyer un carrosse au-devant d'elle : Georgette le rencontra au bout de l'avenue. Les deux femmes y montèrent avec Estève, et l'on reprit au grand trot le chemin du château. Pendant ce trajet rapide, Mme de Champreux s'était rejetée au fond du carrosse; la faible clarté que projetaient les lanternes à travers les glaces baissées permettait d'entrevoir son attitude, mais non l'expression de son visage. Immobile, et la tête appuyée sur sa main, elle pressait son mouchoir sur ses lèvres et gardait le silence.

En descendant de carrosse, elle assura qu'elle se trouvait mieux; mais Estève s'aperçut qu'elle avait pleuré en chemin. Après avoir embrassé son aïeule, qui écouta avec de grandes exclamations le récit que lui fit Mlle de La Rabodière, elle alla s'enfermer chez elle et ne parut plus jusqu'au surlendemain. La marquise prétendit que sa petite-fille avait des vapeurs, et fit venir son médecin de Paris; mais le docteur déclara qu'il ne voulait rien ordonner à la plus rebelle des malades, et l'indisposition de Mme de Champreux n'eut pas d'autres suites.

Pendant quelques jours, on ne s'entretint à Froidefont que de l'étrange aventure arrivée dans l'île; puis, comme on crut s'apercevoir que ce sujet de conversation attristait la comtesse, on n'en parla plus du tout. Le cœur d'Estève était livré à des préoccupations si violentes, qu'il oublia bientôt l'espèce d'inquiétude que lui avait causée sa rencontre avec Genest le vagabond. Il pensa que l'idiot ne garderait de ce fait qu'une idée confuse, et qu'il n'y avait rien à craindre de sa mémoire. D'ailleurs, ses moyens de communication étaient si bornés, il parlait une langue si incomplète, qu'il semblait certain que, quand même un souvenir fût resté dans sa pauvre tête, il ne parviendrait jamais à faire comprendre comment et en quel lieu il avait retrouvé Estève.

Cette existence tout à la fois paisible et agitée, calme en apparence, mais bouleversée par tant d'orages intérieurs, dura encore pendant quelques semaines. Estève se disait avec une joie douloureuse, la joie du condamné dont un sursis prolonge la vie, qu'il lui restait un mois peut-être, un mois encore avant de quitter Froidefont.

Un matin, il lisait dans la bibliothèque, — la bonté du ciel voulut qu'il y fût seul, — un valet entra et lui dit respectueusement : — Monsieur veut-il prendre la peine de passer chez lui? quelqu'un l'attend, une personne qui désirerait parler à monsieur sur-le-champ.

— Le nom de cette personne? demanda Estève avec un certain trouble.

— Elle n'a pas voulu le dire, et je n'ai pas osé insister, répondit le valet.

— C'est bien; allez lui annoncer que je vous suis, dit Estève, n'osant pas faire d'autres questions. Il monta chez lui rapidement et demeura comme pétrifié à la vue de celui qui l'attendait tranquillement assis dans sa chambre : c'était le père procureur de l'abbaye de Châalis, un des religieux que le père Anselme associait quelquefois

à l'exercice de son autorité. Comme le valet, debout contre la porte encore ouverte, semblait attendre les ordres d'Estève pour se retirer, le moine lui fit signe de sortir, puis, se rapprochant du malheureux que sa présence avait anéanti, il lui dit d'un ton calme : — Remettez-vous, frère Estève; je ne viens pas ici faire un scandale, et il ne tiendra qu'à vous que tout se passe sans bruit.

— Que me voulez-vous et que prétendez-vous? s'écria Estève hors de lui.

— Rien que vous retirer de votre péché, mon frère, et vous sauver de votre apostasie, répondit le moine avec fermeté; vous allez me suivre sans résistance, j'espère; ne voulez-vous pas éviter par votre soumission un éclat fâcheux qui vous exposerait aux railleries, au mépris de ce monde où vous vivez?

Estève garda le silence, un silence mêlé de rage et de confusion. Le père procureur reprit :

— Sa paternité m'a confié tous ses pouvoirs, elle m'a laissé le maître d'agir selon les inspirations de mon zèle pour la gloire de notre maison. Je me suis introduit ici sous un motif plausible; l'habit que je porte explique mon intervention dans des affaires de famille; vous direz que je suis envoyé par un de vos parens qui, au moment d'entreprendre un long voyage, désire vous emmener; vous pourrez ainsi me suivre sans qu'on s'étonne de ce départ subit et sans qu'on cherche à savoir ce que vous serez devenu. Dieu permet ces subterfuges, quand ils ont poür motif les intérêts de notre sainte religion. Mon frère, réfléchissez au parti que je vous propose, il concilie les devoirs que mon état m'impose avec les sentimens de charité qui me parlent en votre faveur. Je puis ainsi vous sauver d'un éclat ignominieux; vous disparaîtrez du monde sans y laisser une mémoire déshonorée, la mémoire d'un impie et d'un apostat.

Tandis que le moine parlait avec un accent de conviction et d'autorité en arrêtant sur Estève son regard armé d'une fermeté impassible, celui-ci, affaissé sur lui-même, le visage pâle et le front baigné d'une sueur froide, éprouvait l'agonie morale d'un homme qui n'a plus même une faible chance de salut, une lueur d'espérance.

— Et si je refusais de vous suivre? dit-il enfin, non d'un air de défi, mais avec l'accent du désespoir.

— Alors j'emploierais la force, dit sans s'émouvoir le père procureur; je requerrais l'assistance de la justice séculière, et, en vertu d'un ordre dont je suis muni, je vous ferais emmener par les gens de la maréchaussée.

— Mais alors je pourrais chercher dans la mort ma délivrance! s'écria Estève avec exaltation et en s'approchant d'une fenêtre qui s'ouvrait sur la terrasse pavée en marbre du château.

— Mon frère, répondit froidement le moine, quand vous vous seriez brisé la tête sur ces dalles, Dieu condamnerait votre ame pour l'éternité, et le monde détournerait les yeux avec horreur de votre dépouille mortelle, que je réclamerais, moi, votre supérieur spirituel et l'un des dignitaires de l'abbaye royale de Châalis, où vous avez fait votre profession religieuse.

Un long silence suivit ces paroles.

Estève, la tête baissée sur ses mains, ne manifestait ses angoisses que par les frémissemens douloureux qui ébranlaient tout son corps. Le malheureux succombait à cette agonie; le courage lui manquait, non qu'il songeât au sort terrible qui l'attendait dans les prisons du monastère, mais parce que le moment de se séparer à jamais de Mme de Champreux était venu. Enfin l'excès de son malheur même lui inspira une sorte d'énergie désespérée, et il dit avec la résolution d'un homme subitement résigné au sacrifice de sa vie :

— Avant de partir, me sera-t-il permis de faire quelques dispositions, qui seront comme un testament de mort, et d'écrire à Mme la marquise de Leuzière?

— Oui, mon frère, répondit le moine; cette manière de prendre congé d'elle me paraît la plus convenable.

Estève prit alors la plume et écrivit d'abord à la marquise pour la remercier de l'hospitalité qu'il avait trouvée à Froidefont. Ce billet était conçu dans des termes où le respect était mêlé à la plus vive reconnaissance. Ensuite Estève sortit d'une armoire le coffret qui contenait encore près de deux cent mille livres en or ou en joyaux; après en avoir tiré un rouleau de vingt-cinq louis, il le referma et écrivit la lettre suivante à Mlle de La Rabodière.

« Mademoiselle,

« Au moment de m'éloigner pour jamais des lieux où j'ai passé les plus heureux, les seuls momens heureux de ma vie, je n'ai pas la force de vous revoir pour vous exprimer les sentimens dont mon cœur est pénétré en vous quittant. S'il est une consolation possible pour moi dans l'isolement où je vais me trouver, je la devrai au souvenir que j'emporte de votre amitié.

« Souffrez que je vous confie en partant un soin qui ne saurait

être rempli par de plus dignes mains : c'est celui d'employer la somme entière et la valeur des bijoux contenus dans le coffret que je vous envoie, à fonder une maison de refuge pour les enfans orphelins et les pauvres vieillards des environs de Froidefont. Mes vœux seraient comblés si M[me] la comtesse de Champreux voulait accepter le patronage de cette fondation.

« Adieu, mademoiselle; gardez un souvenir à celui que vous avez honoré de votre amitié, et qui, à sa dernière heure, songera encore aux jours heureux passés près de vous dans ces lieux qu'il ne reverra jamais, et où il laisse tout ce qu'il respecte et chérit le plus sur la terre.

« Froidefont, 20 septembre 1788. »

Il scella cette lettre, après y avoir enfermé la clé du coffret; puis, sonnant le valet qui était dans son antichambre, il lui ordonna de tout préparer pour son départ.

Le père procureur approuva d'un signe cette précaution et assista d'un air impassible à ces arrangemens, qui semblaient annoncer un long voyage. Quand les malles furent fermées, il commanda au valet de chambre de faire avancer à l'une des petites portes la chaise de poste qui attendait dans l'avenue. Toutes ces dispositions n'avaient pas duré une heure; il n'était guère plus de midi, et les dames du château, encore enfermées chez elles, n'apprirent rien des préparatifs de voyage qu'on faisait dans l'appartement d'Estève. Lorsque tout fut prêt, le père procureur se leva et dit simplement : — Allons!

Estève avait repris une sorte de sang-froid; sa démarche et son geste étaient fermes, rapides, mais une extrême pâleur couvrait son visage. Il donna au valet de chambre tout l'argent de sa bourse et lui remit ensuite le rouleau de vingt-cinq louis qu'il avait gardé, pour le distribuer à la livrée du château. — Et maintenant, ajouta-t-il, voici, Saint-Germain, ce que je vous prie de faire : dans une heure, vous porterez ce billet à madame la marquise, et ce coffret avec cette lettre à M[lle] de La Rabodière; dans une heure seulement, entendez-vous, Saint-Germain?

Le valet de chambre, discret et bien appris comme un domestique de bonne maison, ne fit aucune observation et promit d'exécuter ponctuellement les ordres qu'on lui donnait.

La chaise de poste était déjà à la porte. Estève descendit accompagné du père procureur, qui ne l'avait pas perdu de vue une minute. Avant de monter dans la chaise, il se tourna pour jeter un dernier

regard sur la façade du château. Alors seulement les larmes lui vinrent aux yeux.

— Partons! dit-il d'une voix étouffée et en s'élançant dans la voiture. Le père procureur monta après lui et cria au postillon : Par le chemin de Meaux!

Quelques cavaliers de la maréchaussée, qui stationnaient au bas de l'avenue, se rallièrent autour de la chaise de poste et l'escortèrent dès qu'elle eut atteint la grande route.

— Vous voyez que toute tentative pour vous échapper serait inutile, dit le père procureur; mon cher frère, il faut vous soumettre à votre sort : il ne sera pas si rigoureux peut-être que vous le craignez.

— A présent je ne crains plus rien, répondit Estève d'un air de froide tranquillité.

Cette apparente fermeté n'était au fond qu'une sorte d'anéantissement qui rendait le malheureux insensible à de nouvelles souffrances. Il était comme un homme qui, précipité dans un abîme sans fond et sans rivages, roulerait dans le vide sans même essayer de se retenir, sans tendre ses mains raidies vers le fétu de paille qui paraît au naufragé une dernière chance de salut. Dans l'indifférence où il était de son sort, il ne songea pas même à demander si, comme il en avait eu le soupçon, c'était Genest le vagabond qui avait fait connaître l'endroit où on le retrouverait, et par quels moyens le père procureur était parvenu jusqu'à lui.

Il était nuit lorsque la chaise de poste arriva à Châalis et roula dans la première cour, qui séparait les bâtimens claustraux du logis des hôtes.

Quelques figures de frères convers, inquiètes et effarées malgré leurs efforts pour conserver l'impassibilité que commandait la discipline monastique, parurent à la porte du grand cloître; mais aucun religieux ne se montra, sans doute un ordre du prieur les tenait éloignés. Pourtant, lorsque Estève traversa le préau, il crut apercevoir derrière un pilier le visage pâle et consterné du père Timothée. En passant le seuil du monastère, Estève parut frappé d'un souvenir subit : — Ce jour est un anniversaire, dit-il, un anniversaire maudit; il y a eu dix ans, aujourd'hui, que je passai pour la première fois cette porte.

— C'est vrai, murmura l'un des convers, je m'en souviens, c'est moi qui la lui ai ouverte pour son malheur et sa condamnation éternelle!

Estève regarda cet homme, dont le visage exprimait une stupide

indignation, et lui dit avec douceur : — Et maintenant, mon frère, vous allez me conduire encore en présence du prieur; mais ce ne sera plus aux mêmes fins.

Il monta d'un pas ferme à la cellule du père Anselme, qui l'attendait entouré de quelques-uns de ses familiers. Il y avait en ce moment sur le visage d'Estève une sorte d'impassibilité froide et résolue qui fit comprendre au prieur que l'infortuné livré à sa justice était dompté, mais non soumis. Trop prudent, trop habile pour se livrer au ressentiment, à la sourde colère qu'il nourrissait depuis six mois contre celui dont l'apostasie avait trompé toutes ses prévisions, toutes ses espérances, il garda une attitude calme, et son visage n'exprima qu'une froide sévérité.

— Frère Estève, dit-il, tandis que les assistans gardaient un profond silence, vous avez encouru le châtiment auquel les lois canoniques et les statuts de notre ordre condamnent le religieux qui manque aux trois vœux qu'il a prononcés. Avez-vous quelque excuse à alléguer?

— Aucune, répondit Estève.

— Alors, mon frère, soumettez-vous avec contrition, continua le prieur d'un ton de mansuétude; notre devoir est de vous infliger le châtiment que mérite votre faute, mais la miséricorde de Dieu, votre repentir et notre charité pourront l'abréger. Nous vous dispensons de faire amende honorable devant la communauté capitulairement assemblée, et nous vous ordonnons seulement de vous rendre dans la cellule où vous devez passer le temps de votre pénitence.

Alors, sans autre formalité et sans autre appareil, Estève fut conduit dans une des cellules du troisième cloître. Il reconnut, à la lueur du flambeau que portait un des convers, le préau dévasté, les décombres rongés par des mousses noirâtres, et les grilles derrière lesquelles il avait aperçu jadis des reclus et des fous. A mesure qu'il approchait, il entendait une voix lamentable crier derrière une de ces horribles grilles : — Père, bon père, la charité! bon père!

— C'est Genest! s'écria Estève avec un étonnement qui lui fit oublier un moment sa propre misère : comment ce malheureux a-t-il pu attirer sur lui une si horrible punition?

— Il aurait fait comprendre à d'autres personnes peut-être ce qu'il a su dire devant leurs révérences, répondit un des convers; le monde est rempli de gens impies qui sont curieux de tous les scandales qui arrivent dans les couvens.

Estève comprit alors quelle part Genest avait eue à ce qui se pas-

sait, et quelle barbare prudence avait motivé sa réclusion. Il avait déjà pardonné à ce malheureux, par la main duquel la fatalité qui poursuivait sa vie venait de lui porter le dernier coup; il le plaignit au milieu de ses propres douleurs avec une généreuse sympathie.

Lorsque Estève se trouva seul dans la cellule où il devait peut-être achever ses misérables jours, il jeta autour de lui un regard morne, stupéfait, et se demanda si c'était bien lui-même qui venait de se laisser ensevelir dans cet affreux tombeau. Sa vue parcourait successivement les objets tristes et terribles qui l'environnaient : sa couche de paille, au chevet de laquelle une tête de mort semblait ouvrir ses yeux sans regard, l'unique siége placé devant une table grossière, et le prie-dieu dont les genoux des malheureux reclus avaient usé la planche. Au milieu de ces lugubres images, de cet horrible abandon, de cette solitude, de ce silence, il se souvint que la veille encore, à pareille heure, il était assis dans le salon de la marquise de Leuzière, à quelques pas de Mme de Champreux, et environné de tant d'éclat, de bonheur et de joie. Alors il tomba dans un désespoir qui lui arracha des sanglots et des cris tels que ces voûtes effroyables n'en avaient jamais entendu; il appela mille fois la mort à son secours, et le lendemain le frère convers qui vint lui apporter sa nourriture le trouva étendu et comme expirant sur les dalles de la cellule.

Il passa plusieurs jours dans cette lutte énergique de la vie qui défend contre la mort une organisation encore jeune et puissante. Ce fut la vie qui l'emporta enfin, et Estève revint graduellement de cette longue agonie. Pendant sa maladie, un frère convers avait silencieusement veillé près de lui, et, quand il fut en convalescence, il s'aperçut de quelque adoucissement à son sort. Il lui était permis de quitter sa cellule et de se promener dans l'enceinte du troisième cloître; mais il était d'ailleurs l'objet d'une si grande vigilance, que le père Timothée ne put jamais parvenir jusqu'à lui, et qu'il ne vit plus d'autre visage humain que celui du frère convers qui le servait, et la figure morne et souffrante de son triste compagnon d'infortune, Genest le vagabond. Son organisation vigoureuse résista aux privations matérielles, mais sa raison se serait peut-être éteinte dans les lentes tortures d'une telle existence, s'il n'eût trouvé dans l'exercice de la charité, de la bonté compatissante de son ame, une sublime distraction à ses souffrances. Cet idiot, ce misérable insensé, cause involontaire de son malheur, devint l'objet de ses soins. La triste créature s'éteignait dans sa prison; la violence qu'on faisait à ses

instincts la tuait. Lorsque le printemps faisait sentir sa douce influence jusque dans cet affreux séjour, lorsque des troupes d'hirondelles passaient au-dessus des murs et que l'herbe verdissait entre les pavés de la cour, Genest, saisi d'une inexprimable souffrance, se traînait le long des murs comme pour chercher une issue; puis il s'asseyait, laissait tomber sa tête sur ses mains puissantes, et se prenait à gémir avec l'accent plaintif et désolé d'un enfant. A la voix d'Estève, le malheureux se ranimait pourtant; lorsque celui-ci s'approchait et essayait de le consoler, il lui baisait les mains et bégayait : — Père, bon père Estève, restez avec le pauvre Genest. La charité au pauvre Genest, pour l'amour de Dieu!

VIII.

Il y avait plus de deux ans qu'Estève traînait une vie languissante et qui semblait approcher enfin du terme suprême. Un matin, il lisait, assis devant la petite cheminée de sa cellule, un livre de prières que lui avait prêté le frère convers; aucune plainte, aucun mouvement ne troublait plus le silence de sa prison : le pauvre Genest était mort depuis un mois. — Tout à coup un bruit inaccoutumé se fit entendre, des pas pressés résonnèrent sur le pavé sonore de la cour. Estève se leva tout éperdu et ouvrit la porte de sa cellule; c'étaient le père Timothée et l'abbé Girou qui arrivaient. Ils se jetèrent dans les bras d'Estève en s'écriant : — Venez, suivez-nous! venez, les portes sont ouvertes!

— Quoi! le prieur veut ma délivrance? s'écria-t-il, c'est lui qui vous envoie. Oh! qu'il soit béni mille fois, mon Dieu!

— Il n'y a plus ici ni prieur, ni religieux, répondit le père Timothée; des prodiges viennent de s'accomplir, nous sommes libres!

Et comme Estève le regardait de l'air égaré, stupéfait, d'un homme qui doute de sa raison et du témoignage de ses sens, il lui montra, dans le journal qu'il tenait à la main, le décret de l'assemblée constituante : « La loi constitutionnelle du royaume ne reconnaîtra plus de vœux monastiques solennels des personnes de l'un et de l'autre sexe; en conséquence, les ordres et congrégations religieuses sont et demeureront supprimés en France, sans qu'il puisse en être établi de semblables à l'avenir. »

Estève, privé de toute communication avec le monde, n'avait rien su des évènemens qui venaient de s'accomplir. Il apprit en même

temps tous les actes qui avaient commencé la révolution, changé l'ancien ordre de choses et à moitié renversé le trône. Déjà alors les priviléges des castes nobles étaient supprimés, les droits du clergé abolis, et les biens ecclésiastiques réunis au domaine national.

Le prieur et la plupart des religieux abandonnèrent le jour même l'abbaye de Châalis. Estève, l'abbé Girou et le père Timothée restèrent jusqu'au lendemain dans le logis des hôtes. Le père Timothée semblait éprouver plus d'étonnement que de joie de ce changement d'existence. Malgré son scepticisme religieux et sa profession avouée d'athéisme, il y avait encore en lui des opinions, des préjugés de race; le vieux gentilhomme vivait encore dans la personne du moine défroqué. L'abbé Girou acceptait avec sa soumission ordinaire le bien et le mal que la Providence dispensait aux hommes dans cette violente réaction. Il gémissait sur les désastres de l'église et remerciait le ciel de la délivrance d'Estève. — Mon ami, lui dit-il, je suis venu pour vous emmener; j'occupe, dans un des quartiers les plus tranquilles de Paris, un logement où je me suis retiré, bien que je remplisse encore les fonctions d'aumônier de la prison de Saint-Lazare; c'est là que nous vivrons ensemble. — Le digne prêtre offrit ensuite au père Timothée de partager l'asile qu'il donnait à Estève, et décida le vieux moine à les accompagner.

La première pensée d'Estève fut d'aller à Froidefont pour savoir quel était le sort de la famille de Leuzière au milieu des bouleversemens qui avaient changé tant de hautes existences; mais on était au cœur de l'hiver, et probablement il n'y avait à Froidefont que le concierge et le régisseur. Estève préféra aller d'abord à Paris, où il avait plus de chances de trouver la marquise et sa petite-fille dans leur hôtel de la rue de Varennes.

L'abbé Girou occupait dans le haut du faubourg Saint-Denis une petite maison située entre cour et jardin; aucun des bruits de la grande ville ne retentissait jusque-là, et Paris tout entier aurait été livré au pillage et à la destruction, qu'on n'en aurait rien su dans cette maisonnette, que le vaste enclos de Saint-Lazare séparait des autres habitations. Une vieille Provençale, que l'abbé Girou avait trouvée sur le pavé de Paris, faisait le ménage et prenait soin de ce modeste intérieur. La santé d'Estève se raffermit promptement dans cet humble bien-être, et la société douce et consolante de ses deux amis releva ses forces morales. Il se rattacha à la vie par des affections et par des espérances qu'il osait à peine formuler en lui-même, mais qui lui causaient des tressaillemens de tendresse et de joie.

Dès le second jour de son arrivée à Paris, il était allé à l'hôtel de Leuzière. Avant même que sa main eût soulevé le lourd marteau de la porte-cochère, il avait compris, à la tranquillité, au silence de cette demeure, que les maîtres étaient absens. Il dut frapper plusieurs fois pour se faire ouvrir, car il n'y avait personne dans la loge du suisse. Le concierge auquel il s'adressa le regarda d'un air inquiet, défiant, et lui répondit avec une sèche politesse que Mme la marquise de Leuzière et Mme la comtesse de Champreux étaient à la campagne.

— A Froidefont sans doute? s'écria Estève.

— Non, monsieur, répliqua vivement cet homme; Mme la marquise est en Lorraine, mais on l'attend à Paris vers la fin de l'hiver, du moins je le crois.

Estève se retira. Comme il sortait, un savetier, assis dans sa misérable échoppe au coin de la rue, releva la tête, et lui cria :

— Il s'est fait prier pour vous ouvrir la porte, le vieux loup! et je parierais qu'il vous a débité un tas de mensonges. Il dit à tous venans que la vieille dame est à la campagne; mais il sait bien le contraire, l'ivrogne!

— Comment! que voulez-vous dire? s'écria Estève, frappé des paroles de cet homme, et se résignant avec une sorte de dégoût à l'interroger.

— Je dis que la vieille marquise est une aristocrate qui a passé à l'étranger avec sa petite-fille et toute sa fortune. Elle a émigré comme tant de nobles de ce quartier.

— Mais Mme la marquise de Leuzière ne se mêlait pas de politique, interrompit Estève.

— Vous croyez ça! Elles étaient de la cour; je les ai vues à Versailles les 5 et 6 octobre, quand nous sommes allés chercher le roi. Je vous dis que c'étaient des aristocrates, et qu'aujourd'hui elles conspirent à l'étranger.

Estève comprit qu'il pouvait y avoir quelque chose de vrai dans les soupçons de cet homme; déjà une partie de la famille royale et de la haute noblesse, alarmées par la gravité des évènemens, avaient cherché un refuge hors du royaume, et il était possible, en effet, que la marquise eût suivi cet exemple.

Ce fut un motif de tristesse et en même temps de sécurité pour Estève, qui dès-lors conçut l'espoir d'aller un jour revoir la comtesse dans son exil. Aussitôt rentré dans le monde, il avait eu la pensée de se rapprocher de son père, et l'abbé Girou avait fait faire quelques démarches auprès du marquis; mais une lettre de la personne char-

gée de cette négociation ne tarda pas à détruire cette espérance : M. de Blanquefort, pour empêcher Estève de profiter des droits que lui avait rendus le décret qui rompait ses vœux religieux, venait de dénaturer toute sa fortune et de la convertir en valeurs numéraires. Partisan de la révolution et ami de Mirabeau, il devait se rendre prochainement à Paris.

Estève se renferma dès-lors dans la solitude et l'intimité de ses relations. Un sentiment de fierté, de délicatesse, l'avait empêché de faire des démarches pour se rapprocher des enfans de Mme Godefroi, et il se mit à travailler pour ajouter un peu d'aisance au strict nécessaire que les ressources de l'abbé Girou procuraient à leur humble ménage. Il faisait des copies et mettait au net les livres des petits commerçans du faubourg Saint-Denis. De son côté, le père Timothée gagnait quelque chose en mettant à profit le talent qu'il eut jadis de peindre de charmans pastels : il faisait des enluminures pour les marchands d'estampes. Le vieux moine voyait avec une indignation profonde les progrès de la révolution et les insultes faites à la royauté. Il abhorrait cette rénovation de tous les pouvoirs, et, chose étrange! le décret sur la constitution civile du clergé causa au vieil athée beaucoup d'irritation et de chagrin.

— Depuis long-temps je ne suis plus chrétien, disait-il, mais je suis et serai toujours gentilhomme; je ne puis assister sans douleur à la chute de tout ce qui soutenait la puissance royale.

D'autres fois il tombait dans de sinistres prévisions.

— Il n'y a plus de royaume de France depuis que le roi a accepté la constitution, disait-il; tous ces désordres amèneront quelque chose comme ce qui s'est passé jadis en Angleterre; ce peuple hérétique et rebelle assassinera son souverain.

Un jour, il rentra plus tard que de coutume; sa physionomie, ordinairement froide et pensive, trahissait une émotion intérieure.

— Mes amis, dit-il, je ne saurais plus vivre dans ce pays, au milieu de tant d'attentats et de folies; je m'en vais attendre, hors du royaume, la fin de tous ces désastres. Aujourd'hui, j'ai retrouvé un ancien ami, un homme que je voyais tous les jours, il y a quarante et quelques années, dans le salon de Mme de Pompadour. Il part demain, et je pars avec lui; plus tard, sans doute, vous viendrez me rejoindre; — et, déposant une bourse sur la table, il ajouta : — Permettez que je songe à vos frais de voyage; j'avais prêté jadis quelques centaines de louis au chevalier de Rossi, il s'en est souvenu fort à propos aujourd'hui.

—Mais cette somme vous sera nécessaire en pays étranger, s'écria Estève; non, non, gardez tout.

— J'ai pris vingt-cinq louis, c'est plus que suffisant pour mon voyage, répondit simplement le père Timothée; une fois arrivé, je n'aurai plus besoin d'argent.

— Mais où allez-vous donc? demanda Estève avec étonnement.

— En Italie, dans un des couvens de l'ordre de Citeaux; — et, voyant l'étonnement d'Estève, il reprit : — Que ferais-je dans le monde? la plupart de mes contemporains n'existent plus, et ceux qui ont survécu sont dispersés à l'étranger. Une fois que je serai séparé de vous et de l'abbé, je sens que je ne pourrai plus vivre qu'en reprenant les habitudes auxquelles j'ai été plié si long-temps. La liberté m'est, à présent, un bien inutile; je ne sais plus que faire de moi-même.

Il partit en effet, et, deux mois plus tard, une lettre de lui annonça à Estève qu'il était dans un couvent de bénédictins aux environs de Rome.

Cependant les mauvais jours de la révolution approchaient; déjà les proscriptions avaient commencé. L'abbé Girou, qui n'avait pas adhéré à la constitution civile du clergé, et qui avait déjà donné sa démission d'aumônier de Saint-Lazare, pouvait être arrêté comme prêtre réfractaire. Heureusement il vivait oublié dans cette petite maison solitaire et comme perdue entre de vastes jardins dont il n'osait plus franchir l'enceinte. Estève lui-même se hasardait rarement à descendre dans les quartiers populeux pour avoir quelque nouvelle de ce qui se passait dans les clubs et à l'assemblée législative.

Ils n'avaient guère de relations au dehors qu'avec un ancien employé de la maison de Saint-Lazare. Ce brave homme venait de temps en temps leur dire les évènemens, qui, à cette époque, se succédaient avec une si effroyable rapidité. Ce fut par lui qu'ils apprirent la révolution du 10 août et l'arrestation de la famille royale. Quelques jours plus tard, cet homme arriva, pâle de terreur. — Depuis hier, dit-il, on tue dans les prisons de Paris; c'est une boucherie! Comme j'ai entendu dire qu'il y avait de grands rassemblemens autour de la prison du Temple, j'y suis allé. Une troupe de gens déguenillés arrivaient en hurlant et en chantant le *ça ira*. L'un d'eux portait une pique au fer de laquelle on avait mis une tête, une tête de femme pâle, les yeux à demi ouverts, avec de longs cheveux blonds qui flottaient autour de la pique.... Cette tête, c'était celle de la princesse de Lamballe!

A ce nom, Estève se couvrit le visage avec un cri d'horreur : il se souvenait de ce que Mme de Champreux avait dit un jour devant lui, dans le salon de Froidefont, de cette destinée si grande, si heureuse, qu'elle voulait imiter. Il remercia alors avec un élan de reconnaissance inexprimable le ciel, qui permettait qu'elle se trouvât en sûreté loin du pays où s'accomplissaient de si grands forfaits. Il bénit mille fois la prudence de la marquise, qui avait mis à l'abri de tout danger une tête si chère. Depuis son arrivée à Paris, il était retourné plusieurs fois à l'hôtel de Leuzière, et toujours le concierge lui avait répondu que la marquise et sa petite-fille étaient absentes. Il alla encore ce jour-là rue de Varennes, et, au moment où il soulevait le marteau, l'ignoble savetier lui cria du fond de son échoppe : — Tu perds ta peine, citoyen; il n'y a personne. La livrée aussi a émigré.

Estève retourna s'enfermer avec l'abbé Girou; ils vécurent seuls, isolés des calamités de cette époque, et presque heureux au sein de cette tranquillité. Le travail et l'étude remplissaient toutes leurs heures, et pendant les orages de 93, lorsque les assassinats juridiques de la convention frappaient Paris de terreur, les deux solitaires n'entendirent pas les clameurs de la multitude, qui, comme une mer furieuse, débordait sur les pavés sanglans de la grande ville.

Un soir, c'était après le 31 mai, de funeste mémoire, la vieille servante vint avertir l'abbé Girou qu'un homme le demandait, un homme qui n'avait pas voulu dire son nom. En ces temps malheureux, l'annonce d'une visite était un évènement qui causait autant de trouble et d'inquiétude qu'une mauvaise nouvelle. L'abbé sortit à la hâte en recommandant à Estève le calme et le sang-froid. Un moment après, il revint tenant sous le bras un homme pâle, défait, et qu'Estève ne reconnut pas.

— Ah! monsieur! s'écria le vieux prêtre, dont les mains tremblaient, est-ce bien vous que je revois ainsi?

— Les girondins sont vaincus, dit l'étranger; tous mes amis sont arrêtés, et l'échafaud les attend... Depuis deux jours, j'ai échappé comme par miracle à ceux qui me cherchent. Je n'ai pas d'argent, pas de pain, pas d'asile... Pouvez-vous me garder ici?

— Que bénie soit la Providence qui vous y a amené! s'écria le prêtre. — Allez sur-le-champ, mon ami, ajouta-t-il en se tournant vers Estève qui se tenait à l'écart, allez faire mettre la table et arranger un lit. — C'est votre fils, dit-il en revenant vers l'étranger, dès qu'Estève fut sorti.

Le marquis soupira, et répondit en levant les yeux au ciel :

— J'ai été cruel envers sa pauvre mère, envers lui peut-être! Si Dieu m'en donne le temps, je réparerai mes torts, je les expierai...

— Mon fils, dit l'abbé Girou en allant prendre par la main Estève qui revenait et en l'amenant près du marquis; mon fils, vous avez aujourd'hui le bonheur d'aider votre vieil ami à recevoir votre père.

M. de Blanquefort serra silencieusement la main d'Estève et prit son bras pour passer dans la modeste salle où était dressé le couvert. Le repas se prolongea; pour la première fois depuis bien des jours, le marquis retrouvait un moment de calme, de sécurité, et il en jouissait avec une reconnaissance mêlée d'attendrissement. La détresse avait amolli ce cœur de bronze et dompté ses ressentimens; il s'ouvrait enfin à de généreux élans, à une noble équité. Dès ce jour, il adopta Estève et l'appela son fils.

L'asile que le marquis était venu chercher près de l'abbé Girou était le plus sûr qu'il pût trouver. Une soudaine inspiration l'y avait amené : errant dans les rues de Paris sous le coup d'un ordre d'arrestation, il s'était souvenu de l'adresse écrite au bas de la lettre que l'abbé lui avait fait parvenir quelques années auparavant, et à laquelle il n'avait pas répondu. Alors il était venu avec confiance, car il avait déjà vu jusqu'où allaient le dévouement, la charité, les évangéliques vertus du vieux prêtre.

Une année entière s'écoula encore, et les fureurs populaires, loin de s'apaiser, avaient emporté ceux qui les fomentèrent dans l'espoir de les diriger. Les habitans de la petite maison restaient cachés et solitaires : à peine si le bruit des grandes catastrophes qui épouvantaient Paris arrivait dans la retraite où ils vivaient tristes et tranquilles. M. de Blanquefort était courageusement résigné. Il prévoyait la fin de ces calamités, et souvent il disait : — Le règne de la terreur finira; alors les honnêtes gens, les vrais patriotes ressaisiront le pouvoir. Le règne des proscrits commencera; je présenterai Estève à ceux de mes amis qui auront survécu comme moi à la persécution, et je prévois pour lui une carrière plus belle encore que celle promise à son frère aîné, à mon pauvre Armand.

Le cœur d'Estève avait un si grand besoin de dévouement et d'affection, qu'il s'était promptement attaché à M. de Blanquefort. Le vieillard, touché de ces soins, de ce respect filial, lui disait parfois avec une sorte d'émotion : — Vous avez une ame tendre et affectueuse, Estève; vous ressemblez à votre pauvre mère.

Une circonstance singulière, et à laquelle il songeait sans cesse, avait troublé cependant la tranquillité d'Estève. Un jour d'hiver, il

avait été obligé de faire une course dans le faubourg Saint-Germain; comme il remontait la rue du Bac, un rassemblement lui barra le passage. C'était chose ordinaire alors de rencontrer des femmes qui se rendaient, en chantant et en vociférant, à la convention. L'œil animé, la voix rogue, les vêtemens en désordre et la cocarde au bonnet, elles apostrophaient les passans et tâchaient de les entraîner à grossir leur cortége. Estève se rangea pour laisser passer cette troupe de furies, et dans ce mouvement il se trouva face à face avec une femme qui se glissait le long du mur et semblait fuir craintivement. Il ne fit qu'entrevoir son visage presque entièrement caché sous une de ces grandes coiffes à garnitures flottantes qu'on voit aux portraits de Charlotte Corday, et pourtant il crut reconnaître celle dont le souvenir était si souvent présent à son cœur; c'étaient les mêmes traits, les les mêmes yeux d'un bleu sombre, la même taille frêle et cambrée. Cette ressemblance inouie frappa Estève d'une telle stupeur, qu'il demeura immobile et suivit seulement du regard cette femme qui disparut presque aussitôt dans une des rues latérales. Estève n'eut pas même la pensée d'aller à l'hôtel de Leuzière, que le décret relatif aux biens des émigrés avait réuni au domaine national. Il n'y avait pas la moindre probabilité que ce fût Mme de Champreux elle-même qui eût passé à côté d'Estève. Il se dit que la plus parfaite ressemblance l'avait sans doute abusé; pourtant il songeait sans cesse à cette rencontre, et dès ce jour sa sécurité ne fut plus si entière. Quelques mois s'étaient écoulés, et ce souvenir ne le préoccupait plus autant, lorsqu'un soir cet ancien employé de la maison de Saint-Lazare qui visitait quelquefois l'abbé Girou, vint apporter d'affreuses nouvelles : ce jour-là même Mme Élisabeth, la bonne, la pieuse, la sainte sœur du roi, était montée sur l'échafaud.

— Les prisons regorgent, dit-il; chaque jour des chariots viennent chercher à Saint-Lazare des gens qui doivent être condamnés le lendemain. Hier, on a transféré ainsi à la Conciergerie une quinzaine de femmes nobles, de grandes dames accusées de conspiration...... J'ai vu la liste.

Un funeste pressentiment glaça Estève; ces mots l'avaient frappé comme une épouvantable révélation.., il se leva tremblant.

—Vous avez vu la liste? dit-il, et les noms?.. vous en souvenez-vous?

— Je n'ai fait qu'y jeter un coup d'œil, et j'ai retenu seulement le chiffre.

— Ne savez-vous pas si une de ces femmes s'appelait Mme de Champreux?

— Oui, peut-être, répondit-il après avoir réfléchi un moment.

Deux heures plus tard, lorsque l'abbé Girou et M. de Blanquefort se furent retirés, Estève sortit et gagna le faubourg Saint-Denis. La plupart des boutiques étaient fermées; pourtant quelques groupes stationnaient encore devant les cafés. Il s'informa et apprit des détails qui redoublèrent ses terreurs. On parlait d'une femme âgée qui était montée sur le fatal chariot, soutenue par une jeune femme d'une grande beauté; mais leurs noms n'étaient pas connus de ceux qui les avaient vues.

Estève traversa Paris, gagna les environs de la Conciergerie, et erra long-temps autour de ces murs impénétrables. Pour sortir de son incertitude et de son supplice, pour avoir le droit de visiter un à un les cachots de cette affreuse prison et reconnaître par ses yeux que M[me] de Champreux n'y était pas enfermée, il aurait donné avec joie le reste de sa vie; mais à ce prix même il n'aurait pas pu obtenir l'assurance qu'elle était libre. Lorsque la nuit fut plus avancée, lorsqu'un plus profond silence régna autour du Palais-de-Justice, il vint s'appuyer contre le parapet qui borde la Seine en cet endroit, et, les yeux fixés sur la prison, il écouta, comme s'il eût pu les entendre, les plaintes et les pleurs de ceux qui agonisaient dans ce lieu de supplice. Mais aucun bruit ne s'élevait derrière les sombres murs, et le pas mesuré des factionnaires postés aux abords de la Conciergerie retentissait seul le long du quai désert. Estève comprit sa folie et l'inutilité de cette attente prolongée; pourtant il resta encore, retenu par le faible espoir de voir sortir les détenus qu'on transférait parfois, au point du jour, de la Conciergerie dans d'autres prisons. On était aux nuits les plus courtes de l'année, et l'éclat, la sérénité du ciel, le bruit paisible et monotone des ondes, la molle fraîcheur de l'air, rappelèrent à Estève ces belles nuits d'été pendant lesquelles il aimait à descendre dans le parc de Froidefont. A ce souvenir, des larmes débordèrent de ses yeux caves et brûlans; il éleva son regard vers ces astres brillans qui rayonnaient encore sur lui en ces momens de désespoir comme au temps de son bonheur, et il murmura : — Oh! tranquilles régions! sereines demeures! refuge inaccessible où l'on ne craint plus les terreurs, les supplices de cette vie, vous ouvrirez-vous bientôt pour moi? Irai-je bientôt attendre dans le séjour de la paix, de l'amour, des félicités éternelles celle que j'ai tant aimée ici-bas?

Le silence et le calme de la nature pendant cette belle nuit contrastait singulièrement avec les scènes de désespoir et de deuil que

devait ramener le jour. C'était un moment de trève et de repos pour les bourreaux et pour les victimes, et mille fois Estève souhaita que la main puissante de Dieu arrêtât le jour prêt à se lever et à interrompre le sommeil de la grande cité. Bientôt cependant une lumière pâle glissa sur les toits d'ardoise du palais; le soleil se leva derrière la vieille tour de Saint-Jacques de la Boucherie, et une radieuse matinée succéda à une tranquille nuit. Ces clartés réveillèrent les haines, les terreurs, les violences, toutes les passions qui s'étaient assoupies dans les ténèbres. Estève entendit avec effroi le bruit éloigné des tambours qui annonçaient quelque mouvement militaire. Hélas! tout bruit, tout mouvement autour de lui l'épouvantait et le glaçait d'horreur; il eût voulu enchaîner dans le silence et l'immobilité cette multitude qui déjà se répandait et circulait, effarée, bruyante, dans les rues et le long des quais de la Cité. Estève allait se retirer enfin, lorsqu'une femme âgée et pauvrement vêtue l'arrêta; depuis l'aube elle stationnait, assise à l'écart, contre le parapet, et Estève l'avait prise pour une mendiante. — Monsieur, lui dit-elle d'un ton qui contrastait étrangement avec sa mise et sans daigner employer les formules et le tutoyement républicains, sans doute vous attendez comme moi; ayez patience; peut-être, s'il y a dans ces cachots quelqu'un qui vous intéresse, pourrai-je vous fournir les moyens de lui donner de vos nouvelles.

— Ah! madame, s'écria Estève, il est donc possible de pénétrer dans ce séjour de douleur?

— Non, mais un des valets de la geôle, que j'ai gagné, vient me trouver le long du quai, soit à cette heure, soit quand les charrettes sortent. Quelquefois je l'attends inutilement pendant huit jours; mais enfin le moment arrive où je puis lui remettre un billet.

Estève se décida à attendre encore, dans l'espoir d'interroger cet homme, qui pouvait lui rendre la sécurité, la vie d'un seul mot.

Cependant des groupes se formaient aux environs du palais, et tout le long du quai stationnait déjà une foule hâve et déguenillée. Une sourde impatience animait cette multitude, parmi laquelle Estève et cette femme inconnue se trouvèrent bientôt confondus.

— Les charrettes ne tarderont pas à paraître, dit la dame en saisissant le bras d'Estève, ne nous séparons pas.

La foule augmentait toujours, la foule hideuse, qui venait ainsi chaque matin assiéger la porte d'où elle avait vu sortir la reine de France allant à l'échafaud. Tout à coup une épouvantable clameur s'éleva; le guichet venait de s'ouvrir devant l'infame tombereau qui

tant de fois alors traîna le génie, la beauté, la vertu, l'éloquence, aux gémonies populaires. Les victimes étaient debout, et semblaient dominer du haut de leur martyre la foule qui les insultait. Parmi elles, on voyait une jeune femme vêtue de blanc et belle encore sous la pâleur du supplice; ses cheveux blonds coupés laissaient voir les délicates lignes de son cou frêle et arrondi, et ses mains blanches et nues pressaient la tête d'une vieille femme dont le visage était appuyé contre sa poitrine; près d'elles, une autre femme priait, les yeux levés au ciel, et comme exaltée dans des pensées religieuses.

A la vue de ce groupe, Estève jeta un cri qui se perdit au milieu des clameurs de la multitude; puis, au risque d'être écrasé par les chevaux, il se précipita au-devant de la fatale charrette. Les soldats le repoussèrent parmi la foule; il s'élança encore et marcha quelque temps à côté de la charrette, près à chaque instant d'être broyé sous les roues. Mais Mme de Champreux ne le voyait pas. Indifférente aux cris de la multitude, les yeux baissés, elle s'unissait avec un calme sublime aux ferventes prières de Mlle de La Rabodière, et pressait de temps en temps de ses lèvres les cheveux de son aïeule, qui, penchée sur son sein, l'étreignait convulsivement. Le trajet dura une heure, un siècle d'agonie pour l'infortuné qui devait survivre à ces nobles victimes. Enfin, lorsque le lugubre cortége, arrivé sur la place de la Révolution, se trouva en face de l'échafaud, Estève fit un suprême effort et se jeta sous les pieds des chevaux, poussé par la volonté de prolonger ainsi, ne fût-ce que d'un seul moment, la vie de Mme de Champreux. En effet, le fatal tombereau s'arrêta. On releva Estève, blessé seulement; il n'avait pas perdu connaissance, et résistait à ceux qui voulaient l'entraîner. Mme de Champreux leva les yeux alors et reconnut celui qui avait tenté de mourir pour elle; une faible rougeur ranima son pâle visage; elle mit une main sur son cœur, comme pour adresser à Estève un adieu suprême, et, baissant ensuite la tête, elle sembla vouloir lui faire comprendre qu'il serait le dernier objet que ses regards eussent rencontré sur la terre.

Lorsque la charrette se remit en marche, Estève était évanoui. On le transporta sous les arcades du garde-meuble. Quand il reprit ses sens, tout était fini, et la foule s'écoulait lentement du côté des Tuileries. Sa première pensée fut de se relever pour faire entendre à ceux qui l'entouraient un cri, une parole qui l'eût envoyé le lendemain à l'échafaud; mais, au moment de terminer ainsi sa déplorable vie, une voix intérieure l'arrêta : il venait de se souvenir des deux vieillards qui l'attendaient depuis la veille.

. . . .

. . . .

Quelques années plus tard, un religieux et un prêtre étaient assis dans les jardins du monastère de Notre-Dame-des-Gradi, sous les cyprès séculaires à l'ombre desquels fleurissaient les roses empourprées, les myrtes odorans dont se couronnaient autrefois les vierges païennes. Les clartés du crépuscule s'effaçaient à l'occident, et de longs rayons d'un pourpre pâle, glissant sur les dômes du monastère, le couronnaient comme d'une auréole de lumière. Les brises qui soufflaient du côté des champs romains et qui avaient passé sur tant de ruines, apportaient sur leurs ailes les parfums ravis aux jardins de la ville éternelle; mais le religieux, absorbé dans une triste méditation, ne tournait pas son visage à ces douces fraîcheurs; ses regards erraient, distraits, sur le paysage immense; tous ses sens restaient insensibles aux influences de cette belle soirée. A son aspect, on comprenait qu'il y avait en lui quelque chose d'inaccessible à l'action des circonstances extérieures, et qu'il était de ceux qui sont condamnés à sonder continuellement leurs maux comme un gouffre sans fond d'où ils ne peuvent détourner leurs regards. Son visage amaigri, mais d'une beauté encore frappante, avait une pâleur mate et laissait apercevoir, comme un vase d'albâtre éclairé d'une flamme intérieure, la secrète pensée qui dévorait sa vie. Ses yeux ne rayonnaient pas de ces feux inquiets d'une ame qui, dans l'angoisse des plus profondes douleurs, a cependant encore des élans d'énergie, des momens de consolation et d'espérance; ils étaient fixes et semblaient regarder en dedans.

Le prêtre contemplait ce morne visage d'un air navré de compassion et de douleur. Bientôt un autre religieux et un vieillard vinrent rejoindre ce groupe, et leurs têtes vénérables s'inclinèrent vers le jeune moine avec une expression de tristesse, d'inquiète sollicitude.

— Mon fils, dit enfin le marquis de Blanquefort, pourquoi m'avez-vous obligé à vous amener ici? Pourquoi avez-vous une seconde fois revêtu cet habit avec lequel vous ne pouviez reprendre ni l'espérance ni la foi?

— Hélas! mon père, répondit Estève, parce qu'à une vie comme la mienne il fallait ce suaire et ce tombeau!

Mme Ch. Reybaud.

LETTRES

DE

LA REINE DE NAVARRE.[1]

La correspondance de Marguerite de Valois, que vient de publier M. Génin, commence en 1521 et s'étend jusqu'en 1549, c'est-à-dire deux ans après la mort de François Ier. Elle comprend donc en partie le temps des guerres d'Italie et des progrès du protestantisme en France, deux questions alors pendantes qui, à côté de détails privés, viennent souvent figurer d'une façon indirecte dans les *Lettres*, et qui approchaient d'une péripétie, l'une par un traité malencontreux, l'autre par les persécutions. François Ier aurait difficilement consenti à finir les guerres d'Italie par le traité de Cateau-Cambresis, et Marguerite, sa sœur, eût fait effort pour amortir les persécutions religieuses et la résistance qui devait suivre.

Les grandes guerres d'Italie, entamées follement sans doute, furent encore plus follement terminées; sans aucune nécessité, en pleine possession de la Savoie et d'une partie de la haute Italie, le gouvernement français fit à l'Espagne des concessions que des revers con-

(1) Un vol. in-8°, chez Jules Renouard, rue de Tournon.

sidérables n'auraient pu lui arracher, renonçant même à sa frontière des Alpes, qu'à aucun prix il n'aurait dû céder, de sorte qu'après plus de soixante ans de guerres et d'efforts, après tant de sang versé, la France, par la faute de ses gouvernans, se trouva à peu près au point où elle était quand elle fut engagée dans la lutte; l'acquisition de Calais et de Metz fut le seul résultat, et encore résultat accidentel, d'une guerre aussi prolongée. Le gouvernement, dégoûté non moins soudainement de l'Italie qu'il s'en était épris, laissa s'échapper de ses mains ce qu'il était tenu de conserver, et, comme un enfant qui s'est agité pour le seul plaisir du mouvement, il se trouva satisfait d'avoir guerroyé, d'avoir saccagé des villes, livré des batailles, levé des Suisses, soudoyé des lansquenets; quant au but qu'il s'était proposé, il n'en fut plus question. Tel fut le traité de Cateau-Cambresis pour la période qu'il ferme; celle qu'il ouvre est parfaitement caractérisée par d'Aubigné, qui dit de ce traité, après en avoir rapporté les clauses : « Voilà les conventions de la paix, en effet pour les royaumes de France et d'Espagne, en apparence de toute la chrestienté, glorieuse aux Espagnols, désavantageuse aux Français, redoutable aux réformés; car, comme toutes les difficultés qui se présentèrent au traité estoient estouffées par le désir de repurger l'église, ainsi, après la paix établie, les princes qui par elle avoient repos du dehors travaillèrent par émulation à qui traiteroit plus rudement ceux qu'on appeloit hérétiques; et de là nasquit l'ample subject de quarante ans de guerre monstrueuse. » En effet, la fin des guerres étrangères fut le commencement des guerres civiles, lesquelles, par des causes différentes, eurent une même issue, c'est-à-dire que, finies, elles laissèrent les choses là où elles étaient au point de départ. Protestans et catholiques se firent pendant plus de quarante ans une guerre d'extermination; et quand les partis se furent réciproquement épuisés, ou plutôt quand il se trouva à la tête du gouvernement un homme qui se crut non pas chef des catholiques, mais roi de France, alors intervint une transaction qui ruina les prétentions exclusives des deux partis : la France ne fut pas protestante, comme le voulaient les calvinistes, et les protestans ne furent pas exterminés, comme le voulaient les catholiques.

L'homme qui fut l'instrument de cette transaction, Henri IV, était le petit-fils de cette Marguerite dont il est ici question, et, chose singulière, son aïeule déploya durant toute sa vie, relativement aux querelles religieuses qui dès-lors commençaient à troubler la France, des dispositions bienveillantes et des sentimens élevés qui firent plus

tard la force de son petit-fils. Les hommes, protestans ou suspects de l'être, qui se recommandaient à elle par la culture des lettres, étaient sûrs d'avoir son appui contre les persécutions, appui qui ne fut pas toujours (telle était la rigueur des temps) assez puissant pour sauver du dernier supplice ceux à qui elle l'accordait. Le personnage dont il est question dans la lettre suivante, écrite par Marguerite à Anne de Montmorency, en est un exemple :

« Mon fils, depuis la lettre de vous par ce porteur, j'ay receu celle du baillif d'Orléans, vous merciant du plaisir que m'avés fait pour le pauvre Berquin, que j'estime aultant que si c'étoit moy-mesmes, et par cela pouvés-vous dire que vous m'avez tirée de prison, puisque j'estime le plaisir fait à moy. » Voici ce qu'était le *pauvre Berquin*, à qui Marguerite s'intéressait avec tant de vivacité. Berquin (Louis), gentilhomme artésien, était conseiller de François Ier; Radius l'appelle le plus savant de la noblesse. Dénoncé au parlement, en 1523, comme fauteur du luthéranisme, il refusa de se soumettre à l'abjuration à laquelle il fut condamné. Sa qualité d'homme de lettres le sauva pour cette fois. Retiré à Amiens, il se remit à imprimer, à dogmatiser et à scandaliser. Nouvelle censure de la faculté de théologie, nouvel arrêt du parlement (1526). La reine de Navarre vint à son secours par le moyen du grand-maître Anne de Montmorency. Érasme conseillait à Berquin ou de se taire ou de sortir de France, l'obstiné prêcheur ne voulut ni l'un ni l'autre. En 1529, il fut repris et condamné au feu... « Le vendredi XVIe jour d'avril, mil V^c XXIX, après Pasques, un nommé Loys Berquin, escuier, lequel, pour son hérésie, avoit été condampné à faire amende honorable devant l'église Nostre-Dame de Paris, une torche en sa main, et illec crier merci à Dieu, à la glorieuse vierge Marie, pour aulcuns livres qu'il avoit faicts et desquels il vouloit user contre nostre foy, et d'illec mené en la place de Grève, et monté sur ung eschaffault pour monstrer le dict Berquin, afin que chascun le vist, et devant lui faire un grand feu pour brusler tous les dits livres en sa présence, afin de n'en avoir jamais nulle cognoissance ne mémoire; et puis mené dedans ung tombereau au pillory et illec tourné, et avoir la langue percée et la fleur de lys au front, et puis envoyé ès prisons de monsieur de Paris pour achever le demourant de sa vie. Et pour veoir la dicte exécution, à la sortie du dict Berquin qui estoit au Pallays, estoient plus de XX mil personnes. Et luy ainsy condampné en appela en cour de Rome et au grand conseil, par quoy par arrest de la cour du parlement, le lendemain, qui estoit samedy XVII du dict apvril, fut con-

dampné à estre mis en ung tombereau et mené en Grève, et à estre bruslé. Ce qui fut faict l'an et jour dessus dict. »

Marguerite fut plus heureuse à l'égard d'un autre de ses protégés, qu'elle recommande à Anne de Montmorency dans la lettre suivante : « Le bonhomme Fabry m'a escript qu'il s'est trouvé un peu mal à Blois, avecques ce qu'on l'a voulu fascher par de là. Et pour changer d'air, iroit voulentiers veoir ung amy sien pour ung temps, si le plaisir du roi estoit luy vouloir donner congié. Il a mis ordre en sa librairie, cotté les livres, et mis tout par inventaire, lequel il baillera à qui il plaira au roy. » Voici l'explication de ce billet : Jacques Fabry ou Lefebvre d'Étaples, après avoir visité l'Asie et l'Afrique, revint à Paris et professa la philosophie au collége du cardinal Lemoine. Des dissertations théologiques qu'il publia, et la traduction du nouveau Testament, lui attirèrent des tracasseries; on avait voulu profiter de l'absence du roi, prisonnier en Espagne, pour perdre Lefebvre d'Étaples; mais Marguerite obtint de son frère d'écrire au parlement, et sauva le suspect. Lefebvre, qui s'était réfugié dans la modeste place de bibliothécaire à Blois, sollicita son congé, comme on le voit ici, par l'entremise de sa protectrice. La visite à *ung amy sien* n'est qu'un prétexte; il s'en alla à Nérac, où il acheva tranquillement sa vie à l'âge de quatre-vingt-onze ans, en 1536.

L'appui que Marguerite donnait aux personnes suspectes ou convaincues de ce qu'on appelait hérésie, jetait du doute sur sa propre orthodoxie. On l'accusa de partager les opinions du protestantisme, et, si elle n'avait pas été aussi haut placée, elle eût payé cher le zèle qu'elle mettait à sauver les hérétiques. M. Génin attribue ce zèle à la tolérance. La tolérance est une vertu de nouvelle date, ignorée ou peu connue dans les siècles qui nous ont précédés, et surtout dans le milieu du XVIe siècle. Catholiques et protestans étaient persuadés que l'hérésie était le plus grand crime qu'un homme pût commettre, et que les supplices les plus cruels devaient être infligés à ceux qui s'en rendaient coupables. Les protestans, faibles à leur début comme toute insurrection naissante, firent une rude épreuve de cette persuasion, et ils furent traités par les catholiques comme les anciens chrétiens l'avaient été par les païens. Le fer et le feu furent employés à l'extirpation de l'hérésie nouvelle; et, au moment où Marguerite se montrait si tolérante pour les novateurs, les deux croyances étaient à l'égard l'une de l'autre dans la même disposition que ces deux villes de l'Égypte dont parle Juvénal, et qui se haïssaient mutuellement à cause de leurs dieux.

Inter finitimos vetus atque antiqua simultas,
Immortale odium, et nunquam sanabile vulnus,
Ardet adhuc Coptos et Tentyra : summus utrimque
Inde furor vulgo, quod numina vicinorum
Odit uterque locus, quum solos credat habendos
Esse deos, quos ipse colit.

Parmi les maladies de l'esprit humain, ce n'est pas une des moins singulières et des moins tristes, que celle qui lui a fait voir une question de criminalité dans une question de théologie, un forfait dans une dissidence, et un argument dans un bûcher. Jamais l'égarement n'a été plus monstrueux. Un homme raisonnable du XIX[e] siècle a de la peine à se représenter un magistrat laïque ou un prêtre faisant torturer devant lui un homme qui refuse de croire au purgatoire ou à la présence réelle, et finissant par le faire brûler sur la place de l'Estrapade. Dans les *Règles sur les études des jésuites*, il est dit que les élèves n'assisteront au supplice d'aucun condamné, si ce n'est au supplice des hérétiques, *neque ad supplicia reorum, nisi forte hæreticorum, eant.* (*Ratio atque institutio studiorum Societatis Jesu, Romæ* 1606.) Le sentiment que je signale ne s'est peut-être manifesté nulle part d'une manière plus repoussante que dans cette phrase.

Qu'au milieu de ces fureurs et dans un tel état des esprits Marguerite ait été tolérante comme on l'entend depuis le XVIII[e] siècle, cela est difficile à croire. Cette tolérance embrasse toutes les opinions relatives aux choses religieuses; celle d'alors pouvait tout au plus aller de catholique à protestant, ou réciproquement de protestant à catholique. A cette époque, en France, des esprits sages, des hommes savans, des personnages éminens, avaient été trop choqués de certains abus de l'église romaine pour se sentir animés d'un zèle violent contre les novateurs, et, sans vouloir embrasser la réforme, ils étaient disposés à vivre en paix avec eux. Telles étaient sans doute les dispositions de Marguerite; joignez-y beaucoup d'amour pour les lettres, dans lesquelles elle était fort versée, et beaucoup de bienveillance pour ceux qui les cultivaient, fussent-ils protestans; joignez-y enfin une bonté et une douceur naturelles, empreintes dans ces *Lettres* que vient de publier M. Génin. Chargée d'une négociation auprès d'une dame fort entêtée, elle répond à Montmorency : « Vous connaissez ma condition et la sienne (de M[me] d'Estouteville), sy différentes, que ce n'est jeu bien party; car de défaire l'opinion d'une femme que personne n'a sceu gaaigner par une que vous sçavez qui

s'est toujours laissé gaaigner à tout le monde, si Dieu n'y faict miracle, je n'y voy nulle bonne issue. » La reine de Navarre s'est dépeinte en ce peu de mots : douceur et intelligence, c'est ce qui se montre en cette phrase et dans toute sa correspondance.

« Le vif intérêt, dit M. Génin, la protection efficace dont Marguerite favorisa toute sa vie les littérateurs, se révèle en plusieurs endroits de ses lettres, mais point assez encore pour faire apprécier l'influence de cette bonne princesse sur les progrès de l'intelligence au XVIe siècle. Ce qu'on appela son protestantisme serait appelé aujourd'hui d'un terme plus juste, esprit philosophique, sympathie pour les recherches des libres penseurs. Et si Marguerite leur eût manqué, qui donc en France eût osé appuyer Lefebvre, Roussel, Marot, Desperriers, Berquin, Dolet, Du Moulin, Postel et tant d'autres? Et plût à Dieu qu'en les défendant à ses propres périls, elle eût réussi à les sauver tous du bûcher! »

Malherbe, qui écrivait au moment où l'on venait de sortir des guerres civiles religieuses, dit quelque part en parlant de cette époque cruelle :

Tu nous rendras alors nos douces destinées;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs;
Toute sorte de biens comblera nos familles,
La moisson de nos champs lassera nos faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

Le jugement que le poète porte ici sur ces *fâcheuses années qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs*, me paraît être le jugement qui doit être porté sur ce temps, un des plus tristes de nos annales. En Allemagne, en Angleterre, dans le Nord, la réforme enthousiasma les populations, entraîna les souverains, sécularisa les possessions ecclésiastiques, et donna à ces pays une forme nouvelle et un esprit nouveau. En France, au moment où les guerres religieuses y éclatèrent, la réforme, prêchée depuis plus de trente ans, n'avait plus beaucoup à espérer entre le souverain, qui ne l'adoptait pas comme en Angleterre, et le gros de la population, qui ne s'y précipitait pas comme en Allemagne. Mais, par un entraînement dont on voit de fréquens exemples, le gouvernement se fit parti, et la France se trouva enveloppée dans une guerre civile de quarante ans, signalée par d'horribles massacres et d'odieuses perfidies.

Lorsque Henri III, après l'assassinat des Guises, fut obligé de se

réfugier auprès de Henri de Navarre, le petit-fils de cette même Marguerite, protectrice des littérateurs protestans, les ligueurs, bien informés de sa situation et poussés par un désir légitime de vengeance, tentèrent de l'enlever dans un faubourg de Tours, où il se trouvait. Peu s'en fallut qu'ils ne réussissent; mais quand les écharpes blanches (c'était l'insigne des huguenots) passèrent rapidement le pont de Tours et arrivèrent au secours de Henri III, alors on rapporte que les ligueurs leur adressaient ces paroles : « Braves huguenots, gens d'honneur, ce n'est pas vous à qui nous en voulons, c'est à ce perfide qui vous a tant de fois trahis et qui vous trahira encore; et parmi cela, dit d'Aubigné, d'autres voix confuses d'opprobres et d'infamies nommant des noms auxquels les courtisans souriaient. » Singulière complication de cette guerre sans résultat possible! Le roi catholique vint chercher un refuge dans le camp huguenot; le roi huguenot se fit catholique, et, après tant de sang versé, on se retrouva au point où on était avant le commencement des guerres, sauf, comme dit Schiller dans sa tragédie de *Jeanne d'Arc*, à la fin d'une période peut-être encore plus désastreuse, sauf les morts qui étaient tombés, les larmes qui avaient été versées, les plaies faites au pays, l'incendie des villages et des villes. Seulement il fut établi, ce que les partis ne voulaient pas comprendre au début, il fut établi par les impossibilités réciproques où ils furent réduits, que la France n'était ni comme l'Italie et l'Espagne, où le protestantisme demeura sans accès, ni comme l'Allemagne et l'Angleterre, où il prévalut. Dès le commencement de la réforme, la France eut là une troisième position, et quarante ans de guerres n'y purent rien changer.

Quels qu'aient été les sentimens de Marguerite au sujet des opinions qui, de son temps, troublaient profondément l'Europe, toujours est-il que les catholiques ardens la suspectèrent. « Noël Béda, syndic de la faculté de théologie, dit M. Génin, essaya contre elle le système d'inquisition qui lui avait réussi contre Érasme et contre Lefebvre d'Étaples. Il déféra à la faculté un poème de la reine de Navarre intitulé : *Le Miroir de l'ame pécheresse*. Marguerite n'y avait parlé ni des saints ni du purgatoire, preuve manifeste qu'elle n'y croyait pas! mais cette fois la malice du vieux docteur échoua contre le bon sens et l'éloquence de Guillaume Petit, évêque de Senlis, qui se fit, devant la Sorbonne, l'avocat du livre et de l'auteur. Marguerite fut acquittée avec son *Miroir*. Il arriva même quelque temps après que, sous un prétexte quelconque, on prit Noël Béda et on l'enferma

au Mont-Saint-Michel, pour lui apprendre à calomnier les poésies des reines et princesses du sang royal. »

D'un autre côté, celui à qui la plupart des *Lettres* publiées par M. Génin sont adressées, celui que Marguerite appelle son fils, celui à qui elle prodigue les témoignages d'intérêt et d'affection, Anne de Montmorency, discourant avec François Ier sur les progrès de l'hérésie, « ne fit difficulté ny scrupule de luy dire que, s'il voulait bien exterminer les hérétiques de son royaulme, il fallait commencer à sa cour et à ses plus proches, lui nommant la royne sa sœur. A quoy le roy répondit : Ne parlons pas de celle-là, elle m'ayme trop, elle ne croira jamais que ce que je croiray et ne prendra jamais de religion qui préjudicie à mon estat. » François Ier avait raison de compter sur l'affection de sa sœur; les preuves s'en montrent en plusieurs parties de cette correspondance; le dévouement de Marguerite pour son frère était sans bornes, et celui-ci en abusa plus d'une fois.

« Je ne vous diray point la joye que j'ay d'approcher le lieu que j'ay tant désiré; mais croyés que jamais je ne congneus que c'est dung frère que maintenant, et n'eusse jamais pensé l'aimer tant. » Ces lignes pleines de tendresse, Marguerite les adressait à Montmorency en allant à Madrid négocier en faveur de François Ier, fait prisonnier à Pavie. Elle n'obtint que des paroles, comme on peut le voir par la lettre suivante, qu'elle écrit à son frère; cependant, en intéressant la reine Éléonore et en la disposant à se marier avec François Ier, elle eut de l'influence sur l'issue des négociations.

De Tolède, octobre 1525.

« Monseigneur,

« Plus toust ne vous ai-je voulu escripre, attendant quelque commencement en vostre affaire, car, pour hier que je feus devers l'empereur, je le trouvay bien froit. Me retira à part sa chambre avecques une femme, mais ses proupous ne feurent pour faire si grande cérémonie, car il me remit à parler à son conseil, et que aujourd'huy me respondroit. Et me mena voir la royne sa sœur (1), où je demeurai jusques bien tard; annuyst suis allée devers elle, et elle m'a tenu fort bons proupous. Bien est vray qu'elle s'en va demain à son voyage,

(1) Éléonore, veuve du roi de Portugal, et depuis mariée à François Ier.

et je vais prendre congié d'elle. Je croy qu'elle le faict plus par obéissance que par voulenté, mais ils la tiennent fort subjecte. Et parlant à elle, le vis-roy (1) m'est venu quérir, et suis allée au logis de l'empereur, qui m'a mandée en sa chambre et m'a dit qu'il désirait vostre délivrance et parfaite amytié, et, pour la fin, s'est arresté sus le jugement de Bourgogne, c'est à savoir qu'il ne veult accepter pour juges vos pairs de France et court de parlement; mais il désire que la chose se vuide par arbitres, et m'a priée d'en faire jetter demain quelque chose par escript, et que de sa part il commandera à son conseil pour trouver moyen d'amitié, et que nos gens ensemble en débattront demain et samedy; je retourneray devers luy, et que, si ils ne se peuvent accorder, il fera chose dont je seray contente. Parquoy, monseigneur, suis contrainte d'attendre encores samedy, mais je vous envoye quelqu'un qui bien au long vous contera ce que demain et tous ces jours aura esté faict, afin que avant passer plus avant il vous plaise entendre les bons tours qu'ils nous font, et si sçay bien qu'ils ont grant peur que je m'en ennuye, car je leur donne à entendre que, s'ils ne font mieux, je m'en veux retourner. »

Peu s'en fallut qu'elle ne fût retenue prisonnière en Espagne. Charles-Quint, averti qu'elle emportait l'abdication du roi en faveur du dauphin, méditait de la faire arrêter, si trop confiante, elle laissait expirer le terme du sauf-conduit avant d'avoir franchi la frontière. Une lettre de Marguerite apprend que l'avis de ce projet fut donné à François I[er], qui le fit transmettre à sa sœur par Montmorency. On attribue ce bon office au connétable de Bourbon. Marguerite arriva à Salses (Pyrénées Orientales) une heure avant l'expiration du délai.

L'admiration profonde que Marguerite avait pour son frère se manifeste dans la lettre suivante, qui donne aussi des détails sur le camp d'Avignon, formé lors de l'invasion de la Provence et commandé par Anne de Montmorency : « Monseigneur, encores que ce ne soit à moy à louer une chose où mon estat me rent ignorante, si ne me puis-je garder de vous escripre que tous les capitaines m'ont assurée n'avoir jamais veu camp si fort et si à propous que cestuy-ci. Une chose ne puis-je ignorer, que c'est la plus nette place, fust-ce ung cabinet, que je vis oncques, remplie des plus beaaux hommes, en très grant nombre, les millieurs visages, les millieurs propous, monstrant l'envie qu'ils ont de vous faire service, que l'on sçauroit sou-

(1) Le vice-roi de Naples, Charles de Lannoy.

haiter. Il est vray, monseigneur, que vous leur avés baillé ung chef (Montmorency) qui est tant digne d'estre votre lieutenant, que je crois que en tout le monde n'en eussiés sceu trouver ung qui en toutes choses approche tant de vous que luy, car parlant à luy, l'on oït vos propous, qui sont pour asseurer toutes les craintes dont ceulx qui contrefont les saiges veulent user; vous asseurant, monseigneur, que en paroles et en effets, en extrême diligence et vigilance, en doulceur envers ung chascun, en prompte justice, en ordre, en patience à escouter chascun, en prudence de conseil, il monstre bien qu'il est faict de votre main et appris de vous seul, car de nulle autre ne peut-il être disciple; car de toutes les vertus que Dieu vous a données, il en a pris si bonne part, que vous trouverés en toute chose vostre voulenté suivie. Ce que je vous dis n'est point de moy seule, mais, après avoir parlé à tous les capitaines, l'ung après l'autre, de toutes les sortes et nacions que vous avés en camp, ils m'ont dit tout ce que je vous mande, et mille fois davantage, luy portant une amour et une obéissance si grande, que encores entre eux n'y a eu nul débat, et sont ceulx qui de natures étoient contraires, comme frères unis ensemble. Le comte Guillaume (G. de Fustemberg) m'a dict que je vous escripve qu'il y a bien différence du purgatoire honteux d'Italie au paradis glorieux de ce camp, et m'a dict des faultes passées que j'ayme mieux qu'il vous compte que moy, car ils sont importables, principalement voyant, Dieu mercy, tout le contraire en cette armée, qui est telle que je ne vouldroys, pour tous les biens de ce monde, ne l'avoir veue; car je l'estime tant, que je vous promets ma foy, monseigneur, que, si l'empereur feust venu quant j'y estois, je n'en eusse point bougé, estant toute seure qu'il ne peult nuire à une telle compagnie. Au pis aller, je serois trop heureuse de mourir avecques tant de vertueuses personnes. »

Marguerite de Valois, reine de Navarre, protégeant et cultivant elle-même les lettres, sœur de François I[er], qu'il faut bien distinguer de Marguerite de Valois, reine de Navarre, protégeant et cultivant aussi les lettres, femme de Henri IV, naquit à Angoulême le 11 avril 1492, de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie. Elle avait deux ans de plus que son frère. A dix-sept ans, elle fut mariée à Charles, dernier duc d'Alençon (1509). En 1525, le duc d'Alençon, revenant de la bataille de Pavie, où il s'était mal comporté, mourut à Lyon, et la laissa veuve sans enfans. La duchesse d'Alençon se remaria le 24 janvier 1527 avec Henri d'Albret, roi de Navarre. Marguerite avait trente-cinq ans et Henri d'Al-

bret vingt-quatre. Ils eurent pour fille Jeanne d'Albret, mère de Henri IV. Avant que Marguerite fût mariée au duc d'Alençon, Charles-Quint, qui n'était alors que roi d'Espagne, envoya des ambassadeurs la demander en mariage; et, long-temps après, lorsqu'il fut question des conditions de la délivrance de François Ier, il parla de nouveau de la main de Marguerite, en disant qu'on trouverait un autre parti pour le connétable de Bourbon. Cela montre que ni l'empereur ni le connétable n'avaient abandonné leurs anciennes prétentions sur Marguerite, et que la reconnaissance de Charles pour Bourbon n'allait pas jusqu'à lui sacrifier ce point. Le connétable de Bourbon avait été épris de Marguerite, et il l'était encore après la bataille de Pavie, lorsque la duchesse d'Alençon fut devenue veuve. A cette même époque, François Ier échoua dans ses projets de la marier avec Henri VIII d'Angleterre. L'évêque de Tarbes, Gabriel de Grammont, qui passait pour un habile négociateur, fut envoyé à Londres avec des instructions secrètes, d'après lesquelles il devait exploiter l'éloignement de Henri VIII pour Catherine d'Aragon, amener ce prince au divorce, et l'engager à jeter les yeux sur la sœur du roi de France. L'évêque, dit M. Génin, ne réussit qu'à moitié; Henri divorça, mais ce fut pour épouser Anne de Boulen, naguère attachée au service de la duchesse d'Alençon.

Il faut compter au nombre des adorateurs de Marguerite l'amiral Bonnivet, tué à la bataille de Pavie; mais celui-ci, qui avait été repoussé, s'y prit, pour réussir, d'une manière qui rappelle singulièrement certains détails d'un procès célèbre et encore récent. Marguerite a raconté elle-même sous des noms supposés le guet-apens qui lui fut tendu; elle a intitulé ainsi une de ses *Nouvelles :*

Téméraire entreprise d'un gentilhomme contre une princesse de Flandres, et la honte qu'il en reçut. (Tome I, nouvelle IV.)

« Il y avait en Flandres une dame de la meilleure maison du pays, veuve pour la seconde fois et n'ayant jamais eu d'enfants. Durant son veuvage, elle se retira chez son frère, qui l'aimait beaucoup et qui était un fort grand seigneur, étant marié à une des filles du roi... Il y avait à la cour du prince un gentilhomme qui surpassait tous les autres courtisans en taille, en beauté et en bonne mine. Ce cavalier, voyant que la sœur de son maître était une femme enjouée et qui riait volontiers, crut qu'il devait tenter si un amant honnête homme serait de son goût. Mais il trouva le contraire de ce que l'enjouement de la belle veuve lui faisait espérer.... Sa passion augmentant avec le temps,... il n'eut point recours aux paroles, car l'ex-

périence lui avait appris qu'elle savait faire des réponses sages.... Il fit entendre au prince qu'il avait une maison qui était un fort bel endroit pour la chasse, et que, s'il lui plaisait d'y venir courre trois ou quatre cerfs dans la belle saison, il aurait le plus grand plaisir qu'il eût jamais eu. Le prince, soit qu'il aimât le gentilhomme ou qu'il fût bien aise de prendre le plaisir de la chasse, lui promit d'aller chez lui, et lui tint parole.... La chambre de la belle veuve était si bien tapissée par le haut et si bien nattée par le bas, qu'il était impossible de s'apercevoir d'une trappe qu'il avait ménagée dans la ruelle et qui descendait dans la chambre de la mère du cavalier, femme âgée et infirme. Comme la bonne femme toussait beaucoup et qu'elle craignait que le bruit de sa toux n'incommodât la princesse, elle changea de chambre avec son fils.... Il n'eut pas plus tôt congédié ses gens, qu'il se leva et ferma la porte. Il fut long-temps à écouter s'il n'entendait point de bruit à la chambre de la princesse, qui, comme on a déjà dit, était au-dessus de la sienne. Quand il put s'assurer que tout dormait, il se mit en devoir de commencer sa belle entreprise, et abattit peu à peu la trappe, qui était si bien faite et si bien garnie de drap, qu'il ne fit pas le moindre bruit. Ayant monté par là dans la ruelle de la princesse, qui dormait profondément, il se coucha sans cérémonie auprès d'elle, sans avoir égard aux obligations qu'il lui avait, ni à la maison dont elle était, et sans avoir au préalable son consentement. Elle le sentit plutôt entre ses bras qu'elle ne s'aperçut de son arrivée; mais, comme elle était forte, elle se débarrassa de ses mains; et, en lui demandant qui il était, elle se servit si bien de ses mains et de ses ongles, que, craignant qu'elle ne criât au secours, il se mit en devoir de lui fermer la bouche avec la couverture; mais il n'en put jamais venir à bout. Car, comme elle vit qu'il faisait de son mieux pour la déshonorer, elle fit de son mieux pour s'en défendre, et appela de toute sa force la dame d'honneur qui couchait dans sa chambre, femme âgée et fort sage, qui courut au secours de sa maîtresse. Le gentilhomme, se voyant découvert, eut tant de peur d'être reconnu, qu'il descendit le plus vite qu'il put. Son désespoir de s'en retourner en si mauvais état ne fut pas moins grand qu'avait été le désir et la confiance d'être bien reçu.... La dame, persuadée qu'il n'y avait personne à la cour capable de faire un coup si méchant et si déterminé que celui qui avait eu la hardiesse de lui déclarer son amour, se mit en grosse colère. Soyez assurée, dit-elle à la dame d'honneur, que le seigneur de cette maison a fait le coup; mais je m'en vengerai, et

l'autorité de mon frère immolera sa tête à ma chasteté. La dame d'honneur voyant ses transports : Je suis ravie, madame, lui dit-elle, que l'honneur vous soit si précieux, que de ne vouloir pas épargner la vie de l'homme qui l'a exposée pour un excès d'amour. » A la suite de cet exorde, la dame d'honneur (qui était Mme la maréchale de Châtillon) lui montra certains avantages à se taire et certains inconvéniens à parler, et la bonne princesse se rendit à ces raisons, qu'on peut voir dans les *Nouvelles*.

Cette même histoire est racontée par Brantôme, qui le sut de sa grand'mère, la sénéchale de Poitou, laquelle avait succédé près de Marguerite à Mme de Châtillon. Les passions étaient fort vives à la cour de François Ier; on le sait par les mémoires du temps, et ceci n'en est pas un des exemples les moins curieux. Au reste, ce n'est pas dans les *Lettres* publiées par M. Génin qu'il faut chercher ces détails de mœurs privées. Une seule fois il est question de Françoise de Foix, maîtresse de François Ier et femme de M. de Chasteaubriant : « Je trouve fort estrange, dit Marguerite, que le seigneur de Chasteaubriant use de main mise; mais c'est pour dire gare à ceux qui lui voudraient faire ung mauvais tour. » User de main mise, c'est-à-dire battre, locution qui se trouve encore dans Regnard, *Folies amoureuses*, ainsi que le remarque M. Génin. Au reste, M. de Chasteaubriant, fort jaloux, fut soupçonné d'avoir hâté la fin de Françoise de Foix. Il y eut des poursuites qu'il étouffa par la protection d'Anne de Montmorency; mais cette protection coûta fort cher au seigneur de Chasteaubriant : sa terre passa entre les mains de son protecteur. Une phrase ambiguë dans une lettre de Marguerite à son frère, phrase relative à la duchesse d'Étampes et au comte de Longueval, fait comprendre que François Ier lui avait communiqué ses soupçons sur ces deux personnages. La duchesse d'Étampes, maîtresse du roi, vendait les secrets de l'état à Charles-Quint; le comte de Longueval était l'agent de cette dangereuse correspondance. Le roi s'en doutait, ce qui ne l'empêcha pas de se laisser gouverner jusqu'au bout par la duchesse d'Étampes.

Mais, je le répète, les lettres de Marguerite sont muettes sur les faits de ce genre. C'est dans les *Nouvelles* de la reine de Navarre que se trouveraient des renseignemens pour l'histoire anecdotique du règne de François Ier, si on savait les y reconnaître. En effet, il paraît que la reine de Navarre, dans ses *Nouvelles*, n'a point eu recours à l'imagination pour inventer des aventures, et qu'elle s'est contentée de raconter des faits et des scènes que sa mémoire lui

fournissait. Il est dit dans le *Prologue* que l'auteur résolut d'imiter Boccace (qui faisait fureur à la cour de François Ier), *si ce n'est en une chose, qui est de n'escrire rien qui ne soit véritable*. Brantôme, élevé à la cour de la reine de Navarre, et petit-fils de la sénéchale de Poitou, dit quelque part que sa grand'mère savait tous les secrets des *Nouvelles* de Marguerite, et qu'*elle en estoit une des devisantes*. La nouvelle citée plus haut, et relative à l'entreprise de Bonnivet, est un exemple de la vérité des contes de la reine de Navarre. Au reste, elle met en scène son père, le comte d'Angoulême, François Ier, le duc d'Alençon, des personnes de la cour, Louise de Savoie, sa mère; elle s'y met aussi plus d'une fois.

« Il y aurait, dit M. Génin dans le chapitre intéressant qu'il a consacré à ce livre de Marguerite, à faire sur les *Nouvelles* un travail curieux; ce serait de lever le voile, transparent en quelques endroits, plus épais en d'autres, qui nous dérobe l'intelligence complète des contes de la reine de Navarre. Il faudrait éclaircir les allusions, deviner les indications imparfaites, et qui deviennent plus obscures à mesure que nous nous éloignons davantage de l'époque où l'auteur écrivait. Mais ce soin exigerait une main circonspecte et délicate. Les boutades de l'érudition aventureuse et paradoxale, si fort à la mode aujourd'hui, n'y seraient nullement de mise. Il faudrait, pour ne point laisser de doute dans l'esprit des lecteurs, que le doute se fût présenté souvent à l'esprit du commentateur. Il faudrait enfin pour cette besogne un homme assez habile pour ne pas craindre d'avouer qu'il ignore quelque chose. A cette condition, un intérêt véritable pourrait s'attacher à ses recherches et à ses découvertes. »

Les *Nouvelles* de la reine de Navarre ont eu une réputation équivoque, et on les a souvent mises au même rang que les contes de La Fontaine. M. Génin prétend que c'est faute de les avoir lues. Il fait remarquer que la reine de Navarre ne manque jamais de tirer de ces contes une moralité qui en est la glose, et qui souvent dégénère en un véritable sermon, en sorte que chaque histoire n'est, à vrai dire, que la préface d'une homélie. Les infidélités des femmes et des maris, les fautes ou les crimes suggérés par la passion, tout cela lui sert de texte à des réflexions graves, parfois sévères; elle tire de la fragilité humaine la preuve qu'il faut se défier toujours de ses forces, et par conséquent implorer sans cesse le secours d'en-haut, sans lequel notre sagesse d'ici-bas n'est que folie. M. Génin ajoute que cette habitude de ramener tout à la piété forme le caractère essentiel du livre, que chaque page, chaque ligne, en porte l'empreinte, et que

l'on pourrait s'étonner de le voir méconnu, si l'on ignorait combien, en fait de critique, les traditions sont vivaces et routinières, et quelle est parfois la légèreté des juges les plus respectables aux yeux du public. Il en conclut que les *Nouvelles* de la reine de Navarre sont, à tout prendre, plutôt une suite de contes moraux, où une anecdote, une histoire véritable, un bon mot, fournissent à la conteuse le texte de la moralité.

Que l'intention de la reine Marguerite ait été telle que le dit M. Génin, c'est ce dont on ne peut guère douter quand on a parcouru ces *Nouvelles;* mais que le jugement qu'en a porté un autre siècle ait été aussi arbitraire et capricieux que le suppose l'éditeur des *Lettres* de Marguerite, c'est ce qu'à mon avis cette même lecture empêche d'admettre. Il y a eu une méprise causée par la différence des habitudes, et la forme a emporté le fond. Au XVIe siècle, la conversation familière entre personnes bien élevées, comme on peut le voir dans Brantôme et dans les *Nouvelles* de la reine de Navarre, et la chaire, comme en font foi certains sermons conservés de ce temps, comportaient une liberté dans les termes, une crudité dans l'expression, que les siècles suivans ont rejetée comme grossière et de mauvais goût. Boileau, dans un vers souvent répété, a dit :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

Rien de plus faux que cette sentence; le latin ne brave l'honnêteté que dans des livres comparables à ceux où le français brave aussi l'honnêteté. Du reste, le latin était aussi chaste que le français d'aujourd'hui. Mais la sentence de Boileau s'appliquerait mieux à certaines parties du français du XVIe siècle, où ni les habitudes ni le goût ne repoussaient un langage aujourd'hui relégué. Brantôme dit : « Marguerite fit en ses gayetés ung livre qui s'intitule les *Nouvelles* de la royne de Navarre, où l'on y void un style doux et fluant, et plein de beaux discours et de belles sentences. » Ce qui était des *gayetés* au XVIe siècle était devenu des libertés dans un autre âge, sous l'empire d'autres idées et d'autres mœurs; de là le jugement porté. Entre le *style gay* de la reine de Navarre, qui a dû donner le change du moment qu'on ne s'est pas reporté à son époque, et *les beaux discours* et *belles sentences* qu'elle a semés dans les *Nouvelles*, se place l'intention que revendique M. Génin à juste titre, et qui en définitive fait le caractère du livre. Au reste, ce livre est, comme les choses originales, dicté par une inspiration unique, et la conteuse s'est également complu en ses histoires gaies et en ses réflexions morales.

Marguerite descendait directement de Charles V; elle était arrière-petite-fille du second fils de ce prince, le duc d'Orléans assassiné par les ordres du duc de Bourgogne. On aime à suivre (et ce serait certainement un sujet d'observation intéressante pour l'anthropologie), on aime à suivre les personnages remarquables dans leurs ascendans et leurs descendans; les familles royales et quelques autres seulement permettent ces observations, attendu que les personnes qui les composent sont plus connues physiquement et moralement. Le duc d'Orléans, qui, pris à la bataille d'Azincourt, demeura captif en Angleterre pendant plus de trente ans, et qui composa des poésies non encore oubliées, était le grand-oncle de Marguerite. Les d'Orléans-Valois, montés sur le trône avec Louis XII, en descendirent avec Henri III, et le dernier d'entre eux mourut assassiné comme le premier. Le moine fanatique et le prince assassin, le chef et le dernier rejeton de la branche des Valois-Orléans, rapprochés ainsi par l'histoire dans une destinée commune, offrent à l'esprit saisi un lugubre tableau.

Charles V, par ses deux fils, vint aboutir d'une part à Charles VIII et d'autre part à Henri III. Ce prince ne fut pas sans influence sur sa race; peut-être tint-elle de lui cette faiblesse qui éteignit si vite la branche directe, et un peu plus tard la branche cadette, malgré les espérances brillantes que donnaient les quatre jeunes gens laissés par Henri II. Toujours est-il qu'avant lui brutaux, et sans autres goûts que ceux du guerrier féodal, les Valois deviennent après lui des hommes intelligens, souvent amateurs de la littérature, quelquefois même la cultivant. Marguerite occupe un rang distingué parmi cette seconde série des Valois, et le XVIe siècle admira le style de ses *Nouvelles*.

A mon sens, M. Génin donne une excellente appréciation du style de Marguerite : « Si la piété d'éditeur ne m'abuse, dit-il, ce style ne sera pas trouvé au-dessous de la réputation traditionnelle de l'auteur, à condition toutefois qu'on n'y cherchera pas les qualités des bons écrivains modernes. Il faut se souvenir que la reine de Navarre écrivait dans la première moitié du XVIe siècle, et que, même du XVIIe à la fin du XVIIIe, il s'est opéré dans le style une révolution complète dont Voltaire a été le principal auteur..... Au XVIe siècle, la langue n'était nullement constituée; c'était une matière molle, diverse, incertaine, se laissant complaisamment pétrir au génie de chaque écrivain, reproduisant dans ses moindres détails et conservant à une grande profondeur l'empreinte de chaque originalité.

Brantôme, Rabelais et Montaigne parlent chacun une langue merveilleuse; mais ces trois langues n'ont, pour ainsi dire, rien de commun entre elles. Chacun d'eux a composé la sienne en s'appropriant, en assimilant à sa nature ce qui lui convenait, soit dans les langues mortes de l'antiquité, soit dans les langues vivantes contemporaines; et ces élémens, après la fusion générale, ne peuvent se reconnaître, pas plus qu'on ne peut démêler dans le miel les poussières des différentes fleurs dont il se forme. La facilité des inversions dont Marguerite fait un emploi si fréquent, était encore une ressource aujourd'hui perdue. Au XVIe siècle enfin, la langue se faisait avec le secours de la logique; au XIXe, il n'est plus question que de la conserver par l'usage, c'est-à-dire par le bon usage. »

J'ajouterai quelques mots pour développer ce qu'il faut, suivant moi, entendre par le bon usage quand il s'agit d'une langue vivante, désormais fixée. Nul écrivain n'a assez d'autorité pour façonner la langue française au gré de son inspiration. Innover ne se peut; reste à consulter ceux qui innovaient, c'est-à-dire ceux qui écrivaient alors que la langue n'était pas encore faite. Une langue est essentiellement une chose de tradition, elle se perd quand la tradition se perd. Le Français du XVIe siècle est tel que, sans être arrêté comme celui du XVIIe, il en contient tous les élémens directs. Plus on remonte dans les siècles antérieurs, plus on s'éloigne des formes reçues actuellement, et plus on s'approche des origines de notre idiome; et ainsi, à mesure qu'on recule dans le passé, les monumens littéraires deviennent un objet d'érudition, et cessent d'offrir une étude de style. Au contraire, ceux du XVIe siècle ont toutes les qualités qui peuvent servir à développer, à soutenir, à rajeunir la langue actuelle. Si, comme le remarque M. Génin, le bon usage doit être la règle du style du XIXe siècle, le bon usage, à son tour, doit incessamment être rajeuni aux sources vives dont il découle directement.

P.-L. Courier dit, dans sa préface d'*une traduction nouvelle d'Hérodote :* « Il ne faut pas croire qu'Hérodote ait écrit la langue de son temps, commune en Ionie, ce que ne fit pas Homère même, ni Orphée, ni Linus, ni de plus anciens, s'il y en eut, car le premier qui composa mit dans son style des archaïsmes. Cet ionien si suave n'est autre chose que le vieux attique, auquel il mêle, comme avaient fait tous ses devanciers prosateurs, le plus qu'il peut des phrases d'Homère et d'Hésiode. La Fontaine, chez nous, empruntant les expressions de Marot, de Rabelais, fait ce qu'ont fait les anciens Grecs, et aussi est plus Grec cent fois que ceux qui traduisaient du grec. De

même Pascal, soit dit en passant, dans ses deux ou trois premières lettres, a plus de Platon, quant au style, qu'aucun traducteur de Platon. Que ces conteurs des premiers âges de la Grèce aient conservé la langue poétique dans leur prose, on n'en saurait douter, après le témoignage des critiques anciens et d'Hérodote, qu'il suffit d'ouvrir seulement pour s'en convaincre. Or, la langue poétique, si ce n'est celle du peuple, en est tirée du moins. Malherbe, homme de cour, disait : « J'apprends tout mon françois à la place Maubert; » et Platon, poète s'il en fut, Platon qui n'aimait pas le peuple, l'appelle son maître de langue. »

Je pense, avec P.-L. Courier, que le langage populaire renferme une foule de locutions précieuses, marquées au coin du vrai génie de la langue, et qu'on ne saurait trop étudier. Mais s'est-on rendu exactement compte de ce phénomène? A-t-on reconnu pourquoi il y a là, à côté d'une grande ignorance grammaticale, un fonds si riche et si sûr? La cause n'en est pas autre que celle qui fait des livres du XVI[e] siècle le sujet d'une étude féconde pour la langue et le style contemporains; c'est que le langage du peuple est tout plein d'archaïsmes, de locutions vieillies dans la conversation des classes supérieures de la société, et surtout dans le style écrit. Le peuple est le conservateur suprême de la langue, ou du moins c'est chez lui qu'il se perd le moins de la tradition antique, c'est chez lui que le travail de décomposition se fait le plus lentement sentir. D'où vient cette faculté qu'a le peuple de conserver plus fidèlement et plus sûrement les formes de la langue? De son grand nombre. Plus le nombre est considérable, plus il y a de chances pour que rien ne soit oublié ou perdu, tandis que, dans le langage des classes supérieures, et surtout dans le langage de ceux qui écrivent, l'apport total est bien moindre et par conséquent les pertes bien plus fréquentes.

La formation de la langue française elle-même donne l'idée de cette puissance du grand nombre, qui sous nos yeux ne se manifeste plus que par des faits peu considérables. Qu'on se reporte à l'origine : alors se trouvaient en présence un fond de celtique, une proportion prédominante de latin et une certaine masse de mots allemands importés par les conquérans germains. Quelle puissance pouvait fondre et amalgamer ces élémens hétérogènes? quelle langue assouplir ces mots rebelles à une loi commune? quelle oreille régulariser ces désinences discordantes? quel esprit mettre l'ordre dans ce chaos? quel souffle pénétrer ce grand ensemble et l'animer? Rien que l'élaboration séculaire d'un peuple immense n'était capable d'exécuter cette

transformation prodigieuse, tellement compliquée et difficile, qu'on peut à peine en concevoir le mécanisme, maintenant qu'elle est là, accomplie, sous nos yeux.

L'idiôme qui se parle entre les Pyrénées et la Meuse a des racines profondes et étendues auxquelles on ne songe pas habituellement. Les langues qui s'étaient rencontrées dans la Gaule, le celtique, le latin et l'allemand, portent des caractères d'analogie qu'un œil attentif a discernés; la parenté, il est vrai, s'en perd dans la nuit des siècles et précède tout ce que nous savons de l'histoire; il n'en est pas moins certain qu'elles sont de la même famille et appartiennent à un type nulle part mieux conservé que dans le sanscrit, et reconnaissable encore dans les plus lointains rameaux. Séparées du tronc commun à des époques inconnues et par des évènemens qui n'ont pas laissé de trace, modifiées par les fortunes diverses des peuples, elles se trouvèrent en présence sans se reconnaître, et se mélangèrent inégalement. Ainsi naquit le français moderne, produit de la fusion de ces vieilles langues, modernes elles-mêmes par la comparaison avec les sources primitives d'où elles découlent. La langue que nous parlons, les mots que nous employons, les sons que nous articulons, tout cela remonte d'âge en âge à une haute antiquité, tout cela se rattache de contrées en contrées à des origines lointaines, tout cela est dû à des causes dont nous n'avons plus le secret; tout cela forme un ensemble à côté duquel le caprice individuel a peu d'autorité.

P. L. Courier, avec sa manière vive et singulière, disait que peu de gens savaient le grec, mais que bien moins savaient le français. Le français est mal su parce qu'on néglige de l'apprendre où il se trouve réellement, et qu'une langue ne se devine pas plus que les faits naturels. Je comparerais volontiers le néologisme qui ne dérive pas nécessairement de choses nouvelles ou qui ne se rattache pas étroitement à l'analogie (et par néologisme j'entends non-seulement les mots nouveaux, mais les locutions et les tournures nouvelles), je le comparerais, dis-je, aux hypothèses hasardées que dans les sciences on imagine, au lieu d'étudier et d'observer les faits. Le néologisme est l'hypothèse toujours facile, presque toujours trompeuse, et à côté est la réalité.

En opposition au néologisme qui s'égare, nous avons vu un des écrivains contemporains les plus éminens tomber dans un défaut contraire. P. L. Courier, si grand admirateur du français du XVI[e] siècle, qui y avait puisé une connaissance si profonde de la langue, et dont

le style si neuf est cependant tout éclairé des reflets du style ancien, alla plus loin, et, dans l'échantillon d'une traduction d'Hérodote, il reproduisit identiquement les formes et les locutions d'un langage qui n'est plus le nôtre. Aussi cet essai est-il vicieux; nos oreilles ne peuvent se faire à ces déviations légères, mais réelles, des sons accoutumés, notre intelligence s'accommode mal des retards inévitables que lui cause la rencontre de formes inconnues, et notre goût est toujours choqué de la disparate qu'offre un style où se réunissent les mots actuels qui sont anciens, et les mots anciens qui ont cessé d'être actuels. Ici il faut étudier, non pas reproduire, imiter, non pas copier, et surtout prendre un juste sentiment des analogies qui règlent la langue française. C'est dans ce sens qu'on doit entendre le précepte que Boileau a formulé en deux vers fort médiocres :

> Sans la langue en un mot l'auteur le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Il ne s'agit pas seulement d'éviter les solécismes et les barbarismes, chose importante sans doute, mais secondaire; il s'agit au premier chef de demeurer dans les traditions de la langue, d'en chercher les lois, d'y tremper son style, d'y puiser ses innovations. C'est là un des devoirs essentiels d'une littérature éclairée. Une littérature qui y manque pèche non pas, comme on le pourrait penser, contre des règles conventionelles, mais contre la raison même des choses.

Virgile, recommandant aux cultivateurs de choisir chaque année les plus belles semences s'ils ne veulent pas voir dégénérer rapidement leurs cultures, passe, par une contemplation qui lui est familière, de la graine des champs à la destinée du labeur humain; il se représente le cours des choses comme un fleuve, et l'homme comme un rameur qui le remonte avec effort : au moindre relâche, *si brachia forte remisit*, le courant immense emporte aussitôt la barque sur sa pente rapide. Il en est ainsi de la langue; c'est un composé instable que des influences diverses tendent à modifier. Repousser les mauvaises, admettre les bonnes, et, pour le faire en connaissance de cause, approfondir l'état passé, telle est, quant à la langue, la fonction de la littérature; tel est le labeur qui lui est dévolu entre tous les labeurs que se partage l'humanité, ce rameur éternel de Virgile.

En définitive, une langue ne peut être conservée dans sa pureté qu'autant qu'elle est étudiée dans ses origines, ramenée à ses sources, appuyée à ses traditions. Aussi, l'étude de la vieille langue et, en particulier, de celle du XVI[e] siècle, est un élément nécessaire,

lequel venant à faire défaut, la connaissance du langage moderne est sans profondeur, et le bon usage sans racines. C'est un titre qui recommande la publication des *Lettres* inédites de la reine de Navarre. Un monument d'un des bons auteurs du XVIe siècle (et Marguerite est de ce nombre) a toujours du prix. Sans prétendre limiter à cette époque et renfermer dans cette circonscription les études de style auxquelles se prête le vieux français, toujours est-il que le XVIe siècle en fournit l'élément principal.

En recueillant les lettres de la reine de Navarre, M. Génin a rencontré sa correspondance avec Briçonnet, évêque de Meaux. Ici la chute est grande : le sens, l'esprit, le style, tout cela disparaît, et en place arrivent le faux goût, les métaphores outrées, les idées vides, les phrases incohérentes. Il est vrai que Briçonnet a la haute main dans ce genre, et que Marguerite n'est que son écolière; mais son esprit n'échappe pas à la contagion. « Tout ce que le mysticisme, dit M. Génin, a de plus incroyable, de plus inintelligible, se trouve entassé dans ces lettres, dont la plupart ont cinquante, quatre-vingts et jusqu'à cent pages. C'est un débordement de métaphores dont la vulgarité tombe à chaque instant dans le burlesque; c'est un galimatias perpétuel, absurde, qui parfois touche à la folie. Louise de Savoie (la mère de Marguerite) vient-elle à guérir d'une longue maladie, voici en quels termes Briçonnet félicite la duchesse d'Alençon du retour de la santé de sa mère : « Madame, voulant la plume tirer en « la mer de consolation qui ne peut estre distillée (combien que par « force de foi en patience dulcifiée), est présentement survenu le « poste (le courrier), apportant nouvelles certaines de la guérison de « madame; et ce m'a faict baisser la voyle, retirer mes avyrons, con- « vertir mes pleurs et deuil en joye. » Et, après un pompeux éloge de Madame, une peinture de l'amour qu'elle inspire à ses enfans, et de leur chagrin en la voyant malade : « Sa compassion doubleroit « vostre navrure, et la vostre en elle tripleroit, dont tourneroit le « moulin de douleur continuelle par l'impétueux cours d'eau de « compassion. » — « C'était, dit M. Génin, la belle rhétorique de ce temps-là, et Briçonnet passait parmi ses contemporains pour un foudre d'éloquence. » Que dire de cette épître de Marguerite? « La pauvre errante ne peult entendre le bien qui est au désert par faulte de connoistre qu'elle est déserte. Vous priant qu'en ce désert, par affection, ne courriés si fort que l'on ne vous puisse suivre... afin que l'abysme par l'abysme invoqué puisse abysmer la pauvre errante. » Et il ne faut pas croire qu'il s'agit d'une ou deux lettres écrites de ce

style. La Bibliothèque du roi possède un manuscrit de huit cents pages tout rempli de ce fatras mystique. M. Génin remarque qu'il fallait que Marguerite eût reçu de la nature une grande solidité de jugement pour n'avoir pas été gâtée à jamais par cette longue fréquentation d'un rhéteur de la force de Guillaume Briçonnet. Mais cette observation, qui est à la décharge de Marguerite, s'applique aussi à l'évêque de Meaux. Ce singulier prédécesseur de Bossuet, comme l'appelle M. Génin, ne délirait que dans cette correspondance et sur ce sujet; ailleurs, c'était un personnage éminent en science et en vertus. Guillaume Briçonnet avait porté d'abord le nom de comte de Montbrun; puis, quand il eut assez de la vie du siècle, il s'était fait prêtre à l'exemple de son père. Il obtint la confiance de Louis XII et celle de François Ier, fut deux fois ambassadeur extraordinaire à Rome, prononça devant le sacré collége l'apologie de Louis XII, dans laquelle il osait attaquer l'empereur Maximilien. Il représenta la France aux conciles de Pise et de Latran. Pourvu de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il réforma les abus qui s'y étaient glissés et fit des augmentations considérables à la bibliothèque, car il aimait, cultivait et protégeait les lettres. On a de lui quelques ouvrages de théologie; Vatable lui dédia la traduction de *la Physique* d'Aristote et Lefebvre celle de *la Politique*. On voit que Briçonnet, comme Marguerite, ne divaguait que sur le fait d'une espèce de théologie mystique. Sages sur le reste, ils avaient, comme don Quichotte, un côté vulnérable dans l'intelligence, un point sur lequel le sens les abandonnait, et dès-lors ils se lançaient dans un galimatias absurde et sans terme. L'époque où l'on vit a une grande influence sur la nature de ces points faibles, influence qu'il faut savoir apprécier, et qui diminue grandement la gravité des aberrations partielles dont les meilleurs esprits ont offert des exemples. C'est une considération qu'on ne doit pas perdre de vue quand on lit la biographie de plus d'un personnage illustre.

M. Génin a rempli avec un soin scrupuleux tous ses devoirs d'éditeur. Un livre ancien (et plus le livre est ancien, plus cela est vrai) contient toujours une multitude de détails, de locutions, d'allusions, de faits qui, parfaitement clairs pour les contemporains, sont fort obscurs pour nous, qui sommes en ce moment la postérité en attendant que nous fassions place à d'autres. Rien ne s'entend plus à demi-mot. C'est cette ignorance des notions communes au milieu desquelles le livre a été composé, qui rend tout ouvrage ancien plus ou moins difficile à lire. On peut dire qu'il nous transporte dans un milieu

étranger et que nous y sommes dépaysés; un déplacement dans le temps est comparable à un déplacement dans l'espace; lire un livre ancien, c'est voyager en esprit dans des contrées que nous ne verrons jamais, et sur lesquelles le guide nous doit toute sorte de renseignemens. Un éditeur est ce guide : son but (y atteindre serait la perfection, impossible en cela comme dans le reste), son but doit être de faire que l'ouvrage qu'il publie se lise aussi couramment qu'un ouvrage contemporain. Une érudition qui ne sait pas reconnaître les véritables obscurités et les éclaircir, quelque riche et variée qu'elle soit, est une érudition mal employée. Dans une notice fort étendue, M. Génin a examiné les principales questions auxquelles pouvaient donner lieu la vie et les écrits de Marguerite. Quant au texte, il a, suivant le besoin, ajouté des notes concises dans lesquelles il explique les allusions, dit ce que sont les personnages nommés, et relève de temps en temps des erreurs échappées aux historiens.

Sans être très abondantes en renseignemens historiques, les *Lettres de Marguerite* sont loin d'en être dénuées. D'autres lettres plus importantes sans doute, car elles étaient adressées à François Ier par sa sœur, avaient été autrefois recueillies. « Je ne sais, dit M. Génin, s'il existe encore d'autres lettres de la reine de Navarre, je le crois d'après une indication que j'ai trouvée dans Fontanieu, mais de laquelle je n'ai pu tirer aucun fruit. D'autres seront peut-être plus heureux; c'est dans cet espoir que je reproduis ici textuellement la note suivante : 1525 *et depuis pendant tout le règne de François* Ier *: Notice d'un manuscrit de la bibliothèque de M. l'abbé de Rothelin, égaré de ceux de M. Dupuy et remis à la bibliothèque du roy par M. l'abbé Boudot : Cent trente-quatre lettres de Marguerite reine de Navarre au roy François* Ier *son frère*. Cent trente-quatre lettres à François Ier, quel trésor! Peut-être il est enfoui dans quelque recoin de la Bibliothèque royale; mais où? MM. les conservateurs, dont la complaisance et l'érudition m'ont tant de fois secouru, n'ont pu me donner de ce manuscrit aucune nouvelle. Évidemment Fontanieu (mort en 1784) l'avait encore entre les mains.... On peut être certain que tous les secrets de la cour de François Ier, grands ou petits, politiques ou autres, venaient retentir dans les lettres de Marguerite à son frère. Belle générosité du hasard s'il nous les rendait! »

Le hasard a eu cette générosité. Depuis que M. Génin a imprimé ces lignes, le manuscrit égaré dans les recoins de la bibliothèque et si vainement cherché a été retrouvé. Sans doute le public sera mis en possession de ce supplément à la correspondance de Marguerite.

M. Génin, dans sa préface, faisant remarquer sa qualité de premier éditeur et les difficultés particulières de cette position, où les derniers venus font oublier les premiers, ajoute : « Gerbert, dans un de ses sermons, parle d'une famille de pécheurs et d'une échelle dont le pied plongeait dans un lac enflammé de bitume et de soufre. Chaque descendant venait à son tour s'emparer de l'échelon supérieur, contraignant ainsi les autres à s'enfoncer d'un degré, tant qu'à la fin le père et le chef de toute cette race disparaissait englouti sous les vagues bouillantes. Cette famille de pécheurs est la famille des éditeurs, et cette terrible allégorie est leur histoire. » Il faut espérer que, bravant la perspective d'un sort aussi funeste, M. Génin profitera du temps où il est encore sur le premier échelon pour faire une publication qui lui est naturellement dévolue et pour accroître ainsi le renom de Marguerite et les richesses du XVI[e] siècle. Indépendamment du fond même de cette correspondance, sur lequel je n'ai aucune donnée, la forme en doit être excellente; car, toutes les fois que Marguerite écrit à son frère, elle se garde de laisser courir sa plume.

M. Génin dit qu'on pourra, d'après la correspondance qu'il publie, porter un jugement complet et certain sur la reine de Navarre. Il faut, en effet, à côté de la conteuse spirituelle moitié gaie, moitié sérieuse, des *Nouvelles*, et sans oublier la correspondante de l'évêque Briçonnet, voir en elle la femme pleine de cœur et de sens qui se montre dans les *Lettres*, la protectrice éclairée des savans, la princesse tolérante en matière de religion dans un temps où il n'y avait pas de tolérance, enfin celle qui, entourée de toutes les grandeurs, a dit d'elle-même qu'elle *avait porté plus que son faix de l'ennui commun à toute créature bien née;* expression généreuse et mélancolique qui seule suffirait pour attester quel sentiment cette ame à la fois élevée et tendre, *cette créature bien née*, avait, sans regret de son rôle, emporté de l'expérience des hommes et des choses.

E. LITTRÉ.

REVUE MUSICALE.

LE FIDELIO DE BEETHOVEN.

C'était vers la fin de 1804; Beethoven, dans toute la force de la jeunesse, venait de publier son oratorio du *Christ au mont des Oliviers*, lorsque le baron de Braun, nouveau directeur du théâtre impérial de Vienne, lui proposa d'écrire un opéra, persuadé, disait-il, que les grandes qualités dont il avait fait preuve dans la musique instrumentale, ne manqueraient pas de se révéler sous un jour nouveau dans le style dramatique. Outre une somme d'argent fort honorable, le logement au théâtre lui fut offert. Il ne s'agissait plus que de choisir un poème; on se décida pour *l'Amour conjugal*, larmoyante élucubration de M. Bouilly, mise en musique par Gaveaux et aussi par Paër, qui l'avait produite en Italie sous le titre de *Leonora*.

Je me suis toujours demandé comment Beethoven, avec son génie excentrique, impatient, vagabond dans son essor comme l'aigle, avait pu s'inspirer d'une aussi pauvre ébauche, d'une anecdote bonne tout au plus à fournir le sujet d'un vertueux mélodrame du vieux temps. Évidemment ici le musicien céda au pathétique de l'idée, et vit du premier coup, dans cette fable prosaïque et bourgeoise, toute la poésie d'émotion et de larmes qu'il y a mise; peut-être encore doit-on supposer qu'il prit tout simplement tel quel, sans trop y réfléchir d'avance, le chef-d'œuvre que son *poète* lui donnait. En général, les grands maîtres, les hommes de génie, n'apportent guère, dans le

choix de leurs sujets, ce soin minutieux, cette sollicitude inquiète dont se consument, la plupart du temps, ceux qui n'ont que du talent. Rarement vous les voyez faire les difficiles en pareille matière, et les littérateurs de la trempe de Joseph Sonnleithner, le premier en date dans l'élucubration de *Fidelio,* ou de M. de Jouy, l'auteur français de *Moïse* et de *Guillaume Tell,* n'ont jamais plus beau jeu pour vider leur sac que lorsqu'ils s'adressent à des hommes de la taille de Beethoven et de Rossini. Quoi qu'il en soit, Beethoven se mit à l'œuvre avec ardeur, avec amour, et, vers le milieu de 1805, la partition fut terminée.

Alors commencèrent les véritables embarras, les difficultés réelles. Lorsqu'il fallut pourvoir à l'exécution, les voix d'hommes firent défaut; la Milder seule, chargée du rôle de Léonore, s'acquittait dignement de sa partie; ajoutez à cela la guerre alors imminente, et vous aurez une idée des circonstances favorables, de l'heureuse constellation sous lesquelles *Fidelio* se produisit. L'opéra de Beethoven parut sur la scène le 20 novembre, mais sans aucune espèce de succès; le public fut de glace pour cette musique qui, en dépit même des obstacles dont nous parlions, avait le tort immense de prétendre devancer son temps; il n'y eut que les amis et les ennemis qui la comprirent. Après trois représentations successives, le chef-d'œuvre s'arrêta tout à coup, et ne fut repris ensuite que le 29 mars 1806. Quelques changemens apportés dans l'ordonnance de la pièce, l'action réduite à deux actes, de trois qu'elle avait d'abord, ne suffirent pas pour venir à bout de l'indifférence publique; et, après une dernière épreuve tentée le 10 avril, le chef-d'œuvre fut déposé dans la bibliothèque du théâtre, pour y dormir du sommeil des Pharaons. Huit années s'étaient écoulées sans qu'on s'occupât davantage de *Fidelio,* lorsqu'une occasion imprévue, une représentation à bénéfice vint tirer la partition de Beethoven de l'oubli séculaire qui la menaçait. Cette nouvelle mise en scène réclamait, comme on pense, des changemens notables auxquels le grand maître se prêta de la meilleure grace; l'œuvre fut remaniée de fond en comble, le dialogue récrit, le drame autant que possible amélioré. Le second acte, qui se passait tout entier dans un cachot, se termina au grand jour, à la lueur du soleil, circonstance dramatique assez peu importante par elle-même, mais qui donne lieu à la magnifique entrée du finale qui n'existait pas dans la première ébauche. L'air de Léonore, au premier acte, eut aussi une introduction nouvelle, le magnifique exorde qu'on admire aujourd'hui, et de l'ancien morceau il ne reste que la dernière phrase : *O du, für den ich alles trug!* Mais laissons parler l'auteur lui-même, le collaborateur de Beethoven dans cette édition revue et corrigée. D'un objet aimé tout est cher, dit Figaro en voyant le comte ramasser l'épingle du billet de Suzanne; on aime jusqu'aux moindres circonstances qui se rattachent à l'enfantement d'un chef-d'œuvre, et ces détails, auxquels on ne saurait contester le mérite de l'exactitude, puisque c'est le poète lui-même de Beethoven qui les rapporte, trouveront naturellement ici leur place.

« Beethoven voulait absolument avoir un air au début du second acte pour son personnage de Florestan. Quant à moi, je m'élevais obstinément contre cette prétention du musicien; faire chanter une cavatine *di bravura* à un pauvre captif exténué par le jeûne et les privations, à un malheureux qui meurt de faim, c'était là une difficulté fort grande à mon sens, pour ne pas dire insurmontable. Nous disputâmes long-temps sur ce sujet; enfin, comme il n'en voulait pas démordre, j'avisai au moyen de me tirer d'affaire le moins sottement possible, et choisis pour texte à mes paroles cette espèce de délire prophétique qui possède les gens qui vont mourir, cette lueur suprême que jette la vie au moment de s'éteindre : « Quel air tiède et frémissant pénètre ici, quel rayon divin éclaire ma tombe! Un ange flotte à mes côtés dans des vapeurs de rose, un ange consolateur aux traits de Léonore; il me conduit à la liberté, au céleste royaume! »

« Ce qui se passa à cette occasion ne sortira jamais de ma mémoire. Beethoven vint chez moi le soir, vers sept heures. Après que nous eûmes causé ensemble quelque temps de chose et d'autre, il me demanda où en était son air. Je lui donnai mon manuscrit, il le lut, se promena de long en large dans la chambre en grommelant à voix sourde comme il faisait d'habitude lorsqu'il voulait chanter, puis il finit par s'asseoir au piano. Bien souvent ma femme l'avait supplié de se mettre au clavier, sans qu'il se rendît jamais à ses instances; cette fois il posa le texte sur le pupitre et commença de son propre mouvement de merveilleuses fantaisies du sein desquelles il semblait vouloir évoquer son air. Les heures s'écoulèrent, Beethoven improvisait toujours. On servit le souper qu'il devait partager avec nous; impossible de l'interrompre, et, comme l'inspiration allait son train sans désemparer, j'ordonnai qu'on le laissât faire. A minuit seulement, il se leva, et, m'embrassant avec chaleur, s'en retourna chez lui sans avoir rien voulu prendre. Le lendemain son air était écrit.

« Vers la fin de mars, sitôt que mon travail fut achevé, j'envoyai le manuscrit à Beethoven, et deux jours après je reçus de lui ces lignes que je conserve comme un précieux témoignage du petit service que j'ai pu lui rendre :

« J'ai lu avec un bien vif intérêt les excellentes modifications que vous avez «introduites dans mon opéra. C'est à moi maintenant de relever ces ruines « d'un vieux château écroulé. Votre ami,

« BEETHOVEN. »

« Cependant Beethoven n'avançait que lentement dans son travail, et, lorsque je lui écrivis pour le prier de déférer aux vœux des bénéficiaires qui commençaient à craindre de ne pouvoir profiter de la saison, voici en quels termes il me répondit : « Cet opéra me donne toutes les peines du monde. Somme toute, je suis mécontent. Il n'y a pas un morceau que je n'eusse voulu revoir, afin de rapiécer mon mécontentement d'aujourd'hui par quel-

que ombre de satisfaction. C'est tout autre chose d'avoir affaire à la réflexion ou à l'inspiration. »

« Vers le milieu d'avril, les répétitions commencèrent; la représentation était promise pour le 23 mai, et cependant il s'en fallait encore de beaucoup que l'œuvre fût achevée. Le jour même de la répétition générale, la nouvelle ouverture (celle qui reste) était encore dans le cerveau du grand maître, *in limbo patrum*. Le matin même du jour de la représentation, on avait convoqué l'orchestre; Beethoven n'arrivait pas. Enfin, après plus d'une heure d'attente, et comme on perdait patience, je me rendis chez lui, bien décidé à l'amener de gré ou de force, mort ou vif. Je trouvai Beethoven endormi profondément sous une couverture de feuillets de musique qui jonchaient son lit et le carreau de la chambre. Sur une table auprès de lui était un verre encore rempli de vin, où trempait un biscuit; je remarquai surtout le flambeau entièrement consumé. Beethoven avait passé la nuit au travail. Dès ce moment, il fallut renoncer à la symphonie nouvelle, qui, malgré toute la diligence du grand maître, se trouvait trop en retard pour être exécutée, et se contenter pour cette fois de son ouverture de *Prométhée*.

« On sait ce qui advint le soir. L'affluence était immense; l'opéra fut rendu à merveille. Beethoven, debout au pupitre, dirigeait l'orchestre et les chanteurs avec cette conviction chaleureuse, ce feu *génial* qu'il mettait à toutes les choses de son art. Plus d'une fois même son enthousiasme l'entraîna si loin, qu'on eût risqué, à le suivre, de se voir jeter hors de la mesure. Heureusement le maître de chapelle Umlauff modérait derrière lui, du geste et du regard, et sans qu'il s'en aperçût, l'influence désastreuse que l'inspiration excentrique du grand homme aurait pu exercer sur les chœurs et l'orchestre. Un succès immense accueillit cette fois le chef-d'œuvre, dont la septième représentation fut donnée au bénéfice de Beethoven, le 18 juillet. Beethoven écrivit à cette occasion un second air pour Léonore et des couplets pour le geôlier, deux morceaux qui faisaient longueur, et qu'on a supprimés à bon droit de la partition telle qu'elle est restée au répertoire. »

En France, *Fidelio* eut aussi ses vicissitudes. Sans la Société des Concerts et M. Habeneck, il aurait bien pu se faire que notre admiration pour cette grande œuvre musicale eût tardé plus long-temps encore à se développer. A tout prendre, c'était au Conservatoire, dans le sanctuaire de la musique instrumentale, que l'enthousiasme de la France pour la partition de Beethoven devait s'élaborer. Qu'est-ce en effet que *Fidelio,* sinon une magnifique symphonie dialoguée? On a dit que le *Stabat* de Rossini affectait les formes dramatiques dans ses plus religieuses velléités, et que la musique d'église de l'illustre auteur de *Semiramide* et de *Guillaume Tell* était tout simplement de la musique d'opéra; je le veux bien, mais on ne me contestera pas du moins que Beethoven à son tour n'ait écrit dans *Fidelio* qu'une œuvre instrumentale, qu'une imposante et pathétique symphonie ayant des voix humaines pour surcroît d'instrumens, où le ténor, le soprano, la basse et le baryton

jouent le rôle de hautbois, de clarinette, de trombone et d'ophycléide, et se perdent incessamment dans le torrent de l'harmonie, dans le gouffre tumultueux du plus formidable orchestre, sans pouvoir jamais s'élever ni planer librement au-dessus. En général, l'esprit allemand n'a qu'un écueil : sa tendance vers le profond l'attire au ténébreux, comme aussi d'autre part son vol vers le sublime le jette souvent dans les nuages. Or, en pareil cas, ne pourrait-on pas dire que l'orchestre est pour les musiciens ce que la métaphysique est pour les poètes, c'est-à-dire une route sûre pour se fourvoyer et se perdre, s'ils n'y prennent garde? C'est dans l'orchestre en effet que se trouvent tant d'abstractions dont on a si plaisamment abusé de nos jours, c'est en creusant les abîmes de l'orchestre qu'on découvre tout ce philosophisme dans l'art si pernicieux dans ses conséquences, si fatal lorsque des mains inhabiles s'en emparent et l'exploitent, au grand ébahissement de la foule, comme des charlatans feraient d'un élixir. En ce sens, Beethoven a plus nui qu'on ne pense aux véritables intérêts de l'art. Je sais qu'un homme de génie n'a de compte à rendre à personne; il élève ou démolit, bouleverse et recompose, étend ou restreint le domaine de ses attributions; tout cela sans prendre conseil, et par la seule autorité d'une vocation exceptionnelle. Cependant on ne peut contester qu'il y ait des œuvres qui, parfaitement admirables en elles-mêmes, exercent sur les générations ultérieures une dangereuse influence; et de ce nombre je citerai l'œuvre de Beethoven, comme, s'il était question de peinture, je nommerais Michel-Ange. En portant vos regards bien plus haut dans la sphère de l'art, vous trouveriez Raphaël et Mozart, deux intelligences rayonnantes qui n'ont jamais versé que la lumière. De tout temps, les esprits tumultueux, les brouillons novateurs, romantiques dans le sens impropre qu'on donnait au mot vers 1825, ont revendiqué, en peinture, la parenté de Michel-Ange, de même qu'aujourd'hui l'exemple du grand musicien dont nous parlons sert de prétexte aux tentatives les plus vaines. A coup sûr, sans Beethoven, sans ce qu'il y a de contestable dans les chefs-d'œuvre de Beethoven, la symphonie fantastique de M. Berlioz ne serait pas venue au monde, et c'est *Fidelio* qui nous a valu *Benvenuto Cellini* et tant d'autres avortemens de cette malheureuse école.

Ces réserves une fois faites, et les conditions de l'œuvre acceptées, il ne reste plus qu'à admirer dans *Fidelio* un style grandiose et sévère, une pensée constamment élevée et maintenue dans les régions du sublime. Si Weber peut réclamer à bon droit la nature extérieure en ce qu'elle a de pittoresque, si le romantisme des bois et du clair de lune, le frémissement du taillis où passe en fuyant la biche qui s'effare, le murmure du lac enchanté où nagent les ondines, appartiennent en propre au chantre mélancolique de *Freyschütz* et d'*Oberon*, Beethoven, lui, peut revendiquer à juste titre les phénomènes cachés dans les profondeurs du cœur humain, ses angoisses mystérieuses, ses tristesses mortelles, ses découragemens infinis. — Le pathétique domine dans *Fidelio*, un pathétique morne et lugubre au sein des ténèbres et d'un

cachot; du commencement à la fin, cette musique vous suffoque à force d'être vraie. Nulle fantaisie n'en modère par momens la rigoureuse austérité; nulle brise du ciel, nul tiède rayon n'y pénètre; vous ne trouvez là que larmes et sanglots; au dernier finale seulement, le jour se fait, la joie éclate, une joie de Beethoven, soudaine, spontanée, étourdissante; vous passez sans transition aucune du cri de détresse au chant de délivrance, des sanglots étouffés aux accens d'une ivresse qui ne se contient plus. Votre oreille, accoutumée aux nuances si habilement ménagées de l'école de Mozart, se raidit presque contre une si abrupte péripétie qui, de gré ou de force, vous entraîne, non sans vous faire éprouver, toutefois, quelque chose de cet éblouissement d'un homme sorti de l'obscurité d'un souterrain pour se trouver subitement en plein soleil. On ne saurait appeler ce morceau qui termine la partition de Beethoven un finale. Le finale, tel que l'entendent les grands maîtres de la scène, et Mozart en particulier, dans les *Nozze di Figaro* et *Don Juan*, tient à l'action par d'invisibles ressorts, et forme avec la pièce partie intégrante et nécessaire; ici, au contraire, que voyons-nous? une péroraison sublime, un hymne d'actions de graces magnifique, et fait pour émouvoir et soulever d'enthousiasme un auditoire, mais sans connexion absolue avec l'ensemble, et qui, détaché de la partition et porté ailleurs, dans un concert, par exemple, n'en semblerait pas moins une œuvre une et complète. Je comparerais volontiers ce finale de *Fidelio* à l'épilogue dans le ciel que Goethe a mis au dénouement de son poème de *Faust*, à cette gloire qui s'ouvre et rayonne après la consommation des choses. Il faut voir, dans l'hymne de Beethoven comme dans la fantasmagorie de Goethe, une manière grandiose de conclure, un splendide hors-d'œuvre; mais, franchement, ce n'est point là un finale, pas plus que le sublime dialogue entre Léonore et le geôlier, occupés à creuser la fosse du prisonnier, n'est un duo. On n'échappe pas à sa vocation; les formes instrumentales règnent et d'une manière aussi despotique dans *Fidelio* que dans tous les chefs-d'œuvre que Beethoven a jamais composés. C'est une symphonie que cet opéra, mais quelle noble et dramatique symphonie!

La représentation de *Fidelio*, que la troupe allemande vient de donner dans sa soirée d'adieux, et qui a été comme le dernier soupir de cette malheureuse entreprise; cette représentation, si imparfaite, si défectueuse qu'elle ait pu être, n'en a pas moins ému l'intérêt du plus grand nombre et provoqué, à certains endroits, de sincères mouvemens d'enthousiasme. Il y a dans le personnage de Fidelio, à côté de difficultés vocales presque insurmontables, des conditions de sentiment, de pantomime, de physionomie, qui rendront toujours impossible à la scène d'atteindre l'idéal de la création de Beethoven. Il faudrait la Malibran pour une tâche si imposante, et, disons-le, si laborieuse; et encore la voix de la Malibran, cette voix fragile dans sa force, eût-elle résisté à tant de secousses formidables, à cet assaut perpétuel que livre l'orchestre au chanteur? Vous vous souvenez de la Devrient dans ce rôle, de ce blond Fidelio si plein de mélancolie et de tendresse, dont les beaux yeux

se voilaient de larmes si pathétiques dans la scène de la fosse, et qui se relevait plus tard véhément, passionné, sublime dans son désespoir. Eh bien! la Devrient elle-même n'a jamais rempli qu'une des conditions du personnage de Beethoven; ce qui manquait à la belle Viennoise, à la fille de la Schroeder, tragédienne dans l'ame, c'était l'art de la cantatrice, le grand art des Mara et des Milder, comme on a pu s'en convaincre par la suite lorsqu'elle a voulu aborder le répertoire italien, où règnent de tout autres exigences. Mme Walker, qui s'était chargée de nous rendre la création du grand maître, a tout juste le défaut contraire; avec elle, c'est la tragédienne qui manque. La Devrient jouait cette musique et ne la chantait point, Mme Walker la chante et ne la joue pas; et tel est le caractère de la partition de Beethoven, qu'il lui vaut mieux encore être jouée qu'être chantée. Disons-le à l'honneur de l'école de Prague, dans l'air du premier acte par exemple, Mme Walker s'est élevée, comme cantatrice, à des hauteurs que la Devrient n'avait jamais atteintes. En général, on ne se rend pas compte de l'extrême difficulté, de la nature ingrate de la plupart des morceaux contenus dans cet opéra. On ne s'imagine pas quels efforts incroyables, quelle peine excessive, et souvent perdue, nécessitent chez un virtuose ces passages écrits pour le violon ou le hautbois, ces passages où le musicien n'a pas daigné un seul instant prendre en considération les ressources de la voix humaine, et qu'il faut chanter en dépit des fureurs d'une instrumentation écrasante. Pour une voix qui parvient à surmonter de pareils casse-cous et finit par se rompre à d'aussi périlleux exercices, combien de voix défaites et brisées! L'air de Pizzaro, hérissé de difficultés non moins énormes, ne répond pas davantage aux conditions naturelles de l'art du chant. Qu'on s'adresse à Barroilhet, à Ronconi, en un mot aux virtuoses les plus en renom aujourd'hui, et qu'on les mette aux prises avec cette musique tout instrumentale; je défie qu'ils y produisent le moindre effet. Ce n'est plus ici une question d'art; il s'agit simplement de savoir qui aura le dessus, de l'orchestre qui tonne ou du chanteur qui vocifère: vous diriez l'emportement démoniaque d'un tyran de mélodrame. M. Kunz, jeune baryton de Prague, et qui arrivait du fond de l'Allemagne sur la foi de menteuses promesses, a chanté cet air tant bien que mal à plein gosier; il va sans dire que l'impression a été nulle. Tous ceux qui ont entendu M. Kunz dans les rôles du répertoire italien, tous ceux qui n'ignorent pas avec quelle voix sonore et veloutée, quel style excellent, il sait rendre dans *Don Juan* le délicieux duo avec Zerline, et dans la *Straniera* le cantabile si pathétique du second acte, auraient vivement souhaité de le voir tenter une nouvelle épreuve et se produire dans un rôle moins ingrat que celui qu'il avait choisi pour son premier début, ou plutôt que les circonstances lui avaient imposé. Mais il n'y avait déjà plus de ressources, et, lorsque M. Kunz est arrivé, l'entreprise qu'il venait aider avec tant de zèle et de désintéressement était déjà frappée de mort. Le public de Paris, toujours si généreux lorsqu'il s'agit de s'amuser, n'avait pas fait défaut à cette dernière représentation du théâtre allemand.

On était venu entendre par charité l'œuvre de Beethoven, entendre surtout ces malheureux choristes, les héros de la fête, et sur lesquels se portait un intérêt mêlé de compassion. Pauvres gens, ils ont accompli leur tâche courageusement jusqu'au bout, et lorsque, dans le finale du premier acte, ils représentaient ces prisonniers amaigris par le jeûne et les souffrances, on ne se doutait peut-être pas dans la salle d'où leur venait une expression si vraie. N'importe; jamais l'hymne de liberté qui couronne l'œuvre du grand musicien de Bonn ne fut dit avec plus d'enthousiasme, jamais cet élan sublime : *O Freiheit! Freiheit!* ne fut rendu avec une plus chaleureuse inspiration, un plus sympathique délire. On ne calcule pas toutes les misères auxquelles sont en butte aujourd'hui ces quatre-vingts jeunes gens, hommes et femmes, qui partaient il y a trois mois de Mayence, de Darmstadt et de toutes ces jolies résidences des bords du Rhin, pour s'acheminer vers Paris, l'espoir dans le cœur, la chanson sur les lèvres, et se groupaient en caravane sous la direction musicale de l'un des élèves les plus intelligens de Spohr. A peine arrivés ici, la détresse les y attendait, et les voilà maintenant qui s'en retournent à pied, le sac au dos, mendiant peut-être sur la route le pain de chaque jour. Heureux encore ceux qui s'en retournent, car le malheur a si cruellement décimé ce petit groupe, que tous ne reverront pas le Rhin chéri! Il y en a qui restent à l'hôpital, d'autres que la prison retient. Le public de Paris a fait son devoir en se rendant à l'appel de ces pauvres victimes d'une administration imprévoyante. Espérons que les légations allemandes s'empresseront de venir à leur secours, et ne laisseront pas sans appui de malheureux artistes qui s'étaient mis sous la protection des génies et des chefs-d'œuvre dont la patrie commune se fait gloire.

H. W.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mai 1842.

La question du droit de visite a été à plusieurs reprises renouvelée au sein des chambres; la plupart de nos hommes d'état ont été entraînés à la tribune pour y expliquer le rôle qu'ils ont joué dans cette affaire et y plaider en quelque sorte leur cause personnelle. Nous sommes loin d'applaudir à ceux qui ont provoqué et rendu nécessaires ces débats, débats à nos yeux inopportuns et peu conformes aux intérêts et à la dignité du pays. En voyant étaler à notre tribune nationale et les secrets de notre diplomatie, et les dissentimens de nos administrateurs, et les correspondances de nos ministres, et les conversations de nos agens, ne dirait-on pas que c'est pour l'amusement de nos oisifs et pour l'étonnement de l'étranger que nous jouissons du droit de libre discussion?

Au surplus, la cause personnelle de nos hommes d'état pouvait, ce nous semble, être défendue d'une manière toute facile et toute simple. M. Sébastiani a signé sans instructions un protocole qui n'était pas un traité, bien qu'un projet de traité y fût annexé; en réservant au gouvernement français toute sa liberté pour toutes les modifications qu'il jugerait convenable d'apporter au projet, M. Sébastiani crut devoir signer un procès-verbal ayant pour but d'inviter les trois grandes puissances du Nord à une négociation à cinq sur le droit de visite. Les agens de ces puissances à Londres, n'ayant ni pouvoirs ni instructions à ce sujet, ne pouvaient prendre la proposition qu'*ad referendum*, la transmettre à leurs cours, et en attendre les instructions. Qu'importe la présence à Londres de M. Desages au 12 décembre? Qu'importe de savoir si M. l'ambassadeur lui a fait connaître le procès-verbal qu'il venait de signer? Il est reconnu que M. Desages n'avait ni mission ni pouvoirs relatifs au droit de visite, qu'il ne pouvait ni approuver ni infirmer le fait de

l'ambassadeur. La présence de M. Desages à Londres était donc une circonstance inutile à rappeler.

Ce que M. le maréchal Sébastiani avait à dire, ce qu'il a dit du reste avec cette fermeté et ce courage que nul ne lui conteste, et qui l'honoreront toujours, même aux yeux de ceux qui ne partagent pas toutes ses opinions, c'est qu'au moment d'une grande et délicate négociation, de la conclusion de l'affaire belge, lorsque l'alliance anglaise, qu'il regardait comme la garantie de la paix du monde, lui paraissait pouvoir être compromise, lorsqu'il entrevoyait comme possible un traité à quatre qui, devant s'accomplir non dans les parages de l'Orient, mais sur nos frontières, aurait mis la longanimité de la France à une trop rude épreuve, il ne crut pas devoir refuser la coopération que le ministère anglais lui demandait. Il l'a cru d'autant mieux, que la signature du protocole n'était pas pour la France un engagement positif, n'impliquait pas l'acceptation de telle ou telle clause additionnelle aux traités de 1831 et de 1833. M. Sébastiani engageait plutôt sa responsabilité personnelle vis-à-vis de son gouvernement, qu'il n'engageait son gouvernement vis-à-vis des autres puissances. Il a fait ce qu'un homme de cœur fait quelquefois, lorsque les circonstances lui paraissent graves, délicates, difficiles. Entre les intérêts de son pays et ses intérêts personnels, il n'hésite pas. M. Sébastiani savait fort bien qu'il pouvait être désavoué, rappelé. Il a cependant signé, parce que, à tort ou à raison, il était convaincu qu'ainsi le voulaient dans ce moment la saine politique et l'intérêt de la France. On peut dire qu'il se trompait. Nul ne peut dire qu'il n'a pas agi en homme résolu et dévoué à son pays.

M. le comte Molé, ayant eu connaissance de la signature du protocole, n'a ni rappelé, ni désavoué l'ambassadeur; il a gardé le silence. Ce silence était-il un fait si singulier, si extraordinaire, si en dehors des usages diplomatiques qu'on paraît le croire? M. Molé, les amis de M. Molé, avaient-il besoin de grands efforts pour justifier l'inaction silencieuse du chef du cabinet du 15 avril? Nullement; rien de plus naturel et de plus simple que ce silence; deux mots auraient suffi pour l'expliquer. Sans doute, les circonstances politiques au milieu desquelles se trouvait alors M. Molé ont pu contribuer à son silence, l'empêcher même de prendre une connaissance détaillée de cette affaire. M. Molé était alors dans le plus fort de la tourmente politique qui a agité les derniers mois de son ministère, et il est facile de croire qu'il n'avait guère le temps de méditer sur la traite des noirs et sur la marche d'une nouvelle négociation à ce sujet. Mais, indépendamment de ces circonstances particulières, le gouvernement français n'avait aucune obligation, ni légale, ni morale, de s'expliquer sur-le-champ. Il n'y avait jusque-là qu'un procès-verbal pour inviter à une négociation commune trois cours dont on ne connaissait les intentions que d'une manière générale, dont les représentans à Londres n'avaient aucun pouvoir sur la matière. Le protocole était parti. La négociation ne pouvait commencer que le jour où les trois cours, ayant chacune mûrement délibéré, auraient permis à leurs agens de prendre part aux confé-

rences. Jusqu'à ce jour, rien de fait, rien de commencé en commun, à cinq. Quant aux rapports particuliers entre la France et l'Angleterre, ils restaient ce qu'ils étaient. La France voulait-elle supprimer le droit de visite? dénoncer les traités de 1831 et de 1833? Certes nul n'y songeait.

Il ne s'agissait que d'apporter, si on pouvait s'entendre, quelques modifications à ces traités, et d'obtenir par un traité nouveau le concours de toutes les grandes puissances. Le protocole ne paralysait pas la liberté du gouvernement français. L'ambassadeur avait fait les réserves nécessaires. Dès-lors quel motif ou quelle obligation avait-on de s'expliquer avant de connaître la réponse des trois cours, et lorsque le refus d'une seule d'entre elles eût été une raison suffisante de tenir le protocole pour non avenu, et de maintenir le *statu quo?* C'était au retour des courriers de Vienne, de Berlin et de Saint-Pétersbourg, lorsqu'il aurait été appelé à la négociation commune, que le gouvernement français avait à s'expliquer; c'est alors qu'il devait ou désavouer l'ambassadeur en refusant toute négociation, ou accepter la négociation, tout en usant, dans la discussion des articles, de la liberté que la signature du protocole ne lui avait pas enlevée, liberté qu'il aurait pu rendre plus efficace encore en envoyant à Londres un négociateur tout-à-fait étranger aux préliminaires de cette conférence. M. Sébastiani avait eu besoin de courage pour signer, puisqu'en signant il s'exposait tôt ou tard au désaveu et au rappel. M. Molé se conformait sagement aux habitudes diplomatiques en ne s'empressant pas de faire une réponse que rien n'exigeait dans ce moment, qui ne pouvait ni retarder ni rendre plus rapides les communications déjà faites aux trois cours, une réponse qui ne pouvait devenir efficace que plus tard, qui pouvait être modifiée par les circonstances, et qui pouvait même devenir inutile. Se presser dans ce cas n'eût pas été seulement une vaine démarche, c'eût été une étourderie. La distance qui sépare Londres de Saint-Pétersbourg et la lenteur habituelle des affaires laissaient au cabinet français le bénéfice du temps. Pourquoi s'empresser d'y renoncer? pourquoi devancer le cours ordinaire et naturel des choses? Voyez en effet avec quelle lenteur l'affaire a marché.

Cet empressement n'eût été concevable que dans le cas où le gouvernement français aurait repoussé avec indignation toute idée d'une négociation, quelle qu'elle fût, sur le droit de visite. Certes, si demain un ambassadeur signait un protocole pour ouvrir des négociations ayant pour but le rétablissement, chez nous, de la censure, aucun ministère n'hésiterait à le rappeler et à le désavouer sur-le-champ.

Le cas n'était pas le même. Le droit de visite, tel que les conventions l'avaient établi pour l'objet spécial de la répression de la traite, n'était alors contesté par personne. M. le comte Molé lui-même, quelles que fussent d'ailleurs ses opinions personnelles sur ce sujet, reconnaissait comme homme politique, comme ministre du roi, que, dans l'état des choses, les conventions de 1831 et de 1833 devaient être religieusement observées, qu'il était à désirer

que ces moyens de répression fussent efficaces, et qu'en attendant, il fallait agir auprès des autres puissances pour les déterminer à adhérer aux conventions précitées.

Empressons-nous de le reconnaître, en écrivant la dépêche du 12 février 1838, M. Molé ne se mettait point en contradiction avec ses antécédens et avec les opinions qu'il avait manifestées sous la restauration au sujet du droit de visite. Ce n'est pas se contredire que d'accepter des faits accomplis, des faits que les circonstances expliquaient, et contre lesquels nul ne réclamait alors.

Mais laissons de côté les personnes et toute cette polémique qui plaît à l'esprit de parti et l'alimente, et pour laquelle nous n'avons aucun goût. Quand on se place au-dessus des intérêts personnels et des passions du jour, on comprend sans peine toutes les phases par lesquelles a passé, chez nous, la question du droit de visite, et on arrive à cette conclusion que les circonstances ont influé plus que les hommes sur les résolutions successives et diverses du gouvernement français.

Avant 1830, la France n'avait pas de relations intimes et particulières avec la Grande-Bretagne. Si l'Angleterre avait des rapports de bon voisinage avec la France, elle n'en était pas l'alliée, encore moins la seule alliée parmi les puissances de premier ordre. La France se rappelait les prétentions de l'Angleterre à la domination des mers; les luttes de l'Angleterre avec les États-Unis, au sujet du droit de visite, étaient toutes récentes; les rivalités nationales étaient plutôt inactives qu'oubliées, et, bien que le gouvernement français et le gouvernement anglais fussent fondés sur des institutions analogues, les tendances en étaient diverses. La guerre d'Espagne de 1823, et le célèbre toast de M. Canning, avaient appris au monde que, sous des formes constitutionnelles, se cachaient, dans les deux pays, des principes divers et des tendances opposées.

Dès-lors rien de plus naturel et en même temps de plus sensé que le refus de toutes les propositions du gouvernement anglais, pour établir un droit conventionnel et réciproque de visite contre les négriers. M. Molé, M. Pasquier, M. de Châteaubriand, agissaient en hommes éclairés et prévoyans. Il était évident, en effet, que ce droit une fois admis dans les traités, il pouvait devenir une source de difficultés inextricables contre les deux pays. D'ailleurs la restauration, par son origine, était tenue à une grande réserve dans ses négociations. Il ne fallait pas donner à croire qu'en signant un traité, elle acquittait une dette personnelle; on n'aurait pas manqué d'affirmer que ce droit, bien que réciproque, n'était qu'une concession faite à l'étranger.

La révolution de 1830, cette révolution inspirée par le droit et contenue par une admirable sagesse, s'accomplit; une dynastie nouvelle est fondée. L'Europe s'étonne au réveil de cette France dont elle avait conservé de si grands et de si terribles souvenirs. Bientôt les peuples applaudissent, et leurs gouvernemens s'alarment. Mais aucun peuple ne salua la révolution de 1830 d'applaudissemens plus éclatans, plus sincères, plus unanimes que le peuple anglais, et son gouvernement, au lieu de s'alarmer, s'empressa de tendre la

main à la France de juillet, et de reconnaître la dynastie que le vœu national avait appelée au trône. L'alliance anglo-française devint la solide garantie de la paix. Pouvait-on sérieusement imaginer que le gouvernement anglais, après avoir constamment insisté auprès de la restauration, ne renouvellerait pas ses instances pour obtenir du gouvernement de juillet une répression efficace de la traite des noirs? Les instances de l'Angleterre étaient on ne peut pas plus naturelles, et on conçoit en même temps que le cabinet de 1831 n'ait pas résisté à ces instances, et refroidi par un refus les relations intimes qui venaient de s'établir entre les deux pays, et qui, encore une fois, donnaient au maintien de la paix générale la meilleure garantie qu'elle pût alors avoir. Le traité de 1833 ne fit que mieux coordonner et régler quelques dispositions de détail. Les deux traités furent mis à exécution; point de répugnances alors, point d'inquiétudes, point de réclamations, point d'alarmes. De 1831 à 1840, presque toutes les notabilités des deux chambres ont traversé les affaires. Nul n'a pensé que ces traités pussent faire obstacle à son entrée dans le cabinet. Nul n'a témoigné le désir ni formé le projet d'en dégager la France. Encore une fois, dans l'état de nos relations politiques avec l'Angleterre, cela était tout naturel et tout simple.

En 1840 s'ouvre une ère nouvelle. Le ministère britannique porte la main sur l'alliance anglo-française, et en brise brusquement les liens. Le 15 juillet, il signait, à l'insu de la France, le fameux traité sur les affaires d'Orient, et vers la fin du même mois il appelait notre ambassadeur à reprendre la négociation sur le droit de visite.

M. Thiers, alors ministre des affaires étrangères, appelé dans les derniers jours de son ministère à s'expliquer sur le projet de traité, répondit qu'il ne connaissait pas cette affaire, depuis long-temps délaissée, qu'il en ferait un examen approfondi, mais qu'en attendant, il ne se sentait nullement disposé à signer un traité avec un gouvernement qui s'était conduit comme l'avait fait le gouvernement anglais au 15 juillet. Cette réponse négative, qui met l'administration du 1er mars hors de la question, était encore chose toute naturelle et toute nationale dans la situation que nous avait faite le ministère anglais.

Le cabinet du 29 octobre a également résisté aux sollicitations de lord Palmerston; il lui fit sentir qu'il ne signerait point la nouvelle convention avec l'auteur du traité du 15 juillet.

Mais le cabinet de lord Melbourne s'étant retiré, notre diplomatie a imaginé qu'il avait en quelque sorte emporté avec lui toutes les conséquences morales et politiques du traité du 15 juillet, que lord Aberdeen ne devait pas être tenu pour solidaire de lord Palmerston, et qu'on pouvait sans inconvéniens conclure avec ses successeurs le traité qu'on avait refusé de signer jusqu'alors. On a oublié que les conventions de 1831 et de 1833 n'étaient en réalité qu'un résultat de l'intime alliance qui unissait alors l'Angleterre à la France au profit des révolutions belge et espagnole, et que l'absence de cette

condition, si elle n'infirmait pas les traités existans, rendait impossible une convention nouvelle.

Des conservateurs se sont réunis en grand nombre à l'opposition pour blâmer hautement le traité de 1841. L'opinion publique s'est soulevée, et la ratification du traité est devenue impossible.

Il y a plus; la question s'est élargie de jour en jour. Si d'abord on ne s'élevait que contre les clauses du nouveau traité, et il en est dont on ne peut justifier ni le fond ni la forme, on n'a pas tardé à attaquer le droit de visite dans son principe. Ici encore l'opposition a été secondée par plus d'un conservateur. M. J. Lefebvre, l'auteur du célèbre amendement, n'hésitait pas à dire : « La chambre, en adoptant la rédaction que je propose, et qui s'applique à tous les cas, la chambre indique au gouvernement le vœu qu'elle forme pour que ces traités cessent, le plus tôt possible, d'être mis à exécution. Remarquez, je vous prie, messieurs, que ma rédaction embrasse tous les cas, non-seulement la ratification du traité nouveau, que je désire voir refuser, mais encore l'exécution des traités anciens. Je désire qu'au premier abus, à la première vexation auxquels aura donné lieu l'exécution des traités (et vous savez, messieurs, s'il y en a des abus et des vexations!), le gouvernement renonce à donner des autorisations. Sous ce rapport, je soutiens que mon amendement est plus large qu'aucun des deux autres. »

On a vu ainsi les amis et les soutiens habituels du ministère, les adversaires les plus ardens de la gauche et du centre gauche, abandonner le cabinet sur une question capitale; que dis-je, l'abandonner? il faut dire l'attaquer et faire en sorte que la chambre des députés confirmât leur opinion par un vote.

Il est des esprits malheureux, de ces esprits qui n'ont ni trève ni repos jusqu'à ce qu'ils aient trouvé aux actions les plus louables une cause illégitime. A les entendre, la véhémence des conservateurs contre le droit de visite n'est qu'une manière de harangue électorale. Si cette calomnie était une vérité, elle révélerait encore un fait digne d'attention : c'est que les candidats sont convaincus de la répugnance du pays pour le traité de 1841, et, en général, pour le droit de visite.

Cette répugnance a dû devenir plus vive, plus ardente, sous les inspirations presque unanimes de la presse et de la tribune, en particulier sous l'influence des patriotiques élans des députés conservateurs.

Nous sommes convaincus que les conservateurs n'ont obéi qu'aux sentimens les plus élevés et les plus honorables. En repoussant le droit de visite, c'est uniquement à la France qu'ils pensaient, à notre commerce et à l'honneur de notre pavillon. Toujours est-il que leur parole a retenti dans tous nos ports, sur tous nos vaisseaux, dans tous les parages. C'est bien, nous aimons à croire que c'est bien, que c'est là ce qu'ils voulaient. Ces hommes graves, expérimentés, et, comme on dit, pratiques, n'ignoraient pas sans doute quelle pouvait être l'influence de leurs attaques, des débats qu'ils provoquaient, des votes qu'ils proposaient, sur l'esprit d'une population fière et

brave; ils n'en sont pas à ne pas prévoir les incidens qui pourraient en surgir, et les conséquences de ces incidens. C'est une responsabilité morale qu'ils ont prévue et franchement assumée. Le cas échéant, nous les verrons sans doute se lever les premiers pour soutenir, coûte que coûte, la dignité de la France, et pour aller hardiment, s'il le faut, jusqu'au bout. Ces hommes graves n'ont pas voulu abaisser leur pays, et ce serait l'abaisser que de s'avancer pour reculer, que de crier aujourd'hui pour se taire demain. Applaudissons donc à leur patriotique ardeur : elle est une preuve de leur énergie et de leur résolution.

En attendant, nous n'hésitons pas à croire que les amis du ministère n'ont qu'un conseil à lui donner : c'est de fermer le protocole en déclarant que, puisque les modifications proposées par la France n'ont pas été acceptées, elle reste définitivement étrangère au traité de 1841. Le cabinet est dans une fausse position d'où il lui importe de sortir au plus vite, non-seulement avant la convocation de la nouvelle chambre, mais aussi avant la réunion des colléges électoraux.

La chambre des députés, sur la proposition de M. Lacrosse, a accordé au ministère de la marine deux à trois millions qu'il ne voulait pas. Elle a trouvé que le ministère poussait trop loin l'amour du désarmement et de la paix. C'est encore un symptôme. Nous sommes convaincus que, s'il avait proposé une diminution de l'effectif de l'armée de terre, il n'aurait pas rencontré la même opposition; car le pays veut la paix, il veut la paix avec tout le monde. D'imprudentes provocations pourraient seules le détourner de ses projets tout pacifiques. Il n'est pas moins vrai qu'il s'irrite aujourd'hui de tout ce qui a la moindre apparence d'une concession faite à l'Angleterre. Certes nul n'a demandé à la France de désarmer; mais les bruits les plus absurdes prennent facilement, dans ce moment, toute la consistance d'une vérité. C'est encore un fruit du traité du 15 juillet.

Le budget de l'instruction publique a été l'occasion de plusieurs discussions importantes. On éprouve une sorte de soulagement lorsque les débats parlementaires, s'élevant jusqu'aux intérêts moraux et permanens du pays, nous font un instant oublier les irritations et les violences de la politique, ainsi que l'âpreté étroite et vulgaire des intérêts matériels.

La parole nette et élevée de M. Villemain a jeté une vive lumière sur toutes ces questions si diverses par leur nature et par leur importance. Avec la même précision, mais en proportionnant toujours son langage au sujet, il a touché aux plus hautes et délicates questions de notre droit public, et aux plus minces détails de son administration.

C'est dire que si les uns lui demandaient compte de je ne sais quelle réparation de bâtimens, de je ne sais quelle petite pension, d'autres agitaient les grandes questions de l'établissement universitaire et de la liberté de l'enseignement. Remercions M. Villemain d'avoir, le droit positif à la main, mis en pleine lumière les vrais principes de la matière, et cela avec l'assentiment général et manifeste de la chambre, qui veut sans doute réaliser, pour toutes

les branches de l'enseignement, cette liberté dont jouit à cette heure l'instruction primaire, mais qui le veut sous deux grandes réserves qui sont à la fois les conditions et les garanties de la liberté, nous voulons dire l'affermissement de l'institution universitaire, de l'enseignement officiel, et la surveillance active, continue de l'état sur toutes les entreprises d'instruction privée. Espérons qu'on n'oubliera jamais ces paroles de M. le ministre de l'instruction publique : « Ce n'est pas au père de famille que la loi moderne dispute ses enfans; ce n'est pas sa liberté domestique qu'elle gêne ou qu'elle soupçonne. L'éducation de famille sous toutes ses formes, l'enseignement particulier à tous les degrés est parfaitement libre. Mais, quand vous voulez former des établissemens d'instruction, quand vous passez des soins de famille à l'industrie appliquée au plus noble des objets, à l'intelligence humaine, à la culture des esprits et des ames, quand vous voulez vous charger de donner l'instruction à la place des familles et de l'état dans une maison publique, fondée par vous, alors il est juste que l'état intervienne, non pas pour gêner le père de famille, mais pour surveiller le spéculateur. »

Une autre question importante et curieuse s'est élevée au sujet des admissions à l'École polytechnique. Convient-il que les jeunes gens qui se présentent pour être admis dans cette grande et célèbre école aient fait des études littéraires et mérité le grade de bachelier ès-lettres? La question n'est pas, dans ce moment, une question de droit positif. Le diplôme de bachelier ès-lettres n'est pas exigé des candidats. M. le ministre de la guerre a seulement donné un avertissement aux parens, marqué une préférence, une intention. Le débat qui a eu lieu devant les chambres a été plein d'intérêt. Il suffit, pour le comprendre, de rappeler que la question a été traitée par des hommes éminens dans les sciences et dans les lettres, MM. Villemain, Arago, Dubois (de la Loire-Inférieure). Nous n'hésitons pas à croire, avec M. Villemain, que cette élite de notre jeunesse, qui se prépare à gravir les plus hautes sommités de la science, ne peut mieux faire que d'imiter les Galilée, les Pascal, les D'Alembert, les Arago. Plus une étude est spéciale, plus il importe de conserver à l'esprit toute sa liberté et toute son étendue par la culture des lettres. Osons le dire, un grand géomètre n'aurait peut-être pas tenté d'appliquer les lois du calcul à des matières qui ne les comportent pas, si sa haute et rare intelligence avait été moins exclusivement renfermée dans l'enceinte des sciences exactes.

Nous nous occupions, dans notre dernier numéro, d'un examen comparé des budgets de la France et de l'Angleterre. Dans un moment où les questions financières font l'objet des discussions des chambres, il n'est pas inutile de dire quelques mots d'un livre que vient de publier M. d'Audiffret sur cette

matière (1). Ce livre se recommande par toutes les qualités qui distinguent les écrits de l'honorable pair. On y trouve des vues élevées et un savoir étendu. On y remarque surtout une grande indépendance de caractère. M. d'Audiffret est du petit nombre des hommes qui n'écrivent que pour obéir à des intentions droites et pures, et qui ne publient leurs idées que dans le désir d'être utiles.

Tout le monde sait que le budget est le projet des recettes et des dépenses présenté pour chaque année par les ministres. Examiner ce projet, c'est étudier les besoins et les ressources du pays. Tel est l'objet du livre de M. d'Audiffret. L'honorable pair discute l'un après l'autre les différens chapitres des revenus et des dépenses de l'état. Il examine si les revenus sont bien établis, si les dépenses sont justes, et si l'on a pris de sages moyens pour combler le déficit actuel de nos finances. Ce déficit lui paraît grave, et les mesures prises pour y remédier lui semblent insuffisantes. M. d'Audiffret réclame, dans l'intérêt du trésor, plusieurs réformes dont l'adoption modifierait les bases du budget. Aux plans de finances, M. d'Audiffret a joint naturellement des plans de réformes administratives. Cette partie de son travail n'est pas moins remarquable que l'autre. C'est un ensemble de vues inspirées par l'amour de l'ordre, où le progrès se montre à côté de l'expérience, et le respect des traditions à côté de la nouveauté des idées.

M. d'Audiffret a déjà publié plusieurs ouvrages qui ont fixé l'attention publique. Les livres de finances et d'administration ont peu de lecteurs. La faute en est généralement aux écrivains, qui ne savent pas tirer de leur sujet les ressources qu'il contient. Au lieu d'emprunter à l'histoire et à la politique les notions qui se rattachent naturellement à ce sujet, ils le renferment dans les limites d'une spécialité étroite et aride. Au lieu de l'éclairer, ils l'obscurcissent, et ils le rapetissent au lieu de l'agrandir. De là vient le dégoût des gens du monde pour des études qui se présentent à eux dépourvues d'attrait et de grandeur. Les intérêts d'une science utile sont ainsi compromis par les écrivains même qui se chargent de la défendre et de l'enseigner. M. d'Audiffret ne mérite pas tout-à-fait ce reproche. Avant de traiter une matière spéciale, il s'occupe toujours de mettre en lumière les principes généraux qui la régissent. Avant d'exprimer ses idées sur nos institutions financières et administratives, il remonte aux sources de ces institutions, et fait voir les diverses influences que les gouvernemens de la France ont exercées sur elles. Cette partie des ouvrages de M. d'Audiffret appartient à l'histoire et à l'économie politique ; elle offre un haut intérêt. Elle sert pour ainsi dire de préface aux développemens de chaque système, et jette une vive clarté sur les détails. Lorsqu'on a lu ces résumés instructifs, on suit plus facilement l'auteur dans ses plans de réformes, on comprend nettement ses idées, on en voit le but, on en saisit le caractère.

Dans les différens livres qu'il a publiés, M. d'Audiffret a exposé ses opi-

(1) *Le Budget,* chez Dufart, quai Voltaire.

nions sur la dette de l'état, sur ses moyens de libération, sur un système de crédit, sur les moyens de faire circuler la richesse par les banques et par les trésoreries nationales. Les idées de l'auteur sur ces sujets n'ont rien qui les caractérise particulièrement à nos yeux au milieu des diverses doctrines débattues depuis long-temps. Nous trouvons donc inutile d'insister sur ce point. Mais il y a une partie qui nous semble tout-à-fait neuve dans le système financier de M. d'Audiffret; c'est sa théorie des revenus publics. Nous en dirons quelques mots.

On se plaint tous les jours de l'inégale répartition de l'impôt direct. On regarde avec raison les appréciations variables et incertaines du fisc comme une sorte d'atteinte à la propriété. Augmenter par une simple mesure de répartition les charges qui pèsent sur un immeuble, c'est en effet dépouiller son acquéreur d'un droit qu'il a pu croire légitimement acquis. C'est lui imposer un sacrifice qu'il n'a pu prévoir au moment de son acquisition, puisqu'il a dû penser que l'immeuble vendu était taxé à sa juste valeur. M. d'Audiffret attribue les vices de la répartition actuelle à l'insuffisance des méthodes employées pour l'établir, et à la séparation des deux branches de service qui sont chargées, l'une de la direction des contributions directes, l'autre de l'enregistrement. On sait que l'assiette de la contribution foncière est établie d'après les élémens réunis par les employés des contributions directes et par les agens du cadastre. Ces élémens sont la source des erreurs que l'on commet tous les jours. Ils ne présentent que des données vagues et fugitives, d'où résultent des appréciations mobiles et arbitraires. Les travaux même du cadastre n'ont jamais offert que des doutes sur cette matière. M. d'Audiffret pense que les moyens de certitude sont ailleurs. Au lieu de les chercher dans les renseignemens des contrôleurs et des agens du cadastre, il voudrait qu'on les prît dans les actes même qui ont un caractère authentique, qui servent de garantie aux transactions civiles, qui forment la loi des parties dans les ventes, dans les successions ou dans les échanges, et qui fixent journellement la valeur vénale ou locative des biens-fonds dans les mouvemens continuels qu'ils éprouvent. Et comme les préposés de l'enregistrement sont les seuls fonctionnaires que des études spéciales et la nature même des choses mettent en présence de toutes les transactions relatives à la propriété, M. d'Audiffret demande qu'ils soient chargés de fournir les élémens nécessaires à la répartition de l'impôt foncier. Il propose de leur attribuer l'utile mission de dresser le bilan individuel et journalier de la propriété immobilière au moyen d'un livre ouvert dans chaque canton, où chaque receveur de l'enregistrement, témoin nécessaire de toutes les transactions qui s'opèrent autour de lui, constaterait sur pièces la situation de tous les propriétaires fonciers qui l'entourent.

Ce système, qui réunit deux directions en une seule, simplifie par là des rouages administratifs, et offre une économie de plusieurs millions. Mais c'est là son moindre avantage. Si cette réforme est praticable, on arrive par là à une foule de résultats utiles. La certitude des renseignemens sur la valeur

réelle des biens-fonds amènerait nécessairement l'exactitude des listes électorales, la suppression de la fraude des droits d'enregistrement, et l'amélioration du régime hypothécaire. Enfin, son résultat le plus précieux serait de conduire à la fixité de l'impôt foncier, et à l'égalité de sa répartition entre les différentes régions de la France. Ce vœu, que la France a inutilement exprimé sous tous les régimes, la réforme proposée par M. d'Audiffret peut le satisfaire. M. d'Audiffret présente à l'appui du système tous les moyens d'exécution; il recommande au public un traité fait à ce sujet par un administrateur éclairé, M. Loreau. Ce traité entre dans les plus petits détails, prévoit toutes les difficultés, combat toutes les critiques. La question est donc examinée sérieusement par ceux qui la soulèvent. C'est au ministère des finances qu'il appartient maintenant de l'étudier et de donner son avis. Les lumières qu'il renferme sont la garantie d'un examen sérieux et approfondi.

L'unité d'action que M. d'Audiffret veut imprimer à l'impôt direct, en plaçant les contributions foncières dans la main de l'enregistrement, il la demande aussi pour les impôts indirects. On sait que ce service est partagé entre l'administration spéciale des douanes et celle des contributions indirectes proprement dites. M. d'Audiffret trouve entre les administrations chargées de ce double service des analogies étroites qui exigent leur fusion dans une seule main. Les motifs qui l'ont déterminé à provoquer cette réforme sont nombreux; ils sont exposés avec une grande force de raisonnement.

Les droits de consommation, les droits de douanes, protecteurs du travail national, les droits d'importation, protecteurs de l'agriculture et de l'industrie, les droits d'exportation, ceux de transit et d'entrepôt, les taxes des ports, les redevances diverses, enfin tous les tarifs des impôts indirects sont examinés successivement par M. d'Audiffret. Le sentiment qui domine dans cette partie de son travail sur les revenus publics est le regret de voir une disproportion immense entre les charges de la consommation ou de l'industrie, et celles qui grèvent la propriété foncière. M. d'Audiffret calcule que la propriété foncière supporte aujourd'hui plus de la moitié des charges publiques, par le paiement des impôts directs; qu'en outre elle prend une part très large dans toutes les autres contributions, et qu'enfin, par l'effet des partages héréditaires, par les échanges et par les droits de toute espèce qui grèvent le patrimoine immobilier des familles, son capital retourne tout entier aux caisses du trésor en moins d'un siècle, c'est-à-dire dans l'espace de trois générations. M. d'Audiffret évalue à 450 millions la charge annuelle que les impôts directs font peser sur la propriété; il estime que les officiers publics prélèvent tous les ans sur elle une somme de 100 millions, et qu'elle paie 500 millions d'intérêts et de frais hypothécaires. Il suivrait de là qu'un revenu territorial estimé un peu plus de 1 milliard et demi supporterait tous les ans une charge d'environ 1100 millions. Ainsi la propriété foncière conserverait à peine tous les ans le tiers de ses produits, et tout le reste lui serait enlevé! Ces calculs démontrent les changemens profonds que la forme de notre société a subis

depuis cinquante ans. Telle est l'œuvre d'une révolution démocratique. Quoi qu'il en soit, M. d'Audiffret ne propose pas de réparer les pertes de la propriété foncière. Une intelligence comme la sienne sait accepter les faits voulus par la force des choses. Il les juge sans passion, et ne songe qu'à prévenir les suites funestes que le développement du mal pourrait entraîner.

Les idées de M. d'Audiffret sur ce point sont celles de tous les hommes franchement dévoués à nos institutions nouvelles. Les préjugés et les passions que la propriété foncière a autrefois soulevés contre elle n'existent plus. Accessible à tous, et mobile comme la société même, elle ne peut causer d'ombrage à personne. Elle est amie de l'ordre, sans pouvoir nuire à une liberté sage. Elle n'a point de priviléges exclusifs; elle est sans orgueil et sans faste. Aucun esprit sensé ne peut donc redouter aujourd'hui son influence, et, s'il y a des moyens équitables de diminuer les charges sans priver le trésor des ressources qui lui sont nécessaires, l'opinion modérée qui gouverne le pays depuis douze ans verra dans l'application de ces moyens un acte juste et salutaire. Les mesures que M. d'Audiffret propose dans le but d'alléger le poids des charges immobilières sont nombreuses. Nous venons de voir que sa théorie de l'impôt direct, par la répartition égale des charges financières et par leur fixité, offrirait à la propriété des garanties précieuses. M. d'Audiffret réclame en outre la révision du tarif des boissons. Il demande un système où le producteur, déjà frappé par l'impôt direct, ne soit pas atteint dans la consommation de sa récolte. Au droit de circulation, il propose de substituer une taxe générale de consommation basée sur la valeur vénale. Pour soulager la propriété foncière, M. d'Audiffret réclame de plus des mesures utiles à l'agriculture. Enfin, il demande une loi qui réprime les exigences abusives des officiers publics. Il veut qu'on leur impose un tarif modéré dont l'application soit garantie par la sévérité des amendes et par une surveillance rigoureuse. Cette réforme, que l'intérêt de la propriété réclame, et que l'équité commande, n'a échoué récemment que par l'effet de circonstances fortuites et par une opposition passagère. La politique a dénaturé le caractère du débat en s'y mêlant. Des circonstances plus calmes rendront au gouvernement et à tous les amis de l'ordre la liberté de leur opinion sur ce sujet. On verra l'étendue du mal, et on y portera remède. D'ailleurs cette réforme si nécessaire a aujourd'hui des partisans jusque dans les rangs de ceux qu'on a voulu protéger contre elle. Un grand nombre de titulaires d'offices la réclament. Leur probité souffre au milieu des abus qui les entourent, et ils sont les premiers à en solliciter la répression.

On lira avec fruit les opinions particulières de M. d'Audiffret sur plusieurs questions à l'ordre du jour, entre autres celles des sucres et des monnaies. Nous eussions désiré cependant plus de détails sur ces deux questions. Celle des monnaies, surtout, est un sujet peu connu; de graves questions de finances s'y rattachent. Les systèmes y sont nombreux, et cette étude, au point de vue de l'histoire et de la politique, présente un vif intérêt. Mais M. d'Au-

diffret a resserré volontairement son cadre. Les points qu'il développe sont ceux où il a des critiques et des idées neuves à exprimer.

M. d'Audiffret couronne son système des revenus publics par une grande pensée. Il demande la création d'un conseil général des impôts, chargé de centraliser toutes les études relatives aux diverses branches des revenus de l'état, et de fixer, avec le secours du temps et des lumières, l'égalité proportionnelle des charges publiques : institution supérieure dont le rôle serait en quelque sorte de diriger dans une voie sûre les destinées financières de la France. Ce conseil serait présidé par un membre spécial du cabinet, assisté d'un vice-président et de conseillers inamovibles. Cette pensée, déjà réalisée en Angleterre, répond à un besoin de notre pays. Dans notre société, si long-temps agitée par les révolutions, l'égalité proportionnelle des charges publiques a été jusqu'ici une chimère que personne n'a osé rêver. Le problème a toujours passé pour insoluble. Les forces contributives du pays n'ont même été l'objet d'aucun travail d'ensemble. Les diverses combinaisons de l'impôt direct et indirect ont passé successivement d'un régime à un autre, tantôt adoptées dans leur forme primitive, tantôt modifiées par les circonstances, sans que personne ait conçu l'idée de les rattacher à des lois communes. Aucun homme d'état, aucun ministre n'a fixé les bases d'un système général de contributions publiques. La tâche est immense en effet; elle exige des documens innombrables, du temps, de l'esprit de suite, une tranquillité que la France n'a pas encore connue, et une loyauté qu'elle a vue rarement dans les principes du pouvoir.

Mais cette œuvre, qui n'aurait pu s'accomplir sous des gouvernemens dont elle eût dévoilé l'injustice, un gouvernement libre, régulier, sincère, peut l'entreprendre. L'égalité devant l'impôt est un des droits les plus chers aux citoyens d'un état libre; chercher les bases de cette égalité, la protéger contre l'esprit de système, contre les erreurs ou les passions des partis, contre l'égoïsme des localités, est donc un des premiers devoirs du gouvernement. M. d'Audiffret sollicite l'administration et les chambres de remplir ce devoir; il les invite à créer dans ce but une institution puissante, qui les éclaire et les soutienne dans les voies de la justice. L'administration et les chambres avouent souvent leurs incertitudes sur les questions d'impôts. M. d'Audiffret propose de livrer ces questions aux études d'une commission permanente, dont l'autorité soit garantie par l'indépendance et les lumières. Le conseil général des impôts embrasserait l'ensemble et les détails de la fortune publique, évaluerait les forces contributives de la propriété, du commerce et de l'industrie, établirait entre elles un juste niveau, fixerait l'assiette et la répartition des taxes d'apres des lois générales, et assurerait leur égalité sur des bases inébranlables. Son action fortifierait le pouvoir en le dépouillant du caractère fiscal qu'il conserve encore aux yeux des masses, et la sécurité qu'elle ferait naître rendrait l'impôt moins lourd aux citoyens.

Telles sont les principales mesures que M. d'Audiffret a proposées dans

ses premiers ouvrages, et particulièrement dans son livre intitulé *Système financier de la France.* Il les rappelle dans son livre du *Budget,* en y joignant des idées de réforme sur les diverses branches de l'administration. Comme on doit le supposer d'après son système sur les revenus, les réformes administratives de M. d'Audiffret appartiennent à une pensée de centralisation. L'esprit de M. d'Audiffret aime l'unité. L'isolement et l'incohérence lui répugnent. Il veut que l'on concentre les forces pour agir. C'est le moyen à ses yeux d'administrer sûrement et d'obtenir de grands résultats.

Les critiques administratives de M. d'Audiffret nous ont paru justes en général; mais il arrive quelquefois à l'honorable pair de se tromper de but, et de faire à l'administration des reproches qui doivent s'adresser ailleurs. Il y a des réformes qu'on peut réclamer d'elle, car elle a les moyens de les accomplir. On peut lui demander des règlemens qui fixent les conditions d'aptitude pour chaque emploi. On peut la solliciter de présenter des lois spéciales fixant la nature et les émolumens des fonctions judiciaires, administratives et militaires, dont l'existence et les droits sont encore soumis aux caprices de la politique par la discussion annuelle des budgets. Les ministres sont les protecteurs obligés de cette classe immense qui sert le pays avec honneur; ils doivent défendre ses intérêts devant les chambres. Si les chambres refusent de s'associer sur ce point à la pensée du gouvernement, il aura du moins rempli un devoir sacré en l'exprimant. On peut également réclamer une impulsion plus ferme et plus uniforme dans le service intérieur des ministères. Les élémens qui les composent sont en général trop isolés les uns des autres. Un contact fréquent rendrait leur action plus sûre. Cela est vrai, surtout pour le ministère des finances, qui a besoin plus que tout autre de cohésion et d'unité. M. d'Audiffret propose de former dans le sein de ce ministère un conseil des principaux chefs de service, qui serait rassemblé périodiquement par le ministre. Les délibérations du conseil s'établiraient sur les points importans du travail; elles fourniraient au ministre des connaissances spéciales; elles mettraient au grand jour l'insuffisance ou le mérite; elles exciteraient l'émulation et imprimeraient à toutes les parties du service une direction commune.

Sur tous ces points et sur quelques autres, nous partageons l'avis de M. d'Audiffret, et nous pensons que l'administration fera bien de mettre à profit les conseils de l'honorable pair. Mais M. d'Audiffret va plus loin; il demande à l'administration des choses qui ne sont pas en son pouvoir; il lui demande, par exemple, de fixer définitivement les attributions des différens ministères, de faire à chacun une part qui lui soit propre, et qui ne puisse être augmentée ou diminuée au gré des remaniemens ministériels. M. d'Audiffret sait aussi bien que personne que l'instabilité des circonscriptions ministérielles est l'ouvrage de la politique. Il faut s'en prendre aux chambres qui rendent cette instabilité nécessaire en modifiant sans cesse la situation du pouvoir. Si vous voulez de l'harmonie et de la fixité dans le partage du pouvoir administratif; si vous voulez que tel ministère, qui n'est à vos yeux

qu'une direction de second ordre, soit supprimé; que tel autre, auquel on a trop pris, recouvre ce qu'il a perdu, et que chaque département ministériel, après avoir été organisé sur de meilleures bases, soit maintenu dans ses attributions, demandez aux chambres des majorités durables, et à l'opinion parlementaire des principes fermement établis.

Nous ne voulons pas finir cet examen sans parler de deux notices que M. d'Audiffret a placées, l'une à la fin du livre intitulé *Système financier de la France*, l'autre à la fin de son ouvrage sur *le Budget*. Ce sont des notices biographiques sur Colbert et sur le baron Louis. M. d'Audiffret donne, sur le baron Louis, des détails piquans qui font aimer le souvenir de ce ministre des temps difficiles, toujours appelé au trésor quand le trésor était vide, et toujours chargé de ranimer le crédit quand le crédit était épuisé. La bonne foi du baron Louis était toute sa politique. Il enrichissait le trésor en payant ses dettes : moyen très simple en apparence, mais le plus habile de tous. La sincérité du baron Louis allait souvent jusqu'à la brusquerie, et produisait des sorties d'une vivacité singulière. Assailli un jour par des solliciteurs, il ouvrit la porte de son cabinet et leur dit : « Que voulez-vous ? Vos conseils, je n'en ai que faire; des dénonciations, je ne les écoute pas; des places, je n'en ai qu'une à votre service, c'est la mienne : prenez-la si vous voulez. » Puis il ferma sa porte.

Le grand Colbert n'avait pas un accueil plus gracieux pour les solliciteurs. On sait que son aspect était rude, qu'il avait l'esprit peu orné, la prononciation difficile, une tenue austère, une sévérité inflexible. Un jour, Mme de Cornuel, le sollicitant vivement et ne recevant pas de réponse, fut forcée de lui dire : « Monseigneur, faites au moins signe que vous m'entendez! » Mme de Sévigné raconte qu'elle épuisa, dans une circonstance, toutes les séductions de son esprit pour attirer sur son fils l'intérêt du ministre, et qu'elle n'obtint de lui que ces paroles : « Madame, j'en aurai soin. » Aussi, dit-elle, « quand on songe que c'est une affaire qui dépend de M. de Colbert, on tremble! » Toute la cour tremblait en effet devant cette volonté énergique qui réprimait une foule d'abus, sauvait du pillage les fonds de l'état et organisait la société sur de nouvelles bases. Le génie de Colbert s'est appliqué à toutes les branches de l'administration. Il remit d'abord en vigueur les habitudes d'ordre et les règles de comptabilité oubliées depuis Sully. Il réforma ensuite le système des contributions, modéra les impôts, et ouvrit de nouvelles voies à la fortune publique par des règlemens sur les douanes, sur l'industrie et le commerce. Ses règlemens sont devenus nos meilleurs modèles.

Les principes de Colbert en matière de douanes sont aujourd'hui ceux de tous les économistes éclairés. Avec l'aisance de la nation, les revenus du trésor s'accrurent, et la France, dotée d'une marine, embellie et fortifiée par mille travaux utiles, fut policée par de nouveaux codes et immortalisée par les chefs-d'œuvre des arts, des sciences et des lettres. La guerre troubla souvent les opérations de Colbert, mais elle lui révéla les combinaisons du crédit. On

connaît la récompense qui fut réservée aux services de ce grand homme. Après avoir travaillé pendant vingt-deux ans, seize heures par jour, à fonder la fortune de son pays, Colbert mourut épuisé de fatigue, haï du peuple et des grands, et dans la disgrace du maître. Le ressentiment d'une injustice du roi, et la terreur du néant, lui arrachèrent en mourant ces mots amers : « Si j'avais fait pour Dieu ce que j'ai fait pour cet homme-là, je serais sauvé deux fois, et je ne sais ce que je vais devenir ! » Quand il fut mort, le peuple insulta ses restes, et on l'enterra pendant la nuit.

M. d'Audiffret a donné sur l'administration de Colbert des détails pleins d'intérêt. Il en explique toutes les parties. C'est une analyse précieuse pour l'histoire de l'économie financière. C'est de plus un écrit remarquable par la gravité des idées. L'auteur émeut vivement par la manière dont il raconte la destinée de cet homme, qui fut le bienfaiteur de son temps, et qui mourut chargé de la haine publique. Sa disgrace était le sûr présage d'une révolution. La vieille monarchie, en repoussant ce serviteur dévoué, mais gênant, voulait reprendre en toute liberté le chemin de sa ruine. Des ministres complaisans rouvrirent la plaie des abus et des moyens de finances. Pontchartrain, qui reprit la vente des offices, amusait le roi en lui disant : « Sire, toutes les fois que votre majesté crée un office, Dieu crée un sot pour l'acheter. » On était déjà bien loin de Colbert; on s'en éloigna de plus en plus. On arriva enfin au système de Law, qui fut l'extravagance d'un homme de génie, et on passa par les dilapidations de l'abbé Terray, pour tomber dans cet effroyable déficit qui fut une des principales causes de la révolution de 89.

M. d'Audiffret aurait dû joindre à sa notice sur Colbert un aperçu de l'administration financière de la France depuis Colbert jusqu'en 89. Ce travail, venant se placer avant sa notice sur la comptabilité publique, où il montre la situation financière de la France depuis 89 jusqu'à nos jours, eût complété la partie historique de ses livres. C'est une lacune regrettable. On peut aussi reprocher à M. d'Audiffret un peu de confusion dans l'arrangement de certaines matières. Son œuvre pourrait être mieux ordonnée, et conçue d'après un plan plus régulier; mais M. d'Audiffret n'a pas voulu faire un traité complet sur les finances et sur l'administration : il a voulu seulement mettre en lumière les principes généraux qui régissent nos finances, et exprimer des opinions utiles sur plusieurs points détachés. Considérés sous cet aspect, les travaux de l'honorable pair ont atteint leur but. Personne n'a exposé mieux que lui les règles de la comptabilité financière. On n'a démontré nulle part avec autant de sagacité l'influence des lois politiques sur l'administration du trésor de l'état. M. d'Audiffret a porté dans l'examen de ce sujet une élévation de pensée et une clarté d'expression qu'on voit rarement dans de pareilles matières. Ses vues de réforme partent d'un sentiment que tous les amis de l'ordre approuveront. M. d'Audiffret veut fortifier le pouvoir, et mettre ses moyens d'action au niveau de sa responsabilité. Les critiques de l'auteur du *Budget* sur le ministère des finances ont blessé, dit-on, des susceptibilités;

on a cru que M. d'Audiffret avait en vue les hommes et non les choses. Tous ceux qui connaissent l'honorable pair repousseront cette supposition; ses critiques sur le ministère des finances sont l'expression modérée de convictions sincères, qui sont basées sur des faits. Ancien directeur de la comptabilité générale, où il a rendu de grands services, M. d'Audiffret n'a pu se décider légèrement à critiquer l'organisation actuelle du ministère des finances. Il admire plus que personne ce bel ensemble que le génie de l'ordre a créé, et que des volontés puissantes ont perfectionné pendant vingt ans. Il respecte une œuvre glorieuse, qui a illustré de grands ministres, mais il craint que la solidité de cette œuvre ne soit compromise par des méthodes récentes. On s'écarte, selon lui, des principes de centralisation et d'unité qui ont présidé à sa fondation. Voilà pourquoi M. d'Audiffret appelle l'attention publique sur le ministère des finances, et propose des réformes qui ont pour objet de ramener cette administration dans des voies dont l'abandon serait dangereux pour elle et pour le pays.

———

Les négociations commerciales entamées depuis si long-temps entre la France et la Belgique seront-elles reprises dans l'intervalle des deux sessions législatives? On ne peut que le désirer dans l'intérêt des deux pays, surtout après avoir lu un ouvrage qui a paru il y a peu de temps, et qui a pour titre: *De l'Association douanière entre la France et la Belgique,* par M. P.-A. de La Nourais (1). L'auteur, partisan d'une union de douanes qui supprimerait les frontières intermédiaires, et ferait de la Belgique et de la France un même marché de 40 millions de consommateurs soumis à la même législation commerciale, a examiné toutes les questions qui peuvent en préparer ou en amener la réalisation. En première ligne se présentaient les difficultés extérieures, celles que les cabinets étrangers, la Prusse, et surtout l'Angleterre, pourraient opposer à une semblable combinaison. Viennent ensuite les résistances des intérêts privés, des industries qui peuvent se croire menacées par la concurrence des industries similaires chez nos voisins du nord. Ici, M. de La Nourais examine dans tous ses détails la situation parallèle des plus importantes industries, tant en France qu'en Belgique.

Nous voyons ainsi ce qu'auraient à perdre ou à gagner à une association douanière les propriétaires de houilles et l'industrie métallurgique, celle des cotons, des toiles, des lins, la carrosserie, l'agriculture. La Belgique a aussi des intérêts menacés : elle devrait anéantir la contrefaçon et perdre la majeure partie des revenus de son transit, toujours en progrès depuis l'établissement de ses chemins de fer. D'autres sujets non moins importans sont encore abordés par M. de La Nourais, car, ainsi qu'il le prouve fort bien, la

(1) Un vol. in-8°; Paulin, rue de Seine, 33.

réunion commerciale de la France et de la Belgique est tout autant une question de contributions indirectes qu'une question de douanes. Tout ce qui se rattache au monopole du tabac en France et à l'accise sur les vins en Belgique, devait donc trouver place dans cette publication. Les moyens conseillés par l'auteur pour établir le nouveau régime de l'association et assurer la perception des revenus communs, ainsi que l'exécution de la législation nouvelle, méritent d'être sérieusement étudiés.

Un appendice, dont les matériaux ont été puisés dans la grande enquête faite en 1840, par ordre de la chambre des représentans, contient, sur la plupart des industries de la Belgique, les données les plus neuves et les plus intéressantes. M. de La Nourais, en ajoutant sur chacune d'elles le résultat de ses propres observations, permet ainsi au lecteur de se faire l'idée la plus exacte de la situation industrielle des deux pays. Cet ouvrage, écrit en grande partie sur les lieux, et avec l'aide de documens officiels, se recommande par sa méthode, sa netteté, autant que par l'examen consciencieux des faits; il sera lu, nous n'en doutons pas, avec intérêt par tous les hommes que touche l'avenir d'une question dont la solution devient chaque jour plus imminente, et dont il n'est plus permis aujourd'hui de méconnaître la portée.

M. Saint-Marc Girardin, après une longue et grave maladie, vient de reprendre son cours à la Sorbonne. Il a choisi pour sujet les passions humaines, et c'est, de toutes les questions qui intéressent l'art, la plus attrayante et la plus féconde. M. Saint-Marc Girardin raconte l'histoire littéraire de nos sentimens; il nous montre la même passion exprimée par des arts différens et à des époques diverses; il fait la psychologie de l'art, et cela vaut mieux que d'en faire la métaphysique. Chez les anciens, la passion est plus mesurée, plus contenue, plus noble; elle est toujours idéale et conserve, dans ses écarts, une pompe et une majesté qui sont le cachet de l'art antique. Une sensibilité plus émoussée, une imagination moins haute et moins vive, une intelligence plus complète du monde et de la vie, nous conduisent à remplacer la dignité des passions par leur excès, à pousser la terreur jusqu'à l'épouvante, et la pitié jusqu'au dégoût. Les héroïnes du drame moderne paraissent sur la scène la poitrine sanglante, et se tordent sur le cadavre de leurs enfans dans une longue et atroce agonie; les Grecs n'exagèrent pas à ce point l'émotion tragique. Au moment où le développement d'une passion devient horrible, ils recourent à la métamorphose : Niobé se change en fontaine, et conserve jusqu'au bout son idéale beauté. Il y a loin de cette noble et solennelle image aux douleurs de la Sachette pleurant la Esmeralda dans *Notre-Dame de Paris*. Cette longue agonie nous oppresse; on est ému d'abord, et puis effrayé; le spectacle de cette douleur ainsi étalée devient pour nous une douleur

réelle. Ce n'est donc pas assez d'être vrai pour paraître poétique; si l'homme intervient dans la poésie, il doit avoir les proportions d'un demi-dieu.

M. Saint-Marc Girardin, dans ses premières leçons, s'est occupé de la crainte de la mort et du suicide, et l'histoire qu'il en a faite lui a donné l'occasion de comparer, sous un point de vue tout nouveau, les diverses littératures. Homère et Virgile racontent le naufrage l'un d'Ulysse, et l'autre d'Énée; les deux poètes déploient la même richesse et la même puissance d'images, la même pompe et le même éclat de style. D'où vient qu'Ulysse nous intéresse plus qu'Énée? C'est qu'il porte un cœur plus intrépide. Le héros de Virgile pousse au ciel des cris lamentables; Ulysse, seul au milieu de la mer contre les flots et contre Neptune, envisage la mort sans effroi, et dompte, par sa force morale, toutes les puissances déchaînées contre lui. A côté de ces grands héros épiques, M. Saint-Marc Girardin, par un rapprochement d'un vif intérêt, a placé un autre naufrage; ce n'est plus cet éclat de poésie, ni ces histoires de demi-dieux et de fondateurs de peuples : c'est de l'humble prose, un aventurier obscur et un vaisseau de la compagnie des Indes; mais, en même temps, c'est le génie original de Daniel de Foë, c'est la résignation et la patience, c'est la prudence et l'intrépidité, c'est tout un poème dans un seul homme, c'est Robinson. Ici le sentiment religieux tempère la crainte de la mort, et la crainte de la mort, ce grand ressort tragique, prend avec l'art chrétien une face toute nouvelle. M. Saint-Marc Girardin a montré ce même sentiment dans l'Iphigénie d'Euripide, dans celle de Racine, et dans un drame de M. Hugo. L'Iphigénie d'Euripide, belle et naïve enfant de la Grèce, regrette, avant de mourir, la douce lumière du soleil, et cette nature riante et forte, dont sa jeune ame ne voit que la beauté et ne devine que les charmes. L'Iphigénie de Racine a des regrets pour sa mère et pour ses compagnes; elle pleure sur son amour et sur les cœurs qui battaient pour elle. Quant à Catarina, enfant d'un art matérialiste, en mourant, c'est à la mort qu'elle pense, et non a la vie; elle a de la peur, et non des regrets.

Une des plus curieuses études qu'ait faites M. Saint-Marc Girardin, c'est l'histoire poétique du suicide. Le suicide ancien, c'est Oreste; le suicide moderne, c'est Werther. Oreste, Ajax, Didon, se tuent dans un accès de désespoir; c'est le dernier excès de la passion. Leur suicide est imprévu; ils n'en ont pas formé dès long-temps l'idée; ils ne se sont pas arrangés pour mourir; ils quittent la vie au moment où les dieux leur ont fait tant de douleur, qu'ils n'ont plus de force pour la soutenir. Le suicide calculé, qui est le terme d'une maladie de langueur, et non plus un accès de rage, n'apparaît qu'après le suicide philosophique, à la suite des épicuriens qui meurent pour trouver le repos, et des stoïciens qui se tuent par mépris de la vie. C'est vers le commencement de notre ère, au milieu de ce long désordre où tout semblait périr, précisément parce que tout allait renaître; c'est alors que cette maladie apparut pour la première fois; mais ce ne fut qu'un désordre passager. Dans les siècles à demi barbares qui suivirent, le dégoût de la vie, s'il venait

à s'emparer d'une ame, la poussait aux entreprises hardies, et non pas à se laisser mourir de langueur. Hamlet fut, dans un temps plus rapproché de nous, le premier héros de ces suicides mélancoliques; Chatterton en sera-t-il le dernier? Le suicide *ex abrupto* est moins effrayant pour la société; celui-là est traité de crime et de folie par tout le monde; il ne se prêche pas, il ne s'érige pas en doctrine. On peut s'en servir à la rigueur pour trancher le nœud gordien d'un récit ou d'un poème, mais on ne peut lui donner une auréole et en faire le sujet d'une action scénique. Le suicide d'Hamlet, au contraire, est contagieux : si l'on pousse rarement l'imitation jusqu'à la mort, il y a des maladies de l'ame qui ne sont que des suicides incomplets. Hamlet est le père de ces génies mystérieux, de ces ames incomprises, de toute cette poésie maladive, que le ridicule a tuée. La vraie littérature et la vraie morale ne connaissent et n'approuvent que la nature saine, forte et puissante. Il faut apprendre à la jeunesse à repaître son esprit d'une nourriture solide, à rejeter les chimères, à se créer des besoins dignes d'un homme, et à ne pas vivre en femmelettes, sous prétexte d'exquise sensibilité. — Telles sont les conclusions, trop rigoureuses peut-être, auxquelles arrive dans son enseignement M. Saint-Marc Girardin. Quoi qu'il en soit, son cours, conçu sur un plan neuf, professé avec une verve intarissable, un esprit brillant, un goût sûr, ne ramène pas seulement dans les écoles les traditions de la bonne littérature, mais le goût et le sentiment de la bonne morale. C'est une noble tâche que M. Saint-Marc Girardin a prise à cœur depuis long-temps avec un zèle et un succès dont tout le monde doit lui savoir gré.

Les Sentiers perdus, de M. Arsène Houssaye, sont à leur seconde édition (1). Ces jolies poésies unissent une veine d'esprit au sentiment, il y a comme une reprise et un *filet* de XVIII[e] siècle qui se mêle à l'art du nôtre, un coin de Moncrif à travers nos printemps et nos tendresses d'aujourd'hui. M. Arsène Houssaye a su se faire une manière à lui, très reconnaissable; il assortit ses bouquets d'une certaine façon. De même, dans ses petits contes et romans, dans ses portraits de poètes et d'artistes du XVIII[e] siècle, il a trouvé une veine littéraire pleine d'agrément, et a su découvrir une foule de sentiers fleuris là où l'on ne voyait depuis long-temps que des chemins battus.

(1) Un vol. in-18, chez Masgana, galerie de l'Odéon.

V. DE MARS.

ÉCRIVAINS

MORALISTES

DE LA FRANCE.

IX.

MADAME DE RÉMUSAT.

J'ai toujours eu un grand faible pour les auteurs qui le sont sans qu'on s'en doute. On vit dans le monde à côté d'eux; on goûte leur esprit; on joue avec le sien en leur présence; on est à cent lieues de penser à l'homme de lettres, à la femme de lettres, à l'auteur, et en effet rien n'y ressemble moins. Mais, un jour, un été, à une certaine saison d'ennui, après les années brillantes, cette personne, à la campagne, prend une plume, et trace, sans but arrêté d'abord, un roman ou des souvenirs pour elle, pour elle seule, ou même seulement ce sont des lettres un peu longues qu'elle écrit à des amis sans y trop

songer; et dans cinquante ans, quand tous seront morts, quand on ne lira plus l'homme de lettres de profession à la mode en son temps, et que ses trente volumes de couleur passée iront lourdement s'ensevelir dans les catalogues funèbres, l'humble et spirituelle femme sera lue, sera goûtée encore presque autant que par nous contemporains; on la connaîtra, on l'aimera pour sa nette et vive parole, et elle sera devenue l'un des ornemens gracieux et durables de cette littérature à laquelle elle ne semblait point penser, non plus que vous près d'elle.

Les exemples à citer de ce genre de fortune ne manqueraient pas dans le passé, et l'avenir, il faut l'espérer, en réserve quelques-uns encore. Tout désormais ne sera pas réglé en profession, et l'imprévu saura trouver ses retours. Dans cette rare et fine lignée des Sévigné ou des Motteville, Mme de Rémusat tiendrait bien sa place; elle l'aura surtout du jour où les Mémoires qu'elle a laissés sur l'empire pourront être publiés. En attendant, nous avons droit de la revendiquer ici comme l'auteur d'un excellent *Essai sur l'Éducation des Femmes*, qu'on vient de réimprimer (1). Mais notre coup d'œil ne se bornera pas au livre, la personne nous attirera bien plus avant; et ce sera notre plaisir, notre honneur d'introduire quelques lecteurs, de ceux même qui se souviennent d'elle, comme de ceux qui ont tout à en connaître, dans l'intimité d'un noble esprit qu'une confiance amicale nous a permis à loisir de pénétrer. Parler d'elle dignement et en toute nuance semblerait sans doute à bien des égards la tâche toute naturelle et facile d'une autre plume aussi délicate que sérieuse, si la pudeur filiale n'était pas la première des délicatesses.

Claire-Élisabeth Gravier de Vergennes naquit à Paris, en 1780. Elle était petite-nièce du ministre de Louis XVI. Son père, maître des requêtes, avait été intendant à Auch, et occupait à Paris, au moment de la révolution, une place importante, quelque chose comme une direction générale; il fit partie en 89 de l'administration de la commune de Paris, mais fut très vite dépassé : il périt en 94 sur l'échafaud. Sa veuve (Mlle de Bastard), qui exerça une grande influence sur l'éducation de ses filles, était une femme de mérite, d'un esprit original, gai, piquant et très sensé. Fortement marquée de l'expérience de son siècle, elle paraît avoir été douée de cette supériorité de caractère et de vue qui, saisissant la vie telle qu'elle est, la domine et sait la refaire aux autres telle qu'elle devrait

(1) Bibliothèque Charpentier, rue de Seine, 29.

être. Mme de Vergennes éleva gravement et même sévèrement ses deux filles, en idée des conditions nouvelles qu'elle prévoyait dans la société. La ruine soudaine de crédit qui s'était fait sentir au sein de la famille à la mort de l'oncle ministre (1787) avait été pour elle une première leçon, et qui ne l'étonna point : elle savait de bonne heure son La Bruyère. La révolution la trouva très en méfiance, elle eût été d'avis de quitter la France avant les extrémités funestes; mais, son mari n'y ayant pas consenti, elle ne s'occupa plus que d'y tenir bon, de faire face aux malheurs, et, au lendemain des désastres, de sauver l'avenir de sa jeune famille.

Le berceau de Mme de Rémusat est donc bien posé; ces circonstances premières et décisives, qui environnent l'enfance, vont y introduire et y développer les germes prudens qui grandiront. Du milieu social où elle naquit, comme de celui où se forma son aînée, Mlle Pauline de Meulan, on peut dire (et je m'appuie ici pour plus de facilité sur des paroles sûres) que « c'était une de ces familles de hauts fonctionnaires et de bonne compagnie, qui, sans faire précisément partie ni de la société aristocratique, ni même de la société philosophique, y entraient par beaucoup de points et tenaient du mouvement du siècle, bien qu'avec modération, à peu près comme en politique M. de Vergennes, qui contribua à la révolution d'Amérique, fut collègue de Turgot et de M. Necker, et prépara la révolution française, sans être philosophe ni novateur. »

Protégée et abritée jusqu'au sortir des plus affreux malheurs sous l'aile de son excellente mère, la jeune Clary, dans une profonde retraite de campagne, prolongeait, près de sa sœur cadette (1), une enfance paisible, unie, studieuse, et abordait sans trouble la tendre jeunesse, ne cessant d'amasser chaque jour ce fonds inappréciable d'une ame sainement sensible et finement solide : telle la nature l'avait fait naître, telle une éducation lente et continue la sut affermir. Sa physionomie même et la forme de ses traits exprimaient, accusaient un peu fortement peut-être ce sérieux intérieur dans les goûts qu'il ne faudrait pourtant pas exagérer, et qui ne sortait pas des limites de son âge. Sa figure régulière s'animait surtout par l'expression de très beaux yeux noirs; le reste, sans frapper d'abord, gagnait plutôt à être remarqué, et toute la personne paraissait mieux à mesure qu'on la regardait davantage. Elle devait ob-

(1) Aujourd'hui Mme la comtesse de Nansouty.

server dès-lors cette simplicité de mise à laquelle elle revint toujours dès qu'elle le put, et qui n'était jamais moins qu'une négligence décente. Je ne sais si, comme plus tard, ses cheveux volontiers ramenés voilaient le front, qui aurait eu son éclat.

Mariée dès seize ans, et par affection, à M. de Rémusat, ancien magistrat de cour souveraine (1), elle trouva en cet époux du double de son âge un guide instruit, un ami sûr, et entre sa mère, sa sœur et lui, durant les premières années de son mariage, elle continua sa vie de retraite, de bonheur caché et de culture intérieure. Quelques citations d'Horace, qui lui sont échappées, me montrent même que, comme M[me] de La Fayette, comme M[me] de Sévigné, elle sut le latin : elle l'apprit, durant ces saisons de calme loisir, par les soins de son mari, et près du berceau de son fils; car elle était mère à dix-sept ans.

Ainsi tout concourait à accomplir en elle son sens délicat et ce que j'appellerai sa justesse ornée. La vallée de Montmorency était l'heureux enclos; on habitait Saint-Gratien d'abord, qu'on ne quitta que pour Sannois. Je trouve, dans des papiers et des notes d'un temps un peu postérieur, l'expression et le regret de son bonheur si complet d'alors, auprès d'une mère qu'elle ne devait pas long-temps posséder : « Il me semble la voir encore (écrivait-elle pour son fils) dans cette « petite maison que vous vous rappellerez peut-être. Mon imagination « me la représente au milieu de nous, travaillant à quelque ouvrage « destiné à l'une de ses filles, égayant nos soirées par sa conversa- « tion si piquante et si variée, tantôt racontant, avec une originalité « qui lui était particulière, mille histoires plaisantes, ou qui nous le « paraissaient, parce qu'elle leur prêtait un charme qu'elle seule « savait donner, tantôt animant la société par une discussion sérieuse « qu'elle savait de même, et selon la convenance, ou prolonger « avec intérêt, ou terminer avec saillie. Du milieu de cette foule de « bonnes plaisanteries qui lui échappaient sans cesse, jaillissaient « encore des réflexions fortes et profondes, que son bon goût avait « soin de revêtir toujours d'une sorte de couleur féminine... » Sans trop m'arrêter sur cet ancien portrait de famille placé aux origines de notre sujet, et qui le domine du fond, sans prétendre non plus pénétrer dans le mystère de la transmission des esprits, ne semble-t-il donc pas, presque à la première vue, que de si amples et si vives qualités maternelles aient suffi à se partager dans sa descen-

(1) Avocat-général à la Cour des aides de Provence.

dance, et à y fructifier en divers sens, comme un riche héritage? L'une de ses filles, celle qui nous occupe, développera plutôt le côté sérieux et philosophique, si je puis ainsi l'appeler; on possède, on retrouve chaque jour chez l'autre (j'allais dire, on applaudit) l'ingénieuse et riante fertilité, le brillant d'imagination; tandis que de cette veine originale primitive, de cette haute source d'excellente raillerie, il restera encore assez pour rejaillir en dons heureux et piquans sur le petit-fils dont elle chérissait et charmait l'enfance.

D'un caractère, d'un tour d'esprit tout autre que Mme de Vergennes, et appartenant à une génération de beaucoup antérieure, Mme d'Houdetot habitait Sannois; un mur mitoyen séparait les deux familles; le voisinage et toutes les convenances aimables les lièrent. L'intimité qui s'ensuivit eut un effet durable sur l'esprit de Mme de Rémusat, et détermina en quelque sorte le milieu social où elle passa sa vie. Mme d'Houdetot ne mourut qu'en janvier 1813, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Dans les années où nous la prenons, c'est-à-dire un peu avant 1800, le salon de cette aimable vieille réunissait les débris de la bonne compagnie et de la société philosophique, qui même, en aucun temps, ne s'en était absolument exilée. On peut dire de Mme d'Houdetot que son idéal d'existence ne sortit jamais de cette vallée de Montmorency où la flamme de Jean-Jacques a comme gravé son souvenir en chiffres immortels. Son printemps d'idylle y refleurit bien des fois; sa fraîcheur d'impressions se conserva jusqu'au dernier jour. Mme d'Houdetot passa à la campagne le temps même de la terreur; sa retraite fut respectée; ses parens s'y pressaient autour d'elle, et il se pourrait bien (écrit Mme de Rémusat dans un charmant *portrait* de sa vieille amie) qu'elle n'eût gardé de ces jours affreux que le souvenir des obligations plus douces et des relations plus affectueuses qu'ils lui valurent. Mme d'Houdetot était de ces ames qu'on peindrait d'un mot : *elles ont passé dans le monde en voyant le bien.* C'est encore une manière de le faire, au moins tout auprès de soi. L'heureuse illusion, dont s'enveloppe une nature aimante, rayonne autour d'elle et en rend ou en prête aux autres. Mais je veux, de ce portrait étendu que j'ai sous les yeux, et qui a pour épigraphe le mot de Massillon : *C'est l'amour qui décide de tout l'homme,* — je veux tirer ici quelques passages qui en fixeront mieux les nuances, et nous accoutumeront aussi à l'observation judicieuse et fine, à la ligne gracieuse et pure de celle qui l'a tracé :

« On ne peut guère, écrit Mme de Rémusat, porter plus loin que « Mme d'Houdetot, je ne dirai pas la bonté, mais la bienveillance. La

« bonté demande une sorte de discernement du mal : elle le voit et « le pardonne. Mme d'Houdetot ne l'a jamais observé dans qui que ce « soit. Nous l'avons vue souffrir à cet égard, souffrir réellement, « lorsqu'on exprimait le moindre blâme devant elle; et dans ces occa- « sions elle imposait silence d'une manière qui n'était jamais déso- « bligeante, car elle montrait tout simplement la peine qu'on lui « faisait éprouver. Cette bienveillance a prolongé la jeunesse de ses « sentimens et de ses goûts. L'habitude du blâme aiguise peut-être « l'esprit beaucoup plus qu'elle ne l'étend; mais, à coup sûr, elle des- « sèche le cœur et produit un mécontentement anticipé qui décolore « la vie. Heureux celui qui meurt sans être détrompé! Le voile clair « et léger qui sera demeuré sur ses yeux donnera à tout ce qui l'envi- « ronne une fraîcheur et un charme que la vieillesse ne ternira point. « Aussi Mme d'Houdetot disait-elle souvent : Les plaisirs m'ont quittée, « mais je n'ai point à me reprocher de m'être dégoûtée d'aucun. — « Cette disposition la rendait indulgente dans l'habitude de la vie, et « facile avec la jeunesse. Elle lui permettait de jouir des biens qu'elle « avait appréciés elle-même, et dont elle aimait le souvenir; car son « ame conservait une sorte de reconnaissance pour toutes les époques « de sa vie.

« Par une suite de la même disposition expansive, elle avait éprouvé « de bonne heure un goût très vif pour la campagne. Avide de saisir « tout ce qui s'offrait à ses impressions, elle s'était bien gardée dé « ne pas connaître celles que peut inspirer l'aspect d'un beau site et « d'une riante verdure; elle demeurait en extase devant un point de « vue qui lui plaisait; elle écoutait avec ravissement le chant des « oiseaux, elle aimait à contempler une belle fleur, et tout cela jus- « que dans les dernières années de sa vie. Jeune, elle eût voulu « tout aimer, et ceux de ses goûts qu'elle avait pu garder sur le soir « de ses ans embellissaient encore sa vieillesse, comme ils avaient « concouru à parer cette heureuse époque qui nous permet d'atta- « cher un plaisir à chacune de nos sensations.

« ... Rentrée dans le monde quand nos troubles cessèrent, elle y « rapporta sa bienveillance accoutumée, et chercha à jouir encore des « biens qui ne pouvaient lui échapper. Le besoin d'aimer, qui fut « toujours le premier chez elle, la conduisit à faire succéder à des « amis qu'elle avait perdus d'autres amis plus jeunes qu'elle choisit « avec goût, et dont la nouvelle affection la trompait sur ses pertes. « Elle croyait honorer encore ceux qu'elle avait aimés, et dont elle « se voyait privée, en cultivant dans un âge avancé les facultés de

« son cœur. Trop faible pour se soutenir dans sa vieillesse par ses « seuls souvenirs, elle ne crut pas qu'il fallût cesser d'aimer avant de « cesser de vivre. Une providence indulgente la servit encore en pré- « servant ses dernières années de l'isolement qui d'ordinaire les ac- « compagne. Des soins assidus et délicats embellirent ses vieux jours « de quelques-unes des couleurs qui avaient égayé son printemps; « une amitié complaisante consentit à prendre avec elle la forme « qu'elle était accoutumée de donner à ses sentimens. La raison aus- « tère et détrompée pouvait quelquefois sourire de cette éternelle « jeunesse de son cœur; mais ce sourire était sans malignité, et sur « la fin de sa vie Mme d'Houdetot trouva encore dans le monde cette « indulgence affectueuse que l'enfance aimable paraît avoir seule le « droit de réclamer.

« D'ailleurs elle a prouvé, par le courage et le calme qu'elle a « montrés dans ses derniers momens, que l'exercice prolongé des « facultés du cœur n'en affaiblit point l'énergie. Elle a senti qu'elle « mourait, et cependant, en quittant une vie si heureuse, elle n'a « laissé échapper que l'expression d'un regret aussi tendre que tou- « chant : — Ne m'oubliez pas, disait-elle à ses parens et à ses amis « en pleurs autour de son lit de mort, j'aurais plus de courage s'il ne « fallait pas vous quitter; mais du moins que je vive dans votre sou- « venir !

« C'est ainsi qu'elle ranimait encore par le sentiment une vie prête « à s'éteindre, et ces seuls mots *j'aime* ont été le dernier accent que « son ame, en s'exhalant, ait porté vers la Divinité (1). »

Mme de Rémusat crayonnait l'aimable portrait en 1813; quinze ans auparavant elle entrait avec nouveauté dans ce monde restauré que recomposaient tant de débris, et qui se remettait à sourire si gra-

(1) A l'appui et comme au bas de ce doux pastel, il nous sera permis d'écrire quelques vers de Mme d'Houdetot elle-même, de ces vers du bon vieux temps dont plusieurs sont restés agréables encore sous leur couleur passée; voici une *imitation* qu'elle avait faite *de Marot*, et où le tendre aveu se retrouve dans un léger dégui- sement :

Jeune, j'aimai : ce temps de mon bel âge,
Ce temps si court, l'amour seul le remplit.
Quand j'atteignis la saison d'être sage,
Encor j'aimai, la raison me le dit.
Me voilà vieux, et le plaisir s'envole;
Mais le bonheur ne me quitte aujourd'hui,
Car j'aime encore, et l'amour me console :
Rien n'aurait pu me consoler de lui.

cieusement sous ses rides. Cette société de Mme d'Houdetot où règnaient encore les derniers philosophes, M. de Saint-Lambert, M. Suard, l'abbé Morellet, n'était plus philosophique que littérairement, pour ainsi parler. La révolution avait beaucoup désabusé, beaucoup refroidi. Il y avait là, nous dit un très bon juge, un mélange assez pacifique de lumières modernes, de vœux rétrogrades, de goûts d'ancien régime, de mœurs simples amenées par le malheur des temps, de tristes regrets à la suite des douleurs de 93; il y avait surtout un vif besoin de bonheur, de repos final et de plaisirs de société. Ce qui eût été contradiction dix ans plus tôt s'assortissait en ce moment à merveille. A travers ce croisement d'idées et de sentimens, rien n'opprimait le jeu libre de la pensée et n'en forçait la direction; les jeunes esprits avaient de quoi s'y gouverner eux-mêmes dans leur droiture et y faire leur voie. En politique on y était royaliste en ce sens qu'on aimait mieux Louis XVI que ses juges et les émigrés que les jacobins; mais on s'y montrait, en général, assez disposé à embrasser tout gouvernement régulier, tout ce qui garantirait l'ordre et le repos. C'était la bonne compagnie du consulat. Le consulat, dès le premier jour, en fut reconnu et salué.

Mme de Vergennes avait eu de tout temps quelques relations avec Mme de Beauharnais, et elle ne les avait pas discontinuées avec Mme Bonaparte. Le hasard les avait rapprochées une première fois dans un petit village des environs de Paris où elles allaient passer le terrible été de 93; le hasard les rapprocha encore durant le temps de l'expédition d'Égypte. Mme Bonaparte habitait dès-lors la Malmaison, et Mme de Vergennes vint séjourner quelques mois à Croissi, tout près de là, dans le château d'un ami. La fortune de l'illustre absent, à cette époque, n'était pas à beaucoup près aussi nette que nous la jugeons aujourd'hui; son astre lointain semblait par momens près de s'éclipser. Mme Bonaparte, après le radieux éclat de la première campagne d'Italie, se trouvait déjà un peu veuve, un peu répudiée, ce semble, et en proie à mille gênes comme à mille soucis, au sein des restes somptueux d'une première et passagère grandeur. Naturellement expansive et d'un abandon facile, elle n'eut pas plus tôt retrouvé Mme de Vergennes qu'elle ne ménagea pas l'arriéré des récits et toutes sortes de confidences. Le débarquement à Fréjus la vint saisir au milieu de ses craintes et replacer brusquement sur le char. Lorsqu'après un an environ, le nouveau gouvernement s'étant tout-à-fait affermi, Mme de Vergennes eut recours à elle et lui exprima le désir d'une position pour son gendre, de quelque place,

par exemple, au conseil d'état, elle la retrouva toute grace, toute bienveillance. Les Tuileries se rouvraient; Mme Bonaparte eut à l'instant l'idée de prendre près d'elle, pour dame du palais, Mme de Rémusat, et d'attacher par suite son mari au service du consul. C'était plus qu'on n'avait désiré, c'était trop. Mais déjà de telles faveurs étaient des ordres et ne se discutaient plus. M. de Rémusat devint préfet du palais.

On essayait d'un commencement de cour. C'est dans l'automne de 1802 que Mme de Rémusat s'établit pour la première fois à Saint-Cloud, où était alors le premier consul. Elle avait vingt-deux ans. Sa nomination et celle de son mari parurent un évènement au sein de cet entourage jusque-là tout militaire. On y pouvait voir une pensée du maître, une première avance et comme un premier anneau pour se rattacher à l'ordre civil, et pour en gagner les personnes considérées. Il y avait bien des degrés dans les anciens noms; mais celui de *Vergennes* était connu, était historique, et tenait à l'ancien régime. Il frayait la voie à de plus grands, encore rebelles, qui ne firent pas faute pourtant, dès que le consulat se changea en empire, et qui se précipitèrent en foule. De plus, le consul, qui *aimait assez qu'on sût pour lui ce qu'il ignorait*, trouvait particulièrement en M. de Rémusat un tact sûr, la connaissance parfaite des convenances et de certains usages à rétablir, tout ce qui enfin, à cette époque, pouvait servir cette partie importante et délicate de son dessein. Il ne s'agissait de rien moins que de restaurer la dignité dans les formes et la politesse.

J'aurais trop à dire, et je dirais trop peu, si je voulais suivre Mme de Rémusat dans cette cour où elle se trouva ainsi lancée à vingt-deux ans, au sortir d'une existence solitaire et morale. Douée d'une maturité et d'une prudence supérieure à son âge, son ame droite évita les écueils, et son esprit ferme recueillit les enseignemens. L'enthousiasme reconnaissant et dévoué, dont elle s'était d'abord senti le besoin, essuya trop d'échecs consécutifs pour résister et subsister bien long-temps. Elle a peint elle-même cette décroissance graduelle dans des Mémoires que je me crois à peine le droit d'effleurer (1).

(1) Elle avait fait mieux. Admise, comme Mme de Motteville, à voir d'une très bonne place cette *belle comédie*, elle avait songé à en fixer sur le temps même les complets souvenirs. Elle avait écrit chaque soir, autant qu'elle l'avait pu, les évènemens, les impressions, les entretiens de la journée. Par malheur, en 1815, pendant les cent jours, quelques circonstances particulières, que sans doute elle s'exagéra, la poussèrent à craindre pour des papiers si pleins de choses et de noms : ce

Nous retrouverons tout à l'heure quelques-uns des résultats de son expérience retracés sous voile dans un roman, et nous serons là plus à l'aise du moins pour les faire ressortir.

Une particularité essentielle et, pour ainsi dire, historique, reste à noter : Mme de Rémusat fut une des personnes qui, pendant ces premières années, causèrent le plus avec le consul. A quoi dut-elle cette faveur? Elle-même nous en déduit les raisons non sans quelque raillerie. Elle arrivait simple et franche, avec ses habitudes de conversation aisée, au sein de ce monde de mot d'ordre et d'étiquette où, à ce début, l'on était, en général, assez ignorant et timide. Elle admirait Bonaparte et n'avait pas appris encore à le craindre. Aux brusques questions qu'il adressait, à ses rapides monologues, les autres femmes ne répondaient le plus souvent que par monosyllabes, tandis qu'elle, elle avait quelquefois une pensée et se permettait de la dire. Les premiers jours, cela fit presque scandale et causa grande jalousie : elle dut se le faire pardonner par des lendemains de silence. Mais surtout elle avait mieux encore qu'à répondre, quand Bonaparte pensait tout haut, comme il s'y échappait souvent; elle savait écouter, elle savait comprendre et suivre; il était très sensible à ce genre d'intelligence et en savait un gré infini, particulièrement à une femme. Était-ce par hasard qu'il s'en étonnait? M. de La Mennais, en un récent écrit, d'où l'on tirerait des pensées assurément plus gracieuses, a dit : « Je n'ai jamais rencontré de femme en état de suivre un raisonnement pendant un demi-quart d'heure. » Voilà qui est bien dur, et qui sent la rancune. Bonaparte n'était pas précisément galant et se montrait sévère surtout pour l'esprit des femmes; mais il n'aurait jamais dit pareille chose : il n'aurait eu qu'à se souvenir de Mme de Rémusat.

Diverses raisons et circonstances arrêtèrent assez tôt ces débuts communicatifs, et mirent comme le signet aux conversations du héros avec la femme spirituelle : d'abord sa propre prudence, à elle-même, une fois éclairée sur le peu de sûreté du lieu; puis l'étiquette souveraine de l'empire qui étendit son niveau. Sans doute aussi Mme de Rémusat était un esprit trop sérieux, trop actif, pour écouter causer

qui est véridique est presque toujours terrible. Elle sortit pour les mettre en sûreté chez un ami; mais, ne l'ayant pas trouvé, elle rentra précipitamment et les jeta au feu. Une heure après, elle en était aux regrets. Ce n'est qu'après la publication de l'écrit de Mme de Staël sur la révolution française qu'elle eut l'idée et le courage de rassembler encore une fois ses souvenirs : à défaut du premier et incomparable récit, ceux qui liront l'autre un jour auront de quoi se consoler.

de politique sans y réfléchir; l'empereur put s'en apercevoir et se méfier. Attachée d'ailleurs par affection comme par position à l'impératrice Joséphine, elle se sentait pour rôle unique de suivre sa fortune. Elle fut atteinte de très bonne heure dans sa santé, ce qui ne lui permit guère de faire activement son service, pourtant simplifié vers la fin dans cette retraite de la Malmaison. M. de Rémusat continuait de remplir le sien près de l'empereur avec plus d'exactitude et de conscience que d'empressement. La situation assez grande qu'ils avaient obtenue du premier jour n'alla donc jamais jusqu'à la faveur. Depuis le divorce, il y eut arrêt marqué, définitif; et la liaison étroite où ils furent avec M. de Talleyrand, durant ces dernières années de l'empire, étendit sur eux comme une ombre de la même disgrace.

Vers cette époque, le goût de la société comme conversation, et celui de la littérature à titre presque d'occupation suivie, prirent une place croissante dans la vie de M[me] de Rémusat. Les réflexions graves lui vinrent avant l'âge, et sa maturité data du cœur même de sa jeunesse. Ses cahiers de pensées nous permettent de la suivre à cet égard de beaucoup plus près qu'il ne semblerait possible. Dans un voyage qu'elle fit à Cauterets pour sa santé, en 1806, l'isolement où elle se trouva, au sortir d'une cour qui avait hâté son expérience, lui donna lieu d'en rassembler les fruits déjà tristes et amers. Son état de souffrance la reporta vers les idées religieuses dont son enfance n'avait jamais manqué, et qui depuis n'avaient été que distraites; elle rêva, elle pria, surtout elle médita : « La méditation, a-t-elle dit, diffère de la rêverie en ce qu'elle est l'opération volontaire d'un esprit ordonné. » Des réflexions qu'elle écrivit vers le même temps, après avoir lu celles de M[me] Du Chatelet sur le bonheur, nous la montrent bien contraire à cette morale égoïste et sèchement calculée de l'amie de Voltaire, comme d'ailleurs elle eût été peu encline à la morale purement sentimentale que de plus tendres avaient puisée dans Rousseau. La sienne cherchait plutôt son appui dans la raison, et se dirigeait par l'effort au devoir. Pourtant, des idées et même des pratiques religieuses positives (nous en avons la preuve et nous y reviendrons) s'y mêlèrent en avançant, et agirent beaucoup plus que le monde et peut-être les amis ne l'auraient cru, mais peut-être aussi un peu moins que M[me] de Rémusat ne se le disait à elle-même. Dans un excellent morceau que je lis, daté de 1813, *sur la coquetterie*, elle n'avait eu besoin que de consulter son obser-

vation de moraliste, son jugement sain et ses goûts délicatement sérieux, pour dire par exemple :

« C'est de trente à quarante ans que les femmes sont ordinaire-
« ment le plus portées à la coquetterie. Plus jeunes, elles plaisent
« sans effort, et par leur ignorance même. Mais, quand leur prin-
« temps a disparu, c'est alors qu'elles commencent à employer de
« l'adresse pour conserver des hommages auxquels il serait pénible
« de renoncer. Quelquefois elles essaient de se parer encore des ap-
« parences de cette innocence qui leur a valu tant de succès. Elles
« ont tort; chaque âge a ses avantages, et aussi ses devoirs. Une
« femme de trente ans a vu le monde, elle sait le mal, même en
« n'ayant fait que le bien. A cet âge, elle est ordinairement mère;
« depuis long-temps l'expérience est devenue sa véritable sauve-
« garde. Alors elle doit être calme, réservée, je dirai même un peu
« froide. Ce n'est plus l'abandon et la grace de la confiance qui doi-
« vent l'entourer, mais la dignité majestueuse que lui donnent les
« titres d'épouse et de mère. A cette époque, il faut avoir le courage
« de dénouer la ceinture de Vénus. Voyez les charmes dont le poète
« l'a composée (1) : sont-ce là les ornemens de la vertu et de la ma-
« ternité?

« Mais qu'on a besoin de force pour quitter la première un sem-
« blable ornement! Avec un peu de soins, il sied encore si bien! Cé-
« pendant, encore quelques années, la ceinture tombera d'elle-
« même, se refusant à parer des charmes flétris. Alors on rougira en
« la regardant; on dira tristement comme cette courtisane grecque
« qui consacrait son miroir à la Beauté éternelle : *Je le donne à Vénus,*
« *puisqu'elle est toujours belle....*

« N'est-il pas plus sage de se prémunir d'avance contre l'amertume
« d'un pareil moment, et de chercher des consolations contre l'iné-
« vitable mécompte dans le courage avec lequel on l'aura prévu? Les
« sacrifices dictés par la raison ont cet avantage, que l'effort qu'ils
« ont coûté en devient toujours la récompense. O mères! entourez-
« vous de bonne heure de vos enfans. Dès qu'ils sont au monde,
« osez-vous dire que votre jeunesse va passer dans la leur; ô mères!
« soyez mères, et vous serez sages et heureuses! »

Elle écrivait ces choses avec un sentiment profond, elle les disait

(1) « Là sont enfermés tous les charmes, là l'amour, le désir, le murmure des amans, l'insinuant propos qui dérobe leur cœur même aux plus sages. » (Homère, *Iliade*, XIV.)

avec un accent pénétré et un retour pratique sur elle-même; dès cet âge, en effet, elle dénoua la ceinture, qui n'avait renfermé pour elle que les graces pudiques. Tout nous dit qu'elle eût pu se la permettre encore. On prendrait une heureuse idée de sa personne à ce moment dans un très fin portrait de *Clary*, tracé par une main, j'allais dire une griffe, bien connue, non en telle matière pourtant, et peu coutumière d'écrire. Sa physionomie avait, comme son esprit, l'agrément durable; des lèvres, des dents belles, et la vivacité des yeux, éclairaient le visage à proportion qu'on causait. Sa taille était restée jeune. Elle avait trente-deux ans, et en paraissait vingt-huit.

Elle voyait beaucoup, en ces années, Mme de Vintimille, et cette société d'élite dont le mouvement intérieur nous a été tout récemment rendu avec une vivacité aussi affectueuse que piquante par les lettres de M. Joubert. La société de Mme de Vintimille était plus et mieux qu'une suite du XVIIIe siècle. En ce temps où tout renaissait, il y avait, en certains coins, comme une reflorescence, et, si l'on peut dire, un *regain* du pur Louis XIV. Le goût remontait à ses hautes sources; la religion, servie par M. de Châteaubriand, représentait ses grands modèles. Tandis qu'au dehors une librairie intelligente, aidant ce retour du public, réimprimait des collections d'anciens mémoires, de petits choix de lettres de Mme de Montmorency, de Mme de Scudéry, de Mme de Coulanges, on citait tel cercle où les femmes prenaient le deuil à l'anniversaire de la mort de Mme de Sévigné.

La mode des portraits de société, qui n'avait jamais entièrement cessé, semblait revivre comme au beau temps de Mademoiselle. Après celui de Mme d'Houdetot par Mme de Rémusat, je pourrais citer d'elle encore le portrait de Mme de Vintimille, et celui de M. Pasquier, lequel, à beaucoup d'égards, nous paraîtrait d'hier, tant les facultés aimables, que la société exerce, accompagnent sans peine jusqu'au bout les mérites solides. Mme de Rémusat, aux heures de liberté que lui laissaient ses fonctions de service officiel, désormais fort ralenties, aimait à rester chez elle. On y venait régulièrement; on y causait beaucoup à la manière de l'ancien régime, et son salon de la place Louis XV fut tout-à-fait un de ceux du temps de l'empire. Le monde de Mme de Vintimille et celui de Mme d'Houdetot s'y retrouvaient avec quelques variantes et quelques rajeunissemens : c'étaient M. Molé, M. Suard et l'abbé Morellet, M. de Bausset (le cardinal), M. Galloix, M. Cuvier, Mlle de Meulan et M. Guizot, M. de Barante, un peu M. de Fontanes, Gérard le peintre, plus tard M. Vil-

lemain. Dans un cahier de souvenirs, dans un de ces albums alors plus rares qu'aujourd'hui et plus intimes, où on lit inscrits les noms des amis, et où l'on recherche de chacun d'eux, avec une curiosité mêlée de tristesse, quelques témoignages particuliers et déjà lointains, je saisis avec bonheur et je dérobe une page toute lumineuse signée du nom de Châteaubriand. Rien de ce qui échappe à certaines plumes ne saurait fuir et pâlir. M. de Châteaubriand porte de la grandeur, même dans la grace; je me figure qu'Homère eût été Homère encore jusque dans les proportions de l'Anthologie. Voici l'éclatant fragment :

« La Gloire, l'Amour et l'Amitié descendirent un jour de l'Olympe pour visiter les peuples de la terre. Ces divinités résolurent d'écrire l'histoire de leur voyage et le nom des hommes qui leur donneraient l'hospitalité. La Gloire prit dans ce dessein un morceau de marbre, l'Amour des tablettes de cire, et l'Amitié un livre blanc. Les trois voyageurs parcoururent le monde, et se présentèrent un soir à ma porte : je m'empressai de les recevoir avec le respect que l'on doit aux dieux. Le lendemain matin, à leur départ, la Gloire ne put parvenir à graver mon nom sur son marbre; l'Amour, après l'avoir tracé sur ses tablettes, l'effaça bientôt en riant; l'Amitié seule me promit de le conserver dans son livre.

« DE CHATEAUBRIAND. — 1813. »

Il serait bien solennel de se demander si Mme de Rémusat apporta quelque chose de particulier et de nouveau dans la conversation de son temps : elle dut pourtant viser à introduire le sérieux dans la société. Les deux parts autrefois étaient sensiblement séparées; on avait le sérieux, si l'on pouvait, dans le cabinet et dans la solitude; on portait, on cherchait le frivole et le purement amusant dans le monde : il y avait lieu sans doute à un essai de transaction, de conciliation. Mme de Rémusat dut au moins y songer. Pour nous littérateurs, et à ne juger que d'un peu loin et par les livres, nous dirions que si Mme de Staël introduisit et maintint une sorte de sérieux plus exalté, que si Mme Guizot (Mlle de Meulan) ne craignit pas un sérieux plus raisonneur et parfois contredisant, Mme de Rémusat dut rechercher un sérieux plus uni à la fois et plus doux. Mais toutes ces distinctions sont des *formules* rédigées après coup et à l'usage de ceux qui n'ont pas vu. Je me hâte d'en sortir, car je vois d'ici les vrais témoins, les seuls qui ont vécu et qui savent, et ils sourient.

Dans l'histoire (à peu près impossible malheureusement) de la conversation en France, un trait suffirait à qualifier Mme de Rémusat, à lui faire sa part, et on peut se rapporter à ce qu'il signifie pour le mélange du sérieux et de la grace : elle est peut-être la femme avec laquelle ont le mieux aimé causer Napoléon et M. de Talleyrand.

L'histoire de la conversation, je viens de le dire, me paraît impossible, comme celle de tout ce qui est essentiellement relatif et passager, de ce qui tient aux impressions mêmes. Où retrouver les élémens et la mesure? Quand les propos assez exacts se transmettraient dans des écrits, dans des lettres, ils y arriveraient la plupart du temps *figés*, car le papier ne sourit pas (1). Rien n'est plus adapté au goût de chaque époque que la conversation qui y règne. L'entretien sérieux d'hier semblerait demain un peu timide, ou superficiel, ou fade, s'il revenait dans un entier écho. La conversation délicate et polie d'un temps semblera empesée dans un autre. Mme de Rémusat l'a ingénieusement remarqué dans son *Essai sur l'Éducation* (chap. XI) : l'idéal de la conversation passée, lorsqu'on veut en fixer le beau moment, recule et s'enfuit à l'horizon comme tous les âges d'or. Mme Du Deffant et Mme Du Chatelet se plaignent déjà des manières des hommes, et Mme de Lambert déclare qu'ils ont perdu le vrai ton. Mme Des Houlières croyait qu'il eût fallu remonter jusqu'à Bassompierre, et Mme de La Fayette a rejeté la date de son roman sous les Valois. J'aimerais à en conclure que même pour nous, et malgré nos plaintes habituelles, tout à cet égard n'est pas désespéré encore. Quand on regrette si vivement les plaisirs de la conversation (c'est comme pour les scrupules en morale), on est bien près de mériter l'exception heureuse et de rattraper quelques bons momens. Après tout, y eut-il jamais plus que cela?

Et puisque j'en suis à cette question de l'introduction du sérieux dans les entretiens de société, j'en veux signaler, en passant, une conséquence, d'autant plus qu'elle est tout particulièrement littéraire. L'oserai-je bien dire? tout n'est pas avantage dans ce courant continuel et extérieur plus élevé et plus soutenu. Au point de vue de l'écrivain, un inconvénient est d'apporter plus d'uniformité entre ce qu'on *parle* et ce qu'on *écrit;* on parle avec plus de verve, on écrit avec moins. Le tact, la convenance qu'on retrouve sous sa plume,

(1) On l'a dit : l'inconvénient des livres de *Pensées*, quand elles ne sont pas communes, est qu'elles paraissent souvent prétentieuses; les mêmes choses dites ne l'étaient pas. Le sourire et l'accent les faisaient passer; mais, fixé sur le papier, c'est autre chose : le papier est bête.

n'est pas toujours pour le talent une compensation suffisante. Quand on cause ainsi beaucoup des mêmes choses qu'on écrira, on les assouplit peut-être, on les évapore aussi, on les décolore à l'avance, et on en écrit avec moins de fraîcheur. On ne les découvre jamais un matin avec émotion; quelqu'un l'a dit très spirituellement, on a l'air de les savoir de toute éternité. La société cependant y gagne en intérêt, en noble emploi des loisirs; et en effet, quand elle n'est pas pour les personnes un accident, un lieu de passage et quelquefois de contrainte, mais un séjour habituel et nécessaire, il faut bien en tirer tout le parti possible, même y penser et y réfléchir tout haut, sans quoi on courrait risque de ne pas trouver le temps de réfléchir. Or, penser tout haut, devant tous, opérer sur les idées devant témoins, est un exercice brillant, un jeu plein de charme, et qui finit par envahir. La pensée chaste, recueillie et ardente, s'en effarouche : elle aussi a ses orgueils et ses pudeurs. On ne pense pas seulement tout haut, on étudie tout haut; la manière s'y aiguise en clarté, en rapidité, en intérêt; elle marque moins en originalité et en profondeur. La sensibilité et l'imagination dans le style, l'expression continente et jalouse, s'acquièrent, se conservent autrement. M. de Buffon le savait bien, et trop bien; hors de sa tour de Montbar, il ne les prodiguait pas.

Revenons bien vite. Mme de Rémusat avait toujours eu le goût de la littérature; elle avait écrit de très bonne heure avec facilité, avec agrément; on a retrouvé d'elle de petites compositions faites à quinze ou seize ans, des nouvelles, des essais de traduction (même en vers) de quelques odes d'Horace. Pendant des années, chaque soir, elle couchait au vif sur le papier ses souvenirs. Toute sa vie, elle a écrit beaucoup de lettres, et longues, qui se sont conservées la plupart et pourraient se recueillir. Mais je ne parlerai un peu que de ses romans; elle en a composé plusieurs : j'en ai lu deux. L'un, qui s'intitulerait *Charles et Claire* ou *la Flûte*, est de 1814. Il repose sur une donnée singulière et gracieuse. Dans une certaine ville d'Allemagne, deux émigrés français, un jeune homme et une jeune fille, voisins l'un de l'autre, s'aiment sans s'être jamais vus. Le jeune homme est souffrant de santé, et pourtant, le soir d'ordinaire, en rentrant, il joue de la flûte. La jeune fille qui, logée au couvent d'à côté, soigne sa grand'mère malade, lui écrit un jour, ayant su qu'il était Français, pour le prier de ne pas jouer à de certaines heures où cela incommode sa grand'mère, et en même temps, toutefois, elle le prie de jouer encore, car, à certaines autres heures, cela pourrait faire dis-

traction à sa pauvre grand'mère et à elle-même. De là, de ce commerce vague et porté par des sons, entretenu par des lettres, et où divers incidens assez naturels retardent la rencontre, naît un amour tel qu'on le peut supposer entre deux êtres très jeunes, très purs et très malheureux. La jeune servante, Marie, qui sert de messagère auprès du jeune homme, répond à quelques questions qu'il lui adresse, et ce peu suffit pour fixer l'imagination de l'amant, tout en l'excitant davantage. La jeune fille se dit qu'elle montrera les lettres à son père dès qu'il arrivera, et on l'attend de jour en jour. Cette idée la rassure, et de part et d'autre on s'écrit. La flûte et ses sons les plus touchans ont des heures réglées, de vrais rendez-vous. Le jeune homme dit *nos petits concerts*, et il en a le droit, quoiqu'il n'y ait que lui qui joue; car les deux cœurs font l'accord. Un jour, des airs languedociens bien choisis arrachent des larmes à l'aïeule et vont réveiller d'attendrissans souvenirs dans sa mémoire affaiblie. Un autre jour, c'est la fête de Claire; puis les airs royalistes ne font pas défaut, *Charmante Gabrielle*, *Richard*, *ô mon roi;* les doux sentimens personnels redoublent le pas en s'associant à ceux des pères et des aïeux. A un certain moment, le jeune homme, qui lit *Werther*, se monte la tête; le style de ses lettres s'échauffe; cela va se gâter, quand tout à coup le père, au lieu d'arriver, envoie une de ses sœurs, une tante de la jeune fille, qui la vient chercher et comme enlever du soir au lendemain. La pauvre enfant n'a que le temps de prévenir le voisin aimable et tendre qu'elle n'a jamais vu. Une minute, une seconde seulement, à l'instant du départ, à cinq heures du matin, dans le court intervalle qui sépare le seuil du couvent et le marche-pied de la chaise de poste, le jeune homme va l'entrevoir enfin et la rencontrer; mais un mouchoir qu'elle porte à ses yeux, le mouvement même que lui cause l'émotion de la présence de l'ami, la dérobe peut-être, et remplit l'unique instant. Elle a laissé du moins tomber le mouchoir dont il se saisit, et elle est partie pour toujours! C'est là, on le conçoit, un bien joli cadre : deux ames sœurs, séparées par une cloison, par un voile, et qui se sont devinées du premier jour, sans jamais devoir se reconnaître en face. Mais peut-être l'idée est-elle plus piquante à énoncer qu'à suivre; peut-être cela prêtait-il plus à un chapitre de *Voyage sentimental*, ou de *Voyage autour de ma Chambre*, qu'à un développement sous forme de lettres. On se rappelle, dans les mémoires de Silvio Pellico, le touchant roman ébauché avec cette Magdeleine repentie, dont il n'entend que la voix et les cantiques à travers le mur; mais le roman reste, pour ainsi dire, dans

l'air, à l'état de fil de la Vierge, et flotte en pur rêve. La suite des diverses petites scènes, chez Mme de Rémusat, est bien dessinée, bien motivée; je demanderais au style toujours élégant et pur, sinon plus d'éclat par places, du moins plus d'imprévu, quelques molles négligences. Il manque très peu à cette nouvelle pour être digne de se glisser entre telle agréable production de Mme Riccoboni et telle autre de Mme de Souza : il y manque un certain duvet de jeunesse, même d'ancienne jeunesse, c'est-à-dire tout simplement peut-être d'être sortie à temps du tiroir, d'avoir su éclore en sa saison et d'avoir essuyé un air de soleil.

En ces sortes d'ouvrages surtout, où il y a couleur et fleur, c'est une différence incomparable de vieillir dans le tiroir ou de vieillir à la lumière. Les ouvrages qui sont dans ce dernier cas (et c'est le lot commun même des meilleurs) peuvent dire : *J'ai eu mon jour*. Ils ont épousé le public; ils sont entrés dans ses impressions une fois; il y a gradation jusque dans leurs pertes : ils vieillissent avec harmonie.

Le second roman de Mme de Rémusat dont j'aie à parler, les *Lettres espagnoles ou le Ministre*, est une composition d'un autre ordre, et plus importante. Commencée vers 1805, à la cour impériale, elle ne se reprit ou ne s'acheva qu'en 1820; elle porte dans sa trame l'empreinte des modifications successives que subirent les idées de l'auteur; et l'esprit de Mme de Rémusat, toujours actif, se modifia, se mûrit incessamment.

La première restauration l'avait trouvée toute disposée. La fatigue et le détachement des esprits étaient grands sur la fin de l'empire. Elle avait trop vu, pour son compte, et touché de trop longue main les ressorts, pour n'en être pas froissée; elle en causait confidemment, depuis des années déjà, avec le personnage le plus revenu. Ce fut donc par un sentiment d'espérance, et même avec une certaine vivacité d'anciens souvenirs, qu'elle accueillit l'ordre renaissant, qui devait briser peut-être, et certainement diminuer pour elle la position acquise. Le petit roman des deux jeunes émigrés, qui date de 1814, exprime assez bien, dans plusieurs détails, cette espèce de teinte bourbonienne que prirent à ce moment ses pensées. Mais les excès et les ridicules de la réaction royaliste, surtout en 1815, la remirent bien vite et naturellement dans la justesse de son point de vue et dans le vrai de ses opinions. Les idées constitutionnelles reparaissaient sur le tapis comme pour la première fois : son intelligence ferme en embrassa d'abord l'étendue. Les conditions d'une société nouvelle et d'un avenir laborieux se vinrent démasquer de toutes parts dans la

lutte : elle y appliqua ses méditations et ses prévoyances de mère. Les résultats principaux de son expérience définitive allèrent aboutir à son ouvrage *sur l'Éducation des Femmes;* mais le roman des *Lettres espagnoles* en profita aussi, et ouvrit son cadre à cette observation plus entière des choses et des hommes.

Dans la première idée, ce roman ne devait probablement analyser et poursuivre que l'embarras amoureux d'un jeune Espagnol, don Alphonse d'Alovera, placé entre deux jeunes filles charmantes, mais dont il aime l'une, tandis que son ambition lui conseillerait de préférer l'autre. Le ton général, j'imagine, eût été donné par des pensées comme celle-ci : « Pourquoi faut-il que la prudence qui soupçonne ait toujours raison sur la confiance qui espère? Pourquoi faut-il que tous les arrangemens de la société s'accordent pour troubler les jouissances du cœur? » En avançant, l'idée s'est agrandie et transformée : le jeune amoureux se trouve mêlé aux grandes affaires; le ministre, père d'Inès, de celle qu'il faudrait aimer, a pris plus de place, et la peinture de son caractère a envahi le premier plan. Les romans de Walter Scott passaient alors le détroit; on commençait à songer à l'exactitude dans la reproduction des lieux et des époques. La première donnée historique ici était vague; on ne disait pas le règne, on ne désignait qu'en termes généraux le ministre : pourtant Mme de Rémusat, en y insistant, parvint à imprimer à ses tableaux une couleur fidèle, à reproduire de vrais Espagnols, une vraie cour, de vrais moines : il y a un père jésuite qui agit et parle merveilleusement. Cette lecture fait passer sous les yeux un long roman par lettres, développé, sensé, régulier, d'un intérêt lent et croissant, avec des caractères étudiés et suivis, avec des situations prolongées et compliquées, parfaitement définies et menées à fin. J'y trouve des observations du monde, et des délicatesses sentimentales, dans une mesure pourtant qui n'est peut-être ni tout-à-fait le monde même, ni tout-à-fait l'idéal romanesque. On voit une personne qui connaît le cœur, qui possède à fond la réalité des cours, et qui ne dit pas tout. On peut y ressaisir sous d'autres noms le calque ou le reflet de ses propres impressions successives dans sa vie de palais. Comment ne pas reconnaître son début enthousiaste de 1802, lorsque don Alphonse, après un mot flatteur du souverain, s'écrie : « Ah! ma sœur, que les paroles des rois ont de force et de puissance! Quels engagemens peuvent nous faire prendre les moindres témoignages de leur bienveillance! Une légère marque de bonté, une preuve de leur souvenir décide souvent de notre destinée; le dévouement de notre vie

entière est presque toujours la réponse que nous croyons devoir à la plus simple apparence de leur intérêt. » Je m'étonnerais bien s'il n'entrait pas quelque souvenir assez présent, et même d'en-deçà des Pyrénées, dans le récit de cette course de campagne qu'imagine la reine, pour reposer le roi malade et le distraire des affaires et de l'étiquette : « En effet, dès notre arrivée à Aranjuez, le roi nous annonça que, se fiant à notre respect, le cérémonial serait suspendu, et que chacun aurait la liberté d'agir à peu près à sa propre fantaisie. Vous, ma sœur (c'est une lettre d'Alphonse), dont l'humeur est parfois tant soit peu railleuse à l'égard de nous autres courtisans, vous n'auriez pas manqué de vous amuser de l'embarras où nous a jetés cette déclaration. Il est vrai qu'elle nous était faite avec cette gravité sévère dont le roi ne sait point se départir. L'improvisation en tout est chose assez difficile, et particulièrement celle de la liberté. Il faut que je confesse que nous n'avons su que faire de la nôtre. L'imagination n'osait aller bien loin sur cet article, et nos souverains eux-mêmes s'efforçaient en vain de chercher ce qu'ils pouvaient permettre. Aussi, malgré la bonne disposition du maître et des sujets, les choses se sont-elles passées à peu près comme à l'ordinaire, et, de retour à Madrid, chacun est rentré volontiers dans ses habitudes, les uns reprenant avec leur logement le droit de commander, les autres l'obligation d'obéir (1). » Et les réflexions qui suivent sont d'une parfaite et triste justesse : « Au fond, ma sœur, le cérémonial des cours, dont on se plaint souvent, a, ce me semble, quelque chose d'utile et même de moral. Auprès des princes, l'intérêt personnel est tellement éveillé, les mauvaises passions humaines sont si fréquemment en jeu, que, s'il nous fallait agir d'après nos sensations réelles et nos vraies émotions, nous donnerions à qui nous observe un triste spectacle. L'étiquette jette un voile uniforme sur tout cela : c'est une sorte de mesure positive qui donne à des tons discordans les apparences de l'harmonie. »

Il y a dans cette cour une comtesse de Lémos, femme d'esprit, qui ose être elle-même et se soucier peu de ce qu'on suppose : « L'attitude indépendante qu'elle sait y conserver, dit l'auteur, m'a fait imaginer quelquefois que, dans cette même cour où l'on ne

(1) Un jour, à je ne sais quelle occasion, l'empereur avait fait venir, pour jouer, les comédiens des petits théâtres, et il permettait, il désirait que ce fût plus gai que ne le sont d'ordinaire les spectacles de cour. M. de Talleyrand, comme grand-chambellan, signifiait l'auguste désir avec son visage le plus solennel : « Messieurs, l'empereur ne badine pas, il entend qu'on s'amuse. »

parle guère, il ne serait pas si difficile qu'on le croit de se permettre de tout dire, pourvu que l'on consentît en revanche à permettre d'y tout penser. » On est très prompt, en effet, à y penser beaucoup de choses. Don Alphonse a eu le bonheur, dans une chasse, de sauver la vie de la reine; elle lui en a témoigné sa reconnaissance avec une vivacité qui est sortie une fois de l'étiquette, et voilà dès-lors qu'on le suppose amoureux et favorisé. Il est de l'intérêt et de la politique du ministre qu'on le croie, et qu'Alphonse au moins s'y prête. L'art léger avec lequel l'habile patron essaie de lui en inoculer l'idée, l'espèce de négligence qu'il met à lui en apprendre, comme par hasard, la nouvelle courante; le premier mouvement d'Alphonse qui regimbe, qui va s'indigner, et qui, pourtant, peu à peu gagné par l'esprit de son rôle, s'y soumet presque; ce sont là des points savamment touchés. Ce premier ministre, dans tout le roman, reste aussi honnête homme qu'il sied, en se montrant aussi contraire au sentiment et au romanesque qu'il est nécessaire. On devine, pour une foule de scènes et pour un certain fond permanent, combien M. de Talleyrand a posé, et la peinture, extrêmement reconnaissable, peut sembler en général adoucie plutôt que déguisée par l'amitié. Cette figure impassible, *trop habile pour trahir même son triomphe, ce ton demi-railleur, demi-bienveillant, qui lui est assez habituel, cette douceur qui est peut-être une ruse de plus*, voilà bien des traits de signalement qui ne se rapportent qu'à lui. L'auteur est loin de refuser au ministre espagnol toute qualité affectueuse : « Nous nous trompons souvent dans nos jugemens, quand nous penchons trop à supposer qu'un homme est tout-à-fait, est complètement ce qu'il est beaucoup. La nature n'a pas cette unité, et, parce que la vie de la cour et la pratique de ses intrigues auront émoussé les facultés sensibles de tel personnage, il ne faut pas conclure pourtant qu'elles soient entièrement détruites.» — Un jour, après un dîner d'apparat chez ce ministre, la conversation se soutient avec un remarquable intérêt : « Chose assez étrange (dit l'un des personnages du roman), grace à la liberté d'esprit dont le ministre donnait l'exemple à tous, ses conviés diplomatiques n'avaient point l'air de s'étudier à ne prononcer que des paroles qui n'eussent aucun sens. J'en fis la remarque au duc quand, vers le soir, tout son monde l'eut quitté : « Je pense, m'a-t-il répondu, que « c'est un signe de médiocrité, autant que de dédain, chez un « homme d'état, que de ne pas permettre qu'aucune question sé- « rieuse soit traitée devant lui. Il existe des notions importantes qu'on « ne peut acquérir que par la conversation. Il suffit de savoir résister

« à l'entraînement qui l'accompagne, car il y a bien aussi quelque « sorte d'ivresse dans les plaisirs de l'esprit. » — La machination tramée par le ministre, et qui manque de briser l'existence des personnages qui lui restent le plus chers, ne fait que retarder de peu sa chute. Sa vieille amie, la comtesse de Lémos, lui avait dit : « Prenez-y garde, l'intrigue, quand elle complique, n'est plus un moyen, c'est une difficulté de plus. » Au moment de sa retraite et de son voyage à travers les belles campagnes qu'il n'a pas aperçues depuis si long-temps, et où se promène avec une ombre de sourire son regard éteint, je salue une haute pensée : « Dans tous les malheurs qui nous arrivent, il se rencontre un moment douloureux qu'on doit se hâter de franchir : c'est comme un passage obscur et difficile, une sorte de portique entre le désespoir et la résignation; j'y placerais précisément l'inscription contraire à celle que le Dante a mise aux portes de l'enfer. Une fois au-delà, l'esprit mieux rassis mesure ses pertes et s'aperçoit des consolations qui lui restent. Pour un ministre en retraite, ce moment doit se trouver dans le premier jour, ou dans la première nuit, qui suivent sa disgrace..... » Il faut souhaiter à tous nos ministres qui sont tombés, ou qui tomberont, de franchir en un jour, ou en une nuit, ce passage souterrain, qui, comme celui du Pausilype, doit leur rendre si vite la vue des plus beaux cieux.

Je ne fais que courir sur un sujet dont tous ne peuvent juger comme moi, et où les preuves seraient trop longues à produire. Il y aurait eu à citer pourtant des scènes vraiment touchantes et profondes, dans lesquelles cette reine si enchaînée par l'étiquette, se laissant prendre au semblant d'affection que tout le monde autour d'elle prête à don Alphonse, trahit devant lui sa faiblesse de femme et ne peut étouffer ses larmes. En somme, si les *Lettres espagnoles* ont manqué d'autre chose encore que de la publicité pour être un beau roman, c'en était une très belle étude.

Nous arrivons au dernier écrit de Mme de Rémusat, à son livre *sur l'Éducation des Femmes*, publié par son fils. Assez ordinairement les femmes sérieuses et sensibles sont très frappées, dans leur jeunesse, de l'obstacle que le monde oppose aux sentimens vrais, aux affections naturelles, et plus tard des entraves qu'il met, pour leur sexe encore, aux études et aux pensées suivies, aux applications sérieuses et profondes. De là elles sont tentées de faire des romans de sentiment quand elles sont jeunes, et plus tard des plans d'éducation. Pour Mme de Rémusat en particulier, tout un concours de considérations et de circonstances dut contribuer à donner ce dernier tour à sa ma-

turité. La révolution avait changé les conditions des diverses classes de la société, et déplacé, en quelque sorte, le centre des forces : il tendait à se fixer désormais dans les classes moyennes. Mais les troubles civils, et, aussitôt après, l'éclat de l'empire, avaient dérobé ce résultat, qui n'apparut un peu nettement qu'au début de la restauration. Le retour subit à de certains usages surannés rendit, du premier jour, le nouveau point central plus sensible, en le tiraillant et le faisant crier. Mme de Rémusat, un peu distraite par les grands évènemens qu'elle avait considérés de si près, se trouva tout d'un coup, avec son genre d'esprit méditatif, en présence de ces questions survenantes et dans la position la plus propre à en être bien informée, autant que vivement excitée. Sa place désormais et celle de son mari étaient dans le parti constitutionnel de la restauration, dans cette nuance d'opinion qui formait le centre gauche d'alors. M. de Rémusat, nommé préfet à Toulouse en 1815, et à Lille en 1817, ne devait être destitué que par le ministère Villèle, dont ce fut le premier acte en fait de réaction. Cette vie de province, qui n'était pas d'ailleurs sans d'assez fréquens retours, laissait à Mme de Rémusat plus de loisirs; elle ne continuait pas moins de participer au mouvement le plus intime de Paris par la précocité de son fils, qui entrait alors dans le monde, et qui correspondait de tout avec sa mère. Elle se trouvait naturellement liée avec M. et Mme Guizot, avec M. de Barante; il la lia avec Mme de Broglie, qu'elle a trop peu vue, mais avec qui elle a entretenu, dans ses dernières années, de vraies et tendres relations.

Si le plus noble besoin d'un fils confiant et pieux est d'avoir sa mère pour première confidente et pour compagne, j'y vois aussi, et avant tout, un bien touchant rajeunissement de la mère. Si intelligente qu'elle soit, son meilleur lot est encore de comprendre toutes les idées par le cœur. Des mères aux fils surtout, on l'a remarqué, l'affinité est grande. Par eux, elles deviennent plus courageuses d'esprit. Avec eux, volontiers, elles iraient jusque dans les voyages, dans les combats; elles les suivent dans les idées nouvelles. Cette femme tendre, calme, habituée aux devoirs aimables de la société, s'y contenant, dont l'esprit sérieux et orné n'avait jamais trop songé pourtant à franchir les limites d'un gracieux horizon, la voilà tout d'un coup qui, à l'âge du repos, à ce moment où l'esprit est le plus sujet à s'arrêter, où le cœur se plaint et gémit tout bas des choses qui s'en vont, la voilà qui se ranime au contraire, qui s'excite et sourit à des vues neuves, prend part à de jeunes projets, et, au lieu

de tourner le dos à l'avenir, y marche, comme au matin, accompagnant ou plutôt précédant son guide bien-aimé : à la voir de loin si active et si légère, on dirait une sœur.

Comme Mme Necker de Saussure, comme Mme Guizot, Mme de Rémusat s'est préoccupée vivement de l'avenir de son sexe dans cette prochaine société qui était en train de s'asseoir sur des bases encore vacillantes. Je n'aborderai pas le détail d'un livre que chacun peut apprécier. Tout le but, tout l'esprit en est dans l'accord de la morale, du sérieux et de la grace. Une inspiration particulière s'y mêle, on le sent, et en est comme la muse secrète. Il faut être mère pour s'occuper aussi tendrement de ce qui sera après nous; c'est encore songer à son fils que de tracer l'idéal de sa compagne.

Mme de Rémusat était donc, vers 1820, dans la maturité de son esprit, dans le développement de ses opinions probablement définitives, mais pourtant actives, devenue très simple de manières, gaie même, nous dit-on, et d'une grande aisance d'esprit et de conversation, aimant la jeunesse et le nouveau, un peu railleuse, pieuse ou plutôt chrétienne, sans grande ferveur apparente, mais décidée et appuyée sur des points précis. Quoique vieillie avant le temps, sa santé semblait un peu meilleure, ou du moins lui laissait plus de liberté d'action. Elle avait pris le goût de la vie intérieure et domestique, tout entière adonnée au bonheur des siens, quand elle leur fut enlevée bien prématurément en décembre 1821.

Dans un petit cahier de pensées, je lis de précieuses confidences qu'elle se traçait à elle-même sur la suite de ses sentimens religieux en tout temps, sur ses distractions aux années légères, sur son retour à une certaine heure. C'est toute une vie intime, une veine cachée au monde, et dont il ne se doute pas. Ne soyons jamais trop prompt à préjuger sur ces mystères des ames. Il est consolant de penser que, si l'on ne devine pas tout le mal qui fuit, on ne soupçonne pas non plus tout le bien. Depuis un voyage qu'elle fit à Cauterets étant malade, en 1806, la pensée chrétienne lui revint et ne la quitta plus entièrement; on en suivrait la trace dans ce recueil secret par une suite d'extraits de Pascal, de Fénelon, de Bossuet, de Nicole, de saint Augustin, par des prières même composées par elle, ou que lui avait communiquées Mme de Vintimille. Elle prenait copie de la belle lettre de Mme de Maintenon à la duchesse de Ventadour. Mais ce n'était là encore que ce qu'elle appelle des *demi-engagemens;* le grand évènement intérieur, la réconciliation data, pour elle, d'avril 1812. Une maladie grave qu'elle avait faite au commencement de cette année,

une autre maladie qui survint à son fils, émurent coup sur coup ses inquiétudes et fixèrent ses irrésolutions. Pâques approchait; elle résolut de s'adresser au sage abbé Le Gris-Duval. Elle s'exagérait un peu l'accès de la religion, la difficulté des œuvres, la nécessité des épreuves peu ordinaires; le respectable ecclésiastique la rassurait. Osons, non pas en vue de louange pour elle, mais en vue du fruit pour quelques-uns, osons soulever un coin du saint voile; elle s'écriait: « ... C'est vous, mon Dieu, qui avez permis que je vinsse un moment dans ce monde, où nous sommes tous appelés, pour y faire un court et pénible voyage. Quand il sera terminé, alors nous reviendrons vers vous. Comment me recevrez-vous alors, quand j'apporterai au pied de votre saint tribunal le récit craintif d'une vie à peu près vide de bonnes œuvres? Oserai-je vous parler de ces faibles vertus dont les hommes insensés me louaient, parce qu'ils ignoraient qu'elles n'étaient point accompagnées de sacrifices? Me vanterai-je d'avoir été sage, quand vous me direz que j'étais si heureuse? Pourrai-je vous raconter quelques légères aumônes, qui ne me coûtaient aucunes privations? Dirai-je que je ne haïssais point mes ennemis, lorsque vous aviez permis que mon cœur fût entièrement occupé par les sentimens les plus doux? Que deviendrai-je quand vous me reprocherez de m'être enorgueillie de ma félicité, et d'avoir été fière quelquefois d'être si heureuse fille, si heureuse femme et si heureuse mère? Je me souviendrai alors, avec amertume, que je négligeais de rendre graces à mon Créateur de tous ces biens qu'il m'avait départis.....» Et l'abbé Duval, avec cet accent simple et persuasif qui était le sien, lui répondait : «Vous êtes heureuse, dites-vous; pourquoi donc vous en affliger? Votre bonheur est une preuve de l'affection de Dieu pour vous; et si, en effet, votre ame est aimante, peut-elle se refuser à répondre à la bienveillance divine? La religion, hors dans certains cas particuliers, veut une vie active. Il est plus facile, croyez-moi, d'abandonner son cœur à l'amour et au repos dans la retraite, que de servir Dieu dans le monde; c'est l'œuvre aussi d'une vraie piété d'y parvenir en cette dernière voie... Gravez au dedans de vous-même cette première vérité, que la religion veut *l'ordre* avant tout, et que, puisqu'elle a permis et consacré l'établissement des sociétés, elle se plaît à encourager tous les devoirs qui concourent à les maintenir... Mais surtout chassez de votre esprit cette erreur, que les peines seules peuvent nous rendre agréables à Dieu. La disposition générale à les supporter nous suffit. Laissez faire à la vie et au temps pour nous en apporter. Disposez-vous d'avance à la résignation, et, en atten-

dant, ne cessez de rendre graces à Dieu de la paix qui habite autour de vous. »

De si sages paroles la calmèrent, et elles achevèrent probablement de régler sa ligne intérieure de conduite. Ces humbles prières de Mme de Rémusat en rappellent d'autres, également pénétrantes, de Mme de Duras. On aime à voir les ames plus douces, comme les plus orageuses, proclamer le besoin d'un même port. Mais je m'arrête, n'ayant eu dessein, en tout ceci, que d'aborder un côté moins insondable, et de signaler à l'estime attentive un des esprits les plus sérieux, les plus délicatement intelligens et les plus perfectibles, que l'ancienne société ait donnés à la nouvelle.

Au milieu des divers rôles si bien remplis, de critiques, d'historiens littéraires et de biographes, il m'a semblé que c'en était encore un à prendre et à garder que celui qui aurait pour devise : introduire le plus possible et fixer pour la première fois dans la littérature ce qui n'en était pas tout-à-fait auparavant, c'est-à-dire ce qui se tenait surtout dans la société et qui y a vécu.

SAINTE-BEUVE.

LE MONDE

GRÉCO-SLAVE.

LES BULGARES.[1]

I.

Aux confins de l'Europe végète, asservie et malheureuse, une nation à peine connue de nom aujourd'hui, et digne cependant de tout notre intérêt. Cette nation est celle des Bulgares; elle a conservé dans le plus dur esclavage ses vieilles mœurs, sa foi vive, son noble caractère, et, après avoir eu un glorieux passé, elle semble encore appelée, par sa position géographique, à jouer un rôle important dans l'avenir. Le territoire qu'elle occupe est ce vaste triangle formé par le Danube et la mer Noire, depuis Kladovo, en face de la Transylvanie, jusqu'au port militaire de Bourgas, qui relie Constantinople à Odessa. Or, le Danube et la mer Noire étant devenus, après la Méditerranée, le principal moyen d'action de l'Occident sur l'Asie,

(1) Voyez la livraison du 1er février.

il est clair que, si ces deux voies commerciales tombaient à la fois sous l'exploitation d'un même gouvernement, elles le rendraient maître effectif de la moitié de l'Europe. L'Occident, la France surtout, a un très grand intérêt à empêcher cette concentration imminente des grands débouchés de l'Asie entre les mains d'une seule puissance, et la nation bulgare, qui couvre Constantinople, qui la bloque pour ainsi dire hermétiquement du côté de la terre, réclame toute l'attention de notre diplomatie.

Cette nation compte aujourd'hui 4,500,000 ames; la profondeur continentale du pays qu'elle occupe est en proportion avec l'étendue de ses côtes. Le peuple bulgare tend même à s'enfoncer de plus en plus dans l'intérieur des terres : du côté de la Thrace, vaste désert livré aux pasteurs turcs, il colonise chaque jour de nouveaux terrains; du côté de la Grèce, il s'étend jusqu'au cœur des provinces helléniques, dont les indigènes, concentrés dans les villes et sur les côtes, ont depuis long-temps abandonné les vallées aux émigrans des montagnes. Là se montrent avec énergie les tendances opposées des deux races : le Slave ne cherche qu'à coloniser la terre; le Grec, au contraire, veut exploiter les mers et se créer sur toutes les côtes des comptoirs ou des cités. Si ces deux tendances rivales pouvaient se combiner harmonieusement et agir avec indépendance, elles suffiraient pour régénérer l'Orient.

Négligeant de constater la marche et le déplacement des races, les géographes continuent d'assigner pour limites à la Bulgarie la Thrace, la Macédoine et l'Albanie, trois provinces où abonde aujourd'hui la race bulgare. Cette race forme même le principal noyau de la population en Macédoine, puisqu'on y parle les idiomes serbe et bulgare dans tous les districts du sud-ouest, depuis la ligne de montagnes situées entre Kailari, Chatitsa, Ostrovo et Verria, jusqu'aux vallons de Niausta et Vodena; au midi seulement de cette ligne, le paysan de la Macédoine est Grec. Une courte lisière de la côte de l'Archipel appartient exclusivement à des familles bulgares, qui y occupent les petites villes de Bouïouk-Betchik, Bazar-Djedid et Sidero-Kaiech. Le nombre des Bulgares qui habitent Salonik est tel, qu'on ne peut s'empêcher de regarder cette grande ville comme possédée en commun par les Grecs et les Slaves, et on n'en exclurait certainement pas ces derniers sans provoquer dans la péninsule une sanglante réaction. En Thrace, les Bulgares tiennent aussi d'importantes positions, et jusque près de Constantinople, à Indjig, petite ville manufacturière, ils forment le fond de la population. Si l'on se tourne vers

l'Albanie orientale, on y trouve encore des districts entiers où la seule langue vulgaire est le bulgare. Enfin ils descendent jusqu'en Livadie, et on les rencontre même en Morée. La puissance d'infiltration de ce peuple vient de sa nature souple et laborieuse. Toutefois, comme il préfère les villages aux villes, qu'il abandonne volontiers aux Hellènes, il reste inaperçu; mais il n'en forme pas moins la plus nombreuse de toutes les races qui habitent la Turquie d'Europe, sans excepter même les Grecs.

Pourquoi donc le nom de Bulgarie ne désigne-t-il qu'un si petit territoire? Ce fait trouve son explication dans la politique rusée des Turcs, qui ont embrouillé à dessein les limites des peuples subjugués, pour qu'il leur fût impossible de se distinguer entre eux. Les Turcs ont fait dans leur empire ce que fait encore aujourd'hui le czar en Pologne : ce vaste pays, qui renfermait tant de provinces, est réduit, à force de mutilations, à ne plus être aux yeux des Russes qu'une *gubernie* ou province. L'antique *tsarie* bulgare, démembrée par les sultans, ne renferme plus que huit à neuf cent mille ames; mais, en dehors de cette Bulgarie officielle, des provinces entières parlent encore la langue bulgare, à peu près comme, en dépit des conventions diplomatiques, Bruxelles et Chambéry parlent et pensent en français.

Il ne faudrait cependant pas conclure que tous les districts où se parle le bulgare tendent à ne former qu'un seul corps; plusieurs de ces districts ont des intérêts si intimement liés aux intérêts helléniques, qu'on ne saurait sans imprudence songer à les désunir. Une grande partie des rayas de la Thrace se rattacheront toujours, par exemple, aux Grecs de Constantinople. Déjà sous le bas-empire, au temps où les Bulgares formaient un royaume puissant, ceux de la Thrace s'étaient unis aux maîtres du Bosphore et leur payaient tribut; ils portaient dans l'histoire le nom de *Romei* (Roméliotes), nom commun à tous les Grecs. Encore aujourd'hui, ce sont eux qui sympathisent le plus avec les Hellènes, dont ils savent presque tous l'idiome; et, quoiqu'ils parlent de préférence leur langue nationale, ils la parlent avec ce mélancolique et méditatif accent grec, mélange de lenteur et d'impétuosité, de sons étouffés et de sons ardens, qui manque aux autres Bulgares.

Ce peuple émigre d'ailleurs volontiers; on le trouve répandu dans beaucoup de districts éloignés, comme en Serbie et en Valachie, où il vit absolument séparé de sa mère-patrie. Mais, malgré leur humeur voyageuse, les Bulgares éprouvent la plus grande répugnance à se fondre avec une autre nation. Après leur campagne de 1829, les

Russes, repassant le Danube, emmenèrent avec eux près de trente mille des plus compromis d'entre ces rayas, et de fertiles terrains leur furent assignés le long du Dniéper. De l'aveu même des Russes, ces Slaves n'ont pu se faire au régime moscovite, et tous, peu à peu, sont rentrés en Turquie.

On peut distinguer deux Bulgaries, l'une au nord, l'autre au sud du Balkan, inclinées la première vers le Danube, la seconde vers cette partie de la Méditerranée voisine de la Grèce, et que le Bulgare appelle *Bielo-more-to* (la mer Blanche). L'une offre tous les produits valaques et hongrois, l'autre tous les produits grecs. Le Bulgare du sud et le Bulgare septentrional se reconnaissent aussi à des traits distincts. Outre leur idiome, qui se rapproche du russe, ceux du nord ont gardé beaucoup plus des mœurs tatares, et ont fourni par conséquent à l'islamisme bien plus d'adeptes que les Bulgares du sud, presque hellénisés. Les premiers, farouches et incultes, sont moins hospitaliers envers l'étranger, et plus humbles envers le maître; ils parlent avec une telle volubilité, que leur langage saccadé devient presque inintelligible. La langue des méridionaux, fortement mêlée de tournures serbes et grecques, est, au contraire, harmonieuse et très douce. La différence qu'on remarque entre les deux régions s'aperçoit dans les enfans même : ceux du sud viennent en souriant vers le voyageur, ceux du nord fuient à son approche, et l'expression d'étranger (*strannii tchelovék*) est dans leur bouche une insulte.

On a tort de regarder la Bulgarie comme ne formant qu'une seule grande province : la Bulgarie a été divisée, par la nature même, en cinq ou six régions distinctes, dont chacune a encore aujourd'hui pour chef-lieu une ville de trente à cinquante mille habitans. Ces régions diverses sont : la *Zagora* ou Bulgarie transbalkane, qui renferme une assez forte population ottomane, mêlée à celle des chrétiens, capitale Philippopoli; — le *Dobroudja*, côte bulgare de la mer Noire, où errent encore, en troupes nomades, les Tatars-Nogaïs, émigrés de la Crimée, capitale Varna; — la Bulgarie danubienne, capitale Vidin; — la Haute-Bulgarie, celle du centre, où se cache, entourée d'inaccessibles montagnes, la sainte et antique ville de Sofia, qui est pour cette nation ce qu'est Moscou pour la Russie; — enfin la Bulgarie macédonienne, qui a pour capitale Sères, et aboutit au golfe de Contessa et à l'Athos. Ainsi la Bulgarie débouche sur deux mers : par Varna, elle reçoit les produits de l'Asie et de la Russie, et peut leur envoyer les siens; par Sères et Salonik, elle

atteint la Grèce et tous les ports de l'Europe méridionale. En donnant à la population d'un pays si bien disposé géographiquement une langue et des mœurs qui ne ressemblent point à celles des pays voisins, la nature l'a évidemment destiné à former un corps politique spécial, et la force brute en a pu seule décider autrement.

Des causes nombreuses concourent à élever chaque année le chiffre de la population bulgare, tandis qu'on voit la race turque se retirer de toutes parts. Au vif désir de multiplier sa race, le Bulgare joint une pureté de mœurs qui l'exempte de la plupart des maladies dont une mort précoce est la suite. Les guerres exterminatrices passent sur lui sans l'atteindre; n'est-il pas exclu de la milice par l'orgueilleux Ottoman? La peste, dont les ravages sont presque incessans, épargne en Bulgarie les chrétiens, qui se prémunissent contre le fléau, et emporte au contraire les musulmans fatalistes. On sait que chaque grande peste enlève à la Turquie près d'un million d'habitans. Celle de 1838 en moissonna, dans la seule Bulgarie, 86,000, presque tous Turcs; sur ce nombre, les seules cités de Sofia et de Philippopoli comptèrent 29,000 victimes. A Selvi, ville de 8,000 ames, toute la population disparut. Les rayas attribuaient à l'impudicité de leurs maîtres la cause du fléau. Suivant eux, de jeunes Turcs de Bazardjik, amoureux d'une Arménienne de grande beauté, et brûlant d'assouvir leur passion, se précipitèrent, quand elle fut morte, sur son cadavre à peine refroidi, qui leur communiqua les miasmes d'où naquit cette peste effroyable. Quant aux Bulgares des campagnes, comme les Hébreux durant les sept plaies d'Égypte, ils ne cessèrent pas, à cette époque, de jouir d'une santé parfaite.

Aucune partie de l'empire ottoman n'est aussi peuplée que la Bulgarie; elle abonde en villages, que le voyageur aperçoit rarement, parce qu'ils sont cachés loin des routes. Le développement de la culture, qui, détruisant partout les broussailles, n'a respecté que les grands arbres, rend sans doute la défense du pays moins facile aux indigènes, et une guerre de partisans n'y réussirait pas aussi bien que dans les provinces grecques et serbes. Cependant la Bulgarie est hérissée de montagnes dont les défilés deviendraient infranchissables dès que les habitans seraient d'accord pour les fermer à l'ennemi. Les plus élevés de ces monts, qui forment l'ancien Rhodope, se dressent plus perpendiculairement vers le ciel que les pics les plus escarpés des Alpes. L'ancienne Grèce les regardait comme les plus hauts sommets du globe. On les traverse par sept ouvertures étroites, déjà connues de l'antiquité; les principales de ces issues sont la porte de

Trajan près d'Isladi, la Porte-de-Fer, qui se trouve en avant de Ternov, dans la partie la plus élevée de la chaîne, et celle de Choumla, au-delà d'Aïdos. Ce sont là les vraies portes de Stamboul. Du côté de la terre, le repos de la capitale turque dépend ainsi du bon plaisir des pâtres du Balkan.

Malgré tant de montagnes, malgré les neiges qui en hiver couvrent leurs versans, la Bulgarie est encore un des plus fertiles pays de l'Europe. Tous les produits des climats tempérés y viennent en abondance. L'*humus* couvre les monts jusqu'à leur cime. Ces chaînes taillées à pic recèlent de vastes prairies cachées dans les nuages, et où l'on monte à travers des forêts de cerisiers, de pruniers, de noyers au majestueux ombrage et de noisetiers gros comme des chênes. La richesse métallique de ces montagnes est suffisamment attestée par les paillettes d'argent et d'or que roulent les torrens. Cependant les seules industries notables des Bulgares sont la fabrication de draps grossiers et la préparation de l'huile de rose. Cette essence, le plus exquis des parfums orientaux, est aujourd'hui due exclusivement aux simples populations du Balkan; mais le profit considérable qu'elles devraient tirer de la vente de ce produit dans toute l'Europe leur est enlevé par les avides Arméniens, qui ont réussi à s'attribuer le monopole de cette branche de commerce et de tant d'autres.

Frappés uniquement de l'activité agricole du Bulgare, et oubliant les avanies qui l'accablent, les touristes anglais peignent cette partie de l'empire d'Orient comme un paradis terrestre où tout est joie, où coulent le lait et le miel. La réalité ne ressemble guère à ces peintures. Rien ne rappelle mieux les hameaux des sauvages qu'un *celo* (village bulgare). Toujours éloigné de la grande route ou du terrain libre auquel on donne ce nom, invisible par conséquent pour la plupart des voyageurs, le *celo* s'étend le plus souvent en longueur sur une prairie, au bord d'un ruisseau qui lui sert de fossé et comme de défense naturelle. Ces villages sont très nombreux, ils se succèdent presque de lieue en lieue. Chaque *celo* se compose de quatre à cinq *cours* ou groupes de maisons, séparées l'une de l'autre par des espaces où croît l'herbe. Les *cours*, enceintes d'une haie épaisse, dessinent comme autant d'îles dans cette mer de verdure. Le nombre des huttes qui forment une *cour* est presque toujours de dix à douze. Ces huttes sont tantôt construites en claie d'osier, ce qui les fait ressembler à de vastes paniers, tantôt enfoncées en terre et recouvertes d'un toit conique en chaume ou en branches d'arbres jetées pêle-mêle. Chaque espèce de créatures a sa demeure à part

dans cette arche du désert : il y a les huttes aux poules, aux moutons, aux porcs, aux bœufs, aux chevaux. Au milieu des nombreuses dépendances de son habitation, le paysan bulgare occupe une cabane qui lui sert à la fois de cellier, de grenier, de cuisine et de chambre à coucher. On y dort sur des fourrures étendues par terre autour du foyer, trou circulaire creusé au centre de la chambre. Ces habitations obscures n'élèvent guère que leur toit au-dessus du sol; on y descend par un escalier de quelques marches, et les portes sont si basses, qu'il faut se courber pour les franchir. Néanmoins ces pauvres maisons sont aussi propres, aussi ornées à l'intérieur qu'elles peuvent l'être, grace à l'infatigable *baba* (ménagère bulgare), pour qui l'occupation est si nécessaire qu'elle file sa quenouille même en faisant la cuisine, même en portant au marché ses denrées. La cigogne mélancolique perche d'ordinaire sur ces huttes pyramidales, comme sur la cheminée du paysan polonais; debout sur ses longs pieds, couvrant son vaste nid des jours entiers sans que le moindre mouvement, le moindre cri trahisse son existence, cet oiseau sacré de l'Orient est un des plus frappans symboles de la civilisation asiatique.

Si des villages on passe aux villes, on peut s'assurer qu'elles sont encore, en Bulgarie, ce qu'étaient les primitives cités slavones. Une ville bulgare se compose ordinairement de trois parties distinctes : le *grad* ou la forteresse, ville haute, tout-à-fait isolée; le *varoch*, ville basse, quartier de l'industrie et des marchands, ceint le plus souvent d'un fossé avec un parapet crénelé et des portes qui se ferment la nuit; enfin la *palanke*, troisième enceinte, entourant le varoch et contenant les faubourgs habités par le bas peuple. Cette partie extérieure de la ville n'est protégée que par un simple talus avec palissade en troncs d'arbres plantés debout. Ces trois enceintes constituent en Orient la cité complète; il y a cependant des villes qui ne peuvent s'appeler que *grad* ou forteresse, ou qui sont seulement *varoch*, ville de commerce sans fortifications; il y a enfin de simples *palankes*, villettes palissadées. En dehors de chaque ville considérable s'étend, selon l'usage antique, un espace désert consacré exclusivement aux tombeaux, dont les longues files, au bord des sentiers, représentent la cité des mânes ou des ancêtres.

Le sceau de nationalité des villes bulgares, le caractère spécial qui les distingue des autres cités de la Turquie, est peu saisissable au premier coup d'œil; cependant un examen plus attentif dénote au voyageur les habitudes champêtres de la population. Il règne moins

de luxe dans les villes bulgares que dans les cités turques; les choses nécessaires à la vie y sont, en revanche, plus abondantes. Les troupeaux se promènent dans les rues, les chèvres broutent l'herbe des places, les magasins de comestibles offrent une prodigieuse quantité de fruits, tandis que les boutiques d'armuriers, qui font d'ordinaire en Orient l'honneur des bazars, sont en très petit nombre et peu fréquentées. Chaque grande ville bulgare a aussi son horloge placée dans une tour, et qui sonne les heures, mais à la turque. Toute construction d'époque récente est en bois; dans les monumens publics, l'ancienne splendeur ottomane a été remplacée par la plus extrême mesquinerie. La plupart de ces villes, comme Sofia, Vidin, Ternov, Philibé, n'ont plus à leur entrée que de grossiers portails à solives posées de travers, et qui feraient croire au voyageur qu'il met le pied dans une métairie ravagée. Telles sont les villes que le Bulgare a bâties, qu'il approvisionne, et où il forme encore la majorité de la population; mais, depuis trois siècles et demi, il ne peut plus y entrer qu'en descendant de cheval, et c'est à pied seulement qu'il passe devant les sentinelles turques; tout au plus, s'il est riche et très considéré, a-t-il le droit de traverser les rues monté sur un âne.

II.

Si formidable à l'entrée du moyen-âge par ses tendances belliqueuses, par sa richesse et son activité commerciales, alors que l'ambitieuse race tatare occupait le trône national, le peuple bulgare est aujourd'hui le moins enclin au luxe et le plus pacifique peut-être qu'il y ait en Europe. Tous ceux qui connaissent le Bulgare actuel n'ont qu'une voix pour louer ses paisibles vertus. Empressé à rendre service, assidu au travail et d'une tempérance extrême, il n'agit qu'avec circonspection; mais, une fois décidé, il porte dans ses entreprises une persévérance prodigieuse, qui, soutenue par une force athlétique, lui fait braver de sang-froid et sans jactance les plus grands périls. Bien qu'il soit le plus opprimé des cinq peuples de la péninsule, la misère ne l'a point avili; aujourd'hui comme autrefois, son regard est fier, sa taille haute et belle, son honneur à toute épreuve; on peut en pleine sécurité lui confier sans témoins les plus grosses sommes d'argent; il les portera fidèlement à leur destination. On l'accuse de trembler devant le Turc : le Bulgare ne tremble point; mais, quand toute résistance est impossible, il sait, comme tout homme raisonnable, se soumettre en silence à la force.

Le Bulgare, il faut le dire, joint à ces qualités de graves défauts. Il a l'esprit borné; inférieur à ses voisins par l'intelligence, il contraste surtout par sa lourdeur et son flegme avec les Slaves vifs et pétulans qui l'environnent. Si le Grec dans la péninsule a la suprématie de l'intelligence et le Serbe celle du courage, le Bulgare ne peut prétendre qu'à la supériorité de la patience et du travail; mais cette supériorité lui est bien acquise. La race bulgare bêche et cultive partout où elle peut; jusque sur les grands chemins des caravanes, elle va planter des arbres, dont le voyageur seul aura les fruits. Elle alimente Constantinople, et soutient à elle seule l'agriculture dans cet empire de pasteurs et de marchands. On écrase le Bulgare d'avanies; les percepteurs des impôts, quand il ne peut plus les payer, le dépouillent même de son héritage : cependant rien ne le dégoûte du travail; l'amertume au cœur, il s'en va plus loin élever une hutte et défricher de nouveau. Son instinct le porte à rendre partout la terre habitable, comme celui des Grecs les appelle à la couvrir de riches cités.

Les femmes bulgares sont douces, compatissantes et laborieuses. Leur taille est haute et svelte. Elles offrent, après la femme grecque, le plus beau type de femme de la Turquie européenne. Les soins de mère et de sœur dont elles entourent l'étranger logé dans leurs cabanes, sont vraiment touchans. Aucun mouvement de fausse pudeur ou de défiance n'éloigne de l'inconnu la femme bulgare; elle est trop sûre de sa vertu pour recourir aux précautions qui ailleurs sont nécessaires. Le voyageur dort sur le même plancher, avec la mère, l'épouse et les filles.

Mêlé dès l'origine aux Tatars du Volga, le Bulgare n'est lui-même qu'un Tatar converti au slavisme. Il a conservé des traces nombreuses de son premier genre de vie. Comme le Tatar, il a la tête rasée et ne garde au sommet du crâne qu'une longue mèche de cheveux, qu'il partage en deux tresses. Comme l'enfant des steppes, il est inséparable de son cheval. Chaque Bulgare de la campagne, sans excepter le plus pauvre, a le sien, qu'il monte sans cesse, même pour faire quelques centaines de pas hors de sa cabane. Des têtes décharnées de chevaux ou de buffles sont plantées sur des piquets devant sa demeure; c'est pour le paysan bulgare un signe de puissance.

Quoique vivant dans le même pays, l'Ottoman et le Bulgare s'habillent aujourd'hui d'une manière toute différente. Venu du midi, l'Ottoman se revêt d'une étoffe légère de lin ou de coton à larges

plis flottans; fils du nord, le Bulgare au contraire est toujours, même l'été, vêtu chaudement. Il a conservé le costume que portaient ses ancêtres sur les froids plateaux de l'Asie septentrionale. Sa capote courte avec ou sans manches, les bandes épaisses dont il enveloppe ses jambes et dont l'usage est inconnu aux Slaves restés primitifs, son pantalon, sa tunique, sa large ceinture, tout est en laine. Le costume des femmes est plus gracieux. La jeune fille marche la tête nue, avec un réseau de fleurs sur le front; fiancée, elle prend un voile blanc ou se couvre d'une coiffe à longs bords flottant sur ses épaules; au sommet de sa tête et par-dessus ce voile, elle place un souci, emblème de sa vie laborieuse, ou une rose fraîchement cueillie. C'est ainsi que l'on voit dans les monumens antiques une flamme ou le *lotos* épanoui surmonter le voile de Vesta.

Croyant racheter par une riche parure leurs charmes disparus, les femmes âgées se couvrent de colliers en verroterie et de bracelets; elles portent une ceinture en cuivre doré, et chargent leur tête d'une coiffure disgracieuse en forme de casque, d'où tombe un réseau de piastres, de paras, et souvent de médailles antiques déterrées dans les champs. Dédaignant ce luxe puéril, les jeunes filles laissent au contraire flotter leur superbe chevelure, qui se déroule en flots tellement épais, qu'on serait tenté d'en attribuer la croissance à des moyens artificiels. Elles pourraient à la lettre se couvrir de cette chevelure comme d'un vêtement, souvent elle dépasse même leurs pieds; et quand, obligées d'aller à un travail pressant, elles n'ont pas eu le temps de relever ces tresses tantôt blondes, tantôt d'un noir de jais, leurs cheveux, qui flottent derrière elles comme le pan d'un manteau, traînent sur les fleurs des prairies. On croit rêver en voyant pour la première fois ces beautés du monde barbare; on admire ces formes où l'énergie la plus virile n'efface pas la mollesse des contours; on regarde avec étonnement passer ces vierges du Balkan, comme on regarderait fuir la gazelle du désert ou le cygne des lacs de la Grèce. Le voyageur qui les questionne craint de les trouver silencieuses, tant elles paraissent appartenir à un autre âge du genre humain; il craint qu'avec la beauté majestueuse d'une statue antique, elles n'en aient l'insensibilité. Mais, quand on s'aperçoit peu à peu que ces belles créatures cachent sous leur rude extérieur une ame capable des plus délicates affections, il y a un moment où l'on doute malgré soi de la supériorité des femmes de la civilisation sur ces vierges de la nature.

Les peintres qui voudraient retrouver vivantes les plus naïves

figures du Pérugin, les plus suaves créations de Fiesole et des fresques florentines, n'ont qu'à voyager dans le Balkan. Malheureusement ce peuple, dont le type est si beau, dont l'origine slave est si puissamment accusée, a conservé dans ses mœurs moins de poésie que les peuples environnans, et le seul sentiment que le Bulgare porte encore jusqu'à l'héroïsme, c'est une jalouse susceptibilité pour l'honneur de sa compagne. Dans quelques districts du nord, la femme bulgare ne sort que la figure voilée, et, sous cet épais bandeau, elle pourrait être confondue avec la femme turque, si elle ne laissait sa bouche à découvert, contrairement à l'usage des musulmanes. Comme tous les Slaves, le Bulgare charme sa misère par le chant. Le matin quand elles sortent, le soir quand elles rentrent au village, la faucille à leur ceinture, rangées processionnellement sur deux lignes, les femmes chantent, et les hommes, qui les suivent à cheval, en portant les instrumens du labourage, répondent par des refrains monotones aux accens de leurs compagnes. Quoique l'âge et les fatigues ne tardent pas à flétrir leur beauté, les femmes bulgares ne perdent jamais pour cela ni la gaieté ni la grace; jamais non plus elles n'oublient, le dimanche, de se couronner de fleurs.

Des voyageurs assurent que, dans les villages de Bulgarie, les jeunes filles vont au-devant de l'étranger, et l'amènent jusqu'à la maison de leurs parens en lui jetant des roses. Cette poétique fiction ne pourrait guère se réaliser, quand même le Bulgare en aurait le désir, car le plaisir qu'il goûte en exerçant l'hospitalité est sans cesse troublé par la crainte de l'arrivée d'un Turc. Les Ottomans, comme toute aristocratie, mettent leur orgueil à exercer une hospitalité fastueuse; aussi voient-ils d'un œil jaloux le Bulgare rivaliser avec eux sous ce rapport. Pour recevoir un hôte, le *handjia* (maître d'hôtellerie bulgare) doit s'assurer l'agrément du pacha; sinon, la bastonnade sous la plante des pieds sera son châtiment. L'accueil du Bulgare n'offre donc pas ce caractère d'empressement chevaleresque qui distingue l'hospitalité grecque et celle des riches musulmans. Les aubergistes turcs refusent de déclarer au voyageur ce qu'il doit, et le laissent payer à son gré; l'hôtelier raya commence toujours au contraire par demander pour combien de piastres on veut prendre de telle chose.

Malgré les obstacles qui en gênent l'exercice, l'hospitalité bulgare conserve néanmoins encore quelque chose de poétique et d'affectueux. Quand le voyageur passe, les enfans viennent jeter sous ses pieds des poignées de froment, comme pour dire : Nous sommes les

fils de ceux qui par leur travail vous fournissent le pain; et en retour on leur jette quelques paras. Quand on s'arrête sous l'arbre ou à la fontaine d'un village, les jeunes filles, se tenant toutes avec des mouchoirs blancs, viennent quelquefois exécuter des danses devant le tapis où est couché l'étranger, dont elles célèbrent les qualités par quelques vers improvisés; puis la jeune *coryphée* (guide de la danse) dépose son mouchoir blanc aux pieds de l'inconnu, qui doit lui donner, en retour de cet hommage, quelques piastres que se partagent les danseuses.

Ce peuple est doué d'une sobriété inconcevable et d'une singulière vigueur de tempérament. Un Bulgare en voyage vivra trois semaines du pain et de la bouteille de raki dont il s'est pourvu, et il rapportera au foyer toute la somme gagnée par lui, sans en avoir soustrait un para. Le malheureux la garde pour payer le *haratch* ou le rachat des têtes de ses enfans. Dans ses courses en caravanes, il emporte aussi parfois (mais c'est déjà du luxe) des morceaux de viande, qui, desséchée lentement au soleil d'été, est devenue dure comme une pierre, sans avoir perdu ses sucs nutritifs. Ces espèces de jambons secs se conservent un quart de siècle sans trace d'altération. Au sein de sa famille, le Bulgare, comme le Grec, a pour nourriture habituelle du laitage, des fèves, des pois chiches, des olives; son pain est fait de maïs; sa boisson ordinaire est l'eau, qui le guérit de toutes ses maladies; il réserve le vin pour les jours de fête. Son dédain pour toutes les commodités de la vie est tel, qu'il ne songe pas même à se préserver, en hiver, du froid intense, en été, de l'accablante chaleur. Sous les vents glacés de l'automne, on trouve encore le matin les familles couchées hors de leurs cabanes, sur les tapis qui leur servaient de lit au mois de mai, le long des sentiers fleuris.

En général, le paysan des Balkans se suffit à lui-même; comme le Serbe et le moujik russe, il ne réclame d'autre appui étranger que celui du prêtre; aussi se prosterne-t-il à deux genoux devant lui quand il passe. — Détourne les yeux, frère; ne sais-tu pas que c'est là un temple musulman? — me disait une *baba*, qui me voyait avec indignation contempler une mosquée. Pour caractériser ces hommes si simples, je ne citerai qu'un fait. Durant les premiers mois de mon séjour parmi eux, à leur question continuelle d'où je venais, je répondais : — Du Frankistan (Europe). — Tu es heureux, frère, s'écriaient-ils; dans ton pays, il n'y a que des Bulgares. — Des Bulgares? Je n'y en ai pas vu un seul. — Quoi! pas de Bulgares au pays des Francs! Et toi, n'es-tu donc pas Bulgare? — Nullement. — A

cette déclaration, je les voyais baisser tristement la tête, et ils ne disaient plus mot. Je n'arrivai que bien tard, et après plus d'une semblable expérience, à comprendre que, dans leur esprit, le nom de Bulgare désigne toutes les nations chrétiennes, par opposition aux nations musulmanes.

III.

Chaque peuple oriental a son fleuve sacré, sur les rives duquel il s'étend; ce fleuve sert de ligne centrale au pays qu'il occupe. C'est ainsi que les colonies bulgares ont lentement suivi le cours de la Maritsa, la rivière la plus considérable de la Turquie européenne, du plus long cours après le Vardar macédonien, et qui, se jetant dans la mer Égée, indique à la nation ses alliances et ses débouchés naturels. Dirigeons-nous d'abord vers la Maritsa. On part de Constantinople avec un guide bulgare, seul, livré à la merci des haïdouks, qui barrent les défilés; dix *kavases* (soldats de police turque) n'offriraient pas près de ces généreux brigands une sauvegarde plus sûre qu'un cicérone de leur race. A six lieues de la capitale de l'empire d'Orient, on rencontre une villette appelée Kambourgas, et on passe un pont d'une remarquable longueur, jeté hardiment sur un bras de mer. Presque toutes les villes de la côte ont de pareils monumens, dernières traces de l'ancienne richesse byzantine; ces ponts, construits en blocs de granit, quelquefois en marbre blanc, sont rétablis en bois lorsqu'ils tombent. Il y a dans ce seul fait l'histoire de toutes les restaurations turques. Six lieues plus loin, un petit port, Silivria, dans sa population toute chrétienne de trois à quatre mille ames, compte déjà beaucoup de Bulgares. Ainsi, à quelques lieues de Stamboul, le doux et riche idiome slavon commence à frapper les oreilles. Silivria conserve une partie de sa vieille citadelle, quadrilatère crénelé, à remparts en pierres et en grosses briques rouges, habité par des juifs. A une lieue au-delà, on cherche les vestiges de la muraille élevée par l'empereur Anastase contre les incursions des anciens Bulgares. Rodosto avec ses quarante mille habitans, et Callipoli, où l'on en suppose trente mille, sont des villes toutes grecques; mais Karakioï et Ruskoï offrent de nouveau des habitans slaves. Enfin, voici le golfe d'Énos, où se perd l'Hébrus à travers des marais qui paraissent lui avoir valu son nom moderne de Maritsa.

Maintenant remontons ce fleuve, qui doit nous mener jusqu'au cœur de la Bulgarie, jusqu'à sa montagne sainte, le Rilo. A Dimo-

tica, forteresse jadis fameuse lors des guerres entre les Grecs et les Bulgares, commence l'antique province de la Zagora, où les Bulgares s'établirent dès le IXe siècle, et qui s'étend à travers toute la Thrace, en suivant la base méridionale du Balkan depuis la mer Noire jusqu'au golfe de Kavala, en face du mont Athos. Ce pays a vu s'accomplir le mélange des tribus de la Thrace avec les premières tribus slaves, et la Scythie s'unir à la Grèce; il garde de profonds mystères pour la science historique, et pourtant c'est peut-être la partie la moins explorée de l'Europe.

J'étais heureux de fouler enfin cette *terra incognita*, comme l'appelle Maltebrun, vers laquelle un ardent désir d'étudier les origines slaves m'attirait depuis long-temps. Mais combien il est inutile d'y venir chercher des monumens! Les Turcs y ont fait table rase; trésors d'archéologie slave, de littérature, d'histoire nationale, tout a disparu. Je chevauche sur des plateaux déserts, ne rencontrant dans ma course que d'admirables perspectives. On peut se croire en pleine Arabie, en traversant les portions de la Romélie où domine la race turque. Pour s'assurer de vastes pâturages en même temps qu'un espace plus libre pour leurs courses à cheval, les Osmanlis ont arraché tous les arbres, et les seuls minarets des mosquées dessinent comme des jalons aériens sur les versans nus des montagnes. Cependant ces solitudes ne sont pas sans charmes; la profonde tristesse qu'elles inspirent agrandit l'ame, en y éveillant des pensées fortes. Nulle expression ne saurait rendre la majesté de ces déserts de l'islamisme, où ne plane que l'idée de Dieu, et qui gardent la plus immuable physionomie, depuis qu'ils ont cessé de faire partie d'un monde agité par les phases incessamment variées de la civilisation. C'est surtout durant les marches nocturnes qu'on éprouve ce sentiment d'absorption au sein de la nature, sentiment auquel on n'échappe jamais dans un voyage d'Orient. Ces rapides chevauchées sur la terre silencieuse, sous le ciel étoilé et transparent, font comprendre le mysticisme antique et les élans des prophètes. On traverse dans l'ombre et au galop de grandes villes où tout dort, des montagnes, des sentiers perchés sur l'abîme; on passe à gué des torrens inconnus qui écument contre la selle tatare où l'on est assis comme sur un fauteuil, et le monde extérieur, loin de troubler vos rêveries, vous plonge plus avant dans le monde immatériel. On peut vraiment alors dire avec le poète :

Du barde voyageur le pain c'est la pensée,
Son cœur vit des œuvres de Dieu.

Il n'est pas jusqu'aux animaux, dont on ne comprenne ici mieux qu'ailleurs le langage intime et caché. Combien de fois je me suis surpris m'entretenant par gestes avec mon fidèle *muet* (*alogon*), magnifique expression des Slavo-Grecs pour désigner le cheval, ce *muet* ami du voyageur!

Les seuls monumens humains qu'on aperçoive sont des tombeaux. Il y en a de deux espèces : les chapelles sépulcrales des conquérans et les tumulus des anciens chefs bulgares, quelquefois couronnés de sépulcres ottomans modernes, comme ceux de la vallée de Gomela-Voda, entre Selenigrad et Tern. Ces monticules coniques de terre se trouvent en nombre prodigieux dans les plaines; le Turc les appelle *tepé*, le Bulgare *hunka* (demeure du Hun); ils ont de dix à cinquante pieds de hauteur. La ressemblance exacte de ces monticules avec ceux qui, en Russie, bordent le Volga, et avec les tumulus pélasgiques de la Troade et de l'Asie mineure, montre bien que tous les peuples, au même degré de développement, ont le même sentiment de l'art, comme la même organisation sociale. A Bazardjik et à Philibé, dans la vallée de Samokov, on rencontre un grand nombre de ces monumens mystérieux, qui sont souvent rangés le long de la route sur des lignes assez régulières. On en compte vingt-quatre autour de Sofia; il y en a d'autres près d'Eski-Sagra et de Choumla, dans les vallons de Doubnitsa et du Rilo (1). Si l'on demande aux Bulgares : Qui a élevé cela? — La main de nos pères, disent-ils. — Pour quel usage?— Dieu le sait. C'est la réponse à tout du paysan bulgare, qui, ne sachant rien, ne désire rien connaître, pas même ce qui touche son pays. Les Turcs, plus ambitieux, quoique non moins ignorans, prétendent que ce sont des postes d'observation où l'on plantait des piques à queue de cheval, et qui dominaient le campement de leurs armées. Ainsi le vainqueur cherche à enlever au vaincu jusqu'au souvenir des tombeaux de ses pères.

J'ai cherché dans toute la Bulgarie quelques traces du lion à couronne d'or, qui était l'écusson de ses rois; je n'ai pu en rencontrer de vestige ni dans les anciennes églises, ni aux portes, ni aux murailles des cités, tant la destruction a pesé lourdement sur ces contrées. Là même où le Bulgare la cultive, la terre n'en paraît pas moins déserte; seulement au lieu des déserts de sable de l'Asie, c'est ici un désert

(1) Il ne faut pas les confondre avec d'autres buttes, communes aussi en Romélie, mais hautes seulement de quatre à six pieds, et qui, toujours placées deux à deux, de chaque côté de la route, à des distances régulières d'un bon quart de lieue, servaient de bornes milliaires.

de verdure, un désert poétique, où l'on passerait volontiers des années parmi ces hommes simples, étudiant leurs mœurs, contemplant leurs danses antiques, et vivant avec eux de cette vie primitive perdue dans le reste de l'Europe. Cependant, si le voyageur qui traverse ces solitudes est ami du comfort, il fera bien de rester dans les villes. Là il se dédommagera avec bonheur des privations de la campagne; là tout lui paraîtra délicieux. Dans les villes tout abonde et au plus bas prix : cafés, bains chauds, fruits, liqueurs, jusqu'à ces mets sacrés de l'islamisme, lentement confits dans le sucre et le miel, et qu'un ange vint révéler à Abraham. On trouve encore mille autres denrées précieuses à la *tcharchia*, nom dérivé du slavon *tcharchit* (enchanter), qui désigne le bazar, et indique l'impression produite sur les indigènes par ce temple ouvert aux arts du luxe et à tous leurs produits magiques. Mais, du moment qu'on a quitté ces rares oasis pour se remettre en route, on est de nouveau réduit aux olives cuites, aux dattes, aux raisins secs, aux melons d'eau; le vin et le raki seuls ne manquent chez aucun Bulgare.

Si l'on suit la route la plus directe de Stamboul à Philibé, principale ville de la Zagora, on a quatre-vingts lieues à franchir; cet espace n'est qu'une vaste prairie peuplée presque uniquement de troupeaux; de distance en distance, on y rencontre des puits où ces troupeaux s'abreuvent, et des huttes où se retirent leurs gardiens. Au milieu de cette prairie s'élève la grande *Édrené* (Andrinople), capitale de ce peuple de pasteurs, de cette Arabie européenne. Avant qu'on ait dépassé la populeuse cité, la nation bulgare n'est guère représentée sur les bords de son fleuve que par des pâtres et des *mehandji*, prétendus aubergistes, tenant à ferme les masures des spahis; mais, si l'on fait encore quelques lieues le long de la Maritsa, on voit bientôt les joyeux villages slaves surgir au milieu de la tristesse du désert. Çà et là on rencontre encore quelques caravansérails impériaux, aux murs desquels s'adossent les rangées de boutiques en bois qui constituent en Bulgarie les petites villes marchandes (*varochitsa*). Ces monumens gigantesques d'une splendeur passée se ressemblent presque tous; au centre est la mosquée, entourée de plusieurs cours carrées rafraîchies par des fontaines jaillissantes et ornées d'arcades à ogives mauresques. Derrière ces cours s'ouvrent les petites chambres où tous les voyageurs, *giaours* et fidèles, sont hébergés gratuitement. Parmi ces somptueux hôtels de l'islamisme, le plus considérable entre Édrené et Philibé est celui de *Musta-Pacha*; sa mosquée, de construction récente, environnée

d'arbres et exhaussée sur une terrasse à escaliers, offre dans sa vaste coupole, portée par des ogives aériennes et des galeries à jour, un chef-d'œuvre de grace et de bon goût. La Maritsa en baigne les murs. A six lieues plus loin, on retrouve cette rivière devant le caravansérail d'Irmenli. L'écurie de cet édifice est à elle seule un monument. Traversée dans toute sa longueur par deux galeries supérieures, bordées de cellules d'où les chameliers peuvent surveiller leurs chameaux qui reposent, elle est bâtie en briques rouges, et élève à une hauteur remarquable son toit aigu. Cette écurie est percée aux deux extrémités de trois immenses rosaces à arabesques grecques, qui font songer aussitôt, devant cet édifice musulman, aux basiliques de l'antiquité.

Près de Philibé, la plaine nue commence à se revêtir de quelques bouquets d'arbres; sur les rives du fleuve, le laboureur bulgare remplace le pasteur ottoman. L'accroissement de cette population travailleuse se remarque surtout au prix des denrées, qui s'abaisse de plus en plus.

En entrant à Philibé, capitale de la Zagora, on est frappé de la magnifique situation de cette ville sous le rapport pittoresque et commercial. Disposée en amphithéâtre, elle s'élève par gradins des bords de la Maritsa, qui baigne les quartiers nouveaux, jusqu'à la vieille ville, qui entoure le *grad* ou la forteresse, bâtie par les Byzantins sur une roche escarpée. Dans le *grad* se rencontrent encore des fragmens reconnaissables de murs grecs, et, même dans la ville basse, il n'est pas rare de trouver aux portes des *hanes* de beaux chapiteaux antiques qui servent de marchepied aux cavaliers. La *tcharchia*, fermée par des portes, est, comme dans toutes les villes bulgares, un labyrinthe de rues couvertes en planches, avec des ouvertures qui laissent tomber un faible jour sur les rangées de boutiques où vivent entassés des milliers de marchands chrétiens et turcs. Comme en Russie, chaque marchandise y a son quartier fixé. Des fontaines répandent la fraîcheur dans ces rues étroites où l'air circule avec peine. On y trouve aussi de petites mosquées ornées extérieurement de palmes peintes, et où le croyant d'Asie va prier aux cinq heures du jour. La cathédrale turque, ou *mosquée du vendredi* (1), construite en forme de croix grecque, est probablement une ancienne église que les vainqueurs ont entourée d'un grand portique à l'orientale. Dominant la ville du haut d'un coteau, avec ses coupoles couvertes,

(1) Ce jour est le dimanche des mahométans.

suivant l'usage, en plomb, elle ferait un bel effet si elle n'était masquée par un amas de rues sales. La *nation* (1) des *Paulianistes* occupe tout un grand faubourg séparé de la ville. Les juifs ont de même leur quartier à part auprès du quartier grec et de son humble cathédrale. Ces juifs, venus d'Espagne comme presque tous ceux de la Turquie, sont de beaux hommes, au teint très blanc, à la barbe longue et noire; leurs femmes se distinguent surtout par une éclatante beauté que relève la magnificence un peu étrange de leur parure. La diversité des peuples réunis dans l'enceinte de Philibé se révèle non-seulement par la distinction établie entre les quartiers, mais encore par la différence du costume et même des couleurs. Il n'est pas jusqu'aux maisons qui ne portent des couleurs conventionnelles. Celles des Turcs étaient naguère encore les seules qui pussent être peintes en rouge; celles des rayas devaient avoir une couleur terne et sombre comme la destinée de leurs habitans. Les habillemens gris sont encore aujourd'hui l'apanage du Bulgare; mais les petits maîtres turcs, nombreux à Philibé, ne tirent plus vanité que de leurs redingotes franques et de leurs pantalons blancs, sous lesquels, par un goût singulier, ils laissent paraître dans leurs souliers découverts les pieds nus du Tatar.

Philibé n'a pas plus de quarante mille habitans, malgré ses riches manufactures de laine et son commerce de transit si actif, que, seule entre toutes les villes de la Turquie européenne, elle a établi pour communiquer avec Édrené et Bazardjik un service régulier de diligences suspendues seulement, hélas! sur leur essieu, et où il faut s'asseoir les jambes croisées. Les Grecs *tsintars* sont peut-être à Philibé plus nombreux que les Bulgares même; aussi enseigne-t-on le grec dans toutes les écoles chrétiennes. Les Grecs ont compris l'admirable position de cette place, dont le commerce de la Méditerranée pourrait tirer un si grand parti. En effet, dès que les Bulgares auront réussi à canaliser la Maritsa jusqu'à Enos, Philibé deviendra le principal comptoir de leurs exportations. Malheureusement le fleuve est encombré de bancs de sable qui ne permettent jusqu'à présent d'y faire naviguer que des bateaux plats. En outre, le long demi-cercle que ses eaux décrivent en tournant la chaîne du Rhodope est pour Philibé un grave inconvénient; sans ce détour, il est vrai, le fleuve des Bulgares ne passerait point par Andrinople,

(1) Terme du pays, synonyme de communion. — Les *Paulianistes* sont des Bulgares devenus catholiques latins, et qui ont conservé quelques vestiges du rite grec.

et ne recevrait pas dans son sein les principaux torrens de la Thrace, l'Arda (*Harpessus*), l'Usundcha et la Tcherna.

Philibé, où les Turcs sont encore assez nombreux, est toujours censée faire partie des districts ottomans; mais Bazardjik, à huit lieues plus loin dans les Balkans, ne renferme plus que des Bulgares. Une longue plaine de sable, vraie steppe tatare, sans habitations, où des troupeaux de chevaux paissent en liberté l'herbe rare, sépare Philibé de Bazardjik, ville très commerçante de dix à douze mille ames. Ses habitans ont, les premiers d'entre les rayas, obtenu à force d'or, du sultan Mahmoud, un firman pour construire une église nouvelle, contradictoirement aux lois de l'islamisme, qui défendent à tout chrétien de souiller par de pareilles constructions le sol du saint empire. Entouré d'une cour carrée dont les hauts murs le dérobent aux regards des pachas, que cette vue pourrait irriter, ce vaste et beau temple vient d'être achevé dans le style des primitives basiliques. Il n'est pas le seul qui se soit élevé depuis peu, et, sur plus d'un point de la Bulgarie, des chapelles en pierre ont remplacé les granges de bois.

Au-dessus de Bazardjik commence le Balkan. Deux *portes* principales s'ouvrent dans ces remparts de la nature : la porte de Trajan et la Porte-de-Fer, débouchant, l'une vers Sofia et les vallées danubiennes, l'autre sur Varna et la mer Noire par Kasanlik et Choumla. Ces portes marquent les limites septentrionales de la Zagora, qui, au midi, n'a point de frontières précises, et s'étend, pour ainsi dire, chaque jour. Essentiellement agriculteur, le Bulgare se répand partout où il reçoit des terres; cette active population croît à vue d'œil, et inonde la partie musulmane de la Romélie, où le spahi, indolent et trop fier pour labourer, lui afferme à bas prix les plus riches terrains. L'empiètement de la race slave et chrétienne sur la race ottomane n'a pas lieu d'ailleurs seulement dans les campagnes : les villes turques de la Thrace se remplissent peu à peu de Bulgares. Slivno, l'antique Selymnia, en compte 4,000 sur 12,000 habitans; ils remplissent, comme ouvriers, les fabriques d'Eski-Sagra, cité de 20,000 ames; ils couvrent les marchés de Kirk-Kilissé (les quarante églises), amas confus de 4,000 maisons ruinées, où ils apportent leur beurre et leur fromage, que les juifs allemands de cette ville ancienne vont vendre à Stamboul. Tout le district de Kasanlik, qu'on pourrait appeler le pays des roses, tant la plaine en est couverte, est cultivé principalement par des Bulgares. Enfin, on les trouve mêlés aux Turcs dans toutes les vallées qui avoisinent le grand port de Bourgas, et de là ils se

répandent, sinon comme colons, du moins comme travailleurs, le long de la chaîne basse qui, détachée de l'Hémus sous le nom de *Strandja*, sépare le plateau intérieur de la Thrace des côtes de la mer Noire, et ne s'arrête que dans les forêts de Belgrad, devant Constantinople.

C'est au sortir d'Aïdos que se trouve le passage le plus commode pour traverser le Balkan et pénétrer de la Zagora dans la Bulgarie maritime et septentrionale. La ville d'Aïdos, renommée jadis par ses bains chauds et aujourd'hui déchue de sa prospérité, s'élève dans un bassin délicieux, entouré sur trois côtés de montagnes si abruptes, qu'on n'aperçoit nul moyen de les escalader; ce n'est qu'en arrivant au pied de ce rempart, qu'on voit soudain, comme par un effet magique, s'ouvrir une fente profonde où se précipite le torrent de *Bouyouk-Kamentsi* (la rivière rocailleuse). Un sentier tortueux suit cette eau tourbillonnante à travers un des plus étranges ravins de l'Europe; les deux parois de ce ravin sont perpendiculaires, elles ne laissent entrevoir qu'une bande étroite du ciel, et portent sur leurs cimes des forêts de sapins qui, vues d'en bas, paraissent des brins d'herbes. En suivant le ravin, il semble d'abord qu'on s'enfonce au sein de la terre; ensuite on s'élève par degrés, et on atteint le joli plateau de Lopenitsa. Un *hane* situé en ce lieu indique la moitié du chemin d'ascension de ce Mont-Cenis bulgare. On y est entouré de cascades alpestres et de roches aux parois moussues; on n'y trouve jamais de neige en été, mais, en revanche, on y est exposé à des avalanches de pierres.

A partir de Lopenitsa, on commence à descendre. La rivière de Bouyouk-Kamentsi, qui s'était perdue dans les cavernes, reparaît après avoir traversé souterrainement la montagne, et accompagne de nouveau le voyageur, en lui jetant l'écume de ses flots. Long de neuf lieues, ce défilé aboutit à un dernier balkan encore plus vertical, plus inaccessible que les précédens. Néanmoins l'armée de Darius l'avait déjà franchi, avant l'armée de l'empereur Nicolas, pour atteindre les Bosphores. La trace des Perses s'est effacée, tandis que les tranchées russes, dont toutes ces gorges sont semées, restent comme d'effrayans témoignages de l'audace des Normands modernes. Les villes gardent aussi l'empreinte de leurs horribles ravages : c'est ainsi que Hirsova est réduite à trente maisons, et le port de Kostendche à quarante habitans.

Sans cesser d'être au milieu des montagnes, on aperçoit tout à coup, à ses pieds, la grande ville de Choumla, et l'on voit s'ouvrir la

plaine immense qui s'étend jusqu'à la mer Noire et à la Moldavie, ou plutôt qui n'a plus de bornes, car c'est déjà la steppe du Nord. A Choumla repose, dans un superbe mausolée, le dernier grand-visir qui a su vaincre les Russes, le célèbre Hassan-Pacha, mort durant les guerres contre l'impératrice Catherine. Choumla, dans une position à la fois enchanteresse et formidable, renouant comme un point central toutes les routes danubiennes, n'était encore, il y a cinquante ans, qu'une place insignifiante; elle renferme aujourd'hui 60,000 habitans. Le *grad*, le *varoch* et la *palanke* de Choumla ne sont bâtis qu'en bois; la citadelle seule a été flanquée de murs en pierres de taille, et pourvue par des ingénieurs prussiens, en 1836, de casemates, de glacis et de portes. Ils y ont aussi élevé deux vastes casernes situées au bas du rocher, et où l'eau jaillit de nombreuses fontaines jusque dans les plus hauts appartemens.

Le *grad* ne renferme que des Turcs, au nombre de plus de trente mille; ce quartier est rempli de riches mosquées à coupoles de plomb, qui brillent d'un éclat pareil à celui de l'argent. Le *varoch* renferme cinq à six mille Bulgares; le reste de la population se compose d'Arméniens, de Grecs et d'Israélites; chaque nation a ses rues et ses temples à part. Dans les campagnes contre l'Autriche et la Russie, Choumla a toujours servi de camp retranché aux Turcs, qui, invincibles dès qu'ils combattent adossés à une redoute, y ont souvent obtenu d'importantes victoires sur les Moscovites. C'est ici qu'en 1774 ils ont mis en déroute l'armée de Romanzof. Choumla est encore aujourd'hui la principale place d'armes de la Turquie européenne et la clé de Stamboul du côté du nord. Malheureusement la *palanke*, avec son immense réseau de batteries et de fortifications en terre élevées tout autour de la ville, est ceinte de contrevallations si étendues, que, pour les défendre dans un siége, il faudrait une garnison de cinquante mille combattans.

Bien moins imposante, la forteresse de Varna, à dix-huit lieues de Choumla, est peut-être, grace à sa position escarpée qu'aucun point ne domine, plus assurée contre les chances d'un siége; mais, depuis que les bombes russes l'ont ruinée, en 1829, elle n'a point été complètement rétablie. Sa nouvelle et vaste caserne n'est encore protégée que par des parapets en bois. Le Turc sent bien que cette place n'a pas l'importance stratégique de Choumla; que, prise, elle ne livre point le passage des Balkans, et peut tout au plus protéger la retraite de l'ennemi. Le seul et inaliénable avantage de Varna consiste en ce qu'elle est le principal port de mer des Bulgares. Ga-

rantie contre les vents du nord et de l'ouest, sa rade vaste et profonde est si sûre, que les arrivages n'y sont jamais interrompus, même en hiver. Les plus gros navires y mouillent sur un fond de dix à quinze brasses, dans l'anse de Sokhanlik, tandis qu'au sud de la ville les vaisseaux plats trouvent un mouillage de cinq brasses. L'inconvénient de ce port naturel est d'offrir trop d'ouverture, et de ne pouvoir être fermé ni défendu efficacement contre l'attaque d'une flotte ennemie. Mais les Bulgares n'aspirent point à combattre sur mer, et, s'ils recouvraient seulement la plus modeste existence politique, ils auraient dans ce port marchand, si peu éloigné de Constantinople, de Trébizonde et d'Odessa, une source féconde de richesses. Il suffit de se promener sur les chantiers de Varna pour admirer la dextérité de ces fils du Balkan devenus pilotes et constructeurs de navires.

Depuis qu'elle a été prise et saccagée par les Russes, Varna n'est plus qu'un amas de huit mille chaumières délabrées, où vivent à peine vingt-cinq mille ames. Tous les riches Bulgares ont dû fuir, après avoir été rançonnés par ceux qu'ils avaient appelés leurs libérateurs. La Russie n'a point voulu souffrir ici une rivale d'Odessa. Aussi cette belle côte est-elle précisément la partie la plus ravagée de la Bulgarie.

Au nord de Varna s'étend la vaste plaine marécageuse connue sous le nom de Dobroudja. C'est une steppe à collines basses, sans arbres, mais couverte d'une herbe parfois si haute, que le voyageur peut s'y perdre. Les Bulgares *Dobroudji*, espèce de Kosaques toujours à cheval et qui ne vivent que dans les pâturages, ont donné leur nom à ces côtes. Ces Bulgares se sont mêlés avec les Tatars-Nogaïs de Moldavie, qui régnèrent dans ces contrées jusqu'au XVIII[e] siècle; de toutes les tribus bulgares, c'est celle qui a conservé le moins fidèlement la pureté de sa race.

Deux routes mènent de Varna au Danube, celle de Silistrie ou de Valachie, et celle qui, longeant la mer Noire, tend vers la Moldavie. En suivant cette dernière route, on trouve près de Kavarna, entre Tcherna-Voda et Kostendche, des vestiges de la muraille et du fossé que Trajan fit construire à travers cet isthme, au sud des lacs de Kara-Sou. La chaîne rocheuse du Babadagh traverse ces lacs marécageux, et, en forçant le Danube à aller se décharger vers le Pruth, au lieu de suivre sa pente au sud, elle le rend tributaire des Russes. Cette chaîne passée, on arrive à Matchine, puis à Mokrova, lieu d'embarquement pour Galats. Là dort comme un lac immense le fleuve

qui seul en Europe rivalise avec les cours d'eau gigantesques de l'Inde et de l'Amérique. Il se divise à partir de ce point, et s'enfonce à travers les sables jusqu'à ce qu'enfin il se perde dans la mer, comme le Nil, par sept embouchures, dont aucune n'est malheureusement assez profonde pour les grands navires. La branche de Soulina elle-même, n'ayant au passage de la barre qu'une profondeur de douze pieds d'eau, est inaccessible aux bâtimens de guerre.

Sur aucun point du monde, il n'existe peut-être une frontière aussi profondément marquée que celle qui sépare les Bulgares des Moldo-Valaques. Les grandes et nombreuses îles du Danube sont, d'après les clauses mêmes des traités, complètement inhabitées. Tout l'espace compris entre Choumla et Soulina pourrait se comparer à ces vastes savanes d'Amérique, destinées à servir de champs de bataille aux tribus sauvages, qui ne s'y rencontrent jamais que les armes à la main.

L'ensablement du Danube et la dévastation du Dobroudja forcent le commerce bulgare à prendre pour son transit la voie de terre. C'est à travers les défilés les plus périlleux du Balkan que les caravanes vont porter les produits de l'Asie aux bazars danubiens de Silistrie, de Rouchtchouk, de Nikopoli, de Vidin, d'où ils passent en Allemagne. Ces quatre villes, qui sont les principales de la Bulgarie danubienne, étaient hérissées de fortifications avant la dernière campagne des Russes; démantelées par eux, elles ne relèvent aujourd'hui que lentement leurs ceintures de murailles d'après le système européen. Nikopoli, perchée sur un roc aérien, est seule restée dans le même état qu'avant la guerre. Rouchtchouk, avec son immense *palanke* qui s'élève comme Nikopoli sur une montagne, n'est guère terrible que de loin. Cette grande ville contient de quinze à dix-huit mille cabanes, dont sept mille sont occupées par des Bulgares, des Arméniens et des juifs; elle a de nombreuses manufactures de laine, de mousseline et de maroquin. Giurgevo, qui s'étend sur l'autre rive, dans les marais valaques, lui offre pour ses fabriques un important débouché.

Les Bulgares danubiens, qui peuplent les villes dont nous venons de parler, n'ont conservé que faiblement l'originalité du caractère national. Pour retrouver le vrai Bulgare, il faut s'enfoncer dans les montagnes du pachalik de Vidin, et suivre la vieille route qui, du fort ruiné de Sistov sur le Danube, mène à Ternov.

Cette cité célèbre est réduite à dix mille habitans. Située sur le versant d'une montagne, baignée par la Iantra, et entourée de

vignobles, de tilleuls et de pruniers sauvages, Ternov est dominée par un cône escarpé. Un isthme de rochers tellement étroit qu'il ne laisse d'espace que pour un aqueduc et un petit sentier, forme la seule voie de communication entre ce cône et la ville. Environnée d'abîmes verdoyans, Ternov présente des aspects délicieux qui rappellent ceux de Kiyov, la ville sainte des premiers Russes. Ternov est aussi la ville sainte des Bulgares; leurs derniers rois, ou *krals*, habitèrent ses murs. Malheureusement rien n'est resté du palais de ces rois, et la cathédrale des patriarches n'a pas eu un meilleur sort. L'église métropolitaine actuelle peut à peine être comparée à un temple de village; les nombreux couvens qu'on remarque sur les collines d'alentour ne sont que de misérables amas de cabanes. De la puissante Ternov du moyen-âge, dont les marchands et les moines portaient la civilisation et le commerce jusqu'au fond de la Moscovie, c'est à peine s'il reste le souvenir. Néanmoins, jusqu'à ce qu'il s'élève pour Ternov une héritière sur le Danube ou sur la Maritsa, cette ville demeurera l'objet du culte superstitieux des pauvres Bulgares; ils y viennent en pèlerinage, et leurs chants célèbrent toujours sa *Sveta-Horata* (montagne sacrée), dont les forêts mystérieuses recèlent des génies propices et les mânes des anciens rois.

La grande cité de Vidin est devenue, à la place de Ternov, la capitale de la Bulgarie danubienne. Son bazar infect, ses rues pleines de cadavres en putréfaction, que se disputent des nuées de vautours, indiquent assez que, sur ses vingt mille habitans, la plupart sont musulmans. Sa citadelle, qui a été de tout temps d'une haute importance pour l'empire d'Orient, est devenue assez forte depuis qu'on l'a réparée à l'européenne. Là siége le terrible Hussein, pacha-visir, c'est-à-dire chef suprême de tous les pachas de Bulgarie. Les Turcs se trouvent en majorité dans ce district, aussi les agriculteurs s'en sont-ils écartés; les troupeaux seuls et leurs sauvages gardiens parcourent en tous sens la plaine et les monts qui s'étendent entre Vidin et Nicha. Le gros village de Belgradjik est situé à moitié chemin des deux villes; il s'élève comme un nid d'aigle parmi d'effrayans précipices. Sur la droite, l'impétueux Timok porte ses eaux au Danube et creuse un ravin profond qui sépare la Bulgarie de la Serbie.

Tout le long de cette frontière, et jusqu'en Albanie, on trouve des *karaouls*, grosses huttes carrées qui ont la forme de tours d'observation. Ces huttes s'élèvent sur des collines; dans chaque karaoul sont cantonnés, pour la sûreté des routes, sept à huit gendarmes turcs, vivant avec leurs femmes du produit des terres environnantes.

Il y a entre ces postes et les stations kosaques des lignes de Pologne et du Caucase une analogie singulière qui saisit vivement le voyageur. En Bulgarie comme dans les provinces russes, l'institution de ces lignes militaires prouve l'occupation violente d'un pays subjugué, mais non soumis.

De Nicha, ville moitié serbe, une *drome*, prétendue grande route, mène à Sofia. C'est en suivant ce chemin qu'on pénètre dans la Bulgarie centrale, province dont les hauts balkans servent de refuge aux haïdouks. Pour franchir le premier de ces balkans, on traverse des gorges qui ne présentent qu'un amas de roches brisées et des forêts sombres, où deux chevaux ne pourraient suivre de front le même sentier. Ce défilé est gardé par la citadelle d'*Ak-palanka* (la forteresse blanche, c'est-à-dire imprenable). Cette forteresse est extérieurement un des types les plus parfaits du castel byzantin : c'est un quadrilatère en grosses pierres de taille, flanqué de huit tours rondes très élevées, avec un rempart dont des créneaux carrés dessinent le pourtour. Cette bicoque, dont deux canons rouillés défendent la porte unique, n'est plus à l'intérieur qu'un labyrinthe infect de ruelles serpentant entre des jardins fermés de planches et des huttes dont on cherche en vain les fenêtres ou les portes : pas une créature n'apparaît dans les rues d'Ak-palanka, mais l'infection de l'air suffit pour y révéler la présence de ménages musulmans. Tel est l'état d'isolement lugubre où vivent les maîtres de la Bulgarie. Sur les bords du torrent qui coule au pied de la colline sont semées des chapelles funéraires de héros ou de saints turcs. Dans ces petites chambres carrées, une lampe est suspendue au-dessus de la tombe, qui est en bois et sans nul ornement, comme celle des Tatars et des Moscovites. Quelquefois deux chandeliers bordent l'estrade du tombeau; on y trouve aussi une amphore destinée à servir aux ablutions du pèlerin ou de l'iman qui viennent y faire leur prière; la fenêtre grillée du sépulcre donne sur la grand' route, et des murs jaillit le plus souvent une fontaine pour rafraîchir le voyageur.

On laisse à gauche dans les montagnes la fameuse citadelle de Pirot ou Jarkoï, dont la partie basse renferme six à huit mille habitans, et l'on arrive au village de Tsaribrod par une longue vallée remplie de prairies, de vignobles, de champs de maïs, et entourée de rochers arides. La vallée s'élargit graduellement, les deux chaînes de montagnes s'éparpillent en mamelons isolés, que terminent des cimes dépouillées. Les *hanes*, d'abord assez fréquens sur cette route, deviennent plus rares à mesure qu'on approche de Sofia; des pla-

teaux immenses, formés de la plus riche terre végétale, servent uniquement de pâturages. Cependant, contre l'ordinaire des villes turques, Sofia a livré à la culture du blé et d'autres denrées les cinq ou six lieues de pays qui l'environnent; il faut excepter toutefois l'espace d'une lieue autour de son enceinte, qui est resté un véritable désert; pas un arbre, pas une haie n'anime la tristesse de cette plaine nue; seulement, à l'horizon, un cercle de balkans, dominé par le *Vitch*, élève ses cônes de granit. Du sein de cette majestueuse solitude, qui environne tout campement turc, surgissent soudain comme par enchantement les innombrables coupoles et les minarets de la cité. Du lieu où, pour la première fois, on découvre Sofia, le voyageur a encore à franchir une distance d'une heure de marche avant d'arriver à la ville même. Pendant ce trajet, il ne remarque autour de lui que des rangées de tombeaux et de colonnes funéraires avec des turbans pour chapiteaux. Ce calme, cet isolement aux approches d'une grande ville, glacent l'ame et font penser à la Jérusalem désolée des prophètes.

Voilà donc la triste capitale d'une nation chrétienne, esclave depuis quatre cents ans. Dans cet état même d'abaissement et de misère, Sofia est encore une des premières villes de Turquie; avant la dernière peste, elle renfermait cinquante mille habitans, sans compter la garnison. On y entre par une porte de bois basse et délabréé, et par un petit pont turc jeté sur l'Isker, affluent du Danube, qui coule presque à sec dans un lit de rochers profondément encaissé. Si les rois bulgares tenaient leur cour à Ternov, la nation tenait la sienne à Sofia; de majestueux débris l'attestent. L'ancien entrepôt des marchandises que les caravanes bulgares transportaient de l'Asie en Europe, offre encore des restes aussi imposans que ceux d'un amphithéâtre romain : c'est un vaste carré bordé de trois superbes rangs de galeries voûtées et superposées; la voûte supérieure est en partie écroulée, mais les autres en grosses pierres granitiques sont intactes. A ce beau temple de l'ancien commerce oriental s'appuient les murs de bois de la *tcharchia* ou du bazar moderne. Les boutiques de cet immense quartier sont aux trois quarts occupées par des Bulgares; les autres marchands du bazar sont Arméniens ou Turcs. On rencontre aussi à Sofia beaucoup de riches juifs; leurs femmes, voluptueusement parées, marchent comme des prêtresses antiques, la tête couverte d'une longue mitre ogivale blanche à rubans rouges, d'où un grand voile de gaze tombe sur leur sein demi-nu.

Quoique bâties en terre glaise, les maisons des Bulgares de Sofia

annoncent une certaine aisance; elles ne se touchent point, chacune est isolée et entourée d'un jardin; les fenêtres sont grillées comme celles des maisons musulmanes. Depuis que cette ville n'est plus la résidence du *begler-bey* (prince des princes), ou gouverneur-général, ses fortifications s'écroulent, ses palissades vermoulues tombent, et ses fossés se comblent peu à peu; mais le commerce continue d'y fleurir.

Comme toute grande ville orientale, Sofia a conservé sept églises privilégiées, que desservent quinze à seize papas, sans parler des moines de plus de vingt monastères cachés dans les montagnes d'alentour. C'est chez les habitans de ces cloîtres que s'est concentrée la force d'action du clergé bulgare. La cathédrale n'est qu'une crypte à moitié enfouie au fond d'un jardin. Dans un *tchardak* ou pavillon circulaire qui s'élève à la porte du temple, on voit les prêtres à longue barbe s'accroupir, après leurs offices, sur des tapis, et fumer le tchibouk comme des Turcs. Au bas de cette colline sacrée s'élève le rustique palais de l'archevêque, qui ressemble à une modeste habitation de curé.

Jaloux de l'intérêt que je portais aux monumens bulgares, les imans turcs vinrent m'offrir de me montrer aussi les leurs : je les suivis dans leur grande mosquée. Elle est réellement majestueuse au dedans comme au dehors, et on peut hardiment la ranger parmi les rares chefs-d'œuvre de l'art oriental que le voyageur doit visiter. Cette mosquée est un ouvrage grec, et fut consacrée anciennement au culte chrétien; on l'appelle la *Sophie*, c'est le nom que portent ordinairement les cathédrales gréco-slaves. Les premiers Bulgares trouvèrent ce monument si beau, qu'ils donnèrent le nom de *Sophie* ou *Sofia* à la cité où il s'élève, nommée auparavant *Sardika* ou *Serdica* (1). Les Bulgares appellent aussi cette ville *Triaditsa*, nom qui semble une variante de celui de Sofia. Au moyen-âge, les *sophies* ou cathédrales gréco-slaves étaient en effet souvent consacrées à la divine triade. Comme je sortais de la grande mosquée, un Bulgare s'approchant me dit : — C'était jadis notre église ! — Et elle le redeviendra, lui répondis-je. — *Da bog daï* (Dieu donne), s'écria-t-il, mais en s'éloignant vite, car il voyait approcher un brillant officier turc sur un cheval caparaçonné d'or. Le fier spahi tenait, à la ma-

(1) Ce nom vient peut-être du slavon *serdce*, cœur, ou centre du pays, s'il est vrai que les Illyriens de ces montagnes, au temps d'Alexandre et de César, étaient déjà des Proto-Slaves.

nière des dandies dégénérés de la race ottomane, un énorme parapluie pour se préserver des rayons du soleil.

Près de la cathédrale devenue mosquée s'élèvent d'imposantes ruines, peut-être celles d'un palais bulgare, que les vainqueurs s'étaient également approprié : ils en avaient fait leur grand caravansérail. Sur son portail gigantesque, on voit encore des globes, des roses, des étoiles, des branches sculptées avec leurs fruits, et un écusson formé de trois pommes réunies. Autour de la ville, on rencontre souvent dans la campagne des chapiteaux antiques et des tronçons de colonnes qui servent de siéges aux laboureurs bulgares. On remarque sur ces débris des signes confus que le hasard ou la dégradation expliquent seuls, et que les laboureurs tiennent pour des inscriptions latines. Le paysan oriental, pour désigner des caractères dont le sens lui échappe, dit : C'est du latin, — comme le peuple, chez nous, dit : C'est du grec.

Dominée par le fameux mont Rilo, et sillonnée en tout sens de chaînes à pic, la province de Sofia peut être considérée comme la forteresse naturelle de la Bulgarie. Les Romains avaient bien senti que ce point pouvait devenir une des principales barrières de l'Occident contre l'Orient; ils l'avaient hérissé de fortifications, dont le principal débris est la porte trajane (*Kapoulou-Derbend*), aux limites de la Zagora, près d'Ichtiman, entre Sofia et Philibé. Ousref-Pacha l'a démolie en 1835. Au milieu de ces montagnes se trouvent Kostendil, ville ruinée avec des restes de tours, Samokov avec ses forges, et Doubnitsa, dominée par sa vieille forteresse prétendue inabordable, qui sert d'asile aux Turcs de la province quand les rayas s'insurgent. Le gouverneur actuel de ce misérable fort est un bey façonné à l'européenne, dont le *konak* champêtre rappelle les villas italiennes. Les innombrables cimetières turcs, et les sépultures des pachas, à colonnes de marbre, qui remplissent ces sauvages et solitaires défilés, indiquent assez cependant combien ces lieux ont vu couler de sang musulman, et combien peu les beys osmanlis doivent prétendre à y jouir des douceurs de la paix. Des mines délaissées de fer et de plomb bordent les chemins, et d'énormes tas de minerai gisent le long des torrens. Le village de Krapets, entre Sofia et Doubnitsa, est tout environné de minerai de fer, que le gazon recouvre peu à peu. Les bonnes gens de ce pauvre village me racontaient avec douleur, à moi *Bulgare* d'Occident, qui venais visiter mes frères orientaux, un déplorable trait de la cruauté turque, le pillage du monastère de Sainte-Paraskevia, qui couronnait la montagne voisine, et d'où sort un ruis-

seau dont l'eau miraculeuse guérissait toutes les maladies. Ils vont encore, en secret, dans les ruines du monastère; ils allument des cierges, la nuit, sur la place où fut l'autel, et boivent à la source de leur patrone; mais, depuis sa profanation, cette eau a perdu ses vertus.

C'est ainsi que presque tous les torrens, en Bulgarie, ont à leur source un monastère, un ermitage caché dans les rochers, et dont le patron est comme leur génie tutélaire. Dans les hauts balkans, on voit souvent des ruines d'arcades monastiques s'incliner sur le petit lac d'où s'échappe le ruisseau qui va féconder les moissons de la vallée. On s'étonne du zèle qu'apportent les plus faibles communes bulgares à entretenir sur ces torrens une foule de petits ponts de pierre, les uns en plein cintre et à dos d'âne, les autres à gracieuses ogives; on trouve de ces ponts même dans les solitudes les plus sauvages. Mais, dès que commencent les pluies d'automne ou de printemps, tous ces sentiers et les ponts qui les unissaient disparaissent sous d'immenses nappes d'eau. Malheur à celui que ces cataclysmes périodiques surprennent en voyage! Il lui faut parfois chevaucher, dans ces vallées, des heures entières avec de l'eau jusqu'à la selle.

Tous ces défilés de la Bulgarie centrale aboutissent aux bassins arrosés par les rivières du Strouma et du Kara-Sou. Ces bassins, où l'on remarque les terrains les mieux cultivés de toute la Turquie européenne, forment la cinquième et dernière province bulgare, aujourd'hui enclavée dans la Macédoine, dont elle est la partie orientale. Il faut bien distinguer la partie de la Macédoine où vivent les Slaves bulgares de celle qu'habitent les Slaves d'origine serbe, établis dans les districts du nord-ouest. Les tribus des pasteurs serbes sont d'ailleurs séparées des laboureurs bulgares de la Macédoine orientale par la population grecque, qui occupe les parties centrales et maritimes de ce grand pays. Les laboureurs bulgares, au nombre de deux à trois cent mille, peuplent jusqu'à leur embouchure les bords du Kara-Sou et du Strouma, qui vont se jeter, en face des îles de Thasos et de Samothrace, dans ce même archipel où se perd la Maritsa. Leur chef-lieu est Sères (l'antique *Serra* des Grecs), ville d'à peu près quinze mille ames, dont ils alimentent les riches manufactures. Sères communique avec Sofia par une route qu'on est étonné de trouver si bien entretenue, malgré les ravages du Strouma, dont elle côtoie souvent les bords. Si ce petit fleuve était enfin rendu navigable, et qu'on canalisât le lac de Takinos ou d'Orfano, par lequel le Strouma se jette dans la mer, en établissant

à Orfano, au fond du golfe de Contessa, un petit port pour servir de débouché extérieur à la Macédoine bulgare, ces magnifiques campagnes auraient bientôt atteint le quadruple de leur valeur actuelle. Une telle entreprise serait digne d'une société de spéculateurs philantropes, et cette société pourrait compter sur le concours des indigènes, pourvu que, respectant les mœurs, renonçant à tout monopole, elle consentît à s'associer aux négocians de Sères et aux *staréchines* (chefs de villages).

Tant qu'on ne songera pas à tirer parti des richesses naturelles de la Macédoine bulgare, la population de ce pays devra se soumettre aux tristes exigences qu'entraînent inévitablement l'extrême dénuement et le manque absolu de numéraire. Ses tribus de moissonneurs seront forcées chaque année de se disperser en Romélie pour y faire les récoltes au plus vil prix; ses pâtres devront louer leurs bras nerveux pour trente sous par mois, et vendre leurs plus beaux moutons pour quelques piastres; enfin, l'ignorance de ce peuple restant la même, les moines du mont Athos continueront de régner sur lui de la manière la plus exclusive, la plus contraire à toute raison. Ce que nous disons ici de la Bulgarie macédonienne, nous pourrions, avec de légères nuances, l'appliquer aux quatre autres provinces. Souffrant des mêmes besoins, elles attendent les mêmes remèdes.

IV.

La simplicité, la loyauté, qui distinguent le caractère bulgare, ont eu pour la nation de funestes conséquences. Aucun des cinq peuples gréco-slaves n'a subi plus complètement que celui-ci la loi du vainqueur. Les Turcs, en Bulgarie, avaient pleinement atteint leur idéal : comme ces puissans seigneurs du moyen-âge, qui possédaient quelquefois des châteaux sur toute l'étendue du royaume dont ils étaient les grands dignitaires, et qui pouvaient chevaucher d'une frontière à l'autre en couchant toujours dans leurs foyers, ainsi les fiers Ottomans avaient établi leurs lignes de caravansérails dans toutes les directions, à travers les provinces de la Bulgarie subjuguée. Aujourd'hui encore, il n'est guère de commune bulgare qui n'ait son spahi ou seigneur turc. Ce chef, absent d'ordinaire, régit son fief ou *spahilik* par l'intermédiaire d'un intendant chargé de percevoir sur toute propriété bulgare la dîme en blé, vin, fruits ou bestiaux, et d'obliger chaque année le raya à trois jours de *robote* (corvée) pour faucher et conduire à la ville les moissons et les foins du spahi. Le

maître du spahilik, sans être noble, puisque le Koran proscrit la noblesse, transmet néanmoins ses droits à sa postérité à la seule condition de monter à cheval et d'aller en guerre au premier appel du sultan. Il ne se montre guère dans son fief qu'en automne, temps de villégiature pour les anciens Byzantins; il habite alors sa blanche *koula*, tour carrée à plusieurs étages en bois, avec des galeries qui surplombent et un pavillon ouvert de tous côtés et d'où l'on domine la campagne. La douceur des Bulgares encourage souvent les spahis à exercer contre eux les plus odieuses vexations, quelquefois même à enlever de force les femmes qui leur plaisent pour en faire leurs concubines. Dans certains districts, comme celui de Sofia, qui, grace au voisinage des Serbes, est le plus libre de la Bulgarie, les paysans avaient, par leurs dernières révoltes, obtenu l'abolition des dîmes et l'émigration des spahis; mais ils sont tombés sous le joug des *soubachis,* officiers des pachas, qui, couvrant la contrée d'un réseau de postes militaires, viennent à main armée lever l'impôt et contraindre le peuple aux corvées et aux travaux des citadelles. Cependant la modération des Bulgares est telle qu'ils se louaient généralement, en 1840, du pacha de Sofia, Seïd. — Le pacha, disaient ces bonnes gens, n'a d'autre défaut que de nous enlever le plus d'argent qu'il peut, mais il fait respecter par tous ses agens notre honneur et nos femmes.

Les redevances acquittées envers le spahi ne sont du reste nullement comprises dans les impositions que le Bulgare doit à son *tsar* (nom par lequel il désigne le sultan); ces impôts sont de deux espèces: ils pèsent sur les personnes et sur les biens. Chaque tête de Bulgare est imposée par an à quinze ou vingt piastres; mais, comme chaque commune répartit l'impôt sur ses membres, les riches paient souvent jusqu'à cent piastres de capitation, et les pauvres quelquefois en sont entièrement exempts. Il n'en est pas de même de l'impôt sur les terres, qui ont été taxées une fois pour toujours dans les anciens cadastres de l'empire; ces taxes ne changent point, et, comme certains terrains vont se détériorant, tandis que d'autres donnent un rapport toujours croissant, telle pauvre famille est souvent cotée à mille piastres par an pour des terres qui lui rapportent à peine cette somme en revenu net, et qu'elle ne garde que par respect pour la mémoire de ses pères, dont les sueurs ont arrosé son patrimoine. Aucune espèce de propriété n'est épargnée; ne possédât-il que sa femme, le Bulgare doit déjà payer au moins cent piastres pour l'usufruit de cet unique bien.

Toutes ces charges réglées et prévues paraîtront légères cependant, si on les compare aux corvées imprévues que chaque pacha est en droit d'exiger dans l'intérêt des travaux publics, et qui, pour chaque paysan, s'élèvent d'ordinaire à plus de trente jours par année. Un fléau pire encore est celui du *gazdalik,* ou l'obligation de loger et de nourrir tous les hôtes (*gazda*) voyageant avec firman, ou pour le service impérial. Le staréchine de chaque village, sous le nom turc de *kiaya* (lieutenant), doit leur fournir à tous le logement et les vivres aux frais de la commune.

Il y a peu de chose à dire des écoles bulgares. Dans tout l'Orient, c'est au clergé seul qu'est remise la tâche de l'enseignement, et le clergé est partout presque aussi ignorant que le peuple. Les Turcs cependant n'opposent aucune entrave à l'érection de nouvelles écoles. Chaque siége épiscopal de Bulgarie a la sienne, qui, d'ordinaire, est attenante à la cathédrale, et sert comme de petit séminaire. Toutes ces écoles se ressemblent; dans chacune, un moine, assisté de quelques diacres, apprend aux enfans l'écriture, l'arithmétique, le catéchisme et la psalmodie; le siége du *didaskale,* ou professeur, élevé en tribune au fond de la vaste salle, est surmonté d'une clochette qui, frappée par le maître avec une vergette de métal, lui sert pour commander le silence et proclamer ses ordres. Plusieurs de ces écoles, par exemple celles de Sofia et de Kirk-Kilissé, ont adopté la méthode de l'enseignement mutuel. Le plus grand ordre règne dans les divers exercices; la manière dont les enfans sortent et défilent, en mesurant leurs pas et en chantant des prières slavones, a quelque chose de militaire et de monastique tout à la fois. C'est ainsi que le chrétien d'Orient s'accoutume dès l'enfance à confondre le sacré et le profane, les mœurs ecclésiastiques et les mœurs séculières. Le machiavélisme ottoman s'applique de toutes ses forces à entretenir cette confusion dont il profite. En accoutumant les rayas chrétiens à ne pas séparer la patrie de la religion, et en s'assurant à force de priviléges et de faveurs l'appui du haut clergé, la Porte domine ainsi et enchaîne par la main de leurs prêtres des peuples qu'elle ne maîtriserait plus, s'ils apprenaient enfin à distinguer plus nettement l'ordre civil de l'ordre spirituel. Ne voyant dans le clergé qu'une force gouvernementale, les Turcs vendent à l'enchère les dignités de l'église. Les acquéreurs à leur tour, une fois couverts de la mitre, ne songent guère qu'à tirer de leurs ouailles le plus d'argent possible pour rentrer dans leurs déboursés. Le prélat qui a acheté son siége force le simple *papas* à acheter sa cure. Le papas riche peut

cumuler et affermer ainsi jusqu'à quinze ou vingt paroisses qui sont comme autant de champs fertiles dans lesquels il a seul droit de récolte, et où nul ne peut être baptisé, marié, enterré que par lui. Il est bon d'ajouter que, pour chacune de ces cérémonies, le prêtre exige une somme plus ou moins élevée, vingt piastres pour un mariage, de vingt à cinquante pour un convoi funèbre; tout se paie enfin, jusqu'à l'eau bénite, jusqu'à la confession.

La Bulgarie compte quatre métropoles ou archevêchés, Ternov, Sofia, Silistrie et Varna, et seize évêchés dont les principaux sont Philibé, Kostendil, Sères, Verrhea, Lovits, Samokov, Kastoria, Kupreli et Skopia. Ceux d'Ochrida et de Vidin ont été abolis par la Porte. La hiérarchie bulgare avait autrefois à sa tête un primat faisant les fonctions de patriarche, et qui, bien que relevant pour l'investiture de celui de Constantinople, agissait dans tout le reste avec une entière indépendance. Même sous les Turcs, en 1463, il s'intitulait encore patriarche de Ternov et de toutes les Bulgaries. Bientôt le sultan trouva plus sage et plus sûr de faire gouverner ces églises éloignées par des créatures du patriarche grec, qu'il tenait sous sa main et dans la crainte continuelle du cordon. Cette centralisation religieuse réussit, elle évita aux Turcs la peine d'opérer une centralisation politique. Depuis lors il n'y a plus en Bulgarie que des évêques grecs, indifférens aux besoins, aux intérêts des localités, où ils ne viennent que pour s'enrichir promptement et retourner vivre au sein de leurs familles. Aussi la plupart de ces prélats ne connaissent pas même la langue du pays. Les habitans de Sofia remarquent cependant avec une certaine fierté, et comme une innovation de bon augure, que le jeune métropolitain actuel de cette ville sait le bulgare.

Les hommes éclairés du pays sentent bien que, tel qu'il est composé, le clergé de la Bulgarie est le plus grand obstacle à l'émancipation; il est presque impossible qu'il s'élève une nationalité bulgare avant qu'il y ait un clergé national. On objectera que tout le bas clergé et les moines sont indigènes; oui, mais les foudres épiscopales menacent les prêtres bulgares qui osent manifester trop clairement leur patriotisme. D'ailleurs, la Porte a gagné le plus grand nombre de ces prêtres en leur accordant une foule d'exemptions qu'une révolution, même nationale, leur enlèverait; c'est ainsi que l'égoïsme de quelques milliers de privilégiés retient esclaves quatre millions et demi d'individus.

Il faut bien l'avouer, les Bulgares sont dans la même position que presque tous les chrétiens d'Orient : sauf quelques glorieuses excep-

tions, ils n'ont pas de plus grands ennemis de leur nationalité que leurs moines, qui exploitent en paix l'oppression du peuple et partagent avec les Turcs l'impôt du raya. La première mesure de régénération à provoquer serait donc la réforme du clergé et l'extirpation des honteuses simonies dont il est lui-même la victime, car les abus n'engraissent que les évêques ou les principaux couvens et ne profitent que très peu aux simples prêtres. La vente scandaleuse des sacremens ne suffit pas aux curés pour nourrir leurs familles (1), et ils sont forcés de suppléer à l'insuffisance de ce commerce en travaillant à la terre comme des paysans, ou en exerçant divers métiers. Malgré cet abaissement et son incroyable ignorance, le papas obtient du Bulgare un dévouement aveugle : aux jours qu'il indique comme des jours de jeûne, on ferait cent lieues dans les campagnes sans pouvoir trouver un verre de lait, offrît-on en retour des pièces d'or.

Les musulmans ne déguisèrent jamais le mépris que leur inspire le culte chrétien. Dans les endroits qu'habitent des Turcs, les réunions au temple ont lieu le plus secrètement possible, car les spahis se font souvent un jeu cruel de venir troubler la liturgie. Pour prier plus à l'aise aux grandes fêtes, et surtout à la Saint-George, la majeure partie de la population se transporte dans quelque *monastyr* des montagnes, isolé et de difficile accès, et elle reste durant trois jours campée sous ses murs. Les églises de villages sont ordinairement de misérables granges ou des cryptes obscures, à moitié enfouies sous terre; d'anciennes cloches, fondues avant la conquête turque, sont cachées dans ces retraites, et on ne les montre qu'aux voyageurs amis. Il est absolument interdit de réparer tout couvent et toute église en danger de ruine, sans des *bouiourdis* ou permissions du divan, qui coûtent des sommes exorbitantes. Quand ils ne peuvent les payer, les rayas réparent leur temple en secret, aimant mieux s'exposer au plus atroce châtiment que le voir s'écrouler.

Les Bulgares ont successivement perdu les chartes et privilèges que la Porte leur avait octroyés pour faciliter sa prise de possession du pays; aussi toute leur existence civile dépend aujourd'hui du bon plaisir des pachas et de l'humeur douce ou violente des gouverneurs de forteresses. On comprend que, d'un pachalik à l'autre, leur sort peut être très différent. Les Bulgares de la Romélie vivent aujourd'hui presque sur le pied d'égalité avec les Turcs auxquels ils se trouvent mêlés. Ils ne descendent plus humblement de cheval au

(1) En Bulgarie, comme dans tout l'Orient chrétien, les curés peuvent se marier.

passage d'un Ottoman, fût-il même pacha. Grace au voisinage de la fière Stamboul, ils sont à la fois plus dignes, plus industrieux et plus riches que les autres Bulgares, mais ils sont aussi d'autant plus pressurés par les agens du fisc. Dans les vastes plaines où ils ont émigré, ils échappent en effet plus difficilement aux percepteurs impériaux que leurs frères de la montagne. C'est là sans doute ce qui les rend généralement graves et sombres; ils saluent rarement le voyageur, et ne lui souhaitent point le *dobar stchast* (le bon lot), comme fait le Bulgare de Macédoine, dont la physionomie ouverte et sereine indique la sécurité intérieure.

Sur les plateaux du Balkan, entre Sères et Sofia, Philibé et Ternov, le sort des Bulgares est bien différent; nulle part ce peuple ne jouit d'une plus complète indépendance. Dans ce haut pays, dont il est l'unique habitant, le Bulgare fait presque ce qu'il veut; il orne même les chemins de croix, manifestation religieuse qui dans la plaine serait sévèrement punie; il va jusqu'à couvrir ses fontaines publiques d'emblèmes chrétiens et d'inscriptions en sa langue. C'est là, mais là seulement, que le Bulgare offre tous les caractères d'un peuple montagnard resté à l'état primitif : vivacité, fierté, amour exalté de la race, passion du merveilleux et de la vie héroïque. Là, derrière ses rochers, le Bulgare se sent appuyé sur une force terrible, les *haïdouks*. Il y a peu de familles nombreuses dont quelques membres ne soient *haïdouks* ou brigands dans la montagne. — Le pacha me dépouillait, et j'ai envoyé mon fils aux haïdouks, vous dit tranquillement le père de famille. Dès qu'une maison compte ainsi plusieurs de ses membres au désert, l'avanie s'éloigne d'elle, et les Turcs même la respectent, car elle pourrait se venger. Ces haïdouks sont divisés en bandes plus ou moins nombreuses, sous des capitaines qui, comme faisaient certains barons dans les temps d'anarchie féodale, interceptent les défilés, attaquent les caravanes turques, les percepteurs arméniens, et tâchent de faire dégorger ces sangsues de leur patrie. On cite d'eux des prodiges de force et de courage qui sembleraient fabuleux, s'ils n'étaient fréquens : deux ou trois haïdouks disperseront quelquefois tout le cortége d'un pacha. Quant au voyageur inoffensif, il a rarement à craindre une déloyauté de leur part; en se faisant brigands, les haïdouks suivent uniquement la voix qui leur crie de venger l'oppression des leurs, ils croient remplir un devoir.

Sur tous les points où des bandes cachées d'haïdouks le protégent, le paysan bulgare relève la tête en face de ses oppresseurs. Quand,

par malheur, j'avais pris un guide musulman pour visiter ces districts, il n'y avait jamais rien à acheter aux *mehanas* (hôtelleries). Il me fallait écarter le Turc, pour dire à l'hôte : Donne à dîner, frère; je suis aussi, moi, Bulgare. — A ce mot, il apportait tout ce qu'il avait.

La carrière héroïque du haïdouk se termine très souvent par l'*otmitsa*, ou l'enlèvement d'une jeune fille qu'il épouse clandestinement. Cette union secrète est bénie par un papas, entraîné également de vive force dans les bois. S'il veut, après son mariage, se voir réintégrer dans la société paisible, le haïdouk est contraint de payer une somme considérable aux autorités turques; celui qui n'a pas acquis assez d'argent pour satisfaire à cette formalité reprend sa vie aventureuse, et presque toujours il meurt en martyr.

On rencontre en Bulgarie une autre espèce d'aventuriers, les colporteurs (*kiradchias*), qui, en qualité de commissionnaires et de rouliers des négocians, parcourent toutes les provinces, et vont, jusqu'en Syrie, jusqu'au Caucase, porter des marchandises aux comptoirs indiqués, d'où ils reviennent avec un nouveau chargement, que leurs chameaux ou leurs petits chevaux du Balkan rapportent en Europe. Ces hommes se distinguent par une droiture à toute épreuve : on détournerait le soleil de sa route plutôt que le kiradchia de la sienne. Grace à leurs lointains voyages, ils ont toujours à raconter des aventures du plus grand intérêt; à ce qui se passe dans l'intérieur des cours serbe, valaque, moldave, ils opposent l'histoire secrète des cours de Méhémet-Ali, du pacha de Bagdad, des chefs druses et maronites. Leur expérience fait de ces colporteurs l'oracle de leurs villages. Malheureusement, ces hommes que le Bulgare consulte avec tant de confiance sont habitués à vivre chez l'étranger, et n'ont conservé que d'assez faibles sentimens de nationalité. Les haïdouks n'exerçant leur influence que dans un cercle très restreint, et le haut clergé tenant pour les Turcs, il s'ensuit que le reste de la population, sans chefs, sans armes, n'ayant pas même le droit de porter des couteaux, doit se résigner à subir les corvées des spahis et l'oppression des pachas. Ils l'ont donc jugé en poètes qui devancent les âges, ceux qui ont dit ce peuple *complètement mûr pour l'indépendance* (1). Cette maturité si désirable se fera long-temps attendre encore. Dans la crainte continuelle de l'avanie, le pauvre Bulgare n'estime rien tant aujourd'hui que la tranquillité : sa première question à l'étranger est tou-

(1) M. de Lamartine, *Voyage en Orient.*

jours : Tout est-il en paix là d'où tu viens (*mirno li sve ou tvoï vilet*)? Et quand on lui a répondu : *Sve mirno*, tout est en paix, il lève les mains au ciel en signe d'actions de grace. Lui dire qu'il y a guerre quelque part, ce serait lui prédire le pillage de ses champs, l'outrage de ses filles; ce serait d'avance le priver du sommeil. N'en sait-on pas assez maintenant sur l'état social des Bulgares?

V.

La conscience que les Bulgares ont de leur nationalité, bien qu'indécise encore, se réveille cependant peu à peu. Ce mouvement de retour à la vie date de la grande ère des nations européennes, de 1789. L'Autriche et la Russie s'étaient coalisées contre le sultan, qui, trop faible, eut recours contre ses ennemis à la guerre de partisans, et couvrit ses frontières de compagnies franches. Parmi les guerriers bulgares se signala le fils d'un haïdouk bosniaque, qui, sous le nom de Pasvan, avait été empalé à Pristina, après avoir long-temps ravagé la Turquie slave, ne respectant, à en croire les traditions populaires, que les couvens de franciscains et les envoyés du pape. Comme lui, moitié musulman et moitié chrétien, son fils, Omer Pasvan, ayant réuni des bandes de volontaires bulgares, harcela les postes autrichiens de la Serbie, et reçut en retour de ses exploits les petits fiefs de Krdché et de Brza, dans les Balkans. Devenu bientôt *baïraktar* ou porte-étendard de Vidin, Omer Pasvan irrita par son insolence et son faste le pacha de cette ville, Melek, qui, plusieurs fois, essaya inutilement de le faire assassiner. Enfin, le nouveau baïraktar ayant osé blasphémer publiquement contre le Koran et ses interprètes, les ulémas de Vidin soulevèrent contre lui les pieux croyans, qui se ruèrent en masse vers son konak, et y mirent le feu. Pris les armes à la main, Omer fut livré au bourreau; mais son fils, Osman Pasvan Oglou, échappa et demanda un refuge à la tribu albanaise des *Guègues*. Bientôt après il alla se mettre, avec ses haïdouks, au service de l'hospodar de Valachie, Mavrogenis. Comme son père, Pasvan se signala, dans la guerre contre l'Autriche et la Russie, par des incursions qui s'étendirent jusque sous les murs de Temesvar et d'Hermanstadt. En 1791, il se lia, dit-on, d'amitié avec le héros de la Serbie, Tserni-George. Les Grecs, amis du merveilleux, racontent que ces deux grands haïdouks, après avoir communié ensemble, s'unirent dans une église par le *vlam* ou *pobratstvo* (serment de fraternité).

Retiré en 1792 dans son fief de Krdché, Pasvan y organisa les fameuses bandes des Krdchalis, que vinrent grossir les déserteurs du corps des janissaires. Pour mettre fin aux affreux ravages de ces bandes, le sultan déclara leur chef *firman lia* (excommunié); sa tête fut mise à prix, et il n'échappa aux assassins envoyés par la Porte qu'à l'aide d'un déguisement. Un de ses serviteurs périt à sa place, et la tête de cet esclave, qu'on prit pour celle de Pasvan, fut exposée aux portes du sérail. Mais, pendant que Stamboul se réjouissait de la mort du chef des brigands, on apprit soudain que le prétendu mort, à la tête de 10,000 janissaires, venait de s'emparer de Vidin, où il avait fait pendre tous les complices du meurtre de son père, et que, n'ayant plus d'autre ressource que la victoire, il avait porté ses armes sur les terres des pachas voisins. Bloqués, dépouillés par les mercenaires de Pasvan, ces pachas poussèrent sous main les rayas à s'armer contre les Krdchalis. Alors seulement, et après trois siècles de léthargie, les Bulgares eurent la conscience de leurs forces; toutefois ce réveil prématuré ne leur profita point : les chefs intelligens leur manquèrent, ils agirent sans unité, et l'anarchie continua. Le pays fut occupé par deux milices différentes, celle des Krdchalis, formée de soldats musulmans, et celle des haïdouks, la plupart chrétiens. Les villes qui, résistant à Pasvan, se mettaient sous la protection des haïdouks, étaient souvent rançonnées par eux quand ils avaient échoué dans leur attaque contre quelque citadelle des Krdchalis, dont le pillage devait leur procurer des moyens de subsistance. Pendant dix ans qu'ils restèrent maîtres du plat pays, ils ne surent y organiser aucun gouvernement régulier, et cependant toutes les villes, excepté les places fortes, leur étaient ouvertes. La grande Andrinople même n'osait leur résister; ils y entraient librement, quelquefois au nombre de quinze mille. Il fallait alors trouver et faire rôtir à l'instant sur les places publiques des centaines de bœufs pour ces enfans du désert, qui, bien repus, s'en retournaient dans les gorges et les forêts du Balkan.

Également maltraités par les uns et les autres, les citadins en vinrent à confondre dans un égal mépris et Krdchalis et haïdouks : ils les appelaient *enfans nus* (*golatji*); c'étaient les sans-culottes gréco-slaves. Parmi ces enfans perdus, il y avait pourtant de nobles cœurs, de vrais enfans de la patrie; mais comment auraient-ils pu organiser le chaos qui les entourait? Le seul Pasvan Oglou le pouvait, si son ambition ne l'eût poussé à lâcher les rênes aux Krdchalis, au lieu de les réprimer. La florissante cité de Voskopolis, peuplée de cin-

quante mille Gréco-Slaves et située dans les montagnes qui séparent la Bulgarie de l'Épire, avait été réduite par les exactions de ces brigands à l'état de pauvre village. Le visir Pasmandchia, envoyé avec l'armée impériale pour les bloquer dans Vidin, avait été battu, et son camp livré au pillage. Le fameux Ali, pacha de Janina, alors surnommé, pour ses victoires sur les Grecs, le *lion de l'islamisme*, vint, à la prière du sultan, se joindre aux quarante pachas d'Asie et d'Europe qui, réunis sous le capitan-pacha Kutchuk-Hussein, assiégeaient Pasvan; mais, l'armée impériale concentrée en Bulgarie ayant dû voler vers la Syrie et les bords du Nil, contre les Français, les bandits du Balkan n'eurent plus rien à craindre. On les vit marcher comme des princes, couverts d'étoffes d'or et d'argent; leurs beaux chevaux tatars étaient soignés par leurs concubines, qui, vêtues d'habits d'hommes, les suivaient au combat. Chaque bande avait son *boulouk-bachi* ou capitaine, qui relevait d'un *bimbachi* (colonel). Les plus célèbres de ces héros sauvages furent Hadchi-Manov, Deli-Kadriya, Kara-Feisiya et Gouchants-Ali. Devenu par eux maître absolu du cours du Danube, qu'aucune barque ne descendait sans lui payer tribut, Pasvan voulut étendre sa puissance jusqu'en Serbie, où régnait alors un pacha béni du peuple, Moustapha. Ce visir de Belgrad était si bon, que les chants populaires slaves l'ont surnommé la mère des Serbes (*Srbska maïka*). Pasvan, qui jugeait nécessaire de faire de la Serbie une des bases de son trône, entra en personne dans ce pays, et envoya son avant-garde bloquer Belgrad. Moustapha, surpris, sans armée, dut se rendre et fut égorgé. Pasvan, devenu maître de la Serbie, l'abandonna à ses terribles janissaires, qui y commirent des atrocités inouies, et qui, s'étant choisi quatre chefs sous le nom de *dahis* ou deys, finirent par se rendre indépendans même de Pasvan Oglou.

Toute la puissance morale de ces bandes résidait dans le principe qu'elles représentaient, dans l'islamisme, dont elles défendaient l'esprit et les antiques mœurs contre les innovations du sultan. Sélim commençait alors cette fatale réforme à l'européenne, robe de Déjanire par laquelle l'Hercule ottoman est, depuis cette époque, lentement consumé. Dans toute la Turquie, les janissaires étaient en insurrection; à chaque instant, ils entraient en lutte avec le *Nizam-djedid* ou les nouvelles milices disciplinées à la franque. Plus le sultan s'éloignait des janissaires et favorisait les institutions des giaours, plus les janissaires s'aigrissaient et contre le sultan et contre les frères des giaours ou les rayas; ils en vinrent enfin jusqu'à décider l'entière

extermination de ces derniers. Ce furent les janissaires de la Serbie qui donnèrent le signal. Le *haïdoukisme*, qui n'avait pu s'organiser en Bulgarie, parvint alors à se constituer en Serbie, et sauva les populations de cette province, qui avaient en vain imploré l'assistance du divan. En 1804, les brigands qui peuplaient les cavernes des monts serbes et bulgares s'élevèrent à un plus noble sentiment de leur destinée. L'un d'eux, le fameux Veliko, Serbe élevé à Vidin, commença dans le Tserna-Reka la guerre nationale et contre Pasvan et contre les *dahis*. Malheureusement les Bulgares, trop amis de la paix ou dominés peut-être par l'habile Pasvan, ne suivirent point cet élan généreux, et leurs haïdouks furent forcés d'émigrer en Serbie. Là tous les capitaines des bandes slaves, sentant le besoin d'agir de concert, se donnèrent pour chef suprême Tserni-George, battirent partout les janissaires, et les refoulèrent jusqu'à Belgrad, dont ils firent le siége. Pressés par la faim, les quatre dahis s'évadèrent, emportant dans quatre grands bateaux leurs immenses trésors et comptant trouver asile chez leur suzerain Pasvan. Furieux de leur évasion, les haïdouks les poursuivirent par terre, le long du Danube, et, les voyant aborder dans Orchova, ils forcèrent le commandant turc de cette place à leur livrer les têtes des tyrans. Un chef de bande, Milenko, alla lui-même dans la forteresse, suivi de ses soldats, couper ces quatre têtes, qui, apportées dans le camp des haïdouks, y furent plantées sur des lances.

L'année suivante, les derniers Krdchalis, réduits à une poignée d'hommes, revinrent à Vidin à travers mille dangers, et les Bulgares du Danube, en voyant reparaître dans un si triste état leurs anciens oppresseurs, se repentirent trop tard de n'avoir pas pris une part plus active à la guerre d'émancipation. Leur regret fut d'autant plus vif que la Porte, désespérant de réduire Pasvan, l'avait enfin reconnu comme visir légitime de la Bulgarie.

Les guerres des Russes sur le Danube, en 1810 et 1811, achevèrent de désorganiser l'islamisme. La discorde éclata au sein de la nation turque, et se propagea jusque dans les garnisons de Bulgarie; une vieille haine, mal éteinte, se ralluma entre les soldats de Routchtchouk (1) et les janissaires de Vidin, qui s'étaient un moment réunis contre l'ennemi commun. Le successeur de Pasvan, qui était son *molla* ou secrétaire, et qui n'est connu dans le pays que sous le

(1) Cette ville était devenue, depuis l'avénement de Mahmoud, le foyer d'intrigues du parti réformiste.

nom de Molla-Pacha, sentit le besoin de s'assurer un appui contre les novateurs du divan; il offrit, en 1811, son alliance aux rebelles de Serbie. Ce nouveau prince des Bulgares aurait voulu que les deux pays ne formassent qu'une confédération pour s'entredéfendre envers et contre tous; mais le molla était musulman, et les Serbes répugnaient à le soutenir. D'ailleurs, une circonstance importante s'opposa bientôt impérieusement à la prolongation des conférences. Napoléon ayant déclaré la guerre au czar, celui-ci se hâta de conclure la paix avec le sultan. Par le traité de Boukarest (28 mai 1812), la Russie obtint les bouches du Danube et la Bessarabie jusqu'au Pruth; mais il fut stipulé que la Serbie et la Bulgarie rentreraient sous le joug ottoman. Pour obtenir l'accession de ces deux contrées, il fallut les tromper par de belles promesses : la Russie n'en fut point avare. Les Serbes, croyant devoir s'en rapporter au czar plutôt qu'au molla de Vidin, rompirent toute alliance avec les Bulgares. Dès-lors les uns et les autres furent abandonnés sans défense aux Osmanlis, qui purent assouvir sur eux leur soif de vengeance. Des milliers de victimes périrent dans les supplices.

Bientôt après, Molla-Pacha fut rappelé. Le visirat de Bulgarie fut donné à Hussein-Pacha. Une circonstance particulière détermina le prince serbe Miloch à conclure une alliance avec le nouveau visir. Vidin et Belgrad sont attachées l'une à l'autre par d'étroits et nombreux liens, comme la Serbie l'est à la Bulgarie. Ces deux postes dominent également le Danube, et l'un ne peut être occupé en paix tant que l'autre veut la guerre. Le prince Miloch, aspirant à une indépendance paisible, sentit qu'il ne pourrait y atteindre aussi longtemps qu'il ne serait pas appuyé sur les balkans bulgares. Trop faible et trop rusé pour s'emparer ouvertement de Vidin, comme les amis de Pasvan-Oglou s'étaient emparés de Belgrad, il prit le molla pour modèle, et signa un pacte de confédération avec le cruel Hussein-Pacha, dont il se fit accepter, non-seulement comme ami, mais comme frère adoptif. Hussein-Pacha amassait alors, en pillant les rayas, ces trésors qui font aujourd'hui de sa cour une des plus somptueuses de l'Orient : il s'était emparé du monopole commercial sur les côtes du Danube, et en avait affermé les pêcheries et jusqu'au droit de naviguer.

Les haïdouks bulgares ne reparurent que quand le bruit de l'insurrection grecque de 1821 vint retentir dans leurs cavernes. Tirés soudain de leur sommeil, ils inondèrent la Macédoine; on vit des bataillons entiers de ces guerriers indépendans jusque dans le Pélo-

ponèse; ce furent eux qui prirent, par un dernier assaut, l'acropolis d'Athènes. L'un de ces Slaves, Botchar, né à Vodina, émigré au mont Soulion, est devenu célèbre dans toute l'Europe sous le nom grec de Botzaris.

Cette guerre héroïque aboutit à la bataille de Navarin. Alors les Russes, voyant la Turquie épuisée, commencèrent une nouvelle campagne dans le Balkan, sous le feld-maréchal Wittgenstein, dans l'été de 1828. Le succès fut balancé d'abord; heureusement pour Mahmoud, la mauvaise saison, arrivant à l'improviste, força les Russes à lever le siége de Choumla et de Silistrie, et à repasser le Danube, abandonnant un immense matériel de guerre et semant toutes les routes de leurs cadavres. L'impassibilité des Bulgares avait maintes fois déconcerté l'armée envahissante. Ils rendaient bien dans leurs églises de solennelles actions de grace pour chaque victoire des Russes sur leurs tyrans, ils allaient même au-devant d'eux, les appelant leurs libérateurs; mais ils refusaient de combattre dans leurs rangs. Ce n'eût été que changer de joug, et ils se sentaient instinctivement portés à attendre l'issue de la guerre, afin d'en profiter pour eux-mêmes.

En 1829, Diebitch, ayant remplacé Wittgenstein dans le commandement suprême, vengea avec éclat les échecs précédens, battit dans les défilés de Koulevtcha la forte armée de Rechid, qu'il força à s'enfermer dans Choumla, prit Silistrie par capitulation, et, laissant derrière lui, à Choumla, le grand-visir avec l'élite des Ottomans, franchit les monts sur trois points différens. Aïdos, Karnabat, Missivria, Bourgas se rendirent; le 11 août, Slivno fut emportée d'assaut, et huit jours après les Russes étaient dans Andrinople, dont toute la population les recevait avec des cris de joie. Il semblait cette fois que les Turcs sympathisassent avec les vainqueurs plus que les Bulgares même. Ils étaient las de subir toutes les folles innovations de leur *sultan-giaour* (surnom de Mahmoud); ils préféraient presque à ce novateur musulman un giaour véritable, et, comme les proclamations de Diebitch garantissaient à tous, avec une parfaite sécurité pour les personnes et les biens, la plus entière liberté religieuse, l'action du fanatisme musulman se trouva paralysée. Les témoignages inattendus de sympathie que le peuple donna aux Russes forcèrent la Porte à capituler. Khosref-Pacha venait d'ailleurs de découvrir une conspiration qui pouvait compromettre gravement la sûreté de l'empire; six cents membres avaient déjà été mis à mort; le but des conjurés était d'égorger toute la famille du sultan avec les autres *impies*,

afin de rétablir le véritable islamisme; peut-être même comptait-on, pour assurer le succès de l'entreprise, sur l'appui du padichah du nord.

Une démoralisation si complète des Ottomans exalta au plus haut point les espérances des Bulgares. A peine s'était-il écoulé quelques années depuis cette guerre qu'une vaste association s'ourdit silencieusement en Bulgarie, propagée par les *didaskales*, hommes lettrés et pédagogues des villages. Cette mystérieuse *hétairie* bulgare, dont l'Europe n'a point eu connaissance, tenait ses délibérations dans les couvens et les forêts qui avoisinent Ternov. C'est là que les conjurés se rendaient de toutes parts sous prétexte d'assister aux fêtes de la *Panagia* (vierge Marie). Le jour ils parcouraient les tentes des paysans, la douce *slivovitsa* coulait versée par les jeunes filles, on portait le *na-zdravié* (toast) à l'avenir du peuple, on entonnait des chants patriotiques. Le *kolo*, danse du cercle, où tous les bras unis représentent l'irrésistible force d'une volonté commune, exaltait l'enthousiasme de la multitude. La nuit venue, les initiés se réunissaient dans les cimetières des couvens; ils y priaient, ils y recevaient les nouveaux convertis qui juraient, la main sur les tombes des aïeux, de mourir pour leur patrie. Le matin, quand l'aurore éclairait ces lieux funèbres, qui couvrent d'ordinaire le versant oriental des collines, toute cette jeunesse saluait le soleil levant avec des cris d'espérance. Telles étaient, de 1834 à 1838, ces nuits bulgares, nuits ignorées qui n'ont point eu d'historien, mais qui seront glorieuses un jour.

Au printemps de 1837, il prit envie au padichah d'aller visiter ses forteresses de Bulgarie. Après avoir examiné les augures et consulté les astrologues, il se mit en route avec sa cour. Partout il s'efforça de témoigner un égal amour aux Bulgares et aux Osmanlis; partout il harangua éloquemment les musulmans et les rayas sur la nécessité de vivre unis. Les pauvres Bulgares tâchaient de répondre à cet amour officiel par des manifestations qui n'étaient guère plus sincères. Les marchands grecs sortaient des villes, au-devant de l'empereur, avec des branches de laurier, et les Arméniens avec des cierges, en criant : *Machallah*, Dieu le protége! Les Bulgares des villages se prosternaient dans la poussière devant leur *tchorbadchia* (seigneur de la vie). Mais, comme par une amère dérision, les rayas n'avaient jamais tant souffert des corvées : ils étaient traqués et poussés par troupeaux, ainsi que des bêtes de somme, aux forteresses, pour y achever en toute hâte, avant l'arrivée de Mahmoud, les travaux que l'avarice des pachas avait ajournés jusqu'alors. L'*hétairie*

de Ternov, composée de l'élite de la nation, achevait d'ourdir ses plans, lorsque le vieux Hadji-Yordan, du village d'Elena, près de Ternov, voulut initier à la conspiration un de ses parens qui habitait le village : celui-ci, avant de signer, demanda à lire la liste des conjurés, et courut, aussitôt après l'avoir lue, faire sa dénonciation au pacha, qui la communiqua au sultan. Un Bulgare de Sofia, qui était *protomaster* ou *kalfa-bachia*, premier ingénieur dans les forteresses de Bulgarie, où il faisait travailler et soldait sur la caisse impériale deux mille rayas, noyau de l'armée insurrectionnelle, périt à la potence avec le vieux Hadji-Yordan et Iovanitsa, riche marchand de Ternov. Quant au traître qui les avait dénoncés, la Porte l'honora d'une récompense. L'un des plus ardens hétairistes, Antonio, *tsintsar* d'origine, didaskale de Ternov et auteur d'une grammaire grecque-bulgare, fut condamné aux galères, et amené dans le bagne de Stamboul, où l'ambassade russe obtint plus tard sa grace. Un Bulgare au service de cette ambassade n'avait pas peu contribué à exalter les esprits par la promesse de l'appui du czar; il fut également saisi; mais, s'étant échappé, il se réfugia à Stamboul à l'hôtel de l'ambassade russe, que l'on n'osa violer. Le reste des conjurés, amené devant les juges turcs, subit des tortures dont les suites coûtèrent la vie à plusieurs, notamment au vieux igoumène d'un petit couvent près de Ternov. Pressés par la question, ces malheureux dénoncèrent comme un de leurs complices le métropolitain octogénaire de Ternov, Hilarion; le prélat, effrayé, protesta, les maudit et alla jusqu'à demander leur mort. Il est peu vraisemblable que ce vieux fanariote eût trempé dans un complot formé par la jeune génération du pays; il paraîtrait plutôt que les accusés voulaient donner le change aux juges et sauver par leur déposition les vrais patriotes en chargeant les prélats étrangers à leur patrie.

Ces cruautés n'atteignirent qu'incomplètement leur but. Dans la même année (1838), une insurrection terrible et le siége de Jarkoï révélèrent l'existence d'un nouveau complot. Quelque éloignée qu'elle soit de Sofia, la forteresse de Jarkoï est une des clés de la capitale bulgare. Cette place fut tout à coup cernée par près de vingt mille hommes, accourus de deux ou trois cents villages, et qui, tout en se proclamant les plus fidèles sujets du sultan, déclarèrent à la garnison de Jarkoï qu'elle ne serait débloquée que quand on aurait remplacé par des lois fixes l'arbitraire dans les corvées et les impôts. Un *knèze*, ou capitaine serbe de cette frontière, alla avec une troupe de ses compatriotes aider les assiégeans, et leur promit, de la part

de Miloch, armes, poudre, canons. En réalité Miloch, qui avait à fonder une dynastie feudataire, était loin de songer à toute démarche qui l'aurait compromis vis-à-vis de son suzerain. Aussi, quand il eut appris la tentative du knèze, il l'envoya saisir dans le camp même des Bulgares et le fit cruellement empaler; puis il députa à Jarkoï, pour son représentant, le ministre des affaires étrangères de la Serbie, Avram Petronievitj, qui, en prodiguant aux rebelles les plus séduisantes promesses, les détermina à se retirer. Les révoltés bulgares envoyèrent au sultan leurs députés avec Petronievitj, afin de régler la constitution promise; mais tout se réduisit pour les envoyés à obtenir quelques modifications sans importance dans l'état social des Bulgares. Les staréchines ne devaient plus être aussi dépendans des Turcs que par le passé. Chaque commune pourrait en outre choisir et solder elle-même son staréchine; celui-ci aurait deux adjoints sachant lire, et un cachet pour sceller les décisions municipales; enfin ces magistrats jugeraient en première instance tous les procès entre rayas.

Ces concessions n'étaient qu'un leurre : les Bulgares auraient pu obtenir beaucoup plus, s'ils ne s'étaient point fiés à Miloch. De son côté, la cour serbe se ménageait habilement par cette intervention la reconnaissance du sultan, sans trop indisposer les Bulgares, dont elle devenait la patrone. Ceux-ci s'applaudissaient avec une joie enfantine d'avoir enfin contraint à une première capitulation leurs inexorables tyrans; mais ils ne tardèrent pas à voir le néant de ces conventions : les beys turcs avaient mille moyens indirects d'intervenir dans les affaires des communes, de leur imposer des staréchines de leur choix, ou de se venger cruellement si on les repoussait, et les Bulgares retombèrent bientôt dans l'esclavage. Néanmoins cette insurrection, où ils avaient vu fuir à leur approche les brillans soubachis impériaux, a laissé parmi eux un profond souvenir. Jarkoï est devenu leur mot de ralliement. Depuis ce temps, lorsque le Bulgare, si soupçonneux d'ordinaire, veut donner une marque de confiance à l'étranger qui a gagné son amitié, il ne manque jamais de lui raconter quelque trait du siége de cette ville.

Les Bulgares de la Zagora, dont l'existence communale est entièrement détruite et dont les staréchines ne sont que de simples *kiayas* (adjoints) des Turcs, songeaient déjà, lorsque Mahmoud mourut, en 1839, à répéter le mouvement de Jarkoï. L'agitation des haïdouks de Macédoine, qui se montraient par centaines dans les défilés, faisait en même temps prévoir une explosion sanglante et très pro-

chaine dans les vallées du Strouma. Ce fut sous de pareils auspices que le nouveau sultan Abdul-Medjid, ou plutôt son grand-visir, croyant parer l'orage, publia le malencontreux hatti-schérif de Gulhané, qui ne satisfaisait à aucun des besoins réels de ces provinces, et réveillait toutes les passions. Les prophéties populaires des Gréco-Slaves pour l'année 40 n'avaient pas encore eu leur effet; les Bulgares étaient dans une attente universelle. Au mois d'avril de l'année suivante, le jour des quarante martyrs, une des principales fêtes des Bulgares, la rupture du grand pont de la Maritsa, qui causa la mort de soixante-douze personnes à Andrinople, parut à tous une manifestation de la volonté divine, qui ordonnait la guerre. Bientôt chrétiens et Turcs échangèrent des menaces, et dans la plupart des villes on vit les rayas et leurs oppresseurs élever des barricades les uns contre les autres.

Le pays était agité en tous sens par les restes de l'hétairie de Ternov, et par l'action secrète des *philorthodoxes*, qui se dévouaient dès-lors à propager ces doctrines de mysticisme politique qui n'appartiennent qu'aux Hellènes. Douze prêtres, regardés comme les apôtres de la Sophie céleste et régénératrice, parcouraient les provinces gréco-slaves, appelant les rayas à se coaliser pour forcer les Turcs à leur rendre la Sainte-Sophie de Stamboul. Ainsi, tous ces peuples divers s'unissaient dans un même but religieux. Quand la révolte de Candie et des Thessaliens eut éclaté, les Bulgares suivirent l'impulsion donnée. Leurs premiers cris d'émeute retentirent à Kirk-Kilissé, dans la Romélie, un des points où ils sont le plus grevés d'impôts; mais, n'osant tenir la plaine, ils se bornèrent à occuper les défilés des montagnes. Dès-lors toute communication fut coupée entre la capitale et les forteresses du nord; tout le pays au-delà d'Andrinople fut placé sous la garde des haïdouks, qui se chargèrent d'en faire la police, et cette tâche fut remplie avec un ordre admirable par cette populace méprisée. Les voyageurs, les courriers des puissances étrangères, continuèrent de traverser en tous sens le Balkan sous l'escorte des haïdouks, comme s'il y eût régné une paix profonde. Cependant des scènes épouvantables s'y passaient, et la lutte entre les Turcs et les rayas était marquée déjà par de terribles épisodes.

Un évènement d'un caractère tout antique fit éclater les hostilités. La *Gazette nationale* des Serbes et leur *Gazette officielle* (1) don-

(1) *Srbske narodue novine. Biogradske nov.* — Ces deux journaux sont moins connus à Paris que ceux des Anglo-Américains. La France n'aurait-elle pas intérêt

nèrent sur ce fait de longs et curieux détails. D'après ces feuilles, imprimées en serbe, l'une à Budim, l'autre à Belgrad, l'insurrection bulgare, comme la guerre de Troie et la révolte de Rome contre les Tarquins, eut pour cause décisive le rapt d'une jeune fille. L'Hélène ou la Lucrèce des Bulgares se nommait Agapia. Épris de sa rare beauté, le neveu du pacha de Nicha la fit enlever au milieu d'un *kolo*, et, afin de l'épouser, voulut la forcer à se faire musulmane. Comme elle résistait à toutes les séductions, elle fut soumise à des tortures affreuses, qu'elle subit avec courage. Furieux de ne pouvoir lui enlever sa foi religieuse, les juges résolurent alors de lui ravir sa virginité. Effrayée de cette menace, la jeune fille préféra, dit-on, se faire turque, et quand toute sa nombreuse famille, le père en tête, vint pour la racheter des mains du pacha, on lui répondit qu'elle n'était plus chrétienne. Ses parens n'en ayant rien cru d'abord, on la fit paraître, et elle ne les eut pas plutôt revus, qu'elle tomba, fondant en larmes, dans les bras de ses proches, qui confondirent leurs cris de douleur avec ceux de la captive. Les kavases mirent bientôt un terme à cette scène déchirante, et chassèrent rudement la pauvre famille. La jeune Bulgare fut renfermée dans une *koula*, près de la ville, avec beaucoup d'autres *momas* (jeunes filles) réservées au même sort, c'est-à-dire à épouser, après leur apostasie, des Ottomans.

Ces déplorables scènes se passaient au printemps de l'année 1841, époque de fêtes pour tous les Slaves; mais sur les tapis de fleurs du Balkan les danses avaient cessé, on ne songeait plus qu'à la vengeance. Armés de faux, les paysans bulgares accoururent pour briser les portes de la prison et délivrer leurs momas. Les insurgés marchaient sous deux chefs : Miloié, qui, dans sa première jeunesse, avait été parmi les haïdouks que commandait Tserni-George, et Gavra, qu'on dit être un pope de Leskovats. Quelques mois avant l'insurrection, ces deux hommes étaient venus à plusieurs reprises en Serbie porter leurs plaintes contre les Turcs. Ils avaient supplié le sénateur Mileta Radoikovitj, chef de la quarantaine et gouverneur du cercle d'Alexinats, et le capitaine de frontière Mladen Voukomanovitj d'intercéder pour eux. Après avoir exposé les intolérables souffrances des rayas, souffrances que le hatti-scherif de Gulhané n'avait fait qu'aggraver, ils s'étaient avoués déchus de la bravoure de leurs pères, et avaient demandé du secours aux Serbes pour

cependant à étudier les mouvemens et les nuances politiques de ces populations, qui, habitant les côtes de l'Adriatique, sont pour ainsi dire à nos portes?

commencer leur guerre de délivrance. Tout ce que les Serbes osèrent faire, ce fut de leur livrer six cents okas (1,400 livres environ) de poudre et quelques armes, avec lesquelles les deux héros bulgares se préparèrent à la lutte. Toutefois, ils envoyèrent d'abord, au nom et de l'avis de leurs concitoyens, des députés à Stamboul, pour implorer de leur *cher sultan* un allégement au sort affreux que leur imposaient les beys et les spahis. Saisis à Philibé, les envoyés bulgares furent ramenés chargés de chaînes au gouverneur de Nicha; ils allaient même être mis à mort, lorsque leurs compatriotes obtinrent à prix d'or, de l'avare Moustapha, la grace des prisonniers. Ce pacha écrivit au divan une lettre qu'il fit signer par l'évêque et le clergé de Nicha, et où il représentait la révolte des paysans comme une émeute sans motif raisonnable. Cependant les injustices des chefs musulmans étaient si criantes, que les marchands turcs eux-mêmes prirent le parti des chrétiens, et allèrent demander pour eux justice à Moustapha, qui les renvoya avec colère.

Les Bulgares s'étaient retranchés dans le défilé de Kotna-Bogaz, où l'évêque de Nicha et ses prêtres vinrent les rappeler à l'obéissance. Ce fut en vain. Bientôt, les rebelles du pachalik de Vidin, chassés par les forces supérieures de Hussein, s'étant joints à leurs frères de Nicha, de Jarkoï et de Vrania, l'insurrection devint sérieuse. Moustapha commença à trembler, et fit prier très humblement le prince de Serbie d'intervenir pour lui auprès des rayas. Le prince Mikhaïl convoqua en hâte le sénat national, qui, sous la présidence d'Éphrem Obrenovitj, et en dépit des cris de la nation, conclut qu'il fallait garder la plus stricte neutralité. Mikhaïl, en conséquence, lança une proclamation menaçante contre tous ceux de ses sujets qui se mêleraient à la révolte bulgare, et borda de troupes sa frontière, pour couper toute communication avec les insurgés. Pendant ce temps, les troupes irrégulières des pachas brûlaient plus de cent cinquante villages entre Sofia et Nicha, empalant les hommes, déshonorant les femmes, puis les jetant dans les flammes qui dévoraient leurs chaumières, ou les emmenant comme esclaves. De tous côtés, les Bulgares fuyaient vers les montagnes, en criant : *Choumo!* c'est-à-dire, *allons dans les choumas* (forêts), *devenons haïdouks*. Deux mille cavaliers poursuivirent dans leur retraite les haïdouks bulgares, qui se montrèrent cette fois dignes de leurs aïeux. De tous les fiers spahis, trente à peine échappèrent. Les vainqueurs chassèrent également les Turcs de Derbend ou Corvingrad; puis, ayant surpris le fort d'Ak-Palanka, qui n'était gardé que par six familles arnautes, ils

y conquirent deux canons, et occupèrent ce défilé, qui leur ouvrait un passage vers Sofia et Constantinople. Miloié cernait alors Nicha avec plus de dix mille paysans; c'étaient les mêmes qui avaient déjà bloqué Jarkoï, et qui, sans autres armes que des massues, des socs de charrue et des haches, demandaient de nouveau pour leur pays une constitution meilleure que celle de Gulhané. Mais le moine bulgare Kepa, envoyé à Belgrad pour solliciter, en faveur de ses compatriotes, l'intervention des consuls européens, et notamment du consul de France, revint apportant aux Bulgares la nouvelle que partout il avait été mal reçu, et que l'Europe entière, sans même excepter la France, les condamnait.

En même temps, six mille Albanais, conduits par Iacoub-Pacha, et quelques régimens du Nizam, sous Hussein de Vidin, s'avançaient à marches forcées pour dégager la citadelle de Nicha. Il trouvèrent les révoltés retranchés sur la Morava, au village de Leskovats. Après plusieurs sanglantes escarmouches, les Bulgares, quoique mal armés, risquèrent enfin une action générale, et, après une lutte acharnée, se dispersèrent, laissant trois cents morts et une foule de blessés sur le champ de bataille. Miloié, qui protégeait la retraite, cerné à une lieue de Nicha, n'eut que le temps de se jeter avec les quinze braves qui lui restaient dans la koula de Kamenitsa, près du village de Matievats. Quoique cette tour ne fût point fortifiée, les Turcs n'osèrent lui livrer assaut, et firent venir de Nicha une batterie de dix pièces, qui, après une canonnade de vingt-quatre heures, démolit entièrement la koula. Miloié, couvert de blessures, n'ayant plus d'espoir d'échapper aux Turcs, se tua lui-même d'un coup de pistolet, pour débarrasser du soin de le défendre cinq ou six de ses camarades encore sains et saufs. Libres alors, ceux-ci se firent jour le sabre à la main vers les forêts voisines.

Si peu qu'elle eût duré, cette guerre avait déjà causé une telle disette dans les forteresses de la Bulgarie, que le pain s'y vendait trois piastres l'oka. Pour peu que la lutte se fût prolongée, toutes les villes auraient été forcées de capituler par famine. Mais les haïdouks, qui seuls pouvaient continuer la guerre, n'avaient plus de chef : ils ne tardèrent pas à se désorganiser, et les plus intrépides d'entre eux passèrent en Macédoine, où ils s'unirent aux klephtes grecs.

La Porte sut mettre à profit la désapprobation tacite qui pesait sur les haïdouks; elle commença par destituer le gouverneur de Nicha, qui, dans ses sorties, avait commis d'atroces razzias, et mit beau-

rope, sans aller toutefois jusqu'à racheter les troupes de Bulgares qui avaient été enlevés et vendus au fond de l'Albanie. Elle envoya ensuite dans le pachalik de Sofia son commissaire Teifik-Bey, pour connaître, disait-elle, les griefs des révoltés et y faire droit. Ces griefs pouvaient être aisément formulés : les insurgés voulaient des staréchines choisis dans la nation, des impôts réguliers, l'abolition de l'avanie, l'expulsion des fermiers arméniens qui spoliaient le pays au nom des pachas; ils voulaient aussi des évêques qui comprissent au moins leur langue. Malheureusement la Porte appela la corruption à son aide, et l'or distribué aux lâches commença la défection : la majorité de la nation était découragée par la réprobation officielle qu'avaient fait peser sur elle les agens russes et tous les consuls. Quelques rêveurs lettrés invoquaient encore la France, et voulaient qu'on demandât sa médiation. Les plus sages, hélas! traitaient cette demande de folie. Le seul cabinet serbe, reprenant le rôle qu'il avait joué en 1838, écrivait au divan pour protester contre les atroces cruautés de Moustapha, et se posait en protecteur des vaincus : 7 à 8,000 réfugiés furent reçus dans la quarantaine serbe d'Alexinats, d'autres se retirèrent en Moldavie et en Valachie. Au nombre de 600, d'autres disent 1,500, ils essayèrent bientôt de repasser le Danube à Braïla, mais un corps de troupes valaques marcha contre eux, les mit en déroute, et, depuis ce temps, *l'ordre* règne en Bulgarie.

Il serait imprudent de se flatter qu'il y régnera long-temps : qu'on interroge en effet l'histoire de ce pays. Pendant bien des années, les haïdouks y ont seuls protesté contre le joug turc. En 1821, ces guerriers indépendans avaient commencé à combattre d'une façon régulière; en 1838, l'insurrection avait gagné les classes les plus paisibles, mais seulement sur certains points, sans que la majorité des Bulgares prît encore part au mouvement. Enfin, en 1841, l'incendie devint général, toutes les provinces de la Bulgarie se soulevèrent simultanément. Pendant que les haïdouks de Sofia bloquaient Nicha, ceux de la Zagora bloquaient Kirk-Kilissé, et ceux du Dobroudja fermaient les gorges de Choumla. L'appui des grandes puissances a sauvé les Turcs; cependant leur ruine n'est qu'ajournée, s'ils continuent de refuser toute satisfaction aux rayas, et si, au lieu d'écouter de justes griefs, ils irritent sans cesse les vaincus par de nouvelles avanies, comme ils font en Bulgarie depuis leur dernier triomphe.

VI.

Quatre millions et demi d'Européens, quelque barbares qu'on les suppose, ne sont pas indignes de fixer l'attention des hommes politiques, surtout si on réfléchit que, maîtres du Balkan, ils pourraient fermer à toute l'Europe le chemin de Constantinople. Il n'est donc pas inutile de rechercher quel peut être leur avenir, de montrer quels sentimens animent les puissances voisines des Bulgares à l'égard de cette nation opprimée, d'indiquer enfin quelle doit être, dans ces contrées, la politique de la France.

Il est difficile de préciser quel sera l'avenir du peuple bulgare; ce qu'il y a de sûr, c'est que, depuis 1780 jusqu'à nos jours, sa confiance en lui-même n'a pas cessé de croître et de s'affermir. L'amour de la paix enlève seul à ses insurrections ce caractère d'exaltation tragique qui rend si formidables les révoltes serbes, albanaises et grecques. Le Bulgare est, pour ainsi dire, le *Jacques Bonhomme* de l'empire d'Orient; ses guerres contre les spahis rappellent les jacqueries de nos paysans du moyen-âge contre leurs nobles. Aussi, de tous les Gréco-Slaves, les Bulgares sont ceux qui inspirent aux Turcs le moins de crainte, et par là même le moins de respect. Un homme distingué de cette nation, celui qu'on pourrait nommer le père de la jeunesse bulgare, le restaurateur de la langue nationale, me disait d'un ton désespéré : Non, mes compatriotes n'aiment pas leur patrie; quand ils t'assurent qu'ils veulent se dévouer pour elle, ils mentent; ils ne vivent que pour leurs familles et leurs jardins. — Bien qu'il y eût de l'exagération dans cette douleur, il reste vrai que la nationalité bulgare ne pourra de long-temps encore être regardée comme mûre pour l'indépendance; ce qui l'élève, c'est la chute de ses maîtres. Il faut le dire, l'abaissement de ces fiers Osmanlis est tel, que j'en ai vu plusieurs, dans les *mehanas*, lécher l'assiette du Bulgare, après qu'il avait mangé, sans qu'une telle humiliation eût même l'excuse de la misère.

En admettant donc que la Bulgarie reste long-temps simple province, mais que ses insurrections continuent comme par le passé, il n'importe pas moins d'examiner quels sont dans la question bulgare les intérêts permanens de la Russie, de l'Angleterre, de l'Autriche et de la France.

On ne peut nier que l'empire russe n'ait intérêt à favoriser l'émancipation des Bulgares jusqu'à un certain degré, au-delà duquel seulement cet acte contrarierait sa politique. L'Angleterre, au contraire, sera hostile en tout et toujours aux Bulgares, comme à tous les Gréco-Slaves, qu'elle ne peut exploiter commercialement que par Constantinople, et à la condition de ne pas trouver chez eux d'existence indépendante. Quant à l'intérêt de l'Autriche, il peut encore moins se concilier avec l'indépendance des Bulgares que l'intérêt britannique. En effet, la Hongrie, dont l'influence deviendra peut-être dominante dans cet empire, doit aspirer à porter sur la mer Noire sa limite orientale, et à devenir la maîtresse absolue du Danube. Elle tend aujourd'hui à ce double but de tous ses efforts, elle y a constamment tendu; ses guerres, du XIV[e] au XVII[e] siècle, voilées du prétexte de la croisade contre les schismatiques et les Turcs, n'étaient qu'une satisfaction donnée à cet impérieux besoin. Le tombeau du roi Vladislas à Dedikioï, sous Varna, où ce monarque fut vaincu et tué par Amurat II, ne cesse pas aujourd'hui encore d'attirer des pèlerins hongrois.

La France seule, dans la question que soulèvent les révoltes des Bulgares, n'est pas immédiatement intéressée; il lui est donc permis de garder une impartialité qui ne pourrait cesser que si les Bulgares, en s'isolant de Stamboul, livraient le Balkan aux Russes. Nous ne pourrions souffrir que le développement de leur nationalité aboutît à un tel résultat, et nous devrions alors associer notre politique à celle des Anglais; mais, tant que les Bulgares ne songeront qu'à leur patrie et aux moyens de la réhabiliter comme pays libre annexé à l'empire turc, la France doit rester pour eux une amie, et ne peut par conséquent approuver sur ce point la politique anglaise.

Après avoir examiné quelles pouvaient être dans cette question les vues des grandes puissances, nous devons étudier aussi les influences plus voisines et plus directes qui pourraient agir en bien ou en mal sur le sort des Bulgares. Les Serbes, nation intermédiaire placée entre la Hongrie et la Bulgarie, voient bien que, pour revenir à Varna, l'Autriche devra les fouler aux pieds s'ils ne s'allient pas à elle. Dans cette crainte, ils cherchent à se fortifier par tous les moyens possibles, et n'en imaginent pas de meilleur que de s'incorporer les Bulgares. Tous les secours que la Serbie prête à ces derniers sont donc peu désintéressés; elle est la rivale la plus directe et la plus à craindre pour l'avenir prochain des Bulgares; sans cesse on

voit le divan serbe intervenir, et de la manière la plus machiavélique, dans les affaires du Balkan. Cependant les Serbes, pasteurs indolens et guerriers, s'ils subjuguaient les Bulgares, en feraient ce que les Arabes ont fait des laborieux fellahs ou des anciens Égyptiens : à force d'exploiter leurs sueurs, ils les plongeraient dans le dernier abrutissement. Ce que nous disons des Serbes peut également s'appliquer à la Moldo-Valachie. L'incorporation de la Bulgarie avec l'état aristocratique des Moldo-Valaques agirait même sur cette malheureuse contrée d'une manière encore plus radicalement destructrice.

Le cabinet d'Athènes est le seul, parmi les gouvernemens de la péninsule, qui ne puisse avoir sur les pays bulgares que des prétentions éloignées. Aussi n'est-il pas de peuple qui appelle plus les sympathies des Bulgares que les Grecs; la différence de nature qui les distingue rend précisément la rivalité entre eux presque impossible. Fier de ses facultés intellectuelles, c'est par elles que le Grec aspire à régner; le Bulgare, au contraire, sentant sous ce rapport son insuffisance, est très disposé à recevoir l'impulsion des Hellènes, pourvu qu'ils le laissent labourer et récolter en paix; or les Grecs, marins et marchands, sont tout prêts à faire cette concession aux Bulgares, trop heureux d'avoir de bons voisins qui exécutent à leur place les travaux champêtres, et fournissent à leurs fabriques les matières premières. Grace à ce besoin qu'ils éprouvent l'un de l'autre, les deux peuples fraternisent de plus en plus. Tous les Bulgares éclairés connaissent la langue grecque; ils aiment à la parler comme à l'écrire : c'est, disent-ils, la langue de nos instituteurs, de ceux qui ont civilisé nos pères, et qui nous rendront les arts que nous avons perdus. Leur penchant pour la Grèce est tel, qu'ils accepteraient peut-être sans aucune résistance une mesure qui réunirait leur pays au royaume d'Athènes.

On ne remarque pas assez quelle action puissante les Grecs exercent dans toute la péninsule; c'est par eux que le commerce vit; par eux, les lumières se répandent, les esprits se développent, et les nationalités elles-mêmes se réveillent. On doit dire, en faveur de l'hellénisme, que la Bulgarie compte ses meilleurs patriotes parmi les philhellènes. Partout où l'influence grecque agit plus directement, le Bulgare a un sentiment plus vif et plus précis de sa dignité. C'est ce qu'on observe surtout de Sofia à Salonik. Dans les villages construits entre ces deux limites, la maison du Bulgare s'élève à la

surface du sol; elle n'est plus enfouie, il ne faut plus de degrés pour y descendre, comme sur les bords du Danube ou entre Nicha et Philibé. Les Bulgares qui habitent ces villages sont plus fiers, plus spirituels, plus poétiques que leurs frères du nord. La théocratie même perd chez eux de sa puissance; le *Christos pomoji* (que le Christ l'aide) et autres saluts du nord sont remplacés par des paroles moins dévotes. Les mœurs prennent, si j'ose le dire, quelque chose de plus mondain : la femme aux longs cheveux gracieusement épars vous salue la première, ce qu'elle n'oserait faire dans le nord. Cette influence exercée par la Grèce s'étend aux femmes de Romélie. Elles sont plus belles, plus sveltes que celles du Balkan. En voyant marcher d'un pas si léger les jeunes Roméliotes, une rose attachée au-dessus de leur voile flottant, on sent que la terre des muses est proche.

La France ne saurait trop encourager le penchant naturel qui porte les Bulgares vers la Grèce. Si des évènemens prématurés allaient jamais jusqu'à nécessiter l'érection de la Bulgarie en un état libre et seulement annexé à l'empire turc, même avant que la Maritsa eût été rendue navigable et que Philibé fût devenue accessible aux bateaux à vapeur, la diplomatie devrait surtout insister pour fixer sur les côtes de l'Archipel la place de la capitale bulgare. Salonik est à cet effet merveilleusement disposée; c'est une capitale toute faite, qui deviendrait en peu de temps la digne rivale d'Athènes et l'emporterait bientôt sur Boukarest et Belgrad, ces deux protégées du czar.

La Russie, il ne faut pas l'oublier, cherche tous les moyens de s'établir en Bulgarie. Nous ignorons trop qu'aux yeux des Russes, tout Bulgare passe pour un ancien concitoyen, pour un émigré de la Russie, qui doit être restitué à sa patrie primitive. Parmi les titres nombreux du czar, un des plus anciens est celui de *prince des Bulgares*, et les patriotes russes ne manquent pas de rappeler souvent ce titre à leur *doux maître*. Il est donc urgent d'agir en faveur des Slaves de Turquie, si l'on ne veut pas qu'ils s'adressent à l'autocrate. Pour une foule d'entre eux, Belgrad est la *cité modèle*, le *fanal de l'avenir*. Un parti croissant chez les Bulgares répète sans cesse : Faisons comme les Serbes, c'est-à-dire, appelons pour nous émanciper le protectorat moscovite. Cependant il est remarquable que les Bulgares les plus libres soient précisément ceux des districts les plus éloignés de la frontière russe. Ces infortunés, qui poussent la folie jusqu'à prier dans leurs églises pour le retour et l'établissement des Russes au sein

de leur pays, sont portés à cette extrémité par le désespoir, car le Bulgare en général n'aime pas le Moscovite; les caractères des deux nations sont profondément antipathiques. Kutusof, en 1811, n'emmena avec lui, sur le Pruth, les Bulgares de Rouchtchouk qu'en usant de violence; ceux qui suivirent, en 1829, l'armée de Diebitch en Bessarabie, n'y purent cohabiter avec les colons russes; il y avait entre ces colons et les Bulgares toute la distance qui sépare un citoyen d'un esclave. Le Bulgare peut être accablé momentanément sous l'oppression d'une troupe ennemie qui passe; mais, ces crises violentes une fois traversées, il se retrouve citoyen sur sa montagne, tandis que le moujik ou le paysan russe, attaché à la glèbe, soumis aux caprices journaliers d'un boyard qui n'est pas, comme le spahi, habituellement absent, courbe la tête à chaque heure de sa vie. Le spahi n'est pas reconnu par le Bulgare comme un maître légitime; c'est un tyran odieux, c'est un infidèle qu'on sert par force et qu'on tue même sans remords, quand il a lassé par de trop grands excès la patience des opprimés. Le haratch, les dîmes, la corvée, écrasent le Bulgare : c'est le sort de tout vaincu; mais sa cabane et son champ n'appartiennent qu'à lui. L'esclave russe, au contraire, ne possède pas son propre foyer, qu'il tient de la grace du maître, et son ame même est l'ame du seigneur (1). Sentant qu'il n'a rien à lui, le moujik est doux, insouciant, jovial, téméraire dans le péril, mais porté au vol, fourbe, ivrogne et vorace. Ce qu'il consomme dans un de ses repas nourrirait le Bulgare toute une semaine. L'esclave russe vit grassement aux pieds de celui qui le bat et le nourrît; l'homme des Balkans sait se respecter; il vit de pain et d'eau, mais il ne doit à personne cette chétive nourriture.

Les Bulgares et en général tous les Gréco-Slaves diffèrent trop des Russes actuels pour pouvoir former avec eux une sincère alliance. Déjà transplantés par Catherine dans ses états en masses si considérables que toute une province russe en avait pris le nom de *Nouvelle-Serbie*, et qu'une partie de la Crimée était devenue bulgare, ils n'ont pu continuer à vivre en Russie, et sont revenus la plupart aux huttes de leurs ancêtres. La Nouvelle-Serbie est éteinte, même de nom, et il ne reste plus en Crimée que quelques villages bulgares. Ce peuple a donc l'instinct du sort que lui réserve l'autocrate : il le sait, en de-

(1) On sait que les nobles russes évaluent leurs revenus par le nombre de leurs ames.

venant russe, il ne ferait qu'accepter un nouvel esclavage, et l'esclavage aurait cette fois un caractère sacré, les chaînes seraient indissolubles. Aussi recule-t-il chaque fois que l'occasion se présente pour lui de devenir sujet russe. Ils ont deviné, ces barbares, qu'il vaut mieux, pour la dignité morale de l'homme, être raya que moujik. Que de fois leurs staréchines m'ont dit en confidence : « Écoute! si ton gouvernement t'envoie, et s'il a des plans de guerre, avoue-le-nous, car nous n'attendons rien de la Russie qu'un autre genre d'oppression. — Mon pays, répondais-je, est devenu un grand ami de la paix, mais il vous veut du bien, et désirerait savoir comment il pourrait contribuer à soulager votre sort. » Alors ils sortaient de leur flegme accoutumé et exposaient avec chaleur le plan de régénération que leur inspiraient, disaient-ils, les *philosophes* de l'Hellade. C'étaient des primes accordées par les localités à ceux de leurs membres qui se distingueraient par quelque talent spécial, la fondation de hautes écoles pour les enfans des riches, l'introduction chez eux de livres en leur langue, l'extension de leur industrie par l'établissement de quelques comptoirs en Occident, la vente assurée des produits de leurs champs par suite de contrats faits avec des maisons de commerce étrangères, l'érection dans leurs principales villes de caisses communales, que les Turcs s'engageraient à ne jamais piller, enfin l'envoi en Europe d'un certain nombre de jeunes Bulgares aux frais de la nation. Toutes ces mesures devaient être ratifiées et garanties par les ambassadeurs *francs,* que la Bulgarie aurait su intéresser à sa cause : car, ajoutaient-ils, tout actuellement vous est facile à vous autres en Turquie; nos maîtres, dans l'espoir de prolonger par votre aide l'existence de leur empire, ne vous refuseront rien.

Il est certain que la France n'aurait que bien peu à faire pour secourir et s'attacher la nation bulgare. Trois services importans pourraient lui être rendus. Il faudrait d'abord pousser activement les explorations dans ce pays, lier des rapports commerciaux avec ce peuple nouveau par Enos, Sères et le port de Kavala, en détachant de nos vaisseaux marchands, qui vont annuellement à Salonik et à Constantinople, quelques barques vers ces côtes bulgares, où l'on s'approvisionnerait au plus bas prix de miel, de viandes salées, de fruits exquis. Quoique la plus grande partie de la nation bulgare habite les bords du Danube, ce n'est probablement ni sur ce fleuve ni sur la mer Noire que la nation, une fois émancipée, cherchera son principal débouché. Sur ces deux points, elle aurait trop de peine

à combattre la concurrence que lui opposerait le commerce d'exportation des Russes et des Moldo-Valaques. Comme elle a sur tous les peuples danubiens l'avantage immense d'un contact immédiat avec la Méditerranée, il est probable qu'elle en profitera. En descendant vers ses petits ports méditerranéens, ce peuple de laboureurs se mettra en relations d'échanges avec les marins et les insulaires grecs, pour qui les produits bruts du Balkan seront un trésor toujours bien venu; et, si quelque nation occidentale songe enfin à entrer en rapports avec les Bulgares, il en résultera, pour elle comme pour eux, une nouvelle source de prospérité.

Il faudrait toutefois éviter d'agir par l'intermédiaire des consuls. Dans tout l'Orient, nos consuls ne se préoccupent pas assez des populations indigènes, et trop souvent ils ne comprennent rien à ce qui se passe autour d'eux. Ignorant les langues gréco-slaves, ils ne possèdent au plus que la langue des Turcs, cette langue odieuse à tous les rayas. Mais, s'il est désavantageux de traiter commercialement avec les rayas par des agens consulaires, en qui le bon sens de ces peuples voit d'ordinaire des complices plus ou moins zélés de leurs oppresseurs, à plus forte raison se rendrait-on impopulaire à leurs yeux si l'on voulait négocier uniquement avec leurs pachas ou leurs princes. Les Anglais ont pu l'apprendre par expérience en 1838, lorsqu'ayant dû céder à la France le monopole des produits égyptiens, ces prétendus amis de la liberté commerciale se rabattirent sur le Danube, et vinrent en Serbie pour conclure avec Miloch un traité en vertu duquel il devenait le seul négociant de son pays. Qu'en résulta-t-il? Une oppression plus forte pour la Serbie et un nouveau triomphe de la Russie chez les populations ainsi vendues. Maintenant que la France est repoussée d'Alexandrie, son intérêt l'invite, comme autrefois l'Angleterre, à chercher un dédommagement dans la péninsule gréco-slave. Plusieurs circonstances nous feraient croire qu'elle a porté son attention du côté de ces riches provinces, et que les immenses ressources de la Bulgarie sont appréciées par ceux qui s'intéressent à notre avenir commercial. Malheureusement nous sommes trop portés à juger l'Orient avec des idées françaises. Dans un rapport adressé à l'Institut par un de nos principaux économistes, le digne *pobratim* de Miloch, l'accapareur décrié Hussein de Vidin, n'est-il pas présenté comme « un partisan de la liberté du commerce, qui fait la guerre la plus originale et la plus spirituelle à nos tarifs ». Si des tarifs et des douanes sont ...

quelque part pour assurer l'industrie du pauvre contre la domination exclusive des capitalistes, c'est assurément dans les pays gréco-slaves. Sans doute la France aurait pendant un certain temps un grand avantage matériel à traiter avec un seul homme pour l'exportation des produits bruts de ces contrées fertiles. Si l'on se rappelle d'ailleurs que notre diplomatie est habituée à tout juger du point de vue de l'unité, et que, dans tout pays, elle commence par capter la bienveillance du chef, on comprendra que Hussein, visir de toutes les terres bulgares, ait attiré principalement son attention. Mais il ne faut pas oublier que l'Orient ignore la centralisation, que chaque pays y a beaucoup de chefs, et que, si l'on traite avec l'un d'eux sans avoir pour soi les autres, on ne règne pas long-temps. Mieux vaudrait adopter une politique d'avenir, renoncer à quelques profits passagers qui seront suivis d'une longue disette, et s'entendre avec la race indigène, qui seule ne disparaîtra pas du sol, pour fonder avec elle des rapports de négoce et d'amitié durables. Certes, la Russie se réjouirait de voir le commerce français s'adresser au tyran des Bulgares, qui, grace à l'espèce d'indépendance dont il jouit, pourrait conclure un traité dans le genre de ceux passés naguère avec Méhémet-Ali ou Miloch. Ce traité ouvrant à son monopole des débouchés nouveaux, l'oppression des rayas atteindrait son dernier terme, et la nation qui aurait conclu un tel pacte s'attirerait toutes les malédictions des victimes. La comparaison entre Hussein et Méhémet-Ali serait fausse d'ailleurs sur un point. Nos agens commerciaux ne trouveraient pas en effet chez le Bulgare, quelle que soit la douceur naturelle de son caractère, la résignation fataliste du paysan d'Égypte. Il serait imprudent, on le voit, de s'aliéner sans de graves motifs un peuple qui peut armer deux cent mille bras pour venger son injure ou soutenir la cause qui aura ses sympathies. On trouverait au contraire, nous le répétons, dans l'amitié des rayas bulgares, une source de relations durables et utiles. Les produits bruts de la Bulgarie sont les mêmes que ceux qu'on va péniblement chercher en Moldavie et jusqu'à Odessa, les mêmes que ceux de la Crimée et de toute la Russie méridionale. Un comptoir d'achats pour ces produits, établi par des compagnies françaises dans le golfe d'Énos, à l'embouchure de la Maritsa, deviendrait, au bout de peu d'années, le but de nombreuses caravanes venant du Balkan et même du Danube. Les armateurs de Marseille, en s'abouchant avec les Bulgares de la Méditerranée, au lieu d'aller en Russie, épargneraient à nos vaisseaux marchands un

trajet de plusieurs centaines de lieues, et ainsi la sympathie d'une nation pleine d'avenir serait acquise à la France.

La seconde mesure utile que provoque la situation de ce peuple est la réforme de son administration intérieure. On obtiendrait cette réforme du divan sans lui inspirer aucune défiance, si on la présentait comme devant mettre un terme aux révoltes des Bulgares. Les évêques grecs se coalisent souvent contre leurs ouailles avec les pachas, et ce n'est pas là une des moindres causes d'anarchie pour le pays. On mettrait fin à ce scandale en faisant cesser la vente des évêchés, vente qui, à demi secrète et mal réglée, au lieu d'enrichir le fisc impérial, ne profite qu'à des intrigans. La substitution de prélats indigènes à ces étrangers ne serait que la remise en vigueur des anciens hatti-scherifs par lesquels les Bulgares choisissaient eux-mêmes en synode leurs dignitaires ecclésiastiques. Un tel bienfait obtenu par l'intervention de la France la populariserait au Balkan plus que des victoires. Qu'importerait même qu'afin de trouver moins de résistance dans la poursuite de ce but, elle s'aidât de la coopération du ministre du czar? Pour être accomplie de concert avec un rival ou un ennemi, une bonne action ne perd pas son prix.

Enfin, il est encore un bienfait que la France pourrait rendre à cette nation malheureuse, et cette fois sans l'aide de la Russie : il s'agirait de favoriser le développement de la littérature bulgare. Les Turcs ne permettront jamais à ce peuple d'établir des imprimeries dans le pays même. Ils savent que le masque de l'allégorie littéraire pourrait servir à propager des opinions hostiles à la domination musulmane; mais la circulation des livres ne leur inspire aucune inquiétude. Ainsi, un écrivain slave, Veneline, a fait sur l'histoire ancienne des Bulgares un précis indigeste, mais patriotique et émancipateur. Quoique imprimé à l'étranger, il se trouve dans toutes les cabanes des didaskales. La France pourrait beaucoup sous ce rapport. Il y a à Paris, à l'Institut, des presses cyrilliques qui ont dû coûter très cher et qui ne servent à rien; on devrait les utiliser en faveur des rayas slaves, et aussi pour la gloire de la France. Il y a quelques hommes en Bulgarie dont le patriotisme et l'érudition ne demandent qu'à être aidés pour contribuer par de beaux ouvrages à la réhabilitation de leur pays; mais leurs livres ne circulent que manuscrits. Pourquoi ne les publierait-on pas? Les presses slaves acquises par Napoléon attendent toujours, depuis 1814, qu'on les mette à l'œuvre.

Ainsi se propagerait peu à peu le mouvement régénérateur qui,

en éclairant les Bulgares, finirait par leur rendre une patrie, telle seulement qu'elle peut être, c'est-à-dire ou vassale ou confédérée de l'empire d'Orient. La puissance de la Turquie, loin de diminuer, se relèverait, nous le croyons, par cet énorme accroissement de citoyens et de soldats. Ces peuples, dit-on, tournent leurs regards vers la Russie. — Oui, parce qu'elle leur fait du bien : qu'on les aide plus que ne fait la Russie, et ils cesseront d'implorer les secours du czar. Une politique haineuse à leur égard serait d'autant plus déraisonnable, que l'intérêt de la France est évidemment bien moins opposé que l'intérêt russe au développement réel des diverses nationalités gréco-slaves, ou à leur formation en un faisceau d'états confédérés avec l'Orient, tous solidaires les uns des autres et tenus à s'entredéfendre. Les Orientaux sont les moins oublieux des hommes; ils se souviennent à jamais du bienfait et de l'injure : aussi tout service que leur rendra la France lui sera-il compté au jour qui décidera entre la Russie et l'Occident.

CYPRIEN ROBERT.

LE PARTI

DE LA

MONARCHIE CONSTITUTIONNELLE EN 1789.

RÉIMPRESSION DE L'ANCIEN *MONITEUR*.

On croit assez généralement que la révolution française s'est montrée dès le début incompatible avec tout essai de rénovation modérée, et qu'elle n'a produit les idées de monarchie constitutionnelle qu'après avoir épuisé sa fougue dans des entreprises plus radicales. C'est une erreur de fait. Il y a eu dès 1789 un grand parti monarchique et constitutionnel dont le succès a été quelque temps possible et même probable. Parmi les partis qui ont tour à tour occupé la grande scène de la révolution, celui-là est le premier, le plus ancien, et les hommes qui le formaient ont droit de compter parmi les plus nobles citoyens que la France ait produits. Malheureusement ils sont venus trop tôt, et ils ont trop peu réussi pour laisser un souvenir bien retentissant. Aucune passion ne s'est attachée à leurs noms pour les rendre célè-

bres, ni l'emportement qui a bouleversé de fond en comble l'ancienne société, ni l'obstination aveugle qui voulait tout conserver d'un passé plein d'abus. Ils n'ont pas eu, comme Lafayette, l'illustration qui s'attache toujours à un grand commandement militaire; ils n'ont pas eu, comme Mirabeau, la grandeur de l'éloquence et de la popularité; ils n'ont pas eu, comme les girondins, le bonheur d'une mort touchante, ou, comme les montagnards, le prestige sauvage de la terreur. Rien de tragique et de poétique dans leur mémoire, rien qui puisse frapper l'imagination ou le cœur, ni la consécration du succès, ni l'intérêt d'une belle chute; ils ont combattu et succombé obscurément, car ils n'avaient pour eux que ce qui émeut le moins les hommes, la vérité, la justice et la raison.

Ce serait le devoir du temps présent de les relever de cette obscurité. Le temps présent est leur héritier direct. Ce qu'ils ont voulu, il le veut; ce qu'ils ont tenté de faire, il le fait. Chose étonnante et bien digne de réflexion, les doctrines qui devaient clore la révolution sont précisément celles qui l'ont commencée. Ce qui ne devait être réalisé que de nos jours a été proposé et généralement accepté en 1789. L'unité nationale, l'égalité civile, la liberté politique, ces trois grandes conquêtes de nos longues luttes, la France les aurait possédées dès le premier jour, si elle avait su s'y tenir. Quel que soit le jugement qu'on porte sur ce qui a suivi, c'est là un fait qui ne peut être nié. Nécessaire ou non, le mouvement de la révolution nous a ramenés où il nous avait pris; nous sommes revenus au point de départ. Ceux qui ont inutilement essayé d'épargner à la France ce long circuit ont bien quelque titre à son souvenir, maintenant qu'elle est rentrée dans le lit qu'ils lui avaient préparé. C'est à peine cependant si elle sait leurs noms, malgré les efforts généreux qui ont été tentés plusieurs fois pour les lui rappeler (1).

Enfans d'une génération nouvelle, nous ne sommes plus emportés si vite aujourd'hui par le plus grand mouvement social qui ait agité le monde depuis des siècles. Plus calmes que nos pères, mieux éclairés qu'eux, nous jouissons de leurs victoires sans partager leurs passions et leurs erreurs. Au lieu des chimères d'un avenir inconnu, nous avons l'expérience d'un passé qui nous touche; au lieu de vengeances à exercer, nous en avons à faire oublier. Le temps a vanné les idées qui affluaient pêle-mêle il y a cinquante ans; il a distingué le bien du mal, le vrai du faux, le juste de l'injuste. C'est donc à notre époque

(1) Voir surtout l'excellente *Histoire de Louis XVI*, par M. Droz.

que revient, ce semble, le devoir de rendre à chacun ce qui lui appartient dans cet inventaire; c'est à elle de rechercher les titres égarés de notre organisation actuelle, de retrouver le fil interrompu de la tradition, de reconnaître, de ramasser ses véritables morts dans la poudre du champ de bataille, d'honorer ceux qui ont été réellement ses devanciers et ses maîtres, de les isoler, de les séparer de ceux qui ont usurpé et souillé leur drapeau, de manifester enfin, par tous les moyens, cette unité, cette identité de 1789 et de 1830, qui est la plus belle apologie de ces deux grandes dates. Le gouvernement constitutionnel a aussi sa légitimité : pourquoi ne tiendrait-il pas à en montrer les preuves?

La réimpression de l'ancien *Moniteur* nous les offre à chaque pas, ces preuves, dès ses premières pages. Le parti des idées constitutionnelles en 1789 s'est appelé, dans notre histoire révolutionnaire, le parti des *monarchiens*. Il a dominé à l'assemblée constituante quand elle s'est ouverte; il fut le produit naturel de la première élection libre, l'expression spontanée de l'affranchissement national. Il se composait d'hommes recommandables à divers titres; Lally-Tollendal et Clermont-Tonnerre y représentaient la noblesse libérale du temps, d'illustres évêques y figuraient pour le clergé, mais les deux noms qui en sont restés la personnification la plus vivante sont ceux de Mounier et de Malouet. C'est que tous deux appartenaient à ce tiers-état, à cette grande bourgeoisie française qui a été de tout temps la véritable puissance politique de notre pays, soit par le barreau et la magistrature, soit par les états-généraux et l'administration, soit par l'esprit municipal, et qui s'apprêtait en 1789 à conquérir la prépondérance définitive et incontestée. Mounier était juge royal à Grenoble et Malouet intendant du port de Toulon, quand la vie publique commença pour eux en même temps que pour la France. Ils se trouvèrent prêts. Bien différens de la plupart de leurs contemporains qui n'avaient que des idées vagues, des besoins indéfinis, leur esprit était déjà plein d'idées nettes, positives et pratiques. On va en juger.

Le passage de Mounier dans notre histoire politique a été court, il n'a duré qu'un an, mais cette seule année devrait suffire pour sa gloire. Quand les trois ordres du Dauphiné se réunirent à Vizille, le 21 juillet 1788, ils élurent Mounier pour secrétaire; il avait à peine trente ans. Jeune, mais déjà influent par le talent et le caractère, ce fut lui qui anima de son esprit cette assemblée fameuse, imposant prologue de la révolution, lui qui fit adopter les trois premiers principes de notre rénovation politique, l'égalité du nombre entre les

députés du tiers et ceux des deux autres ordres, la délibération des trois ordres en commun, le vote par tête. On a trop oublié quel fut dans toute la France l'immense retentissement de ces décisions. Dans l'enthousiasme universel qui accueillit les actes des états du Dauphiné, le nom de leur secrétaire fut porté aux nues. Mounier devint le représentant du mouvement, le symbole vivant des espérances qui agitaient tous les esprits. Le tiers-état ne fut pas le seul à lui rendre hommage; des membres éminens de la noblesse et du clergé s'honorèrent en l'honorant, et le roi lui-même fit complimenter les états du Dauphiné sur la sagesse qui avait présidé à leurs travaux.

Ce moment passa bien vite dans le tourbillon qui entraînait alors la France, mais il n'en fut pas moins grave et solennel. C'était déjà une grande conquête que le triple principe qui avait vaincu à Vizille; l'esprit nouveau parut quelque temps n'avoir d'autre but que d'obtenir pour la nation entière ce qu'une de ses provinces venait de se donner. Doubler le nombre des députés du tiers, c'était lui donner en réalité la majorité sur les deux autres ordres réunis; admettre la délibération en commun, c'était détruire la distinction des ordres et les confondre dans l'unité de la nation; établir le vote par tête, c'était proclamer l'égalité des individus après la fusion des classes. Mounier ne s'en tenait pas là cependant; pour lui, ces nouvelles mesures n'étaient qu'un moyen pour arriver à la rédaction d'une constitution définitive. Il développa son opinion dans une brochure qui parut au commencement de 1789, sous le titre de *Nouvelles Observations sur les états-généraux*. Cette brochure occupe une place à part parmi les innombrables écrits du même genre qui paraissaient alors; elle révèle un de ces esprits calmes, sérieux et forts, si rares dans les temps de révolution, qui savent assigner d'avance à l'impulsion publique sa portée légitime, l'exciter et la contenir à la fois, et lui montrer, dans le point qu'elle a droit d'atteindre, celui où elle doit s'arrêter.

On a dit souvent, pour combattre les opinions de Mounier, qu'il n'avait eu d'autre pensée que d'importer en France la constitution anglaise. Cette accusation n'est pas exacte. Le système que Mounier essaya de faire triompher n'était pas autre chose dans l'ensemble que ce que nous avons aujourd'hui. Sans doute il proposait ce qu'il y a de commun entre notre constitution politique actuelle et celle de l'Angleterre, mais il proposait en même temps ce qui s'y trouve d'original et de particulier. La ressemblance est dans les formes du gouvernement, qui se compose également, dans les deux pays, d'un roi

et de deux chambres; la différence est dans le fond même de la société, qui, en Angleterre, repose sur le privilége, et, en France, sur l'égalité. Ressemblance et différence, tout était dans le projet de Mounier. Il voulait d'abord une seule assemblée où tous les ordres fussent réunis et toutes les voix égales; puis, sur cette base de l'unité et de l'égalité, il voulait établir une monarchie constitutionnelle, un roi investi de la puissance publique, une chambre des députés élective et un sénat viager; enfin, à part quelques erreurs de détail qui ne tiennent pas au fond des choses, ce qui a survécu à toutes nos expériences.

Voilà donc bien réellement un spectacle frappant et qui donne à penser, un homme indiquant dès le premier pas quel doit être le dernier terme de la révolution, et, à la suite de cet homme, tout un parti. Parmi les sept gouvernemens qui se sont succédé depuis, les uns, comme la république et le directoire, ont été au-delà du plan de Mounier; les autres, comme le despotisme militaire de l'empire et la royauté aristocratique de la restauration, ont été en-deçà. Rien de ce qui était plus ou moins que son programme n'a pu se soutenir, ni la chambre unique de la constitution de 91, ni la fureur niveleuse des jacobins de 93, ni le gouvernement absolu de l'empereur, ni la pairi ehéréditaire de la charte de 1814. Tout ce qui lui avait paru frappé de mort dans l'ancien régime a péri; tout ce qui lui avait semblé chimérique dans l'esprit nouveau a échoué. On peut dire ce qu'on voudra sur les causes qui ont empêché en 1789 la réalisation immédiate de ses idées; le fait même de ces idées ne lui est pas moins acquis et lui assure parmi les hommes qui ont pris part à la fondation d'un gouvernement libre en France le titre glorieux de précurseur.

L'opinion publique ne s'y trompa pas d'abord. Nommé à l'unanimité par les états de sa province à l'assemblée nationale, il fut accueilli avec transport par les députés du tiers; quand son nom fut entendu pour la première fois dans l'appel nominal, il fut couvert d'applaudissemens. Tant que l'assemblée fut livrée à elle-même, à ses propres instincts, elle suivit les inspirations de Mounier; ce temps ne dura que trois mois, mais ces trois mois furent peut-être les plus beaux de la révolution. Et il ne faut pas croire qu'ils aient été perdus pour la liberté; il n'y en eut pas de plus féconds au contraire. La société nouvelle fut fondée alors par la suppression des priviléges. Lors de la séance du jeu de paume, ce fut Mounier lui-même qui proposa le fameux serment de ne se séparer que lorsque la constitution serait

fixée. Ce serment, qui a été le noble préambule de notre régénération et le premier acte viril de l'assemblée, est en même temps le témoignage du courage politique de son auteur. Exclu du lieu ordinaire de ses séances et forcé de se rassembler dans la première salle qui pût le contenir, le tiers-état prit réellement possession ce jour-là de la puissance souveraine qu'il allait exercer. Voici le texte du décret tel qu'il fut rendu sur la proposition de Mounier :

« L'assemblée nationale, considérant qu'appelée à fixer la constitution du royaume, à opérer la régénération de l'ordre public et à maintenir les vrais principes de la monarchie, rien ne peut empêcher qu'elle ne continue ses délibérations dans quelque lieu qu'elle soit forcée de s'établir, et qu'enfin, partout où ses membres sont réunis, là est l'assemblée nationale;

« Arrête que tous les membres de cette assemblée prêteront à l'instant serment solennel de ne jamais se séparer, et de se rassembler partout où les circonstances l'exigeront, jusqu'à ce que la constitution du royaume soit établie et affermie sur des fondemens solides, et que, ledit serment étant prêté, tous les membres, et chacun d'eux en particulier, confirmeront par leur signature cette résolution inébranlable. »

On sait quelle magnifique scène présenta cette séance, et de quel généreux enthousiasme battaient alors tous les cœurs. L'homme qui présenta cette déclaration si ferme, au moment où la cour ne dissimulait plus son ardente hostilité contre l'assemblée, quand les deux autres ordres ne s'étaient pas encore réunis au tiers, portait sans doute plus que personne, dans son ame, l'amour sincère de la liberté. Plus tard, Mounier s'est repenti un moment de ce qu'il avait fait; mais, vers la fin de ses jours, il est revenu à sa première pensée, et il a eu raison. L'auteur du serment du jeu de paume ne saurait être responsable des horreurs qui ont suivi. Le moment était venu de constituer la nation française, et celui-là qui ne sentait pas profondément ce devoir n'était pas digne du titre de représentant. S'il y avait alors un danger que dût prévenir la sagesse humaine, c'était celui de tromper l'espoir de la France, et de la laisser encore dans la confusion d'où elle aspirait à sortir. Si l'assemblée ne s'était pas montrée fermement résolue à remplir sa mission, l'anarchie n'aurait été que plus prompte et plus terrible; c'était servir le roi que de lui résister dans un pareil moment.

Il importe d'ailleurs de remarquer dans quels termes la déclaration était rédigée. En même temps que Mounier fit preuve d'une grande

énergie de caractère par la fermeté de sa conduite, il fit preuve aussi d'une grande force d'esprit par la précision qu'il mit dans la rédaction, au milieu du tumulte immense de l'assemblée et de l'effervescence des esprits. L'assemblée nationale déclarait qu'elle était appelée à *fixer* la constitution du royaume, à opérer la *régénération* de l'ordre public, à *maintenir* les vrais principes de la monarchie; tout un système était contenu dans ces mots choisis à dessein. Mounier ne prétendait pas à un bouleversement complet de la société; il voulait fonder la jeune liberté sur les bases antiques de la monarchie, et il le voulait fermement, résolument, en homme de cœur. L'esprit des états de Vizille vivait encore tout entier en lui.

La cour répondit au serment du jeu de paume par la séance royale du 23 juin. Le roi ordonnait aux ordres de se séparer sur-le-champ, et de se rendre le lendemain dans leurs salles respectives, pour y délibérer séparément. Ce fut à la suite de cette séance que Mirabeau fit sa fameuse réponse à M. de Brézé, grand-maître des cérémonies, et que Sieyès prononça cette phrase non moins significative : *Vous êtes aujourd'hui ce que vous étiez hier.* Mounier et ses amis virent avec une douleur profonde la rupture du roi et des communes, mais ils demeurèrent fidèles à la cause de la liberté. Moins ardens que Sieyès et Mirabeau, mais non moins décidés, ils prirent part à la délibération qui suivit la sortie du roi et qui maintint le droit de l'assemblée en présence du droit de la couronne.

Ces démonstrations hardies de la part du tiers avaient pour but de forcer les ordres privilégiés à se réunir à lui. Il y réussit. Deux amis de Mounier, Lally-Tollendal et Clermont-Tonnerre, proposèrent la réunion à la chambre de la noblesse, et se mirent à la tête de la minorité qui l'effectua. Aussitôt après la fusion des ordres, un comité fut nommé pour préparer le travail de la constitution. C'était là ce que voulait Mounier avant tout. Au milieu des passions qui fermentaient autour de lui et qui commençaient à l'inquiéter, sa seule pensée était de doter au plus tôt la France d'une constitution libre, et de clore la révolution dès son début. Le 9 juillet, il présenta, au nom du comité, un premier rapport; on y remarque le passage suivant qui révèle ses préoccupations dans ce moment décisif : « Ceux qui connaissent le prix du temps et qui veulent se prémunir contre les évènemens choisissent toujours, parmi les actions qu'ils se proposent, ce qui est indispensable, avant de passer à ce qui est utile ou ce qui peut être différé. Certainement les maux de nos concitoyens exigent de nouvelles lois, mais il est bien moins important de faire les lois que d'en assurer

l'exécution, et jamais les lois ne seront exécutées tant qu'on n'aura pas détruit le pouvoir arbitraire par une forme précise de gouvernement. Il n'est point de maux dont la liberté ne console, point d'avantage qui puisse en compenser la perte. Saisissons l'instant favorable; hâtons-nous de la procurer à notre patrie. Profitons des intentions bienveillantes de sa majesté. Quand une fois la liberté sera fixée et que le pouvoir législatif sera déterminé, les bonnes lois se présenteront naturellement. »

Ce langage était celui de la raison même. Dans ces grandes et terribles circonstances où la nécessité d'une rénovation sociale est évidente, la crise ne saurait être trop courte. Si la nouvelle organisation ne succède pas aussitôt à la chute de l'ancienne, l'absence de tout pouvoir régulier, de toute autorité nettement constituée, peut amener, en se prolongeant, les plus formidables conséquences. Plus la société est profondément remuée, plus elle a besoin d'avoir vite un gouvernement qui la soutienne et la contienne à la fois dans le travail de sa transformation. Ce que la France entière n'a su qu'en 1830, Mounier le savait en 1789; ce que quarante ans d'épreuves ont fini par nous enseigner, il l'avait appris par la méditation solitaire et par l'étude de l'histoire politique. Malheureusement il était à peu près seul alors à le savoir. Il ne put parvenir à faire voter la constitution aussi promptement qu'il l'aurait voulu. L'assemblée avait un sentiment vague qu'il avait raison, mais l'inexpérience des uns et l'emportement des autres ne lui permirent pas d'arriver à son but. Il fut gagné de vitesse par les évènemens. Deux jours seulement après son rapport, le renvoi des ministres donna le signal des troubles de Paris. Le dimanche 12 juillet, l'émeute naquit au Palais-Royal; le 13, les électeurs, réunis à l'Hôtel-de-Ville, formèrent ce comité permanent qui est devenu l'origine de la commune; le 14, la Bastille fut prise. Le peuple venait de faire son entrée dans la révolution.

Mounier était l'ami de Necker : plus que personne il regretta la disgrace de ce ministre, il présenta à l'assemblée une motion pour demander son rappel; mais ce qu'il aurait voulu par l'autorité légale, il craignait de l'obtenir de l'émeute. Cependant, quand les évènemens de Paris furent consommés, il chercha encore à se rendre maître de l'enthousiasme patriotique qu'ils avaient excité. Il s'attacha à borner au retour des ministres le triomphe des Parisiens, et à reporter au roi la reconnaissance publique. Lally-Tollendal, son ami, l'orateur de ses idées, prononça à l'Hôtel-de-Ville un discours touchant dans ce sens; tel était encore en ce moment l'état des esprits,

que ce discours amena une de ces scènes d'ivresse, d'espérance et d'attendrissement, si fréquentes au commencement de la révolution. Mounier lui-même était alors au comble de la popularité; il fut membre de la grande députation envoyée par l'assemblée à la ville de Paris, et rendit compte de sa réception à l'Hôtel-de-Ville. Ce rapport fut accueilli par des applaudissemens unanimes; il se terminait ainsi : « Sans doute, il n'est aucun de nous qui n'eût désiré de prévenir, par tous les moyens possibles, les troubles de Paris; mais les ennemis de la nation n'ont pas craint de les faire naître. Ces troubles vont cesser; la constitution sera établie; elle nous consolera, elle consolera les Parisiens de tous les malheurs précédens. Tout en pleurant sur la mort de plusieurs citoyens, il sera peut-être difficile de résister à un sentiment de satisfaction en voyant la destruction de la Bastille; sur les ruines de cette horrible prison du despotisme s'élèvera bientôt, suivant le vœu des citoyens de Paris, la statue d'un bon roi, restaurateur de la liberté et du bonheur de la France. » Paroles significatives qui montrent Mounier partagé entre l'inquiétude et la résolution, entre le regret et l'espérance, et cherchant à s'étourdir lui-même avec l'assemblée sur la portée probable de ce qui s'était passé.

Cependant une grande lutte ne tarda pas à s'établir entre les partisans de la réforme légale et ceux d'un bouleversement radical. La prise de la Bastille avait en apparence investi l'assemblée d'un pouvoir absolu, souverain, irrésistible, mais elle lui avait retiré en réalité la véritable direction des esprits. La question n'était plus enfermée dans le cercle des pouvoirs constitutionnels; elle était descendue sur la place publique. Mounier ne voulut pas l'y suivre. Toujours au premier rang pour défendre les lois, il protesta sans relâche contre les épisodes de meurtre et d'incendie qui se succédaient rapidement au dehors. Lally, Malouet, Clermont-Tonnerre, tous les hommes de sagesse et de cœur comme lui, l'appuyèrent de leurs discours, de leurs votes, mais en vain. La majorité, frappée de stupeur, ne répondait plus que faiblement à leur voix. En même temps que l'autorité échappait à l'assemblée, l'assemblée elle-même échappait à Mounier. Quant on relit les débats de ces temps mémorables, il est triste de voir cette poignée de citoyens illustres débordés tous les jours de plus en plus par l'entraînement et la terreur, opposant pied à pied les principes éternels de la liberté légale aux tentatives victorieuses de ses ennemis, abandonnés et trahis par les uns, insultés et menacés par les autres, et perdant peu à peu, avec leur légitime ascendant,

la noble confiance qu'ils avaient d'abord en eux-mêmes et dans l'avenir de leur pays.

Nous ne nous arrêterons que sur ce qui occupait Mounier par-dessus tout, sur ce qu'il regardait toujours avec raison comme le premier devoir de l'assemblée, comme le seul remède aux maux de la France, le travail de la constitution. La constitution faite, il eût été peut-être encore temps d'arrêter le mouvement. Un comité définitif de rédaction avait été nommé dans la séance du 14 juillet, presqu'au moment même où la Bastille était prise. Il se composait de huit membres : Mounier, l'évêque d'Autun, Sieyès, Clermont-Tonnerre, Lally-Tollendal, l'archevêque de Bordeaux, Chapelier et Bergasse. Nommé le premier, et à une majorité immense, Mounier fut encore l'homme le plus influent du comité. Certes, il était difficile de conserver, au milieu des scènes ardentes de chaque jour, le calme qui convient à des législateurs; le comité comptait d'ailleurs parmi ses membres quelques-uns de ces esprits systématiques qui, traitant les nations comme des abstractions, veulent à toute force leur appliquer des règles absolues aussi incompatibles avec le monde moral qu'avec le monde physique. Mounier n'en poursuivit pas moins son dessein avec une fermeté d'esprit admirable, et finit par faire adopter presque toutes ses propositions. Dans le courant du mois d'août, plusieurs rapports furent présentés, tant par lui que par Lally, sur les principes de la constitution. Nous allons donner des extraits des plus importans.

La première question qui se présentait était celle de la déclaration des droits. Une opinion fort généralement répandue alors voulait que tout travail pour la constitution fût précédé d'une exposition métaphysique des droits de l'homme et du citoyen. Mounier était peu partisan de cette idée, qui appartenait plus à des philosophes qu'à des législateurs; il avait cédé cependant et proposé lui-même une déclaration, mais en accompagnant cette proposition de réserves judicieuses. « Les Anglais, disait un des rapports, ont plusieurs actes qui constatent leurs droits et qui sont les fondemens de leur liberté. Dans ces divers actes, ils ont constamment évité toutes ces questions métaphysiques, toutes ces maximes générales susceptibles de dénégation, de disputes éternelles, et dont la discussion atténue toujours plus ou moins le respect de la loi qui les renferme. Ils y ont substitué ces vérités de fait qu'on ne peut entendre que d'une manière, qu'on ne peut réfuter d'aucune, qui n'admettent ni discussion ni défini-

tion, et qui réduisent la mauvaise foi elle-même au silence. C'est sans doute une grande et belle idée que d'exposer tous les principes avant d'en tirer les conséquences, de faire remonter les hommes à la source de leurs droits; mais il faut que cette déclaration des droits soit aussi claire, aussi courte, aussi réduite qu'il se pourra, que, le principe posé, on se hâte d'en tirer la véritable conséquence, de peur que d'autres n'en tirent pas une fausse, et qu'après avoir transporté l'homme dans les forêts, on le reporte sur-le-champ au milieu de la France. »

Ces réflexions étaient bien justes, bien pratiques, pour réussir complètement dans ces jours d'espérance illimitée et d'orgueilleuse illusion. Une déclaration des droits fut votée avec cet appareil de rédaction métaphysique qu'il eût été sage d'éviter. Les *disputes éternelles* que le rapport avait prévues n'ont pas manqué depuis de se réaliser; à chaque constitution nouvelle, la déclaration a donné lieu à de nouveaux débats, jusqu'à ce qu'on en soit venu à ces formules simples, courtes, *qui n'admettent ni discussion ni définition*, et qui portent avec elles un commandement en même temps qu'elles expriment un principe : *tous les Français sont égaux devant la loi, nul ne peut être distrait de ses juges naturels, la liberté individuelle est garantie*, etc. Ici déjà, nous trouvons Mounier et son parti fort en avant du reste de l'assemblée. Aussi bien que Lafayette et Mirabeau, il veut proclamer les droits nouveaux que le progrès du temps a amenés, mais il ne veut pas leur donner la forme d'abstractions. Ce sont des faits qu'il constate et non des systèmes qu'il enseigne. Le système est plus large, mais plus douteux; le fait est plus borné, mais plus sûr. C'est une prétention naturelle à l'homme, surtout dans un temps de rénovation, que celle de s'élever jusqu'à la vérité absolue et de l'écrire pour l'avenir sur l'indestructible airain; le sage résiste à la séduction, il craint ses propres erreurs et les erreurs d'autrui, il ne transporte pas le genre humain *dans les forêts*, suivant l'heureuse expression du rapport, et se borne à suivre pas à pas les changemens irrésistibles survenus dans la société.

La seconde question était celle de la forme du gouvernement. Pour Mounier, comme pour l'assemblée et la France entière en ce moment, la forme du gouvernement devait être monarchique; mais tous ne se rendaient pas également compte des conditions essentielles de la monarchie. On était d'accord sur le nom, on ne l'était pas sur la chose. Mounier et ses amis maintinrent seuls la véritable notion du

pouvoir royal contre le débordement des théories. « Le roi, dit encore un des rapports, est le chef de la nation; il est une partie intégrante du corps législatif; il a le pouvoir exécutif souverain; il est chargé de maintenir la sécurité du royaume au dehors et dans l'intérieur, de veiller à sa défense, de faire rendre la justice en son nom par les tribunaux, de faire punir les délits, de procurer le secours des lois à tous ceux qui le réclament, de protéger les droits des citoyens et les prérogatives de la couronne, suivant les lois et la constitution. La personne du roi est inviolable et sacrée. Les offenses envers le roi, la reine et l'héritier présomptif de la couronne, doivent être plus sévèrement punies que celles qui concernent ses sujets. Le roi est le dépositaire de la force publique; il est le chef suprême de toutes les forces de terre et de mer; il a le droit exclusif de lever des troupes, de régler leur marche et leur discipline, d'ordonner les fortifications nécessaires pour la sûreté des frontières, de faire construire des arsenaux, des ports et des havres, de recevoir et d'envoyer des ambassadeurs, de contracter des alliances, de faire la paix et la guerre. Le roi est la source des honneurs; il a la distribution des graces, des récompenses, la nomination des dignités et emplois ecclésiastiques civils et militaires. »

La plupart de ces idées étaient encore admises par la majorité au commencement de 1789, mais elles étaient déjà contestées par une minorité remuante. Il en était une surtout qui soulevait une vive opposition. Puisque le roi était à lui seul le pouvoir exécutif, pourquoi devait-il être en même temps une portion du pouvoir législatif? Voici la réponse du rapport : « La division du pouvoir législatif et la réunion du pouvoir exécutif sont deux axiomes politiques que la raison et l'expérience ont placés hors de toute atteinte. Partout où le pouvoir exécutif est partagé entre plusieurs, la liberté ne saurait exister. Il serait également superflu de chercher à établir que le roi doit être une portion intégrante du pouvoir législatif. Pour maintenir la balance de la constitution, il est nécessaire que la puissance exécutrice soit une branche sans être la totalité de la puissance législative. Comme l'union entière de ces deux puissances produirait la tyrannie, leur désunion absolue la produirait également. Si la législation était totalement séparée du pouvoir exécutif, elle entreprendrait sur les droits de ce dernier et se les arrogerait infailliblement. La nécessité d'établir un point d'union entre ces deux pouvoirs une fois reconnue, le pouvoir législatif étant divisible par sa nature, et le

pouvoir exécutif étant indivisible par la sienne, c'est par conséquent à la totalité de ce dernier que doit être attachée une portion du premier. Ajoutons que, cette portion étant restreinte au droit d'approuver ou de rejeter, l'autorité royale n'acquiert par là que le moyen d'empêcher le mal et non celui de le faire. Disons encore que, celui qui est chargé de faire exécuter la loi devant être le premier à s'y soumettre, nous aurons un garant de plus de cette soumission, lorsqu'il aura concouru lui-même à faire cette loi. »

Il est difficile d'exposer avec plus de netteté ce point fondamental, qui paraît, au premier abord, contraire au principe de la division des pouvoirs. On ne saurait trop s'étonner de voir la vraie doctrine de la monarchie constitutionnelle professée avec cette rigueur dans un temps où les généralités du *Contrat social* remplissaient toutes les têtes. Quant aux propositions du comité pour l'organisation de la chambre des représentans, elles étaient fort simples. Cette chambre devait être composée de six cents membres, égaux en droits, librement élus dans des circonscriptions qui seraient rendues elles-mêmes aussi égales que possible. Ce n'était alors une question pour personne que la nécessité d'une représentation nationale, et la réunion des ordres, la suppression des cahiers, le vote par tête, avaient déjà décidé les principes qui devaient présider à sa formation. Ce que la séance du jeu de paume avait commencé, la nuit du 4 août l'avait accompli sans retour, aux applaudissemens du monde. Tous les anciens priviléges étaient abolis, toutes les distinctions de classes effacées; d'un chaos de coutumes, d'ordres, de provinces, de juridictions, il ne restait que ce grand tout homogène et un, la nation française. L'immense transformation s'était opérée en quelque sorte d'elle-même, sans secousse, sans effort, avec ce caractère de puissance calme et sûre qui n'appartient qu'à la véritable nécessité. En ce qui concernait l'existence et les conditions de l'assemblée élective, le projet de Mounier se confondait avec tous les projets qui étaient alors proposés; il était même, pour les conditions d'âge et de cens, plus libéral que la loi actuelle.

Mais suffit-il que la législation soit divisée entre les représentans et le roi? Ne faut-il pas un troisième pouvoir entre les deux? Ici recommençait la contestation. « C'est une vérité générale, dit le rapport, qu'il est dans le cœur de tous les hommes un penchant invincible à la domination, que tout pouvoir est voisin de l'abus du pouvoir, et qu'il faut le borner pour l'empêcher de nuire. Mais il ne

s'agit pas ici de bornes immobiles, passives; on les renverserait. Des lois, portées dans un temps, oubliées dans un autre, ne suffiraient pas; il faut, à une force active, opposer une force active. De là suit la nécessité de balancer les pouvoirs, de diviser la puissance, non pas en deux, mais en trois portions. Un pouvoir unique finira nécessairement par tout dévorer, deux se combattront jusqu'à ce que l'un ait écrasé l'autre; mais trois se maintiendront dans un parfait équilibre, s'ils sont combinés de telle manière que, quand deux lutteront ensemble, le troisième, également intéressé au maintien de l'un et de l'autre, se joigne à celui qui est opprimé contre celui qui opprime, et ramène la paix entre tous. Ainsi, en Angleterre, pendant l'absence des parlemens, le pouvoir unique du monarque fut presque toujours celui d'un despote. L'époque sanglante qui vit détruire la chambre des pairs vit les démagogues renverser la monarchie. Mais depuis le rétablissement du trône et des deux chambres du parlement, surtout depuis le pacte national qui a défini leurs pouvoirs et leurs droits respectifs après la révolution de 1688, aucun pays n'a joui dans son intérieur d'une tranquillité plus complète que l'Angleterre. Nulle part la propriété n'a été plus sacrée, la liberté individuelle plus intacte. »

Le rapporteur ne s'en tient pas là; il insiste sur les inconvéniens d'une chambre unique. « Il n'est pas douteux, dit-il, que, pour aujourd'hui, une chambre unique n'ait été préférable et peut-être nécessaire. Il y avait tant de difficultés à surmonter, tant de préjugés à vaincre, tant de sacrifices à faire, tant de vieilles habitudes à déraciner, une puissance si forte à contenir, en un mot, tout à détruire, et presque tout à créer! Mais la manière d'établir est-elle aussi la manière de conserver? Le procédé qui perfectionne n'est-il pas différent de celui qui crée? Ce qui est nécessaire pour une circonstance extraordinaire, pour une crise unique dans la durée d'un empire, ne serait-il pas dangereux, appliqué à tous les temps et à l'état habituel de son gouvernement? Une assemblée unique court perpétuellement le danger d'être entraînée par l'éloquence, séduite par des sophismes, égarée par des intrigues, enflammée par des passions, emportée par des mouvemens soudains qu'on lui communique, arrêtée par des terreurs qu'on lui inspire, par une espèce de cri public même dont on l'investit, et contre lequel elle n'ose pas seule résister. Plus son pouvoir est étendu, et moins sa prudence est avertie. Elle se porte avec une sécurité entière à une décision dont elle est sûre que per-

sonne n'appellera. Mais qu'il existe deux chambres au lieu d'une, la première portera plus d'attention à ses décisions, par cela seul qu'elles doivent subir une révision dans la seconde. La seconde, avertie des erreurs de la première, se prémunira d'avance contre un jugement erroné, etc. »

Voici maintenant comment s'exprimait le rapporteur sur la composition de ce troisième pouvoir. « Le sénat sera-t-il formé de ce qu'on appelle à présent la noblesse et le clergé? Non, sans doute. Ce serait perpétuer cette séparation d'ordres, cet esprit de corporation, qui est le plus grand ennemi de l'esprit public, et qu'un patriotisme universel concourt aujourd'hui à éteindre. Le sénat serait composé de citoyens de toutes les classes, à qui leurs talens, leurs services, leurs vertus, en ouvriraient l'entrée. Le nombre pourrait en être fixé à deux cents. Cette magistrature, cette dignité nationale serait-elle pour un temps limité? serait-elle à vie? serait-elle héréditaire? Pour un temps limité, ne manquerait-elle pas son but? Pourrait-elle acquérir cette conscience, se former cet esprit, trouver cet intérêt distinct, nécessaire, pour mettre un poids de plus dans la balance politique? Ne serait-ce pas, au lieu de deux chambres, deux bureaux d'une même chambre? D'un autre côté, c'est une forte objection contre l'hérédité qu'un individu naisse investi d'une magistrature judiciaire et politique, par conséquent dispensé de la mériter et sûr de l'exercer, même sans capacité pour la remplir. Enfin à qui appartiendrait le droit de nommer les sénateurs? Peut-être trouvera-t-on que faire nommer les sénateurs par le roi, sur la présentation des provinces, et ne les faire nommer qu'à vie, serait le moyen le plus propre à concilier tous les intérêts. L'influence du roi existerait; elle serait modérée; le sénat ne serait composé que de citoyens choisis; la durée de cette magistrature, qui serait à vie, la perpétuité de ce sénat, qui ne se renouvellerait qu'insensiblement et par individus, y formeraient les nuances nécessaires pour différencier les deux chambres, autant qu'il le faudrait, sans les rendre étrangères l'une à l'autre. »

Ce plan fut accusé d'aristocratie; il était cependant plus démocratique encore que ce qui existe aujourd'hui. Une erreur grave s'était glissée dans cette conception du sénat; c'était le principe de la limitation du nombre. L'expérience et la réflexion ont appris depuis de quel danger serait pour la chose publique l'existence d'un corps dont les autres pouvoirs ne pourraient pas modifier les élémens dans un moment donné. Il y a aussi dans le projet une disposition qui trouve

encore faveur dans quelques esprits, mais qui n'a pas été inscrite dans notre loi constitutionnelle : c'est l'union de la présentation élective et du choix royal dans la nomination d'un pair ou d'un sénateur. A notre avis, on a pris le meilleur parti en écartant toute participation directe de l'élection au recrutement de la pairie, et sous ce rapport, comme sous celui de la limitation du nombre, l'esprit si sage de Mounier nous paraît avoir failli. Mais il n'est pas moins remarquable que ce soit l'excès de démocratie qui soit à reprendre dans son projet de constitution; rien ne fait mieux mesurer la distance parcourue depuis 1789 que de voir réclamer maintenant comme une extrême exigence par les plus grands partisans de la démocratie ce qui était offert sans succès, au commencement de la révolution, par les plus zélés soutiens de l'autorité royale. Lally se plaint, dans une note de son rapport, que le sénat proposé par le comité de constitution ait été comparé au conseil des dix et à l'inquisition d'état de Venise, et il se croit obligé de réfuter sérieusement cette absurdité. Où est aujourd'hui l'écrivain politique qui oserait soutenir un moment une pareille comparaison?

Sur plusieurs autres points, le projet du comité était encore trop démocratique. Ainsi il refusait au roi la proposition des lois, par cette raison que la loi, étant l'expression de la volonté générale, devait nécessairement naître au milieu des représentans de tous. C'était mériter le reproche de métaphysique qu'on avait fait avec juste raison à la déclaration des droits. Mais ce qui recommandera toujours ce projet à l'estime des esprits politiques, c'est ce qu'il contenait sur la sanction et le *veto*. Le roi et le sénat auront-ils un *veto?* ce *veto* sera-t-il illimité ou suspensif? Le rapporteur prouva parfaitement que tout pouvoir qui n'aurait pas le droit illimité de *veto* n'était pas un pouvoir. Il cita et développa ce mot de Montesquieu, dans le livre XI de *l'Esprit des Lois: Si la puissance exécutrice n'a pas le droit d'arrêter les entreprises du corps législatif, celui-ci sera despotique; car, comme il pourra se donner tout le pouvoir qu'il peut imaginer, il anéantira toutes les autres puissances.* Ces idées sont à peu près vulgaires aujourd'hui; elles étaient alors hardies et généralement peu comprises.

Tout le monde sait quel soulèvement terrible finit par éclater contre les propositions du comité de constitution. Toutes les passions du dehors firent irruption dans l'enceinte de l'assemblée. Des cris de mort furent proférés contre ceux qu'on n'appelait plus que les fauteurs du despotisme. L'immense majorité des députés partageait les

idées de Mounier; la plupart d'entre eux se laissèrent intimider par les démonstrations populaires. La première question qui fut mise aux voix fut celle de la division du pouvoir législatif. Sur 1,200 membres, 710 seulement prirent part à la délibération; 499 se prononcèrent pour une chambre unique, 89 pour deux chambres, 122 s'abstinrent de voter comme n'étant pas suffisamment éclairés. Ainsi on peut affirmer que la proposition des deux chambres aurait eu pour elle 700 voix si l'assemblée avait été libre, et que tout le monde eût fait son devoir. Ce fut une minorité numérique qui devint la majorité par l'absence et la fuite de la majorité véritable. Ce vote fatal eut lieu le 10 septembre. Le lendemain, il arriva ce qui arrive toujours après ces jours de lutte décisive où un premier avantage est obtenu. La majorité contre le projet s'accrut de ces voix flottantes qui vont où elles croient trouver la force; le 11, la question du *veto* fut posée; 673 voix se prononcèrent pour le *veto* suspensif et 385 pour le *veto* illimité. Ce vote consommait la ruine de la première tentative faite en France pour l'établissement de la liberté politique; le tour de la seconde ne devait venir que vingt-cinq ans après.

Après les scrutins des 10 et 11 septembre, Mounier désespéra. Il donna immédiatement sa démission de membre du comité. Lally-Tollendal, Bergasse et Clermont-Tonnerre en firent autant. Après l'avoir lâchement abandonné au moment décisif, ses collègues voulurent au moins lui donner une dernière preuve de leur estime en l'élevant à la présidence. C'est lui qui présidait lors des fatales journées des 5 et 6 octobre. Il eut la douleur de voir la salle de l'assemblée nationale envahie par la populace, et se montra avec honneur dans cette catastrophe qu'il n'avait pu empêcher. Le premier jour, Mirabeau étant monté au bureau pour lui dire que quarante mille Parisiens marchaient sur Versailles, il refusa intrépidement de lever la séance : « Qu'ils viennent, dit-il, et qu'ils nous tuent tous, oui tous! les affaires de la république en iront mieux. » Réponse toute personnelle qui fit reculer Mirabeau. Le lendemain, le même Mirabeau ayant dit que la dignité de l'assemblée ne permettait pas aux députés de se rendre au château pour entourer le roi : « Notre dignité, répondit Mounier, est de faire notre devoir. » Mais, s'il résistait encore, il ne croyait plus au succès. Découragé, il ne voulut pas assister à des malheurs qui lui paraissaient inévitables. Il quitta, dès le 9 octobre, l'assemblée et Versailles. Il se rendit d'abord à Grenoble, puis en Suisse. C'est de là qu'il assista au drame sanglant de la révolution. En 1792, il publia le plus important de ses ouvrages,

Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres. Il ne revint en France qu'à la suite du 18 brumaire, après avoir passé douze ans dans l'exil.

Cette retraite de Mounier a été blâmée, et avec raison à notre avis. Il y a des circonstances où la vie publique impose des devoirs sacrés. Même après une défaite, tout soldat doit rester à son poste. Qui sait de quel poids peut être un jour le vote d'un homme quand le sort du monde s'agite à chaque instant dans un scrutin? Il ne suffit pas de savoir où est la bonne cause, il faut encore travailler sans relâche à la faire triompher. Dans les crises politiques, les opinions sages et mesurées sont celles qui ont le plus besoin de courage et de persévérance. Plus l'esprit est solide et le cœur droit, plus la volonté doit être ferme, car il est plus difficile en ce monde de faire le bien que le mal. Presque jamais, d'ailleurs, il n'y a en politique de partie complètement gagnée ou complètement perdue. Lally-Tollendal suivit Mounier et se retira comme lui après les 5 et 6 octobre; si tous deux étaient restés à l'assemblée, ils auraient vu ceux qui les avaient combattus avec le plus d'ardeur revenir peu à peu sur leurs pas, à mesure qu'ils étaient éclairés par l'expérience. L'éloquence persuasive de Lally, l'autorité des croyances inébranlables de Mounier, auraient pu venir au secours de ces conversions tardives, les activer, les multiplier, les rallier peut-être, et reformer plus ou moins les rangs dispersés de leur parti. Nous avons vu que la véritable majorité de l'assemblée voulait la monarchie constitutionnelle. Avec un pareil point d'appui, rien n'était desespéré. Mais, si l'intelligence de Mounier avait deviné les conditions légales de la liberté, il n'avait pas pu se donner en même temps les mœurs qu'elle exige. Il aurait su mourir sur son fauteuil un jour d'émeute; il répugnait à ce labeur ingrat et incessant, à ce combat éternel et triste qui est imposé dans un pays libre à tout homme de conviction et de cœur.

Malouet a joué un rôle moins actif que Mounier pendant quelques mois, mais il racheta cette infériorité par plus de persévérance. Il prit part aux travaux de l'assemblée jusqu'au bout, et ne quitta la France qu'après le 10 août, lorsqu'il fut bien évident que toute conciliation était pour un temps impossible. Du reste, c'était bien la même ligne d'opinion que Mounier, mais avec moins de raideur dans l'esprit et plus de tempérament dans le caractère. Avant l'ouverture des états-généraux, il avait publié, sous le titre d'*Appel à la noblesse*, un habile plaidoyer en faveur de l'égalité. Pendant les longs jours d'attente et d'indécision qui précédèrent la réunion des ordres,

il proposa et défendit tous les accommodemens de détail, toutes les concessions de forme, qui pouvaient ménager l'amour-propre des ordres privilégiés et les amener plus vite à un rapprochement. Il fut un des premiers à ouvrir des négociations avec Mirabeau pour essayer de le ramener au roi, et cette seule démarche suffirait pour prouver qu'il était doué à un haut point de l'esprit politique. Il appuya de sa parole et de son vote les propositions du comité de constitution. Après le départ de Mounier et de Lally, il resta presque seul avec Clermont-Tonnerre pour soutenir leurs opinions communes. Tant que durèrent les orageux débats qui remplirent deux années entières, il ne manqua pas un moment à ce rôle difficile : véritable modèle de résolution et de vertu, en même temps que de modération et de sagesse.

Ce serait recommencer l'histoire de l'assemblée constituante que d'essayer de suivre Malouet dans sa longue et pénible lutte. Trop faible pour rien empêcher, il ne peut se faire illusion sur le résultat de ses efforts, et cependant, insulté par les pamphlets, hué par les tribunes, interrompu presqu'à chaque mot par une partie de l'assemblée, menacé de mort chaque jour, il s'obstine à faire fermement et tranquillement son devoir. Quelquefois il parvient à forcer l'attention et à commander la déférence de ses ennemis, mais le plus souvent il ne recueille que des outrages. Nous avons montré l'attitude de Mounier à l'ouverture de l'assemblée; nous allons montrer celle de Malouet à la fin. Nous aurons ainsi donné la première et la dernière parole de leur parti. C'était au moins d'août 1791; l'assemblée allait se séparer, la constitution était terminée; il ne s'agissait plus que de la revoir dans son ensemble avant de la promulguer. Glorieux et informe mélange de vérités sublimes et d'erreurs funestes, cette constitution posait les principes que la révolution était venue proclamer, mais en même temps elle contenait les dispositions dont les *monarchiens* n'avaient pu empêcher l'adoption, et qui la rendaient inexécutable, comme l'établissement d'une chambre unique, le *veto* suspensif, etc. La situation générale du pays était formidable; les clubs organisés couvraient le territoire; la fuite de Varennes avait livré le roi, qu'on gardait à vue dans son palais; l'attitude menaçante de l'Europe soulevait à l'intérieur de violentes colères; les décrets de persécution se multipliaient; les plus intrépides courbaient la tête devant la fatalité; la terreur approchait. Malouet ne se laissa pas étonner; au moment de sortir de la vie publique, il voulut déposer

sur la tribune une dernière protestation, et dire encore une fois quels étaient les vices de la constitution; on ne le lui permit pas.

« Vous avez ordonné, s'écria-t-il, une révision des articles constitutionnels. Si la nation était assemblée pour en entendre la lecture, chaque Français aurait le droit de dire : *j'accepte* ou *je rejette*. Assurément, si la constitution peut tenir tout ce qu'elle promet, elle n'aura pas de plus zélé partisan que moi; car, après la vertu, rien n'est au-dessus de la liberté et de l'égalité. Mais je vois dans la déclaration des droits une source d'erreurs pour le commun des hommes, qui ne doit connaître la véritable égalité que devant la loi. L'histoire n'offre aucun exemple du changement qui va s'opérer dans l'ordre social; les anciens législateurs ont tous reconnu la nécessité d'une échelle de subordination morale. Vous avez voulu rapprocher le peuple de la souveraineté, et vous lui en avez donné la tentation sans lui en confier l'exercice. Je ne crois pas cette vue saine. La souveraineté appartient au peuple, cette idée est juste; mais il faut qu'il la délègue immédiatement : en ne lui faisant déléguer que des pouvoirs, vous affaiblissez ces pouvoirs. Ceux-ci ne sont efficaces qu'autant qu'ils sont une représentation sensible de la souveraineté, et, d'après vos principes, ils prennent un caractère subalterne dans l'esprit du peuple. Il n'en serait pas de même si.... » A ces mots, un affreux tumulte interrompit l'orateur; Chapelier demanda que toute critique générale de la constitution fût interdite, et l'assemblée, adoptant cette proposition, coupa la parole à Malouet.

Violemment privé du droit de critique, il voulut au moins constater que la France n'était pas libre, et, quelques jours après, à propos de l'article qui établissait des conventions nationales pour la révision, il redemanda la parole; cette fois on le laissa parler avec un peu plus de développement : « Tous les gouvernemens dont nous avons eu connaissance, dit-il, se sont formés par des actes successifs dont le complément est devenu, à certaine époque, une constitution. Ainsi les capitulaires en France, la grande charte en Angleterre, la bulle d'or dans l'empire germanique, sont devenus la constitution de ces états en fixant des droits et des usages antérieurs garantis par l'expérience et par le consentement des peuples. La constitution même des États-Unis est fondée sur des usages, des mœurs, des établissemens antérieurs à la déclaration de leur indépendance; elle n'a effacé que le nom du prince pour y substituer celui du peuple, elle n'a rien détruit et tout amélioré. Pour abroger ou changer de pareilles lois, il

est sage d'attendre qu'une longue expérience en montre l'insuffisance. Mais lorsqu'une constitution, au lieu d'être la réunion d'anciens statuts, la fixation légale et solennelle des anciens usages, en établit complètement la proscription, il faut, pour donner à cette loi nouvelle un caractère permanent, que le consentement universel ait pu se manifester librement. Cette condition ne se trouve pas encore dans notre constitution, et remarquez dans quelles circonstances on vous propose d'imposer silence aux vœux et aux réclamations de la nation.

« C'est lorsque vous ne connaissez que l'opinion de ceux dont votre loi favorise les intérêts et les passions, lorsque toutes les opinions contraires sont subjuguées par la terreur ou par la force, lorsque la France ne s'est encore expliquée que par l'organe de ses clubs, car tout ce qui existe aujourd'hui de fonctionnaires publics est sorti de ces sociétés ou leur est asservi. Et qu'on ne dise pas que la constitution fondée sur ces principes immuables de la liberté, de la justice, doit avoir l'assentiment de tous les bons citoyens; qu'importe la pureté de votre théorie, si le mode de gouvernement auquel elle est unie perpétue les désordres dont nous gémissons? Avez-vous donc pris quelques mesures pour que ces sociétés tyranniques qui corrompent et subjuguent l'opinion, qui influent sur toutes les élections, qui dominent toutes les autorités, nous restituent la liberté et la paix qu'elles nous ont ravies? Avez-vous pris quelques mesures pour que cette multitude d'hommes armés, dont la France est couverte, soit invinciblement contenue dans les limites que la loi lui prescrit? Il me serait facile, en parcourant vos institutions, de vous montrer comment elles vont s'altérer et se corrompre, si, au lieu de les confier *aux épouses et aux mères*, vous ne vous hâtez de les soustraire à ce fanatisme bruyant qui les célèbre, pour les livrer à une raison sévère qui les corrige et qui puisse résister aux temps et commander aux évènemens.

« Tel est le danger de faire marcher de front une révolution violente et la fondation d'une constitution libre. L'une ne s'opère que dans le tumulte des passions ou des armes; l'autre ne peut s'établir que par des transactions amiables entre les intérêts anciens et les intérêts nouveaux. Voyez tous les principes de morale et de liberté que vous avez posés recueillis avec des cris de joie et des sermens redoublés, mais violés avec une audace et une fureur inouies! C'est au moment où, pour me servir des expressions usitées, la plus *sainte*, la plus *libre* des constitutions se proclame, que les attentats les plus horribles contre la liberté, la propriété, que dis-je? contre l'huma-

nité et la conscience, se multiplient et se prolongent! Comment ce contraste ne vous effraie-t-il pas? Je vais vous le dire. Trompés vous-mêmes sur le mécanisme d'une société politique, vous avez cherché une régénération par les moyens d'une dissolution; vous renversez journellement vos principes, et vous apprenez au peuple à les braver; vous détruisez constamment d'une main ce que vous édifiez de l'autre. Il n'est aucun homme raisonnable qui prenne confiance en ce que votre constitution lui promet de sûreté et de liberté individuelle, de liberté de conscience, de respect pour les propriétés, tant qu'il en verra la violation. Ainsi vos comités de recherche, les lois sur les émigrans, les sermens multipliés et les violences qui les suivent, la persécution des prêtres, les emprisonnemens arbitraires, les procédures criminelles des accusés sans preuves, le fanatisme et la domination des clubs, tout cela doit disparaître à la présentation de la constitution, si vous voulez qu'on l'accepte librement et qu'on l'exécute... »

A la suite de ce discours, Malouet proposa un projet de décret qui n'était qu'une condamnation de l'état de la France et un rappel aux principes éternels de légalité, de propriété et de liberté. Cette proposition fut écartée avec emportement et la constitution votée. Bientôt après l'assemblée se sépara, la tribune fut fermée à Malouet, et la révolution resta en face d'elle-même.

Ainsi a commencé, lutté et péri ce premier parti constitutionnel né du mouvement national de 1789. Pour si incomplètes qu'aient dû être nos citations, nous croyons en avoir dit assez pour prouver son identité avec le parti qui a fini par l'emporter de 1815 à 1830. A l'aspect de ce retour frappant de l'histoire, on ne peut s'empêcher d'être saisi de tristes pensées. Pourquoi tant de luttes, de crimes, de guerres, de sanglans déchiremens, pour revenir ainsi sur ses pas, heureux de retrouver à la fin de la route l'asile dont on n'a pas voulu au départ? Combien la France moderne n'eût-elle pas été plus pure, sans être moins grande, si elle avait reconnu à temps sa véritable destinée, et que de malheurs elle eût évités si elle s'était gardée contre ses excès! Quand nous regardons en arrière, nous trouvons ces cinquante années bien pleines à la fois d'angoisse et de gloire; nous pourrions les trouver plus belles encore et moins douloureuses. Qui sait à quel faîte d'honneur, de puissance, notre chère patrie serait montée, si les bienfaits qu'elle a apportés au monde avaient été mêlés de moins de sang et de pleurs! Sans doute il y aurait toujours eu dans cette immense rénovation l'inévitable part de l'infirmité humaine,

mais cette part eût pu être moins large, moins terrible, et le bien eût pu l'emporter encore plus sur le mal. La société nouvelle en serait plus puissante, plus aimée de tous, et l'histoire du monde entier aurait avancé peut-être d'un demi-siècle.

Un historien de la révolution a voulu juger le parti des *monarchiens* en disant qu'*à chaque époque ils supplièrent les plus puissans de transiger avec les plus faibles.* Mais n'est-ce pas là le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une opinion et d'un parti? N'est-ce pas pour défendre le faible contre le fort, que la société elle-même a été créée? Lois politiques, lois civiles, lois criminelles, toutes les constitutions humaines ont-elles un autre but? Tous les hommes publics, quels que soient leurs titres, leurs fonctions et leurs droits, ont-ils un autre devoir? Oui, certes, les *monarchiens* ont toujours invité les puissans à ménager les faibles, et c'est là leur gloire. *Avant le* 14 *juillet*, dit le même historien, *ils demandaient à la cour et aux classes privilégiées de contenter les communes; après, ils demandèrent aux communes de recevoir à composition la cour et les classes privilégiées.* Et quand cela serait, où serait le tort? Ce qu'il faut poursuivre et bannir de ce monde, s'il est possible, c'est l'oppression, quel que soit le nom de l'oppresseur. La cour et les classes privilégiées étaient dominantes avant 1789; après le 14 juillet, la domination passa du côté des communes, et, avec la force, l'abus de la force. Niez donc la moralité humaine, niez la liberté, ou reconnaissez que la résistance fut légitime dans l'un et dans l'autre cas; et à qui peut-on s'adresser sinon à la force elle-même pour lui demander de se tempérer?

Mais, poursuit-on, ce que Mounier et ses amis *ne voyaient pas, c'est le peu d'à-propos de leurs idées dans un moment de passions exclusives.* Et qui vous dit qu'ils ne la voyaient pas, cette difficulté de se faire écouter? Placés eux-mêmes au milieu des passions aux prises, comment auraient-ils pu ne pas les voir? Chaque jour, ils sentaient sur leur visage l'haleine ardente des combattans; chaque jour, ils entendaient de plus près que personne les cris de colère des courtisans de Versailles et le grondement terrible du peuple soulevé. Mais ce qu'ils voyaient en même temps, c'était le danger d'une lutte désespérée, et ils n'épargnaient rien pour la prévenir. Loin de s'effrayer de la grandeur du mal, ils y puisaient au contraire un plus profond sentiment de leur devoir. Quand il eût été impossible de réussir dans cette noble tâche, il était toujours beau de l'entreprendre, et généreux de s'y dévouer. Pourquoi les supposer aveugles quand ils étaient braves? Allez, ne cessons pas d'admirer la vertu aux

prises avec la fortune, et gardons-nous de lui dire trop tôt qu'elle s'égare : ce serait préparer une excuse trop facile à toutes les lâchetés.

Qui osera dire d'ailleurs que tout succès fût absolument impossible? Si nous accusons les contemporains de n'avoir pas tout vu, à notre tour n'avons-nous pas beaucoup perdu de vue le temps que nous prétendons juger? Nous ne nous souvenons que de ce qui a vaincu, ce qui a résisté se perd dans l'ombre. Transportons-nous plus réellement en 1789, et regardons mieux au fond des choses. Nous verrons les intérêts nouveaux bien puissans sans doute, bien irrésistibles, mais satisfaits pour la plupart dès le premier jour dans ce qu'ils avaient de légitime; nous verrons une partie des membres de la noblesse et du clergé se rattachant avec ardeur à l'ancien régime, mais une autre partie allant au-devant des réformes et tendant la main à l'avenir. La conciliation était si bien dans la nature des choses, qu'elle fut complète pendant quelque temps, et que le parti qui la représentait domina les états-généraux. Tous les présidens, jusqu'aux journées d'octobre, furent choisis dans ce parti. On était bien loin alors des idées de 93, et nul ne sentait les prétendus besoins qui se sont développés plus tard. Avec un roi consciencieux et bon comme Louis XVI, un ministre comme Necker, une réunion de grands citoyens comme ceux qu'avait fournis chacun des trois ordres, une majorité comme celle que renfermait réellement l'assemblée, comment eût-il été impossible d'obtenir, sinon un triomphe absolu et définitif, du moins quelque chose de plus régulier et de plus gradué que ce qu'on a eu? Les élémens d'un gouvernement libre étaient nombreux; il ne s'agissait que de les grouper, de les fondre ensemble, de les maintenir unis et actifs, en dépit des forces hostiles qui tendaient sans cesse à les dissoudre. Mais c'est là le problème éternel de tous les corps délibérans; il se pose encore aujourd'hui, tous les jours, aussi bien qu'alors.

Qu'a-t-il donc manqué à la majorité de 1789 pour se constituer plus fortement? Peut-être un homme. Mounier n'avait pas à proprement parler les qualités d'un chef de parti, l'éloquence, l'ambition, l'active habileté, l'art de frapper les imaginations et de rallier les intelligences. D'un caractère inflexible comme son esprit, il ne savait qu'avoir raison; ce n'est pas assez. Malouet entendait mieux que lui les détails de la conduite, Lally avait de son côté une parole plus entraînante et plus facile : il ne sut tirer ni de l'un ni de l'autre un parti décisif. Il ne fit rien pour se conserver Barnave, qui était d'abord son ami, son élève, et qui lui fut enlevé par un jeune désir de gloire et de popularité. Il ne voulut jamais se rapprocher de Mirabeau,

dont il méprisait les vices et dont il détestait les succès. Il ne comprit pas enfin, lui qui comprenait si bien toute chose, que l'idée la plus juste, la plus légitime, ne peut faire son chemin par elle-même, et, s'il le comprit, il ne voulut pas ou ne put pas suffire aux exigences de sa position. Il aurait fallu qu'il exerçât plus activement la direction, ou qu'il la déléguât; il ne fit ni l'un ni l'autre, et personne ne se rencontra pour se saisir de l'empire qu'il laissait vacant.

On peut dire que le sort de la France fut un moment dans les mains de Mirabeau. Cet homme si puissant et si coupable était doué des qualités qui manquaient à Mounier; malheureusement il n'avait pas cette droiture de l'ame qui peut seule donner à l'esprit toute sa rectitude. Lors de la discussion sur la sanction, il se prononça pour le *veto* absolu, il était trop tard; le succès des scènes les plus factieuses avait déjà livré l'assemblée effrayée aux influences populaires, et Mirabeau y avait travaillé plus que personne. Ce qui s'apprend en dernier lieu dans la vie politique, c'est la solidarité qui unit toutes les questions par un lien indissoluble, et qui fait qu'aucune d'elles ne peut être traitée complètement à part. L'opinion sur le *veto* tenait à un système général qui devait réussir ou échouer dans toutes ses parties. Les hommes se conduisent plus par les impressions que par les idées, et la vérité d'un détail les frappe moins que la puissance de l'ensemble; il ne suffit pas de les convaincre, il faut les dominer. Les raisons données par Mirabeau en faveur du *veto* étaient sans doute excellentes; on ne les jugea pas, on ne les écouta pas. L'attention était absorbée tout entière par les bandes armées qui promenaient l'émeute dans Paris et l'incendie dans les départemens. Comment investir le roi de l'autorité souveraine quand on le voyait si impuissant à maintenir l'ordre dans l'état et à se défendre lui-même? Mirabeau avait été des premiers à encourager la sédition contre l'antique prestige de la royauté; quand il s'en est repenti, il n'était plus temps. *Les fautes de ma jeunesse ont fait bien du mal à la France*, disait-il souvent lui-même dans les derniers jours de sa vie, et il avait raison. Le souvenir de ces fautes fut la vraie fatalité qui le poussa. Son esprit supérieur sentait vaguement ce qu'il fallait faire pour fonder en France un gouvernement libre; la considération lui manquant pour le tenter, il n'osait pas. Il avait presque toutes les idées justes et embrassait avec violence le parti des passions contraires. Il aspirait par momens à prendre le beau, le grand rôle de médiateur; mais, repoussé par l'aversion des honnêtes gens et le sentiment de ses propres souillures, il retombait dans le rôle plus facile

d'agitateur populaire. Une fois entre autres, il lui arriva de monter à la tribune pour parler dans le sens de la résistance; il y fut accueilli par de telles rumeurs de la part du parti modéré, qu'il ne put s'empêcher de tonner contre ceux qu'il était venu défendre, et de soutenir avec passion ce qu'il aurait voulu combattre. Le jour de l'ouverture des états-généraux, pendant que le nom de Mounier était couvert d'applaudissemens, le sien avait soulevé des murmures de réprobation, et ce ne fut que la rougeur sur le front qu'il put arriver jusqu'à sa place. L'orgueil blessé, la colère, la vengeance, l'emportaient hors de lui-même, quand il se voyait ainsi humilié; il se réfugiait dans la popularité comme dans un fort toujours ouvert, et d'où il pouvait rendre guerre pour guerre. Tout en partageant au fond les idées de Mounier, il fut son ennemi; leur intelligence aurait pu tout sauver, car ils se seraient complétés l'un par l'autre; leur fatale désunion perdit tout.

Ces faits expliquent la marche de la révolution, ils n'en démontrent pas la nécessité. Les hommes et les évènemens étant ce qu'ils ont été, il en devait sortir ce qui en est sorti. Mais les hommes auraient pu être différens, et les évènemens aussi. Que Mounier se fût trouvé aussi intègre et plus habile, Mirabeau aussi éloquent et moins dépravé, Malouet aussi sage et plus remuant, Barnave aussi brillant et moins inconsidéré, tout changeait de face. Qui sait d'ailleurs combien de circonstances fortuites, d'accidens imprévus, auraient pu détourner à tout moment le cours des choses? Il importe de s'entendre sur le sens de ce grand mot, la nécessité; s'il veut dire seulement que toute cause a son effet, que tel résultat particulier devient inévitable dans un moment donné, il est juste; s'il implique une sorte de fatalité supérieure, d'ordonnance providentielle et divine, quelque chose comme le destin des anciens, il est faux. La nécessité et la liberté se disputent ce monde; il n'est point de liberté que la nécessité ne domine, point de nécessité que la liberté n'altère; nul ne peut se vanter d'assigner à l'une et à l'autre les bornes qu'elle ne saurait franchir. Supposez seulement l'élection de Mirabeau manquée à Aix, que serait-il arrivé? Nous l'ignorons; rien sans doute de tout-à-fait différent, mais rien non plus d'absolument semblable, et le nombre des suppositions qu'on peut faire ainsi est illimité. Tout fait est le résultat d'une foule de causes successives ou simultanées; supprimez, modifiez une seule de ces causes, même la plus futile, et il cesse d'être le même; il n'était donc pas nécessaire.

On dit que la série entière des erreurs de la révolution a pu seule

dégager et fixer ses résultats légitimes : ici encore il faut s'entendre. Ce qui était inévitable en 1789, c'était un changement social qui mît la puissance politique aux mains de la nation, et qui réalisât ce qu'il y avait de juste et de vrai dans les idées de la philosophie du XVIII[e] siècle. Or, il est évident que de pareilles transformations ne s'opèrent pas sans effort. La vieille France avait beaucoup à expier, la nouvelle beaucoup à apprendre. De là le danger imminent d'une explosion, la difficulté, et, jusqu'à un certain point, l'impossibilité d'arriver au but sans secousse. Tout cela est vrai; mais, ce qui ne l'est pas moins, c'est la variété infinie des moyens qui pouvaient être mis en œuvre. Si rien ne pouvait dispenser la France du travail pénible de sa régénération, elle était libre d'en atténuer l'angoisse, d'en adoucir les effets, et c'est beaucoup. Si les *monarchiens* l'avaient emporté en 1789, ils n'auraient obtenu qu'un de ces succès imparfaits, contestés, chanceux, les seuls qu'on obtienne dans les pays libres. Il aurait fallu recommencer la lutte tous les jours, comme il faut la recommencer aujourd'hui encore, comme il faudra la recommencer sans fin; mais, pour peu qu'un premier succès eût soutenu les courages, on eût pu maîtriser l'horrible tempête qui a failli tout détruire, et on serait arrivé plus tôt à des temps plus calmes. Les crises les plus violentes ne sont pas les plus courtes, au contraire. Après s'être violemment guéri du mal, il faut souvent beaucoup de temps pour se guérir du remède; c'est surtout en révolution que, pour aller vite, il importe de ne pas se presser.

On dit enfin que les excès de 92 et 93 ont été nécessaires pour sauver la France des attaques de l'Europe. Ceci encore a son côté vrai; mais ce qu'on ne dit pas, c'est que les attaques de l'Europe furent provoquées elles-mêmes par les violences qui devaient servir à les repousser.

Dans le dernier chapitre de ses *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres*, Mounier soutient avec une certaine éloquence que les auteurs de la constitution de 91 ne se sont pas seulement rendus coupables envers leur patrie, mais envers le genre humain tout entier. « Dans les premiers momens de la révolution, s'écrie-t-il, tous les amis des hommes applaudirent avec transport au zèle des citoyens qui voulaient procurer aux Français un gouvernement libre; ils crurent que le sort de leurs semblables allait s'améliorer, que cette nation offrirait des exemples dignes d'être soutenus dans toute l'Europe par l'opinion publique, d'être accueillis

par tous les souverains qui voudraient donner à leur puissance le plus solide appui, celui de la prospérité de leurs états. Quelle eût été l'influence des travaux de la première assemblée, si les chefs du parti dominant eussent senti que le premier devoir de tous ceux qui sont appelés à gouverner les peuples est de respecter constamment les règles de la justice, s'ils eussent pu comprendre que les droits des sujets peuvent se concilier avec ceux des rois, et qu'il était facile de les intéresser tous également au maintien de la liberté! Les Français, dont les relations avec les autres contrées sont si multipliées, dont la langue est devenue universelle en Europe, eussent répandu partout des leçons de sagesse et de bonheur. Insensés et cruels auteurs des maux de la France, vous avez trompé l'espérance et trahi les intérêts du genre humain; vous avez déshonoré les noms de patriotisme et de liberté; vous n'avez pas rougi d'employer, pour surprendre la confiance de la multitude, des principes de raison et de justice dont vous avez dénaturé le sens par de fausses interprétations. Bien loin de travailler à l'affranchissement des peuples partout où existe le despotisme, vous l'avez consolidé plus qu'il ne le fut jamais. Vous avez soumis, dans le conseil des princes, tous les sentimens de générosité à des calculs de prudence; vous leur avez appris que le meilleur des rois peut voir tourner contre lui ses propres bienfaits, être réduit au sort le plus déplorable, par les mains de ceux dont il aurait mérité la reconnaissance. Vous avez armé contre la liberté la plupart des ministres des cultes divins, tous les hommes distingués par leur rang ou leur fortune, tous ceux qui pouvaient craindre qu'une tentative en sa faveur ne soit, comme en France, une source de crimes ou d'oppression. Et si de funestes pressentimens qu'autorisent les effets de vos institutions viennent à se réaliser, si la France retombe sous le despotisme ou devient la proie des étrangers, puisse la liberté ne pas être bannie de l'univers! puisse la raison humaine trouver un asile, et ne pas rétrograder dans toute l'Europe à ce qu'elle était dans le XIIIe siècle!»

Ces paroles, écrites et publiées en 1792, ont été en partie justifiées par l'histoire de ces cinquante dernières années. On ne se souvient pas assez de ce qu'était la situation générale des gouvernemens et des peuples en 1789, et de tous les pas rétrogrades que les violences de la révolution française ont fait faire depuis à la cause de la liberté universelle. Avant 1789, les idées de la philosophie du XVIIIe siècle avaient pénétré dans toute l'Europe et gagné jusqu'aux princes. En

Prusse, le grand Frédéric avait toute sa vie courtisé Voltaire et ses successeurs et écrit lui-même contre Machiavel; en Russie, Catherine II donnait aux grands seigneurs de son empire l'exemple d'une déférence marquée envers les philosophes français; en Allemagne, l'empereur Joseph avait commencé à réaliser leurs idées en portant la main sur l'édifice féodal; en Espagne, Charles III, aidé de ministres habiles, travaillait à détruire l'ancien absolutisme politique et religieux; en Italie, le grand-duc de Toscane Léopold abolissait la peine de mort, et le roi de Naples Ferdinand créait la fameuse colonie de San-Leucio, l'essai le plus hardi qui ait été tenté pour réaliser les utopies des philosophes; à Rome, un pape avait accepté la dédicace de la tragédie de *Mahomet*, un autre donnait le signal de l'expulsion générale des jésuites; en Angleterre enfin, le pays de la tradition par excellence, des besoins nouveaux commençaient à se faire sentir, Hume et Gibbon avaient écrit leurs histoires, et la voix tonnante de Fox prenait dans le parlement la défense des révoltés américains.

La noble histoire de l'émancipation américaine avait achevé d'exalter dans toutes les ames l'enthousiame de la liberté. Au sein même des cours les plus despotiques, le nom de Washington était populaire comme aux bords de la Delaware et de l'Hudson. Quand le premier signal de la réunion des états-généraux fut donné, on crut, d'un bout de l'Europe à l'autre, qu'on allait assister à l'affranchissement du genre humain. Les premiers actes de l'assemblée répondirent à cette immense attente et remplirent de joie le monde entier. M. de Ségur raconte, dans ses mémoires, qu'on s'embrassait dans les rues, à Saint-Pétersbourg, le jour où l'on y apprit la prise de la Bastille. Si la révolution s'était soutenue à la hauteur où elle se mit dès les premiers jours, le mouvement eût été universel. Les premiers désordres eux-mêmes ne suffirent pas pour désenchanter l'Europe. Peu à peu seulement, et à mesure que les scènes sanglantes se multiplièrent, d'autres pensées naquirent dans les conseils des princes; au parlement anglais, les accusations passionnées de Pitt et de Burke grandirent avec les troubles de la France, et finirent par couvrir les apologies de plus en plus embarrassées de Fox.

Les dates ici sont importantes; elles servent à distinguer ce qu'il est facile de confondre dans l'ardente poussière que soulèvent derrière nous les pas des armées républicaines. Le fameux traité de Pilnitz n'est que du 27 juillet 1791; il n'y avait pas moins de deux ans que la première émigration avait eu lieu à la suite du 14 juillet.

L'Europe avait d'abord été bienveillante; elle voulut ensuite être neutre; elle devint enfin inquiète et menaçante; les rois ne se décidèrent à intervenir que lorsqu'ils se crurent personnellement en danger. Ils laissèrent passer les décrets révolutionnaires de l'assemblée constituante, les troubles des 5 et 6 octobre, la décision sur le *veto*, la constitution civile du clergé, l'abolition des titres, la fédération; ce ne fut que la suspension de Louis XVI, après la fuite de Varennes, qui les amena à se concerter. Encore les hostilités ne commencèrent-elles pas immédiatement; un an entier s'écoula entre le traité de Pilnitz et l'invasion, et cette année fut remplie par la proclamation de la constitution de 1791, la réunion de l'assemblée législative, le soulèvement de la Vendée, la domination croissante du parti républicain, les décrets contre les prêtres réfractaires et les princes émigrés, et enfin la déclaration de guerre de l'assemblée à l'empereur.

L'agression fut presque toujours du côté de la révolution. La déclaration de guerre de la France est du 20 avril 1792, le manifeste du duc de Brunswick n'est que du 25 juillet suivant; les rois avaient encore laissé passer trois mois avant de relever le gant, et dans l'intervalle était survenue la journée populaire du 20 juin, qui ne laissait plus de doute possible sur la chute imminente de la royauté. Même après ce manifeste, il n'y avait d'engagé dans la guerre que l'empereur et le roi de Prusse; le reste de l'Europe demeurait immobile. La révolution n'en fit pas moins une foudroyante réponse; elle s'empressa de se précipiter avec une rapidité inouie jusqu'aux dernières extrémités; la journée du 10 août, les massacres de septembre, la réunion de la convention, la proclamation de la république, le jugement et la mort de Louis XVI se succédèrent en moins de six mois. Quelques-unes de ces démonstrations terribles purent avoir leur utilité, mais elles furent bientôt hors de toute proportion avec le danger réel du pays. La seule journée de Valmy avait suffi, dès les premiers jours de septembre, pour arrêter les Prussiens. Quand la république fut proclamée, l'ennemi était déjà en retraite de toutes parts. Quand le procès du roi commença, l'armée française avait repris l'offensive sur les Alpes, sur le Rhin, dans les Flandres, partout; Mayence était occupé par nos troupes, la Savoie était envahie, la victoire de Jemmapes nous livrait la Belgique.

La catastrophe du 21 janvier ne fut pas l'effet, mais la cause de la coalition. L'empereur et le roi de Prusse étaient prêts à traiter; les

autres nations, étonnées, s'applaudissaient de leur neutralité. La mort du malheureux Louis XVI rendit tout accommodement impossible et fit cesser les incertitudes de ceux des gouvernemens étrangers qui n'avaient par encore pris parti contre nous. L'Espagne et Naples entrèrent aussitôt dans la coalition. Les pays libres eux-mêmes y accédèrent; l'Angleterre se déclara et entraîna avec elle la Hollande. Alors seulement toute l'Europe fut en armes; alors aussi la révolte de la Vendée prit ce caractère d'acharnement qui l'a rendue si redoutable. C'est en ce moment suprême que la convention fit face à tout avec une énergie admirable. Tout ce qu'on a dit de la puissance qu'elle déploya *pour conserver l'intégrité du plus beau royaume après celui du ciel,* se trouva vrai ce jour-là, mais ce jour-là seulement. Rien de plus gigantesque assurément que l'effort des quatorze armées; mais n'eût-il pas mieux valu n'en avoir pas besoin? Où devait aboutir après tout ce duel d'un peuple avec le monde? à Waterloo. Nos héroïques soldats sont entrés tour à tour dans toutes les capitales de l'Europe, mais nous avons vu deux fois la nôtre occupée par les alliés, et nous nous sommes retrouvés, après tant de prodiges, affaiblis et rançonnés.

Sans doute, quand nos armées traversèrent pour la première fois l'Europe, elles trouvèrent les peuples dans l'attente, et partout les sociétés antiques se renouvelèrent à leur voix; mais ce n'est pas à la république qu'il faut reporter tout l'honneur de ces succès: elle ne fit que recueillir ce qu'un siècle d'apostolat avait semé. Depuis long-temps éteintes dans le cœur des rois, les espérances de 1789 vivaient encore dans les nations; sous quelque forme qu'elle se présentât, la révolution devait être la bien-venue. L'Europe entière fit comme la France, elle se soumit au mal pour avoir le bien. Puis, l'expérience faite, la propre nature de la république parut à découvert, avec ses goûts de désordre et de tyrannie, et elle finit par soulever partout autant de répulsion qu'elle avait d'abord excité de sympathie. La réaction fut quelque temps contenue par le génie de Napoléon et le magnifique épisode de l'empire; mais, quand ce qui restait du glorieux esprit de 1789, esprit de justice, de liberté, de fraternité humaine, d'indépendance nationale, eut entièrement disparu dans l'ivresse de la conquête, l'Europe se leva pour secouer le joug. La colère avait succédé à l'enthousiasme, la reconnaissance de nos bienfaits s'était perdue dans le ressentiment de notre domination. De même que l'élan de 89 avait amené les victoires de 92 et

des années qui suivirent, de même le souvenir de l'anarchie républicaine et de l'oppression impériale produisit les deux invasions.

Et la double prévision de Mounier s'est réalisée : la France est d'abord *retombée sous le despotisme*, elle a été ensuite *la proie des étrangers*. Grace à Dieu, ces deux expiations sont passées, et la raison humaine n'a pas péri. Mais l'épreuve a été rude; il a fallu à la société nouvelle une bien grande vie pour résister à la funeste solidarité dont elle portait la peine. Chez nous, elle a survécu; la France est revenue aux idées de 1789. En Europe, au contraire, il semble que ces idées aient reculé, tant le passé pèse encore sur elles. La Pologne saignante, l'Italie abattue, l'Allemagne déçue dans ses espérances de liberté, le pouvoir de nos plus formidables rivales, la Russie et l'Angleterre, démesurément accru, tels sont encore au dehors les fruits de cette triste confusion entre les principes de la révolution et les fléaux qui l'ont accompagnée. Quand viendra le moment où, pour le monde comme pour nous, la séparation sera faite?

LÉONCE DE LAVERGNE.

STATISTIQUE LITTÉRAIRE.

LA POÉSIE DEPUIS 1830.

Le hasard m'a conduit un jour au dépôt légal, cette nécropole littéraire de la rue de Grenelle, où viennent tomber, pour ainsi dire à chaque heure, les deux exemplaires que doit au gouvernement tout éditeur qui jette au public des pages nouvelles, ne fût-ce qu'un almanach, une satire ou une complainte. Curieux de voir et de feuilleter plutôt que de lire, je regardais avec un intérêt mêlé d'une certaine tristesse tant de volumes qui n'ont laissé, pour sauver leur mémoire, qu'un numéro d'ordre et un titre au *Journal de la librairie*, et je m'arrêtai long-temps devant les poètes, effrayé de leur nombre et tout surpris de trouver à grand'peine dans cette foule quelques noms vaguement connus. O vanité des ambitions littéraires! — Dormez en paix sous vos couvertures jaunes, roses et bleues, dans vos linceuls satinés, mélodieux rêveurs qui avez chanté sans éveiller d'échos, poètes méconnus qui formez le personnel inamovible du dépôt légal, vous tous que le ministère, même aux jours des plus grandes largesses, même aux jours des élections, oserait à peine offrir aux plus humbles bibliothèques de la province! Sur ces planches de sapin, votre dernier asile, que d'illusions, que de longues veilles enterrées sans retour! que de mémoires d'imprimeurs payés par vous et soldés sans profit! — Les ruines de la pensée sont plus tristes encore que les ruines de la pierre, et l'on ne saurait se défendre d'un sentiment pénible en songeant aux souffrances de tant d'amours-propres déçus, à ces souffrances

si vives et si poignantes, et dont quelques-uns sont morts. Je ne parle point ici des royautés poétiques, des maîtres qu'on aime et qu'on relit, qui se réimpriment et qui se vendent; car c'est surtout dans les poètes qu'il faut chercher la véritable originalité de notre temps et les œuvres les plus durables. Jamais peut-être, parmi ses glorieux enfans, la France n'a compté plus d'élus; mais jamais aussi, par compensation, plus de satellites obscurs n'ont gravité autour de la pleïade, et les étoiles nébuleuses forment dans notre ciel une véritable voie lactée. Il y a, je pense, un certain intérêt à compter tous ces astres à la pâle lumière, qui filent et s'éteignent si vite, à parler en quelques pages de ces œuvres dont on ne parle plus, dont on ne reparlera jamais. Pourquoi troubler les morts, dira-t-on peut-être? pourquoi ne pas abandonner, sans souvenirs et sans regrets, le poème symbolique et l'ode humanitaire à ce courant fatal qui entraîne toutes choses? Le poème et l'ode n'ont guère aujourd'hui plus d'importance que n'en ont eu dans leur temps le madrigal et le quatrain. « Le métier de versificateur, a dit M. Planche, est devenu très inoffensif; comme deux ou trois milliers de vers signifient que l'auteur ne s'adresse qu'à la postérité, c'est un devoir pour les contemporains de le traiter avec indulgence, comme un malade ou comme un fou. » M. Planche a raison. Cependant l'indifférence complète ou l'extrême indulgence ont aussi leurs dangers. Si tous les écrivains qui riment en dépit de leur vocation alignaient les syllabes sonores, aux heures de loisir ou de tristesse, sans soulèvement d'orgueil et par fantaisie épicurienne de l'esprit; si leur muse, discrète comme la nymphe antique, tout en cherchant à paraître belle, se dérobait à propos dans le mystère et l'ombre, la critique se montrerait de grand cœur bienveillante et facile, elle irait même jusqu'à leur pardonner le tirage à petit nombre pour les vieux amis et les confidens intimes. La vie est longue, et quelques heures perdues dans la journée des oisifs ne sont pas d'un grand prix. Mais ce n'est pas le loisir, ce n'est pas la fantaisie ou le besoin bien légitime de chercher dans les douceurs de l'art l'oubli des amertumes de la vie, qui nous ont valu dans ces dernières années tant de vers et tant de préfaces poétiques; c'est l'orgueil, un orgueil irréfléchi, c'est une aspiration épidémique et maladive vers le bruit et la gloire, et par occasion vers la fortune. Des hommes éminens ont écrit qu'au milieu de l'affaiblissement de tous les pouvoirs le poète seul est souverain, et que la société, que son génie honore et que ses chants consolent, lui doit tout à la fois la fortune et la gloire. L'hyperbole fut prise à la lettre, et, dans la république des rimeurs, les plus humbles aspirèrent à la dictature. La vanité vint en aide à l'ambition. Des jeunes gens enthousiastes, égarés par de beaux vers, et prenant bien à tort la puissance de sentir pour la puissance de chanter, embrassèrent, à défaut d'autre carrière, la carrière du génie. La plupart ont demandé à la société ce qu'elle doit, mais seulement de loin en loin, aux hommes d'élite qui laissent trace; et, la société ne s'apercevant ni de leur génie, ni de leurs livres, ni de leur requête, ils se sont pris à la maudire. Ces prétentions des vanités poétiques, quelque ridicules qu'elles soient, ont par malheur leur côté triste et sérieux. Sans

doute, dans les lamentations des poètes méconnus, les larmes, les douleurs, les soupirs, sont souvent une affaire de rimes; mais sous les rimes il y a quelquefois des larmes et des douleurs réelles. Les poètes ont accusé le siècle : le siècle ne s'est pas ému. Il a laissé les poètes rimer et pleurer et ne les a pas lus. A-t-il eu tort? Pour répondre sûrement et pour absoudre ou le siècle ou les poètes, entrons au dépôt légal, feuilletons le *Journal de la librairie*, et dressons le nécrologe.

Je l'ai déjà dit, je ne m'occupe point ici des royautés littéraires, des rares élus dont chacun sait les noms, et qu'on réimprime. Je ne compte ni la tragédie, ni la comédie en vers, ni l'opéra, ni le vaudeville, qui donne, assure-t-on, dix-huit mille refrains par année, ni les traductions des poètes classiques, ni les traductions des poètes étrangers, ni les réimpressions des poètes français des trois derniers siècles; je parle seulement des rimeurs naufragés et de leurs œuvres, qui ont paru dans l'espace de onze ans, à titre de nouveautés, poèmes, odes, stances, élégies, chansons, poésies de circonstance et de concours, volumes ou brochures; j'additionne et voici les chiffres :

1830.	— —	498	publications.	
1831.	— —	458	— —	
1832.	— —	362	— —	
1833.	— —	411	— —	
1834.	— —	265	— —	
1835.	— —	271	— —	
1836.	— —	270	— —	
1837.	— —	349	— —	
1838.	— —	330	— —	
1839.	— —	327	— —	
1840.	— —	444	— —	
1841.	— —	398	— —	

Et qui oserait maintenant nous accuser de prosaïsme! Voyons le passé et comparons. Prenons par exemple l'année 1769 : c'est, dans le XVIIIe siècle, une année assez riche en nouveautés, et nous trouverons en tout, pour Paris et pour la province, quarante-huit publications de poésies diverses, y compris même la *Requête des fiacres contre les cabriolets*, et autres facéties qui se vendaient deux sols sur le Pont-Neuf. Quant à nous, malgré nos préoccupations égoïstes, malgré l'émeute et le choléra, les plaisirs et les douleurs de toute espèce, nous avons encore trouvé le temps de produire, en onze ans, 4,383 éditions de poésies nouvelles, plus les vers qui se sont dispersés dans la presse quotidienne et les recueils périodiques, *Psychés*, *Sylphes*, *Miroirs*, *Albums*, *Courriers des Salons*, *Keepsakes*, etc. La poésie, dans ces feuilles légères, s'est épanouie au milieu des festons, des fleurs et des illustrations, comme l'*Ave Maria* dans les missels du moyen-âge; par malheur il est arrivé quelquefois que les vignettes n'avaient point été faites pour les vers, mais les vers pour les vignettes, ce qui a nui singulièrement à la spontanéité de l'inspiration.

Quatre mille trois cent quatre-vingt-trois éditions de poésies en dix ans! c'est plus d'une nouveauté par jour. Chaque édition, je suppose, a été tirée à 300 exemplaires, et c'est bien peu, car on compte d'ordinaire, même quand on est modeste, sur une vente de 500. Voilà donc, depuis 1830, 1 million 314,900 exemplaires, ce qui donnera environ 12 millions 500,000 volumes à la fin du siècle. En vérité, il faut une grande foi dans soi-même ou un étrange amour-propre pour espérer qu'on surnagera dans ce déluge, qu'on se distinguera dans cette foule. Quinze cents noms de poètes peut-être ont été jetés au public depuis onze ans, et c'est à peine si, de mémoire, on en peut citer vingt. Hélas! où sont *les Neiges d'Antan?* Lorsqu'il se vend trente exemplaires d'un volume de poésies, c'est un succès; le reste de l'édition meurt en feuilles et ne s'élève pas même jusqu'à la brochure. On a donné, dans les salles de vente aux enchères, trente poètes pour cinq francs. Malgré cette terrible critique des chiffres, la presse n'a cessé de gémir; l'amour-propre est toujours prodigue, et, si l'addition était possible, il serait curieux de compter la somme exorbitante que les rimeurs ont semée depuis quelques années pour éditer leurs vers, et combien d'humbles patrimoines se sont fondus en papier de coton, en vignettes et en annonces.

Voilà pour les chiffres. Essayons maintenant de dégager les idées; indiquons les genres, les tendances, l'esprit général de ces rimes avortées, et tâchons, à l'aide d'une analyse exacte et sévère, de marcher sans nous perdre dans ce labyrinthe où se mêlent et se confondent tous les systèmes littéraires qui ont eu cours depuis un demi-siècle, toutes les rêveries maladives d'une société qui souffre, qui s'agite souvent sans but, toutes les misères d'une civilisation qui semble parfois toucher à la décadence? La confusion est avant tout le caractère distinctif de la poésie de notre temps. Ce qui nous manque à tous dans les réalités de la vie, c'est la sûreté, la persistance des opinions, le but distinct et déterminé, la voie fidèlement suivie. Il en est de même dans les domaines de l'art et du rêve; nous retrouvons là cette inquiétude vague qui se manifeste en toutes choses dans la société moderne, et auprès d'une certaine faiblesse, d'une certaine indécision qui énerve, d'un triste sentiment de malaise, un soulèvement d'orgueil et d'ambition qui fait que nous voulons d'un bond, sans labeur et sans lutte, nous placer au niveau des plus grands, concentrer sur nous seuls les regards de ce public que tant de soins et de noms occupent, et trouver tout à la fois dans l'art la gloire, la fortune et la puissance. La poésie ne se contente pas de ce domaine paisible, *templa serena,* de cet héritage modeste, mais fécond, qui suffisait à ses vœux dans les plus beaux jours, comme les champs de Tibur suffisaient à Horace. Elle a suivi la pente universelle, la pente du drame et du roman. Le roman a sillonné, creusé tout le dédale humain; il a épuisé même l'idéal du vice, et les vers comme les romans se sont égarés dans les voies les plus diverses. Sans doute nous sommes en progrès sur le passé. La poésie de l'ame et de l'imagination s'est heureusement substituée à la poésie rationaliste du XVIIIe siècle, à la poésie terne de l'empire; mais en agran-

dissant sa sphère, en abordant l'infini, elle n'a plus rencontré de bornes dans l'idéal et dans le réel. Rêveuse et positive en même temps, quelquefois mystique et matérialiste dans le même homme, elle s'est placée sur la limite indécise, pour ainsi dire, des sentimens, des opinions les plus opposés : elle a voulu enseigner, dogmatiser, réformer, intervenir à tout propos dans le monde et dans la vie. Les épidémies morales qui flottent dans l'air que nous respirons ont saisi les poètes, qui sont plus sensibles aux influences. Dans ces ames rêveuses et parfois maladives, toutes les idées exagérées ont subi une exaltation nouvelle, et cette contagion de l'esprit a gagné de proche en proche. On a méconnu, et souvent de propos délibéré, cet axiome de la sagesse antique, que le beau n'est que la splendeur du vrai et la splendeur du bien, et ceux qui descendront par hasard après nous, pour nous juger, dans ces limbes de l'art, ceux à qui nous ferons place et qui remueront nos cendres, seront effrayés de cette fécondité de la production qui forme un si étrange contraste avec la stérilité de l'œuvre, de cette fièvre de vanité qui saisit les plus humbles, ceux même qu'on oublie quand ils vivent, et ils s'étonneront que la poésie, qui de nos jours s'est élevée si haut avec les poètes dont nous sommes fiers, soit tombée si bas avec ces imitateurs sans nombre qui étaient comme des échos semés sur leur route, pour leur renvoyer des concerts.

Au milieu de l'entassement confus des volumes qui nous occupent, l'analyse individuelle et particulière est impossible; c'est Ossa sur Pélion. Cinquante pages ne suffiraient pas à enregistrer les noms et les titres. La route est longue, il faut marcher vite, et je vais d'abord droit aux *monumens*. Il paraît chaque année une vingtaine de poèmes, et, dans le nombre, il s'en trouve qui n'ont pas moins de douze mille vers; il en est même qui sont écrits dans tous les rhythmes, et où la prose et les vers se confondent. Depuis dix ans, tous les genres ont été traités, et ces élucubrations rimées appartiennent la plupart à l'école classique, dans l'acception que ce mot pouvait avoir en 1812, école fidèle aux traditions, qui n'a rien appris ni rien oublié, et dont les représentans les plus illustres siégent à l'*Athénée des Arts* ou à la *Société philotechnique*. Là fleurissent encore, dans toute leur fraîcheur, les traditions de Delille et d'Esménard; là les hommes s'appellent toujours *les humains* ou *les mortels*, les chevaux s'appellent toujours *les coursiers*. L'inévitable invocation, l'inévitable épisode, s'y déroulent au murmure solennel de l'alexandrin, et, par complément, des notes explicatives ou scientifiques ajoutent après chaque chant à l'ennui général. Il est encore, parmi les traîneurs arriérés, des esprits candides qui puisent l'inspiration aux mêmes sources que messieurs les professeurs et poètes latins de l'Oratoire ou du collége Du Plessis, et la France, dans les richesses de sa littérature contemporaine, compte, sans qu'on s'en doute, plusieurs grands poèmes sur l'immortalité de l'ame, les quatre âges et les quatre saisons, l'éducation des jeunes gens et celle des vers à soie, le jeu de billard et le whist, le jeu de tric-trac ou le jeu d'échecs, l'escrime, la chasse ou la pêche; des poèmes sur les beaux-arts, la peinture, et même, comme appendice aux

beaux-arts, un poème sur l'*Art du dessinateur de fabrique*. Dans la partie didactique, la stratégie a aussi fourni son contingent d'inspirations, et l'école du peloton ou la charge en douze temps ont été chantées dans la langue des dieux.

Il faut être juste cependant : sur le Parnasse classique, il y a eu aussi, par momens, de grandes témérités, et les montagnards de ce parti littéraire se sont aventurés dans des voies nouvelles; il en est même qui ont poussé l'audace jusqu'à supprimer l'épisode, jusqu'à se permettre l'enjambement. Littérateurs honnêtes et inoffensifs, ils parlent de la guerre du romantisme avec effroi, comme on parlait au IXe siècle des invasions des Normands; le bruit de la bataille les poursuit comme le roi Rodrigue après la défaite de Xérès, et ils pensent faire aux admirations contemporaines une large concession en reconnaissant qu'il y a dans M. Hugo des vers bien faits et des rimes très riches.

Napoléon, qui domine dans le siècle, domine aussi dans les poèmes; il s'est transfiguré, comme Alexandre ou Charlemagne, en demi-dieu épique. Tantôt c'est une biographie complète; l'auteur prend le héros à sa naissance, vagissant sur la prophétique tapisserie d'Ajaccio, et l'escorte jusqu'à la chaloupe du *Bellérophon*, jusqu'à la pierre de la vallée de Longwood. Tantôt il choisit dans cette vie éclatante quelque épisode immortel, Marengo ou Mont-Saint-Jean, les triomphes de l'Italie ou les désastres du Nord; mais l'épopée, en chantant le grand homme, s'élève à peine jusqu'à la prose du *Moniteur*. Achille n'a point encore trouvé son Homère.

La métaphysique et la cosmogonie ont attiré à leurs spéculations transcendantes, et toujours dans le genre classique, quelques poètes qui voulaient, comme Lucrèce, parcourir sur les ailes de la muse les champs de l'infini. Mais Lucrèce avait raison, lorsqu'à propos des secrets physiques révélés par le philosophe d'Agrigente, il disait en beaux vers qu'il est difficile à la poésie de chanter les découvertes obscures des Grecs. Depuis le disciple d'Empédocle, la science a marché, mais la poésie, qui célèbre les mystères de la nature, n'a point marché comme la science. Le panthéisme naturaliste de l'antiquité prêtait à l'enthousiasme; l'esprit observateur et positif des temps modernes ne prête qu'à l'expérimentation. S'il a produit de savans mémoires, jusqu'à présent il n'a inspiré que des poèmes d'une valeur fort contestable, même pour les plus indulgens; voici un échantillon, emprunté à l'une de ces productions ignorées, la *Théorie physique de l'univers*. Il s'agit des marées :

Ainsi quand du reflux l'angle sphéroïdal
Se trouvera conduit dans un plan vertical,
Sous les feux du soleil une basse marée
Aura lieu sur les bords de la zone pétrée.

Un autre poème du même genre, *l'Éternité du monde*, offre les mêmes agrémens de style et de pensée; ce poème a cela de curieux, qu'il nous reporte, dans le passé, à plusieurs siècles de distance. Ici nous nous inspirons de la

philosophie grecque avant Socrate, et nous touchons en même temps au baron d'Holbach et à Lamettrie. « Supposer que le monde a été créé, c'est supposer l'existence de deux dieux différens; et, si le monde est créé, Dieu lui-même a dû l'être. » Tel est le thème, la base philosophique sur laquelle repose le poème. Le sujet, on le voit, n'est guère plus poétique qu'il n'est orthodoxe. Citons encore, pour mémoire et comme spécimen : *Oromaze ou le Triomphe de la lumière*. Oromaze et Ahriman « sont très connus depuis long-temps. » Oromaze, principe du jour, est vaincu par Ahriman, principe des ténèbres. De là de fréquentes éclipses de soleil; les peuples se trouvent dans un grand embarras; ils brûlent tous les arbres pour se chauffer et faire leur cuisine. Après avoir brûlé les arbres, ils brûlent leurs meubles, et. les meubles venant à manquer, ils mangent leur dîner cru. La couleuvre, dans cette extrémité,

leur servit de pâture.
Bientôt plus de couleuvre et plus de nourriture;

et pour dernière ressource, les peuples se mirent à se manger les uns les autres *en frémissant d'horreur*, etc. Ce poème est d'un éternel candidat à l'Académie, M. Paillet de Plombières.

Les poèmes héroï-comiques, grivois, burlesques, ont fait leur temps. Les poèmes badins ont donné quelques volumes, quinze environ en dix ans, qui rappellent, moins le bonheur de l'idée première, le style et l'esprit, *le Lutrin* et *Vert-Vert*. Mais en général, dans les catacombes classiques, c'est le poème historique qui domine. Nous avons d'abord, sous le titre de *Pallantiade*, une histoire universelle, complète comme celle du père Turcellin, puis les monographies, les âges héroïques et les temps barbares, l'*Alexandréide*, et plusieurs épopées sur Jeanne d'Arc. Les jours sont mauvais pour l'épopée. Nos poètes épiques font moins bien que le père Lemoine, et moins mal que Scudéry. Le père Lemoine a laissé une vingtaine de vers dont on se souvient, parce qu'ils sont vraiment beaux; Scudéry, quelques hémistiches qu'on cite pour s'égayer. Dans les œuvres modernes que nous explorons, tout est médiocre, et de la sorte nos Homères malencontreux n'ont pas même, pour se faire lire, la triste ressource du ridicule. Il a été publié depuis onze ans, cent vingt grands poèmes descriptifs, didactiques, symboliques, historiques, dantesques, tous également remarquables par le nombre de leurs vers; en est-il jusqu'à trois que nous puissions citer comme ayant laissé trace?

Notons encore, dans le genre classique, les poèmes médicaux, qui ont du moins le mérite de la nouveauté. Le choléra, qui nous a tous fait pleurer et souffrir, a fait chanter les poètes et nous a valu quelques milliers de vers; mais je ne sais rien de plus monotone que ces rimes écloses sous l'impression d'une même pensée et la contagion d'une même terreur. — D'où vient l'inexorable fléau? Est-il tombé sur nous sous le vent du hasard ou le doigt de Dieu? L'air est pur, les fleurs s'épanouissent. Le peuple de Paris, toujours imprévoyant, s'amuse du carnaval; il danse au bal et boit aux barrières. C'est la vieille histoire du festin de Balthazar; la mort vient tout à coup trou-

bler la fête. — Suit une tirade sur l'incertitude de l'avenir, le néant de l'homme, et après l'élégie le diagnostic.

De la double paupière aux voiles chassieux
Les bords agglutinés obscurcissent les yeux :
Une poussière sèche encombre les narines.
. . . .
Et le malade enfin, couvert de pétéchies,
Meurt les yeux convulsés et les jambes raidies.

Une autre spécialité de la science médicale a aussi inspiré, à propos d'une querelle de clinique, un poème dont le sujet s'est pudiquement voilé d'un titre quasi-mythologique, *la Luciniade;* et comme si le triste catalogue des infirmités humaines devait former tout un cycle poétique, les *enfans d'Apollon* ont rimé des prospectus pour les consultations gratuites des *enfans d'Esculape.* Ainsi, c'était peu d'avoir traîné les Muses dans les ruisseaux souillés par le sang de l'émeute, il fallait encore les traîner à la Maternité, ou les atteler au carrosse des empiriques. L'auteur de *la Némésis,* M. Barthélemy, entre autres, n'a pas craint de se faire le *poète* du docteur Saint-Gervais.

Passons maintenant dans le camp des romantiques, comme on disait il y a tantôt dix ans. Ici encore nous marchons sur des ruines. Le poème romantique est ordinairement symbolique, mystique ou psychologique; sa marche est irrégulière. Sa forme vise au lyrisme. Le poète symbolique est une espèce de sphinx, qui propose à ses lecteurs une énigme sociale, historique ou religieuse, et le lecteur, qui n'a point la pénétration d'OEdipe, ferme souvent le livre avant d'avoir deviné. Le poète psychologue travaille de préférence sur les individualités souffrantes qui ont gagné au contact de Manfred quelque plaie incurable et profonde. Les évènemens sont à peu près nuls, et toute la mise en œuvre consiste dans l'analyse des passions ou des sentimens. Les poèmes en dialogues, ou poèmes-drames, ont été, dans ces derniers temps, essayés plusieurs fois; les héros sont d'ordinaire des collatéraux de Werther et de don Juan. Ils participent de la double nature de leurs aïeux, et par nécessité d'origine, par tradition de famille, ils sont tout à la fois mystiques, blasés, rêveurs et mauvais sujets. Ils *boivent l'orgie, broient les femmes,* débitent de longues tirades sur les clairs de lune, et finissent ordinairement par le cloître ou le suicide. Les courtisanes, dans ces sortes de compositions, tiennent une grande place, et y apportent les allures de leur vie facile :

Jésus! ma chevelure est toute défrisée!

s'écrient-elles dans un négligé tout-à-fait galant, lorsque les libertés du bal ont compromis leur toilette. Le lieu de la scène est ordinairement un palais de l'Italie, tombé aux mains d'un don Juan ruiné, quelque manoir des Borgia qui rappelle le quatrième acte du *Roi s'amuse.*

L'antiquité, la mythologie, ont eu aussi leur résurrection; mais, comme il

est difficile d'être neuf à propos de Jupiter, de l'Olympe et des Néréïdes, après Homère, Virgile ou Chénier, on a tenté une sorte de compromis entre les souvenirs de l'art antique et les inspirations habituelles de l'art moderne, les sentimens chrétiens et les mythes grecs, Goethe et Platon, et l'Eurotas, où se mirent les lauriers-roses, a confondu ses flots limpides avec ces flots gris du vieux Rhin, *où se mirent des ponts de pierre*. Dans cette course sans arrêt à travers les temps et l'espace, on est allé au-delà d'Homère et plus loin que la Grèce. *La Première Babylone* nous a rendu, avec les merveilles du vieux monde oriental, le miracle linguistique de la tour de Babel; nous avons entendu les fleurs et les marbres du jardin de Sémiramis causer avec les étoiles, tantôt en syriaque, tantôt en vers alexandrins. Ésope ne faisait parler que les bêtes; nos poètes sont en progrès sur Ésope. Dans *la Première Babylone*, ce sont des pierres de taille qui font la conversation avec les astres; ailleurs, c'est un dialogue entre des canons et des épées; c'est une causerie lyrique entre des arbres et le tonnerre, entre des cailloux et des sources. Tout a été mis en œuvre pour réveiller l'attention, mais en vain : de toutes les productions malencontreuses des muses contemporaines, ce sont les monumens cyclopéens qui ont croulé les premiers, et les maîtres eux-mêmes n'ont rencontré le plus souvent que la langueur et l'ennui. Était-ce la faute du public, qui n'avait pas le temps de lire, ou la faute des maîtres, qui ne se donnaient pas le temps d'achever et de polir? Du reste, cette indifférence pour les œuvres de longue haleine, qu'on parcourt à petites journées, date de loin, et M. Limojon de Saint-Didier, poète épique, s'en plaignait déjà très vivement en 1725, dans la préface de son *Clovis*.

Peut-être serons-nous plus heureux, peut-être trouverons-nous l'occasion d'admirer dans ces poésies élégiaques, intimes et méditatives, dont le flot mélancolique n'a cessé de monter et de gémir depuis dix ans.

Aux époques naïves, et même en 1824, le titre d'un volume de poésie exprimait simplement le genre traité par l'auteur. C'étaient des odes, des épîtres, des poésies légères, des héroïdes, des satires. Aujourd'hui, le titre est un symbole. Rien n'est plus raffiné. Quand l'auteur a des intentions lyriques, il donne à son recueil une étiquette sonore et musicale : — *Mélodies*, *Préludes*, *Nocturnes*, *Voix de la Lyre*, *Voix de la Harpe*, *Chants de l'Ame*, *Chants du Cœur*, *Chants du Matin*, *Chants de l'Aurore*. Les amis attendris de la nature choisissent de préférence leurs titres dans la dendrologie ou l'*Almanach du bon Jardinier*. Ainsi, nous avons des *Feuilles mortes*, des *Feuilles de Saule*, des *Branches d'Amandier*, des *Branches d'Olivier*, des *Eglantiers*. Nous avons des *Palmiers* et des *Cyprès*. *Non omnes arbusta juvant*. Puis les fleurs : *Fleurs du Midi*, *Fleurs de la Provence*, *Fleurs des Alpes*, *Fleurs des Champs*. Nous avons des *Roses blanches*, des *Primevères*, des *Pervenches*, des *Lis*, des *Marguerites*. Je cite textuellement. C'est un parterre émaillé, tout un petit jardin du Luxembourg ou des Tuileries. Après les fleurs, les oiseaux, l'ornithologie après la botanique : *Fauvettes*, *Oiseaux de passage*, *Ramiers*. Puis la météorologie : *Gouttes de Pluie*, *Gouttes de*

Rosée, Rayons, Éclairs, Soirs d'Orage, Vapeurs, Clairs de Lune, Brises du Matin, Brises du Soir. Les rêveurs byroniens résument, dans un mot psychologique, au dos de leur volume, l'état orageux de leur ame, les amertumes de leur poésie : *Deuil, Souffrances, Soupirs, Désespoirs.* Nous avons encore dans ce genre *le Midi de l'ame* et *les Poitrinaires.* Il est à remarquer que ce symbolisme des titres est littéralement rajeuni de la décadence romaine. Aulu-Gelle en a donné plus d'un exemple, et de son temps on avait des *Cornes d'Amalthée* et des *Prairies,* comme nous avons aujourd'hui des *Bruyères* et des *Corbeilles poétiques.* Tous les *byzantins* se ressemblent.

Les préfaces ne sont pas moins curieuses. Soit que le poète écrive sa préface lui-même, ou qu'un obligeant ami l'écrive à sa demande (les amis sont plus à l'aise pour l'éloge), c'est toujours l'histoire d'Olympio se chantant à lui-même, comme on l'a dit, l'hymne de sa destinée dominatrice. Saint-Amand parlait de son génie dans l'avant-propos de *Moïse.* La phrase a fait école. J'ouvre en effet quelques volumes au hasard, et je lis : — « J'ai hésité long-temps à publier ces vers qui ne me semblaient que passables; mais des gens d'un goût sûr, à qui je les ai soumis, m'ont assuré que dans le nombre il s'en trouvait de très beaux. » — « Je travaille pour les gens délicats, élégans et bien élevés. » Et ailleurs : « Les demandes du midi devront être adressées chez tel libraire, les demandes du nord et de l'étranger chez tel autre. » Ailleurs encore : « J'avais composé quelques poèmes antiques, mais je ne les publie pas. Je crains qu'on ne me reproche de rappeler trop fidèlement Homère. » Tout cela est écrit sérieusement, et toutes les préfaces, à de très rares et très louables exceptions près, sont de ce style et de cette outrecuidance. On peut les classer comme il suit : Préfaces esthétiques; le poète développe ses théories littéraires. — Préfaces intimes; le poète raconte comment il est devenu poète et les cataclysmes qui ont bouleversé son ame. — Préfaces élégiaques; le poète gémit sur l'indifférence du siècle, qui n'achète pas les volumes que les fils inspirés de la Muse font imprimer à leurs frais. Ces colères des bardes contre le public, qui ne les lit pas, sont souvent, malgré leur teinte sombre, singulièrement réjouissantes. On ne veut plus de vers. Qu'importe? le poète en fera et en publiera toujours, *parce qu'il a été marqué au front, parce qu'il a une mission, parce qu'il a été baptisé dans les larmes, parce que Dieu lui a dit: Va.* Son premier recueil est resté chez le libraire; il en édite un second, et en médite un troisième, parce qu'il faut bien que le *génie* trouve enfin sa couronne, et c'est un crime de lèse-humanité que de briser sa lyre quand on a reçu d'en haut le pouvoir officiel d'éclairer le monde et de le consoler. Ainsi vont les vanités humaines. Chacun se fait centre, et croit que l'univers gravite autour de lui, et quand les plus inconnus passent dans la foule, qui n'a jamais entendu leurs noms, ils baissent timidement les yeux, pensant qu'on les regarde.

Outre la préface, il y a encore la lettre qui sert d'introduction auprès du public. Lorsqu'on fait, en littérature, sa veille des armes, on rime, pour demander l'accolade, une ode ou une épître aux chevaliers qui ont gagné leurs

éperons. L'ode est flatteuse, car entre poètes on n'économise pas l'encens, et la réponse ne l'est pas moins, surtout lorsqu'elle s'adresse à des médiocrités candides, qu'on applaudit d'autant plus volontiers qu'elles ne font pas ombrage. Le grand-prêtre répond d'ordinaire au néophyte : « Vous êtes poète, monsieur, vous avez l'idée, vous avez la forme. Les sentiers de l'art sont rudes, je ne vous le cache pas, mais persévérez. » L'autographe sacré est reproduit en tête du volume comme un gage de succès, comme un passeport. Espérance vaine! Le public, souvent déçu, lit, juge, et casse l'arrêt trop indulgent, se demandant, avec surprise, comment des hommes qui ont pris rang, et dont la parole fait autorité, prodiguent ainsi à tout venant un encouragement banal, qui fait croire à une vocation réelle et décide souvent de la vie d'un homme. En vérité, par respect pour l'art et par pitié pour les vanités impuissantes, on devrait au moins se montrer sincère.

Dans les recueils élégiaques et méditatifs, dont nous avons donné plus haut les titres, le génie, la gloire et les poètes ont inspiré des strophes sans nombre. L'ode au génie est adressée à M. de Lamartine; l'ode à la gloire, à M. Hugo, qu'on appelle *Victor* ou *mon ami*. Les poésies sur *le poète* sont plus curieuses encore comme type des vanités littéraires. Quel est, avec Dieu, l'être souverain qui pousse les nations dans la voie du progrès ou les retient sur la pente du crime? Le poète. Quelle est la nuée lumineuse et sombre qui nous guide dans les déserts de ce monde? Le poète. Et qu'est-ce que le poète? « C'est un géant, un chêne mutilé par la foudre, une avalanche, une trombe, une mélodie. » Il nage dans une mer de pleurs, et personne ne le regarde. Il se débat contre des douleurs immenses, son sein est « scellé comme une tombe, il râle à sa naissance, » il se dévoue à la cause de l'humanité, et, chose étrange! tout en se désolant pour son propre compte, il a le talent de la consoler; mais l'humanité, qui est ingrate et qui a *crucifié Jésus,* l'humanité ne lui sait aucun gré de ce qu'il fait pour elle et n'achète pas son volume. *Indè iræ.* Comme le poète ne sait que chanter, il lui arrive ce qui est arrivé à la cigale. Alors il se met à maudire la société, Paris qui n'a pas ouvert son panthéon, Paris *qui paie des musiciens pour ses fêtes et qui ne paie pas le poète.* Il menace de se tuer, ou bien il demande une pension. Quelquefois aussi il se ravise et sèche ses larmes en songeant que ces pleurs, qui coulent de ses yeux, « se cristallisent en diamans pour lui faire une couronne au ciel, que les grands hommes, comme les perles, se forment dans les orages, et qu'on ne trouve les aigles qu'au-dessus des abîmes; » et, d'ailleurs, on ne sait rien des extases ineffables,

> Lorsqu'on ne connaît point cette chaude insomnie,
> Lorsqu'on n'a pas tremblé la fièvre du génie.

Je ne crois pas au génie, mais je crois à la fièvre, car évidemment c'est là du délire. La vie a sans doute de terribles mystères, et il y a des larmes au fond de toutes choses; cependant, si malheureux qu'on soit, on ne passe pas ses jours à gémir : la tristesse a ses intermittences, la mélancolie même a son

sourire. Mais la souffrance aiguë, qui n'est qu'un état de crise chez les grands artistes, dégénère chez leurs imitateurs maladroits en un spleen chronique et lymphatique; heureusement l'apaisement vient vite : il faut que jeunesse se passe, et ces ineffables douleurs, qui se résolvent en ruisseaux de pleurs et en déluge de rimes, ne se rencontrent guère qu'au début.

Dans leurs accès de tristesse, on le voit, nos poètes sont fort loin de la vérité; dans leurs amours, ils ne sont pas moins loin de la passion réelle. Le poète méconnu, quand il aime, ne se contente pas de l'amour platonique, qui serait déjà une exception; il faut à ses défaillances toute la pureté de l'amour chrétien. J'en sais même qui se sont placés sous l'invocation de la Vierge et qui font des vœux comme les solitaires de la vallée d'*Absinthe*. Ces purs rêveurs, épris *d'une vierge aux accens de flamme,* vont se promener, avec l'objet de leurs rêves, dans les sentiers fleuris des blés, et là ils se mettent à genoux, pleurent et prient. C'est l'affinité spirituelle des époux de la primitive église. Depuis Chaulieu, Parny, Chénier, les habitudes ont bien changé, du moins en poésie, et les comparaisons ont changé comme les habitudes. Pour ces poètes *sensualistes et grossiers,* la femme était une rose, un lys, une violette; aujourd'hui c'est une *sensitive.* C'était *une jeune mortelle* ou une *jeune immortelle,* aujourd'hui c'est un ange. Nous avons déserté l'Olympe pour le Paradis. On admirait autrefois les yeux de flamme, aujourd'hui *on boit les regards soyeux.* Les Dulcinées, dont ces don Quichotte de l'art ont pris les couleurs, descendent invariablement de Laure ou de Béatrice; c'est la mystérieuse étoile que le Florentin, perdu dans les profondeurs de l'abîme, voyait luire aux parvis célestes. Comme leurs aïeux des cours d'amour, nos troubadours modernes sont d'une discrétion parfaite; la femme qu'ils adorent, sylphide insaisissable, est passée complètement à l'état de mythe; elle n'a plus même de nom, et les sonnets qu'on rime en son honneur portent simplement pour adresse : *à elle.* Il fut un temps où la poésie érotique célébrait les faveurs, les rigueurs, les infidélités de la femme aimée, enfin toutes les choses inévitables de l'amour. Tout cela, dans les volumes des Tibulles néo-chrétiens, est tout-à-fait passé de mode. L'amour terrestre est trop grossier pour qu'ils s'abaissent jusqu'à ses extases; ils demandent si peu de chose, un soupir, une vague pensée, que les plus cruelles leur donnent toujours plus qu'ils ne demandent, et les vierges qu'ils chantent sont tellement candides, qu'elles n'oseraient se permettre à leur égard les moindres distractions de cœur. Étrange amour! qui ignore tout à la fois les caresses, les refus, le changement, la satiété du bonheur, et qui, en dernière analyse, n'aboutit qu'à l'ennui; car le poète, n'ayant rien à reprocher et n'exigeant que la volupté des tristesses et des pleurs, a bientôt épuisé tous les sujets de vers ou de conversation. Alors, au lieu de parler de son sentiment, il parle de sa gloire; et, pour charmer sa maîtresse, il lui dit « ce qu'un rayon dit la nuit à une fleur, ce que le vent dit aux blés, ce que dit un insecte emporté par les eaux au courant qui l'entraîne. » Je traduis en prose, mais la traduction est fidèle.

Notons encore, en fait de poésie érotique, le genre qu'on pourrait appeler érotique-descriptif, et qui consiste à peindre des Andalouses ou des mahométanes. Les types sont peu variés : l'Andalouse est brune et jalouse, ses yeux lancent des éclairs, et elle donne des coups de poignard; la mahométane est gardée par des spahis et fume le narguilhé. Le pinceau des maîtres avait tracé dans ce genre quelques gracieuses figures, mais Dieu sait ce que leurs imitateurs ont barbouillé en fait de sultanes et d'Espagnoles!

La poésie érotique-conjugale a aussi donné quelques pages. Tandis que d'aventureux touristes couraient les Dardanelles ou la Sierra, à la recherche de beautés nouvelles et inconnues, de bons maris, rentiers paisibles, chantaient l'amour sédentaire légitimé par l'état civil. L'élégie conjugale, on le devine, est d'un calme parfait; elle est tranquille comme ces nuits sereines de la lune de miel, qui ne brillent qu'une fois, même pour les plus heureux; elle est honnête comme ces *égléides* que Poinsinet de Sivry rimait à son adorable inhumaine. Mais il faut partout des contrastes; les roués coudoient les maris, et nous avons aussi la poésie des roués. On retrouve là un pastiche plus ou moins fidèle des formes cavalières du XVI[e] siècle. Il ne s'agit plus de *sensitives*, mais de *femmes d'opéra*. On ne prie plus, on boit et on chante, et le sans-façon est même poussé si loin, que le poète dit, en trinquant avec sa belle, dont l'orgie a dénoué les tresses :

Va! va! laisse tomber tes cheveux dans ton verre.

Du reste, ce laisser-aller est une exception, et la poésie du cœur, comme on dit, est ordinairement d'une irréprochable moralité.

Les tendres rêveurs, qui sont si profondément, si intimement sensibles *à l'infini des yeux*, ne sont pas moins sensibles *à l'infini des mers, à l'infini du ciel, à l'infini des lacs, à l'infini des bois, à l'infini des champs,* surtout lorsque les champs sont couverts de neige. Et les champs, les bois, les astres, la mer, n'ont pas inspiré moins de quinze cents pièces, qui reproduisent invariablement les mêmes idées, le même style, sous des titres toujours pareils. Certes, c'est là un admirable spectacle; mais plus il est sublime, plus il faut que la poésie qui le célèbre soit puissante et forte, car l'art n'est pas l'imitation de la nature, il en est l'idéalisation; et, pour traduire dignement en langage humain le langage mystérieux des flots et des vents, il faut plus que la faculté d'admirer : il faut cet instrument sonore qui vibre dans l'ame des grands artistes. Malheureusement les artistes qui nous occupent sont en général des *daguerréotypes* fort embrouillés de cet infini dont ils abusent. La chute est complète, parce qu'on vise au lyrisme, au grandiose. Avec moins de prétentions peut-être, on eût rencontré, dans une veine plus humble, quelques hasards de verve et cette page heureuse qui sauve un nom. Mais, en voyant les prophètes, montés comme Élysée sur leur char de feu, s'approcher du soleil, on veut les suivre, et les ailes fondent. C'est la mythologique aventure d'Icare, le vieil apologue du papillon qui se brûle à la lumière.

Ce fleuve de la poésie rêveuse et contemplative qui a rompu toutes les

digues, ce fleuve perdu sous les brouillards, et qui n'a point, comme le Guadalquivir, des paillettes d'or dans son limon, a roulé dans ses flots, de 1839 à 1841, cent vingt-sept recueils d'harmonies, de rêveries, de méditations, et de plus il a grossi ses eaux troubles de nombreux affluens catholiques et néo-chrétiens. Mystère imprévu des coups de la grace! le mysticisme a saisi les poètes, et ils ont chanté la résurrection de la foi au moment même où le peuple traînait par les rues la vieille croix de Saint-Germain. Le peuple n'était que trop sincère dans son impiété; les poètes étaient-ils sincères dans leurs hymnes? En vérité, je crains d'approfondir. L'art chrétien de nos jours a donné pour son chef-d'œuvre Notre-Dame de Lorette; le mandement épiscopal, qui ne s'inspire pas toujours de la charité, est venu disputer aux feuilletons des théâtres les colonnes des journaux. La poésie a-t-elle été plus heureusement inspirée que l'architecture? Les alexandrins dévots des laïcs valent-ils mieux que la prose de monseigneur? Voyons.—La poésie catholique est historique, descriptive, intime, dogmatique. Historique, elle traduit, commente ou paraphrase un récit de la Bible, un épisode de la vie du Christ, ce qui n'est point une nouveauté et n'implique pas la foi, car le genre biblique, dans le XVIIe siècle, fut aussi familier à l'école des *goinfres*. Descriptive, la poésie catholique s'inspire des ruines des couvens, des rosaces des églises, des processions. Ici nous retrouvons ce procédé matérialiste et facile qui s'attache exclusivement à l'écorce des objets extérieurs, et, qu'on me pardonne ce rapprochement tout profane, quelque chose de la manière de M. de Balzac. Souvent, au lieu de peindre les hommes ou d'analyser les sentimens, M. de Balzac peint les habits, les maisons, les cours; il donne un signalement au lieu d'un portrait, un inventaire au lieu d'un tableau de genre. Le romancier, lorsqu'il nous promène dans un petit jardin bourgeois, ne nous ferait pas grace d'une laitue: le cicérone néo-chrétien, quand il nous promène dans une église, ne nous ferait pas grace d'un saint. La pensée éternelle s'efface devant la contemplation de la pierre. Le poète décrit ce qu'il voit au lieu d'exprimer ce qu'il sent, et il aspire la piété par les yeux, non par l'ame. Les gens qui prient sont invariablement comparés aux saints de pierre immobiles dans leurs niches; les parfums de la cire qui brûle, les parfums de l'encens qui fume, les jeunes vierges qui chantent, la cloche « qui se balance dans les airs, » suffisent à défrayer une centaine de poètes, et pour chaque poète une trentaine de strophes. C'est un carillon mélancolique, qui sonne toujours le même air; et cependant il y a là pour le talent, pour l'émotion réelle, pour ceux même qui doutent, une source puissante d'inspiration. Je n'en veux qu'une preuve, la pièce d'Hégésippe Moreau : *Une Visite à Saint-Étienne-du-Mont*.

Voilà pour l'église; passons dans le cimetière. Le poète visite inévitablement l'asile des morts vers le soir, par un jour de pluie ou de vent, et aux approches de l'hiver. Il y va aussi quelquefois vers minuit, et alors il fait toujours clair de lune. Il n'est guère de recueil élégiaque qui ne renferme au moins une pièce sur le cimetière. J'ouvre au hasard deux volumes, et je lis :

Vous regardiez les cieux, et votre voix plaintive
Murmurait de saints mots d'amour et de regrets:
Et puis, vous écoutiez d'une oreille attentive
La brise de la mort caressant les cyprès.

Ou bien :

Laissez-moi m'égarer dans la funèbre enceinte
Où la vie écoulée et la douleur éteinte,
Du malheur d'exister consolent les vivans :
A travers ces cyprès souffle un triste zéphyre;
Il effleure en passant les cordes de ma lyre,
Cette amante des monumens.

La poésie catholique intime tient le milieu entre l'acte de contrition et l'examen de conscience. L'auteur jette d'abord sur son passé un regard pénitent et se frappe la poitrine. Il raconte ses erreurs, ses doutes, et comment

Dans ses momens de crises
Il entre pour prier dans toutes les églises,

comment il goûte le bonheur des anges en déposant son ame et ses pensées *sur un autel en chêne,* comment, lorsqu'il souffre, il se console en songeant que Dieu se propose de ne point le laisser long-temps sur cette terre d'exil où il fait un si triste pèlerinage, quoique poète et néo-chrétien. — Suivent quelques tirades sur la foi des vieux jours, la dépravation du siècle, les pluies de soufre qui ne peuvent manquer de brûler Paris, cette ville impure, sœur de Babylone, — le prochain baptême de l'humanité dans le sang du Calvaire, et l'avénement de la spiritualité politique. Le prône rimé est des plus édifians : on dirait que le poète a charge d'ames. Par malheur, le juste pèche sept fois le jour, et l'esprit malin qui séduisit Ève et tenta saint Antoine, prend plaisir à taquiner le poète, qui n'a pas, comme les saints de la Thébaïde, le pouvoir d'exorciser le démon : car « il a reçu du ciel une de ces ames mystiques qui fondent aux regards d'une vierge étincelante de beauté comme la cire devant le soleil; » et, en raison de cette ame fondante, il se laisse piper par tous les beaux yeux, il se laisse prendre à tous les sourires : de là, dans son cœur néo-chrétien, un double culte, une double adoration, l'adoration du créateur et de la créature, toutes les aspirations du mysticisme et tous les soulèvemens de l'amour terrestre; de telle sorte que, dans une même pièce, dans une même page, un même barde se signe dévotement, dit son chapelet en entendant l'*Angelus,* et *palpite de désirs* en regardant *l'étoile de Vénus* qui se lève à l'horizon.

La poésie dogmatique n'a point de ces hardiesses, de ces hérésies, de ces péchés mortels. Ici la Muse a rompu avec le monde. Elle n'habite plus les hauteurs du Pinde, mais les dortoirs des petits séminaires. Elle a quitté la toge grecque pour la soutane. Elle porte rabat, elle est tonsurée. C'est du catéchisme en alexandrins. Les poètes séminaristes composent leurs stances sur l'eucharistie, l'ordre, l'extrême-onction, en un mot sur tous les sacre-

mens, excepté le mariage, ce qui me rappelle les œuvres spirituelles de M. l'abbé d'Heauville, où se lit cette strophe sur le baptême :

Pour conférer ce sacrement,
Le dispensateur du mystère
En versant l'eau dit simplement :
Je te baptise, au nom du Père,
Et du Fils, et du Saint-Esprit.
Ainsi l'ordonne Jésus-Christ.

N'oublions pas les odes sur la virginité, sur la charité, qui sont ordinairement dédiées à des évêques ou à des demoiselles de l'association du *Sacré Cœur*, les *Vêpres et Complies lyriques*, les méditations sur la mort du juste et du pécheur, et *le saint temps du carême*, les stations au pied de la croix, les élégies sur la destinée du prêtre. Le poète dit au prêtre : Cette terre est un navire dont la croix est le mât, et sur cette terre ou sur ce navire il y a deux sentiers; l'un conduit au Calvaire, l'autre à la gloire, à la fortune, à l'amour; choisissez. Le prêtre choisit le chemin du Calvaire, et le poète lui prouve qu'une couronne d'épines vaut mieux qu'une couronne de roses.

Mentionnons encore les hymnes à la Vierge, qui inspirait au moyen-âge de si poétiques élans; c'est tout un cycle. Repliés dans la prière et morts aux affections terrestres, les mystiques, dans les jours de foi vive, reportaient sur la mère du Christ, sur la seule femme qu'il leur fût permis d'aimer avec leur mère, la passion que la règle avait refoulée dans leur cœur : ils croyaient ressentir dans leur bouche, en prononçant son nom, la suavité d'un rayon de miel. L'été, dans les jardins du couvent, ils avaient lu l'*Ave Maria,* écrit avec de la poussière d'or, sur les feuilles des lis. Ils avaient vu la Vierge descendre au lit de mort de leurs frères et emporter leur ame au ciel dans un pli de sa robe de lin. Témoins vivans de ses miracles, ils semaient autour d'elle les litanies et les roses, et la poésie débordait, chaste, mystique et toujours tendre jusque dans sa barbarie. Mais six cents ans nous séparent de Gautier de Coinsy et de l'abbé de Clairvaux, et il y a entre nous Luther, Rabelais, Voltaire, quatre-vingt-treize, il y a toutes les ironies, toutes les profanations. Pour retrouver les extases du XIIe siècle, avons-nous le silence de ses cloîtres? les conférences de Notre-Dame ou de Saint-Séverin réveilleront-elles, sous leur cendre, la foi des vieux temps? Je ne le pense pas; et si quelque moine de Citeaux ou de Cluny soulevait sa dalle et revenait au monde, il serait, je crois, grandement surpris d'entendre chanter l'*Ave Maria,* avec accompagnement de piano, dans une salle de spectacle ou de concert. L'émotion n'est pas là. C'est simplement une affaire de mode ou d'école, et les aspirations mystiques du XIIe siècle, transportées dans le Paris du XIXe, me semblent un véritable anachronisme. Respectons la sainteté des ruines, et ne les dégradons pas par des restaurations maladroites. Je doute fort d'ailleurs que les quinze volumes de poésies catholiques qui se publient, terme moyen, chaque année, suffisent pour faire tomber les rayons de la

grace sur le front des indifférens et des sceptiques, qui me paraissent, de nos jours, avoir la majorité.

Qui le croirait? L'imitation des maîtres tient cependant une large place dans les poésies que nous venons de feuilleter. Les métromanes, prenant les impressions de leurs lectures pour des impressions propres, se sont métamorphosés la plupart du temps en échos plus ou moins fidèles. Écoutons. C'est M. Hugo qui chante; il s'agit de l'Océan comparé à un lion :

Et moi je croyais voir, vers le couchant en feu,
Sur sa crinière d'or passer la main de Dieu.

L'écho répond :

Hier, comme j'allais en suivant quelque rêve,
Il se fit tout à coup un grand vent sur la grève,
Et j'ai cru voir au loin, dans le couchant en feu,
Les lions de la mer en querelle avec Dieu.

Béranger dit à sa maîtrese :

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse,
Vous vieillirez, et je ne serai plus!

L'écho répond :

Vous vieillirez, vous qui m'êtes si chère,
Vous vieillirez, et, malgré tous nos vœux,
Le temps un jour blanchira vos cheveux
Comme en ce jour il a blanchi la terre.

On pourrait multiplier à l'infini les citations et les exemples, car chaque vers éclatant des maîtres a enfanté tout au moins une élégie ou une ode, et chacune de leurs odes a donné une couvée de petits volumes. M. de Lamartine surtout, on le sait, a les honneurs de l'imitation, et ses arrière-cousins littéraires sont de beaucoup les plus nombreux. Le *servum pecus* ne sait que parodier les beautés, tout en exagérant les défauts, et les grands poètes n'ont pas de critiques plus redoutables que leurs imitateurs maladroits.

Maintenant descendons des sphères infinies, entrons dans la réalité. Il s'agit de politique, de questions sociales, d'évènemens contemporains. On nous reprochera peut-être de chercher la poésie là où il n'y a guère d'espoir de la trouver. Qu'on se souvienne qu'il n'est point question de poésie, mais de rimes, que cette rapide revue n'a aucune prétention esthétique, que c'est tout simplement un inventaire après décès, et que le seul mérite d'un inventaire, c'est d'être complet.

Depuis trois siècles, les vers de circonstance ont coulé par torrens. Ce pauvre peuple qui a tant souffert, qui a tant de fois manqué de pain, qui s'est tant de fois battu pour les autres, au milieu de ses revers, de ses guerres et de ses famines, se consolait en chantant. Dans le passé monarchique, à défaut de journaux, les quatrains et les chansons avaient leur puissance. Au-

jourd'hui la puissance n'est plus là, et cependant la source murmure toujours, *lympha fugax;* mais la strophe pindarique remplace généralement la chanson. Un évènement ordinaire défraie sept ou huit poètes; un grand évènement, une révolution, une conquête, en défraient un nombre indéfini. L'indépendance de la Grèce, Navarin, ont donné presque autant de vers que la bulle *Unigenitus*. Juillet 1830 a produit, pour sa part, cent soixante-dix-huit brochures poétiques, dans tous les rhythmes, sous tous les titres : *Cocardes*, *Drapeaux tricolores, Chants du Coq,* etc. La guerre d'Alger, en 1830, avait inspiré vingt-neuf poètes, et chaque année l'Afrique en inspire encore une dizaine, terme moyen. Les uns, et c'est le plus grand nombre, chantent la gloire militaire, Constantine et Mazagran; les autres célèbrent l'administration, la colonisation et la civilisation. Le Luxor, l'Arc-de-Triomphe, le Musée de Versailles, les statues nouvelles, les frontons des monumens, ont eu aussi leur couronne poétique, et plus d'un poète, sans doute, s'est dit en relisant sa pièce : Et moi aussi, *exegi monumentum*. Dans ce pêle-mêle, chaque chose a son tour, les évènemens qui appartiennent à l'histoire, les accidens qui amusent quelques jours, les grands hommes qui vont au Panthéon, les grands coupables qui vont à la cour d'assises. Qu'on célèbre, même en mauvais vers, les hommes qui honorent le pays, on ne peut qu'applaudir; nous oublions si vite les morts! mais qu'on fasse à des noms souillés et flétris les honneurs de la strophe ou de l'alexandrin, qu'on leur décerne l'ovation du drame, du roman ou de l'épître, après l'éclat de la cour d'assises et les rumeurs des journaux, cela ne peut s'excuser : c'est déjà trop de la complainte. Les empoisonneurs, les assassins, ne sont pas du ressort des poètes : ils appartiennent à la chiourme et au bourreau; l'échafaud pour les scélérats est encore un piédestal, et la célébrité peut tenter d'une manière fatale les misérables qui n'ont plus que l'orgueil du vice ou du crime.

Plus heureux que les rois qui règnent, Napoléon dans sa tombe a gardé des courtisans fidèles. Leur muse se souvient du maître qui est mort, et chaque année cette muse dépose sur le sarcophage de César sept ou huit brochures poétiques. On a même refait *le Cinq Mai* après Béranger, et sous le même titre. Le retour du prisonnier de Sainte-Hélène a été l'occasion de soixante-dix-huit publications rimées. Waterloo a aussi tous les ans son hymne funèbre. C'est bien, car il faut rester fidèle au deuil de la patrie, et pleurer les désastres en attendant qu'on les venge. Mais, pour chanter dignement les douleurs d'un grand peuple, il faut plus que l'amour du pays et la haine bien légitime de l'étranger, n'en déplaise aux humanitaires. Et n'est-ce pas oublier le respect qu'on doit à ceux qui sont tombés dans cette noble défaite que de publier sérieusement de pareils vers :

Tous les postes sont enlevés,
Et Wellington se désespère;
Mais, pour soutenir son derrière,
Mille escadrons sont arrivés.

La poésie politique a reflété fidèlement toutes les exagérations, toute la mo-

bilité des passions contemporaines. Elle procède en général de M. Barbier et de M. Barthélemy. Dès 1830, nous savions, par l'auteur de *Némésis*, que, si Dieu protége la France, ce sont les bardes qui la sauvent :

> Quand la société s'écroule, les poètes,
> Pour avertir le monde, ont des muses secrètes.

Des poètes qui sauvent les sociétés! Il y avait là de quoi éveiller bien des ambitions; aussi les poètes se sont-ils empressés d'intervenir activement dans toutes les affaires du pays. Chacun a dit son mot, donné son conseil, exhalé sa colère. En 1830, les muses ne savent qu'un seul cri : Vive le roi! vive la charte! Un an s'est à peine écoulé, elles crient : Vive la république! Les journées de juin arrivent, elles se coiffent du bonnet rouge, saisissent la pique, et appellent la vengeance au moment même où l'on vient d'enterrer les morts. Jusque vers 1836, l'opposition se continue ainsi avec une violence singulière. On adresse au chef de l'état des paraphrases de *la Carmagnole*, sous un titre rajeuni de Lagrange-Chancel. On menace sans périphrases les ministres de la potence. Changez de ligne politique, leur dit-on, ou quittez vos portefeuilles, car

> La fureur populaire
> Redressera pour vous l'arbre patibulaire.

Les sociétés secrètes elles-mêmes lancent leur manifeste rimé. Elles chantent Fieschi, en empruntant, pour l'apologie du meurtre, d'effrayantes épigraphes aux théories d'Alibaud; elles promettent, dans un avenir prochain, une place au régicide sous les dalles du Panthéon, et, pour couronner l'œuvre, elles remercient Dieu, avec une singulière effusion de sensiblerie humanitaire, d'avoir donné au peuple la guillotine et le poignard pour se venger de ses rois.

Les modérés, car toutes les opinions ont leurs représentans au Parnasse, les modérés, en attaquant les sans-culottes et les pamphlets montagnards, ont souvent aussi pour leur part franchi toutes les barrières, et se sont montrés parfois furieux de modération. Aux vers des *communistes,* quelques poètes *juste-milieu* ont répondu, comme on disait au XVIe siècle, « dans le langage des harengères du pont Notre-Dame. » La déesse au bonnet phrygien n'a plus été pour eux que

> L'infame concubine
> De Marat, de Collot d'Herbois.

Et, pour sauver l'état, ils se sont crus obligés de protester *contre la majesté des décrotteurs* que le *peuple aviné* du lundi veut, à ce qu'ils assurent, élever sur le pavois.

Nous sommes loin, on le voit, des beaux jours de la monarchie, du culte du grand roi, de l'urbanité du grand siècle, de ces jours où Racine mourait de l'indifférence de Louis XIV, où les poètes, pour être immortels, chantaient l'heureuse convalescence de sa majesté, son heureux hymen, l'heureuse délivrance de la reine et l'allaitement du dauphin. Les royautés littéraires seules

ont gardé des courtisans qui les chantent. Cependant la poésie officielle, la poésie de cour, celle qui célébrait les baptêmes royaux pour avoir part aux dragées, s'est continuée çà et là, modestement et à petit bruit. En 1841, le gouvernement et les principes dynastiques ont même eu la majorité sur le Parnasse. Ils ont compté quinze voix, et l'opposition dix seulement.

Je ne parle pas de la poésie légitimiste; elle avait gardé, après juillet 1830, un silence absolu, et, depuis, elle paraît s'être concentrée tout entière dans un cercle presque intime, ce qui tendrait à prouver que les courtisans sincères du malheur sont aussi rares dans le camp de la fidélité que dans les autres camps politiques.

Les poètes, pour la plupart, voulaient la guerre et les frontières du Rhin, ils voulaient prendre la Belgique et secourir la Pologne, et ils sont intervenus, par la plume, chez tous les peuples qui se sont trompés en comptant sur nous pour conquérir l'indépendance : ce besoin de mouvement, d'action, de coups de fusil, ces joies de la guerre forment un singulier contraste avec les habitudes de cette autre population poétique que nous avons vue tout à l'heure s'endormir, au clair de lune, dans les molles rêveries. Tandis que l'humanitaire donne le baiser de paix à l'Anglais, notre vieil ennemi, le républicain chante la guerre civile et les Thermopyles de nos carrefours. On célèbre dans la même strophe Henri V et les barricades, la couronne et le pavé qui la brise; et, quand on relit à distance tous ces vers imprégnés des passions du jour, on est affligé de voir avec quelle rapidité les idées les plus exaltées, les plus fausses, s'allument et se propagent, combien peu de gens savent se préserver des exagérations, et rester en dix ans fidèles à eux-mêmes et au sens commun.

Comme appendice à la poésie politique, nous rencontrons la poésie administrative, qui comprend, entre autres, des *épîtres sur le monopole universitaire,* des *satires sur la réforme des prisons,* sur les contributions directes et indirectes, plusieurs philippiques sur l'administration des postes, adressées à M. le directeur N...., conseiller d'état; puis la poésie de la garde nationale, qui constitue un genre tout-à-fait neuf, un genre inoffensif, à l'égard duquel on aurait tort de se montrer sévère, car il n'aspire pas à changer la face du monde et n'ambitionne pas la gloire. Le soldat citoyen se trouve heureux quand il a chanté l'élection de son capitaine, la remise de son drapeau. L'ode pour ce paisible Tyrtée se borne au toast civique, et il charme les langueurs de la paix en composant l'*école lyrique du peloton.*

N'oublions pas la poésie utilitaire, la poésie sociétaire et la poésie humanitaire. La poésie utilitaire est industrielle ou agricole; agricole, elle chante les comices départementaux et la betterave, la betterave, que les poètes méconnus traînent aux gémonies, parce qu'elle détourne l'attention du siècle, et qu'on s'occupe de sucre au lieu de s'occuper de vers. Industrielle, elle célèbre le charbon de terre, elle rime des épîtres *sur les causes de l'anéantissement du commerce, sur la misère des garçons tailleurs,* des *harmonies sur les ponts-et-chaussées,* dédiées à des ingénieurs civils; des odes sur l'éclairage au

gaz : le gaz est un symbole. Mais c'est surtout pour la vapeur qu'elle garde toutes ses admirations et toute sa verve. Les poètes qui chantent les locomotives et les wagons montent leur luth au diapason du lyrisme. Un *commerçant* prend le chemin de fer, et ce commerçant, dit le poète,

> Ravi, dans une heureuse extase,
> Dans ce Mercure a vu son bienfaisant Pégase.

Ce Pégase, c'est la locomotive,

> Monstre volé par l'homme à monsieur Lucifer
> Pour le service actif de nos chemins de fer.

Après la locomotive, c'est le débarcadère, *le point stationnal,* et, comme pour le gaz, on dégage le symbole : *la vapeur, c'est l'humanité!*

La poésie sociétaire ou phalanstérienne offre, sous le rapport du style ou de l'idée, les mêmes agrémens, la même délicatesse. Je conçois du reste l'empressement des bardes à travailler à la *révolution harmonienne* du globe. Plus que personne ils y trouveront gloire et surtout profit. On sait, en effet, que du moment où le globe sera organisé en six cent mille phalanges, la série littéraire de chaque phalange dressera chaque année un tableau des compositions et nouveautés d'art. Chaque production sera jugée dans chaque phalange, et si l'ouvrage est vraiment beau, on votera une petite gratification pour l'auteur. Si Virgile, Racine et Lebrun avaient vécu du temps des phalanstères, chaque phalange eût voté trois francs à Virgile, un franc à Racine et dix centimes à Lebrun, pour ses odes, ce qui eût fait 1,800,000 francs pour Virgile, 600,000 francs pour Racine et 30,000 francs pour Lebrun. De plus, on leur eût donné la décoration triomphale, en les déclarant *magnats du globe.* On conçoit, d'après cela, que les poètes qui, dans *la civilisation,* ont tant de peine à trouver un libraire, se rallient à un système qui leur fait un si beau traitement et un si bel avenir; et il en est en effet qui s'y sont ralliés avec candeur, avec enthousiasme. Nous qui n'aspirons pas à nous grouper, à devenir magnats du globe, pauvres bourgeois qui nous contentons de ce monde tel que Dieu l'a fait, que sommes-nous? des avares, des égoïstes, des envieux, parce que nous ne comprenons pas *l'harmonie.* Nous souffrons, nous sommes malades, moroses, et nous croyons sottement que les souffrances morales et les infirmités physiques sont éternelles et inévitables, et qu'il y a là une énigme dont Dieu seul sait le mot. Folle erreur! Grouponsnous, et nous nous porterons bien; groupons-nous, et nous vivrons en paix, attendu sans doute que plus les assemblées sont nombreuses, moins les avis sont partagés. Or, le poète, qui devance l'avenir, voit tous les hommes groupés. Il n'y a plus de villes. Paris a déménagé tout entier. C'est l'âge d'or. « La « dette de l'Angleterre est payée en six mois avec le produit des œufs du globe, « et les phalanstères font chaque année 50 millions d'économie sur les allu- « mettes. » Le baromètre est toujours au beau fixe. Les blés sont superbes, et on les coupe, non plus au son du chalumeau comme dans la pastorale clas-

sique, mais au bruit d'un orchestre complet qui joue les airs les plus variés. Telle est la nouvelle édition du globe, revue et corrigée, que préparent les poètes sociétaires.

> Dans le phalanstère,
> On fait bonne chère.

Car nous sommes dans l'âge de la guerre gastrosophique, et des expéditions de six cent mille combattans et de *deux cents systèmes de petits pâtés* vont de temps en temps prendre position sur l'Euphrate, et ouvrir des jeux olympiques pour la confection *des vol-au-vent à sauce.*

Dans le phalanstère, il n'y a que d'honnêtes gens. Les femmes y sont émancipées, et elles y trouvent *l'amour libre et fort.* La poésie phalanstérienne se complète par des appréciations des systèmes d'Owen, de Malthus et de Saint-Simon, et par des odes à Fourier, qui est comparé sans façon à Socrate et à Jésus-Christ.

Ainsi, dans l'école fouriériste, les vers sont l'écho fidèle des théories dogmatiques; ils en reproduisent toutes les hallucinations; Dieu lui-même est devenu phalanstérien. Il s'amende, il se réforme, car il commence à reconnaître qu'il s'est trompé dans le gouvernement du monde; les livres de Charles Fourier l'ont éclairé, et il modifie les décrets de sa sagesse pour faire *de la mécanique sociétaire.* Ce Dieu, qui s'était amusé sans doute jusqu'ici à mystifier sa faible créature, ne commande plus le devoir, mais le plaisir. Le précepte austère de la philosophie antique : souffre et abstiens-toi; le précepte consolant du christianisme : souffre et espère; ne sont que des maximes ridicules, acceptables dans un monde enfant. La vie n'est plus une épreuve, mais une question de plaisir, et il suffit à l'homme, pour gagner sa couronne, de travailler à *l'éclosion de ses passions.* On le voit, dans de pareilles théories, auprès du ridicule, il y a aussi le danger sérieux. Elles n'attaquent pas seulement le bon sens, mais la morale, en substituant au sentiment du devoir et de la résignation l'instinct exclusif du bien-être matériel, de toutes les jouissances; et cependant des hommes sincères, des hommes d'une grande droiture de cœur, se sont laissé prendre à ces rêves, comme si, de notre temps, les idées les plus fausses avaient toujours chance de trouver des dupes.

Entre les utopistes et les hérétiques, entre Fourier et l'abbé Châtel, nous rencontrons les messies, les saint-simoniens. La poésie saint-simonienne a laissé peu de chose, et les cardinaux bleus du pape de Montrouge n'ont guère chanté que le *père,* les femmes libres, et *la ville nouvelle,* cette ville intéressante, avec *ses temples du sexe féminin,* cette ville *qui était l'époux du temple* et *le temple qui était l'épouse de la ville.* L'église française n'a pas été plus féconde, heureusement. Elle n'a produit que des traductions, ou, pour mieux dire, des parodies du *Dies iræ,* du *De Profundis* et des *Psaumes,* et quelques prières qui se chantaient, avec accompagnement de violon, dans des magasins de nouveautés transformés en cathédrales.

Sous la bannière des utopistes, mais à distance, marchent les poètes huma-

nitaires. L'humanitaire compose toujours une préface sur le progrès et la loi du développement; il y parle souvent de Vico, et dédie son volume à M. de Lamartine, qui a le monopole des dédicaces *progressives.* Plus raisonnable que le phalanstérien, l'humanitaire ne refait pas l'homme et le monde d'un seul bloc, d'un coup de ciseau et en un seul jour; il laisse au temps et à Dieu le soin du perfectionnement. *L'avenir! tout est là.* L'avenir est en effet la seule préoccupation du poète. Les jours sont mauvais, le genre humain monte son Calvaire; mais patience! aujourd'hui le crucifiement, demain la transfiguration; aujourd'hui la guerre, demain la paix universelle! Au lieu de se tirer des coups de canon et de se donner des coups de sabre, les peuples arracheront les poteaux des frontières, feront ensemble de la philosophie,

Et mangeront le pain de la fraternité.

Toutes ces belles choses se réaliseront très prochainement, car nous sommes dans *l'ère du cataclysme,* et la rénovation ne peut être loin. On devine, sans qu'il soit besoin de le dire, que le poète, dans cette rénovation, a toujours les grands rôles. Un symbole immense est caché dans ses vers; les phases de sa vie individuelle, *de sa vie à lui,* qu'il a chantées, sont l'expression fidèle des phases successives de la vie du genre humain; il reflète la création, et, comme on eût dit au moyen-âge, il est passé à l'état de *microcosme.* De plus il est prophète, il a pour mission de diriger le char du progrès :

Ce char majestueux qui, dans sa course immense,
Guidé par le poète, a pour essieu la France.

Près du sociétaire et de l'humanitaire, nous rencontrons encore le poète social, le poète prolétaire, le poète ouvrier. C'est là une catégorie à part et d'un nom tout nouveau, qui offre deux classes entièrement distinctes : d'un côté, les descendans directs du grand poète anglais Sheffield, le laboureur du Yorckshire, les collatéraux de maître Adam, de d'Aubasse, le maître peignier de Moissac, les poètes d'instinct, les artisans qui trouvent dans les habitudes d'une vie austère, mais qui suffit à leur ambition, une source d'inspirations originales et personnelles; de l'autre, les *prolétaires* qui publient des poésies sociales. Jasmin, Magu, Beuzeville en quelques pages, se rattachent directement à la première classe par une veine naïve, qui a de la grace et du charme. Durand, le menuisier de Fontainebleau, et le boulanger de Nîmes, Reboul, s'y rattachent également, mais avec une nuance moins personnelle, avec plus d'étude et de culture, et une certaine couleur académique et endimanchée. Si la muse les trahit parfois, il faut du moins leur rendre cette justice, que les sentimens qu'ils expriment sont ordinairement vrais, toujours honnêtes, souvent nobles, et qu'ils honorent par la résignation, qui est la dignité du pauvre, l'humble profession qui les fait vivre, et l'art qui les console. Mais en est-il de même de l'autre classe des poètes ouvriers? Non certes, et je le dis à regret. On a déclamé avec tant d'aigreur contre tout ce qui existe, qu'il s'est développé, surtout dans les classes peu favorisées, une

impatience singulière de l'ordre établi. Sans doute, dans notre civilisation, il y a de grandes misères et des douleurs poignantes; mais ces misères, ces douleurs, sont-elles le résultat exclusif de telle ou telle forme de gouvernement? Les souffrances du pauvre sont-elles la conséquence directe et immédiate des jouissances du riche? Je ne le pense pas; cependant qu'on lise les *Poésies sociales* des *prolétaires,* on y trouvera avant toutes choses, et avant la poésie, une haine pour ainsi dire implacable contre tous ceux qui possèdent. Que voit-on chez les riches?

Mensonge, oisiveté,
Discorde, orgueil, égoïsme et bassesse.

Le riche se prélasse, il insulte aux lambeaux du pauvre, il *boit sa sueur,* il le raille. Il fait manger *du grès et du sable* à *l'homme du chaume* et à *l'homme du grenier.* Il séduit sa femme, sa sœur et sa fille. Chez le prolétaire, chez *l'homme du chaume et du grenier, c'est tout le contraire;* il n'y a que vertu, désintéressement, bonnes mœurs et charité; toutes les filles sont sages et candides. Eh bien! soyons justes, n'accusons et ne défendons personne par esprit de système. Ce tableau n'est-il point également chargé d'un côté comme de l'autre? La vertu est-elle incompatible avec la propriété? Est-on fatalement malhonnête homme parce qu'on a des rentes, du loisir? Il y a, je le sais, des ames égoïstes et dures qui calomnient les pauvres pour se dispenser de les plaindre, et surtout de les secourir; mais heureusement c'est l'exception, et il est aussi injuste, aussi faux, de la part du prolétaire, de prétendre qu'on ne peut être riche et compatissant, qu'il serait odieux, de la part du riche, d'affirmer qu'on ne peut être honnête, loyal, sévère dans sa conduite, dévoué aux affections de la famille, lorsqu'on travaille et qu'on gagne trois francs par jour. La vertu, j'en conviens, est plus difficile alors, mais elle n'est que plus méritoire, et, dans les conditions même les plus dures, elle n'est pas rare. Évitons donc les exagérations de toute nature, évitons surtout la haine et l'envie, car l'art ne s'inspire pas des sentimens mauvais: n'usons pas nos forces à poursuivre un idéal d'égalité, un idéal de bien-être qui ne sera jamais de ce monde; si nous nous croyons, le plus souvent bien à tort, une mission poétique, cherchons du moins la poésie là où il y a chance de la rencontrer; et je doute qu'on la rencontre, même en la cherchant longtemps, dans les filatures et les ateliers des tailleurs de pierre, au bruit des rouets et au grincement des scies. Tous ces vers professionnels ressemblent un peu trop à ces *diz du moyen-âge, diz des merciers, diz des bouchers, diz des vinaigriers,* etc., qui n'ont rien à démêler avec l'art. Seulement les vinaigriers du moyen-âge n'étaient point socialistes, et, dans leur vieux bon sens gaulois, ils avaient certes bien raison; ils se contentaient de vendre leur vinaigre, croyant sagement qu'il n'est pas permis à l'homme de blasphémer, parce que le voisin est plus riche que lui; ils ne rimaient pas, parce qu'à ce métier on perd le prix de sa journée. Ils ne criaient pas tout à la fois contre le besoin et le travail, parce qu'ils savaient que le travail est le remède du

besoin. Si toutes ces plaintes, toutes ces accusations des *poëtes prolétaires*, étaient au moins étayées par un talent vrai, original, on leur reconnaîtrait quelque droit de se plaindre de leur obscurité; mais, soumis la plupart aux influences corrosives de la vie parisienne, les poètes ouvriers ont généralement perdu l'originalité que pouvait leur donner l'isolement de leur condition. Ils se sont absorbés, effacés dans la civilisation commune; on sent par malheur, en les lisant, que les sociétés secrètes ont passé là, et que la nature primitive, l'instinct, se sont altérés au contact de la grande ville. Les prolétaires se plaignent d'avoir du génie et de ne pas avoir de fortune. Mais Cervantes était soldat, Corneille était prolétaire aussi; Vondel, le Shakespeare de la Hollande, vivait du modeste produit d'un commerce de bas. Et Cervantes, Corneille, Vondel, n'accusaient pas Dieu et les hommes. Ces tendances, du reste, ne se renferment pas seulement dans la poésie; elles ont depuis long-temps envahi le théâtre. Pour se faire applaudir sur le boulevart, il suffit d'emprunter un personnage aux classes élevées ou aux classes moyennes, de le travestir en séducteur, en lâche, de le faire souffleter par un ouvrier dont il a séduit la sœur, car l'ouvrier, dans le drame du boulevart, a toujours une sœur modeste et vertueuse qui a été séduite par un homme bien élevé. Prenons garde; il y a dans tout cela des symptômes qui ont bien leurs dangers.

A ces colères, à ces imprécations, à ces prophéties des réformateurs, des apôtres, des socialistes et des sociétaires, je préfère, sous le rapport du bon sens et non de la poésie (le niveau est le même), les classiques colères de la satire. La satire ne s'attaque pas au fond de la nature humaine; elle gratte simplement l'écorce et s'en prend surtout aux ridicules. Vers 1830, dans les dernières campagnes de la guerre du romantisme, elle gardait pour la littérature toute sa passion et toute son ironie. Quand les guelfes et les gibelins se disputaient la république, elle était exclusivement guelfe ou gibeline; aujourd'hui, elle est morale. Lorsque le siècle est assigné à comparaître à sa barre, elle lui reproche, et elle a raison, l'égoïsme et l'amour de l'or,

Car cet amour de l'or est notre mal cuisant,
Et c'est le seul amour que l'on ait à présent.

Quand la satire parle aux femmes, elle leur dit : Vous n'êtes que des *poupées* écloses en serre chaude; vous faites des vers au lieu de faire votre ménage, vous allez vous promener à cheval, vous fumez des cigarres, et la pudeur, qu'en avez-vous fait? Elle dit aux citoyens, électeurs, éligibles, députés et administrateurs : Vous déchirez les entrailles de la patrie, vous prodiguez les croix d'honneur à des gens qui ont mérité la police correctionnelle, vous enseignez la débauche au peuple; elle dit aux auteurs des *romans-feuilletons* : Malheureux! vous ressemblez à Satan (l'analyse est exacte); pour mieux séduire, vous avez gardé après votre chute quelques traits de votre beauté première, vous divulguez les secrets avec lesquels le serpent a séduit la femme, vous détruisez l'œuvre de rédemption, et, dans mille ans, vous soufflerez encore

le poison aux enfans de nos enfans. Dans mille ans! quelle hyperbole; il s'agit des romans-feuilletons ! — Les querelles des corps savans, des Vadius et des Trissotin, ont été plus d'une fois une occasion de rimes pour les muses à l'affût des petits scandales soulevés dans les académies, comme autrefois dans les cloîtres, par de petites passions, de petites intrigues, de petites haines; les chanoines se battent encore et se battront toujours pour les prébendes. La docte faculté que raillait Molière a vu plus d'une fois la paix de ses amphithéâtres troublée par ces guerres intestines; et, au bruit du combat, Némésis a refait des nœuds au vieux fouet de Juvénal. Impuissante colère! sur quelques ridicules qu'elle frappe, qu'elle soit littéraire ou médicale, la satire a fait son temps; et, pour qu'elle occupe encore le public, il faut qu'elle ait avec la poésie, comme *les Iambes* ou *Némésis,* l'à-propos, la colère, l'injustice même des passions du moment.

La chanson, qu'un grand poète a faite plus grande que l'ode; la chanson, aussi vieille que la monarchie, est restée fidèle à son passé. Les Francs, dont les fils ont créé le vaudeville, chantaient, il y a tantôt mille ans, en couplets tudesques, les victoires de Louis III. Saint Bernard, avant de se faire saint, chantait l'amour ; Abeilard, quoique philosophe et moine, chantait Héloïse; au XVIIIe siècle, les abbés chantaient les boudoirs. Le vin, la gloire et les belles, et, par occasion, les gouvernans quand les impôts sont trop lourds, quand les généraux se font battre, telle est l'éternelle devise de la chanson française, et chaque année voit paraître, pour les amis du vin, *le Chansonnier du Caveau;* pour les amis des belles, les *Chansonniers des Graces* et *les Nautonniers de Cythère;* pour les amis de la gloire, *le Chansonnier Français*. Le public chantant, qui n'est pas le public littéraire, accueille toujours le chansonnier comme les almanachs, ses vieux amis, avec bienveillance.

Étrange mystère que les sympathies du public! Ce qui se lit, se réimprime et se vend toujours, qui le croirait? ce n'est pas ce qu'il y a de plus beau, de plus puissant, de plus durable. Cherchons par exemple dans *le Journal de la librairie* quels sont les poètes qui ont eu constamment et chaque année, depuis dix ans, les honneurs de l'édition nouvelle : *le Mérite des Femmes, la Henriade, la Religion* de Racine fils, et les *OEuvres* d'Alexis Piron. Il y a pour ces volumes un peuple de lecteurs qui ne fait jamais défaut. Puis d'autres livres, comme les fleurs et les rubans, ont leur mode et leur saison; en littérature ainsi qu'en politique, la roche Tarpéïenne est près du Capitole. Nous dédaignons ce qu'on admirait en 1810, et ceux qui nous suivront bientôt afficheront peut-être une pitié superbe pour nos admirations. Tout change; l'idée se transforme et la langue mue, et ce n'est pas seulement la langue et le goût qui changent : c'est le cadre même de l'idée. La poétique, comme les gouvernemens, a ses révolutions, et chaque chose règne à son tour. Hier, c'était le fabliau, le tenson, les sirventes, puis le rondeau, le triolet, la ballade, le chant royal, le tombeau, l'idylle, le sonnet, qui mourra pour revivre; aujourd'hui, c'est l'épigramme, le quatrain, le madrigal, les étrennes, les

héroïdes, le bouquet; c'est le poème épique, le poème allégorique, le poème didactique, le poème humanitaire; c'est le drame grec, le drame espagnol, le drame anglais, le drame allemand. Demain, ce sera l'acrostiche, le logogriphe même, puis la romance, et, dans quelques jours, l'harmonie et la méditation. Qui sait le secret de ces mystères? pourquoi le vent de l'inspiration qui soufflait hier du midi souffle-t-il aujourd'hui du nord? pourquoi aimions-nous à rire, et pourquoi aimons-nous à pleurer? pourquoi l'esprit n'est-il plus de mode? Singulier contraste! Quand une époque est agitée, sanglante, sa littérature est calme et tourne à l'idylle. A part *la Jeune Captive* et quelques iambes, qui devinerait la terreur dans les vers de Chénier? qui devinerait dans la poésie de l'empire les conquêtes, le bruit des batailles, le deuil de la guerre qui fait pleurer les mères? En traversant l'Europe au pas de course, nos pères ne prennent à l'ennemi que ses drapeaux et ses canons; Austerlitz fait oublier Goethe et Schiller. Et quand la paix est signée, quand nous sommes vaincus, nous recommençons la croisade, et nous partons pour la frontière afin de conquérir des idées. Pendant les années tranquilles de la restauration, les guerres littéraires ont toute l'ardeur des guerres civiles. 1830 arrive; le bruit du combat se perd dans des bruits plus sérieux, et l'apaisement commence en littérature au moment même où la politique va entrer dans une ère plus troublée. — Les mœurs littéraires ont subi, comme tout le reste, une transformation. Le poète n'est plus un être à part. Ce n'est plus le fou de monseigneur qu'on invite à dîner pour qu'il amuse, l'original cynique qui, à défaut d'un talent réel, spécule sur un vice pour se faire une réputation. Sauf quelques grammes de plus dans cette dose de vanité que nous avons tous, sauf les faux-airs de Christ ou de don Juan, il ressemble à peu près à tout le monde. Quand il n'est pas rentier, il est chef de bureau, quelquefois sous-préfet, professeur, etc. Il n'affecte aucun mépris pour l'argent, bien au contraire; et quand la première ébullition de la jeunesse est passée, quand il ne va plus au bal pour pleurer, pour ramasser les bouquets de la vierge que ses rêves poursuivent à travers l'idéal, il y va pour chercher une femme, et souvent il trouve une dot. Nous n'avons plus ces querelles de cuistres qui ont affligé si long-temps la littérature. Au lieu de s'attaquer, on se loue, quand on ne se fait pas obstacle. Les grands poètes, comme les rois, ont leurs grands levers, et les plébéiens eux-mêmes, les prolétaires de la pensée, sont admis au château, et ils ont tabouret à la cour. S'en aime-t-on davantage? Je n'oserais l'affirmer. Après tout, je préfère les gens qui se donnent la main et s'applaudissent à ceux qui s'insultent et qui se déchirent. Sous quelques rapports donc nous sommes en progrès; mais sommes-nous en progrès de désintéressement? Si le poète aujourd'hui ne va plus tendre la main à la porte de Turcaret, ne serait-ce point par hasard que Turcaret a depuis long-temps fermé sa porte? Les nobles fils de la Muse sont-ils toujours disposés à sacrifier les jouissances de la vie matérielle aux jouissances de l'esprit? Les éditeurs, quand ils en trouvent, n'ont-ils pas trop souvent à se plaindre de leur prosaïsme? Enfin, gardent-ils toujours le respect de l'art et

d'eux-mêmes? Ce ne sont là que des doutes que j'émets timidement, et, pour l'honneur de la littérature, je souhaite de me tromper.

Les poésies dont nous venons d'exprimer le suc ont été, pour les trois quarts au moins, rêvées, écrites, publiées à Paris; mais tous les poètes qui s'y font imprimer n'y ont pas leur domicile réel. Les uns, véritables oiseaux de passage, y paraissent chaque année comme les hirondelles. Ils cherchent d'abord un éditeur qui les paie, puis ils paient un éditeur qui les imprime, et, quand ils ont assisté aux funérailles de leur gloire et de leur volume, ils se souviennent de la lointaine Argos et retournent au pays. Ceux-là du moins ont une teinte, un vernis de la mode; les autres chantent dans le nid où ils sont éclos, mais on reconnaît vite, à leur tournure départementale, ces muses casanières qui n'ont point quitté le chef-lieu. En province, il en est de la littérature comme des habits; tantôt on garde, avec le respect de la tradition, avec la mémoire vénérée des aïeux, les vieux meubles et les vieilles idées, tantôt on prend les modes nouvelles pour les exagérer. De là deux classes distinctes, et bien plus distinctes qu'à Paris : les traîneurs et les sentinelles perdues. Sur le Parnasse provincial, Dorat a encore une école : tous les dieux des vers antiques, les Graces décentes, les Nymphes demi-nues, les Amours roses et frisés, avec leurs arcs et leurs flèches, les Hymens avec leurs flambeaux, les Parques avec leurs ciseaux, les zéphyrs légers, en déménageant de l'Olympe, sont partis pour les départemens. Là, Cérès est toujours la déesse des guérets, Bacchus le dieu joufflu de la treille, et *le célèbre Apollon* le dieu du jour. Esculape a toujours son démiurge dans le chirurgien du canton. Chloris, Iris, Philis, les beautés pseudonymes, y sont encore chantées, comme aux temps des robes à ramages. La jeune Églé y règne toujours :

Charmante Églé pour qui mon cœur soupire,
Espiègle Amour qui me fais soupirer,
Venez tous deux accroître mon délire,
 Toi, jeune Amour, par un sourire,
 Toi, jeune Églé, par un baiser.

Rien n'est plus innocent, plus inoffensif; c'est la poésie du coin du feu dans sa naïveté bourgeoise, mais ce coin du feu n'a pas d'étincelles. Attaché comme le lierre aux vieux murs de la maison héréditaire, le poète provincial n'a jamais rêvé les grands horizons, et dans cette vie calme où toutes les heures se ressemblent, dans cette vie plus heureuse peut-être, il chante comme le grillon dans la cheminée. Les pantoufles offertes par la fille du maire à la loterie des pauvres, l'envoi d'un flacon de marasquin, suffisent à l'inspiration du troubadour. Il adresse à M. le procureur du roi, qui est le premier dans Rome, des odes sur la peine de mort; il adresse des consolations aux *dames stériles*, des consolations aux *dames divorcées*, et il plaisante sur le bonheur des veuves. La querelle des yeux noirs et des yeux bleus tant de fois débattue *au fond des bosquets de Cythère* se ranimait encore, il y a trois ans, entre les poètes de Saint-Quentin. Il faut dire cependant qu'en amour,

le provincial est beaucoup plus positif, plus *volage* que les Tibulles chrétiens de la capitale; mais il n'est pas moins discret :

> Rideaux protecteurs du mystère,
> Entourez-moi de vos replis,
> Et de ma beauté solitaire
> Voilez les roses et les lis.

Les problèmes éternels ne le préoccupent guère :

> Du Plaisir et de la Paresse
> Aimable enfant toujours gâté,
> Il va boire l'eau du Permesse
> Dans la coupe de la Gaîté.

Quelquefois cependant il subit, à son insu, l'influence des novateurs, et il arrive de là qu'il imite l'auteur d'*Hernani* dans une tirade contre les romantiques. Du reste, on aurait tort de se montrer sévère pour les paisibles littérateurs qui riment hors du département de la Seine. Ils n'ont pas en général la prétention de réformer leur siècle, ils ne demandent pas de statues, ils ne demandent pas de pension, et se contentent de leurs rentes. Le plus grave reproche qu'on puisse leur adresser, c'est de substituer quelquefois la langue de l'arrondissement à la langue française, et d'immoler les poètes de la capitale aux poètes des chefs-lieux. A Rennes, par exemple, on assure que les lauriers de M. Turquety troublent le sommeil de M. de Lamartine, et de tous les points des départemens c'est un cri de réprobation contre Paris, *l'usurpateur,* la grande ville des *pygmées,* qui n'a de grand *que son orgueil et sa sottise*. Le *Delenda Carthago* a trouvé de l'écho de Pézénas à Villeneuve, et tout récemment encore Paris recevait de cette dernière localité un cartel poétique, élucubré par un *charabia parisphobe,* qui se dit curieux de savoir si dans la capitale on rime mieux que dans son endroit, et qui me paraît, pour sa part, avoir pleinement résolu la question.

Toute ville qui a une imprimerie a tout au moins un poète; toute société libre ou royale des arts ou d'agriculture a son concours poétique et sa médaille de deux cents francs, et chaque année, dans la séance solennelle, la salle de la mairie se transforme en Capitole pour l'ovation des lauréats. Chaque province a sa nuance, ses habitudes littéraires, ses grands hommes. La Bretagne, isolée dans ses bruyères et ses brouillards, forme une sorte d'école à part, qui rappelle l'école des lackistes; elle s'inspire de ses landes, de ses grèves, de ses pierres druidiques, de ses antiques vertus; mais en général elle court après l'originalité plutôt qu'elle ne la rencontre. Le Parnasse breton n'est pas en Bretagne. Est-il à Paris? — Dans le reste de la France, Dijon, Toulouse et Marseille se distinguent par leurs préoccupations littéraires. Dijon est par excellence la ville académique du concours et de la tradition classique, comme Caen est la ville du congrès et de l'archéologie.

Toulouse, dans ses prétentions poétiques, n'est guère plus modeste que dans ses prétentions municipales, et elle se croit encore, comme au temps d'Isaure, l'Athènes de la langue d'oc. Du reste, la supériorité poétique du midi sur les provinces du centre, de l'est et du nord, me paraît incontestable, et il est incontestable aussi que la valeur littéraire des écrivains des départemens est en rapport direct avec l'importance des villes qu'ils habitent. N'en déplaise au *charabia parisphobe,* c'est un nouvel argument en faveur de Paris.

Depuis Louise Labbé et Mme Deshoulières, le cercle de l'inspiration s'est singulièrement étendu pour les filles d'Ève, et, en dépit de la critique qui aime à railler et des maris que la gloire effraie, elles ont goûté tous les fruits savoureux de la poésie, comme autrefois leur mère, dans le paradis, goûtait, en dépit de Dieu même, les pommes fatales de la science. Les plus aventureuses se sont jetées dans les hérésies sociales; les plus modestes se sont contentées de déclarer que Dieu ne les avait point créées pour broder. Toutes se sont émancipées; mais distinguons, car il y a deux classes tranchées parmi nos muses, les dames et les demoiselles, la muse mariée et la muse à marier, *poetriæ picæ,* comme dit Perse en parlant des bas bleus de Rome. La demoiselle, tout en courant les hasards de la publicité, baisse les yeux avec la candeur des jeunes pensionnaires; elle chante les papillons, la cloche du soir, ses amies, la Vierge, la première communion; c'est à peine si elle laisse échapper quelque vague soupir aussitôt refoulé. En mûrissant, elle ose plus, et le pli douloureux de la première ride la jette en d'ineffables rêveries. Aux derniers jours de l'été, elle pleure le printemps, elle regrette ce que regrette la vieille de Béranger, elle accuse le siècle qui ne l'a pas comprise, et se compare à une fleur. La muse mariée a des allures plus franches; elle aime la gloire et chante les braves. Sous la restauration, elle quêtait pour les Grecs et célébrait Missolonghi; après juillet, elle a ajouté une corde à sa lyre, à l'occasion des trois jours, de la guerre d'Afrique, de la Pologne ou des batailles de Versailles. Quelquefois même elle intervient dans la politique active, et prépare, à l'aide du dictionnaire des rimes, la prochaine révolution qui doit rendre à son sexe son véritable niveau social. Par malheur, la bataille et la politique n'ont, le plus souvent, donné que des inspirations malencontreuses. Si l'encre sied mal aux doigts de rose, que sera-ce donc de la poudre? On le voit, la femme poète n'est pas toujours un progrès sur la femme savante; mais, lorsqu'elle chante l'amour, elle est loin des précieuses. Je reprochais aux rêveurs le spiritualisme exagéré de leurs passions; j'adresserai à quelques-unes de nos femmes poètes le reproche contraire. Il en est qui ont parfois des alexandrins éhontés, ce qui n'exclut pas une certaine tendance mystique. Il est vrai que, dans l'inévitable profession de foi des préfaces, ces dames déclarent qu'elles croient à Dieu et à l'amour; elles prient leurs anges gardiens, tout en rêvant *d'un jeune homme aux yeux noirs.* J'ai beau lire et relire cependant, je ne comprends pas les Sapho chrétiennes; je ne comprends pas qu'on s'inspire en même temps de sainte Thérèse et de Parny. Cette fois

encore nous avons rencontré ces sentimens extrêmes, incohérens, qui n'aboutissent qu'au ridicule par l'exagération, et les cent deux volumes de poésies édités en onze ans par nos muses en portent tous la trace.

Ainsi, la poésie a jailli de toutes les sources, du salon comme de l'atelier. L'épidémie a débordé sur toutes les classes de la société; elle est descendue même jusqu'aux plus misérables. Le bagne et la guillotine ont eu leur poésie :

On se souvient de Peytel et du *Chant du Cygne* de Lacenaire, de l'empressement du public à feuilleter ces pages teintes de sang, de l'empressement de certains écrivains à battre monnaie avec l'échafaud.

Eh bien! je le demande maintenant, si le public a laissé passer, sans y prendre garde, tant d'odes, d'harmonies, de méditations, tant de poèmes sans couleur, sans chaleur, sans vérité, sans idées, sans style, le public a-t-il eu tort? La poésie est-elle morte parce qu'on n'a pas lu les mauvais vers? A qui la faute? Et cependant tout le dédale humain a été parcouru. La muse est intervenue en toutes choses; on a chanté le scepticisme, la foi, la paix, la guerre, le passé, l'avenir, les grands hommes et les scélérats, l'émeute, la royauté, la république. Comme Dante, la poésie a sondé les profondeurs de l'abîme, elle est montée, comme lui, jusqu'aux sphères lumineuses. Elle s'est inspirée de la Grèce antique et de la Grèce moderne, de l'Angleterre et de l'Allemagne, des soleils et des brouillards, des questions éternelles qui font rêver les penseurs de tous les âges, des questions transitoires qui tourmentent tour à tour les générations dans leur succession rapide. La poésie est devenue, en quelque sorte, encyclopédique, et le secret de sa faiblesse est peut-être dans cette dispersion. Non, la poésie n'est pas morte chez un peuple qui compte dans sa pleïade Béranger, Hugo, Lamartine, Alfred de Musset, Sainte-Beuve, de Vigny, Delavigne! Quel temps mieux que le nôtre pourrait butiner une fraîche et brillante anthologie? Et cette indifférence, ce prosaïsme dont on a tant de fois accusé le public, ne seraient-ils pas une invention des médiocrités justement inconnues, qui calomnient le siècle parce que le siècle ne les achète pas? Si les maîtres eux-mêmes, les rois de la muse, ont reçu quelquefois d'un public qui les admire un accueil réservé, n'est-ce pas aussi un peu leur faute? Le public, dans ses sympathies même les plus vives, est souvent et justement sévère. Il sait que les vers ne s'écrivent pas du bout de la plume, qu'on ne découpe pas des strophes à l'emporte-pièce, et que la poésie doit se tailler comme le diamant. Si parfois la poésie a été battue par la prose, c'est peut-être qu'elle avait tenté dans ses domaines des conquêtes hasardées; si elle est restée impuissante, c'est qu'elle avait trop présumé de sa force et de son action; c'est que, dans un siècle sceptique, elle s'est crue sans raison transportée aux époques primitives; c'est qu'elle a oublié ce sage précepte, que la fantaisie n'a point de mission dogmatique, et que là où commence l'enseignement l'imagination n'a rien à faire. Enfin, si les plus grands eux-mêmes, les plus admirés, ont vu parfois manquer leur récolte, c'est que la docilité de l'instrument leur a été fatale; c'est que, par

l'ambition d'intervenir en toutes choses, ils ont semé sur des terrains arides qui n'ont jamais donné de fleurs.

Que les grands fleuves qui débordent rentrent donc dans leur lit et reprennent leur cours limpide! que les poètes vraiment dignes de ce nom se renferment dans les paisibles domaines de l'art! qu'ils soient hommes au lieu d'être humanitaires! C'est orgueil que de vouloir gouverner, réformer le monde avec une ode ou une méditation, ce vieux monde qui mourra, je le crains, dans l'impénitence finale. Artistes dévoués à votre œuvre, n'aspirez pas si haut : donnez de douces heures aux esprits délicats, élevez et consolez l'ame; avant le génie, nous vous demandons le bon sens, la raison; et d'ailleurs le génie, n'est-ce pas la raison élevée à sa dernière puissance? Que tous ceux qui travaillent à sculpter une statue pour leur tombeau soient admis au cénacle; mais que du moins la critique veille sur le seuil, et qu'elle écarte ceux qui n'ont point le rameau d'or. Les voies sont encombrées par des vanités ambitieuses et impuissantes; il faut les débarrasser; il faut se rappeler qu'un vrai poète, Hégésippe Moreau, est passé inaperçu dans la foule, et, par pitié pour les talens sérieux qui ont à lutter au début contre tant d'obstacles, il faut écarter le nuage bourdonnant des éphémères. Depuis dix ans d'ailleurs, de tous ceux qui ont tenté les luttes de l'art, il en est plus d'un qui a laissé sa vie dans le combat et qui est tombé, comme Chatterton, rongé par le double ulcère de la misère et de l'orgueil. Quelques-uns même n'ont pas attendu la mort et se sont jetés dans ses bras. Aujourd'hui, il y a heureusement intermittence dans ces fièvres que donnent les désespoirs de l'amour-propre. L'accès est calmé. Cependant, que d'exagération encore, que de ridicules prétentions, et surtout que de sentimens artificiels! Bien que tout cela ait été dit cent fois, il est utile, je crois, de le répéter; il est utile, pour ceux qui veulent tenter les hasards de la guerre, de compter les morts qui sont restés sur le champ de bataille. Redisons-le donc après tant d'autres : l'art n'est point, comme la science, accessible par la volonté seule; de toutes les œuvres de l'esprit, la poésie médiocre est la plus insignifiante et la plus vide, et c'est manquer tristement sa vie, quand on n'est pas marqué au front, comme disent les poètes, que de consumer dans des rêveries sans nom et des chants sans échos les jours rapides que Dieu nous a donnés pour penser et pour agir.

CH. LOUANDRE.

LES ANGLAIS

DANS LE CABOUL.

I. — *Cabool, being a personal narrative of a journey to, and residence in that city, in the years* 1836, 7, *and* 8; by the late lieut.-col. sir ALEXANDER BURNES. (London, 1842.)

II. — *Correspondence relating to Afghanistan.* — *Parliamentary papers.*

La politique anglaise dans l'Inde et dans l'Asie est entrée, depuis quelques années, dans une phase nouvelle. Jusqu'alors, elle avait été exclusivement asiatique, aujourd'hui elle devient européenne, et la grande question de prépondérance, que l'Angleterre avait pendant long-temps voulu concentrer dans la mer Noire, est désormais transportée sur les rives du haut Indus. Cet empire extraordinaire, qu'une compagnie de marchands a fondé dans l'ancien monde, touche peut-être au moment de la plus grande crise qu'il ait jamais eu à traverser. Ce n'est pas que nous attachions une gravité exagérée aux revers que les Anglais viennent de subir dans le Caboul; quelque désastreuse qu'ait été cette grande calamité, elle n'est pour ainsi

dire qu'un accident dans l'histoire de la domination britannique. Mais elle appelle de solennelles représailles, elle impose à l'Angleterre la nécessité de la conquête, elle la force à sortir des frontières qu'elle voulait enfin se fixer, et à se jeter dans une série nouvelle d'aventures dont elle ne saurait prévoir le terme. Les succès qui attendent sans doute les armées vengeresses des Anglais leur seront plus fatals que cette cruelle défaite, et ils pourront dire ce que disait Pyrrhus après ses triomphes sur les armées romaines : « Encore une victoire, et nous sommes perdus. »

Le plus grand danger de la puissance britannique dans l'Inde a toujours été dans son extension. L'instinct profondément pratique des Anglais ne s'y était pas trompé, et dans tous les temps nous voyons la métropole protester énergiquement contre des conquêtes dont elle pressent le poids funeste. Quand le fougueux Clive s'écriait prophétiquement : « Vous ne pouvez pas vous arrêter là, il faut marcher! » le parlement répondait par un acte solennel de la législature (1), où il était déclaré « que la poursuite de projets de conquête et d'extension de territoire était contraire aux désirs, à la politique et à l'honneur de la nation. » Vains efforts! les évènemens vainqueurs balayaient comme des feuilles mortes les actes du parlement, et c'était au moment même où la métropole lui posait une barrière que la compagnie des Indes donnait à son empire les plus grands développemens. C'était une marche fatale. Du moment où les marchands anglais eurent établi un comptoir à Calcutta, ils se trouvèrent en contact, et par conséquent en lutte, avec des voisins auxquels ils ne pouvaient permettre l'égalité. Il fallait commander ou obéir, les Anglais n'avaient pas le choix. De colons ils devinrent conquérans, de marchands ils devinrent souverains. L'issue du conflit ne pouvait être long-temps douteuse; c'était le génie chrétien et occidental, génie d'expansion et d'assimilation, aux prises avec les restes vermoulus de l'immobile et fataliste Orient. Dès-lors, les Anglais se trouvèrent lancés dans une voie de conquêtes où ils ne pouvaient plus s'arrêter. Les entreprenans marchands ajoutaient chaque année une nouvelle pierre au vaste édifice de leur empire, ils entassaient territoire sur territoire, pendant que la métropole, entendant les échos lointains et confus de leurs canons, effrayée et irritée de voir, pour ainsi dire, retomber sur ses bras le fardeau de ce mystérieux Orient, se révoltait contre les progrès de cette ambition mortelle.

(1) En 1784.

La compagnie des Indes, chose remarquable! était obligée de faire ses conquêtes en silence; elle les commettait presque comme des crimes, et les déguisait pour se les faire pardonner. C'est ainsi qu'elle fonda le système des états protégés. Le meilleur historien de l'Inde (1) disait devant la chambre des communes : « Le gouvernement conquérant, sachant bien que la conquête avouée, c'est-à-dire l'adjonction pure et simple du territoire et l'installation du pouvoir militaire, soulèverait en Angleterre une tempête d'indignation, tandis que, si on se bornait à faire la conquête en prenant soin de l'appeler par un faux nom, tout serait bien reçu, inventa l'expédient des alliances de subvention et de protection. Le malheur est que, pour ménager ce genre de préjugés en Angleterre, nous fûmes obligés de maintenir dans ces états tous les vices de la plus détestable administration. »

Ce fut ainsi que la compagnie établit peu à peu son joug sur cent millions d'hommes. L'empire de l'Inde, comprenant 20 degrés de latitude depuis le cap Comorin jusqu'à l'Indus, a été conquis de mémoire d'homme. Une fois lancés sur cette pente rapide, la difficulté pour les Anglais était de s'arrêter et de trouver une frontière. Cette ligne, ce point d'arrêt, se rencontrèrent enfin quand la compagnie eut réuni sous son autorité ou sous sa protection toute l'Inde proprement dite. Cette assimilation était naturelle; plus encore, elle était inévitable. Les états hindous formaient une unité par la religion, l'origine, le langage; ils se tenaient par la main, et, à mesure que l'un d'eux tombait dans le gouffre absorbant de la domination anglaise, il entraînait celui qui le touchait. Mais, quand les Anglais furent arrivés jusqu'à l'Indus, l'élan cessa, la continuité fut brisée. Il a été très bien dit (2) : « Les populations au nord de ce fleuve n'ont aucun lien avec celles qui sont au sud. Elles sortent d'une source différente, elles professent des religions différentes, et conversent dans des langues différentes. Les Hindous du sud ont tous les mêmes vues spirituelles et temporelles; ils ont la face tournée vers le Gange. Les Afghans du nord sont mahométans, et sont tournés vers la Mecque. Ils sont dos à dos, sans aucun élément d'union. »

Eh bien! c'était à cette limite posée par la nature que l'Angleterre pouvait s'arrêter. Arrivée haletante jusqu'à l'Indus, elle pouvait s'as-

(1) James Mill.

(2) Voir des lettres fort remarquables publiées récemment dans le *Times* et signées *Civis*.

seoir sur les rives du fleuve et se désaltérer à ses eaux abondantes. Elle avait devant elle des rivières, des montagnes, des déserts et des peuples à demi barbares qui lui servaient de barrière. On croit qu'elle va respirer, planter sa tente sous les roseaux gigantesques de l'Indus; mais voici qu'un jour elle se lève, renverse elle-même cette barrière tant cherchée, et se précipite à travers les neiges jusqu'au centre de l'Asie. Qui donc l'a forcée de se relever et de reprendre sa course? Qui l'a arrachée à son repos? Qui? sinon son éternelle et implacable ennemie, sinon la puissance rivale qui s'avance lentement et silencieusement de l'autre côté du continent!

Il serait puéril de croire et de dire que l'Angleterre et la Russie se rencontreront bientôt sur le plateau de l'Asie. Il est vraisemblable qu'il ne sera pas donné à notre génération d'assister à ce spectacle. L'Angleterre ne craint rien pour l'Inde; c'est son bien, c'est sa part au soleil, à laquelle nul ne touchera de long-temps. Mais l'Inde elle-même, malgré son étendue et sa population, n'offre pas un débouché assez considérable aux productions de la métropole : ce n'est qu'une entaille ouverte par l'Occident dans les flancs du vieux monde pour y verser le sang de l'industrie moderne.

La Grande-Bretagne porte ses regards plus haut et plus loin, jusqu'au plateau central de l'Asie. C'est là qu'elle voit, non pas du territoire, mais des marchés à conquérir; non pas des sujets, mais des consommateurs à soumettre. Ce sont ces contrées, non encore nées à l'industrie, qu'elle veut inonder, par la grande artère de l'Indus, des flots de son éternel et intarissable calicot. Mais c'est là aussi qu'elle se trouve face à face avec la Russie, qu'elle la rencontre sur tous les marchés, la découvre sous toutes les intrigues. Sur ce terrain, la Russie est la plus forte, car elle a pour elle la géographie. Elle se sent chez elle, elle agit avec le silence et l'opiniâtreté des gouvernemens absolus, elle travaille ce monde assoupi, le retourne contre l'Angleterre, et lance sur l'empire de l'Inde ces populations intermédiaires qui semblent chercher et attendre encore un maître.

Il y a en Angleterre beaucoup d'hommes politiques qui voudraient que cette grande querelle de leur nation avec la Russie fût vidée immédiatement sur la Baltique ou sur la mer Noire. Qu'ils lisent ce remarquable jugement que l'historien russe Karamsin portait sur la politique de son pays : « L'objet et le caractère de la politique étrangère de la Russie, dit-il, a universellement été de chercher à être en paix avec tout le monde, et de faire des conquêtes sans guerre, se tenant toujours sur la défensive, ne plaçant aucune confiance dans

l'amitié de ceux dont les intérêts ne s'accordent point avec les siens, et ne perdant aucune occasion de leur faire du mal sans rompre ostensiblement ses traités avec eux. »

Il est impossible de mieux caractériser la politique russe, et ce qui doit irriter et exaspérer les Anglais, c'est qu'ils ne peuvent prouver ces affronts qu'ils ressentent et qu'ils sont obligés de dévorer, c'est qu'ils ne peuvent rendre ces coups déloyaux qui leur sont portés par des mains étrangères. La Russie ameute contre l'Inde des souverains et des peuples de paille, et quand l'Angleterre, perdant enfin patience, passe sur le corps de ces misérables ennemis, et fait une trouée désespérée jusqu'au cœur de l'Asie, elle trouve son imperturbable rivale tranquillement assise sur sa frontière, faisant, pour nous servir d'une expression populaire, faisant l'innocente, levant les bras au ciel, et jurant son grand dieu, ou ses grands dieux, y compris son empereur, qu'elle ne pense pas à mal; et l'Angleterre est obligée de se contenter de ces protestations, de se taire et d'attendre!

C'est pourquoi il est permis de sourire avec une certaine incrédulité quand on voit un ministre anglais déclarer en plein parlement que jamais la Russie et l'Angleterre n'ont été dans des relations plus étroites et plus amicales. La Russie peut se croiser les bras et regarder l'Angleterre se débattre sous cette flèche traîtresse qu'elle lui a lancée à la façon des Parthes, en tournant le dos; mais elle ne s'endort pas sur la foi de cette prétendue crédulité : elle a entendu, comme nous tous, la voix populaire l'accuser et la maudire; elle a vu, à la nouvelle de l'affreux massacre de Caboul, un seul nom, un nom exécré, sortir spontanément de toutes les bouches anglaises, et ce nom, c'est celui que l'Angleterre rencontre éternellement devant elle, en Turquie, en Perse, dans l'Inde, dans la Chine, partout et toujours.

Parmi les hommes qui avaient l'instinct de cette rivalité profonde, il n'en est pas un qui l'ait exprimé avec plus de passion, d'énergie et de persévérance que l'héroïque et malheureux Burnes, la première victime des vêpres siciliennes de Caboul.

Alexandre Burnes était né à Montrose, en Écosse, le 16 mai 1805, et son père est encore un des magistrats du comté de Forfar. Il était petit-neveu et portait le nom d'une des illustrations littéraires de l'Écosse; c'était son aïeul qui avait porté les derniers secours au poète Burnes mourant dans la pauvreté. Après de très brillantes études au collége de Montrose, Alexandre Burnes fut nommé cadet dans l'armée de Bombay, et il arriva dans cette présidence le 31 oc-

tobre 1821. L'année suivante, il fut nommé interprète d'un des régimens de l'Inde, et en 1825 accompagna comme interprète persan une force de huit mille hommes destinée à l'invasion du Sindy. Pendant cette année et les années suivantes, il rédigea plusieurs mémoires pour lesquels il reçut des récompenses du gouvernement de l'Inde, et qui attirèrent l'attention et les éloges d'un des hommes de ce temps-ci les mieux versés dans la connaissance de l'Asie, M. Mountstuart Elphinstone. En 1828, il s'offrit au gouvernement pour aller explorer la frontière du nord-ouest, qui était alors presque entièrement inconnue. Son plan de campagne se trouve, rédigé de sa main, dans les mémoires de la société géographique de Londres : « Au commencement de 1828, dit-il, je fus envoyé du Coutch à la station de Deesa; j'eus l'occasion d'étendre mon voyage jusqu'à la montagne d'Abor, et d'examiner toute la frontière nord-ouest de la présidence de Bombay. Je trouvai que la connaissance que nous avions de ce pays était très limitée, bien qu'elle fût de la plus grande importance pour notre empire de l'Inde. Au mois de juillet de la même année, je fis donc au commandant en chef la proposition d'aller l'explorer; et comme ce voyage devait me mener jusqu'au bord de l'Indus, je mis en avant le projet de descendre ce fleuve depuis l'endroit où les eaux du Pundjab viennent le joindre (à Ouch) jusqu'à la mer. » Le gouverneur de l'Inde demanda l'avis du résident du Coutch, qui était alors le lieutenant-colonel Pottinger, aujourd'hui commandant en chef de l'expédition contre la Chine, et qui adopta complètement les vues de Burnes. Le voyage fut commencé, mais non achevé; le gouvernement de l'Inde craignit d'alarmer les émirs du Sindy, et Burnes fut rappelé.

En 1830, le roi d'Angleterre envoya au roi de Lahore un présent de chevaux, et ce fut Burnes que lord Ellenborough, alors gouverneur-général, choisit pour cette mission. L'expédition partit de Mandivie, dans le Coutch, le 1er janvier 1831, et après de nombreuses traverses, arriva par le Sindy et par l'Indus à Lahore le 18 juillet. Cependant ce ne fut que l'année suivante que Burnes commença son grand et célèbre voyage à travers l'Asie centrale, qui dura deux ans, et dont la relation est trop connue pour que nous ayons besoin de la rappeler. Nous nous bornerons à reproduire la conclusion de ce livre, qui a fait la gloire de Burnes et l'a mis au premier rang des voyageurs modernes. Il terminait ainsi ses *Travels into Bockara :*

« Je n'entreprendrai point de décrire les sentimens que j'éprouvai quand je remis le pied dans l'Inde après un voyage si long et si fati-

gant. A mon départ, je voyais devant moi tout ce qui, dans l'antiquité et dans les temps modernes, peut exciter l'intérêt et enflammer l'imagination, la Bactriane, la Transoxane, le pays des Scythes et des Parthes, le Kharasm, le Koraçan et l'Iran. Nous avions vu tout cela; nous avions refait la plus grande partie de la route des Macédoniens, traversé les royaumes de Porus et de Taxiles, navigué sur l'Hydaspe, passé le Caucase indien et résidé dans la célèbre ville de Balkh, d'où les monarques grecs, venus des académies lointaines de Corinthe et d'Athènes, avaient répandu parmi la race humaine la connaissance des arts et des sciences, de leur propre histoire et de celle du monde. Nous avions vu le théâtre des guerres d'Alexandre, des marches sauvages de Gengis et de Timour, et des campagnes de Baber, telles qu'elles sont racontées dans le style charmant et brillant de ses commentaires. Nous avions suivi la route par laquelle Alexandre avait poursuivi Darius, et suivi les traces de son amiral Néarque. »

Les observations recueillies dans cette vaste entreprise furent jugées de telle importance, que le gouverneur de l'Inde se hâta d'envoyer Burnes à Londres. Il arriva dans son pays précédé par le bruit de ses aventures, et reçut du roi et du gouvernement l'accueil le plus flatteur. Le libraire Murray lui donna 20,000 francs pour le manuscrit de son voyage, qui eut un succès extraordinaire. On en vendit dès le premier jour près de neuf cents exemplaires. Il fut immédiatement traduit en français et en allemand, et quand Burnes retourna à Caboul en 1837, il trouva que les émissaires russes avaient pris pour guide un exemplaire de la traduction française de son livre, qu'ils avaient avec eux.

Burnes reçut à Londres des honneurs publics. Il fut nommé membre de la Société asiatique, dont le président était alors le comte de Munster, fils naturel du roi Guillaume, et qui s'est fait sauter la cervelle à Londres il y a quelques mois. M. Alexandre de Humboldt écrivait à M. Murray (en français) : « Plus occupé de l'Asie que jamais, l'immense et courageux voyage de M. Burnes a dû fixer toute mon attention. Aucun autre ne répand par autopsie un plus grand jour sur des parties de l'Asie devenues inaccessibles depuis des siècles. Je me plairai à proclamer cet excellent jeune officier le premier des voyageurs qui ont parcouru l'intérieur d'un continent. Vous êtes heureux d'avoir donné à l'Asie, au-deçà de l'Indus, Elphinstone et Burnes. »

A cette époque, Burnes vint à Paris, et il écrivait à ses amis, le 23 décembre 1834 : « Ma réception à Paris a été pleine d'enthou-

siasme. Je suis allé à l'Institut, où j'ai vu Arago, Biot, Dussault le politique. J'ai vu le baron Larrey lire un mémoire, Magendie aussi. »

Burnes n'avait alors que vingt-neuf ans; il n'était qu'un simple lieutenant de la compagnie des Indes, et cependant il était courtisé par toute l'aristocratie, étant devenu véritablement ce qu'on appelle dans son pays le *lion* de la saison. Le gouvernement de la métropole voulut se l'attacher, et lui offrit le secrétariat de la légation de Perse, mais il refusa d'abandonner son cher Indus, le théâtre de sa gloire. Il écrivait alors : « Je me moque de la Perse et de sa politique; ce n'est qu'une misère. Qu'est-ce qu'un grade de colonel pour moi? Je vise à plus haut, et je mourrai ou j'y arriverai.... Je ne veux pas être le second quand je puis être le premier.... Ma plus grande gloire est d'avoir fait, si jeune, ce que j'ai déjà fait. »

Il resta dix-huit mois en Angleterre, et repartit pour l'Inde en avril 1835, en prenant par la France, l'Égypte et la mer Rouge. Il fit un nouveau voyage dans le Sindy, et vers la fin de 1836, son gouvernement, comprenant de plus en plus la nécessité de s'assurer du cours de l'Indus, qui devait devenir la grande route du commerce de l'Asie, le chargea d'une mission géographique, commerciale, et plus tard politique, auprès des émirs du Sindy et des émirs de l'Afghanistan. C'est de cette mission qu'Alexandre Burnes a donné l'histoire dans l'ouvrage intitulé *Cabool en* 1836, 7 *et* 8.

Il est impossible de lire sans tristesse la dédicace de ce livre. C'est la dette du cœur et de la nature que Burnes paie à son vieux père avant de mourir; mais ces *novissima verba* ont cela de particulièrement touchant, que celui qui les écrit n'a pas le moindre pressentiment de sa fin prochaine, et semble au contraire en pleine possession de cette vie qui va lui échapper. Le livre est dédié à son père, avec ces mots :

« Comme un témoignage de mon affection pour un père auquel je dois tout ce que j'ai au monde, qui, après m'avoir entouré de sa tendresse pendant mon enfance, m'a associé de bonne heure à ses travaux, et m'a appris à penser et à agir comme un homme, quand presque tous mes compagnons n'avaient pas même acquis les premiers élémens de leur éducation. ALEXANDER BURNES. »

Ces lignes, où respirent un si confiant orgueil, une si fière satisfaction de soi-même, sont datées de Caboul, le 16 mai 1841. Dans cette même ville, sept mois plus tard, Burnes tombait sous le pistolet

d'un barbare, et sa mort donnait le signal de cette extermination de treize mille hommes dont l'Angleterre frémit encore.

L'ouvrage de Burnes comprend principalement la partie géographique et la partie anecdotique de son voyage; les dépêches politiques qu'il adressait au gouvernement de l'Inde ont été communiquées au parlement et publiées en 1839. Burnes partit de Bombay le 26 novembre 1836. Il avait pour compagnons de son expédition le lieutenant Leech, qu'il chargea d'observer l'état militaire du pays; le lieutenant Wood, auquel il confia la mission d'explorer le cours de l'Indus, et le docteur Lord, qui fut chargé des observations d'histoire naturelle et de géologie, et qui fut depuis tué le 2 novembre 1840 à la bataille de Purwan-Durrah. Burnes aborda dans le Sindy le 13 décembre. Les temps étaient bien changés depuis son premier voyage en 1831. Il n'était plus l'aventurier obscur, perdu, sans secours et sans défense, au milieu de populations ennemies, cherchant et remontant péniblement les bouches inconnues de l'Indus. Il rentrait dans des terres où il avait laissé des souvenirs, il rencontrait sur sa route des traditions anglaises et des noms anglais; dans un lieu de pèlerinage mahométan, il trouvait sur un mur le nom de Henry Ellis, qui avait été depuis ambassadeur à Téhéran, il revoyait des enfans qui étaient devenus de jeunes hommes, et qui lui souhaitaient la bien-venue en déposant à ses pieds des gerbes de blé; à Tatta, les habitans venaient au-devant de lui, en criant : « Venez peupler ce désert! il fleurira sous les Anglais. — Ils semblaient tout disposés, dit Burnes, à nous prendre pour maîtres; du reste, leurs désirs ont été promptement exaucés, car le Sindy est devenu (en 1839) un des états tributaires de notre puissant empire de l'Inde. »

La mission anglaise arriva à Hyderabad, la capitale du Sindy, le 18 janvier 1837. Burnes fut présenté le lendemain aux émirs, et leur remit les lettres de créance de lord Auckland, le gouverneur de l'Inde. Noor-Mohammed, le principal émir, le reçut fort bien. « Mon père, dit-il, a planté l'arbre d'amitié entre nos états. — Oui, seigneur, dit l'Anglais, et votre altesse l'a arrosé. — Il est devenu un grand arbre, reprit l'émir. — C'est vrai, seigneur, dit Burnes, et le fruit est maintenant visible. » Burnes avait appris le langage figuré de l'Orient, et il s'en servait avec aisance. « Quand je vous ai connu autrefois, lui disait un jour l'émir, vous n'aviez pas même de barbe. — C'est vrai, dit Burnes; mais maintenant j'en ai une qui couvre mon menton de noir, en signe de deuil de ma jeunesse perdue. » Chose remarquable, et qui montre comme ces Anglais, une fois possédés par une

idée, la portent à tous les bouts du monde! Burnes faisait de la propagande contre le commerce des esclaves chez les émirs du Sindy : nous retrouvons à Hyderabad cette controverse sur la traite qui nous occupe tant aujourd'hui. « L'émir me demanda, dit Burnes, pourquoi nous nous opposions au commerce des esclaves; sur quoi je lui expliquai toutes les énormités d'un navire à traite, et les traités que les puissances européennes avaient conclus pour la suppression de ce trafic. » Il paraît que Dost-Mohammed, le khan de Caboul, était déjà converti à l'émancipation, car il voulait à son tour faire de la propagande contre les Usbecks. Le chef de cette peuplade lui fit répondre : « Négociez avec votre allié de Bokhara, et obtenez de lui qu'il n'achète plus des hommes; alors on n'en vendra plus. »

A chaque pas, on surprend chez tous ces malheureux princes de l'Asie un pressentiment involontaire de la conquête anglaise. L'émir demande avec inquiétude quelle est la pension que le Grand-Mogol reçoit du gouverneur de l'Inde. Les populations regardent arriver ces Européens solitaires avec une sorte de terreur superstitieuse; les habitans se rassemblent autour d'eux, ils s'inclinent avec une résignation toute fataliste devant la race prédestinée; ils demandent si les Anglais leur permettront encore de tuer des bœufs et de dire leurs prières à haute voix. Une autre fois, Burnes remontait rapidement le fleuve sur une barque; il voit sur le rivage un homme qui lui fait des signes de détresse et le conjure de l'entendre. « Sa requête était, dit-il, que, comme nous étions maintenant les maîtres du pays, il nous priait de lui faire rendre des terres dont sa famille avait été dépouillée du temps de Nadir-Shah, et dont il avait encore les titres..... Nous ne pûmes lui persuader, ni à beaucoup d'autres, que nous n'avions aucune intention d'intervenir dans les affaires domestiques du pays. Ce fut en vain que j'expliquai plusieurs fois le but de ma mission; beaucoup exprimaient hautement leur surprise; d'autres, surtout des chefs, m'écoutaient sans rien dire, mais presque tous ne me croyaient évidemment pas. »

Ainsi le passage de deux ou trois officiers est regardé comme le signe d'une conquête irrésistible, et les Anglais prennent possession du territoire par leur seule présence. Ici, l'instinct de la race conquise est plus sûr que celui de la race conquérante; Burnes traverse tout le Sindy sans pressentir qu'il y rentrera bientôt en maître; il arrive à Khyrpour et à la célèbre forteresse de Bukkur, dont, moins de deux ans plus tard, il ouvrira lui-même les portes à une armée anglaise. « Qui m'aurait dit alors, s'écrie-t-il, qu'à la Noël de l'année

suivante, je serais occupé à négocier un traité pour placer Khyrpour sous la protection britannique. Cela eut lieu pourtant, et le 29 janvier 1839, je vis les couleurs anglaises arborées pacifiquement sur cette importante forteresse, et flottant sur les eaux de l'Indus. »

Au mois d'avril 1838, Burnes et ses compagnons arrivèrent à Chikarpore, une des villes les plus importantes de cette partie de l'Asie, et qui mérite une mention particulière. La frontière du Sindy s'étend vers le nord jusqu'à Rozan, sur la route de Kélat et de Candahar, par les célèbres passes de Bolan, où l'armée anglaise perdit tant de monde dans son expédition de 1839. Les marchands appellent toujours Chikarpore et Dera-Ghazi-Khan, située plus haut sur l'Indus, les portes du Koraçan (*gates of Korasan*), désignant par ce dernier nom le royaume de Caboul. Le commerce de Chikarpore s'étend à toute l'Asie, la Turquie et la Chine exceptées, et la grande importance de cette ville a sa source non point dans la supériorité de ses manufactures, mais dans l'étendue de ses transactions monétaires. C'est comme la maison de banque de l'Asie. Elle a des agens dans les places les plus riches comme les plus éloignées, à Mascat, à Astrakan, à Bokhara, à Samarcand, à Koundouz, à Candahar, à Ghizni, à Caboul, à Pechawir, à Dera-Ghazi-Khan, à Dera-Ismaël-Khan, à Bukkur, à Bawhulpore, à Mandivie, à Hyderabad, à Kurachi, à Kélat, à Mirzapore, à Bombay, à Calcutta, etc. Sur toutes ces places, on peut négocier le papier de Chikarpore.

La ville n'est pas ancienne; elle ne date que du commencement du XVIIe siècle. Elle a environ trente mille habitans hindous et afghans, sans compter ceux qui sont dispersés dans tous les marchés de l'Asie, et qui reviennent finir leur vie dans leur ville natale.

De même que Chikarpore est la maison de banque indigène de l'Asie, Dera-Ghazi-Khan en est l'entrepôt commercial, et les Afghans Louhanis sont les colporteurs de ce vaste continent, comme les Chikarporiens en sont les changeurs. Le pays où se trouvent les deux villes de Dera-Ghazi-Khan et de Dera-Ismaël-Khan, s'appelle le Derajat, mot qui sert de pluriel arabe à Dera; et comme ce lieu sert de passage aux grandes caravanes de l'Inde, il a une très grande importance commerciale. Il y a trois grandes routes conduisant de l'Inde à Caboul : celle du Derajat que prennent les caravanes; celle de Chikarpore, du col de Bolan et de Candahar, que prit en 1839 la triomphante armée de l'Inde; et celle qui passe par Lahore, Pechawir, le col de Khyber, Djellalabad, et les gorges meurtrières où les derniers restes de cette armée ont été engloutis.

Le Derajat est sous la souveraineté du royaume de Lahore depuis un quart de siècle. Quand Burnes y passa, le pays était sous l'autorité du général Ventura, dont la sage administration avait relevé une prospérité qui commençait à décroître. Dera-Ghazi est, de plus que Chikarpore, ville manufacturière, mais le cède encore, sous ce rapport, à Moultan et Bawhulpore, qui sont dans son voisinage. Les principaux articles de manufacture sont des draps soyeux qui s'exportent à Lahore et dans le Sindy, et du drap blanc qui est très recherché dans le Koraçan, et y soutient la concurrence contre le drap anglais. Les soieries s'exportent principalement vers l'est; la matière première est tirée de Bokhara. Il se fabrique aussi à Dera-Ghazi de la coutellerie commune qui s'exporte. La ville a un bazar d'environ 1,600 boutiques, dont 530 vendent du drap. La population est de 25,000 ames.

La campagne de Dera-Ghazi est magnifique; il y a, dit-on, autour de la ville 80,000 dattiers. Le coton est d'une qualité supérieure, les grains sont excellens, mais l'indigo surtout fait la richesse du pays. Les villages autour de la ville sont extrêmement nombreux et presque tous habités par des mahométans. A Dera-Ghazi, les deux croyances sont dans une proportion à peu près égale : il y a 125 temples hindous et 110 mosquées mahométanes.

En remontant l'Indus et passant par Leïa, on arrive à Dera-Ismaël-Khan, la seconde ville du Derajat. Il y a quinze ans, Dera-Ismaël fut submergé par l'Indus; les habitans recommencèrent une ville à trois milles du fleuve, mais elle est encore inachevée. Cependant elle est très animée au moment du passage des caravanes; elle a un bazar qui contient 518 boutiques, et fait un très grand commerce de drap blanc avec le Pundjab (environ 1,800,000 aunes). Les manufactures du Derajat sont encore prospères; toutefois l'inondation des produits anglais leur a déjà été funeste, et il est probable qu'elles finiront par disparaître et s'absorber dans ce gouffre sans fond.

Les Afghans Louhanis sont, comme nous l'avons dit, les colporteurs de l'Asie centrale. C'est un peuple pasteur, très brave et très entreprenant. Les marchands afghans, répandus dans les places commerciales, ont des courriers dont l'activité et la célérité défient celles de la poste anglaise, et on peut se souvenir que la nouvelle du massacre de Caboul, à laquelle on refusait d'abord de croire à Londres, parce que le gouvernement n'en avait point la confirmation officielle, avait été apportée à Bombay à des marchands afghans par leurs courriers. Rien n'est plus pittoresque que le tableau des mœurs nomades

des Afghans Louhanis, tel que Burnes l'a retracé; aussi le laissons-nous parler :

« Les Afghans-Louhanis, dit-il, sont un peuple pasteur et nomade. Beaucoup d'entre eux se rendent tous les ans dans l'Inde pour acheter des marchandises, et, se ressemblant ici (à Dera-Ghazi-Khan) vers la fin d'avril, avec leurs familles qui ont hiverné sur les rives de l'Indus, ils passent dans le Koraçan, où ils restent pendant l'été. Ils opèrent ce changement de résidence par ordre et en trois divisions ou *kirees*, ce qui veut dire, je crois, migrations; ces *kirees* portent les noms respectifs de Nusseer, Kharoutee et Meeankyl, qui sont aussi les noms des tribus principales. La première est la plus nombreuse, et mène avec elle de 50 à 60,000 têtes de troupeaux; cependant c'est avec la dernière que les marchands hindous et étrangers voyagent le plus habituellement. L'étendue et l'importance du commerce peuvent se juger d'après les livres de douane qui marquent que cette année (1837) il est passé 5140 chameaux chargés de marchandises, sans compter ceux qui portaient les tentes et le bagage et qui étaient au nombre énorme de 24,000, 17,000 pour les Nusseers, 4000 pour les Meeankyls, et 3000 pour les Kharoutees. Ils arrivent tous à Caboul et à Candahar vers le milieu de juin, assez à temps pour expédier leurs marchandises à Bokhara et à Hérat; puis à la fin d'octobre, aux approches de l'hiver, ils redescendent dans le même ordre vers la plaine de l'Indus, emportant des chevaux, des fruits et des produits du Caboul, pour échanger avec les produits de l'Inde et de l'Angleterre. »

La route n'est pas nouvelle. L'empereur Baber, en 1505, rencontra et pilla des caravanes louhanies. Mais les traditions contemporaines racontent un fait qui peut donner la mesure de l'incomparable génie mercantile de l'Angleterre. Pendant le blocus continental de l'empire, les marchandises anglaises, expulsées du continent, s'en allaient par les Indes, par Caboul et par Bokhara, remplir les marchés de la Russie. Ainsi, tandis que Napoléon, maître absolu de l'Europe, l'étreint dans un cercle de fer, et que, pour asphyxier l'Angleterre dans la fumée de son charbon et l'étouffer dans l'atmosphère de ses manufactures, il lui ferme toutes les issues du continent, les victorieux ballots de coton s'échappent silencieusement par les mers; débarquant aux extrémités de l'Asie, ils remontent des fleuves inconnus, et, après avoir fait le tour du monde, ils arrivent triomphans jusque dans ces ports qui leur étaient fermés, et presque en face de la rive d'où ils étaient partis. Que ne ferait pas

une nation douée d'un aussi indomptable esprit d'entreprise, et que la nécessité, autant que l'ambition, pousse à s'ouvrir toujours de nouvelles voies ! Plus on étudie l'histoire de l'Asie dans ces dernières années, plus on arrive à la conviction que l'Angleterre ne pouvait reculer devant cette guerre désastreuse de l'Afghanistan, et que, loin de s'être laissé entraîner par une ambition inconsidérée, le gouvernement de l'Inde n'a fait qu'obéir aux nécessités fatales de sa position. Les documens communiqués au parlement prouvent que le conseil suprême de l'Inde, avant de se jeter dans cette ruineuse expédition, avait calculé les compensations que pourraient lui apporter l'ouverture de nouvelles voies de communication et l'extension des débouchés commerciaux. L'Angleterre ne fait jamais la guerre par sentiment; elle n'aime point « l'art pour l'art; » pour elle, la conquête est un moyen, jamais un but. Son but, cette fois, était d'arriver avant la Russie sur les marchés de l'Asie occidendale, et de remplacer la mer Noire par l'Indus. C'est ce que pressentait avec une rare intelligence le lieutenant Wood, que Burnes avait chargé d'explorer l'Indus, et qui terminait son rapport en disant : « Ainsi, s'il arrivait qu'une guerre générale exclût l'Angleterre de la mer Noire, l'Indus offrirait encore un égal débouché aux produits de ses manufactures. » Pour juger de l'importance prédominante qu'a prise l'Indus dans l'avenir de l'Inde anglaise et de l'industrie de la métropole, il faut lire le long et remarquable rapport que Burnes adressa au gouvernement suprême sur l'établissement projeté d'un entrepôt commercial. Dans ce rapport, qui a été universellement regardé comme un admirable travail, et qui jette un grand jour sur la situation et les mœurs commerciales de cette partie de l'asie, Burnes proposait la création d'une foire annuelle sur les rives de l'Indus, destinée à servir de centre à toutes les caravanes qui remontent et descendent le fleuve. « Je ferai d'abord observer, disait-il, que l'établissement d'une foire périodique dans ces pays ne serait pas une innovation; ce système est connu de toutes les nations asiatiques; il a été suivi avec le plus grand succès en Russie, il existe dans toute sa force dans le Turkestan, il n'est pas inconnu dans le Caboul, et est familier depuis long-temps aux indigènes de l'Inde. La célébration d'une cérémonie religieuse, ou la réunion éventuelle d'une masse d'hommes pour quelque objet que ce soit, suggère naturellement au marchand l'idée d'une occasion favorable de vendre ou d'acheter, et c'est à cela sans doute que l'on doit la première institution de ce mode de trafic, qui était autrefois universellement connu dans notre propre pays et tous les royaumes de l'Occident.

Dans l'état actuel de la société en Europe qui a amené les populations à se concentrer dans des villes où elles peuvent se procurer chaque jour et sans peine toutes les nécessités et toutes les superfluités de la vie, les foires sont devenues beaucoup moins communes qu'elles ne l'étaient autrefois; mais en Asie tout contribue à les rendre importantes, et elles sont très florissantes, parce qu'en réalité elles sont les seuls moyens qu'aient des nations éloignées les unes des autres, et dont la population est très dispersée, de se procurer des articles de manufacture indigène ou étrangère. Bien qu'il n'y ait pas encore eu un établissement de ce genre sur l'Indus, tous les matériaux en existent; l'état politique de ces pays a seul empêché, depuis long-temps, l'existence d'une foire florissante sur les rives du fleuve... Les Louhanis vont se fournir jusqu'à Calcutta et à Bombay, mais ils ne vont sur ces marchés éloignés que parce qu'ils ne peuvent se fournir plus près. »

C'était Dera-Ghazi-Khan, dont nous avons parlé plus haut, que Burnes proposait pour l'emplacement de cet entrepôt commercial. Le point le plus élevé où l'Indus soit navigable toute l'année est à Kala-Bagh, à environ quatre-vingts milles d'Attock, et à la même distance de Dera-Ismael. Le fleuve est bien praticable jusqu'à Attock, et même jusqu'à Pechawir, mais seulement pendant la moitié de l'année. De Dera-Ghazi à Bombay, la navigation est libre. Préoccupé de l'idée de ramener vers l'Inde le commerce de l'Asie, qui se dirigeait vers les foires de la Russie, Burnes insistait fortement sur la nécessité de lever et de réduire les prohibitions et les droits de douane : « Nous faciliterons bien mieux les progrès du commerce, disait-il, en levant les obstacles qui l'arrêtent et en lui laissant un libre cours. Si l'exemple d'autrui peut nous encourager, profitons de celui de la Russie. Il y a été fondé, de mémoire d'homme, des foires où il se fait maintenant des affaires pour deux cents millions de roubles. Le transport de la grande foire de Macaire à Nijni n'a fait que donner un nouvel élan au commerce. Si Dera-Ghazi ne convenait pas plus tard, on changera de place. Mais avec des tarifs légers pendant les premières années, cette foire ne peut manquer de prospérer, et les marchandises déserteront même leur voie naturelle, si les marchands voient qu'ils peuvent vendre plus sûrement et plus vite, quoique moins cher. Comme les foires de la Russie subsistent principalement par le commerce avec l'Asie centrale, une partie de ce commerce sera certainement attiré sur le marché plus proche de

l'Indus. On peut dire qu'on aura sous la main un établissement de banque, car Chikarpore est le foyer de toutes les transactions monétaires de l'Asie occidentale, et n'est qu'à trois cents milles de Dera-Ghazi, entre cette ville et Bombay, qui est le grand marché de l'Inde occidentale. »

Deux ans plus tard, le gouvernement de l'Inde adopte l'idée principale de Burnes, celle de fonder un entrepôt commercial sur l'Indus; mais il semble que, malgré la conquête du Sindy, devenu pays tributaire, il n'osa pas s'aventurer trop loin de son centre d'action, car il n'alla pas jusqu'à Dera-Ghazi, et s'arrêta plus bas sur le fleuve. Une foire a été établie, en 1840, à Sukkur, près de Chikarpore, et sous la protection du fort de Bukkur, et devait se tenir tous les ans pendant le mois de janvier. Les derniers évènemens ont troublé tous ces plans. Quand les Anglais auront repris, peut-être pour la garder, cette terre funeste de l'Afghanistan, il est probable qu'ils poursuivront leurs desseins avec une vigueur nouvelle. Ils ne trouveront pas, comme on pouvait le croire d'abord, beaucoup de consommateurs sur les rives même de l'Indus; mais ce fleuve, désormais tributaire, leur donnera la clé du commerce de l'Asie centrale jusqu'à Bokhara. La navigation à la vapeur était déjà employée par les entreprenans Parsis de Bombay jusqu'à Kala-Bagh quand Burnes et ses compagnons remontaient l'Indus, et nous devons noter une découverte importante que fit la mission anglaise dans ses explorations, celle de mines de charbon de terre répandues sur les deux rives à vingt-cinq ou cinquante milles de distance du fleuve. Ainsi, les *steamers* anglais trouveront dans le haut Indus du combustible en abondance; la découverte d'un semblable trésor est peut-être le fruit le plus précieux du voyage de Burnes.

Burnes était à Dera-Ghazi le 1er juin 1837, quand il reçut de Pechawir des nouvelles importantes qui le forcèrent d'accélérer son voyage. La guerre s'était rallumée entre Dost-Mohammed et le roi de Lahore, et le chef de Caboul, s'étant jeté à l'improviste sur l'armée des Sikhs, l'avait complètement battue. Nous avons raconté ailleurs (1) les vicissitudes de cette guerre qui nécessita l'intervention du gouvernement de l'Inde. On put encore voir, en cette occasion, les progrès forcés que la domination anglaise avait faits hors de ses frontières. Les temps étaient changés depuis que le gouvernement de

(1) Voir la *Revue* du 1er avril.

l'Inde se refusait systématiquement à toute intervention dans les affaires des princes indigènes. Quand, en 1832, le Shah-Soudja voulut reconquérir son royaume sur les Barukzis, l'Angleterre lui refusa même de l'argent. Le triste monarque s'en allait partout quêtant un banquier, et cherchant un mont-de-piété pour ses diamans. Il écrivait à son agent auprès du résident anglais : « Malgré tous mes efforts pour réaliser deux ou trois sacs de roupies en engageant mes diamans, je n'ai pu réussir à rien. J'ai envoyé chez des banquiers à Umritsir, à Delhi, pour négocier l'affaire; quelques-uns ont paru d'abord consentir, puis ils ont retiré leur parole, ce qui m'a mis dans le plus grand embarras... Tâchez de me trouver un banquier (1). »

Ne pouvant trouver de banquier, le prince errant demandait l'aumône au gouverneur de l'Inde et le suppliait en grace de lui avancer six mois de sa pension. Le résident anglais hésitait : « Une si grande avance, écrivait-il au secrétaire-général, qui ne manquerait pas de devenir publique, pourrait faire croire que le gouvernement encourage son entreprise. » Cependant lord William Bentinck, prenant en pitié cette grandeur déchue, finissait par accorder au shah, non pas six mois, mais seulement quatre mois de sa pension; en même temps il lui écrivait paternellement : « *My friend*, je dois vous prévenir très catégoriquement que le gouvernement britannique s'abstient religieusement de toute intervention dans les affaires de ses voisins, quand il peut l'éviter. Votre majesté est, comme de juste, maîtresse de ses actions, mais lui donner de l'assistance ne serait pas compatible avec la neutralité qui est la règle de conduite du gouvernement britannique. » Lord William Bentinck écrivait aussi au roi de Lahore : « Mon honoré et estimable ami, votre altesse dit que le Shah-Soudja se propose de faire une tentative pour recouvrer son trône. C'est une affaire qui ne regarde en rien le gouvernement britannique, et, en conséquence, il ne s'est pas donné la peine de s'en informer. La fortune du shah dépend de la volonté de la Providence. » Et en effet, les Anglais abandonnèrent le shah à la Providence, qui l'abandonna aussi.

Cinq ans après tout est changé, et au principe de neutralité a succédé la politique nécessaire de l'intervention. Pour mieux faire comprendre la question, nous pourrons aisément choisir un exemple qui nous touche de plus près. La position du royaume de Caboul et du

(1) *Correspondence relating to Afghanistan.*

royaume de Lahore, à cette époque, est exactement celle de la Turquie et de l'Égypte en 1840. Le roi de Lahore a pris Pechawir aux Afghans comme le pacha d'Égypte a pris la Syrie au sultan. Cependant le chef de Caboul n'attend que le moment et l'occasion de ressaisir ce membre détaché de son empire, tandis que l'Angleterre, qui voit l'équilibre asiatique compromis, le retient de toutes ses forces. Mais un jour Dost-Mohammed, comme le sultan Mahmoud, jette le fourreau de son épée et engage les hostilités. Aussitôt lord Auckland se hâte d'envoyer Burnes entre les deux armées, tout-à-fait comme M. le maréchal Soult, après la bataille de Nezib, envoyait un de ses aides-de-camp en guise de Sabine avec une branche d'olivier pour séparer la prétendue armée turque et la prétendue armée égyptienne. Burnes reçut l'ordre de se rendre immédiatement auprès de Dost-Mohammed et de lui offrir les bons offices du gouvernement anglais pour amener un arrangement à l'amiable. N'est-ce pas là l'histoire fidèle de la fameuse « note collective, » cet enfant mort-né du ministère du 12 mai?

Burnes fut donc forcé d'abréger son voyage. Il remonta rapidement l'Indus et arriva à Attock, le 7 août, après avoir couru quelque péril sur le fleuve, ce qui fit dire à un de ses bateliers : « Les Feringees (les Européens) ne changent point de couleur dans le danger. » A Pechawir, il trouva le général Avitabile, qui lui fit le meilleur accueil, et, le 3 septembre, il traversa le col de Khyber, ce défilé célèbre que les troupes anglaises viennent de forcer pour pénétrer dans le Caboul. Burnes n'avait pour toute escorte que quelques indigènes; quand il approcha de Caboul, Ackbar-Khan, le fils du Dost et le chef futur de l'insurrection, vint au-devant de lui, et ils entrèrent dans la capitale assis sur le même éléphant. Le représentant de l'Angleterre entra triomphalement dans cette ville qui devait lui servir de tombeau; le peuple s'assemblait autour de lui dans les rues, et criait : Ayez soin de Caboul! ne détruisez pas Caboul!

Les négociations politiques que Burnes entama immédiatement avec Dost-Mohammed, et sur lesquelles nous reviendrons, ne l'empêchèrent point d'observer encore les mœurs de ce pays, qu'il avait déjà traversé. Pendant qu'il restait lui-même à Caboul comme au centre de l'action, ses entreprenans compagnons se répandaient dans le pays. On suit avec un intérêt profond les traces de ces braves et intelligens pionniers qui s'en vont plantant les jalons de la conquête pour les armées qui les suivront un jour, et on répéterait volontiers

cette pittoresque exclamation échappée à un prince barbare : « Quels hommes étonnans sont ces Feringees! Il y a trois mois, ils arrivent dans le pays; maintenant en voilà un à Caboul, un autre à Candahar, un autre ici, et un autre aux sources de l'Oxus. Wullah! wullah! ils ne mangent, ni ne boivent, ni ne dorment; tout le jour ils s'amusent, et toute la nuit ils écrivent des livres! »

C'était le chef du Koundouz, pays situé au-delà de Caboul vers le nord, qui parlait ainsi au docteur Lord et au lieutenant Wood. Le pays n'était pas facile, son souverain l'était encore moins; le docteur Lord avait été appelé pour guérir le frère du chef qui perdait la vue. « Le cas est désespéré, écrivait-il à Burnes; je l'aurais déjà déclaré, si je ne craignais de compromettre Wood; j'attends qu'il soit de retour pour pouvoir partir avec lui à l'improviste, si cela devient nécessaire. » Le lieutenant Wood était déjà parti pour aller explorer les sources de l'Oxus. Malgré les craintes du docteur, le frère du chef des Koundouz se résigna assez philosophiquement à perdre la vue, et les deux Anglais continuèrent leurs recherches. Le docteur Lord avait espéré retrouver dans le Koundouz les manuscrits de Moorcroft; mais, sauf quelques volumes imprimés et quelques notes d'un journal de voyages, il ne retrouva rien que la date exacte de la mort de son compatriote, écrite par un de ses compagnons de voyage, et qui était le 27 août 1825.

Burnes avait reçu de son ancienne connaissance Dost-Mohammed l'accueil le plus gracieux; il lui avait apporté en présent quelques raretés de l'Europe, et l'émir lui avait répondu : « Vous êtes vous-même les raretés dont la vue réjouit mon cœur. » Nous avons donné précédemment (1) une rapide esquisse de la vie de cet homme remarquable, qui, bien que dépossédé aujourd'hui par les Anglais, est peut-être appelé à reparaître bientôt sur la scène. Nous nous bornerons donc à rappeler ici, pour faciliter l'intelligence des négociations que nous allons suivre, quelle était à cette époque la position des principaux personnages de cette partie de l'Asie.

Des souverains légitimes des Afghans, les Suddozis, il ne restait que Kamram, chef de Hérat, sur la frontière de la Perse, et le shah Soudja-Ool-Mook, alors pensionnaire des Anglais à Loudiana, et depuis rétabli par eux sur le trône de Caboul. Dost-Mohammed, émir de Caboul, était le chef de la famille des Barukzis, qui avait expulsé celle des Suddozis. Deux de ses frères tenaient Candahar comme état

(1) Voir la *Revue* du 1er avril.

indépendant, un autre était à Pechawir, sous la dépendance du roi de Lahore, qui avait soumis à un tribut cette ancienne province des Afghans. Pechawir était donc la pomme de discorde entre le chef de Caboul et le chef de Lahore; mais à l'inimitié politique qui régnait entre eux, se joignait encore une inimitié bien plus irréconciliable, celle des religions. Les Afghans sont mahométans; les Sikhs forment une secte issue du brahmanisme, et sont, aux yeux des Afghans, des infidèles. Ce qui a soutenu Dost-Mohammed dans la guerre qu'il faisait à Runjeet-Singh, c'est qu'il soulevait les tribus de l'Afghanistan au nom du Coran, et que ces tribus se ralliaient autour de lui comme autour du champion de l'islamisme.

La haine que les mahométans portaient au chef des Sikhs est exprimée de la manière la plus plaisante et la plus curieuse par une anecdote que raconte Burnes. Un envoyé de Kélat était venu pour lui faire visite, et Burnes lui montrait des portraits avec des costumes asiatiques : « Il était si enchanté, dit-il, qu'il en faisait littéralement des sauts de joie. En voyant le portrait de Runjeet-Singh, il s'écria : « Comment! tu es si petit et si aveugle que cela, et tu jettes un pareil « trouble dans le monde? » Et, se tournant vers le portrait d'un homme de Pechawir, il lui dit : « Et toi, misérable, pourquoi n'ar- « raches-tu pas le cœur à ce Sikh? » Et alors, plaçant les deux portraits en face l'un de l'autre, il reprit : « Regarde ce diminutif d'infidèle, « regarde-le bien, tue-le. Ne voudrais-tu pas être aussi près de lui « que tu l'es maintenant? » — Et tout ceci était dit avec une rage qui rendait la scène très amusante et très burlesque. »

Ayant un ennemi plus puissant que lui sur une de ses frontières, Dost-Mohammed devait naturellement avoir pour politique de se chercher des alliés sur son autre frontière, et se tourner vers la Perse; mais, de ce côté encore, la nationalité et la religion s'opposaient à une alliance sincère et durable entre les deux états. La Perse avait été autrefois maîtresse de l'Afghanistan, et n'avait jamais renoncé à l'espoir de le reconquérir. Cependant comme il y avait, entre le chef de Caboul et le chef de Hérat, inimitié de dynastie, Dost-Mohammed eût pu devenir l'allié du roi de Perse et l'aider à soumettre cette ville célèbre de Hérat, si la diversité des religions n'eût pas mis entre eux un obstacle presque insurmontable. Les Afghans et les Persans sont mahométans, mais de deux sectes différentes; les premiers sont shiites, les seconds sunnites; et de même que les Sikhs sont, aux yeux de ces deux peuples, des infidèles, les Persans et les Afghans sont, les uns pour les autres, des hérétiques.

Ici encore cependant, le Dost avait quelques liens personnels avec la Perse. Sa mère était Persane, et lui-même, en politique habile, avait laissé répandre le bruit qu'il partageait secrètement les croyances des shiites. Sans doute il risquait de s'aliéner par là les Afghans, mais il ralliait autour de sa personne la colonie puissante des Kuzilbachis, descendans des Persans établis à Caboul, et à laquelle il était, dit-on, redevable de son élévation à l'autorité suprême. C'est ce qui explique comment le Dost, après avoir vainement recherché l'appui des Anglais contre Lahore, finit par se tourner vers le Nord, et se jeter dans les bras de la Russie.

Toutefois, comme cet homme habile comprenait où était véritablement la force, il fit pendant long-temps tous ses efforts pour se concilier les Anglais. Quand lord Auckland vint prendre le gouvernement de l'Inde, le Dost lui écrivit : « Comme je suis depuis long-temps attaché au gouvernement britannique par les liens de l'amitié et de l'affection, la nouvelle de l'arrivée de votre seigneurie, illuminant de sa présence le siége du gouvernement, et répandant sur l'Indoustan la splendeur de sa face, m'a donné la plus vive satisfaction; et le champ de nos espérances, qui avait été glacé par le souffle rigoureux des circonstances, est devenu, depuis la nouvelle heureuse de l'arrivée de votre seigneurie, l'envie du jardin du paradis... J'espère que votre seigneurie me regardera, moi et mon pays, comme à elle, et qu'elle me favorisera d'une lettre amicale (1). »

Lord Auckland lui répondit à cette époque en protestant encore de la répugnance du gouvernement de l'Inde à intervenir dans les affaires de ses voisins. « J'ai appris, disait-il, avec un profond regret, qu'il existe des dissensions entre vous et le maharajah Runjeet-Singh (de Lahore). Mon ami, vous savez qu'il n'est pas dans la coutume du gouvernement anglais d'intervenir dans les affaires des autres états indépendans, et je ne vois pas bien clairement comment mon gouvernement pourrait intervenir utilement pour vous. »

Dans la même lettre, lord Auckland disait : « Il est probable qu'avant peu j'enverrai à votre cour quelqu'un chargé de discuter avec vous des sujets commerciaux dans notre avantage commun. » Ce fut un an après que Burnes arriva à Caboul. Il commença en effet par parler au Dost des affaires commerciales, mais la question politique, alors dans tout son feu, effaça bientôt tout autre sujet. « Je suis engagé, disait Dost-Mohammed, dans une guerre qui nuit beau-

(1) *Correspondence relating to Afghanistan*, 31 may 1836.

coup au commerce; mes hostilités avec les Sikhs épuisent mes ressources, me forcent à prendre de l'argent aux marchands, et à élever les tarifs. Voilà les misérables expédiens auxquels je suis réduit pour conserver mon honneur... Je sais bien que cet ennemi est trop fort pour moi. Mes fils et mon peuple peuvent s'exagérer mes succès, mais nous sommes dix fois moins forts que le Pundjab. Si le gouvernement britannique voulait me conseiller, je m'engagerais en retour à seconder toutes ses vues commerciales et politiques (1). »

L'émir se mit alors à parler de l'ancienne monarchie douranie, et de sa splendeur passée, puis, montrant la citadelle du Bala-Hissar où il était assis avec Burnes, il lui dit : « Voilà tout ce que j'ai recueilli de ce vaste empire! »

Cependant Dost-Mohammed et ses frères du Candahar avaient déjà entamé des négociations avec la Perse et la Russie. L'Angleterre refusant son intervention, la Russie offrait naturellement la sienne. L'agent du Dost à Téhéran lui écrivait : « Le shah m'a chargé de vous dire qu'il enverrait bientôt un *elchee* (ambassadeur) auprès de vous d'abord, puis à Runjeet-Singh, pour lui expliquer que, s'il ne veut pas vous restituer les provinces afghanes, il doit s'attendre à recevoir la visite des armées persanes. L'ambassadeur russe, qui est continuellement avec le shah, vous envoie une lettre. La substance de son message verbal est que, si le shah exécute tout ce qu'il promet, tant mieux; que sinon, le gouvernement russe vous fournira tout ce que vous voudrez. Le but de l'elchee russe est d'ouvrir un chemin chez les Anglais, ce qui les tourmente beaucoup (2). »

Burnes, en envoyant ces papiers à lord Auckland, ajoutait : « S'il fallait une preuve des encouragemens que la Russie donne à la Perse pour étendre son influence à l'est, ces papiers en serviront, car l'ambassadeur russe commence lui-même la correspondance avec le chef de Caboul, et lui promet l'appui de sa cour, à défaut de celui du shah. »

C'est ici que l'envoyé anglais emploie toute sa diplomatie pour déterminer le chef de Caboul à rompre avec la Russie. Un des chefs du Candahar se décide à envoyer son fils à la cour de Perse; le Dost lui écrit pour le détourner de ce projet, et lui dit : « Il est bien connu que la puissance des Sikhs n'est rien auprès de celle des Anglais; si nous pouvons avoir ceux-ci pour nous, cela n'en vaudra que mieux. Que peux-tu gagner à envoyer ton fils en Perse? Si les Anglais ne

(1) C. Burnes to W. Mac-Nachten, esq., Cabool, 5 october 1837.

(2) *Correspondence*, P. 6, n° 2.

veulent pas nous servir, alors tu chercheras d'autres amis; mais ceux-là sont plus près de nous, et ont la renommée de garder leur parole. La Perse n'est rien en comparaison... Si tu ne suis pas mon avis, tu pourras t'en mordre les pouces (*bite your finger*)... Je ne sais que répondre à Burnes. O mon frère! si tu agis sans mon avis, que dira le monde? Nous avons un ennemi! »

Burnes cherchait aussi à retenir les chefs du Candahar : « Il n'est pas possible, leur écrivait-il, de tenir deux melons dans une seule main; l'unanimité dans les familles est la source de la force, comme la désunion celle de la faiblesse. »

Mais ce qui tourmentait les frères du Dost, c'est qu'ils craignaient que le chef de Caboul ne s'arrangeât avec les Anglais à leurs dépens, et qu'il ne cherchât à réunir sous sa seule autorité tout ce qui restait de l'ancien royaume des Afghans. Ils continuèrent donc leurs négociations avec la Perse, et bientôt la Russie apparut d'une manière plus directe sur la scène, en envoyant de Saint-Pétersbourg à Caboul le mystérieux capitaine Vicovich. Nous laisserons Burnes raconter l'arrivée de l'agent russe. On aime à voir l'intelligent Anglais rendre loyalement justice aux qualités de son antagoniste :

« L'arrivée de l'envoyé russe, dit-il, produisit une sensation considérable à Caboul. Presque en entrant dans la ville, le lieutenant Vicovich me fit une visite, et le lendemain, qui était jour de Noël, je le priai à dîner. C'était un homme agréable et *gentlemanly*, d'une trentaine d'années, parlant français, turc et persan, avec beaucoup d'aisance; il était en uniforme d'officier de cosaques, ce qui était nouveau à Caboul. Il avait été trois fois à Bokhara; nous avions donc de quoi causer, sans toucher à la politique. Je le trouvai intelligent et très bien informé sur l'Asie septentrionale. Il me dit très franchement que ce n'était pas la coutume de la Russie de publier les résultats de ses recherches dans les pays étrangers comme faisaient la France et l'Angleterre. Je ne revis jamais depuis M. Vicovich, quoiqu'il nous arrivât souvent d'échanger des assurances de « haute considération. » Je regrettai beaucoup de ne pouvoir obéir à mes penchans d'amitié personnelle envers lui; mais le service public exigeait la plus grande circonspection, de crainte que les positions relatives de nos deux pays ne fussent mal comprises dans cette partie de l'Asie. »

Cette esquisse si honnête et si exempte d'envie que Burnes traçait de son rival, inspire un intérêt plus vif encore quand on se rappelle que ce lieutenant Vicovich, agent dévoué d'une politique impitoyable, se fit quelque temps après sauter la cervelle, après avoir

brûlé tous ses papiers. La Russie, comme on le voit, avait aussi à son service des hommes de première trempe.

L'arrivée de l'elchee russe donna une nouvelle activité aux négociations. On peut voir ici quelle immense supériorité les gouvernemens absolus ont sur les gouvernemens constitutionnels dans le maniement des affaires extérieures. Tandis que le malheureux Burnes écrivait jour par jour à son gouvernement pour demander des instructions, et voyait ses dépêches contrôlées par les résidens intermédiaires qui les faisaient passer dans l'Inde, l'agent russe n'écrivait rien, parlait peu, et agissait. Cette unité et cette rapidité de décision étaient de nature à produire une grande impression sur les princes de l'Asie, que fatiguaient les tergiversations du gouvernement de l'Inde. Il faut voir avec quel dédain l'envoyé russe parlait de la politique parlementaire : « L'empereur de Russie, disait-il à l'émir, est maître chez lui; il peut agir de lui-même, promptement, et sans perdre du temps à consulter les autres. Le gouvernement anglais fait ses affaires par un conseil, qui ne fait qu'engendrer des délais. Alliez-vous avec la Russie, où on ne voit pas de pareils inconvéniens (1).

L'elchee russe avait de pleins pouvoirs, il promettait tout. Il disait aux émirs : « La Russie est toute-puissante en Perse; si vous voulez aider le shah (contre Hérat), tirez de l'argent sur lui, et s'il ne paie pas vos billets, le gouvernement russe les paiera, mais ne vous alliez pas avec la nation anglaise (2).

«..... Les Anglais ont précédé les Russes dans la civilisation pendant plusieurs générations; mais maintenant les Russes sont réveillés de leur sommeil, et ils cherchent des possessions et des alliances étrangères. Les Anglais ne sont point une nation militaire, ils ne sont que les marchands de l'Europe (*the merchants of Europe*) (3). »

Burnes, à son tour, ne restait pas inactif. C'est un spectacle plein d'attrait que celui de la lutte sourde de ces deux hommes. Voici deux Européens accomplis qui se rencontrent dans un pays presque inconnu, à quelques centaines de lieues de leur patrie; tous deux sont lettrés et instruits, tous deux ont fait de lointains et romanesques voyages, dont ils pourraient causer le soir dans leur langue au

(1) *Correspondence*, P. 5, n° 19. C. Burnes to W. Mac-Nachten, esq., Cabool, 13 february 1838.

(2) *Ibid.*, P. 6, n° 5. C. Burnes to W. Mac-Nachten, esq., Cabool, 23 december 1837.

(3) *Ibid.*, n° 10. L. Leech to C. Burnes, Candahar, 18 january 1838.

milieu des barbares; ils s'estiment, ils se respectent, et ils seraient amis, si la politique sans pitié ne leur commandait d'être et de paraître ennemis. Ils ne se voyaient pas, mais ils se suivaient et se surveillaient; Burnes savait tout par les agens qu'il gagnait, et voyait avec anxiété l'influence russe grandir de plus en plus; son inquiétude éclatait sans restriction, quand il écrivait au gouverneur de l'Inde, et qu'il lui disait :

« J'espère n'être pas présomptueux en exprimant ma conviction très arrêtée que le gouvernement sera obligé d'adopter des mesures beaucoup plus vigoureuses qu'il ne voudrait pour combattre les intrigues de la Russie ou de la Perse. Il y a une classe de politiques qui traitent avec incrédulité tout ce qui touche aux projets de la Russie de ce côté. D'autres en font l'objet d'alarmes immédiates, et par conséquent sans fondement. Depuis cinq ou six ans, toute mon attention a été tournée vers ces pays, et je me donne sans hésiter pour un de ceux qui sont convaincus que la Russie a le dessein d'étendre son influence vers l'Orient et dans les pays entre ses possessions et les vôtres.... Comme il y a des faits devant nous, il est impossible de garder plus long-temps le silence sans danger pour notre sûreté. On nous jette le gant. Prévenir vaut mieux que guérir; c'est une bonne maxime; nous avons l'une et l'autre tâche sur les bras (1). »

Le gouvernement de l'Inde fit à cet énergique appel une réponse dont on a peine à comprendre l'indifférence et la froideur. M. Mac-Naghten, le secrétaire-général, écrivit au capitaine Burnes :

« Sa seigneurie attache peu d'importance immédiate à cette mission de l'agent russe... S'il n'a pas déjà quitté Caboul, vous conseillerez à l'émir de le congédier avec courtoisie et avec une lettre de remerciemens à l'empereur de Russie, pour la bienveillance qu'il témoigne au commerce de Caboul. Il faut accepter sa mission pour telle qu'on la donne, c'est-à-dire comme purement commerciale, et ne faire aucune attention aux messages dont il a pu prétendre être le porteur... Si l'émir cherche à le retenir et à avoir avec lui quelque relation politique, vous lui ferez comprendre très clairement que vous vous retirerez, et que le fait sera considéré comme un acte de rupture avec le gouvernement britannique. On vous a déjà dit différentes fois que la continuation de nos bons offices envers l'émir dé-

(1) *Correspondence*, P. 6, nº 6.

pend entièrement de sa renonciation à toute alliance avec toute puissance à l'ouest. »

Cette insouciance dédaigneuse exposait l'Angleterre, selon le langage du Dost, « à se mordre les pouces; » mais il est probable qu'au moment où le gouvernement de l'Inde parlait ainsi, sa détermination était déjà prise, et que l'expédition contre Dost-Mohammed était décidée. D'autres influences que celle de Burnes, d'autres considérations que celles qu'il présentait, prévalaient dans les conseils de l'Inde. Lord Auckland avait résolu d'abandonner les Barukzis, et il avait écrit à Dost-Mohammed :

« Quant à ce qui regarde Pechawir, la vérité me force à vous engager fortement à renoncer à toute idée de reprendre ce territoire... J'ai, par mon intervention, fait suspendre une guerre qui eût été ruineuse pour vous; si vous en venez à des termes équitables avec le maharajah, vous jouirez d'une sécurité que vous n'avez pas encore connue, et du territoire que vous tenez actuellement. Vous donner d'autres espérances, ce serait vous tromper... Je n'ai pas besoin de vous dire que la nation anglaise est fidèle à ses engagemens et à sa parole. C'est pour cela que je vous écris clairement, afin que vous sachiez au juste ce que vous devez attendre de moi. Vous n'aurez pas mon appui si vous avez aucune relation avec d'autres puissances sans la sanction de notre gouvernement. Si vous voulez son amitié, il faut ne compter que sur lui et lui seul. Si vous n'étiez pas content de ce que je vous dis, et je ne puis, en justice, vous promettre davantage, ou bien si vous cherchiez à vous lier avec d'autres puissances sans mon approbation, le capitaine Burnes et ceux qui l'accompagnent quitteront Caboul. »

Pourquoi le gouvernement de l'Inde se montrait-il si dur pour l'émir barukzi, qui demandait instamment sa protection? C'est qu'il ne croyait plus à sa stabilité, c'est que les rapports qui lui étaient adressés par d'autres agens que Burnes, lui représentaient la puissance des Barukzis comme sans fondement et sans avenir. Les frères dispersés à Caboul, à Candahar et à Pechawir, étaient en rivalité perpétuelle, quelquefois en hostilité. La question de dynastie dominait la question extérieure. Le Dost avait encore plus peur de ses frères, mahométans comme lui, que du roi de Lahore, chef des infidèles, et il expliquait à Burnes cette position avec beaucoup de bon sens et de clairvoyance. Il lui disait :

« Si Runjeet-Singh réinstallait Mahomed-Khan (son frère) à Pe-

chawir, j'aurais la plus grande inquiétude, car en lui je vois un chef mahométan, et non plus un Sikh. Si le maharajah avait été plus familier avec la politique de l'Afghanistan, il m'aurait renversé depuis long-temps en donnant à Mahomed-Khan de l'argent pour corrompre ceux qui m'entourent, au lieu de lui ôter Pechawir. »

La position du Dost devenait, en effet, de plus en plus critique. Obligé de lever des taxes de guerre pour entretenir ses troupes, il indisposait contre lui les marchands afghans. Il était dans la situation où se trouva le roi des Pays-Bas après 1830, quand les marchands de la Hollande, fatigués de payer l'entretien de l'armée sur le pied de guerre, l'obligèrent, après neuf ans de délais, à accepter les faits accomplis. Un agent anglais, M. Masson, écrivait à son gouvernement : « Les Barukzis sont à eux-mêmes leurs propres ennemis; leurs éternelles dissensions ont fait d'eux la peste du pays. Le gouvernement britannique pourrait intervenir, sans blesser une demi-douzaine d'individus, et le Shah-Soudja, sous ses auspices, ne rencontrerait pas même d'opposition. » Le lieutenant Leech était encore plus explicite, et il disait : « N'ayant d'autre droit que celui de la fortune et de l'épée, les Barukzis n'ont aucune affection ni pour leur pays, ni pour leurs sujets. Leur ambition est celle des voleurs, leur loi, la loi du caprice. Ceci pourrait s'appliquer à tout petit état despotique, mais l'existence de cet état de choses, sous un triumvirat de frères jaloux les uns des autres, a quelque chose de particulier, et c'est un prodige qu'ils aient jusqu'à présent échappé au poignard des assassins. »

On voit que bien des influences en sens contraire agissaient sur le gouvernement de l'Inde. On disait que la famille dépossédée, celle des Suddozis, que représentaient Soudja et Kamram, avait encore de nombreux partisans dans l'Afghanistan; que, réunie sous une seule autorité et sous un prince légitime par l'intervention des Anglais, l'ancienne monarchie des Afghans deviendrait une solide barrière entre l'Inde et les pays du nord et du nord-ouest. La suite des évènemens devait montrer le degré de vérité de ces conjectures; elle prouva, en effet, que les Barukzis n'avaient pas une racine bien profonde dans les affections de ces peuples remuans, mais elle prouva aussi que les Suddozis n'avaient pas plus que leurs rivaux l'autorité nécessaire pour rattacher à un seul corps tous ces membres épars.

Dost-Mohammed, qui donna dans tout le cours de ces négociations les preuves d'un esprit véritablement supérieur, et d'une finesse de

jugement qui aurait fait honneur à la diplomatie européenne, sentait et avouait la faiblesse à laquelle la désunion de ses chefs avait réduit l'Afghanistan. Il disait à Burnes : « Je vois clairement que les desseins de la Perse sont malveillans; que, par elle, la Russie se prépare à tenter sa fortune dans nos contrées comme l'Angleterre a fait dans l'Inde; c'est notre faute, car la cour de Perse a découvert, par les révélations de Kamram, et malheureusement par les miennes et celles de mes frères, que ce pays est sans maîtres. » Puis, reprochant au gouvernement anglais de chercher à désunir les chefs au lieu de le prendre lui-même pour instrument de la restauration de la monarchie, il ajoutait avec un rare bon sens : « En nous séparant les uns des autres, vous neutraliserez la force de la nation afghane, et vous semez des germes de futures dissensions. Votre objet est d'empêcher le mal, vous empêcherez également le bien. »

Il y a dans l'attitude de l'émir et dans son langage une noblesse et une véritable dignité qui contrastent avec la dureté et la sécheresse de la conduite du gouvernement de l'Inde. Lorsqu'il reçut la lettre de lord Auckland, que nous venons de citer, et dans laquelle on semblait le considérer comme le vaincu du roi de Lahore quand il venait au contraire de lui faire subir une sanglante défaite, il dit à l'envoyé anglais : « Je crains bien que les Afghans, comme presque tous les malheureux, n'aient pas d'amis. J'ai mis mon tout entre les mains du gouvernement anglais; si j'ai écrit à d'autres, j'atteste que je ne l'aurais pas fait si j'avais su qu'un agent dût venir à Caboul. Mais on me dit que je dois à Runjeet-Singh jusqu'à l'habit que je porte; c'est ce que je ne puis admettre. On veut que je lui envoie des présens, à lui qui ne m'a jamais dompté; c'est ce que je ne comprends pas. »

Le refus catégorique de lord Auckland avait tout-à-fait découragé l'émir. Se voyant serré de plus en plus entre les Sikhs, c'est-à-dire les Anglais, et entre la Perse, c'est-à-dire les Russes, il ne pouvait que choisir le péril le moins pressant. Il avait toujours craint qu'en appelant chez lui les Persans, il ne fût absorbé par eux, mais l'actif Vicovich s'attachait à calmer ses inquiétudes, et lui disait : « La Russie n'a point l'intention de permettre au shah d'aller au-delà de Hérat, car elle veut tenir la Perse en échec et l'empêcher de devenir trop puissante. L'émir et ses frères peuvent être assurés que l'expédition persane contre Hérat s'arrêtera là, et ne poussera pas plus loin. »

Le moment de se décider approchait. L'émir tenait conseil toutes

les nuits au Bala-Hissar; le parti puissant des Kouzilbachis le poussait vers la Perse, et l'engageait à prendre au mot l'agent anglais en le laissant partir. Nous laisserons encore Burnes raconter ces curieuses discussions :

« Le soir, dit-il, l'émir rassembla tous ses conseillers, et il s'éleva une discussion orageuse qui dura jusqu'après minuit. Il fut, m'a-t-on dit, très éloquent en parlant du déshonneur qui s'attacherait à son nom dans le monde mahométan. Il fut enfin convenu que je serais appelé le lendemain; mais la discussion fut reprise le matin, et dura jusqu'à midi. Alors le mirza vint me trouver... Il m'engagea à venir au Bala-Hissar dans l'après-midi; en lui promettant de m'y rendre, je le prévins que l'émir ne pourrait changer mes résolutions, et que, si elles ne pouvaient lui convenir, je demanderais mon congé pour demain matin..... J'allai seul au Bala-Hissar; j'y trouvai l'émir, qui me reçut mieux encore qu'à l'ordinaire... Je lui dis que j'étais fâché d'apprendre qu'il eût mal pris la lettre du gouverneur-général.... Il me répondit qu'il n'avait jamais songé à se faire un ennemi du gouverneur anglais... mais qu'il était un sauvage Afghan (*a rude Afghan*), peu habitué au langage poli des cours. »

Burnes termina la conférence en posant à l'émir les conditions suivantes : Ne point recevoir d'agens des autres puissances sans la sanction du gouvernement anglais, congédier le capitaine Vicovich avec politesse, renoncer à toute réclamation sur Pechawir, respecter l'indépendance des chefs de Candahar et de Pechawir. En retour, le gouverneur anglais garantirait la paix entre l'émir et les Sikhs. Dost-Mohammed fit un dernier appel à lord Auckland, mais en vain. Alors il perdit patience, et, quand Burnes le revit, il lui dit avec un ton qu'il n'avait pas encore pris : « Votre gouvernement me compte pour rien; vous me dites que je dois m'estimer heureux que vous arrêtiez les Sikhs, que je ne crains pas..... Je ne me fie pas aux Perses, et je les combattrai jusqu'à la mort; mais après tout, si nous devons être vaincus, j'aime encore mieux être renversé par Mahomed-Shah, qui est une espèce de mahométan (*a kind of mahometan*), que par les Shiks... En vérité, je ne comprends rien à ce que vous voulez. Ou je suis dans les ténèbres, ou je suis trompé. Jamais il n'y a eu pareille agitation dans ce pays; les Persans sont devant Hérat, ouvertement aidés par la Russie. La Russie envoie ici un agent, votre gouvernement vous y envoie aussi. Je ne demande d'autre appui que celui de l'Angleterre, et vous me refusez tout. »

Nous aimons à citer souvent les paroles de cet homme remarquable. C'est une langue politique à laquelle nous sommes peu habitués, et dont la simplicité et le caractère de résignation sans humilité ont quelque chose de touchant. Mais l'implacable Angleterre restait sourde à ces appels, et déjà elle préparait sur la frontière son armée d'invasion. L'émir ne garda plus de mesure, et, cessant de refuser à l'agent anglais le congé qu'il demandait, il envoya chercher le capitaine Vicovich, le fit escorter publiquement dans les rues de Caboul, et ouvrit immédiatement des négociations avec la Russie. Il écrivit alors à Burnes ces nobles et simples paroles :

« Je n'ai plus d'espoir en vous; il faut que j'aie recours à d'autres. Ce sera pour sauver l'Afghanistan et notre honneur, et non, Dieu le sait, par mauvais vouloir contre les Anglais. Vous me dites que je me repentirai de ce que je fais... Si telle est la loi d'en-haut, alors tout notre peuple doit se confier à Dieu, qui a dans ses mains le bien et le mal de ce monde. Les Afghans n'ont rien fait de mal... Je vous remercie de la peine que vous avez prise de venir si loin. J'espérais beaucoup de votre gouvernement : je suis désappointé; je l'attribuerai, non aux mauvais desseins des Anglais, mais à ma mauvaise fortune.

« Les créatures doivent se reposer sur le Créateur. »

Tout était désormais rompu, et l'émir ne songea plus qu'à se préparer à la guerre. Mais c'était lutter contre le flot vainqueur de l'histoire : la fortune était aux Européens. Les mahométans allaient d'eux-mêmes au-devant du joug, et ils semblaient dire dans le langage de leur religion : C'était écrit. Le gardien de la tombe de l'empereur Baber vint un jour trouver Burnes, et lui dit « qu'il avait vu dans un songe, la nuit précédente, les Feringees assis sur la tombe de Baber, et recevant les salutations des Afghans. » Un autre lui disait encore : « Vous vous écartez de nous, mais vous ne pourrez pas le faire long-temps. Notre contrée est bonne, mais elle est sans maître; et, comme une belle veuve, elle s'offre volontairement à vous, et vous ne pouvez refuser de la prendre pour femme. »

Burnes prit enfin congé de l'émir le 26 avril, et arriva le 20 juillet à Simla, où il trouva lord Auckland. Le cabinet anglais, ayant en main les preuves de l'intervention de la Russie, avait adressé à Saint-Pétersbourg des notes énergiques. Le cabinet russe désavoua tout; il rappela de Téhéran le comte Simonich, il sacrifia Vicovich, cet homme singulier qui passe comme un fantôme dans toute cette

histoire, et qui finit par s'évanouir d'une manière inconnue; il refusa de ratifier les traités conclus par son agent avec les chefs afghans; enfin il céda tout, rétracta tout, et lord Palmerston fut obligé de déclarer que les explications de M. de Nesselrode étaient « parfaitement satisfaisantes. » Qu'importait à la Russie? N'avait-elle pas accompli son œuvre? n'avait-elle pas creusé une mine sous ce terrain qu'elle semblait abandonner, et semé une traînée de poudre sur la route des Anglais?

Nous avons donné ailleurs (1) l'histoire de l'expédition de 1839, de la conquête de l'Afghanistan et du massacre qui la suivit deux ans après. Alexandre Burnes fut frappé le premier. Le dernier courrier de l'Inde a apporté quelques détails sur sa mort. La veille du jour où éclata l'insurrection, on vint le prévenir qu'il y avait de l'agitation dans la ville, on l'engagea à quitter sa résidence et à se retirer dans le camp. Il répondit qu'il avait toujours fait du bien aux Afghans, et qu'il était sûr qu'ils ne lui feraient point de mal. Le lendemain, un Indien qui le servait le réveilla à trois heures du matin, et lui dit qu'il y avait du tumulte. Burnes se leva et s'habilla, mais il refusa de se réfugier dans le camp, qui était hors la ville, en disant : « Si j'y vais, les Afghans diront que j'ai peur, et que je prends la fuite. » Cependant il fit fermer les portes de sa maison, mais le peuple, qui s'amassait rapidement, apporta du bois et mit le feu aux portes. Alors Burnes chercha une issue par le jardin, et sortit déguisé. A peine fut-il dans la rue, qu'un de ses gens le trahit et cria : Voilà le colonel Burnes! Des centaines d'hommes se ruèrent sur lui, et le coupèrent en morceaux. Son frère fut tué avant lui, et tomba sous ses yeux.

L'Angleterre le vengera : elle demandera sang pour sang, larmes pour larmes. Treize mille morts, et des femmes prisonnières avec leurs enfans, appellent les uns la vengeance, les autres la liberté. Mais qu'enfanteront ces stériles représailles? Quand l'Angleterre aura écrasé ces tribus sauvages, quand elle aura repris ces villes échappées de sa main, que fera-t-elle du fruit deux fois ensanglanté de sa conquête? Si elle fait de cette partie de l'Asie un nouveau pays tributaire, si elle l'ajoute à cet énorme empire que déjà ses bras peuvent à peine contenir, elle n'y pourra régner que par la force, et épuisera son trésor et ses armées sur ce sol ingrat. Si au contraire,

(1) Voir la *Revue* du 15 mars.

après être allée donner la sépulture aux ossemens abandonnés de ses enfans, elle se retire de cette terre de triste mémoire et rentre dans ses frontières naturelles, alors elle laissera derrière elle toute une race ennemie, ennemie par le sang, par la religion, par le souvenir de mutuelles et ineffaçables injures. Placés entre les deux peuples conquérans qui les pressaient aux deux frontières opposées et resserraient peu à peu l'espace autour d'eux, les Afghans devaient choisir pour ennemi le premier des deux qui les attaquerait. Les Anglais ont pris cette initiative, et désormais, quand les Russes voudront descendre sur ces pays qu'ils convoitent en silence, ils y seront reçus comme des libérateurs. Les Anglais avaient devant eux un rempart infranchissable, ils l'ont démantelé de leurs propres mains; ils ont détaché une à une les pièces de cette armure de fleuves, de montagnes et de déserts dont la nature avait enceint leur empire. Ainsi s'est accomplie la mémorable prédiction du duc de Wellington, que leurs revers commenceraient le jour même de leur triomphe. *Jacta est alea*. L'Angleterre a passé le Rubicon : Dieu seul et l'avenir savent ce qui l'attend sur l'autre rive.

JOHN LEMOINNE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juin 1842.

La session est close, la chambre est dissoute, les colléges électoraux sont convoqués pour le 9 juillet prochain, et les chambres se réuniront le 3 août. C'est une période politique qui vient d'accomplir sa révolution ; une période nouvelle va s'ouvrir. Les deux périodes auront-elles les mêmes caractères, les mêmes tendances, les mêmes résultats ?

Les origines des deux chambres électives, de la chambre qui vient d'expirer et de celle qui doit bientôt lui succéder, ne seront certes pas les mêmes. Issue de la coalition, enfant chétif et revêche d'une mère malheureuse, la chambre de 1839 n'a su ni la renier ni l'aimer. Elle a accepté tous les ministères qu'on lui a présentés; à tous elle a donné des hommes, de l'argent, des votes de confiance; elle n'a trouvé des sévérités dédaigneuses que pour cet honnête cabinet du 12 mai, qui certes ne les méritait pas. C'est pourtant ce cabinet qu'elle fit étrangler entre deux portes par des muets; l'expression est reçue. Chambre éminemment monarchique, c'est pour le punir d'une proposition monarchique qu'elle décréta de mort ce ministère. Chambre fort timorée, elle suivait sans regimber les allures vives et hardies du cabinet du 1er mars. Chambre très pacifique et tout éprise de nos intérêts matériels, elle a cependant voté les fortifications commencées par M. Thiers, empêché la ratification d'un traité, et forcé le ministère du 29 octobre à recevoir des fonds pour des armemens dont il ne se souciait pas le moins du monde. Ainsi il n'y a pas d'opinion, pas de parti qui ne puisse dire quelque bien de cette chambre ou

en faire la critique : car, mélange de bien et de mal, de force et de faiblesse, de nobles sentimens et de timides prévisions, elle ne s'est pas élevée au-dessus de la condition commune; elle a été une représentation fidèle de notre pauvre humanité.

Par son origine, la chambre se trouva dès son début sans direction et sans chefs. Le jour où il fut prouvé que la coalition ne pouvait pas enfanter un ministère, il fut clair pour tout le monde que tous les efforts des coalisés n'avaient abouti qu'à un grand avortement politique. En se séparant, deux hommes d'état, M. Thiers et M. Guizot, brisaient leur œuvre; ils s'affaiblissaient et se rapetissaient à plaisir, et, pour ne pas se fermer toute carrière politique, ils se trouvaient dans la nécessité d'aller offrir leur talent, l'un à l'armée de la gauche, l'autre à l'armée de la droite, et de prendre le commandement de troupes qui ne leur étaient dévouées que sous réserve, et dont ils ne partageaient pas les opinions dans tout ce qu'elles peuvent avoir d'extrême et d'absolu. M. Thiers est avant tout homme de gouvernement, et les factieux n'ont jamais rencontré d'adversaire plus résolu et plus redoutable. M. Guizot est un ami de la liberté, il l'a défendue toute sa vie, et il la défendrait demain si elle était sérieusement menacée. Les hommes de parti ont beau répéter tous les jours que M. Thiers est un révolutionnaire et M. Guizot un contre-révolutionnaire, il n'y a pas d'homme impartial et sérieux qui ajoute foi à ces diatribes.

Ce qui est vrai, c'est que ces deux hommes éminens ont commis une faute grave en 1839; qu'il fallait ne pas s'engager dans la coalition ou en poursuivre ensemble les résultats; qu'en se séparant, ils ont anéanti leur œuvre sans profit, et décapité, si on peut le dire, la chambre qui en était le produit. C'est de ce jour que la chambre n'a pu avoir d'ensemble, d'unité, *disjecta membra*. La majorité ne se ralliait pas à la voix de ses chefs, autour d'un drapeau; elle se ralliait dans les cas de nécessité à la voix du gouvernement, parce qu'il était gouvernement, — pour les besoins du gouvernement, quel que fût d'ailleurs le ministère. Hors de là, lorsque d'impérieuses nécessités ne pesaient pas sur elle, lorsqu'elle ne craignait pas de compromettre la chose publique, tout lui paraissait permis, le doute, l'incertitude, la mauvaise humeur, les rapides changemens d'opinion, l'omnipotence parlementaire. Cette tendance naturelle des assemblées délibérantes dans les pays démocratiques à se fractionner de plus en plus, à repousser toute discipline et à ne jamais sacrifier la pensée individuelle à une pensée commune, tendance que l'intime union des chefs pouvait seule corriger et contenir, cette tendance, dis-je, ne pouvait que se développer par leur désunion. La chambre a été ce qu'elle devait être d'après les faits qui en ont marqué la naissance et les débuts. Il serait injuste de lui reprocher une faiblesse qu'elle ne pouvait pas ne pas avoir dès le moment qu'en lui enlevant M. Molé, on ne lui donnait pas les chefs coalisés. En déchirant le drapeau commun, la gauche, le centre gauche et le centre droit coalisés reprenaient chacun leur bannière; il n'y

avait plus ni unité, ni force, et la faute n'en était pas à la chambre. On doit au contraire s'étonner de tout ce qu'elle a fait d'utile et de sensé, et reconnaître comme une marque honorable des progrès de notre temps cet accord de tant d'intelligences et de volontés isolées pour toutes les mesures que réclamaient la stabilité de nos institutions et la marche régulière de notre administration.

La chambre nouvelle n'aura pas les mêmes origines; il n'est plus aujourd'hui de coalition proprement dite. Chacun garde son rang, chacun garde son drapeau. La question est nettement posée entre la gauche et les conservateurs, entre l'opposition et le gouvernement. Sans doute la gauche cherchera des auxiliaires et en trouvera peut-être dans les rangs qui l'avoisinent; mais la direction suprême de l'armée anti-ministérielle lui appartient : c'est en son nom, c'est au nom de ses doctrines, que le combat va être livré. La gauche ne jouant pas cette fois le rôle quelque peu secondaire qu'elle joua du temps de la coalition, c'est à M. Odilon Barrot que revient l'honneur du commandement en chef.

Cette situation franche et nette ne laisse pas, il est vrai, que d'avoir ses inconvéniens et de présenter de graves difficultés. En suivant le drapeau de la gauche, les hommes *intermédiaires* s'engagent peut-être au-delà de leurs pensées, de leurs vœux, de leurs projets; ils prennent une position trop avancée dans ce moment, embarrassante pour l'avenir. La gauche aime les positions nettes et franchement dessinées; à ne songer qu'à ses intérêts et à sa dignité, elle a toute raison. D'un autre côté, le parti gouvernemental crie à tue-tête que quiconque n'est pas avec lui est contre lui, que l'opposition du centre gauche ne se distingue guère de l'extrême gauche, qu'elle aussi veut perpétuer la révolution, gouverner au bruit de *la Marseillaise,* déchirer les traités de 1815, défier l'Europe entière et recommencer la grande guerre. Bref, les conservateurs aussi aspirent à se fortifier en se purifiant. Entre ces deux opinions tranchées qui tiendront aux électeurs un langage net et clair, ce gros langage qui seul est promptement saisi et parfaitement compris des masses, que feront les opinions intermédiaires avec leurs nuances, leurs réticences, leurs distinctions, leurs réserves?

Nous n'avons pas de conseils à donner, mais nous avons le droit d'exprimer un vœu, et ce vœu, nous l'exprimons plus encore dans l'intérêt du pays que dans l'intérêt des personnes. Nous désirons vivement que chacun reste scrupuleusement dans le vrai, qu'il ne modifie ni par la parole ni par un lience éloquent sa position, ses principes, sa pensée, uniquement en vue de quelques succès électoraux. Toute considération morale à part, c'est là se préparer de graves difficultés pour peu de chose. Il y a au fond plus de sérieux dans le cœur humain et dans les sentimens du public qu'on ne le pense, et se montrer ce qu'on est réellement n'est pas seulement chose honnête, c'est de l'habileté.

Cette remarque s'applique à tout le monde. Ajoutons cependant qu'au point

de vue de la politique, nous n'attachons aucun prix à tout ce qu'on a dit des transformations, vraies ou supposées, sincères ou simulées, d'une partie de l'extrême droite. Que ces faits existent ou n'existent pas, peu nous importent ces discussions et ces querelles. Qui ne sait que c'est là un parti qui finira par se rallier au gouvernement, et grossir les rangs des conservateurs? Qu'importe au pays qu'il y entre un an plus tôt ou un an plus tard? qu'il y entre la tête haute et par gros détachemens, ou qu'il s'y glisse adroitement et homme à homme? Évidemment, nul ne peut condamner les légitimistes à devenir de gaieté de cœur les *parias* de notre société politique. Leurs rêves se dissipent tous les jours. Ils savent bien qu'ils n'ont pas de force propre, et que l'Europe ne pense pas plus à eux qu'elle ne pense à quelques jacobites qu'on trouverait peut-être encore dans quelque coin de l'Angleterre. Ils comptaient avant tout, il faut le dire, sur les folies de la révolution de juillet; loin d'invoquer l'étranger, ils espéraient voir le monstre se dévorer lui-même, et la France les appeler au secours. On ne peut compter sur rien aujourd'hui, pas même sur les folies des révolutionnaires. La révolution de 1830 a été d'une sagesse désespérante; la France est tranquille; la France est prospère, et, loin de rappeler la vieille dynastie, à peine se souvient-t-elle de l'avoir expulsée. En attendant, quelque respectables que soient les scrupules des vieux serviteurs de la branche aînée, une nouvelle génération s'avance, jeune, riche, formée d'hommes doués tous de quelque instruction et plusieurs d'une instruction approfondie. Que peut-elle devenir? Doit-elle borner son activité à la chasse et aux courses de chevaux? Doit-elle accoutumer le pays à un complet oubli de ses noms historiques dans la haute administration et dans l'armée? Non; ce serait là un suicide à la fois si coupable et si ridicule, qu'on ne peut pas craindre sérieusement de le voir s'accomplir. Mais encore une fois, que leur adhésion au vœu national soit ou non prochaine, qu'elle soit directe ou indirecte, peu importe au pays: la révolution de juillet les accueillera sans doute dans ses rangs; mais ils sont seuls intéressés à un prompt retour. S'ils simulaient dans les colléges électoraux des sentimens qu'ils n'auraient pas, s'ils demandaient appui au gouvernement sans en reconnaître la légitimité, on aurait certes le droit de déverser sur eux le blâme le plus sévère. Si, au contraire, ils se rallient sincèrement à la cause du pays, à la révolution de juillet, s'ils en acceptent de cœur et d'ame la dynastie, les institutions, les lois, nul n'a le droit de les blâmer. Des Français qui rentrent au bercail, qui mettent fin à une opposition illégitime, qui ne déchirent plus le sein de la patrie par de tristes divisions, ne mentent point à leur conscience, ils ne violent pas leur serment; ils remplissent un devoir sacré, comme les Français qui abandonnaient la ligue et sa fausse légitimité pour se rallier au trône d'Henri IV.

Ceux qui se prépareraient des embarras ne seraient pas les légitimistes qui, en se ralliant, feraient ce que la religion, la morale et les lois leur commandent de faire, mais ceux qui, dans la lutte électorale, contracteraient des

alliances monstrueuses avec des opinions qu'ils abhorrent, ceux qui s'efforceraient d'appeler au sein de la chambre les mêmes hommes auxquels, s'ils étaient les maîtres, ils croiraient devoir arracher jusqu'à la moindre parcelle de pouvoir.

Quoi qu'il en soit, l'arène est ouverte, et chaque parti se prépare au combat. Disons-le toutefois, on s'y prépare sans empressement, sans ardeur. Il n'y a point dans le pays de véritable agitation électorale. Otez les journaux, les candidats et quelques faiseurs officiels ou non officiels; tout est calme, froid, indifférent. Il n'y a pas une question, pas un intérêt qui remue profondément le pays. C'est un débat qui va se vider dans l'étroite enceinte de la politique proprement dite. A peine si, hors des colléges électoraux, il y aura quelque curiosité.

Il n'est pas moins vrai que les candidats, leurs amis et leurs adversaires, leurs prôneurs et leurs détracteurs, s'efforcent d'animer la lutte et de la rendre quelque peu dramatique. La presse nous informe tous les jours des moindres incidens; ces informations deviendront de plus en plus vives et nombreuses. Lisez seulement, et rien ne vous échappera de tout ce qui se passe de comique et de sérieux dans cette vaste arène.

Et d'abord voici un prodige des plus divertissans. Avec quelques hommes considérables et sérieux, une bande de pygmées se présente à l'entrée; mais, comme on n'est admis qu'avec une certaine taille, la presse de tous les partis, armée d'un énorme soufflet, sue sang et eau pour grossir et grandir ces candidats. Ses efforts ne sont pas vains; la transformation est complète. De grands orateurs, de grands publicistes, de grands administrateurs, économistes, jurisconsultes, savans, bref de grands citoyens, de grands réformateurs en tout genre, sont fabriqués en un clin d'œil pour le service électoral. Ajoutez que, parmi ces grands hommes, il y en aura d'une telle modestie, qu'ils n'ouvriront pas la bouche pendant toute la législature. Ceux-là seront à la fois de grands et vertueux citoyens.

La contre-partie est moins gaie. Elle se compose d'invectives, de dénigremens, d'insinuations malveillantes qui pleuvent de toutes parts contre de malheureux candidats; la candidature devient pour eux une sorte de carcan, libre toutefois à chacun d'eux d'entretenir cette lutte ignoble en ramassant toutes ces ordures pour les rejeter à la face de l'adversaire.

Ces tristes moyens ne nous sont pas particuliers. L'Angletetre nous en a donné l'exemple et nous dépasse. Elle y ajoute une corruption pécuniaire qui a pénétré dans les mœurs, et que l'on ne peut réprimer.

En présence de tous ces faits, on est tenté de se demander : qu'est donc ce gouvernement qui paraît, par ses formes, autoriser ou du moins excuser l'intrigue, la médisance, le mensonge, peut-être même la corruption et la calomnie? Ne serait-ce pas en effet un rêve d'utopiste que de se représenter un grand pays où les élections à la législature se passeraient avec une parfaite sincérité, une parfaite loyauté, une parfaite bonhomie?

Sans doute ce serait là un rêve; mais ce qui ne l'est pas, c'est que, malgré ces inconvéniens et, disons-le, ce désordre moral, peut-être inévitable, le gouvernement représentatif n'est pas moins le meilleur des gouvernemens connus, non-seulement aux yeux de la politique, mais aux yeux de la morale. Les maladies de la peau blessent la vue; mais, lorsque le même venin, au lieu d'être apparent, se trouve caché dans les replis les plus intimes du corps humain, la maladie n'en est que plus terrible et plus incurable. Sous les gouvernemens absolus, il n'y a pas moins de corruption, de mensonges, de médisances, de calomnies. Il y en a davantage, car l'opinion publique ne peut rien prévenir, rien repousser. Tout porte coup, parce que tout est caché, mystérieux. Le coup ne se révèle que par des effets souvent irréparables. Le médisant, le calomniateur, sous un gouvernement sans publicité, est un empoisonneur, et la conscience humaine ne comparera jamais à ce vil scélérat le téméraire qui nous provoque à main armée sur la place publique.

Mais laissons les moyens et les réflexions qu'ils suggèrent, et demandons-nous plutôt ce que les hommes politiques augurent des élections prochaines.

Nous aimons peu les pronostics. Les observateurs les plus attentifs reconnaissent qu'il y a toujours de l'inconnu au fond de l'urne électorale, et souvent les prévisions qui paraissaient les mieux fondées ont été cruellement démenties par le fait. La phalange de M. de Villèle fut brisée lorsque le pays ne paraissait pas donner signe de vie politique, lorsque le triomphe du parti alors dominant semblait assuré. Nous sommes cependant disposés à croire que les chances de l'épreuve qu'on va faire sont en faveur du cabinet. La tranquillité du pays nous paraît réelle, et son indifférence en matière de politique plus réelle encore. Certes il n'est pas insensible à certaines questions; loin de là. On n'aurait pas grand'peine à trouver les limites de sa résignation. Mais chacun est bien résolu à ne s'occuper que de ses affaires jusqu'à ce qu'un événement majeur vienne l'en arracher et le ramener au *forum*. Jusque-là peu lui importent les noms et les précédens des ministres. On dirait que le gros du public est convaincu qu'après tout, dans l'état actuel des choses, les luttes ministérielles ne touchent guère aux intérêts de la France.

Dès-lors une vive réaction électorale contre le cabinet paraît en effet peu à craindre : il est à croire que le pays, tout occupé de ses intérêts matériels, ne repoussera pas les candidats d'une administration qui lui garantit la paix.

Ce que le cabinet a le plus à redouter, ce n'est pas la défaite, mais le triomphe : si le succès dépassait certaines limites, si le centre grossissait outre mesure aux dépens de la gauche, et surtout du centre gauche, le prestige du nombre troublerait l'imagination assez inflammable de tous ces hommes d'une orgueilleuse médiocrité qui abondent dans toute assemblée politique. Lorsque l'ennemi est dispersé, il n'est pas de conscrit qui ne s'estime apte à diriger la marche de l'armée victorieuse. Ce ne serait plus la démocratie, mais la vanité qui coulerait alors à pleins bords. Le cabinet ne tarderait

pas à s'apercevoir qu'on peut tout oublier, les services rendus à la majorité comme la puissance du talent.

Mais ce danger ne serait que personnel, et les questions de personnes nous touchent peu. Des élections exagérées au profit des centres seraient en même temps un danger public. La force, lorsqu'elle est excessive, est rarement prudente et contenue : bientôt ce qui paraîtrait avoir élargi la base du pouvoir dans le parlement n'aurait fait que la rétrécir dans le pays. La base n'est large dans le pays que lorsqu'elle est formée par le rapprochement de nuances diverses. Rien de moins solide et de moins vrai comme représentation nationale qu'une chambre qui ne renfermerait que des hommes dont les opinions seraient absolument identiques. Ce sont là des vérités, des lieux-communs, si l'on veut, sur lesquels le cabinet ne saurait assez méditer et dans l'intérêt général et dans son intérêt personnel.

N'oublions pas d'ailleurs que la session prochaine verra surgir de graves débats, que les chambres auront plus d'une question très difficile à résoudre. Cette espèce d'ajournement qui a été le mot d'ordre de la dernière session ne peut se continuer à la session prochaine. Le cabinet ne pourrait plus vivre de négations et de plaidoyers : il lui faudra agir, administrer, gouverner. Pour rappeler ici une seule question, comment ajourner encore celle de la liberté de l'enseignement, question cependant si délicate, si pleine de difficultés et de périls? On l'a vu à la discussion du budget dans l'une et l'autre chambre : il y a parti pris; on veut une solution, et, pour forcer en quelque sorte la main au gouvernement, on fait de la demande de la liberté de l'enseignement un moyen d'attaque contre l'Université. Certes l'Université a trouvé dans M. Villemain un habile et puissant défenseur. Nous avons déjà fait mention de ses discours à la chambre des députés. A la chambre des pairs, il a été plus brillant encore et plus éloquent. Sa vive parole jaillissait vigoureuse sous la violence des coups qu'on portait au grand établissement national qu'il dirige. En repoussant ces attaques, il a placé comme des jalons lumineux pour la future discussion. Cette discussion nous paraît désormais inévitable. Ajourner davantage la question, c'est l'envenimer. Les esprits finiraient par s'aigrir, et l'irritation serait un détestable conseiller dans l'un et l'autre sens.

Le projet des chemins de fer a obtenu l'approbation des deux chambres. Le succès a couronné les efforts de M. Teste. Une nouvelle tâche et non moins difficile commence maintenant pour lui. L'exécution de la loi demande à la fois une main ferme et un esprit conciliant. M. le ministre des travaux publics, placé entre les exigences et les jalousies des entrepreneurs officiels et les offres et les sollicitations des compagnies privées, saura, nous aimons à le croire, concilier ces deux forces, les contenir également dans de justes limites, et tirer de ce double concours tous les avantages que le pays a le droit d'en attendre.

L'Espagne se trouve dans une péripétie politique dont il est difficile de

prévoir l'issue. Une coalition a renversé le cabinet, et cette coalition est impuissante pour reconstituer un ministère. Dans son principe, la lutte se rattachait à une diversité d'intérêts. C'était d'un côté l'Andalousie professant la liberté de commerce; c'était de l'autre la Catalogne exigeant au contraire *protection* pour l'industrie indigène. Mais, à l'heure qu'il est, les questions de choses se trouvent dans l'ombre, et les questions de personnes occupent seules le devant de la scène. Le régent est plein d'humeur contre la majorité, et la majorité victorieuse murmure contre ce qu'elle appelle la *camarilla*, contre les amis particuliers du régent. Espartero a appelé le général Rodil. C'est d'un homme d'état plus que d'une épée que l'Espagne a besoin, et les hommes d'état y sont très rares. Fait très remarquable que la pauvreté, en fait d'hommes politiques, de toutes les révolutions qui, au lieu d'être spontanées, n'ont été que des imitations! Le talent n'éclot ni ne mûrit artificiellement.

On assure que les affaires de l'Angleterre avec les États-Unis sont en voie d'accommodement. La nouvelle est probable, et la raison en est simple : c'est que l'un et l'autre pays se touvent dans de tels embarras, qu'ils ne peuvent, sans folie songer, à vider leurs querelles par la guerre. Évidemment, s'il n'y a pas arrangement, les négociations traîneront en longueur, et tout sera ajourné.

La misère paraît faire d'horribles ravages dans les districts manufacturiers de l'Angleterre. La paix publique a été profondément troublée dans quelques localités. Nous le répéterons mille fois : les faux systèmes portent tôt ou tard toutes leurs conséquences. L'Angleterre, qui a été la première et le plus avant dans la fausse voie, sera forcée de reculer la première et de subir pour cela de longues et cruelles perturbations. Hélas! son triste exemple ne profitera à personne. On ne continuera pas moins à s'enfoncer dans les erreurs du système prohibitif, à mettre les populations en serre chaude, à substituer des systèmes artificiels aux industries naturelles. L'Europe aura un jour de terribles problèmes à résoudre, des problèmes que personne ne résoudra, car ils dépasseront les forces de l'homme. Ils se résoudront d'eux-mêmes, et Dieu seul sait comment.

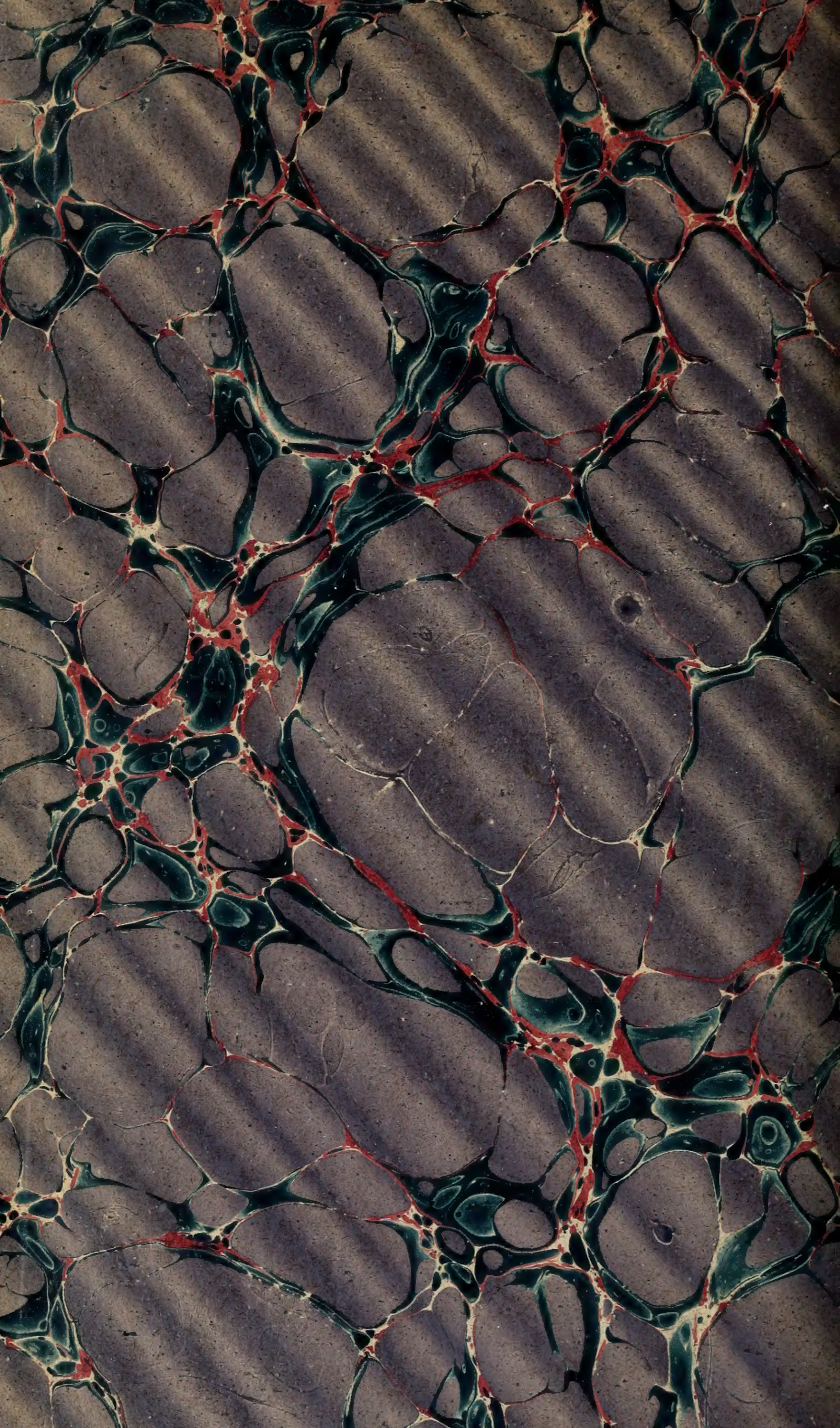
V. de Mars.

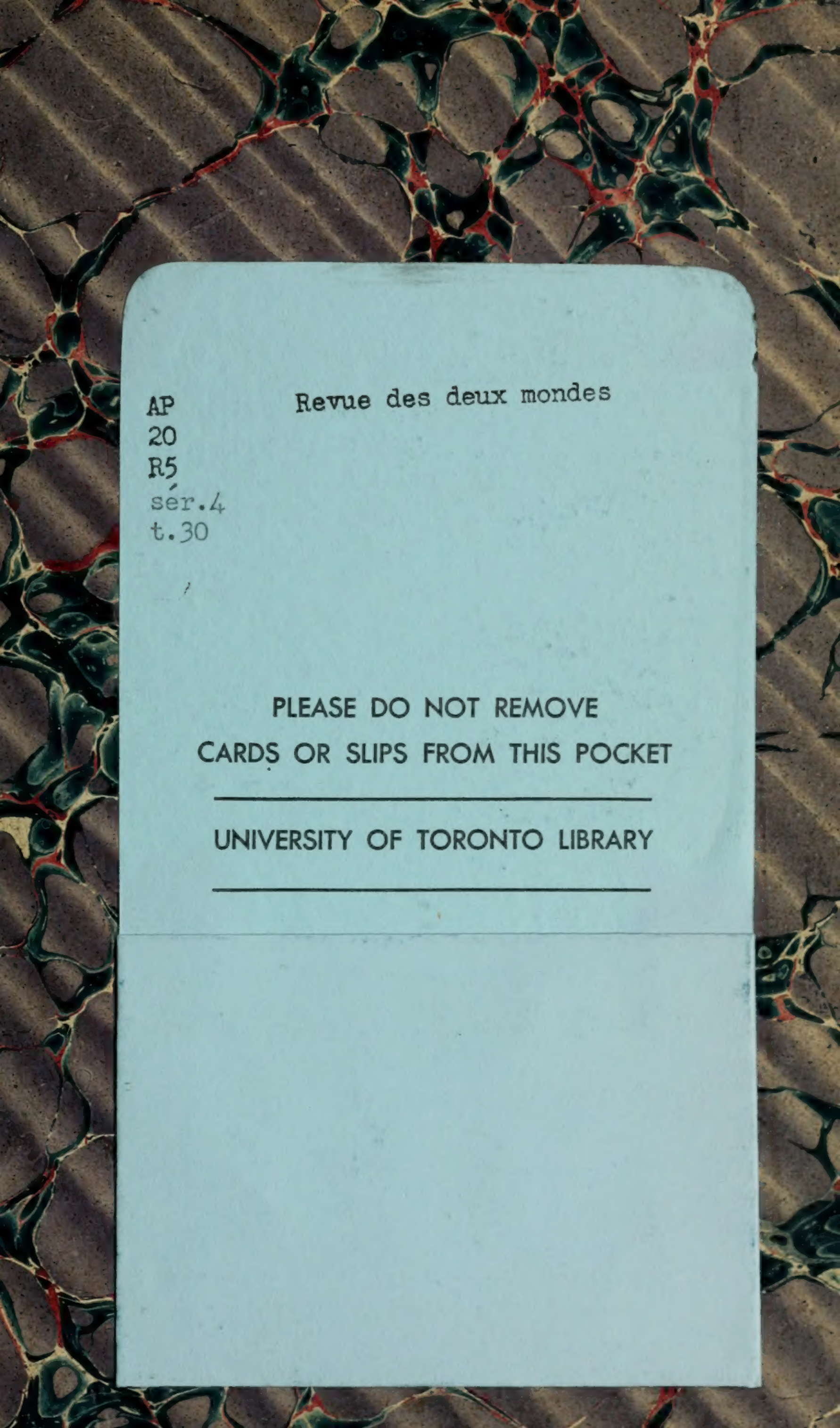
TABLE

DES MATIÈRES DU TRENTIÈME VOLUME.

(QUATRIÈME SÉRIE.)

FIN DE LA TABLE.




AP
20
R5
sér.4
t.30
Revue des deux mondes
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

